

Small, illegible text or markings at the top left corner.







LE
RENVERSEMENT
DE LA
MORALE
DE

JESUS-CHRIST
PAR LES ERREURS
des Calvinistes,

Touchant la justification.



A PARIS,

Chez GUILLAUME DESPREZ, rue S. Jacques,
à S. Prosper.

M, DC. LXXII. •

Avec Privilege du Roy, & Approbation.

THE
MORAL

TEACHING

OF THE

CHRISTIAN

RELIGION

AND

THE

ARTS

AND

THE

APPROBATIONS DE MESSEIGNEURS

LES PRELATS.

Approbation de Monseigneur l'Archevesque de Sens.

L'Auteur de cet Ouvrage en fait voir si clairement l'importance, & previent d'abord avec tant d'étendue les artifices dont les Ministres pourroient se servir pour en empêcher le fruit, qu'il seroit inutile d'y vouloir rien ajouter pour le rendre recommandable aux fidèles & aux heretiques mesmes. En effet quoy qu'il ne sorte rien de la plume, & qu'il ne paroisse rien sous le nom de ce sçavant Docteur qui ne soit achevé, & où l'on ne voie eclater les grand talens dont Dieu la prevenu pour le service de son Eglise, on peut dire néanmoins qu'il s'est surpassé luy-mesme en celuy cy, & que la juste douleur qu'il a conçue du *renversement* horrible qu'il represente *que les Calvinistes ont fais de la Morale de Jesus-Christ*, a ajouté un nouveau feu à son zele, & la rendu plus vif, plus penetrant, & plus eclairé. Nous n'estimons donc pas seulement que cet Ouvrage sera utile aux vrais enfans de l'Eglise pour les porter à remercier Dieu de ce qu'il les a fait naître dans le sein de cette chaste Epouse de JESUS-CHRIST, qui n'a pas moins conservé dans leur purté les maximes & les veritez qui regardent les mœurs qu'elle a reçues en depôt de son Epoux, que celles qui regardent la foy; mais mesme nous esperons que ceux, qui de quelque maniere que ce soit, se trouvent malheureusement engages dans une secte qui a si horriblement desfiguré la Morale du Sauveur du monde, en etablissant de nouveaux dogmes si manifestement contraires à la parole de Dieu, & si propres à repandre une corruption generale dans les mœurs des Chrétiens seront portez à l'abandonner & à rentrer dans la Communion de cette sainte Mere, qui fait assez voir qu'elle n'a que des sentimens de rendresse & de charité pour eux par le soin de les instruire qu'ont ceux que Dieu a rendus ses principaux membres par ses dons extraordinaires & par le ministere qu'ils y exectent. C'est ce que nous souhaitons & que nous demandons à Dieu avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, comme la plus glorieuse recompense dont il puisse couronner les travaux d'une personne qui sert l'Eglise si utilement. Fait à Sens le 4. de Fevrier. 1672. Signé.

LOUIS HENRY DE CONDRIN. Archevesque de Sens.

Approbation de Messieurs les Evêques d'Aler, de Pamiez, & de Conzerans.

Tous ceux qui aiment JESUS-CHRIST, & les ames qu'il a rachetées de son sang, ne sçauroient n'estre point touchez d'une vive douleur, lorsqu'ils considerent ce grand nombre de personnes qui sont entraîn-

nées dans l'enfer par le schisme funeste qui a divisé l'Eglise dans le dernier Siecle. Et ce qui augmente encore la compassion qu'on doit avoir pour eux, c'est que la plupart de ceux qui y sont engagez n'y demeurent que par ce qu'ils n'ont jamais assez envilagé les principes de leur secte, & les estranges erreurs où ils conduisent. C'est ce que Monsieur Arnauld docteur de Sorbonne a entrepris de leur faire voir dans cet Ouvrage, en decouvrant les excès & les absurditez de leur doctrine sur les points de la grace & de la justification que les Auteurs de leur secte ont pris pour un des plus specieux pretextes de leur schisme. Car ces hommes superbes & presomptueux attribuant à l'Eglise les sentimens de quelques particuliers qui avoient parlé de ces matieres plustost selon les principes de la raison humaine, & de la Philosophie, que selon les regles de la foy, & de la tradition, avoient pris de là occasion de decrier la doctrine, & d'attirer à eux les peuples foibles & credules en leur promettant de leur enseigner la verité. Mais Dieu pour confondre leur orgueil & leur malice, les a livreés à un esprit d'égarement, & a permis qu'ils soient tombez sur ces mesmes points, dans des erreurs capitales qui vont au renversement de la religion & de la Morale Chrestienne: de sorte que rien n'est plus capable de ramener à l'Eglise ceux que ce schisme en tient separez, que de leur mettre devant les yeux les consequences d'une si pernicieuse doctrine qu'il semble que les nouveaux Ministres ont soin de leur cacher. C'est à quoy l'Auteur de ce livre a heureusement travaillé. Il explique la foy de l'Eglise d'une maniere tres-solide, en s'attachant inviolablement à l'autorité de l'Ecriture, & de la tradition, & en marchant sur les pas des Saints defenseurs de la grace de JESUS-CHRIST, & principalement du grand S. Augustin qui a esté l'organe & la bouche de l'Eglise sur cette matiere: & il fait voir d'une maniere invincible que la doctrine Catholique n'est pas moins opposée aux nouveaux dogmes des Calvinistes, qu'aux anciennes erreurs des Pelagiens. Il developpe avec une clarté merveilleuse les questions les plus difficiles. Il ajoute le raisonnement à l'autorité. Il met la pieté à l'eloquence. Sa profonde erudition edifie ceux qu'il instruit, & l'onction dont elle est accompagnée fait passer de l'esprit dans le cœur les veritez qu'il enseigne. Mais sur tout il paroist une penetration & une lumiere extraordinaire dans l'examen qu'il fait de la doctrine des adversaires: & il montre par des preuves convaincantes que leurs sentimens sont pleins de venin, & que les consequences qui s'en tirent naturellement portent à l'impiété & à l'irreligion. Enquoy il nous semble que la conduite de ce sçavant & pieux Theologien a quelque rapport avec ce que fit autrefois le Prophete Daniel, qui voyant que les Babyloniens trompez par le Diable, adoroient un dragon, composa une pastiche qu'il jeta dans la gueule de ce monstre qui en creva & leur dit ensuite: Voilà ce que vous adorez. Nous souhaitons de tout nostre cœur que celui-ci ait un aussi heureux succès; & que non seulement les Catholiques y trouvent de quoy nourrir & edifier leur foy, mais que tous ceux que l'heresie a seduits y decouvrant les erreurs monstrueuses où elle les engage, ils en conçoivent une sainte horreur qui les porte à rentrer dans le sein de l'Eglise. Ce sont là les vœux que nous faisons pour cet Ouvrage, apres avoir déclaré que nous l'avons trouvé tout à fait conforme aux sentimens

de la foy orthodoxe, aux regles de la pieté Chrestienne & aux dogmes de la Morale evangelique fait ce 8. Janvier, 1672. Signé.

NICOLAS Evêque d'Aler.

FRANÇOIS Evêque de Pamiez.

BERNARD Evêque de Conzerans.

Approbation de Monseigneur l'Evêque & Comte de Beauvais.

LE but de JESUS-CHRIST dans son Incarnation ayant esté de communiquer sa sainteté aux hommes qu'il eleve à l'honneur de son alliance, de retablir dans le monde une justice éternelle, & de faire eclater la grace dans la conversion effective des pecheurs, on ne peut se figurer un plus grand renversement de ses desseins que l'entreprise des heretiques des derniers siecles dans les nouveautez prophanes qu'ils ont annoncées touchant la doctrine de la justification. Car il n'y a rien de si monstrueux que de vouloir que l'état de justification & l'habitation du S. Esprit dans une ame, puisse subsister avec les pechez les plus enormes, & l'engagement dans les passions les plus criminelles; & d'inspirer à tous les fideles cette presumption, qu'ils ne sont pas seulement assurez d'une certitude de foy de leur justice presente; mais qu'ils ont en mesme temps une certitude entiere de n'en descheoir jamais en quelques desordres qu'ils puissent tomber. Mais quoy que ces blasphemes n'aient esté inventez que pour flater les pecheurs, leur promettant & la paix & la tranquillité de leurs consciences au milieu de leurs desordres; néanmoins cette amorce du liberrinage, qui est la source de toute sorte de crimes, est aussy la destruction de la veritable paix que nostre divin Sauveur fait goûter dès cette vie par l'operation de son S. Esprit, à ceux qui sont penetrez de la crainte salutaire de ses jugemens, & qui resistent par la pratique des bonnes œuvres, les vives impressions de son amour. C'est ce qui paroîtra visiblement à ceux qui apporteront à la lecture de ce livre un esprit libre & degagé de toute sorte de preoccupation. Et comme les Catholiques y trouveront un nouveau sujet de benir Dieu de la grace qu'il leur a faite de les avoir appelez à une Religion qui n'est pas moins pure dans la doctrine des mœurs, qu'elle est solidement etablie sur les principes de la foy: Aussi ceux qui se sont separez de l'Eglise par cet excès de credulité qui les a fait écouter sans examen les imaginations & les songes des Patriarches d'une fausse reformation, auront dequoy deplorer le malheureux engagement qu'ils ont pris, en embrassant aveuglément un party qui autorise publiquement la corruption des mœurs, & qui ne peut sans rougir defendre de si pernicieux sentimens. Que s'il y a des erreurs qui n'ont besoin que d'une simple exposition pour estre invinciblement refutées, on ne peut assez estimer la lumiere & le discernement de l'Auteur de cet Ouvrage, qui n'a pas seulement rapporté les temoignages des Auteurs de ces blasphemes en recueillant dans un seul corps tout ce qu'ils ont assemblé sur ce sujet depuis l'establissement de leur secte, mais qui nous fait voir de plus avec evidence l'embaras où ils se trouvent quand on les presse de se declarer sur une matiere si capable de les rendre odieux à toutes les person-

nes équitables , étant impossible qu'ils soutiennent leur impiété sans renoncer au bon sens. C'est le jugement que nous portons de cet excellent livre dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la doctrine Catholique Apostolique & Romaine . & qui ne tende à conserver la pureté de la Morale Chrestienne contre les efforts de ses ennemis capitaux, Donné à Beauvais le 27. Janvier 1672. Signé.

N I C O L A S Evêque & Comte de Beauvais.

Approbation de Monseigneur l'Evêque d'Angers.

IL suffit de dire pour la recommandation de cet ouvrage , que l'Auteur satisfait parfaitement au dessein qu'il a eu de découvrir l'horrible *Renversement de la Morale de JESUS-CHRIST par les erreurs des Calvinistes touchant la justification.* On ne le sçauroit lire avec un esprit disposé de se rendre à la vérité sans en estre pleinement persuadé ; ny en estre persuadé sans reconnoître qu'une société de Chrestiens engagée dans de si grands excès, ne sçauroit estre la véritable Eglise de JESUS-CHRIST. Ainsi comme il y a sujet de croire qu'il y a peu de personnes assez endurcies pour n'estre pas ébranlées par l'evidence où l'Auteur de cet Ouvrage met tout ce qu'il traite ; tout ce qui peut rester à ceux qui ont interest qu'on ne détrompe pas les ames simples qu'ils ont séduites , sera de les détourner autant qu'ils pourront de s'appliquer à cette lecture. Et ce que l'on peut faire au contraire de plus avantageux pour leur véritable bien , est de les conjurer de ne se pas priver eux-mêmes d'une lumiere qui est capable de dissiper toutes les illusions de leurs Ministres. Donné à Feneu au cours de nos visites, le 24. Janvier 1672. Signé HENRY Evêque d'Angers,

Approbation de Monseigneur l'Evêque de la Rochelle.

ON s'est efforcé dans ces derniers temps de corrompre la Morale Chrestienne en différentes manieres. Les uns trompez par de fausses subtilitez ont diminué autant qu'ils ont pû l'énormité des crimes : Les autres cherchant à flatter la cupidité des hommes ont voulu faire passer pour permises beaucoup de choses qui sont deffendues par la loy de Dieu, Mais le plus grand excès est celui des Calvinistes , qui ayant ébably comme un des grands principes de leur prétendüe reformation , que la foy , qui fait seule , selon leur doctrine , toute la justification de l'homme en cette vie , ne se perd jamais , ont avoué & soustenu comme une suite nécessaire de ce principe , qu'il n'y a ny homicides , ny adulteres , ny infamies , ny sacrileges , ny heresies , ny apostasies , ny idolatries , ny endurcissemens dans le peché , ny aucunes abominations si horribles qu'elles puissent estre qui fassent perdre la qualité de Justes & d'enfans de Dieu à ceux qui ont esté une fois justifiez , & qui pour cela n'ont eu besoin que de se persuader une fois en leur vie qu'ils ont esté lavez dans le sang du Fils de Dieu de tous les pechez qu'ils ont commis par le passé , & qu'ils commettront à l'avenir, En quoy il est visible qu'ils renversent entierement

la Morale de JESUS-CHRIST, parce que c'est ouvrir la porte à toutes sortes de dereglemens, que de faire croire aux hommes que les plus grands crimes ne peuvent leur faire perdre ny la grace de Dieu, ny le droit qu'ils auront une fois acquis à l'heritage du Ciel. Mais de plus contre ce que l'Apostre nous enseigne, ils font une alliance monstrueuse de la justice avec l'injustice, de la lumiere avec les tenebres. & de JESUS-CHRIST avec Belial, en reconnoissant pour justes devant Dieu ceux qui sont remplis d'iniquité, pour enfans de lumiere ceux qui ne sont que des actions de tenebres, & pour membres de JESUS-CHRIST ceux dont le Demon possède le cœur. Il y a long temps que les Docteurs Catholiques ont reproché aux Calvinistes les effroyables excès où cette doctrine les engageoit. Il y a eu même beaucoup de Protestans qui les ont vus, & qui en ayant conçu de l'horreur ont mieux aimé se voir retrancher de la communion de cette Société, que de souscrire au dogme qui en fait le fondement. Mais il est vray que l'on n'avoit point encore jusqu'à present traitté cette controverse particuliere avec tant d'étendue, & avec tant de force comme l'on fait dans le livre que l'on donne au public sous le titre de *Renversement de la Morale de JESUS-CHRIST par les erreurs des Calvinistes touchant la justification*. Non seulement l'Auteur y combat d'une maniere invincible le dogme de la pretendue inamissibilite de la justice en montrant qu'il est contraire à l'expresse parole de Dieu, à toute l'ancienne tradition & même à la foy qui est encore aujourd'huy dans toutes les Societez schismatiques. Mais sur tout il déduit avec une netteté & une lumiere d'esprit incomparable les pernicieuses consequences qui en naissent, faisant voir que si d'un costé il favorise le crime en ôstant aux fideles qui s'y abandonnent la crainte d'encourir la disgrâce de Dieu; de l'autre il aneantit tous les exercices de la piété Chrestienne, puisque ce doit estre une chose entierement inutile de veiller continuellement sur soy-même, d'estre toujours dans la défiance de ses propres forces, de prier sans intermission, & d'implorer incessamment le secours de la grace pour se conserver dans la justice, s'il est vray que cette justice ne se perd jamais, & que rien ne peut fermer l'entrée du Ciel à ceux qui l'ont une fois reçue. On ne doute pas que la plupart des Calvinistes ne soient surpris d'un si prodigieux égarement, & que même il y en aura plusieurs qui croiront avec peine que ces consequences soient des suites necessaires de leur doctrine, quoy qu'elles soient avouées & soutenues par leurs principaux Ministres. Mais l'on espere aussi qu'il y en aura plusieurs qui reconnoistront de bonne foy que le reproche qu'on leur fait d'avoir corrompu la Morale Chrestienne est tres-juste, & que s'ils ne vivent pas avec autant de licence qu'ils pourroient en suivant les maximes de leur Religion, c'est que les sentimens de la lumiere naturelle qui y repugnent sont plus agissans sur eux que l'erreur dont ils sont prevenus. Mais c'est aussi ce qui doit les obliger de renoncer à une secte dont les dogmes sont si contraires à l'esprit du Christianisme, & de se retournier à l'Eglise Catholique, qui ayant esté établie par JESUS-CHRIST son Epoux pour estre la gardienne des veritez qu'il est venu enseigner aux hommes, conserve avec une fidelité inviolable le sacré deposit de la foy & de la Morale qui luy a esté confié. C'est ce que nous demandons tous les jours à Dieu pour eux dans nos prieres, afin que ne faisant plus tous ensemble

qu'un même troupeau sous un même Souverain Pasteur, nous soyons tous unis de sentimens & d'affection pour glorifier Dieu & nostre Seigneur JESUS-CHRIST. Fait à la Rochelle ce 14. jour du mois de Decembre mil six cent soixante & onze. Signé.

HENRY DE LAVAL Evêque de la Rochelle.

*Approbation de Monseigneur l'Evêque d'Aulonne
Suffragans de Clermont.*

IL y a long temps que nous souhaitions que quelque personne sçavante & de piété entreprist de découvrir au public les excès de la doctrine que les Calvinistes enseignent touchant la justification, parce que nous sommes persuadez qu'aussi-tost qu'ils seront connus, tous ceux qui sont raisonnables parmi eux concluront aisement avec tous les Catholiques, qu'il est impossible que ces excès se rencontrent avec la véritable Eglise de JESUS-CHRIST, & qu'ils seront portez non seulement à les detester, mais à rentrer dans le sein de l'Eglise dont ils se trouvent separez par un Schisme déplorable. Or ce que nous souhaitions a esté heureusement executé par Monsieur Arnaud Docteur de Sorbonne dans ce livre qui a pour titre : *Le Renversement de la Morale de JESUS-CHRIST par les erreurs des Calvinistes touchant la Justification.* Tout ce qu'il y traite est invinciblement prouvé ; & il y a tellement éclairci ce que les Ministres tâchent d'embrouiller, que nous sommes persuadez que l'on ne peut lire cet Ouvrage avec un esprit non préoccupé, sans estre convaincu que tout ce qui y est traité est dans la dernière évidence, & capable de detromper ceux qui auront un peu d'amour pour la vérité & pour leur salut. C'est le sentiment que nous en avons. Fait à Laon le 30. Janvier 1672. Signé

J. E A N Evêque d'Aulonne Suffragant de Clermont.

*Approbation de Messieurs les Evêques de Condon
& de Grenoble.*

NOUS avons lû par ordre exprès de sa Majesté les livres qui ont pour titres : *PREJUGES legitimes contre les Calvinistes : REPONSE generale au nouveau livre du S. Claude Ministre de Charenton : LE RENVERSEMENT de la Morale de JESUS-CHRIST par les erreurs des Calvinistes touchant la Justification : LA PERPETUITE' de la foy de l'Eglise touchant l'Eucharistie defenduë contre le S. Claude Tome 2.* La foy de de l'Eglise Catholique n'est pas seulement tres-solidement expliquée, mais invinciblement soutenue dans ces excellens Ouvrages, où la force du raisonnement egale la profondeur de la doctrine. Ainly nous esperons qu'ils seront tres-utiles à la conversion des errans & à l'instruction des fideles. Donné à Paris ce 4. Septembre 1671. Signé.

J. BENIGNE Evêque de Condon.

ESTIENNE Evêque & Prince de Grenoble.

T A B L E

TABLE DES LIVRES ET DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER.

*DIVERSES VÛES SVR L'IMPORTANCE DE
cet Ouvrage, sur les mauvaises voies que les Ministres pourroient
prendre pour en empêcher le fruit, & sur les plaintes que l'on
prevoit qu'ils en pourrout faire.*

CHAP. I. QUE cet Ouvrage peut
beaucoup contribuer à la
conversion des pretendus Reformez,
pouvû, que l'on s'acquitte bien de ce
qu'on y promet. page. 1

CHAP. II. Trois considerations qui
font voir que s'il est vray que les Calvini-
stes aient renversé la morale de JESUS-
CHRIST, ils ne peuvent estre la verita-
ble Eglise. 1. Consideration. Que leur
religion ne subsiste que sur la pretenduë
vocation extraordinaire de ceux qui l'ont
fondée. 9

CHAP. III. SECONDE Consideration.
Qu'ils veulent quela verité de la doctri-
ne & même de celle qui regle les mœurs
soit la marque de la vraie Eglise. 16

CHAP. IV. TROISIÈME Consideration.
Qu'ils ont séduit les peuples en leur pro-
mettant de ne leur enseigner que la pure
parole de Dieu. 10

CHAP. V. Qu'on n'a dessein de com-
battre que les dogmes dans la Morale
des Calvinistes. Qu'on peur néanmoins
leur faire considerer que si leur preten-
duë Reformation estoit telle qu'ils se la
figurent, les mœurs de ceux qui l'ont
embrassée auroient eu plus de rapport à la

saincteté des premiers Chrestiens. 26

CHAP. VI. Des fausses voies que les
Calvinistes pourroient prendre pour ré-
pondre aux reproches qu'on leur fait sur
le sujet de leur Morale. EXAMEN de la
premiere, qui consisteroit à dire, comme
fait M. Claude, que ce sont des transgressions
de celera qu'en à suffisamment repousser
en les rapportant, ou tout au plus en les
appelant des excès indignes de personnes
modérées. 30

CHAP. VII. De la seconde des mau-
vaises voies que les Calvinistes pour-
roient prendre pour justifier leur Morale,
qui est la Rectrimination. 60

CHAP. VIII. De la troisieme des mau-
vaises voies dont les Calvinistes se pour-
roient servir, qui seroit de représenter
par de longs discours ce que leur Mora-
le peut avoir de bon & de conforme à
l'Evangile, en dissimulant ce qu'elle a
de mauvais. 61

CHAP. IX. De la dernière voie, qui
seroit de se plaindre qu'on ne les attaque
que par des conséquences. 71

CHAP. X. Réponse à quelques plaintes
que l'on prevoit que les Calvinistes pour-
ront faire. 81

LIVRE II.

*Exposition generale du dogme des Calvinistes touchant l'alliance de
la justification avec les crimes.*

CHAP. I. QUE la doctrine constante
des Calvinistes est que les
plus énormes pechez n'empêchent point
que les fideles qui les commettent ne

demeurent justes & enfans de Dieu
page 107

CHAP. II. Qu'il y aisoit par les con-
testations, que les Calvinistes ont puë

T A B L E

avec les Arminiens, & par le Synode de Dordrecht, que la doctrine représentée dans le Chapitre précédent est le sentiment commun de ceux de cette secte, & un des principaux points de leur Réformation. 117

CHAP. III. Que l'approbation solennelle que les Ministres de France ont donné au Synode de Dordrecht fait voir manifestement, qu'on doit regarder ce qui y a été défini touchant l'inamissibilité de la grâce d'adoption comme un point capital de leur doctrine. 118

CHAP. IV. Que rien ne découvre mieux quels sont sur ce sujet les sentiments des Calvinistes, que la manière dont ils parlent de quelques fidèles de l'ancien & du nouveau Testament qui sont tombés dans de grands crimes. 124

CHAP. V. Combien la doctrine de S. Paul est contraire à ce dogme des Calvinistes, qu'on peut demeurer juste & enfant de Dieu en commettant les plus grands pechez. 147

CHAP. VI. Que toutes les preuves

des Calvinistes, pour montrer que la foy est inséparable de la charité, ruinent leur autre dogme de la compatibilité de la qualité de juste & d'enfant de Dieu avec les plus grands pechez. 154

CHAP. VII. Autres preuves de l'embarras on se jettent les Calvinistes en voulant que la foy soit inséparable de la charité, & que néanmoins les plus grands pechez ne fassent pas que la foy soit morte: où l'on fait voir encore que ces deux dogmes se détruisent l'un l'autre, & que les Calvinistes corrompent d'une manière horrible, ce que dit S. Jacques de la foy morte & sans œuvres. 158

CHAP. VIII. Que ce dogme des Calvinistes ruine la nécessité des bonnes œuvres, quoy qu'ils protestent le contraire, & qu'ils se vantent de parler de cette nécessité plus soirement que les Catholiques. 174

CHAP. IX. Que ce même dogme des Calvinistes anéantit les vertus chrétiennes, & en donne une idée tout à fait ridicule & extravagante. 183

L I V R E I I I.

Refutation des artifices, dont les Calvinistes se servent pour déguiser leur doctrine de la compatibilité de la justification avec les crimes, & pour la rendre moins odieuse.

CHAP. I. **R**efutation du premier artifice, qui consiste à défaire ou à diminuer leurs erreurs. 190

CHAP. II. Refutation du second artifice, qui consiste en des diminutions, qui ne diminuent rien du fond de leur erreur. 230

CHAP. III. Refutation du troisième artifice, qui consiste en des équivoques, & en des manières de parler, qui étant en apparence contraires à leurs dogmes, font qu'on ne les voit pas aussi détestables qu'ils sont. 205

CHAP. IV. Refutation du quatrième artifice qui comprend deux propositions dont quelques Calvinistes essaient de couvrir la fausseté de leur doctrine, quoy qu'elles soient manifestement contraires à leurs principes touchant la justification: EXAMEN de la première: Que le fidèle qui tombe en de grands pechez est justifié quant à la personne, & non

quant à ses pechez. 211

CHAP. V. Que c'est une conséquence nécessaire de la doctrine des Calvinistes, Que Dieu n'impute point les plus grands pechez aux fidèles dans le temps même qu'ils ne s'en repentent pas, mais que tout ce que quelques-uns d'eux ont trouvé de plus plausible pour appuyer une si fautive erreur est rejeté par d'autres. 216

CHAP. VI. Suite de ce que les Calvinistes peuvent dire pour faire croire, que les plus grands pechez ne font point imputer aux fidèles dans le temps même qu'ils ne s'en repentent pas. 227

CHAP. VII. Examen de la Seconde proposition dont quelques Calvinistes se servent pour couvrir leur doctrine, qui est: Que les fidèles seroient damnés s'ils montraient avant qu'ils aient fait pénitence des crimes qu'ils auroient commis. 235

CHAP. VIII. Refutation d'un autre

DES CHAPITRES.

arbitrage des Calvinistes, qui consiste à confondre les différentes manières, dont Dieu regarde les Elus, ou par rapport

au décret de la predestination éternelle, ou selon les divers états où ils se trouvent dans le temps. 243

LIVRE IV.

Contenant la refutation de ce que les Calvinistes enseignent touchant le péché regnant, ou à la mort : Et des faux sens qu'ils donnent à cette parole de S. Jean : Que celui qui est né de Dieu ne pèche point.

CHAP. I. Que les Calvinistes entendent par un péché regnant qu'ils prétendent être seul incompatible avec l'état de la justification. Qu'ils le réduisent ordinairement à l'impenitence finale. 254

CHAP. II. Autre preuve tirée de l'état où sont ceux qui se font excommunier pour leurs crimes, qui fait voir encore que selon les Calvinistes, il n'y a point de péché incompatible avec la vraie foy que celui qui est accompagné de l'impenitence finale. 265

CHAP. III. Exemple remarquable tiré de Beze sur ce même sujet de l'excommunication, qui fait encore voir qu'ils étoient très-fossibles qu'un homme demeure juste & enfant de Dieu en persévérant avec tant d'opiniâtreté en des desordres infames, que leur Eglise soit

obligée de l'excommunier. 280

CHAP. IV. Ou l'on expose plus amplement par les Calvinistes même cette maxime de leur Théologie, que le juste en demeurant juste peut commettre toutes sortes de pechez, hors le péché contre le S. Esprit. 293

CHAP. V. Examen du celebre passage de S. Jean : *Quiconque est né de Dieu ne pèche point.* Que le sens que les Calvinistes y donnent est tout à fait insoutenable. 300

CHAP. VI. La véritable explication de ce passage de S. Jean : *Quiconque est né de Dieu, ne pèche point.* 312

CHAP. VII. La même explication confirmée par toute la suite du discours de S. Jean & par d'autres passages semblables de l'Ecriture & de S. Augustin. 320

LIVRE V.

Suite de la refutation de la doctrine des Calvinistes touchant le péché regnant : où l'on fait voir aussi combien ils ont corrompu ce que S. Paul enseigne des deux états de l'homme, sous la loi, & sous la grace.

CHAP. I. Que les Calvinistes semblent étendre quelques fois un peu plus qu'il n'a été dit, ce mot de péché *regnant*. Abus qu'ils font de la différence que met S. Augustin entre le péché *regnant* & le péché *habitant*. Que selon ce qu'ils disent du péché *regnant* leurs fidèles peuvent effectivement commettre les plus abominables pechez sans qu'ils croient pour cela que le péché regne en eux. page. 322

CHAP. II. Suite du même Sujet. En quel

sens selon les Calvinistes, le vrai fidèle ne pèche point avec un plein consentement de la volonté. Autre explication du péché que le vrai fidèle ne peut commettre, qui est de se livrer entièrement à l'impureté & à l'injustice en renouant Jésus-CHRIST. 329

CHAP. III. Que le seuliment commun des Calvinistes est, que ces paroles de S. Paul, *Je fais le mal que je ne veux pas*, se peuvent appliquer aux grands crimes que les fidèles commettent. 359

T A B L E

CHAP. IV. Qu'il n'y a rien de plus contraire à ce que S. Paul nous enseigne des deux estats de l'homme, *sous la grace*, que ce dogme des Calvinistes qui allie la justification avec les plus grands crimes. Exposition de ce que l'Apôtre enseigne sur cela dans l'Épître aux Romains.

CHAP. V. Autre endroit de l'Épître aux Romains qui prouve la même chose.

CHAP. VI. Que ce que S. Paul enseigné encore dans l'Épître aux Galates des deux estats *sous la loi* & *sous la grace*, fait voir combien le sentiment des Calvinistes est contraire à la doctrine des Apôtres.

CHAP. VII. Que la division des quatre estats *avant la loi*, *sous la loi*, *sous la grace*, & *dans la paix*, que S. Augustin a tirée de S. Paul, fait voir que le juste des Calvinistes est encore *sous la loi*, & non

sous la grace.

CHAP. VIII. La même doctrine de S. Paul & de S. Augustin touchant les quatre estats de l'homme expliquée par ce Père dans le livre de la *Continence d'une manière et d'édificatio*, & qui ruine entièrement le dogme des Calvinistes.

CHAP. IX. De l'abus que font les Calvinistes de la fin du VII. Chapitre de l'Épître aux Romains, Qu'après avoir vu l'a entendu comme eux, & qu'ils imposent horriblement à S. Augustin & à tous les autres auteurs qu'ils allèguent en leur faveur.

CHAP. X. Réfutation des suites & des atterides dont le ser. André Rayes pour approfondir l'interprétation que donne S. Augustin à la fin du 7. Chapitre de l'Épître aux Romains, avec celle des Calvinistes.

L I V R E V I.

Refutation de cette autre erreur enfermée dans le dogme des Calvinistes, touchant la persévérance, que tous ceux qui ont été une fois justifiés, sont certainement sauvés.

CHAP. I. Passages d'Ezechiel manifestement contraires à cette erreur.

CHAP. II. Réfutation de la première des chicaneries dont les Calvinistes se servent pour éluder les passages d'Ezechiel, qu'ils ne s'entendent pas du vrai juste, mais de celui que ne l'est qu'en apparence.

CHAP. III. Réfutation de la chicanerie des Calvinistes : que tous ces passages d'Ezechiel ne sont que des propositions conditionnelles qui n'établissent rien absolument, mais qui marquent seulement ce qui arriveroit si le juste se détournoit de la justice, quoy que cela ne puisse arriver.

CHAP. IV. Suite de la refutation de la seconde glose des Calvinistes pour éluder les passages d'Ezechiel : Que la condition que ce Prophète y met pour arriver & arriver effectivement selon les Calvinistes mêmes.

CHAP. V. Que la parabole des fig-

nières prouve encore, qu'il y en aura qui ayant été pour un temps vraiment fidèles ne seront point sauvés.

CHAP. VI. Deux passages de l'Épître de S. Paul aux Hébreux, qui détruisent encore cette herésie des Calvinistes, que tous ceux qui ont été une fois vraiment fidèles ne manquent jamais d'être sauvés.

CHAP. VII. Réfutation de deux dogmes des Calvinistes. L'un, Que chaque fidèle est assuré d'avoir la vraie foy. L'autre, Que la vraie foy ne se perd jamais. On renverse l'un par l'autre, & on se sert de tout cela pour montrer que c'est sans raison, qu'ils prétendent que ceux dont parle S. Paul dans l'Épître aux Hébreux Chap. 6. & 10, n'avoient jamais eu la vraie foy.

CHAP. VIII. Passage de S. Pierre qui fait voir encore, qu'on a pu être justifié en un temps, & ne l'être plus en un autre.

CHAP. IX. Que la parabole des fig-

DES CHAPITRES.

LIVRE VII.

Argument tiré de la justification des petits enfans contre l'inamissibilité de la justice. Errefutation de diverses erreurs des Calvinistes touchant le Baptême.

CHAP. I. **R**EFUTATION de ce qu'ils en-
seignent touchant le salut
des enfans morts sans Baptême. 571

CHAP. II. Proposition de l'argument
contre la justice inamissible tiré de la re-
generation des enfans. Réponse que les
Calvinistes y font. Plusieurs considéra-
tions qui font voir l'absurdité de cette
réponse; dont la première est: Qu'a-
vant avoir dit généralement que les en-
fants des fidèles sont compris dans l'al-
liance de Dieu, ils ne peuvent restrein-
dre cela aux Elus sans renverser toute la
certitude des promesses de Dieu. 577

CHAP. III. SECONDE CONSIDERATION.
Que les Calvinistes font une injure infi-
nie à JESUS-CHRIST de vouloir que le
Baptême qu'il a institué soit dans la plu-
part de ceux qui le reçoivent, un signe
vide & inefficace, encore même qu'il ne
s'y trouve aucun défaut de la part des
hommes. 587

CHAP. IV. TROISIÈME CONSIDERATION.
Que selon les principes des Calvi-
nistes le Baptême ne doit avoir aucun ef-
fet dans la plupart de ceux mêmes qui le
reçoivent dans l'enfance. 592

CHAP. V. QUATRIÈME CONSIDERATION.

Que ce n'est que par caprice ou par
politique qu'ils ont reconnu, que le Ba-
ptême des Catholiques estoit bon, & que
les enfans baptisez parmy nous mourant
dans l'enfance pouvoient estre sauvez.
Que selon leurs principes ils devoient di-
re tout le contraire. 560

CHAP. VI. CINQUIÈME CONSIDERATION.
Qu'ils n'ont aucune raison de ne
point douter de l'élection & du salut de
leurs enfans, qui meurent dans l'enfance
après avoir esté baptisez. 579

CHAP. VII. SIXIÈME CONSIDERATION.
Que les Calvinistes sont obligés par l'en-
chaînement de leurs principes, de dire
que les enfans des fidèles qui après avoir
mené une vie de libertinage & de débau-
che se convertissent à Dieu avant qu'ils
soient morts, ont toujours eu en eux l'esprit de
regeneration & d'adoption parmy leurs
plus horribles débordemens. 585

CHAP. VIII. Refutation de quelques
Ministres qui se sont écartez du sentiment
commun de ceux de leur Secte touchant
la doctrine du Baptême, s'estant trouvez
contraints d'avouer que la grace qu'on y
reçoit se peut perdre. 594

LIVRE VIII.

*Diverses preuves tirées de l'idée que l'Ecriture nous donne de la
perseverance Chrestienne, qui font voir, que tous ceux en qui la
vraie foy se rencontre ne perseverent pas toujours: Et que les
Calvinistes imposent à S. Augustin, en luy attribuant leur sen-
timent.*

CHAP. I. PREMIERE PRAUVE fondée
sur ce que, perseveret est de-
meurer dans l'estat, où on est entré en
embrassant l'Evangile.

CHAP. II. SECONDE PRAUVE. Que puis-
que la perseverance assure le salut, tout

ce qui ferme l'entrée du Ciel est incom-
patible avec la perseverance. Refutation
des chicaneries des Calvinistes sur ce
sujet. 624

CHAP. III. TROISIÈME PRAUVE. Que
tous les Passages de l'Ecriture qui sont

T A B L E

voit par la confession des Calvinistes, que la Foy ne nous unit pas tellement à JESUS-CHRIST, que nous ne puissions déchoir du salut si nous manquons à persévérer; font voir aussi que cette condition n'est pas impossible, mais tres-possible & tres-efficace. 631

CHAP. IV. QUATRIÈME PREUVE. Que la persévérance que nous demandons à Dieu, est incompatible avec les crimes que peuvent commettre les vrais fidèles: ce que l'on monstre principalement par l'Oraison Dominicale esquivée par les Saints Peter. 633

CHAP. V. Que les Calvinistes imposent manifestement à S. Augustin, en voulant qu'il ait esté de leur sentiment touchant l'inséparabilité de la persévérance avec la vraie Foy. 664

CHAP. VI. Que ce que les Calvinistes alleguent de S. Augustin, pour montrer que ce qu'il dit de la chute des justes so doit entendre des faux justes, fait voir tout le contraire. Autres preuves du sentiment de S. Augustin par luy-même & par S. Prosper. 678

CHAP. VII. Réponse aux passages de S. Augustin que les heretiques alleguent en leur faveur. Et premierement de ceux qui sont tirez des livres contre les Pelagiens. 689

CHAP. VIII. Réponse à d'autres passages de S. Augustin tirez de ses livres contre les Donatistes. 701

CHAP. IX. Continuation de la réponse aux passages de S. Augustin objectez par les Calvinistes. 711

L I V R E I X.

Que la doctrine des Calvinistes est tres-prejudiciable à la piété, en ce qu'elle porte le commun des fidelles à ne craindre ny d'estre damnez, ny même de tomber en la disgrâce de Dieu quelques pechez qu'ils commettent contre la premiere ou la seconde table de la Loy.

CHAP. I. Combien cette crainte est utile. 724

CHAP. II. Que les menaces dont l'Ecriture est pleine, ont forcé les Calvinistes d'avouer, qu'il est utile aux fidelles de craindre l'Enfer, & que cette crainte leur est avantageuse pour reprimer les mouvements déreglez de la concupiscence. 739

CHAP. III. Que le sentiment des Calvinistes, est que chaque fidelle est assuré d'une certitude de foy divine, de sa justification & de son salut. 747

CHAP. IV. Que les Calvinistes sont divisez sur la nature de la certitude qu'a chaque fidelle de sa foy, les uns voulant que ce soit une certitude de foy divine, & les autres d'expérience: mais qu'ils conviennent tous que la certitude qu'ils pretendent que chaque fidelle a de sa justification est de foy divine. 763

CHAP. V. Que selon la doctrine des Calvinistes chaque fidelle doit dire: *Mes pechez me sont remis, parce qu'ils me sont remis.* Absurdité de ce recelle reconnu

par plusieurs d'entre eux. Différens moyens dont ils se sont avisez pour éviter le reproche qu'on leur en fait. Que c'est ce qui a porté quelques uns comme Chamier, à dire que la justification prece de la foy, & que nous sommes justifiés avant que de croire. 780

CHAP. VI. Refutation de quelques autres moyens dont les Calvinistes se servent pour éviter le reproche de ce recelle: *Mes pechez me sont remis, parce que je croy qu'ils me sont remis.* 791

CHAP. VII. Que les Ministres de France n'enseignent pas moins clairement que les étrangers, que les fidelles peuvent & doivent croire de foy divine, qu'ils sont justifiés, & que le salut leur est assuré. 809

CHAP. VIII. Que rien ne fait mieux voir l'attachement qu'ont les Calvinistes à ce nouveau dogme: Que tout fidelle peut & doit avoir une entière assurance de son salut, que les efforts qu'ils font pour empêcher qu'on n'en voie la condamnation dans un passage de l'Epistre aux Romains. 821

DES CHAPITRES.

CHAP. IX. Qu'il est impossible d'accorder ce qu'enseignent les Calvinistes : que *seuls les vrais fidèles sont assurés de leur salut*, avec la parole de Dieu, qui recommande aux fidèles mêmes de crain-

dre la damnation, & de se servir de cette crainte comme d'un moyen très-propre à repousser les tentations violentes du monde & de la chair.

832

LIVRE X.

Eclaircissement de diverses choses que les Calvinistes alleguent pour justifier leur Morale, sur le sujet de la crainte & de l'assurance du salut.

CHAP. I. Que c'est une mauvaise dé-
faire pour montrer que la doctrine des Calvinistes ne détruit pas l'utilité de la crainte, que de dire comme ils font, que l'assurance d'arriver à une fin n'empêche pas l'employ des moyens. 844

CHAP. II. Refutation de ce que les Calvinistes disent : Que l'argument qu'on leur fait contre l'assurance du salut, est semblable à celui que faisoient les Pélagiens contre la prédestination gratuite. Combien la doctrine de S. Augustin sur cette matière est contraire à celle de ces hérétiques. 855

CHAP. III. Refutation des déguisemens & des artifices dont les Calvinistes se servent pour empêcher qu'on ne voie, avec combien d'absurdité ils veulent allier dans les mêmes fidèles l'assurance du salut avec la crainte de la damnation. 864

CHAP. IV. Refutation d'un Professeur de Sedan, qui a abandonné les sentimens communs de sa Secte, touchant la certitude de foy divine, qu'ils veulent que chaque fidèle ait de sa justification & de son salut. 871

CHAP. V. Articles proposés à un Ministre, sur la certitude qu'ils veulent qu'ait chaque fidèle de sa justification & de son salut, avec les réponses du Ministre, & l'examen de ces réponses. 892

CHAP. VI. Suite de la même dispute. Examen du second & troisième article : Que ce Ministre n'en a pu desavouer aucun sans abjurer la doctrine de sa Secte. 911

CHAP. VII. Continuation de la même dispute, Refutation de ce que ce Ministre

dit, que les fidèles ne tombent en de grands crimes, que quand leur foy est en état de Syncope, & que la foy dans cet état ne donne pas l'assurance du salut. Que tout ce qu'ils disent de ces prétendues Synopes de la foy, n'est qu'une pure illusion. 919

CHAP. VIII. Que la réponse que le Ministre a faite au cinquième article, n'est qu'un perpétuel déguisement. Qu'il détourne aux hommes en general ce qu'on n'a dit que des fidèles, & qu'il se fait honneur de quelques passages de l'Ecriture, qui dans la vérité ruinent les erreurs qu'on leur a reprochées, mais qui dans leur Théologie s'accordent fort bien avec ces erreurs au regard de ceux qui ont la vraie foy. 939

CHAP. IX. Réponse à plusieurs nouvelles choses, que le même Ministre a alleguées depuis pour défendre la morale de sa Secte. 955

CHAP. X. Refutation de tout ce que ce Ministre apporte du Synode de Dordrecht pour montrer qu'on n'y trouvera rien de tout ce qu'on appelle impié & détestable dans la morale des Calvinistes. 960

CHAP. XI. Ce que disent les Calvinistes de la foy temporelle, ne peut servir à excuser leur dogme de l'innamissibilité de la foy justificante. 983

CHAP. XII. Réponse à tout ce que ce Ministre allegue pour montrer qu'on ne peut pas imputer à toute leur Secte de croire que la justification ne se perd jamais totalement, mais seulement qu'elle ne se perd pas finalement. 995

CONCLUSION.

1010

Fautes plus importantes à corriger.

Page	ligne	lisez,
7.	14.	qu'ils sçavent ne les ; ouvoir tromper.
21.	12.	dispositions,
23.	33.	quand on n'est pas en l'estat où il faut estre pour estre heritier.
69.	1.	ils n'ont point d'autres.
	13.	adorer Dieu, que d'adorer JESUS-CHRIST par tout où il est present.
90.	19.	envers luy.
93.	marge	<i>Luther dist. de Euchar.</i> Ce qui est cité, est tiré de divers écrits
	effacez.	sur le sujet de l'Eucharistie.
109.	10.	Ζηλωτῶν καλῶν ἰσχυρ,
	33.	imprimez à lene,
184.	5.	sans ces vertus.
185.	19.	peuvent subsister.
139.	10. & 11.	les.
612.	10. & 17.	en prenant ce mot dans le sens que l'Ecriture l'emploie;
618.	11.	JESUS-CHRIST en eux comme dans ses membres,
610.	37.	qui demeurent dans le cœur.
618.	14.	c'est ce que l'on.
646.	25.	il vaudroit.
665.	4.	<i>spētra.</i>
667.	.	perd.
683.	pen.	<i>omni d'ediff.</i>
716.	8.	égard à.
711.	30.	ils disent.
735.	11.	<i>Tanto minor sit timor.</i>
798.	14.	ajuster,
801.	4.	fult.
806.	11.	Arminiens.
862.	27.	faire voir.
867.	.	à leur esprit.
	14.	ce qu'il aimoit,
868.	11.	par les marques de la prédestination.
873.	1.	repetent.
874.	31.	<i>malis autem homines & seductores proficiunt,</i>
914.	4.	<i>verum fidem auferre.</i>
921.	pen.	de pecher,
942.	5.	de la foy.
947.	19.	leur fera.
950.	18.	s'endurcir.
967.	13.	ne permettant pas.



LE RENVERSEMENT,
DE LA
MORALE
DE JESUS-CHRIST.
PAR LES ERREURS DES CALVINISTES.
TOUCHANT LA IUSTIFICATION.



LIVRE PREMIER.

DIVERSES VÜES SUR L'IMPORTANCE
de cet Ouvrage , sur les mauvaises voies que les
Ministres pourroient prendre pour en empescher
le fruit, & sur les plaintes que l'on prévoit qu'ils en
pourront faire.

CHAPITRE PREMIER.

*Que cet Ouvrage peut beaucoup contribuer à la conversion
des Pretendus-Reformez, pourvu que l'on s'acquitte bien
de ce qu'on y promet.*



EUX que Dieu appelle à combattre les nouveau-
tez des heretiques , & à soutenir l'ancienne doc-
trine de l'Eglise , ne doivent pas se borner à la re-
futation d'une erreur & à l'établissement d'une ve-
rité particuliere. Leur principale vüe doit estre toujours de

CH. I.

faire servir l'une & l'autre au salut de ceux qui se trouvent malheureusement engagez dans l'heresie & dans le schisme en les portant à rentrer dans l'Eglise, hors de laquelle ils ne peuvent non plus se sauver, selon les Saints Peres, que ceux qui estoient hors de l'arche se garentir du deluge.

C'est dans ce dessein que j'ay crû devoir travailler à cet Ouvrage, où j'ay entrepris de représenter le renversement horrible que les Calvinistes ont fait de la Morale de JESUS-CHRIST; & j'aurois eu de la peine à m'y refoudre, si ce n'avoit esté que pour détromper le commun des Prétendus-Reformez des erreurs que j'y refute, sans leur procurer d'autre avantage que celuy-là. Car elles sont pour la plupart si grossieres, & si indignes de la sainteté du Christianisme, qu'il n'auroit pas esté besoin de tant de discours pour les faire rejeter par tous ceux en qui il reste seulement quelque sentiment d'honnesteté. Et de plus on sçait assez qu'il y en a plusieurs dans ce parti qui sont peu instruits de la mauvaise doctrine qui fera le sujet de ce Traité: Que leurs Ministres n'en disent en chaire que ce qu'elle a de plus specieux & de plus plausible: Qu'ils s'en ouvrent le moins qu'ils peuvent, & que quand ils sont forcez d'en parler, c'est avec tant d'artifices & tant de déguisemens, qu'on a de la peine à la reconnoître. Leurs Theologiens sçavent tres-bien, que c'est un des principaux fondemens de leur prétenduë reformation. Mais les autres pour l'ordinaire en ont si peu de connoissance, qu'en estant eux-mêmes choquez quand on leur en fait des reproches, ils la desavoient & s'en défendent comme d'une erreur qu'on a tort de leur imputer.

C'est ce que j'ay appris qu'avoient fait diverses personnes qui n'estoient pas des moins éclairées de ce parti. Et comme on pourroit conclure de là, que ce n'est pas leur rendre un grand service, que d'éclaircir un point qui ne fait pour la plupart d'entre eux, aucune partie considerable de leur creance, & qu'ils s'en pourroient croire quittes pour l'abandonner sans en estre moins attachez à tout le reste; je me sens obligé de les desabuser là dessus, & d'aller ainsi au devant de ce qui pourroit empêcher le principal fruit que je me suis proposé dans cet Ouvrage, qui est leur retour à la religion catholique. Je leur veux donc faire voir avant toutes choses, que si les nouveaux dogmes que j'y combats se trou-

vent estre en effet aussi damnables, aussi manifestement contraires à la parole de Dieu, & aussi capables de contribuer à la corruption des mœurs des Chrestiens, que je le pretends; il ne leur suffiroit pas pour se mettre à couvert de la colere de Dieu, de le signorer, ny même de les abjurer quand ce seroit de la maniere du monde la plus solennelle, mais qu'ils ne pourroient sans peché demeurer un seul jour dans une communion qui dès sa naissance auroit fait de ces dogmes un des premiers fondemens de la reformation dont elle se vante, & qui les auroit toujours soutenus depuis avec tant de fermeté, qu'elle auroit retranché de son sein ceux qui auroient refusé de les embrasser.

Je les prie de considerer que je ne parle encore que conditionnellement. Car je ne pretends point qu'ils soient obligez de croire sur ma parole que les auteurs de leur secte, & ceux qui leur ont succédé dans le gouvernement de leurs Eglises, aient fait un aussi horrible renversement dans la Morale de JESUS-CHRIST, que celuy dont je les accuse. Je trouveray tres-bon qu'ils en doutent, & qu'ils témoignent même ne le pouvoir croire, jusques à ce qu'ils soient forcez de le reconnoistre par des preuves si convaincantes qu'il leur soit impossible d'y resister s'ils veulent agir de bonne foy. Mais ce que je leur demande presentement, c'est d'examiner avec moy ce qu'ils devroient juger de leur religion si cela estoit; ou si cette supposition les incommodé, quel jugement ils feroient d'une société de Chrestiens qui se trouveroit en effet coupable de ce que l'on reproche à la leur touchant la corruption de la Morale Evangelique.

Je ne doute point que le bon sens ne les porte tout d'un coup à reconnoistre qu'il ne seroit nullement seur de demeurer dans une telle société, & qu'à moins que d'estre étrangement avuglé, on ne la scauroit prendre pour la veritable épouse de JESUS-CHRIST, de laquelle il faut estre enfant si on veut avoir Dieu pour Pere.

Mais parce que ce mesme bon sens les obligeroit de conclure de là, qu'il faut donc abandonner cette prétendue Eglise qu'ils regardent dès l'enfance, comme le vray temple où Dieu veut estre adoré, après l'avoir fait purifier par des hommes Apostoliques des souillures de l'idolatrie & de toutes les abominations de l'Antechrist, je ne m'étonneray point que la

penie naturelle de leur esprit aille à croire, que le reproche qu'on leur fait d'avoir altéré la Morale de JESUS-CHRIST, ne sçauroit estre fondé que sur de pures calomnies, ou sur des consequences mal tirées de quelques-uns de leurs dogmes tres-saints dans le fond, & tres solidement établis sur la parole de Dieu. Et il y a mesme beaucoup d'apparence que les Ministres se serviront de cette prévention pour les empêcher de lire ce qui les pourroit détromper, en leur persuadant que puisqu'ils sont eux-mêmes témoins qu'on ne leur presche rien qui ne soit fort saint, tout ce qu'on peut dire pour décrier leur morale ne sçauroit estre qu'imposture & calomnie.

Discours de
M. Vigier,
p. 34.

C'est le parti qu'ils ont déjà pris dans un petit livre qu'ils publieront l'année dernière, contre la *Perpetuité de la foy*, pour entretenir toujours le monde en attendant la replique de M. Claude. Cet Auteur trouve fort mauvais qu'on les ait menacé en quelque endroit de ce livre, de faire voir qu'ils ont établi une morale detestable qui fait une partie essentielle de leur religion. *Je vous avoue*, dit-il, *que j'ay de la peine à en croire mes yeux, je me suis imaginé qu'ils se trompoient, ou que l'Imprimeur avoit pris un mot pour l'autre : l'ay lu & relu cette accusation si atroce, si scandaleuse, si mal fondée ; & avec tout cela je ne pouvois me résoudre à croire que cette pensée fût échappée à un homme éclairé, sage, sincere, & qui prêche tant la bonne foy. Mais j'ay esté bien plus étonné quand on m'a assuré qu'il travailloit à mettre au jour nostre morale ; que c'est le premier ouvrage que l'on verra de luy, & qu'il prétend justifier qu'elle est telle qu'il la dépeint icy en un mot.*

Il employe ensuite neuf ou dix pages à s'écrier contre ce dessein, qui luy paroist le plus étrange & le plus extravagant du monde. Il dit que c'est une chose si surprenante & si peu croyable, *que des Chrestiens éclairés des lumieres de l'Evangile, fassent profession d'une morale detestable par principe de religion qu'il ne sçauroit concevoir qu'un Docteur ait pu tomber dans cette illusion que de le croire & de le dire.* Et là dessus il se tient assuré qu'on sera réduit à ne debiter sur ce sujet que des faussetez tout-à-fait indignes de gens d'honneur. Et la pitié qu'il a de celuy qui entreprendra cet Ouvrage, fait qu'il prie ses amis, *de luy conseiller d'employer mieux son temps, & de laisser ces sortes de calomnies à des esprits bas & ridicules qu'il appelle des*

par les erreurs des Calvinistes touchant la justification, 5
charlatans de Religion. Il souhaite qu'on luy dise qu'un Docteur Ch. I.
de Sorbonne, ne doit pas s'amuser à ces bagatelles, qu'il doit estre
plus serieux, & ne rien dire qu'il ne prouve clairement.

Il entreprend même de faire l'horoscope de ce livre avant
sa naissance, & de deviner le jugement qu'on en fera, en mê-
me temps qu'il avoue ne sçavoir pas ce qu'on y pourra trait-
ter; tant il est persuadé de la sainteté de leur morale, & qu'on
ne la sçaurait attaquer sans se rendre ridicule. *Je ne sçay pas* PAG. 15.
dit-il, comment il se prendra à faire ce livre. Mais je suis fort as-
suré que de quelque maniere qu'il le compose, les plus simples en
verront d'abord la foiblesse, que les honnestes gens de vostre religion
le regarderont avec mépris, qu'il ne fera aucun fruit parmy nous,
& que la reputation de M. Arnauld en recevra quelque atteinte.

C'est là faire le Prophete d'un air assez fier: Et un homme
qui auroit eu plus de reputation à conserver l'auroit moins ha-
zardée. Le monde n'aime pas que l'on prévienne son juge-
ment d'une maniere si autorisée, & on a quelque plaisir à
faire mentir ces faiseurs de prediCTIONS. Mais il faut assu-
rement avoir une patience bien à l'épreuve pour n'estre point
choqué de la temerité d'un homme, qui n'ayant pas vu un
livre, & ne sçachant mesme ce qu'il contiendra, ne craint
point de dire, qu'il est *fort assuré* que les plus simples en ver-
ront d'abord la foiblesse, & que ceux qui auroient le plus
d'intérêt à le recevoir favorablement ne le regarderont qu'a-
vec mépris.

Il est vray, que pour se moins exposer à voir ces prediCTIONS
dementies par l'évenement, il apporte quelque modification
à la sienne, en devinant encore, que malgré le mépris que l'on
fera de ce livre, *il ne laissera pas de se vendre. Mais c'est,* dit-
il, que nous aimons naturellement les médisances & les nouveau-
tez, & que lorsque les monstres ne sont pas en estat de nous faire du
mal, ils excitent ordinairement nostre curiosité.

Il s'est voulu ménager par là une porte pour s'échapper si
ce livre a plus de débit qu'ils ne voudroient, & que n'ont ac-
coustumé d'avoir ceux que l'on méprise. Il n'en sera pas moins,
selon ce Prophete, un amas de médisances ridicules, une pro-
duction monstrueuse, & un objet du mépris de l'un & de l'au-
tre parti. Il en est *tres assuré*. Et comme il ne sçavoit point
alors *comment on s'y prendroit pour le faire*, il faut que cette as-
surance soit l'effet de l'entousiasme d'un esprit particulier,

6 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ,*
semblable à celui par lequel les plus simples des Calvinistes
ont le don de discerner les Ecritures Canoniques de celles qui
ne le sont pas.

Mais il nous apprend dans la suite que sa temerité a été
plus heureuse qu'il n'auroit eu lieu d'espérer. Car il prétend
qu'ayant formé d'abord un jugement si défavorable de ce
livre sur de simples conjectures, il a eu depuis occasion de s'y
confirmer par un autre endroit de la Perpetuité qui luy a fait
comprendre de quelle manière on se prendroit à combattre
leur morale. C'est sur cela qu'il prononce en dernier ressort,
qu'on n'y verra que *de ridicules conséquences, que de certains es-*
prits du dernier ordre qui ne se nourrissent que de poison, ont ac-
coutumé de tirer de quelques-uns de leurs dogmes, & que ce sera
une chose insupportable de voir qu'un Docteur abuse avec tant de li-
cence du crédit qu'il s'est acquis, qu'il veuille s'amuser à copier des
broüillons, & se rendre garant de leurs impertinentes calomnies qui
ont été tant de fois si solidement refusées.

Je suis trop accoutumé au stile des Calvinistes par la lectu-
re de leurs livres pour être surpris de cette injurieuse decla-
mation. Ce que j'admire, est que les hommes soient si portez
à avoir deux poids & deux mesures, & que l'on puisse violer
si hardiment les règles que l'on prescrit aux autres. Cet Au-
teur demande fierement : *Si on ne sçait pas que quand il s'agit*
d'accusation le simple soupçon & les apparences ne suffisent pas, &
qu'il faut des preuves positives & claires comme le soleil. Et à pei-
ne a-t-il établi cette loy de l'équité naturelle, qu'il la viole
manifestement & de la manière du monde la plus grossière.
Car il forme au même lieu une accusation atroce contre un
Docteur de Sorbonne, en luy reprochant d'être *un copiste de*
broüillons, & un rediseur d'impertinentes calomnies, & luy de-
clarant par une civilité réformée, qu'il le met au rang de ces esprits
du dernier ordre qui ne se repaissent que de poisons, & qui ne sça-
roient parler de leurs adversaires sans faire des satyres : quoy que
bien loin d'avoir des preuves positives & claires comme le Soleil,
pour justifier cette accusation, on voit au même lieu qu'elle n'est
fondée que sur des visions & des songes, qui luy ont fait deviner,
à ce qu'il prétend, *une partie des principes, sur lesquels apparemment*
doit être basti l'ouvrage que ce Docteur medise de faire contre eux.

PAG. 40.

pag. 39.
J'ay mis sans
y penser M.
Arnauld au
rang de ces
esprits du der-
nier ordre qui
ne se repais-
sent que de
poisons, &
qui ne sça-
roient parler
de leurs adver-
saires sans fai-
re des satyres.
Car après
avoir écrit ce
vous ay dit
par lesquels

que vous venez de lire, J'ay trouvé un endroit dans le neuvième livre, qui confirme ce que je
touchant le dessein de M. Arnauld d'écrire de notre morale, & m'apprend une partie des principes
apparemment il doit bastir ce grand ouvrage.

Ce qu'ont pourtant de commode les prediçons si terribles de cet Auteur, c'est qu'il fournit en mesme temps ce qui en peut faire decouvrir la temerité & la fausseté. Car il demeure d'accord qu'il y auroit une maniere de combattre leur Morale dont ils n'auroient aucun sujet de se plaindre. *C'est, dit-il, que celui qui la voudra attaquer n'allegue que nos passages clairs & formellement soutenus, sans chiquane, sans equivoque, & sans consequence à saphantaisie.* Or comment pouvoit-il sçavoir quand il faisoit ses reflexions, si ce ne seroit point de cette maniere qu'on l'attaqueroit ? Il luy est aisé maintenant de s'en assurer. Il n'a qu'à lire ce livre, & je suis certain que s'il a un peu de bonne foy, il reconnoitra qu'on a examiné leur morale comme il dit que l'on devoit faire, *en n'alleguant que les passages clairs & formellement soutenus, sans chiquane, sans equivoque, & sans consequence tirée à sa phantaisie* : ce qui n'a pas empêché qu'on n'ait trouvé de la matiere pour un Ouvrage assez long, nonobstant une autre de ses propheties, *que si on se veut renfermer dans ces bornes comme on y est obligé, le livre sera bien-tost fait, ou plutôt qu'il ne se fera jamais.*

Les Pretendus-Reformez peuvent juger par là qu'ils n'ont pas lieu de s'asseurer sur ce que leurs Ecrivains leur disent avec le plus de confiance pour decrier dans leur esprit les ouvrages des Catholiques. Mais ce n'est pas à quoy je m'arreste. Je ne me ferois pas engagé dans ce discours pour n'en tirer que cet avantage. Mon principal but est de faire voir que les Calvinistes demeurent d'accord que s'il estoit vray qu'ils eussent corrompu la Morale de JESUS-CHRIST par des dogmes impies, ils ne meritoient pas qu'on les regardast comme de veritables Chrestiens, & que c'est par là même qu'ils éloignent d'eux ce soupçon, parce qu'il n'est pas croyable, disent-ils, que des gens éclairez des lumieres de l'Evangile soient coupables d'un tel excès. Il ne reste donc qu'à prouver que ce qu'ils veulent faire passer pour incroyable n'est que trop vray : & que ce n'est point une calomnie de les accuser, d'avoir élargy par des maximes pernicieuses la voie étroite du paradis pour en faire une voie large qui mene en enfer, d'avoir osté le frein qui arrête le plus le débordement de la concupiscence dans le commun des fidelles, & d'avoir trouvé moyen d'accorder avec la sainteté d'un Chretien, des crimes enormes que les Philosophes les moins severes n'auroient pas crû compatibles avec la vertu d'un payen.

Que si je n'en puis venir à bout, & qu'on me puisse convaincre, d'avoir esté ou assez peu éclairé pour donner le nom d'impies à des dogmes saints, & à des opinions innocentes : ou d'assez mauvaise foy pour imputer à une communion de Chrétiens de véritables impietez qu'elle n'auroit jamais soutenues, j'avoueray sans peine que je merite toutes les injures dont cet Auteur m'a chargé, & qu'on ne me fera point de tort, en me faisant passer ou pour un *broüillon* sans discernement & sans lumiere, ou pour un insigne calomniateur.

Mais s'il se trouve au contraire, que je n'avance rien que je n'appuye de preuves solides & convaincantes : Que je ne donne le nom de maximes pernicieuses qui renversent la Morale de JESUS-CHRIST, qu'à celles que je fais voir estre également contraires à la parole de Dieu, & aux sentimens naturels de la pieté chrestienne : Que je ne les attribue à la secte des Calvinistes que sur les décisions de leurs Synodes, & sur les témoignages formels de leurs plus celebres Auteurs : Que les consequences que j'en tire sont si claires, qu'à moins que d'avoir perdu le sens on ne les scauroit desavouer en demeurant d'accord du principe, & que de plus je ne les propose que comme des consequences manifestes de leurs dogmes, sans les leur reprocher comme des dogmes qu'ils soutiendroient, que lors que je les trouve expressement avouez : Si tout cela dis-je estoit ainsi, ne seroit-on pas obligé par toutes sortes de devoirs d'humanité & de charité de représenter à tous ceux d'entre les Religioneux que la lecture de ce livre auroit convaincus de ce que je viens de dire, qu'il faudroit qu'ils eussent renoncé à leur salut, ou qu'ils se fussent laissé corrompre l'esprit par cette maxime de libertinage qui fait croire que toutes les religions sont indifferentes, pour demeurer plus longtemps dans une communion d'ailleurs si nouvelle, & qu'ils verroient estre engagée par principes de religion en des dogmes impies, qui font une morale monstrueuse de la morale de l'Evangile ; qui donnent aux Chrétiens la liberté de satisfaire leurs passions criminelles y estant attirés par la chair, & n'estant point retenus par la crainte de se perdre ; qui ne se peuvent soutenir qu'en se jouant de la parole de Dieu & la détournant de son vray sens par des gloses ridicules & des chicaneries insupportables ; & qui ont toujours

jours esté & sont encore en horreur à toutes les societez chrestiennes qui sont répandues dans le monde. CHAP. I.

Il est raisonnable que la verité de la supposition, c'est à dire que la communion des Calvinistes soit effectivement engagée dans ces dogmes abominables, demeure en suspens jusqu'à ce que je l'aye prouvée. Mais pour ce qui est de la consequence que lon en tire, en cas que cela soit, elle me semble si claire, que je ne croy pas qu'il y ait en France aucun Ministre assez hardi pour oser signer la contradictoire de la proposition à laquelle je reduis tout ce que j'ay eu dessein d'établir dans ce Chapitre: Qui est, que tout homme convaincu que la communion dans laquelle il est, s'est engagée par principes de religion à soutenir des dogmes impies qui renversent la Morale de JESUS-CHRIST, n'y peut demeurer attaché sans renoncer à son salut, ou sans se rendre suspect de cette maxime des libertins, que toute religion est indifferente, & que chacun doit demeurer en celle où il est né.

CHAPITRE II.

Trois considerations qui font voir que s'il est vray que les Calvinistes aient renversé la Morale de JESUS-CHRIST, ils ne peuvent estre la veritable Eglise.

I. CONSIDERATION. *Que leur religion ne subsiste que sur la pretendue vocation extraordinaire de ceux qui l'ont fondée.*

JE pense donc pouvoir supposer que les Pretendus-Reformez CHAP. II.
qui auront quelque soin de leur salut, pourront avoir de la peine à se laisser persuader que leur religion soit fondée sur des dogmes si impies, mais qu'ils n'en auront point de conclusion, que pourveu qu'on le leur prouve bien, ils se croiront obligés de la quitter.

Neanmoins comme c'est tout le fruit que j'attends de ce Traité, je croy devoir adjoûter deux ou trois considerations qui les en convaincront encore davantage.

La 1. est l'établissement de leur Eglise. Elle est si nouvelle qu'ils ne peuvent pas ignorer comment elle s'est formée. Ils savent bien qu'ils ne sont pas dans cette société originale de
B

la religion chrestienne, qui n'est sortie d'aucune autre, mais qui estant toujours demeurée, comme dit S. Augustin, *dans sa racine, dans sa vigne, dans sa charité*, a étendu ses branches par toute la terre, & a veu secher tant d'heresies qui en ont esté retranchées comme des sermans inutiles. Il faut qu'ils avoient que les fondateurs de leurs Eglises prétendues sont sortis d'eux-mêmes sans avoir succédé à personne ny pour les chaires qu'ils ont établies, ny pour la doctrine qu'ils se sont avisez d'y enseigner: qu'ils se sont attribué sans l'avoir reçu de qui que ce fust sur la terre, le droit de condamner les assemblées de l'Eglise Catholique & d'en faire de nouvelles, de luy enlever ses brebis pour se les soumettre & s'en établir les Pasteurs, de faire une nouvelle tige du gouvernement Ecclesiastique sans dependance de ceux qui en sont en possession depuis les Apostres. Ils ne peuvent nier qu'au moins ordinairement ce procedé ne soit criminel & illegitime. L'intérest de leur propre conservation les a obligé de le reconnoistre; & c'est ce qui leur fait dire, que la vocation ordinaire par laquelle on est établi dans le ministère par ceux qui ont la conduite & le gouvernement de l'Eglise, *ab iis qui regenda Ecclesia presunt*, est nécessaire à l'Eglise pour éviter la confusion,

Salvator. De Ministrorum Evangelicorum vocatione. c. 16. § 17.

Ad Traditorem de Ministrorum Evangelicorum gradibus ab Hadriano Jacovio Belga editum Theodori Beza ref. ponsii. Adc. 11. l. 1.

pour y conserver la saine doctrine, & pour empêcher que les schismes ne la déchirent, & que les heresies ne la corrompent. A quoy Beze ajoûte, que ce seroit ouvrir la porte à d'effroyables desordres, que d'autoriser la proposition qui avoit esté avancée par un Protestant, *que tout Chrestien sçavant dans l'Ecriture a droit de combattre la doctrine fausse & corrompue touchant le Fils de Dieu & les principaux articles de nostre religion. Qui empêchera donc, dit-il, que tous ceux qui se croiront éclairés sous pretexte de combattre une doctrine corrompue, ne montent en chaire, & ne fassent des assemblées clandestines, comme font les Anabaptistes & les libertins? A Dieu ne plaise que nous ouvrions la porte à une licence si pernicieuse.*

Seroit-il possible qu'ils pensassent à ces maximes, dont leurs Docteurs mêmes conviennent, sans reconnoistre qu'ils sont engagez dans le schisme, pour avoir suivi des gens qui ont eu la hardiesse d'usurper sans vocation le ministère Ecclesiastique, s'ils ne s'estoient laissez tromper par ceux qui leur ont persuadé, que quelque sainte que soit cette regle de la nécessité de la mission, elle n'est pas si generale qu'elle n'ait ses

mes Apostoliques pour redresser sa maison tombée en ruine, & pour dissiper par une lumiere divine les tenebres des erreurs qui se seroient répandues sur toute la face de l'Eglise. On les a flattés qu'ils estoient dans cette exception, & la pente qu'a l'orgueil humain à aimer les choses extraordinaires a fait qu'ils se le sont aisement persuadés. Ainsi Beze ayant condamné aussi fortement qu'il se peut la temerité des Anabaptistes qui s'établissoient d'eux-mêmes predicateurs de la parole de Dieu, pour ne se pas envelopper luy-même dans cette condamnation, il pretend qu'elle ne touche point ces bienheureux serviteurs de Dieu qui ont arraché tant d'Eglises de la gueule de l'Antechrist, parce qu'il pretend qu'ils ont esté appelez à cette œuvre par une admirable vocation extraordinaire, qui n'a eu pour principe que l'inspiration interieure de Dieu seul. *Nec propterea tamen mirificam illam extraordinariam vocationem ex unius Dei intrinseco afflatu profectam repudiamus Et sic à falsissimis adversariorum calumniis beatos illos Dei servos assernimus, à quibus tot Ecclesie sunt nostra patrumque memoria Antichristi faucibus crepta.*

Ils ont même fait de cette chimere un point de leur creance, en l'insérant dans leur profession de foy, afin que tous fussent obligés de s'en repaistre. Car après avoir déclaré: *Qu'ils croient que nul ne se doit ingerer de son autorité propre pour gouverner l'Eglise*, ils adjoûtent pour empescher qu'on ne les condamne par cette mesme regle, *entant qu'il est possible & que Dieu le permet. Laquelle exception, disent-ils, nous y adjoûsons notamment, parce qu'il a valu quelquefois, & même de nostre temps (auquel l'estat de l'Eglise estoit interrompu) que Dieu ait suscité des gens d'une façon extraordinaire pour dresser l'Eglise de nouveau, qui estoit en ruine & en desolation.*

Et c'est ce qu'ils expriment encore en d'autres termes en disant que la lumiere brille quelquefois si subitement du milieu des plus épaisses tenebres, comme il est arrivé du temps de Luther, qu'on n'y doit point chercher de tradition receüe d'ailleurs, ny de succession de doctrine, mais qu'on n'y peut trouver autre chose qu'un instinct de l'Esprit de Dieu, & une lumiere extraordinaire que Dieu communique par luy-même, *Nonnumquam ita subito lux illa divina è densissimis tenebris emicat & erumpit, quod Lutheri tempore factum est, ut non tradi-*

Concession de foy art. 31.

Salmur. De visibilitate & invisibilitate Ecclesie. n. 19.

12 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Iesus-Christ, rionem aliunde exceptam, non doctrinam propaginem, non denique quicquam prater Dei spiritus instinctum, & διδασκαλίαν, in eo agnoscere queas.*

Voilà surquoy les Calvinistes hazardent leur salut. Il n'y en a point pour eux, s'il n'est vray que leurs premiers Reformateurs ont esté des gens suscitez de Dieu d'une façon extraordinaire, des Prophetes qu'il a remplis de son esprit, des Docteurs singuliers qu'il a éclairez par luy mesme, qui n'ont point eu besoin ny quant à leur puissance ny quant à leur doctrine de l'avoir reçu d'ailleurs, mais qui n'ont eu à alleguer pour meriter d'estre écoulez, que l'inspiration du saint Esprit qui les envoyoit redresser l'Eglise, & l'instruction immediate de Dieu, qui leur ayant ouvert les yeux pour leur faire découvrir dans l'Ecriture ce que les Saints Peres n'y avoient point veu, leur avoit donné le même droit qu'au Prophete Jeremie d'arracher & de planter, de détruire & d'édifier. C'est l'opinion que les Calvinistes doivent avoir des premiers auteurs de leur secte, sans qu'il leur en reste le moindre doute, puisque ce n'est que par là qu'ils croient les pouvoir exempter des maledictions que Dieu prononce contre ceux qui courent sans estre envoyez, & se garentir eux-mêmes du malheur de ceux qui perissent dans la rebellion de Coré. *V. e his qui in contradictione Core perierunt.*

Isid. v. 12.

Mais comment seroit-il possible qu'ils conservassent cette haute estime des Fondateurs de leurs Eglises, & qu'ils les pussent prendre pour des gens extraordinairement envoyez de Dieu, qu'il auroit instruits immédiatement par luy-même & remplis de son Esprit, qui est l'Esprit de verité, d'une manière proportionnée à un aussi grand ouvrage que seroit le rétablissement de l'Eglise tombée en ruine, s'il estoit vray qu'ils eussent corrompu ou altéré par des dogmes impies la sainteté de la morale que le Fils de Dieu est venu établir dans le monde? Il est donc de la dernière importance aux Pretendus-Reformez de s'en éclaircir. Et ils ne sçauroient estre convaincus que cela soit, sans l'estre en même temps de la fausseté de toute leur religion, parce qu'elle ne peut subsister sans la vocation extraordinaire de ceux qui l'ont fondée, & que l'erreur & l'impiété en des matieres, sur tout aussi importantes que celles-là, ne sçauroient s'allier avec une vocation extraordinaire.

On peut voir par là que les reproches que l'on fait aux Fondateurs du Calvinisme & à leurs successeurs, d'avoir enseigné des erreurs pernicieuses, sont bien differens des declamations qu'ils font souvent pour décrier l'Eglise Catholique, en représentant ou les desordres de quelques Papes & d'autres Prelats, ou la corruption des mœurs de plusieurs Ecclesiastiques, ou quelques relaschemens dans la discipline, ou les erreurs de quelques auteurs particuliers que l'Eglise n'a jamais autorisées; & qu'ils seroient tres mal-fondez de pretendre, que si ces premieres accusations les doivent porter à changer de religion, suppose qu'elles fussent veritables, les dernieres devroient faire la mesme impression sur l'esprit des Catholiques. Car estant comme nous sommes dans une Eglise qui a esté fondée par JESUS-CHRIST, établie par les Apôtres, & continuée depuis eux jusques à nous par une succession non interrompue, on ne nous scauroit dire qu'impertinemment que nous en devons sortir, parce qu'un tel Pape & un tel Evêque n'ont pas vescu comme ils devoient, qu'il y a des Ecclesiastiques déreglez, & qu'ils se trouve des erreurs en des Ecrivains particuliers. Les plus habiles auteurs d'entre les Calvinistes ont expressement rejetté toutes ces méchantes raisons, & le sieur Daillé avoue dans son Apologie qu'elles ne peuvent estre un motif legitime de se separer de l'Eglise. Mais il n'en est pas de même des reproches que l'on fait à leurs premiers Reformateurs, lorsque d'une part ils sont appuyez sur des preuves certaines & incontestables, & que de l'autre ils sont si importans, qu'ils ne laissent aucun lieu de croire que des gens dont le diable se seroit servi pour répandre des erreurs aussi abominables que celles dont on pretend les convaincre dans ce livre, ayent esté choisis de Dieu par une vocation extraordinaire, pour rallumer le flambeau des veritez Evangeliques, esteint depuis plusieurs siecles par toute la terre. Car enfin que pourroient-ils répondre à ce raisonnement? Si vos premiers Reformateurs ont esté remplis de l'esprit d'erreur, on ne peut croire sans folie qu'ils ayent esté extraordinairement envoyez de Dieu pour instruire les hommes des veritez divines avec pouvoir & autorité: & sans cette vocation extraordinaire qui leur ait donné droit d'assembler les peuples, & de fonder des Eglises, ils ne l'ont pu faire que par un schisme damnable & un attentat sacrilege,

14 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ*, qui enveloppe dans la même ruine ceux qui les ont voulu suivre. Vous ne sçauriez donc separer la condamnation de leurs personnes & de leurs dogmes de celle de leur entreprise, ny condamner leur entreprise sans reconnoître que les assemblées qu'ils ont formées ne peuvent estre que des assemblées schismatiques, dans lesquelles on ne sçauroit demeurer sans renoncer à son salut.

JESUS-CHRIST a eu soin de nous recommander dans son Evangile ces deux sortes de conduites, dont l'une nous fait écouter avec respect ceux qui sont assis dans la chaire de l'unité, lors même que leur vie ne répond pas à la sainteté de leur ministère; & l'autre nous oblige de nous garder de ces faux Reformateurs qui viennent à nous en qualité de Prophetes sans estre envoyez de Dieu. Il dit des premiers qu'estant assis sur la chaire de Moÿse, c'est à dire estant établis dans le ministère par une legitime succession, nous les devons écouter & faire ce qu'ils nous disent, quand ils nous exhortent d'observer la loy de Dieu, quoy que nous ne devions pas imiter leurs déreglemens. Mais il veut au contraire que nous fuyons les derniers, & que nous nous en gardions comme d'autant de loups ravissans qui ne pensent qu'à nous devorer. *Gardez-vous*, dit-il, *des faux Prophetes qui viennent à vous revestus de peaux de brebis, & qui au dedans sont des loups ravissans : vous les reconnoistrez par leurs fruits.* A quoy se rapporte aussi l'avertissement que nous donne son disciple bien-aimé. *de ne pas croire à tout esprit, mais d'éprouver si les esprits sont de Dieu.* Or ce sont proprement ces Pretendus-Reformateurs qui sont venus à nous en qualité de Prophetes, lorsque ne pouvant produire aucun titre qui leur donnast droit de nous annoncer la parole de Dieu, & de se faire écouter de nous comme s'ils estoient nos veritables Pasteurs, ils ont esté reduits à n'alléguer que *l'instinct du S. Esprit & l'illumination immédiate de Dieu*, qui est le propre caractère des Prophetes.

Nous devons donc les éprouver, s'ils sont vrais prophetes, & les écouter avec toute sorte de respect. Mais si nous reconnoissons par leurs fruits qu'ils ne sont pas tels qu'ils se vantent d'estre: si l'impiété de quelques-uns de leurs dogmes en des matieres importantes, nous est une marque certaine, que l'esprit qui les anime & qui les conduit n'est point l'esprit de vérité, mais l'esprit d'erreur: Que devons-nous faire en cette

Matth. 7. 15.

1. Jean. 4. 1.

rencontre ? Sera-ce assez de condamner ce que nous aurons reconnu d'impie dans leur doctrine, en les suivant dans le reste & nous laissant gouverner par des gens qui n'ont point d'autre fondement de l'autorité qu'ils s'attribuent que leur prétenduë mission extraordinaire de Dieu, comme on tolere des Pasteurs quoy que déreglez lorsqu'ils sont établis dans leur charge par la vocation ordinaire de l'Eglise ? Nullement. Car cette même prétension d'une mission extraordinaire, qui est tout leur titre, & qui les devoit faire reverer comme des Prophetes si elle estoit veritable, les doit faire rejeter, si elle est fausse & faussement prétenduë, comme de sacrileges usurpateurs d'une autorité qui ne leur appartenoit en aucune sorte. La vanité qu'ils se donnoient d'estre suscitez de Dieu pour nous tirer des tenebres où nous estions enveloppez, estoit la peau de brebis qui nous les faisoit méconnoistre. Mais cette peau leur estant ostée lorsqu'on les convainc d'erreurs grossieres tout à fait indignes de personnes que Dieu auroit éclairées par luy-mesme pour les rendre capables d'une œuvre aussi grande & aussi divine que seroit le rétablissement de son Eglise tombée en ruine & en desolation, il ne leur reste plus que leur attentat qui nous les doit faire considerer comme des loups ravissans, selon la parole de JESUS-CHRIST. Et ainsi ce que nous devons faire dans ces rencontres est d'observer cette parole si judicieuse de S. Augustin : *Cavendi lupi, tolerandi mercenarij, amandi Pastores*. Il faut se garder des loups, tolerer les mercenaires, & aimer les bons Pasteurs.

Il y a toujours eu, & il y aura toujours dans l'Eglise entre ceux qui la conduisent de ces deux dernieres sortes de personnes, c'est à dire de bons & de méchans Pasteurs, comme ce mesme Pere l'assure. *Il y en a*, dit-il, *qui tiennent les chaires pastorales pour travailler au salut du troupeau de JESUS-CHRIST, & d'autres pour jouir des honneurs temporels & des richesses de la terre. Et il est nécessaire qu'il demeure toujours dans l'Eglise Catholique de ces sortes de pasteurs par une succession perpetuelle, les uns mourant & les autres leur succedant jusques à la fin du siecle & jusques au jugement du Seigneur.* C'est pourquoy ce seroit un faux zele, comme dit encore ce saint Docteur au même lieu, que de vouloir abandonner l'Eglise, sur ce que tous ceux qui la gouvernent ne sont pas saints, & ne cherchent pas purement les interets de JESUS-CHRIST. Mais pour ceux qui dé-

Augustinus Epist. 209. ad Felicianum.
Alii sunt qui propriam tenent pastoralem Cathedram ut Christianis consulant. Alii vero qui propriam in eis habent, ut suis honoribus temporalibus & commodis secularibus gaudeant. Ista duo genera pastorum, aliis morientibus, aliis nascentibus, in ipsa Catholica Ecclesia necesse est usque ad finem seculi, & usque ad Domini judicium perseverare.

16 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ,*
chirant l'unité de l'Eglise en ont usurpé le ministère sans suc-
ceder à personne, comme dit S. Cyprien, ils ne peuvent estre
que des loups & des brigands, quelque couverts qu'ils soient
de peaux de brebis; & c'est se vouloir perdre que de demeu-
rer dans les fausses Eglises qui n'ont eu pour origine que leur
temerité schismatique.

CHAPITRE III.

II. CONSIDERATION. *Qu'ils veulent que la verité de la
doctrine & mesme de celle qui regle les mœurs soit la
marque de la vraie Eglise.*

UNE autre consideration qui doit obliger les Pretendus-
Reformez de tirer la même consequence, au cas que lon
puisse prouver ce qu'on a entrepris, est la pretension qu'ils ont
que la verité de la doctrine est la seule marque par laquelle on
doit reconnoistre quelle est la veritable Eglise. Les Catholi-
ques demeurent d'accord que l'Eglise ne peut subsister sans
la verité de la doctrine de la foy, parce qu'elle est la colonne
& le fondement de la verité, selon S. Paul. Mais ils soutien-
nent & avec raison, que les ignorans & les simples n'estant
pas capables de discerner entre tous les points de doctrine qui
ont divisé les societez chretiennes, qui sont ceux qui sont
conformes à la parole de Dieu, & le devant apprendre de
l'Eglise même, elle a du avoir des marques plus sensibles pour
estre connuë de ceux qui doivent chercher dans son sein la
lumiere & l'instruction qui leur sont necessaires pour s'assu-
rer de la verité des dogmes qui sont contestez par les diffe-
rentes communions qui partagent le Christianisme. Ainsi ceux
d'entre les Catholiques qui ne sont pas capables de s'instruire
par eux-mêmes des veritez de la foy que Dieu a revelées aux
hommes dans la parole, peuvent s'en reposer sur l'Eglise, qu'ils
ne peuvent croire les pouvoir tromper: Mais les Calvinistes
qui nient que l'Eglise universelle soit infaillible, ne peuvent
estre certains d'aucune verité de foy par le témoignage de
leur Eglise, quand elle parleroit en corps, & beaucoup moins
par ecluy de chacun de leurs Ministres; mais il faut qu'ils
trouvent cette verité dans l'Ecriture, & qu'ils soient assurez
par

par leur propre lumiere que c'est ce que le S. Esprit a voulu dire par telles & telles paroles. Et c'est même par là, à ce qu'ils prétendent, qu'ils reconnoissent qu'ils sont dans la véritable Eglise, & qu'ils n'y estoient pas quand ils estoient dans l'Eglise Catholique, parce qu'ils se sont imaginez avoir découvert par le jugement particulier que chacun a du faire selon eux des dogmes de l'Eglise Romaine, qu'il y a des erreurs contre les veritez fondamentales de la foy.

Or de là il s'ensuit manifestement deux choses. La première est, qu'ils sont obligez d'écouter ceux qui se font fort de leur montrer par des preuves convainquantes que leurs Eglises sont engagées en des erreurs monstrueuses contre la sainteté de la Morale de JESUS-CHRIST, & d'examiner serieusement & par eux-mêmes si cela est vray, sans s'arrester aux assurances que leurs Ministres leur pourroient donner que cela n'est point, pour les empêcher d'entrer dans cette discussion. Car ayant eu la hardiesse de condamner par leur esprit particulier comme des superstitions sorties de la boutique de *Sathan*, ce que l'on ne peut nier avoir esté approuvé par tous les Peres, au moins depuis le 4. siecle, comme l'invocation des Saints, l'honneur qu'on rend aux reliques, la priere pour les morts, les vœux des Religieux, & la defense de certaines viandes en de certains temps; quelle raison avoient-ils de supposer que ce qu'ils veulent estre arrivé à une infinité de grands Saints, qui est de prendre l'erreur pour la verité en des choses importantes ne puisse arriver à leurs Ministres? Et s'ils disent qu'ils ne nient pas que cela ne puisse arriver, il faut donc qu'ils examinent si cela n'est point effectivement arrivé, sur tout lors que des gens qui ne sont pas sans quelque reputation dans le monde se promettent de les en convaincre.

La 2. est que s'ils trouvent par cet examen qu'on a raison, & que leur secte est véritablement coupable de toutes les erreurs qu'on luy reproche, ils n'ont aucun principe de religion qui les y puisse retenir; mais il faut nécessairement qu'ils l'abandonnent, & qu'ils retournent à l'Eglise, qu'on ne leur a fait quitter que par de fausses accusations. Car d'une part ils ne peuvent s'empêcher de condamner ce qui leur paroist condamnable, sous pretexte qu'ils se croiroient obligez de preferer ce que leur disent leurs Ministres à leur propre jugement, parce que c'est un principe de leur religion, *Que*

CHAP. III.

Du Moulin en la Pressue de son Boudier.

18 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ, le peuple ne doit croire ce que ses Conducteurs luy enseignent, qu'autant qu'il connoist par la sainte Escripture que ses Conducteurs sont conduits de Dieu, & que ce qu'ils enseignent est tiré de sa parole: & de l'autre n'estant retenus dans leurs Eglises, que par la pureté de la doctrine dont ils croient devoir estre les juges, par où pourroient-ils y demeurer attachez que par des considerations humaines, lorsqu'ils reconnoistroient qu'on les a trompez, & qu'il y a beaucoup de corruption & d'impureté en ce qu'ils se sont figurez en estre tout à fait exemptz?*

Ils diront peut-estre que cela n'est vray que lors que la corruption de la doctrine regarde la foy des mysteres, & non lors que c'est seulement au regard de la morale. Mais cette réponse seroit indigne d'un Chrestien. Car qui ne sçait que le but de JESUS-CHRIST dans son Incarnation n'a pas moins esté de nous sanctifier par une vie sainte & digne de Dieu, comme parle S. Paul, que de nous instruire de ces veritez si relevées qui sont plus l'objet de nos adorations, que la regle de nos mœurs? L'Apostre nous le fait bien entendre; puisqu'il semble mesme renfermer dans ce premier avantage, le dessein que Dieu a eu en faisant paroistre sa grace aux hommes par l'avènement du Sauveur. Car il declare qu'il l'a fait, *afin que renonçant à l'impiété & aux passions mondaines nous vivions dans le siecle present avec temperance, avec justice, & avec pieté, estant toujours dans l'attente de l'esperance bien-heureuse, & de l'avènement glorieux du grand Dieu & nostre Sauveur JESUS-CHRIST qui s'est livré luy-mesme pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, & de nous purifier pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service, & fervent dans les bonnes œuvres.* Il est donc clair que les Calvinistes enseignant qu'on doit sortir d'une Eglise quand elle est impure & corrompue, ils doivent renoncer à la leur, s'il est vray qu'elle soit engagée en des erreurs qui ruineroient l'idée de la Sainteté que JESUS-CHRIST exige dans l'Evangile de ceux qui veulent estre ses disciples.

Aussi est-il vray que les Calvinistes ne contestent pas cette consequence, & qu'ils demeurent d'accord que cette pureté de la doctrine qu'ils disent estre la marque de la vraie Eglise, regarde les mœurs aussi bien que les mysteres. C'est ce que nous voyons dans les theses de leurs Professeurs de Saumur. Et voicy comment ils parlent sur ce que Bellarmin avoit mis

la sainteté de la doctrine pour la 8. marque de l'Eglise. Certes, disent-ils, lorsque nous mettons la profession de la vérité pour une des marques de l'Eglise nous l'entendons de la vérité, qui est selon la piété & la justice. Car la doctrine Evangelique a deux parties: Selon l'une, elle éclaire nostre entendement par la connoissance du vray, & c'est ce qui regarde proprement la foy: Selon l'autre elle reforme nostre volonté & nos passions par la grace de la regeneration; ce qui regarde la charité & la sainteté qui est appelée du nom de justice dans l'Ecriture. Or nous voulons qu'on puisse connoître la vraie Eglise, en ce qu'elle enseigne tout ce qui appartient à la foy & à la justice Chrestienne, & qu'elle ne souffre rien dans les points de la doctrine dont elle fait profession, qui puisse corrompre ou renverser l'un ou l'autre de ces deux parties de la doctrine Evangelique.

CHAP. III.

Salmar. De Ecclesia
notis n. 27.

Cum veritatis professionem inter notas Ecclesie numeramus, intelligimus veritatem quæ est secundum puritatem ac iustitiam. Doctrinæ enim Evangelicæ duo munera sunt: Alterum, quod intellectum veri cognitione imbuat, atque id ad fidem pertinet: Alterum quod voluntatem & affectus reformet & regeneret; atque id spectat ad charitatem & sanctimoniam, quæ in scriptura iustitiæ nomine indigetantur. Volumus ergo ex eo veram Ecclesiam noscæ posse, quod & omnia illa profiteatur quæ ad fidem ac iustitiam pertinent, & nihil eorum admittat quæ alterutrum earum, vel utramque maculare & evertere possunt.

1. Timoth. 6. v. 10.

Nos adversaires demeurent donc d'accord de la proposition generale, qui est que la vérité de la doctrine qu'ils donnent pour marque de la veritable Eglise, comprend également les veritez qui éclairent nostre entendement & nous donnent la connoissance des mysteres de la foy, & celles qui tendent à reformer nostre volonté, à regler nos passions & les mouvemens de nostre cœur, & à nous faire mener une vie conforme à l'idée de la Sainteté que JESUS-CHRIST & les Apostres nous ont marquée dans l'Ecriture. Ils declarent que cette seconde partie de la doctrine Apostolique est ce que S. Paul appelle, *la doctrine qui est selon la piété*, laquelle il dit au même lieu, que lon ne sçauroit rejeter que par un orgueil & un aveuglement qui naît de la corruption de l'esprit. Et enfin ils avoient qu'il est aussi opposé à la notion qu'ils ont de la veritable Eglise, d'enseigner des dogmes qui corromproient la sainteté de la Morale de JESUS-CHRIST, que d'en enseigner qui renverseroient quelque mystere de la foy. D'où il s'ensuit manifestement que pourveu qu'on s'acquite bien de ce que l'on a entrepris dans cet Ouvrage, il faut necessairement qu'ils perdent l'opinion qu'ils avoient d'estre dans la vraie Eglise de JESUS-CHRIST, & qu'ils cherchent ailleurs l'assurance de leur salut. C'est presentement tout ce que j'en veux conclure. La vérité de la supposition se prouvera par tout le livre.

CHAPITRE IV.

III. CONSIDERATION. *Qu'ils ont seduit les peuples en leur promettant de ne leur enseigner que la pure parole de Dieu.*

CHAP. IV.

LA derniere chose que je supplie les Pretendus-Reformez de considerer, est qu'ils n'ont point d'autre motif qui les attache à leur Eglise, que la persuasion où ils sont qu'on n'y enseigne que la pure parole de Dieu. C'est par cette magnifique promesse de n'annoncer aux hommes que les veritez que Dieu nous a revelées dans ses Ecritures, de n'en rien oster & de n'y rien ajoûter, qu'ils ont seduit autrefois, & qu'ils entretiennent encore dans leur parti tous ceux qui y demeurent par une conscience erronée.

*August. contr. Epist.
Tandau. cap. 4.*

Car nul parmy eux ne sçauroit dire ce que disoit autrefois S. Augustin, & ce que peuvent dire encore tous les Catholiques. *Quand je mettrois à part la sagesse & la connoissance de la verité que les heretiques ne croient pas estre dans l'Eglise Catholique, il y a beaucoup de choses qui me retiennent dans son sein avec grande raison. Le consentement des peuples & des nations m'y retient. L'autorité commencée par les miracles, nourrie par l'esperance, augmentée par la charité m'y retient. La succession des Evêques depuis le siege même de l'Apostre S. Pierre à qui le Seigneur a donné la charge de paître ses brebis jusqu'à l'Episcopat de celui qui l'occupe maintenant, m'y retient encore. Enfin j'y suis retenu par le nom même de Catholique, qui est tellement demeuré propre à cette Eglise, que quoy que tous les heretiques pretendent se l'attribuer, si toutefois un étranger demande où s'assemble l'Eglise Catholique, il n'y a point d'heretique qui ose montrer son Eglise ou sa maison.*

Non seulement il n'y a aucun de ces aimables liens du nom de Chrestien, comme les appelle ce Pere, *tot & tanta Christiani nominis charissima vincula*, qui retienne les Calvinistes, mais il faut encore qu'ils se fassent une violence continuelle, pour resister à l'impression qu'ils font naturellement sur les esprits raisonnables, aussi bien pour obliger de rentrer dans l'Eglise ceux qui n'y sont pas, que pour retenir ceux qui y sont. Mais ce qui les éblouit & les tient comme charmez, c'est la promesse que leurs Ministres leur font sans cesse de ne leur

enseigner que la pure verité des Ecritures divines : de sorte qu'on leur peut dire ce que ce saint Docteur disoit encore au même lieu à des heretiques de son temps : *Apud vos autem, ubi nihil bonum est quod me invitet ac teneat, sola personarum veritatis pollicitatio*. Mais pour vous qui n'avez rien de ce qui nous attire & nous retient dans la religion Catholique, vous ne sçauriez employer pour vous faire suivre que la promesse de découvrir la verité à ceux qui vous écouteront.

Il est vray, comme l'avoüe le même Pere, que s'ils pouvoient montrer si clairement dans la parole de Dieu la verité qu'ils promettent d'y découvrir qu'il n'y eust aucun lieu d'en douter, rien ne devoit empêcher qu'on ne s'y rendist. Mais il y a en cela une double illusion. L'une en ce qu'ils font entendre qu'il n'y a rien de plus facile que de trouver dans l'Ecriture toutes les veritez de la foy & que les plus simples en sont capables : L'autre en ce qu'ils prétendent avoir fidèlement executé ce qu'ils avoient promis, & ne rien enseigner en effet à ceux de leur secte, qu'ils ne puissent faire voir évidemment dans l'Ecriture.

Ce n'est pas icy le lieu de traiter de la premiere de ces deux illusions. On l'a fait dans un autre Ouvrage. Mais on pretend que rien ne peut estre plus capable que ce livre-icy, de découvrir la dernière ; c'est à dire de faire voir aux Calvinistes qu'on les a miserablement trompez, quand on leur a fait croire qu'on leur expliquoit fidèlement ce que Dieu nous a revelé dans ses saintes Ecritures, & qu'on ne leur enseignoit rien qui n'y fust clairement contenu. Car comme on a voulu s'accommoder à leurs principes, & qu'ils disent ne se vouloir attacher qu'à l'Ecriture, c'est par l'Ecriture aussi que lon les a attaquez dans cet Ouvrage, & même sans y mêler presque l'autorité d'aucun Pere, si ce n'est de S. Augustin, pour le vanger de l'injure qu'ils luy font en publiant avec une hardiesse incroyable que ce Pere est tout à eux.

Ainsi M. Claude ne pourra plus dire, que la plus grande partie de ceux de sa communion jugera la lecture de ce livre-cy non nécessaire & ne s'y vandra pas appliquer, comme il dit au regard du livre de la Perpetuité, par la peur qu'il a que le lisant ils n'en soient touchez. Car tout le pretexte qu'il prend pour détourner de cette lecture comme inutile, est qu'il y a deux questions ; l'une touchant ce que nous devons croire de l'Eucharistie, &



22 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ, l'autre touchant ce qui a esté cru par l'Eglise ancienne ; & que la premiere question étant vuidée, il ne faut plus se mettre en peine pour la seconde. Or, dit-il, à l'égard de tous ceux de nostre communion, la premiere question est vuidée par la parole de Dieu, c'est elle qui nous juge tous, & si l'auteur de la Perpetuité disputoit par ce principe, il n'y a pas un de nous qui ne fût bien aisé de l'écouter.*

On fera voir ailleurs qu'on ne sçauroit alleguer sans erreur pour raison du mépris qu'il voudroit que l'on fît du livre de la Perpetuité, que tout ce qu'il peut prouver, c'est ce qui a esté cru de l'Eucharistie, & non pas ce qu'on en doit croire, comme si ce qui a toujours esté cru de ce mystere pouvoit n'estre pas ce qu'on en doit croire, mais une erreur damnable qui ruineroit la verité de la nature humaine de JESUS-CHRIST; ce qui est une supposition si contraire aux promesses de JESUS-CHRIST, de conserver dans son Eglise la verité de sa parole, que M. Claude même a pretendu qu'on faisoit injure à Blondel, & qu'on le calomnioit en luy imputant d'avoir regardé comme une chose possible, *que l'Eglise ait toujours cru la presence réelle, & que néanmoins cette creance soit fausse.*

Je m'arreste seulement à ce qu'il dit, *que si nous disposons par l'Ecriture, il n'y a pas un d'eux qui ne fût bien aisé de nous écouter.* Il est donc engagé d'honneur à conseiller la lecture de ce livre-icy à tous ceux de sa communion, puisqu'on y dispute par l'Ecriture sainte; & il ne sçauroit les en détourner comme ne leur estant de nulle importance, sans faire paroistre que l'attachement aux dogmes de sa secte, & l'approhension qu'on n'en découvre la fausseté; ont plus de pouvoir sur son esprit que le soin qu'il doit prendre de leur salut & du repos de leur conscience. Il seroit même bien facile de l'en convaincre; & il n'y auroit pour cela qu'à luy faire considerer, que ce qui fait selon luy qu'il est aisé même aux plus simples de leur parti, de s'assurer que leur société est la véritable Eglise, & de se mettre par là dans un parfait repos, est qu'ils n'ont pour cela qu'à l'examiner sur deux caracteres: L'un si on y enseigne toutes les choses clairement contenues en la parole de Dieu: Et l'autre, si d'ailleurs on n'y enseigne rien qui soit contraire à ces choses, & qui en corrompe l'efficace ou la force.

Je ne m'amuse pas icy à refuser ce que dit M. Claude au

même lieu avec sa confiance ordinaire , que cet examen est court , facile , & proportionné à la capacité de tout le monde. On a fait voir ailleurs la fausseté de ce paradoxe. Il me suffit qu'il croie cet examen nécessaire aux Calvinistes pour se mettre l'esprit en repos. Si avec cela il leur est facile , ils en seront plus excusables s'ils s'en dispensent , c'est à dire , s'ils ne cherchent à s'asseurer , *qu'on enseigne à Charenton toutes les choses clairement contenuës dans la parole de Dieu.* Et cela estant ils doivent sçavoir gré à ceux qui leur donnent moyen de le faire avec plus de facilité , en leur marquant diverses choses qui sont clairement contenuës dans l'Écriture , par où ils pourront commencer à juger s'il est vray ou faux qu'on leur enseigne toutes les choses clairement contenuës dans la parole de Dieu sans en soustraire aucune. Or c'est l'avantage qu'ils pourront tirer de ce livre.

Car on y fera voir d'une part , qu'on ne sçauroit lire l'Écriture avec quelque soin , sans reconnoître , Qu'il est clair que ceux qui prennent les membres de JESUS-CHRIST pour en faire les membres d'une débauchée , & se rendent par là une même chair avec elle , ne conservent point parmi ces desordres l'union spirituelle avec JESUS-CHRIST , qui fait qu'on est un même esprit avec Dieu.

Qu'il est clair que celui qui corrompt en soy-même le temple de Dieu par des pechez infames , cesse d'estre ce temple , parceque le temple de Dieu est saint.

Qu'il est clair que ceux qui commettent les pechez que S. Paul appelle les œuvres de la chair , & dont il dit que ceux qui font ces choses ne sont point heritiers du royaume de Dieu , n'ont point en eux l'esprit d'adoption qui nous rend enfans de Dieu , parce que si c'est une consequence nécessaire qu'on est heritier quand on est enfant , *si filius , & heres* , c'en doit estre une aussi , qu'on n'est pas enfant quand on n'est pas heritier.

Qu'il est clair que si la foy est morte & incapable de nous sauver quand elle est destituée des bonnes œuvres , elle est encore plus morte & plus incapable de nous justifier devant Dieu quand elle est jointe à des crimes.

Qu'il est clair par tout ce que dit S. Paul en divers lieux des deux estats de l'homme sous la loy & sous la grace , qu'on ne peut estre dans ce dernier , ny par consequent en estat de sa-

24 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ,*
 lut, qu'on ne soit au moins exempt des pechez dont ce même Apostre dit, que ceux qui les font ne possederont point le royaume de Dieu.

Qu'il est clair que les gémissemens de celuy que l'Apostre nous represente comme se plaignant, *qu'il ne fait pas le bien qu'il veut, mais le mal qu'il ne veut pas*, ou ne regardent pas les regenez, ou s'ils les regardent, qu'ils ne se doivent entendre que des mouvemens de la concupiscence auxquels ils resistent, & non des actions criminelles qu'ils commettroient quoy qu'avec peine & avec remords.

Qu'il est clair que quand le Prophete dit, que si le juste se détourne de sa justice en se laissant aller à l'iniquité, Dieu ne se souviendra plus de sa justice passée, & qu'il perira dans son peché, il nous a fait entendre qu'il peut arriver qu'un vray juste déchoie de l'estat de la justification, & qu'il perisse éternellement.

Qu'il est clair que la semence de la parole de Dieu peut prendre racine dans une ame, ce qui ne peut estre que par la vraie foy, & y croistre même jusques à un certain point, & ensuite estre étouffée par les soins & les inquietudes de ce siecle, & par les plaisirs de la vie; en sorte qu'elle ne parvienne point jusques à la maturité, & ne porte point le fruit de la vie éternelle.

Qu'il est clair qu'il y en a qui tombent dans l'apostasie & ne s'en relevent point, qui avoient esté illuminez, qui avoient gousté le don du ciel, qui avoient esté rendus participans du S. Esprit, qui avoient gousté la bonne parole de Dieu, & les grandeurs du siecle à venir, & qui avoient esté sanctifiez par le sang de l'alliance; & qu'il seroit contre toute sorte de raison d'appliquer tout cela à des gens qui n'auroient jamais esté ny justifiez ny regenez.

Qu'il est clair qu'il y en a, qui après s'estre tirez des corruptions du monde par la connoissance de Jesus-CHRIST nostre Seigneur & nostre Sauveur, se laissent vaincre en s'y engageant de nouveau, & dont le dernier estat est pire que le premier, parcequ'il leur eust esté meilleur de n'avoir point connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connu.

Qu'il est clair que de ceux qui sont regenez par le bapême qu'ils reçoivent dans l'enfance, il y en a une infinité qui

qui n'en conservent point la grace , & qui n'auront point de part au salut. CHAP. IV.

Qu'il est clair, que dans tous les lieux où l'Ecriture parle de la perseverance chrestienne , l'idée qu'elle en donne ne peut convenir à ceux qui commettent des crimes ; ce qui pouvant arriver à de vrais fidelles, il s'ensuit que la perseverance n'est point jointe inseparablement à la foy.

Qu'il est clair , que la crainte de la damnation n'est point contraire à la foy des vrais fidelles, puisque Jesus-CHRIST les y exhorte , en leur recommandant de ne pas craindre ceux qui ne peuvent que tuer les corps , mais celuy qui peut perdre le corps & l'ame en les precipitant dans l'enfer.

Voila une partie des choses que l'on fera voir estre clairement contenuës dans l'Ecriture. Et lon pretend y prouver aussi d'autre part qu'on ne les enseigne point dans la communion des Calvinistes , & que s'ils n'ont pu retrancher des livres saints les passages qui les contiennent, ils ne les y ont laissez qu'en les corrompant par des gloses absurdes, extravagantes, impies, & que tout homme de bon sens & de bonne foy reconnoistra sans peine ne se pouvoir ajuster avec le texte.

Je ne parle encore que du dessein que lon a. Les Pretendus-Reformez sont en droit de supposer que ce ne sont peustre que de vains projets qui demeureront sans effet. Mais il me suffit icy d'avoir montré, qu'au cas qu'on le puisse faire, tous ceux de cette communion qui en seront convaincus, seront obligez d'en conclure, selon M. Claude, qu'elle n'est point la veritable Eglise, parce qu'elle n'a point les deux caracteres par lesquels il veut qu'on la puisse reconnoistre: L'un d'enseigner toutes les choses clairement contenuës dans la parole de Dieu: L'autre de n'enseigner rien qui soit contraire à ces choses , & qui en corrompe l'efficace ou la force. Car à l'égard des veritez clairement signifiées par les paroles de l'Ecriture, on se promet de montrer que bien loin de les enseigner, cette-Eglise Pretendue enseigne tout le contraire : & pour les textes de l'Ecriture qu'elle ne se peut empêcher de recevoir, on se fait fort de montrer aussi qu'elle les altere par des interpretations qui en corrompent l'efficace & la force. Et ainsi quelque opinion qu'ils ayent de ce livre avant que de l'avoir vu , il faut qu'ils avoient qu'il leur est important de l'examiner, puisqu'il leur donnera moyen de juger selon leurs principes mesmes , s'ils sont ou non dans la verita-

26 LIV. I. Le renversement de la Morale de Jesus-Christ,
ble Eglise : ce qui est la chose du monde dont ceux qui ai-
ment veritablement leur salut doivent prendre plus de peine
de s'assurer.

CHAPITRE V.

Qu'on n'a dessein de combattre que les dogmes dans la morale des Calvinistes : Qu'on peut néanmoins leur faire considerer que si leur Pretendu-Reformation estoit telle qu'ils se la figurent , les mœurs de ceux qui l'ont embrassée auroient eu plus de rapport à la sainteté des premiers Chrestiens.

CHAP. V.

QUAND j'ay entrepris de faire voir le renversement qu'a fait la morale des Calvinistes dans celle de JESUS-CHRIST, je n'ay eu en pensée que d'examiner leurs dogmes, & non pas de censurer leur conduite & leurs actions. Je sçay trop qu'il est injuste de s'en prendre à la morale d'une religion de ce que plusieurs y vivent mal, lorsque leurs dereglemens ne sont ny autorisez, ny favorisez par les principes de cette morale, & qu'on n'y trouve point de maximes qui donnent lieu à la pente naturelle qu'ont les hommes de satisfaire leurs passions dereglees, & de s'y porter avec plus de licence & moins de crainte. C'est donc ce qu'il faut considerer avec équité, en n'imputant à une secte que ce qu'elle tient veritablement, & ne la chargeant point des desordres des particuliers lorsqu'elle n'y a point de part.

Je ne change point de pensée, & je declare toujours que ce n'est que sur les dogmes que je fonde le reproche que je leur fais d'avoir corrompu d'une maniere tres-pernicieuse la morale de l'Evangile. Mais cela n'empesche pas que je ne croye devoir faire icy une autre sorte de reflexion sur le changement que leur Pretendu-Reformation auroit du apporter dans les mœurs des Chrestiens, si elle avoit esté l'ouvrage du saint Esprit, & sur l'éclat de sainteté qui auroit du luire dans ces nouveaux citoyens de Jerusalem, que Dieu auroit delivrez d'une maniere si admirable de la captivité de Babylone; afin qu'ils jugent eux-mêmes par le peu de rapport qu'il y a entre cette idée & leur pratique, qu'ils pourroient bien se tromper dans l'opinion avantageuse qu'ils ont conceuë de l'établissement

de leur secte , en la regardant comme un veritable renouvellement de l'Eglise. CHAP. V.

Et en effet il faut avouer qu'on n'en peut rien penser de mediocre soit en bien soit en mal. Si c'est un mal , c'est un mal horrible & qui doit estre en abomination à tous ceux qui aiment Jesus-CHRIST & son Eglise, que cette Pretenduë-Reformation a comme déchirée en pieces par un schisme qu'on ne scauroit trop déplorer. Si c'est un bien , c'est un bien rare, merveilleux , extraordinaire , & pour lequel on ne scauroit rendre à Dieu d'assez grandes actions de grace.

Comme nous avons une infinité de raisons qui nous font croire que c'est un mal , nous n'y pouvons penser , sans d'une part nous confondre devant Dieu pour avoir attiré par nos pechez un si horrible chastiment , & sans detester de l'autre la malice de l'ennemi du genre humain , qui a trouvé moyen de rendre vains les desirs ardens d'un grand nombre de gens de bien, qui soupiroient depuis longtems après une Reformation veritable , qui sans rien innover dans la foy pust rétablir l'ordre si saint de l'ancienne discipline , en substituant à la place une Reformation faussë & sacrilege fondée sur le schisme & sur l'heresie, qui par les divisions qu'elle a causées a tellement affoibli les forces de la Chrestienté , qu'elle se trouve dans l'impuissance d'arrester les progrès de l'ennemi commun du nom Chrestien.

Mais il faut au contraire que ceux qui croient que ç'a esté un bien , se le representent sous l'idée du monde la plus avantageuse; qu'ils regardent le changement qui est arrivé dans la religion depuis Luther , comme une œuvre admirable de la sagesse & de la bonté de Dieu , & qu'ils ne mettent gueres au dessous des Apostres ceux qui en ont esté les auteurs.

Les suppositions-qu'ils font , justifient qu'ils n'en peuvent juger autrement. Car ils tiennent tous , comme l'assure Dail-
*le , que cette pure , simple & saine doctrine preschée par les Apô-
 tres anciennement & par-eux-mêmes, consignées livres du nouveau
 Testament , s'est alterée peu à peu : Que le temps y a mêlé toujours
 quelque impureté , tantost une opinion juive ou payenne , tantost
 une observation curieuse , quelquefois un service superstitieux : Que
 l'un bâtit sur le chaume sur le fondement, l'autre du foin , un tiers
 du bois , peu à peu ce corps s'est trouvé tout autre qu'il n'estoit ja-
 dis ; & qu'an lieu d'un palais d'or & d'argent ce n'a plus esté qu'un*

*Dail- de l'usage des
 Peres. pag. 439.*

28 LIV. I. Le renversement de la Morale de Iesus-Christ, edifice mêlé de pierre, & de plâtre, & de bois, & de boue, & d'autres chetives étoffes. C'est, ajoute Daillé, ce que tous les Reformez disent estre arrivé au Christianisme, & ils y rapportent ce qu'écrivit S. Paul en cet illustre passage de la seconde Epistre aux Thessaloniens d'une revolte signalée dont les commencemens se brassoient dès lors sourdement pour n'éclater que long temps après. C'est à dire que le regne de l'Antechrist qui devoit remplir l'Eglise de toutes sortes de superstitions & d'idolatries (car c'est ce qu'ils entendent par cette revolte signalée dont parle S. Paul) commençoit déjà à se former sourdement dans le sein de l'Eglise dès le temps même des Apostres.

Ils expliquent plus particulièrement cette corruption qu'ils prétendent s'estre glissée peu à peu dans la doctrine de l'Eglise en tous les endroits du monde, & le débordement des superstitions & des erreurs qu'ils s'imaginent avoir inondé toute la terre. C'est ce que fait Daillé par les paroles suivantes du même livre. *Selon cette hypothèse commune, ce me semble, à tous les Protestans, il faut de nécessité que la doctrine de l'Eglise ait dès le second siècle reçu quelque alteration par le mélange de quelque matière étrangère en sa creance & en sa police; qu'au troisième siècle quelque impureté s'y soit pareillement attachée, & au quatrième & cinquième & es suivans la religion décheant de sa pureté & simplicité originelle, & accueillant toujours quelque nouvelle ordure, jusqu'à ce que finalement elle soit parvenue au dernier degré de corruption, où ils disent l'avoir trouvée, & par l'adresse des Ecritures l'avoir renisée au même point où elle estoit au commencement.*

Peut-on rien concevoir de plus grand & de plus divin? Purger la doctrine de l'Eglise des ordures de tous les siècles; en separer les erreurs & les superstitions qui l'auroient tellement défigurée & corrompue, qu'au lieu de la vie on n'y auroit pu trouver qu'un poison mortel; rendre aux hommes le trésor du salut qui leur auroit esté enlevé, comme dit Calvin, & rétablir l'Evangile après de si longues & de si épaisses tenebres dans la première pureté où il estoit du temps des Apostres; seroit-ce quelque chose de beaucoup moindre que ce qui s'est fait dans le premier établissement de l'Eglise?

Il est vray aussi qu'ils en ont une opinion si avantageuse qu'ils trouvent qu'on leur fait grand tort de leur comparer aucun des Peres pour ce qui est de la connoissance des veritez Evangeliques, quelque proches qu'ils ayent esté du temps des

Apostres. Ils ne pourroient à ce qu'ils pretendent, deferer à l'autorité des plus anciens sans ruiner leurs hypotheses, & s'engager dans une visible contradiction. Car il s'ensuivroit, disent-ils, de deux choses l'une : ou que cette corruption de croyance & de police, que nous presupposons dans l'Eglise, n'est pas ce secret qui operoit dès le temps de S. Paul ; ou que nostre reformation n'est pas la pure & simple doctrine des Apostres : Partis qui sont contradictoires à ces deux opinions qui sont communement reçues au milieu de nous.

Daillid. pag. 443.

Ce sont donc deux choses qui passent entre eux pour deux principes incontestables : L'une que leur reformation est la pure & simple doctrine des Apostres : L'autre que leur Eglise est plus exempte de corruption dans la croyance & dans la police, qu'elle n'estoit au temps où S. Paul dit que *le mystere d'iniquité operoit déjà*.

Et il y a encore une chose qui relève ce qu'ils ont fait au dessus de ce qu'ont fait les Apostres, qui est que leur ouvrage doit estre plus ferme & plus stable que celui de ces premiers predicateurs de la foy de JESUS-CHRIST. Car au lieu qu'ils veulent que bien-tost après qu'ils eurent établi l'Eglise les tenebres s'y répandirent, & obscurirent de telle sorte la doctrine Evangelique qu'elle ne fut plus connoissable, ils pretendent que la lumiere qu'ils ont apportée au monde est si vive & si éclatante qu'il n'y a plus rien de pareil à craindre, & que ce temps d'obscurité ne reviendra plus. Ils ne rougissent point de se donner à eux-mêmes cette louange, & de se vanter, que dans ces derniers temps l'Evangile a jetté par leur moyen une si grande splendeur, qu'il ne doit jamais estre obscurci. *Ita de integro novissimis temporibus Evangelium splenduit, ut non debeat in æternum obliterari.*

Solomon de Escl. Perennit. n. 17.

Permettons leur maintenant de se repaître de ces chimeres. Mais au moins qu'ils en considerent les consequences, & qu'ils nous suivent dans cette reflexion, qui paroitra sans doute fort raisonnable à quiconque aura quelque idée de l'esprit du Christianisme.

Le dessein de Dieu dans la publication de l'Evangile, n'a pas seulement esté de nous éclairer l'esprit, mais encore de nous échauffer le cœur ; ce n'a pas esté de nous rendre sçavans, mais bien plustost de nous rendre saints. Pourquoi JESUS-CHRIST, dit S. Chrysostome, *a-t-il tant fait de miracles, sinon afin que se rendant digne d'estre cru, il attirast les hommes à la foy,*

Rom. 44. in Matth. voir aussi l'Rom. 15.

30 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ, & les fist entrer ainsi dans une vie pleine de pureté. C'est pour cela qu'il a fait tant de prodiges; qu'il a joint à ses miracles les menaces de l'enfer, & la promesse d'un royaume éternel; qu'il nous a prescrit des loix si pures & si inconnues au monde: & tout ce qu'il a fait sur la terre a eu pour but de rendre les hommes non seulement Saints, mais égaux aux Anges. On ne sçauroit lire l'Evangile, qu'on ne soit persuadé de cette vérité. Car on y voit par tout que JESUS-CHRIST s'étend bien davantage à former une morale toute divine, à régler la vie des hommes, & à corriger leurs passions, qu'à expliquer les plus grands mystères & les plus nécessaires au salut. S. Paul nous apprend la même chose. Il dit que Dieu nous a élus, afin que nous fussions saints & irréprehensibles, & que devenant enfans de Dieu nous fussions sans tache au milieu des hommes corrompus, qui n'auroient pas reçu la même grace, parmi lesquels nous devons briller comme les astres dans le monde.*

Toutes ses Epistres ne nous enseignent que la même chose; & il faut bien que cela soit ainsi, puisque la différence essentielle entre la loy ancienne & la loy nouvelle, est que l'ancienne ne donnoit que la connoissance des regles sans les faire observer, parce qu'elle ne faisoit qu'éclairer l'esprit sans purifier le cœur, ce qui estoit réservé à la grace de JESUS-CHRIST; au lieu que la nouvelle qui n'est autre chose que cette grace répandue dans le cœur par le S. Esprit, nous fait faire par un saint amour ce que l'autre nous faisoit seulement connoître.

Enchirid. v. 10.

C'est ce que les Prophetes ont prédit qui devoit arriver au temps du Messie. Et la marque qu'ils nous donnent de la nouvelle alliance dont il devoit estre le Mediateur, c'est que Dieu nous y donneroit un cœur nouveau, qu'il mettroit un esprit nouveau au milieu de nous, qu'il nous osteroit nostre cœur de pierre & nous en donneroit un de chair, & qu'il nous feroit marcher dans ses commandemens & observer ses regles & ses ordonnances.

Les effets ont répondu aux promesses. L'Evangile n'a pas plutôt esté annoncé dans le monde, que ceux qui l'ont reçu, ont esté remplis d'une telle abondance de l'esprit de Dieu; que ce n'estoient plus les mêmes hommes, & que le changement que la grace avoit fait en eux, estoit une marque sensible, que Dieu commençoit à executer ce qu'il avoit promis en tant de manières de se faire un peuple saint qui fust selon son cœur,

& qui marchast en sa presence dans la sainteté & dans la justice. CHAP. V.

Comme la premiere Eglise de Jerusalem a reçu les premieres de cet esprit, ç'a esté là aussi qu'il a paru avec plus d'éclat. Que peut-on s'imaginer de plus merveilleux & de plus digne de Dieu que cette parfaite charité, qui ne faisoit de tous ces premiers fidelles qu'un cœur & qu'une ame ? Quel plus grand détachement de la terre peut-on concevoir, que cet abandon qu'ils faisoient de tous leurs biens en les consacrant à Dieu par les mains des Apostres pour n'en recevoir que ce qu'on leur en voudroit donner comme à des pauvres pour le soulagement de leurs besoins ?

Les Eglises des Gentils n'ont pas esté d'abord dans un si haut degré de perfection, pour ce qui est de ce renoncement general aux biens de la terre ; parce que Dieu a voulu donner quelque prerogative à son peuple, & faire voir, selon la remarque de S. Augustin, combien il luy avoit esté utile d'estre comme renfermé sous la garde de la Loy pour se disposer à la foy qui devoit estre revelée. Et néanmoins le portait que S. Paul fait de ces Payens convertis au Christianisme a quelque chose de si admirable, que les Philosophes les plus éclairés n'ont jamais pu comprendre, comme remarque S. Augustin, que les peuples fussent capables de rentrer dans la pratique d'une vertu aussi pure & aussi dégagée des erreurs & des passions humaines, quel'a esté celle de ces premiers Chrétiens. Et ce qui devoit plus surprendre ceux qui les voyoient vivre d'une maniere si sainte, est que ce n'estoit pas seulement des personnes d'ailleurs réglées qui embrassoient la foy, mais qu'il y en avoit de tres-dérégées, & qui avoient esté dans les plus grands desordres, comme le remarque l'Apostre ; & qu'on pouvoit dire de tous ce qu'il dit encore, qu'avant leur conversion ils estoient morts dans leurs dérèglemens & dans leurs pechez, vivants selon leurs passions charnelles, & s'abandonnant au desir de leur chair & de leur esprit ; de sorte que rien ne marquoit plus le doit de Dieu, que le changement si prompt & si merveilleux que la grace de JESUS-CHRIST faisoit en tant de personnes.

Aug. in Expos. Epist. ad Gal.

Aug. de vera Relig. cap. 2. & 3.

1. Cor. 6. 11.

C'est aussi ce que S. Justin fait considerer aux Empereurs à qui il adresse son Apologie. Après, dit-il, que nous avons esté delivrez du joug des demons, nous nous sommes determinez à sui-

32 LIV. I. Le renversement de la Morale de Jesus-Christ, *vre uniquement le Dieu eternel & increé sur les traces de son Fils, avec un tel changement, qu'au lieu des infames debauches où nous prenions autrefois plaisir comme les autres, nous n'avons maintenant d'amour que pour la pureté & pour la sainteté de la vie: au lieu de l'indigne commerce avec les demons que nous affectiions par l'usage des sortileges & de la magie, nous sommes maintenant uniquement dediez & consacrez au culte d'un Dieu eternel, qui ne peut nous inspirer que la bonté dont il est luy-mesme l'essence: au lieu de l'attache servile aux richesses & aux possessions de la terre, que nous poursuivions aveuglement au mépris de tous les autres biens, maintenant nous sommes tellement dépouillez de toute affection pour les choses mêmes que nous possédons, que nous les laissons en commun, ou si nous les retenons, ce n'est que pour en faire part à tous ceux qui en ont besoin: au lieu de cet esprit de vengeance & de meurtre qui regnoit parmy nous si communement, & de cet ancien usage qui estoit si universellement établi, de n'entendre nostre charité que sur nos parens, & tout au plus sur nos compatriotes, nous croyant dispensez de tout droit d'hospitalité à l'égard des autres hommes; maintenant depuis que JESUS-CHRIST a paru sur terre nous vivons en paix entre nous, & fraternellement avec tout le monde; nous prions pour nos propres ennemis; & s'il y en a quelques-uns plus opiniastres que les autres à nous persécuter par des haines injustes, c'est à l'égard de ceux-là que nous avons le plus d'empressement pour tâcher de les obliger par nos persuasions à conformer leur vie aux loix saintes de JESUS-CHRIST, & de les faire entrer dans la ferme & commune esperance d'obtenir un jour avec nous de Dieu souverain maître de toutes choses, les mêmes biens où nous aspirons.*

On peut dire aussi que l'odeur de la sainteté des premiers fidelles a esté après les miracles des predicateurs de l'Evangile, un des plus grands moyens dont Dieu s'est servi pour faire recevoir par toute la terre la foy de son Fils. Ce n'a pas esté, dit S. Chrysostome, par les seuls miracles que les hommes ont cru. Mais plusieurs de ceux qui ont embrasé la religion chrestienne l'ont fait y estant attirez par la vie sainte des Chrestiens. Et c'est ainsi que s'accomplissoit ce que JESUS-CHRIST a recommandé à ses disciples, que leur lumiere devoit luire devant les hommes, afin qu'ils en prissent sujet de glorifier Dieu qui est dans le ciel. C'est ce que les Apôtres nous font entendre quand ils recommandent aux Chrestiens de se conduire parmy les Gentils

Rom. 6. in 1. Epist ad Cor.

1. Petr. 3. v. 11.

d'une

verroient faire les portassent à rendre gloire à Dieu au jour qu'il daignerait les visiter ; & qu'ils exhortent les femmes à estre soumises à leurs maris, afin que s'il y en avoit qui ne creussent pas à la parole, ils fussent gagnez sans parole par la bonne vie de leurs femmes, & par la veüe de la pureté dans laquelle elles vivoient, & de la crainte respectueuse qu'elles avoient pour eux. D'où vient aussi qu'Origene dans son livre contre Celse dit, que le changement que la doctrine Chrestienne a fait dans les mœurs des hommes, prouve que Jesus a entrepris des choses au delà des forces humaines, & qu'il est venu à bout de ce qu'il avoit entrepris.

ibid. III. 1.

Ce n'est pas que le diable ne fit tous ses efforts pour décrier l'innocence de ces premiers fidelles, comme il paroist par les calomnies qu'on répandoit d'eux par tout, pour rendre leurs assemblées suspectes de crimes horribles. Mais les payens mêmes un peu equitables, pour peu qu'ils prissent soin de s'informer de la verité des choses, reconnoissoient aisement la fausseté de ces mensonges. Et ceux mêmes qui s'en estoient laissé prévenir ne laissoient pas d'admirer ce qui paroissoit au dehors de la conduite des Chrestiens, leur bonté, leur integrité, leur justice ; & d'estimer leurs personnes pour les bonnes qualitez qu'ils y reconnoissoient, lors qu'ils haïssoient le nom Chrestien pour le mal caché qu'ils s'y figuroient sans raison.

C'est ce que Tertullien nous represente excellemment dans son Apologetique. La plupart, dit-il, sont si prevenus contre ce nom, & luy portent une haine si aveugle qu'ils en font un sujet de reproche à ceux mêmes qu'ils estiment d'ailleurs. Que Caius, disent-ils, est un bon homme ! c'est dommage qu'il soit Chrestien.

Tertull. Apolog. c. 5.

S. Justin qui est encore plus ancien que Tertullien témoigne aussi, que malgré tous les efforts des demons pour décrier les Chrestiens, ceux des payens qui les connoissoient particulièrement estoient si edifiez de leur vertu, qu'ils estoient portez à les imiter. Dieu ne veut pas, dit-il, que nous opposant aux méchans nous devenions leurs imitateurs, mais que nous taschions par la patience & par la douceur à ramener tous les hommes au bien, en les retirant du peché & des méchantes inclinations qui les maistrisent. C'est à quoy nous nous appliquons, & à quoy même nous pouvons monstrier que nous avons déjà reüssi en la personne de plusieurs des vostres, qui de violens & emportez qu'ils estoient,

Justin. Apol. 24

34 LIV. I. Le renversement de la Morale de Jesus-Christ, sont devenus tout autres, & ont entierement changé de conduite par la frequentation qu'ils ont eüe avec les gens de nostre creance. De maniere que les uns se sont rendus par la seule droiture, & la continuelle innocence de vie que le voisinage leur a fait observer en nous: les autres par la patience extraordinaire & sans exemple qu'ils ont remarquée dans quelques-uns des nostres qu'ils avoient par hazard pour compagnons de voyage, & à qui ils voyoient si genereusement tout souffrir & tout mépriser: les autres enfin par la bonne foy qu'ils ont éprouvée dans les Chrestiens en toutes les affaires qu'ils ont eües avec eux.

Que si nous considerons ce qui pouvoit le plus contribuer à donner une idée avantageuse de la vertu des Chrestiens, on le peut reduire à trois chefs.

Le premier est la resolution qui se trouvoit en tant de personnes, de se priver des plaisirs mêmes legitimes pour mener une vie plus mortifiée, plus pure, & plus penitente. C'est ce qui a toujours entretenu dans l'Eglise ce grand nombre de vierges, ou de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui vivoient dans le celibat, & qui menant sur la terre une vie celeste, ne pensoient qu'à plaître à Dieu, & à estre saints de corps & d'esprit, comme dit S. Paul.

Le même S. Justin nous en fait foy, lors qu'ayant rapporté ces paroles de JESUS-CHRIST: Il y a des Eunuques qui sont nez tels, d'autres qui ont esté mis en cet estat par les hommes, & d'autres qui s'y sont mis eux-mêmes pour le royaume du ciel, mais tout le monde ne comprend pas cela; il ajoûte: Le succès de cette sainte doctrine est si grand & si manifeste, que parmy ceux qui ont esté assez heureux pour en estre imbus dès leur enfance, il s'en trouve un grand nombre de l'un & de l'autre sexe âgés de soixante ans & au delà, qui ont passé toute leur vie dans la pureté du celibat, & sans avoir esté atteints de la moindre corruption: & je puis me vanter avec une sainte complaisance, de pouvoir en marquer plusieurs de tels parmy les nostres en toutes sortes de conditions & d'estats. Mais si je voulois compter tous ceux qui du desordre & de la débauche se sont reduits à une vie honneste & réglée, depuis qu'ils ont passé parmy nous & qu'ils ont esté instruits de nos principes, il s'en trouveroit un nombre infini.

Origene répondant à Celse, & luy ayant reproché les débauches des Philosophes qui passaient parmy les Payens pour les maîtres de la sagesse, dit qu'on voyoit au contraire parmy

les Chrestiens, que des hommes simples & sans lettres, qui estoient regardez comme des gens de neant, aussitost qu'ils avoient mis leur confiance en Dieu, & qu'ils avoient reçu la doctrine de Iesus, estoient si éloignez de toute impureté & de toutes les passions infames, que plusieurs d'entr'eux vivoient toute leur vie dans une pureté & une chasteté admirable, en se privant même du mariage: Qu'il n'y avoit à Athenes qu'un seul Pontife qui fust obligé à cette continence pour célébrer chastement les ceremonies sacrées de cette ville; mais que ne se fiant pas à soy-mesme, & craignant de ne la pouvoir garder, il usoit de certains remèdes pour se la rendre plus facile: au lieu que les Chrestiens n'avoient point besoin de ces remèdes naturels pour servir Dieu avec pureté, mais que sa seule parole leur suffisoit pour chasser de leur cœur tous les mauvais desirs, & les rendre propres à vacquer à la priere.

Et il ajoute au même lieu, que parmi les adorateurs des faux Dieux il y avoit quelques vierges en tres-petit nombre, qui paroissent perséverer dans la chasteté par religion: mais que parmi les Chrestiens la virginité fleurissoit par l'amour que l'on portoit à cette vertu, & non par la considération d'un honneur humain, ou d'une gloire passagere, ou de quelque intérêt d'argent; y en ayant plusieurs à qui Dieu faisoit cette grace, que si tost qu'elles avoient commencé à le connoître, il les conservoit dans le desir louable de demeurer vierges, & qui estoient d'ailleurs toutes pleines de bonté & de justice.

S. Cyprien fait voir aussi l'estime qu'on faisoit de l'estat des vierges consacrées à JESUS-CHRIST, & combien le nombre en estoit grand, par les éloges qu'il leur donne, jusques à dire que c'estoit la plus illustre partie du troupeau de Iesus-Christ: Que l'Eglise les enfançoit avec une extrême joie de donner à son époux de si beaux & de si nobles enfans: Que c'estoit en elles & par elles que sa fécondité paroissoit plus florissante & plus glorieuse, & qu'à mesure que le nombre des vierges se multiplioit, à mesure aussi la joie de cette divine mere se redonbloit.

S. Cypr. de disciplina
virginum.

La seconde chose qui relevoit la vertu de ces premiers Chrestiens estoit l'exemption des crimes, & principalement de ceux qui blessent la pureté. Il y en avoit fort peu qui n'observassent tres-religieusement ce que dit S. Paul: Qu'on ne devoit pas seulement entendre parler parmi eux ny de fornication, ny d'impureté, ny d'avarice, comme on n'en doit point ouïr paoler parmi des Saints. Et cela se voit par ce que dit Origene contre Celse:

Ephes. v. 3.

Orig. in Cels. lib. 4.

Que les Philosophes pretendoient ne rien faire contre leur devoir en allant en de mauvais lieux , mais que ces vices & d'autres semblables n'estoient point parmy les Chrestiens , si on entend par ce nom ceux qui l'estoient veritablement (par où il semble avoir voulu les distinguer des heretiques qui prenoient ce nom , quoy qu'il ne leur appartenist pas) ou au moins , ajoute t-il , ce n'est pas parmy ceux qui se trouvent aux assemblées & aux prieres communes , & que lon n'en chasse point , si ce n'est que quelqu'un soit dans ces desordres sans qu'on le sçache , ce qui est tres rare.

Il montre en un autre endroit quelle horreur on avoit de ces sortes de pechez , par la maniere dont on traittoit ceux qui y estoient tombez , ce qui n'arrivoit que rarement. *Combien*, dit-il, *nostre discipline est elle severe pour ceux qui pechent , & principalement s'ils se sont souilleez par quelque impureté ? L'Ecole de Pythagore elevoit destombeaux à ceux qui abandonnoient leur façon de vivre , les regardant comme s'ils eussent esté morts : Les Chrestiens pleurent aussi comme perdus & morts au regard de Dieu , ceux qui se laissent vaincre par la débauche ou par quelque autre vice : & quand ils se repentent & changent de mœurs , on les recoit comme des gens qui seroient resuscitez ; mais ce n'est qu'après de bien plus longues épreuves , que lorsqu'ils ont esté admis la premiere fois à la participation des mysteres , & c'est même à cette condition , qu'ils seront exclus pour toujours des charges Ecclesiastiques.*

Espr. de la p. 51.

Je ne sçay si personne a remarqué une chose qui me semble fort considerable sur ce sujet , qui est que S. Cyprien voulant montrer que Dieu avoit permis la persécution qui s'éleva du temps de l'Empereur Decius , pour punir les dereglemens qui s'estoient glissez dans la vie des Chrestiens pendant une assez longue paix , il ne compte point dans le dénombrement qu'il en fait aucun vice d'impureté , quoy qu'il n'omette pas des desordres beaucoup moindres , comme par exemple qu'il y avoit des hommes qui se peignoient la barbe , & des femmes qui se fardoient , & qu'il leur reproche aussi d'une maniere tres-forte les mariages que quelques-uns contractoient avec les infidelles. C'est assurément une preuve qu'au moins ces pechez estoient fort rares en ce temps-là parmy les Chrestiens , puis qu'un Pasteur si vigilant , & qui connoissoit si bien toutes les maladies de son troupeau , ne les met point au nombre de celles qui pouvoient avoir attiré la colere de Dieu.

Et je pense aussi que c'est à la rareté de ces pechez parmy les

fidelles qu'on doit attribuer la diversité de sentimens où on s'est trouvé en ce temps-là touchant la reconciliation de ceux qui y tomboient. Car quoy qu'en veuille dire Tertullien, il n'y a nulle apparence qu'avant le Pape Zephyrin ç'ait esté une regle constante & uniforme par toute l'Eglise, d'en fermer pour toujours l'entrée à ceux qui avoient commis ces crimes, quelque longue & laborieuse penitence qu'ils eussent pu faire. Il paroist par le passage d'Origene que je viens de rapporter, qu'on les reconcilioit dans les Eglises d'Orient après de longues épreuves. Or je ne croy pas qu'aucun homme habile voulust s'engager à soutenir que ce qui se faisoit en Orient du temps d'Origene, n'estoit qu'une suite du decret de Zephyrin. Il faudroit pour cela montrer qu'il y ait esté connu, ce qui ne seroit pas facile, puisqu'Eusebe n'en fait aucune mention, quoy qu'il soit assez exact à observer en d'autres rencontres ce qui alloit à combattre la dureté des Montanistes sur ce sujet. Et on sçait d'ailleurs que les Orientaux estoient si fortement attachez à leurs anciennes traditions, qu'il n'y a gueres d'apparence que ce decret leur eust fait si aisement changer de discipline, si leur coutume avant ce Pape eust toujours esté de n'admettre jamais à la communion de l'Eglise ceux qui auroient esté convaincus d'une fornication ou d'un adultere. Et ce qui rend cela moins croyable, est qu'il y avoit même des Eglises en Afrique, comme le témoigne S. Cyprien, où nonobstant ce decret on retranchoit pour toujours de la communion les fornicateurs & les adulteres. Il y a donc lieu de croire que ce qui donnoit lieu en ces temps-là à cette diversité de reglemens, est que ces cas n'estant pas ordinaires ils n'estoient point reglez par une loy generale, mais chaque Evêque ou chaque province s'y conduisoit comme elle le jugeoit le plus à propos, ou pour ne pas desesperer les pecheurs, ou pour ne pas donner entrée à des choses si indignes du christianisme par l'esperance du pardon. Ainsi on ne doit pas conclure de l'ordonnance de Zephyrin qu'il y eust auparavant une loy fixe & arrêtée de ne jamais reconcilier ces sortes de pecheurs; mais seulement qu'il n'y avoit rien de déterminé generalement sur cela, & que ce Pape inclinant à la douceur jugea qu'il estoit mieux d'arrester, qu'à l'avenir on les recevroit à la reconciliation après qu'ils auroient expié leur péché par une longue & serieuse penitence. Mais de ce que ce decret ne s'observoit pas en quelques Eglises d'Afrique,

38 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Iesus-Christ,*
comme il vient d'estre dit, c'est encore une preuve qu'il y avoit peu de gens qui tombassent dans ces desordres, puisqu'il eust esté bien difficile d'observer à l'égard d'un grand nombre de coupables une si severe discipline.

Tertul. Apolog. c. 37.

La troisieme chose qu'on peut remarquer dans la conduite des premiers Chrestiens, est leur patience toute divine dans les plus cruelles persecutions, sans avoir jamais tenté de s'en delivrer en se revoltant contre leurs princes legitimes. C'est ce que Tertullien represente d'une maniere admirable. *Combien de fois, dit-il aux Payens, par une obeissance aveugle que vous rendez autant à vos passions qu'à vos loix, avez vous employé le fer & le feu contre les Chrestiens ? Au milieu de tant de cruautéz avez-vous remarqué que ces gens que vous vous imaginez avoir formé une si étrange conspiration, & qui d'ailleurs devoient estre assez animés par la barbarie des supplices que vous leur faites souffrir, ayant entrepris quelque chose contre vous ? Un petit nombre de flambeaux seroit capable en une seule nuit d'assourvir pleinement leur vengeance, si parmy nous il estoit permis de rendre le mal pour le mal. Mais nous n'avons garde d'en venir là. Une religion toute divine ne veut point estre vengée par des feux allumés de la main des hommes, & elle ne refuse point de souffrir ce qui sert à l'éprouver. Que si au lieu de chercher à nous vanger & à vous nuire en ennemis caitez, nous voulions vous attaquer à découvert, manquerions-nous de forces & de troupes pour cela ? S' imagine t-on que les Maures, les Marcommans, les Parthes ou quelques autres peuples que ce soit, qui sont enfermés dans les bornes des païs qu'ils habitent, soient en plus grand nombre que ceux qui comme nous sont répandus par tout l'univers, & qui n'ont point d'autres limites que celles du monde ? Nous ne faisons presque que de naistre, & déjà nous remplissons tout ce qui reconnoist vostre puissance, les villes, les isles, les forteresses, les bourges, les assemblées du peuple, les armées mêmes, les tribus, les decuries, le Palais, le Senat, les places publiques, nous ne vous laissons que les Temples. Quelle guerre ne serions-nous point capables d'entreprendre quand nous serions mêmes plus foibles en nombre, nous qui courons à la mort avec tant de joye, si dans nostre religion il n'estoit bien plus permis de se laisser tuer que de tuer les autres ?*

Tout ce que je viens de dire de ces premiers Chrestiens des premiers siecles, ne doit pas faire conclure, que toute societé Chrestienne, où il n'y aura pas tant de vertu ne peut estre la

vraie Eglise de JESUS-CHRIST. Nous avons esté avertis du contraire par le Sauveur même, qui nous a fait entendre que vers la fin des siècles la charité de plusieurs se refroidiroit, & par les Apostres qui nous ont prédit que dans les derniers jours il viendroit des temps fâcheux, parce que les hommes seroient amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux, superbes, pleins de beaucoup d'autres vices, & qui auroient une apparence de piété, mais qui en ruineroient l'esprit. On a sujet de gémir de n'avoir que trop vu l'accomplissement de cette triste prophétie. Mais comme l'Eglise est toujours sainte, parce que le saint Esprit l'anime toujours, il s'y est toujours conservé des Saints. Il n'y a point eu de siècles si depravez, où il n'y ait eu des personnes d'une éminente piété, qui ont pu faire connoître que JESUS-CHRIST n'avoit pas abandonné son Epouse.

Au même temps que le monde, pour ainsi dire, se répandoit dans l'Eglise par la conversion des Empereurs, Dieu a inspiré à une infinité de bonnes âmes, pour se garantir plus facilement de la contagion de la multitude, d'aller peupler les deserts, & d'y faire à JESUS-CHRIST comme un nouveau peuple qui suivist plus exactement les règles de son Evangile. La sainteté de l'Eglise pouvoit-elle paroître avec plus d'éclat que dans celle de ces admirables solitaires de l'Egypte, du Pont, de la Palestine, & de tant d'autres endroits, *qui ayant quitté les plaisirs du monde après les avoir méprisés, vivoient en commun d'une vie toute chaste & toute sainte, qui employoient le temps à prier, à lire, & à conférer ensemble, qui n'estoient jamais ny enflés d'orgueil, ny agitez de troubles, ny portez d'envie; mais toujours modestes, toujours humbles, toujours tranquilles; qui vivoient dans une parfaite union, & dans une perpetuelle contemplation des grandeurs divines, & offroient à Dieu comme un sacrifice agreable tous les dons & toutes les graces qu'ils avoient reçues de sa libéralité.* Ce n'est qu'un trait de la peinture que fait saint Augustin de ces solitaires, & il y joint encore d'autres personnes fort religieuses de l'un & de l'autre sexe qui menoient au milieu des villes une vie très éloignée de la vie commune des Chrétiens.

*Aug. de Morib. Ench.
Cath. c. 12.*

Dieu a ainsi sanctifié dans tous les siècles un grand nombre de personnes, par le soin qu'il a eu de susciter de temps en temps des gens d'un zèle & d'une piété extraordinaire, pour faire revivre l'esprit de cette divine philosophie, comme les

Peres Grecs appellent la vie de ces gens morts au siecle & ne vivant que pour Dieu. Mais outre cela il n'y a point eu de siecle si malheureux qu'il nes'y soit trouvé dans le Clergé & parmy les sceuliers des personnes choisies de Dieu, qui ont honoré la religion par la sainteté de leurs mœurs, & qui ont pu estre proposées pour exemple & pour preuve que Dieu continué toujours d'écrire sa Loy par son Esprit, qui est l'esprit d'amour & de charité, dans le cœur de ses fidelles.

Cela doit suffire dans l'estat commun de l'Eglise, sur tout dans son dernier âge, où elle approche de la fin des temps. Mais ceux qui pretendent comme font nos Reformateurs, que Dieu l'a renouvellee par les auteurs des nouvelles sectes, qui disent l'avoir nettoyée des ordures de tous les siecles, sans en excepter les plus proches du temps des Apostres, & *l'avoir remise par l'adresse de l'Ecriture au même point où elle estoit au commencement*, doivent montrer s'ils en veulent estre crus, qu'il a fait par leur moyen des graces extraordinaires à ceux qui ont embrassé cette merveilleuse Reformation, & qu'il a répandu sur eux son esprit de sainteté avec une plénitude qui ait au moins quelque rapport à celle qui a paru du temps des Apostres, puisqu'ils se vantent d'avoir rétabli la religion dans sa premiere pureté.

En quoy est-ce donc qu'ils mettront ce renouvellement de l'Esprit de Dieu, dont ils auroient du estre les Ministres? Est-ce qu'ils ont fait revivre la ferveur & la pieté de ces anciens solitaires dont les Peres ont fait tant d'éloges? C'est par leur exemple que S. Augustin releve la pureté des mœurs de l'Eglise Catholique pour rabbatre la vanité des Manicheens. Ces Reparateurs de l'Evangile peuvent ils faire la même chose, pour nous montrer qu'il se trouve parmy eux beaucoup de gens d'une éminente vertu? Ils sont devenus les Maistres de la religion (je parle des Protestans) dans l'Angleterre, dans l'Ecosse, dans l'Hibernie, dans la Suède, dans le Dannemarc, & dans une grande partie de l'Allemagne. Ils ont trouvé en tous ces endroits des Monasteres fondez par la pieté des Catholiques, qui pouvoient s'estre dereglez par la longueur du temps, y ont-ils rétabli l'ancien esprit de sainteté, qui y fleurissoit autrefois? Si les Religieux qu'ils y ont trouvez estoient incorrigibles, y en ont-ils mis d'autres plus austeres & plus penitens? Bien loin de cela. Ils ont condamné & aboli ce genre de

de vie si loué par les Saints & qui a fait tant de Saints, comme une invention du demon. Ils n'ont aimé des Monasteres que les revenus. Ils se sont enrichis de ce qu'ils y ont volé à JESUS-CHRIST, & je connois une personne qui a ouï dire à un de ces Princes Evangeliques, avec une joye & une complaisance admirable, que son bien en estoit augmenté de quatre millions de rente. Surquoy est il encore bon de remarquer que ces grands biens donnez à l'Eglise par les Catholiques se trouvent tellement absorbez dans les pais dont l'heresie s'est emparée, qu'ils se plaignent de n'en pas avoir assez pour entretenir le peu de personnes qui composent leurs consistoires. Et c'est pour cette raison, comme dit Rivet, qu'ils ont esté obligez de faire des Prestres qu'ils appellent Anciens, & des Diacres non perpetuels, comme ils ont toujours esté dans l'Eglise, mais seulement pour un certain temps; parce que n'ayant pas dequoy nourrir ceux qui exercent ces charges, ils les changent de temps en temps pour soulager ceux qui s'y engagent gratuitement. Mais d'où vient, dit Grotius, que vous n'avez pas de quoy les entretenir, & que l'Eglise ancienne aeu assez de bien pour cela, quoy qu'elle n'eut pas tant de personnes riches qu'il y en a parmy les Sectateurs de Calvin? C'est que vous n'enseigniez pas maintenant ce qu'on enseignoit alors de la necessité & du merite des œuvres de charité. La justice imputée a rendu froids sur cela le peuple & les chefs du peuple. A quoy Rivet ayant voulu repliquer, il n'a fait que découvrir de plus en plus que leur Reformation n'est point l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Grotius sçait bien, dit-il, qu'il y a une autre cause de ce que nous n'avons pas dequoy entretenir tant de Coadjuteurs à nos Ministres. Car ce qui a esté donné autrefois pour ces usages & employé depuis à des abus, (C'est à dire les revenus des Eglises fondées par les Catholiques) suffiroit abondamment pour cela si la dispensation en estoit plus fidelle, & qu'on n'en détournast pas l'employ ailleurs. C'est donc là le fruit de cette Reformation qui a pour modele le temps des Apostres, que d'avoir rendu le peuple froid pour fournir à l'entretien des Ministres des Eglises lorsqu'il regorge de richesses, & les superieurs avarés & sacrileges qui tournent à leur usage ou à des emplois profanes les biens donnez à l'Eglise par la piete de leurs ancestres Catholiques.

Mais si leur conduite à l'égard de la vie monastique ne nous

CHAP. V.

Rivet Apol. n. 117.
Quid ipse stat sentientes illos qui ex statumate deliquunt, ut invigilent in populi motes, & Diaconos qui xarior pauperum precibus curant, eos esse perpetuos necessarium non est..... Nec etiam id commode fieri potest, ubi talis est Ecclesiarum constitutio, ut eis non suppetant necessaria ad tot Adjutores alendos.

Grotius in Rivet. Apolog. defens.
Quoniam D. Rivetus non suppetant unde alantur tot quot opus est Presbyteri & Diaconi perpetui. At suppetant id in primis temporibus Ecclesiis, ubi non tot erant divites quot sunt apud Riveti sectatores. Cur ergo illa necessaria nunc minus suppetant? Quia non docentur nunc ea de necessitate ac dignatione operum liberalitatis & misericordie que olim docebantur. Iustitia impurata frigus injecta, & plebi & plebis ducibus.
Rivet in Grot. Defens. dial. sect. 14. n. 3.
Causa cor necessaria non suppetant ad alendos plures pastores coadjutores... est alia ab ea quam fingit, quod ille facti novit. Abunde enim sufficiens, que in hoc usus olim, & abusus postea collata fuerunt, si eorum dispensatio fidelior esset, & qui id possunt multis in locis non ea aliò derivarent.

42 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jésus-Christ,*
 apprend autre chose, sinon qu'ayant parfaitement imité les Donatistes dans la hardiesse qu'ils ont eue de déchirer l'unité de l'Eglise, ils les ont voulu imiter aussi dans l'aversion qu'ils avoient pour les moines dont ils ne pouvoient seulement souffrir le nom; peut-être qu'ils auront fait plus de cas de l'estat des vierges consacrées à Dieu, qui ont esté considérées dès le commencement de l'Eglise, *comme l'honneur & l'ornement de la grace du S. Esprit, comme l'ouvrage le plus accompli d'une pureté celeste, & le plus digne de respect & de louange, comme l'image de Dieu même & un crayon de sa sainteté.*

*Cypr. de Discipl. &
 Rel. Virginit.*

C'auroit esté véritablement un ouvrage digne de gens suscitéz de Dieu pour faire revivre l'esprit des premiers siècles, de donner un nouvel éclat & une nouvelle perfection, à cette vie angelique, comme l'appellent les Saints Peres. Mais que l'Eglise n'a garde d'estre redevable d'un si grand bien à ces estranges Reformateurs. La virginité perpetuelle & consacrée à Dieu par un engagement religieux, ne s'est point trouvée à leur goust. Ils ont compris tout cela sous le nom de *vœux monastiques*, & ils ont décidé hardiment en s'élevant au dessus de tous les Peres, que *les vœux monastiques*, que Dieu a approuvez par tant de miracles, *estoit sortis de la boutique de Satan.*

Conseil de Voy. art. 24.

Les autres conseils Evangeliques, l'abandon entier & effectif des biens, & le sacrifice de sa propre volonté par l'obéissance, n'en ont pas esté mieux traitéz: & comme ils les condamnent en qualité d.^s conseils, & qu'ils n'en approuvent la pratique que dans les occasions singulieres où ils deviennent commandemens, ils ont si bien fait, qu'ils en ont aboli l'usage parmy eux, & que personne ne s'y porte à embrasser volontairement ces moyens si avantageux pour arriver à la perfection chrestienne.

Mais au moins si nous ne voyons rien de grand & d'élevé dans les effets de cette Reformation, descendons plus bas & examinons si elle peut nous faire voir qu'elle ait introduit une extraordinaire pureté de vie parmy le commun de ses Sectateurs, en sorte qu'il y ait une notable difference pour la devotion & pour le reglement des mœurs, entre ces Pretendus-Reformez qui jouissent, à ce qu'ils croient, d'une lumiere si pure, & ceux qu'ils prétendent estre demeurez dans leurs anciennes tenebres.

Ils n'osent pas eux-mêmes se vanter d'avoir produit ce changement effectif dans les mœurs des Chrétiens. Ils se contenteroient bien qu'on leur avouât qu'ils ont établi une fort belle Morale dans la speculation, mais pour la pratique ils sont obligés de reconnoître qu'ils n'ont encore rien fait de considerable, & que le monde n'en est pas devenu meilleur, & n'en a pas suivi plus exactement les maximes de l'Evangile. C'est la confession que la vérité a arrachée de la bouche de Rivet. *Graces à Dieu*, dit-il, *la reformation des mœurs a été fort bien établie par nous quant à la théorie, mais il y manque encore beaucoup de choses quant à la pratique, parce qu'il y en a toujours plusieurs qui disent & qui ne font pas.* Et il faut même que le nombre en soit bien grand, "puisque lorsqu'ils examinent qui sont ceux que l'on doit excommunier, après avoir déclaré qu'on ne doit mettre de ce nombre que ceux dont les péchez ne sont pas seulement énormes, mais qui de plus sont scandaleux, & deshonnorent la profession du Christianisme, ils ajoutent que cela ne suffit pas, mais qu'il faut encore qu'ils soient opiniâstement attachez à ces péchez scandaleux, & qu'ils aient méprisé les avertissemens de leurs Pasteurs, parce que si on agissoit autrement, l'Eglise seroit réduite à un trop petit nombre de personnes.

Mais peut-estre que dans la première ferveur de la Reformation il parut une plus grande effusion de l'esprit de Dieu sur cette Eglise naissante, qui changea en de nouveaux hommes ceux qui l'avoient embrassée? On ne sçauroit mieux s'en instruire que par Luthier même, & voicy le témoignage qu'il en rend rapporté par un de ses intimes amis. *Les hommes sont tellement devenus emportés par l'Evangile qu'on leur a découvert, qu'ils croient permis tout ce qui flatte leurs passions, & qu'ils n'ont aucune crainte de l'enfer. N'est-ce pas une grande honte? Dans tout le deroit de Wittemberg, il n'y a qu'un villageois qui tâche d'instruire sa famille selon le parole de Dieu: tous les autres vont droit au diable. Et un autre dit qu'il se plaignoit: Que ses disciples pour la plus grande partie estoient Epicuriens: Qu'on les appelloit Reformez, quoiqu'on eust plus de raison de les prendre pour des diables incarnés: Qu'à peine eût-on pu trouver parmi les Payens, les Juifs, ou d'autres infidèles, des hommes si desobéissans: Que toute honnêteté & toute vertu estoit éteinte parmi eux, & qu'ils n'avoient plus d'égard à aucun péché.* Voilà ce que dit d'eux propriis ipsorum Pro-

Rivet. in *Grat. Dis.*
Dial. scilicet. 5. n. 12.

Hoc Dei beneficium inter nos factum est, nisi quod reformatum motum, quæ sitentiam speciet bene enititara est: adhuc in praxi multa desiderat, cum semper multi sint, qui dicunt & non faciunt, a. *Salmur de excomm.*
voyez plus bas l. 4. c. 2.

Coll quia meditationes, &c. D. Martini Lutheri collecta per Henricum Petrum Reherstus. Tom. 1. p. 37. Ex Evangelio adeo effrenes facti sunt homines, ut quicquid illis libeat licet. Non terrentur inferno, &c.

Ibid. pag. 94. Nanne dedecus est magnum! In tota patriarchia VVitembergensi tantum unum haberi rusticum qui suam familiam ad verbum Dei & Catholismum hortetur. Ceteri omnes recta ad diabolum ire pergunt.

b Coll quia collecta per locum. Aristobolus. p. 244.

pheta, pour me servir des termes de S. Paul. Et qui en doit-on plutost croire que celui qui les avoit jettez par son nouvel Evangile dans la licence qu'il leur reproche?

Et ce ne sont pas seulement ses amis qui rapportent de luy ces sortes de plaintes. Nous en voyons de semblables dans ses sermons, comme en celui du premier Dimanche de l'Avent. *Le monde*, dit-il parlant à ceux & de ceux qu'il avoit seduits, *devient tous les jours plus méchant. Les hommes sont maintenant plus vindicatifs, plus avarés, plus éloignez de toutes les œuvres de miséricorde, plus immodestes, plus indisciplinables, & beaucoup plus vicieux qu'ils n'estoient sous la Papauté. Est-ce là reformer le monde? Est-ce remettre la religion au même estat qu'elle estoit sous les Apostres?*

Le Docteur Jacques André n'en dit pas moins dans un sermon sur le chapitre 21. de S. Luc. *Afin*, dit-il, *que tout le monde connoisse qu'ils ne sont point Papistes, & qu'ils ne mettent point leur confiance dans les bonnes œuvres, ils n'en font aucune. Au lieu du jeûne ils passent les jours & les nuits à se souler & à s'enivrer; lors qu'ils devroient assister les pauvres, ils les écorchent & les oppriment; ils changent les prières en juremens & en blasphemes & en execrations du nom de Dieu; de sorte que JESUS-CHRIST n'est pas maintenant si blasphémé par les Turcs. Enfin au lieu de l'humilité, l'orgueil, le faste & l'élevation regne parmi eux: & cette sorte de vie s'appelle une vie evangelique.*

Le Prince Ernest Langrave de Hesse dans sa replique à Drelincourt, rapporte aussi ce passage d'un sermon d'André Musculus fait le premier Dimanche de l'Avent: *Quant à nous autres Lutheriens, il en va presentement de la sorte. Si quelqu'un desire de voir un grand nombre de gens méchans, yvrognes, effrenez, menteurs, trompeurs, usuriers; qu'il s'en aille en une ville où l'Evangile est prêché purement, il verra aussi clair que le soleil en plein midi, que même parmi les Turcs & les Infidèles, il ne se trouve pas tant de gens insolens & barbares que parmi les Evangeliques, où toutes les brides du diable sont lâchées.*

On peut ajoûter à ces témoignages celui d'Erasme qui estoit tres-informé de leurs affaires, & qu'on n'accusera pas d'avoir parlé contre sa conscience. pour flater le Pape en décriant ses adverfaires. *Considerez*, dit-il dans une lettre à un nommé Vulturius, *ce peuple Evangelique, & prenez garde si on s'adonne moins parmi eux au luxe, à la débauche, à l'avarice que*

ne font ceux que vous detestez. Faites m'en voir que ce nouvel CHAP. V.
Evangile ait fait devenir sobres d'yvrognes qu'ils estoient auparavant, ou doux d'emporter, ou liberaux d'avares, ou retenus de medifans, ou chastes de vicieux; & moy je vous en marqueray plusieurs qui en sont devenus plus mechans. A quoy on peut ajouter la permission si digne d'un nouvel Evangile, que ces grands Reformateurs Luther, Melancthon, Bucer & autres donnerent à Philippe Landgrave de Hesse par un acte autentique signé de leur main, d'avoir deux femmes à la fois, parce qu'une seule n'estoit pas capable de contenter sa brutalité.

En verité c'est bien peu connoistre l'esprit de la religion chrestienne, qui ne consiste pas en paroles ny en lumieres steriles, mais dans les fruits de l'esprit, qui sont, comme dit S. Paul, *la charité, la joie, la paix, la patience, l'humilité, la bonté, la foy, la douceur, la temperance*, que de s'imaginer que Dieu y a fait une merueilleuse reformation, & qu'il l'a remise au même estat qu'elle estoit au temps des Apostres, sans qu'il paroisse aucun accroissement de ces fruits divins parmy ceux qui ont embrassé cette Pretendue Reformation, & lorsque de plus on peut faire voir par leur conduite qu'ils ont paru pousser d'un esprit tout opposé à celuy des premiers fidelles de ces temps apostoliques.

Car au lieu que ceux-là mettoient toute leur force dans leur foy & dans leur patience; & que les plus cruels traitemens n'ont jamais pu les porter à manquer de fidelité à leurs princes legitimes, ny à employer des voies de fait & de violence pour ruiner l'idolatrie tant qu'elle a esté soutenuë par l'autorité souveraine; ceux-cy ne se sont pas plustost trouvé assez forts pour resister aux puissances ordonnées de Dieu, qu'ils ont rempli l'Europe de guerres sanglantes, qu'ils ont changé le gouvernement des Estats sans considerer que l'avantage de leur parti, & qu'ils ont employé par tout où ils ont pu le fer & le feu pour l'établissement de leur nouvel Evangile: & ce qu'il y a d'horrible est que Beze semble même en tirer un sujet de gloire, en se vantant dans une Epistre dedicatoire de sa traduction du nouveau Testament à la Reine Elizabeth d'Angleterre, que ç'avoit esté dans les champs de Dreux parmy le carnage d'une infinité de Chrestiens, qu'on en a jetté les premieres semences.

Grotius ayant représenté une partie de ces choses à André

Grotius Rivet. Apolog. dissol.

CH. IV.

Qui factionem fecerunt invicem alia (vicia) seditiones, vim contra principes, imperiorum mutationes suo ex usu, morem frangendi ædes factas, altaria, imagines; bella excitandi & fovendi sub sancto Evangelii nomine.

Rivet. Grot. aiscuss. Dial. 588. l. n. 4.

Templorum & imaginum cumularia factionem nemo nostrum probat: sed quæ vix impediri potest, ubi populorum patientia nimis tentatur.....

Quod in tumultu factum est improbatum: sed noverat etiam Grotius hæc probata non fuisse: is qui Reformationem reipublicæ & Ecclesiæ procurabant.

46 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ*, Rivet, & luy ayant reproché que ceux qui s'estoient separéz de l'Eglise sous pretexte de remedier à ses maux, en avoient causé de pires: *des seditions, des soulèvemens contre les Princes, des changemens d'estats selon ce qu'il leur estoit plus avantageux: la pernicieuse coustume de brûler les Eglises, de renverser les autels, de briser les images, d'exciter & d'entretenir des guerres sous le saint nom de l'Evangile*: Rivet n'a point trouvé d'autre excuse à tant de crimes, que de dire: *Que personne n'approuve ce tumultuaire brisement des Eglises & des images, mais que lon ne peut guerres empêcher que cela n'arrive lorsque lon tente trop la patience des peuples.....* Nous improuvons tous, ajoûte-t-il, ce qui s'est fait dans ces tumultes, & Grotius sçavoit bien que cela n'a pas esté approuvé par ceux qui procuroient la reformation de l'Eglise & de l'Estat. Mais en attendant qu'un tres-sçavant homme dans l'histoire leur fasse voir qu'on n'ignore pas quelle part leurs premiers reformateurs ont eu dans les plus criminelles conjurations, il ne faut que lire ce que dit Beze dans une lettre à Calvin sur la sacrilege profanation de l'Eglise de S. Medard à Paris vers la fin de l'année 1561. pour juger que si les Ministres ne vouloient pas faire eux-mêmes des choses qui les eussent rendu odieux, leurs disciples ne suivoient que leurs pensées & leur faux zele contre la religion Catholique quand ils fouloient aux pieds le corps de JESUS-CHRIST, & qu'ils brisoient les saintes images. Car palliant autant qu'il peut les horribles insolences qu'ils commirent dans cette Eglise, & se faisant honneur de ce qu'ils n'y tuerent personne à ce qu'il dit faullement, quoy qu'il avoüe qu'ils en blefferent beaucoup, il ajoûte: *Sed qui hostibus armatis pepercerant, idolis & panaceo illi Deo parcere non potuerunt, frustra reclamantibus quibus ista non placebant.* MAIS: ceux, dit-il, qui avoient pardonné à leurs ennemis armez, NE PEURENT PARDONNER AUX IDOLES, ET A CE DIEU DE PAIN, & ce fus en vain que ceux à qui cela ne plaisoit pas s'y opposerent. Quelle insolence d'appeller du nom d'idole, qui n'a jamais signifié dans l'Eglise que: les statués des fausses divinitez, les images de JESUS-CHRIST & des Apostres? Quelle impicté & quelle calomnie tout ensemble, d'appeller JESUS-CHRIST que nous adorons dans l'Eucharistie, un Dieu de pain; eux qui sçavent bien que nous n'avons garde de tenir le pain pour Dieu, ni de l'adorer, puisque nous croions qu'il n'y est plus, & qu'il a esté changé au corps adorable du Sauveur,

Mais il est clair par ces paroles de Beze que bien loin de condamner, comme il auroit du faire selon River, les sacrileges commis dans cette sedition contre les images & l'Eucharistie, il en triomphe, & en prend sujet d'insulter aux Catholiques, qu'il appelle dans cette même lettre des *Cyclopes*, c'est à dire selon qu'il a accoutumé de prendre ce mot, des *mangeurs de chair humaine*.

Cela paroît, 1. en ce que toute la lettre est une approbation perpetuelle de tout ce qu'avoient fait ceux de son parti, à qui il ne donne le tort en rien, & qu'il comble de loüanges, comme ayant gardé une moderation tres-chrestienne au milieu des armes, & n'ayant fait que suivre les ordres du Chevalier du guet, ce qu'il exprime par ces paroles : *Plus valuit in mediis etiam armis regii præfæcti auctoritas quàm ira.*

2. Il propose comme deux actions également loüables, d'avoir pardonné à leurs ennemis en n'achevant pas de les massacrer (car il avoie que les trente-six qu'ils amenèrent liez & garottés comme en triomphe, entre lesquels il y avoit dix Prestres, estoient presque tous blesez) & d'avoir brisé les images & foulé aux pieds le saint Sacrement. *Sed qui hostibus armatis pepercerant, idolis & panaceo illi Deo parcere non poterunt.* Cette opposition ne fait-elle pas voir qu'il les loüe autant de ce qu'ils n'avoient pas épargné les images & l'Eucharistie, que de ce qu'ils avoient épargné leurs ennemis?

3. Quel autre sens peut-on donner à cette expression, *parcere non poterunt*, sinon qu'il a voulu marquer cette impossibilité morale selon laquelle, comme remarque S. Augustin, on dit ordinairement d'un homme de bien, qu'il ne peut pas faire ce qu'il ne pourroit faire qu'en blessant sa conscience, *Quod non potest juste non potest justus*; c'est à dire que ces zelés Calvinistes ne pouvoient sans manquer à leur devoir épargner les idoles des Papistes & leur Dieu de pain.

*Aug. contre Gaudens;
lib. 2. c. 22.*

4. Et c'est ce qui fait voir que ces paroles, *frustra reclamantibus quibus ista non placebant*; ou se doivent entendre des Catholiques qui s'opposoient à ces violences, & dont il y en eut qui furent tres-mal traitez, en s'efforçant d'empêcher qu'on ne profanast le saint Sacrement; ou que s'il a voulu marquer quelques-uns de son parti qui voyoient mieux que les autres les mauvaises suites que cette action pourroit avoir, il ne témoigne point par là qu'ils eussent raison, mais seule-

48 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Iesus-Christ,*
ment que le zele de ces braves Calvinistes n'avoit pu estre
arresté par l'opposition de quelques-uns plus timides.

5. Beze paroist tellement prevenu qu'il n'y avoit rien que
d'innocent & de loüable dans ces abominables violences, qu'il
s'assuroit qu'on n'en poursuivroit aucune reparation, & qu'ils
jouiroient sans trouble de la victoire qu'ils croyoient avoir
remportée sur les Catholiques. *Plust à Dieu, dit-il, que cela*
ne fust point arrivé : MAIS PUIS QU'IL N'Y A POINT EU DE NOSTRE
FAUTE, nous luy devons rendre grace pour cette insigne victoire, qui,
comme je l'espere, obligera ces barbares & cruels Cyclopes d'estre sages
à leurs dépens. Le lendemain je suis venu icy du matin pour pre-
venir les calomnies de nos ennemis, & autant que j'en puis juger
la chose ne se passera point mal. Mais il ne fut pas bon Prophete.
Cet horrible attentat excita contre eux l'indignation de ceux
mêmes qui leur estoient d'ailleurs assez favorables. Il y en
eut d'entre les auteurs ou fauteurs de ces impietez qui furent
pendus, & le Parlement ordonna par son Arrest du 6. Juin
1562. *que les Presidens & Conseillers iroient en robes rouges en*
l'Eglise de S. Medard, pour l'expiation des blasphèmes, excès, &
cas execrables commis en l'Eglise dudit lieu par les mal-sentans
de nostre sainte foy catholique. Ce sont les termes de l'Arrest.

Il est donc faux que les premiers Reformateurs aient im-
prouvé, comme dit Rivet, l'insolence de ceux qui ont osé
faire aux images de JESUS-CHRIST & des Apostres ce que
l'ancienne Eglise ne permettoit pas à l'égard des idoles du
paganisme dans le temps des Empereurs payens, comme il
paroist par le Canon 60. du Concile d'Eluire, & par saint
Augustin, qui témoigne que cela estoit réservé aux Princes,
& n'appartenoit point aux particuliers.

Ainsi pour reprendre en peu de paroles ce que nous avons
entrepris de monstrier; si ce qui est arrivé dans l'Europe de-
puis Luther estoit un veritable établissement de la religion
chrestienne dans son ancienne pureté, comme les Protestans
se le sont imaginé, puis qu'ils ont fondé sur cela leur sepa-
ration de l'Eglise Catholique, ce grand evenement auroit du
estre l'ouvrage du S. Esprit, qui n'est pas moins l'esprit de
saincteté que de verité, & dont le propre effet dans la nouvelle
alliance est d'écrire la loy divine dans le cœur des hommes,
& de leur faire mener une vie digne de Dieu. Et cela n'au-
roit pu estre qu'il n'eust répandu parmy ces Chrestiens Refor-

mez

mez une effusion de grace , qui auroit eu quelque rapport à celle qui a paru dans les premiers siècles de l'Eglise , & qui auroit eu des effets semblables pour le changement des mœurs , & pour le renouvellement de la pieté. Or nous avons montré qu'il faudroit s'aveugler volontairement pour trouver qu'il y ait quelque rapport entre l'estat de ces Pretendus-Reformez , & celui des premiers fidelles , pour ce qui est de la pieté , de la chasteté , du renoncement aux biens de ce monde , de la patience dans les persecutions , de l'inviolable* fidelité pour les puissances souveraines ; & de tout ce qui peut contribuer à cet éclat de sainteté qui est un degré plus élevé que la vertu ordinaire. Et par conséquent ce que cette consideration doit faire dans l'esprit d'un Calviniste qui voudra mettre son salut en assurance , est au moins de luy faire avoir cette Reformation pour suspecte , & de l'obliger à s'informer plus à fond de ce qui luy en pourroit découvrir la fausseté ou la verité. Et c'est à quoy cet ouvrage pourra estre utile. Car si les Calvinistes sont d'ailleurs forcez d'avouer qu'il manque beaucoup de choses à leur reformation des mœurs , quant à la pratique , & qu'elle n'est bien établie , à ce qu'ils prétendent , que quant à la theorie ; que sera-ce si on peut montrer que cette theorie est elle-même corrompue , & qu'elle est une des principales causes du dérèglement qui se trouve dans la pratique , parce qu'elle est fondée sur des dogmes qui ne sont propres qu'à jeter les hommes dans un sommeil mortel , comme dit un sçavant homme , *qua homines in lethiferum agunt soporem?*



CHAPITRE VI.

Des fausses voies que les Calvinistes pourroient prendre pour répondre aux reproches qu'on leur fait sur le sujet de leur morale.

EXAMEN de la 1. Qui consisteroit à dire, comme fait M. Claude, *que se sont des transports de colere qu'on a suffisamment repoussez en les rapportant, ou tout au plus en les appellans des excès indignes de personnes moderées.*

IL semble qu'on ait quelque droit de prendre pour un engagement à M. Claude de répondre au livre que l'on feroit contre leur morale ces paroles de la preface de sa nouvelle réponse. *Je n'ay pu me taire quand on a tâché de décrier par des termes violens & odieux nostre morale qui ne peut estre que sainte & pure, puisque nous n'avons que celle de la Loy & de l'Evangile.* Car quelle apparence qu'il ait fait une si haute profession de ne se pouvoir taire, lors qu'on n'a fait que marquer en passant les excès de leur morale, & qu'il pût se refoudre à demeurer dans le silence lors qu'on l'attaqueroit avec étendue, & qu'on justifieroit ce qu'on en auroit avancé en general par des preuves particulieres que lon pretend estre convainquant, tant pour le fait que pour le droit? Ce seroit faire le brave avant le combat, & se retirer dans le plus fort de la mêlée: ce qui seroit peu digne de l'opinion que l'on a de M. Claude.

Après tout neanmoins il en usera comme il luy plaira: & on ne trouvera point mauvais que s'estant chargé de soutenir la cause de son party sur la matiere de l'Eucharistie, il laisse à un autre la gloire de le défendre sur celle-ci.

C'est de quoy ils pourront deliberer dans leur consistoire ou dans leur synode. Car on m'a assuré que c'est un point de leur discipline de choisir ceux qu'ils jugent propres à écrire pour leur défense, & de les appliquer à diverses matieres, afin qu'il s'en trouve toujours de prests à répondre aux livres des Catholiques qui les incommode, & qui pourroient ébranler ceux de leur party.

Mais quelque bonne mine qu'ils fassent, & quoique ce

soit une des adresses de leur politique de paroistre d'autant plus satisfaits d'eux-mêmes qu'ils sont plus foibles, & de suppléer au défaut des preuves & des raisons par un certain air de fierté qui trompe les simples: je doute qu'en cette rencontre il s'en trouve beaucoup qui acceptent volontiers la commission de justifier leur morale, parce qu'il est aisé de juger qu'en des matieres aussi claires que le sont la pluspart de celles-cy, on n'impose pas aisement aux gens: outre que je me persuade qu'ils trouveront toutes leurs défaites & leurs fuites tellement ruinées dans ce livre icy, qu'ils auront quelque honte de s'en servir s'ils ont un peu d'honneur & de bonne foy.

Peut-estre même que cette entreprise leur paroistra encore plus difficile, quand ils auront considéré ce que je croy par charité leur devoir dire touchant les mauvaises voies qu'ils pourroient prendre pour se tirer d'affaire avec moins de peine, & qu'ils auront compris qu'elles ne sçauroient assurément que tourner à leur confusion, & rendre plus manifeste l'impuissance où ils seront de rien répondre de raisonnable aux reproches qu'on leur fera.

La premiere de ces fausses voies seroit de dire comme M. Claude, *Que ce sont des transports de colere qu'on a suffisamment repoussez en les rapportant, ou tout au plus en les appellant des excès qui ne conviennent gueres à un homme qui veut apprendre aux autres les veritables regles de la moderation & de la vertu.*

M. Claude dans son
deuxieme livre p. 900.

Je ne me serois jamais avisé de conseiller serieusement aux Calvinistes de ne pas prendre cette voie tant elle me paroist ridicule & déraisonnable, si je n'avois vu que M. Claude s'en estant servi, la doit avoir jugé suffisante. Car-quoiqu'il dise dans le dernier chapitre de son ouvrage, où il traite des differens personnels entre luy & l'Auteur de la Perpetuité, qu'il met celuy-là au rang de ceux qu'il ne traite pas, parce que chacun voit que cela ne se peut faire ni en un ni en deux chapitres, & que ce seroit la matiere de plusieurs volumes, il ajoûte neanmoins immediatement après avoir rapporté un certain endroit de la Perpetuité touchant leur morale: *Si j'entreprendois de répondre à ce discours & à plusieurs autres semblables qu'il a semez çà & là dans son livre contre nostre morale, je ne pretendrois pas repousser ces transports autrement qu'en les rapportant, ou tout au plus en les appellant des excès qui ne conviennent gueres à un*

Page. 900.

52 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Iesus-Christ, homme qui veut corriger nos principes & nous apprendre les véritables regles de la moderation & de la vertu.*

Il avoit à montrer que ce discours est du nombre de ceux auxquels il ne seroit pas possible de répondre sans s'engager dans une longueur excessive ; & au lieu de le faire voir , il assure positivement tout le contraire. Car si on l'en croit , il n'y auroit rien de plus facile ni de plus court que de répondre non seulement à ce discours , mais aussi à plusieurs semblables semez ça & là dans le livre de la Perpetuité contre leur morale , puisque s'il avoit entrepris de satisfaire à tout cela : *Il ne prétendrait pas* , dit-il , *repousser ces transports , autrement qu'en les rapportant , ou tout au plus en les appellant des excès qui ne conviennent gueres à un homme qui donne aux autres des regles de la moderation & de la vertu.* Ainsi non seulement il pouvoit y répondre sans s'engager dans une longueur excessive , mais il y a répondu effectivement en cinq lignes , puisqu'enfin les plus simples entendent ces sortes d'expressions , & qu'il n'y a point d'homme qui ne se fût également offensé , soit qu'on dist de luy , que *c'est un fourbe* , ou que l'on dist seulement par une figure de rhétorique : *que si on entreprenoit de luy répondre , on ne prétendrait faire autre chose que d'affirmer que c'est un fourbe indigne de toute créance.* M. Claude l'avouera sans doute , mais il faut aussi qu'il avoue , qu'il a répondu en effet comme il a dit qu'il pourroit faire , que cette réponse luy a paru suffisante , & que par ces cinq lignes il a suppléé à tous ces chapitres & à tous ces volumes qui luy avoient paru nécessaires pour repousser les reproches qu'on luy avoit faits sur ce sujet.

Je laisse à M. Claude à trouver quelque moyen d'accorder ces contradictions qui paroissent un peu grossieres. Il est plus important d'examiner s'il a raison dans le fond , & si ce qui est contenu dans le discours qu'il rapporte & en d'autres lieux du livre de la Perpetuité , où il est parlé en passant de la morale des Calvinistes , peut estre regardé avec justice comme des transports de colere qu'on a suffisamment repoussés en les rapportant , ou tout au plus en les appellant des excès indignes d'un homme modéré.

M. Claude se l'est imaginé. Et moy je suis persuadé du contraire. Voyons donc qui a raison.

Je reconnois d'abord qu'il y a des occasions où l'on se peut servir de cette réponse si décisive & si courte. Mais il ne faut

pas s'imaginer qu'on en soit toujours quitte pour cela. Car il y a aussi des rencontres où on ne s'en peut servir sans extravagance : & c'est ce qu'il est nécessaire de bien distinguer. CHAP. VI.

Quand on impute des crimes atroces à quelqu'un sans en apporter aucune preuve raisonnable, qu'ils sont mêmes de telle nature qu'ils ne sçauroient estre prouvez ; comme quand ce sont des choses cachées dans le fond du cœur, dont les hommes ne peuvent avoir de connoissance certaine ; & que d'ailleurs l'accusé est d'une reputation si établie dans le monde, que la presumption & le jugement public est pour luy contre l'accusateur , c'est alors qu'il est tres permis de dire , *qu'une telle accusation est un emportement & un excès, qu'on a suffisamment repoussé en le rapportant* : parce que cette réponse trouve les esprits disposés à la recevoir , & que chacun la faisoit déjà par avance.

Mais il n'en est pas de même quand les circonstances de l'accusation sont toutes opposées à celles-là ; comme quand on reproche aux partisans d'une secte des choses qui leur ont esté souvent reprochées ; qui bien loin d'estre fondées sur des soupçons temeraires de ce qui seroit caché dans le fond de leur cœur, peuvent estre prouvées par leurs écrits publics & imprimez ; & que d'ailleurs on ne peut supposer sans extravagance que le monde soit communement persuadé qu'on n'en sçait rien de semblable dans cette secte : car je pretens qu'alors on ne peut répondre pertinemment à cette sorte d'accusation qu'en niant le fait, qui est, que telle & telle chose expliquée nettement & sans équivoque soit le sentiment de ceux de cette communion, & répondant aux preuves que l'accusateur en auroit apportées, ou luy soutenant qu'il n'en sçaitoit trouver de convaincantes, lorsqu'il n'en a point apporté. Et je ne crains point de soutenir que ce seroit une illusion grossiere pour ne rien dire de pis, que de pretendre s'en estre bien tiré, en disant comme M. Claude, que c'est un emportement & un excès qui se refuse assez en le rapportant. Car quelle raison auroit-on de supposer que le monde fust disposé dans les circonstances que j'ay marquées à se contenter d'une justification qui ne manqueroit jamais aux plus criminels ? Les Remonstrans ont reproché aux Calvinistes qu'un des plus celebres & des plus estimez de leurs Docteurs nommé Piscator

*In necessariis defens.
p. 111. Piscator in Ep.
Judæ ubi sermo de
impii ad iudicium
prædictis, idest, in-*

CHAP. VI.

quid, ab aeterno pra-
destinati sunt ad hanc
impietatem, quâ deinceps
multis verbis de-
scripserunt, &c. Adem
viliatorem alibi. Re-
probi ad damnationem
& ad causas demon-
stratis sunt destinati,
& creati ut impii vi-
vant, & fini vasa
plena facibus po-
nunt.

54 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ*,
avoit avancé ce blasphème : *Que Dieu predestine les hommes à
l'impiesé* : M. Claude croiroit-il qu'on eust raisonnablement
satisfait à un reproche de cette nature en le traitant de *trans-
port de colere contre les Pretendus-Reformez* ? Je suis assuré que
non, & qu'il verroit d'abord que dans une accusation com-
me celle-là, il faut nier qu'un auteur ait rien enseigné de
semblable & le montrer si l'on peut ; mais que ce seroit se moc-
quer du monde que de supposer qu'on l'en doit croire incapa-
ble sur la parole d'un Ministre.

Nous ne croyons pas qu'aucun Calviniste ose contester ce
qui vient d'estre dit ; tant il est conforme au bon sens & à la
raison : & ainsi nous n'avons qu'à l'appliquer au passage de la
Perpetuité que M. Claude a creu pouvoir refuter par une voie
si abrégée. Voici ce passage. Après avoir satisfait M. Claude

Perpetuité, liv. II. c. 9.

” sur ses plaintes & sur ses railleries, il ne trouvera pas mauvais
” que nous luy demandions justice à nostre tour des excès au-
” quels il s'est emporté contre les regles les plus communes de
” l'honnesteté & de la justice, que des Payens mêmes auroient
” fait conscience de violer. Nous serions bien aises de sçavoir
” de luy s'il a quelques principes de morale qui luy permettent
” d'en user ainsi. Nous sçavons déjà que les maximes de leur
” nouvelle Theologie promettent l'impunité à tous les crimes,
” pourveu que ce soient de fidelles Calvinistes qui les commet-
” tent : & nous ne luy demandons pas s'il craint d'estre damné
” en calomniant ses adversaires. On sçait que les resolutions de
” ses Docteurs le déliurent de cette crainte, contre l'oracle de
” S. Paul, qui declare que les médifans ne possederont point le
” royaume de Dieu. Mais ce que nous desirons de sçavoir, est,
” si depuis peu ils se sont avisez d'oster aux crimes le nom de
” crimes, & de les dépouiller même de l'infamie humaine qui
” les accompagne ; si le nom de calomniateur n'est plus honteux
” ny odieux parmi les Calvinistes, & s'ils ont sanctifié ce nom
” qui est si horrible parmi les hommes, qu'ils n'en ont point
” trouvé de plus noir pour témoigner la detestation qu'ils ont
” des plus criminelles de toutes les creatures qui sont les de-
” mons,

Ce passage si *enflammé* selon M. Claude, se peut reduire à
deux chefs. L'un le regarde en particulier, l'autre regarde la
morale des Calvinistes. Ce qui regarde M. Claude est la de-
mande qu'on luy fait *s'il a quelques principes de morale qui luy*

par les erreurs des Calvinistes touchant la justification. 55
 petissent de calomnier les gens, & si les Calvinistes se sont avisés
 depuis peu d'oster aux crimes le nom de crimes. CHAP. VI.

Car il est clair qu'on n'a voulu par là que procurer à M. Claude une confusion salutaire en l'obligeant de reconnoître qu'il a commis un excès qu'il ne sçauoit excuser par aucun principe de la morale même de sa secte. Et ainsi qui ne voit qu'on n'a rien dit en cela qui ne soit tres juste & tres raisonnable, pourveu qu'il soit vray que M. Claude soit coupable de la calomnie dont on se plaint? Or le monde n'est pas obligé de croire sans aucune preuve & sur la parole de M. Claude qu'il soit incapable d'avoir avancé cette calomnie. Ce seroit donc une impertinence ridicule, & dont je ne veux pas même le soupçonner, s'il avoit dit de cette partie du passage qui le regarde, *que c'est un excès & un transports de colere qu'on a suffisamment reponssé en le rapportant*, comme si le public n'avoit qu'à sçavoir que M. Claude est accusé d'avoir dit de l'auteur de la Perpetuité, *qu'il écrit de la Transsubstantiation par politique, & qu'il se conduit par une prudence de la chair & du sang*, pour juger qu'il n'y a point d'apparence, que M. Claude ait avancé une telle calomnie, & qu'il vaut mieux prendre ceux qui l'en accusent pour des gens emportez & pour des menteurs.

M. Claude assurément n'insistera pas sur ce point & je suis persuadé que ce n'est que de ce qu'on a dit de leur morale en general, qu'il soutiendra que c'est un excès si visible qu'on le refuse assez en le rapportant. Or voicy ce qu'on en a dit. *Nous sçavons déjà que les maximes de leur nouvelle Theologie promettent l'impunité à tous les crimes, pourveu que ce soient de fideles Calvinistes qui les commettent : & nous ne luy demandons pas s'il craint d'estre damné en calomniant ses adversaires. On sçait que les resolutions de ses Docteurs le delivrent de cette crainte contre l'oracle de S. Paul qui declare que les médisans ne possederont point le royaume de Dieu.*

On prouve ailleurs qu'il n'est certainement coupable & qu'il n'a pu se justifier qu'en falsifiant d'une part ses propres paroles, & supprimant de l'autre une partie des preuves qu'il en convain-

Perpetuité liv. 21. ch. 9. p. 251. 132.

Je demeure d'accord que cette accusation est de tres grande consequence; qu'on y attribue aux Calvinistes des maximes tres-pernicieuses, & qu'ainsi on n'a pas dû la faire legèrement, & sans estre bien assuré qu'elle est veritable. Mais je soutiens en même temps, qu'elle a toutes les conditions dont nous avons parlé qui font qu'une accusation ne doit pas estre repoussée par une figure de Rhetorique comme celle de M. Claude.

Car 1. tout ce qu'on y reproche aux Calvinistes est que selon eux, tous les vrais fideles, c'est à dire tous ceux qui ont esté une fois regenerez & justifiez, par l'imputation de la justice de Jesus-CHRIST, sont assurez de n'estre point damnez, quoique la tentation les emporte à des pechez énormes, tels que sont ceux dont S. Paul dit que les Chrestiens qui font ces choses ne possederont point le royaume de Dieu, parce que ces pechez quelque grands qu'ils puissent estre, ne font pas qu'ils déchoient de l'estat de la justification & de la grace de l'adoption.

Or M. Claude ne peut ignorer, que c'est ce qui leur a esté reproché une infinité de fois par les Catholiques, par les Remonstrans, par les Lutheriens, & par ceux mêmes d'entre les Lutheriens qui leur ont esté les plus favorables. Car il n'y en eut jamais qui ait mieux traité les Calvinistes, que George Calixte, jusques-là qu'Ernest Langrave de Hesse ayant proposé des doutes sur la religion avant que de se faire Catholique, il ne luy conseilla point d'embrasser le Lutheranisme, mais de demeurer dans l'Eglise Pretendue-Reformée dans laquelle il avoit esté élevé. Et néanmoins ce fut en le portant à faire reformer autant qu'il le pourroit cet article de la doctrine des Calvinistes comme estant *une erreur infame : Que les regenerez ne puissent perdre, ny la foy, ny le S. Esprit par des pechez énormes commis contre leur conscience.* Qui ne voit donc que M. Claude fait un tres-mauvais usage de ses figures, quand il dit de cette accusation, *que c'est un excès qu'on a suffisamment repoussé en le rapportant*, puisque sans parler encore de la verité, il a au moins contre luy la presumption, au lieu qu'elle doit estre pour ce luy qui rejette d'une maniere si fiere & si méprisante, ce qu'on luy reproche ?

2. Cette accusation n'est point fondée sur des imaginations ou de simples soupçons. On n'a point besoin d'aller fouiller dans leur cœur pour leur imputer ces sentimens. M. Claude sçait bien qu'on pretend les avoir trouvez dans leurs Livres, & dans les décisions de leurs Synodes. Et ainsi l'accusation devant & pouvant estre prouvée il en faut examiner les preuves, & il n'y a rien de moins raisonnable que de pretendre s'en estre justifié en disant dédaigneusement comme fait M. Claude, *que c'est un transports de colere qu'on a suffisamment repoussé en le rapportant.*

Dans les motifs de la conversion de ce Prince à la foy Catholique: Motiv. III. c. 5. p. 174. D. Calixtus consule principii ut in Ecclesia reformata maneat, modò, ut commòdè fieri poterit, duo emendetur in doctrina reformati. Alterum quod reus peccatis atrocibus contra constitutionem commissi fidei & scripturam excutere vel amittere nequeant, quia fidei error est, &c.

3. Les Calvinistes qui ont esté accusez des le commencement de leur secte non seulement par les Catholiques , mais par les Lutheriens mêmes leurs freres aisnez dans la Pretenduë-Reformation, d'avoir corrompu la foy par un grand nombre d'erreurs tres absurdes , jusques-là que ces derniers ont donné pour titre à un de leurs Livres; *Absurda absurdorum absurdissima absurda Calviniana*, ne sont pas en droit de supposer qu'on les tient communement pour des gens incapables des choses qu'on leur attribué , à cause seulement qu'elles paroïtroient fort déraisonnables , & fort contraires aux sentimens de la pieté chrestienne. Qu'ils s'en justifient s'ils peuvent à la bonne heure , mais qu'ils cherchent d'autres moyens pour le faire qu'une réponse qui n'est supportable, que quand le monde a déjà une forte prevention pour l'innocence de l'accusé, & qu'on le charge sans preuve d'un crime que sa reputation rend absolument incroyable.

M. Claude dira peut-estre que ce qu'on avoit dit de leur morale estoit si atroce qu'il estoit obligé de le repousser : qu'il ne le pouvoit faire en traitant la matiere à fond , parce que cela eust demandé un juste volume; qu'il a donc pu y employer la maniere courte & abregée dont il s'est servi , veu même qu'on n'avoit apporté aucunes preuves de ce qu'on avoit avancé contre eux.

Mais il se trompe s'il s'imagine avoir justifié par là sa figure de rhetorique. L'obligation de parler d'une chose qu'on ne veut pas traiter avec étendue, ne dispense pas d'en parler raisonnablement. Car on est encore plus obligé de ne rien dire du tout, lorsqu'on n'en peut parler sans choquer le bon sens. M. Claude n'avoit à faire à cet égard, que ce qu'il a fait pour la justification des premiers Reformateurs. L'impuissance où il s'est trouvé de répondre solidement à ce que lon a dit d'eux pour faire voir la temerité & l'impiété de leur entreprise , l'a réduit à dire qu'il ne pouvoit y entrer , parce que ce seroit s'engager dans une longueur excessive. N'auroit-il pas mieux fait aussi de s'en tenir là au regard de leur morale, qu'il avoit mise au rang de ces choses qui ne se peuvent traiter qu'avec étendue?

Il n'est pas vray néanmoins que M. Claude n'eust que cette voie pour répondre en peu de paroles à ce que lon avoit dit sur leur morale. Il le pouvoit faire d'une maniere aussi courte

58 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Iesus-Christ*, en choisissant l'un ou l'autre de deux partis qui estoient les seuls qu'auroit du prendre un homme qui auroit eu un peu de bonne foy. L'un auroit esté de dire s'il l'avoit pu sans blesser sa conscience : *Nous ne croyons point que les vrais fidelles soient assurez de leur salut, lorsqu'ils commettent les pechez dont Saint Paul dit que ceux qui font ces choses ne possederont point le royaume de Dieu : nous ne croyons point que des pechez enormes ne fassent point dechoir de l'estat de la justification & de la grace de l'adoption ceux qui ont esté une fois regenerez en Iesus-Christ : nous demandons justice contre ceux qui nous attribuent ces pernicioeux sentimens, puisque bien loin de les soutenir nous les jugeons dignes d'anathème.* On ne se seroit point offensé de ce dementi, quand il auroit esté exprimé par des termes encore plus durs, supposé qu'il fust sincere & sans artifice; parce qu'on est persuadé qu'il n'est pas seulement permis de repousser avec force ces sortes d'accusations, qui font croire au monde que l'on soutient des dogmes impies, mais qu'on y est mesme obligé pour ne donner aucun soupçon en les rejetant froidement, qu'on n'est pas éloigné de les soutenir.

L'autre parti auroit esté de dire au contraire : *Nous demeurons d'accord que les vrais fidelles qui ont esté regenerez en Iesus-Christ, justifiez par l'imputation de sa justice, & sanctifiez par son esprit, peuvent commettre des pechez enormes, tels qu'ont esté l'adultere & l'homicide de David, l'idolatrie de Salomon, le reniment de saint Pierre, l'inceste du Chrestien de Corinthe ; mais nous pretendons que cela n'empesche pas qu'ils ne soient assurez de leur salut, parce que nul peché, quelque grand qu'il soit, ne les fait dechoir de l'estat de la justification & de la grace de l'adoption. Nous soutenons que cette doctrine est sainte & que c'est une impieté de la décrier par des termes violens & odieux, & de nous en faire un crime, puisque le saint Esprit nous l'enseigne dans l'Ecriture, & que c'est le fondement de la vraie consolation des fidelles, qui ne pourroient sans cela avoir la certitude du salut sans laquelle on ne peut avoir la vraie foy justifiante.*

Je suis assuré que tout Calviniste qui aura de la conscience & de la bonne foy reconnoistra par la lecture de cet ouvrage, que c'estoit l'unique parti que pouvoit prendre M. Claude s'il avoit voulu estre sincere. Mais au moins il est certain qu'en choisissant l'une ou l'autre de ces réponses, il auroit évité l'inconvenient qu'il apprehendoit, de s'engager dans une longueur

excessive, & qu'il se seroit dégagé plus honnestement de la parole qu'il avoit donnée dans sa preface, de satisfaire le monde sur ce qu'on avoit dit contre leur morale. Il n'auroit pas traité la matiere à fond, & on ne pretend point aussi qu'il y fust obligé, mais il auroit au moins établi le vray estat de la question, & on auroit sceu précisément dequoy il s'agissoit. Au lieu que la réponse qu'il fait, outre qu'elle est tout-à-fait déraisonnable, à encore ce défaut, qu'il n'y a rien de plus équivoque & de plus ambigu; parce qu'il y a tellement ménagé ses paroles, qu'on ne sçauroit bien juger en quoy il fait consister ces transports de colere qu'on a suffisamment repoussés en les rapportant, si c'est en ce qu'on leur attribue ce qu'ils ne croient pas, ou seulement en ce qu'on exprime d'une maniere trop dure ce qu'ils croient véritablement. Car la delicateffe de M. Claude est si grande, qu'il ne suffit pas pour ne le point offenser de garder exactement toutes les regles de la verité en ne leur imputant rien qu'ils ne soutiennent en effet, mais il faut encore luy choisir avec grand soin des termes doux & respectueux, qui fassent simplement entendre qu'on n'est pas de leur avis, sans donner aucune horreur de leurs pernicieuses maximes.

C'est sur cela qu'est fondé le dernier membre de sa figure de rhetorique. Il avoit preveu qu'il y auroit peut-estre des gens qui ne seroient pas assez dociles pour rejeter sur sa foy tout ce qu'on a dit contre leur morale. Mais il a cru que pour les obliger à se rendre il n'avoit *tout au plus* qu'à l'appeller des excès *tout à fait* contraires aux regles de la moderation & de la verité: tant il est persuadé que son éloquence a un empire souverain sur les esprits, & qu'une seule de ses paroles peut faire croire aveuglement tout ce qu'il veut. Car enfin c'est ce qu'il y a à dire de plus favorable pour luy en cette occasion, puisqu'autrement ce discours ne sçauroit estre que d'un homme qui parle au hazard, & sans se mettre en peine si ce qu'il dit a quelque apparence de raison.

Mais parce qu'il n'y a rien dont M. Claude fasse un usage plus universel que de ces sortes de plaintes, & que son dernier livre en est tout rempli, je reserve en un autre endroit à luy en faire voir l'injustice, & je me contenteray icy d'avoir montré à tous ceux qui entreprendront de répondre à cet ouvrage, qu'ils ménageroient mal leur reputation s'ils imitoient

60 Liv. I. *Le renversement de la Morale de Iesus-Christ*
 son procédé, en s'imaginant qu'il n'y a autre chose à faire
 pour empêcher les mauvaises impressions qu'il pourroit don-
 ner de leur secte, qu'à dire d'un ton ferme & assuré, que ce sont
des transports de colere contre une morale sainte, & des excès
 d'empchement si indignes de la *moderation* d'un Chrestien,
 qu'ils ne meritent pas d'estre refutez.

CHAPITRE VII. •

*De la seconde des mauvaises voies que les Calvinistes pourroient
 prendre pour justifier leur morale, qui est la Recrimination.*

UNE autre maniere que les Pretendus-Reformez pour-
 roient employer pour defendre leur morale, seroit de
 nous faire de semblables reproches, & de pretendre nous cou-
 vrir à leur tour de confusion, en nous faisant voir que nostre
 morale ne vaut pas mieux que la leur. Nous sommes encore
 redevables à M. Claude de ce que nous pouvons les prevenir
 sur ce sujet, & leur montrer combien cette recrimination se-
 roit peu raisonnable. Car c'est luy qui nous a fait entendre
 qu'ils auroient droit de s'en servir, quoy que ce soit en témoi-
 gnant que pour luy il n'auroit pas daigné employer ce moyen,
 comme en ayant d'autres en main beaucoup plus capables de
 confondre l'auteur de la Perpetuité. *Si j'entreprendois*, dit-il, *de*
répondre aux discours que M. Arnauld a semez çà & là dans son li-
vre contre nostre morale . . . je ne pretendrois pas luy remettre de-
vant les yeux à mon tour beaucoup de choses, qu'une juste & naturel-
le defense sembleroit me permettre & m'ordonner même de luy dire.
Mais je pretendrois justifier si bien les maximes de nostre morale
que si M. Arnauld est capable d'avoir de la confusion, il en au-
roit assurément de les avoir attaquées d'un air si outrageant & si en-
venimé.

M. Claude liv. 6. ch.
 12. pag. 900.

Je ne sçay si nous nous devons fier à la parole que M. Clau-
 de semble nous donner, *de ne nous pas remettre devant les yeux*
beaucoup de choses qu'il pretend qu'une juste & naturelle defense luy
permettroit & même luy ordonneroit de nous dire. Et de plus il s'en
 pourra trouver d'autres de moins retenus que luy, qui ne croi-
 ront pas devoir rien omettre de ce qu'ils jugeront avantageux
 pour la justification de leur morale.

Mais il nous auroit obligé d'exprimer plus distinctement ce grand nombre de choses qu'il nous pourroit dire à son tour, ou de marquer au moins de quelle nature elles sont. Les re-
criminations sont ordinairement odieuses, & sur tout quand ce ne sont que des discours en l'air, parce que n'exprimant rien en particulier, elles laissent la liberté de former quels soupçons on veut contre ceux que l'on tâche de décrier par ces propositions vagues, *qu'on a beaucoup de choses à dire contre eux*. Outre que la malignité de ceux qui parlent de la sorte a d'autant plus d'effet à l'égard des esprits foibles, qu'elle est couverte d'une apparence trompeuse de moderation & de retenue.

J'espère néanmoins que M. Claude ne tirera pas grand avantage de ces petits artifices. On ne croit point si légèrement un ennemi déclaré, & on prend plutôt pour impuissance que pour moderation, ces manières de défense dont les plus justement accusez se peuvent servir, ny en ayant aucun qui ne puisse dire comme M. Claude, *qu'il supprime beaucoup de choses qu'il pourroit remettre devant les yeux à son tour à celui qui l'accuse*. Qu'il ne se fasse donc point un mérite de sa retenue. On s'en tiendroit plus offensé que de tout ce qu'il sauroit dire, n'estoit que dans la vérité on se met aussi peu en peine de ses silences injurieux, que de ses fausses accusations. Il a consumé ce qu'il avoit de plus noir à publier contre les gens. Car que peut on faire pis contre un Theologien Catholique que de l'accuser d'écrire par politique en faveur de la Transsubstantiation, de se conduire dans les plus importantes actions de sa vie par une prudence de la chair & du sang, d'avoir du chagrin contre les plus grands mystères de la religion chrestienne, & d'affecter de prendre souvent les heretiques à partie par le même esprit, qui fait que les femmes déreglées parlent mal de ceux avec qui elles entretiennent des habitudes criminelles, pour mieux cacher leurs amours? Je ne sçay ce que M. Claude auroit de plus à nous remettre devant les yeux: & après le succès qu'ont eu de si atroces calomnies, je doute qu'il ait envie de recourir à des moyens si honteux pour défendre leur morale.

J'aime donc mieux croire qu'il n'a point voulu marquer par là qu'il eust rien à dire contre celui qui la combattra, quoy que ses paroles soient assez capables de donner cette impression. Mais si c'est à la religion Catholique en general que ses recriminations

s'adresseront, il doit prendre garde à ne la pas attaquer par leurs declamations ordinaires contre des abus qu'ils ne sçauroient montrer que l'Eglise approuve, mais qui ne peuvent au plus estre attribuées qu'à la paille, pendant que le froment en gemit. Car les recriminations en matiere de doctrine ne sçauroient estre recevables, si elles n'ont au moins quelque rapport aux crimes dont on est accusé, & dont on veut se justifier. Or comme il a déjà esté dit, ce ne sont que leurs dogmes qu'on attaquera; & ce ne sera qu'en representant l'impiété de ces dogmes qu'on fera voir qu'ils renversent la Morale de JESUS-CHRIST. Il faut donc s'ils veulent user de recrimination qu'ils montrent la même chose des points de nostre creance, en justifiant que nous en soutenons d'aussi pernicieux & d'aussi prejudiciables à la pieté, que ceux que l'on combat dans cet ouvrage.

S'imagineront-ils le pouvoir faire en nous imputant les opinions relachées de quelques auteurs Catholiques? Mais ce seroit un procedé tout à fait de mauvaïse foy. Car ils ne peuvent ignorer que ces opinions ne sont que les égaremens de quelques particuliers, & non les sentimens de l'Eglise: Que bien loin que les Catholiques soient obligez de les soutenir, les plus sçavans Curez de France se sont élevez contre, la Sorbonne les a censurées, & un grand nombre d'Evêques illustres en pieté & en science les acondamnées; que le saint Siege en a aussi reprouvé une grande partie, & que les plus gens de bien de l'Eglise en témoignent publiquement de l'averfion. Il n'y a donc rien en cela de semblable à ce qu'on leur reproche, puisqu'on verra dans la suite de cet ouvrage, que les dogmes qu'on leur attribue, & que l'on pretend estre impies, ont esté enseignez par les chefs de leur Pretenduë-Reformation, & ensuite par tous leurs auteurs; que ceux qui les ont voulu combattre ont esté chassés de leur communion, & declarez indignes du titre de Reformez: que leurs plus celebres Synodes les ont decidez comme des points capitaux: que tous les Ministres de France se sont engagez par serment à ne se point departir de cette doctrine: & qu'ils en ont fait un des principaux poincts de leur pieté, comme estant le vray fondement de la consolation des fideles. Quand les Calvinistes pourront dire tout cela des opinions des Casuistes qu'ils nous voudroient imputer, on les écouterà, & on avouera que leur recrimination ne sera pas sans quelque couleur, quoy qu'elle fust inutile pour justifier

leur morale, puisque ce n'est pas prouver qu'on est innocent, que de faire voir que d'autres ne le sont pas. Mais comme ils ne sçauroient pretendre que par une manifeste calomnie qu'ils ayent autant de droit de nous attribuer ces opinions de quelques Casuistes, que nous en avons de les rendre responsables des dogmes de leur secte qui sont combattus dans cet ouvrage, il est visible que rien ne montreroit davantage leur foiblesse & l'impuissance où ils sont de se defendre contre les justes reproches qu'on leur fait d'avoir renversé la Morale de JESUS-CHRIST par des sentimens detestables, que si au lieu de faire voir, ou qu'ils ne les ont pas enseignés & qu'on impose à leurs auteurs, ou qu'ils ne sont point tels qu'on les qualifie, mais saints & pieux, ils s'amusoient à copier les extraits de du Moulin & de Drelincourt, pour détourner l'esprit du monde de la consideration de leur méchante morale, par une recrimination ridicule & impertinente.

CHAPITRE VIII.

*De la troisième des mauvaises voies dont les Calvinistes se pour-
roient servir, qui seroit de représenter par de longs discours ce
que leur morale peut avoir de bon & de conforme à
l'Evangile, en dissimulant ce qu'elle a de mauvais.*

QUOIQUE M. Claude ait peu parlé de ce qu'on a dit contre leur morale, il a néanmoins tant de pénétration d'esprit qu'il a marqué en peu de mots la plupart des veües qu'ils peuvent avoir pour la defendre. Il n'y a rien sur tout de plus court & de plus mystérieux que ce qu'il en dit dans sa preface: qu'on a grand tort de décrier leur morale, *qui ne peut estre,* dit-il, *que sainte & pure, puisqu'ils n'ont que celle de la loy & de l'Evangile.* On voit sans beaucoup de peine ou cela peut aller, & qu'elle occasion en peut prendre un grand orateur, comme M. Claude, d'étaler en termes magnifiques tout ce que l'Ecriture ancienne & nouvelle a de pur & de saint pour le règlement des mœurs, afin d'en conclure que faisant profession de croire toutes ces choses, leur morale ne peut estre que sainte & pure.

Le S. Vigier son précurseur, nous a déjà donné un échan-

64 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ,*
tillon de cette methode. *Quoy que je sache*, dit-il, *que vous estes trop éclairé, pour avoir fait quelque mauvais jugement de notre morale sur l'autorité ou plutôt sur la passion de M. Arnauld, je vas par avance refuter en peu de lignes le livre qu'il en fait, & vous faire voir les endroits où il doit prendre ce que nous croyons sur cette matiere. Nous n'avons point d'autre morale que celle que Jesus-Christ nous a enseignée, & les Prophetes & les Apôtres sont nos Casuistes & les Docteurs que nous consultons sur toutes nos difficultez. L'abregé de cette morale est d'aimer Dieu de tout son cœur, & de toute son ame, de toute sa pensée, & son prochain comme soy-même en ne faisant pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Il fait ensuite un long denombrement de plusieurs points que l'Ecriture nous enseigne & qu'ils font profession d'embrasser, & la dernière chose qu'il y met pour montrer la perfection qu'ils exigent des Chrestiens, est que nous devons estre si parfaits, que non seulement les mauvaises actions, les affections deregées, les simples volontez de pecher sont blasmables, mais que les pensées mêmes, & les simples tentations au mal, quoique nous n'y consentions pas, sont criminelles devant le severe tribunal de la justice divine.*

p. 44.

Et il tire de tout cela cette admirable conclusion qui nous doit faire voir à ce qu'il pretend, que le livre qu'on prepare contre eux sur ce sujet, est refuté par avance. *Voilà, Monsieur, l'abregé de cette morale qui fait une partie essentielle de notre religion, que vous ne trouverez pas detestable je m'assure, & vous verrez par là quel est l'emportement de M. Arnauld, & si je n'ay pas sujet de mettre cette injure pour un des motifs qui nous l'a rendu suspect, & nous a détourné de la lecture de son livre.*

C'est le mystere de M. Claude développé. C'est en cette maniere qu'ils s'imaginent pouvoir montrer sans beaucoup de peine, *qu'ils n'ont point d'autre morale que celle de la loy & de l'Evangile.* C'est par là qu'ils s'attendent de refuter avec une facilité merveilleuse tout ce qu'on pourra dire au contraire. Cet Ecrivain qui n'est pas assurément des plus considerables de leur parti, se vante de l'avoir fait par avance en deux ou trois pages, & d'avoir ainsi rendu inutile tout ce qu'on pourroit entreprendre sur cette matiere. *Que sera-ce donc si M. Claude y met la main, & qu'il propose encore avec plus de pompe, plus d'exclamations, & plus de figures, les plus saintes maximes de la parole de Dieu, qui font, à ce qu'il dira, toute leur morale?*

Mais

Mais il faudroit qu'ils fussent bien aveugles s'ils se laissoient éblouir par cette vaine apparence, ou bien presomptueux s'ils croyoient en pouvoir éblouir les autres. Un seul passage de S. Augustin pourra leur ouvrir les yeux s'ils les ont fermés, ou leur apprendre s'ils ne voyent que trop ce qu'ils voudroient ne pas voir, qu'ils n'abuseront pas aisément le monde par une illusion si grossiere.

Si on amene au Medecin, dit ce saint Docteur, une personne qui ait une playe dangereuse en une des principales parties du corps, & que le medecin dise, qu'il mourra si on ne le guerit de cette playe; ceux qui le luy ont amené, ne sont pas si insensés que de luy dire après avoir fait un long denombrement de toutes les autres parties de son corps qui n'ont point de mal, qu'il n'y a point d'apparence, qu'une seule partie malade ait plus de force pour luy donner la mort, que tant de parties saines pour luy conserver la vie. Ils ne luy tiennent pas un discours si peu raisonnable, mais ils le prient de le traiter, non en appliquant ses remedes à ce qui est sain, mais seulement à la partie blessée qui feroit mourir toutes les autres quoyque saines si on ne la guerissoit. Que sert donc à un homme, ajoute ce Pere, ou que sa foy soit saine, ou que le sacrement de la foy qui est le baptême soit sain en luy, si la principale santé de l'ame, qui est la charité, y est détruite par la playe mortelle du schisme, d'où il arrive que tout ce qui paroist sain est entraîné à la mort?

De Bapt. contr. Donat. l. 1. c. 8.

L'exemple dont se sert S. Augustin, quoy que sur un autre sujet, paroist tellement fait pour les Calvinistes, que pour peu qu'ils y fassent de reflexion, ils reconnoistront qu'il n'y a rien de plus contraire au bon sens que la voie de defendre leur morale, que M. Claude a insinuée dans sa preface, & que cet autre auteur a proposée avec plus d'étendue, & comme infallible.

Car c'est faire justement, ce que ce Pere condamne d'extravagance : c'est soutenir qu'un homme dangereusement blessé en quelque partie de son corps se porte fort bien, en dissimulant le mal de cette partie, & faisant un long dénombrement de celles qui sont saines. Nous croyons, disent-ils, ce que la loy nous enseigne, qu'on ne peut sans crime idolâtrer, se parjurer, tuer, voler, commettre adultere, porter faux témoignage : Nous recevons avec foy & avec respect ce que JESUS-CHRIST nous dit dans l'Evangile, que nous devons avoir de la charité pour tout le monde, & aimer même nos enne-

mis. Donc nostre morale ne peut estre que pure & sainte. Cela est vray s'ils n'avoient point ajouté à toutes ces vertitez qu'ils ne pouvoient rejeter faisant profession d'estre Chrétiens, d'autres méchans dogmes qui suffisent pour rendre leur morale detestable, & capable de donner la mort à ceux qu'elle empoisonne, parce que le venin de ces dogmes est tel, qu'il corrompt la vertu des maximes saintes qu'ils se vantent d'embrasser, & qu'on peut dire que par là, comme dit S. Augustin, *etiam illa integra trahuntur ad mortem.*

En vain donc penseroient-ils nous amuser par de longues amplifications de ce qu'ils croioient de pur & de saint touchant les mœurs. Le bien qu'ils ont retenu comme Chrétiens n'excuse point le mal qu'ils croient comme Calvinistes; & ce que dit l'Apostre S. Jacques n'est pas moins vray des dogmes que des actions: *Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno factus est omnium reus.* Qui corrompt la morale de JESUS-CHRIST en un seul point important, a beau en témoigner de parole un profond respect, il doit estre regardé comme son ennemi & comme le corrupteur de ses divines instructions. Que sera-ce donc de ceux, qui se contentant de ne pas ôter aux crimes le nom de crimes, auroient trouvé moyen par une nouvelle Theologie de faire que les fidelles y pussent tomber sans avoir aucun sujet d'apprehender d'en estre punis de Dieu? Peut-estre que les Calvinistes ne sont pas de ces gens là. Mais s'il se trouvoit que ce fust là leur doctrine, y en auroit il d'assez simples dans ce parti pour les souffrir, lorsqu'au lieu de se justifier sur une si importante accusation, ils se contenteroient de dire comme M. Claude, *que leur morale ne scauroit estre que pure & sainte, parce qu'ils n'en ont point d'autre que celle de la loy & de l'Evangile*, ou d'y ajouter comme a fait M. Vigier un ennuyeux dénombrement de divers points de morale qu'ils font profession d'embrasser, sans se mettre en peine de faire voir, que ce bon grain n'est pas étouffé par la zizanie des erreurs pernicieuses que leur fausse Reformation y a mêlée?

Il est bon même de remarquer en passant, que pour relever la pureté de leur morale, & faire croire qu'ils exigent des Chrestiens une perfection suréminente, ils employent des principes faux & heretiques, qui semblent en apparence engager les fidelles à une fort grande sainteté, & qui dans le

fond ne les obligent à rien. C'est ce que fait le S. Vigier en nous assurant qu'ils enseignent; *que nous devons estre si parfaits, que non seulement les mauvaises actions, les affections déreglées, les simples volontez de pecher sont blasmables, mais que les pensées mêmes & les simples tentations au mal, quoy que nous n'y consentions pas, sont criminelles devant le severe tribunal de la justice divine.* Car c'est une erreur grossiere & que tous les Peres condamnent de dire, *que les tentations au mal auxquelles on ne consent point soient criminelles devant Dieu.* Mais que cette severité apparente couste peu aux Calvinistes! Car qu'on ne s'imagine pas, que cette maxime leur fasse beaucoup de peur, & qu'ils apprehendent d'estre rejettez de Dieu comme n'estant pas tels qu'il veut qu'ils soient, s'ils ne sont exempts des tentations auxquelles on ne consent point. Ils sont bien éloignez de cette crainte. Ils se contentent de dire dans la theorie que les mauvaises pensées quoy qu'involontaires sont criminelles, mais pour la pratique, bien loin que si peu de chose les inquiete, pourveu qu'une fois en leur vie ils se soient assurez qu'ils ont la vraye foy, quand la tentation les emporteroit ensuite en de tres-enormes pechez, ils se croiroient obligez de rejeter comme une pensée d'infidelité la crainte qui leur pourroit venir, ou devant ou après lesavoir commis, que Dieu ne les en punist dans l'enfer.

Je ne trouve donc point mauvais que ceux de cette secte à qui cette doctrine fera horreur ayent de la peine à croire qu'on l'enseigne parmy eux, & qu'on en ait fait un des principaux chefs de leur Reformation; *Vnum ex principis Religionis Reformata capitibus.* On le prouvera dans la suite d'une maniere invincible. Je ne deniande icy autre chose d'eux, sinou qu'ils m'accordent au moins, que c'est surquoy leurs Ministres ont à se justifier, & qu'ils le feroient tres mal, si laissant le point de la question, ils s'arrestoient à étaller ce qu'ils ont de conforme à la verité, au lieu de montrer qu'ils ne tiennent pas d'autres choses qu'on leur soutient estre detestables, ce qui fait tout le differend.

Le seul sens commun arrachera d'eux cet aveu s'ils ont tant soit peu de bonne foy. Mais ils doivent de plus considerer qu'il n'y a personne à qui il soit moins permis qu'à leurs Ministres d'user de cette mauvaise voie pour se mettre à couvert des reproches qu'on leur fait. Car ils ne tiennent ceux

Professio de foy. art. 28.

Insiper Pape tanquam Antichristo Rom renantio, ac doctrinæ ipsius & religioni universæ.

a Salutar. de invisibili. litæ Eccles. n. 19.

Dogmata quæ tum in Ecclesia Romana vigeant, duorum erant generum; bona scilicet & mala, & bona quidem illa erant in quibus religionis fundamenta consistunt.... Neque enim ectræ distineri vel possumus, vel volumus, quin quæ ad salutem absolutè necessaria sunt, in ea communione permanerint.

b Dallai fides ex scripturis demonstrata. Part. 3. c. 1. Nihil credo quod illi non credant: fieri potest ut non omnibus assentiar quæ illi credunt.... Controversia sunt non meæ, sed eug. fidei capita.

qui les suivent separez de l'Eglise Catholique, que parce qu'ils leur ont persuadé que la Religion Chrestienne y est toute renversée; que la pure verité de Dieu en est bannie; que les sacremens y sont corrompus, abasardis, falsifiez, ou aneantis du tout; & que toutes superstitions & idolâtries y ont vogue, comme ils disent dans leur profession de foy. D'où vient encore que dans une autre profession de foy de l'une de leurs Eglises assemblée à Francford en 1554. ils declarent, qu'ils renoncent à toute la doctrine & à toute la religion du Pape. Cependant ces horribles calomnies & cette renonciation si absolue à toute la Religion Catholique ne les empêchent pas d'avouer *a* que cette Eglise qu'ils déchirent si outrageusement a conservé toutes les choses dans lesquelles consistent les fondemens de la véritable religion, & qui sont absolument nécessaires au salut. *b* Le sieur Daillé a encore passé plus avant. Car ayant entrepris de prouver par l'Ecriture tous les articles de la foy des Calvinistes, il s'est avisé pour le faire plus facilement, de declarer qu'ils n'en ont point qui ne soient crus aussi par l'Eglise Romaine. Nous ne croyons rien, dit-il, que ceux de Rome ne croient, mais il se peut faire que nous ne croyons pas tous ce qu'ils croient. C'est pourquoy, ajoute-t-il, ce ne sont pas les points de ma foy qui sont controversiez, ce sont seulement ceux de la vostre. Que diroient-ils donc à un homme qui après avoir représenté toutes les invectives envenimées qu'on voit dans tous leurs livres contre la pretenduë corruption de l'Eglise Romaine dans la foy même, ne feroit autre chose pour les convaincre de calomnie, que de rapporter ce grand nombre d'articles de foy que le sieur Daillé prouve par l'Ecriture dans la seconde partie de ce livre, en leur demandant ensuite avec quel front ils osent dire qu'une Eglise qui par leur propre confession croit toutes ces choses, qu'ils disent estre les seules qui soient nécessaires à salut, est corrompuë dans la foy? Je ne pretends pas que cette maniere de defendre l'Eglise Romaine, soit mauvaise; mais pour eux qui la croient telle, peuvent-ils nier qu'elle ne soit toute semblable à celle qu'ils voudroient employer pour defendre leur morale, en rapportant un grand nombre de maximes saintes qu'ils font profession de croire, pour en conclure ridiculement que leur morale ne scauroit estre que pure & sainte? Et ainsi que pourroient-ils dire encore une fois à cet homme dans leurs fausses suppositions à

l'égard de la foy, qu'on ne leur puisse dire touchant leur morale avec toute sorte de raison? Car ils n'ont d'autre moyen de se defendre d'avoir calomnié l'Eglise Romaine en l'accusant d'estre corrompue dans la foy, quoiqu'elle en ait conservé tous les points necessaires au salut, que de pretendre faussement qu'elle croit outre cela des erreurs damnales qui renversent les veritez qu'elle embrasse, & ils en donnent pour exemple, que les Catholiques font profession de croire qu'il faut adorer Dieu, en quoy ils conviennent avec les Calvinistes, mais qu'ils ajoutent à cela qu'il faut aussi adorer l'hostie, ce qu'ils pretendent ridiculement estre contraire à l'article de l'adoration de Dieu: comme si JESUS-CHRIST estant Dieu, ce n'estoit pas adorer Dieu par tout où il est present. Mais laissant à part le fond de ces disputes, ce qui demeure pour certain est que les Calvinistes croient qu'une Eglise peut estre accusée avec raison de renverser & de corrompre la foy chrestienne, quoy qu'elle en embrasse tous les articles; parce qu'avec cela elle peut estre engagée en des erreurs qui détruisent la foy qu'elle embrasse. Il en est donc de même de la morale. Et par consequent ils sont obligez de reconnoistre qu'on a raison de leur reprocher d'avoir renversé la Morale de JESUS-CHRIST par des dogmes impies, tant qu'ils n'allegueront autre chose pour leur justification, sinon qu'ils croient tout ce que la loy & l'Evangile nous enseignent touchant le reglement de nos mœurs.

Mais il n'y a point de Ministre qui soit plus engagé que M. Claude à ne pas prendre cette voie pour défendre leur morale. Car c'est de luy que nous apprenons *que les Pretendus Reformez ne peuvent s'assurer que leur société est la véritable Eglise qu'après l'avoir examinée sur deux caractères. L'un si on y enseigne toutes les choses clairement contenues en la parole de Dieu: & l'autre si d'ailleurs on n'y enseigne rien qui soit contraire à ces choses, & qui en corrompe l'efficace ou la force. Ce qu'il repete encore plus bas en pretendant, que les simples se doivent ranger à la communion Reformée, où ils ont, dit-il, pour regle les choses clairement contenues dans l'Ecriture sainte, & où ils se peuvent assurer qu'on n'en soustrait aucune dans le ministère public, & que d'ailleurs on n'y enseigne rien qui en corrompe l'efficace salutaire.* Puis donc que selon les Calvinistes, comme nous l'avons déjà remarqué, la doctrine qui nous sert de regle pour mener une

M. Claude dans son
dernier ouvrage l. 2.
c. 4. p. 37.

page 40.

vie digne de Dieu, est une des marques de la veritable Eglise aussi bien que la foy des mysteres, nul Pretendu-Reformé ne se peut assurer que leur société a ce qui est nécessaire touchant ce point pour estre la veritable Eglise que par les deux caractères de M. Claude : *L'un, qu'on y enseigne sur cela toutes les choses clairement contenuës en la parole de Dieu sans en soustraire aucune ; L'autre qu'on n'y enseigne rien d'ailleurs qui en corrompe l'efficace & la force.* Or qu'ils employent tant qu'ils voudront tout ce qu'ils ont d'eloquence pour éblouir les gens par de longs denombrements des commandemens de Dieu & des maximes de l'Evangile qu'ils se vantent de recevoir avec respect, ils ne feront jamais que les simples de leur parti puissent s'assurer par les deux caractères de M. Claude, que leur société soit la veritable Eglise.

Car comment seront-ils assurez que ces denombrements soient si complets qu'il n'y manque aucune des choses clairement contenuës dans la parole de Dieu touchant le reglement des mœurs ; ce qui est nécessaire selon M. Claude, pour le premier de ces caractères ? Bien loin d'en pouvoir estre assurez, il ne tiendra qu'à eux d'apprendre tout le contraire dans la suite de cet ouvrage, puis qu'on y fait voir manifestement qu'il est tres-faux qu'on enseigne à Charenton toutes les choses clairement contenuës dans l'Ecriture touchant la morale, y en ayant beaucoup de telles qu'on n'a garde d'y enseigner, parce qu'elles sont directement opposées aux principes du Calvinisme.

Mais il est encore plus clair que ces denombrements seroient entierement inutiles pour le second caractère qui consiste à estre assuré, qu'on n'enseigne rien parmy eux qui corrompe l'efficace & la force de ces autres veritez. Et par consequent pour peu que ces simples d'entre les Calvinistes ayent d'esprit, ils reconnoistront que les Ministres ne pensent qu'à les tromper, si dans la vuë d'empescher l'impression que cet ouvrage peut faire sur eux, ils s'amusent à leur dire ou de vive voix, ou par écrit, qu'ils n'ont qu'à se souvenir de tant de maximes saintes prises de l'Ecriture, qu'on leur a toujours enseignées, pour juger que leur morale ne peut estre que sainte & pure, & qu'on ne la sçauroit décrier que par des faussetez & des calomnies. Car pour renverser ce beau raisonnement ils n'auroient qu'à leur dire : Vous vous mocquez de

nous de vous defendre par là. Tout ce que pourroit faire au plus ce souvenir des veritez morales que vous nous avez prêchées, ce seroit de nous assurer qu'on enseigne parmy nous les choses clairement contenuës dans la parole de Dieu. Mais outre qu'on ne demeure pas même d'accord que vous les enseigniez toutes, on vous accuse d'en enseigner d'autres qu'on pretend estre detestables, & corrompre l'efficace & la force de celles que vous faites profession de tenir. Cependant nous ne sçaurions avoir la conscience en repos de l'aveu même de M. Claude, si nous ne sommes assurez que cela n'est pas. Laissez donc là toutes ces veritez qui ne sont point en differend, & venez au point de la question, c'est à dire, montrez-nous ou que ces sentimens qu'on nous represente comme detestables, ne s'enseignent point parmy nous, ou qu'on a raison de les y enseigner, & qu'ils sont conformes à la parole de Dieu. On pretend que vous ne sçauriez faire ny l'un ny l'autre. Défendez vous donc, ou nous allons vous abandonner, quelque loüange que vous vous donniez de nous enseigner de si belles choses pour la sanctification de nos ames, puis qu'enfin c'est de vous-mêmes que nous avons appris, qu'une Eglise doit passer pour corrompue dans la foy, quoiqu'elle enseigne toutes les veritez necessaires au salut, si elle y mêle des erreurs damna- bles; comme la plus grande abondance des meilleures vian- des du monde n'empêche pas qu'un festin ne soit mortel à ceux qui en mangent, si on y a répandu du poison.

C'est ce que le bon sens doit faire dire à tous les Calvini- stes, s'il se trouvoit que les Ministres se voyant dans l'impuif- sance de soutenir les dogmes que l'on refute dans cet ouvrage, s'amusoient à conter les bonnes choses qu'ils ont retenuës de l'Eglise Catholique, au lieu de se défendre du reproche qu'on leur fait d'y en avoir ajoûté de tres-mauvaises.

CHAPITRE IX.

De la dernière voie, qui seroit de se plaindre qu'on ne les attaque que par des conséquences.

J'APPRENS de divers endroits que sur ce que les Calvinistes ont ouï dire qu'on alloit combattre leur morale, ils ré- CHAP. IX.

72 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ,*
 pondent déjà par avance qu'ils sont assurés qu'on ne sçauroit rien trouver à reprendre dans ce qu'ils enseignent positivement, & que l'on sera réduit à l'attaquer par des conséquences, ce qui ne donne point, à ce qu'ils prétendent, un juste sujet de décrier leur doctrine par des termes si durs & si violens.

*Discours de M. Vigier
 p. 33.*

*Dans la Perpetuité
 liv. 2. c. 6. p. 153.*

C'est ce que M. Vigier a aussi voulu marquer, lors qu'il reproche à l'Auteur de la Perpetuité de n'avoir pu parler aussi fortement qu'il a fait contre leur morale, *qu'en se mettant au rang de certains esprits du dernier ordre, qui ont tiré de ridicules conséquences de quelques-uns de leurs dogmes.* Et c'est pourquoy il s' imagine l'avoir bien refuté en le faisant souvenir de ce qu'il a dit luy-même : *Qu'il faut extrêmement distinguer entre les conséquences, & les dogmes formellement soutenus : parce qu'on ne peut pas conclure que ceux qui soutiennent une opinion en soutiennent toutes les conséquences, si ces conséquences sont mal tirées ; & que quand même elles seroient bien tirées, on n'a pas droit de les leur attribuer, s'ils ne les avoient pas, & qu'il ne paroisse point qu'ils les ont veües & qu'ils les ont approuvées.*

Mais ils ne trouveront pas leur compte dans cette voie non plus que dans les autres. Et pour en convaincre tout le monde, il faut distinguer quatre sortes de conséquences, sur lesquelles on peut fonder les reproches que l'on fait à un parti de religion.

1. Celles qui sont expressement avouées par ceux de ce parti.
2. Celles qui le sont virtuellement.
3. Celles qui ne sont ny avouées en propres termes, ny expressement desavouées.
4. Celles qui sont expressement desavouées ; ce qui peut arriver en deux manieres, parce qu'on les peut desavouer ou avec raison quand elles sont mal tirées ; ou sans raison quand on ne le fait que par la honte qu'on a d'avouer ce que l'on prévoit ne pouvoir estre bien reçu.

C'est ce qu'il est nécessaire d'expliquer un peu plus au long, afin de voir manifestement combien seroit injuste la plainte que feroient les Calvinistes qu'on ne les attaque que par des conséquences.

Ce que j'entends par les conséquences du premier genre, c'est qu'entre les divers dogmes qui composent un corps de doctrine

doctrine qui est propre à une société de religion, il y en a qui dépendent des autres, & qui s'en tirent par une suite naturelle. Ainsi dans la religion Chrestienne l'adoration de latric que nous rendons à JESUS-CHRIST est une consequence de la foy de sa divinité : Le dogme des deux volonte, l'une divine, & l'autre humaine, est une consequence de celuy des deux natures : & l'adoration de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, est une consequence de sa presence réelle dans ce mystere. Mais comme ces consequences sont expressement avouées presque par tous ceux qui tiennent les dogmes dont elles dépendent, ce ne sont plus à leur égard de simples consequences, mais des dogmes qu'ils sont obligez de defendre aussi bien que les principes dont ils se tirent.

S'il se trouve donc que ce qu'on reproche aux Calvinistes, & qu'ils voudroient faire passer pour de simples consequences, est de ce premier genre, c'est à dire des consequences expressement avouées par rous leurs auteurs, & dont ils font des dogmes de leur creance qu'ils ont établis par leurs synodes, ne seroient-ils pas ridicules de se plaindre qu'on n'ose combattre leur morale en elle-même, & qu'on ne l'attaque que par des consequences?

J'en dis de même des consequences du second genre qui sont virtuellement avouées. Car j'entends par là ce qui ne se trouve pas en termes exprés dans les auteurs, mais s'y trouve neanmoins en termes tout à fait equivalents, & qu'on ne sçauroit s'empêcher de reconnoître tels. Peut-estre par exemple qu'on ne trouvera dans aucun auteur calviniste, *que celuy qui a esté une fois reçu en grace avec Dieu n'en déchoiroit pas quand il commettrait un inceste ou un parricide*. Ils peuvent bien n'avoir pas spécifié ces sortes de crimes. Mais qui oseroit nier que cette proposition ne soit equivalentement contenuë dans ce dogme que l'on fera voir par tout cet ouvrage estre regardé parmy eux comme une tres-grande verité, *que celuy qui a esté reçu une fois en grace avec Dieu, n'en déchoit point, quelque peché qu'il puisse commettre* : ce que Chamier reconnoist estre le sentiment commun de ceux de sa secte, à qui il a bien l'audace de donner le nom de Catholiques. *Negant Catholici ullo peccato quantumvis gravissimo quemquam receptum in gratiam à Deo excidere à gratia*. Car ne seroit-ce pas renverser les principes les plus clairs de la raison & du sens commun, que d'oser nier

Chamier Passtr. liv.
vi, ch. 12. n. 4.

74 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ,*
 que ces propositions particulieres : *La fornication ne fait point*
décheoir de la grace de Dieu une personne justifiée : l'adultere ne l'en
fait pas décheoir : l'homicide ne l'en fait pas décheoir : le parjure &
le faux témoignage ne l'en font pas décheoir, ne soient équiva-
 lemmement contenuës dans cette proposition generale enseignée
 par les Calvinistes; *Nul peché, quelque grand qu'il soit, ne fait*
décheoir de la grace de Dieu une personne justifiée?

Or ce n'est presque que cela que je fais dans cet ouvrage.
 Je developpe ce que les Calvinistes sont bien aises de renfermer
 sous des termes generaux qui contiennent le même poison,
 que ce qui est proposé en des exemples particuliers, mais d'une
 maniere qui ne fait pas tant d'horreur. Ils se contentent
 pour l'ordinaire d'avouer en general, que les vrais fidelles sans
 décheoir de l'estat de la justification, peuvent commettre
 d'aussi grands pechez contre la premiere & la seconde table
 de la loy, que ceux qui ne sont pas justifiez : cela veut dire
 proprement & effectivement, qu'ils peuvent violer en eux-
 mêmes le temple de Dieu par des pechez d'impureté, souiller
 la couche de leur prochain, faire assassiner leurs amis, adorer
 les faux Dieux, renier JESUS-CHRIST avec execration, sans
 cesser d'estre enfans de Dieu par l'esprit d'adoption qui de-
 meure toujours en eux. Mais quoique la proposition generale
 dise tout cela, elle le dit d'une maniere bien plus couverte,
 qui n'est pas si bien entenduë du peuple, & qui ne luy donne
 pas une si vive impression de l'impieté de ce dogme, que
 quand on l'applique à des exemples particuliers. Les Calvini-
 stes appelleront-ils cela ne les combattre que par des conse-
 quences? On seroit tres-aise qu'ils employassent une si mise-
 rable défaite, puisque rien ne sçauroit mieux marquer com-
 bien une cause est desesperée. C'est comme si un homme pre-
 tendoit que ce ne fust pas combattre directement, mais seule-
 ment par consequence, ce paradoxe des Stoïciens, *Omnia pec-*
cata esse paria, que de montrer qu'il est contre la raison de s'i-
 maginer qu'une parole injurieuse dite par colere soit un aussi
 grand peché, que d'empoisonner son pere, ou de livrer sa pa-
 trie aux ennemis.

Il ne peut donc y avoir de difficulté que sur les deux der-
 nieres sortes de consequences. Or la difference que je mets
 entre la seconde sorte, & ces deux dernieres quand elles sont
 bien tirées, est que je ne mets dans le second rang que les

consequences qui n'ont pas besoin proprement d'une nouvelle proposition pour faire voir leur equivalence aux propositions expressement avouées, parce qu'elles y sont trop clairement enfermées par la simple consideration des termes; comme lors que celles-cy ne font que les propositions generales, dont les consequences sont les particulieres, ainsi que l'on peut voir dans ces exemples. *Tous les hommes ressusciteront: Donc Judas ressuscitera. L'ame de tous les hommes est immortelle: Donc mon ame est immortelle. Tous les crimes sont remis à celui qui reçoit le baptême avec la disposition que Dieu demande: Donc si un parricide reçoit le baptême avec la disposition que Dieu demande, ce peché luy est pardonné.* Au lieu que je reduis aux deux derniers genres celles qui ne se tirent d'une proposition avouée que par l'aide d'une proposition toute nouvelle qui en fait voir la liaison, comme quand je dis: Un homme qui ne fait point de bonnes œuvres ne sçauroit estre justifié par sa foy, selon l'Apostre S. Jacques. Or la foy de celui qui commet des adulteres ou des homicides est encore moins capable de justifier que la foy de celui qui manque à faire de bonnes œuvres. Donc si un fidelle commet des adulteres ou des homicides, sa foy ne le sçauroit justifier. Cette derniere proposition est une consequence claire de la proposition de S. Jacques, mais qui a besoin pour en estre tirée de la seconde proposition, où l'on compare la foy d'un homme qui commet des adulteres & des homicides avec la foy de celui qui manque à faire de bonnes œuvres. On peut aussi prouver que les Calvinistes ruinent la doctrine de S. Jacques, en tirant de la leur par la même voie une proposition toute contraire à celle de cet Apostre. Les Calvinistes enseignent qu'un vray fidelle qui commet des adulteres ou des homicides ne laisse pas d'estre justifié par sa foy. Or la foy d'un homme qui manque seulement à faire de bonnes œuvres est encore plus capable de justifier, que n'est la foy de celui qui commet des adulteres ou des homicides. Donc contre ce qu'a dit S. Jacques, un homme qui ne fait point de bonnes œuvres peut estre justifié par sa foy.

Voilà ce que j'entends par les deux dernieres sortes de consequences, & c'est à celles-là que se doivent reduire les Calvinistes pour se plaindre avec quelque couleur qu'on ne les attaque que par des consequences. Car pour celles qu'ils auroient eux-mêmes avouées ou en termes exprés, ou en termes

76 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ*,
 equivalens, ce seroit une chose ridicule de ne pas voir qu'elles tiennent lieu de dogmes à leur égard, & non de simples conséquences.

Nous n'avons donc à nous justifier qu'à l'égard de ces deux dernières sortes. Et c'est sur quoy je dis, 1. qu'on n'en trouvera que peu de telles dans cet ouvrage, étant presque toutes des deux premiers genres.

Je dis en second lieu, que quand il y en auroit plusieurs des deux derniers genres, les Calvinistes n'auroient sujet de s'en plaindre qu'au cas qu'elles fussent fausses & mal tirées, comme M. Vigier l'a bien reconnu, puisqu'il n'a reproché à l'Auteur de la Perpetuité de *s'estre mis au rang de certains esprits du dernier ordre*, qu'en supposant qu'il n'attaqueroit leur morale, *qu'en tirant comme eux de ridicules conséquences de quelques-uns de leurs dogmes*. Car on n'a jamais appelé de *ridicules conséquences*, celles qui sont claires, certaines & nécessaires. Et ainsi se restreindre comme il fait à trouver mauvais qu'on les attaque par *de ridicules conséquences tirées de leurs dogmes*, c'est avouer tacitement qu'ils n'auront point sujet de se plaindre, si on ne leur en oppose que de bonnes & d'indubitables.

Ils diront peut-estre que l'Auteur de la Perpetuité a reconnu, *que quand même des conséquences seroient bien tirées de quelques dogmes, on n'auroit pas droit de les attribuer à ceux qui soutiennent ces dogmes, s'ils ne les avoient pas, & qu'ils ne paroissent pas qu'ils les ont venues & qu'ils les ont approuvées*. Mais outre que je montrerai plus bas que les Calvinistes se sont osté à eux-mêmes le droit de se servir de cette réponse, il y a bien de la différence entre attribuer à un Auteur une opinion qu'on ne tire de ses principes que par une conséquence qu'il n'avoie point, & qu'on ne sçauroit montrer qu'il ait veu & approuvée, ou combattre ses principes mêmes par cette conséquence, en faisant voir qu'elle en suit nécessairement, & qu'ainsi étant fausse & impie, il faut aussi que ses principes le soient.

Or ce qu'a dit l'Auteur de la Perpetuité ne regarde que le premier de ces deux membres, c'est à dire qu'il est de la bonne foy de ne pas attribuer positivement à un homme ce qu'il n'a jamais soutenu, quoique ce soit une suite nécessaire d'une autre chose qu'il soutient, parce qu'il se peut faire que par un éblouissement d'esprit il ne se soit point aperçu

de la certitude & de la nécessité de cette conséquence. CH. IX.
Mais il n'a point dit qu'on n'ait pas droit de combattre les dogmes d'une secte par les mauvaises conséquences qu'on en tire lorsqu'elles sont bien tirées, & il ne l'auroit pu dire raisonnablement. Car le but qu'on doit avoir en combattant de mauvais dogmes, est de montrer qu'ils sont contraires à la vérité, & rien ne le fait mieux voir que quand on en peut tirer légitimement une conclusion manifestement fautive, étant impossible que la fausseté se puisse tirer de la vérité par une conséquence légitime.

Et ce seroit en vain que les ministres répondroient qu'ils désavouent ces conséquences. Tout ce que cela peut faire au plus, est qu'on ne les leur attribuera pas comme des choses qu'ils soutiennent. Mais tant s'en faut que ce désaveu puisse empêcher l'effet qu'on en prétend tirer pour la réfutation de leurs dogmes, qu'il est avantageux à celui qui les réfute, pourvu, comme je le suppose, que ces conséquences soient bien tirées; puisqu'il fait voir que les conséquences qui suivent naturellement de leur doctrine, sont si visiblement fausses & insoutenables, qu'ils sont obligez eux-mêmes de les désavouer.

Mais de plus il y a souvent beaucoup de mauvaise foy dans ces prétendus désaveux, & on a raison de ne s'y pas arrêter, quand cette mauvaise foy est visible; comme on peut dire qu'elle l'est, lorsqu'un auteur ayant accoutumé d'enseigner expressement une opinion comme une vérité tirée de la parole de Dieu, quand il ne pense qu'à exprimer ses véritables sentimens, il fait difficulté de l'avouer quand il a un adversaire en teste qui luy en montre les absurditez. Or j'espère que l'on reconnoîtra par la suite de cet ouvrage, que si les Calvinistes semblent quelquefois ne pas avouer les conséquences naturelles & nécessaires de leurs erreurs capitales touchant la justification, ce n'est qu'en cette manière, & que même en ces rencontres ils ne se servent que de termes équivoques & captieux qui leur donnent moyen de reprendre sans peine lors qu'on ne les presse pas, ce qu'ils n'avoient fait semblant d'abandonner, que pour ne se pas voir convaincus de l'opposition formelle de leurs dogmes aux notions les plus communes de la piété chrétienne.

André Rivet en est un exemple tout à fait remarquable. Ce

Calviniste qui a toujours esté en tres grande reputation dans sa secte, y a eu deux differens personnages à soutenir : L'un de Professeur en Theologie dans leur Université de Leyde : L'autre de défenseur du Calvinisme contre Grotius pendant une contestation de plusieurs années. Tant qu'il n'a eu qu'à instruire des disciples, & qu'il n'a point eu besoin d'artifice & d'équivoque, il a sincerement exposé toute leur nouvelle doctrine de la justification, la certitude de foy que chaque fidele à d'estre justifié, l'inamissibilité de la justice, & la liaison infailible de la foy avec la perséverance & le salut dans tous les vrais fideles. Et il declare en un endroit que cette doctrine de la justification est le premier article de leur Reformation Pretendue. Mais quand il joue l'autre personnage, ce n'est plus le même homme. Ce ne sont que déguisemens & que defaites. Il se plaint en l'air qu'on les accuse de choses horribles & n'ose dire ce que c'est. Il change l'estat de la question pour avoir lieu de contredire son adversaire. Il déguise & change ce qu'on leur reproche, pour n'en pas demeurer d'accord : & il embrouille tellement son discours en d'autres endroits, que dans la même periode il avoue & desavoue la même chose ; la desavouant en apparence, & l'avouant dans la verité, mais en des termes obscurs & embarrassés. On n'avance rien icy qu'on ne prouve tres clairement en divers lieux de cet ouvrage, & on ne craint point que ces promesses soient trouvées semblables à celles de M. Claude, qui promet toujours des merveilles dans ses prefaces, & qui remplit fort mal dans la suite les esperances qu'il a données.

Enfin pour achever cette matiere des consequences, je soutiens qu'il n'y a point de gens qui soient moins en droit que les Calvinistes, de se plaindre qu'on les attaque mal quand on ne les attaquerait en effet que par des consequences, pourveu qu'elles fussent claires & indubitables.

Car ils n'appuyent eux-mêmes tous les points de religion qui sont en dispute entre eux & nous, que sur des consequences de l'Ecriture que leur prevention leur fait paroître évidentes. Et ils ont fait des volumes entiers contre ceux qui les pressent de montrer dans l'Ecriture les articles de leur foy, comme ils s'y sont engagez, où ils pretendent prouver, que c'est les avoir montrez dans l'Ecriture, que de les en avoir tirez par consequence.

*Dans une lettre à un
Ministre nommé Chan-
cel, imprimée dans son
3. volume.*

C'est le sujet d'un livre que le sieur Daille a fait en françois & en latin, tant il a cru important qu'il fust vu de tout le monde, à qui il a donné pour titre : *De la preuve de la foy par l'Ecriture*. Il entreprend de prouver dans le neuvième chapitre de la première partie : Que tout ce qui se conclut de l'Ecriture évidemment & nécessairement doit estre regardé comme vray & divin, & comme faisant quelque partie de l'Ecriture. *Quidquid ex scripturis dilucide & necessario concluditur, id verum ac divinum & velut aliquam ipsarum scripturarum partem censendum esse*. Et dans le douzième ; Que la foy qu'on a de ce qui est conclu des Ecritures par raisonnement, n'est point appuyée sur la raison humaine, mais sur les Ecritures divines. *Fidem quæ iis adhibetur quæ sunt ex scripturis ratiocinando conclusa, non humana ratione, sed scripturis divinis nisi*. Et dans le treizième ; Qu'afin que la conclusion d'un argument soit crue comme une vérité divine, c'est assez que l'une des propositions dont on la tire soit dans l'Ecriture. *Ad hoc ut argumenti conclusio divina veritatis censeatur satis esse ut propositionum ex quibus ea eruitur, altera extet in scripturis*.

Un Ministre de Xaintonge nommé Chaboscclaie declara la même chose au nom de toute la secte, dans une conference avec le Pere Veron, qu'il fit luy-même imprimer. *Nous tenons*, dit-il, *pour vraie parole de Dieu ce qui s'en recueille par bonnes & valables consequences*.

Vedelius Ministre de Genève dans son livre contre la Methode du Pere Veron, p. 680. soutient la même chose en ces termes. Il est donc vray, dit-il, que Dieu ne propose pas formellement en l'Ecriture cette regle : *Ce qui se tire de l'Ecriture par bonne consequence est article de foy*, ce que Veron demande : mais cette sienne demande est tres inepte. Car attendu que cette regle : *Ce qui se tire des paroles de quelqu'un par bonne & nécessaire consequence, est estimé estre dit de luy-même : & partant ce qui se tire de l'Ecriture par telle consequence peut estre article de foy* : attendu, dis-je, que cette regle appartient à la vérité des connexions, certainement c'est chose tres inepte de demander, qu'on montre en l'Ecriture cette regle qui est de logique & laquelle l'Ecriture demande & presuppõe en son Lecteur, & en celuy qui l'entend, comme une œuvre de raison ou plutôt de Dieu, non moins qu'on presuppõe en celuy qui veut voir quelque chose qu'il se serve des yeux.

CHAP. IX.

En son traité de l'Écriture Sainte, liv. 5. ch. 13. p. 638.

Mestrezat Ministre de Charenton n'enseigne pas moins expressément, que ce qui se tire des paroles d'un auteur par une bonne consequence, n'y est pas moins contenu que s'il y estoit en termes formels. D'où il s'ensuit manifestement, qu'on ne fait point de tort à un auteur de le luy attribuer. *Plusieurs*, dit-il, *de nos adversaires employent aujourd'huy contre nous cette chicanerie, nous demandant que nous montrions en l'Ecriture Sainte les articles de nostre confession de foy mor à mor. l'appelle cela chicanerie, parce qu'une chose n'est pas moins contenue en un écrit, si elle y est par consequence forte & évidente, que si elle y est par termes formels.*

C'est donc le sentiment commun des Calvinistes & qui leur est de telle importance, que c'est sur cela qu'ils fondent toute leur pretendue Reformation de la religion Chrestienne par la parole de Dieu : *Que tout ce qui se tire de la parole de Dieu par une consequence necessaire est parole de Dieu.* Et comme ils ne trouvent point cette regle dans l'Ecriture, ils sont reduits à l'établir sur ce principe general, qu'ils regardent comme clair & indubitable : *Que ce qui se deduit des paroles de quelqu'un par bonne & necessaire consequence est censé estre dit par luy-même :* ou comme l'exprime Mestrezat : *Qu'une chose n'est pas moins contenue en un écrit, si elle y est par consequence forte & necessaire, que si elle y estoit en termes formels.*

Or cela estant, peuvent-ils trouver mauvais, s'ils ne sont tout à fait déraisonnables, qu'on use à leur égard de la regle qu'ils établissent eux-mêmes comme estant *l'œuvre de Dieu*, ainsi que l'appelle Vedelius, & que suivant cette regle on attribue à leurs Docteurs comme s'ils le soutenoient en termes formels, tout ce qui se peut tirer de leurs opinions par une bonne & legitime consequence ? Ils sont assez temeraires pour attribuer au S. Esprit, ce qu'ils tirent de l'Ecriture par de tres mauvaises consequences, qui doivent sauter aux yeux du moindre artisan de leur parti, & qu'aucun des Peres n'a apperçues ; & ils pretendront qu'on leur fait injure, en leur imputant ce qui se tire par une bonne & legitime consequence des livres de tous leurs Docteurs. Car c'est au moins de cette maniere que toutes les erreurs & les impietez qu'on leur reproche dans cet ouvrage ont esté enseignées par tous les Theologiens Calvinistes qui ont écrit de ces matieres. Je dis *au moins* ; parce qu'on verra dans la suite qu'elles y sont presque toutes non seulement

seulement de cette sorte , mais en termes exprés ou équi- CHAP. X.
valens.

Après tout néanmoins comme je croy leur regle faulſe , je n'ay point voulu user du droit qu'elle me donnoit de leur imputer les consequences qu'ils n'avoient point, quelque évidentes & nécessaires qu'elles puissent estre. Je m'en sers seulement pour faire voir la fausseté de leur doctrine , comme on juge d'une source corrompue par les eaux empoisonnées qui en sortent , & non pour leur attribuer ces consequences, ou desavouées ou non avouées , comme des dogmes qu'ils soutiendroient positivement.

Je me reduits donc à deux choses touchant ces dernières sortes de consequences. L'une qu'ils sont obligez d'y répondre sincèrement & de bonne foy , en faisant voir qu'elles sont mal tirées , & que leur doctrine de la justification n'engage point à des choses si contraires à la piété. L'autre que s'ils ne le peuvent faire, ils ne sçauroient demeurer Calvinistes, sans se faire eux-mêmes leur procès , & sans estre condamnés par leur propre jugement : ce qui est le caractère des heretiques , selon S. Paul.

CHAPITRE X.

*Réponse à quelques plaintes que l'on prévoit que les Calvinistes
pourront faire.*

JE ne sçay si les Ministres me sçauront gré de leur avoir épargné la peine qu'ils auroient prise inutilement s'ils s'estoient engagez à justifier leur morale par les mauvaises voies dont il a esté parlé dans les chapitres precedens : mais je suis assuré que si malgré les avis qu'on leur a donnez , ils ne laissent pas de les prendre faute de meilleures , ils ne feront que donner de nouvelles preuves de leur foiblesse , & de la fausseté de leur Reformation.

Sans doute que M. Claude s'imagine avoir quelque chose de plus fort à nous opposer ; & je ne sçauois croire que ce soit dans la veüe de se sauver par des suites de cette nature, qu'il ait osé dire d'une maniere si fiere & si injurieuse tout ensemble , que quand il l'aura entrepris , il pretend justifier si

82 Liv. I. *Le renversement de la Morale de Iesus-Christ,*
 bien les maximes de leur morale, *que si M. Arnauld est capable*
d'avoir de la confusion il en aura assurément de les avoir attaquées
d'un air si outrageant & si envenimé.

C'est ainsi que M. Claude pratique à son ordinaire la moderation & la charité chrestienne, qu'il se vante par tout d'observer tres-religieusement. C'est par un mouvement de ces vertus qu'il luy plaist de douter si ses adversaires ne sont point du nombre de ceux dont le Prophete dit, *qu'ils ont le front d'une débauchée, & qu'ils ne savent ce que c'est que de rongir.* Une injure si sanglante, qui luy est peut-estre échappée sans y penser, tant il a d'habitude à dire des choses offensantes sans aucun sujet, estoit tres-propre à accompagner cette magnifique promesse de justifier si bien les maximes de leur morale, que ceux qui les ont attaquées auront assurément sujet d'en avoir de la confusion. Mais comme on n'a pas l'esprit assez penetrant pour prevoir ces terribles réponses de M. Claude, on les attendra en patience : & cependant pour achever celivre, il est à propos de prevenir encore quelques plaintes que les Ministres pourront faire, & qu'il est plus facile de prevoir.

I. Ils pourront dire que le titre du livre n'est pas propre à les attirer, parce qu'on les y appelle d'un nom que l'on sçait bien qu'ils n'aiment pas. Mais il n'y a rien de plus facile que de leur faire voir l'injustice de cette plainte par trois raisons qui ne souffrent point de repartie.

La premiere est, qu'il n'est pas juste que l'Eglise se prive de ses avantages pour épargner leur delicatesse. Or la veritable Eglise a cet avantage entre autres sur les sectes nouvelles qui ont déchiré son unité, qu'elle s'est toujours maintenüe dans la possession du nom de Catholique, au lieu que chaque secte est appelée du nom particulier qui marque sa nouveauté, & qui est pris ordinairement de celui qui en a esté le premier auteur, ou le plus puissant appui.

S. Augustin fait valoir en divers lieux cette marque de la vraie Eglise. *Il n'y a, dit-il, qu'une Eglise Catholique, à laquelle tous les autres sectes d'heretiques imposent differens noms, au lieu que chacune d'elles a son propre nom quelle ne peut desavouer. Ce qui fait connoître au jugement des personnes équitables, à qui appartient le nom de Catholique qu'elles voudroient toutes s'attribuer.* Et en un autre endroit répondant aux Pelagiens qui trouvoient mauvais qu'on leur donnast ce nom de secte, & quis'en vou-

De milie. credendū. 7

*Operis ult. in Julian.
 lib. 1. n. 75.*

par les erreurs des Calvinistes touchant la justification. 83

loient consoler sur ce que les Ariens appelloient les Catholiques Athanasiens; Les Catholiques, dit-il, ne sont appellez Athanasiens que par les Ariens & non par les autres heretiques. Mais pour vous ce ne sont pas les Catholiques seulement, mais même les autres heretiques differens de vous en sentimens, qui vous appellent Pelagiens, comme les Ariens sont appellez de ce nom par toutes les heresies aussi bien que par l'Eglise Catholique.

CHAP. X.

Et S. Hierôme avant S. Augustin. Lorsque vous trouverez des personnes qui se disent Chrestiens, qui ne tirent point leur nom de Iesus-Christ, mais de quelque autre, comme ceux qu'on appelle Marcionistes, Valentinien, &c. Sachez que ce n'est point la l'Eglise de Iesus-Christ, mais une synagogue de l'Antechrist. Car de ce qu'ils se sont établis depuis l'Eglise, c'est un signe que ce sont ceux dont l'Apostre nous a prédit la venue.

Dialog. contra Lucif.

Et S. Pacien avant S. Jérôme, dans une de ses lettres contre les Novatiens. Par quel titre connoistrois-je l'assemblée de mon peuple si elle ne s'appelloit Catholique? Chrestien est mon nom, & Catholique mon surnom.

Et S. Athanase avant S. Pacien. Nous sommes appelez Chrestiens du nom de JESUS-CHRIST, mais c'est avec raison que ceux qui tirent d'ailleurs l'origine de leur foy s'appellent du nom des auteurs de leur doctrine.

Orat. 2. contre Ariens

Et Lactance avant S. Athanase. Ceux qui s'appellent Phrygiens, ou Novatiens, ou Valentinien, ou de quelque autre nom, cessent d'estre Chrestiens, parce qu'ayant perdu le nom de Christ ils ont des noms d'hommes.

Laet. lib. 4. cap. 30.

Et avant Lactance S. Irenée. Les Simonien sont appellez ainsi du nom de Simon l'auteur de leur Secte impie, dont les faux Gnostiques ont pris leur commencement. Les Valentinien n'estoient pas avant Valentin, ny les Marcionites avant Marcion, ny les autres heresies avant ceux qui les ont inventées.

Lib. 1. cap. 20.

Lib. 3. cap. 4.

Et S. Justin avant S. Irenée. Il y a eu & il y a encore bien des gens, qui se couvrant du nom de Iesus-Christ, enseignent & pratiquent plusieurs choses pleines d'impieeté & de blasphème. Et ce qui les distingue de nous, est que chacun d'eux est appelle du nom de ceux qui ont esté les premiers auteurs de chaque dogme & de chaque secte.

Dialog. cont. Tryph.

Nous ne sommes donc pas resolu, parce que ces Messieurs s'avisent quelquefois de ne pas trouver bon qu'on les appelle Calvinistes, de changer le langage de nos Peres, & d'oter à

l'Eglise les avantages qu'elle s'est toujours conservez.

La seconde raison, qui fait voir d'une maniere encore plus convainquante le peu de sujet qu'ils auroient de faire cette plainte, est qu'ils ne font eux-mêmes nul scrupule d'appeller du nom de leurs auteurs, les sectes qui ne sont pas de leur communion, comme les Brounistes, les Mennonistes, les Arminiens, les Sociniens, & autres semblables. Et ce qui condamne encore plus leur delicatesse, c'est qu'au même temps qu'ils declarent qu'ils sont prests de recevoir les Lutheriens dans leur communion, & qu'ils les regardent comme leurs freres en JESUS-CHRIST; ils ne croient point leur faire injure en leur donnant le nom de Lutheriens. Quel droit donc ont-ils de donner à ceux qui les ont precedez dans l'œuvre de la Reformation le nom de Luther, & de ne pas vouloir qu'on leur donne à eux celuy de Calvin? Y eut-il jamais une injustice plus manifeste?

La derniere raison est, que tous les Protestans ne sont pas engagez dans la pluspart des impietez & des erreurs qui sont refutées dans ce livre, & qu'elles sont particulieres à ceux qui sont distinguez des autres par le nom de Calvinistes, sans même qu'on les puisse attribuer à tous ceux qui s'appellent Reformez, parce que les Arminiens qui se sont declarez contre la plus grande partie de ces erreurs, ne pretendent pas moins de droit au titre de *Reformez*, que le plus grand corps de la secte dont ils ont esté retranchez qui a retenu avec raison le nom de Calvinistes, comme les divers partis qui s'estoient formez parmy les Donatistes ayant chacun leur nom particulier, de Maximianistes, de Rogatistes, le nom de Donatistes estoit demeuré à la société la plus nombreuse qui avoit rejeté les autres de sa communion. Il falloit donc éviter les équivoques, & n'attribuer le renversement de la morale de JESUS-CHRIST qu'on avoit dessein de représenter, qu'à ceux précisément qui s'en estoient rendu coupables; & c'est ce qu'on ne pouvoit faire avec justice, qu'en les designant comme on a fait par le nom de Calvinistes.

II. Si c'est M. Claude qui entreprend de nous couvrir de confusion en defendant leur morale, il y a lieu de s'attendre qu'il nous pourra faire un procès sur ce qu'on rapporte souvent ce qui a esté dit contre eux par les Remonstrans ou Arminiens. Il en pourra prendre sujet de représenter comme

une chose fort étrange, que des Theologiens qui ont autrefois témoigné beaucoup de zele pour la doctrine de S. Augustin, ont maintenant recours aux plus grands ennemis de cette doctrine pour rendre odieux ceux qu'ils ont entrepris de décrier, en leur faisant les mêmes reproches que leur ont fait autrefois les Arminiens.

Mais il n'y auroit rien de plus mal fondé que ces declamations. Car il y a bien de la difference entre rapporter historiquement quelques sentimens d'un auteur qui peuvent estre raisonnables, quoy qu'il en ait d'autres mauvais, & s'appuyer sur son autorité pour établir ces sentimens. Or on ne trouvera point qu'en tout cet ouvrage on ait jamais rien allegué des Arminiens, en pretendant que leur autorité dût estre un motif aux Calvinistes d'abandonner les dogmes, dont les Arminiens avoient reconnu la fausseté. On avoit que si on s'estoit servi de cette sorte de preuve M. Claude auroit droit de dire qu'il faut que nous en soyons bien dépourvus pour en employer de si foibles, en voulant qu'ils se rendent à l'autorité de ceux qu'ils ont chassés de leur communion à cause de leurs erreurs, & qui ont témoigné tant de pente à favoriser les Sociniens. Mais il n'y a rien de plus éloigné du dessein qu'on a eu en rapportant diverses choses des livres des Remonstrans. On ne l'a fait que pour s'assurer davantage des sentimens des Calvinistes, en representant fidèlement ce qui s'est dit sur ce sujet de part & d'autre; les objections qui ont esté faites aux partisans du Synode de Dordrecht, & leurs réponses; les passages de l'Ecriture dont on s'est servi contre eux, & les solutions qu'ils y ont apportées. Le bon sens fait assez voir que rien n'estoit plus propre pour découvrir les veritables pensées de ceux dont on avoit entrepris de combattre la morale, & qu'on n'a point du se mettre en peine des qualitez personnelles de ceux qui proposoient ces objections ou ces passages, puisqu'il ne s'agit que de quelquel engagez qu'ils puissent estre en d'autres erreurs, on n'en a pas moins de droit de s'en servir, comme de moyens pour apprendre par les réponses des Calvinistes ce qu'ils croient là-dessus, & pour leur oster tout lieu de se plaindre qu'on leur impose, lorsqu'on pretend que pour soutenir leurs méchans dogmes, ils sont réduits à éluder des textes formels de la parole de Dieu par de pitoyables chicaneries.

III. Peut-estre tourneront-ils encore d'une autre sorte, ce qui

86 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ*, regarde les Remonstrans, & qu'ils diront qu'on n'a fait que copier leurs livres; & cela sous ombre qu'on les combat en quelques endroits par les mêmes passages de l'Ecriture, que les Arminiens leur ont autrefois objectez. Mais qui ne voit combien ce reproche seroit peu raisonnable & peu chrestien?

Car premierement, les passages de l'Ecriture sont des preuves inartificielles que l'on ne fait point, mais que l'on suppose, & dont on a toujours droit de se servir pour détruire les erreurs opposées aux veritez que le saint Esprit y enseigne, quand d'autres les auroient employez un million de fois pour le même effet, sans qu'on puisse dire raisonnablement que ce soit les copier.

2. Tout homme qui lit d'un œil chrestien les livres ou l'on traite des matieres de religion, n'y doit considerer autre chose que la verité ou la fausseté, pour se rendre à ce qu'il reconnoist clairement estre véritable, & rejeter ce qu'il voit évidemment estre faux. Et c'est à quoy il n'importe que ce qui se trouve dans un livre ait esté dit, ou n'ait pas esté dit par d'autres. Cela ne peut regarder au plus que la reputation de l'auteur: & c'est ce qui ne doit gueres toucher ceux qui n'ont en veüe dans leur travail que la gloire de Dieu & le bien des ames.

3. Si on n'a fait que copier dans cet ouvrage ce qu'ont dit autrefois les Remonstrans sur cette même matiere, il sera bien facile aux Ministres d'y répondre en peu de temps, puisque leurs confreres de ce temps-là, n'ayant laissé aucun livre des Remonstrans sans repartie, ils n'auront de leur coûté qu'à copier leurs réponses. Et c'est où on les attend, parce qu'on est bien assuré que s'ils n'ont que cela à dire, ils ne satisferont gueres ceux de leur parti. Car il est vray qu'on n'a pas cru devoir omettre quelques preuves des Remonstrans qui ont paru solides contre la liaison infailible de la perseverance & du salut avec la vraie foy. Mais outre qu'on a tâché de les pousser avec plus de force, & de les mettre dans un plus grand jour que n'ont fait les Remonstrans, on pretend avoir tellement ruiné toutes les defaites que les Calvinistes ont employées pour éluder ces preuves, & démêlé si clairement les equivoques dont ils se sont efforcez de se couvrir, qu'ils verront peut-estre quand il y faudra repliquer, qu'on a fait quelque chose de plus que copier les Arminiens.

IV. Enfin il n'est pas difficile de prévoir que les Calvinistes feront tous leurs efforts pour détourner ceux de leur parti de la lecture de cet ouvrage en se plaignant qu'on s'y est servi pour decrier leur morale, de termes violens & odieux. M. Claude l'a déjà fait par avance; & il paroît par tous ses livres que c'est toujours en cela qu'il met le plus fort de sa cause en tâchant de faire pitié, comme si on l'avoit traité d'une manière outrageuse, & prétendant par là détourner l'esprit des Lecteurs de la considération du fond des choses où il ne peut empêcher qu'on ne voye qu'il a tort. Et voicy la voie qu'il tient pour réussir dans ce procédé. Il détache du livre de son adversaire les termes qu'il veut faire passer pour injurieux. Il dissimule les raisons qu'on a eues de son servir, & de là sans autre examen il en conclut, qu'on est en colere, qu'on est emporté, qu'on blesse la vertu & la moderation chrestienne, & qu'on est presque sans cesse dans des mouvemens convulsifs qui sont bien contraires à cette tranquillité d'ame que la véritable morale nous recommande.

Mais pour le convaincre que cette sorte de réponse n'est pas si satisfaisante qu'il se le persuade, il nous permettra de luy représenter qu'elle ne peut estre fondée que sur une manière de raisonner tout à fait contraire au bon sens, ou sur une maxime évidemment fausse & qu'il est luy-même bien éloigné d'observer.

Car il s'agit de sçavoir si de ce qu'un auteur dit quelquefois, que le raisonnement de son adversaire est ridicule, ou que sa pretension est extravagante, ou qu'il n'y a pas de sens commun dans une réponse, ou qu'une accusation sans preuve est une insupportable calomnie, ou qu'une opinion est detestable, ou qu'un nouveau dogme des heretiques de ce temps est un paradoxe impie, on a droit de conclure, que cet auteur est toujours en colere, & que c'est un emporté qu'une passion animée met presque sans cesse dans des mouvemens convulsifs.

Or il est clair qu'on ne sçauroit conclure, que cet auteur est un emporté, de ce qu'il s'est servi de ces termes, qu'en vertu d'une proposition sous-entendue qui peut estre ou particuliere ou generale. La particuliere seroit. Ceux qui se servent de ces mots le sont quelquefois n'en ayant point de juste sujet, mais seulement par emportement & par colere. Et la generale seroit. On ne se sert jamais de ces mots que par emportement & par colere, & ils

M. Claude a donc à choisir laquelle de ces deux propositions il veut qu'on sousentende, pour conclure comme il fait, que M. tel écrit par emportement & par colere.

Si c'est la premiere, voicy quel sera son argument.

Ceux qui se servent de ces mots le font quelquefois sans en avoir de juste sujet, & seulement par emportement & par colere. Or M. tel s'en est servi. Donc il écrit par emportement & par colere.

M. Claude est trop habile pour ne pas voir tout d'un coup combien ce raisonnement seroit ridicule, & ainsi je ne pense pas qu'il voulust qu'on le luy attribuaist.

Il faut donc qu'il prenne que c'est la derniere proposition qu'on doit sousentendre pour appuier sa conclusion, qui est que celui auquel il répond est toujours en colere; & voicy en ce cas quel sera son raisonnement.

On ne se sert jamais des mots d'extravagance, de manquement de sens commun, d'impicté, & autres semblables dont les hommes ont accoutumé de s'offenser, que par emportement & par colere. Or Monsieur tel s'en sert. Donc il écrit par emportement & par colere.

Cet argument est bien different de l'autre. Car il faut avouer que la forme en est tres-bonne, & qu'il conclut tres-directement & tres-necessairement, pourvu qu'il n'y ait rien que de vray dans les deux premieres propositions.

Tout se reduit donc à examiner la verité ou la fausseté de la maxime generale qu'il a du sousentendre, qui est que les mots dont il prend sujet de dire qu'on est en colere, & qu'on écrit d'une maniere aigre & pleine de marques d'animosité, doivens estre absolument bannis des disputes de Theologie, & qu'on ne s'en sert que par emportement & par colere.

Or quoique la fausseté de cette maxime generale soit assez claire d'elle-même, je veux bien la faire voir encore à M. Claude par trois sortes de preuves, pour luy oster s'il se peut, l'envie de se laisser aller à ces reproches si mal fondez. La premiere sera l'exemple d'une personne qu'il ne méprisera pas, puisque c'est M. Claude luy-même: La seconde, l'exemple des plus celebres auteurs de sa secte: Et la troisieme, la raison qui nous apprendra que bien loin que ces termes fussent estre bannis des disputes de Theologie, il n'y a point

d'occasion

d'occasion où il soit plus permis , & même plus nécessaire CHAP. X.
de les employer.

On peut dire sans faire tort à M. Claude que c'est l'homme du monde qui fait le moins de reflexion sur les conséquences qu'on peut tirer contre luy-même de ce qu'il avance contre les autres. Car si les termes qui le font tant crier qu'on l'outrage scandalusement , sont des preuves suffisantes qu'on n'écrit que par colere , & qu'on est presque toujours dans des mouvemens convulsifs , quel jugement veut-il qu'on fasse de luy-même , puisqu'il est certain, comme on l'a déjà fait voir , que les termes qu'il employe par tout contre ses adversaires , sont beaucoup plus durs que tous ceux dont il se plaint. Et il n'en faut point d'autre preuve que ses plaintes mêmes, dont l'expression aigre & envenimée va bien au delà de ce qu'il trouve si injurieux dans ce qu'on a dit , ou contre l'illusion de sa rhétorique , ou contre la foiblesse de ses preuves , ou contre l'absurdité de ses réponses , ou contre la fausseté de ses raisonnemens.

Pour l'en convaincre il ne faut que luy demander , si les reproches d'un défaut de mœurs ne doivent pas estre plus sensibles à un Chrestien que les reproches d'un défaut d'esprit, & si ce n'est pas un effet de la corruption de l'homme , de ce qu'il y en a beaucoup qui en jugent autrement , & qui se trouvent plus offensez quand on les accuse d'avoir fait un raisonnement ridicule , & où il n'y a pas de sens commun , que si on leur imputoit d'avoir voulu se vanger de leur ennemi en le noircissant par des calomnies. Il reconnoitra sans doute qu'un Chrestien est plus en droit de se tenir offensé quand on le taxe d'un défaut contraire à la pieté Chrestienne , que quand on l'accuse d'avoir raisonné en quelque rencontre d'une maniere contraire au bon sens.

C'est par cette regle qu'il se doit juger. Dans la deuxième réponse il reproche à un Docteur de Sorbonne , d'avoir du chagrin contre les principaux mysteres de la religion chrestienne ? N'est-ce pas l'accuser d'estre un libertin ? Il tâche de le faire soupçonner de ne pas croire la Transsubstantiation , & d'en écrire seulement par politique , & par une prudence de la chair & du sang. Dans la preface de son livre contre le P. Noüet , il prend sujet de ce qu'on parle souvent contre les Calvinistes de confirmer ce même soupçon , qu'on est d'intelligence avec eux , par

90 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jésus-Christ*, l'infame comparaison d'une femme déréglée, qui affecte de parler contre celui qu'elle aime pour cacher sa passion. Il continué dans cette troisième réponse, quoy qu'avec un peu plus de retenuë, à cause des reproches qu'on luy en a faits, d'entretenir le monde au moins pour le passé dans ces mêmes jugemens temeraires & criminels. Il dit dans la Preface, *que ces Messieurs se sont assez declarez contre eux pour ne laisser plus de lieu désormais de les soupçonner de collusion*. C'est à dire qu'il entreprend de justifier sa première calomnie, en prétendant qu'avant le dernier livre de la Perpetuité il y avoit lieu de les en soupçonner.

Il le fait d'une autre manière dans son dernier chapitre, en se faisant honneur de ce qu'il n'a pas reproché à ce Docteur les écrits publics qu'on a faits contre luy, où on l'accuse formellement d'avoir choqué la doctrine de la Transsubstantiation & de la présence réelle. Et afin que personne n'ignore ce qu'il auroit pu prendre s'il eust voulu pour fondement de ses impostures, il met à la marge que ce livre estoit intitulé : *Port Royal & Genève d'intelligence contre le S. Sacrement de l'Autel*. Il prétend encore qu'on luy est fort redevable de ce qu'il n'a pas dit, que depuis peu on a traité publiquement dans une Lettre imprimée sa foy sur l'Eucharistie de suspecte. Comme si d'une part ce n'estoit pas apprendre au monde ce qu'on est bien aise qu'il sçache, que de le marquer si expressement en feignant de ne le vouloir pas dire par une fade figure de rhétorique : & comme si de l'autre, le crime qu'ont commis les premiers auteurs d'une si horrible calomnie pouvoit excuser la malignité de celui qui la renouvelle. Voudroit-il bien qu'on en usast de même pour luy ?

page 901.

Idem.

Mais laissant là ce qu'il a voulu un peu plus cacher dans cette dernière réponse, & ne nous arrêtant qu'à ce qu'il y reproche ouvertement à l'Auteur de la Perpetuité en plusieurs endroits, il ne peut nier que ce ne soient des défauts de mœurs qui blessent la vertu & la piété, puisqu'il les appelle *des excès qui ne conviennent gueres à un homme qui veut apprendre aux autres les véritables règles de la vertu & de la moderation*, & qu'il luy attribue *une passion animée qui le met presque sans cesse dans des mouvemens convulsifs qui sont bien contraires à cette tranquillité d'ame que la véritable morale nous recommande*. Il ne luy suffit pas aussi de dire que les censures de cet Auteur ne sont pas raisonnables, ce qui pourroit

estre un défaut d'esprit, il faut qu'il en cherche la cause justes dans son cœur, en pretendant dès la premiere ligne de sa réponse, *que ce qui l'a fait préjuger en quelque sorte que ces censures ne seroient pas raisonnables est la colere qui regne par tout son livre.* C'est par ces traits de moderation & de patience chrétienne qu'il la commence & qu'il la finit. Il n'est pas ordinaire qu'on se mette si-tost en humeur de dire des injures. Mais pour M. Claude, le premier compliment qu'il fait à un Docteur, dont il entreprend de refuter le livre, est de dire *que la colere y regne par tout*, & il a jugé à propos pour le quitter comme il l'avoit abordé, de repeter de semblables civilités dans le dernier chapitre de cette même réponse, en luy imputant d'avoir écrit *d'une maniere si aigre, si échauffée, & si pleine de marques d'animosité, qu'il vaut mieux laisser là ses outrages & en faire un sacrifice à la pieté, à la patience, & à la charité chrestienne, que d'entreprendre de les repousser.*

Il est sans doute que selon les regles de la Morale de JESUS-CHRIST ces accusations sont plus offensantes que celles d'avoir mal raisonné, d'avoir fait une exclamation mal à propos, ou d'avoir pris à contre-sens le passage d'un Auteur. S'il croit donc qu'on n'a pu luy reprocher ces sortes de défauts sans estre en colere, quel droit ne donne-t-il point de le regarder comme un homme incomparablement plus emporté, luy qui en fait de beaucoup plus injurieux & plus offensans ? Mais il est tres-faux qu'il faille estre *dans les mouvemens convulsifs d'une passion animée*, comme le pretend M. Claude, pour donner aux choses le nom qu'elles meritent dans la verité, & pour traiter d'extravagant ou d'impie ce qui le seroit en effet. Et il est vray au contraire, qu'il n'y a que la passion & l'emportement qui puisse faire dire à un homme, *que la colere regne par tout dans un livre*, & que celui qui la fait, *est presque toujours dans les mouvemens convulsifs d'une passion échauffée*, sans avoir aucune autre preuve qu'il ait agi par colere, que ce qu'il a pu faire sans émotion, & par le seul zele de défendre sa religion & sa foy.

* Mais quoyqu'il en soit de ce differend particulier, il est certain au moins que M. Claude doit tenir pour fausse cette proposition generale: *Que les termes qui paroissent durs, doivent estre bannis des disputes de Theologie, & qu'on ne s'en peut servir que par emportement & par colere*; & qu'il n'a pu la supposer dans

son argument contre les pretendus emportemens de l'Auteur de la Perpetuité, & contre ceux qui s'efforceront de décrier leur morale par des termes qu'il appelle *violens & odieux*, qu'en se condamnant luy-même.

2. L'exemple des premiers Auteurs de la Pretenduë-Reformation, est encore plus puissant pour contraindre M. Claude de renoncer à cette maxime. Car il n'y eut jamais rien de plus dur, de plus outrageux, & même de plus insolent que leur maniere d'écrire. Luther qui en a esté le chef, n'a pas épargné les Rois qui luy avoient fait l'honneur d'écrire contre luy. *On ne sçait*, dit-il dans sa réponse à Henry VIII. Roy d'Angleterre, *si la folie peut-estre plus folle, ou la stupidité plus stupide, que l'est la teste de nostre Henry. Il doit s'imputer si je le traite si durement. Car il ne m'a pas attaqué avec un cœur de Roy, mais avec une impudence d'un valet & d'une friponne. Cette pourriture & ce ver de terre ayant blasphémé contre la Majesté de mon Roy, j'ay droit de barboüiller sa Majesté Angloise, de sa boüe & de son ordure.* Ius mihi est Majestatem Anglicam luto suo & stercore conspergere.

Il luy donne des démentis avec une effronterie inconcevable. *Je dis nettement & sans me cacher, que ce Henry Roy d'Angleterre en a menti, & qu'il joue plus le personnage d'un ridicule bouffon par ses mensonges que celui d'un Roy.* Et en un autre lieu. *Il seroit honteux que la plus vilaine courtisane mentist avec tant d'impudence, & s'emportast en de si grands excès de folie.* Tout le livre est plein de semblables civilités: Et c'est parmi ces emportemens qu'il fait le Prophete, & qu'il assure qu'il a tiré du ciel sa doctrine. *Je suis certain*, dit-il, *que j'ay reçu mes dogmes du ciel. Ils subsisteront, le Pape tombera par terre malgré tous les diables. Ils m'ont engagé de leur faire la guerre, ils auront donc la guerre. Ils ont refusé la paix que je leur avois offerte, ils n'auront donc point la paix. Je laisse à Dieu de voir qui en sera plutôt las, ou de Luther ou du Pape. Il me plaist d'estre ainsi orgueilleux en Iesus-Christ, contre ces sots & ineptes Roitelets, & je le seray d'autant plus, que je verray qu'ils entrent plus en fureur.*

Les autres n'ont pas esté plus retenus: & l'on peut dire dans la verité qu'ils n'ont point eu de moyens plus efficaces pour séduire les peuples, & les revolter contre l'Eglise que leurs invectives sanglantes contre la religion Catholique, tant pour décrier les veritez de sa foy en les proposant d'une maniere odieuse, pleine de malignité & de calomnie, que pour exciter

Je mepris & la haine contre tous les Pasteurs de l'Eglise, en declamant avec fureur contre les vices des mercenaires dont l'Eglise n'a jamais esté exempte. Leur coustume ordinaire estoit d'appeller la Messe un sacrilège abominable, & l'abomination même predite par Daniel; la consecration, un enchantement de magie; l'Hostie, un Dieu de pain; l'adoration de JESUS-CHRIST dans le S. Sacrement, une detestable idolatrie; le purgatoire & les prieres pour les morts, un trafic infame; l'invocation des Saints, une insupportable injure qu'on faisoit à JESUS-CHRIST; les vœux monastiques, une invention sortie de la boutique de Satan; la defense de certaines viandes en de certains jours, une doctrine de demons & d'apostats en la foy; les ceremonies du baptême pratiquées par tous les Peres, des tours de batteleurs, & des profanations du Sacrement institué par JESUS-CHRIST; la confession, une bourrellerie des consciences; les ordres sacrez, la marque de la beste; l'Eglise Catholique, la grande prostituée, la Sodome, l'Egypte, & la Babylone de l'Apocalypse & des Prophetes; le Pape, l'Antechrist; les Evêques Catholiques, les ennemis & les corrupteurs de l'Eglise; les autres Ecclesiastiques, les Pretres de Baal; les Theologiens, des asnes & des Sophistes; les Religieux, les sauteeles sorties du puits de l'abyssme; & tous les Catholiques generalement, les Philistins, les adversaires du peuple de Dieu, des superstitieux, & des idolatres.

Que s'ils ont traité l'Eglise d'une maniere si injurieuse, ils n'ont pas fait paroistre moins d'emportement en écrivant les uns contre les autres.

Luther le Patriarche de tous ces Reformateurs, a cru traiter les Sacramentaires si:lon leur merite en les appellant *des pourceaux, des chiens, des idolatres, des asnes privez de raison, des tenebrions, des spectres & des lutins, des fous, des insensez & des frenetiques, des engeances de viperes, des tueurs d'ames, des ennemis du Fils de Dieu, des Turcs & pires que des Turcs, des dogues d'enfer, des loups ravissans, envoyez & obsedez par Satan, qui presentent le diable au lieu de prescher Dieu, qui sont moins d'estat du Fils de Dieu, qu'Arius & que Mahomet, & que le diable anime contre Jesus-Christ & fait avancer à coups d'esperon.*

Luther diss. de Euch.

Les Sacramentaires de leur costé, n'en ont pas moins dit des Lutheriens. Calvin dit, *que ce sont des brusaux qui n'ont pas seulement une goutte de pudeur, qui ne craignent ny le jugement de*

Calvin ult. admon. ad PP. est. bal. am.

Dieu, ny celui des Anges, qui sont pleins d'une passion furieuse, d'une inconstance ridicule, d'un enivrement aveugle, d'une malice de chien, d'un orgueil de diable, des bestes feroces dépouillées de toute humanité, des entestez, des cyclopes, une superbe conspiration de geans, des aboyeurs, des frenetiques, des opiniastrés, des bestes. Et écrivant contre un autre Lutherien il dit, que ce sont de méchans hommes, des enragez, des esclaves de Satan, que le diable a horriblement enforcelez, des chiens, des fripons, & des esprits impurs. Beze n'a pas voulu ceder à son Maistre en cette maniere d'écrire dont nous prions M. Claude de nous dire son avis. Car les titres d'honneur qu'il donne à un celebre Ministre Lutherien, est de l'appeller Polypheme, une Gwenon, un homme monté sur des eschasses, un grand asne qui porte un chapeau, un chien dans un bain, un sophiste asinissime, un impudent frippon, un sycophante effronté, une beste, un masque, un asne à deux pieds, un faquin, un monstre composé de la nature d'un singe & de celle d'un asne sauvage, un animal carnacier, un cyclope, un furieux, un pendard, qui merite d'estre pendu au premier arbre.

Je n'ay voulu apporter d'exemples que des saints de M. Claude, Luther, Calvin, Beze. Il luy plaira donc de nous dire en quel estat estoit l'ame de ces excellens serviteurs de Dieu, lorsqu'ils écrivoient de ce style, qui est sans doute un peu plus dur que celui qui luy fait faire tant de reproches à l'Auteur de la Perpetuité. Dira t-il que ceux qu'il s'est obligé de regarder comme des hommes apostoliques suscitez de Dieu d'une maniere extraordinaire pour redresser l'Eglise tombée en ruine, n'ont sceu ce que c'estoit que la moderation chrestienne; que bien loin d'en observer les veritables regles, ils sont tombez en des excés qui ne conviennent gueres à des gens qui auroient entrepris de corriger les erreurs de toute la terre; que la colere regne par tout dans leurs écrits; & qu'une passion si animée qui les met presque sans cesse dans des mouvemens convulsifs estoit bien contraire à cette tranquillité d'ame que la veritable Morale nous recommande. Il auroit tres grande raison d'en parler ainsi. Mais combien cela rabattrait-il de l'opinion qu'il veut qu'on ait des heros de sa religion? Il faut donc necessairement qu'il renonce à sa maxime generale, & qu'il reconnoisse qu'il a eu tort de supposer, que des termes beaucoup moins durs & moins offensans que ceux-là doivent estre bannis des disputes de Theologie, & qu'on ne s'en peut servir que par emportement & par colere.

On dira peutestre que ces deux premieres preuves ne sont propres qu'à confondre M. Claude, mais qu'encore qu'il fasse luy-même beaucoup pis que ce qu'il condamne, il pourroit avoir raison de le condamner dans les autres; & que ses premiers Reformateurs sont de tres-mauvais modeles de la moderation chrestienne, n'ayant fait que trop voir par leurs medifances envenimées, & par leurs declamations furieuses, de quel esprit ils estoient possédez: Qu'ainsi il faut d'autres preuves que ces exemples pour decider la question en elle-même, & pour persuader aux Catholiques aussi bien qu'aux Protestans, que la charité qui doit regner dans les disputes de Religion n'empêche pas qu'on ne s'y puisse servir de certains termes qui paroissent durs au commun du monde, sans qu'on puisse accuser d'emportement ceux qui les employent.

Je demeure d'accord de tout cela, & c'est ce qui a fait aussi que je me suis engagé à traiter cette question par la raison independemment des exemples; ce qui en fera la troisième preuve.

3. M. Claude nous fournit un sujet bien favorable d'y entrer, en approuvant l'idée qu'on a formée de la veritable eloquence dans le livre de la Perpetuité, où on lit, *qu'il n'y en a point d'autre qui soit digne d'un Chrestien, que celle qui est sage, modeste, judicieuse, sincere, veritable, qui sert à demeler les choses, & non pas à les confondre, qui met la verité dans son jour, & la propose d'une maniere propre à la faire entrer dans l'esprit & dans le cœur, qui inspire des mouvemens justes, raisonnables, proportionnez aux choses qu'on traiste, qui n'a point d'éclat qui ne serve à relever la verité, point de force que celle qu'elle en emprunte.*

*Perpetuité liv. ii.
ch. 3. p. 130.*

Non seulement M. Claude ne trouve rien à redire à ces paroles, mais il en prend avantage contre l'Auteur de la Perpetuité, en supposant qu'il a eu grand tort de n'avoir pas formé son stile sur cette belle idée, & de n'avoir pas gardé tous ces caracteres. Et comme je ne doute point que le jugement qu'il a porté de cette idée de la veritable eloquence ne soit approuvé de tout le monde, elle peut estre prise pour un principe qui servira à decider ce qui est en question, c'est à dire, si l'eloquence chrestienne peut souffrir que l'on se serve de termes propres à marquer ce qu'il y a de defectueux dans les raisonnemens, ou dans les pensées, ou dans les manieres d'agir de celuy que l'on refuse, comme sont ceux d'*extravagance*,

*Dés sa dernière Resp.
liv. 6. ch. 12. p. 91.*

Je ne m'arrestera y qu'à deux de ces caractères qui sont tellement essentiels à la véritable éloquence, que je ne croy pas que personne en puisse disconvenir. L'un, *qu'elle doit mettre la vérité dans son jour, & la proposer d'une manière propre à la faire entrer dans l'esprit & dans le cœur.* L'autre, *qu'elle doit inspirer des mouvemens justes, raisonnables, proportionnez aux choses qu'on traite.*

Je soutiens que le premier oblige souvent d'employer ces mots qui blessent la délicatesse de M. Claude quand on s'en sert contre luy, quoiqu'il ne se mette pas en peine de ce que les autres en penseront quand il les employe contre eux; Et cela parce qu'autrement on ne sçauroit bien mettre la vérité dans son jour, ni la faire entrer dans l'esprit d'une manière assez vive pour l'en persuader pleinement. Car il est constant que la vérité, quoique toujours certaine en elle-même, peut avoir à nostre égard divers degrez d'evidence & de certitude, ou de probabilité & d'apparence; & que c'est ne la faire connoître qu'imparfaitement que de la représenter seulement comme probable lors qu'elle est certaine, ou de ne la faire paroître que dans un certain degré d'evidence & de certitude beaucoup moindre que celui qu'on luy peut donner. Or c'est ce qu'on est en danger de faire souvent quand on veut toujours éviter les mots dont l'amour propre & l'orgueil ne s'accoutument pas. On n'a point par exemple de plus grande marque qu'une vérité est très-certaine, que lors qu'elle ne peut estre combattue que par des objections extravagantes, & qui choquent le sens commun. Je le diray donc ainsi, à quelque point que les hommes s'en puissent formaliser, lors qu'il s'agira d'une vérité importante au salut des âmes, & qu'il ne suffit pas de connoître simplement, mais dont il faut sçavoir encore qu'elle est certaine & indubitable, comme sont les vérités de la foy; & je ne me contenteray pas de dire de ces sortes d'objections, qu'elles n'ont rien de solide, lorsque je les jugeray, & qu'elles feront en effet extravagantes & contraires au bon sens, parceque ce prétendu adoucissement nuirait à la vérité, & au bien des âmes que je veux instruire, ce qui me doit plus toucher qu'un vain desir de ménager leur orgueil.

Il en est de même de presque toutes les autres expressions que

que quelques-uns s'imaginent estre trop dures. Si une opinion est veritablement impie, je trompe le monde lorsque j'évite de l'appeller ainsi en me contentant de la traiter de fausse, parce que je ne luy en donne point l'idée qu'il en doit avoir, & quand la notion de fausseté seroit suffisante pour en détourner l'esprit des lecteurs, je serois obligé d'y joindre celle d'impicté pour en détourner encoré leur cœur avec plus de force & d'efficace. Et pour montrer que le bon sens nous porte naturellement à agir ainsi; c'est que lors qu'il est question par exemple des sentimens des Sociniens, que les Catholiques & les Calvinistes regardent d'un commun accord comme detestables, personne ne trouve mauvais qu'on les traite de tels, & ce seroit même se rendre suspect d'une intelligence secrette avec ces ennemis declarez des plus grands mysteres du Christianisme, que de ne témoigner aucune chaleur en les refusant, & de ne pas faire sentir la juste indignation que doit exciter dans l'esprit des Chrestiens l'impudence avec laquelle ils condamnent la foy de tous les Conciles & de tous les Peres, en pretendant que c'est le mystere d'iniquité & la doctrine de l'Antechrist qui auroit commencé aussitost après les Apostres à corrompre celle du Fils de Dieu.

Il y a donc des occasions où par l'aveu de tout le monde on peut employer les termes les plus forts sans manquer ni à la charité, ni à la moderation chrestienne, & on n'en sçauroit douter sans heresie, puisque ce seroit douter si S. Paul n'a point porté tous les Docteurs Catholiques dans la personne de Tite à violer cette moderation, lors qu'il leur a ordonné de reprendre durement ceux qui s'éloignent de la vraie foy. *Increpa illos durè ut sibi sint in fide.* Or on a cru que la maniere horrible dont les Calvinistes ont corrompu la Morale de JESUSCHRIST estoit une de ces occasions; & que ç'auroit esté preferer une fausse reputation de modestie au zele qu'on doit avoir pour la religion, que de craindre de passer pour emporté en appellant ces nouveaux dogmes si prejudiciables au salut des ames, *des paradoxes impies.* Que M. Claude renouvelle tant qu'il voudra la plainte qu'il a faite par avance, *que l'on décrie leur morale par des termes violens & odieux*: On ne se mettra gueres en peine de ses plaintes. On ne fait point de difficulté de reconnoistre qu'on a eu dessein de la décrier, & on avoue en même temps qu'on auroit eu grand tort d'avoir ce dessein, si elle ne mérit-

98 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jesus-Christ,*
 toit pas d'estre décriée. Mais si elle est aussi méchante & aussi
 pernicieuse que l'on pretend le faire voir, on soutient, quoy
 qu'en veuille dire M. Claude, qu'on ne pouvoit rien faire de
 plus agreable à Dieu que de représenter avec toute la force
 dont on a esté capable l'aversion & le mépris que tous les vrais
 Chrestiens doivent avoir pour une morale si monstrueuse, &
 si contraire à l'idée que l'Ecriture nous donne de la sainteté
 chrestienne.

On pouvoit encore moins s'en dispenser, pour peu qu'on
 voulust garder cet autre caractere de la véritable eloquence
 dont M. Claude convient, qui est *qu'elle doit inspirer des mou-
 vemens justes, raisonnables, & proportionnez aux choses qu'on
 traite.* Car supposant qu'une erreur soit prejudiciable à la
 pieté, & qu'elle puisse contribuer à étouffer dans les Chre-
 stiens cette crainte de l'enfer qui peut servir de frein à leurs
 passions, comment pourroit-on inspirer des mouvemens ju-
 stes, raisonnables, & proportionnez à une chose de cette im-
 portance, à moins que d'employer des termes propres à en
 faire concevoir de l'aversion & de l'horreur?

Aussi ne comprend-on pas sur quoy peut estre fondé ce qui
 a esté avancé depuis peu par un Ministre qui a d'ailleurs des
 qualitez estimables. On luy avoit écrit pour l'engager à s'ex-
 pliquer sur divers points qui sont traitez dans ce livre. Il ré-
 pond entr'autres choses, *que si M. Arnauld n'y avoit point en-
 core travaillé, ses amis feroient bien de l'en divertir pour l'intérêt
 de sa propre gloire & de sa propre reputation.* Et une des raisons
 qu'il en a apporté, est *que comme la matiere de la justification est
 importante, chacun a la liberté d'expliquer là dessus ses pensées &
 ses sentimens : mais que cela se doit faire dans la seule vue de re-
 chercher la vérité, qu'il ne faut point avoir pour but de rendre odieux
 ni les adversaires, ni la doctrine que l'on veut combattre : qu'il faut
 disputer de bonne foy, & n'imposer rien aux personnes.* Ce dernier
 point est indubitable : & plust à Dieu que les Ministres eussent
 plus de soin de l'observer dans leurs prêches, où leur plus
 grand artifice pour détourner leurs auditeurs de la religion
 catholique est de proposer de tres-mauvaise foy la doctrine de
 l'Eglise. Il est seulement un peu étrange que ce Ministre ait
 apporté cette raison pour représenter à M. Arnauld le danger
 qu'il courroit de se perdre de reputation en écrivant contre
 leur morale, puisque c'estoit supposer qu'il ne le pourroit faire

qu'en disputant contre eux de mauvaise foy, & leur imposant ce qu'ils ne croient pas. On luy pardonne néanmoins cette pensée, pourvu qu'il soit assez équitable pour reconnoître qu'il s'est trompé dans ses conjectures, & qu'on n'a pas eu besoin de leur rien imposer, pour trouver dans leur morale des choses tres-dignes d'estre detestées par tous les vrais Chrétiens. Mais pour cette autre maxime *qu'un Theologien doit seulement expliquer ses sentimens & ses pensées, & ne pas avoir pour but de rendre odieux ni les adversaires, ni la doctrine qu'il veut combattre*: je ne craindray point de dire qu'elle est non seulement fausse, mais encore tout à fait pernicieuse, parce qu'elle n'est propre qu'à porter les hommes à l'indifférence des religions; ce qui semble en effet estre le dessein de plusieurs Calvinistes. Car n'osant soutenir absolument que l'on ne se puisse sauver dans la religion catholique, ils se contentent de faire croire à ceux qui sont déjà engagés dans leur parti, qu'ils se pourront aussi sauver dans la leur. Et c'est ce qui leur feroit souhaiter qu'on traitast des matieres de religion d'une maniere si froide & en des termes si doux, que le peuple pût s'imaginer que ce ne sont que des disputes entre des Theologiens où le salut de personne n'est intéressé.

Mais comme nostre Religion ne nous permet pas d'estre dans cette pensée à l'égard des erreurs aussi importantes que celles qu'on refute dans ce livre, nous ne croyons pas aussi qu'il nous fust permis de suivre cette maxime, *qu'il ne faut avoir pour but de rendre odieux ni les adversaires, ni la doctrine que l'on veut combattre*. Cela peut estre vray pour les personnes, parce qu'on doit les aimer quels qu'ils soient, & prier Dieu qu'il les convertisse: mais si on pretendoit que c'est *les rendre odieux*, que d'avertir le monde qu'ils sont du nombre de ces faux Prophetes dont JESUS-CHRIST nous commande de nous garder, qui s'estant couverts de peaux de brebis par la vanité qu'ils se donnent d'avoir reformé l'Eglise, sont au dedans des loups ravissans qui ne travaillent qu'à perdre les ames; non seulement nous ne ferions pas mal d'avoir pour but de les rendre odieux en cette maniere, mais nous nous rendrions coupables du sang de nos freres qu'ils ont seduits, & qu'ils égorgent tous les jours en les faisant mourir hors de l'Eglise, si nous n'en avions le dessein.

On peut encore moins douter que quand on a entrepris de combattre une doctrine manifestement pernicieuse au salut des âmes, on ne soit obligé de la rendre odieuse autant qu'on le peut, pourvu qu'on n'y emploie que des moyens légitimes. Car rendre une doctrine odieuse, c'est tâcher de la faire haïr. Or quelle plus grande charité peut-on faire à un homme, que de luy inspirer de l'aversion & de l'horreur pour un mets empoisonné, que d'autres luy voudroient faire prendre comme une bonne nourriture ? Se contenteroit-on de dire en cette rencontre à une personne pour qui on auroit de l'affection : Cette viande n'est pas saine : vous ferez bien de n'en point manger. Et si un avertissement donné d'une manière si froide n'avoit pas empêché qu'elle n'en mangeât, croiroit-on avoir satisfait à tout ce que demande l'amitié & la charité ? Je suis assuré que non, & qu'il n'y auroit personne qui ne se crût coupable de la mort de son ami, si elle estoit arrivée pour ne luy avoir pas dit nettement que c'estoit un poison mortel qu'on luy vouloit faire prendre.

*Dans sa dern. Resp.
p. 917.*

A quoy pense donc M. Claude de vouloir que l'Auteur de la Perpetuité ait avancé la chose du monde la moins favorable à la religion Romaine, pour avoir dit, qu'on ne peut avec justice accuser un homme d'aigreur & de politique à cause qu'il parle en divers ouvrages contre les erreurs des Calvinistes, *pourvu qu'il ne le fasse jamais que justement & véritablement, parce qu'il ne fait en cela que suivre exactement les principes de sa religion & les mouvemens qu'ils doivent produire en luy ? Il ne s'agit pas icy, dit M. Claude, du fond de nos controverses, ny de sçavoir si nous avons raison ou si nous avons tort.... Il s'agit seulement de la manière, d'où ils en parlent toujours en nous déchirant par quelques expressions injurieuses. De dire que c'est leur religion qui leur inspire ces mouvemens, & qui leur persuade que ce procédé est raisonnable & juste, c'est imputer à leur religion une chose qui la rendroit odieuse, & dont je ne croy nullement qu'elle soit coupable.*

Ce qui peut donner quelque couleur à cette plainte est l'équivoque de ces mots, *qu'on les déchire toujours par quelques expressions injurieuses*, lors même qu'on n'en parle que par occasion, comme dans des logiques & des grammaires. Car cela fait entendre naturellement qu'on les déchire en leurs propres personnes, ce qui est une imposture noire que M. Claude ne sçauroit justifier par aucun exemple. Tout se réduit donc

nous en donne , en les appellant des erreurs , des heresies , des impietez. Or qui peut douter que l'Eglise condamnant ces opinions & les frappant d'anathême comme elle fait , n'inspire à tous ses enfans le mouvement d'en parler comme elle ; desorte que quand un Catholique le fait , on peut bien , comme a judicieusement remarqué l'Auteur de la Perpetuité, l'accuser d'avoir de faux principes & une fausse religion , mais on ne scauroit dire avec la moindre apparence , que ce soit ou la passion , ou l'intérêt qui le domine & qui soit la regle de sa conduite ?

Il y a donc quelque chose de fort étrange à ce que pretend M. Claude , que c'est imputer à nostre religion une chose qui la rendroit fort odieuse , que de dire qu'elle nous inspire le mouvement de parler souvent contre les sectes qui déchirent son unité , & contre les heresies qu'elle a condamnées , & qu'elle nous persuade que ce procédé est juste & raisonnable. Car le moyen qu'elle ne nous le persuadast pas supposé , la condamnation de ces heresies ; & à quel point se feroit-elle rendu odieuse dans tous les temps , puisqu'elle n'a jamais esté exempte de ce crime que M. Claude trouve si énorme qu'il n'en veut pas charger l'Eglise Romaine , & qu'elle a toujours inspiré le mouvement de parler & d'écrire avec encore plus de force contre les heretiques qui ont combattu sa doctrine dans tous les siècles ?

Mais on craint si peu les vains efforts que fait M. Claude , pour trouver que ce qu'on dit est la chose du monde la moins favorable à l'Eglise Catholique , qu'on croit n'avoir qu'à rapporter les propres termes de la Perpetuité , pour faire juger à eux-mêmes de son parti , que jamais rien ne fut plus hors d'atteinte même à la plus subtile chicanerie.

Après avoir dit , qu'on ne peut justement accuser un homme d'athée & de politique , lorsqu'il ne fait que suivre exactement les principes de sa religion , & les mouvemens qu'ils doivent produire en lui ; On ajoute :

Or la disposition où tous les vrais Catholiques doivent estre à l'égard des Calvinistes , est de les considerer comme une secte séparée de l'Eglise , dans laquelle il est impossible de faire son salut ; qui enseigne un grand nombre d'heresies tres justement condamnées , & qui renverse les fondemens de la foy , de la morale , & de la discipline de l'Eglise. Il ne faut donc pas demander à ceux qui sont dans

Perpetuité liv. II. ch.
II. pag. 152.

„ cette disposition , pourquoy ils parlent des Calvinistes & de
 „ leurs erreurs, soit par occasion, ou par dessein ; il seroit bien
 „ plus juste de leur demander pourquoy ils en parlent si rare-
 „ ment. Ils parlent aux Calvinistes de leurs erreurs, pour tâ-
 „ cher de les en tirer : ils en parlent aux Catholiques pour les
 „ en preserver, pour leur faire connoître le bon-heur qu'ils pos-
 „ sedent, & l'obligation qu'ils ont à Dieu ; & ils se servent pour
 „ cela de toutes les occasions qui se presentent. Il n'y a que
 „ ceux qui sont peu sensibles à la religion, & qui preferent une
 „ vaine complaisance à l'interest du salut des ames, qui puis-
 „ sent trouver à redire à une conduite si charitable. Aussi c'est
 „ celle que l'on peut remarquer dans tous les saints Peres, &
 „ principalement dans saint Augustin. Car il n'a pas seulement
 „ combattu les adversaires de l'Eglise dans des traitez exprés,
 „ & en parlant à eux-mêmes ; mais il ménage toutes les occa-
 „ sions qu'il peut dans les sermons qu'il fait à son peuple, pour
 „ le fortifier contre leurs erreurs, & pour luy decouvrir leurs
 „ égaremens.

Je croy avoir suffisamment justifié qu'il est permis & souvent même necessaire dans les disputes de religion d'appeller erreur ce qui est erreur, impie ce qui est impie, extravagant & ridicule ce qui l'est en effet ; & qu'on ne peut sans calomnie faire passer sur cela un Theologien pour un emporté qui ne se remue que par *des mouvemens convulsifs* d'animosité ou de colere.

Mais d'où vient donc, dira-t-on, qu'il y a beaucoup de personnes qui sont choquez de ces termes, & qui seroient bien aises que l'on ne s'en servist point ? Il n'est pas difficile de le deviner. C'est qu'il y a tant de gens qui en abusent & qui les employent sans jugement & sans raison, pour rendre leur cause meilleure par un certain air de confiance & de mépris qui impose au commun du monde, qu'il ne faut pas trop s'étonner s'il y en a qui sont portez à desapprouver generalement, ce qu'ils ont un tres juste sujet de desapprouver en une infinité d'auteurs. Mais ils devroient considerer, que le mauvais usage que l'on en fait pour appuyer le mensongé, est ce qui augmente la necessité d'en faire un bon usage pour soutenir la verité. Car ce qui fait que l'on se sert de ces sortes d'expressions pour fortifier l'erreur, est que l'experience ne fait que trop voir que bien des gens en sont ébloüis & qu'il suffit à la plus-

part, qu'un auteur parle avec mépris des opinions qu'il rejette, & des argumens qu'il refute, pour croire qu'il a raison. Or il n'est pas juste qu'une chose indifferente d'elle-même & dont on peut faire un bon & un mauvais usage, puisse estre employée à persuader le mensonge, & qu'elle soit interdite à ceux qui soutiennent la verité. C'est pourquoy on peut dire de cette partie de l'éloquence qui consiste à exprimer fortement & d'une maniere vive ce que l'on trouve de reprehensible, ou dans les sentimens, ou dans le procedé de son adversaire, ce que dit S. Augustin de l'éloquence même, qu'il n'est pas juste que la verité demeure defarmée dans la personne de ses défenseurs contre les attaques du mensonge. *Quis audeat dicere adversus mendacium in defensoribus suis inermem debere consistere veritatem?* A quoy ce Pere ajoute : *Que l'art de parler* (ce que l'on peut appliquer à la maniere de s'exprimer avec force sans rechercher tant de circonlocutions affoiblissantes) *pouvant beaucoup pour faire entrer plus avant dans l'esprit le bien ou le mal, les gens de bien auroient grand tort de le negliger, & de n'en pas tirer tous les avantages qu'ils peuvent pour faire triompher la verité, lorsque les méchans s'en servent pour faire valoir leur mauvaise cause & persuader aux hommes ou l'iniquité ou l'erreur.*

*Aug. de Doctr. Christ.
lib. 4. cap. 3.*

Ibid. Cum sit in medio posita facultas eloqui, quæ ad persuadenda seu præa seu recta valeat plurimum, cur non bonorum studio comparatur ut multiter tutati, si eam mali ad obtinendas perverfas variasque causas in usus iniquitatis & erroris utuntur.

Mais pour juger quand on fait un bon ou un mauvais usage de ces termes, il faut prendre garde à deux choses qui sont nécessaires pour en bien user. L'une, qu'ils soient exactement veritables par tout où on les employe, & qu'on ne s'en serve pas au hazard, comme si c'estoient simplement des ornemens du discours, ainsi que fait M. Claude, à qui la seule chaleur de son imagination fait trouver des excès, des emportemens, des transports de colere, des pensées ridicules, des raisonnemens extravagans, des contradictions grossieres, où tout autre que luy ne trouveroit rien que de juste & de raisonnable. Or c'est surquoy on ne demande point de grace. On veut bien passer pour injurieux & pour emporté, si on appelle *extravagant*, ce qui seroit seulement faux, sans avoir rien de manifestement contraire au bon sens; si on appelle *impie*, ce qui ne seroit qu'une simple erreur qui ne porteroit point de préjudice à la pieté; si on appelle *défaite*, *chicanerie*, ou *depravation de la parole de Dieu*, des explications de l'Ecriture qui ne seroient pas solides, mais qui pourroient néanmoins venir dans

C'est ce qu'on a fait voir dans la réponse générale à son dernier livre.

104 LIV. I. *Le renversement de la Morale de Jésus-Christ*, la pensée d'un homme d'esprit, qui n'auroit pas pour but de faire trouver dans l'Ecriture à quelque prix que ce soit un nouveau dogme qu'il se seroit engagé de soutenir. On m'avouera que ces regles sont assez étroites, & qu'on n'a pas lieu de se plaindre d'un homme qui s'oblige à les observer, à moins que de prouver qu'il y a manqué : mais que c'est luy qui aura droit de traiter de calomnie tous les discours que pourront faire les Ministres *qu'on les déchire par des expressions injurieuses*, ou qu'on *décrie leur morale par des termes violens & odieux*, si ces discours n'ont pour fondement, que les termes *d'extravagance*, de *chicanerie*, d'*impiété*, & autres semblables, sans qu'ils puissent prouver qu'on les ait mal appliquez.

Le second égard qu'il faut avoir pour bien user de ces termes, qui n'est pas néanmoins d'une aussi grande rigueur que l'autre, c'est que la matiere que l'on traite, doit estre de telle nature qu'il soit fort important d'en connoître la verité. Et c'est ce qui arrive toujours dans les disputes de religion, où il y va du salut quand on se laisse tromper par ceux qui corrompent la vraie foy. C'est alors que ceux qui en entreprennent la défense doivent prendre garde, comme dit Saint Augustin, à n'estre pas lents, froids, & endormis sous pretexte d'estre moderez, pendant que ceux qui la combattent remuent les esprits par un discours animé, plein de vigueur & de confiance, & qu'ils employent pour décrier la verité, ce qui n'est permis que pour décrier le mensonge.

Mais dans les matieres, où nous pouvons nous tromper sans qu'il nous en arrive aucun autre mal, comme les sciences purement humaines, ou les recherches curieuses de l'antiquité, ou l'intelligence des Auteurs payens, c'est un fort mauvais caractère d'employer des termes durs quand même on le pourroit faire avec raison, parce que c'est une marque que l'on prend trop à cœur ce qui n'en vaut pas la peine, ou qu'on a un si furieux amour de foy-même, qu'on ne scauroit souffrir d'estre contredit même dans des bagatelles sans en témoigner de l'émotion. Cependant il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des grammairiens écrire avec autant de chaleur sur des vetilles de grammaire, que s'il y alloit du salut des ames, ou de la conservation de l'estat. Un solecisme qui peut échapper à la plume des plus habiles gens, puisqu'il en est bien échappé à Cicéron, leur est un aussi grand sujet de reproche, que

que si on avoit commis une action tout à fait noire. Un lieu bien ou mal rétabli dans quelque poète leur suffit pour se quereller à outrance. Une année de plus ou de moins dans une époque de chronologie, une vieille medaille bien ou mal expliquée, le véritable ordre des mois attiques, paroissent à d'autres de legitimes sujets de se traiter avec toute sorte de dureté. Joseph Scaliger ne parle gueres qu'avec injures contre ceux qui ne sont pas de son sentiment sur des choses de cette nature. Son Pete avoit fait un procès à Erasme sur ce qu'il avoit raillé les singes de Ciceron, & il declame contre luy avec plus de vehemence que n'a presque fait aucun de ceux qui l'ont accusé d'erreurs contre la foy. Les Ramistes & Antiramistes se sont mutuellement déchirez à l'occasion d'Aristote que les uns estimoient moins que les autres ne vouloient; & cette querelle alla si loin qu'il en couta la vie au pauvre Ramus.

Comme les hommes ont très peu d'interest de sçavoir ce qu'il y a de plus véritable dans ces choses, & que ceux qui s'y trompent n'y perdent gueres, ce ne peut estre que la chaleur de l'amour propre & non l'ardeur de la charité, qui porte à y employer des expressions fortes, qui ne sont utiles que pour remuer plus efficacement l'esprit de ceux qu'on apprehende qui ne s'engagent dans des erreurs pernicieuses. Et ainsi je me persuade que tout considéré on demeurera d'accord de ce que j'avois entrepris de faire voir; que bien loin qu'il faille bannir ces sortes d'expressions des disputes de Theologie, il n'y a presque que celles-là, où un homme sage s'en puisse servir, parce qu'il ne doit pas y paroistre froid & indifférent, au lieu que l'indifférence luy sied fort bien dans les connoissances qui sont peu utiles en comparaison du salut, & qui ne servent ordinairement qu'à contenter la vanité ou la curiosité des hommes.

Voilà ce que j'avois à dire sur la plainte que M. Claude a faite par avance qu'on veut décrier leur Morale: Il n'a pas osé dire par des faussetez & des mensonges, mais seulement par des termes violens & odieux. Si j'avois voulu imiter son procédé, je m'en serois defendu en bien moins de paroles. Car je n'aurois eu qu'à soutenir hardiment qu'on ne trouvera rien dans tout cet ouvrage qui ne soit parfaitement doux & dans une très grande moderation. C'est comme il en use dans toutes ses prefaces. Et puisqu'il trouve des gens assez simples pour

106 LIV. I. *Le renversement de la Morale de I.C. par les erreurs, &c.*
l'en croire à sa parole , j'aurois pu esperer de faire la même impression sur la plupart du monde qui les auroient leuës. Mais je ne suis pas de l'humeur de M. Claude , qui veut que les hommes le jugent tel qu'il se represente luy-même , & non selon l'idée qu'en doivent donner ses parole & ses actions. Je n'ay pas cru me devoir abstenir de donner aux opinions des Calvinistes que je refute , les noms qui leur conviennent: Et je sçay qu'on n'a pas accoutumé de regarder ces expressions comme douces , lors même qu'on est convaincu qu'elles sont justes. J'ay donc jugé qu'il estoit plus chrestien de rendre raison pourquoy j'en ufois ainsi , que de tromper le monde en faisant entendre que je ne fais pas ce que j'ay cru devoir faire par principe de religion & de charité. Cependant je suis assuré que toutes les personnes équitables qui liront ce livre le trouveront si modéré par rapport à ce qu'on y traite, que si j'ay quelque chose à craindre, c'est qu'ils ne jugent, qu'on auroit mieux fait de n'en pas donner en quelque sorte une idée contraire par la peine qu'on a prise de justifier la dureté apparente de quelques termes dans les disputes de religion.

FIN DU PREMIER LIVRE.





LIVRE II.

EXPOSITION GENERALE DU DOGME des Calvinistes touchant l'alliance de la justification avec les crimes.

CHAPITRE PREMIER.

*Que la doctrine constante des Calvinistes est que les plus enormes
pechez n'empeschent point que les fidelles qui les commettent
ne demeurent justes & enfans de Dieu.*



OMME je n'ay eu en veüe dans cet ouvrage, CHAP. I.
ainsi que j'ay déjà dit, que de contribuer ce
que je pourtois à la conversion des Pretendus-
Reformez, en tâchant de leur ouvrir les yeux
sur le danger où ils sont de se perdre eternal-
lement, s'ils demeurent dans une secte, qui outre
les autres attentats dont on a raison de l'accuser, peut encore
estre convaincuë d'avoir alteré d'une maniere horrible la Mo-
rale de Jesus-CHRIST: j'ay cru que pour leur rendre ce travail
plus utile, je ne me devois arrester qu'à ce qui seroit plus clair
que le jour, pourveu qu'on en voulust juger équitablement
& de bonne foy.

On ne doit donc pas s'attendre de trouver icy une refuta-
tion methodique de toutes leurs erreurs touchant la Justifica-
tion. C'auroit esté sortir du dessein que je me suis proposé, &
donner lieu à des contestations infinies qui en feroient perdre
le fruit. Car quoiqu'il n'y ait presque aucun des points de

CHAP. I.

cette nouvelle doctrine qui ne favorise l'inclination qu'ont les hommes de negliger les bonnes œuvres pour lesquelles il se faut faire violence, & de se porter aux mauvaises où leurs passions les poussent; il faudroit une longue discussion pour traiter tant de matieres, & pour dissiper tous les voiles dont ils s'efforcent de cacher le venin répandu dans ces dogmes.

Il est certain, par exemple, que de la maniere dont ils expliquent la justification par la seule imputation de la justice de JESUS-CHRIST, il est difficile que la plupart de ceux qui sont prevenus de cette doctrine, n'en prennent sujet de demeurer dans une vie negligente, & peu digne du nom de Chretien, pour ne rien dire davantage. *Ils demandent comment on est juste devant Dieu: & voicy comment ils font répondre: Te le suis par la seule foy en Iesus-Christ, desorte qu'encore que ma conscience me reproche que j'ay peché grièvement contre tous les commandemens de Dieu, & que je n'en aye gardé aucun, & que de plus je sois enclin à tout mal, neanmoins pourveu que j'embrace les bienfaits de Dieu en Iesus-Christ avec une pleine confiance, sans aucun merite de ma part par la pure misericorde de Dieu, la parfaite satisfaction de Iesus-Christ, sa justice & sa sainteté me sont imputées & données tout de mesme que si je n'avois commis aucun peché, qu'il n'y eût en moy aucune tache, & ce qui est encore plus, comme si j'ay rendu moy-même parfaitement à Dieu l'obeissance que Iesus-Christ luy a rendue pour moy.* On voit aisement que cela n'est gueres propre à nous inspirer une grande ardeur pour des actions de pieté difficiles & laborieuses, & à nous faire perséverer constamment dans l'exercice penible de la mortification de nos sens & de nostre chair. Car un homme fortement persuadé que ce seul acte de foy; *Te croy que la justice de Christ m'est imputée*, le rend aussi agreable à Dieu & aussi juste devant ses yeux, sans avoir gardé aucun de ses commandemens, que s'il les avoit parfaitement accomplis, parce que JESUS-CHRIST l'a fait pour luy, & que tout ce que le Sauveur a fait, luy est imputé comme s'il l'avoit fait luy-même: un homme dis-je en cet estat là, n'est pas fort disposé à se faire de grands efforts pour observer effectivement les commandemens de Dieu, & pour se corriger de ses pechez qu'il croit couverts à ses yeux, quels qu'ils puissent estre, par le voile de cette justice.

Il ne trouvera pas non plus un motif bien pressant de s'appliquer à cette observation de la loy de Dieu si recommandé

Dans le Catechisme du Palatinat approuvé par le Synode de Dordrecht. qu. 60. Quomodo justus est coram Deo? Sola fide in Iesum Christum adeo ut licet mea conscientia accuset, quod adversus omnia mandata Dei graviter peccaverim, nec ullum eorum servaverim, adhuc etiam ad omne malum propensus sum; nihilominus tamen, modo hæc beneficia verè animi fiducia amplectar, sine ullo meo merito, ex mera Dei misericordia, mihi perfecta satisfactio, justitia, & sanctitas Christi imputetur ac donetur; perinde ac si nec ullum ipse peccatum admissem, nec ulla mihi labe inhaeret; imo vero quasi eam obedientiam quam pro me Christus præstitit ipse perfectè præstiterim.

par l'Ecriture, dans cette opinion injurieuse à la grace de JESUS-CHRIST, qu'il est impossible de l'observer, non seulement sans estre aidé de la grace, ce qui est veritable ; mais quand on en auroit mesme autant qu'en ont eu les Apostres & la sainte Vierge, lorsqu'ils vivoient sur la terre.

La creance qu'ils ont que nous ne meritons rien par les plus saintes actions, & que le ciel nous est tout acquis par la seule foy, sera-t-elle aussi un bon moyen pour tirer les chrestiens de la paresse & pour en faire ce peuple que S. Paul appelle *ἡλιότιμοι καὶ ἑρπυρίων ἀγαπῶν*, qui se porte aux bonnes œuvres comme par une sainte envie ? On sçait quels ont esté sur ce sujet les excés, au moins dans les termes quand on en pourroit excuser le sens, du Patriarche de tous les Reformateurs. *Lorsqu'on enseigne*, dit Luther, *que c'est la foy en Jesus-Christ qui justifie, mais qu'avec cela il faut observer les commandemens, parce qu'il est écrit : Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandemens ; on renonce Jesus-Christ, & on abolit la foy.* Et il dit en un autre endroit, *que le grand art & la grande sagesse d'un Chrestien est de ne point connoître la loy, d'ignorer les œuvres & toute justice active.* Et ailleurs, *Que le Chrestien n'a besoin ny de loy, ny d'œuvre, étant libre par la foy de toute loy.* Ce qui luy fait donner cet avis que les Apostres ne s'estoient point avisés de donner aux premiers fidelles : *Gardons nous des pechez, mais gardons-nous encore davantage des loix & des bonnes œuvres ; ne nous arrêtons qu'à la promesse de Dieu & à la foy.* D'où vient que ceux de ses disciples qui ont esté le plus fortement attachez à sa doctrine, ont rejeté comme une proposition scandaleuse, de dire que les bonnes œuvres soient nécessaires à salut, & ont passé même jusques à dire, que les bonnes œuvres appartiennent au monde & à Satan, & non au regne de Jesus-Christ. Et ce qui est encore plus horrible, une des plus grandes louanges qu'on donne à Luther dans une longue Preface, qui est à la teste de ses ouvrages imprimez à Genes l'an 1564. est, qu'il a évidemment refusé par la parole de Dieu toutes les erreurs fanatiques, & sur tout celle que l'on peut appeller d'une part la plus ancienne & la dernière, & de l'autre la plus méchante & la plus pernicieuse, qui est, que les bonnes œuvres soient nécessaires à salut. Quelque prétendu bon sens que l'on tâche de donner à des paroles si impies, elles font voir manifestement quel a esté l'esprit de ce prétendu rétablissement de l'Eglise dans son ancienne pu-

In cap. 3. ad Gal.

In argument. cinsicus
epist.

In lib. de libert. Christi.

Serm. de Novo
Testam.

In pref. D. Amandi fil.
Hoc enim non dubitans confirmare possum, neminem fuisse... qui omnes fanaticos errores, imptinisque hunc antiquissimum & postremum, aïdo etiam pessimum ac necessissimū, quod videlicet bona opera ad salutem necessaria sunt, verito Dei tam evidenter rejecit atque evergit.

reté, qui par l'aveu commun des Protestans a eu Luther pour premier auteur.

Les Calvinistes à la verité, n'ont pas parlé de la même sorte, mais quoiqu'ils ayent reconnu la necessité des bonnes œuvres pour le salut; on verra plus bas que ce qu'ils confessent d'un costé, ils le détruisent de l'autre. Outre qu'ayans osé condamner & traiter de blasphème ce qui a esté constamment enseigné par tous les Peres, que Dieu a voulu que les dons de sa grace nous fussent des merites, & que la couronne nous fust donnée par justice, quoique ce qui nous la fait meriter soit un pur effet de sa misericorde, cette épouvantable temerité n'a pu attirer sur eux que les tenebres & l'aveuglement.

Enfin y a-t-il rien de plus propre à rallentir l'ardeur des fidelles pour la perfection chrestienne, que de la leur représenter comme tellement impossible, qu'ils n'ayent pas seulement lieu d'esperer, quelque grace qu'ils reçoivent de Dieu, de pouvoir jamais rien faire qui ne soit un peché digne de l'enfer? Cependant ils sont tellement engagez dans cette erreur, qu'il faut necessairement qu'ils disent suivant leurs principes, qu'on peche mortellement en aimant Dieu plus que toutes choses, & que la sainte Vierge commit un peché mortel en donnant le consentement que Dieu luy demanda, pour operer en elle le chef-d'œuvre de ses merveilles.

La vuë d'une si effroyable absurdité qui fait trembler tous ceux qui ont un peu de sentiment de Dieu, ne les effraye point. Ils s'en étonnent si peu qu'ils ne payent que d'injures ceux qui la leur représentent. Car un Auteur catholique leur ayant objecté qu'il faut donc qu'ils croient que S. Laurent a mérité l'enfer en souffrant le tourment du feu pour la foy de JESUS-CHRIST, & que nous meritions la damnation en observant les commandemens de Dieu de ne point tuer, de ne point commettre d'adultere, de donner l'aumône, bien loin de rougir de ces excès, ils trouvent qu'il y a de l'impertinence à leur en faire des reproches. *C'est, dit Chamier, une étrange indiscretion à ces sophistes de nous objecter nostre opinion même comme une absurdité qui nous doive empêcher de la soutenir.*

Ils croient en estre quittes & avoir osté tout ce qu'il y a d'horrible dans leur sentiment par cette distinction. *L'ameur de Dieu, disent-ils, n'est pas un peché, mais il n'y a que les Papistes*

qui oſent dire qu'on ne peche point en aimant Dieu : comme s'il y avoit rien de plus facile que de faire voir l'illuſion de cette réponſe. Car on peut conſiderer l'amour de Dieu en deux manieres ; ou en general , & ſelon ſon eſpece , comme parlent les Theologiens ; ou en particulier , & entant que le mouvement en eſt formé dans le cœur d'un Saint de cette vie. Jamais perſonne n'a imputé aux Calviniſtes de croire que l'amour de Dieu ſoit un peché en le conſiderant de la premiere maniere. Mais ils ne peuvent nier ſans ſe contredire , qu'il ne ſoit peché , & même mortel ſelon leurs maximes , en le conſiderant de la ſeconde. Car comme dans la diſpute que S. Auguſtin a eue avec les Pelagiens touchant les actions des infidelles , quoy qu'il avouât que c'eſtoit en ſoy une bonne œuvre de donner l'aumône à un pauvre , il ne laiſſe pas de ſoutenir que cette action eſt un peché quand on ne la fait pas pour la fin qu'elle doit avoir : *Quicquid boni fit ab homine , fit non propter hoc ſit propter quod fieri vera ſapientia præcipit , ipſo non recto ſine peccatum eſt* , & qu'ainſi il ſoit vray de dire que celui qui a donné l'aumône de cette ſorte , a un peché de plus qu'il n'avoit , ſelon ce Pere , quoy qu'à la verité il en euſt commis un plus grand en ne la donnant pas ; il faut que les Calviniſtes en diſent autant de l'amour de Dieu à l'égard des Saints qui ſont en ce monde , ou qu'ils aillent contre leurs principes. On demeure d'accord qu'ils avoient que l'amour de Dieu eſt de ſoy-même une action tres-sainte , & qui luy eſt tres-agreable. Mais comme ils ſoutiennent que tant qu'on eſt en ce monde on peche toujours quoy qu'on faſſe , même en aimant Dieu , parce , diſent-ils , qu'on ne l'aime pas parfaitement : *Nemo peccat quod amet Deum , ſed quod non perfectè amat : itaque etſi Dei amor non ſit peccatum , tamen in amore Dei peccatur* : c'eſt une ſuite neceſſaire de leur ſentiment , que l'amour de Dieu ſoit un peché dans les Saints de ce monde , & même un peché qui merite la damnation , puis qu'ils ſoutiennent encore qu'il n'y en a point qui de ſoy ne ſoit digne de l'enfer.

Si on vouloit approfondir tout ce qui vient d'eſtre dit , les Calviniſtes n'y trouveroient pas aſſurement de quoy donner une opinion fort avantageuſe de leur morale. Mais j'aime mieux m'attacher à des matieres qui ſoient plus proportionnées à l'intelligence de tout le monde. Je repréſenteray ſeulement en peu de mots les principaux chefs de leur doctrine

Auguſt. contra Julian. lib. 4. cap. 3.

Chamier lib. 11. cap. 22. n. 6.

CHAP. I.

touchant la justification par la foy, non pour les refuter, mais pour faire voir que ce n'est point le hazard qui les a fait tomber dans les excès dont on a entrepris de leur donner une confusion salutaire, mais que c'est une étude premeditée qui les leur a fait embrasser pour ne se pas départir de certains principes d'erreur où Dieu a permis qu'ils s'engageassent pour les punir de leur orgueil.

Calv. inst. liv. 3. ch. 17. n. 8.

Il faut remarquer que pour m'accommoder au langage des Calvinistes, quand je parle de la *véritable foy* en rapportant leurs opinions, en les réfutant, j'entends la foy qui estant accompagnée de la charité & de l'habitation du S. Esprit, n'est que dans les justifiés. Car ils ne reconnoissent de vraie foy que celle-là. Et que de même prenant les mots de *fidell* & *de vrais fidelles*, comme ils ont accoutumé de les prendre, j'entends par là les justifiés. Voyez sur cela le chapitre 5. de ce second livre.

Berz Confessionis cap. 4. art. 5. & 15.

Chemier lib. 13. c. 1.

Parvus de Justificatione adv. Beilamin.

lib. 1. c. 8. & 9.

F'vind. Christ.

Theolog. lib. 1. c. 24.

Chemier lib. 12. cap. 10.

F'vind. ibid.

F'vind. ibid.

F'vind. ibid.

Parvus adv. Bell. de iustificat. lib. 3. passim.

Chem lib. 13. cap. 20.

F'vind. lib. 1. c. 24.

& 25.

Chemier ibid. & cap.

21. & lib. 6. c. 15. n.

4. & alibi passim.

Calvin. inst. lib. 3. c.

8. n. 17.

Chem. lib. 6. c. 7. & seq.

Ils disent donc premierement, comme on a déjà remarqué, que la seule foy nous justifie, non comme une bonne action à laquelle Dieu ait égard pour nous remettre nos pechez, mais comme un organe & une espee de main qui prend la justice de JESUS-CHRIST pour nous en couvrir, afin que Dieu nous estime justes par cette justice imputée, ne l'estant point en nous-mêmes.

Car ils ne reconnoissent de vraie foy que celle-là. Et que de même prenant les mots de *fidell* & *de vrais fidelles*, comme ils ont accoutumé de les prendre, j'entends par là les justifiés. Voyez sur cela le chapitre 5. de ce second livre.

2. Il ne suffit pas, ajoutent-ils, pour cette foy justifiante, de croire tous les mysteres que la parole de Dieu nous a revelez, & d'embrasser les promesses generales qui sont faites à tous ceux qui seront fidelles à JESUS-CHRIST. Mais elle consiste principalement dans l'application particuliere que chacun se doit faire de ses promesses, en sorte que chacun croie que ses pechez luy sont temis, & qu'il aura la vie eternelle.

3. Cette foy a diverses proprietes. La premiere est qu'elle est inseparable de la charité & des bonnes œuvres. Mais c'est d'une maniere bien étrange, comme on le verra dans la suite.

4. La seconde, qu'elle est propre aux élus, & ainsi toujours jointe à la perseverance.

5. La troisieme, qu'elle ne se perd jamais quand une fois on l'a eue; de sorte que celui que Dieu a une fois justifié, & reçu en grace, y demeure certainement toute sa vie, rien n'estant capable de l'en faire décheoir.

6. Que cela ne fait pas que ce juste ne puisse tomber en divers pechez, même tres-grands, comme des adulteres, des incestes & des homicides; mais qu'encore qu'il y tombe, il ne laisse pas de demeurer juste, parceque ses pechez ne luy sont point imputez.

7. Que c'est de là que se doit prendre la distinction entre les pechez mortels & veniels, non comme l'entendent les Catholiques

tholiques qui appellent mortels certains pechez plus grands que les autres, qui tuent l'ame d'un seul coup, comme dit S. Augustin, *que uno ictu perimunt*; & veniels d'autres fautes plus legeres, où les justes mêmes tombent souvent, & qui ne font pas perdre la grace de Dieu. Car il a plu à ces Reformateurs de rejeter cette doctrine comme une erreur insupportable, & de decider que tous les pechez estant mortels par eux-mêmes, & meritant tous la damnation, la distinction entre les mortels & les veniels doit estre prise de ceux qui les commettent, les moindres pechez estant mortels dans les reprovez, au lieu que les plus enormes sont veniels dans les fidelles, parce qu'ils ne leur font point imputez, & ne leur font point perdre par consequent la grace de Dieu.

8. La dernière qualité de cette foy justifiante est que quiconque l'a est assuré de l'avoir. ^a Les uns disent par une certitude de foy. ^b Les autres ne pouvant trouver sur quelle parole de Dieu cette foy seroit appuyée, se contentent de dire que c'est par un témoignage interieur du S. Esprit aussi certain que la foy. Quoy qu'il en soit ils conviennent tous, que ceux qui ont la foy justifiante sont assurés de l'avoir; & par consequent qu'ils sont assurés qu'ils l'auront toujours, & qu'elle les conduira jusques dans le ciel; de sorte que cette certitude est jointe avec celle non seulement d'estre élu, mais aussi de ne perdre jamais la grace de Dieu en quelque crime que l'on tombe.

Il est difficile de ne pas voir d'abord qu'une morale fondée sur de tels principes ne peut estre qu'un renversement horrible de celle de Jesus-CHRIST, & qu'il n'y a rien de plus vray que ce qu'en a dit un sçavant homme, qui ayant esté élevé parmy ceux qui enseignent ces maximes, en avoit pu mieux reconnoître les mauvais effets. *Nullum potuit in christianismum induci dogma perniciosius quàm hoc: Hominem qui credidit, aut qui regeneratus est (nam hæc multis idem valent) posse prolabi in scelera & flagitia, sed accidere non posse ut propterea divino favore excidat, aut damnationem incurrat. Hoc nemo veterum docuit; nemo docentem tulisset. Nec aliud evidentius vidi argumentum detorta ad privatos & malos sensus Scripture quàm in hoc negotio.* On ne pouvoit introduire dans le Christianisme un dogme plus pernicieux que celui de ces gens qui enseignent, que lors qu'un homme a cru, ou qu'il a esté regeneré, il peut tomber en des

C'est qui sera traité dans le 9. & 10. liv. a *Cham. l. 11. c. 6. n. 5.* Immerito negatur ab adversariis quemquam posse esse certum certitudine fidei se totam corde conversionem esse. b *P. vandelin Theol. Christi. l. 1. c. 24.* Non dicimus certitudine fidei nos certos esse posse, quod vete credamus, sed indehinc nos certos esse posse. Quæ ergo inquis certitudinet Resp. Certitudinem visionis interne, seu testimonii mentis nostre illuminatæ à Spiritu Sancto.

Genève in *Animad. præfati ad Cassandrum notis. Art. de discernant peccata. mort. & venial.*

CHAP. I.

crimes & en des desordres honteux, mais qu'il ne peut arriver qu'il perde pour cela la grace de Dieu, ou qu'il soit damné. Nul des Anciens n'a rien enseigné de semblable; & nul d'eux n'auroit souffert un homme qui l'eust osé enseigner. Pour moy j'avoüe que je n'ay point vu d'exemple qui fasse mieux voir de quelle sorte on abuse de l'Ecriture en la détournant à des sentimens pernicieux dont on s'est une fois prevenu.

Mais afin de leur oster tout sujet de se plaindre qu'on leur impose ou qu'on represente imparfaitement leur doctrine, en omettant les modifications qu'ils y apportent, pour la rendre plus supportable; je la prendray de leurs propres livres, & je feray voir ensuite que toutes ces pretendues modifications n'empêchent point qu'elle ne soit horrible & abominable; & qu'il n'y a rien de plus contraire à l'idée que l'Ecriture nous donne de l'estat d'un vrai Chrestien, que celle qu'en forment ces pretendus Reformateurs, qui font une si particuliere profession de ne parler qu'après l'Ecriture.

Il est certain qu'on ne leur attribuerien qu'ils n'enseignent tres-confamment, lors qu'on leur reproche que leur juste ou leur fidelle peut commettre des adulteres & des homicides, & quelque autre crime que ce soit, même l'adoration des Idoles & le renoncement de JESUS-CHRIST avec jurement & execration, sans cesser d'estre au temps même qu'il les commet enfant de Dieu par la grace de l'adoption, & Temple du Saint-Esprit par celle de la sanctification.

Je sçay bien qu'ils ne trouvent pas bon qu'on les presse sur ce sujet. River en fait de grandes lamentations en répondant à Grotius; & il voudroit presque faire croire qu'on leur impose en cela des choses fausses & horribles. *Hic iterum*, dit-il, *paratragædiat Dominus Grotius*. Et en un autre endroit, parlant de la même matiere. *Hic iterum Lectorem moneo & obsecro, ut Domino Grotio nobis falsa & horrenda impingenti fidem non adhibeat, donec perlegerit ea quæ in examine ei respondimus*. Mais comment ose-t-il nier que ce que Grotius leur reproche soit veritablement leur doctrine? Car il ne leur reproche autre chose, sinon qu'ils croyent que les vrais Fidelles peuvent tomber & tombent en effet en des crimes tres-énormes, & que néanmoins ils ne laissent pas pour cela de demeurer justes & enfans de Dieu. Or ils ne peuvent desavouer que ce ne soit leur sentiment.

In Examine Animæ, Grotius, Art. de discrim. peccat. &c.

In Apolog. n. 13^e.

C'est une calomnie, dit Zanchius, de m'imputer que je nie que les élus ne puissent tomber en des crimes énormes. Comme si je ne sçavois pas, & que je n'enseignasse pas que les crimes de David, son adultere & son homicide, ont esté tres-enormes & tres-griefs. *Quod negem electos in atrocissima scelera ruere posse, calumnia est. Quasi nesciam & non doceam, Davidis scelera, adulterium & homicidium, fuisse atrocissima & gravissima.*

Zanchius in Mis. ell.
tom. 1. p. 649.

Les vrais Fidelles, dit un autre Calviniste de Hollande, tombent à la verité dans de grands & horribles pechez. *Vere fideles in magna quidem & horrenda prolabantur peccata.* Et il avouë dans le même livre, que les enfans de Dieu tombent quelquefois en d'aussi grands & d'aussi horribles pechez que les impies & les infidelles. *Quamquam filij Dei aliquando contra propositum suum in aequè horrenda & magna peccata atque impii & homines irrogeniti incidant.*

Ripperius Sixti in
responsa. 444.

Ibid. p. 452.

Ils parlent tous de la même sorte touchant les pechez que peuvent commettre les vrais fidelles. Et ils ne sont pas moins fermes à soutenir que quelques horribles que soient ces pechez, ils ne sont pas capables de leur faire perdre la qualité de justes & d'enfans de Dieu, parce que ces qualitez sont inseparables de la vraie foy, qui ne se perd jamais selon eux.

C'est ce que Beze soutint dans une Conference qu'il eut à Monbelliard avec les Lutheriens, Jacques André & Osiander, en presence du Comte de Wirtemberg. Car il estrapporté dans une lettre d'Osiander publiée par Beze dans la preface de sa réponse aux actes de cette Conference imprimée à Tubingue, *Que de Beze y avoit soutenu que les Elus ne perdent ny le Saint-Esprit ny la Foy, quand même ils tombent en des pechez contre leur conscience. Et quoy que le Docteur André luy alleguast l'exemple de David, lequel avant que le Prophete Nathan le fust venu réveiller avoit esté bien assoupi en son mal, routefois de Beze n'a point fait de difficulté d'affirmer que David n'avoit point perdu en cette chute nyle Saint-Esprit ny le don de la Foy. Et quand on luy pensa mettre en avant la distinction des pechez mortels & veniels, il n'a fait que s'en rire à demy bouche. Beze ayant rapporté tout au long cette lettre d'Osiander, l'examine de point en point, & la chicane en tout ce qu'il peut. Mais il reconnoist par son silence qu'il avoit dit en effet, Que les Elus ne perdent ny le Saint-Esprit ny la Foy, lors même qu'ils tombent en des*

Réponse de M. Th.
de Beze aux Actes
de la Conference de
Monbelliard.
Pref. p. 21.

pechez contre leur conscience semblables à ceux de David. Il ne se met en peine que de rendre raison du fouris qu'il avoit fait sur la distinction entre les pechez mortels & les veniels.

On se voit en un autre endroit combien cette condamnation de la distinction des pechez mortels & veniels est pleine elle-même d'ignorance, de temerité & d'impie-

Windelin. *Christ. Theol. lib. 2. c. 24. p. 591.*
Mehnius *ambrosia anima. p. 107.*

Cham. lib. 6. c. 12. n. 4.

Guillelmus Rivetus
advocatus Amyral.
d. m. epistola Apolo-
getica. Reverend. &
amab. viri Joseph
Hallus Exorandus
in Anglia Episcopus
cui Chamieri memi-
nisset, subiungebat.
Deus bone! qualis
quantus! Fuit ille
unus tota Davidica-
rum procerum cohors!
totum Davidica tur-
ris armamentariū, to-
tus exercitus Israel.
Ite admirari soleo
ignem viri ingenii,
multitugum scientia,
acumen sagittarum.
Nullo deinceps arble-
ta opus habebit Ec-
clesia Dei, quando
supererit supererit

Et pourquoy, dit-il, n'en sera-t-il pas permis, sinon de detester avec pleine ardeur telles ordures sorties des cloaques des Scolastiques, comme estant pleines d'impiété, pour le moins de témoigner par quelque contenance qu'il me déplaisst de les voir rettenir encore aujourd'huy en quelques écoles Ecclesiastiques?

Windelin qui a fait un abrégé fort net & fort clair de toute la Theologie Calvinienne, met la perseverance certaine & infaillible pour la seconde des cinq proprietétez qu'il donne à la Foy. *Ad unctā fidei precipua quinque sunt 2. perseverantia, quā qui semel accepit fidem salvificam numquam eam amittit vel abjicit.*

Et un autre nommé Mehnus. *Fides justificans amitti non potest, quandoquidem illa fidelibus semel (ἀπαρ) hoc est in perpetuum sit peremptoriè data.*

Chamier declare au nom de tous ses Confreres (que par une insolence qui luy est toute particuliere il appelle toujours Catholiques à l'exclusion mesme des Lutheriens qui ne detestent pas moins que nous ce dogme des Calvinistes) *Qu'ils nient que par aucun peché, quelque grand qu'il soit, celuy qui a esté reçu une fois en la grace de Dieu en dechee jamais. NEGANT Catholici (c'est le titre qu'il donne aux Calvinistes,) ullo peccato quantumvis gravissimo nedum levissimo, quemquam receptum in gratiam à Deo excidere à gratia.*

Et il est bon que le monde sçache qui est ce Chamier qui parle si nettement, & de quelle autorité il peut estre parmy les pretendus Reformez. On ne le pourroit mieux apprendre que de Guillaume Rivet qui rapporte l'éloge qu'avoit fait de luy un sçavant Calviniste d'Angleterre nommé Joseph Hall Evêque d'Excester, qui s'estoit crié en parlant de luy. *Bon Dieu! quel homme! quel grand homme! il a esté luy seul toute la cohorte des braves de David, tout l'arsenal des armes pendues à sa tour mystérieuse, toute l'armée d'Israël. Je ne puis assez admirer l'esprit de feu de cet homme, sa science si étendue, sa singuliere subtilité. L'Eglise n'aura plus désormais besoin d'Athlete tant qu'elle aura pour défenseur (& elle l'aura eternellement) vostre Chamier qui est le prodige & l'étonnement du monde. C'est donc ce prodige du monde & cet invincible Athlete de la pretendue E-*

glise de Dieu qui nous assure comme d'une chose constante parmy tous les Calvinistes, *que celui que Dieu a une fois reçu en sa grace n'en dechet jamais, quelque grand & énorme peché qu'il commette.*

Ils sont si persuadés de cette doctrine, qu'ils ne font point de difficulté de l'attribuer à l'Apostre saint Jean. Car c'est par là que Piscator répond à ceux qui luy objectoient comme une consequence horrible de leur doctrine, que les regenez ne peuvent perdre la Foy par quelques sortes de crimes ou de pechez que ce soit. Comme si ce n'estoit pas, dit-il, ce que saint Jean enseigne au lieu allegué. *Decimum denique doctrina nostris objecta caput est, nullis flagitiis renatos fidem perdere; at hoc docet idem Ioannes loco modo citato.*

Un autre de leurs Docteurs explique la même chose d'une maniere encore plus étrange. Car supposant comme ils font tous, qu'il n'y a point de vray fidelle qui ne soit élu, & qu'ainsi élu & fidelle n'est que la même chose, il se fait à luy-même cette objection. *Que vous en semble, dit-il? Est-ce que Dieu ne veut pas condamner ses élus s'ils pechent? A quoy il ne répond pas, qu'il les condamneroit s'ils pechoient, mais qu'il empêche qu'ils ne tombent en des pechez damnables. Ce n'est point par là qu'il resout la difficulté. Il veut que quoy qu'ils fassent, ils soient assurez de leur salut. Et c'est pourquoy il répond absolument. Non, il ne les veut point condamner, encore qu'ils pechent: parce que le fondement de nostre salut est établi sur l'élection éternelle de Dieu. De sorte que mille pechez, & mesme tous les pechez de l'univers, & tous les diables qui sont en enfer ne scauroient empêcher l'effet de l'élection de Dieu. Il peut bien arriver que les pechez endurcissent nostre cœur, affoiblissent nostre foy, contristent en nous l'Esprit de Dieu; mais ils ne peuvent pas ôter la foy, ny chasser entierement le Saint-Esprit. Car aussi-tost qu'un homme a esté adopté en Jesus-Christ pour estre enfant de Dieu, il ne peut plus arriver que Dieu le condamne pour ses pechez. Ce que dit ce Calviniste, que rien ne peut empêcher l'élection de Dieu d'avoir son effet est tres-veritable. Mais c'est concevoir la predestination comme S. Thomas dit que la conçoivent les Mahometans, que de la détacher des moyens, ou de vouloir, ce qui est encore pis, que Dieu execute ce qu'il a ordonné dans son Election par des moyens entierement opposez à sa sainteté & aux regles de sa justice. Or c'est ce que font les Calvini-*

CHAP. I.

*ante. etc. non) &c.
ser ille il. per m. noli
etiam m. noli.*

*Piscator contra
Sibasim. p. 12.*

*Perkins in dialogo
de statu hominis.
p. 44.*

*Verum obsecro
quid videatur tibi
Nonne vult Deus
electos suos condē-
nari si peccaverit*

*Non vult: fundamē-
tum enim salutis
nostræ fundatum est
in æterna electione
Dei, ita ut mille
peccata, imò omnia
peccata totius mun-
di, quin omnes dia-
boli qui sunt in in-
ferno, electionem
Dei iternam sacre
nequeunt. Vieri qui
dē posse ut corda
nostra obdurarent
peccata, hanc in-
firmam, Spiritum
que Dei in nobis
tribuit afficiant,
verum fidem auge-
re & Spiritum san-
ctum potius excu-
tere non possunt.
Deus neminem con-
demnat propter pec-
cata, qui modo in
Filium Dei adop-
tus est in Christo
Jesu.*

pechez contre leur conscience semblables à ceux de David. Il ne se met en peine que de rendre raison du souris qu'il avoit fait sur la distinction entre les pechez mortels & les veniels.

Et pourquoy, dit-il, n'en sera-t-il pas permis, sinon de desester avec pleine ardeur telles ordures sorties des cloaques des Scolastiques, comme estant pleines d'impiété, pour le moins de témoigner par quelque contenance qu'il me déplaisst de les voir retenir encore aujourd'huy en quelques écoles Ecclesiastiques?

Windelin qui a fait un abrégé fort net & fort clair de toute la Theologie Calvinienne, met la perseverance certaine & infaillible pour la seconde des cinq proprietétez qu'il donne à la Foy. *Ad unctā fidei precipua quinque sunt 2. perseverantia, quā qui semel accepit fidem salvificam numquam eam amittit vel abjicit.*

Et un autre nommé Mehnius. *Fides justificans amitti non potest, quandoquidem illa fidelibus semel (απαξ) hoc est in perpetuum sit peremptorie data.*

Chamier declare au nom de tous les Confreres (que par une insolence qui luy est toute particuliere il appelle toujours Catholiques à l'exclusion mesme des Lutheriens qui ne desistent pas moins que nous ce dogme des Calvinistes) *Qu'ils nient que par aucun peché, quelque grand qu'il soit, celui qui a esté reçu une fois en la grace de Dieu en dechee jamais. NEGANT Catholici* (c'est le titre qu'il donne aux Calvinistes,) *ullo peccato quantumvis gravissimo nedum levissimo, quemquam receptum in gratiam à Deo excidere à gratia.*

Et il est bon que le monde sçache qui est ce Chamier qui parle si nettement, & de quelle autorité il peut estre parmy les pretendus Reformez. On ne le pourroit mieux apprendre que de Guillaume Rivet qui rapporte l'éloge qu'avoit fait de luy un sçavant Calviniste d'Angleterre nommé Joseph Hall Evêque d'Excester, qui s'estoit écrite en parlant de luy. *Bon Dieu! quel homme! quel grand homme! il a esté luy seul toute la cohorte des braves de David, tout l'arsenal des armes pendues à sa tour mystérieuse, toute l'armée d'Israël. Je ne puis assez admirer l'esprit de feu de cet homme, sa science si étendue, sa singuliere subtilité. L'Eglise n'aura plus désormais besoin d'Athlete tant qu'elle aura pour défenseur* (& elle l'aura eternellement) *vostre Chamier qui est le prodige & l'étonnement du monde. C'est donc ce prodige du monde & cet invincible Athlete de la pretendue E-*

On sera voir en un autre endroit comment cette condamnation de la distinction des pechez mortels & veniels est pleine elle-mesme d'ignorance, de temerité & d'impieété.

Windelin. *Christ. Theol. lib. 1. c. 24. p. 591.*
Mehnius *anchora animæ. p. 107.*

Cham. lib. 6. c. 11.
n. 4.

Guillelmi Riveti
advocatus Amyral.
de in epistola Apologetica.
Reverend. &
doctissimo Joseph Halli
Anglia Episcopo
cū Chamieri meminit,
subjungebat,
Dum hanc! qualis!
quantus! Fuit ille
unus tota Davidico-
rum exercitus cohort!
totum Davidica tur-
ris armamentarium,
totus exercitus Israel!
Ita admirari solo
ignem vires ingenii,
multilinguem scientiā,
acumen singulare.
Nullo desumpsit athle-
ta operabebit Ec-
clesia Dei, quando
supererit supererit

glise de Dieu qui nous assure comme d'une chose constante parmi tous les Calvinistes, que celui que Dieu a une fois reçu en sa grace n'en dechet jamais, quelque grand & énorme péché qu'il commette.

Ils sont si persuadés de cette doctrine, qu'ils ne font point de difficulté de l'attribuer à l'Apostre saint Jean. Car c'est par là que Piscator répond à ceux qui luy objectoient comme une consequence horrible de leur doctrine, que les regenez ne peuvent perdre la Foy par quelques sortes de crimes ou de pechez que ce soit. Comme si ce n'estoit pas, dit-il, ce que saint Jean enseigne au lieu allegué. *Decimum denique doctrinae nostrae objecta caput est, nullis flagitiis renatos fidem perdere; at hoc docet idem Ioannes loco modo citato.*

Un autre de leurs Docteurs explique la même chose d'une maniere encore plus étrange. Car supposant comme ils font tous, qu'il n'y a point de vray fidelle qui ne soit élu, & qu'ainfi élu & fidelle n'est que la même chose, il se fait à luy-même cette objection. *Que vous en semble, dit-il? Est-ce que Dieu ne veut pas condamner ses élus s'ils pechent?* A quoy il ne répond pas, qu'il les condamneroit s'ils pechoient, mais qu'il empêche qu'ils ne tombent en des pechez damnables. Ce n'est point par là qu'il resout la difficulté. Il veut que quoy qu'ils fassent, ils soient assurez de leur salut. Et c'est pourquoy il répond absolument. *Non, il ne les veut point condamner, encore qu'ils pechent: parce que le fondement de nostre salut est établi sur l'élection éternelle de Dieu. De sorte que mille pechez, & mesme tous les pechez de l'univers, & tous les diables qui sont en enfer ne sauraient empêcher l'effet de l'élection de Dieu. Il peut bien arriver que les pechez endurecissent nostre cœur, affoiblissent nostre foy, contristent en nous l'Esprit de Dieu; mais ils ne peuvent pas ôter la foy, ny chasser entierement le Saint-Esprit. Car aussi-tost qu'un homme a esté adopté en Jesus-Christ pour estre enfant de Dieu, il ne peut plus arriver que Dieu le condamne pour ses pechez.* Ce que dit ce Calviniste, que rien ne peut empêcher l'élection de Dieu d'avoir son effet est tres-veritable. Mais c'est concevoir la predestination comme S. Thomas dit que la conçoivent les Mahometans, que de la détacher des moyens, ou de vouloir, ce qui est encore pis, que Dieu exécute ce qu'il a ordonné dans son Election par des moyens entierement opposez à sa sainteté & aux regles de sa justice. Or c'est ce que font les Calvini-

CHAP. I.

auter: *est enim iuxta
ferville il. per inculci
buerunt.*

Piscator contra
Schasma. p. 12.

Perkins, in dialogo
de statu hominis.
p. 44.

Verum obsecro
quid videret tibi
Nonne vult Deus
electos suos condē
nari si peccent?

Non vult: fundamē
tum enim salutis
nostrae fundatum est
in aeterna electione
Dei, ita ut mille
peccata, imò omnia
peccata totius mun
di, quia omnes dia
boli qui sunt in in
ferno, electionem
Dei irremediabilem
nequeunt. Fieri qui
dem potest ut corda
nostra obviemus
peccata, si dem in
firmum, spiritum
que Dei in nobis
tristitia afficiunt,
verum fidem auferre
& spiritum san
ctum procul excu
tere non possunt.
Deus neminem con
demnat propter pec
cata, qui modo in
Filium Dei adop
tus est in Christo
Jeſu.

CHAP. I.

ftes. Ils croient qu'ils n'ont qu'à s'affurer, comme ils s'imaginent que cela leur est tres-facile, qu'ils font les élus de Dieu; & que cette assurance, qu'ont selon eux tous les vrais fidelles, les met hors de toute apprehension d'estre damnez: Qu'ils pourroient commettre mille pechez & tous les pechez de l'univers, que leur salut, nonobstant tout cela, est en sureté, parce que l'Electiō de Dieu ne peut manquer d'avoir son effet; & qu'ils n'ont pas même à craindre que tous ces pechez les privent pour un moment de l'habitation du S. Esprit, parce qu'ils pourront bien endurcir leur cœur & contrister l'Esprit de Dieu, mais qu'ils font certains qu'il demeurera toujours, comme dans son temple, dans ce cœur endurci & souillé de crimes. Qu'il leur suffit pour cela qu'ils ayent senti en eux cette vraie foy qui les a rendu les fils adoptifs du Pere en Jesus-CHRIST nostre Seigneur; parce que c'est une maxime infaillible; Que qui l'a esté une fois, n'est jamais condamné de Dieu, quelques pechez qu'il commette. *Deus neminem condemnat propter peccata, qui modo adoptatus est in Filium in Christo Iesu.*

• Un autre Ministre de tres-grande reputation, nommé Dammanus, qui fut Secretaire du Synode de Dordrecht, enseigne la mesme chose. *Il ne peut, dit-il, arriver qu'aucun vray fidelle, par quelques pechez que ce soit, déchee de la grace de Dieu; & par consequent les fidelles ne peuvent décheoir entierement de la foy.* Et un peu plus bas. *Nous ne scaurions estre separez de Dieu que par le peché. Mais comme il y a plusieurs choses qui nous y attirent, nous croyons aussi fermement & sans hesiter, que quoy que l'enormité de nos pechez nous pût bannir loin de Dieu, ils ne nous nuiront point neanmoins. FIRMITER & absque hesitatione tenemus, peccata nostra, etiam si sua sceleritate nos à Deo extrudere possent, nobis tamen non obfutura.*

Ils condamnent mesme comme contraire à la verité de la foy Chrestienne, le sentiment de ceux qui croiroient, que les crimes, où ils avoient que les fidelles tombent effectivement les pussent faire décheoir de la grace de Dieu pour un temps. *Non est veritati* (ce sont les propres termes d'un de leurs Docteurs) *Christianæ fidei conforme, ullos verè fideles per ulla etiam gravia peccata cujuscumque patrare deprehenduntur, totaliter à gratiæ Dei ad TEMPUS excidere.*

Dammanus in concordia p. 108. Nulli verè fideles per ulla peccata possunt ex gratia Dei excidere, ac proinde non possunt fideles ex fide prorsus excidere.

Et p. 110. Quandoquidem peccatū unigum est medium quo à Deo separemur, si cur varia sunt media quibus ad peccatum permoveamur, ita firmiter & absq; hesitatione tenemus, peccata nostra etiam si sua sceleritate nos à Deo extrudere possent, nobis tamen non obfutura.

Dammanus in Paris. p. 204.

CHAPITRE II.

Qu'il paroisse par les contestations, que les Calvinistes ont eues avec les Arminiens, & par le Synode de Dordrecht; Que la doctrine representée dans le Chapitre precedent est le sentiment commun de ceux de cette secte, & un des principaux points de leur Reformation.

JE ne doute point que la seule proposition de cette doctrine ne la fasse paroître horrible à tous ceux qui ont quelque sentiment de religion. Mais on s'imaginera peut estre que ce n'est que par rencontre qu'ils l'enseignent, sans y avoir grande attache, & qu'ainsi on n'a pas raison de la reprocher à tout le corps. Ce seroit ce qu'il y auroit à dire de plus favorable pour eux, s'il estoit vray. Mais pour s'assurer du contraire, il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé dans cette dispute si longue & si échauffée qu'ils ont eue au commencement de ce siecle avec quelques Ministres de Hollande qui prirent le nom de Remontrans, & qu'ils chasserent enfin de leur corps après avoir condamné leurs sentimens dans le Synode de Dordrecht.

* Ce sont ceux qu'on a depuis appelé Arminiens.

Car cette celebre contestation qui a divisé leurs Eglises des Pais-bas, & qui y a fait naître un schisme qui dure encore, ne regardoit que 5. points. Le 1. de l'élection & de la reprobation. Le 2. de l'étendue de la redemption de JESUS-CHRIST. Le 3. des forces du libre arbitre dans la nature corrompue. Le 4. de l'efficace de la grace. Le 5. de la perseverance des fideles. Il ne s'agit point icy des quatre premiers; & il est certain que les Remontrans voulant éviter les extremitez scandaleuses de Calvin, & de plusieurs de ses disciples, s'estoient declarez contre la doctrine de S. Augustin & de tous les Peres defenseurs de la Grace, pour favoriser davantage le libre arbitre. Mais quant au dernier chef qui regardoit la perseverance des fideles, ils avoient tres-grande raison; & ils faisoient voir invinciblement qu'ils suivoient en cela tous les anciens Peres, sans en excepter ny saint Augustin, ny ses disciples, & qu'il n'y avoit rien de plus pernicieux que ce que le commun de leur secte enseignoit sur ce sujet.

CHAP. II.

*Dans l. liv. m. telé.
Alia & kripia Syn-
odalia Ministrorum
Remonstrantium, &c.
Art. 5. p. 185. Vete
fideles possunt à vera
fide excidere, & in
istiusmodi prolabi
peccata, que cum
vera & iustificante
fide consistere non
possunt; nec potest
hoc tantum fieri, sed
& non tardè sit. Vere
fideles possunt sua
culpa in flagitia &
scelera atrocia inci-
dere, in istdem per-
severare & mori, ac
proinde finaliter ex-
cidere & perire.
Collas. Hag. An.
1611. p. 141.*

*Probabimus ex 5.
Scilicet, eos qui per
veram fidem Jesu
Christo sunt iusti,
& proinde vivifica-
tus Spiritus partici-
pes facti, quamvis
possint per carni im-
becillitatem graviter
peccare, à Deo tamè
ita conservari, ut cer-
tum sit eos hanc verà
fidem & hunc vivifi-
cum Spiritum non
totaliter, neque fi-
naliter amissuros: &
fundamentum perse-
verantur cōsistere in
immutabili decreto
divinæ & æternæ e-
lectionis, in Dei Pa-
tris ceteris promissio-
ne, in ejus seredere
gratioso, in Domini
Jesu Christi fideli &
foras efficaçiq; cul-
todiâ, & in continnâ
perseverantia Spiritus
sancti mōitione apud
omnes eos qui ab eo
fidei regentari
suerint.*

Le principal point de leur doctrine sur cet article, estoit renfermé dans ces deux propositions qu'ils presenterent au Synod de Dordrecht. *Les vrais fideles peuvent déchoir de la vraie foy, & tomber en des pechez qui ne peuvent subsister avec la vraie foy justifiante; & non seulement cela se peut faire, mais cela arrive souvent. Les vrais fideles peuvent par leur faute tomber en des pechez honteux & des crimes enormes, perseverer dans ces pechez, & y mourir, & ainsi déchoir finalement & perir.*

Mais leurs adversaires, qu'on appelloit les Contre-remontans représenterent en ces termes dans la Conference de la Haie de l'an 1611. la doctrine contraire des Eglises reformatées. *Nous prouverons, dirent-ils, par les Ecritures, que quoique ceux qui ont esté entez en Jesus-Christ par la vraie foy, & rendus participans de son esprit vivifiant, puissent commettre des pechez enormes par l'imbecillité de la chair, ils sont tellement gardez de Dieu, qu'il est certain qu'ils ne perdront point cette foy & cet esprit vivifiant, ny totalement ny finalement; & que le fondement de cette esperance consiste dans le decret immuable de l'élection de Dieu, dans la promesse certaine du Pere, dans son alliance gratuite, dans la garde fidele, puissante & efficace de nostre Seigneur Jesus-Christ, & dans la continuelle & perpetuelle demeure du saint Esprit en tous ceux qui ont esté une fois regenerez.*

On ne peut rien desirer de plus manifeste. 1. Ils avoient que les vrais fideles, qui ont esté entez en JESUS-CHRIST par la regeneration, & rendus participans de son esprit vivifiant par la sanctification, peuvent tomber en de fort grands pechez: c'est à dire qu'ils demeurent d'accord de cette partie de la supposition de leurs adversaires: *Vetè fideles possunt sua culpa in flagitia & scelera atrocia incidere.* 2. Ils soutiennent que quoy qu'ils commettent ces pechez enormes, ils ne laissent pas d'estre vraiment fideles, ny vraiment sanctifiez, mais qu'il y a seulement quelque affoiblissement dans leur foy & dans leur sanctification. Et c'est ce qui leur fait dire, qu'en quelques crimes qu'ils tombent, ils ne perdront jamais totalement, ny la foy ny le saint Esprit qui donne la vie à l'ame. 3. Pour ce qui est de la justification par l'imputation de la justice de Christ, il est encore plus clair non seulement qu'ils demeurent justifiez, selon eux, mais mesme que ces crimes ne leur font rien perdre de cette justification, qu'ils appellent Evangelique, & à laquelle seule ils attribuent tout le droit qu'on peut

*Verindel, Christ.
Theol. lib. 1. cap. 25.
Aquisitas iustificatio-
nis est qua una*

peut avoir au royaume du ciel , parce que ne consistant , à ce qu'ils pretendent , qu'en ce que Dieu n'impute aucun peché à ceux à qui il impute la justice de son Fils , il faut nécessairement qu'elle soit égale en tous les justifiez. 4. Et enfin on ne peut douter que selon cette Theologie , un vray fidelle que la tentation emporte à commettre, un meurtre , ou un adultère , ou un inceste , ou quelque autre crime , ne conserve toujours en son ame parmy ces desordres l'habitation du saint Esprit , qui vivifie & sanctifie tous ceux en qui il habite. Puisqu'un des fondemens de la perseverance que Dieu , comme ils veulent , a resolu de donner à tous les vrais fidelles par un decret immuable , est la continuelle & perpetuelle demeure du saint Esprit en tous ceux qui ont esté une fois regenez : *Continua perpetuaque Spiritus sancti mansio apud omnes qui ab eo semel regenerati fuerint.*

Et ce qui fait voir combien cette opinion est constamment la doctrine des Eglises Pretendues-Reformées , c'est que quelque éloignement qu'en eussent les Remontrants , ils n'osèrent d'abord en parler que comme d'une chose douteuse. *Il faudroit*, dirent-ils, *examiner plus à fond par les saintes Ecritures, si ceux qui sont vraiment fidelles, ne peuvent point perdre par leur negligence le commencement de l'estre divin qu'ils ont en Jesus-Christ, se renzager de nouveau dans l'amour du monde, se détourner de la sainte doctrine qu'ils ont embrassée, faire naufrage de la bonne conscience, & déchoir de la grace.*

Mais cette retenue ou cette timidité ne fit que les rendre plus odieux, & donner occasion à leurs adversaires de les pousser plus hardiment, & de leur insulter, comme à des gens tout à fait indignes de la qualité de Reformez. *On laisse à juger*, dirent-ils dans la conference de la Haie, *quelle opinion on doit avoir de ces Docteurs qui doutent encore, & n'ont rien de certain dans ces principaux chefs de la Religion reformée, dans lesquels ces Eglises ont esté repurgées des erreurs de la Papauté, & s'ils peuvent porter avec justice le nom de Ministres reformez. Nous ne pensons pas que cela pût estre mis en doute de ceux qui n'eroient absolument la perseverance des vrais fidelles, c'est à dire l'assurance qu'ils pretendent qu'ont tous les vrais fidelles de ne perdre jamais la vraie foy justificante ny la qualité d'enfant de Dieu, lors même qu'ils tombent en de grands crimes.) Et nous croyons que c'est pour cette raison que nos freres n'ont osé dire franchement*

eademque Christi iustitia per fidem apprehensa omnibus à Deo æqualiter imputatur, etiam à honoris fides robustior, aliorum imbecillior est.

Dans la fin de l'art. 5. des Remontrants. Sed an illi ipsi (fidelles) negligentia sua initium sui esse in Christo deserere omnino possint, & præsentem mundum iterum amplecti, à sancta doctrina ipsius semel tradita desicere, conscientiam naufragam facere, à gratia excidere, penitus ex sacra scriptura esse expendendum, an nequam illud cum plena animi tranquillitate & pterphoria dicere possint.

Collat. Hag. p. 388. Judicant omnes prudentes, quo loco habendi sint ejusmodi doctores, qui in ejusmodi primariis capitulis Religionis reformatæ, in quibus hæc Ecclesiæ ab erroribus Papatus repurgatæ fuerunt, adhuc dubitat neque quicquam certi hæverunt, an illi iustè nomen reformatorū Ministrorū gerere possint. De illis, qui perseverantiam fidelium proferunt negant, nō putamus dubitandum, & existimamus hanc esse causam, cur fratres nostram suam de hoc non fuerint quæsi in.

CHAP. II.

ce qu'ils pensoient sur ce point, parce qu'ils sçavoient bien que s'ils l'eussent fait, ils eussent montré clairement qu'ils se separoient des Eglises reformées en un des principaux chefs de la reformation, qui a toujours esté enseigné. & defendu dans ces Eglises contre le Papisme par tous les fidelles Docteurs. Et un peu après ils ajoutent: *Qu'il est indubitable que cette doctrine de la perseverance des vrais fidelles, selon qu'elle vient d'estre expliquée, a toujours esté tenue par toutes les Eglises vraiment reformées, non seulement pour conforme à la parole de Dieu, & par conséquent veritable, mais aussi pour le fondement de la vraie certitude du salut, sans laquelle il ne peut y avoir de vraie foy.*

liv. 4. Quod fratres

subijciunt doctrinam

de perseverantia verè

fidelium nunquā pro

certo fidei articulo

receptam fuisse, res-

pondemus esse extra

omne dubium; eam

ab Ecclesiis verè re-

formatis sepe fuisse

habitam, non tantum

cum Scripturā con-

gruantem de veram,

sed & fundamentum

veræ certitudinis de

salute, sine quā cer-

titudine nulla fiducia,

quæ ad verum fidem

requiritur, consistere

non potest.

Ibid. p. 341. Proba-

bimus denique hoc

ab Ecclesiis reformatis

ex Dei verbo pro-

bat examinaum, & à

nostris Ecclesiis for-

mulis consensus in

doctrina, nempe cō-

fessione & catechesi

apertè definitum

esse.

Et sur ce que les Remontrants pretendoient pouvoir douter de cette doctrine, parce qu'il n'y en avoit rien, disoient-ils, ny dans la confession de foy, ny dans le catechisme; les Contre-remontrants leur soutinrent que cela estoit faux, & que les Eglises reformées des Pais-bas l'avoient clairement definie dans l'une & dans l'autre. *Nous prouverons*, dirent-ils, *que les Eglises reformées ont tres-bien examiné ce point de doctrine par la parole de Dieu, & qu'elles l'ont clairement défini dans les formules qui marquent l'uniformité de doctrine, qui sont la confession de foy & le catechisme.* Ce qu'ils repetent plus bas en ces termes, page 349. *Hanc doctrinam de perseverantia vere fidelium in Ecclesiis nostris reformatis, formulis consensus doctrinae confessione & catechesi apertè definiri, & apertè doceri, potest constare. 1. Ex confessione art. 29. &c. Idem planius apparet in nostra catechesi passim, &c.*

Les Remontrants n'entreprirent pas d'abord de répondre en particulier aux passages de la confession de foy & du catechisme citez par les Contre-remontrants: mais ils dirent seulement, qu'il n'estoit rien dit de cela dans la confession de foy, au moins sous un titre exprès, & qu'on n'en pouvoit tirer cette doctrine que par des conséquences, non plus que du catechisme.

A quoy les Contre-remontrants repliquerent en ces termes. *Ils disent qu'il ne se trouve rien de la perseverance des vrais fidelles, ny dans la confession de foy, ny dans le catechisme; ce qui est néanmoins si manifestement faux, qu'il est étrange que nos freres l'aient osé dire. Nous avons clairement & abondamment montré le contraire dans nostre premier écrit sur ce cinquième article, & nous nous en remettons volontiers au jugement des Eglises reformées*

C. H. Hay. p. 400.

Athine illis (con-

fessione & catechis-

mo) de vere fidelium

perseverantia nihil

omnino doceri;

quod tamē tam ma-

nif. ite est salum, ut

interim frates tale

quid auctor fuisse di-

cere. Contrariā par-

tem deinde stravinus

des Pais-bas. Nous jugeons; & les Docteurs de ces Eglises l'ont tous jugé avec nous jusques icy, que cette doctrine de la persévérance de tous les vrais fidelles doit estre tenue & enseignée par les Ministres de la parole de Dieu dans ces Eglises reformées, pour les raisons que nous avons marquées, (dont la principale est que sans cela on ne peut avoir de vraie certitude de son salut, ny avoir la vraie foy sans cette certitude.) Et quant à ce que nos freres disent, que ce n'est que par des conséquences que nous tirons cette doctrine de la confession de foy & du catechisme: quand cela seroit, pourveu que ces conséquences soient certaines & nécessaires, n'en doit-on point faire d'estat? Il y a divers points de doctrine tres-importans, qui ne se peuvent tirer de l'Ecriture que par des conséquences nécessaires: & cependant il ne s'ensuit pas de-là, ou qu'ils ne soient pas dans l'Ecriture, ou qu'ils soient faux. Néanmoins il est clair par les lieux que nous avons citez, dans cet Ecrit, qu'on enseigne dans la confession de foy & dans le catechisme, non seulement par des conséquences, mais en termes exprés, que les vrais fidelles & ceux qui ont une fois reçu l'esprit de la regeneration obtiendront le salut éternel, & que ceux qui sont élus à la vie éternelle, demureront toujours vraiment fidelles & membres de l'Eglise de Jesus-Christ.

C'est pourquoy aussi, quoique pussent dire les Remontrans, & quelque forts que fussent les écrits qu'ils présenterent au Synode de Dordrecht, pour soutenir les deux points de leur opinion sur cet article: L'un que les vrais fidelles perdent la foy & le saint Esprit en tombant en de grands pechez; L'autre qu'il se peut faire qu'ils meurent dans ces pechez, & qu'ainsi ils perissent éternellement; ils ne purent empêcher que l'un & l'autre ne fust condamné dans ce Synode: par tous les Ministres & tous les Theologiens qui y assisterent; tant des Provinces Unies, que des pais étrangers.

Car en voicy les decisions sur le 5. point de doctrine, qui est de la persévérance des Saints.

Ce Synode. au 4. Canon demeure d'accord de la supposition des Remontrans, qui est que les vrais fidelles peuvent tomber & tombent effectivement en de grands crimes. En voicy les termes selon la version Françoisé qu'ils en ont eux-mêmes faite.

Or jasoit que cette puissance de Dieu fortifiant & conservant les vrais fidelles en la grace, soit trop grande pour pouvoir estre surmontée par la chair: si est-ce que ceux qui sont convertis, ne sont pas tou-

CHAP. II.

clare & abunde primo recepto nostro ad hanc thesim, & libenter expectamus de hoc Ecclesiâ reformatarum hujus Belgii judicâ. Hanc thesim judicamus, & judicârâ sèper omnes necessitatem verbi Ministris in his reformatis Ecclesiis ob rationes quas diximus. Aliut quoque argumentum quod nos ex his formulis produclmus, ex illis tantum per consecutiones elici. Et si: quâ rament consecutiones sunt certe ac firmæ, hoccine nullius erit precit? Sunt idem doctrinæ capitula varia & necessaria, quæ tantum per consequentias necessarias tamè, ex Scriptura elici possunt. inde cæmen nò sequitur illa aut in sacra Scriptura non esse comprehensâ, aut esse talia. Iam vero manifestû est ex locis à nobis cômémorato rescripto productis, nò tantum per consecutiones, sed diversis verbis, vere fideles & spiritû regenerationis semel allectos, æternum servandos, & sèper verè fideles, & membra Ecclesiæ Christi mansuros ad vitam æternam electos.

jours conduits & poussez de Dieu en telle sorte, qu'ils ne puissent par leurs fautes en quelques actions particulieres se détourner de la conduite de la grace, & estre seduits par les convoitises de la chair pour leurobeir. Pourtant faut-il qu'ils veillent toujours, & prient qu'ils ne soient induits en tentation: ce que ne faisant point, non seulement ils peuvent estre emportez de la chair, du monde & de Satan, A DES PECHEZ, MESME GRIEFS ET ATROCES; mais aussi quelquefois y sont emportez par une juste permission de Dieu, ce que démontrent assez les tristes chutes de David, Pierre & autres saints personnages mentionnez en l'Ecriture.

Ils expliquent au canon 5. les effets de ces pechez dans les fidelles d'une maniere qui peut tromper ceux qui ne sont pas accoustumez à leur langage, mais qui ne fait que decouvrir de plus en plus leur sentiment à ceux qui l'entendent.

Cependant par tels pechez ils offensent Dieu grièvement, se rendent coupables de mort, contristent le saint Esprit, rompent le cours de l'exercice de la foy, blessent tres-grièvement leur conscience, perdent par fois le sentiment de la grace pour quelque temps, jusqu'à ce que la face paternelle de Dieu les éclaire de nouveau, quand par une sérieuse repentance ils retournent au bon chemin.

Toutes ces paroles sont mystérieuses, & tout ce qu'on y voit, quand on y regarde de près, est qu'ils ont pretendu diminuer l'horreur de ce que les Remontrans combattoient dans leur doctrine de la perseverance de tous les fidelles, lors même qu'ils tombent en de grands crimes: mais sans en rien relâcher.

Ils disent que ces fidelles en commettant *ces crimes énormes, offensent Dieu grièvement, & se rendent coupables de la mort.* Ce n'est pas dequoy il s'agit. On ne les accuse pas d'avoir osté aux crimes que les fidelles commettent la qualité de crimes & d'offenses de Dieu qui rendent coupables de mort ceux qui les font: Mais on les accuse de vouloir que demeurant crimes & crimes énormes, & Dieu en estant grièvement offensé, ils ne leur fassent pas néanmoins perdre la grace de la justification ny l'esprit d'adoption.

Ils disent que ces crimes des fidelles *contristent le saint Esprit:* mais ils ne disent pas qu'ils le chassent de leurs ames, & qu'il cesse d'habiter dans une demeure que de si grands pechez en ont rendu indigne. Nous venons de voir qu'ils veulent au contraire que le fondement de la perseverance de tous les fidelles soit la *perpetuelle & continuelle demeure du saint Esprit en tous*

seux qui ont esté une fois regeneréz. CONTINUA perpetuæ, Spiritus sancti mansio apud omnes qui ab eo semel regenerati fuerint. CHAP. II.

Ils disent que ces desordres interrompent l'exercice de la foy ; ce qui est si éloigné d'avouer qu'ils font perdre la foy justifiante, que c'est témoigner nettement qu'ils croient tout le contraire, puisqu'on ne dit point d'une chose qui n'est plus que l'exercice en est interrompu.

Ils disent que ces fidelles blessent grièvement leur conscience par ces crimes. Et cette confession ne fait rien icy pour eux, mais elle nous est avantageuse d'ailleurs, en ce qu'elle détruit la chicancerie de quelques Calvinistes qui avoient pretendu que les fidelles ne pechoient jamais contre leur conscience : ce que ce Synode fait voir estre faux, en demeurant d'accord, que de vrais fidelles peuvent tomber en des crimes atroces, & que par ces sortes de crimes ils blessent tres-grièvement leur conscience : *conscientiam gravissimè vulnerant.*

Zanchius Miscell.
tom. 2. p. 619.

Ils disent enfin que ces fidelles perdent quelquefois par ces crimes le sentiment de la grace pour quelque temps ; ce qui suppose qu'ils ne perdent pas la grace, mais seulement les consolations sensibles que la grace donne : encore ne veulent-ils pas qu'ils perdent pour toujours le sentiment de la grace, mais seulement pour un temps, & même que cela n'arrive que quelquefois : *sensum gratiæ nonnunquam ad tempus amittunt.*

Il n'y auroit donc rien de plus absurde, que d'alleguer les paroles de ce 5. Canon pour prouver que ce Synode n'a pas décidé, que l'état de justice où sont les fidelles par l'imputation de la justice de Jesus-Christ peut subsister avec les plus enormes pechez, comme l'adultère, l'homicide, le blasphème, le reniement de la Foy : comme si ce qui est dit dans ce Canon estoit contraire à cette compatibilité des crimes des fidelles avec l'état de la justification : au lieu qu'il est clair qu'il la suppose, puisqu'il ne fait qu'expliquer ce que causent dans les fidelles des chutes semblables à celles de David & de S. Pierre, qu'on sçait assez avoir toujours esté mis par les Calvinistes au rang de ceux à qui ces chutes quelque grandes qu'elles aient esté n'ont fait perdre ny la foy justifiante ny le Saint-Esprit.

Mais il n'est point besoin de raisonnement ny de consequence pour sçavoir quel est sur cela le sentiment de ce Synode :

CHAP. II.

Rien ne peut estre plus formel que la declaration qu'il en fait dans le 6. Canon , où il oppose la doctrine des Pretendus Reformez aux deux points de celle des Remonstrans, qui soutenoient d'une part comme nous avons déjà vu, *Qu'il y avoit de vrais fidelles qui commettoient des pechez, qui ne pouvoient subsister avec la foy justifiante; & de l'autre, qu'il pouvoit arriver que ces fidelles perseverassent & mourussent dans ces pechez, & qu'ainsi ils perissent eternellement.*

Le Synode fait une decision contraire à ces deux dogmes.

Dieu, dit-il, qui est riche en misericorde, selon le propos immuable de l'élection, ne retire point du tout des siens le Saint-Esprit, même es tristes chutes, & ne permet point qu'ils tombent si avant qu'ils perdent la grace d'adoption, & l'état de justification, ou qu'ils commettent le peché à mort, ou contre le S. Esprit, & qu'estant delaissez du tout de luy, ils se precipitent en perdition eternelle.

Peut-on rien desirer de plus clair, pour s'assurer du sentiment de ce Synode. Il propose ce qu'il pretend que l'on doit croire de la perseverance des vrais fidelles en deux membres separez; dont l'un regarde l'assurance de leur salut eternel, & l'autre l'inamissibilité, pour parler ainsi, de la justification presente. Car il ne se contente pas de dire que Dieu ne permet pas qu'ils commettent le peché à la mort, qui s'appelle autrement le peché contre le S. Esprit, & qu'estant tout à fait abandonnez ils perissent eternellement. Mais il declare de plus que même dans ces tristes chutes, comme il appelle ces grands pechez, par lesquels ils blessent tres-grièvement leurs consciences, Dieu ne leur oste point entierement le S. Esprit, & ne souffre point qu'ils tombent de telle sorte, qu'ils perdent la grace d'adoption & décheent de l'état de la justification. *Spiritum Sanctum etiam in tristibus lapsibus à suis prorsus non aufert; nec consue eos prolabi finit, ut gratia adoptionis & statu justificationis excidant.*

Ils demeurent donc temples du S. Esprit, enfans de Dieu par la grace de l'adoption, & justifiez par l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST, lors même qu'ils commettent des adulteres & des homicides comme fit David, ou qu'ils renient JESUS-CHRIST comme fit S. Pierre. Car c'est ce qu'il appelle de tristes chutes des fidelles, qu'il soutient ne point empêcher qu'ils n'ayent toujours en eux le S. Esprit, & n'estre

Synode national de Dordrecht p. 505. mis en François. Deus enim qui dives est misericordia, ex immutabili electionis proposito, Spiritum sanctum, etiam in tristibus lapsibus, à suis non prorsus aufert, nec consue eos prolabi finit, ut gratia adoptionis, ac justificationis statu excidant; aut peccatum ad mortem, sive in Spiritum sanctum committant, & ab eo penitus deficiat in exitum æternum sese precipitent.

jamais telles, qu'elles les fassent décheoir de la grace de l'adoption qui les rend enfans de Dieu, ny de l'état de la justification, qui fait qu'ils n'ont point à craindre que Dieu leur impute aucun peché.

En voila plus qu'il n'en faut pour convaincre les personnes les plus opiniâtres. Neanmoins ce Synode nous en fournit encore de nouvelles preuves dans les Canons suivans, comme dans le 7. où il est dit: *Que Dieu conserve en eux dans ces chutes cette semence immortelle, par laquelle ils sont regenez, en sorte qu'elle ne se perde pas, ou qu'ils ne viennent à la rejeter. Ita istis lapsibus conservat in illis semen illud suum immortale ex quo regeneriti sunt, ne illud pereat, aut excutiat.*

Et dans le 8. où il marque plus expressément, que cette semence immortelle que Dieu, à ce qu'ils pretendent, conserve toujours dans ses élus en quelques crimes qu'ils tombent, n'est autre chose que la foy justificante & la grace, dont ces crimes ne les font jamais entierement décheoir. *Ita non suis meritis aut viribus, sed ex gratuita Dei misericordia id obtinent, ut nec totaliter fide & gratia excidant nec finaliter in lapsibus maneat aut pereant.*

Il explique ensuite dans le 9. le 10. & l'11. Canon la certitude que les fidelles ont de leur perseverance selon la mesure de leur foy, par laquelle, dit-il, ils croient certainement qu'ils sont & qu'ils demeureront toujours les vrais & les vivans membres de l'Eglise, que leurs pechez leur sont remis, & qu'ils auront la vie éternelle. Et c'est ce que nous traitetons plus au long en un autre endroit de cet ouvrage.

Mais ce qui regarde particulièrement le sujet où nous en sommes presentement, c'est qu'entre les erreurs que ce Synode rejette dans l'endroit qui a pour titre: *Rejctio errorum circa doctrinam de perseverantia Sanctorum*; il declare qu'il condamne cette proposition des Remonstrans: *Que ce n'est point une chose absurde, que la premiere regeneration estant éteinte, l'homme renaisse de nouveau, & même plusieurs fois. Non esse absurdum hominem priore regeneratione extincta, iterum imò sæpius renasci.* Il est certain que les Remonstrans dont ils rejettent la doctrine ne vouloient dire autre chose par là, sinon qu'un justifié pouvoit perdre par de grands pechez la grace de la justification, & estre ensuite justifié de nouveau. Leurs adversaires ont donc regardé comme une verité indubitable, &

CHAP. II.

qui ne peut estre combattuë que par erreur, que ceux qui ont esté une fois regenez, ne perdent plus la grace de la justification, quoiqu'ils commettent de fort grands crimes, parce qu'ils s'imaginent que s'ils avoient une fois perdu cette grace, ils ne la pourroient jamais recouvrer, n'y ayant rien de plus absurde à ce qu'ils pretendent, que de passer plusieurs fois de l'état d'un homme non justifié, & qui n'a point en soy le S. Esprit, à celui d'un homme justifié, & qui reçoit de nouveau le S. Esprit qu'il avoit perdu.

On ne peut donc douter que cet étrange principe de la morale des Calvinistes, qui allie les plus grands crimes avec l'état de la grace & de la justice Chrestienne, n'ait esté expressément décidé par la plus grande & la plus celebre Assemblée de toutes les Eglises de cette Secte, & d'un consentement si unanime, qu'il y est expressément déclaré que tout y a esté arresté *unanimes omnium & singulorum totius Synodi membrorum consensu*. Mais ce qui fait encore mieux voir l'attachement qu'ils avoient à cette méchante doctrine, c'est la maniere dont ils concluent ce qu'ils en avoient décidé, qui marque une resolution inébranlable de la soutenir, quelques efforts que l'on pust faire pour la renverser. *Cette doctrine de la perseverance des vrais fidelles & Saints, & de la certitude d'icelle, laquelle Dieu a tres-abondamment revelée en sa parole à la gloire de son nom & à la consolation des ames pieuses, & laquelle il imprime au cœur des fidelles, est telle, que la chair voirement ne la comprend point, Sathan la hait, le monde s'en rit, les ignorans & hypocrites en abusent, & les esprits erroneux la combattent. Mais si est-ce que l'Epouse de Iesus-Christ l'a toujours aimée tres-ardemment, & maintenüe constamment, comme un tresor de prix inestimable; ce qu'aussi Dieu procurera qu'elle poursuive de faire, contre lequel ne peut valoir aucun conseil, ny prevaloir aucune force. Auquel Dieu Pere, Fils & S. Esprit soit honneur & gloire à tout jamais. Amen.*

J'espere que tout le monde verra dans la suite de cet ouvrage combien c'est faussement qu'ils osent dire: *Que le S. Esprit a tres-abondamment revelé tout cela dans sa parole*, puisqu'au contraire il l'y a manifestement détruit en une infinité d'endroits, & que c'est encore un mensonge en quelque sorte plus palpable, d'assurer comme ils font, *que l'Epouse de Iesus-Christ a toujours aimé tres-ardemment, & maintenu comme un tresor de prix*

*Actes du Synode de
Dordrecht mis en
Francois par Richard
Jean de Nerée, &c.*

prix inestimable, cet étrange paradoxe de la perpetuelle & continuelle demeure du S. Esprit dans tous les fidelles, lors même qu'ils commettent des pechez horribles. Car à moins qu'ils ne nous donnent pour la seule & unique Epouse de JESUS-CHRIST une Eglise inconnue & invisible, à qui ils puissent attribuer tout ce qu'il leur plaira, il est bien certain qu'ils ne prouveront jamais ce qu'ils avancent si insolemment, puisque la véritable Epouse du Sauveur qui a établi l'empire de son Epoux par toute la terre, & qui luy a donné pour sujets les Rois & les Empereurs, n'a jamais regardé qu'avec horreur des erreurs si mortelles à la pieté Chrestienne, bien loin de les avoir aimées ardemment, & maintenues constamment comme un thresor d'un prix inestimable.

Mais il est avantageux quel'envie de faire valoir leurs songes, les ait portez jusqu'à cet excès. On en voit mieux combien ils y sont attachez, & que rien n'est capable de les leur faire abandonner. Je le pourrois montrer encore par les avis de tous les Ministres deputez à ce Synode, qui sont rapportez dans ces actes, mais je les reserve pour divers lieux de cet ouvrage, où ils nous serviront à découvrir tous les mysteres de cette doctrine. J'ajouteray seulement icy une consideration prise de la version de la Bible en Flamand, qui fut résoluë dans ce même Synode, & qu'on executa quelque temps après en y joignant *par autorité publique des notes faites ou recueillies par les Theologiens des 7. Provinces unies les plus habiles & les mieux verséz dans les langues*. C'est ce que nous aprenons de l'avertissement de leur nouvelle Bible françoise imprimée en Amsterdam en l'année 1669. où ils témoignent aussi que ce sont les mêmes notes, dont ils disent avoir enrichi cette nouvelle edition de leur version françoise, de sorte qu'il n'y a rien après le texte de l'Ecriture qui doive estre parmy eux de plus grande autorité que ces notes. Et comme on y trouve par tout cette heresie de la perseverance certaine & infailible de tous les vrais fidelles, comme on verra dans la suite par les divers endroits que nous en rapporterons, on ne scauroit douter que cette opinion ne soit le sentiment de toute leur Secte, & non seulement celuy de quelques-uns de leurs Docteurs.

CHAPITRE III.

Que l'approbation solennelle que les Ministres de France ont donnée au Synode de Dordrecht fait voir manifestement, qu'on doit regarder ce qui y a esté défini touchant l'inamissibilité de la grace d'adoption comme un point capital de leur doctrine.

QUOYQU'IL n'y ait rien à repliquer après ce qui vient d'estre dit pour prouver que cet étrange dogme de l'inamissibilité de la justification est un point des plus importants de la nouvelle Religion des Calvinistes; il se peut faire néanmoins que quelques-uns seront si frappez de l'absurdité de cette erreur, & de l'horrible renversement qu'elle cause dans la morale, qu'ils auront peine à croire que les Calvinistes de France soient en cela du même avis que ceux des Pais-bas. Et l'on dira peut-estre qu'on ne le prouve pas bien par le Synode de Dordrecht, parce que les Pretendus-Reformez de France n'y ayant point envoyé de députéz, ce qui s'y est fait ne leur sçauroit estre attribué avec justice.

Mais il est bien aisé de satisfaire ceux qui auroient cette pensée. Car quoique les Ministres françois n'ayent pas dépuré au Synode de Dordrecht, parce qu'ils n'en eurent pas la permission du Roy, ils estoient néanmoins unis de sentimens & d'affection avec ceux qui y presidoient, & qui condamnerent les Arminiens. Et de plus ce Synode tenu en 1619. fut solennellement reçu l'année suivante, & les points de doctrine qu'on y avoit définis autentiquement approuvez par le Synode National des Eglises prétendues reformées de France tenu à Alez dans les Cevenes, dont voicy les termes.

Comme ainsi soit que le Concile National de Dordrecht convoqué par l'autorité, sage conseil, & vigilance de tres-illustres Seigneurs les Estats generaux des Pais-bas, & de toutes les Provinces de leur gouvernement, auquel ont aussi assisté plusieurs grands Theologiens des autres Eglises Reformées, ait esté aux Pais-bas, & soit encore un puissant remede pour repurger l'Eglise, & arracher les heresies sur le point de la Predestination & autres chefs qui en dépendent: La compagnie après l'invocation du nom de Dieu, a voulu que les Canons

dudit Concile de Dordrecht fussent lus en plein Synode, „
 desquels la lecture ayant esté faite, & chaque article pesé at- „
 tentivement, ils ont esté tous reçus & approuvez par un „
 commun consentement, comme conformes à la parole de „
 Dieu & à la confession de la foy de nos Eglises, dressiez avec „
 beaucoup de prudence & de pureté, tres-propres à découvrir „
 les erreurs des Arminiens, & les confondre: au moyen de- „
 quoy tous les Pasteurs & Anciens deputez en cette Assemblée, „
 ONT JURE' ET PROTESTE' A P A R T, QU'ILS CONSENTOIENT A „
 CETTE DOCTRINE, ET QU'ILS LA DEFENDROIENT DE TOUT „
 LEUR POUVOIR JUSQU'AU DERNIER SOUFIR: Duquel serment „
 la forme & teneur avec les noms des Députés sera ajoutée à „
 la fin. Et pour rendre ce consentement plus authentique & y „
 obliger toutes les Provinces; la Compagnie a ordonné que „
 ce present article fust imprimé & ajouté au Canon dudit „
 Concile, & qu'il soit lu és Synodes Provinciaux & Academi- „
 es pour y estre APPROUVE', JURE' ET SIGNE' par les Pa- „
 steurs & Anciens, & par les Professeurs des Academies, comme „
 aussi par ceux qui veulent estre reçus au saint Ministère, „
 ou en quelque profession Academique. QUE SI QUELQU'UN „
 REJETTE EN TOUT OU EN PARTIE LA DOCTRINE CONTENUE „
 AUDIT CONCILE, & décidée par les Canons, ou refuse de pré- „
 ter le serment de consentement & approbation: la Compagnie „
 a ordonné qu'il ne soit reçu en aucune charge Eccle- „
 siastique ou Scholastique. „

Après une approbation si solennelle de tout ce qui a esté
 décidé dans le Synode de Dordrecht, par cette Assemblée
 generale des Ministres de France & une condamnation si ex-
 presse de tous ceux *qui rejetteroient ou en tout ou en partie la doctrine
 contenue audit Concile, & décidée par ses Canons, ou qui refu-
 seroient de l'approuver avec serment*; peut-on douter que la do-
 ctrine de ce Synode ne soit celle des Calvinistes de France,
 & qu'ainsi ce ne soit un article de foy à Charenton, aussi bien
 qu'aux Pais-bas: Que les vrais fidelles qui tombent *in pec-
 cata gravia & atrocia*, en des pechez énormes & atroces,
 tels qu'ont esté ceux de David, de Salomon, de saint
 Pierre, & de l'incestueux de Corinthe, *ne déchoient pas
 pour cela de la grace d'adoption, & de l'état de justification*, c'est à
 dire qu'ils demeurent toujours nonobstant ces horribles chu-

CHAP. III.

tes, justes, saints, enfans de Dieu, comme ils estoient auparavant?

Aussi voions-nous qu'en France cette doctrine s'est toujours depuis uniformement enseignée dans leurs Ecoles de Theologie, & même dans celles qui se sont le plus relâchées sur le point de la predestination & de la grace, & qui ont embrasé sur ce sujet plusieurs opinions, que Calvin & les premiers Auteurs de leur Secte avoient autrefois rejetées avec beaucoup d'aigreur. On sçait que leurs Professeurs de Saumur ont esté plus loin que les autres dans cette espece de mitigation, & qu'ils ont fait un parti parmy eux, que d'autres ne souffrent qu'avec beaucoup de peine, comme on peut voir par divers écrits des deux freres Guillaume & Andre Rivet, où ils parlent de ces Calvinistes mitigez d'une maniere fort empotée.

Dans le 3. *Thesob.*
des ouvrages d'Andre
Rivet.

Cependant ce sont ceux de Saumur même qui ont soutenu avec autant de zele que les Ministres de Hollande l'ina-missibilité de la justice dans leurs vrais fidelles, lors même qu'ils tombent en des pechez tres-énormes : comme on le peut apprendre de leurs theses, dont ils ont fait imprimer un grand recueil à Saumur en 1664. Il y en a deux de cette matiere sous le titre de *Perseverantia fidei*. Ils établissent dans la premiere l'opinion qu'ils disent estre celle des Orthodoxes & les fondemens sur lesquels ils pretendent qu'elle est appuiee. Et ils répondent dans la seconde aux argumens dont les Remontrans l'ont combattuë.

De Persever. fidei
pars prior. n. 4.
Perseverantia fidei
in electis postquam
semel in eorum ani-
mis ingenerata est,
vel in eo consistit,
quod postquam se-
mel indulta est,
nunquam funditus
oblitteratur, sed in
quocumque peccata
incidant, perma-
net ille habitus ius-
tamen & ad mortem
usque perdurat.
vel intercidit quidd
penitus aliquando,
atque omnino excu-
tiatur, at tamen sem-
per renovatur, &
redintegratur, itaut
nullus sit à numero
electorum in qui non
sit illo habitu prae-
dictus eorum
articulo quo è vita
discendum est.
a Ibid. n. 6.

Ils proposent d'abord deux manieres dont on peut concevoir que les élus ne manquent jamais de perseverer dans la vraie foy après que Dieu la leur a mise dans le cœur. La premiere consiste à croire que cette foy qui les justifie ne s'éteint jamais totalement en eux quelques pechez qu'ils commettent. La 2. à dire qu'elle s'éteint à la verité quelquefois tout à fait, mais que Dieu ne manque jamais quand cela arrive de la rallumer & de la vivifier, en sorte que jamais aucun élu ne meure qu'avec cette foy.

Ils demeurent d'accord qu'il y a eu autrefois quelques gens, & même de grands hommes, qui ont expliqué de cette seconde maniere la perseverence des élus. Et par là ils ont voulu apparemment marquer saint Augustin & ses disciples, n'ayant pas esté si hardis que la plupart des Theologiens de leur

secte, qui imputent à ces Saints d'avoir cru aussi bien qu'eux, que la grace de la justification ne se perd jamais en ceux qui ont esté une fois regenez en JESUS-CHRIST.

Mais toute la grace qu'ils font à ces Peres, est de dire^b qu'ils veulent bien ne pas confondre leur opinion avec ceux qui ôtent toute certitude du salut. Car ils déclarent en même temps, *qu'ils sont obligés de la rejeter*, & de s'en tenir à la première maniere d'expliquer la perseverance des élus, qui a esté enseignée par les premiers Auteurs de leur reformation & solennellement decidée par leur Synode general assemblé à Dordrecht, qui est que quand ils ont reçu la vraie foy, jamais elle ne s'éteint entierement en eux, quelque grands que soient les pechez où ils tombent. *Postquam semel fides indulta est, nunquam funditus obliteratur, sed in quacumque peccata incidant, permanet ille habitus tamen & ad finem usque perdurat.*

Et on ne peut pas douter que par cette foy qu'ils disent demeurer toujours dans les élus, quelques pechez qu'ils commettent, ils n'entendent la foy justifiante qui n'est jamais sans l'esprit d'adoption, & qui rend enfant de Dieu, & participant de la nature divine, comme dit saint Pierre. Car c'est par là même qu'ils prétendent prouver que cette foy ne se peut perdre entierement quand on l'a une fois receüe; *Parce qu'elle ente & incorpore le fidelle en Jesus-Christ, qu'elle le rend membre de son corps, qu'elle le fait enfant de Dieu, & participe en quelque sorte de sa nature divine. Or si le fidelle, disent-ils, perdoit entierement cette foy, comme il n'auroit plus rien de commun avec Jesus-Christ, il retourneroit sous la puissance du Diable, il deviendrait enfant du Diable, & seroit tout à fait privé de la communication avec Dieu. Et ils prétendent, qu'il n'y a point d'apparence que Dieu souffre que cela arrive.*

Ils s'imaginent encore avoir bien prouvé par l'intercession de JESUS-CHRIST ce dogme de l'inamissibilité de la foy justifiante. *Car il faut, disent-ils, ou que cette intercession de Jesus-Christ ne s'étende pas à conserver la foy dans tous les fidelles, ce qui est absurde, ou que Jesus-Christ n'obtienne pas toujours ce qu'il demande à son Pere, ce qui semble non seulement absurde, mais plein de blaspheme.*

bit conservet, quod absurdum est..... sic Christi intercessio non nunquam est irrita quod non sed blasphemum esse videtur.

^b Ibid. n. 4. Nos potestorem hanc explicandæ perseverantiae rationem, etiam cum eorum errore, qui omnem salutis certitudinem tollant non cõsueimus, amplecti tamen nõ possumus: atque ut eam rejiciamus hinc positivum rationibus adducimus.

^c Ibid. n. 9. Adde quod fides fidelem ita Christo inficit, ut eum faciat Christi membrum, Dei filium, & ejus aliquomodo cõpotem atque cõsortem. si igitur fidelis fide omnino excideret, quia nihil amplius cum Christo cõmunẽ haberet, rediret in diaboli potestatem, ejus filius evaderet & à Dei cõmunionẽ in totũ rejiceretur. Jam autem neque id Christi decet assẽcum erga sua membra, ut ea sibi amputari atque putrescere permittat.

^d Ibid. n. 10. Si Christus continenter intercedit, aureque intercessio non est in eum finem destinata, ut filium in non amplius absurdum,

CHAP. III.

e Ibid. n. 36. Fides in
 its perseverat, quibus
 postquam vere cre-
 diderunt, coniugia a-
 liqua de causa vel ve-
 ram religionem eju-
 rare vel committere
 flagitiosi aliquid, at-
 que in eo aliquan-
 diu perseverare,
 Est in tallum
 vel apostasia vel gra-
 vissimus peccatus, ca-
 ro videatur de novo
 omnes pene anime
 facultates universas
 occupasse, suspense
 tamen in illis aliqua
 spiritus residua pars,
 cuius interventu cū
 Christo cohercent, ne
 ab eo penitus desin-
 gantur.

f Ibid. pars post. n.
 43. Multum se se
 torquent adversarii,
 ut ostendant, dogma
 de perseverantia fidei
 non esse ad salutem
 omnino necessarium,
 quia confessionibus
 Ecclesiarum reformatarum
 traditum non
 est, vel si confes-
 sionibus illis traditū est,
 temere id factū esse,
 quia non est ad sa-
 lutem necessarium.

Mid.

Id. Cur id factum
 fieri triplex ratio
 reddi potest. Vna
 quod cū ea que Scri-
 pturā docentur, alia
 paulo obscurius &
 paucioribus in lo-
 ci, alia multo dis-
 cretius & passim ex-
 plicata sint, dog-
 mata autem illa que
 sunt in Scripturā lu-
 culentissima soleant
 inter precipuos reli-
 gionis articulos re-
 ferri. hoc quod his
 thesibus descendimus
 vix ullum est aut ce-
 pius aut luculentius
 contestatum. Altera
 quod quum ea in re-
 ligione precipua po-
 tentur, que maxime

Cependant ils portent cela si loin dans cette même these
 qu'ils n'en exceptent pas ceux, qui après avoir esté vraiment
 fidelles, abjurent la veritable religion & demeurent pendant quel-
 que temps dans cette apostasie; en pretendunt que pendant ce
 temps là même la foy justifiante n'a esté qu'affoiblie en eux &
 non entierement éteinte, & qu'ainsi elle les a toujours rendus
 enfans de Dieu, & membres vivans de JESUS-CHRIST.

Ils employent l'autre these sur cette matiere à répondre
 aux argumens des Remontrans contre la perseverance infail-
 lible de tous les vrais fideles, quelques pechez qu'ils commet-
 tent. Nous aurons lieu de parler de plusieurs de ces réponses
 en d'autres endroits; mais l'une des plus considerables est
 celle qu'ils font à ce que disoient les Remontrans: *Que cette
 doctrine de la perseverance des fideles, selon qu'elle vient d'estre
 expliquée n'est pas necessaire à salut, parce qu'elle ne se trouve pas
 dans les Confessions de foy des Eglises reformées; ou que si elle s'y
 trouve, c'a esté une temerité que de l'y mettre, parce qu'elle n'est
 pas necessaire à salut.* Car ils répondent à cela d'une maniere
 qui fait bien voir, qu'ils regardent cette doctrine comme un
 des principaux points de leur pretenduë religion.

Ils nient l'un & l'autre membre de l'objection de leurs ad-
 versaires. Ils disent sur le premier, qu'il est manifeste que ce
 dogme de la perseverance des fideles, nonobstant les crimes
 qu'ils commettent, se trouve dans leurs Confessions de foy.
*Certe confessionibus Ecclesiarum nostrarum dogma istud explicatum
 esse palam est.*

Et ils soutiennent sur le second, que les Auteurs de ces
 Confessions, qu'ils pretendent avoir esté d'excellens servi-
 teurs de Dieu, ont rendu un grand service à l'Eglise, en met-
 tant ce dogme au nombre de ceux qui composent leur crea-
 nce. Et ils en apportent trois raisons. *La premiere, disent-ils, est
 que des choses que l'Ecriture nous enseigne, les unes s'y trouvant
 plus obscurément, & en moins de lieux, & les autres plus clairement
 & presque par tout, & la custume estant de mettre ENTRE LES
 PRINCIPAUX ARTICLES DE LA RELIGION, les dogmes qui se trou-
 vent ainsi dans l'Ecriture d'une maniere tres-claire, il n'y en a
 gueres qui y soit plus clairement & plus souvent que celuy que nous
 defendons dans ces Theses de la perseverance de la foy. La seconde,
 est que l'on doit regarder, comme les principaux points de la Reli-
 gion, ceux qui servent à relever la misericorde de Dieu, & à don-*

ner de la consolation aux hommes ; & que ce dogme de la certitude que chaque fidelle a de sa perseverance dans la vraie foy, sert beaucoup à l'un & à l'autre. La troisieme est, *que si personne n'avoit disputé aux fidelles la certitude qu'ils ont de leur perseverance dans la foy, il n'auroit peut-estre pas esté necessaire que l'Eglise decidast une chose, sur laquelle nul vray fidelle n'auroit jamais eu aucun doute ; mais que le Diable ayant travaillé avec tant d'ardeur presque dès le commencement de l'Eglise, à renverser en ce point la pureté de sa foy & la consolation des fidelles, rien ne pouvoit estre plus à propos que ce qu'on a fait d'excellens seruiteurs de Dieu, lorsqu'ils ont tâché de remedier à ces deux maux par des Decrets autentiques. C'est pourquoy aussi nous ne craignons point d'assurer, comme une chose indubitable, que l'on doit attribuer à une providence particuliere du saint Esprit, de ce que dans ces derniers temps où ces disputes se sont échauffées avec plus d'aigreur que jamais, & ont mis l'Eglise en grand peril, on a défini par autorité publique (c'est à dire par le Synode de Dordrecht) cette doctrine de la certitude qu'ont tous les Elus (ce qui est la mesme chose que tous les vrais fidelles, selon les Calvinistes) qu'ils perserveront infailliblement dans la foy justifiante, & que nulles tentations ne les en feront déchoir.*

Quand il s'agiroit de la divinité de Jesus-CHRIST, ou de quelque autre des plus grands mysteres de la religion chrétienne, en parleroient-ils plus fortement, & avec plus de confiance, que de ce dogme pernicieux de l'inamissibilité de la justice en tous ceux qui ont esté une fois regenez, dans quelques crimes qu'ils tombent ? Il n'y a rien de si clair dans l'Ecriture, s'ils en sont crus, ny qui s'y trouve plus souvent ; ce qui est néanmoins si faux, qu'on y voit presque par tout le contraire, comme nous le montrerons dans la suite. La presumption damnable qu'ils inspirent à leurs pretendus fidelles, qu'en se souillant par des pechez enormes, ils ne laissent pas d'estre toujours justes & saints, & tres-assurez de leur salut, passe auprès d'eux pour une consolation toute divine qu'on ne leur peut ravir sans ruiner la religion. Leur audace va jusqu'à soutenir, que nul homme qui ait cru cōme il faut, *qui verè credidisset*, n'a jamais douté que le salut ne luy fust assuré, de la maniere qu'ils l'expliquent. Et afin qu'on ne leur objecte pas les saints Peres, qui détruisent tous cette monstrueuse opinion, ils s'en croient quittes pour dire, que c'est que le Diable n'a tra-

CHAP. III.

pertinent, & ad prædicandam Dei misericordiam & ad consolationem hominū procurandam, &c.

Tertia denique ratio, est quod si nemo unquam de certitudine perseverantiæ suæ fidelibus item movisset, nihil fortasse necessitaret, ut Ecclesia decidetet de re de qua nullus, qui verè credidisset, apud se dubitasset. At cum in hac parte Diabolus & filii Ecclesiæ putantem & electorum consolationem tanto studio, inde verè ab Ecclesiæ primordiis, tantoque molimine, elaboraverit, nihil factum est unquam consultius, quam cum utriusque sit mali egrè, qui Dei seivi publicis decretis medicum adhibere voluerunt. Quod igitur postremis huius temporibus, quibus controversiæ istæ multo quam antea acerbius agunt, cum ingenti Ecclesiæ peiculo exarctentur, fidei electorum perseverantiam certam esse, nulliusque periculis obnoxiā, autoritate pub. i. a definitum est, id Spiritus sancti procuratori ascribendum esse minime dubitauerat affirmamus.

vaillé avec tant d'ardeur à quoy que ce soit , presque dès les commencemens de l'Eglise , qu'à corrompre en cela la pureté de la foy , & à ôter cette consolation aux fidelles. Et de tout cela ils conduent deux choses : L'une , que les auteurs de leur prétenduë reformation , qu'ils appellent d'excellens serviteurs de Dieu , ont rendu un grand service à l'Eglise , d'avoir établi ce dogme par leurs nouvelles professions de foy , comme étant un des points les plus importans de la Religion : *Dogma quod debeat inter præcipuos religionis articulos referri* : L'autre qu'ils sont tres-assurez que c'est un effet particulier de l'amour du saint Esprit envers leurs Eglises , de ce qu'il n'a pas permis que l'opinion des Arminiens , qui vouloient , *que les fidelles perdissent la foy justificante en commettans de grands crimes* , y fust tolérée , mais qu'il a fait définir le contraire par l'autorité publique de leur Synode general .

On verra par la suite de ce traité quel jugement on doit porter de ce qu'ils soutiennent avec tant de confiance. Cependant il doit demeurer pour indubitable que c'est un point capital de la foy des Pretendus Reformez ; puisque même selon eux , on ne peut avoir la vraie foy sans estre persuadé de ce sentiment , que nuls crimes ne la font perdre. Et par conséquent ce sera avoir montré que leur prétenduë reformation est un ouvrage de l'esprit d'erreur , & non pas de l'esprit de verité , c'est à dire de Satan , & non pas de JESUS-CHRIST , que d'avoir prouvé , comme nous esperons de le faire invinciblement , que ce qu'ils disent eux mêmes en estre un des principaux chefs ; *unum ex primariis capitibus religionis reformatæ* , est un renversement aussi palpable qu'horrible de la Morale de JESUS-CHRIST.

CHAPITRE IV.

Que rien ne découvre mieux quels sont sur ce sujet les sentimens des Calvinistes , que la maniere dont ils parlent de quelques fidelles de l'ancien & du nouveau Testament qui sont tombés dans de grands crimes.

COMME le plus grand artifice des Pretendus Reformez dans cette matiere , est d'embrouiller tellement leur doctrine , que les simples ayent de la peine à la reconnoître pour aussi

aussi horrible qu'elle l'est, je suis resolu d'employer une bonne partie de cet ouvrage à la mettre dans un si grand jour, qu'il leur soit impossible de la cacher, parce qu'enfin on leur peut dire avec infiniment plus de raison, qu'un Pere ne l'a dit autrefois aux Pelagiens: *Ecclesia victoria est vos aperte dicere quod sentitis. Sententias vestras prodidisse superasse est. Patet prima fronte blasphemia. Non necesse habet convinci quod sua statim professione blasphemum est.* C'est une grande imprudence de parler ainsi, quand l'effet n'y répond pas, & qu'on n'a que des erreurs communes à refuter. Mais je n'ay pas peur que l'on me fasse ce reproche; & je suis assuré que les Religionnaires mêmes qui auront un peu de conscience & de bonne foy, seront étonnez que leurs Reformateurs ayent osé leur enseigner une telle doctrine, qu'apparemment ils n'ont jamais bien comprise.

Hieron. Epist. ad
Ctesiphontem.

Leurs Ministres & leurs Docteurs auroient eu plus de moyen d'envelopper cette opinion sous des termes obscurs, sans les exemples de quelques gens dont ils ne peuvent nier qu'ils n'ayent esté vraiment fidelles, & qui sont néanmoins tombez en de grands pechez, puis que c'est l'Ecriture qui nous l'apprend. Je me renfermeray dans les plus incontestables, & n'en rapporteray que quatre, deux du nouveau Testament, & deux de l'ancien.

S. Pierre si favorisé de JESUS-CHRIST, & appelé par luy à la primauté de l'Apostolat, ne luy a pas plutôt promis de le suivre jusqu'à la prison, & jusqu'à la mort, qu'il le renonce à la premiere parole que luy dit une servante. Il ajoute aussitôt le parjure à la lâcheté, en assurant avec serment qu'il ne connoist point cet homme: Et pour se faire croire à quelque prix que ce soit, il y joint la troisième fois des execrations contre soy-même, & veut que Dieu le perde s'il sçait qui il est. On ne peut pas douter que ce peché ne soit énorme, après ce que JESUS-CHRIST nous a assuré dans l'Evangile, qu'il renoncera devant les Anges ceux qui l'auroient renoncé devant les hommes, c'est à dire qu'il ne les tiendra point pour siens, & qu'il ne leur donnera point de part à son Royaume. Les Calvinistes en conviennent aussi bien que nous: *Horrendus Petri supor*, dit Calvin dans la chaine de Marlorat, *qui magistro denegato, non modo nullâ penitentiâ tangitur; sed ipsâ peccandi licentiâ sic induratur.* Mais ils nient que ce crime énor-

Collatio Hagienfis
p. 171.

me l'ait empêché de demeurer juſte & enfant de Dieu. *Quamvis Petrus Apoſtolus*, diſent les Contre-remontrans dans la Conference de la Haie de l'an 1611. *tam turpiter lapſus eſſet, & tam horribiliter peccaſſet, ſervatorem ſuum tcr, idque cum execratione negando; propterea tamen non penitus regenerationis ſpiritu, fidem, vel juſ adoptionis amiſit.* Et Amelius dans ſa Reponſe aux écrits des Remontrans, p. 328. Pierre n'a-t-il pas fait une œuvre de la chair quand il a renié JESUS-CHRIST avec execration? & néanmoins ſa foy s'eſt conſervée. *An non Petrus opus carnis patravit, quando Chriſtum Dominum cum execratione abnegavit? Fides tamen ejus non deſecit.* Ce qu'ils entendent de la foy juſtifiante qui n'eſt jamais ſeparée de la charité & del'habitation du ſaint Eſprit.

Grotiana diſſuſſionis,
Cic. ſccl. 16. n. 8.

De Juſtifi. contrav. 6.

La maniere dont parle ſaint Paul de l'inceſtueux de Corinthe fait aſſez voir combien ce peché luy paroifſoit abominable dans un Chreſtien, puis qu'il dit que parmy les Payens même on n'entendoit rien dire de ſemblable. Cependant c'eſt encore un de ceux que les Calviniſtes veulent eſtre demeurez juſtes & enfans de Dieu. Cela paroift par le dernier livre de Rivet contre Grotius, dans lequel il met cet inceſtueux au nombre de ceux qui tombent dans de grands crimes après avoir reçu la foy, *qui credidere & in ſcelera prolabantur.* Et Scharpius dans ſon cours de theologie, s'eſtant objecté cet argument des Catholiques, pour montrer que la foy peut eſtre ſans la charité & ſans les bonnes œuvres, *Que l'inceſtueux eſt repris par ſaint Paul, non de n'avoir pas eu la foy, mais à cauſe de ſon peché. On ne conclud pas, dit-il, par là ce qui eſt en queſtion. Car nous avoiions que la foy (par où il entend la foy juſtifiante, & qui rend enfant de Dieu) peut eſtre dans quelques pecheurs, comme dans cet inceſtueux, qui quoy qu'il euſt commis un tres-grand peché, ne perdit néanmoins ny la foy ny la charité, comme il paroift par ſa penitence. NON concluditur quod eſt in queſtione. Concedimus enim fidem eſſe in quibuſdam peccatoribus, ut in inceſtuoſo illo, qui licet graviter peccarit, tamen nec fidem, nec charitatem amiſit, ut ex penitentia ejus patet.*

Il paroift auſſi que c'eſt le ſentiment des Profeſſeurs de Saumur, puis que dans leur ſeconde Theſe de la perſeverance de la foy, pour montrer que l'Egliſe ne fait point de tort à de vrais fidelles qu'elle excommunie pour leurs crimes, quoy qu'ils ſoient toujours dans la communion de JESUS-CHRIST, ils

disent que l'Eglise ne suppose pas qu'ils ayent perdu la foy, mais que c'est afin qu'ils ne la perdent pas, & que c'est ainsi que les Apostres ont livré des fidelles à Satan, afin que leur chair estant détruite & mortifiée, leur esprit fust vivifié en JESUS-CHRIST. Par où ces Ministres font entendre que l'incestueux de Corinthe, de qui cela a esté dit, n'avoit point perdu la foy vivante & animée de la charité, & que quelque detestable que fust son crime, il ne l'avoit point fait déchoir de la grace de l'adoption, & de l'estat de la justification.

Enfin dans la nouvelle Bible François imprimée à Amsterdam, avec des notes de leurs plus habiles Ministres, cet incestueux est considéré comme ayant esté auparavant regeneré & revestu du nouvel homme. Car sur ces paroles de saint Paul: *Qu'un tel soit livré à Satan à la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur. C'est dire*, disent-ils, *afin que le nouvel homme qui paroïssoit chez luy comme mort & enseveli par ses pechez énormes & ses vicieuses convoitises, puisse estre ramené à la vie, & obtenir le dessus, & qu'au jour de la venue de Jesus-Christ, il puisse seul & totalement regner en ce misérable à son salut.* Ils reconnoissent donc que cet incestueux avoit esté renouvelé par la grace de JESUS-CHRIST. Et ce qu'ils ajoûtent, *que ce nouvel homme paroïssoit en luy comme mort & enseveli, & qu'il devoit estre ramené à la vie par la penitence*, n'est qu'une adresse pour rendre leur doctrine moins odieuse, comme nous le ferons voir en un autre endroit. Il suffit icy d'avoir montré qu'ils mettent l'incestueux au nombre de ceux qui avoient esté justifiés par le ministère de saint Paul. Car il s'ensuit de là par une consequence necessaire dans leurs principes, qu'il n'a jamais cessé de l'estre, lors mesme qu'il commettoit ces pechez énormes, & qu'ainsi le nouvel homme a toujours esté vivant en luy aux yeux de Dieu, quoy qu'il parust *comme mort & enseveli* aux yeux des hommes.

L'Ancien Testament nous fournit des exemples de ces chutes qui ne sont pas moins étonnans. David après avoir esté comblé de tant de graces, & avoir donné tant de témoignages d'une ardente piété, corrompt par un infame adultère la femme d'un des plus zelez de ses serviteurs. Ce n'est point même une rencontre imprevue avec cette femme qui le fait tomber. Il l'envoie querir exprès, & avec une

CHAP. IV.

pleine deliberation pour satisfaire sa passion criminelle. Et pour comble il y ajoute l'homicide en faisant tuer celuy dont il avoit souillé la couche, & avec luy beaucoup d'autres qu'il fit exposer au même danger, dans le seul dessein de se défaire d'Urie. Peut-on nier que ces crimes ne soient des plus grands qu'un homme puisse commettre? Tant s'en faut aussi que les Calvinistes le desavouent que c'est par l'exemple de ce Roy qu'ils prouvent que les vrais fidelles peuvent tomber en des pechez tres-énormes, comme il paroist par ces paroles de Zanchius, que nous avons déjà rapportées. *Quod negem electos in atrocissima scelera ruere posse, calumnia est: quasi nesciam aut non doceam Davidis scelera adulterium & homicidium fuisse atrocissima & gravissima.* Mais ils soutiennent en même temps, que quelque énormes que soient ces pechez, ils ne leur font point perdre la grace & la qualité d'enfans de Dieu, comme ils prétendent qu'ils ne la firent point perdre à David. Quoique David dit un d'eux, *ait commis un adultere & un homicide, il n'a pas laissé dans ce temps-là même d'estre un homme selon le cœur de Dieu.* NON DESIIT tamen tunc temporis esse vir secundum cor Dei.

Dangm. in Pacifici.
p. 358. 359.

Deuter. V. 11. 17.
Non habebis uxores
plurimas que alli-
ciant animum ejus.

Ex d. XXXIV. 16.
Deuter. V. 11. 3. 4.

Salomon est encore un autre exemple terrible de la chute des fidelles. Son premier péché fut d'avoir épousé un nombre prodigieux de femmes contre la défense que Dieu en avoit faite dans le Deuteronome à ceux qui seroient Rois de son peuple. Il y en ajouta un autre, qui fut d'en prendre plusieurs parmi ces nations avec lesquelles Dieu avoit si expressement défendu aux Israélites de s'allier; parce qu'il prevoit qu'elles les feroient tomber dans l'idolatrie. Et ce fut aussi le comble des pechez de ce Roy. Car *estant vieil*, dit l'Ecriture, *son cœur fut tellement dépravé par ses femmes & ses concubines qu'il aimoit éperduement, qu'elles luy persuaderent d'adorer leurs faux Dieux, Astarte la Déesse des Sidoniens, Moloch l'idole des Ammonites, & Chamos l'idole des Moabites.* Et il leur bâtit même des temples sur une montagne vis à vis de Jerusalem, de sorte qu'il s'attira la colere de Dieu sur luy par une infidélité si étrange, & sur tout après qu'il luy eut apparu une seconde fois pour l'avertir de ne se pas laisser aller à adorer des Dieux étrangers. Voila une effroyable chute, & accompagnée de terribles circonstances. Les Calvinistes n'en sont pas néanmoins trop étonnez, & tout cela n'empêche pas

qu'ils ne soutiennent que Salomon estoit juste & saint avant sa chute & qu'il n'a pas cessé de l'estre pendant tout le temps qu'elle a duré.

Il n'est pas *tray semblable*, dit Chamier, que Salomon ait esté du nombre des reprouvez, & qu'il soit tout à fait déchu de la grace. Il croit donc qu'il estoit en grace avant son idolatrie & que son idolatrie ne l'en a pas fait déchecoir, ce qui est rout à-fait propre à confirmer ce qu'il dit en un autre lieu, qu'on ne déchet point de la grace pour quelque péché que ce soit, & quelque énorme qu'il puisse estre.

Amesius dans sa Réponse aux écrits que les Remontrants presenterent au Synode de Dordrecht, se propose cet argument tiré de l'exemple de Salomon. *Quiconque se souille par plusieurs sortes d'idolatries, & d'autres crimes tres-énormes, & demeure quelque temps dans ces pechez sans s'en repentir, on n'est pas fidelle & juste, on a cessé de l'estre s'il lestoit auparavant. Or c'est ce qu'a fait Salomon. Donc ayant esté fidelle, il a cessé de l'estre.* Et il n'y répond point en doutant que Salomon ait esté juste: mais en le supposant comme indubitable, il dit que Salomon a esté un exemple horrible & extraordinaire de l'infirmité humaine, pour donner de la terreur à toutes les personnes pieuses: *Qu'il est arrivé jusqu'aux portes de l'Enfer, & que l'on n'a pas plus de sujet de s'étonner que plusieurs le regardent comme un parfait Apostat, ou qu'on luy attribue cet état avec vray semblance, que de ce qu'il est dit au ch. 20. des Actes, qu'Eutychus fut apporté pour mort. Et néanmoins, dit-il, comme l'ame d'Eutychus estoit en luy, lorsqu'il paroissoit mort à tout le monde, & qu'il eust esté facile à Dieu de la conserver ainsi unie à son corps, quand cette désaillance eust duré encore plus long-temps, nous croyons de même que Dieu a conservé dans Salomon quelque vie spirituelle nonobstant son péché, lors même qu'il sembloit entièrement mort.* C'est ainsi qu'il s'en sauve par une comparaison qui a deux défauts assez considérables: l'une qu'elle est fautive dans le fait, l'autre qu'elle est impertinente dans l'application. Car il est faux que ce jeune homme nommé Eutychus que saint Paul ressuscita à Ephese ne fust mort, qu'en apparence, & que son ame fust toujours demeurée unie à son corps. L'Ecriture dit formellement le contraire. Elle assure qu'il fut levé mort comme ils traduisent eux-mêmes: *sublatus est mortuus*. Et quant à ce que dit S. Paul: *son ame est en luy*, voicy comme ils l'expliquent eux-

Chem. l. 13. c. 22.
n. 12.

Ibid. l. 6. c. 22. n. 4.

Guillelmi Amesii
Antisynodalis scrip-
ta. p. 314.

Quicumque multifaria idolatria, aliisq; gravissimis peccatis se polluit, in quo illis aliquandiu sine poenitentia permanent, ii videntur infideles. & justitia non sunt, & si antea fuerunt tales esse desierunt. Salomon illud fecit. Ergo cum fidelis antea fuerit, talis esse desit. Resp. Horrendum & extraordinarium exemplum infirmitatis humane, & exhibetur nobis in Salomone ad timorem & tremorem omnibus piis incutendum. Perversissime attinge videtur ad portas ipsas Orci. Non magis igitur mirandum est haberi ipsum pro apostata plenarie, vel tale quid sperare ad modum impingi, quam mirum fuerit Eutychum sublatum esse pro mortuo. *Amesius.* Quod modum tamen Eutychi anima in ipso manebat, et sedulitas in illo deliquit permanens, Deo facile fuisse animam ejus simili modo conjunctam corpori conservatam, sic Deum Salomonem in delicto suo vitam aliquam spiritalem conservasse credimus, etiam tum quum planè mortui videretur.

CHAP. IV.

mêmes dans les notes de leur nouvelle Bible Françoisse imprimée à Amsterdam. *L'ame*, disent-ils, *estoit véritablement séparée de son corps, quant à l'union naturelle. Car il estoit mort sup. v. 9. Mais S. Paul parle de la sorte, ou parce qu'il estoit pleinement persuadé de son instante resurrection, comme Matth. 9. 24. ou parce qu'à cet instant là même, l'ame s'estoit déjà reünie miraculeusement au corps pour le vivifier & animer derechef, l'Apôtre le declarant d'abord sur le point qu'il le relevoit afin d'appaiser le trouble.*

Mais quand il seroit vray que ce jeune homme fût demeuré vivant, lorsqu'on le croyoit mort, quelle consequence en peut-on tirer pour rendre vray-semblable que la vie spirituelle qui ne peut estre sans la charité & sans l'habitation du saint Esprit puisse demeurer cachée dans je ne sçay quel coin d'une ame, qui se souille par l'idolatrie & par beaucoup d'autres crimes, contre ce que S. Paul nous assure qu'il ne peut y avoir d'union entre la justice & l'iniquité, entre la lumiere & les tenebres, entre JESUS-CHRIST & Belial, entre le temple de Dieu & les idoles ? Ce qui fait, à dire vray, que nous tiendrions nostre salut mal assuré, s'il n'avoit point d'autre appuy que ce que dit ce Calviniste au même lieu ; qu'un argument considerable, pour montrer que l'idolatrie peut subsister avec la vraie foy, est, qu'ils nous font la grace de croire, que l'idolatrie qu'ils nous attribuent n'empêchera pas que plusieurs d'entre nous ne soient reçus dans le Royaume de Dieu.

Un autre de la même Secte, & qui a entrepris de répondre aux mêmes écrits des Remontrants nommé *Triglandius* ne nous fait pas tant de faveur. Car il cherche des raisons pour montrer que nostre pretenduë idolatrie nous doit damner sans ressource, au même temps qu'il pretend que celle de Salomon, qui a basti des temples à toutes sortes d'idoles dans la terre Sainte, & à la vuë du temple de Dieu, n'a pas empêché qu'il ne soit demeuré juste & le temple vivant du saint Esprit.

Robert Abbot, qui de Professeur en l'Université d'Oxford fut fait Evêque de Sarisbery, parle aussi tres-avantageusement de la foy de Salomon dans un livre où il entreprend la défense de ce dogme Calviniste contre un autre Protestant nommé Tomson, qui l'avoit combattu. Car il soutient que ce

Rem. Est cur Pontificii gratias illius sententia patronis agant, qui docent idololatriâ & qui idem ministerium cum fide vera consistere possit.

Resp. Est certe cur Remonstrantibus gratias, agamus ? de primo illo scilicet. Nobis etiam suppediat argumentum non leve. Quia multos credimus fuisse & etiamnum esse, qui non usque adeo separant se à Pontificiis, quin multisque eorum idololatria polluantur, qui tamen pariter suam habent in regno Dei.
n. Triglandius de tria Dei gratia p. 417.

Robert adu Thom. seu Diatriba c. 13. Salomonis fides regnum Christi & omnes spiritualium amenitates complectitur in quam fortissimi tamen idolatriam prolapsa est.

Roy a embrassé d'une maniere particuliere le regne de Jesus-Christ, & toutes les douceurs des delices spirituelles ; & neanmoins, dit-il, en quelle honteuse idolatrie cette foy n'est elle point tombée ? Mais ils craignent si peu que des pechez comme ceux de Salomon ne soient incompatibles avec la qualité de juste & d'enfant de Dieu, qu'ils les apportent pour exemple de ceux que leur juste peut commettre, ce qui s'entend toujours selon leur doctrine sans perdre cette qualité. Les Enfans de Dieu, dit un des Ministres qui ont assisté au Synode de Dordrecht, peuvent commettre tous les pechez qu'a commis Salomon, & estre chastiez temporellement comme luy. QUÆCUNQUE perpetravit Salomon, nempe duplicata & gravia peccata, in eadem prolabi etiam possunt filii Dei, cum Deus manum suam eis subtrahit, & quancunque ille eapropter castigationem temporalem sustinuit, eadem illis obvenire potest. David Paræus reconnoist aussi que Salomon qui avoit esté véritablement juste, & singulierement aimé de Dieu, se souilla par l'idolatrie d'une maniere tout à fait honteuse, ayant adoré les idoles de toutes ses concubines : & il pretend que cela n'empêcha point qu'il ne soit toujours demeuré juste & enfant de Dieu.

Mechinus in arch. anima p. 134.

De justif. l. 3. c. 24.

Il n'y a que le S. Amirault Ministre de Saumur que cette idolatrie de Salomon a un peu embarrassé. Il n'a pas jugé que ce fust une chose bien aisée à comprendre, que ce Roy eust toujours conservé le saint Esprit & la qualité d'enfant de Dieu pendant tout le temps qu'il violoit d'une maniere si indigne la premiere de toutes ses loix, que saint Paul a jugée tellement indispensable, que d'y avoir manqué, ç'a esté selon luy la source & le comble de toutes les abominations des Sages du Paganisme. Aussi voit-on que ce Ministre ne sçait à quoy s'en tenir. Il ne répond qu'en hesitant, & ne sçachant laquelle choisir de ces deux alternatives, ou que Salomon n'a pas eu la vraie foy avant son idolatrie, ou que s'il l'a eue, son idolatrie n'a pû la luy faire perdre de telle sorte qu'il ne soit pas demeuré justifié. Cet argument, dit-il, pris de l'exemple de Salomon paroist un peu plus difficile à résoudre. Car s'il a esté fidelle avant que de se souiller de tant de sortes d'idolatries, comment il la vraie foy a-t-elle pu subsister avec l'adoration des idoles ? Et s'il n'avoit esté fidelle, comment Dieu auroit-il rendu de luy tant de témoignages avantageux ?

De Perses. f. del. Part. 2. p. 10.

Pour se tirer de ce mauvais pas, il se jette d'abord sur un

Certe si nulla alia
 respōdēdi ratio sup-
 petet, satis tamen
 esse debet modestus
 ingenius, quod & in
 Scriptura, & in
 Theologia sunt quæ-
 dam impenetrabilia
 calta esse voluit ut ad
 humilitatē erudire-
 mur. Neque sane fere
 quidquid aliud magis
 reprehendendum sit
 in iis adversus quos
 hæc disputatio insti-
 tuta est, quam quod
 omnia ad mensuram
 ingenii sui exigere
 voluerit. Quæ vero
 tanta sit in homine
 vis intelligentiæ, ut
 nihil sit in consilio
 arguere operibus Dei,
 vel in iis rebus in
 quibus eius provi-
 dentia, quocunque
 tandem modo id fiat,
 intervenit, quod ca-
 piam mentis huma-
 næ nequeat superare.

lieu commun, tres-veritable en soy, mais qui convient tres-mal à un Calviniste. Car il s'étend sur ce qu'on se doit soumettre à la creance des mysteres, lors même qu'ils sont combattus par des difficultez qui paroissent insurmontables. *Certes, dit-il, quand nous n'aurions aucune autre réponse à faire, il devroit suffire à des esprits modestes, que dans l'Ecriture & dans la Theologie il y a des choses inexplicables, que Dieu a voulu estre telles, pour nous apprendre l'humilité. Et c'est peut estre ce qu'il y a plus à reprendre en ceux contre qui nous disputons, de ce qu'ils veulent rapporter tout à la mesure de leur esprit, comme s'il y avoit dans l'homme une si grande force d'intelligence, qu'il n'y eust rien ou dans les conseils de Dieu, ou dans ses ouvrages, ou dans les choses où sa providence intervient, de quelque maniere que cela se fasse, qui pût surpasser la portée de l'esprit humain.*

En verité, quelque déplorable que soient ces égaremens, à peine peut-on s'empescher de rire d'un tel discours, quand il vient d'un Calviniste. Quoy! des gens qui ont eu la hardiesse de renverser, sur les moindres difficultez qui leur ont passé par l'esprit, les veritez les plus constantes de la Religion Catholique, & les plus autorisées par toute l'antiquité! des gens qui donnent telles bornes qu'il leur plaist à la toute puissance de Dieu, lors qu'ils ne la peuvent comprendre, & qui n'ont presque point d'autres raisons à opposer au mystere de l'Eucharistie, generalement crû par toute la terre, que les impossibilitez qu'ils s'y figurent, parce qu'ils en veulent juger par la petitesse de leur intelligence, s'aviseront de trouver mauvais que leur propres confreres, épouvantez de l'impieté manifeste de quelques-uns de leurs dogmes, osent les combattre par des exemples de l'Ecriture? Ils leur feront des leçons de modestie & de soumission, parce qu'ils n'embrassent pas avec gloire leurs paradoxes inouïs. Ils leur diront sans raison, ce qu'ils en avoient tant de se dire à eux-mêmes, lors qu'ils ont opposé leurs prétendues difficultez à la doctrine de l'Eglise. Et quand ils se trouveront dans l'impuissance de satisfaire à un argument qui ruine un des points capitaux de leur nouvelle Religion, ils s'imagineront avoir droit de répondre gravement, comme fait ce Ministre: *Quand nous n'aurions point d'autre réponse à vous faire, sinon qu'il y a des choses inexplicables dans l'Ecriture & dans la Theologie, cela vous devroit suffire.* Y eut-il jamais un aveuglement pareil à celui de ne pas voir, qu'ils

qu'ils ne sont pas dans le cas où on peut parler de cet air. Car enfin quand un mystere est appuyé de toutes les preuves qui nous doivent faire croire, en agissant raisonnablement, qu'il est revelé de Dieu, & que nous sçavons que l'Eglise l'a toujours proposé comme tel à tous les Chrestiens pour estre un objet de leur foy, c'est alors que nous pouvons, & que nous devons même ne nous pas arrester aux difficultez, dont on le voudroit combattre, quelque inexplicables qu'elles nous paroissent, & que nous avons droit d'emprunter les paroles de ce Ministre qui seroient aussi raisonnables dans nostre bouche, qu'elles le sont peu dans la sienne. *Si nulla alia responderet ratio suppeteret, satis tamen esse deberet modestis ingeniiis, quod & in Scriptura & in Theologia sunt quadam à πωρ, que Deus talia esse voluit, ut ad humilitatem erudiremur.* Mais que des gens sans mission, sans pouvoir, sans autorité, s'estant elevez contre l'Eglise, & rendus par cela seul indignes de toute creance, nous soient venu proposer des dogmes impies, inconnus à toute l'antiquité, & qu'ils ne se sont fausement imaginez avoir vu dans l'Ecriture que parce qu'ils l'interpretent selon leur caprice, sans qu'elle ait esté jamais expliquée de cette sorte, ny qu'elle le soit encore dans aucune des communions chrestiennes; & qu'après cela, comme s'ils s'estoient acquis une autorité incontestable, ils ayent l'audace de répondre aux difficultez qui les confondent, *qu'il doit suffire à des esprits modestes, qu'il y a des choses inexplicables dans l'Ecriture & dans la Theologie; & que quand ils n'auroient que cela à dire, on s'en devoit contenter;* pour moy j'ay de la peine à concevoir qu'on ait pu écrire de sang froid une chose si déraisonnable. Ces Messieurs ne comprendront-ils jamais qu'il n'y a que les Catholiques, qui ayant pour eux une infinité de préjuges, ont droit de se mettre d'abord en possession de la verité de leur doctrine, c'est à dire de la supposer vraie, jusques à ce que ceux qui la combattent en ayent fait voir la fausseté par des preuves convaincantes? Au lieu que ceux qui ont entrepris de reformer toute l'Eglise, en troublant une possession de 15. siècles, sont obligez de prouver demonstrativement tout ce qu'ils avancent, & de satisfaire si précisément à toutes les objections qu'on oppose à leurs nouveutez, qu'il n'en reste pas le moindre nuage dans l'esprit de ceux à qui ils les veulent persuader. Cependant bien loin que le S^r Amiraull l'ait fait sur cet exem-

CHAP. IV.

ple de Salomon, qu'il ne l'a pas seulement entrepris, puisqu'il ne sçait, comme j'ay déjà dit, quel parti prendre. Il tâche d'abord d'insinuer que Salomon n'a peut-estre pas eu la vraie foy avant son idolatrie. Mais n'ayant aucun argument pour prouver une chose si contraire à tout ce qui a esté dit dans toute l'antiquité & par les Juifs & par les Chrestiens des premieres années de ce Prince, n'y ayant personne qui n'ait reconnu jusqu'icy la verité de tout ce que dit saint Augustin, qu'on a vu en la personne de Salomon une merveilleuse excellence & une merveilleuse chute: *Apparet in persona Salomonis mira excellentia & mira subversio*; il se contente d'éluder les témoignages qu'on a de la foy de Salomon dans les commencemens de son regne; encore ne les rapporte-t-il que fort imparfaitement. Car il ne marque point qu'il est dit de luy: ^a *Que le Seigneur l'aimoit*, & ^b *qu'il aimoit le Seigneur*, & il ne compte pour rien qu'estant Auteur de plusieurs livres canoniques, ce seroit une étrange temerité de pretendre, qu'il les ait faits sans avoir la foy & l'Esprit de Dieu, contre ce que dit S. Pierre dans sa 2. Epistre ch. 1. *Non enim voluntate humana allata est aliquando prophetia, sed Spiritu sancto inspirati locuti sunt sancti Dei homines.*

Aug. cont. Faust. lib. 22. c. 88.

^a 2. Reg. XII. 24.
^b 2. Esdr. XIII. 26.
 3. Reg. III. 3.

De Persev. fidei. Pars post. n. 23.

Il a donc bien vu qu'il ne satisferoit pas par là à l'argument des Remontrans. Et c'est pourquoy il en revient à souvenir, comme ses Confreres; qu'il estoit juste & enfant de Dieu avant que de tomber dans l'idolatrie, & qu'elle n'a pas empêché qu'il ne soit demeuré juste & enfant de Dieu. *Quid ni, dit-il, eorum sententiam tueri possimus, qui putant in mediis illis flagitiis quibus se contaminavit, eum conservasse fidem, debilitatam illam magnoperè, at non extinctam tamen aut funditus extirpatam?* POURQUOY ne pourrions-nous pas soutenir l'opinion de ceux qui croient qu'au milieu de tous les crimes, dont il s'est souillé, il a conservé la foy terriblement affoiblie à la verité, mais non pas éteinte, ny tout à fait abolie? Cela nous suffit. La vraie foy a toujours esté dans son cœur pendant tout le temps qu'il violoit si horriblement la loy de Dieu par le culte des idoles, forte ou foible, il n'importe; puisque selon eux la vraie foy en quelque état qu'elle soit, est inseparable de la justification, de l'adoption, de la charité, de la vie spirituelle, de l'habitation du S. Esprit, & du droit infaillible au paradis.

Laissons donc le nom de foy, qui est equivoque & qui frap-

pe peu, sur tout quand on la représente, comme fait l'Auteur de ces theses, sous l'idée d'une habitude philosophique, que Dieu pourroit conserver dans l'ame d'un Turc, de la même maniere qu'il l'a conservée, selon ce Ministre, dans l'ame de Salomon. Arrêtons-nous donc à ce qu'ils prétendent en estre des suites nécessaires, & aussi inseparables que JESUS-CHRIST l'est du saint Esprit. Une de ses suites dans leur doctrine, c'est la qualité de juste & d'enfant de Dieu, & par conséquent tout ce que saint Jean dit convenir à ceux qui sont nez de Dieu, comme de ne point pecher. Une autre est la sanctification qu'ils distinguent de la justification, mais en reconnoissant en même temps qu'elle y est jointe par un nœud perpetuel & indissoluble; ce qui comprend la charité répandue dans le cœur par le saint Esprit, & toutes les autres vertus chrestiennes: & enfin le droit assuré à l'heritage du ciel, qui ne peut non plus manquer à un fidelle qu'à JESUS-CHRIST même. Voila ce qu'ils doivent trouver dans Salomon, pendant tout le temps qu'il a adoré les idoles de ses femmes. Or ce qu'ils disent pour donner quelque vraysemblance à une si grande impiété ne sert qu'à la rendre encore plus manifeste. *La foy, disent-ils, ne seroit pas demeurée dans Salomon, s'il avoit banni de son esprit la connoissance du vray Dieu, & qu'il eust cru que les Dieux qu'il adoroit fussent de vrais Dieux. Mais l'Ecriture ne dit pas qu'il ait eu cette creance; & il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait eue. Ses femmes corrompirent son esprit, non jusques à ce point qu'il ait abjuré la foy du vray Dieu, mais seulement en ce qu'il s'imagina que ce n'estoit pas une chose importante, & à laquelle Dieu dût prendre garde que de témoigner par des actions exterieures qu'il rendoit un culte religieux aux Dieux qui estoient adorez par ses femmes qu'il aymoit éperduement. Cet homme effeminé & attaché aux plaisirs de la chair, se laissant aller aux caresses de ses femmes, & se trouvant abattu & amolli par la volupté, se persuada facilement que cela luy seroit pardonné.*

Merveilleuse morale qui trouve dans les causes les plus criminelles du peché, dequoy l'allier avec la justice chrestienne! C'est en cela même que l'impiété des hommes est plus inexcusable, si nous en croyons saint Paul, que connoissant le vray Dieu ils transferent aux fausses divinitez l'honneur qui n'est du qu'à luy seul. C'est par là qu'il condamne les

Cham. l. 2. c. 24. n. 9.
 Tam non possunt
 divelli fides & cha-
 ritas, quam ignis
 & lux, imo, inquit
 Calvinus, quam
 Christus & Spiritus.

Bern. in Apol. p. 10
 infus. ex plauside.
 Perpetuo inter se
 nexu illa unit scatio
 & sanctificatio co-
 hæteat. Idque opti-
 mo jure. Cum enim
 ad vitam æternam
 illa justificationis
 deducti, ad quam
 rament pervenire
 peccatu nemo pos-
 sit, metito duo illa
 Parer ille nostri mi-
 se icoit inseparabi-
 liter conjunxit.

Si Salomon veri Dei
 cognitionem ex ani-
 mo ejecit, imbu-
 tusque revera fuisse
 ea persuasione, Deos
 illos, quibus tunc
 adolebat, esse Deos,
 omnino fides in eo
 non permansisset.
 At neque id ulla
 tuisset scriptura me-
 moras, neque vero
 verisimile est. Cor-
 ruptum firmiter
 ejus animum car-
 nus, non ut veri Dei
 fidem ejiceret, sed
 ut pueri modo, tunc
 non fore usque adeo
 gravem, aut quam
 Deus al. aorum
 revocaret, si tebas
 externis sese cultum
 aliquem exhibere
 restitueretur iis
 Diis, qui adoraban-
 tur à terminis, quas
 efficitur amabat.
 Homo Calceat uro-
 tius & ineam libidi-
 nem propensius, &
 bladiis mulieribus
 expolitus, & volu-
 ptate laxatus & emol-
 latus facile sibi per-
 suasit eam rem sibi
 condonatum iri.

CHAP. IV.

Sages du Paganisme , comme ayant esté incomparablement plus coupables que le commun des Payens ; parce qu'ayant connu les grandeurs invisibles de Dieu, sa puissance eternelle & sa divinité, ils n'avoient pas laissé , pour s'accommoder aux peuples, de rendre à la creature l'adoration & le culte souverain qu'on ne doit rendre qu'à Dieu.

Mais les Calvinistes ont bien vu plus loin que luy. Ils trouvent au contraire que cette circonstance de *connoître le vray Dieu, & de sçavoir en adorant les idoles que ce ne sont point des Dieux* au lieu d'aggraver le crime de l'idolatrie, comme saint Paul nous le fait entendre , le diminuë tellement qu'il peut compatir avec la sainteté & les autres dons de grace qui ne se separent point de la vraie foy. Il suffit, selon eux , de ne pas bannir de son esprit la connoissance du vray Dieu , & que ce soit contre sa propre conscience qu'on se porte à rendre des honneurs divins à ce que l'on sçait n'estre pas Dieu. L'aveuglement qui fera croire à un fidelle qu'une si detestable action luy sera facilement pardonnée , & que Dieu n'y aura point d'égard, luy fera trouver la verité dans son erreur même ; parce que tout cela n'empêchera pas qu'il ne demeure justifié. Or il est certain dans leur doctrine que Dieu n'a point d'égard aux pechez de ceux qu'il a une fois justifiés, & qu'il les leur pardonne tous sans exception, passés, présents & futurs.

C'est pourquoy on ne sçait ce qu'ils entendent, quand ils disent que Salomon ayant l'esprit corrompu par l'attache aux plaisirs charnels, & par les caresses de ses femmes idolâtres, crut que ce seroit une chose que Dieu luy pardonneroit aisément, s'il leur bâtissoit des temples pour leurs idoles, & s'il les adoroit avec elles. Avoit-il tort ou raison dans cette pensée ? La maniere dont ils en parlent fait assez voir qu'ils n'oseroient dire qu'il eust raison ; puisqu'ils attribuent cette creance à la corruption de son esprit amolli & depravé par les voluptez de la chair. C'est donc une étrange maniere d'excuser son crime, que de supposer qu'il a cru ce qu'il ne pouvoit croire que par une horrible & tout à fait inexcusable infidelité ; puisqu'outre les instructions generales de la loy , qui défendoit si severement aux Israélites les moindres actions d'idolatrie, Dieu luy avoit déclaré en particulier par une apparition expresse, & sous de grandes menaces , qu'il se gar-

daft bien de marcher après des Dieux étrangers. D'où vient que l'Ecriture, pour représenter la grandeur de son péché, en remarque cette circonstance, qu'il se laissa aller à l'idolatrie, contre la défense expresse que Dieu luy en avoit faite, en luy apparissant par deux fois. *Iratus est Dominus Salomoni, quod averfa esset ejus mens à Domino Deo Israël, qui apparuerat ei secundo, & preceperat de verbo hoc, ne sequeretur Deos alienos, & non custodivit quæ mandavit ei Dominus.* C'est donc une herésie dementie par l'Ecriture, de pretendroque Salomon ait eu raison de penser, *Rem non fore usque ad eò gravem, aut quam Deus ad animum revocaret, si rebus externis se se cultum aliquem exhibere testificaretur iis Diis qui adorabantur à feminis quas efficitim amabat.* Et cependant cette herésie est une suite nécessaire de l'opinion des Calvinistes. Car on a toujours raison de croire ce qui est vray. Or selon eux, c'est une verité constante que tous les pechez des justifiez ne sont que veniels, & que Dieu n'y a point d'égard; parce qu'ils sont couverts de la justice de JESUS-CHRIST. Et par conséquent Salomon devant se croire justifié selon eux, parce que tous les vrais fideles sçavent qu'ils le sont, il estoit en droit de croire que son idolatrie ne seroit qu'une faute venielle, à laquelle Dieu n'auroit point d'égard.

1. Reg. xi. 9. 10.

Zanchius in Miscell.
tom. 1. p. 651. In tona-
tis & vera fide pre-
dictis omnia peccata
sunt venialia.

Marlorat. ad N. T.
Belgium ad 1. Joan.
v. 16. Hic apparet
discrimen inter pec-
cata venialia &
peccata mortalia;
peccata venialia
sunt illa quæ non
sunt ad mortem;
illiusmodi sunt pec-
cata fidelium & ele-
ctorum, ut ut magna
& gravis esse possint,
sicut in Davide, Pa-
tro, & aliis complu-
ribus videre licet:
nam talibus illa non
imputantur propter
fidem in I. C.

CHAPITRE V.

Combien la doctrine de saint Paul est contraire à ce dogme des Calvinistes; qu'on peut demeurer juste & enfant de Dieu en commettant les plus grands pechez.

IL est donc indubitable qu'un des dogmes capitaux de la theologie des Calvinistes est cette alliance monstrueuse, par laquelle ils font subsister la vraie foy qui donne la vie à l'ame, avec les plus énormes pechez actuellement commis par un vray fidele; la vraie charité qu'ils pretendent estre inseparable de la foy, & que saint Paul nous assure ne point faire de mal au prochain, avec la plus grande de toutes les injustices, comme par exemple de donner la mort à celui qui ne l'a point meritée; & la sainteté du temple de Dieu, avec la profanation de ce mesme temple par des im-

puretez qui le deshonorent.

Le demon pouvoit-il jamais inventer un Evangile plus propre à renverser celui que JESUS-CHRIST est venu établir dans le monde pour détruire le regne du peché, & former la sainteté dans le cœur de ses fidelles? Il ne faut qu'écouter ceux par qui ce divin Maître a voulu que nous reçussions ses divines instructions, pour reconnoître qu'il n'y a rien de plus opposé à leur doctrine que le paradoxe impie dont ces nouveaux reformateurs ont fait par leur propre aveu un des principaux chefs de leur reformation.

Saint Paul ne parloit pas à des infidelles, mais à des fidelles remplis de l'Esprit de Dieu. Voyons donc qu'elle est l'idée qu'il leur donnoit touchant la simple fornication, qui est sans doute beaucoup moins criminelle que l'adultere ou l'inceste, & s'il leur faisoit esperer, selon le nouvel Evangile des Calvinistes, qu'en y tombant ils ne laisseroient pas de demeurer les temples du saint Esprit, & qu'ils n'avoient point à craindre que Dieu les rejettât, comme indignes d'estre du nombre de ses enfans. *Ne sçavez-vous pas, dit-il, que vos corps sont les membres de Jesus-Christ? Arracheray-je donc à Jesus-Christ ses propres membres, pour les faire devenir les membres d'une prostituée? A Dieu ne plaise. Ne sçavez-vous pas que celui qui se joint à une prostituée est un même corps avec elle? Car ceux qui estoient deux ne seront plus qu'une même chair, dit l'Ecriture. Mais celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui. Fuyez la fornication. Quelqu'autre peché que l'homme commette il est hors du corps; mais celui qui tombe dans la fornication peche contre son propre corps. Ne sçavez-vous pas que votre corps est le temple du saint Esprit qui reside en vous, & qui vous a été donné de Dieu, & que vous n'êtes plus à vous-mêmes? Car vous avez été rachetés d'un grand prix. Glorifiez donc & portez Dieu dans votre corps.*

S. Paul pouvoit-il mieux marquer l'incompatibilité de la fornication, & à plus forte raison de l'inceste & de l'adultere, avec la qualité de vray chrestien & d'enfant de Dieu, qu'en nous faisant voir, que le même corps ne sçauroit estre en même temps le temple du saint Esprit & le corps d'une prostituée; que les membres de JESUS-CHRIST ne sçauroient estre les membres d'une infame; que ce n'est pas glorifier & porter Dieu dans son corps, que de pecher contre son propre corps, en le rendant une même chair avec une perdue? Et

ne faudroit-il pas avoir renoncé au sens commun pour s'imaginer que l'Apostre opposant si manifestement celui qui se fait ainsi une mesme chair avec une débauchée, à celui qui par l'attache qu'il a au Seigneur est un mesme esprit avec luy, on pult néanmoins estre l'un & l'autre en mesme temps, comme si l'une de ces unions, qui est toute divine, pouvoit subsister avec l'autre, qui est toute diabolique? *Non itaque manent in Christo*, dit saint Augustin, *qui non sunt membra Christi. Non sunt autem membra Christi qui se faciunt membra meretricis.*

*Aug. de Civit Dei
l. 21. c. 25.*

Voicy encore un autre foudre du mesme saint Paul : *Ne scavez-vous pas*, dit-il dans la mesme Epistre, *que vous estes le temple de Dieu, & que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. Car le temple de Dieu est saint ; & c'est vous qui estes ce temple. Que personne ne se trompe soy-mesme.* Mais le diable n'a pas manqué d'organes pour faire en ce temps icy, ce qu'il a fait dès le commencement du monde par le serpent. Dieu avoit dit aux premiers hommes ; Qu'ils mourroient s'ils mangeoient d'un certain fruit ; & le serpent par qui le demon parloit, leur dit au contraire qu'ils ne mourroient point. C'est icy la mesme chose. L'Apostre après avoir représenté aux Chrestiens le bonheur qu'ils ont d'estre le temple de Dieu, & que l'Esprit de Dieu habite en eux, les avertit en même temps que Dieu les perdra s'ils profanent son temple. Et ces Predicateurs du serpent nous enseignent au contraire, que tous ceux qui ont une fois esté le temple de Dieu par la regeneration, sont assurez que quoy qu'ils souillent ce temple par la fornication, & même par l'adultere, ou par l'inceste, non seulement Dieu ne les perdra pas, mais qu'il ne laissera pas en mesme temps de les tenir pour justes, pour Saints, pour des hommes selon son cœur, & pour ses enfans bien-amez. C'est ainsi que de la mesme supposition l'Esprit de Dieu & l'esprit du diable tirent des conclusions toutes contraires. L'un & l'autre dit : Vous estes le temple de Dieu, & le saint Esprit habite en vous. Mais le S. Esprit conclut de là par la bouche de saint Paul, que si quelqu'un de ceux qui sont le temple de Dieu vient à profaner ce temple Dieu le perdra. Et l'esprit du demon en conclut tout au contraire par la bouche des Calvinistes, que tous ceux que Dieu a fait son temple par la grace de l'adoption, se doi-

1. Cor. III. 16.

CHAP. V.

vent tenir assurez , que quoy qu'ils profanent ce temple par des impuretez abominables , Dieu ne les en punira point, parce qu'il s'est obligé, en leur donnant son Esprit, de ne leur imputer aucun peché , quelque énorme qu'il püst estre, ny passé, ny present, ny avenir.

1. Cor. V. 1.

Qui en devons-nous plutost croire ? Il est sans doute plus sur d'écouter ce grand Apôstre , qui parle encore de la même sorte aux mêmes Corinthiens ? *Ne sçavez-vous pas que les injustes ne seront point heritiers du Royaume de Dieu. Ne vous y trompez pas : Ny les fornicateurs, ny les idolâtres, ny les adulteres, ny les impudiques, ny les abominables, ny les voleurs, ny les avares, ny les médisans, ny les ravisseurs du bien d'autrui ne seront point heritiers du Royaume de Dieu.*

On ne peut douter, comme j'ay déjà marqué, que quand saint Paul parloit de la sorte, il ne crût parler à de vrais fidelles, qu'il vouloit détourner de ces abominations en leur représentant qu'elles leur feroient l'entrée du ciel. Et on ne sçauroit pretendre que ces menaces regardent uniquement ceux qui n'auroient pas eu la vraie foy, sans le faire parler d'une maniere indigne d'un homme sage. Car estant certain que Dieu n'a préparé son Royaume qu'aux vrais fidelles, & que le seul manquement de cette vraie foy suffit pour en estre infailliblement banni ; on doit avant toutes choses exhorter les infidelles à la foy, & si on les détourne du vice, ce doit estre à cause du mal qui est dans le vice même, ou pour ne pas mettre ce nouvel empeschement à leur conversion. Mais ce seroit les tromper de leur dire : *Prenez garde à vous ; Ny les fornicateurs, ny les adulteres, & le reste, ne possederont point le Royaume de Dieu*, parce que ce seroit leur faire croire, qu'en s'abstenant de ces crimes, ils le pourroient posseder, au lieu que quand ils en seroient tout à fait exempts, ils n'y sçauroient avoir de part, leur arrest leur estant déjà prononcé par ces paroles du Fils de Dieu. *Qui non credit, jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti filij Dei.*

Jean, III. 18.

Mais s'il est clair par-là que saint Paul a du supposer que ceux à qui il tenoit ce discours estoient vrayment fidelles, il n'est pas moins clair qu'il a du supposer aussi que ces vrais fidelles n'estoient pas si assurez de posseder le Royaume de Dieu, que quoy qu'ils fussent fornicateurs, idolâtres, adulteres, impudiques, abominables, voleurs, avares, médisans, ravisseurs

ravisseurs du bien d'autrui, jamais aucun de ces crimes ne pût les empêcher de le posséder, ny même les priver pour un seul moment de la qualité de juste & d'enfant de Dieu. Car s'il avoit cru, comme les Calvinistes, que le Royaume de Dieu ne sçauroit non plus manquer aux vrais fidelles qu'à JESUS-CHRIST même, & qu'ils en sont tres-assurez, quelques crimes qu'ils commettent, au lieu de leur dire, comme il fait: *Ne vous y trompez pas: ny les fornicateurs, ny les idolâtres, &c. ne seront point héritiers du Royaume de Dieu*; il leur devoit dire au contraire: Ne vous inquietez point, quand vous tombez dans ces crimes. Il n'y en a point de si énormes qui vous puissent priver de l'héritage du ciel. Il est vray qu'au regard des autres hommes, ny les fornicateurs, ny les adulteres n'y seront point reçus: mais cela n'est point vray à vostre égard. Tous ceux qui comme vous ont esté une fois regenez, jouissent pour toujours de ce privilege incomparable, que nul peché ne les sçauroit faire déchoir de l'estat de grace, & que de quelque maniere qu'ils violent la loy de Dieu, la justice de JESUS-CHRIST qui leur est imputée, fait qu'ils sont regardez du Pere, comme s'ils avoient accompli jusques à ses moindres commandemens.

Voilà comme saint Paul auroit du parler, s'il avoit esté dans le sentiment des Calvinistes. Et c'est parce qu'il n'y estoit pas qu'il parle un langage tout contraire, & qu'il prend autant de soin de persuader à ses fidelles, qu'ils se ferment le ciel en commettant ces crimes, que ces pretendus reformateurs en prennent d'assurer les leurs, que nul crime ne peut le leur fermer, ny même leur faire perdre pour un moment la grace d'adoption & l'estat de la justification.

C'est ce qui paroist encore par ce que saint Paul ajoûte au même endroit. *Quelques-uns de vous ont esté autrefois dans ces vices; mais vous avez esté lavés; vous avez esté sanctifiés; vous avez esté justifiés au nom de Jesus-Christ Notre Seigneur, & par l'Esprit de nostre Dieu.* Car l'opposition qu'il fait en ce que les Chrestiens avoient pu estre autrefois avant leur conversion, & ce qu'ils estoient alors, en supposant qu'ils avoient esté lavés, & qu'ils estoient sanctifiés & justifiés par l'Esprit de Dieu, laisse-t-elle aucun lieu de croire, que ces deux estats que saint Paul regarde comme si oppozés, ne le soient point en effet, & que la fornication, l'adultere, l'impudicité, & les

autres crimes dont il fait le dénombrement, n'empêchent point que celui qui les commet ne puisse demeurer en même temps saint & juste, & conserver le droit qu'il avoit auparavant au Royaume de Dieu?

Ephes. I^{re}. 2.

Il faut donc aussi se figurer, que saint Paul a traité les Ephesiens comme des enfans à qui on fait peur de leur ombre, lors que supposant qu'ils estoient saints & enfans de Dieu, il ne laisse pas de les avertir, que s'ils se laissent aller à la fornication, ou à quelque impureté que ce soit, au lieu du droit qu'ils avoient au Royaume de JESUS-CHRIST, ils n'ont plus à attendre que la colere de Dieu. *Soyez, dit-il, les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfans bien-aimés.... Qu'on n'entende pas seulement parler parmy vous ny de fornication, ny de quelque impureté que ce soit, ny d'avarice, comme on n'en doit point oïr parler parmy des saints.... Car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, ce qui est une espece d'idolatrie, ne sera heritier du Royaume de Jesus-Christ & de Dieu. Que personne ne vous seduise par de vains discours. Car c'est pour ces choses là que la colere de Dieu tombe sur les hommes rebelles à la verité. N'ayez donc rien de commun avec eux.* Il faut necessairement, ou que saint Paul ait voulu intimider ces fidelles par de vaines terreurs, ou que ce soit seduire les hommes par de vains discours, que de les assurer, comme font les Calvinistes, qu'ayant esté reçus une fois au nombre des enfans de Dieu, ils peuvent en suite s'abandonner à toutes sortes d'impuretez, sans craindre la colere de Dieu, ny perdre le droit qu'ils avoient à son Royaume.

Chamier lib. 6. cap. 8.
n. 12.Rom. I^{re} III. 2.

Que si en cela ils s'opposent directement à saint Paul, ils ne s'y opposent pas moins en une autre maniere, lors que pour appuyer un dogme si pernicieux, ils abusent de ce qu'il dit, Qu'il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en JESUS-CHRIST. *Quid Paulus, dit Chamier, cum dicit ad Rom. Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Iesu?* Mais pourquoy n'ajoute-t-il pas aussi bien que saint Paul, *qui non secundum carnem ambulant*; par où nous apprenons que la qualité essentielle & la marque de ceux qui sont en JESUS-CHRIST, est de ne point marcher selon la chair; & que ce n'est que par là qu'ils jouiront de l'effet de cette consolation de l'Apostre, *qu'il n'y a point de condamnation pour eux?*

C'est ce que saint Paul declare au mesme lieu lors qu'il dit:

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez. Et il marque en un autre endroit quelles sont les œuvres de la chair qu'il faut mortifier pour vivre. *Il est aisé, dit-il, de connoître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, les envies, les meurtres, les yvrogneries, les débauches, & les autres choses de cette nature, dont je vous déclare, comme je vous l'ay déjà dit, que ceux qui les font ne seront point héritiers du Royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit sont au contraire, la charité, la joye, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la foy, la douceur, la continence. Il n'y a point de loy contre ceux qui vivent de la sorte. Or ceux qui sont à Jesus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions & ses desirs déreglez.* Tout cela nous fait voir quel est l'aveuglement de ceux qui se laissant empoisonner par la doctrine des Calvinistes, si favorable aux inclinations de la nature corrompue, s'imaginent que pourvu qu'ils aient une fois la vraie foy, ce qu'il leur est si aisé de se persuader, la fornication, l'impureté, & autres semblables désordres, n'empeschent plus qu'ils ne soient du nombre de ceux dont saint Paul dit, qu'il n'y a point pour eux de condamnation, & que notwithstanding ces crimes, ils ne sont pas moins assurez de posséder un jour le Royaume de Dieu, que de tous leurs autres articles de foy. Car comment peuvent-ils croire qu'ils sont à Jesus-CHRIST lors qu'ils se laissent aller aux plus infames passions de leur chair, bien loin de la crucifier avec ses desirs, comme S. Paul assure que font ceux qui sont à Jesus-CHRIST? Comment peuvent-ils croire qu'ils ne marchent pas selon la chair en faisant ce que saint Paul met à la teste des plus manifestes œuvres de la chair? *Manifesta sunt opera carnis, quæ sunt fornicatio, immunditia, &c.* Et enfin, comment sont-ils assez hardis, ou plutôt assez impies, pour se promettre le Royaume de Dieu, lors qu'ils font des choses dont saint Paul dit: *Quæ prædico vobis sicut & prædixi, quoniam quicquid talia agunt, regnum Dei non possidebunt?*

CHAPITRE VI.

Que toutes les preuves des Calvinistes, pour montrer que la foy est inseparable de la charité, ruinent leur autre dogme de la compatibilisé de la qualité de juste & d'enfant de Dieu avec les plus grands pechez.

Nous ne laisserions presque rien du nouveau Testament, si nous en voulions rapporter tout ce qui fait voir que cette nouvelle doctrine est manifestement condamnée dans la parole de Dieu, bien loin d'y estre établie, comme ils se sont engagez de ne rien enseigner qui ne s'y trouvast. Mais il est important de montrer que ces sentimens bizarres & inconnus à toute l'antiquité, touchant la justification du fidelle, ont esté si mal concertez par ces Reformateurs, que quand ils en veulent prouver un, ils en détruisent un autre. Car c'est un de leurs dogmes capitaux, comme il a déjà esté dit, que la vraie foy est inseparable de la charité, & de l'exercice des bonnes œuvres : d'où vient qu'ils rejettent avec insulte ce qui s'enseigne dans les Ecoles catholiques de la distinction de la foy en *informe & formée*, c'est à dire en celle qui est sans charité, & que saint Jacques appelle morte, & celle qui est animée par la charité, & qui est appelée par saint Paul une foy agissante ou animée par l'amour. Car le mot grec peut signifier l'un & l'autre.

Gal. VI. 6. impudens quæ agit, ou quæ agitur.

Cham. lib. 12. c. 15.

Bellarmin répond, dit Chamier, que ce que dit saint Jean dans sa premiere Epistre se doit entendre de la foy formée qui agit par amour. Cela est vray, replique-t-il, mais ce sont ces impertinens sophistes qui ont donné le nom de foy formée à celle qui est seule la vraie foy. OPTIME inquam, sed fidem formatam nugatores sophiste dixerunt qua fides est vera. Et Luther avant luy en parle encore avec plus d'insolence & d'emportement. Il faut, dit-il, condamner ces mots de foy informe & formée, & dire hautement que ce sont de monstrueuses productions du diable, nées pour la ruine de la doctrine & de la foy chrestienne, pour blasphemer & fouler aux pieds Jesus-Christ, & pour établir la justice des œuvres. Il me seroit aisé de leur rendre leurs injures & de faire voir que la querelle qu'ils ont faite à l'Eglise sur ce sujet, est une

Luth. in Ep. ad Gal. c. 5. Hanc pestilentissimam, & satanicam gloriam non possum non vehementer detestari.... damnetur vox ista, fides formata, ac eonstanter dicamus vocabula ista fides..... diaboli esse portenta, nara in perniciem doctrine & fidei chrestiane,

pure sophistiquerie fondée sur l'équivoque du mot de *vray*, qui se prend souvent dans les matieres morales pour ce qui est dans sa perfection. Ainsi l'on dit d'un bon Roy qui fait tout ce qu'il peut pour bien gouverner son Royaume, que c'est un *vray* Roy; d'un Evêque pieux & qui veille continuellement au salut de son troupeau, que c'est un *vray* Evêque; d'un Chrestien qui vit selon les obligations du Christianisme, que c'est un *vray* Chrestien : mais ce seroit chicaner que de conclure de ces façons de parler, qu'on ne croit pas qu'un Roy qui gouverne mal son Estat soit vraiment Roy, qu'un Evêque negligent soit vraiment Evêque, & que le nom de Chrestien se puisse donner à ceux qui estant baptisez, & croyant sincerement tous les mysteres de la foy, sont déchus par leurs pechez de l'état de la justification. Ainsi quoiqu'il soit certain que ce qui reste de foy dans les pecheurs, lorsque sans devenir infidelles ils decheent seulement de l'état de grace par quelque peché contre la loy de Dieu, soit une veritable foy, comme le Concile de Trente l'a déclaré; l'on peut dire neanmoins en un bon sens, que la vraie foy est celle qui est animée par la charité, parce qu'il n'y a que celle-là qui nous serve, qui nous rende enfans de Dieu, & qui fasse habiter JESUS-CHRIST dans nostre cœur.

Et c'est ce que l'Eglise ne fait point de difficulté de reconnoître après les saints Peres, puisqu'elle a voulu mettre dans son office public ce qui a esté dit par le grand saint Gregoire en son homilie 29. sur ces paroles de l'Evangile de saint Marc: *Qui crediderit & baptizatus fuerit, salvus erit. Peut-estre que chacun de vous dit en soy-même: Je croy, & par consequent je seray sauvé. Il dit vray, s'il témoigne sa foy par ses œuvres. Car la vraie foy est la foy de ceux, dont les mœurs ne sont point contraires à ce qu'ils professent de parole; d'où vient que S. Paul dit de quelques-uns qui n'estoient que de faux fidelles, qu'ils confessoient Dieu de parole, & qu'ils le renonçoient par leurs actions. Et saint Jean nous declare aussi, que celui qui dit qu'il connoît Dieu, & ne garde pas ses commandemens, est un menteur. Et si cela est ainsi, ajoûte ce Pape, c'est en examinant qu'elle est nostre vie, que nous devons juger de la verité de nostre foy. Et il ne reconnoît ensuite que deux sortes de vrais fidelles: les uns qui ont conservé la grace de leur baptême, en executant fidellement ce qu'ils y avoient promis, de renoncer à toutes les œuvres*

Fortasse unusquisque apud semetipsum dicat: Ego jam credidi, salvus ero. Verum dicis si fidem operibus tenet. Vera etenim fides est quæ in hoc quod verbum dicitur, moribus non contradicit. Hinc est enim quod de quibusdam falsis fidelibus Paulus dicit, &c.

Quod cum ita sit, fides nostræ veritatem in vitæ nostræ consideratione debemus agnoscere. Tunc enim veraciter fideles sumus, si, quod verbum promittimus, operibus complem^{us}. In die quæpie ha-

CHAP. VI.

pristinae omnia
nos amici hosti
operibus, arque om
nibus pompis abren
nuntiare promissi
muv. Itaque nuni
quique vestrum ad
considerationem
suam mentis oculos
reducit: Et si servas
post baptismum,
quod ante baptismum
ipponitur, certus
jam quia fidelis est,
gaudeat. Sed ecce
si quod promissit
minime servavit: si
ad coercenda prava
opera, si ad concu
piscendas mundi
pompas dilapsus est;
videamus, si jam scit
plangere quod erra
vit... quia omni
potens Deus dum
libenter nostram
penitentiam suscep
sit, ipse suo judicio
hoc quod erravimus
abcondit.

Habet fiducia (dja
bolus) quod insinuat
Jordan in os ejus,
quia postquam infi
deles quotique à mu
di origine capuit,
adhuc se posse deci
pere etiam fideles
presumit. Nam ore
pestifer per suasio
nis eos quotidie de
vorat, in quibus à
confessione fidei re
proba vita discordat.

a Aug. de Trin. l. 15.

c. 18.

b Id. de fide & oper.

c. 14.

Non qualislibet
fidem quâ in Deum
creditur; sed eam
salutarem planoque
Evangelicam defini
vit (Paulus) cujus
opera ex dilectione
procedunt.

de Satan & à toutes les pompes du monde; & les autres qui après s'estre laissé aller à faire de mauvaises actions, & à aimer les pompes du monde, contre ce qu'ils avoient promis, pleurent leurs égaremens, & engagent Dieu par leur penitence à ne s'en plus souvenir

Il enseigne la même chose en la 26. homilie sur ces paroles: *beati qui non viderunt & crediderunt. C'est nous, dit-il, qui sommes marquez par cette parole, pourveu que nostre foy soit accom
pagnée des œuvres. Car celui-là croit véritablement qui prati
que ce qu'il croit.* ILLE ETENIM verè credit, qui exercet operando quod credit. D'où il laisse à tirer cette consequence, que ceux qui ne vivent pas conformément à leur foy, ne croient pas au sens que Nostre Seigneur a pris cette parole, quand il a appelé bien-heureux ceux qui croient sans avoir vu. Et néanmoins ce grand Pape ne laisse pas dans le même lieu d'appeller fideles, & même par opposition aux infidèles, ceux dont la mauvaise vie dément la foy. Ce qui fait voir que ce n'est qu'une question de nom, de sçavoir si la foy peut ou ne peut pas estre sans la charité & les bonnes œuvres. Car comme on est obligé de reconnoître qu'il y a des gens qui ont la foy de tous les mystères, sans avoir la charité qui rend les fideles saints & justes, & que l'on ne sçauoit nier que l'Ecriture ne donne le nom de foy à cette disposition, pourquoy ne nous sera-t-il pas permis de dire avec saint Augustin, que la foy peut bien estre sans la charité, mais que sans la charité elle ne peut servir de rien? *Sine charitate fides potest quidem esse, sed non & prodesse.*

Et le même Pere nous assurant^b que la foy salutaire & Evangelique est celle que saint Paul a définie quand il parle de la foy qui opere par l'amour, il ne nous sera pas moins permis de dire en ce sens, comme a fait S. Gregoire, que la vraie foy est la foy vivante, & qui montre par les œuvres qu'elle est animée de la charité. Ainsi le procès que les heretiques ont fait à l'Eglise sur ce sujet, n'est qu'une de ces disputes de mots que saint Paul condamne si fortement. Mais ils sont admirables, de nous vouloir apprendre comme un grand mystere que la vraie foy n'est jamais sans la charité, parce qu'ils se sont opiniâtres à ne donner jamais le nom de vraie foy qu'à celle qui est animée de la charité. J'aimerois autant qu'un Medecin voulust faire dans sa science un nouvel aphorisme,

de ce Vers de Martial, *Non est vivere, sed valere, vita.* Cela luy seroit fort facile, en suivant la methode de ces Novateurs. Car il n'auroit qu'à definir la vraie vie, un état où l'on ne sent aucun mal, & où l'on a une entiere & parfaite liberté de toutes les fonctions du corps & de l'esprit. Il est bien certain qu'il concludroit aisément de là, qu'il n'y a point de vraie vie sans la santé.

Mais il n'est point necessaire d'entrer icy dans cet examen. Je veux bien presentement m'accommoder à leur langage, & entendre par la vraie foy toutes les fois que j'en parleray dans la suite, la foy vivante qui agit par la charité, & qui ne se trouve que dans les justifiez. Ce que je soutiens est, qu'il a falu un étrange renversement d'esprit pour ne pas voir, que tout ce qu'ils disent pour établir cette doctrine, ruine absolument cet autre point capital de leur nouvelle religion, que cette vraie foy inseparable de la charité peut demeurer & demeure necessairement dans le fidelle qui commet des adulteres, des incestes, & des homicides.

Les termes mêmes dont ils expriment leur sentiment sur cette inseparabilité, en sont une preuve convaincante. *Nous reconnoissons serieusement*, dit Chamier, *que la foy veritable & justifiante ne peut estre en aucun homme, qu'elle n'y soit efficace, & que non seulement, elle ne renouvelle son esprit par la connoissance de la volonté divine, mais aussi sa volonté, en sorte qu'il aime Dieu, & qu'il se croye aymé de Dieu, d'où necessairement suit l'esperance; qu'il se détourne du mal, & qu'il se convertisse au bien, laquelle conversion ne peut estre sans les bonnes œuvres.* Que doit conclure de là tout homme qui aura un peu de sens commun, sinon qu'il est donc impossible que la vraie foy justifiante subsiste avec des adulteres & des homicides : à moins que de se vouloir engager dans ces horribles maximes, qu'on ne laisse pas d'aymer Dieu autant qu'on le doit aymer pour estre de ses enfans & avoir en soy le saint Esprit, en même temps qu'on viole sa loy par des crimes énormes, contre l'expresse parole de Dieu qui nous assure, que *celuy qui dit qu'il ayme Dieu, & qui ne garde pas ses commandemens est un menteur*: qu'on a sujet de se croire aymé de Dieu de cet amour singulier qu'il ne porte qu'à ses enfans bien ayez, qu'il se dispose de recevoir en son Royaume, lors qu'on fait des choses qui meritent sa haine & sa colere, comme il nous a luy-même appris, & qui ban-

Cham. l. 13, c. 10, n. 7.

CHAP. VI.

nissent de son royaume : qu'on se détourne du mal en commettant les plus grands maux, & ce que les Payens mêmes dans quelque ignorance qu'ils fussent de la loy de Dieu ont mis au nombre des crimes les plus punissables : & enfin qu'au même temps, que l'on corrompt une femme, & qu'on en fait tuer le mary, on se convertit au bien de cette vraie conversion qui fait pratiquer les bonnes œuvres?

Les passages de l'Ecriture qu'ils alleguent pour prouver la liaison de la charité avec la foy, ne sont pas moins des demonstrations convaincantes contre le dogme que nous combattons icy, que celui qui commet des homicides & des adultères, ne laisse pas de conserver cette vraie foy, qui est inseparable de la charité.

I. Quiconque, dit Chamier, est disciple de Jesus-Christ a la charité, selon ce qu'il disluy-même en S. Jean 14. C'est en cela que l'on reconnoitra que vous estes mes disciples, si vous avez de la charité les uns pour les autres. Or quiconque a la vraie foy est disciple de Jesus-Christ. Donc quiconque a la vraie foy observe ses commandemens & a la charité. Qu'ils passent donc plus avant & qu'ils disent encore suivant leurs principes. Or il peut arriver, selon ce qu'eux mêmes enseignent, qu'un homme qui a la vraie foy corrompt la femme de son frere, & le fasse tuer pour l'épouser. C'est donc une verité de foy, que malgré un crime si noir, on doit dire de cet homme, qu'il observe les commandemens de Dieu, & qu'il a la charité envers le prochain, à laquelle Jesus-Christ a dit que l'on reconnoistroit ses disciples. Si c'est là l'Evangile que les Calvinistes sont venu introduire dans le monde, ils se peuvent vanter que tout l'Enfer en corps auroit eu de la peine de rien faire de mieux pour renverser l'Evangile de Jesus-CHRIST.

II. A ce raisonnement de Chamier on en peut joindre un autre de Windelin, dont on tirera une consequence toute semblable. C'est, dit-il, une marque infailible & perpetuelle des vrais fidelles, d'entendre la voix de Jesus-Christ & de suivre Jesus-Christ. Donc la foy justifiante n'est point sans la charité & sans l'obeissance aux commandemens de Dieu. Et il dit en un autre endroit du mesme chapitre : Que l'obeissance aétuelle n'est pas de l'essence de la foy justifiante, mais qu'elle n'en est jamais séparée. On les prie donc de répondre à cette instance. Ce qui est une marque des vrais fidelles infailible, perpetuelle, & qui n'est jamais

Cham. lib. 12. Ep. 15.
n. 18.

P'windel. Christi
Theol. lib. 1. c. 24. Est
infallibilis & perpetua
veritas fidelium nota,
vocem Christi audire,
& Christum sequi.
Ergo fides justificans
non est sine
charitate & obedientia.

De fidei justificationis
essentia non est
actualis obedientia
.... tamen plurimum
cum ea nego.

jamais séparée de la vraie foy, se trouve nécessairement dans tous les vrais fidelles. Or il y a de ces vrais fidelles, qui sans cesser de l'estre, selon vous, prennent les membres de JESUS-CHRIST, selon l'expression de saint Paul, pour en faire les membres d'une débauchée. Il y en a qui souillent le lit nuptial de leurs freres, Il y en a qui commettent des incestes dont les Payens mêmes auroient horreur. Il y en a qui renient JESUS-CHRIST, & qui jurent avec execration qu'ils ne le connoissent point. Il y en a qui font assassiner leurs amis mêmes pour satisfaire leur passion. Il y en a qui font bâtir des temples à des idoles, & qui les adorent. Il faut donc que vous disiez de tous ces gens-là qu'en cet état même ils sont de ces brebis obeissantes qui écoutent la voix de JESUS-CHRIST, & qui le suivent de la maniere qu'il a dit que ses brebis l'écouteront & le suivront. Il faut que vous disiez qu'au milieu de toutes ces abominations JESUS-CHRIST est satisfait de leur charité, & de leur obeissance; puisque tout cela n'empêche pas que la foy justificante ne demeure en eux, & que la foy justificante n'est jamais sans obeissance & sans charité : *Fides justificans non est sine charitate & obedientia.*

III. Voicy un argument, dit Chamier, que Bellarmin n'a point vu par bestise, ou qu'il a dissimulé par malice. (C'est le stile ordinaire de cet homme.) *Quiconque a l'esperance du salut en Christ se purifie comme Iesus-Christ est pur.* 1. Joan. 3. Or quiconque a la vraie foy a cette esperance de salut. Donc quiconque a la vraie foy se purifie comme Iesus-Christ est pur. Il n'est donc pas sans aucunes bonnes œuvres. Cette dernière consequence est tout à fait ridicule. Car il n'avoit pas à prouver que la vraie foy ne pût estre sans quelques bonnes œuvres; cela est bien certain, puisqu'il selon l'Evangile elle est elle-même une bonne œuvre: Mais il avoit à prouver que la vraie foy n'est jamais sans les actions qui peuvent faire dire d'un homme, qu'il pratique les bonnes œuvres comme le doit faire un veritable Chrestien. Et c'est ce qu'il a du conclure du passage de saint Jean. Car il seroit ridicule de s'imaginer que pourvu qu'un homme prie quelquefois Dieu & qu'il fasse quelque petite aumône, en menant d'ailleurs une vie toute payenne, cela luy suffit pour avoir lieu de s'assurer qu'il est du nombre de ceux dont saint Jean dit, *qu'ils se purifient comme Iesus-Christ est pur.* Mais quand on seroit assez hardi pour parler ainsi de certaines

Cham. l. 12. c. 16. n. 16.

gens du monde, dont la corruption est moins visible, qui pourroit dire sans horreur de celui qui souille la couche de son prochain, & qui le fait tuer pour cacher son adultere, qu'il se purifie comme JESUS-CHRIST est pur. Cependant il faut que les Calvinistes soutiennent ce blaspheme, que les oreilles chrestiennes ne scauroient souffrir, ou qu'ils reconnoissent que Dieu les a frappez d'un esprit d'etourdissement, qui leur fait avancer des maximes si contraires les unes aux autres, en disant d'une part : *Que personne n'est vraiment fidelle que celui qui se purifie comme Jesus-Christ est pur; & de l'autre : Qu'il peut arriver qu'un vray fidelle demeurant fidelle se souille par l'adultere & commette des homicides.*

Ibid. n. 17.

IV. Un autre de leurs argumens que le même Chamier dit avoir esté ignoré par Bellarmin, est encore une preuve bien évidente de ce prodigieux aveuglement. *Quiconque*, dit-il, *demeure en Dieu ne peche point.* 1. Joan. 3. *Or quiconque a la vraie foy demeure en Dieu. Donc il ne peche point.* Qu'ils poussent donc cet argument jusques au bout en y ajoutant cette nouvelle mineure; *Or il peut arriver qu'un vray fidelle demeurant fidelle commette des adulteres & des homicides.* Ne faudra-t-il pas qu'ils en tirent malgré qu'ils en ayent cette abominable consequence des Anabaptistes, des Illuminez & des Libertins: *Donc ce vray fidelle ne pechera point en commettant des adulteres & des homicides.*

Que s'ils n'osent pas aller jusques à soutenir une si execrable heresie, il faut donc qu'ils reconnoissent qu'il y a un sens selon lequel on peut dire que le vray fidelle ne commet point d'adultere & d'homicide. Or ce sens n'est pas qu'il ne puisse arriver qu'un vray fidelle tombe dans ces pechez, puisque de leur aveu même cela n'arrive que trop souvent. Il faut donc que le sens soit, que celui qui demeure en Dieu, tant qu'il demeure en Dieu & qu'il conserve la qualité d'enfant de Dieu, ne commet point de ces sortes de pechez qui tuent l'ame d'un seul coup, & qui font qu'absolument on regarde un homme comme un méchant & un pecheur, qui est un sens tres-ordinaire dans l'Ecriture du mot de *peché* & de *pecheur*. Ainsi ce que dit saint Jean n'est autre chose que ce que saint Augustin dit plus clairement dans ce passage tres-important pour la Morale Chrestienne. *Encore que je dise que nous ne pouvons estre sans péché en ce monde, il ne s'ensuit pas pour cela que nous n'ayons qu'à commettre des homicides ou des adulteres.*

Serm. 29. de verb. Apost.

ou les autres pechez mortels qui tuent l'ame d'un seul coup. Car un Chrestien qui a une foy & une esperance vraie & sincere, n'en commet point de cette sorte ; mais de ceux là seulement dont on se purifie par l'oraison de chaque jour. NON AUTEM quia dico quod non possumus hic esse sine peccato, homicidia facere debemus aut adulteria, vel cetera mortifera peccata quæ uno iclu perimunt. Talia non facis bone fidei & bona spei Christianus, sed illa sola quæ quotidiano orationis peniculo terguntur.

On ne peut pas imputer à saint Augustin d'avoir voulu dire par là qu'il ne peut jamais arriver que les vrais Chrestiens tombent dans ces grands pechez. L'exemple de David, qu'on ne peut pas feindre qu'il ait ignoré, est une preuve trop convainquante du contraire. Et ainsi ce qu'il a voulu dire est seulement que l'état d'un bon Chrestien ne souffroit point qu'il commist ces crimes, & que si cela arrivoit quelquefois, ce ne pouvoit estre que par une mal-heureuse chute qui le faisoit sortir de cet état & décheoir de la qualité d'enfant de Dieu, qu'il ne pouvoit recouvrer que par une penible & serieuse penitence, comme il le montre dans l'homilie 50. Mais c'est ce qui paroitra encore mieux par l'examen d'un passage celebre de la même Epistre de saint Jean, que nous avons trouvé à propos de reserver à un autre endroit pour les raisons que nous dirons en ce lieu-là.

CHAPITRE VII.

Autres preuves de l'embarras où se jettent les Calvinistes en voulant que la foy soit inseparable de la charité, & que néanmoins les plus grands pechez ne fassent pas que la foy soit morte : où l'on fait voir encore que ces deux dogmes se détruisent l'un l'autre ; & que les Calvinistes corrompent d'une maniere horrible, ce que dit saint Jacques de la foy morte & sans œuvres.

Nous venons de voir que toutes les preuves dont les Calvinistes se servent pour établir une de leurs nouvelles opinions, que la foy est inseparable de la charité & des bonnes œuvres, ruinent manifestement leur autre dogme de l'inamissibilité de cette même foy en quelques crimes que les fidelles puissent tomber.

CHAP. VII.

Que si nous considerons les réponses qu'ils font aux argumens des Catholiques contre cette même inseparabilité de la foy & des bonnes œuvres, nous trouverons la même chose, & nous aurons sujet de déplorer l'aveuglement qui les engage en des contradictions si manifestes.

Bellarmin leur avoit objecté, que la volonté n'estant point contrainte par l'habitude de la foy, il n'y avoit point de nécessité que celuy qui croyoit se portast aux bonnes œuvres. Chamier répond *qu'il est vray que la volonté demeure libre, mais que cette liberté n'empêche pas, que tant que l'on suppose l'habitude il n'y ait de la détermination dans la volonté. Ainsi, dit-il, il est impossible que celuy qui a la charité n'aime pas son prochain, parce que la charité est la détermination de la volonté à aimer le prochain. C'est pourquoy si vous supposez l'un & l'autre, & que la charité soit dans un homme & qu'il n'aime pas son prochain, vous supposez deux choses contradictoires. Il est vray que le même homme qui ayant la charité aime son prochain, le peut haïr, mais c'est quand la charité en est bannie.*

Ces dernieres paroles semblent estre un aveu formel que la charité se peut perdre, & par consequent la foy qu'ils soutiennent en estre inseparable. Car dire que celuy qui estoit déterminé à aimer son prochain ayant la charité, peut le haïr n'ayant plus la charité, c'est reconnoistre assez ouvertement que celuy qui l'a eue en un temps peut ne l'avoir plus en un autre. Ils répondent d'ordinaire à ces sortes d'objections, qu'ils ne veulent que marquer par là ce qui pourroit arriver suppose qu'un homme n'eust plus la charité, sans avouer que cette supposition soit possible. Mais pour faire voir qu'il faut malgré eux qu'ils la reconnoissent tres-possible, & qu'on peut perdre la charité, & par consequent la foy justifiante qui en est inseparable selon eux, il ne faut que prendre garde aux suites naturelles de la maxime qu'établit Chamier: *Qu'il est impossible que celuy qui a la charité n'aime pas son prochain, & que c'est mettre ensemble deux choses contradictoires, que de supposer que la charité soit dans un homme & qu'il n'aime pas son prochain.*

Car qu'ils répondent, s'ils peuvent, à cet argument. *Supposer qu'un homme ait la charité, & qu'il n'aime pas son prochain, c'est mettre ensemble deux choses contradictoires*, c'est la proposition qu'ils font eux-mêmes. Or ce seroit une extravagance insup-

portable de pretendre que David en corrompant la femme d'Urie, & le faisant tuer par l'épée des Ammonites l'ait aimé en la maniere que Dieu veut que nous aimions nostre prochain. Ce seroit donc mettre ensemble deux choses contradictoires, que de supposer que David eust alors conservé la charité que nous devons avoir pour nos freres, lors qu'il violoit d'une maniere si criminelle le commandement de l'amour que Dieu veut que nous ayons les uns pour les autres. Il faut donc qu'ils avoient qu'il la perdit en commettant ces crimes, & par consequent la foy justifiante qu'ils disent estre la seule veritable foy, puis qu'ils soutiennent que cette vraie foy ne peut non plus estre sans charité que JESUS-CHRIST sans le saint Esprit. *Tam non possunt divelli*, dit Chamier, *fides & charitas quam ignis & lux: imo, inquit Calvinus, quam Christus & Spiritus.*

Cham. lib. 11. c. 14.
n. 9.

Les Catholiques ont un autre argument pris de ce que dit saint Jacques que la foy sans les œuvres ne peut sauver, d'où ils concluent, que la foy peut estre sans les bonnes œuvres & sans la charité, mais que ce n'est qu'une foy morte, comme l'appelle le mesme Apostre, & qui ne peut servir qu'à condamner davantage celuy qui n'y joint point l'amour de Dieu & les bonnes œuvres.

Les Ministres croyent se tirer de là en disant que la foy dont parle saint Jacques n'est point la vraie foy, mais une vaine ombre de foy, & qu'ainsi cela ne montre pas que la vraie foy puisse estre sans les bonnes œuvres. Je ne m'arreste point maintenant à considerer ce qu'il y a de vray ou de faux dans cette pretention. Je veux bien ne leur rien contester de tout cela. Il est même avantageux à la cause de l'Eglise pour le sujet que nous traitons, de ne donner le nom de *vraie foy*, comme font souvent les Peres, qu'à celle à qui JESUS-CHRIST promet si souvent le salut dans l'Evangile, ce qu'il est bien certain qu'elle ne nous peut donner qu'estant jointe à la charité & à la bonne vie. On n'en verra que mieux la fausseté de cette horrible maxime, que la vraie foy qui justifie ne se perd jamais, lors même que les fideles commettent de tres-grands pechez, comme ils reconnoissent que cela arrive souvent. Car si la foy sans les œuvres est une foy morte, ce qui est indubitable, & que même elle n'ait rien de commun avec la veritable foy, comme ils l'enseignent, le moyen de com-

CHA P. VII.

Aug. d. Fide & oper.
cap. 12.

prendre que la vraie foy se puisse trouver dans un homme qui viole la loy de Dieu par les plus grands pechez, tels que sont la fornication, l'adultere, l'inceste, l'homicide, l'idolatrie? Quand la foy sera-t-elle morte, si elle ne l'est pas lors qu'elle est accompagnée de ces fruits de la mort, ou de ces œuvres mortes, comme les appelle saint Paul dans l'Epistre aux Hebreux? Et que prendra-t-on pour des œuvres mortes, dit saint Augustin, si on ne met pas en ce rang des fornications & des adulteres? *Qua si adultera fornicationesque non sunt, quid jam inter opera mortua nominandum est?*

Coloss. III 8. Et Eph.
v. 5. 6.

Aussi voyons-nous que le même Pere dans le livre de la Contenance, a regardé ce que saint Jacques dit en cet endroit comme l'arrest du monde le plus manifeste, contre ceux qui auroient voulu se persuader que la foy estoit capable de les sauver en commettant ces sortes de pechez. Car ayant remarqué que saint Paul, après avoir nommé la fornication, l'impureté, & le reste, avoit ajouté, *propter qua venit ira Dei in filius infidelitatis*, il dit que l'Apostre a voulu donner par là une frayeur salutaire à ceux à qui il parloit pour les empêcher de croire que la seule foy les pust sauver en vivant dans ces pechez: mais que rien n'est plus contraire à cette fausse pensée, que cette parole si claire & si manifesto de l'Apostre S. Jacques: Si quelqu'un dit qu'il a la foy, & qu'il n'ait point les œuvres, la foy le pourra-t-elle sauver? *Salubriter terruis ne putarent fideles propter solam fidem etiam si in his malis viverent se posse salvari, Apostolo Iacobo contra istum sensum voce manifestissimâ reclamante ac dicente: Si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat, nunquid poterit fides salvare eum?*

Aug. de Contin.
c. 14.

Heb. XII. 14.

Saint Augustin a donc cru, & avec raison, que quand cet Apostre dit que la foy ne peut sauver sans les bonnes œuvres, cela enferme nécessairement comme quelque chose de plus certain & de plus indubitable, qu'elle le pourroit encore moins estant accompagnée de méchantes actions, telles que sont les œuvres de la chair, la fornication, l'adultere & autres semblables que saint Paul nous assure fermer l'entrée du Royaume de Dieu à ceux qui les font. Car il est sans doute plus opposé à la sainteté du Christianissime, *sans laquelle l'Ecriture dit que personne ne verra Dieu*, de commettre des crimes & des actions infames, que d'omettre seulement de faire le bien. Et ainsi comment peut-il entrer dans l'esprit d'un Chrestien, que la

foy de celuy qui manque à faire de bonnes actions est morte & incapable de le sauver , & que la foy de celuy qui en fait d'abominables, n'est ny morte ny inutile pour le salut, mais vivante , & telle qu'elle donne un droit assuré à la gloire des Bien-heureux ? Est-ce qu'on peut s'imaginer, dit encore le même Pere, que Dieu envoie au feu eternel ceux qui auront manqué aux œuvres de misericorde , & qu'il n'y enverra pas ceux qui auront ravi le bien d'autrui , ou qui auront esté cruels à eux mêmes, en profanant en eux le temple de Dieu ?

An forte ibunt in ignem aeternum qui opera misericordia non fecerunt : & non ibunt qui aliena rapuerunt , vel corrumpendo in se templum Dei in seipfos immisericordes fuerunt ?

*Aug. de Fide & oper.
cap. 15.*

Mais pour mieux faire comprendre combien une si horrible imagination est contraire à la parole de Dieu , il ne faut que considerer la suite du discours de saint Jacques , & quelle a esté l'occasion qui luy a fait dire que la foy est morte lors qu'elle est sans les œuvres. Après avoir parlé fortement contre ceux qui asservissent la foy de Iesus-CHRIST à des respects humains, en ne distinguant les hommes que par les avantages temporels; il passe de là à un discours plus general, où il montre combien les Chrestiens sont obligez à l'observation de la loy de Dieu, qu'il appelle la *Loy royale*, & qu'il reduit, comme fait aussi saint Paul, au commandement d'aimer son prochain comme soy-mesme. *Si tamen legem perficitis regalem secundum scripturas : diliges proximum tuum sicut teipsum , bene facitis.* Mais il ruine deux illusions qui les eussent pu tromper. L'une est que ce soit assez d'accomplir la loy en la plupart des choses qu'elle commande, & que quand cela est on est censé l'avoir observée, encore qu'on l'eust violée en quelque point particulier. L'autre, que la foy supplée à cette observation de la loy, & qu'elle sauve tous ceux qui l'ont, quoy qu'ils n'eussent pas soin de pratiquer dans leurs actions & dans la conduite de leur vie les regles que Dieu leur en a données. Ce sont les deux erreurs que saint Jacques détruit par ces paroles.

Si vous accomplissez la Loy royale en suivant le precepte de l'Ecriture, d'aimer vostre prochain comme vous-même, vous faites bien. Mais si vous avez égard à la condition des personnes, vous pechez, & la loy vous condamne comme l'ayant violée. Car quiconque observe toute la loy à un seul point près, est aussi bien con-

Jac. II. 8.

CHAP. VII.

pable que s'il l'avoit toute violée, puisque celui qui a dit, Ne commettez point d'adultere, ayant dit aussi; Ne tuez point; si vous tuez, quoy que vous ne commettiez pas d'adultere, vous estes violateurs de la loy. Reglez donc vos paroles & vos actions, comme estant tous prests d'estre jugez par la loy de liberté. Car celui qui n'aura point fait misericorde sera jugé sans misericorde; mais la misericorde s'élèvera au dessus de la rigueur du jugement. Mes freres, que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foy, s'il n'a point les œuvres. La foy le pourra-t-elle sauver? C'est ce qu'il refuse dans la suite en disant, que la foy qui n'a point les œuvres est morte en elle-même, & montrant par l'exemple d'Abraham & de Rahab, que l'homme est justifié par les œuvres, & non pas seulement par la foy.

La suite de ce discours fait voir clairement, que ce que saint Jacques entend par ces œuvres sans lesquelles la foy n'est qu'une foy morte qui ne peut sauver, n'est autre chose que l'observation de la loy de Dieu, & que l'on ne peut dire que celui là l'observe qui la viole, & qu'il est indubitable que celui qui commet un homicide ou un adultere la viole, quand il l'observeroit exactement dans tout le reste. Il n'y a rien de plus clair que cela. Et ainsi je ne voy pas qu'il y ait jamais eu d'heresie plus opposée à la parole de Dieu, que d'oser soutenir que la foy qui subsiste avec ces sortes de crimes, peut n'estre point une foy morte, mais la foy vivante des enfans de Dieu, que saint Paul appelle une foy agissante par la charité.

Rien ne fait mieux voir combien ce dogme horrible est contraire à la doctrine de saint Jacques, que l'embarras où se trouvent les Calvinistes, quand on les presse là dessus, comme firent les Remontrants dans la Conference qu'ils eurent dans la ville de la Haie l'an 1611. avec six des plus sçavans Ministres de Hollande qui soutenoient contr'eux la doctrine commune des Calvinistes, & que l'on appelloit Contre-remontrants. Car ces premiers voulant prouver aux autres, que la vraie foy pouvoit se perdre, se servirent de cet argument, *que les vrais fidelles, par le propre aveu de leurs adversaires, pouvoient tomber dans ces pechez que saint Paul appelle des œuvres de la chair, tels que sont la fornication, l'adultere & l'homicide, & que cependant la vraie foy ne peut subsister avec les œuvres de la chair, puisque saint Jacques assure que la foy sans les*

*Collatio Scripto habi-
ta Haga Comitiss A.
1611.*

*Remontrantes p.
361. Qui eo usque
possunt prolabi, ut
opera carnis & tur-
pia flagitia (qualia
sunt homicidium, a-
dultériū, fornicatio)
possunt committere
& aliquando quoque
committunt, illi pos-
sunt fidem amittere
& amiserunt illam,*

ANNEXES

œuvres est morte. A quoy les Contre-remontrants répondirent en ces termes. *Ce passage ne dit pas que la foy seroit morte, si elle estoit souillée de quelque péché. Si cela estoit nul n'auroit une foy vivante. Mais il nous apprend seulement que la foy vivante & justificante ne peut estre sans fruits & sans bonnes œuvres, & que la foy morte est la foy non de ceux qui par rencontre tombent en quelques pechez par fragilité, mais de ceux qui sont destituez des œuvres de la charité & de la regeneration, c'est à dire qui sont reprouvez à l'égard de toute bonne œuvre.* Tit. 1. 16. *Mais les vrais fidelles encore qu'ils tombent de fôis à d'autres par l'infirmité de leur chair, ne sont pas néanmoins tout à fait destituez des fruits de l'esprit & des bonnes œuvres.* Voila ce que l'église des Theologiens de cette secte a pu trouver de plus specieux pour accorder leur doctrine avec celle de saint Jacques; mais pour en faire voir la foiblesse, il ne faut que démesler les equivoques dont ils ont essayé de se couvrir.

La premiere est, qu'ils abusent du mot de *péché*, qui est un mot general, qui ne signifie pas seulement les grands pechez, qui s'appellent crimes, & qui sont des infractions manifestes de la loy de Dieu, comme les adulteres & les homicides, mais aussi les plus petits, tels que sont les pechez ordinaires des justes, selon la remarque de saint Augustin dans son Manuel: *Que les justes pechent, mais qu'il est bien important de discerner de quelle sorte.* Car quoy que tout crime soit péché, tout péché néanmoins n'est pas crime. C'est pourquoy, dit-il en un autre endroit, nul ne pourroit estre ordonné dans l'Eglise, si saint Paul avoit dit que ceux qu'on ordonne fussent sans péché, au lieu qu'il a dit seulement qu'ils fussent sans crime. Car il y a plusieurs baptisez qui sont sans crime, mais je n'ay garde de dire qu'il y en ait aucun qui soit sans péché.

Il n'y eut donc jamais de plus grande illusion que la Réponse de ces Ministres. On leur soutient que ce que dit saint Jacques, que la foy sans les œuvres est morte, prouve visiblement qu'elle ne scauroit estre vivante dans un homme qui commet des adulteres & des homicides. Et ils répondent, que ce passage ne dit pas que la foy soit morte aussi-tôt qu'elle est souillée de quelque péché, parce que si cela estoit, nul n'auroit la foy vivante.

Pour reconnoître l'illusion de cette défaite, il ne faut que remettre les noms des crimes marquez dans l'objection des

CHAP. VII.

nenipe ad tempus si se convertant, in eternum veto nili se convertant. Major probatur eo quod fides cum ejusmodi carnis operibus consistere non potest, quia fides absque operibus est mortua.

Contre Rowland Tremet p. 196. Jacobi 1. v. 17. Fides absque operibus mortua est. Hic non habetur quod probandum erat, si fides esset cōtinuata peccato aliquo illam esse mortuam, ita nemo habet fidem vivam, sed habet tantum fidem vivam & nullam esse non potest esse absque fructibus & bonis operibus, & fide mortuam esse non eorum qui forte ex infirmitate aliqua, in peccata aliqua incidunt, sed qui destituuntur operibus charitatis & regenerationis: Id est qui ad omne opus bonum sunt reprobi.

Tit. 1. v. 26. Vere fideles quamvis subinde ex carnis imbecillitate laborant, non sunt tamen profus destituti fructibus & bonis operibus.

^a Enchir. cap. 64.

^b Ad Rom. lib. 1.

cap. 14.

CHAP. VII.

Remontrons en la place du mot general de peché qu'ils y ont substitué dans leur réponse. Car à qui persuaderont-ils que le passage de saint Jacques ne prouve pas que la foy d'un homme qui commet des adulteres & des homicides, est une foy sans œuvres, & par consequent une foy morte? Et à qui l'oseront-ils prouver par cette raison, que si la foy d'un homme qui commet des adulteres & des homicides estoit morte, personne n'auroit une foy vivante?

La fausseté du premier point est manifeste par le seul passage de saint Jacques, puisqu'il ne parle de la foy morte que pour montrer que ceux qui violent quelque point de la loy, comme les adulteres ou les meurtriers, se trompent eux-mêmes, s'ils croient se pouvoir sauver par leur foy sans œuvres, c'est à dire qui n'est pas jointe à l'observation de la loy de Dieu. Et l'instance qu'ils apportent pour appuyer leur réponse, *ita nemo haberet fidem vivam*, est une erreur grossiere si on entend par là qu'il n'y a point de Chrestien qui eust la foy vivante, s'il falloit pour cela ne point commettre de ces sortes de pechez qui excluent selon saint Paul du royaume de Dieu, tels que sont la fornication, l'adultere & l'homicide. Car il s'en suivroit qu'il n'y auroit point de Chrestien qui fust exempt de ces crimes; au lieu que tout Chrestien en doit estre exempt, comme remarque saint Augustin, puisque c'est par là qu'ils commencent à jouir de la liberté des enfans de Dieu, en ne commettant plus de ces pechez qui les feroient retomber dans la servitude du demon. *Prima libertas est cetera criminibus sicut est homicidium, adulterium, aliqua immunditia fornicationis, furium, fraus, sacrilegium, & cetera hujusmodi. Cum cæperit ea non habere homo, debet autem non habere omnis christianus homo, incipit caput erigere ad libertatem.* C'est donc biaiser honteusement, & ne pas répondre, que de détourner aux pechez legers dont nul n'est exempt, ce qui n'est dit que des crimes dont tout Chrestien doit estre exempt.

La seconde equivoque, c'est qu'ils prennent le mot, *sans œuvres*, comme si saint Jacques avoit dit, *sans aucunes bonnes œuvres*, parce qu'ils pretendent qu'afin que la foy d'un chrestien ne soit pas morte, il suffit qu'il fasse quelques bonnes œuvres, quoy qu'en même temps il commette des crimes énormes. C'est ce qu'ils marquent quand ils disent, que

saint Jacques nous enseigne seulement que la foy vivante & justifiante ne peut estre sans fruits & sans bonnes œuvres: *Habebunt tantum, fidem vivam & justificantem non posse esse absque fructibus & bonis operibus*: & qu'ils ajoutent en adoucissant le miserable estat de ceux qui commettent les pechez les plus horribles: *Que la foy n'est pas morte en ceux qui par fragilité tombent en quelques pechez, mais seulement en ceux qui sont destituez des œuvres de charité & de regeneration, c'est à dire qui sont reprouvez au regard de toute bonne œuvre. Tit. 1. 16.*

C'est donc là le principe de la reformation des Calvinistes. *Fides mortua eorum tantum est qui ad omne opus bonum sunt rejeccitanei*. On ne doit point croire que la foy d'un chrestien soit morte, s'il n'est tellement abandonné à toute sorte de mal, qu'il ne fasse aucune bonne œuvre. Si cela est tout Calviniste, qui pensera avoir eu dans sa jeunesse des témoignages interieurs de sa justification, pourra en suite s'abandonner dans l'emportement de ses passions à toutes sortes d'impuretez, sans avoir aucune crainte que sa foy ne soit morte. Il n'aura pour se delivrer de cette apprehension, qu'à faire quelques bonnes œuvres, comme est d'aller aux presches, contribuer aux charitez communes, & mettre quelque ordre dans sa famille. Ce sera plus qu'il ne luy en faudra, selon les Ministres, pour s'assurer, que sa foy n'estant point *sans œuvres* est toujours une foy vivante, qui le justifie & le rend enfant de Dieu.

Mais qu'ils prennent garde, que saint Jacques, comme nous l'avons déjà montré, a preveu cette pernicieuse interpretation de ses paroles, lors qu'il nous a assuré que Dieu ne conçoit pour rien non seulement de faire quelques bonnes œuvres, mais même d'observer toute la loy, à la reserve d'un seul point, comme est la defense de tuer ou de commettre adultere.

Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus. Qui enim dixit, Non machaberis, dixit; & Non occides. 1er. II. 10.

Quod si non machaberis, occides autem, factus es transgressor legis. D'où il s'ensuit que ce que cet Apostre dit de la foy sans œuvres, qui est morte, & ne peut sauver, convient parfaitement à la foy qui se trouve en ceux qui violent la loy de Dieu par quelque crime, quand ils l'observeroient dans tout le reste, & qu'ils feroient toute autre sorte de bonnes œuvres.

Et en effet, qu'est-ce que cette foy morte, sinon ce que le même Apostre appelle dans le premier chapitre, *une religion*

CHAP. VII.

vaine & infructueuse, & qu'il oppose à la religion qui est pure & sans tache devant Dieu? Or il declare là que des pechez de la langue qui sont d'ordinaire moins opposez à la sainteté du Christianisme que des pechez d'impureté & des homicides, suffisent pour rendre vaine la religion de ceux mêmes qui croient avoir de la pieté, & que c'est seduire son cœur, c'est à dire se tromper soy-même, que de s'imaginer qu'on en a; quand on ne reprime pas sa langue. *Si quis putat se religiosum esse non refrœnans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio.* Et dans la description qu'il fait en suite de la veritable pieté, pout l'opposer à la fausse qui ne peut que seduire ceux qui s'y arrestent, il commence par donner à la premiere le nom de religion pure & sans tache devant Dieu nostre Pere, ce qui montre déjà combien elle est incompatible avec la moindre impureté. Et puis il la reduit aux deux parties de la vraie justice, qui consistent à faire le bien, & à s'abstenir du mal, en marquant l'une par l'assistance qu'on rend aux personnes affligées, & l'autre par le soin qu'on doit avoir de se conserver pur de la corruption du siecle. *Religio munda & immaculata apud Deum & Patrem, hæc est, visitare pupillos & viduas in tribulationibus eorum, & immaculatum se custodire ab hoc sæculo.* Or qui peut dire à moins que de vouloir éteindre tout ce qu'il y a encore dans le monde de sentiment d'honnesteté, qu'un homme se conserve pur de la corruption du siecle en commettant des adulterés & des homicides? Il faut donc malgré tous les Calvinistes, que la Religion d'un homme qui commettrait ces pechez soit vaine & sa foy morte, quelques bonnes œuvres qu'il fît d'ailleurs. Car comme remarque saint Gregoire, ce sont deux choses, que JESUS-CHRIST nous recommande indispensablement, d'avoir les reins ceints, & de porter en nos mains des lampes ardentes, parce que la pureté doit estre dans nostre corps, & la lumiere de la verité dans nos actions, & que l'un sans l'autre ne peut plaire à nostre Sauveur qui ne scauroit avoir pour agreable ny celuy qui faisant le bien ne se garde pas de tomber dans l'impureté, ny celuy qui estant chaste ne s'exerce pas dans les bonnes œuvres.

Enfin la foy qui sauve, opposée à la foy morte qui ne sauve point, est sans doute la même chose que ce que saint Jaques appelle dans le premier chapitre, la parole entrée en nous qui nous sauve nos âmes. Or une condition necessaire afin que cette parole sauve nos âmes, c'est que nous rejettons toute impureté

Iac. I. 26.

Greg. Hom. 13. in
Evang.

Jac. I. 25.

& toute abondance de malice. *Propter quod abjicientes omnem immunditiam & abundantiam malitiæ, suscipite institutum verbum quod potest salvare animas vestras.* Et par consequent ce

CHAP. VII.

Ibid.

n'est pas une foy qui sauve, mais une foy morte qui ne peut, sauver, que la foy de ceux qui se souillent par les plus horribles impuretez, comme les adulteres & les incestes, ou qui commettent les plus grands excès de la malice humaine, comme est de répandre le sang innocent.

La troisième équivoque est de prendre à l'égard de ceux, qui ont esté une fois fidelles, toutes les actions qui sont bonnes à l'exterieur pour des fruits de charité & de regeneration, afin d'en conclure que pourvu qu'ils en fassent quelques-unes, quoiqu'en même temps ils commettent de tres-grands crimes, c'est une marque qu'ils n'ont pas une foy morte & sans œuvres, parce qu'ils ne sont pas entierement destituez des fruits de la charité qui est propre aux regenez. Mais qui ne sçait que chaque bonne œuvre particuliere peut venir de l'esprit humain aussi bien que de l'esprit de Dieu, & estre le fruit de l'amour propre aussi bien que de la charité? Ce n'est donc pas une marque certaine que ceux qui les font ne soient point destituez des fruits de la charité & de la regeneration. Il en faut juger par autre chose, & c'est souvent un secret qui n'est connu que de Dieu: mais il n'y a point de secret lorsque ces pretendus fruits de charité se rencontrent avec des excès visibles contre la loy de Dieu. N'est-ce pas veritablement une bonne œuvre que de reconnoître Jesus-CHRIST pour son Seigneur? Et cependant il nous assure luy-même qu'il ne faut pas s'imaginer, *que tous ceux qui luy diront, Seigneur Seigneur, entreront dans le Royaume de Dieu, mais ceux-là seulement qui auront fait la volonté de son Pere.* Or peut-on manquer plus criminellement à observer cette volonté toute sainte & toute juste, qu'en se laissant aller aux crimes les plus énormes, & qui irritent le plus sa colere contre les hommes? Qui peut donc dire sans renverser l'Evangile que la priere, l'aumône, & autres semblables bonnes œuvres, sont des marques suffisantes, qu'on n'est pas totalement destitué des fruits de la charité, & que ceux en qui l'on voit en même temps des fruits de mort, ne laissent pas d'avoir une foy vivante qui leur assure l'entrée du ciel?

Jesus-CHRIST nous enseigne encore plus clairement dans

CHAP. VII.

1. Jean. XIX. 31.

le dernier discours qu'il fit à les Apostres avant sa mort, qu'il n'y a de charité & de veritable amour de Dieu, qu'en ceux qui accomplissent sa parole, & que ce sont ceux-là que le Pere aime, & en qui le Pere & le Fils établissent leur demeure. *Si quis diligit me sermonem meum servabit, & Pater meus diligit eum, & ad eum veniemus, & mansionem apud eum faciemus.* Et c'est ce qu'il repete encore plus bas en disant : *Je vous ay aimé comme mon Pere m'a aimé : Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandemens vous demeurerez dans mon amour, comme j'ay gardé les commandemens de mon Pere, & que je suis demeuré dans son amour. Vous estes mes amis si vous faites ce que je vous ay ordonné.* En vain donc chercheroit-on l'amour de Dieu, & les fruits de cet amour, dans ceux qui bien loin d'accomplir la parole de JESUS-CHRIST, & de garder ses commandemens, font les choses les plus opposées à la sainteté de sa doctrine, & les plus indignes de la qualité de Chretien. Car enfin les Calvinistes ne pretendront pas qu'il doive reconnoistre pour de religieux observateurs de ses divines ordonnances, des incestueux, des adulteres, & des homicides. Comment donc peuvent-ils dire de ces gens-là, qu'ils ne laissent pas de demeurer dans son amour, puisqu'ils manquent à la condition essentielle qu'il y a mise, qui est d'observer ses commandemens? *Si precepta mea servaveritis manebitis in dilectione mea.*

1. Jean. II. 3.

Mais à Dieu ne plaise, que les vrais disciples de JESUS-CHRIST souffrent un si horrible renversement des paroles de leur Maître. *Non ita didicerunt Christum.* Ce n'est pas ce qu'ils ont appris dans sa divine Ecole. Celuy qui avoit reposé sur son sein leur a préparé un souverain antidote contre un poison si pernicieux : & ils ne peuvent écouter qu'avec une frayeur respectueuse ce terrible arrest. *Ce qui nous fait connoître que nous connoissons véritablement Jesus-Christ, (c'est à dire comme on le connoist par une foy vive & animée de la charité) est si nous gardons ses commandemens. Celuy qui dit qu'il le connoist, & ne garde pas ses commandemens est un menteur & la verité n'est point en luy.* Or ce n'est pas garder les commandemens de Dieu, que de les violer d'une maniere aussi detestable, que font ceux qui commettent des meurtres, des adulteres & des incestes. Ils sont donc des menteurs s'ils croient nonobstant cela avoir en eux la vraie foy & la charité, & ceux

qui le leur persuadent ne peuvent estre que des seducteurs & CHAP. VII.
des maîtres de l'erreur.

Voicy encore quelque chose de plus sensible, & qui dé-
ruit plus formellement si cela se peut, ce phantôme d'amour
& de charité dont le Demon ébloût ceux qui s'imaginent
pouvoir conserver une foy vivante parmy les plus grands dé-
sordres. *Aimons Dieu*, dit le même Apôtre; *puisque c'est*
luy qui nous a aimez le premier. Mais comme il est ordinaire
aux hommes de se laisser tromper sur cela, & de s'imaginer
qu'ils ont l'amour de Dieu dans le cœur, lorsqu'ils ne l'ont
que sur les lèvres, cet Apôtre les renvoye à une preuve sen-
sible de la verité de cet amour qui est l'amour du prochain,
parce qu'il est plus aisé, comme remarque S. Augustin, *de les*
convaincre qu'ils ne l'ont point, par les injustices qu'ils commet-
tent contre les hommes. C'est pourquoy S. Jean ajoute, *Si*
quelqu'un dit, j'aime Dieu, & qu'il haïsse son frere, c'est un men-
teur. Car comment celuy qui n'aime pas son frere qu'il voit, peut-
il aimer Dieu qu'il ne voit pas. C'est donc une verité de la
foy, que qui n'aime pas son frere comme Dieu veut que l'on
l'aime, n'a pas en foy ce veritable amour de Dieu. Et parce
qu'il est bien certain que celuy-là n'aime pas son frere selon
que Dieu l'ordonne qui souille sa couche & qui luy oste la
vie; c'est un menteur s'il ose dire qu'il aime Dieu. D'où il
s'ensuit que si on a quelque foy dans cet état, ce ne peut estre
qu'une foy morte, puisque la foy vivante & justifiante ne
peut estre sans la charité, comme les Calvinistes le recon-
noissent & l'étendent même plus qu'il ne faut à toute vraie
foy, selon cette maxime de Calvin & de Chamier qu'on ne
peut trop repeter. *Tam non possunt divelli fides & charitas*
quàm Christus & Spiritus.

1. Jean. IV. 19.

Aug. in expof. Epist.
ad Gal.

Cham. lib. 12. c. 14.
n. 2.

Concluons de tout cecy qu'il n'y eut jamais de plus étran-
ge & de plus pernicieuse corruption de l'Ecriture, que la ma-
niere dont les Calvinistes entendent ce que dit S. Jacques
de la foy morte & sans œuvres, en voulant que la foy vivan-
te, & qui rend enfant de Dieu se conserve en ceux qui com-
mettent les plus grands crimes : Qu'ils ne tâchent qu'à em-
barasser ce qui est plus clair que le jour, en confondant les
pechez ordinaires des Justes dont nul n'est exempt, avec les
pechez mortels que saint Paul appelle les œuvres de la chair,
& même avec ceux dont il faut estre exempt pour avoir de

la vertu selon le monde , & à plus forte raison pour estre juste selon l'Evangile : Que c'est à la faveur de cet équivoque qu'ils s'imaginent pouvoir prouver que la foy vivante & justificante peut subsister avec les adulteres & les homicides, parce que si la foy estoit morte , si-tost qu'elle est souillée de quelque peché , qui que ce soit n'auroit la foy vivante ; comme s'il n'y avoit point de difference de peché à peché , & qu'un inceste ou un adultere ne fussent pas plus capables d'éteindre la vie de l'ame qu'une parole indiscrete : Que c'est un autre renversement tout à fait detestable de la Morale chrestienne, de pretendre que la foy morte ne se trouve que dans ceux *qui sont reprouvez au regard de toute bonne œuvre*, c'est à dire qui ne font generalement aucun bien ; comme s'il suffisoit à un Chretien de faire quelques bonnes actions quoy qu'entre-mêlées de plusieurs crimes pour le flater que sa foy le sauvera : Que cette heresie est encore plus horrible que celle de ces gens que saint Augustin refuse en tant d'endroits, qui s'imaginoient que pourvu qu'ils fissent beaucoup d'aumônes, les crimes qu'ils commettraient ne les empêcheroient pas d'estre sauvez après de longs tourmens, puisque ceux-cy veulent que ce soit sans aucun tourment & en allant au ciel aussi-tost après la mort : Et enfin que ces fruits de charité & de regeneration qu'ils veulent trouver en ceux qui marchent selon la chair puisqu'ils en font les œuvres, ne sont qu'une pure illusion , puisque toute l'Ecriture nous enseigne, qu'il n'y a point de veritable charité, où il n'y a point de fidelité à observer les commandemens de Dieu, & encore moins où on les viole par les pechez les plus énormes.

CHAPITRE VIII.

Que ce dogme des Calvinistes ruine la necessité des bonnes œuvres, quoiqu'ils protestent le contraire, & qu'ils se vantent de parler de cette necessité plus fortement que les Catholiques.

CE que nous venons de dire de la maniere dont les Calvinistes corrompent le passage de saint Jacques de la foy morte, nous engage de montrer que par une suite naturelle de

de leur erreur ils ont ruiné la nécessité des bonnes œuvres pour le salut.

C'est un reproche qu'on leur fait souvent; mais comme on se contente ordinairement de le fonder sur leur doctrine de la justification par la seule foy, ils s'en démêlent en apparence sans beaucoup de peine, parceque ce qu'ils disent semble revenir au sentiment des Catholiques pour ce qui est de la pratique, & n'en estre différent que par une différente maniere de considerer les choses. Neanmoins dans la verité ce ne sont que des paroles qui trompent ceux qui s'y arrestent, au lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que de montrer en les poussant plus avant, qu'ils ont en effet aboli par l'enchainement de leurs erreurs la nécessité de mener une vie aussi pure & aussi sainte que l'Evangile nous l'ordonne pour arriver au salut.

On a donc accoutumé de leur objecter: Que si nous estions justifiés par la seule foy, ce seroit aussi la seule foy qui nous sauveroit, & que les bonnes œuvres par consequent ne seroient point nécessaires au salut.

Ils avouent que la seule foy nous sauve d'as le même sens qu'elle seule nous justifie. Mais ils répondent que dans l'un & dans l'autre la foy n'est pas seule, quoique ce soit elle seule qui nous justifie & qui nous sauve. C'est pourquoy ils nient que les bonnes œuvres ne soient pas nécessaires pour le salut, mais c'est en distinguant deux sortes de nécessité; *une nécessité de cause, & une nécessité de presence*. Ils demeurent d'accord que dans leur doctrine elles ne sont point nécessaires *d'une nécessité de cause*, parce que ce n'est point à cause de nos bonnes œuvres que Dieu nous fait part de sa gloire; mais ils prétendent qu'elles ne laissent pas d'être nécessaires *de nécessité de presence*, parceque la foy qui nous sauve ne peut estre sans les bonnes œuvres. Et de là Charnier conclut avec son stile ordinaire également fier & injurieux, que tous les Papistes qui sont ou qui ont jamais esté, sont beaucoup plus mols & plus lâches qu'eux à recommander les bonnes œuvres. *Adeo ut pro nobis longè molliores sint quotquot sunt, fuerunt Papiste.*

Charn. l. 12. c. 5. n. 28.

Il s'agit donc de sçavoir qui sont ceux d'eux ou de nous, qui recommandent plus fortement les bonnes œuvres, selon les principes de leur religion. Or je soutiens premierement que quand ce qu'ils disent touchant la nécessité des bonnes œuvres, reviendroit à peu près à la même chose que ce que

nous disons, il est certain néanmoins que les Chrestiens sont plus portez à se faire violence pour les pratiquer, lorsqu'on leur represente comme on a toujours fait dans l'Eglise, que les actions de pieté que Dieu nous fait faire par son esprit, sont la cause du salut, parce qu'il a pour nous tant de bonté qu'il veut bien que les dons de sa grace soient nos merites, que quand on leur fait accroire, que l'unique cause du salut est l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST. Car encore qu'on ajoûte, que la foy par laquelle cette justice leur est imputée n'est point sans les bonnes œuvres, l'esprit du peuple en est peu touché, & il s'arrête principalement à ce premier objet, sans faire de reflexion sur le reste, qu'on ne luy propose qu'indirectement, & comme une suite de la nature de la foy. De sorte qu'il est disposé à se tenir assuré du paradis, dès qu'il trouve en son cœur cette pretendue foy justifiante, qui consiste à croire fermement que ses pechez luy sont remis par JESUS-CHRIST, & que JESUS-CHRIST ayant parfaitement accompli la loy de Dieu, c'est comme s'il l'avoit luy-même accomplie. Il est aisé de juger combien les gens imparfaits sont portez par là à negliger les bonnes œuvres, sur tout quand elles sont penibles & laborieuses, & combien il leur est doux de s'attendre qu'ils trouveront sans peine dans celui dont l'obeissance leur est imputée, ce qu'ils ne sçauoient se resoudre de faire eux-mêmes.

De plus, comme j'ay déjà remarqué, est-ce un bon moyen de rendre les hommes ardens à la pratique des bonnes œuvres, que cette opinion si injurieuse à la grace du Fils de Dieu, qui fait soutenir aux Calvinistes que quelque secours qu'elle donne à nostre foiblesse, & de quelque maniere qu'elle éclaire nostre esprit & qu'elle échauffe nostre volonté, les plus saintes de nos actions, bien loin de meriter le ciel, sont toutes dignes de l'enfer?

Je veux bien néanmoins ne m'arrêter pas à tout cela, & examiner simplement, si la pureté de vie que les Catholiques jugent nécessaire pour estre juste, enfant de Dieu, & en état d'estre sauvé, est plus ou moins grande que celle que les Calvinistes jugent nécessaire d'une simple nécessité de presence pour estre vraiment fidelle; ce qui enferme selon eux l'état de la justification, la grace de l'adoption, & l'assurance du salut. C'est donc ce qu'il faut considerer.

Nous convenons tous contre les Pelagiens, qu'il n'est point nécessaire pour estre juste & enfant de Dieu, d'estre sans aucun peché. Les Calvinistes ne le reconnoissent que trop, puisqu'ils veulent que les plus saints ne fassent aucune bonne œuvre qui en soit exempte. Mais quoique les Catholiques soient tres-éloignez de cette erreur ils avoient néanmoins qu'il y a des pechez legers dont personne n'est exempt, & qui n'empêchent point le salut. Ce sont ceux que les Peres appellent veniels, legers, ordinaires & journaliers, & qu'ils opposent aux crimes, qui est le nom qu'ils donnent ordinairement aux pechez mortels. Et c'est pourquoy ils croient tous comme saint Augustin, qu'on peut répondre du salut d'un homme baptisé qui aura passé sa vie sans crime, quoiqu'il ne se puisse pas faire qu'il la passe sans aucun peché. *Je suis assuré*, dit ce Saint, *qu'un homme baptisé, s'il passe sa vie, je n'ose pas dire sans peché : car qui est celui qui est sans peché ? mais s'il la passe sans crime, quoiqu'il tombe dans d'autres pechez, qui se remettent tous les jours à celui qui dit dans l'Oraison Dominicale, Remettez-nous nos offenses ; lorsqu'il finira ses jours, il ne finira pas tant sa vie, qu'il passera de cette vie pleine de travaux & de misere à une vie tranquille & bien-heureuse.*

Aug. Hom. 41.

Jusques icy il y a assez de conformité entre les Catholiques & les Calvinistes au moins pour ce qui est de la pratique. Mais voicy où ils se divisent. Car les Catholiques craignant qu'on n'abuse de cette doctrine de l'impossibilité d'estre sans peché pendant qu'on est en cette vie, y adjoûtent cette precaution avec le même saint Augustin. *Encore que nous nous disions qu'on ne peut estre sans peché en ce monde, il ne s'ensuit pas pour cela que nous n'ayons qu'à commettre des homicides ou des adulteres, ou les autres pechez mortels qui tuent l'ame d'un seul coup. Car un Chrestien qui a une foy & une esperance vraie & sincere n'en commet point de cette sorte.* Et ils declarent en même temps que s'il y en a qui commettent ces sortes de pechez, ils perdent la qualité de justes & d'enfans de Dieu, & tombent dans un état de damnation, si Dieu ne les releve d'une si horrible chute par le baptême laborieux de la penitence, comme le Concile de Trente l'appelle.

Aug. serm. 40. de vero. Ap. p.

Ainsi ce que les Catholiques entendent par la nécessité des bonnes œuvres, c'est que pour estre juste & enfant de Dieu & en état de salut, il faut satisfaire aux devoirs essentiels du

CHAP. III. Christianisme chacun selon sa condition, & sur tout ne commettre point de crimes, c'est à dire de pechez mortels qui tuent l'ame d'un seul coup, tels que sont la fornication l'adultere, l'homicide, le parjure & les autres, dont saint Paul dit que ceux qui les font ne possederont point le Royaume de Dieu.

Si les Calvinistes en demandent davantage, qu'ils se vantent à la bonne heure que nous sommes plus relâchez qu'eux sur la necessité des bonnes œuvres: & nous voulons bien qu'on en juge par ce que dit un Ministre de Hollande dans l'explication de l'Oraison Dominicale, où il ne faut point douter qu'il n'ait fort bien exprimé les sentimens de sa secte, & de la maniere qui luy a paru la plus propre à inspirer la pieté Chrestienne. *Il arrive de là, dit-il, que nous autres fidelles, & même les meilleurs d'entre nous, nous nous égarons & tombons souvent chaque jour ou par imprudence & en manquant de vigilance, ou pour n'avoir pas assez de zele, & ne nous pas assez exercés dans le jeûne & dans la priere.* (Il n'y a encore rien qui ne pût estre dit par des Catholiques, mais aussi il passe bien plus avant;) *& que même, ajoute-t-il, nous pechons souvent & d'une maniere horrible contre Dieu & contre ses commandemens, jusques à tomber dans l'idolatrie, dans la superstition, dans la fausse doctrine, dans l'heresie, dans les querelles, dans le reniement de Jesus-Christ, dans une securité charnelle, dans la dé fiance, dans la licence, dans l'homicide, dans l'adultere, dans la trahison, & autres crimes de cette nature.* Mais quel jugement fait-il de ceux qui font ces pechez horribles, comme il les appelle luy-même? Le voicy. *Et neantmoins nous croyons & tenons pour très-assuré, que nonobstant tout cela, nous ne décheons point totalement & finalement de l'amour paternel de Dieu & de sa grace.* (Ils sont donc toujours justes & dans la grâce de Dieu) *& que nous n'en pouvons décheoir;* (Ils n'ont donc rien à apprehender quoiqu'ils commettent ces crimes) *mais qu'au contraire Dieu qui est nostre Pere par son amour paternel, sa misericorde & sa grace couvre en Jesus-Christ tous nos pechez passés, presens, & futurs, & nous les pardonne.*

Ce passage montre si bien à quoy se termine la pureté de mœurs & la sainteté de vie que les Calvinistes reconnoissent nécessaires pour estre en état d'estre sauvé, *non necessitate efficien- tie, sed necessitate presentia*, que je croy devoir encore rapporter les propres termes de l'Auteur, pour mieux faire envisa-

ger une doctrine où tant de gens trouveroient leur compte, & pour ôter tout lieu de me soupçonner que je l'aye altérée dans la version. *Ex quo fit ut nos, imo etiam nostrum optimi, aut dum imprudentiores, & non satis vigilantes & negligentiores sumus aut non satis zelo accensi, neque satis jejunantes nec orantes quotidie sapius erremus & labamur: Item sapius & horribiliter contra Deum ejusque mandata peccemus, imo in idololatriam, superstitionem, falsam doctrinam, hæresim, disputationes, Christi abnegationem, securitatem, diffidentiam, licentiam, imo arrogantiam, rebellionem, homicidium, adulterium, prodicionem, & id genus alia flagitia incidamus Nihilominus tamen credimus HISCE NON OBSTANTIBUS, & pro certo firmoq; habemus, nos nunquam aut totaliter aut finaliter excidere, neque excidere posse ex paterna Dei charitate & gratia erga nos sed è contrario Deum Patrem nostrum ex aeterno suo amore, misericordia & gratia omnia nostra præterita, præsentia, & futura peccata in Christo tegere atque remittere.*

On voit par là les différentes images que les Catholiques & les Calvinistes font chacun de leur juste, & les différentes instructions qu'ils leur donnent, lors qu'ils veulent marquer ce qu'ils jugent nécessaire pour être sauvé. Les Catholiques déclarent au leur qu'il doit être exempt de crime, & que s'il commet un homicide, un adultère, une fornication, ou généralement quelqu'autre de ces pechez, *que uno ictu perimunt*, qui tuent l'ame d'un seul coup, il perdra la qualité de juste, & ne sera plus en état de salut. Et les Calvinistes inspirent au leur tout le contraire, qu'il ne luy est point nécessaire pour demeurer justifié devant Dieu; qu'il soit exempt de crime, ny même qu'il évite de pecher souvent & d'une manière horrible contre Dieu & contre ses commandemens, que rien n'est capable de le faire déchoir de la grace de Dieu, mais que quoy qu'il tombast dans l'idolatrie, dans la superstition, dans l'herésie, & qu'il commît des adultères, des homicides, des trahisons, il doit être très-assuré *que nonobstant tout cela, Dieu couvre par sa grace en Jesus-Christ tous ses pechez passez, presens & avenir, & les luy pardonne.*

Nous apprenons la même chose de Chamier, quoy qu'il ne nous decouvre ce mystère qu'avec un plus long détour, que ce bon Hollandois sans fard & sans artifice, & qu'il tâche même de le cacher un peu en le découvrant. Il se propose

*Cham. Paſſerat. l.
23. c. 16.*

CHAP. VIII.

*Quarum absurdum
l'ajoute. Si sola fide
pecullari justificare-
mur ... Sequetur
homicidas, homici-
das, adulteros, maf-
culorum concubito-
res, regnum Dei ob-
sequen:z, quia si-
mul cum illa fide,
quæ quis habet per-
petratum peccata quæ
fecerit sibi non esse
imputanda, potest
multa committere.
Resp. dupliciter dici
homicidas, &c. re-
gnum Dei non ob-
sequen:z, nimirum
in sensu diviso, vel
composito, &c.
In sensu composito
agrosimus velie-
mentissimè absurdum,
& cõtra diserta Pau-
li verba, 1. Cor. 6.
Anathema quicum-
que contra docet.
Verum in consequen-
tiâ manifestè est ab-
surditas Absur-
diebat Paulus, nam
qui mortui sumus
peccato, quomodo
ad vitam vivem⁹ in eo!
Nemo mortuus pec-
cato, vivit peccato:
At quicumque sola
fide justificatur,
mortui sunt peccato.
Ergo nemo qui sola
fide justificatur vivit
peccato.*

cette objection d'un Docteur catholique. *Si nous estions justi-
fiez par la seule foy, il s'ensuivroit que des fornicateurs, des adulte-
res, des homicides, des abominables, pourroient posseder le Royau-
me de Dieu. Car un homme peut commettre ces pechez, quoy qu'il
ait la foy par laquelle il croit que ses pechez luy sont remis en Je-
sus-Christ, & ainsi un fornicateur, & un adultere, &c. pourra estre
sauvé. Et pour y répondre il dit premierement, que cette propo-
sition, un fornicateur, un adultere, un abominable sera sauvé, se
peut entendre, ou en sens divisé pour celuy qui a esté fornicateur
ou adultere, & qui ne l'est plus, & qu'en ce sens il n'y a point
d'absurdité qu'un fornicateur ou un adultere soit sauvé, puisque
Jesus-Christ est venu sauver toute sorte de pecheurs. (C'est décou-
vrir en l'air, car il est bien certain que l'objection ne le prenoit
pas en ce sens là) Mais pour le sens composé, c'est à dire en l'en-
tendant de celuy qui est encore adultere, nous avouons, dit-il,
que cela est tres-absurde & manifestement contraire aux paroles ex-
presses de saint Paul dans la premiere aux Corinth. ch. 6. Ny les
fornicateurs, ny les idolatres, ny les adulteres, &c. ne seront point
heritiers du Royaume de Dieu. Anatheme à quiconque enseigne le
contraire. Mais il y a, poursuit-il, une manifeste absurdité dans la
consequence, qui est que si on est justifié par la seule foy, rien
n'empeschera que des fornicateurs, des adulteres, des abomi-
nables ne soient sauvez. Sur quoy il adjoute : A Dieu ne
plaise que cela soit, dit saint Paul. Car comment nous qui sommes
morts au peché, vivrons-nous encore dans le peché. Nul homme
qui est mort au peché, ne vit au peché. Or tous ceux qui sont
justifiés par la seule foy sont morts au peché, donc ils ne vivent pas
au peché.*

Qui ne croiroit à les entendre parler de la sorte, qu'il n'y a rien de plus éloigné de leur doctrine que la compatibilité de la fornication, de l'adultere, de l'homicide, du peché abominable, avec la vraie foy qui justifie & qui sauve. Ils reconnoissent que saint Paul ferme le ciel à ces sortes de pecheurs, & ils disent anatheme à tous ceux qui enseignent le contraire. Cependant écoutons la suite, & nous trouverons qu'ils s'anathematisent eux-mêmes, parce qu'à la faveur d'une miserable equivoque, ils reprennent d'une main ce qu'ils sembloient avoir rejeté de l'autre. Car après avoir nié en apparence la consequence que l'on tire de leur doctrine, ils avoient à refuter la preuve dont on l'avoit appuyée, qui est que rien

n'empêche que celui qui a la foy justifiante des Calvinistes, par laquelle il croit que ses pechez luy sont remis en JESUS-CHRIST, ne commette une fornication, un adultere, un homicide, un peché abominable sans perdre cette foy. Et c'est où ils se trouvent bien empêchez. Car ils ne l'oseroient nier, après avoir tant de fois reconnu que les vrais fidelles sans perdre la foy, peuvent tomber dans ces crimes, & l'expérience leur faisant voir, comme ils l'avoient eux-mêmes, que ceux qu'ils estiment tels y tombent souvent. Voicy donc par où ils tâchent de se sauver. *Autre chose est, dit Chamier, de commettre des pechez, autre chose de vivre au peché. Il est certain que celui qui est assuré que ses pechez ne luy seront point imputez, peut commettre le peché* (c'est à dire, tomber dans la fornication, dans l'adultere, dans l'homicide, dans le peché abominable, car c'est dequoy il s'agit) *mais il est tres-faux qu'il puisse vivre au peché, parce qu'il se retirera par la penitence du peché même qu'il commet par infirmité.* (Ce mot diminué toujours en passant ce que les grands crimes ont d'horrible) Puis il adjoute l'exemple de saint Pierre, *qui renia, dit-il, son Maistre, quoy qu'il fust fidelle, & alors même il ne perdit point la foy.*

Nous ferons voir en un autre endroit ce qu'ils entendent par *vivre au peché*, & que tout cela se reduit à l'impenitence finale, qui est le seul peché que leur vray fidelle ne peut commettre. Cependant sans approfondir davantage icy cette distinction, ce qui s'en conclut manifestement est que sans perdre cette foy justifiante, qui rend selon eux un homme aussi assuré de son salut, qu'il est certain que JESUS-CHRIST est dans le ciel, leur vray fidelle peut se souiller par les plus abominables impuretez, & commettre les actions les plus noires, & qu'il suffise au plus qu'il ne fasse pas profession de vivre dans la pratique de ces crimes, comme les victimes de l'impudicité publique, & qu'il n'y tombe que lors que la passion l'emporte. C'est ce qu'ils appellent commettre ces crimes par infirmité, comme lors que saint Pierre renia JESUS-CHRIST par la crainte de la mort.

Voilà à quoy se reduit l'anatheme qu'ils ont prononcé contre ceux qui ne reconnoistroient pas avec saint Paul, que ny les fornicateurs, ny les idolâtres, ny les adulteres, & le reste, ne seront point heritiers du royaume de Dieu; c'est à dire selon la glose des Ministres, ceux qui font profession de commettre ces crimes, & non pas ceux qui les commettent. Mais

Ibid. n. 11. Aliud est peccata committere, aliud vivere peccato. Enim verò certū est eum ipsum qui certus est sibi non irl impurum peccata, posse peccatum committere, sed vivere peccato falsissimum. Nimirū quia is recessurus sit per penitentiam ab eo ipso peccato, quod tum admittit pte infirmare. Vt Petrus qui quantumvis fidelis, ne tum quoddā amissā fide negavit magistrum.

cette glose impie est détruite par l'autre endroit de saint Paul, que nous avons déjà rapporté, où après avoir fait un long dénombrement des œuvres de la chair, & mis de ce nombre la fornication, l'impureté, l'idolâtrie, les empoisonnemens, les meurtres, & les autres pechez semblables, il prononce cet arrest qui ne laisse point de lieu à la fausse distinction des Calvinistes. *Quæ prædico vobis sicut prædixi, quoniam qui talia agunt regnum Dei non consequentur.* Je vous declare, comme j'ay déjà fait, que ceux qui font ces choses ne seront point héritiers du Royaume de Dieu. Il dit simplement, *qui font ces choses, qui talia agunt.* Anatheme donc à qui enseigne le contraire. *Anathema quicumque contra docet.* C'est l'arrest que les Calvinistes ont prononcé contre eux-mêmes. Anatheme à qui dit aux Chrétiens, que quoiqu'ils violent le temple de Dieu par la fornication ou par l'adultère, ou qu'ils répandent le sang innocent, ou qu'ils emploient le poison pour se défaire de ceux qu'ils haïssent, ou qu'ils commettent le péché qui attire le feu du ciel sur des villes entières, ils ne perdront point cette foy justifiante qui les rend enfans de Dieu, & qui leur donne une aussi grande assurance de posséder son royaume qu'ils sont assurés de la vérité des mystères de la Trinité & de l'Incarnation. Ils ne peuvent plus dire que cela ne regarde pas ceux qui font ces crimes, mais ceux qui y vivent. Saint Paul les dément, puis qu'il declare en termes exprès qu'il parle de ceux qui les font. *Quoniam qui talia agunt.*

Et en effet, qu'y a-t-il de plus visible que la fausseté de cette interpretation en l'appliquant à de certains crimes? Car qui la pourroit souffrir, par exemple, au regard des meurtres & des empoisonnemens? N'y aura-t-il donc que les assassins à gages, & que les empoisonneurs de profession qui soient compris dans cette sentence de saint Paul? On me vient de dire qu'un Gentil-homme de condition a étranglé sa femme depuis quatre jours. Il y a apparence qu'il n'en a pas tué d'autres. Il perd donc bien de n'être pas Calviniste. Il l'assureroient bien-tôt, contre le bourellement de sa conscience, en luy prouvant qu'il n'est point déchu pour cela de la grace de Dieu, & qu'il a toujours conservé le droit qu'il avoit à son Royaume. Mais y auroit-il rien qui pût rendre la Religion chrétienne plus odieuse à toutes les nations qui ne l'ont pas encore embrassée, qu'une si execrable Theologie, qui feroit horreur aux Cannibales.

L'inceste

L'inceste que commit Amnon en violant sa sœur Thamar, fut un péché sans suite, & l'effet d'une violente passion. Cependant un Chrézien oseroit-il seulement penser qu'il n'y a point de vray fidelle qui n'en pût faire autant sans cesser d'estre le temple vivant du saint Esprit?

Mais les Calvinistes le pensent, & ils ne le pensent pas seulement, ils le soutiennent comme un des principaux chefs de leur reformation prétendue, ne trouvant point qu'il y ait de crimes, quelques abominables qu'ils puissent estre, qui ne soient compatibles avec la vraie foy, qui met ceux qui l'ont dans une entière assurance du salut, pourvu qu'on ne fasse pas profession d'y passer toute sa vie, ce qu'ils appellent *vivre au péché*; par où ils s'imaginent pouvoir éluder tout ce que l'Ecriture dit contre les plus énormes pechez, comme étant inaliabiles avec la justice chrestienne. Car ils s'en croient quittes pour dire; *Aliud est peccata committere, aliud vivere peccato.*

CHAPITRE IX.

Que ce même dogme des Calvinistes aneantit les vertus Chrétiennes, & en donne une idée tout à fait ridicule & extravagante.

IL n'y a rien de plus dangereux dans la Morale que de confondre les idées des vertus & des vices, parce que c'est de là que doit dépendre le jugement que l'on fait des bons & des méchans, c'est à dire de ceux à qui Dieu promet les recompenses éternelles, & de ceux qu'il menace des supplices éternels.

Or jamais personne n'a plus confondu les idées de la vraie vertu que les Calvinistes, & j'ose dire qu'il n'y a point de philosophe payen qui en ait parlé d'une manière si basse qu'eux, & qui ait fait part de ce nom à des personnes qui en fussent plus indignes. Pour bien comprendre cette vérité, il ne faut que joindre ensemble ce qu'ils disent de la liaison de toutes les vertus chrestiennes avec la vraie foy, & ce qu'ils enseignent de la compatibilité de cette même foy & de ces mêmes vertus avec les actions les plus vicieuses & les plus abominables.

CHAP. IX.

*Cham. l. 12. cap. 10.
n. 1. Pro certo ha-
beremus fidem et si de-
finitione sua distin-
guatur à reliquis vir-
tutibus ad quas sin-
gulæ pertinent ope-
rationes bonæ, ta-
men recipere nunquā
esset absque illis, imo
natura sua ita esse
comparatam, ut non
posset esse absque istis
fides vera, qualis illa
est per quam Scrip-
tura testatur hominem
justificari.*

Ibid. l. 10. 32. c. n. 4.

✱ f.

Rien n'est plus magnifique ny plus avantageux à la vraie foy que ce qu'ils disent d'un côté : *Que quoy que la foy soit distinguée par sa definition des autres vertus auxquelles se rapportent toutes les différentes sortes de bonnes actions, néanmoins elle n'est jamais en effet sans vertus, & elle est même telle par sa nature, que sans cette liaison avec les autres vertus, elle ne sçauroit estre cette vraie foy, par laquelle l'Ecriture témoigne que l'homme est justifié.*

C'est par ce principe qu'ils répondent à ceux qui leur objectent, *que si toute la force de justifier estoit dans la foy, elle ne laisseroit pas de justifier en l'absence des autres vertus.* Ils nient la consequence, *comme on la nieroit,* disent-ils, *à celui qui raisonneroit ainsi. Si toute la vertu de respirer estoit dans les poulmons, ils pourroient respirer, soit qu'ils fussent separés du cœur & du foye, & des autres parties nobles, ou qu'ils y fussent joints : car l'un & l'autre est veritable, & que la vertu de respirer est dans les poulmons, & que néanmoins ils ne pourroient respirer, s'ils ne tenoient plus au foye & au cœur. Car ce qui fait qu'ils y sont joints par necessité, n'est pas la vertu de respirer, mais que sans cela ils n'auroient pas de vie, & qu'il n'y a point de respiration où il n'y a point de vie. Il en est de mesme de la foy. Elle ne peut estre vivante sans les autres vertus, & la foy morte n'a aucune force pour justifier.*

On ne sçauroit mieux établir la connexion necessaire de la foy qui justifie avec toutes les autres vertus chrestiennes, qu'en voulant qu'elle soit semblable à celle des poulmons avec le foye & le cœur. Et ainsi comme ces consequences sont tres-certaines : Les poulmons de cet homme vivent & respirent; donc ils sont joints au foye & au cœur: Et au contraire ce poulmon est attaché du cœur & du foye, donc il ne vit plus, & ne peut respirer. Celles-cy ne le sont pas moins. Cet homme a la vraie foy, & par consequent la foy vivante & justificante. Il a donc aussi toutes les vertus chrestiennes. Et au contraire, il est visible qu'il n'a pas toutes les vertus chrestiennes, il n'a donc pas la vraie foy qui justifie; d'où il s'ensuit, que s'il l'a eue autrefois, il faut necessairement qu'il l'ait perduë.

Je pourrois pousser cela plus loin; mais j'aime mieux les faire parler eux-mêmes sur un certain estat où se peut trouver leur vray fidelle, parce qu'on verra qu'il n'y a point de temerité égale à celle de pretendre, que cette vraie

foy soit encore jointe en luy à toutes les vertus chrestiennes.

Chamier tâche d'expliquer comment cela peut estre, en répondant à une objection du Cardinal Bellarmin contre la justification par la seule foy : Qui est qu'on ne cesseroit point d'estre justifié, quelques crimes que l'on fust, tant qu'on ne perdrait point la foy ; qu'ainsi la foy demeurant, la justice demeureroit, & que la justice demeurant, le salut seroit en assurance : D'où il s'ensuivroit, que les bonnes œuvres ne seroient point necessaires pour le salut, & même que les plus méchantes actions ne pourroient damner un fidelle.⁴ Chamier répond qu'il est vray qu'on ne sçauroit perdre la justice, quelques méchantes actions que l'on commette, si on ne perd la foy. Mais il nie qu'il y ait en cela aucune absurdité. *In quo quid absurdi est quæso ?* Et comment le prouve-t-il ? Ce n'est point en soutenant que la vraie foy ne souffre point que l'on commette de ces méchantes actions, qui selon les Catholiques font perdre la justice: mais c'est en niant qu'elles la fassent perdre, parce que la justice est une habitude, & que les habitudes des vertus peuvent subsister avec les actes opposez. Et ainsi, dit-il, quand les fidelles pechent, on ne doit pas dire pour cela qu'ils ne sont pas justes, mais seulement qu'ils ne sont pas parfaitement justes. Il est vray néanmoins que cette justice imparfaite se peut perdre, mais c'est seulement en ceux à qui la foy justificante n'auroit pas esté donnée.

Pour mieux comprendre l'impieté de cette réponse, il faut faire trois ou quatre remarques. La premiere est, que ces méchantes actions, dont les Catholiques parlent dans cet argument, en representant comme une tres-grande absurdité, que selon les Calvinistes elles doivent subsister avec l'estat de la justification, font seulement les pechez mortels. Car nous sommes bien éloignez de croire que cela fust absurde au regard d'autres pechez que de ceux qui tuent l'ame d'un seul coup, comme parlent les Peres.

La seconde, que les Calvinistes ne nient pas & ne pouvant même nier, que ces pechez mortels, sans excepter les plus énormes, ne se puissent rencontrer avec la foy, ils nient seulement qu'ils fassent perdre la justice, dont ils apportent pour raison que le mot de justice signifie une habitude, & que les habitudes des vertus peuvent subsister avec les actes opposez.

La troisiéme, qu'il paroist par là que cette justice que les

a Cha. l. 22. c. 21. n. 39. Si fides sola justificat, &c. ergo sola salvaret. Ratio consequens: quia non posset amitti iustitia quibuscunque malis operibus, nisi amitteretur fides: proinde manente fide maneret iustitia; hac autem manente salus quocesset in tuto. Agides non sola salvat. Ratio, quia necessitatem operum alias aliquando se pollicetur demonstraturum.

b Vetum, inquit, amitti non posset iustitia ullis malis operibus. Ita est inquit, si fides vera non amittitur: alioquin esset solitaria. In quo quid absurdi est quæso? Cæcèdo equidem mala opera opponi iustitiæ: sed ipsam amitti iustitiam quibuscunque malis operibus vehementer infusum. Etenim iustitia habitum significat. At non dubitat Bellarminus vitæ potest subsistere cum actibus oppositis. (Il impose à Bellarmin) Quæte cum peccant fideles, non ideo negantur esse iusti, sed tantum perfecti iusti. Et cæcedimus tamen amitti etiam posse imperfectam hanc iustitiam, sed ab his quibus non firmitas fides iustificans, qui ad hanc controversiam non pertinent.

CHAP. IX.

Calvinistes veulent qui demeure avec les plus méchantes actions, l'adultere, l'inceste, le meurtre, n'est pas seulement la justice de JESUS-CHRIST imputée aux fidelles, mais la *justice inherente* qui leur est propre, comme il paroist en deux choses. 1. En ce que Chamier dit que cette justice est une habitude, ce qui ne convient qu'à la justice inherente, & non à l'imputée. Et en second lieu, en ce qu'il dit que cette justice n'est qu'imparfaite, au lieu qu'ils veulent que l'imputée soit entièrement parfaite, comme étant la justice de JESUS-CHRIST même.

Sur Isais XLV. 24.

4. Cette *justice inherente* est la même chose que la vertu chrestienne, qui est appelée *sainteté* dans l'Ecriture, comme tous les Chrestiens qui vivent selon la grace de leur vocation y sont appelés *Saints*. Et c'est ce que les Calvinistes reconnoissent dans les notes de leur nouvelle Bible françoise, où ils disent, *que nous obtenons de Dieu, & par la grace en Jesus-Christ une double justice, l'une imputée pour nostre justification, & l'autre inherente pour la sanctification de nos ames*. Ainsi selon le portrait que les Ministres nous font de la vertu chrestienne & de la sainteté que doivent avoir les enfans de Dieu, c'est une vertu qui subsiste avec les plus grandes infamies, & les crimes les plus énormes. De sorte que l'on feroit grand tort aux fidelles qui les commettent de douter pour cela qu'ils fussent justes, c'est à dire de vertueux chrestiens, puisque cela montre seulement qu'ils ne sont pas parfaitement justes & parfaitement vertueux: *Fideles dum peccant* (c'est à dire pendant qu'ils commettent des adulteres ou des homicides) *non ideo negantur esse justii, sed tantum perfecte justii*. Enquoy ils ne les humilient pas beaucoup, puis qu'ils ne les mettent qu'au même rang que la Vierge & les Apostres qu'ils pretendent aussi n'avoir point esté parfaitement justes, tant qu'ils ont esté sur la terre.

Et si fides definitione sua distinguatur à reliquis virtutibus, tamen respice nunquam est absque illis.

Nous voyons par là ce que veut dire cette grande maxime de leur Theologie que nous avons rapportée au commencement de ce Chapitre: *Qu'il n'y a point de foy vive que celle qui est accompagnée de toutes les autres vertus chrestiennes*; c'est à dire qu'il ne manque aucune vertu à leurs vrais fidelles; mais c'est d'une étrange maniere; c'est qu'ils en ont les habitudes qui subsistent parfaitement bien avec les actes opposez. Ainsi ils sont chastes & demeurent chastes en commettant adultere;

ils sont doux en outrageant le prochain; ils ont une vraie charité pour luy en l'assassinant; ils sont sobres en s'enyvrant; ils sont religieux envers Dieu en le blasphémant; ils sont sinceres en se parjurant; ils sont fidelles dans l'amitié en trahissant leurs amis; ils sont fermes dans la justice en l'abandonnant par interest ou par crainte; ils sont patiens à souffrir les injures en se vangeant cruellement lorsqu'ils en reçoivent; enfin ils sont saints en faisant de temps en temps (car il suffit que ce ne soit pas continuellement) tout ce que le diable peut inspirer de plus abominable aux plus méchans hommes.

Quand je parle ainsi je ne considere point ce que font en particulier ceux de cette Religion. Quoique je n'en connoisse presque aucun, je ne doute point qu'il n'y en ait plusieurs qui sont fort honnestes gens selon le monde, & tres-éloignez de se contenter de ce qui leur pourroit suffire selon les dogmes de leur secte pour estre justes à la Calviniste. Mais dans l'examen que j'ay entrepris de ces dogmes pour leur en donner une juste horreur, ils ne se peuvent plaindre que je leur aye representé, quels pourroient estre leurs vrais fidelles sans cesser d'estre justes & enfans de Dieu, & en conservant toujours cette veritable foy qu'ils soutiennent estre inseparable de toutes les autres vertus. Or je prétens qu'ils ne sçauroient me faire voir que le portrait que j'en ay fait ne soit entierement fidelle, & s'ils en vouloient douter il seroit aisé de les convaincre par cette demonstration sur le sujet de chaque vertu.

La vraie foy est inseparable de toutes les vertus chrestiennes (c'est la proposition même de leurs Docteurs) & par consequent de la chasteté.

Or il arrive souvent par leur propre aveu que les vrais fidelles commettent des adulteres sans perdre la foy.

Ils ne perdent donc point non plus en commettant des adulteres la vertu de la chasteté, & ainsi par un privilege particulier ce sont des chastes adulteres.

La vraie foy est inseparable de la patience chrestienne & du pardon des injures.

Or il peut arriver par leur propre aveu que les vrais fidelles tuent & assassinent pour se vanger sans perdre la foy.

Ils ne perdent donc point aussi en commettant ces meurtres la vertu de la patience & de la douceur, & par le même privi-

lege; ce sont de doux & de patients meurtriers.

Je ne sçauois croire que la plupart des Calvinistes ne soient frappez de cette horrible consequence de leur doctrine, sur laquelle apparemment ils n'ont jamais fait de reflexion; & je doute qu'ils soient satisfaits de leurs Ministres, s'ils ne leur apportent d'autres preuves d'une si étrange chose, que cette maxime tres-fausse dans toute Morale en la prenant generally, & encore plus dans la chrestienne; *Que les habitudines des vertus subsistent avec les actes opposez*. Les seules notions communes de la vertu suffisoient pour refuter cette pernicieuse Philosophie. Jamais on ne s'avisera d'appeller chaste une femme surprise en adultere, quoique ce fust la seule fois qu'elle y fust tombée, ny bon Juge celuy qui condamne un innocent à la mort, quoiqu'il ne l'eust fait qu'une fois, ny pieux envers son Pere celuy qui l'auroit empoisonné, quelques devoirs qu'il luy eust rendus auparavant. Cela est si clair que Tertullien a cru qu'il suffisoit de proposer une si grande absurdité pour refuter quelques mauvais chrestiens de son temps qui n'avoient pas grand soin de se conserver après leur baptesme dans la pureté de la vie chrestienne, parce qu'approchant de l'erreur de ceux que nous combattons, ils s'imaginoient qu'en retombant dans le peché ils ne laissoient pas de conserver la crainte de Dieu & la foy. *Il y en a*, dit-il, *quelques-uns qui disent que Dieu se contente qu'on le revere dans le cœur quoiqu'on le fasse peu par ses actions, & qu'ainsi ils pechent sans perdre ny la crainte de Dieu ny la foy. SED aiunt quidam, satis Deum habere si corde & animo suspiciatur, licet actu minus fiat, itaque se salvo metu & fide peccare.* N'est-ce pas à peu près ce que disent les Calvinistes, quand ils assurent, qu'on peut commettre les plus grands crimes sans perdre la foy ny les autres vertus chrestiennes? Cependant cela a paru si étrange à Tertullien qu'il a cru l'avoir suffisamment refuté en ne faisant autre chose que de le proposer dans un exemple plus sensible. *Ce qu'ils pretendent*, dit-il, *est la même chose que s'ils vouloient qu'on pût violer la fidelité du mariage sans blesser la chasteté, & empoisonner son Pere sans manquer à ce qu'on luy doit. Hoc est salva castitate matrimonia violare, salva pietate parenti venenum temperare.*

Quel seroit donc son étonnement si revenant au monde il voyoit aujourd'huy une secte entiere de Chrestiens, qui a fait

un dogme capital de cette absurdité si étrange selon luy ; & qui soutient que la justice chrestienne peut subsister avec les plus grands crimes , & la vertu de la chasteté avec les plus grandes infamies ? Il ne luy resteroit sans doute qu'à témoigner son indignation contre un tel aveuglement par ces paroles foudroyantes. *Qu'ils s'attendent donc que Dieu les envoie au feu éternel sans prejudice du pardon qu'ils ont obtenu , comme ils retombent dans leurs pechez sans prejudice du respect qu'ils ont promis de luy porter. SIC ERGO & ipsi salva venia in gehennam detrudentur, dum salvo metu peccant.*





LIVRE III.

REFUTATION DES ARTIFICES,
dont les Calvinistes se servent pour déguiser
leur doctrine de la comparibilité de la justifi-
cation avec les crimes , & pour la rendre moins
odieuse.

CHAPITRE PREMIER.

*Refutation du premier artifice, qui consiste à désavouer ou dissimuler
leurs erreurs.*



'A Y maintenant à accomplir la promesse que
j'ay faite de rapporter & détruire les couleurs,
les défaites , les artifices , & les modifications
dont les Calvinistes se servent pour couvrir
l'impicté de leur doctrine , & empêcher qu'elle
ne paroisse aux yeux des simples avec toute
sa difformité.

Un des artifices qu'ils y employent quelquefois est de trai-
ter de calomniateurs ceux qui leur representent leurs excès
avec quelque force, quoique tres-sincerement. C'est ainsi que
Chamier en use à l'égard de M. Vigor Archevêque de Nar-
bonne. Ce sçavant Prelat avoit reproché aux Calvinistes
*que se croyant predestinez, tous les pechez quelque grands qu'ils
fussent leur estoient veniels*; Chamier s'écrie que c'est un étran-
ge

ge calomnie, & qu'elle est assez refutée par ceux qui se plaignent au contraire que Calvin a voulu que tous les pechez fussent mortels. Et sur cela il compare les Docteurs Catholiques aux deux Vieillards accusateurs de Suzanne, qui se démenrent l'un l'autre par leurs différentes accusations: & s'emporte en des injures indignes d'un honneste homme, que je rapporteray en ses propres termes. *Cerè, dir-il, si Calvin peccata omnia mortalia, tu mentitus es in animam tuam, Vigor, qui dixisti eidem omnia esse venialia. Si venialia, mentitus es Panigarola, tu mentitus es, Gautiere, qui eidem omnia mortalia pronuntiatis. Sic impostoribus edentulis Iudeis Papiſta impostores dentuli ita similes sunt, ut tamen nequiores.* Voila quelle est la douceur & la moderation de ces gens qui font quelquefois tant de plaintes de ce qu'on ne les traite pas, à ce qu'ils prétendent, avec assez de civilité.

Mais qu'il est aisé de confondre ces vains reproches, & de convaincre de mensonge & de calomnie ces mêmes gens qui en accusent les autres avec tant d'emportement! Car où est la contradiction de dire de Calvin deux choses qu'il a toutes deux enseignées? N'est-il pas vray que Calvin a cru, que tous les pechez estoient mortels d'eux-mêmes & meritoient la damnation? C'est ce que Chamier luy-même entreprend de prouver en ce lieu-là. Er n'est-il pas encore vray, que Calvin a enseigné que ces mêmes pechez qui sont mortels par eux-mêmes quels qu'ils soient, sont veniels aux predestinez, parce qu'ils ne leur sont point imputez? C'est ce que Calvin soutient en termes exprés, en se moquant de la maniere dont les Catholiques expliquent la distinction des pechez en mortels & veniels. *Nous au contraire, dit-il, prononçons que le loyer du peché est mort, & que l'ame qui aura peché est digne de mort, mais que les pechez des fidelles sont veniels, non pas qu'ils ne méritent la mort, mais d'autant que par la miséricorde de Dieu il n'y a nulle condamnation sur ceux qui sont en Jesus-Christ, d'autant que leurs pechez ne leur sont imputez, mais sont effacez par sa grace.* Et Zanchius l'un de ses plus fidelles Disciples. *Tous les pechez sont veniels dans les regenez & les vrais fidelles, mais dans les reprouvez ils sont tous mortels.* IN RENATIS & vera fide pradiſis omnia peccata sunt venialia, in reprobis omnia mortalia. Ils tâchent même d'attribuer cette opinion aux Luthériens, ce qui est une tres-grande imposture. *Melanchion,*

*Calvin. Inst. liv. 3.
ch. 4. n. 28.*

*Zanch. in Misell.
tom. 2. p. 652.*

dit Rivet, & ceux qui l'ont suivi ne pretendent pas que les pechez qu'ils appellent veniels, ne soient pas dignes de la mort même éternelle; mais ils veulent seulement qu'ils soient veniels à raison de l'estat de la personne, parce que dans les fidelles qui sont en grace, ils peuvent subsister avec l'habitation du saint Esprit qu'ils ne chassent point, & qu'ils ne privent point les fidelles de la grace de Dieu, ny ne les condamnent. OR TOUS LES PECHEZ (il n'en excepte aucun) peuvent estre dits veniels sous ces conditions: c'est à dire, comme il a expliqué auparavant, que sans excepter les plus énormes, ils peuvent tous subsister dans les vrais fidelles avec l'habitation du saint Esprit, & qu'ils ne les privent point de la grace de Dieu.

Qui peut donc trouver à redire, qu'entre les Docteurs Catholiques, les uns ayent fait à Calvin le premier reproche, qu'il fait tous les pechez mortels, & d'autres le second, qu'il les fait tous veniels aux fidelles & aux élus? Et où est en cela la contradiction qui ait donné droit à Chamier de les comparer aux deux Vieillards corrompus qui voulurent perdre Suzanne? Il n'y en paroist que par la mauvaise foy d'un Ministre, qui affecte de rapporter ces deux divers reproches également veritables en des termes qui semblent* contradictoires, en faisant dire aux uns, que selon Calvin tous les pechez sont mortels, & aux autres, sçavoir à M. Vigor, que selon le même Calvin tous les pechez sont veniels: au lieu que ce Prelat dans le passage même que Chamier rapporte ne dit qu'ils sont veniels qu'en regard des predestinez: Calvinistis qui se sibi persuadent esse predestinatos atque electos, omnia peccata quantumvis gravia sunt venialia: & on les défie de nier que ce ne soit là leur sentiment.

Qu'ils nous disent donc tant d'injures qu'il leur plaira, nous leur soutenons, que tout bon Calviniste se devant croire predestiné, croit aussi necessairement que tous les pechez où la tentation le pourroit faire tomber quelques grands qu'ils soient, fust-ce des adulteres & des homicides, sont veniels à son égard. Nous leur soutenons que si-tost qu'ils se sont une fois persuadez, qu'ils ont la vraie foy, comme ils se croient tous obligez de se le persuader, ils doivent croire aussi qu'il n'y a plus de crimes qu'ils ne puissent commettre, si quelque violente passion les en sollicite, sans craindre que Dieu les en punisse ny en ce monde ny en l'autre, parce qu'estant assu-

tez d'estre vrais fidelles, par un témoignage infallible du S. Esprit, à ce qu'ils disent, ils le sont en même temps par un article de leur foy, que l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST les met à couvert de tout, & ne permet pas qu'aucun peché leur soit imputé, non pas même pour estre puni en cette vie. Car selon saint Paul, disent-ils, *il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Iesus-Christ. Or tous les justifiez* (tels que sont tous les vrais fidelles des Eglises Pretendues Reformées lors même que la tentation les emporte en des crimes abominables) *sont en Iesus-Christ. Il n'y a donc pas pour eux aucune peine à apprehender, & ils ne sont obligez à aucune satisfaction penale. ERGO in iis nulla est pœna, vel ad nullam satisfactionem pœnalem sunt obligati.* D'où ils tirent deux grands avantages: L'un qu'ils se delivrent par là de la fâcheuse nécessité que toute l'Eglise jusqu'à leur temps a imposée aux pecheurs de satisfaire à la justice de Dieu par des œuvres laborieuses, & sur tout de racheter les grands crimes par de dignes fruits d'une longue penitence: L'autre qu'ils n'ont pas même de Purgatoire à apprehender, ne doutant point qu'au sortir du corps, leur ame ne s'envole droit au ciel, chargée de ses propres pechez quelques grands qu'ils soient, & couverte d'une justice qui n'est point en eux. Ce sont eux-mêmes qui tirent ces conséquences, & qui s'en vantent comme d'un chef-d'œuvre. *Sic igitur*, dit le même Vindelin, *uno impetu corrumpunt omnes satisfactiones Pontificia, & tota Purgatorij machina.*

Vindet.
lib. 1, c. 25.

ibid.

Mais nous représenterons en un autre endroit les merveilles commoditez de cette nouvelle Morale. Il suffit de conclure icy qu'on ne leur impose point quand on leur dit que les pechez les plus énormes sont veniels selon eux à leur vray fidelle, & qu'ils ne luy sçauroient faire perdre la grace de Dieu, ny la qualité de son enfant bien-aimé, & de temple du S. Esprit.

Ils tâchent quelquefois de persuader qu'on leur impose, en déguisant leurs veritables sentimens sur ce point d'une manière si grossière qu'il est étrange comme ils n'en rougissent point. Car dans le même lieu où ils conviennent de ce qu'on leur reproche sous des termes généraux qui frappent moins l'esprit & ne rendent pas leur doctrine si odieuse, ils le nient hardiment sous d'autres termes particuliers compris dans ces généraux, parce qu'ils donnent une face plus horrible à leurs

opinions. En voicy un exemple tout à fait digne d'estre remarqué.

Scitis questionis
vobis adversari si
habuit: syoniaci. Ha-
vunt et fidetatione.
simplici et in com-
muni de seculo vivere
nati. h. e. fide, spe,
charitate donatis,
Spiritu sanctum
cordibus suis gratis
inhabitantem habu-
erunt, inque gratia
Dei constituti qua-
runt: Num donum
istorum peccatis con-
tra conscientiam com-
missis, deinde five ad
tempus, five finaliter
exortis fuerit. Spiritum
sanctum exortis. Et
gratia Dei in vobis de-
stinata possint.

Hoc à nobis negari
debet. Responde. Quod
negatur.

Quid addit nos
quidem contendere,
si semel tenati in
atrocissimam prola-
bantur scelera, ho-
miciidia, adulteria,
& his graviore, ul-
hilominus eos in
gratia apud Deum
manere, Spiritum
sanctum, fidem, spe,
& charitatem conti-
nere, mera est ca-
lumnia calumniosè
nobis impingit
blasphemiam.

Un celebre Professeur de l'Université d'Oxford nommé Benefeld a fait un livre de *La Perseverance des Saints* contre un autre Protestant nommé Battus en 1618. lorsque ces disputes estoient les plus échauffées dans la Hollande. Il avoüe que l'estat de la question a esté bien proposé par son adversaire en ces termes. *Laisant à part la consideration des élus & parlant generalement de ceux qui ont esté une fois vraiment regenezez, c'est à dire qui ont reçu de Dieu la foy, l'esperance & la charité, & qui ont le saint Esprit qui habite par grace dans leurs cœurs, & qui sont dans la grace de Dieu: on demande, s'ils peuvent estre de nouveau privez de ces dons, pour un temps, ou finalement, s'ils peuvent chasser le S. Esprit de leurs cœurs, & estre destituez de la grace de Dieu, à cause des pechez qu'ils commettroient contre leur conscience.* Surquoy le Professeur Anglois declare ainsi son sentiment. *Battus dit que nous nions que cela puisse estre. Et en cela il a raison. Car pourquoy ne le nierions-nous pas ? Rien n'est plus net que cet aveu. Il reconnoist donc, que ceux qui ont esté une fois regenezez ne perdent ny la grace ny les vertus qui l'accompagnent, la foy, l'esperance, & la charité, ny l'habitation du saint Esprit, quoiqu'ils commettent des pechez contre leur conscience, ce qui comprend dans le stile des Protestans les adulteres, les homicides & les autres crimes de cette nature. Ecoutons néanmoins ce que ce Professeur adjoute aussi-tost après. Mais quant à ce que dit Battus au même lieu, que nous pretendons que ceux qui ont esté une fois regenezez venant à tomber en des crimes tres-atroces, des adulteres, des homicides & autres plus grands, ne laissent pas de demeurer dans la grace de Dieu, & de conserver le S. Esprit, la foy, l'esperance & la charité, c'est une pure calomnie, c'est un blasphème qu'il nous impose tres-faussement.*

Y eut-il jamais un reproche de calomnie plus faux & plus temeraire ? Il vient d'avouer que son sentiment est, que ceux qui ont esté une fois regenezez ne perdent jamais la grace *peccatis contra conscientiam commissis*, ce qui est general. Il soutient en particulier dans tout son écrit, que David ne l'a point perduë, ny cessé d'estre un temple vivant du saint Esprit en commettant un adultere & un homicide. C'est même l'unique fin de son ouvrage, que d'y établir l'opinion de ceux

qu'il appelle orthodoxes, touchant la persévérance des Saints, qui est, qu'un homme qui a esté une fois regeneré ne perd jamais la grace de la justification ny l'esprit d'adoption: quoique ces mêmes pretendus orthodoxes soient obligez de reconnoistre, comme nous avõs vu tant de fois; Qu'il y a de vrais regenez qui tombent dans les crimes les plus atroces, & dans d'aussi grands & d'aussi horribles pechez contre la premiere & la seconde table de la Loy, que les non regenez. Et après tout cela, ce même homme a l'audace de soutenir, que l'on ne peut dire, *qu'ils enseignent que les vrais regenez demeurent dans la grace de Dieu, & conservent en eux le saint Esprit, la foy, l'esperance & la charité lors qu'ils commettent des crimes atroces, tels que sont l'adultere & l'homicide*, que l'on ne peut, dis-je, leur attribuer cette doctrine sans une *manifeste calomnie*?

Peuple, lin. 2. ch.
1. 4. 8.

Qu'il nous dise donc en quoy consiste cette calomnie. Ce n'est pas en ce qu'on leur impute, que les vrais regenez ne perdent jamais la foy; car c'est le dogme même que cet Auteur entreprend d'établir dans tout son livre. Ce ne pourroit donc estre que dans la fausseté de l'hypothese, c'est à dire en ce que l'on suppose que les regenez peuvent tomber dans des crimes énormes, *in atrocissima scelera*. Mais il y a si peu de calomnie en cela que leurs principaux Docteurs accusent au contraire de calomnie, ceux qui leur imputoient de nier que les élus pussent tomber dans les crimes les plus atroces. *Quod negem electos*, dit Zanchius, *in atrocissima scelera ruerè posse, calumnia est. Quasi nesciam: Davidis scelera, adulterium, & homicidium fuisse atrocissima & gravissima.*

Zanchius in Misell.
T. 1. p. 649.

Comment donc cet Anglois a-t-il eu la hardiesse de traiter d'un blasphème qu'on leur impose par calomnie, ce qui est certainement leur véritable doctrine? Il luy faut rendre justice. Il n'est pas croyable qu'il eust osé nier si effrontément ce qu'il sçavoit bien estre conforme à sa pensée, & ce qu'il venoit même d'avouer en d'autres termes, si ce n'avoit esté dans l'esperance de s'échapper par quelque equivoque, si on le pressoit. Aussi voyons-nous qu'il y en a visiblement dans le serment qu'il fait pour tromper plus aisément la simplicité de ses Lecteurs.

Nous prenons Dieu, dit-il, qui connoist le fond des cœurs à témoin, que nous ne sommes ny les auteurs ny les auteurs d'une fa-

Deum cordis inspectorem testamur nos tam monstrore opi-

CHAP. I.

nionis autem fau-
torum nequaquam
est, nec per Dei gra-
tiam unquam furi-
os. Probe scimus si-
dem vivam & mor-
tua peccatorum ope-
ra ea quæ malitiose,
ex pleno consensu,
plenaque voluntate
contra conscientiam
committuntur plane
adversaria esse: nec pos-
se in uno eodemque,
homine reperiri. Da
hominem vere re-
rum, nequaquam ille
in astutia prola-
beretur scelera, sce-
lera conscientiam
vastantia. Da autem
hominem, qui sic
prolabitur, cum ego
omni avertatissime
astutiam, haud
esse vere tenatum.

monstrueuse opinion, & que par la grace de Dieu nous ne le ferons jamais. Et voicy comme il le prouve. Nous savons, adjoint-il, que la foy vive & les œuvres mortes des pechez qui se commettent contre la conscience malicieusement par un plein consentement, & une pleine volonté, sont incompatibles, & ne se peuvent trouver dans un m'ême homme. Donnez-moy un homme vraiment regeneré, je dis qu'il ne tombera point en des crimes atroces, en des crimes qui ravagent la conscience. Donnez-moy au contraire un homme qui tombe en ces crimes, & j'assureray sans hesiter, qu'un tel homme n'a point esté vraiment regeneré.

Les simples d'entre les Calvinistes sont étourdis par une declaration si affirmative, & qui paroist si nette, & ils ne s'apperçoivent pas que leurs Docteurs parlant ainsi se jouent de leur credulité, & en mesme temps du nom de Dieu qu'ils veulent rendre complice de leurs fourberies. Car c'en est une insigne, de dire absolument & sans distinction, sur une proposition de leur adversaire, que c'est une calomnie, & qu'ils ne croient point ce qu'il leur impute dans cette proposition; & de changer en suite cette proposition en y ajoutant ce qui n'y est point, pour avoir quelque couleur de la nier. C'est ce que fait ce Calviniste Anglois. La proposition de son adversaire sur laquelle il avoit à se declarer, ne contenoit autre chose, sinon, *que selon les Calvinistes, les vrais fidelles demeurent dans la grace de Dieu, quoy qu'ils tombent in atrocissima scelera, adulteria, homicidia, & his graviora.* C'est là dessus qu'il dit absolument & sans user d'aucune distinction que c'est une pure calomnie, *mera calumnia est.* Il en jure mesme, & prend Dieu à témoin qu'ils ne sont ny les auteurs ny les fauteurs d'une si monstrueuse doctrine. Et pour en apporter quelque preuve dans la declaration qu'il fait de leurs sentimens, il change ces mots de la proposition qu'il avoit accusée de calomnie, *atrocissima scelera, adulteria, homicidia & his graviora,* en ceux-cy, *peccata quæ malitiose ex pleno consensu, plenaque voluntate contra conscientiam committuntur,* par où ils donnent lieu de retenir tout ce qu'ils sembloient avoir abandonné & rejeté comme un blaspheme. Car lots que par les exemples de David, de Salomon, de l'incestueux de Cotinthe qu'ils avoient avoir esté regenerés, on les force de reconnoistre qu'il y a donc de vrais regenerés qui tombent en des crimes atroces, comme l'adultere & l'homicide, & même d'autres plus grands, comme l'idolatrie &

l'inceste (qui est tout ce qu'on leur avoit imputé dans la proposition qu'ils avoient rejetée , comme une pure calomnie) ils ne se sauvent que par cette modification, qu'ils s'avisent d'y ajoûter pour colorer leur parjure, que les pechez de ces justes ont esté à la verité des crimes atroces & tres-atroces , mais qu'ils n'ont pas esté du nombre de ceux qui se commettent contre la conscience , malicieusement , avec un plein consentement , & d'une pleine volonté.

Je feray voir en un autre lieu l'impiété de cette modification , qui ne va qu'à diminuer l'horreur des crimes les plus énormes, en donnant lieu à ceux qui y tombent, quand ce seroit avec autant de deliberation que David , & qu'ils y seroient demeurez autant de temps que Salomon dans son idolatrie , de pouvoir dire , que ce n'a point esté malicieusement , d'un plein consentement & d'une pleine volonté , & qu'ainsi ce ne sont point des pechez qui ayent ravagé leur conscience, *scelera conscientiam vastantia* , ny qui ayent éteint en eux la grace de Dieu.

Il suffit de montrer icy que cette pernicieuse distinction ne les met point en droit d'accuser de calomnie, ceux qui leur reprochent que leurs vrais fidelles peuvent tomber *in atrocissima scelera* , *adulteria* , *homicidia* , & *his graviora* , sans cesser d'estre toujours dans la grace de Dieu , sous ombre qu'ils n'y tombent pas, à ce qu'ils disent , *malitiosè* , *pleno consensu* *plenaque voluntate*. Car si cela suffisoit pour nier absolument qu'ils commettent des pechez énormes, lors qu'ils commettent effectivement des adulteres, des incestes, & des homicides, ils pourroient dire par la même raison, que c'est une calomnie contre le saint homme David, de dire qu'il ait commis deux pechez énormes, un adultere & un homicide , puis qu'il ne les a pas commis, à ce qu'ils pretendent, *d'un plein consentement & d'une pleine volonté*. Or ils n'oseroient soutenir ce dernier point, parce que ce seroit contredire l'Ecriture d'une maniere tout à fait impie. Et par consequent , il n'y a que de la fourberie dans le premier, & ce n'est que pour empêcher qu'on ne voie leur doctrine dans toute sa difformité , qu'ils traitent de calomniateurs ceux qui leur reprochent d'enseigner ce qu'ils enseignent veritablement : *Si semel renati in atrocissima prolabantur scelera* , *homicidia* , *adulteria* , & *his graviora* , *nihilominus eos in gratia apud Deum manere* , *Spiritum sanctum* , *fidem* , *spem* , &

CHAP. I.

Dans le Synode de
Dordrecht sur le 5.
point de, d. Armin, art
4. 5. & 6.

charitatem retinere. Car ils feroient eux-mêmes d'inignes menteurs s'ils osoient nier ; que l'un des chefs pour lesquels ils ont chassé les Arminiens de leur communion, est de n'avoir pas voulu souscrire ce qu'ils ont défini dans leur Synode de Dordrecht : *Que les vrais fidelles peuvent tomber en de très-grands & atroces pechez, & qu'ils offensent grièvement Dieu par ces pechez énormes, mais que nonobstant cela ils ne déshérent point de la grace d'adoption, ny de l'estat de la justification.* Or ne point déchoir de la grace d'adoption, ny de l'estat de la justification, c'est la même chose que de demeurer en grace avec Dieu, & retenir le saint Esprit, la foy, l'esperance & la charité. Et par consequent la proposition que cet Anglois traite de calomnie, & celle du Synode de Dordrecht, estant la même chose dans le sens, & ne differant que dans les termes, ils ne peuvent sans supécherie faire semblant de defavoüer le premiere, tandis qu'ils avoüeront la dernière, comme tous les Ministres de France s'y sont obligez par serment.

Un troisiéme exemple de ce premier artifice qui consiste à dissimuler en apparence ce qu'ils croyent & enseignent effectivement, est celuy d'André Rivet, qui se sert presque toujours de cette honteuse défaite pour eluder les justes reproches de Grotius. Je me contenteray d'en rapporter un endroit.

Grotius dans le livre qui n'a esté imprimé qu'après sa mort, contre l'Apologetique d'André Rivet, represente en ces termes la doctrine des Calvinistes touchant la justice inamissible. *Il est du devoir d'une ame Chrestienne d'avoir en horreur les dogmes qui nuisent à la pieté : comme est celuy qui a fait dire cette parole que Grotius n'a pas inventée, & que quelques-uns ont voulu défendre : Pechez fortement, & croyez plus fortement, & il ne vous nuira point de commettre cent homicides & mille fornications. Ce sont les fruits naturels de ce dogme : Que chacun doit croire que Iesus-Christ est mort nommement pour soy : que la justice de Christ nous est imputée comme si c'estoit nous-mêmes qui l'eussions accomplie : que nous persévererons certainement : que le salut nous est absolument & certainement destiné : que les pechez des fidelles, quelques grands & énormes qu'ils puissent estre ne leur sont point imputez à cause de leur foy en Iesus-Christ : Qu'ils peuvent tomber dans la rebellion contre leurs legitimes superieurs, dans l'homicide,*

Grot. Rivetani Apol. discussio, p. 217. Christiani est peioris, horrescere ea dogmata que pietati nocent, quales illud est, non à Grotio confictum, sed etiam sapienter, & à nonnullis defensum: peccata fortiter, sed crede fortius: & nihil nocebit tibi centum homicidia, & mille stupra. Hi sunt genuini irridus illius dogmatis: credete quod nunc debet, Christum pro se nominatum esse mortuum: iustitiam Christi sibi imputari, quasi ipse eam præstulisset: certo se perseveraturum: certo & absolute salutem sibi destinari: peccata fidelium, ut ut magis & graviora esse

micide, dans l'adultere, dans la trahison, & autres crimes de cette nature, & que neanmoins ils doivent tenir pour tres-assuré, que nonobstant tout cela ils ne déchéront point totalement ou finalement de l'amour paternel de Dieu & de sa grace, & qu'ils n'en peuvent déchoir ; mais qu'au contraire Dieu qui est leur Pere par son amour paternel, sa misericorde & sa grace, couvre en Iesus-Christ tous leurs pechez passez, presens & futurs, & les leur pardonne. Voilà ce qui doit passer au jugement de M. Rivet pour des sentimens d'une ame vraiment chrestienne. Marlorat n'est pas le seul qui ait enseigné que tous les pechez des fidelles sont veniels, que Dieu ne les leur impute point, & qu'ils ne sont point pour cela separez de la grace de Dieu, que nuls crimes ne sont perdre la foy aux regeneze, & beaucoup d'autres choses semblables, qui ne sont point des songes, ou des impostures de Grotius, mais les opinions communes de ceux qui se disent Reformez, que M. Rivet tâchera bien d'éluder par des distinctions frivoles, mais qu'il n'oseroit avoir condamnées. Beze n'a point craint de dire, que David avoit toujours eu en foy le saint Esprit lors qu'il estoit souillé par l'adultere & par l'homicide, & qu'il vouloit perir s'il enseignoit autre chose.

Que répond à cela le sieur Rivet, se voyant poussé avec tant de force ? Ose-t-il soutenir ces dogmes comme estant tres-sains & tres-conformes à la pieté chrestienne ? Ils luy paroissent representez d'une maniere trop vive, quoique tres-sincere, pour se charger de la honte qu'ils luy auroient attirée. Les condamne-t-il comme detestables, & dément-il son adversaire qui avoit assuré, qu'il n'oseroit les condamner ? Que D. Rivet *nunquam damnare audebit*. Il n'avoit pour cela qu'à dire : Anatheme à qui enseigne que les regeneze ne perdent jamais la grace, & sont toujours le temple du saint Esprit, lors même qu'ils se souillent par des crimes énormes, comme sont les adulteres & les homicides. Il n'avoit garde de le faire : il se seroit anathematizé luy-même. Que fait-il donc ? Il delavoie de paroles & par des réponses en l'air, ce qu'il confessoit dans son cœur comme des maximes capitales de sa religion, solennellement decidées par le fameux Synode de Dordrecht. Il accuse son adversaire d'agir malicieusement & de mauvaise foy, quoiqu'il n'ait fait que rapporter tres-fidellement une tres-méchante doctrine. Reliqua, dit-il, *qua nobis rursus imponit pessima fide & mente, à nobis suere rejecta & refusata*. Ce qui est tres-faux. Car il ne les avoit auparavant ny

CHAP. I.

possint, non impunitariis, propter Adm in Iesum Christum & posse eos cadere in rebellioem, homicidium, adulterium, prodicionem, & id genus alia flagitia & nihilominus tamen eos pro certo hincque habere, se nunquam aut totaliter aut finaliter excidere, neque excidere posse ex parentia Dei charitate, & gratia erga se, sed d' contrario, Deū patrem ipsorum, ex eteruo suo amore, misericordia & gratia omnia ipsorum preterita, presentia & futura peccata in Christo regere atque remittere. Hæc sunt nimirum cogitata Christiani peccatores, D. Riveto iudice. Non unus Marloratus docet, silelium peccata omnia esse venialia, non impunitari, non ob id eos separari à gratia Dei, non posse eos mori in peccatis : nullis flagitiis renatores silem perdere, & similia multa, quæ nō sunt Grotii somnia aut commenta, sed eorum, qui se Reformatos vocant, communia placita : quæ D. Rivetus nunquam damnare audebit, sed iocundus distrahens, & eludens. Beza Davidem ait, cum homicidio & adulterio pollutus esset, remissum spiritum sanctum : & posse se velle, si doceret aliud.

CHAP. II. *sincèrement rejetées, ny solidement refutées.*

Et en suite pour triompher plus à son aise, il change la question & suppose, qu'on luy attribué de promettre le salut à ceux qui perseverent dans leurs crimes, & n'en font jamais penitence : d'où il prend droit de dire que le procédé de Grotius est plein d'envie & de malignité, & que tout ce qu'il dit est faux, de la maniere qu'il l'exprime : *Quæ nobis tribuit succo loliginis tineta sunt, falsa omnia quomodo ea refert, quasi in peccatis perseverantibus & impenitentibus promitteremus salutem, & peccata omnia etiam gravissima in iis perseverantibus noxia non fore.*

Mais à dire levray, c'est mentir avec une effronterie inconcevable. Car on ne voit point dans tout ce passage, que Grotius les accuse de promettre le salut à ceux qui perseverent jusques à la mort dans leurs crimes, & qui meurent impenitens. On y voit même tout le contraire, puisqu'une des maximes qu'il leur attribué, est qu'il ne peut jamais arriver à ceux qui ont esté une fois regenez de mourir dans leurs pechez : *non posse eos mori in peccatis.* Ce n'est pas qu'on ne pût avec justice leur reprocher, que par une suite inévitable de leur doctrine, ils doivent promettre le salut à tous les vrais fidelles qui tombent en de grands pechez, & qui y perseverent des temps notables, quoique la mort les surprist en cet estat, comme nous le ferons voir dans la suite. Mais il est tres-faux que Grotius en ait fait un des chefs de son accusation. Il l'a toute fondée sur ce que disent tous leurs auteurs : *Que les fidelles ne perdent ny la foy ny la grace de Dieu, quoiqu'ils tombent en d'aussi grands crimes que les homicides, les adulteres, & les incestes.* Mais comme cette doctrine est capable d'exciter l'indignation de tous ceux qui ont un peu, je ne dis pas de pieté, mais d'honnesteté ; ce Ministre d'ailleurs si insolent n'a pû trouver de meilleur moyen de se sauver, que cet artifice bas & grossier, qui le fait crier à la fausseté & à l'imposture, lors qu'on ne luy objecte rien qu'il ne tienne veritablement.

CHAPITRE II.

Refutation du second artifice, qui consiste en des diminutifs, qui ne diminuent rien du fond de leur erreur.

LEs Ministres usent d'un autre artifice, où il y a un peu plus d'adresse. Il consiste à se servir de termes diminutifs pour cacher une partie de leur sentiment au peuple, &

par là en diminuer l'horreur. Ils évitent presque toujours sur tout quand on témoigne de l'aversion à leur doctrine, de dire nettement & franchement que la vraie foy justifiante avec toutes ses proprieté demeure en ceux qui commettent de grands crimes. Et ils appellent à leur secours cette figure que les Rhetoriciens Grecs ont appelée *μειων*. Ils disent, *que c'est une semence qui reste en leur ame que Dieu réveille en son temps.* Qu'il y conserve & entretient de petits feux qui en suite se rallument par une sérieuse penitence. Souvent même ils sont bien aises de dire en parlant de leurs vrais fidelles qui tombent dans de grands crimes, qu'ils ne déchéent pas totalement de la grace de Dieu, au lieu de dire simplement, qu'ils n'en déchéent point; & que le S. Esprit ne les abandonne pas entièrement, au lieu de dire qu'il ne les abandonne point.

Ils se servent aussi quelquesfois d'expressions qui semblent assez conformes à la doctrine catholique, comme quand les auteurs des notes de leur nouvelle Bible françoise imprimée à Amsterdam, expliquent ce que saint Paul avoit dit de l'incestueux de Corinthe, *qu'il falloit le livrer à Satan, à la destruction de sa chair, afin que l'esprit fust sauvé au jour du Seigneur.* C'est à dire afin que le nouvel homme, disent-ils, qui paroïssoit chez luy comme mort & enseveli par ses pechez énormes, & ses vicieuses convoitises, puisse être ramené à la vie & obtenir le dessus, & qu'au jour de la venue de Jesus-Christ il puisse seul & totalement regner en ce misérable à son salut. Par où ils semblent avouer que l'inceste de cet homme avoit fait mourir son ame, & que la penitence luy devoit rendre la vie de la grace que son peché luy avoit fait perdre.

Mais qu'il est aisé de lever ce faux masque & de les faire voir tels qu'ils sont, malgré toutes ces petites finesses! Car qu'ils appellent comme ils voudront ce qu'ils disent demeurer dans leur vray fidelle, quand il commet de ces pechez qui ferment l'entrée du Royaume de Dieu, selon saint Paul: Je leur demande si cette semence, ce petit feu, ou quoy que ce soit, & de quelque nom qu'ils l'appellent, est la vraie foy justifiante, ou une fausse foy, comme ils prétendent qu'est celle que saint Jacques appelle une foy morte. Ils ne diront pas le dernier, parce qu'ils reviendroient par là au sentiment des Catholiques qu'ils ont combattu jusqu'icy avec tant d'aigreur, & renonceroient à leur dogme capital: *Que celuy qui a*

a *Rivet dans sa réplique à la 1. Réponse de Grotius, parlant de S. Pierre, David, &c. les autres. Neque tamen Deū eos plane deseruisse, quin semen Dei in illis manserit suo tempore excitandum.*

b *Rivet dans ses animadversions contre les Notes de Grotius. Deus in iis adhuc servat & fovet igniculos, postea per foriam penitentiam excitandos.*

CHAP. II.

l'ind. Chriſt. Theol.
l. 1. c. 24.

Calv. Inſt. liv. 3.
c. 2. n. 11.

Ibid. n. 19.

Scarpus de Inſtit.
cor. trav. 4. Fidei etiā
inferna Chriſtū to-
tum cum ſuis benefi-
ciis apprehendit.
Quod autem in no-
bis infernum, in
Chriſto abſolutum
& perfectum eſt.
Denique ſi vel mini-
mam veræ fidei ſcin-
tillam habeo, certus
& ſecurus ſum, quia
dona Dei ſunt ſine
penitentiâ.

l'ind. Chriſt. Theol.
l. 1. c. 24.

reçu une fois la foy ſalutaire & juſtifiante, ne la perd jamais. Qui SEMEL accepit fidē ſalviſicam nunquam eam amiſſit vel abſciſit. C'eſt donc la foy juſtifiante qui demeure dans leur vray fidelle, lors qu'il commet un adultere ou un homicide, & qu'ils doivent pretendre eſtre demeurée dans l'inceſtueux de Corinthé. Or cette foy juſtifiante, petite, foible, languiſſante, pourvu qu'elle ſoit vraie, aſſure toujours la poſſeſſion de Dieu, l'habitation du ſaint Eſprit, & le ſalut éternel à celui qui l'a. Quelque petite & d-bile, dit Calvin, que ſoit la foy aux élus (ce qui comprend, ſelon eux, tous les vrais fidelles) néanmoins l'Eſprit de Dieu leur eſt arrhe & gage infaillible de leur adoption: ou comme il l'a traduit en latin. *Quantumvis exigua ſit in electis fides, tamen ſpiritus Dei certa illis arrha eſt ac ſigillum ſuæ adoptionis.* Et en un autre endroit: *Dès quela moindre goutte de la foy qui ſe puiſſe imaginer eſt miſe en noſtre ame, incontinent nous commençons de contempler la face de Dieu, benigne & propice envers nous, d'un regard ſi indubitable, que nous ſçavons bien qu'il n'y a nulle tromperie.* Et un peu plus bas: *Sinous avons la moindre étincelle du monde de la lumière de Dieu qui nous découvre ſa miſericorde, nous en ſommes ſuffiſamment illuminez pour avoir ferme aſſurance.*

Les diſciples ont ſuivi le maître. La foy, quoy qu'inſirme, dit Scarpus, s'approprie Jeſus-Chriſt tout entier, avec ſes bienfaits & ſes grâces; & ce qui eſt inſirme en nous eſt accompli & parfait en Jeſus-Chriſt. Et ainſi pourvu que j'aye la moindre étincelle de la vraye foy, je puis eſtre certain & aſſuré de mon ſalat, parce que les dons de Dieu ſont ſans repentance.

Et ce qui eſt encore plus merveilleux, cette petite étincelle de la vraie foy rend ceux qui l'ont auſſi juſtes de cette ſorte de juſtice qui ſeule donne droit au ciel, que l'eſtoit la ſainte Vierge pendant cette vie. Car on a déjà fait voir que c'eſt une des conſequences neceſſaires de leur juſtification par le moyen de cette foy. *Æqualitas juſtificationis eſt qua Chriſti juſtitia per fidem apprehenſa omnibus à Deo æqualiter imputatur; etiamſi aliorum fides robuſtior, aliorum imbecillior eſt.* Un adultere donc & un homicide, ce qui fait horreur ſeulement à prononcer, eſt auſſi juſte de la juſtice Evangelique avec un grain de cette foy, que la ſainte Vierge l'eſtoit en ce monde, & auſſi à couvert de la malediction de Dieu.

Il eſt de plus conſtant parmi eux que toute foy juſtifiante, grande ou petite, forte ou foible, eſt inſeparable de la

charité, comme j'en ay déjà dittant de fois; & que celui qui CHAP. II.
l'a est enfant de Dieu, qu'il ne peche point, & qu'il se conserve pur comme Iesus-Christ est pur. Et par consequent il faut que tout cela se puisse dire de ce vray fidelle qui s'abandonne à l'impureté, ou qui souille ses mains du sang de son frere. Et tous ces beaux diminutifs, de *petite semence, de petit feu, de nouvel homme qui paroist comme mort & enseveli*, n'empêcheront point qu'on ne tire ces conséquences horribles, tant qu'ils demeureront attachez à cette erreur pernicieuse, que la vraie foy justifiante, & qui rend enfant de Dieu, peut subsister avec ces crimes.

De plus selon leur doctrine il ne sert de rien de considerer à l'égard de la justification ce qui est ou n'est pas dans l'homme, & encore moins ce qui y demeure ou n'y demeure pas quand il tombe dans de grands pechez; mais il s'agit uniquement de sçavoir quel il est, selon eux, au regard de Dieu, c'est à dire, si Dieu le repete juste par l'imputation de la justice de son Fils, ou s'il le repete pecheur, comme estant dépouillé de cette justice. Car quoiqu'ils ne nient pas que les fidelles ne soient sanctifiez par les graces que Dieu répand dans leurs ames, & qu'ils parlent quelquefois de cette sanctification d'une maniere magnifique, ils croient néanmoins que tout cela est tellement souillé & impur, même dans les plus grands Saints, que Dieu n'y peut avoir aucun égard pour justifier les fidelles; de sorte qu'il faut qu'ils le soient uniquement par l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST. Et par consequent, il ne leur sert de rien, pour diminuer l'indignation qu'on doit avoir de ce paradoxe abominable; *Que le Juste demeure juste estant souillé par les plus grands crimes*, de diminuer de paroles ce qu'ils disent demeurer dans ce Juste tombé, del'appeller *une petite semence, un petit feu, un reste de foy abatuë & languissante, & de dire que le nouvel homme y est comme mort & enseveli*; puisque tout cela n'empêche pas que pour ce qui est de la veritable justification Evangelique, qui seule luy donne droit au royaume de Dieu selon leurs principes, il ne soit aussi juste qu'il l'estoit avant sa chute, & même autant que les Apôtres. Car comme nous avons déjà dit, tous les Justes, selon eux, sont également couverts de la justice de JESUS-CHRIST: ce qui est la seule maniere dont saint Paul a cru à ce qu'ils disent, que les hommes pouvoient estre justifiez devant Dieu.

CHAP. II.

Et delà il s'ensuit aussi que ce n'est encore qu'un jeu de paroles pour tromper les simples, quand ils disent que le vray fidelle ne déchet pas totalement de la grace de Dieu en quelques pechez qu'il tombe. Ce *totalement* n'a point de sens dans leur doctrine. Car ils disent qu'un homme est dans la grace de Dieu, quand il est couvert de la justice de JESUS-CHRIST qui luy est imputée. Or comme nous venons de voir; *Cette justice est également imputée à tous les justifiez.* Et par conséquent nul ne peut décheoir à demy de la grace de Dieu, & il faut qu'il y demeure totalement, ou qu'il en déchee totalement. Aussi avons-nous déjà vu que Chamier declare nettement au nom de toute sa secte; *qu'ils ne croient pas qu'aucun homme, que Dieu a une fois reçu en sa grace, déchee de cette grace par quelque peché que ce soit, & quelque grand qu'il puisse estre.* *NEGAMUS ullo peccato quantumvis gravissimo quemquam receptum in gratiam à Deo excidere à gratia.* Il n'y a point là de totaliter ny de prorsus, de totalement ny d'entièrement; non plus que dans la réponse que les Deputez des Eglises d'Angleterre firent à une proposition des Remonstrans qu'on examina au Synode de Dordrecht. Cette proposition estoit: *Quoties grace carnis peccatum admittitur, toties status justificationis & adoptionis amittitur.* Autant de fois que l'on commet quelque grief peché de la chair, l'estat de justification & d'adoption se perd: à quoy il fut répondu par ces Deputez de l'Eglise d'Angleterre: *Non posse hominem ullo pacto actus divinos rescindere, quales sunt justificatio & adoptio ex beneplacito Dei emanantes: QUE l'homme ne peut en aucune sorte annuler les actes divins, tels que sont la justification & l'adoption qui procedent du bon plaisir de Dieu.* Ils pretendent donc contre les Remonstrans, qui sont revenus sur ce point à la doctrine des Catholiques, que l'homme ne scauroit faire par aucun crime, qu'ayant esté une fois justifié, Dieu ne le regarde toujours comme étant juste & enfant de Dieu.

Sur le 5. point de doctrine Can. 4. 5. 6.

Aussi a-ce esté le resultat de ce Synode, qui a defini ce point par l'avis de tous les Deputez des Eglises Calviniennes, comme nous l'avons déjà fait voir: *Qu'il peut arriver, & qu'il arrive assez souvent, que les fidelles soient emportez en des pechez énormes; mais que ce n'est jamais jusques à décheoir de la grace d'adoption, & de l'estat de la justification. SED NON usque eo, ut gratia adoptionis & statu justificationis excidant.*

CHAPITRE III.

Refutation du troisième Artifice, qui consiste en des équivoques, & en des manieres de parler, qui estant en apparence contraires à leurs dogmes, font qu'on ne les croit pas aussi detestables qu'ils sont.

LE troisième Artifice est d'employer des équivoques, & même des choses qui paroissent contraires à leurs principes, pour adoucir un peu ce qui choque dans leurs dogmes les premières notions de la piété. C'est ce que fait Rivet se voyant pressé par Grotius. Il se plaint qu'il les veut rendre odieux, qu'il dissimule leurs distinctions & leurs modifications, & qu'il ne réplique point à ce qu'il avoit répondu à cette objection. *Quod qui labitur in scelera & flagitia, si verè fuit regenitus & justificatus, à Dei favore non excidat, aut damnationem non incurrat.* Nous avons montré, dit-il, qu'ils déchéent de la grace de Dieu, si nous considérons leurs demerites, & que ceux qui commettent ces crimes sont dignes de la damnation, tant qu'ils demeurent en cet estat, & qu'ils ne seroient pas sauvez s'ils y mourroient; mais que Dieu ne permettra pas qu'ils y meurent.

OSTENDIMUS excidere si demeritum spectemus; qui talia faciunt etiam quandiu in illo statu manent, damnabiles esse, nec servatum iri si in illo moriantur: Sed Deum id non passurum. L'équivoque en est assez fine, & beaucoup de gens y seroient trompez. Car qui ne croiroit qu'il a voulu dire par là que ces fidelles qui commettent des pechez énormes déchéent de la grace de Dieu à cause de leur demerite, mais que Dieu en suite les relève? C'est ce que cela signifieroit dans le livre d'un Catholique. Mais comment auroit-il ce sens dans celui d'un des plus zelez partisans du Synode de Dordrecht, où l'on a décidé que les vrais fidelles ne déchéent point pour ces sortes de crimes de la grace d'adoption, & de l'estat de la justice? *Non excidunt à gratia adoptionis & statu justificationis.* Car ce seroit directement le contraire, si l'on prenoit ces paroles; *Ostendimus excidere, si demeritum spectemus*, dans leur sens littéral & naturel. Il faut donc que Rivet leur ait voulu donner quelque sens mystérieux, qui ne pût estre

*Inexam Animadv.
Grotii Art. de des-
crim peccat.*

On n'examinera point icy ce qu'il semble supposer, que ce juste seroit damné, s'il mourroit en cet estat. Cela merite une reflexion particuliere, que nous réservons à un autre chapitre.

CHAP. III.

*Animadu. in Notat.
Gren.*

bien entendu que par ceux qui savent tous leurs sentimens. Aussi est-il certain qu'il a voulu dire seulement que l'on devoit regarder ces élus comme déchus de la grace de Dieu, si l'on s'arrestoit à considerer leurs démerites, quoy qu'en effet ils n'en soient nullement déchus. Et c'est aussi ce qu'il avoit exprimé plus clairement dans son premier écrit contre Grotius. Car après avoir loué cette parole des Deputez d'Angleterre : *Que l'homme ne peut pas aneantir les actes de Dieu, tels que sont l'adoption & la justification*, il ajoute : *La question n'est pas de savoir ce que merite le pecheur, mais quelle est la constance de Dieu envers ceux qu'il a declarez justes & qu'il a adoptez pour estre ses enfans. Si nous regardons le sujet en soy, il peut sans doute déchoir de cet estat, & souvent il le merite. Mais si nous regardons Dieu, ses dons & sa vocation sont sans repentance.*

Surquoy on peut faire deux reflexions. La 1. Que l'on prouvera de la même sorte qu'un vray fidelle ne peut jamais perdre aucun degré de vertu & de sainteté, & que ceux qui tombent dans les crimes, demeurent non seulement aussi justes, mais encore aussi purs & aussi saints qu'ils estoient auparavant. Car si de ce que dit saint Paul, que les dons & la vocation de Dieu ne sont point suivis de repentir, il s'ensuit que lors qu'un homme a esté une fois justifié, il l'est toute sa vie; pourquoy ne s'ensuivra-t-il pas aussi, qu'ayant esté élevé à un certain degré de vertu & de pieté, Dieu ne permettra point qu'il en déchée, puisque la sanctification & l'infusion des vertus est, selon eux-mêmes, un don de Dieu, & encore plus grand que la simple remission des pechez?

La seconde reflexion est, que c'est moins que rien de dire d'un vray fidelle qu'il décheroit de la grace de Dieu par un adultere ou un homicide, si Dieu avoit égard à son démerite; puisque dans leurs principes, ils pourroient dire la même chose d'un mensonge officieux, d'un ris immodéré, du peché qu'ils disent se rencontrer dans l'acte même de l'amour de Dieu. Car croyant, comme ils sont, que tous les pechez sont mortels par leur nature, & meritent la damnation, & que sans la misericorde de Dieu qui les pardonne aux fidelles, ils damneraient en effet tous ceux qui les commettent; dire de la plus horrible impureté commise par un fidelle, qu'elle le feroit déchoir de la grace, si Dieu n'avoit plus d'égard à sa misericorde qu'à son démerite, ce n'est pas en donner plus d'horreur

l'horreur que d'un mensonge tres-leger, dont ils doivent dire la même chose, selon les maximes bizarres de leur nouvelle Theologie. Et c'est aussi ce que les Contremontrans ont eu soin de faire dans la Conference de la Haye. Car ayant esté obligez d'avouer que les fidelles tombent dans des pechez énormes qui leur feroient perdre le salut sans le regret qu'ils en ont (ce que nous examinerons dans les Chapitres suivans) ils n'ont pas manqué d'ajouter, pour ne pas trop effrayer leurs vrais fidelles: *Que le salut se perd de la même sorte par les moindres petits pechez.* D'où ils ont voulu qu'ils conclussent, qu'ils n'ont pas plus à craindre la damnation pour les pechez les plus horribles que pour les plus legers; les uns & les autres meritant d'eux-mêmes de faire perdre le salut, mais ny les uns ny les autres ne le pouvant jamais faire perdre à ceux qui ont esté une fois justifiez.

Mais on ne peut desirer un exemple plus remarquable de ces manieres de parler que les Calvinistes emploient pour déguiser leur doctrine, que ce qui se lit dans les avis des Deputez d'Angleterre au Synode de Dordrecht sur le cinquième point de doctrine des Arminiens. Ils commencent par expliquer la part que peuvent avoir à quelques dons surnaturels ceux qui ne sont point du nombre des predestinez. Ils avouent qu'ils peuvent estre éclairez de Dieu, & par cette illumination divine embrasser la verité de ce qu'il a revelé dans sa parole. *Que cette foy peut produire en eux quelque changement dans les mouvemens de leur cœur, & quelque correction dans leurs mœurs; & que c'est ce qui fait que l'Eglise les regarde comme s'ils estoient fidelles, justifiez & sanctifiez;* mais que cependant, *ils n'arrivent jamais jusques à l'état de l'adoption & de la justification; & qu'ainsi on ne peut conclure de l'apostasie de ces gens-là, que les Saints, c'est à dire ceux qui ont esté justifiez & sanctifiez, puissent tomber dans l'apostasie.*

Ils enseignent pour ce qui est des élus: *Que Dieu ne manque jamais de leur donner dans le temps qu'il a destiné, la foy justifiante, & la grace de la regeneration, par laquelle ils sont transferez de l'état de la colere de Dieu, en l'état de l'adoption & du salut.*

Ils reconnoissent ensuite, ce qui peut tromper les simples & leur faire croire que leur doctrine n'est pas differente de celle des Catholiques: *Que les regeneratez & justifiez tombent quel-*

Collat. Mag. pag. 372. Hoc includit hæc doctrina, quum vere fideles aliquando ex infirmitate quidem in peccata labantur, quæ quonque secundum extremum adu aliquando gravia sunt, quibus & salus (quæ etiam ob minimum peccatum amittitur juxta legē Deuterion. 16. 17.) amitti possit, nisi eum verè illos pernitent, tamen illos salute non esse privandos.

THESES I.

THESES II.

THESES III.
THESES IV.
Non electi hucusq[ue] progressi ad statum tamen adoptionis & justificationis nunquam perveniunt: ac proinde ex hor[um] apostasia perpetua deducitur sanctorum apostasia.

THESES I.

THESES III.

quelques fois par leur faute en des crimes atroces, qui leur font encourir l'indignation de Dieu, qui attirent sur eux sa condamnation, & qui leur font perdre l'aptitude présente d'entrer dans le royaume du ciel. Ne semble-t-il pas qu'ils avouent par là ce que les Catholiques enseignent, que les justifiez qui commettent des pechez mortels décheent de l'estat de la justification & de la grace?

THESIS IV.

On ditait aussi que c'est leur pensée lorsqu'ils ajoutent: Que l'ordonnance immuable de Dieu est, que le fidelle qui s'égare de la voie retourne au chemin de la foy & de la repentance, avant qu'il puisse estre amené au but de la vie, qui est le royaume du ciel.

THESIS V.

Ils continuent à brouiller leurs sentimens dans la proposition suivante, où ils disent: Que ce fidelle qui merite d'estre condamné par l'énormité de son peché, doit estre absous par le merite de Jesus-Christ, & par un Arrest irrevocable de Dieu, mais qu'il ne sera actuellement absous que quand il en aura obtenu le pardon par le renouvellement de sa foy & par la penitence. Tout cela peut avoir un tres-bon sens dans le livre d'un Catholique, pourvu qu'on le restreignist aux seuls élus, & qu'on ne l'étendist pas generalement à tous les justifiez.

Mais voyez ce qui découvre tout le mystere, & qui fait voir que ces manieres de parler qui peuvent éblouir les simples, n'empêchent pas que ces Theologiens qui faisoient une partie confidetable du Synode de Dordrecht, n'ayent esté aussi bien que tous les autres tres-attachez à ce qui y a esté décidé: Qu'en quelques pechez énormes que tombent les vrais fidelles, ils ne décheent point de la grace de l'adoption & de l'estat de la justification. Car enfin après toutes ces preparations pour adoucir un peu la dureté de ce dogme, qu'un fidelle demeure en estat de grace, & ne cesse point d'estre enfant de Dieu en commettant un homicide, un adultere ou quelque autre semblable crime, ils l'enseignent expressement par ces paroles suivantes de leur 6. proposition.

THESIS VI. In illo interstitio, quod est inter contritum ex gravi peccato reatum, & fidei ac penitentiae actum renovationem, jus ad regnum eorum non tollitur, justificatio universalis non irrita redditur, status adoptionis manet.

Dans cet intervalle de temps qui suit la chute d'un fidelle dans quelque peché énorme, & qui precede sa penitence, le droit qu'il a d'entrer dans le royaume du ciel n'est pas perdu, & la justification n'est pas universellement abolie. L'estat de l'adoption demeure ferme & immobile, & la semence de la regeneration, comme aussi tous les dons fondamentaux, sans lesquels l'estat de l'homme justifié ne peut subsister, sont conservez en leur entier par la garde du saint Esprit.

Et ils déclarent en expliquant cette proposition, que ce qu'ils entendent par ces dons fondamentaux sans lesquels la vie spirituelle de l'ame & l'estat de la justification ne peuvent subsister, ne sont autre chose que les dons de la foy vive & de la charité. Car la preuve qu'ils apportent pour monstrez que ces dons fondamentaux sont conservez en leur entier dans les plus grandes chutes des vrais fideles, est, *Que le même S. Esprit, qui a mis dans leur cœur la semence de la regeneration, imprime dans cette semence une vertu celeste & incorruptible, & la garde & entretient continuellement. Or tant que cette semence de vie demeure en eux, il est, disent-ils, entierement impossible, que les dons de la foy vive & de la charité y soient entierement éteints.*

Et c'est ce qu'ils soutiennent encore par cette autre proposition qui est la septième. *De ce que les regenez ne décheent point totalement de la foy, de la sainteté, & de l'adoption, cela ne vient point d'eux ny de leur propre volonté, mais d'un particulier amour de Dieu envers eux, de son operation divine, de l'intercession & de la garde de Jesus-Christ.*

Ils parlent des regenez qui tombent par leur faute dans des pechez atroces, comme il paroist par la proposition 3. & par là ils aneantissent tous ces grands mots de cette 3. proposition, qu'ils encourent par ces pechez l'indignation de Dieu leur Pere, & qu'ils attirent la condamnation sur eux : *hisce peccatis indignationem Dei paternam incurrunt, & reatum damnabilem contrahunt.* Car tout cela ne marque pas si nous les en croyons, qu'ils tombent effectivement en un estat de condamnation & de disgrâce de Dieu, mais seulement qu'ils y tomberoient si Dieu les traitoit selon ce que merite l'énormité de leurs pechez. Et ils veulent en même temps, que par l'indulgence qu'il a pour eux, il les laisse toujours nonobstant ces crimes en estat de grace, de justice & de sainteté. C'est ce que ces Theologiens Anglois déclarent manifestement en expliquant cette 7. proposition.

Il est certain, disent-ils, que si Dieu vouloit agir avec nous à la rigueur, il pourroit tres-justement à cause de nostre ingratitude & de nostre rebellion, retirer de nous sa faveur paternelle, & nous ôter les dons de sa grace salutaire. Mais puisque, selon le sentiment de l'Ecole, le péché n'ôte pas la grace comme une cause efficiente, mais seulement en ce qu'il nous fait meriter d'en être privé, si on ne prouve que Dieu traite ses enfans selon que le meritent leurs man-

CHAP. III.

immobilis, & custodiens Spiritu sancto semen regenerationis una cum omnibus fundamentalibus donis, sine quibus hominis regenerati status non consistit, facta relictâ conservatur. Ibid. Hoc clare inde patet, quod idem Spiritus sanctus qui semen regenerationis cordibus renatorum infundit, eidem semini vim imprimi celestem, & incorruptibilem, eandemque perpetuo foret & custodit,.... Manente in his hoc vitæ semine, vivæ fidei & charitatis dona profusæ exingui, est plane impossibile.

¶ THESES VII. Quod renati profus non excidunt à hīs, sanctitate & adoptione, minime oriuntur ex ipsius aut ipsorum voluntate, sed ex speciali Dei amore, divina operatione, Christianique intercessionis & custodia.

Certum est, si Deus stricto jure nobiscum agere vellet, posse cum iustissime paternum suum favorem, gratieque salutaria dona nobis ob ingratitude & proterviam nostram subducere. Sed cum ex ipsius scholæ decreto peccatum non

CHAP. III.

tollat gratiam effe-
ctive, sed demerito-
ne, nisi evincatur.
Deum cum suis age-
re secundum mala
eorum merita, haud
consequitur ex ad-
missionis atrocis ali-
cujus peccati fidem
eos amittere aut ju-
stificationis & adop-
tionis statu excide-
re. Nam quod no-
strum merito malo
juste fieri posset, id
boni Dei misericor-
dia, & Christi inter-
cessionis, ac Spiritus
sancti operatione no-
nunc impeditur.

*maises œuvres, il ne s'ensuivra pas que pour avoir commis quel-
que grand peché ils perdent la foy, ou qu'ils laissent d'estre justifi-
fiez & adoptez, parce que la misericorde de nostre bon Dieu, l'in-
tercession de Christ, & l'operation du S. Esprit, empêche que ce qui
se pourroit justement faire à cause de nos demerites, ne se fasse.*

Voilà donc à quoy se réduit l'effroy qu'ils sembloient d'a-
bord avoir voulu donner aux vrais fidelles qui tombent en de
grands pechez, en leur representant qu'ils encourent par là
l'indignation de Dieu, & qu'ils contractent un engagement à
la damnation, *reatum damnabilem*. Ils donnent bon ordre ensui-
te qu'ils n'en soient pas troublez, & qu'ils ne s'en tiennent pas
moins assurez du paradis. Ils leur font entendre que tout ce-
la ne regarde que ce que ces crimes meritent d'eux-mêmes,
& ce qui leur arriveroit si Dieu avoit resolu de les traiter à la
rigueur; mais qu'ils sont certains du contraire, & qu'ainsi ils
n'ont rien à craindre: Qu'il leur suffit de s'estre une fois assu-
rez de leur justification, pour avoir une entiere certitude, que
Dieu ne les traitera point selon que le meritent leurs mauvai-
ses œuvres, & qu'ainsi quelques pechez qu'ils commettent,
adultere, inceste, homicide, idolatrie, ils ne leur feront point
perdre la grace de Dieu, ny décheoir de l'estat de la justifica-
tion & de l'adoption, non qu'ils ne meritent d'en décheoir,
mais parce que la misericorde de Dieu, l'intercession de JESUS-
CHRIST, & l'operation du saint Esprit empêchent que ces
crimes n'ayent leur effet naturel dans l'ame des vrais fidelles,
qui est d'en chasser l'esprit de Dieu, & de la remettre sous la
puissance du Demon: Qu'ainsi ce que l'Ecriture dit générale-
ment que ceux qui commettent ces œuvres d'iniquité sont
ensans du Diable se doit entendre de tous les hommes à l'ex-
ception des justifiez, dont le privilege particulier est de les pou-
voir commettre; sans cesser d'estre ensans de Dieu par la grace
de l'adoption & le don de la charité qui demeurent en eux en
quelques desordres qu'ils tombent.

Vit-on jamais une pareille illusion, & ceux qui se laissant é-
bloûir par des artifices si grossiers n'ont pas l'horreur qu'ils de-
vroient avoir d'une si méchante doctrine, doivent-ils pas crain-
dre qu'en punition d'avoir abandonné l'Eglise, qui est la mai-
son de la verité, Dieu leur ait envoyé, comme dit S. Paul, une
efficace d'erreur qui les fait croire au mensonge ?

CHAPITRE IV.

Refutation du quatrième artifice qui comprend deux propositions dont quelques Calvinistes essayent de couvrir la fausseté de leur doctrine, quoy qu'elles soient manifestement contraires à leurs principes, touchant la justification.

Examen de la première: Que le fidelle qui tombe en de grands pechez est justifié quant à sa personne, & non quant à ces pechez.

LE quatrième artifice des Calvinistes pour rendre leur doctrine moins odieuse ; est d'avoir que les justes qui tombent en de grands crimes, sont justifiés, quant à leur personne, & non quant à ces pechez ; & qu'ils seroient damnez s'ils mouroient avant que d'en avoir fait penitence ; par où il semble qu'ils se rapprochent du sentiment des Catholiques.

Nous avons déjà vu que c'est par là que River tâche d'éluider les reproches que Grotius leur avoit faits de cette étrange opinion: Que les actions les plus infames ne font point perdre la grace de Dieu, ny encourir la damnation à ceux qui ont esté une fois justifiés. Nous avons montré, dit-il, que ceux qui commettent ces crimes sont dignes de la damnation, tant qu'ils demeurent dans cet estat, & qu'ils ne seroient pas sauvez, s'ils y mouroient, mais que Dieu ne permettra pas qu'ils y meurent. Et il est vray qu'il l'avoit dit dans ses premières Notes contre le même Grotius, & qu'il avoit cité sur ce sujet ce que nous venons de rapporter des deputez d'Angleterre au Synode de Dordrecht, qui apparemment avoient pris cette réponse d'un zélé Calviniste de leur nation, nommé Robert Abbot, Evêque de Sarisbury. Car ce Theologien ayant entrepris de refuter la dissertation d'un nommé Tomson contre cette opinion fanatique de la justice inamissible, il se fauve de la même sorte de l'exemple de David, que Tomson soutenoit n'avoir pu estre juste & en estat de grace dans tout le temps qui se passa entre son homicide & sa penitence. *David estoit homicide, disoit Tomson. Or, selon S. Jean, tout homicide demeure en la mort, & n'a point en soy la vie éternelle. Donc David en ce temps là n'estoit pas justifié. Il est vray,* répond Robert, *que David demeura dans la mort; c'est à dire, dans un estat qui le rendoit digne d'estre condamné à la*

*Examen Arimadi.
Grotius. In art. de
discrim. peccat.*

*Robert. in Tomsoni.
De. iv. cap. 12. Veris-
simum est manifeste
Davidem in morte,
id est, in statu mor-
tis, quo usque manet
in homicidio ; nec
habuisse vitam eter-
nam in se manentem.*

CHAP. IV.

quia fides per quam
manet in nobis vita
et in virtutem de a-
ctum integritas, &
excidisse quidē à ju-
stificatione, quoad
fructum, non quoad
rem, privandū quo-
que reipsa, nisi quod
coelestis regeneratio-
ne conservatus & fi-
deli penitentia re-
stitutus est.

*mort, tant qu'il demeura dans son peché d'homicide, & qu'il n'a-
voit pas en luy la vie éternelle, parce qu'il avoit brisé la vertu &
l'acte de la foy, par laquelle la vie éternelle demeure en nous, &
qu'il estoit déchu de la justification, quant au fruit, & non quant à
la chose, de laquelle il auroit aussi esté privé, s'il n'avoit esté con-
servé par la naissance celeste & rétabli par la penitence.*

Et dans le chap. 24. s'estant encore objecté cet argument
de Tomson. Dieu ne remet point les pechez à ceux qui ne s'en re-
pentent pas. Or David a esté près d'un an, sans se repentir de son
adultere. Donc pendant tout ce temps-là ce peché ne luy estoit pas
remis. Donc il n'estoit pas alors justifié. Il répond en demeurant
d'accord : *Que David n'estoit pas justifié, quant à ce peché là,
quoy qu'absolument parlant il fust justifié, quant à sa personne;
mais qu'il seroit même déchu de cette justification quant à sa per-
sonne, s'il n'avoit esté dans la suite justifié de ce peché.* BENE
VERO: non secundum hoc peccatum justificatus, & tamen simpliciter,
quoad personam justificatus, futurus tamen ab hac justificatione reci-
divus, nisi ab hoc quoque peccato justificatus.

Il faut qu'un Calviniste qui parle ainsi se trouve bien pres-
sé par la force de la verité, puisqu'elle l'oblige de se jeter
dans des absurditez qui ne sont pas seulement ridicules en
elles-mêmes, mais qui ruinent manifestement les principaux
dogmes de sa secte, touchant cette même justification qu'il a
dessein de soutenir.

Car cette réponse enferme deux choses. La première, que
David ayant commis un adultere & un homicide, est demeu-
ré justifié, absolument parlant, parce qu'il l'estoit quant à sa
personne, quoy qu'il ne le fust pas quant à ces deux crimes,
pendant tout le temps qu'il a esté sans en faire penitence.

La seconde, que cette justification quant à la personne,
ne l'auroit pas empêché d'estre damné, s'il fust mort en cet
estat avant sa penitence; ce que Rivet avouë aussi, comme
nous avons déjà vu.

Or il n'y a rien de plus contraire à la nouvelle foy des Egli-
ses prétendues reformées, que ces deux propositions.

Car pour la première, quel avenglement de ne pas voir
qu'il faudroit qu'elles eussent renoncé à tout ce qu'elles ont
enseigné jusques icy, touchant la justification du pecheur,
par la justice imputée, pour demeurer d'accord qu'un hom-
me puisse estre justifié quant à sa personne, & ne l'estre pas

au regard de quelques crimes qu'il auroit commis?

Il ne faut que leur remettre devant les yeux ce qu'ils disent de cette justification pour les faire rougir d'une contradiction si manifeste. De peur de choper dès le premier pas, dit Calvin, il nous faut premierement expliquer ces locutions, estre justifié devant Dieu, & justifié par foy ou par les œuvres. Celuy-là est dit estre justifié devant Dieu, qui est réputé juste devant le jugement de Dieu, & estre agreable pour sa justice. Car comme l'iniquité est abominable à Dieu, aussi le pecheur ne peut trouver grace devant sa face, entant qu'il est pecheur, & pendant qu'il est tenu pour tel. Pourtant par tout où il y a peché, là se declare l'ire & la vengeance. Celuy donc est justifié qui n'est point estimé comme pecheur, mais comme juste En cette maniere nous dirons l'homme estre justifié devant Dieu par ses œuvres, en la vie duquel il y aura une telle pureté & sainteté qu'elle meritera titre de justice au siege judicial de Dieu Au contraire celuy sera dit justifié par foy, lequel estant exclus de la justice des œuvres, apprehende par foy la justice de Iesus-Christ, de laquelle estant vestu, il paroist devant la face de Dieu, non pas comme pecheur, mais comme juste. Ainsi nous disons en somme que nostre justice devant Dieu est une acception par laquelle nous recevant en sa grace, il nous tient pour justes, & disons qu'elle consiste en la remission des pechez, & en ce que la justice de Iesus-Christ nous est imputée.

Tous les Calvinistes ont embrassé constamment cette opinion de Calvin; & distinguant comme luy la justification de la sanctification, ils pretendent que la justification consiste uniquement, en ce que Dieu n'impute pas les pechez à ceux qui sont vrayment pecheurs en eux-mêmes, parce qu'il les regarde comme revestus de la justice de JESUS-CHRIST. Et c'est ce qui leur fait dire dans leur Confession de foy, n. 14. Nous croyons QUE TOUTE NOSTRE JUSTICE EST FONDÉE EN LA REMISSION DE NOS PECHÉZ, comme aussi c'est toute nostre felicité, selon ce que dit David. Parquoy nous rejettons tous autres moyens de nous pouvoir justifier devant Dieu. Et sans presumer de nulles vertus ny merites, nous nous tenons simplement à l'obeyssance de Iesus-Christ, laquelle nous est allouée, tant pour couvrir tous nos vices, que pour nous faire trouver faveur devant Dieu.

Et il faut de plus remarquer que le fondement de cette opinion est que l'observation de la loy ne peut faire que personne soit réputé juste devant Dieu, si elle n'est entiere & par-

Enst. liv. 3. ch. 11.
n. 2.

faite. Car Dieu, dit Calvin, n'a point promis de loyer de vie à quelques certaines œuvres, mais prononce simplement: *Qui fera le contenu de la loy vivra*, mettant à l'opposite malediction notable contre tous ceux qui auront défailly EN UN SEUL POINT. En quoy l'erreur commune touchant la justice partielle est assez refutée, puis-que Dieu n'admet nulle justice, sinon l'observation entiere de sa loy. D'où ils concluent, qu'afin que nous soyons justifiez devant Dieu, il faut que la justice de Christ, qui a esté tres-parfaite, nous soit tellement imputée, qu'elle couvre tous nos pechez; parce que tous ceux, comme dit encore Calvin au même lieu, auxquels Dieu veut imputer les pechez, luy sont ennemis. D'où il s'ensuit qu'il faut que TOUS PECHER soient convertis & remis, avant qu'il regarde à une seule œuvre de nous. Et c'est de là que Chamier semble avoir pris ce qu'il dit dans son 3. Tom. livre 22. ch. 9. n. 32. *Dilectio Dei opponitur odio. Odium Dei est propter reatum peccati. Itaque quamdiu reus est homo peccati, tamdiu odio haberi oportet à Deo. . . . Nemo est autem non reus peccati, nisi condonetur ei remittaturque peccatum, id est justificetur.*

Un peu de sens commun suffit pour conclure de tout cela, qu'il n'y eut jamais de contradiction plus grossiere que celle qui est enfermée dans la premiere proposition de ce fameux Calviniste d'Angleterre Robert de Sarisbury, qui est que David ayant commis un adultere & un homicide, ne laissoit pas d'estre justifié absolument parlant, avant même qu'il en eust fait penitence, parce qu'il l'estoit quant à sa personne, quoy qu'il ne le fust pas encore quant à ces deux crimes. *Non secundum hæc peccata justificatus, & tamen simpliciter quoad personam justificatus.* Car ou il a eu dessein d'avouer que Dieu a imputé ces pechez à David dans tout le temps qu'il ne s'en repentoit pas; ou il n'a voulu que se cacher, en croyant toujours que Dieu ne les luy imputoit point. S'il a cru le dernier, c'est contre ses propres principes qu'il dit que David n'estoit pas justifié quant à ces pechez là. Car la justification, selon leur Theologie, ne consistant que dans la non imputation du peché, comment David n'auroit-il pas esté justifié quant à ces pechez là, si pendant ce temps-là Dieu ne les luy imputoit pas? Que s'il a voulu dire le premier, & qu'il ait avoué de bonne foy que Dieu a imputé à David son adultere & son homicide, pendant tout le temps qu'il a differé d'en faire penitence, quelle

quelle extravagance de soutenir que nonobstant cela absolument parlant, il estoit justifié quant à sa personne, *simpliciter quoad personam justificatus*; puisque dans la Theologie des Calvinistes, nul homme ne sçauroit estre justifié que parce qu'aucun de ses pechez ne luy est imputé, un seul que Dieu imputeroit suffisant pour empescher qu'il ne pult estre considéré comme juste, en quoy consiste, selon eux, toute la justification?

On dira, peut-estre que cette contradiction est visible, mais que c'est la faute de cet Anglois de s'y estre engagé, & qu'on ne doit pas en prendre sujet d'insulter à tous les Theologiens de sa secte. J'en demeure d'accord, & je leur promets de bon cœur de ne les point pousser sur cette réponse, pourvu qu'ils en trouvent une meilleure. Mais c'est dont je les défie. Car il est tres-aisé de leur faire voir qu'ils ne sçauroient quitter le chemin par où leur confrere avoit voulu se sauver, sans se jeter dans de plus horribles precipices.

Car voulant que David n'ait jamais cessé d'estre juste, ils n'ont qu'à choisir l'une ou l'autre de ces deux extremités; ou que Dieu luy imputoit son adultere & son homicide, avant qu'il s'en repentist, ou qu'il ne les luy imputoit pas. Robert de Sarisbery ne s'estoit resolu à avouer le premier, que parce que l'autre luy avoit paru insoutenable, sur tout après ce qu'avoit écrit Tomson contre ceux qui s'estoient efforcez de le defendre, dont les raisons avoient fait tant d'horreur à Robert, tout zélé qu'il estoit pour la justice inamissible, que bien loin de se refoudre à soutenir une si grande absurdité, il l'avoit condamnée, & d'une maniere même tres-rude. *Jene m'amuseray pas*, dit-il, *à examiner ce que Tomson dit en deux chapitres pour refuter de certains Theologiens, qui pour répondre à l'argument de David, vouloient que son péché luy eust esté remis devant Dieu, avant même qu'il s'en repentist. Les réponses qu'il rapporte comme faites par ces personnes sont si mauvaises, que je ne puis trop admirer, qu'on ait pu salir le papier par un ancre si detestable. C'est un grand malheur quand la cause de la Religion est defendue par des Auteurs ignorans, qui la dépoüillant de ses avantages, l'exposent toute nue à la fureur de ses adversaires. Mais Tomson n'a pas du pour cela entreprendre une mauvaise cause, & s'efforcer, s'il eût pu, d'égorger la verité, que d'autres avoient trahie par leur ignorance.*

Robertus Sarisb. in
Tomsoni Diarr. cap.
25. & 26.

CHAP. V.

Il eust esté bon que ce Protestant, qui paroist d'ailleurs avoir de l'esprit, ne se fust pas laissé emporter à l'impetuosité de son zele. Car il est difficile de trouver un exemple plus remarquable de l'égarement que cause d'ordinaire la chaleur de l'imagination. Il reproche ridiculement à son adversaire, comme s'il l'avoit manifestement convaincu d'estre dans l'erreur, qu'il ne devoit pas s'engager dans une mauvaise cause, ny s'efforcer *d'égorger la verité*, que d'autres avoient trahie par leur ignorance : au lieu qu'on ne voit dans toute sa prétendue refutation, que de pitoyables chicaneries mêlées de falsifications, contre des raisons tres-solides.

Il traite encore avec plus d'insolence & plus d'outrage les partisans même de son erreur, parce que les réponses que Tomson en rapporte, ne luy plaisent pas ; au lieu qu'ils ont au moins cet avantage sur luy, qu'ils demeurent plus fermes dans les faux principes qui luy sont communs avec eux, & qu'ils ne tombent pas, comme luy, dans une contradiction visible. Car ils avoient bien vu, qu'en avouant que l'adultere de David luy estoit imputé avant sa penitence, ils se mettoient dans la necessité d'avouer aussi, qu'il n'estoit pas justifié pendant ce temps-là. Et c'est ce qui les avoit obligez d'apporter d'autres réponses, qui sont horribles en elles-mêmes, comme Robert de Sarisbury l'a bien jugé, mais qui sont pourtant des consequences si nécessaires de l'opinion des Calvinistes, que sans cela il est impossible qu'ils la défendent. C'est ce que je m'en vas faire voir dans les chapitres suivans.

CHAPITRE V.

Que c'est une consequence necessaire de la doctrine des Calvinistes, Que Dieu n'impute point les plus grands pechez aux fideles dans le temps même qu'ils ne s'en repentent pas ; mais que tout ce que quelques-uns d'eux ont trouvé de plus plausible pour appuyer une si grande erreur, est rejeté par d'autres.

POUR mieux comprendre de quoy il s'agit, voicy l'argument auquel les Calvinistes ont à répondre, que je leur propose de nouveau, afin qu'ils deliberent, s'ils aiment mieux y satisfaire par la voie de Robert de Sarisbury, qui enferme

une contradiction visible avec leur doctrine de la justification, CHAP. V.
ou par celle de ces écrivains Anglois, à qui ce Prelat Calviniste
reproche d'avoir trahi la verité par leur ignorance.

Mais il faut remarquer que j'argumente par leurs principes, & que toutes mes propositions en sont tirées.

La moindre infraction de la loy attirant sur l'homme la malédiction de Dieu, nul homme n'est justifié devant Dieu que celui à qui il remet gratuitement tous ses pechez, en luy imputant la justice de Christ. D'où ils s'ensuit que si un homme se trouve en tel estat, pendant un certain temps, que Dieu ne puisse luy remettre quelque peché, selon les regles de sa justice, qui nous ont esté manifestées dans les Ecritures, on ne peut pas dire de cet homme qu'il ait esté justifié pendant ce temps-là.

Or David, qui estoit juste avant que d'avoir commis adultere avec Bersabée, a esté pendant un certain temps en un tel estat que Dieu ne pouvoit luy remettre ce peché, selon les regles de sa justice, qui nous ont esté manifestées dans les Ecritures.

Donc on ne peut pas dire que David ait esté justifié pendant ce temps-là. Et par consequent il n'est pas vray, qu'il ne puisse jamais arriver qu'un homme qui a esté une fois justifié, déchée de l'estat de la justification.

Les Calvinistes ne sçauroient demeurer d'accord de cette consequence, qu'ils ne reconnoissent la fausseté du dogme impie que nous combattons; Qu'un homme qui a esté une fois justifié ne déchet jamais de cet estat. Il faut donc qu'ils la nient, & par consequent qu'ils nient aussi l'une ou l'autre des deux premieres propositions. Or ils ne sçauroient nier la majeure, parce qu'elle ne contient que le dogme fondamental de leur reformation; qui est que nous ne sommes justifiez, que parce que Dieu nous repete justes en nous remettant tous nos pechez en vuë de la justice de Christ. C'est donc la mineure qu'ils doivent nier; & voicy comme on la prouve.

David, après avoir commis son adultere, a esté un temps notable qu'il ne s'en est point repenti. Or tout homme, qui après avoir commis un grand crime, ne s'en repent point, est en un estat auquel Dieu ne peut luy remettre ce crime, selon les regles de sa justice, qui nous ont esté manifestées dans ses Ecritures. Donc David a esté pendant un certain temps en un

estat, auquel Dieu ne pouvoit, selon les regles de sa justice, luy remettre son adultere. Et par consequent il n'estoit pas justifié pendant ce temps-là.

La majeure de ce dernier syllogisme est certaine, par l'histoire sainte, qui nous apprend que David ne se repentit de son adultere, que lors qu'il en fut repris par le Ptophete Nathan, c'est à dire, neuf ou dix mois après l'avoir commis, puis que le fils qu'il avoit eu de cette conjonction criminelle estoit déjà né. C'est aussi ce que les Calvinistes sont obligez d'avouer; & nous voyons que Tringlandius, un des plus habiles & des plus ardens defenseurs du Concile de Dordrecht, non seulement demeure d'accord de cet assoupissement de David, & qu'il ne pensoit qu'à cachet son crime aux hommes, & non à se reconcilier avec Dieu. Mais c'est par là mesme qu'il prouve contre les Remonstrans, que David n'a pu se convertir à Dieu & se repentir de son peché par les seules forces de son libre arbitre; & qu'il a eu besoin d'une grace puissante qui ait formé dans sa volonté le mouvement de la penitence, qui luy a fait obtenir le pardon. C'est dans le livre intitulé, *Trina gratia*, où sous le nom del'Orthodoxe, il tâche de refuter tout ce que les Remonstrans avoient allegué dans ce Synode pour soutenir leurs opinions.

*Triglandii. Trina
gratia, p. 411.*

Les Remonstrans avoient dit sur ce sujet: *Qu'après que David eut commis son adultere, il ne paroist point qu'il en ait eu de la douleur, ny qu'il s'en soit repenti. Il ne songe, dirent-ils, qu'à cachet son peché devant les hommes. Mais il ne pense point à en faire penitence. Estant même averti par Bersabée qu'elle estoit grosse, ne reconnoist-il sa faute, pleure-t-il son peché, implore-t-il la misericorde de Dieu, tâche-t-il d'appaier sa colere? Rien moins. Il semble au contraire se fortifier contre tous les reproches de sa conscience.*

Que répond à cela Tringlandius? Nie-t-il que David ait esté en cet estat, qu'il ne pensoit point à se repentir de son peché? Non, il est contraint de l'avouer; & il en cherche seulement la cause. Il dit que ce n'est pas qu'il se roidist contre les reproches de sa conscience; mais que les reproches de sa conscience avoient esté comme emoulliez pour un temps. De sorte que son esprit estant offusqué par les nuages de sa passion, & par une espee de sommeil, il ne fit pas de reflexion à ce qui estoit de son devoir: *Potius stimuli conscientia in eo ad tempus stupefacti & obtusi fuisse videntur. Hinc*

ibid.

mente affectibus ac sopore isto obnubilata, non attendit id quod sui eras officii. Cela me suffit. Car il ne s'agit pas maintenant de sçavoir, d'où vient que David fut un temps considerable sans se repentir de son adultere; si c'estoit qu'il méprisoit les reproches de sa conscience, ou si c'estoit qu'elle ne luy en faisoit point alors. C'est assez que les Calvinistes avoient que David a esté un temps notable sans penser à ce qui estoit de son devoirs ne songeant qu'à cacher son crime, & non à en obtenir le pardon de Dieu.

Les Remonstrans avoient encore prouvé la même chose par le meurtre d'Urie, à qui David ne procura la mort que pour empêcher qu'on ne connust son adultere, surquoy Triglandius parle ainsi. *David ayant esté si avant dans le péché, & la chair ayant pris tant d'avantage sur luy, qu'il ne se mettoit point en peine ny de faire penitence, ny de se reconcilier avec Dieu, mais seulement de cacher son adultere aux yeux des hommes, & qu'il employoit pour cela des moyens si criminels, il paroist par là, qu'il ne pouvoit s'en retirer & conserver le mouvement d'une sincere penitence par les seules forces de son libre arbitre, ou par la puissance indifferente de sa volonté attirée seulement par la suasion morale de la grace que vous estes forgée, mais qu'il a eu besoin d'une vertu plus grande & plus divine.*

Il en avouë donc plus qu'on n'en demande. Car il ne reconnoist pas seulement que David n'a eu aucun mouvement de faire penitence de son adultere jusques à ce qu'il fut repris par Nathan, mais que dans l'estat où il estoit, il n'auroit jamais pensé à la faire, si Dieu ne l'en avoit retiré par une graces- efficace.

Il pretend à la verité qu'il estoit resté dans le cœur de David une semence de foy qui fut réveillée par la parole de Nathan. Mais ce n'est pas dequoy il est question. Il suffit que cette semence de foy, ou tout ce qu'il voudra, n'ait point empêché ce Roy adultere & homicide, de demeurer pendant dix mois dans un tel oubli de Dieu, qu'il ne se soit point mis en peine d'implorer sa misericorde, après l'avoir offensé par de si grands crimes. On ne veut présentement que tirer d'eux cette verité qui fait la majeure de l'argument proposé, & dont l'aveu les reduit à nier ce qu'on a dit dans la mineure. Qui est que David estant demeuré un temps notable sans se repentir de deux pechez si énormes, il n'estoit point en estat

Triglan. 16. p. 431.
Cum David eo usque peccando progressus fuisset, caro que tantas in eo vires acquireret, ut non de resipiscencia nec de Deo reconciliando, sed tantum de avertendo peccato coram hominibus cogitando fuerit sollicitus, ut ad illud efficiendum illicita ista adhiberet media, planum est non soli liberi arbitrij viribus, vel inassueti quam vos fingitis voluntatis suasionem moralemque potentiam, sed virtute quadam majore & eminentiore ad resipiscenciam debuisse vocari.

que Dieu les luy püst remettre selon les regles de sa justice qui nous sont proposées dans les Ecritures.

C'est ce qu'il faut qu'ils contestent pour soutenir leur erreur de la justice inamissible, c'est à dire, qu'ils entreprennent de renverser toute l'Ecriture qui ne nous presche autre chose que la nécessité de se repentir de ses crimes pour en obtenir le pardon. *Si votre peuple, dit Salomon, peche contre vous & qu'estant reduit en captivité pour ses pechez il en fust penitence dans son cœur, vous l'exaucerez du Ciel, & vous vous reconcilierez avec votre peuple & luy pardonnerez toutes ses iniquitez.*

III. Reg. V^{III}. 46.
47.

Isa. I. 16.

Lavez-vous, dit Isaye, soyez purs, ostez de devant mes yeux l'iniquité de vos méchans desseins, cessez de mal faire, apprenez à faire le bien, étudiez-vous à rendre justice, protegez les opprimés, jugez les Orphelins, défendez les Veuves; & alors, dit le Seigneur, adressez-vous à moy & voyez si vous aurez sujet de vous en plaindre. Quand vos pechez seroient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige.

Ezech. XV^{III}. 30.

Convertissez-vous, dit Ezechiel, & faites penitence de toutes vos iniquitez & vostre péché ne vous sera point en ruine. Rejetez loin de vous tous les crimes par lesquels vous avez violé ma loi, & faites vous un cœur nouveau & un esprit nouveau. Car pourquoi mourrez-vous, Maison d'Israël? Je ne veux point la mort de celui qui peche, dit le Seigneur: Convertissez-vous & vivez.

Aug. in Psal. 32.

C'est toujours à cette condition de la penitence & du changement du cœur, que Dieu promet de pardonner les pechez: ce que S. Augustin a si bien marqué par ce peu de paroles. *Conversis ad se peccata donat, non conversis non donat.* Dieu pardonne les pechez à ceux qui sont convertis, & il ne les pardonne point à ceux qui ne le sont pas.

Et afin que les Calvinistes ne disent pas que cela estoit bon sous la loy, mais qu'il n'en est pas ainsi pour les Chrestiens, le precurseur de JESUS-CHRIST pour preparer les hommes à la grace Evangelique, dans laquelle ils devoient trouver la remission de leurs pechez, leur marque encore la même nécessité de la penitence par ces paroles si courtes & si importantes: *Faites penitence, parce que le Royaume de Dieu est proche.* Et JESUS-CHRIST a si peu eu dessein d'en dispenser les hommes, que c'est par là même qu'il a commencé sa predication, de peur qu'ils ne s'allassent imaginer qu'estant venu sur la terre pour les reconcilier avec Dieu & leur obtenir le pardon de

Matth. III. 2.

leurs pechez, il les avoit par là dispensez d'en faire penitence. La premiere chose qu'ont aussi preschée les Apostres, quand ils ont esté annoncer aux hommes la remission de leurs pechez par la foy en JESUS-CHRIST, c'a esté la necessité de s'en repentir & d'en faire penitence, afin de pouvoir participer à ce bien. *Faites penitence*, dit S. Pierre dès sa premiere predication, & *que chacun de vous soit baptisé pour obtenir la remission de ses pechez*. Et c'est ce que S. Paul dit qu'il avoit ordre d'annoncer à tous les hommes, *ut omnes ubique penitentiam agant*. Il faut donc que les Calvinistes ayent un autre Evangile à nous annoncer, s'ils nous veulent persuader que l'adultere & l'homicide de David luy estoient remis devant Dieu pendant tout le temps qu'il n'en faisoit point penitence, & qu'il ne pensoit pas seulement à se reconcilier avec Dieu. Car autrement, il ne nous feront jamais croire que pendant tout ce temps-là il ait esté justifié de la maniere qu'ils l'entendent, puisque la justification selon eux, n'est autre chose que la remission des pechez.

Voyons donc comment ils s'y prendront & de quelle sorte ils travailleront à détruire ce fondement du Christianisme, ou plutôt de toute Religion, & à ouvrir la porte du libertinage à tous leurs fidelles, en leur promettant la remission des plus grands crimes avant même qu'ils s'en repentent.

C'est, disent-ils, au rapport de Tecomson, que si tost qu'un homme est justifié, Dieu luy remet une fois pour toutes, tous ses pechez passez & futurs. Et les elus sont obligez de croire cela, parce que c'est en cela même que consiste la force & la nature de la foy justifiante qui est le fondement des choses futures qu'on espere & qu'on ne voit pas. Et ils s'imaginent que c'est une consequence toute visible de ces paroles de S. Paul. *Iustificati pacem habemus apud Deum*. Car l'Apostre, disent-ils, n'enseigne-t-il pas clairement par là que l'elu estant justifié, croit que tous ses pechez luy sont remis, soit passez, soit futurs, pour ce qui est de la condamnation éternelle. Autrement comment auroit-il la paix avec Dieu, s'il croyoit seulement qu'il est justifié de ses pechez passez, & non pas de ceux qu'il est en estat de commettre à l'avenir? Donc ayant paix avec Dieu, il croit que Dieu est appaisé envers luy, & que tous ses pechez soit passez, soit futurs, sont remis & abolis par Nostre-Seigneur Iesus-Christ.

Que peut-on s'imaginer au monde de plus commode

CHAP. V.

AR. II. 30.

AR. XVII. 10.

Thomson. c. 14. Aitunt Deum omnia peccata preterita & futura simul temerè quàm primum quis iustificatur. Et electum semel iustificatum hoc credere debere, adeoque in eo potissimum vim & naturam fidei iustificantis elucere, ut porò quæ est hypostasis rerum futurarum quæ sperantur & non videntur, Et dicto Pauli Rom. 5. Iustificati pacem habemus ad Deum, hæc concludunt.

qu'une Religion qui ne demande à ses sectateurs, qu'un simple acte de foy, pour avoir une abolition entiere non seulement de tous leurs pechez passez, mais encore de tous ceux qu'ils pourront commettre à l'avenir, quand ce seroient des adulteres, des homicides & tout ce qu'on peut se figurer de plus detestable? La penitence ne leur est plus necessaire. Tout leur est pardonné, passé, present & futur, dès le premier moment qu'ils ont esté justifiez.

Il faut estre bien accoustumé à abuser de l'Ecriture, pour employer le passage de Saint Paul: *Iustificati pacem habemus ad Deum*, à établir une erreur si pernicieuse. Car ce qui fait qu'estant justifiez nous avons la paix avec Dieu, c'est que nos pechez qui avoient mis la guerre & l'inimitié entre luy & nous, ont esté effacez par le sang de JESUS-CHRIST, qui nous est appliqué par le baptesme. Et par consequent si retombant dans de nouveaux crimes, nous donnons un nouveau sujet à Dieu d'estre en colere contre nous, nous redeviendrons ses ennemis, & nous aurons besoin pour pouvoir dire encore une fois: *Iustificati pacem habemus ad Deum*, de nous reconcilier par une penitence plus laborieuse que la premiere; comme Origene témoigne excellement sur ce même endroit de S. Paul. *Si Iesus-Christ*, dit-il, *est venu pour faire cesser l'inimitié qui estoit entre Dieu & nous, pour établir la paix & reconcilier ceux qui estoient divisez en détruisant cette malheureuse muraille, que nous avions nous mêmes élevée par nos pechez, il est indubitable que celui qui retourne au péché, renouvelle l'inimitié passée, eleve une nouvelle muraille de division, détruit l'œuvre de Iesus-Christ, & aneantis sa Croix.*

*Infl. l. 3. c. 4. n. 1.
Zanchius. Miscell.
Tom 1. de Persen. SS.
cap. 2.*

Mais il n'est pas necessaire de refuter une erreur si damnable. Les plus habiles de cette secte en ont eu honte. Calvin avouë que la remission des pechez ne nous est jamais oütréyée sans penitence. Zanchius l'explique encore plus clairement. La question, dit-il, n'est pas si les Saints qui tombent dans ces crimes énormes n'offensent pas Dieu par ces pechez, s'ils n'attirent pas contre-eux sa colere, & s'ils n'encourent pas la sentence de la mort eternelle, en sorte qu'ils aient besoin de penitence & d'un nouvel acte de foy pour se reconcilier avec Dieu le Pere, & pour obtenir un nouveau pardon de leur péché, & par consequent la remission de la peine qui luy est due. Car il est indubitable parmy tous ceux qui sont veritablement doctes, que les Saints ont besoin d'un

Un nouvel acte de foy & de penitence pour obtenir la remission d'un nouveau péché, selon cette parole si commune dans l'Ecriture, que c'est par la foy que les hommes sont justifiés & que leurs pechez leur sont remis. Ce qui se doit toujours entendre de la foy actuelle, c'est à dire l'acte de la foy, quand il s'agit des adultes. Et un autre de la même secte dans un écrit de la Predestination cité par Thomson : Lors qu'un fidelle est tombé dans quelque grand crime, la remission de ce péché luy est préparée dans la predestination de Dieu, mais jusqu'à ce qu'il se repente, elle, n'est ny donnée actuellement de la part de Dieu, n'y receuë de la part de l'homme. Et si jamais il ne se repentait, ce qui néanmoins est impossible, il seroit damné pour ce seul péché, comme digne de la mort éternelle. Car il n'y a jamais de nouvelle remission d'un nouveau péché sans un nouvel acte de foy & de penitence.

Thom. cap. 24.

André Rivet traite aussi de calomniateurs ceux qui les accusent de dire que les pechez soient pardonnez avant que d'estre commis. *Non dicimus peccata condonari antequam fiant.* Et il ajoûte que ceux qui savent que Dieu n'a résolu par un décret éternel de remettre les pechez des élus que sous condition qu'ils en feront penitence, & qui savent aussi que Dieu n'ordonne point la fin sans les moyens, ne s'attribueront jamais le pardon de leurs pechez que lors qu'ils sentiront qu'ils s'en repentent sérieusement. Et par conséquent il est certain selon Rivet que tant que David n'a point fait une sérieuse penitence de son adultère & de son homicide, ses pechez ne luy estoient point remis devant Dieu. D'où il sensuit manifestement qu'il n'estoit point justifié comme nous l'avons déjà invinciblement prouvé par les principes des Calvinistes.

Rivetus in Gros. diff. cuss. huc. scilicet. XLII. n. 6.

Grotius ayant encore objecté au même Rivet que ceux de sa secte soutenoient que Dieu remet tout à la fois à celui qu'il justifie tous les pechez passez & futurs, & l'ayant renvoyé à Thomson pour y voir la preuve de cette accusation : Rivet répond, que Richard Thomson a imposé à Grotius qui a bien voulu estre trompé, & que c'est à tort que cet Auteur reproche aux Calvinistes de dire que Dieu remet tous les pechez passez & futurs à ceux qu'il justifie. J'ay déjà montré, dit-il, que cela est très-faux au regard des pechez futurs. Et Robert Abbot Evêque de Sarisbery a fort bien observé contre ces impostures & ces calomnies de Thomson, *Non esse presumendam justificationem ubi non sunt presumenda peccata.* C'est à dire (car cela est assez obscur) que

Ibid. scilicet. XV. n. 6.

comme on ne se doit pas proposer de commettre des crimes à l'avenir, on ne doit pas aussi presumer que la justification presente servira à les remettre quand on les aura commis.

Plus Rivet dit d'injures à Tomson, plus il nous fait voir, qu'on ne peut dire sans une absurdité insupportable, que Dieu ait remis les pechez à venir, aussi bien que les passez, à celui qu'il a une fois justifié. Mais il ne laisse pas d'estre ridicule, quand il accuse sur cela d'imposture & de calomnie un Auteur qui ne fait que refuter ce qui se trouvoit en termes exprès dans les écrits de ses adversaires, comme Robert Abbot auquel Rivet nous renvoye, le reconnoist formellement, en avouant que Tomson avoit agi de bonne foy, & reprochant aux autres d'avoir trahi par leur ignorance la cause de la verité.

Quoy qu'il en soit, il paroist par tous ces Auteurs que les plus habiles Calvinistes n'osent dire que la premiere fois que Dieu justifia David, il luy avoit remis par avance l'adultere qu'il devoit commettre un jour, ny par consequent alleguer ce paradoxe, pour soutenir ce qu'ils croient tous, que ce crimen'a pas empêché qu'il n'ait esté justifié dans le temps même qu'il ne s'en repentoit pas.

In Tomsoni. Dissert.
de. c. 25.

Que diront-ils donc? Auront-ils recours à une autre réponse d'un Auteur Anglois de cette secte que Tomson rapporte, & dont voicy les termes. *Lors qu'un élu qui a esté justifié tombe en de grands pechez, quoy qu'il n'en ait pas encore fait penitence, & qu'il n'ait pas changé ses mauvaises actions en des vertus contraires, on peut dire néanmoins qu'il s'en est repenti en quelque sorte; MENTIS propositio, voto, fide, spe.* Je luy laisse ces termes latins, parce que je n'en trouve point en françois d'assez propres pour expliquer une pensée si fausse & si absurde, qui est que l'on puisse dire d'un homme, comme David, qui après avoir commis un adultere ne pense point à en faire penitence, ny à se reconcilier avec Dieu, qu'il s'en est en quelque sorte repenti par un dessein & un vœu enfermé dans sa justification, comme il tâche de le prouver dans la suite. Car il a eu, dit-il, dessein de faire penitence; il a feu & cru que tous les pechez, qu'il commettrait à l'avenir luy seroient remis, non seulement que les pechez passez luy estoient remis, mais que les futurs le seroient aussi par la même misericorde &

la même foy. Et c'est cette foy qui fait que tous luy sont gratuitement pardonnez, & ne luy sont point imputez à la peine éternelle, encore qu'il ne se soit point repenti actuellement de quelques-uns même énormes, parce qu'il en a esté empêché ou par défaut de mémoire, ou par la mort, ou par quelque autre raison, comme le Larron qui étoit en Croix avec Iesus-Christ. Car si le desir & le vœu de recevoir le baptême suffit, comme dit S. Augustin, quoy qu'on ne le reçoive pas actuellement, je ne voy pas, pourquoy le vœu de la foy & de la pénitence, qui fait qu'un homme forme le dessein de se repentir des pechez qu'il commettra, ne suffise pas pour luy en obtenir la remission.

Voilà ce que dit un Calviniste d'Angleterre dont Tomson rapporte les propres paroles prises d'un traité sur cette matière question 2. arg. 2. Mais en vérité je ne m'étonne pas que Robert de Sarisbury répondant à Tomson, n'ait osé soutenir une si grande extravagance, ou plustost un si horrible renversement de la morale chrestienne, & qu'il ait cru que le plus court estoit d'abandonner cet Auteur refusé par Tomson, comme ayant trahi la cause de leurs Eglises par son ignorance. André Rivet n'a aussi osé s'engager à soutenir une proposition si impie. Car Grotius luy ayant objecté que quelques-uns disoient, *fidem & penitentiam in voto sufficere, & posse hominem in gravibus delictis sine actuali penitentia salvari*, il nous renvoye à Robert Abbot Evêque de Sarisbury qui parlant de cette reponse rapportée & refusée par Tomson dit qu'elle est si méchante qu'il ne peut assez s'étonner, *Chartas alieni tam invisio astramento commaculati potuisse.*

En effet ce seroit un étrange attrait au péché pour les fidèles Calvinistes, si pour se mettre en estat de satisfaire un jour leurs passions, sans estre inquietez par la crainte de la damnation qui pourroit troubler leurs plaisirs, ils n'avoient qu'à faire dans leur jeunesse cet acte de foy: Seigneur je croy fermement que vous ne m'avez pas seulement remis mes pechez, mais que vous me remettrez aussi par la même miséricorde toutes les fornications, tous les adulteres, tous les parjures, tous les blasphemes, toutes les violences contre le prochain que je pourray commettre un jour. J'en fais presentlyment penitence en desir & en vœu; & par là je me tiens assuré que quand je serois tué sur le champ dans une action brutale, ou en me battant en duel, sans

avoir loisir de me repentir de ces crimes, ils me seroient néanmoins pardonnez en vertu de l'acte de foy & de penitence que je fais maintenant, & qu'ainsi ils ne vous empêcheront point de me recevoir dans vôtre Paradis.

Ce qu'il y a de plus impertinent dans cette pensée, c'est d'avoir confondu le vœu de recevoir le baptême avec le vœu de faire penitence des crimes que l'on pourra commettre à l'avenir, & d'avoir cru que comme l'un suffit pour le salut, lors qu'on ne peut estre actuellement baptisé, l'autre suffise aussi pour mettre à couvert de la damnation ceux mêmes qui ayant commis de grands crimes depuis cette penitence en vœu, ne s'en seroient point actuellement repentis avant que de mourir. Car ce qui fait que le vœu du baptême suffit à ceux qui sont d'ailleurs véritablement convertis à Dieu, c'est que le baptême est une chose extérieure qui ne depend pas toujours de nostre volonté quelque pleine & entière qu'elle puisse estre. Or dans ces sortes de choses la regle de S. Augustin est indubitable; *Quidquid vis & non potes, fictum Deus computat.* Quand vous avez une pleine & entière volonté de faire une chose, & qu'il ne tient pas à vous que vous ne la fassiez, mais que ce sont des obstacles extérieurs qui vous en empêchent, Dieu la regarde comme faite.

Tertull. de Penit.

C'est la même chose de la penitence, quand on prend ce mot pour les exercices corporels par lesquels les vrais penitens travaillent à expier leurs crimes, ce que Tertullien appelle. *prosterndi & humiliandi hominis disciplinam.* Lors qu'un pecheur est véritablement converti à Dieu, & qu'il luy a offert le sacrifice d'un cœur humilié & brisé de douleur, cela luy suffit pour n'estre pas rejeté de Dieu, quoy qu'une mort inopinée l'empesche de faire actuellement de dignes fruits de penitence. Et c'est ce qui est arrivé au bon larron dont l'exemple ne peut servir à ce Calviniste que pour confondre son aveuglement ou son ignorance. Car il ne peut sans folie attribuer le salut de ce bien-heureux criminel à un repentir en vœu, puisque s'il n'en avoit point eu d'actuel, estant sur la Croix, il est bien certain qu'on pourroit encore moins dire qu'il auroit esté sauvé par un repentir en vœu, qu'il auroit eu avant que d'estre mis en Croix.

Mais quand le mot de penitence se prend pour la vertu in-

terieure de penitence, qui est dans la volonté comme ce Calviniste le doit prendre, & le prend aussi dans cette réponse, il est impertinent ou plutôt impie de flater les pecheurs de cette opinion diabolique : Qu'un repentir *in voto* pour des crimes avenir, leur en obtient le pardon de Dieu, & leur assure le salut, quoy qu'ils meurent sans s'en estre actuellement repentis.

CHAPITRE VI.

Suite de ce que les Calvinistes peuvent dire pour faire croire, que les plus grands pechez ne sont point imputez aux fidelles dans le temps même qu'ils ne s'en repentent pas.

IL n'est pas aisé de deviner par où les Calvinistes pourront nous prouver, que l'adultere & l'homicide de David ne luy estoient point imputez, dans le temps même qu'il ne pensoit point à s'en repentir, comme il faut qu'ils le soutiennent, ou qu'ils avouent que pendant tout ce temps là il n'a point esté justifié devant Dieu. Auront-ils recours à la troisième réponse des adversaires de Tomson, qui est en quelque sorte pire que les autres, & que je daigne à peine rapporter ? La voycy néanmoins, toute misérable qu'elle est ; & je la vas détruire, afin de leur épargner la honte d'y recourir. *Il est manifeste, disoient ces Anglois, qu'on ne peut pas dire que tous ceux qui ne se repentent pas de quelques-uns de leurs pechez, perdent la foy justifiante. Car le défaut de la penitence speciale & actuelle pour un ou deux pechez quelque grands & énormes qu'ils puissent estre, ne peut arracher entierement la foy justifiante de leur cœur ; parce qu'ils ne peuvent luy ôster celle qui l'a fait repentir de ses autres pechez, & qui luy en a obtenu le pardon. Et plus bas : Il est certain que le justifié qui tombe en de grands pechez, a encore la foy, parce que ses pechez passent, qui luy ont esté remis, le sont encore, & qu'ils ne le peuvent estre qu'à celui qui a la foy dans son cœur.*

Richard Thomson, qui rapporte ces paroles, a raison de s'écrier, quoy que Protestant, qu'on ne peut rien dire de plus pernicieux, principalement dans un siècle comme le nostre ; où la corruption va toujours en augmentant. Car là dessus

In Tomsoni Diatriba, c. 26. Manifestum est non omnes fidem suam justificantem amittere quos non penitet de quibusdam peccatis suis. Defensum enim penitentiam specialem & actuale in electis justificatis pro uno aut altero peccato quantumvis gravi & enormi non potest radicis evellere ex eorum animis fidem suam justificantem. Quamvis enim unus atque alterius peccati gravis perpetratio, eo usque fidem debilitet atque enervet, ne neque à peccatis illis credentem custodiat, nec ad penitentiam cito permoveat, eam tamen omnem qua de aliis peccatis suis est peremerit, remissionemque accipit, excusetur nullo pacto potest.

Certum est fidem in eile justificato lapso in gravia peccata, quia habet peccata sua peccata remissa quam animam possunt remitti, nisi qui fidem presentem habet et inchoantem.

CHAP. VI. un homme ne seroit-il pas bien fondé à dire. Je ne suis ny yvrogne ny voleur ; je l'ay esté autrefois , je l'avouë. Mais j'en ay fait penitence de bonne foy ; j'ay changé de vie , & j'ay obtenu le pardon de Dieu. Il n'importe que je sois presentement fornicateur , & même adulateur ; & que je ne sente point encore de mouvement qui me porte à m'en repentir. Je demeure justifié par la foy , en vertu de ma premiere penitence. Et je ne doute point que je ne sois sauvé. *Voilà*, dit ce Protestant , *ce que ces gens appellent l'Evangile de Jesus-Christ.*

Pour en bien faire connoître la fausseté, il ne faut que considerer la même chose dans des exemples humains. Un sujet s'est revolté contre son Roy. Il a esté condamné à perdre la teste comme criminel de leze Majesté , mais s'estant reconnu & ayant eu recours à la clemence de son Prince , il n'en a pas seulement obtenu le pardon de sa faute, mais il en a même reçu des graces considerables. Neanmoins quelque temps après il se laisse de nouveau corrompre par les ennemis de l'estat, & leur en livre une des plus importantes places. Ne traiteroit-on pas d'insensé un homme qui prendroit sa defense, & pretendroit que ce nouveau crime , dont il ne témoigneroit pas même de repentir , fust compris dans le pardon du premier ? David avoit reçu Absalon en grace , & luy avoit pardonné le meurtre de son frere. Donc le crime qu'il commit depuis en chassant son pere de Jerusalem , & s'y establisant Roy en sa place , luy avoit aussi esté remis. Qui s'est jamais avisé d'une pareille consequence ? Cependant c'est comme ces gens voudroient que Dieu nous traitast, & que nous ayant remis nos premiers pechez , il nous eust en même temps donné une grace generale pour tous les desordres où nous pourrions tomber jusqu'à la mort, sans même que nous en eussions de veritable douleur.

On ne peut guere concevoir d'imagination plus impie, mais on peut dire qu'il y a encore plus de folie que d'impieté à vouloir estre cru en avançant des choses si impertinentes. Car qui est le Chrestien qui ne sçache que Dieu nous juge en chaque temps , non selon ce que nous avons esté autrefois , mais selon l'estat où nous sommes en ce temps-là de vertu ou de vice, de bonne ou de mauvaise conscience, d'attache à Dieu ou d'attache au monde, & au peché , de vie

selon l'esprit, ou de vie selon la chair: *Non enim ex preteritis; dicit saint Jérôme, sed ex presentibus judicamur; cavendumque est, & semper timendum ne veterem gloriam & solidam firmitatem unius horum procella subvertat.* C'est Dieu même qui nous en assure; puisqu'il dit également aux pecheurs & aux justes; aux uns que s'ils font pénitence de tous leurs pechez, & qu'ils changent leur mauvaise vie, ils vivront, & que Dieu ne se souviendra plus de toutes leurs iniquitez. Et aux autres, que s'ils se détournent de la voie de la justice, & qu'ils s'engagent dans celle de l'iniquité, ils mourront dans leurs pechez, & que Dieu ne se souviendra plus de leur bonne vie passée. *Ce qui nous doit faire comprendre, dit saint Gregoire, que quand nous faisons le mal, c'est en vain que nous nous souvenons du bien que nous avons fait autrefois, parce que nos bonnes actions passées ne nous peuvent donner aucune assurance raisonnable que nous ne pérons pas, si nous en commettons de mauvaises.*

Greg. hom.² 24. in
Evang.

C'est encore une autre illusion, que de vouloir qu'une pénitence pour des pechez remis il y a long-temps, puisse valoir pour de nouveaux crimes, dont on ne se repent point, comme si la pénitence pouvoit estre véritable, sans estre generale pour tous les pechez qui nous separent de Dieu. *Il faut, dit saint Hilaire, se confesser à Dieu de tout son cœur, comme le Prophete nous le recommande, & non seulement en partie & en commettant encore quelques-uns des pechez qui ferment le Ciel à ceux qui les font. Car que sera-ce, si quelqu'un fait pénitence de ses larcins, & qu'il ne fasse point scrupule d'augmenter son bien par des gains honteux & illicites? Il ne sera pas voleur, mais il sera avare & injuste. Que sera-ce s'il ne tombe plus dans la fornication, & qu'il se perde par l'excès du vin? Il ne souillera pas son corps, mais il souillera son ame. Que sera-ce s'il s'abstient du meurtre, & qu'il soit toujours médisant? Sa main ne sera pas mentrrière, mais sa langue le sera.* Un autre grand Saint nous apprend la même chose, lors qu'après avoir dit: *Que Dieu promet de faire misericorde aux plus grands pecheurs, pourvu qu'ils aient recours à lui par une véritable pénitence; il ajoute: Qu'on ne la fait comme il faut, que quand on pleure les maux qu'on a faits, & qu'on ne fait plus ce qui merite d'estre pleuré. Faire autrement & pleurer de certains pechez en se laissant aller à d'autres, c'est ne sçavoir pas ce que c'est que faire pénitence, on fait semblant de l'ignorer, pour ne se pas contraindre à fuir ce qui plaît à la chair. Car que sert-il de*

Hilar. in Trisul. 37.

Greg. hom. 34. in
Evang.

CHAP. VI. *pleurer les pechez d'impureté & bruler d'avarice, de répandre des larmes pour s'estre laissé transporter à la colere, & en même temps sécher d'envie?*

Ce sont les plus communes notions du Christianisme, & il faut en avoir effacé tous les sentimens, pour s'imaginer qu'un homme qui brule d'amour pour la femme de son prochain, & qui après l'avoir corrompue en fait assassiner le mari pour couvrir son adultere, ne laisse pas, s'il a jamais eu la vraie foy, d'estre regardé de Dieu comme juste, malgré de si grands crimes; parce que l'on doit croire qu'ils luy sont remis en vertu de la penitence qu'il a faite autrefois pour d'autres pechez. Y a-t-il rien de plus contraire à toutes les idées que Dieu nous a données de sa justice, & à la juste terreur qu'il en a voulu imprimer dans nos esprits.

Ceux qui en sont vivement frappez, ont assez de peine à comprendre, que les pecheurs qui ayant esté reconciliez avec Dieu, après avoir mérité l'Enfer par leurs crimes, sont si malheureux que de tomber dans les mêmes crimes, ou dans de plus grands, ayent lieu d'esperer que Dieu se laissera encore fléchir à leurs larmes & leurs soupirs, & qu'il ne les traitera pas comme ceux qu'il menace dans l'Ecriture de ne les pas écouter lors qu'ils s'adresseront à luy.

On n'osoit presque découvrir aux premiers Chrestiens, que ceux qui avoient violé par des pechez mortels la sainteté de leur Baptême, pussent rentrer en grace avec Dieu par une seconde penitence, de peur que l'esperance de ce nouveau pardon ne leur fust une occasion de retomber plus facilement dans le peché. *Faites, Seigneur*, dit Tertullicien, *par votre misericorde infinie, que vos serviteurs n'ayent point besoin de parler ny d'ouïr parler de la penitence, que jusques au temps auquel les Catechumenes même sont obligez de ne plus pecher; c'est à dire jusques au Baptême. Faites qu'ils ne connoissent ny ne venissent connoître rien d'avantage de la penitence. J'ay de la peine à me résoudre de leur parler de la seconde, on plutost de la dernière esperance qui leur reste, de peur que leur declarant qu'il y a encore un remede pour ceux qui ont peché après le Baptême, il semble que je leur venisse enseigner qu'ils ont encore du temps pour s'en offenser.*

Mais lors qu'on estoit obligé de leur en parler de peur qu'ayant commis quelque crime, ils ne tombassent dans le

désespoir,

desespoir, c'estoit en leur representant que cette penitence devoit estre bien plus laborieuse que la première; parce, leur disoit-on, que s'il y a encore des remedes pour les playes qu'on recoit après le Baptême, ce n'est pas comme autrefois la seule toy avec la remission, mais beaucoup de larmes, de pleurs, de gemissemens, le jeûne, la priere, & la peine proportionnée à la grandeur des pechez.

Theodor. Harety. fab.
l. 3. c. 29.

Mais nos nouveaux reformateurs ont apporté au monde une religion bien plus douce & plus consolante. Ce ne leur est pas assez d'avoir aboli tous les exercices laborieux de la penitence, & d'avoir condamné tous les Peres, comme fait Calvin, d'une insupportable rigueur, pour avoir obligé les pecheurs à de si longues & de si penibles satisfactions. Ce ne leur est pas assez d'avoir promis le salut aux plus criminels, pourvu qu'ils disent : *Nollem factum, & credo omnia mihi remissa esse propter Christum.* Je voudrois bien n'avoir pas fait tel ou tel peché; & je croy que tout m'est pardonné, en consideration de Jesus-Christ. La suite de leurs principes les porte encore à retrancher le *Nollem factum*, c'est à dire, le simple regret d'avoir commis des crimes énormes, comme n'estant pas absolument necessaire. Car celui qui est une fois justifié, ne cessant jamais de l'estre, selon eux, & nul ne le pouvant estre que tous ses pechez ne luy soient remis, s'il arrive qu'un fidelle, comme David, ayant commis un adultere, soit un temps considerable sans s'en repentir, parce que sa passion le tient attaché à l'objet de son amour criminel; il faut ou que ce fidelle ne demeure pas justifié (ce qu'ils ne scauroient dire sans ruiner un des dogmes fondamentaux de leur reformation) ou que cet adultere ne luy soit pas imputé de Dieu, lors même que sa volonté y est encore attachée, bien loin d'en avoir conçu un veritable regret. Mais comme il faut aussi que ce soit en vertu de quelque penitence que ce peché ne luy soit point imputé: & qu'il n'en paroisse point dans cette occasion, la necessité de dire quelque chose, plutost que de se dédire, les force de recourir à une penitence passée, qui aura pu obtenir au fidelle le pardon d'autres pechez commis depuis.

Je ne m'estonne pas que Robert de Sarisbery parle de cette absurdité avec tant d'indignation, & qu'il traite si mal ceux qui defendoient par là le dogme de la justice inamissible,

CHAP. VI

*Cham Tom I II. lib.
6. c. 12. n. 9.*

*Bertius 17. Sequitur
fideles etiam per sua
peccata non posse se-
parari à charitate
Dei.*

*Damman. de Preserv.
p. 171.*

*On trouve la même
ch. si dans Remon-
strat in Catala c. 27. p.
210. Quos Deus
mel peccato & re-
atu ab omni gratiam
recipit, illos ut iustos
in gratia sua conser-
vat, ita ut propter
nulla peccata, quip-
pe quæ in illis sunt
& manent condona-
ta, ex gratia excide-
re & perire possint.*

Il a raison. Il n'y a rien en effet de plus absurde. Mais je sou-
tiens que cette absurdité est tres-pardonnable à celui qui
s'est engagé à soutenir ce dogme pernicieux des pretendus re-
formez : *Nulla peccata quantumvis gravissimo semel receptum in
gratiam à Deo decidere à gratia.* Car il ne faut qu'avoir un peu
de sens commun pour juger de la nécessité des conséquences
que nous en avons tirées.

Dammanus, l'un des plus fameux partisans du Synode de
Dordrecht, a fort bien reconnu que ce sont des suites inévi-
tables de leurs principes, comme il paroît par sa réponse à
Bertius. Celui-cy avoit fait un livre intitulé, *de l'Apostasie des
Saints*, contre leur dogme de la perseverance des fideles, où
il leur avoit reproché comme une suite de leur doctrine; *Que
les fideles, selon eux, ne peuvent perdre l'amitié de Dieu, même
par leurs pechez.* Et l'on voit assez qu'il l'entend des pechez
au temps quel'on les commet, ou qu'on y demeure attaché
sans faire penitence. Car on ne peut pas s'imaginer qu'il eût
pris pour une absurdité: Que des pechez dont on se repenti-
roit de tout son cœur, ne fissent pas perdre l'amitié de Dieu.
Que répond Damman à cela? Nie-t-il cette conséquence? Au
contraire, il la soutient positivement, comme faisant partie
de leur foy: *Je croy fermement, dit-il, que cela est vray. Non que
le fidele ne puisse meriter par ses pechez d'estre exclus & privé de
l'amitié de Dieu; mais comme les pechez sont toujours remis aux
fideles, & qu'un peché remis ne nous peut separer de Dieu, je dis
que les pechez des fideles, qui leur sont remis, de cela seul qu'ils
croient, ne leur scauroient faire perdre l'amitié de Dieu. FIRMITER
credo hoc verum esse, fideles etiam per sua peccata non posse separa-
ri à charitate Dei, non quod fidelis promereri non possit peccatis suis
ut excludatur & privetur charitate Dei, sed quandoquidem fide-
libus semper omnia peccata remittuntur, & remissum peccatum nos à
Deo separare non potest, dico fideles propter peccata sua, quæ illis
eò, quod credunt, remissa sunt, non posse à charitate Dei se-
parari.*

Voilà le vray fondement du dogme des Calvinistes défini
dans le Synode de Dordrecht. *Que le fidele ne peut jamais per-
dre la grace de Dieu, quoiqu'il tombe dans des pechez tres-énormes.*
Il n'est appuyé sur rien, ou il ne l'est que sur le raisonne-
ment de ce Ministre Holandois. Nul peché remis ne nous
peut separer de Dieu; *remissum peccatum nos à Deo separare*

non potest. Or tous les pechez sont toujours remis aux fideles ; *sed fidelibus semper omnia peccata remittuntur* ; (ils n'exceptent ny aucun peché ny aucun temps.) Donc nuls pechez , quoiqu'énormes ne peuvent jamais separer le fidele de Dieu , c'est à dire empêcher qu'il ne soit toujours uni à Dieu par l'esprit d'adoption & la grace de la justification. Cependant il y a des fideles qui demeurent des temps notables attachez à de grands crimes , pendant lequel temps on ne peut pas dire qu'ils s'en repentent de tout leur cœur. Il faut donc ou dire que ces crimes leur sont remis sans penitence , ce qui est contraire à toutes les loix de la justice de Dieu , qu'il nous a découvertes dans sa parole , ou avoir recours à quelque phantôme extravagant de penitence , comme ont fait ces Calvinistes Anglois , dont Robert de Sarisbery trouve les réponses si ridicules , quoique les siennes ne le soient pas moins.

Et il faut bien que Triglandius ait eu recours à cette sorte de penitence enfermée dans la foy , qui ait suffi à David pour estre justifié devant Dieu pendant tout le temps qu'il ne se repentoit point de ses crimes : puisque sans cela il faudroit qu'il fust tombé dans la contradiction du monde la plus manifeste. Car il fait trois choses.

La premiere est , qu'ayant à répondre à cette objection des Remontrans : Que les fideles qui ont cōmis des crimes ne peuvent être en estat de grace tandis qu'ils ne s'en repentent point ; il avoue , *que ceux qui ne se repentent pas de leurs pechez , ne peuvent estre en estat de grace* ; mais il nie , *que cela puisse arriver à de vrais fideles , parce que toute leur vie est une continuelle repentance.*

Trigl. Trina Dei Gr. p. 458. Fideles autē resipiscant non possunt esse in statu gratiæ, sed fieri non potest, ut fideles non resipiscant. Tot enim eorum vita continua est resipiscencia.

La seconde est qu'il pretend : Que David estoit toujours demeuré en estat de grace , nonobstant les crimes qu'il avoit commis , selon la definition du Synode de Dordrecht ; *Que ceux qui ont esté une fois justifiez , ne déchéent jamais de l'estat de la justification & de l'esprit d'adoption.*

Id. p. 416. & seq.

La troisieme est , qu'il confesse que David a esté près d'un an dans un si grand aveuglement , qu'il ne pensoit ny à se repentir de ses crimes , ny à se reconcilier avec Dieu. *Et non de resipiscencia, nec de Deo reconciliando, sed tantum de adulterii peccato coram hominibus regendo fuerit sollicitus.*

Id. p. 453.

Puis donc que David a esté un temps notable sans se repentir de son crime , & que pendant ce temps-là il ne laissoit pas

d'estre juste & vraiment fidelle ; s'il est vray que les vrais fidelles ne sont jamais sans se repentir des crimes qu'ils font, comme il dit en un autre lieu, & qu'en ce sens toute leur vie est une continuelle repentance, sans quoy ils ne pourroient estre en estat de grace, il faut necessairement qu'ils ayent trouvé une certaine sorte de penitence genetale qui demeure dans les fidelles, lors même qu'ils sont les plus attachez à des crimes énormes, & qu'au lieu d'en demander pardon à Dieu, ils ne pensent qu'à s'en épargner la confusion devant les hommes, en les couvrant par d'autres crimes, comme ils reconnoissent que David pendant un certain temps n'avoit songé qu'à couvrir son adultere par un homicide. Et c'est en effet ce qu'il a voulu insinuer, lorsqu'estant pressé par les Remontrants de dire, si les fidelles estant tombez en de grands crimes, la repentance leur est necessaire pour estre en estat de grace, & pour pouvoir estre sauvez, il répond : *Que la repentance est toujours necessaire aux fidelles, parce qu'ils tombent tous en beaucoup de fautes, mais qu'elle n'est pas toujours égale, ny également serieuse.* Ce qu'il repete plus bas en ces termes : *Tous les vrais fidelles confessent sincerement, que la repentance leur est necessaire : la repentance (dis-je) non seulement d'un tel ou tel peché en particulier, mais de tous leurs pechez, & de ceux même qu'ils commettent tous les jours par infirmité, reconnoissant que sans cela ils ne pourroient estre participans de la grace de Dieu & du salut.* Car par là il détourne adroitement l'esprit de la vraie & serieuse penitence que Dieu demande de tous ceux qui sont tombez en des crimes pour les leur remettre, laquelle il avoue que David n'a point eüe pendant neuf ou dix mois au regard de son adultere & de son homicide, pour nous ébloüir par le phantôme d'une certaine penitence generale & inseparable de la foy, laquelle il dira n'avoir point manqué à David, selon quelqu'une des illusions de ces Anglois, refusez par Tomson.

Ainsi pour reprendre en peu de paroles ce que j'avois entrepris de montrer dans ce chapitre, je soutiens aux Calvinistes, que de quelque costé qu'ils se tournent, ils ne scauroient éviter de tomber dans des precipices. Car s'ils auoient de bonne foy, comme ont déjà fait plusieurs de leurs Auteurs, que l'adultere & l'homicide de David ne luy estoient point remis pendant tout le temps qu'il n'en avoit point fait penitence, il faut donc qu'ils renoncent à un des articles fondamentaux

Ibid. p. 357. Resipiscencia semper est fidelibus necessaria, quia in multis labuntur omnes: Ast illa non est semper æqualis, nec æque seria.

Ibid. Sincere confitentur omnes fideles, necessariam sibi esse resipiscenciam & resipiscenciam autem (inquam) non de hoc aut illo totem peculiari peccato, sed de omnibus suis, etiam quæ quotidie ex infirmitate committunt, peccatis, agnoscetes se alioquin gratiæ Dei & saluti participes esse non posse.

de leur reformation, en reconnoissant que David, qui estoit un vray fidelle, n'estoit point justifié devant Dieu pendant tout ce temps-là; parce que la justification & la remission des pechez n'estant, selon eux, que la même chose, dire d'un homme qu'il est justifié en un temps, & que dans le même temps ses pechez ne luy sont pas remis, c'est dire du même homme dans le même temps, qu'il est justifié, & qu'il n'est pas justifié. Que si pour éviter une contradiction si visible ils reviennent à dire, comme ils doivent faire selon leurs principes, que Dieu n'a imputé à David, ny son adultere ny son homicide, pendant tout le temps qu'il ne s'en repentoit point, c'est ce que je pretends qu'ils ne sçauroient expliquer, de quelque maniere qu'ils s'y prennent, sans ruiner tous les fondemens du Christianisme, & sans apprendre aux hommes à se moquer de toutes les menaces qu'on voit dans l'Ecriture contre les pecheurs impenitens.

CHAPITRE VII.

Examen de la seconde Proposition dont quelques Calvinistes se servent pour couvrir leur doctrine, qui est: Que les fidelles seroient damnez s'ils mouroient avant que d'avoir fait penitence des crimes qu'ils auroient commis.

IL nous reste à examiner la seconde proposition dont nous avons fait voir que quelques Calvinistes s'estoient servis pour rendre leur doctrine moins odieuse; sçavoir que les fidelles qui commettent de grands pechez, tels que sont ceux dont saint Paul dit, *Que ceux qui les font ne possederont point le Royaume de Dieu*, en seroient en effet exclus, si Dieu permettoit qu'ils mourussent avant que d'en avoir fait penitence.

On peut bien croire que je n'ay pas dessein de combattre une proposition si catholique. Anatheme à qui ne la reconnoît pas pour veritable, & qui ose ouvrir le Ciel à ceux qui meurent chargez des pechez, que S. Paul nous assure en fermer l'entrée. Mais Anatheme aussi à tous ceux qui forcez d'avoir cette verité, sont tellement d'ailleurs possédez par l'esprit d'erreur, qu'ils ne voyent pas que c'est le comble de l'impicté de croire qu'un homme qui est en un si méchant estat, qu'il seroit

CHAP. VII.

damné s'il y mourait, est néanmoins au même temps en estat de justification & d'adoption; c'est à dire qu'en même-temps qu'il est prest de tomber dans l'Enfer, & qu'il y tomberoit infailliblement si Dieu le laissoit mourir, il est en ce même temps-là (car c'est dequoy il s'agit) du nombre de ces enfans bien-aymez en qui le Pere prend ses delices, un des membres vivans du corps de son fils, qui ne font avec luy qu'une personne, comme parlent les Peres, & le saint temple de son Esprit Saint.

Peut-on contredire plus ouvertement saint Paul, qui nous assure qu'il y a une connexion necessaire entre la qualité d'enfant de Dieu & celle d'heritier du Ciel? *Si filius, & heredes. Si filius, & heres per Deum.* Vous n'avez pas reçu, dit-il aux fidelles de Rome, l'esprit de servitude pour vivre encore dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans de Dieu par lequel nous crions: *Mon Pere, mon Pere.* Car l'Esprit de Dieu rend luy-même témoignage à nostre esprit que nous sommes enfans de Dieu; que si nous sommes enfans, nous sommes aussi heritiers, heritiers de Dieu & coheritiers de Jesus-Christ. Il repete la même chose dans l'Epistre aux Galates; Lors que les temps ont esté accomplis, Dieu a envoyé son fils formé d'une femme & assujetti à la loy, pour racheter ceux qui estoient sous la loy & pour nous rendre enfans adoptifs. Et parce que vous estes des enfans, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit des enfans qui crie: *Mon Pere, mon Pere.* Aucun de vous n'est donc plus serviteur mais enfant. *Que s'il est enfant, il est aussi heritier de Dieu par Jesus-Christ.*

Rom. I^{re} III. 15. 16.
& 17.

Gal. 2^{de}. 4. 5. 6.
& 7.

Voilà ce que S. Paul nous enseigne de tous ceux qui sont enfans de Dieu par l'esprit d'adoption. Il nous assure qu'on ne peut conserver cette qualité sans conserver en même-temps un droit certain à l'heritage du ciel: de sorte qu'il faudroit que Dieu ne fust pas veritable dans sa parole ny fidelle dans ses promesses, s'il arrivoit qu'aucun homme mourant dans l'estat d'adoption ne fust pas sauvé.

Or selon ceux que nous combattons, quand David seroit mort avant que d'avoir fait penitence de son adultere, il n'en seroit pas moins mort dans l'estat d'adoption & de justification (car c'est la these même qu'ils soutiennent, que ceux qui ont esté une fois justifiez ne perdent jamais la qualité d'enfans de Dieu, comme ils l'ont défini dans leur Synode de Dordrecht,

à *statu adoptionis & justificationis nunquam excidunt*, lors même qu'ils commettent des crimes énormes.) On ne peut donc dire dans cette supposition que David eust esté damné s'il fust mort avant sa penitence; & ceux de cette secte qui le disent, ne le font que parce qu'ils ont bien veu qu'ils ne pouvoient empêcher que les Chrestiens ne fussent saisis d'horreur si on leur representoit des adulteres & des homicides reçus dans le ciel pour y jouir éternellement de Dieu, estant morts chargez de ces crimes sans luy en avoir demandé pardon; quoique d'ailleurs, selon les principes de la Theologie des Calvinistes, ils y deussent estre reçus sans difficulté pourveu qu'ils eussent esté une fois justifiez.

Car il faut remarquer que dans leur nouvelle reformation, ny les bonnes œuvres, ny la pureté de la vie, ny la penitence ny la contrition ne sont la cause du salut. Il n'y a que la foy qui nous l'obtienne : encore n'est-ce pas en qualité de bonne œuvre, ny qu'elle soit d'aucun merite devant Dieu, mais seulement parce que c'est comme une main qui prend la justice de JESUS-CHRIST pour nous en revêir, ce qui fait que quelque grands pecheurs que nous soyons en nous mêmes, Dieu nous regarde comme justes en son fils parce qu'il nous remet en luy tous nos pechez. Ce n'est pas qu'ils ne disent, que les bonnes œuvres sont necessaires, mais c'est seulement comme des marques ou des effets de nostre foy, & non pas comme nous donnant aucun droit à l'heritage du ciel: ce qu'ils expliquent autrement en disant qu'elles sont necessaires; *Non necessitate efficientia, sed necessitate presentia.*

Ce qui les a jettez dans cette erreur est la difference qu'ils mettent entre l'ancienne & la nouvelle alliance; en ce que dans l'ancienne le salut n'estoit promis qu'à condition qu'on observeroit la loy, au lieu que JESUS-CHRIST à ce qu'ils pretendent a osté cette condition dans la nouvelle, & a tout reduit à la foy en promettant le salut à celuy qui croiroit en luy, sans l'attacher comme autrefois à l'observation de la loy de Dieu. Ainsi selon eux la loy disoit : *Hoc fac & vivas*, & l'Evangile dit : *Crede & salvaberis.*

Or de tout cela il s'ensuit que rien ne peut empêcher qu'un homme ne soit sauvé & n'aille droit au ciel en quelque estat qu'il meure, que ce qui peut empêcher qu'en cet estat il ne soit vrayement fidelle, puisque le salut est promis à tout vray

Calvin. Inſt. l. 3. ch.
18. n. 10.

Theſes Salmæ de Ju-
ſtificatione. Hoc fac
& vivas legi: op-
ponit Evangelium il-
lud, crede & ſalva-
beris.

fidelle par celuy qui ne peut mentir. Et par conséquent si l'adultere & l'homicide de David n'ont pas empêché qu'il ne soit toujours demeuré vrayment fidelle dans tout le temps qui s'est passé depuis qu'il eut commis ces crimes jusques à ce qu'en estant repris par le Prophete Nathan il en eut fait penitence, ils ne l'auroient pas non plus empêché d'estre sauvé s'il fust mort dans cet estat, & les Calvinistes qui disent qu'il auroit esté damné se contredisent manifestement.

*3^e indel. Christ. Theol.
lib. 1. c. 24.*

Il n'en faut point d'autre preuve que les noms qu'ils donnent à la foy, que selon eux David a toujours conservée pendant son peché. Car ils ne l'appellent pas seulement une foy vive & justifiante, mais aussi une foy qui sauve : *fides salvifica*. *Qui semel accepit fidem salvificam* dit Vindelin, *nunquam eam amittit vel abjicit*. Elle l'auroit donc sauvé tout adultere qu'il estoit, puis que ce crime ne la luy avoit point ostée.

C'est aussi ce qu'avouë Triglandius l'un des plus grands adversaires des Arminiens. Car ceux-cy supposant ce que l'Ecriture enseigne, qu'il y a des crimes qui excluent du salut ceux qui les commettent, concluient de là que les fidelles qui y tombent perdent la vraye foy, & le prouvoient par cet argument : *Qu'on ne peut pas dire qu'un homme ait la vraye foy quand il est en un estat dans lequel s'il mouroit il seroit exclus du salut; parce que rien n'est requis pour n'estre pas exclus du salut que d'avoir la vraye foy. IN EO ESSE statu ut salute excludendus sit. ... pugnat directe cum vera fide: quia preter veram fidem nihil requiritur, ut quis dicatur salute non excludendus*. Et comme ce savant Calviniste n'a pu s'empêcher de reconnoistre la nécessité de cette consequence, il en demeure d'accord, c'est à dire qu'il confesse, que si ces crimes mettoient un fidelle en estat d'estre exclus du salut, il faudroit aussi qu'ils luy fissent perdre la vraye foy. Mais il nie qu'ils le mettent en cet estat, quoy qu'il meritast d'y estre, parce qu'ils n'empêchent point qu'il ne croie que ses pechez luy sont remis, ce qui luy suffit pour estre sauvé, le salut n'estant point donné à cause des œuvres, mais par pure grace. C'est la reponse qu'il fait à cette objection des Arminiens, fondée sur ce principe incontestable parmy les pretendus reformez, que rien autre chose que la vraye foy n'est requis

quis pour n'être pas exclus du salut. *Quia ergo fideles*, dit-il, *etiam peccantes* (c'est à dire quoy qu'ils commettent de tres-grands pechez, car c'est de quoy il s'agissoit) *veram fidem conservant, salute excludendi non sunt, quamvis illud mereantur. Credens enim remissionem peccatorum; & salus non datur ex operibus, sed ex gratia.*

Tous les Calvinistes doivent parler de la même sorte. Et ceux d'entre eux qui se sont avisez de dire que David eust esté damné, s'il fust mort avant que de se repentir de son peché, ou n'ont pas de sens commun, ou n'ont nulle conscience. Car estant plus clair que le jour que si la vraye-foy est la seule chose à laquelle Dieu ait égard pour sauver les hommes, il est impossible que tant qu'un fidele conserve la vraye foy, il soit jamais en estat d'être damné. Il faut n'avoir point de sens pour ne pas voir effectivement une chose si manifeste, ou n'avoir point de conscience pour feindre de ne la pas voir, afin de donner quelque couleur à un sentiment pernicieux dont on ne veut pas se départir.

On peut encore juger de l'embarras où se trouvent les Calvinistes sur ce sujet par celui où se trouva Beze dans la Conference de Monbelliard de l'an 1586. Il y avoit soutenu que Simon le Magicien n'avoit jamais eu la vraie foy, ^a *parce que s'il l'avoit eue lors qu'il fut baptisé, il ne l'auroit pas perdue depuis, tous ceux qui ont une fois reçu de Dieu la vraie foy ne la pouvant jamais perdre.* Et Jacques André Lutherien qui soutenoit au contraire, ^b *qu'un homme vraiment regeneré ne peut tomber dans une fornication ou quelque autre crime, & que par ces sortes de pechez il perdrait la foy & le S. Esprit*, avoit pressé Beze d'avouer cette verité par l'exemple de David en luy demandant: ^c *Si ce Roy n'avoit pas perdu la foy & le S. Esprit en commettant adultere avec Bethsabée.* Aquoy Beze avoit nettement répondu que non; *qu'il n'avoit perdu ny la foy ny le S. Esprit, mais qu'il avoit toujours retenu la vraie foy, & que le S. Esprit estoit toujours demeuré en luy; & qu'il vouloit que Dieu le perdît s'il enseignoit jamais autre chose.* Il avoit seulement ajouté pour rendre un peu moins horrible cette doctrine monstrueuse; ^d *que cette vraye foy que ne perdent jamais ceux qui l'ont eue une fois, est comme un feu caché sous la cendre lors qu'ils commettent des crimes.* Et ce fut sur cela que Jacques André pour luy faire voir que cette modification prétendue n'estoit

Acta Colloquii Montis Belligardensis. p. 464. & sequ.

^a IACOBUS. Annon potuit fieri, ut Simon Magus fidem iterum amitteret, quam prius in suo corde veram habuit?

^b BAZA. Non si enim veram fidem habuisset, eam nunquam amississet. Nam qui semel vera fide à Deo donatur, eam nunquam amplius amittere possunt.

^c IACOBUS. Annon potest fieri, ut verè regeneratus incidat in fornicationem, aut aliud flagitium? Quo fidei, certe fidei & Spiritum sanctum amittit.

^d BAZA. Quoties igitur, cum David adulterium perpetrans cum Bethsabæ uxore Virg. hùc & Spiritum sanctum amittit?

BAZA. Nequaquam amittit, sed retinet.... Ego vellem petire, si aliter docerem.

^e BAZA. Si in quibusvis fidelis est, eam amittere non possunt.

CHAP. VII.

*sed later, sunt igitur
sub cineribus tegitur.
* IACOBUS. Quæro
igitur hoc unum tan-
tum: Si David post
perpetratum adulter-
cium in securitate
sua fuisset mortuus,
priusquam cænonè
penitentia ex Pro-
pheta Nathan audi-
vit: an ne salvarus
vel damnatus fuisset
F B E X A. David,
quoniam in numero
electorum fuit; ideo
gratia Dei exidere
non potuit. . . . Nam
Deum non permittet do-
nerum quæ in electos
suos contulit. Ideo-
que gratia Dei exide-
re non possunt.
g. IACOBUS. Ego sic
sentio: Si Nathan
non corripuisset Da-
videm, neque David
penitentiam egisset,
nunquam salvarum
fuisset.*

qu'une illusion, le pressa par cette instance: *Je vous deman- de seulement, dit-il, ce qui fut arrivé de David s'il fust mort apres avoir commis son adultere, avant que le Prophete Nathan l'eust porté à en faire penitence, s'il eust esté sauvé, ou damné.* Mais c'est à quoy Beze n'osa répondre nettement & précise- ment. Il se contenta de repeter ce qu'il avoit déjà dit plu- sieurs fois, *que David estant du nombre des élus il n'avoit pu decheoir de la grace de Dieu, parce que Dieu ne se repent point des dons qu'il a faits à ses élus, & qu'ainsi ils ne peuvent decheoir de la grace.* Et il evita parla de se declarer ouvertement sur la question qu'on luy avoit faite, quoy qu'il fust assez entendre, en soutenant que David n'estoit point dechu de la grace de Dieu, que sa pensée estoit qu'il n'eust point esté damné s'il fust mort en cet estat. Et c'est comme le prit Jacques André, en refutant en ces termes ce qu'avoit répondu Beze: *Et moy, dit-il, je soutiens, que si Nathan n'eust point repris David, & que David n'eust point fait penitence, il n'auroit jamais esté sauvé.*

Je ne sçay donc surquoy peut-estre fondé ce que j'ay leu dans quelque auteur, que Beze avoit avoué dans cette con- ference de Monbelliard, *que David eust esté perdu s'il fust mort avant que de se repensir de ses crimes.* Les actes font voir le contraire. Mais quand il l'auroit dit, on ne s'en mettroit gueres en peine, puis qu'il ne l'auroit pu faire que par une contradiction tout à fait grossiere. Car pour en convaincre encore ceux d'entre les Calvinistes qui auroient cette pensée, il ne faut que leur demander si David en ce temps-là estoit ou n'estoit pas du nombre de ceux dont saint Paul dit; *Qui sunt in Christo Iesu*, qui sont entez & incorpo- rez en JESUS-CHRIST. Il en estoit certainement, s'il estoit encore, comme ils le soutiennent, *dans l'estat d'adoption & de justification.* Or le même Apostre nous assure qu'il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en JESUS-CHRIST. *Nihil est damnationis iis qui sunt in Christo Iesu.* Il n'y eut donc jamais deux propositions plus contradictoires, que de preten- dre d'une part, que David est toujours demeuré enfant de Dieu & justifié en JESUS-CHRIST nonobstant son adultere & son homicide; & de vouloir de l'autre qu'il eust esté damné s'il fust mort dans le temps qu'il ne pensoit pas à s'en pen- tir.

Mais enfin pourquoy auroit-il esté damné selon leurs princi-

pes ? Ce n'auroit pas esté faite d'avoir la vraie foy. Car selon eux il l'avoit & ne l'a jamais perduë, puis que celuy qui l'a eue une fois ne la perd jamais. Ce n'auroit pas esté non plus à cause de ses pechez. Car les pechez ne damnent que ceux à qui Dieu les impute : & il ne les impute point aux justifiez, puis que dans leur doctrine la justification consiste uniquement en ce que Dieu remet gratuitement tous les pechez à ceux qu'il repete justes en son fils. Et c'est pourquoy ils disent que tous les pechez des fidelles sont veniels ; *non pas*, dit Calvin, *qu'ils ne meritent la mort, mais d'autant que par la misericorde de Dieu il n'y a nulle condamnation sur ceux qui sont en Jesus-Christ, parce que leurs pechez ne leur sont imputez, mais sont effacez par sa grace.* Il est donc impossible qu'un homme qui meurt estant justifié puisse estre damné pour ses pechez, parce que s'il est justifié ils ne luy sont pas imputez, & que des pechez remis & pardonnez ne peuvent damner personne, comme remarque fort bien un de leurs Docteurs par ces paroles que nous avons déjà rapportées dans le chapitre precedent. *Je croy fermement que les fidelles ne peuvent estre separez de Dieu, & decheoir de sa grace par leurs pechez, non que les fidelles ne puissent meriter par leurs pechez que Dieu n'ait plus d'amour pour eux, mais c'est que tous les pechez sont toujours remis aux fidelles, & qu'un peché remis ne nous peut separer de Dieu.* Et c'est ce qui fait qu'un autre établit cette maxime generale ; qu'un homme ayant esté une fois adopté en JESUS-CHRIST, il ne peut jamais arriver que Dieu le condamne pour ses pechez. *Deus neminem condemnat propter peccata, qui modo in filium adoptatus est in Christo Iesu.*

Calv. Inst. l. 3. ch. 4.
n. 28.

Deveniens de Per.
lev. p. 191.

Perkins, in dialog. de
statu hom. p. 44.

C'est comme doivent parler tous ceux qui sont fermes dans les principes des Calvinistes, estant impossible de rompre aucun anneau de cette chaisne si-tost qu'on en a admis les deux premiers pour veritables. La justification ne consiste que dans la remission des pechez & nul homme ne peut estre justifié que tous ses pechez generalement ne luy soient remis. Or quelques pechez qu'un homme commette il n'arrive jamais qu'ayant esté une fois justifié il ne soit plus justifié, comme dit expressement Robert de Sarisbery : *Nunquam contingit ullis peccatis ut sit non justificatus, qui semel vera fide justificatus est.* Donc en quelques pechez que tombe un homme qui a esté une fois justifié ils ne luy sont jamais imputez. Or on ne peut concevoir qu'un homme puisse estre damné, en quelque estat

Robert. Sarisb. in
Tomf. Diam. cap. 2.

CHAP. VII. qu'il meure pourveu qu'il meure en un estat auquel on puiſſe eſtre certain que Dieu ne luy impute pas ſes pechez, y ayant une contradiction viſible entre dire, que Dieu n'impute pas de certains pechez à un homme, & dire qu'il damne cet homme à cauſe de ces pechez-là. Donc en quelque estat que meure un fidelle qui a eſté une fois juſtifié, quand ce ſeroit en commettant adultere, ou en ſe battant en duel, ſans avoir aucun moment pour ſe repentir de ces crimes, il faut dire malgré qu'on en ait dans les principes des Calviniſtes qu'il ne pourroit eſtre damné, parce que nul peché n'eſt imputé à ceux que Dieu a couverts de la juſtice de ſon fils, & que des pechez non imputez ne damnent perſonne; mais qu'il ſeroit neceſſairement ſauvé, parce que le ſalut eſt aſſuré ſelon l'Ecriture à quiconque meurt dans la grace de l'adoption & dans l'eſtat de la juſtification, qui ſont des graces, ſelon ces heretiques, que ceux qui les ont une fois receues ne perdent jamais.

C'eſt auſſi ce que ſoutenoient les Calviniſtes Anglois contre qui Thomſon diſpute dans ſa diſſertation. Et ce ſont peut-eſtre ces adverſaires de Thomſon que les deputez d'Angleterre au Synode de Dordrecht avoient en veuë lors qu'ils dirent : *Fruſtra ſunt qui opinantur electum in talibus flagitiis ſi voluntatem, & ita morientem, vi electionis nihilominus neceſſario ſalvandum fore.* C E U X la ſ'abufenſt qui penſent que celui qui eſt élu ſe veautrant en telles ordures, & mourant en cet eſtat doit cependant en vertu de l'election eſtre neceſſairement ſauvé. Mais ce ſont ces deputez eux-mêmes qui ſe trompent, & qui propoſent mal le ſentiment de leurs confreres afin de le refuter plus facilement. Car il y a deux choſes à conſiderer dans tous les juſtifiez ſelon les Calviniſtes, l'election & la juſtification qui eſt inſeparable de la ſanctification. Or quand ces Anglois que Thomſon refute ſoutenoient qu'en quelque-temps que mouruſt un juſtifié, quand ce ſeroit après avoir commis de grands crimes dont il n'auroit point fait penitence, il ſeroit infailliblement ſauvé, ils ne ſe fendoient point ſur le ſeul decret de l'election. Autrement il leur faudroit imputer d'avoir cru, que le bon Larron euſt eſté ſauvé ſ'il fuſt mort au plus fort de ſes brigandages, ce qui n'a nulle vrai-ſemblance. Mais ce qui leur avoit donné cette penſée, qui eſt une ſuite neceſſaire de la Theologie des Calviniſtes, eſt l'eſtat de la juſtification, dans

lequel il est impossible selon eux que ne meure celui qui a esté une fois justifié, puis qu'ils croient que jamais on ne déchet de cet estat. Or c'est ce que ces deputez d'Angleterre dissimulent, ne s'arrestant qu'au seul decret de l'élection, & evitant le point de la difficulté qui consiste uniquement en ce que quiconque est justifié a droit au royaume du ciel, & qu'il n'arrive jamais comme dit un de leurs Maistres Robert Abbot, que celui qui a esté une fois justifié ne le soit plus, quelque péché qu'il commette.

C'est pourquoy ils broüillent tout à fait cette question, en joignant mal à propos deux exemples tres-differens, celui de saint Paul avant sa conversion, & celui de David après sa cheute. Il estoit d'une part impossible, disent-ils, que Paul perist étant élu; mais de l'autre, il estoit impossible aussi qu'il ne perist pas s'il fust mort lorsqu'il blasphemoit Jesus-Christ, & qu'il n'avoit point la vraie foy. Il en est de même de David. D'une part il estoit impossible que David étant élu perist: mais de l'autre il n'estoit pas moins impossible qu'il ne perist, s'il fust mort impenitent, après avoir commis un adultere & un homicide.

Ces exemples sont semblables dans la doctrine des Catholiques, parce qu'ils croient avec toute l'antiquité, que David n'estoit non plus en estat de grace & de justification avant que d'avoir fait penitence des crimes qu'il avoit commis, que saint Paul au temps de son incredulité. Et ainsi nous n'avons qu'une même voie d'accorder ces deux impossibilités, qui semblent contraires, qui est de dire, que Dieu qui avoit predestiné ces deux Saints, n'avoit garde de permettre qu'ils mourussent en un estat dans lequel ils eussent dû estre perdus, selon les loix de sa justice. Mais il n'en est pas de même dans la Theologie des Calvinistes. L'exemple de saint Paul n'a rien de commun, selon eux, avec celui de David. Car ils demeurent d'accord que saint Paul avant sa conversion n'estoit ny justifié ny regeneré, mais un membre de Satan, comme le dit Beze. Il n'y a donc pas lieu de trouver étrange, que s'il fust mort en cet estat, il eust esté damné, quoiqu'il ne pût pas arriver qu'il y mourust. Mais comme ils soutiennent tous que ny les crimes de David, ny le reniement de saint Pierre, ne les ont point fait décheoir de l'estat de la justification, qui donne, tant qu'il subsiste, un droit assuré au royaume de Dieu, ce qu'ils disent de saint Paul avec raison, n'a point de lieu &

CHAP. VII. l'égard de saint Pierre & de David. Et ainsi ils ne peuvent dire d'eux, que tres-impertinemment, en demeurant dans leurs principes, ce qu'en disent ces deputez d'Angleterre, *que comme il est certain qu'estant élus ils ne pouvoient manquer d'estre sauvez, il n'est pas moins certain, que si l'un fust mort dans son adultere & dans son homicide, & l'autre dans son reniement, sans en avoir fait penitence, ils n'auroient pu estre sauvez.*

Il faut que ceux qui parlent de la sorte, ayant eux-mêmes décidé dans le Synode de Dordrecht, *qu'en quelques crimes que tombent les vrais fidelles, ils ne cessent jamais d'estre justifiez & enfans de Dieu*, ou ne pensent qu'à tromper le monde, en donnant une face moins odieuse à leur méchante doctrine, ou s'ils parlent sincerement, ils font bien voir que c'est un aveuglement plus qu'humain, qui les empêche de voir les choses les plus manifestes, & que de si grands égaremens ne sçauroient venir que d'une juste punition de Dieu, qui s'est plu à confondre l'orgueil de ces temeraires censeurs de toute l'antiquité.

Il ne sera pas inutile de remarquer encore en passant, qu'ils ne peuvent dire que David eust esté damné, s'il fust mort avant que d'avoir fait penitence de son adultere, sans ruiner un autre dogme de leur secte, qui est que tous les pechez sont mortels de leur nature, & que c'est une erreur des scholastiques de les avoir distinguez en mortels & veniels. Car si c'estoit une chose commune à tous les pechez de mériter l'Enfer, & qu'en cela un mensonge officieux, ou un léger excès dans le manger fust de même nature qu'un adultere, il faudroit donc que la nécessité d'en faire penitence avant que de mourir, fust aussi commune à tous: & qu'ainsi ceux d'entre eux qui disent que l'adultere & l'homicide de David l'auroient damné, s'il ne s'en estoit repenti avant que de mourir, en devroient dire autant du moindre mensonge, ou du moindre excès dans le manger, & exclure pour jamais du ciel, tout fidelle qui mourroit avant que d'avoir fait penitence d'un peché de cette nature.

Mais oseroient-ils le dire, & le pourroient-ils même sans jeter tout le monde dans le desespoir, puisqu'il n'y a personne qui se puisse raisonnablement promettre de n'estre pas surpris de la mort avant que d'avoir eu le loisir ou la pensée de

faire penitence de quelques-uns de ces pechez que les Peres appellent les pechez des justes, quand ce ne seroit que les impatiences & les chagrins auxquels les gens de bien même peuvent estre sujets dans leurs dernieres maladies?

Il faut donc qu'ils reconnoissent qu'un certain sentiment plus fort que la prevention de leur erreur les contraint comme mal-gré eux de mettre une grande difference entre les pechez, en ce que les uns damnent ceux qui les ont commis, s'ils n'en font une serieuse penitence, & que les autres ne le font pas, quoiqu'on en meure chargé, n'ayant pas eu le temps de s'en repentir; & c'est là proprement ce que l'Eglise entend par la distinction des pechez en mortels & veniels.

CHAPITRE VIII.

Refutation d'un autre artifice des Calvinistes, qui consiste à confondre les differentes manieres, dont Dieu regarde les Elus, ou par rapport au decret de la predestination eternelle, ou selon les divers estats où ils se trouvent dans le temps.

UN cinquième artifice dont ils se servent pour embroüiller du moins cette matiere, & la rendre moins intelligible aux peuples, c'est de la confondre avec la doctrine de la predestination, comme s'il falloit necessairement ne pas croire ce que saint Paul nous en enseigne, ou en tirer, comme ils font, ces deux consequences: L'une qu'il n'y a que les Elus de justifiez, & que les reprouvez ne reçoivent jamais de Dieu ny la vraie foy ny la vraie charité: L'autre, que tous ceux qui ont esté une fois regenez ou justifiez ne cessent jamais d'estre justes & enfans de Dieu.

Mais il n'y a rien de plus faux que ces consequences des Calvinistes. Bien loin d'estre claires & manifestes, jamais aucun de ces grands Saints qui ont soutenu la doctrine apostolique de la predestination & de la grace contre les Pelagiens, & contre les restes de cette secte, ne les ont apperçûes. Ils ont au contraire expressement rejetté ces deux erreurs, & sur tout saint Augustin, dans les livres mêmes où il traite le plus à fond cette matiere, comme sont ceux de la correction & de la grace, de la predestination, du don de perseverance; & dans

sa lettre 107. De sorte que je ne puis assez admirer la mauvaïse foy de la plus part de ces heretiques, qui ont assez de hardiesse pour attribuer à ce Pere leur pernicleux sentiment de l'inaïmissibilité de la justice.

Je me reserve à vanger ailleurs l'honneur de ce saint Docteur, contre une imposture si manifeste, & ne veux qu'examiner icy en passant les paralogismes où ils tombent pour appuyer sur la doctrine Catholique de la predestination leur prétendu compatibilité de la justification avec les crimes les plus énormes. Un des moyens ordinaires qu'ils employent pour l'établir, est de confondre la predestination, entant qu'elle est en Dieu, avec les effets de la predestination, qu'il dispute dans le temps selon les regles de sa sagesse: & de ne pas vouloir distinguer ce qui convient aux Elus par un simple rapport à leur élection éternelle, sans considerer ce qu'ils font en eux-mêmes de ce qui leur convient, selon ce que Dieu fait en eux, en executant le decret de cette élection, quand il luy plaist, & de la maniere qu'il luy plaist.

Il n'en faut pas davantage pour resondre tous leurs sophismes. Car qu'y a-t-il, par exemple, de plus foible que ce que Rivet objecte contre cette proposition que les Arminiens avoient prise de la doctrine des Catholiques. *Quoties grave carnis peccatum admittitur, toties statum justificationis & adoptionis amitti.* Il y oppose comme un oracle ces paroles des deputez de l'Eglise d'Angleterre: *Non posse hominem ullo peccato actus divinos rescindere, quales sunt justificatio & adoptio ex benedictio Dei emanantes.* Voila de grandes paroles, mais qui ont bien peu de sens. Casser les Actes de Dieu, qui procedent de son bon plaisir, c'est empêcher l'execution de la volôré absoluë de Dieu, & c'est ce que l'on avouë que l'homme ne peut en aucune sorte. Tout ce qui s'ensuit de là est, que quand Dieu veut absolument justifier un homme, & le mettre par l'infusion de son Esprit au nombre de ses enfans, rien ne l'en peut empêcher. Mais pour en inferer le contraire de la doctrine Catholique, contenuë dans la proposition des Arminiens, que les pechez de la chair font perdre la grace de Dieu, il faudroit qu'ils eussent montré que Dieu veut absolument que celui qui a esté une fois regeneré & justifié pûst commettre les crimes les plus infames, sans cesser d'estre juste, & du nombre de ses enfans. Et comme saint Paul enseigne directement le contrai-

re, en

*Rivetus in Arminio.
in Annotata Grævis,
C. 7. p. 61.*

re, en nous assurant, que Dieu perdra celui qui aura violé par ses impuretez le temple de Dieu ; le bon sens doit faire conclure à tout homme raisonnable, que si Dieu avoit voulu par un decret de sa volonté absolue, qui ne manque jamais d'avoir son effet, qu'un homme conservast toute sa vie l'esprit d'adoption qu'il auroit une fois reçu, il ne permettroit point qu'il tombast en des desordres entierement incompatibles avec la sainteté de cet esprit, & que le permettant, c'est un signe manifeste qu'il n'a point eu cette volonté : d'où il s'ensuit, qu'il est ridicule d'alleguer, pour establir cette erreur, que l'homme ne peut casser les actes de Dieu, qui procedent de son bon plaisir.

Il n'y a pas moins d'absurdité à ce que dit Rivet sur ce qu'on luy avoit objecté : *Que la predestination estant en Dieu & non dans le predestiné, n'empêche point que Dieu ne juge du predestiné en chaque temps selon ce qu'il est en ce temps-là ; c'est à dire qu'il le juge infidelle quand il est encore infidelle ; qu'il ne le regarde comme regeneré, & ayant en soy l'Esprit de Dieu, quand il l'a effectivement reçu ; qu'il ne le voie déchu de cet estat, quand il est assez malheureux pour tomber dans le crime ; & qu'il ne le voie de nouveau remis en sa grace par la penitence, quand il luy a inspiré d'en faire de dignes fruits. Tout cela, dit Rivet, est faux, au regard des Elus. Car Dieu ne regarde point ses Elus à raison de ce temps-cy ou de ce temps-là, simplement en eux-mêmes, mais en soy-même, tels qu'il veut qu'ils soient jusques à la fin, & tels qu'ils seront par sa grace. Cela n'est pas vray non plus des reprouvez, parce qu'encore que quelquefois ils semblent fidelles, Dieu neanmoins connoist qu'au dedans ils ne sont pas à luy. Et ainsi il ne les traite pas selon ce qu'ils se trouvent estre en chaque temps, parce qu'il a les temps & les momens en sa puissance.*

Rivet Apolog.
n. 135.

Il est difficile de bien faire remarquer toutes les extravagances qui se trouvent dans ce discours. 1. Il ne sçait ce qu'il dit au regard des reprouvez. Car comme il veut qu'ils ne soient jamais hors de l'estat du peché, n'estant jamais justifiez, & leurs pechez ne leur estant jamais remis, quelle raison a-t-il de dire que Dieu ne les traite pas selon ce qu'ils sont en chaque temps ?

2. Qui peut comprendre aussi cette belle raison, que Dieu ne traite pas les hommes selon ce qu'ils sont en chaque temps,

parce qu'il a les temps & les momens en sa puissance ? Cela fait-il quelque chose au sujet dont il s'agit, & ne doit-on pas dire au contraire, que Dieu par un seul regard éternel & immuable, regarde chaque chose selon ce qu'elle est en chaque temps, parce que tous les temps qui se passent sont pressés à son éternité, qui ne passe point ?

3. Comment ose-t-il dire encore, que selon quelque différence de temps que Dieu regarde les Elus, il ne les regarde jamais que tels qu'ils seront par sa grace, & non tels qu'ils auroient pu estre par eux-mêmes ? D'où vient donc que S. Paul rend grace à Dieu de ce qu'estant un blasphémateur & un persécuteur de l'Eglise, il luy a fait miséricorde en luy pardonnant ses pechez, & l'appellant à l'Apostolat ? Auroit-il pu parler ainsi, si Dieu ne l'avoit considéré dans un certain temps comme un grand pecheur, & dans un autre, comme un Saint qu'il avoit rempli de son Esprit ? Or il en est indubitablement de même de tous les Elus avant leur conversion, puis qu'il est bien certain que leur élection ne scauroit les empêcher d'estre alors considerez comme *enfants de colere*, selon ce que saint Paul dit de luy-même : *Eramusenim natura filius irae & ceteri*. Pourquoy donc cette même élection empêchera-t-elle qu'ils ne retombent pour un temps dans ce même estat, lors qu'ils retombent dans les crimes, *propter quā venit ira Dei in filios dissidentiae*, comme dit le même Apostre ?

S. Augustin dit qu'il y en a qui sont enfans de Dieu selon la predestination, lors qu'ils sont encore dans les tenebres de l'infidélité. Il y a, dit-il, *des enfans de Dieu qui ne le sont pas encore à nostre égard, & qui le sont déjà à l'égard de Dieu, & c'est de ceux-là dont saint Jean parle, lors qu'il dit, que Iesus-Christ devoit mourir pour sa nation, & non seulement pour sa nation, mais afin de rassembler en un les enfans de Dieu, qui estoient dispersés. Ils devoient devenir tels en adjoutant foy à la predication de l'Evangile, & néanmoins avant que cela fust arrivé, ils estoient déjà enfans de Dieu, & écrits sur le registre de leur Pere par un decret ferme & inébranlable.*

De Corrupt. & Gra.
c. 9.

Beze Epist. 9. Sunt
qui secundum electionem
eternam suam in
Christo electi, ac
promissi Christi me-
rita, sed adhuc sola
destinatione nec di-
recta, quo Iesus
Paulus dixit se legere.

Beze enseigne la même chose, & reconnoist, qu'il y en a qui sont appelez membres de Iesus-Christ, selon l'élection éternelle, mais qui ne le sont encore que par la seule destination de Dieu, & non pas reellement, & que c'est en ce sens que saint Paul dit, qu'il a esté séparé dès le ventre de sa mere, quoy qu'il ait esté si long-temps

Mais comme cette maniere d'estre enfant de Dieu, selon la predestination eternelle qui doit s'exécuter dans son temps, ne fait pas qu'on puisse dire des Elus dans le temps de leur infidélité, qu'ils sont regenez, justifiez, lavez, sanctifiez, qu'ils ont en eux le saint Esprit, & qu'ils sont les temples de Dieu, n'est-il pas visible aussi, que s'ils tombent en des pechez mortels après leur conversion, ils ne seront plus enfans de Dieu, que comme ils l'estoient avant qu'ils eussent embrassé la foy, c'est à dire, selon la predestination seulement, mais que cela n'empêchera pas que si on les considere selon leur estat present, ils ne soient déçus de la grace de l'adoption que Dieu avoit mise dans leur cœur en y répandant sa charité, & qu'ils ne soient autant & plus éloignez d'estre des temples vivans du saint Esprit qu'ils ont chassé de leur ame, que lors qu'ils ne l'avoient point encore reçu?

Il est vray que Rivet semble avoir voulu affoiblir cet argument, en pretendant par un égarement qui lui est tout particulier, qu'au regard des dons de la grace, desquels seuls il s'agit, il y a quelque chose dans un predestiné avant sa conversion, qui n'est pas dans un autre non predestiné. C'est pourquoy il lui plaist de trouver de l'impieté dans cette proposition de Grotius: *Hominem predestinatum non conversum, non distare ab altero non converso. Cela est impie*, dit-il, *si nous regardons Dieu, & son decret. Y eut-il jamais une plus impertinente accusation d'impieté? Car quand on demande en quoy differe un predestiné non converti d'un autre non predestiné: on voit assez qu'il seroit ridicule de répondre que c'est en ce que l'un est predestiné, & que l'autre ne l'est pas, puisque cette difference estant déjà marquée par la question même, il est clair qu'on en cherche un autre, qui doit estre de la part des sujets que l'on compare. Ainsi c'est chicaner basement que d'avoir recours pour trouver cette difference au decret de la predestination, qui ne met rien dans le predestiné avant que Dieu ait commencé à l'exécuter par la communication de ses graces, qui le font passer des tenebres à son admirable lumiere, comme saint Paul.*

Car il y a cette difference, dit Augustin, entre la predestination & la grace, que la predestination est la preparation

CHAP. VIII.

*3 Aug. de Predest.
à Anti. i. cap. 10.*

de la grace dans le decret de Dieu, & la grace le don même que Dieu fait de son Esprit à chaque élu dans le temps qu'il a destiné. *Inter gratiam & predestinationem hoc tantum interest, quod predestinatio est gratia preparatio, gratia vero est ipsa donatio.*

Lors donc qu'on suppose que Dieu n'a point encore opéré par la puissance de sa grace dans le cœur d'un predestiné, comme on le suppose quand on parle d'un *predestiné non converti*, ce seroit ruiner la predestination même, & ne la pas reconnoître entièrement gratuite, que de pretendre que le predestiné considéré dans ce temps-là, & dans cet estat là, ait quelque chose en soy qui le distingue d'un reprouvé, quand même on diroit, que ce n'est qu'aux yeux de Dieu, & non pas aux yeux des hommes, puisqu'il s'ensuivroit de là, qu'avant que Dieu eust fait aucune grace à un élu, il auroit vu déjà quelque chose dans cet élu qui l'auroit porté à luy faire grace, ce qui ne pouvant estre que naturel, puisqu'il n'y a dans l'homme que la nature avant la grace, les dispositions de la nature seroient cause que Dieu donneroît sa grace aux uns plutost qu'aux autres; ce qui ne peut estre dit que par des Pelagiens.

Ainsi la raison qu'apporte Rivet pour montrer qu'il y a de l'impicté à dire qu'un predestiné non converti, n'est point différent même aux yeux de Dieu, estant considéré en cet estat, d'un autre non predestiné, est un pur paralogisme. *S'ils n'estoient point*, dit-il, *différens aux yeux de Dieu, comment Dieu pourroit-il discerner ceux qui sont à luy, de ceux qui ne sont pas à luy*, c'est à dire, les élus des reprouvez. Estrange difficulté, ou plutost estrange aveuglement de ne pas voir que c'est par le choix même que Dieu fait de ses élus, qu'il les discerne de ceux qui ne sont pas élus, & qu'ainsi pour connoître ceux qui sont à luy, selon la predestination, & ne les pas confondre avec ceux qu'il n'a pas predestinez, il n'est pas nécessaire qu'avant que de leur avoir communiqué ses graces, il voie en eux quelque chose, qu'il ne voie pas dans les autres. Car la seule volonté qu'il a de faire aux uns des graces qui les conduiront infailliblement au salut, laquelle il n'a pas au regard des autres, luy suffit pour connoître ceux que cette seule volonté a rendu siens, quoy que n'estant pas

encore exécutée, comme elle ne l'est pas dans un prédestiné non converti, on ne puisse dire sans erreur, qu'elle mette rien dans le prédestiné qui le distingue du reprouvé.

Est-ce que Rivet auroit esté dans la folle imagination de quelques heretiques dont Calvin parle, qui vouloient qu'il y eust dans tous les élus dès leur naissance une certaine semence de piété, qui les distinguoit avant même leur conversion, de ceux qui n'estoient point prédestinez ? Il n'y auroit que cette erreur qui luy pust donner sujet de condamner, comme il fait, cette proposition: *Hominem predestinatum non conversum non distare ab altero non converso*. Mais si ç'avoit esté là la pensée il auroit pu apprendre de son Maistre Calvin, combien elle est extravagante & contraire à l'Ecriture. Les élus, dit-il, ne sont point tous assemblez par la vocation du Seigneur au troupeau de Jesus-Christ, ny dès le ventre de leur Mere, ny en même-temps, mais comme il plaist à Dieu de leur dispenser sa grace. Avant donc qu'ils soient convertis à ce souverain Pontife ils errent comme les autres, & sont dispersez en la dissipation universelle de ce monde, & ne different en rien des autres, si ce n'est que Dieu par une misericorde singuliere les conserve de peur qu'ils ne trébuchent en ruine éternelle.... Car ceux qui s'imaginent qu'ils ont je ne seay quelle semence d'élection enracinée en leurs cœurs dès leur nativité, & que par cela ils sont enclins toujours à la crainte de Dieu, n'ont nulle autorité de l'Ecriture, pour prouver leur opinion, & l'expérience même les redargue.... Car l'estat que décrit S. Paul avoir esté entre les Ephesiens avant leur regeneration ne montre pas un seul grain de cette semence. Vous estiez, dit-il, morts en vices & pechez esquels vous cheminez selon le monde, & selon le diable lequel besogne maintenant aux rebelles entre lesquels nous estions auparavant suivant les concupiscences de nostre chair, & faisant ce que bon nous sembloit, & estions tous naturellement heritiers de l'ire de Dieu comme les autres. Item, qu'il vous souvienne que vous aviez esté quelque fois sans esperance & sans Dieu en ce monde. Et apres avoir rapporté ce qui est dit aux Romains vi. 19. Quelle semence d'élection je vous prie fructifioit en ceux, lesquels menant une vie du tout méchante & vilaine, quasi d'une malice desesperée, s'estoient abandonnez au vice le plus execrable du monde ?.... Que sera-ce si nous venons à

*Il est évident que Calvin
disoit, Item, v. p.
app. Qu'aucun erret
n'estoit pas Calvin
de l'estim des élus
avant leur regenera-
tion est évident
par Bucer, &c. que
c'est lui que Calvin
avoit en vue.*

Ep. 2.3. ch. 14. v. 6.

produire des exemples ? Qu'elle semence y avoit-il en Rahab paillarda avant la foy ? Parciellement en Manassé cependant qu'il espandoit le sang des Prophetes jusques à en faire regorger la ville de Jerusalem ? Aussi bien au brigand lequel vint en repentance en rendant l'esprit. Pourtant laissons là ces inventions legeres que se forgent hors l'Ecriture je ne sçay quels entemens curieux.

Que si Rivet n'a pas esté dans cette erreur que Calvin rejette avec raison comme une pure rêverie, il faut donc qu'il reconnoisse qu'un homme peut estre predestiné & par consequent enfant de Dieu selon la predestination, quoy qu'il ne laisse pas d'estre pendant un fort long-temps enfant du diable, & nullement enfant de Dieu selon la regeneration. D'où il s'ensuit que ce n'est point par la predestination qu'on doit juger si un homme, qu'on supposeroit mesme estre predestiné, est en un certain temps de sa vie dans la grace de Dieu ou s'il ny est pas; s'il est enfant de Dieu ou de Belial, s'il est le temple du S. Esprit ou la retraite du demon. C'est par la foy animée de la charité, par la pratique des bonnes œuvres, par la fidelle observation des commandemens de Dieu, par le soin de se conserver pur comme Jesus-Christ est pur, en evitant toute corruption de corps & d'esprit. Car ce sont là les marques que l'Ecriture nous donne pour discerner les enfans de Dieu des enfans du Diable, comme dit S. Iean. Et pour ceux en qui on voit tout le contraire, qui violent la loy de Dieu par des actions criminelles, & deshonorent leur propre corps par des infamies, qu'ils soient ou ne soient pas predestinez, ils ne peuvent estre aux yeux de Dieu ny aux yeux des hommes au regard de ce temps-là, quelques Saints qu'ils ayent pu estre avant ce temps-là, & qu'ils le puissent devenir à la fin de leur vie, que de miserables pecheurs, qui ont fait injure à l'esprit de grace par lequel ils avoient esté sanctifiez. Et il ne seroit pas moins extravagant de dire, qu'ils ont en eux le S. Esprit pendant qu'ils commettent ces crimes, quand Dieu nous auroit revelé qu'ils sont predestinez, que de le dire des infidelles predestinez pendant qu'ils demeurent infidelles. Car comme il a déjà esté dit, la qualité d'enfant de Dieu selon la predestination convient également aux-uns & autres. Or ce seroit un sophisme de

conclure de là que des infidèles dans l'estat même de leur infidélité sont proprement enfans de Dieu, & de la maniere que le sont ceux qui ont reçu la grace de l'adoption, & en qui le S. Esprit habite, ce qui est une erreur manifeste de l'aveu même de Calvin. C'est donc aussi un sophisme à l'égard des fidèles que leurs pechez ont fait retomber sous la puissance du diable. Et ainsi c'est en vain que les Calvinistes cherchent dans la doctrine catholique de la predestination, dequoy appuyer ce dogme monstrueux qui allie JESUS-CHRIST avec Belial.





LIVRE IV.

CONTENANT LA REFV'TATION
de ce que les Calvinistes enseignent touchant le
peché *regnant*, ou à la *mort* : Et des faux sens qu'ils
donnent à cette parole de S. Iean : *Que celuy qui
est né de Dieu ne peche point.*

CHAPITRE PREMIER.

*Ce que les Calvinistes entendent par un péché regnant qu'ils
prennent estre seul incompatible avec l'estat de la justification. Qu'ils
le reduisent ordinairement à l'impenitence finale.*



A derniere modification, & qui a le plus be-
soin d'estre examinée, est la difference qu'ils
mettent entre le simple péché, & le péché *re-
gnant*, ou le péché à la *mort*. Car ils avou-
ent bien que leur juste peche, mais ils preten-
dent, qu'il ne commet point de cette sorte
de pechez que l'Ecriture appelle *regnant*, ou un *péché à la
mort*.

Ceux qui n'entendent pas le fond de leur doctrine pour-
roient estre trompez par ces termes ; parce qu'ils signifient
autre chose dans la bouche des Catholiques, que dans la leur.
C'est pourquoy il est necessaire pour la bien comprendre, &
pour leur ôster tout sujet de se plaindre qu'on leur impose, de
voir de quelle sorte ils les expliquent eux-mêmes.

Il est certain que ce qu'ils entendent par ces mots de peché regnant, ou de peché à la mort, n'est point quelque espece particuliere de peché dont l'énormité fust si grande, qu'il fust incomparable avec la foy justifiante, puis qu'ils enseignent qu'elle peut subsister avec l'idolatrie, avec le reniement de JESUS-CHRIST accompagné d'exécration, avec l'homicide, avec l'adultere, avec l'inceste. Aussi Chamier ne veut pas seulement que l'on mette en doute que ce ne soit leur sentiment unanime, que nul peché, c'est à dire nulle espece particuliere de peché, quelque enorme qu'il soit, n'est capable de faire déchoir de l'estat de grace celui qui a esté une fois justifié. *Negant Catholicis* (c'est le nom qu'il a la hardiesse de se donner à l'exclusion mesme des Lutheriens qui ne sont point en cela de leur avis) *nullo peccato quantumvis gravissimo quemquam receptum in gratiam à Deo, excidere gratia.*

Cham. Tom. III. lib. 4. cap. 13. n. 4.

Et Damnan celebre Ministre de Hollande, *Nulli verè fidelis per ulla peccata possunt ex gratia Dei excidere.* Ce que les deputez de Groningue & des Omlands au Synode de Dordrecht expliquent plus au long dans le jugement qu'ils donnerent sur le cinquième article des Remonstrans. *Il n'y a, disent-ils, AUCUN PECHÉ CONTRE LA PREMIERE ET SECONDE TABLE DE LA LOY de Dieu, excepté & hormis le peché contre le S. Esprit, auquel les élus ne puissent tomber: & souventefois quelques-uns d'eux cheent & tombent en un tel peché, & quelques autres en un autre: mais toutefois il y a grande difference entre les regenezez & non regenezez; car encore qu'ils commettent MESMES PECHÉZ, si est-ce toutefois que la façon ou la maniere & l'issue en est totalement diverse.*

Damnan. in Concordia sup. 104.

Dans les Actes du Synode de Dordrecht, mis en Français par Nithard Jean de Meur, l'alp. 144.

2. Ils avoient donc qu'il n'y a aucun peché que leur juste demeurant juste ne puisse commettre: de sorte qu'il peut estre idolatre, homicide, incestueux, adultere, fornicateur, parjure, voleur, & ne laisser pas d'estre juste & enfant de Dieu. Mais ils se reduisent à chercher quelque circonstance qui les rendent tels que les enfans de Dieu n'y puissent tomber. Or cette circonstance n'est pas d'estre entierement consommé, puis que les pechez de David l'ont esté autant qu'un homicide & un adultere le peuvent estre. Et ainsi leurs fidelles sont exceptez par un privilege particulier de cette Sentence de S. Jacques: *Concupiscentia cum conceperit parit pecca-*

CHAP. I.

1ac. 1. 15.

*Smectius super pre-
cat. Dama. p. 51.**Act. 1. du Synode de
Dordrecht mis en
françois. 3^e ed. p. 188.*

1um: peccatum vero cum consummatum fuerit generat mortem.

3. Cette circonstance ne sera pas non plus d'y tomber souvent. Car nous avons déjà vu, qu'ils reconnoissent que leurs justes pechent souvent & horriblement contre Dieu & contre ses commandemens, & que nonobstant cela ils pretendent que Dieu couvre en Jesus-Christ tous leurs pechez, homicides, adulteres, trahisons & tous les autres de cette nature, passez, presens & avenir. Et nous voyons que dans le Synode de Dordrecht, les Theologiens de Hesse disent, *Quelle peché regnans n'a point de lieu dans les regenez, nonobstant qu'ils commettent Souvent-fois les œuvres de la chair.* Et ceux de Geneve dans le même Synode apportent l'Enfant prodigue, & les Israélites dont parle Osée qui estoient tombez dans toutes sortes d'idolatries, pour exemple *des fideles qui ne perdent point la foy quoy que seduits & emportez par Satan & par la Chair.* Ce qu'ils s'imaginent avoir bien prouvé par ces paroles de l'Enfant prodigue: *Je retourneray chez mon Pere, & luy diray: Mon Pere j'ay peché contre le Ciel & contre vous. Il estoit donc, disent-ils, encore son pere; & par celles qu'Osée met dans la bouche du peuple d'Israël: Je retourneray vers mon premier mary. Il estoit donc encore son Mary.* Le n'examine point maintenant ces consequences. Le pose seulement le fait, qui est qu'un Chrestien ressemblant à l'Enfant prodigue s'estant retiré de Dieu & abandonné à toutes sortes de dissolutions & de débauches, s'estant réduit au même estat que ceux que le Prophete décrit sous la figure d'une femme infidelle à son mary, qui s'estoit souillée par une infinité d'adulteres, & qui s'estoit obstinée pendant un long-temps à suivre ceux qui la corrompoient, ne laisse pas en cet estat d'estre encore enfant de Dieu & membre vivant de Jesus-Christ, & assuré en cette qualité de regner eternellement avec luy.

4. Enfin cette circonstance ne sera pas de perséverer un temps considerable dans le peché sans en faire penitence. Nous avons déjà vu qu'ils reconnoissent que David fut prés d'un an sans avoir aucun mouvement de repentir pour les crimes qu'il avoit commis. Et l'idolatrie de Salomon doit avoir duré bien plus long-temps. Car ils en mettent le commencement dans les notes de leur nouvelle bible françoise des 25. année de son regne qui fut de 40. ans; & s'il s'en repent ce ne fut que sur la fin; selon ce qu'ils disent dans

*Sur le 1. des Roys
que nous appell. 1^e.
in eb. 11.*

même note, qu'à l'extremité de sa vie il se convertit à Dieu & publia son Eclesiaste. De sorte qu'il seroit demeuré selon leur doctrine, iuste & idolatre pendant dix ou douze années. Mais ils ne trouvent point d'inconvenient à cela. Ils en sont quit-tes pour dire : Il importe peu que S. Pierre se soit repenti aussi-tôt, & que Salomon ne l'ait fait qu'après un temps considerable. Car si la vraie foy a pu demeurer un peu de temps avec l'idolatrie, pourquoy n'y auroit-elle pas pu demeurer pendant un long-temps par l'efficacité de la providence divine ? Voilà comme ils raison-nent d'une moindre absurdité à une plus grande : & ils ap-puyent tout cela par un blasphème manifeste, puis que ce ne seroit pas à Dieu un effet de puissance, mais de fai-bleesse de pouvoir demeurer dans un même cœur avec Be-lial, & que c'est au contraire parce qu'il est tout puissant & infiniment Saint, qu'il ne scauroit habiter dans une ame prostituée aux idoles, ce qui seroit le renoncer foy-mê-me, contre la parole de saint Paul : *Negare seipsum non potest.*

5. Je ne voy donc dans leurs livres que deux conditions qui rendent le peché incompatible avec la foy justifiante & la qualité d'enfant de Dieu. La premiere quand il n'est suivi d'aucune penitence, & c'est en cela proprement qu'ils font consister le peché à la mort. La seconde, quand on le commet avec un tel abandonnement de la volonté au mal, qu'on n'en na aucune peine ny en le commettant ny après l'avoir com-mis, & il semble que c'est à cela qu'ils appliquent plus par-ticulièrement le nom de peché regnant. Mais il est vray qu'ils parlent de tout cela avec une telle confusion, étant peut-estre bien aises de ne se pas trop decouvrir sur des sen-timens si pernicieux & si indignes de gens qui se disent Chrestiens, que l'on ne scauroit juger si l'une & l'autre de ces conditions doivent se rencontrer ensemble, ou si la der-niere suffit étant sans la premiere. Car l'on verra qu'en divers endroits ils semblent ne point reconnoistre d'autre peché qui soit incompatible avec la iustice, que celui qui a la premie-re condition, qui est d'estre accompagné de l'impénitence finale.

C'est ce que Chamier enseigne assez clairement lors que s'estant proposé cette objection contre la certitude de sa pro-pre justice : Tout peché mortel empesche la justification. Or

*Thesio Salomon, de
Pietate, fides, Pa-
pist. c. 21. Ad tem-
non magnopere per-
tinet quod Petrus
matim ; Salomon
non nisi post aliquo
tempore cessavit. Ad
si aliquem ipso fides
periretate potest ad
idolatriam ; quidam
pocuerit aliquando u-
pariter, dimma pro-
videntia efficacitate
de probante ?*

*Cham. Tom. III. lib.
21. c. 15. §. 10.*

on n'est jamais entierement assuré que l'on soit sans peché mortel. On n'est donc jamais assuré d'estre justifié; il répond en niant que tout peché mortel au sens des Catholiques empesche la justification, & pretendant qu'il n'y a que celuy que S. Iean appelle, *Peccatum ad mortem*. C'est pourquoy, ajoute-t-il je nie la mineure, qui est que le fidelle ne puisse estre assuré qu'il est sans peché mortel, en prenant le mot de peché mortel au sens de S. Iean. Car la foy & le peché à la mort sont deux choses incompatibles, parce que nulle foy n'est sans penitence. Et le peché à la mort exclus entierement la penitence. *OMNINO POENITENTIAM EXCLUDIT*. Ainsi nul fidelle ne commet un peché à la mort. Comme donc les fidelles sçavent certainement qu'ils sont fidelles, parce qu'ils sentent leur foy, ils sçavent aussi certainement, qu'ils ne commettent point de peché à la mort.

On voit par là quel avantage a un Calviniste pour se procurer un parfait repos, & se delivrer de toute crainte de l'Enfer: quelque crime qu'il commette. Car il suffit qu'il se soit une fois fortement persuadé qu'il a la vraye foy, ce que sont sans cesse tous ceux d'entre-eux qui ne sont point hypocrites, & qui sont sincerement de cette religion, puis qu'on ne leur presche autre chose, que l'obligation qu'ils ont de s'assurer qu'ils sont fidelles, comme une condition sans laquelle ils ne doivent point esperer de salut: ce luy est assez pour n'apprehender jamais la damnation en quelque peché qu'il tombe, & pour regarder comme des tentations d'infidelité toutes les craintes qui lay en pourroient venir dans l'esprit. Car il n'y a que les pechez à la mort, dit Chamier, qui soient incompatibles avec la foy justifiante qui nous rend enfans de Dieu, & nous met dans une parfaite assurance de posséder un jour son royaume. Or ceux qui sçavent qu'ils sont vrais fidelles, parce qu'ils ont senti leur foy, sont assurés de ne commettre point de pechez à la mort, parce qu'ils sçavent que les vrais fidelles ne commettent jamais de ces sortes de pechez. Ils sont donc aussi tres-assurés, que quoique leurs passions les emportent dans des parjures, dans des fornications, dans des adulteres, ces pechez-là ne sont point pour eux des pechez à la mort. Et par consequent si quelque apprehension d'estre damné venoit troubler leur repos, ils la doivent rejeter comme une mauvaise pensée, qui n'est pas moins contraire à leur foy & à leur religion, que s'ils avoient

resiste point par la grace du S. Esprit. C'est pourquoy ils n'attribuent peché regnant, qu'à ceux qui se plaisent au peché, & non pour un temps seulement, mais qui pour toujours s'y abandonnent tout entiers, & qui avans que de sortir de cette vie, ne donnent aucun signe d'une véritable conversion à Dieu.

Cette exacte définition du peché regnant, approuvée par Rivet au nom de tous les Calvinistes, comme étant conforme à leur sentiment, nous fait connoître de plus en plus combien cette doctrine est commode pour endormir les pecheurs dans leurs pechez, & que cet Auteur a raison d'ajouter, comme il fait, *qu'elle est de grand usage pour la consolation de ceux qui sont attaqués par de grandes tentations* : puis que quelques lâches qu'ils soient à y résister, & quelques pechez qu'elles leur fassent commettre, ils auront toujours lieu de croire que ce ne sont point des pechez regnans, qui seuls leur pourroient faire perdre l'assurance où ils sont d'estre dans la grace de Dieu, & troubler la certitude qu'ils ont de posséder son royaume.

Car si on ne discerne les pechez regnans que par l'évenement, nul peché n'estant regnant, que celui, que l'on ne reconnoît, & que l'on ne déplore jamais sérieusement; & nul n'estant sensé avoir commis de ces sortes de pechez, que ceux, qui sont sortis de ce monde sans avoir donné aucun signe d'une véritable conversion: tout homme qui aura senti autrefois une prétendue chaleur, qu'il aura prise pour le témoignage du saint Esprit, qui se scelloit de son sceau, en luy donnant la vraie foy, ne se persuadera jamais, quoiqu'il fasse, qu'il ait commis un peché regnant, & il ne l'apprendra que dans l'Enfer, puis qu'il faut pour le reconnoître estre mort dans l'impenitence, à quoy un homme qui conserve quelque desir de son salut, ne s'attend jamais tant qu'il vit.

Mais cecy nous fait encore voir que la seconde condition du peché regnant, qui est d'estre commis sans repugnance & sans remords, est confonduë avec la première, & n'est pas ce que l'on pense. Car ce n'est pas assez pour cela de se plaire dans le peché lors qu'on le commet, & depuis l'avoir commis; il faut s'y plaire, non pour un temps seulement, mais pour toujours, en sorte qu'on ne s'en repente pas même à la mort. *Hic tantum tribuunt (Calvinistæ) peccatum regnans qui oblectantur peccato, nec ad tempus tantum, sed perpetuo se totos ei mancipio*

CHAP. I.

Eclij. ch. 3 v. 6.

Contre Remon-
strans, ibid. p. 197. Ne-
quehis docemur ho-
minem fidelem si-
mulatque ex imbe-
cillitate aliquid un-
bedienter committi eo
ipso ex itau gratie
excidete, & verum
Dei ut suspici.

Sed tamen docer-
unt super filios con-
tumacia, id est sup-
rebelles, obliuatores
peccatorum qui con-
tumacia operi sunt,
causam sunt, perma-
nent ac moruunt;
iram Dei venit ob
horribila illa flagi-
tia supra communi-
cata.

Quod vere fideles,
illi non sunt ejusmo-
di filii contumaciae.
Quisquam enim a-
liquando ex imbeci-
llitate, labatur, non
sunt tamen propter
ea dicendi filii con-
tumaciae, neque sub-
iacent propterea ira
Dei, neque excidant
a Dei gratia.

grace, en commettant les plus grands crimes, pourvu qu'ils ne soient point accompagnez d'une obstination positive dans le mal, & d'une impenitence entiere, en sorte qu'il meure dans le peché. Car les Remonstrans ayant prouvé par divers passages de l'Ecriture, comme nous venons de voir, que la vraie foy justificante ne peut subsister avec les pechez mortels, tels que sont l'homicide, l'adultere, la fornication, ils y ajoutent celuy-cy : *Imo ob talia peccata venit ira Dei super filios contumaciae*. Mais au contraire ces sortes de pechez attirent la colere de Dieu sur les enfans desobeissans & rebelles.

A quoy les Contreremonstrans répondent d'une maniere qui montre assez le soin qu'ils prennent de diminuer l'horreur que la pieté donne de leurs sentimens, mais qui fait voir néanmoins le privilege qu'ils s'imaginent qu'ont leurs fidelles, de pouvoir commettre les crimes qu'eux-mêmes appellent horribles & infames, *horribilia flagitia*, sans apprehender la colere de Dieu. Ils disent donc : *Que ce passage de saint Paul ne prouve pas que si-tôt que le fidelle a commis quelque desobeissance, il déchée de la grace & soit de nouveau exposé à la colere de Dieu*. Ce n'est pas aussi ce que l'on pretend. On sçait bien qu'il y a des desobeissances & legeres, qui ne font pas perdre la grace. Mais il s'agit de ces horribles pechez, que saint Paul marque dans cet endroit même, *fornicationem, immunditiam, libidinem, concupiscentiam malam & avaritiam, que est simulachrorum servitus*, propter quare venit ira Dei in filios CONTUMACIÆ, comme ils traduisent. Il s'agit de sçavoir si les fidelles qui viennent à les commettre, sont exempts de la colere de Dieu, dont saint Paul menace ceux qui s'y laissent aller. Ils doivent dire qu'ils en sont exempts, & ils le disent en effet, en pretendant, que ces horribles pechez n'attirent la colere de Dieu que sur ces rebelles obitineux pecheurs qui sont profission de desobeir à Dieu, qui sont tels, qui perserverent tels, & qui menent tels. D'où ils concluent que les vrais fidelles n'ont rien à craindre de cette colere de Dieu, encore qu'ils commettent ces horribles pechez dont parle S. Paul, parce qu'ils ne sont jamais en cette maniere des enfans desobeissans & rebelles. Car encore qu'ils tombent quelquefois par fragilité, c'est ainsi qu'ils appellent commettre des adulteres, & des homicides, & adorer des idoles) on ne les doit pas appeller pour cela des enfans rebelles, ny croire que Dieu soit en colere contre-eux, & qu'ils soient déchus de l'estat de grace. Voila donc encore les deux conditions du peché regnant, qui

qui est le seul qui pourroit faire apprehender au fidelle de tomber dans la colerede Dieu: L'une d'estre fait par une volonté obstinée dans le mal, c'est pourquoy ils appellent ceux qui sont coupables de ce peché, dont les fidelles, selon eux, sont certainement exempts; *rebelles obstinatos peccatores qui contumacia dant operam*: L'autre d'estre accompagné de l'impenitence finale, en demeurant jusques à la mort dans cet estat, d'où vient qu'ils ajoûtent; *Qui tales sunt, permanent, ac moriuntur*.

Encore faut-il remarquer que cette impenitence finale qui fait qu'un peché est *regnans*, qui ne le seroit point sans cela, quelque énorme qu'il pût estre en foy, doit estre selon leurs principes, non seulement une impenitence negative, c'est à dire, un simple manquement de faire penitence, mais une impenitence positive, c'est à dire, un dessein formé de ne la point faire, & de perséverer dans le peché; qui est ce que Windelin appelle *propositum & pertinaciam peccandi*, qu'il dit ne pouvoir non plus compatir avec la foy, que le froid avec le feu. Car il est visible que quand l'impenitence est purement negative, & qu'elle n'est jointe au peché que par accident, comme lors que le pecheur n'a pas eu dessein en le commettant de n'en pas faire penitence, mais que s'estant flaté au contraire de l'esperance qu'il la feroit, il ne l'a pu estant surpris de mort, elle ne le rend point plus grand en foy-même, ny plus opposé à la foy, qu'il n'auroit esté sans cette circonstance estrangere. Et ainsi ce seroit sans raison, & contre leurs propres maximes, qu'ils pretendroient qu'un adultere commis en la maniere que je viens de dire, sans dessein d'y perséverer, fust un peché *regnans*, à cause seulement que par un événement impreveu on n'en auroit pas fait penitence avant la mort.

Et en effet, ce que les Theologiens de Geneve deputez au Synode de Dordrecht, disent de l'impenitence finale, laquelle seule ils soutiennent pouvoir rompre l'union que nous avons avec JESUS-CHRIST, fait assez voir, qu'ils l'entendent de l'impenitence positive, qui enferme un endurcissement dans le peché. *Quand les vrais fidelles*, disent-ils, *succombent sous le faix des tentations, ou bien qu'ils sont seduits par sathan & par la chair; ce n'est pas à dire cependant qu'ils déshéent totalement de Christ, de l'esprit, & de la foy, ou qu'ils perdent tous ces dons*.

*F'windel. Theol. lib.
1. c. 24.*

*Actes du Synode de
Dordrecht ou: en
Francois, II. Vol.
p. 308.*

CHAP. I.

DAUTANT QU'ENCORE QUE LE PECHÉ SOIT SI ENORME QUE VOUS VOUDREZ, *si ne romps-il pas cependant tout aussi-tost le lien ny l'union que nous avons avec Christ. Ce que l'impenitence finale SEULE, se delester & s'endurcir du profond de son cœur, se glorifier au mal, & pecher contre le saint Esprit feroient, si ces choses pouvoient tomber & avoir lieu en ceux qui sont fidelles.* Il y auroit de la contradiction à dire, comme ils font, que la seule impenitence finale pourroit rompre l'union que nous avons avec JESUS-CHRIST, si ce qu'ils ajoutent de l'endurcissement, & le reste, estoit autre chose que l'explication de ce qu'ils entendent par l'impenitence finale. De sorte que si un homme juste, comme estoit David, se laissoit emporter à commettre un adultere par la violence de la tentation, & venoit à mourir un moment apres ces Theologiens de Geneve seroient obligez de soutenir que cette impenitence n'estant que negative, & n'enfermant point ce qu'ils appellent, *se delester & s'endurcir du profond de son cœur, se glorifier au mal, & pecher contre le saint Esprit*, elle n'auroit point rompu l'union qu'il avoit avec JESUS-CHRIST, & ainsi on ne devoit point douter, selon les Calvinistes, du salut de cette personne.

Peut-estre que ces consequences de leur doctrine en donneront de l'horreur à quelques-uns d'eux. Ce qui est certain, est qu'ils ne scauroient douter qu'elle ne soit telle, que nous venons de l'exposer, & que le seul passage de Rivet, qui la rapporte, fait voir qu'ils n'estiment point qu'un peché soit un peché *regnant*, ny par consequent incompatible avec la foy, que quand il est joint à l'impenitence finale, de quelque maniere qu'il y soit joint. Or il faut estre tout à fait aveugle pour ne pas voir combien le diable trouve d'avantage dans cette doctrine, pour porter ceux qui en sont persuadez à s'abandonner aux crimes auxquels leurs passions les engagent, dans la confiance qu'ils auront que ce ne seront point des pechez *regnants*, qui soient incompatibles avec la foy qui les rend justes & enfans de Dieu. Car s'imaginant qu'ils savent certainement qu'ils sont fidelles, ils savent aussi, comme dit Chamier, avec la même certitude qu'ils sont incapables de commettre des pechez *regnants*, & ils ne pourront estre détrompez qu'après leur mort de cette folle imagination, parce que, selon eux, on n'est point assuré qu'un peché est *regnant*, qu' quand on est mort sans avoir donné aucun signe d'une véritable conversion à Dieu.

CHAPITRE II.

Autre preuve tirée de l'estat où sont ceux qui se font excommunier pour leurs crimes, qui fait voir encore que selon les Calvinistes, il n'y a point de péché incompatible avec la vraie foy que celui qui est accompagné de l'impenitence finale.

IL y a encore une autre preuve plus forte que toutes celles du chapitre précédent, pour confirmer ce que l'on y a montré, que le seul péché incompatible avec la foy, selon les Calvinistes, est celui dont on ne se repent jamais pendant toute sa vie. Cette preuve est prise de l'excommunication, & elle fut opposée en ces termes par les Remontrants dans la Conférence de la Haie de l'an 1611.

Ceux qui peuvent tomber dans un si misérable estat en se laissant empoisonner par des erreurs contre la saine doctrine, & se souillant par des crimes, & y perseverant, qu'ils donnent un juste sujet aux Ministres de les chasser de l'Eglise Chrestienne, & à Dieu de les exclure du Royaume de Jesus-Christ, peuvent déchoir de la grace.

Voyons donc ce que les Contreremontrants, c'est à dire les plus habiles Theologiens Calvinistes qui fussent alors dans toute l'Europe, répondirent à cet argument après l'avoir fidèlement rapporté.

Nous répondons, disent-ils, à la majeure, qu'elle n'est pas vraie, parce que ceux qui n'ont jamais esté véritablement en grace, ayant toujours esté hypocrites, peuvent estre chassés de l'Eglise, & exclus du royaume de Dieu. Mais cette réponse est impertinente. Car ce n'est pas dequoy il est question. Il ne s'agit pas des hypocrites, mais il s'agit de sçavoir ce qui arriveroit aux fidèles qui sont véritablement en grace, si se souillant par des pechez énormes, & y perseverant ils avoient obligé l'Eglise de les excommunier: si l'agit de sçavoir si ce ne seroit pas une marque qu'ils seroient déchus de la grace. Mais il paroist assez par cette reponse même, quoy qu'indirecte & peu à propos, qu'ils ne veulent pas avouer, que cette perseverance dans des pechez énormes, qui attirent l'excommunication, soit une marque en ceux qui ont esté vrayment fidèles, qu'ils ne sont

L l ij

*col. 8. B. 16. 5. p. 161. Qui ex possunt pen-
lan, ut se excusent
& Regis conser-
nantes, & in la per-
severantes à Mini-
stros ex Ecclesia chris-
tiana, & à Deo ex
regno Christi exclu-
dunt, si possunt ex
gratia excludere. At-
quasi tales possunt ex
prolabi. Ergo & ex
gratia excludere.*

*Contreremontrants,
p. 199. Respondemus
ad majorem, illam
non esse veram. Nam
possunt ex Ecclesia,
& regno Christi ex-
cludi, quinquam
vera in gratia, sed
semper fuerunt hy-
pocritæ.*

CHAP. II.

point en grace, mais seulement en ceux qui ont toujours esté hypocrites. Et ce qu'ils répondent à la mineure le fait bien voir. Car s'ils avoient cru que cette persévérance dans des pechez énormes, qui fait que l'Eglise est obligée d'en venir jusques à l'excommunication, feroit décheoir un fidelle de l'estat de grace, comme ils sont persuadez qu'un fidelle n'en sçauroit jamais décheoir, ils auroient dit aussi-tost que cette hypothese est impossible, & qu'il ne sçauroit arriver qu'un vray fidelle s'oublie tellement soy-même, que se souillant par des crimes, & y persévérant, il oblige les Ministres de le chasser de l'Eglise; c'est à dire qu'ils auroient nié absolument la mineure des Remontrans, qui estoit : *Atqui fideles possunt eo prolabi ut se flagitiis contaminantes & in iis perseverantes, à Ministris ex Ecclesia christiana excludantur.* Et au contraire, ils l'accordent expressement en ces termes.

Dei se responde-
mus ad minorem,
scilicet posse ut Vere fi-
deliter pro labiant,
ut Ecclesia ex man-
dato Christi cogatur
pronunciare se in ex-
terna sua communione
conscientiam non pos-
seseque eos pariter
in regnum Christi
habituos nisi testi-
ficant. Hoc veto est
temerarium quo ad
resipiscendum sedu-
cuntur.

En second lieu, nous répondons à la mineure, & nous avouons qu'il se peut faire que les vrais fidelles se laissent aller à de tels pechez, que l'Eglise suivant l'ordre de Jesus-Christ, soit contrainte de leur déclarer, qu'elle ne les peut plus souffrir dans sa communion extérieure, & qu'ils n'auront point de part au Royaume de Jesus-Christ, s'ils ne se repentent. Et c'est le remede qu'elle employe pour les faire venir à resipiscence. Voila déjà qui est net. Les vrais fidelles peuvent tomber dans de si grands pechez, & y persévérer avec tant d'opiniastreté, que l'Eglise agissant selon les regles de Jesus-CHRIST soit obligée de les chasser de son sein. Or jamais les vrais fidelles ne peuvent décheoir de l'estat de grace, ny cesser d'estre justes & enfans de Dieu, & d'avoir en eux le saint Esprit. Et par consequent ils peuvent non seulement commettre les plus grands crimes, mais y persévérer avec opiniastreté, qui merite qu'on les retranche de l'Eglise, sans décheoir de l'estat de grace, & sans cesser pour un seul moment d'estre les enfans de Dieu, les membres vivans de Jesus-CHRIST, & les temples du saint Esprit. C'est ce que nous apprendra encore la suite de leur réponse.

C'est pourquoy, disent-ils, il y a une remarque à faire icy, qui est que ceux qu'on excommunique sont ou de vrais fidelles, ou des hypocrites, ce que Dieu seul connoist, mais l'Eglise qui ne fonde pas les cœurs, ne le peut sçavoir avec certitude. De sorte que ne jugeant que par ce qui luy paroist au dehors, elle ne prend pas ces excommuniés, pour des fidelles qui soient déçus de la vraie foy,

Inque est hic ob-
servandum, eos qui
excommunicantur,
aut esse vere fideles,
aut hypocritas, quod
Deus solus novit, ah
Ecclesia vero que
coram non novit, nec
eo sciri non potest.
Vultis Ecclesia que

mais pour des hypocrites qui se sont cachez sous le nom de chrétiens, & jusqu'à ce qu'elle en puisse juger certainement par l'évenement.

CHAP. II.

ex specie carnis judicatur, quippe quæ illi sola nota est, non habet illos excommunicatos pro filiis, quia vera fide excidentur, sed pro hypocritis, qui christiano nomine latuerunt, donec ecclesia de illis tandem ab eventu certo judicare poterit.

Cette Eglise Calvinienne n'est pas fort exacte dans ses jugemens, les fondant sur une division fort imparfaite, où l'un des deux membres est impossible selon ses maximes, & où il en manque un troisième qui est tres possible selon la theologie. Car pourquoy luy plaist-il de supposer que ces excommuniés ne se puissent considerer qu'en deux manieres, ou comme des fidelles qui seroient dechus de la vraie foy, ou comme des hypocrites qui ne l'auroient jamais eue? Et comment ne s'avise t-elle pas qu'on les peut encore considerer d'une troisième sorte, sçavoir comme des fidelles qui nonobstant les crimes qui les auroient fait excommunier ne seroient dechus ny de la vraie foy, ny de l'estat de grace, puisque c'est ce qu'elle juge possible; au lieu qu'il luy paroist impossible, que de vrais fidelles dans quelques pechez qu'ils tombent decheent jamais de la vraie foy?

C'est aussi ce que ces Ministres de Hollande nous découvrent bien-tost, en nous expliquant de quelle maniere leur Eglise peut juger avec certitude par l'évenement, si ceux qu'elle excommunie pour des pechez scandaleux dans lesquels ils perseverent, sont de vrais fidelles, ou des hypocrites.

Car si ces excommuniés, disent-ils, perseverent dans leur impiété, & y meurent, il est certain & manifeste, qu'ils n'ont jamais été véritablement fidelles, mais seulement des hypocrites. (Il leur plaist de supposer que cela est certain, quoy que ce fust le point même que leurs adversaires leur contestoient.) Mais si étant excommuniés ils reviennent à eux & se corrigent, l'Eglise les regarde comme ayant été fidelles, mais infirmes, dans le temps même qu'ils pechoient & qu'on les excommunioit; car c'est dequoy il s'agit.

Si enim excommunicati in impietate permanent & moriuntur, certum est & liquet, eos nunquam vere fuisse fidelles, sed dumtaxat hypocritas. Si vero cō fine excommunicati recipiunt, habent pro veris sed infirmis fidelibus.

Avant que de passer plus outre il est necessaire de bien faire connoître ce qu'ils entendent par une vraie foy, mais infirme, de peur qu'on ne s'imagine qu'ils voulassent marquer par là, ce que les Catholiques appellent une foy informée, qui ne met point en estat de grace, & n'empesche point qu'on ne soit en état de peché & de damnation. Mais on se tromperoit fort si on avoit cette pensée. Car ils tiennent pour très-assuré, comme nous avons déjà vu dans un autre endroit,

CHAP. II.

Scharp de Infirm. Con-
f. 1. 1. 1. 1.

que pourveu que la foy soit vraie, quelque petite & infirme qu'elle soit, elle assure la possession de Dieu, l'habitation du S. Esprit, & le salut eternel à celuy qui l'a. *La foy même infirme*, dit Scharpius, *s'approprie Jesus-Christ tout entier avec ses bien-faits & ses graces : & ce qui est infirme en nous est accompli & parfait en Jesus-Christ. Et ainsi pourveu que j'aye la moindre étincelle de la vraie foy, je puis estre certain & assuré de mon salut, parce que les dons de Dieu sont sans repentance.* Et on a rapporté cy-dessus divers endroits de Calvin, qui disent la même chose encore plus fortement. Supposant donc qu'un homme ayant mené une vie louable parmy eux jusques à l'âge de vingt ans, & participé souvent à leur Cene, se soit depuis laissé aller à l'amour illegitime d'une femme mariée, avec tant de scandale & une si forte attache, qu'ils aient esté contraincts de l'excommunier; quand il seroit demeuré dix ou douze ans dans cet estat, si un peu avant que de mourir il envoie querir un Ministre pour luy témoigner qu'il a regret de ses pechez, & qu'il croit fermement qu'ils luy sont remis par la foy qu'il a en JESUS-CHRIST; ce Ministre & son Eglise jugeront par l'evenement, que cet homme pendant même ces dix ou douze années de perseverance dans l'adultere, n'a pas laissé d'estre un vray fidele, quoy qu'infirme, ce qui n'aura pas empêché qu'il n'ait toujours eu en luy le S. Esprit, qu'il n'ait toujours esté le temple de Dieu, & un membre vivant de JESUS-CHRIST, *la moindre étincelle de la vraie foy* suffisant pour tout cela, lors même qu'elle est accompagnée des plus infames desordres.

Et ed illud certo non
perdit sciri, quando
excommunicatur;
propterea non ex-
cluduntur absolvi-
ex regno Christi, sed
hac conditione tan-
tum, nisi resipiscant.
Et ut peccata suave-
rit discant agnosce-
re, & de his et ubi
tam poenitentiam
educantur, accen-
tur ab externa Ecce-
sie communione.
quandiu in illis pec-
catis peragunt, & do-
nec conversionem
suam Ecclesie pro-
bent. Quod si nun-
quam faciunt, lei-

Mais écoutons la suite de la reponse de ces Contrexemontans. Après avoir dit que quand les excommuniés se reconnoissent, l'Eglise juge alors qu'ils ont toujours esté de vrais fideles quoiqu'infirmes, ils ajoutent. *Et comme on ne peut savoir avec certitude qui sont ceux qui se reconnoissent lors qu'on les excommunie, on ne les exclut pas absolument du royaume de Jesus-Christ, mais seulement sous cette condition, s'ils ne se reconnoissent; nisi resipiscant: & afin qu'ils apprennent à avouer leurs pechez & à en rougir, & que par là ils soient portés à se reconnoître, ils sont retranchés de la Communion exterieure de l'Eglise tant qu'ils persévèrent dans leurs pechez, & jusques à ce qu'ils aient donné à l'Eglise des preuves de leur conversion. Que s'ils ne le font jamais, & qu'ils continuent à estre impenitens, & meurent*

*dans cet état, c'est une marque certaine qu'ils n'ont jamais esté
vrayment fidelles.*

CHAP. II.

*pergit esse impiorum.
tenet, & moritur
et, hoc ipsum est
exemplum quicquid
eorum nunquam iussit
vixit fidelis.*

On ne peut rien desirer de plus formel, ny qui fasse mieux connoistre jusques où les Calvinistes ont poussé leur dogme de la compatibilité du crime, & même de l'obstination dans le crime & dans la vie scandaleuse, avec la foy qui justifie, & qui donne une entière assurance d'estre sauvé. Car il est indubitable que leur Eglise ne juge pas que ce soit une chose incompatible avec cette foy, de commettre des pechez énormes, & même d'y perseverer, si sçachant certainement de l'un de ses membres qu'il en a commis de tels, & qu'il y perseverer, elle ne croit pas que cela luy suffise pour juger certainement, qu'il n'est pas vraiment fidelle, & vraiment enfant de Dieu. Or ils déclarent eux-mêmes que cela est ainsi. Leur Eglise sçait qu'un de ses enfans a commis un adultere, juge-t-elle pour cela qu'il faut que ce soit un hypocrite qui n'ait jamais eu la vraie foy? Non. Car elle ne le pourroit faire que temerairement & en agissant contre ses principes, puis qu'elle est persuadée que ce ne sont pas les seuls hypocrites qui tombent dans ces sortes de pechez, mais que les vrais fidelles y tombent aussi. Elle sçait qu'il commet souvent ce crime, & qu'il y a de l'attache. Juge-t-elle qu'après cela il n'est plus permis de douter, qu'il n'a pas la vraie foy? Non. Car elle n'est pas assurée, que nonobstant cela il ne puisse estre du nombre de ceux dont la foy est véritable, mais infirme & languissante. Elle est tellement scandalisée de sa perseverance dans le crime, & de voir que tous les moyens qu'elle a employez pour l'entretirer n'ont de rien servi, qu'elle se croit obligée par l'ordre de JESUS-CHRIST, de le retrancher de son corps. Juger-t-elle au moins alors qu'il ne peut-estre vraiment fidelle? Elle n'en aura encore qu'un soupçon, mais elle attendra à en juger avec certitude par l'évenement. Car si à la fin il revenoit à luy, ny son crime, ny sa perseverance dans le crime qui l'aura fait excommunier, n'empêcheroient point qu'elle ne le regardast comme ayant toujours esté fidelle mais infirme, & comme ayant toujours conservé dans ses plus grands desordres la semence de Dieu, qui ne pouvoit manquer en son temps de le faire rentrer dans son devoir. Mais si jamais il ne se reconnoissoit & qu'il mourust dans l'impénitence, ce seroit alors seulement qu'elle jugeroit

avec certitude, qu'il n'auroit jamais esté vrayment fidelle. D'où il s'ensuit manifestement que cette vraye foy, dont ils nous font une image si avantageuse, en nous la representant comme inseparablement jointe à l'esperance, à la charité, à la penitence, à la chasteté & à toutes les vertus chrestiennes, a en même-temps cette merveilleuse propriété de n'estre incompatible avec aucun crime, ny avec aucune obstination dans le crime, si elle ne dure jusqu'à la mort.

C'est assurément un avantage extraordinaire de la vraye foy des Calvinistes, & je ne sçay s'il y en a beaucoup d'entre-eux qui se le soient imagine aussi grand qu'il est. Car leurs Ministres leur en disent bien quelque chose pour leur consolation. Mais il est certain, que je ne sçay par quelle politique, ils évitent autant qu'ils peuvent de découvrir tout ce qu'ils pensent sur ce sujet, comme s'ils leur envioient la connoissance parfaite de ce thesor, & qu'ils se la reservassent à eux-mêmes. Ils en sement les principes dans leurs livres, mais il les faut ramasser pour concevoir cet admirable privilege de leur foy dans toute son estenduë.

Nous voyons, par exemple, qu'ils avoient que les vrayes fidelles peuvent tomber dans de si grands desordres, que l'Eglise soit obligée par le commandement de JESUS-CHRIST de leur declarer, qu'elle ne les peut souffrir dans sa communion extérieure. Cela dit bien des choses. Mais on peut encore s'empescher de voir tout ce qui est renfermé dans ces paroles. Et ainsi j'ay sujet de craindre, qu'on ne me soupçonne de les avoir étenduës plus qu'il ne falloit, en faisant ces vrayes fidelles, que les Calvinistes excommunient, plus criminels qu'ils ne sont. Je suis donc obligé de lever encore ce soupçon, & je ne le sçaurois mieux faire qu'en priant les Ministres de nous faire eux-mêmes le portrait de ceux que leur Eglise se croit obligée de retrancher de son corps pour suivre les regles de JESUS-CHRIST. Mais je n'ay pas besoin de les en solliciter. Je le trouve tout fait dans une these de l'excommunication soutenüe à Saumur, & imprimée dans la même ville en l'an 1664. avec plusieurs autres theses de Theologie sur différentes matieres.

Ils y établissent tout ce qu'ils croient de l'excommunication: ce que c'est: combien il y en a de sortes: & envers qui on en doit user. Ils en admettent de deux sortes: La premiere qui

qui est le retranchement de la Cene ; & la seconde le retranchement entier du corps de l'Eglise ; ce qu'ayant expliqué assez au long, ils passent à l'autre question : *Quinam sint illi in quos excommunicatio stringi debeat* : ce qui s'entend de l'une & de l'autre excommunication ; & voicy ce qu'ils en disent.

Si on excommunioit sous les pecheurs nul ne demurerait dans la communion de l'Eglise. Ainsi cette censure ne regarde que ceux qui entre les pecheurs sont en quelque sorte singuliers, & qu'on peut appeler d'insignes pecheurs, & dont les crimes étant atroces causent du scandale, & deshonnorent la profession du Christianisme. *Si OMNES qui peccatores sunt excommunicarentur, nemo in Ecclesia maneret. Ad illos ergo ea censura pertinet qui inter peccatores sunt aliquo modo singulares & eximii, & quorum uti culpa sunt atroces, sic scandalum pariunt, & dedecorant professionem christianam.*

C'est donc le premier trait du tableau de ces vrais fidèles que l'Eglise est contrainte d'excommunier en suivant les règles de JESUS-CHRIST. Ce ne sont pas de simples pecheurs. Ce sont des pecheurs insignes, & dont les pechez sont énormes, & non seulement énormes, mais publics, ou au moins connus de plusieurs personnes, puis que sans cela, quelques grands qu'ils fussent en eux-mêmes, ils ne seroient point scandaleux, & ne deshonoreroient pas le christianisme. Cependant ils veulent que nous croyions, que ce que d'honnêtes payens n'auroient pas jugé compatible avec l'honnêteté purement humaine, le soit avec la charité & toutes les autres vertus chretiennes, & que ceux qu'ils nous depeignent avec de sinistres couleurs, puissent estre même-temps de ces hommes nouveaux, que l'Ecriture dit estre créés dans une justice & une sainteté véritable.

Pour faire que ce portrait soit plus animé & en rendre les couleurs plus vives, ils descendent à un dénombrement particulier des pechez, pour lesquels seuls ils croyent qu'on peut excommunier, & ils ne mettent en ce rang que de fort grands pechez comme sont l'idolâtrie, l'herésie, le blasphème, le mépris de Dieu & les autres pechez par lesquels on viole notablement ou la première table de la loi de Dieu, ou la foy Chrestienne. Ils y ajoutent au regard de la seconde table, le refus opiniâtre de l'obéissance due à son Pere & à sa mere, & aux magistrats, les meurtres, les empoisonnemens, les haines implacables, les médiances & les calomnies qui sont un grand prejudice à l'honneur du prochain, les larcins,

M m

*Salm. De Excommu-
n. n. 59.*

Eph. 4. v. 24.

*Id. Porro culpa illa
quoniam sunt haud
melius intelligi po-
t. R. quam si ad eas
facultates quibus in-
sunt deinde referan-
tur . . . ad mentem
pertinet idololatria,
heresi, blasphemia,
numina concu-
pit, qui multas ha-
bet partes, & omnia
quorumque sunt in
quibus, vel prima
legis tabula, vel fides
christiana insigniter
violatur.
Ad istam referuntur*

272 LIV. IV. De ce qu'entendent les Calvinistes
les fornications les vols, les yvrogneries, les adulterez, les impudicitez; en un mot ce que saint Paul dans l'Epistre aux Galates, appelle les œuvres de la chair ?

Mais nous avons déjà vu plusieurs fois, qu'ils ne font pas de difficulté d'avouer qu'il n'y a aucun de ces pechez, tant contre la premiere que contre la seconde table de la loy, dans lequel leur vray fidelle ne puisse tomber. Et ainſi ce n'est pas ce qui pourroit faire trouver étrange, que sans perdre la vraye foy il puſt meriter de ſouffrir une peine que l'on ne doit impoſer qu'à ceux qui ſont coupables de ſi grands pechez, puis qu'il eſt indubitable parmi eux qu'il en peut-eſtre coupable. Ce qu'ils ajoutent eſt plus ſurprenant, & on ſe ſeroit moins attendu à l'aveu qu'ils en ont oſé faire dans la celebre conference de la Haye : *Fieri poſſe ut verè fideles et probantur ut Eccleſia ex mandato Chriſti cogatur pronuntiare ſe in externa ſua communione illos tolerare non poſſe*, ſi on conſidere juſqu'à quel point d'endurciſſement il faut qu'un homme ſoit arrivé, afin qu'ils uſent contre luy de cette ſeverité. C'eſt ce qu'ils expliquent en ces termes.

Mais parce que l'Egliſe eſt compoſée d'hommes, & qu'il n'y a rien qui ſe laiſſe aller au péché plus facilement que l'homme, ſi on excommunioit ceux qui commettent ces pechez (c'eſt à dire les voleurs, les blaſphémateurs, les fornicateurs, les adulterez, & les autres qu'ils venoient de nommer) avant qu'on les exſollicitè de toutes manieres de ſe reconnoiſſre, les Paſſeurs qui doivent avoir ſoin du ſalut des hommes manqueroient à leur devoir, & l'Egliſe ſeroit reduite à trop peu de perſonnes. (Ils reconnoiſſent par là qu'il y a un grand nombre de leurs pretendus reformez qui commettent de ces ſortes de pechez qui ferment ſelon S. Paul l'entrée du Royaume de Dieu) C'eſt pourquoy ce ne ſont pas proprement ceux qui pechent de la ſorte, qui ſe parjurent, qui blaſphèment le nom de Dieu, qui ſe ſouillent par l'impureté, & le reſte, que l'on doit excommunier, mais ſeulement ceux qui perſeverent dans leur péché, & qui ne veulent pas ſouffrir qu'on les retire de leur mechante vie. *ITAQUE non illi proprie qui ſic peccant excommunicatione percutiendi ſunt, ſed illi qui in peccato ſuo pertinaciter perſeverant, nec ſe ad meliorem frugem revocari patiuntur?*

C'eſt le ſecond trait du tableau de ces fidelles infirmes, qui peuvent meriter l'excommunication, quoy qu'ils ayent la

CHAP. II.

conſummacio in peccatis de magnificis, & de vaneſcia, & ſi item im-placabilis . . . maliticoſe & calom-nie, quibus proſami fama magoopeſe de-ſervit.

Ad concupſcentiam pertinet ſuſta, la-trocinia, ebrietas, commiſſiones adulteria, &c. que ab Apoſtolo Paulo in-ter opera carnis me-ntionantur.

Galat. 5. 19.

Id. n. 37.

vraie foy. Par le premier c'estoient d'insignes pecheurs, qui deshonorient le christianisme par leurs crimes atroces & scandaleux; & par celuy-cy ce sont des pecheurs endurcis, qui perseverent opiniastrement dans leur vie scandaleuse, & qui ne peuvent souffrir qu'on la leur fasse quitter.

Ils décrivent ensuite ce qu'il faut faire pour les retirer du peché, avant que de proceder à l'une ou à l'autre excommunication.

Ils disent donc qu'il les faut avertir premierement en particulier, soit en leur maison, soit en celle du Ministre, ou bien en public, ou dans les predications, en les marquant assez clairement pour leur donner de la confusion, ou devant le consistoire où on les cite, ce qui s'appelle *Censure verbale*; & qu'on ne doit point passer plus outre, non pas même au retranchement de la cene, que quand un pecheur de cette sorte n'a eu que du mépris pour tous ces remedes plus doux, & qu'ils luy ont esté inutiles. C'est alors seulement qu'ils usent envers luy de la premiere excommunication, qui est la privation de l'Eucharistie, ou pour un temps ou sans limitation de temps. Et neanmoins si le pecheur donne de suffisans témoignages de son repentir, on luy oste cette note ignominieuse. Car l'Eglise a regardé en cela deux choses. L'une que l'action luy a paru devoir estre plus severement chastiee, afin qu'on ne croye pas que dans une communion de chrestiens on souffre des choses qui luy font a deshonneur. Et l'autre qu'elle a jugé que le pecheur avoit besoin de ce chastiment severe qui réveillast sa foy endormie.

Cette foy endormie qui se réveille, n'est que dans les vrais fidèles, & c'est ce qu'ils appellent autrement la *semence de Dieu*, qui demeure selon leur doctrine parmy les plus grands desordres, & qui se réveille en son temps. Il est donc hors de doute que ces Professeurs de Saumur aussi bien que les Ministres de Hollande, supposent comme un article indubitable de leur creance, que la vraie foy avec tous les avantages & toutes les proprietétez qui en sont inseparables, peut estre dans ces pecheurs insignes qui deshonorent le christianisme par des infractions scandaleuses de la loy de Dieu, & qui ajoutent à cela une perseverance opiniastre dans leurs crimes, en méprisant tous les remedes dont leur Eglise a usé avant que de les frapper de cette excommunication pour réveiller leur foy endormie.

Que si lors qu'ils parlent de la seconde sorte d'excommu-

lib. II. c. 14. Idem appellatur Censura verbalis, cui si peccator credit, et vitam ante oculos corrigit, non tollit Ecclesia ultionis progredu... si neque censuræ verbalis cedat, neque vitam emendam, tum proceditur ad eam censuram, quæ consistit in te... primum quia acrimonia remedium opus est, ubi benigniora habuerunt. Deinde quia ad morbum illum qui te peccet cruciatum adversus benigniora remedia, accedat alter morbus, sitis in contemptu auctoritatis Ecclesiæ, quæ medicinam illam exerceat. Non nunquam evenit privatio cœnæ magis absolute, & sine ulla determinatione temporis, & cum excommunicatione magis proprie anticipatur. Non... quia Ecclesiæ vel hæc censuram esse sempiternam. Nam ubi qui peccato satis certa penitentia sine iudicio edidit, & communis edificationi convenienter satisfactum est, cessante ignominia de vi. Verum Ecclesiæ auctorum præcipue respectu, Numerum actio ipsa vix est digna quæ leviter castigetur, ne quis punitus in Christianorum

CHAP. II.

communione tolera-
ti que ipsi uide. o-
ra sunt, & peccator
eo animo esse vide-
tor, ut opus ei sit
acti illa castigatio-
ne, que fidei tot-
pentem exaltat.
Ibid. n. 17. Sin au-
tem peccator in ma-
lo suo persistit, ad
Ecclesie prudentiam
pertinet diiudicare,
quorum temporis
illi datum sit ut ex-
ploreatur anequam
ad alteram excom-
municacionem deve-
niatur.
Tum denum pecca-
tor Ecclesie com-
munionem indignus
iudicatur, cum in eo
obstinere atque in-
tra contritiā, vi-
tam spirituale nullam
esse arguit.

nication, à laquelle on ne doit venir selon eux que lors que l'on a éprouvé pendant un long-temps que la premiere n'a de rien servi, ils semblent marquer qu'on n'en use que lors *qu'une opiniâtreté invincible montre qu'il n'y a point de vie spirituelle dans ce pecheur*; cela n'empêche pas que ce même pecheur ne puisse estre un vray fidele, puis que les Contremonstrans avoient qu'il peut arriver, que de vrais fideles, en qui la vie de l'ame n'est point éteinte, meritent d'estre frappez de cette dernière sorte d'excommunication, & que ces Theologiens de Saumur ne parlent que de ce que l'Eglise peut juger dans ces rencontres selon sa lumiere presente, qui la porte à croire que ces pecheurs qui se sont de plus en plus endurcis, même depuis le retranchement de l'Eucharistie, ne sont que des hypocrites qui n'ont en eux aucune semence de vraie vie. Ce qui n'est autre chose que ce que les Contremonstrans avoient dit aussi dans l'observation qu'ils font, que quoique ceux qu'on excommunique puissent estre ou de *vrais fideles infirmes*, ou *des hypocrites*, l'Eglise qui ne juge que par le dehors qui luy est connu, ne regarde point ces excommuniiez comme de vrais fideles, mais comme des hypocrites qui se font cacher sous le nom de chrestien.

Il est vray que ceux de Saumur n'ajoutent pas dans cet endroit, ce que les Contremonstrans marquent expressement, que ce jugement que l'Eglise porte de ceux qu'elle chasse de sa communion n'est que provisionnel, qu'il deviendra certain, s'il arrive que ces pecheurs continuant dans leur opiniâtreté, meurent dans l'impénitence, & qu'en ce cas elle demeurera persuadée que c'estoient des hypocrites, mais que s'ils venoient à se reconnoître & à donner des marques suffisantes de leur repentir, elle en jugera plus favorablement, en les regardant *comme de vrais fideles, mais infirmes*.

Mais cette omission ne peut pas nous obliger de croire qu'ils aient sur ce point des sentimens differens de ceux des Contremonstrans avec lesquels nous les voyons si bien d'accord. Aussi s'en expliquent-ils clairement eux mêmes dans une autre these, où ils se proposent ce même argument des Remonstrans, quoy que tourné à leur mode pour le rendre plus foible. *La septieme raison*, (des Remonstrans disent-ils, *est prise de la coutume de l'Eglise, qui excommunique & exclut* du

Saumur. De Persu.
fides part. 3. in. 40.
Septima ratio (Re-
monstrantium) de-
sumitur ex Ecclesie
consuetudine, que
etiam de vicinis le-
pollentibus, neque
in eo. 8. quando
perseverantes ex-
communicat, & re-
probatu excludit,
illi autem loquuntur

royaume de Iesus-Christ ceux qui se souillent par des erreurs & des vices, & qui demeurent quelque temps en cet estat. Or on estime que ceux qu'elle traite ainsi, ont esté vrayments fidelles. C'est pourquoy, ou ils ont perdu la foy, ou s'ils ne l'ont pas perdue, l'Eglise commet une injustice en retranchant de son corps ceux qui sont vrayment fidelles, & qui demeurent dans la communion de Iesus-Christ. Si ces Theologiens avoient cru que la seconde excommunication, dont il est parlé en cet endroit, ne se dult exercer qu'envers ceux qui n'auroient en eux aucune vie spirituelle, & qui par consequent n'auroient jamais eu la foy, il est certain qu'ils auroient du répondre, en avouant que l'Eglise seroit injuste de vouloir retrancher de son corps ceux qui sont vrayment fidelles, & qui demeurent en la communion de Jesus-CHRIST, mais en niant en même temps qu'elle ait jamais dessein de le faire; cette dernière excommunication ne se devant exercer que contre les hypocrites qui n'ont jamais eu la foy. Or ils font tout le contraire. Car supposant que l'Eglise en use contre de vrais fidelles, & qu'elle croit estre tels, ils prétendent montrer qu'elle ne leur fait point en cela d'injustice par la comparaison des pestiferez, qu'on ne laisse pas de separer des autres hommes, lors même qu'on se tient assuré qu'ils gueriront. Car on le fait, disent-ils, de peur qu'ils ne communiquent la peste à d'autres, & par la même raison on retranche ces fidelles de l'assemblée de l'Eglise, de peur qu'ils ne corrompent les autres par la contagion de leurs pechez. Que si la separation serroit aux pestiferez, pour recouvrer la santé, on l'estimeroit encore plus nécessaire. Or les censures Ecclesiastiques causent de la confusion aux pecheurs, & cette confusion fait qu'ils se portent plus facilement à quitter leur mauvaise vie. En un mot, toute censure Ecclesiastique est, ou une correction medicinale, ou un châtiment tout à fait penal. En ce dernier cas (s'il y a de telles censures dans l'Eglise) on ne suppose pas que le pecheur a perdu la foy, mais qu'il ne l'a jamais eue. Dans le premier on ne suppose pas non plus qu'il l'ait perdue, mais on a soin qu'il ne la perde pas, comme ont fait les Apostres envers ceux qu'ils ont livré à Satan, afin que leur chair estant détruite & mortifiée, leur esprit fust vivifié en Iesus-Christ.

On ne se peut rien imaginer de plus clair. Et cela même est un peu plus fort que ce que les Contrereformans avoient dit, puisque ceux-cy veulent que le plus ordinaire usage de la dernière excommunication, qui consiste à chasser les pecheurs

par un anathème vété-
dels. Qui moritur
vel defecit, à hâc
vel si à hâc oon de-
fecit, inaspit face
Ecclesia, que à locce-
tate sua euen qui
verè hâc sum, & in
Christi communi-
one.

Idem. Eadem ratio-
nepechendi potest il-
li qui à reliquorum cō-
fornio segregat quos
peccis contritum cum
spes sanitatis mani-
festat. Cui enim il-
lispelluntur è vici à
confortio quos eer-
tissima spes est esse
victuros? Nimirò ne
peccem alius a hâc
quoniam modum illi
ejusmodi ex Eccle-
siae curis ne alius af-
ferant scilicet pec-
catorum futurum.

Quod si segregatio
ab aliis prodit post
peccis laboribus
et bonam valorem
nem faciliat recup-
randam, tunc eo ma-
gis exultare non le-
paratio necessaria.
Censura enim pec-
catorum prodit, et
pudor ad meliorem
modum facilius re-
ducantur... Om-
nis censura Eccle-
sastica vel est casti-
gatio peccatorum, vel
vindicta vere pa-
nalis. In posteriore, si
quod talis est, non
supponitur peccator

CHAP. II.

anue delectasse, sed
eam nullam habuit
te uoquam, & alia
quando se habere si-
mulasse... In peioris
non supponitur pec-
cator nunc excusasse,
sed providetur de ea
excusasse. Quod Apo-
stoli ipsi procuran-
tiam, cum nominet
eadem crimi Saran,
ut deititula mortu-
eque carne spiritus
in Christo vivifi-
catorum.

scandaleux hors de l'Eglise, soit de causer par là une confusion salutaire à de vrais fidèles, qui pourroient infecter les autres par la contagion de leurs pechez; & qu'on doit faire le même jugement de ceux que les Apôtres ont livré à Satan, comme l'incestueux de Corinthe; en les considérant comme des enfans de Dieu, qui n'auroient point perdu la vraie foy, mais qui avoient besoin de cette punition, afin qu'ils ne la perdissent pas.

Puis donc qu'il y a un parfait consentement entre les Ministres de France & ceux de Hollande dans l'aveu qu'ils font aux Remontrans, que leurs vrais fidèles peuvent mériter par leurs crimes d'estre retranchés du corps de leurs Eglises, il n'y a rien de plus légitime & de plus innocent, pour donner un plus grand jour aux sentimens des uns & des autres, que de développer par les discours plus étendus des premiers, ce qui est enfermé dans les paroles plus abrégées des derniers. C'est ce qu'on appelle dans la Logique, mettre la définition en la place du défini, ce qui est un des plus excellens moyens pour débrouiller, ce que par quelque adresse malicieuse on voudroit tenir embrouillé.

Voilà donc la proposition avouée par les Contre-remontrans, *Verè fideles possunt eo prolabi, ut se erroribus & flagitiis contaminantes, & in iis perseverantes, Ecclesia ex mandato Christi cogatur pronuntiare se eos in externa sua communione tolerare non posse, neque eos partem in regno Christi habituros, nisi resipiscant.* Examinons-en tous les termes, en les expliquant par les Calvinistes mêmes.

VERE FIDÈLES. "Ceux qui par la foy sont entez en JESUS-CHRIST, & qui sont participans de son Esprit vivifiant." Ceux qui ayant la vraie foy, ont aussi la charité, qui ne peut non plus en estre séparée, que JESUS-CHRIST est séparé du saint Esprit; & une charité qui embrasse tous les devoirs de la vie humaine; de sorte que si elle a quelque défaut, ce n'est pas au regard de diverses parties de cette vertu, mais seulement au regard de ses degrez, qui n'arrivent jamais dans cette vie à leur dernier accomplissement, au lieu que ces commence-mens informes de charité, qui paroissent estre dans ces faux fidèles, que l'Ecriture appelle temporels, manquent en beaucoup de parties, l'un s'abstenant de l'homicide, mais commençant aduler, ou s'abstenant de larcin & sechant d'envie

a C'est aussi qu'ils
desinsistent par tout
les vains succès. Qui
Christo vera fide
inquin sunt de vici-
cane spiritum producit.
Epist. Pala. hianon.
Celsario Hagenf.
p. 104.
b Fides vera non
elucet esse non
propter, quia nunquam
est inter illa fides vera
de quocumque fi-
des est sine charitate
exon ptomuntur vici-
tus interit. Tamen
non non p. 104.
c Fides vera, de chari-
tas quam ignis de-
lectat immo, inquit
Celsarius, quod Chri-
stus spiritus Chri-

Voila ce qu'ils disent des vrais fidelles, & par où ils les distinguent de ceux qui n'ont qu'une fausse foy. On jugera si cela s'accorde avec ce qu'ils ajoutent.

POSSUNT EO PROLABI. Cette possibilité qu'ils reconnoissent au regard de leurs vrais fidelles, de tomber d'une maniere aussi horrible, que l'on verra dans la suite, n'est point une possibilité metaphysique, qui ne se reduise jamais en acte, mais une possibilité tres-reelle, qui leur fait dire, comme on a déjà vu; *Que les enfans de Dieu tombent quelque fois en d'ussi grands & d'ussi horribles pechez que les impies & les infidelles.*

UT SE ERRORIBUS. Ils entendent par ces erreurs qu'ils distinguent de cette autre sorte de pechez, qu'ils appellent *Flagitia*, les pechez contre la foy & contre la religion, estant visible que parlant en cet endroit de ce qui peut estre un fuyet d'excommunication, ils n'y mettroient pas des erreurs sur d'autres matieres. Et il est certain d'ailleurs, comme on l'a déjà prouvé, qu'ils ne croyent point que leurs vrais fidelles soient incapables de tomber en des heresies. Ceux de Saumur font aussi une semblable distinction de pechez, pour lesquels seuls on peut estre legitimentement excommunié, les divisant selon les deux parties de l'ame; l'une superieure qui est l'esprit & la raison, & l'autre inferieure qui est le siege des affections. Et ils rapportent à l'esprit, *l'idolatrie, l'heresie, le blaspheme, le mépris de Dieu, & tout ce qui viole d'une maniere notable la premiere table de la loy, ou la foy Chrestienne.* C'est donc ce qu'on doit entendre par ces erreurs, ou égaremens d'esprit, dont les vrais fidelles se peuvent corrompre, jusques à meriter par là d'estre retranchez du sein de l'Eglise.

ET FLAGITIIS. Ce sont les autres grands pechez eontre les bonnes mœurs, comme le vol, la fornication, le meurtre, qu'ils avouent sans peine que leurs vrais fidelles peuvent commettre.

SE CONTAMINANTES. On se peut souiller par ces pechez en deux manieres: l'une secrete, & qui ne vient point à la connoissance de l'Eglise, si les coupables même ne se découvrent volontairement; à quoy les Calvinistes ne se croyent point obligez, parce qu'il a plu aux Auteurs de leur pretendue Reformation d'abolir la Confession sacramentale: l'autre publique, ou au moins telle que les Pasteurs de l'Eglise en puissent estre informez par d'autres que par les coupables. Ceux qui

CHAP. II.

Pa. 11. 12. 13. cap. 14.

e. charitas vere dilectum talis est, ut cōplectatur omnia vicia humanæ naturæ, etiam quæ re ipsa aut, de se ipsa illa re ipsa non parit virtutem illi vici, sed gradus qui nunquam in hac vita ad summum pervenit, tunc. Rerum mentes charitatis si qua temporaria: ea peritunt talia sunt, ut multis paribus modis sine acie manet. Alio abstinere quidem ob homicidium, sed adulterium committit, & si illius voluptatibus indulget, &c. Edm. in Thes. de Corruptis salutis, p. 45.

committent de tels pechez, quoiqu'en secret, sont tres-criminels devant Dieu, mais c'est sans doute une circonstance qui les aggrave beaucoup, & qui marque une plus grande extinction de la crainte de Dieu, d'y ajouter le mauvais exemple & le scandale, en s'exposant à la malediction que JESUS-CHRIST a prononcée contre ceux qui scandalisent leurs freres. *V. homini illi per quem scandalū venit.* Cependant la maniere dont ces vrais fidelles, dont il s'agit, se corrompent par ces pechez si grands en eux-mêmes, est de la dernière sorte. C'est en ajoutant à l'infraction particuliere du crime, celle du mauvais exemple, comme le marquent expressement ceux de Saumur. Car ils déclarent qu'on ne doit excommunier que ceux ; *Quorum uti culpa atroces sunt, sic scandalum pariunt, & dedecorant professionem Christianam.* Et ils comparent ces vrais fidelles qu'on excommunique à des pestiferez qu'on separe des autres hommes : *Ne pestem alius assent, quemadmodum illi ejiciuntur ex Ecclesia ceteri, ne aliis affricent scabiem peccatorum suorum.*

In Thes. de Excomm.
n. 19.

De perseverantia si-
des pars protestant.
n. 40.

ET IN IIS PERSEVERANTES. C'est une chose horrible à un Chrestien de commettre ces sortes de pechez dont saint Paul dit si souvent, *que ceux qui les commettent ne posséderont point le royaume de Dieu.* Il est encore plus horrible de les commettre avec un tel scandale que la religion Chrestienne en soit deshonorée. Que sera-ce donc si on ajoute à cela l'habitude & la perseverance dans ces crimes énormes & scandaleux ? Et néanmoins tout cela ne fait point de peur aux Calvinistes. Ils n'y trouvent rien qui ne s'allie parfaitement bien avec la qualité de juste & d'enfant de Dieu. Car ils ne rougissent point d'avouer que leurs justes peuvent estre en tel estat que l'Eglise est obligée de les excommunier, en même temps qu'ils enseignent que leur Eglise ne peut excommunier legitimentement que ceux, 1. dont les pechez sont énormes : *Quorum culpa atroces sunt*, 2. & qui outre leur énormité, sont encore accompagnés d'un tel scandale qu'ils deshonnorent la religion Chrestienne. *Quorum culpa uti atroces sunt, sic scandalum pariunt & dedecorant professionem Christianam* ; 3. & qui de plus perseverent avec opiniâtreté dans ces pechez énormes & scandaleux ; les deux premières conditions ne leur suffisant pas pour pouvoir estre legitimentement excommuniés, parce qu'autrement leur Eglise seroit reduite en un trop petit nombre de personnes. *Itaque non illi proprie qui sic peccant excommunicatione plectendi sunt, sed illi qui*

qui in peccato suo pertinaciter perseverant, nec se ad meliorem frugem reduci patiuntur. CHAP. II.

Ces dernières paroles sont considerables, parce qu'elles nous font voir que cette perseverance dans le crime, que les Calvinistes jugent incompatible avec l'estat d'un vray enfant de Dieu, qui est dans sa grace, & en qui le S. Esprit habite, n'est pas seulement une espee de lethargie qui fait qu'on s'endort dans le vice, sans y faire presque de reflexion, ce qui ne laisseroit pas d'estre abominable en un Chrestien; mais que ce peut estre même un estat semblable à celui des phrenetiques qui rejettent les remedes, & ne peuvent souffrir qu'on travaille à leur guérison. Car ils mettent cette perseverance dans le crime, qui fait meriter l'excommunication, à rejeter tous les avertissemens que l'Eglise donne & en particulier & en public pour faire quitter le vice, & à ne point faire d'estat ny de ses reprimandes ny de ses menaces: *Quia ad morbum illum qui se praebeat contumacem adversus benigniora remedia, accedit aliter morbus situs in contemptu auctoritatis Ecclesiae quae medicinam illam exercet.* Voilà l'estat où les Calvinistes s'imaginent qu'ils peuvent estre en demeurant toujours dans la grace de Dieu, & aussi justes en un sens qu'estoient les Apostres, tant qu'ils ont vécu sur la terre.

ECCLESIA EX MANDATO Christi, cogatur pronunciare se in externa communione eos tolerare non posse. Ils peuvent donc meriter par leur perseverance opiniâtre dans les crimes, accompagné du mépris de l'autorité de l'Eglise, non seulement qu'on leur interdise l'usage de l'Eucharistie, mais aussi qu'on les retranche toutafait de la communion de l'Eglise, à quoy ils avoient qu'il n'en faut venir que lors que l'opiniâtreté des pecheurs a rendu tous les autres remedes inutiles, & que même ils ont esté un temps considerable à perseverer dans leurs crimes, après le retranchement de la Cene. Car ils pretendent que l'Eglise peut traiter ainsi les vrais fidelles, non seulement en se trompant, ou en agissant avec precipitation, mais lors même qu'elle se conduit selon l'ordre de JESUS-CHRIST: *Ex mandato Christi.* Or ils enseignent que selon l'ordre de JESUS-CHRIST, on ne doit retrancher du corps de l'Eglise que des pecheurs infignes, qui deshonnorent le Christianisme par des crimes scandaleux, & qui y perseverent avec tant d'attache, qu'ils méprisent tous les avertissemens de leurs Pasteurs, toutes les censures verbales

du consistoire , & même la premiere sorte d'excommunication , qui consiste dans le retranchement de l'Eucharistie , dont ils aiment mieux estre privez que de quitter leurs desordres. Ils supposent donc que tout cela peut convenir à un vray fidele sans qu'il déchée de cet estat , c'est à dire , sans qu'il cesse d'estre juste , d'estre enfant de Dieu , d'estre saint , de posseder la charité , & toutes les autres vertus. A qui donc peuvent mieux s'adresser les maledictions que Dieu prononce par ses Prophetes contre ceux qui font passer des ames mortes pour vivantes , & des méchans pour bien-heureux , qu'aux auteurs de ce detestable mélange des vertus d'un vray Chrestien , avec les vices d'un vray demon ?

CHAPITRE III.

Exemple remarquable tiré de Beze sur ce même sujet de l'Excommunication , qui fait encore voir qu'ils croyent tres-possible qu'un homme demeure juste & enfant de Dieu en perseverant avec tant d'opiniâreté en des desordres infames , que leur Eglise soit obligée de l'excommunier.

IL n'y a rien de plus clair ny de plus horrible que ce que nous venons de decouvrir du sentiment des Calvinistes touchant ceux qu'ils excommunient , puisqu'encore que ce soit pour avoir opiniâtement perseveré dans des crimes scandaleux , ils ne laissent pas de croire que dans cet estat là même ils peuvent estre justes & enfans de Dieu. Il semble qu'il n'y ait plus à desirer que de voir dans quelque exemple véritable & effectivement arrivé , la pratique de cette doctrine. Et c'est ce que j'ay heureusement rencontré dans les lettres de Beze.

Inter Ep. Bez. Ep. 9.

Des Ministres estrangers l'avoient consulté en 1566. comme le plus grand oracle de leur parti , après la mort de Calvin , sur trois ou quatre difficultez qu'ils avoient peine à resoudre. La seconde regardoit un Gentilhomme , qui pour avoir embrassé la nouvelle reformation n'en estoit pas moins débordé dans ses mœurs ; de sorte que l'eloge qu'ils luy donnent est qu'il estoit noble de race , mais que pour sa vie il estoit entierement abandonné à toute sorte d'impiété : *Nobilis quidem genere , sed vix omni impietate contaminatissimus*. Il avoit eu quatre bastards ,

dont il y en avoit trois d'une malheureuse, qu'ils appellent une louve: *Ex qua lupatres illegitimos filios habuit*. Il avoit promis trois fois, aussi bien que sa concubine, de changer de vie; mais ils avoient autant de fois manqué à leur parole, & ainsi continuant toujours dans leur commerce criminel, on avoit esté obligé de les excommunier. Cependant comme un de ces bastards estoit né depuis leur excommunication, ils ne sçavoient s'ils le devoient baptiser, parce qu'ils ne voyoient pas qu'un enfant né de personnes si perduës; *Ex tam desperatis parentibus ortus*, püst avoir part à la benediction promise aux enfans des fidelles; ce qu'ils supposent, comme nous vertons dans la suite estre le fondement du baptême des enfans. Et ainsi la question qu'ils propoioient à reloudre fut conceüe en ces termes. *Si l'on doit baptiser les enfans des excommuniés, & dans la foy de qui on les baptiseroit, veu que ceux de qui ils sont nez ne sont pas membres de l'Eglise.*

an infans excommunicatum sine baptizando, et in quem fidei, cum iuxta quibus sunt propter non sunt membra Ecclesie.

J'en ne m'arreste pas à ce que Beze répond touchant le Baptême de l'enfant. Nous pourrions parler de cela en un autre endroit. Nous n'avons besoin icy que de considerer le jugement qu'il fait de ces excommuniés, qui estoient aussi enracinez dans le vice, que saint Paul veut que les vrais Chrestiens le soient dans la charité. Et nous verrons par sa réponse, que c'est surquoy il est le moins embarrassé, & qu'il fait assez entendre que dans les principes des Calvinistes ce débordement si horrible & cette vie sottiillée de toute sorte d'impieété, n'empéchoit pas qu'on ne püst regarder ces excommuniés, comme des élus, qui avoient esté entez & incorporez en JESUS-CHRIST, mais qui estoient seulement privez pour un temps de l'efficace de son esprit, & de la nourriture qu'ils auroient du tuer de ce tronc divin, auquel ils estoient unis.

Car il fait sur ce sujet quatre classes differentes.

La premiere, dit-il, est des reprouvez, qui ne sont & ne seront jamais membres de JESUS-CHRIST, ny selon l'election, ny en eux-mêmes, quoique quelques-uns soient reputez membres de l'Eglise par la profession exterieure qu'ils font de la foy, ou parce qu'ils se trompent eux-mêmes & les autres par le vain fantôme d'une foy temporelle.

La seconde est des élus qui pendant un certain temps ne sont membres de JESUS-CHRIST que par la seule destination de Dieu, & non reellement & en eux-mêmes; ce qui fait dire

CHAP. III.

à saint Paul, qu'il avoit esté séparé dès le ventre de sa mere, quoiqu'il ait esté long-temps un membre de Satan qui percutoit son Eglise.

La troisième est de ceux qui sont enfans de Dieu, & selon l'élection & en eux-mêmes, parce, comme dit l'Apôtre, qu'ils sont conduits par l'Esprit de Dieu.

La quatrième est de ceux qui quoiqu'ils appartiennent à l'élection de Dieu, & qu'ils soient ENTEZ EN JESUS-CHRIST, néanmoins s'estant reïentis de l'infirmité humaine *humanum aliquid passum*, (c'est comme ils ont accoutumé de parler des plus grands crimes de leurs fidèles) sont à scandale aux autres membres: ce qui est cause qu'ils ont besoin d'un remède plus fort, de peur que la playe qu'ils ont reçue de Satan & de leur chair ne devienne mortelle. C'est pourquoy on les excommunique, & on les livre à Satan, non afin qu'ils périssent (car ceux qui sont membres de JESUS-CHRIST ne peuvent périr); mais afin qu'estant affligés selon Dieu de ce traitement, cette douleur produise en eux un véritable repentir, & que leur chair estant détruite, c'est à dire le vieil homme estant mortifié, leur esprit soit sauvé au jour du Seigneur. Ce sont ceux, *poursuit-il*, que nous appelons excommuniez, qui selon deux considérations ne sont point membres de l'Eglise. L'une, selon les hommes, parce qu'ils sont exclus de la sacrée communion des fidèles; l'autre, selon Dieu, parce qu'il ratifie dans le Ciel ce qui a esté bien lié sur la terre par son Eglise. Mais ce sont deux choses différentes d'estre lié dans le Ciel, & d'estre jetté hors du vray royaume du Ciel, ce qui n'arrive jamais à aucun élu Ainsi pour ce qui est de JESUS-CHRIST, ces excommuniez sont dits n'estre pas les membres, ny les membres de son Eglise, non comme les premiers de ces quatre sortes de personnes, qui sont les reprouvez, mais parce que pour un temps ils sont hors de luy, quant à la vertu & à l'efficace de son esprit, estant tellement ENTEZ EN LUY, que néanmoins pour un temps ils ne reçoivent point l'aliment vivifiant de l'esprit de JESUS-CHRIST. Enfin il y a la même différence entre ceux-cy & les premiers, qu'entre une jambe de bois jointe à un corps avec beaucoup d'art, qui n'est pas néanmoins une vraie jambe, & ne peut raisonnablement estre appelée une partie de ce corps, & une véritable jambe, qui ne reçoit point de nourriture pendant quelque temps; de sorte que si on ne luy appliquoit

Quarto denique
sunt qui quom ad
electionem Despet
tuerant & libito
sunt unius, tamen
quoniam humanu
aliquid passu
quis membris fuit
offendiculo, ac
proinde, ne sit le
thale vuln, quod
à Satana & car
ne est ipsu indi
cium, actore re
medio egre, ideo
que excommuni
cuntur, live Sa
tanae traduntur,
non ut pereant,
(nō possunt enim
perire qui sunt
Christi membra,
sed ut tribuea se
cutionem Deū por
tentiam in ipso
pignus, live ut in
terente carnis, id
est veteri homi
nem, ipsius con
tum sit Galvus in
die Domini. Ibi
sunt quos excommu
nicatos appella
m, quos duplici
respectu non sunt
membra Ecclesie,
uno secundum ho
mines, quoniam
à sacra fidelium
communione ex
cluduntur: altero
secundum Deum,
quia tunc est illud
Christi dicium, li
garum esse in coe
lis quod rite ab
Ecclesia ligatum
est in terris. Sed
aliquid est profectu
ligatum esse in coe
lis, quam extra
verum illud sa
crum carnis de
quod esse quod nul
lus unquam electus
accidit.
Itaque quod ad
Christi planu
tinet dicuntur illi
non esse ipsius

quelque remede puissant elle se pourroit à la fin, & per-
roit entierement.

Il y a dans la réponse de ce Patriarche de Geneve des choses tres-claires, & d'autres un peu embrouillées.

Les claires, sont 1. Que l'Eglise Calvinienne est si bonne envers ses enfans, & porte si loin l'obligation qu'elle croit avoir d'en juger charitablement, & plutôt en bien qu'en mal, que lors même qu'elle les voit *suillez de toute sorte d'impureté*, & tellement endurcis dans le vice, qu'après avoir solennellement promis de se convertir, ils manquent toujours de parole, elle ne conclut pas de là, qu'elle les doit au moins regarder, comme des gens qui n'ont point encore esté régenez *intez en Jesus-Christ*, & qui n'auroient esté justes là joints au corps de l'Eglise que par la Communion extérieure; *comme une jambe de bois est jointe à un corps vivans*. Elle leur est bien plus indulgent. Elle ne trouve point d'inconvenient à croire que ces excommuniés dont la vie est si débordée appartiennent à l'élection éternelle de Dieu, & qu'ils ont esté *intez en JESUS-CHRIST, Christis insui*; par où Beze distingue les personnes de cette quatrième classe d'avec celles de la seconde, qui voyoy qu'élus n'appartiennent encore à JESUS-CHRIST que par la seule destination de Dieu, & ne sont point encore effectivement *intez en luy*.

2. Il est clair encore par les maximes de cette secte qu'on de
cela seul qu'il dit que ces excommuniés sont *enfermez en Jesus-
Christ*, & qu'il font une partie veritable de son corps quoy
que malade & privé pour un temps de nourriture, ils'en-
fuit selon eux que ces excommuniés ont esté regenez,
justifiez, adoptez, car ce n'est que par là qu'on est entré en
Jesus-CHRIST, & que par consequent ils ne sont point
dehors par cette vie licentieuse de l'estat de la justification,
& de la grace de l'adoption, parce qu'on n'en dechet jamais,
selon la décision du Synode de Dordrecht.

3. Il est clair que Beze regarde ces excommuniés comme des regeneratez, par la maniere dont il parle de leurs pechez quelques enormes qu'ils fussent. Car c'est leur coustume d'attribuer à l'infirmité humaine les plus horribles crimes de leurs fideles. Ce ne sont jamais, si on les en croit, que des pechez d'ignorance ou d'infirmité. *Ellis Dei cum peccans*, disent communement ces nouveaux Docteurs, *peccans ex infirmitate*, re-

CHAP. III.
neque de legibus et
deque, non ut pium il-
li querebatur de peri-
tione, sed quia non
ad tempus, sed ad ad-
vum, & efficaciam
transierant, non, sicut
exteriorum, ut pote-
runt in ipsum intro-
ire, ut tempus illud do-
cet et tribuit, sed
quia in ipsum intro-
venerunt illi spiritus
Christi alimentum
non percipiunt. Denique licet in-
ter hec & primis il-
lis, quibus inveniunt
etiam in illis, quibus
quidam cibum vero
cuiusdam corporis
carnificio adjuvant,
quo tamen ibi non
est, neque pars eius
cuiusdam merito di-
gnitatis, sed quia
ad tempus, sed quia
ad tempus duntaxat
laborat adque quid-
vis non ut accipiat illi
quidam modum
revertitur, ut scilicet
non ut accipiat
et peritiam
et peritiam

Melampus im *Ambrosia*
na. m. p. 156.

an m. p. 156.
Ref. perius firi in
Ref. sua necess. p. 176.
Contra Roman. 12. in
Edict. Mag. cons. ad
art. 3. p. 111.

liqui vero ex malitia. Peccant tantum secundum carnem, & per consequens ex ignorantia & infirmitate. C'est le même langage. On consulte Beze sur des personnes qu'on avoit excommuniées pour un concubinage de plusieurs années tres-scandaleux, & accompagné d'endurcissement & de mépris pour tous les avertissemens de leur Eglise. Et il dit généralement de ces sortes de pecheurs, que JESUS-CHRIST veut qu'on livre à Satan, qu'ils ont ressenti quelque chose de l'infirmité humaine; *Humanum aliquid passi.* Il les considere donc comme de vrais fideles, qu'il s' imagine ne pecher que par infirmité.

4. Il ne trouve pas non plus que le concubinage de ces personnes débordées fust un peché mortel qui eust donné la mort à leur ame, mais qu'on avoit usé du remede de l'excommunication pour empêcher qu'il ne devinst mortel; *Ne sit lethale vulnus quod à Sathana & carne est ipsis inflictum.* D'où il s'ensuit qu'il les regarde dans cet état même comme de vrais fideles, dont la foy estoit languissante, mais non pas éteinte.

5. Aussi ne les compare-t-il pas à des membres qui ne seroient joints au corps qu'en apparence, comme sont les hypocrites au regard du corps de l'Eglise, ny à des membres morts & destituez de la vie spirituelle, mais à de vrais membres qui ont en eux la vraie vie, étant entez en JESUS-CHRIST, comme il repete par deux fois, *Christo insiti, in Christum insiti*, & qui sont seulement languissans, comme un partie du corps humain, où la nourriture est quelque temps sans se porter, *Qua ad tempus a negotiis labores.* Et il ne dit pas aussi que ce soient des parties pourries, mais seulement qu'elles pourriroient si on ne leur appliquoit de puissans remedes.

6. Enfin il est tellement persuadé, qu'au milieu des delordres mêmes, qui attirent l'excommunication sur leurs fideles, on les doit regarder comme des élus qui ne scauroient perir, qu'il ne propose pas seulement, au moins par une alternative, le juste sujet qu'ont ces excommuniés d'apprehender ce que dit Tertulien : *Summum futuri judicii prejudicium est, si quis ita deliquerit ut à communicatione orationis & conventus, & omnis sancti commercii relegatur.* Que c'est un effroyable prejuge pour le jugement avenir, que de se laisser aller à des pechez qui meritaient qu'on soit retranché de la commu-

nion des prières, des assemblées, & de toute autre sorte de saint commerce. Il les flatte au contraire d'une assurance entiere de ne point perir: *Non enim possunt perire qui sunt Christi membra*. Tant il est ferme dans le jugement qu'il porte d'eux, qu'ayant esté une fois entez en JESUS-CHRIST, ils y demeureront inseparablement attachez quelques crimes qu'ils commettent.

On peut opposer à cela, & c'est ce qu'il y a d'un peu embrouillé dans cette reponse; que Beze dit, que ces excommuniiez ne sont point membres de JESUS-CHRIST, & de l'Eglise, ny selon les hommes parce que l'Eglise les a retranchez de la Communion des fidelles, ny selon Dieu parce qu'il a ratifié dans le Ciel ce que ses Ministres ont fait sur la terre. D'où il semble qu'on pourroit conclure qu'il n'a pas cru que ces excommuniiez demeurassent justifiez & enfans de Dieu, puis que cela ne sçauroit estre, qu'ils ne fussent membres de JESUS-CHRIST.

Mais il est aisé de voir que quand il dit qu'ils ne sont point membres de I. C. ny de l'Eglise, cela se doit entendre selon la Communion exterieure dont ils sont legitiment retranchez par le jugement de leurs pasteurs, qui est ratifié dans le Ciel, & selon quelques effets de la communion interieure, ce qui n'empesche pas qu'ils n'en soient membres selon la communion interieure en elle-même, selon laquelle tous ceux qui ont esté une fois regenez ne sçauroient jamais cesser selon cet auteur d'estre membres de JESUS-CHRIST. Et on ne sçauroit luy attribuer une autre pensée, puis qu'il dit expressement qu'ils sont entez en *Jesús-Christ*, ce qui emporte necessairement la regeneration & la justification, & qu'ils y sont tellement incorporez qu'ils sont de ces membres que rien ne peut detacher de ce corps divin, ce qui luy fait dire qu'ils n'ont garde de perir quoy que livrez à Sathan, parce que les membres de JESUS-CHRIST ne sçauroient perir: *Non enim possunt perire qui sunt membra Christi*.

Et enfin Beze explique ailleurs si clairement ce qu'il pense des excommuniiez, qu'on ne sçauroit douter qu'il n'ait creu que les fidelles estant legitiment excommuniiez pour de grands crimes, demeurent toujours incorporez en JESUS-CHRIST, & conservent en eux la vraie vie spirituelle, quoy que privée pour un temps de ses fruits, comme les branches

qui paroissent mortes en hyver ne le sont pas néanmoins, mais reprennent leur vigueur au printemps. C'est dans les demandes & reponses sur les Sacremens au 3. volume de ses ouvrages. Voicy trois de ces demandes avec leurs reponses.

158. *Quærit. Sed, quibus nugulis nominis peccamus, peccata quæm nostris baptismo ablui auri; qui fit ut non interius baptizemus. quoniam præteritum carum Dei baptis celebremus.*

W. Semel regeneratum & ingessum esse in Ecclesiam scitis, quoniam inde nulli electi exiunt foras. At semel in Ecclesia pacis nequaquam sufficit.

159. *Quærit. Imo nonne per carum excludunt nos à regno Dei?*
R. N. Nequaquam. Nam alii qui benedicuntur in Ecclesia, quoniam si meritis, quoniam si peccatis non habere, itaque meritis quodam modo avelimus magis peccata excluduntur à regno Dei. sed electi gratia Dei scitis non imputantur.

v. l. v. p. 1. 9

QUESTION. Comme nous pechons à chaque moment, & que nos pechez sont lavés par le baptême, d'où vient que nous ne reïterons pas le baptême ven même que nous celebrons souvent la Cene du Seigneur?

REPONSE. C'est que c'est assez d'estre une fois regeneré & introduit dans l'Eglise, parce que nul Elu n'en est chassé. Mais il ne suffit pas d'estre nourri une seule fois dans l'Eglise.

QUESTION. Mais les pechez ne nous excluent-ils pas du royaume de Dieu?

REPONSE. Non; autrement nul ne demeureroit dans l'Eglise, parce que celui qui dit qu'il n'a point de péché est un menteur. Il est vray néanmoins que nous pechez, mêmes les plus petits meritiés par leur nature que nous soyons exclus du royaume de Dieu, mais les élus estant munis de la grace de Dieu, ils ne leur sont point imputés.

Quel excès de hardiesse! S. Paul dit expressement qu'il y a des pechez qui excluent du Royaume de Dieu. Il declare que *ny les fornicateurs, ny les idolâtres, ny les adultères, ny les impudiques, ny les abominables, ny les voleurs, ny les avares, ny les médisans, ny les ravisseurs du bien d'autrui n'en seront point heritiers.* Et cet homme l'ose démentir, en disant généralement sans explication, sans limitation, sans distinguer les pechez ordinaires d'avec les crimes; que les pechez n'excluent point du Royaume de Dieu, non que leurs pretendus fidelles ne puissent tomber & ne tombent en effet dans les plus horribles & les plus infames, mais parce que Dieu ne les leur impute point, & qu'il n'en regarde pas moins ces pretendus fidelles comme ses enfans & comme les temples de son Esprit saint.

Mais cette impiété paroistra encore mieux par la demande sur l'excommunication, puis que s'il y a des pechez qui semblent devoir oster le droit au royaume de Dieu, ce sont sans doute ceux qui par leur enormité, par leur scandale, & par l'attache que l'on y a, obligent l'Eglise de chasser de son sein ceux qui se trouvent engagez dans ces desordres. Ecou-
 sons

tons donc la dessus la décision de ce nouveau reformateur.

CHAP. III.

QUESTION. Mais que direz-vous des excommuniés ? Car nous sommes assurés par la parole de Dieu (Matth. xviii. 18.) que les jugemens légitimes que l'Eglise rend sur la terre sont ratifiés dans le Ciel. Or les excommuniés sont chassés du sein de l'Eglise. (1. Cor. v. 2.) Ils le sont donc aussi du royaume de Dieu.

QUEST. 150. At de excommunicatis quid dicitur ? Sunt enim tunc in ecclesia et verbo Christi legitima Ecclesie judicia. Matth. xviii. 18. Et tunc autem excommunicati ex Ecclesia medio.

REPONSE. On ne peut non plus douter que la sentence d'une excommunication légitime ne soit ratifiée dans le Ciel que si c'estoit Jésus-Christ même qui l'eust prononcée, parce que c'est en son nom que l'Eglise fait tout ce qu'elle fait. Mais il ne s'en suit pas de là ce que vous prétendez. (c'est à dire que ceux qui sont excommuniés pour des crimes scandaleux soient exclus du royaume de Dieu) Car il ne faut pas comparer ces excommuniés à des branches qui soient déjà retranchées de la vigne, mais seulement à des branches qui ne portent pas de fruit, & qui ne tirent point de suc de leur tronc, & que Dieu conseroit à la fin, si on ne les voyoit recueillir peu à peu par les fruits de la pénitence. De sorte qu'il leur arrive comme aux branches des arbres qui semblent mortes en hyver mais qui reprennent au printemps leur première vigueur. Car les dons de Dieu sont sans repentance. Que s'ils persévèrent dans leur contumace jusques à la fin, c'est une marque qu'ils ont esté pour un temps extérieurement dans l'Eglise mais qu'ils n'ont jamais esté de l'Eglise.

1. Cor. 5. 2. Etgo & ex regno Dei. R19. Excommunicatio legitima iudicium, quia ratum fit etiam in ecclesia dubitare nemo magis potest, quam si Deus ipse Deus in eam nomine agit Ecclesia quod agit. Non tamen inde efficitur quod tu contendis. Neque enim excommunicati comparandi sunt simpliciter palmis, ubi vix jam simul excussos, sed insubmersos, neque succum ex vire attrahentibus, ac prout tandem a Deo exstendunt, ut nupatim terrefiant, quod ex perennia fructibus appareat, quoniam modum tamen accedit, hymne quidem perinde se habentibus ac si essent emoti, ut videri tamen tempore pristina vigorem recipientes. Sunt enim dona Dei sine penitentia. Quod si quis ad exterrum in communi perverere, licet non est eos in Ecclesia quidem exterrum, sed ex Ecclesia nemquam iudice.

C'est justement ce que nous avons à prouver, que quand un homme parmy eux, pense avoir eu sujet de se croire vraiment fidelle en quelque temps de sa vie, comme s'il a témoigné quelque devotion pendant sa jeunesse, il n'y a plus de crime qui luy puisse ôster la qualité d'enfant de Dieu, & de temple du S. Esprit; & que quand même ces crimes seroient si scandaleux, & accompagnez d'une attache si opiniastre que leur Eglise se trouveroit obligée de retrancher de son sein ce pecheur endurci (comme ce Gentilhomme sur le sujet duquel on consultoit Beze qui demouroit engagé depuis plusieurs années avec une malheureuse femme dont il avoit eu plusieurs enfans) ils ne jugent point pour cela qu'il ait perdu la qualité de temple du S. Esprit & d'enfant de Dieu, ny qu'il soit attaché de JÉSUS-CHRIST, comme une branche de son tronc, mais que ce fidelle pretendu conservant

*Plusieurs principaux
religions reformées
capitales. Dans la
Confér. de la Haye
de l'an 1618.*

toujours en soy la vie spirituelle, il ressemble seulement à des branches seches & infructueuses durant l'hiver, mais qui reprennent leur premiere vigueur pendant le printemps. Ils n'y mettent qu'une exception, qui est que ces gens excommuniez pour leurs crimes perseverassent jusques à la fin dans leur opiniastrété. Car alors n'osant pas dire que mourant dans leur péché ils ne laissent pas de mourir en vrayes fidelles & ne pouvant pas dire non plus sans renoncer à leur dogme de la justice inamissible, qu'ils ont pris pour un des principaux points de leur pretendue reformation, qu'après avoir esté vrayement fidelles & des membres vivans de leur Eglise, ils ayent cessé de l'estre par ces desordres, ils sont reduits à dire, que cette impenitence finale est un signe qu'ils n'ont jamais eu la vraye foy, & qu'ils ont esté exterieurement dans l'Eglise, mais qu'ils n'ont jamais esté veritablement de l'Eglise. *Si qui ad extremum in contumaciâ perseverent, signum est eos in Ecclesiâ quidem exterius ad tempus fuisse, sed ex Ecclesiâ nunquam fuisse.*

Ainsi pour appliquer cette doctrine generale de Beze touchant l'excommunication à un cas semblable à celui dont il est parlé dans la lettre que luy écrivirent les Ministres de Come, c'est à dire à des personnes d'une vie aussi débordée que l'estoient ce Gentilhomme & sa concubine, & excommuniées comme eux à cause de leurs desordres, je dis que de trois manieres différentes dont on peut juger de ces excommuniiez pendant qu'ils le sont, les Calvinistes rejettant absolument la premiere, ne s'arrestent gueres à la seconde, mais seulement à la dernière, qui est celle que nous combattons.

La premiere est, qu'ils pourroient avoir esté autrefois regneriez & justifiez & du nombre des vrayes fidelles, mais que leurs crimes les avoient fait decheoir de cet estat.

La seconde, qu'ils ne l'avoient jamais esté, comme leur vie si opposée à celle des enfans de Dieu sembloit en estre une marque.

La troisieme, qu'ils l'ont esté, & le sont encore, leur foy estant seulement assoupie; ce qui fait qu'on n'en voit point de fruits, comme on n'en voit point aux arbres durant l'hiver quoiqu'ils ne soient pas morts.

Comme c'est un dogme capital de la secte des Calvinistes

& décidé au Synode de Dordrecht, que quand on a une fois esté justifié, on ne cesse jamais de l'estre, il est visible que la premiere sorte de jugement ne leur convient pas. Pour les deux autres, ils disent quelque fois qu'il faut attendre ce que deviendront ces gens-là pour se déterminer avec plus d'assurance à l'un ou à l'autre. Que s'ils meurent impenitens ils croiront qu'ils n'ont jamais esté regenez; mais que s'ils témoignent se repentir avant leur mort, ils prendront cela pour une marque que leur foy s'est réveillée, & qu'ils ont toujours demeuré dans l'estat d'adoption & de la justification malgré cet abandonnement au vice durant tant d'années, qu'ils qualifieront alors *d'infirmité humaine*.

Mais pendant qu'il est incertain si ces sortes de pecheurs se repentiront ou non avant que de mourir, l'Eglise Calvinienne a tant de pente à juger avantageusement de ses enfans dans leurs plus grandes débauches, & à les prendre pour de vrais fidelles, dont la foy est en estat de syncope, que c'est à quoy Beze s'arreste uniquement dans ce qu'il répond sur le sujet de ce Gentilhomme & de sa concubine excommuniés par les Ministres de Come. Car supposant que pour l'ordinaire ces excommuniés sont des elus & de vrais fidelles dont la foy est endormie, mais pour se réveiller en temps & lieu, il ne les considere point autrement dans cette lecture, où il ne fait aucune mention ny du cas de l'impenitence finale qui l'auroit contraint de dire suivant ses principes, qu'ils n'avoient jamais esté fidelles, ny d'une autre chose qui leur devoit bien plustost venir dans l'esprit lors que ces excommuniés se repentent, qui est que jusques-là, ils n'avoient point eu la vraie foy, mais que leur repentir est un signe que Dieu commence à la leur donner. Beze n'a pense ny à l'un ny à l'autre, parce que l'alliance monstrueuse de la foy justifiante avec quelques crimes que ce soit, leur paroist non seulement, si possible, mais même si ordinaire qu'ils ne se donnent pas la peine de s'oster cette image de devant les yeux, lors même qu'ils en seroient quittes pour mettre au dernier repentir de ces excommuniés le commencement de leur justification.

Il est vray qu'ils ont encore une autre raison de prendre le moins qu'ils peuvent cette voie-là. C'est qu'ils affoibliroient fort

par là cette certitude d'avoir la foy & d'y perseverer infailliblement, qu'ils preschent sans cesse à leurs fidelles. Car ne leur recommandant rien tant que de s'establis dans cette certitude comme estant essentielle à la foy justifiante, il y en a peu parmy eux qui en diverses rencontres n'ayent cru ressentir ce mouvement interieur du S. Esprit, qui leur a rendu à ce qu'ils pensent un témoignage certain & infaillible qu'ils estoient enfans de Dieu. Que si après cela ils tombent en de grands crimes, & menent pendant quelque-temps une vie débordée comme ceux dont on avoit écrit à Beze, les Ministres trouvent plus à propos de les laisser dans la bonne opinion qu'ils ont eue autrefois de leur estat, en supposant que leur foy n'est qu'assoupie & que Dieu la réveillera, que s'ils entreprenoient de ruiner dans leur esprit ce qui y reste de cette certitude d'avoir eu la foy.

Quoy qu'il en soit, ce que nous avons rapporté des sentimens des Calvinistes touchant les excommuniez dans le Chapitre precedent & dans celui-cy, fait voir manifestement, que rien n'est plus constant dans leur doctrine que ces trois choses.

La premiere qu'un homme excommunié pour des crimes énormes & après avoir méprisé tous les avertissemens de l'Eglise ne laisse pas de pouvoir estre juste & enfant de Dieu dans ce temps là même.

La seconde, que c'est l'idée commune & ordinaire qu'ils se forment de ces excommuniez, les regardant bien plustost & plus souvent comme des regenez & de vrayz fidelles, dont la foy estant affoiblie, & comme tombée en syncope (c'est un de leurs termes) doit reprendre sa vigueur en son temps par une suite infaillible de l'élection de Dieu, que comme de faux fidelles qui n'auroient jamais esté justifiés, mais qui le pourroient devenir en se repentant de leurs desordres : parce qu'ils s'imaginent qu'au regard de ceux qui sont dans la Communion de l'Eglise, il y a plus lieu de croire que le repentir après de grands crimes est un effet de leur foy, qui estoit demeuré dans leur cœur comme un feu caché sous la cendre, que de prendre les crimes les plus énormes pour une preuve de l'absence de la vraye foy.

par le peché regnant, on à la mort.

La troisième, que de tous les pechez il n'y a, à proprement parler, que l'impenitence finale qui soit incompatible avec l'estat d'un homme justifié. Car en quelqu'autre peché qu'il tombe; s'il s'en repent avant que de mourir, les Calvinistes en concluent que la vie spirituelle n'estoit point esteinte en luy, lors même que ses crimes sembloient faire eroire qu'elle l'estoit parce que le repentir survenu depuis, leur est une marque que cette vie de la grace estoit toujours demeurée dans ce pecheur, comme quand un arbre refleurit au Printemps, c'est une marque qu'il n'estoit pas mort l'hiver.

Jene scaurois m'empêcher de confirmer ce que je viens de dire par un endroit de Triglandius, qui prouve manifestement qu'ils sont bien plus portez à prendre le repentir de leurs fidelles, après de grands crimes pour une marque qu'ils sont toujours demeurez justifiés devant Dieu, que pour un effet tout nouveau de sa miséricorde, qui auroit commencé par là leur donner la vraie foy. De ce que les fidelles, dit-il, qui tombent en de grands crimes seroient exclus du royaume de Dieu, s'ils ne s'en repentoient, cela ne prouve pas que pendant qu'ils commettent ces pechez, ils n'ont pas la vraie foy. Mais au contraire de ce qu'ils s'en repentoient, c'est une preuve qu'ils avoient & qu'ils ont conservé la vraie foy qui a produit ce vray repentir, & qu'ainsi ils ne s'estoient pas abandonnez tout entiers au peché. Il est donc bon d'observer icy que tous les exemples que vous avez apportez (il parle aux Remontrans) pour établir vostre sentiment de l'Apostasie des fidelles, sont ou de personnes qui après avoir commis de grands pechez s'en sont repentis, ou d'autres qui n'ont ny pu ny voulu s'en repentir. Quant aux premiers, LEUR PENITENCE A FAIT VOIR QU'ILS AVOIENT ESTÉ VRAIMENT FIDELLES, ET QU'ILS L'ESTOIENT DEMEURÉZ DANS LEUR CHUTE MESME, & qu'ainsi ils avoient esté conservez dans la grace de Dieu par sa bonté. Et quant aux derniers leur impenitence est une preuve qu'il n'y avoit jamais en eux, ny vraie foy, ny pieté, ny grace de Dieu.

Ce discours nous apprend de quelle maniere ils peuvent disposer à la mort un homme de leur communion, qu'ils scauroient avoir commis de grands crimes. Car ou il temoigne du regret de ses pechez, ou il n'en temoigne point. Dans ce dernier cas, qui est bien rare, ils n'ont rien à faire, qu'à re-

*Triglandius Trina
Dn gatus. p. 451.
Quapropter quod in
statu gratie esse non
possunt nisi respu-
cant, non probat eos
in peccata lapsos ve-
ram fidem non ha-
bere. Verum & con-
trario, ex eo quod
respuerant probatur,
eos hanc veram de
habere, & confetra-
se, ex qua vera illa
respuerant, orta sit, ac
proxime se totos pec-
catorum ad idcirco. Ra-
te ergo hic observan-
dum est in ex-
empla que pro fidelium apo-
stasia confirmanda
adduxisti, vel pro ius-
tissimis que respuer-
ant, vel qui respu-
erant nec voluntate
nec potestate. De
primis non probatur
quorum respuerantia
quod vere hunc de
fuerint, de quibus
est manifestum, adeo
que hanc gratiam dei be-
nignam custodiri sint,
de posteris vero
eorum impenitentia
quod vere hanc, pie-
tem, acque divinam
gratiam participare
nunquam fuerint.*

garder ce malheureux comme un reprouvé qui n'a jamais eu de vraie foy. Mais s'il n'est pas assez impie pour refuser une chose aussi aisée qu'il est, de dire; l'ay regret d'avoir mal vécu, & je croy fermement que Dieu me pardonnera tout en JESUS-CHRIST, ils le tracteront alors autant qu'on en peut juger par le discours de Triglandius, non comme un misérable qui auroit esté jusques là sous la domination du diable, & qui ne scauroit estre sauvé que par une singulière miséricorde de Dieu, qui l'en tireroit à ce dernier moment : mais comme un vray fidelle dont Dieu n'auroit fait que réveiller la foy endormie. Et ainsi au lieu de la crainte si nécessaire dans une occasion si terrible, ils le rempliront d'une consolation funeste, en luy representant combien la miséricorde de Dieu a esté grande envers luy, puisqu'il l'a toujours conservé dans sa grace au milieu de ses crimes, & qu'il n'a jamais cessé d'habiter dans son cœur comme dans son temple. Et si ce mourant frappé de l'horreur de ses pechez avoit de la peine à croire une chose en effet aussi incroyable qu'est l'habitation du saint Esprit par la grace de l'adoption dans une ame noircie de vices, ne pourroient-ils pas encore le fortifier malheureusement par les paroles de Triglandius, & l'assurer que son repentir est une preuve certaine qu'il a esté vrayment fidelle avant ses chutes, & pendant ses chutes, & que Dieu l'a conservé dans sa grace pendant tout ce temps-là par une singulière bonté? *Probat tua resipiscencia quod vere fidelis & fueris, & sub lapsu etiam manseris, adeoque in gratia Dei benigne innotuitus sis.*



CHAPITRE IV.

Où l'on expose plus amplement par les Calvinistes mêmes cette maxime de leur Theologie, que le juste en demeurant juste peut commettre toutes sortes de pechez, hors le peché contre le saint Esprit.

LEs exceptions confirment les regles, & ainsi rien ne fait mieux voir en quel horrible estat de peché le juste des Calvinistes peut tomber sans cesser d'estre juste, que l'exception qu'ils apportent eux-mêmes à cette proposition generale, que nul peché, quelque grand qu'il soit, ne peut faire décheoir les fidelles de l'estat de grace. Car ils n'en exceptent que le peché contre le saint Esprit, qui est le seul qu'ils pretendent que les vrais fidelles ne peuvent commettre. Il n'y a, disent-ils, aucun peché contre la premiere & la seconde table de la ley de Dieu, excepté & horsmis le peché contre le saint Esprit, auquel les élus ne puissent tomber. Voyons donc quel est, selon eux, le peché contre le saint Esprit.

Dans les Actes, du
Synode de Dordrecht,
sur ce François, 3.
videmus, p. 345.

Mat. III. 12.

Heb. VII. 4.

Dans la Thèse, De
peccato in Spiritum
Sanctum,
Gual. L. Auct. opera
vol. 4. p. 191.

Ils pretendent que c'est le même peché dont JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile: *Que celui qui blaspheme contre le saint Esprit n'en recevra jamais le pardon: & dont saint Paul dit dans l'Epi- stre aux Hebreux, que ceux qui ont esté une fois éclairés, qui ont goûté le don du Ciel, qui ont esté rendus participans des dons du saint Esprit, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu, & de l'esperance des grandeurs du siecle avenir, & qui après cela sont tombés, ne se peuvent plus renouveler par la penitence; & dont saint Jean dit dans sa premiere Epistre: Qu'il y a un peché qui va à la mort, & que ce n'est pas pour ce peché là qu'il dit aux fidelles de prier. Comme ils veulent que tous ces lieux s'entendent de la même sorte de peché, ainsi qu'il paroist par les theses de Saumur, & par Amelius dans son livre contre les Remontrans, il ne faut pas s'étonner s'ils reduisent l'impeccabilité de leur juste à ne pouvoir commettre le peché contre le saint Esprit, puisque la glose ordinaire doit ils corrompent ce que dit S. Jean dans la même Epistre, *Que tous ceux qui sont nés de Dieu, ne commettent point de peché;* c'est de dire que cela*

CHAP. IV.

Salvum de peccato in Spiritu sancto. Et illi quidem cetere multa peccata peccant, quæ si per se eliminantur dignantur ob quæ loquor, & includabuntur inaledictionem recedant. Nam & multitudine adversus legem naturalem, cuius pater conditor est, argue videntur, & cum incredulitatis reliquis specumato conflantur, quod peccatum adversus Filium, quatenus est obiectum fidei, dicitur committitur. At utriusque generis venia est in ipso Christo parata. . . . Et quantum Spiritus sanctus talibus peccatis in fidelibus veluti cōstitutur, haud extinguitur tamen. . . . Adde quod peccatum in Spiritum sanctum in apostasia consistit, uti liquet ex Epistola ad Hebræos. Habent autem illa cetere quidem peccata atrocitatem magnam; ut quæ cum apostasia nequaquam comparantur, quin nonnulla quæa fidelibus accidunt, a Christo deficiant & apostatandi sceleris imitari videantur. Non enim solum David ad ultionem seque homicidio polluitur, sed & P. Petrus Christum herede abnegavit. Quam multo autem Christiani illud accidit quod Petro. . . . Neque dubitandum est quin Spiritus in illis regem plagam acciperet, cum in horrendum studium peccatorum incederent. At nequid quicquid est peccatum in Spiritum sanctum dicitur potest. Vel enim illam argue

se doit entendre du péché à la mort, qui est le même, selon eux, que le péché contre le saint Esprit, n'y ayant point d'inconvénient que les vrais fidèles puissent commettre tous les autres, & qu'ils les commettent effectivement.

Or pour mieux comprendre où cela va, il ne faut que considérer ce que disent les Professeurs de Saumur, dans leur Thèse du péché contre le saint Esprit. Avant que d'expliquer particulièrement en quoy il consiste, ils entreprennent de montrer, Que les vrais fidèles ne le commettent jamais, quoiqu'ils en fussent beaucoup qui étant considérés en eux-mêmes méritent une malediction éternelle, tant contre la loi naturelle, dont le Père est l'auteur & le vengeur, que contre le Fils tant qu'il est l'objet de la foy, mais que le saint Esprit est seulement contristé & non éteint par ces pechez. A quoy, disent-ils, il faut ajouter, que le péché contre le saint Esprit consiste dans l'apostasie, comme il paroît par l'Epître aux Hébreux. Or quoy que ces autres pechez dans lesquels les fidèles tombent, aient une grande énormité, néanmoins elle n'est pas comparable à celle de l'apostasie. Il est vray pourtant qu'il arrive quelquefois que de vrais fidèles semblent se revolter contre Jesus-Christ, & imiter le crime des apostats. Car non seulement David s'est souillé par l'adultère & par l'homicide, mais saint Pierre a renié honteusement Jesus Christ par trois fois. Et combien de Chrétiens ont-ils fait la même chose? Or il ne faut pas douter que le saint Esprit n'ait reçu une grande playe quand ils sont tombés dans un si horrible péché. Néanmoins quelque grand qu'il soit, ce n'est point encore là le péché contre le saint Esprit. Car tout aussitôt qu'il est commis, il s'efface par la pénitence qui est suivie du sentiment de la miséricorde de Dieu, avec une joye inexplicable: On si la douleur & la crainte causée par ce péché durent plus longtemps, & tourmentent l'ame par d'étranges frayeurs qui portent au désespoir, ce qui arrive quelquefois, néanmoins Dieu ne permet pas que cette angoisse s'augmente si fort qu'elle renverse la foy & la chasse du cœur. . . . On enfin si, comme il est arrivé quelquefois, l'ame qui est tombée dans ce crime, est quelque temps réduite à une telle insensibilité qu'elle n'ait presque aucun regret de ce péché, & qu'elle ne soit point frappée de l'horreur de la justice de Dieu, il est de ces pecheurs comme de ceux qui sont évanouis. Car comme ils ressemblent à des morts, quoiqu'ils soient vivans, l'ame est comme assoupie pour un temps, en sorte qu'elle ne donne au-

tan signe de vie, ny par le poux ny par la respiration, ny par aucune autre marque. Ainsi ces pecheurs ont une apparence d'apostats, mais une apparence qui n'est qu'exterieure, leur foy estant cachée, endormie & assoupie, & se devant réveiller un jour par la vertu de l'Esprit divin.

le dominum, le peccatorem dilecti formidantibus angli, ex quibus desperation imminet. . . non paucius Deus angorem illum ulque adeo simulat, ac perhibere in eo peritiam percellitur fides, neque animo expectantur. . . Vel denique si quid nos nunquam alicui animam & seclere oblitiscitur obsoletur. Adeo ut neque peccati cum magnopere pariter, neque torquentis animi iustitiae horrores, peccatoribus illis idipsum ulu veni quod iis qui avertuntur patitur. Venim hi mortuis suis non similes, tametsi vivant, sopita ad aliquod tempus anima, ut neque in pectus, neque in respiratione, neque in ullo tali animi se sic prodant. Sic illi apostatarum quidam speciem aliquam habent, sed extrinsecus tantum, delitescens a reliis obducunt, sicut a sperata fide, que tandem aliquando ope divini spiritus excitata expurgatur.

Ce que disent ces Professeurs Calvinistes, que les vrais fidèles imitent quelquefois le crime des apostats, mais qu'ils n'en ont que l'apparence, & ne le font pas véritablement; ce n'est que parce qu'il leur plaist en cet endroit de restreindre tellement la signification du mot d'apostasie, qu'elle ne comprenne que celle qui est accompagnée de circonstances si extraordinaires & si énormes, qu'il n'y a presque personne qu'on puisse accuser d'estre apostat de cette maniere. Mais en d'autres endroits ils ne font pas de scrupule d'attribuer l'apostasie à leurs vrais fidèles, & même une apostasie dans laquelle ils perseverent long-temps. C'est ce qu'on peut apprendre de leur premiere these de la perseverance de la foy, où ils prétendent; que la conduite de Dieu envers les Juifs peut servir à rendre raison de la maniere dont la foy demeure en ceux à qui il arrive après avoir cru, qu'ils abjurent la véritable religion, ou qu'ils commettent quelque action criminelle, & qu'ils demeurent quelque temps en cet estat. Car comme il n'y a point de temps où Dieu n'appelle quelques-uns des Juifs à la connoissance de Jesus-Christ, quoy que la plus grande partie de cette nation n'ait plus de part à l'alliance; ainsi quoique dans l'apostasie ou dans d'autres grands pechez de ces gens-là, la chair semble s'estre de nouveau totalement emparée de toutes les facultez, de l'ame, néanmoins il y reste toujours une partie de l'esprit par l'entremise de laquelle ils s'attachent à Jesus-Christ, & n'en peuvent estre entièrement separés.

Je n'ay pas besoin de faire voir l'absurdité de cette comparaison. Elle seroit supportable, s'il y avoit dans ce fidelle deux personnes différentes, dont l'une pust estre damnée par l'apostasie, & l'autre sauvée par ce pretendu reste de foy. Mais ces rêveries se détruisent assez d'elles-mêmes; & mon dessein en rapportant ces paroles a esté seulement de montrer que le

amissum fuit penitentia delictis, quam duntaxat misericordiam scilicet, una cum ingenui, atque meritorii gaudii recipiunt. Vel dolos & merus ex illo peccato ortus

De Perse. Fidei, per se prout, n. 16. Quia in eo in illis aliquid habent rationis illius qui fides in eis perseverat, quibus postquam vera stetit, ut congerit aliqua de causa, vel veram salutem emulare, vel committere flagitiosum aliquid, atque in eo aliquando perseverare, ne quodammodo enim etiam multum maxima non omni pars à Dei fidei delevata, nulli tamen est tempus, quoniam non aliqua ex eo populo vocatur ad salutem. Cuius cognomem. . . Sicut est in sabab, vel apostata, vel gravissimum peccatum, caro ergo tui de novo omnes pene animae facultates universas occupat, superest tamen in illis aliqua spiritus reliqua pars, cuius intervenit cum Christo conuenient, ab eo penitus distinguuntur.

mor d'*apostasie* ne les choque pas si fort, qu'ils n'attribuent quelquefois à leurs vrais fidelles non seulement une apostasie passagere, mais une apostasie enracinée, & qui dure un temps notable.

Voilà donc une nouvelle espece de justes & d'enfans de Dieu dont on n'avoit jamais ouï parler dans l'Eglise. Des justes qui sans prejudice de leur justification & de la grace d'adoption en JESUS-CHRIST, renient ce même JESUS-CHRIST, & demeurent un temps notable dans un tel endurcissement, qu'ils n'ont pas seulement horreur de leur peché. Des justes en qui on ne voit rien pendant tout ce temps là, par où on les puisse distinguer des parfaits apostats, & dont l'ame paroît tellement ensevelie dans la mort du peché, qu'elle ne donne pas le moindre signe de vie. Des justes enfin qui feroient encore pis, s'il se peut, sans que l'Eglise Calvinienne osoft assurer, qu'ils ne sont pas en cet estat même les enfans bien-aimés du Pere, les membres vivans du Fils, & les saints temples du saint Esprit; tant elle craint les jugemens temeraires, à l'égard de ses enfans: Elle attend à en juger *par l'évenement*, & cet événement est que si après dix ans, par exemple, de cette apostasie ils en témoignent du regret; & que s'estant presentés au Consistoire, ils luy donnent les preuves de leur repentir qu'il leur aura demandées, il luy plaist de juger, non que Dieu par une nouvelle grace a rendu ces pecheurs justes, d'impies qu'ils estoient auparavant, mais qu'ils sont toujours demeurez justes, pieux, charitables, chastes, humbles, patients, par une certaine foy cachée, endormie, assoupie, mais pourtant accompagnée de la charité, de la chasteté, de l'humilité, de la patience, & des autres vertus Chrestiennes, ensevelies à la verité dans le même sommeil que la foy.

Après avoir ainsi montré que les fidelles ne peuvent commettre le peché contre le saint Esprit, ils cherchent en quoy consiste ce peché, & ils concluent que c'est dans une entière apostasie de JESUS-CHRIST, & de la religion Chrestienne, mais que cela ne suffit pas encore, à moins que l'on ne s'y porte d'une certaine maniere.

Car ils pretendent que si c'est par la crainte de quelques maux considerables, ce n'est point là le peché contre le saint Esprit: parce que ce qui se fait par la crainte, tient quelque chose de l'involontaire, selon Aristote. Ils avoient que ceux qui

se portent à cette apostasie par le desir de quelque grand bien temporel, sont beaucoup plus criminels que ceux qui le font par la crainte. *Qui communionem Ecclesie Christi deseru-*
rant us ingenti aliqua spe terrena posantur, longe adhuc atrociori
scelere se implicant, quam qui id faciunt adducti aliquo ingenti
metu. Et néanmoins ils ne veulent pas que ce soit encore là le peché contre le saint Esprit, dont ils n'apportent point d'autre raison, sinon que ceux qui apostasient de cette maniere, ne le font pas sans quelque combat.

Salm. lvi.

Magnarum rerum spes si virtutem labefecerit, & recusantem at-
que penitentem veluti captivam abriperis, solet id inter minus
atrocia reputari : ce qu'ils prouvent par un passage du même Aristote, qui semble marquer qu'il y a encore en cela quelque chose d'involontaire.

Ibid.

Ils concluent donc que ceux-là seuls pechent contre le saint Esprit, qui après avoir connu Jesus-CHRIST, tombent dans l'apostasie, non par la crainte des maux, ou par l'esperance des biens temporels, mais ayant l'esprit libre de l'une & l'autre de ces passions. *Superest igitur ut illi in Spiritum*
sanctum peccare dicantur, qui Christum agnitum abjiciunt non
metu, non spe, sed animo ab utraque illa re libero atque vacuo. Et ils prouvent en suite, sans beaucoup de peine, que cela ne peut venir que d'un grand mépris de Jesus-CHRIST, & de la doctrine celeste qu'il a enseignée, en quoy ils mettent principalement le peché contre le saint Esprit.

Ibid.

Nous voyons quelque chose de semblable dans la lettre neuvieme de Beze à un Ministre nommé Philippin, qui l'avoit consulté sur la priere qu'ils faisoient à Dieu dans leur Eglise, de perdre ceux qui se declaroient ennemis de l'Evangile, quoy qu'ils en connussent la verité : Ce qui avoit choqué quelques-uns d'entre-eux, qui trouvoient sans doute que cette priere ressenoit beaucoup le zele emporté de ces deux Apostles qui demandoient à Jesus-CHRIST qu'il fît descendre le feu du Ciel sur une ville des Samaritains qui ne l'avoit pas voulu recevoir. Ce Ministre au contraire soutenoit, que le peché de ces gens-là estant un peché contre le S. Esprit, que l'Evangile dit estre irremissible, comme on n'avoit point à attendre leur conversion, il estoit juste de demander à Dieu qu'il les perdît pour arrester par là leurs méchans desseins. Mais Beze ne fut pas tout à fait de son sen-

Inter Epist. Beze Ep.
9. Quid in publica
precibus petimus à
Dominio ut eos ever-
tat qui contra veri-
tatem cognat Evan-
gelium evertere co-
nantur, Spiritus qui-
dam consolatoris
has precis damna-
re ausus est, &c.

CHAP. IV.

*Beza Epist. xi. Inter
hoc tibi significo,
nos hic non consue-
visse tibi precibus
adversus istud
huminum genus pre-
care, sed potius hac
dixi mōtione uti, ut
hostes suos Domi-
nos, vel ad respiciē-
dam adjuvat, vel si
quidem quod solum
ip̄is novit, ad ip̄ius
evēdionem non spe-
ciant, malos male
perdat, ut illi iuste
gaudere possint fla-
gri. Et tunc quī ve-
ritatem cognā op-
pugnant vix ab hor-
tando illo in Sp̄itu
sanctum peccato im-
mune esse posse vi-
deantur, tamen cum
hereticum possit, ut
aliquis, vel privus
in aliquem malevo-
lentiā, vel ambitionē,
vel invidia, vel a-
ritia, aliove peccato
aliquo affectu potius,
quam directo ip̄ius
Dei & Evangelio suo,
quamcumque cogita-
tione sibi veritatem
persequatur... Non
est istumam necessa-
rio, se etiam pro-
babilius consequi, ut
qui cognitam verita-
tem oppugnat in Sp̄i-
tuum sanctum pec-
casse censetur.*

timent. Et il luy representa qu'ils n'avoient pas accoutumé dans leur Eglise d'user d'une forme de priere si precise contre ces sortes de gens, mais qu'ils la tempéroient par une alternative, en demandant à Dieu, ou qu'il convertist ces ennemis de sa verité, ou que s'ils n'estoient pas du nombre de ses élus, ce que luy seul connoissoit, il les fist perir malheureusement, comme des méchans, pour établir puissamment le regne de son Fils. Et la principale raison qu'en apporte Beze, c'est que le peché de ces persecuteurs de l'Evangile dont la verité & la sainteté leur estoit connue, pouvoit n'estre pas un peché contre le saint Esprit, parce qu'il se pouvoit faire qu'ils fussent dans cette méchante disposition, par une animosité particulière contre quelque personne, ou par ambition, ou par envie, ou par avarice, ou par quelq'autre passion déreglée, plustost que par une haine directe contre Dieu & contre l'Evangile.

En verité les Calvinistes ont tort, s'ils se plaignent après cela qu'on les mene par une voie trop étroite. Car s'ils en croient leurs Docteurs, le seul peché incompatible avec la foy, & avec une certitude entiere du salut, est de renoncer à l'Evangile & à Jesus-CHRIST, après l'avoir connu, sans y estre porté ny par la crainte, ny par l'esperance, mais par un pur mépris de Jesus-CHRIST & de l'Evangile. Ne seroient-ils pas donc bien misérables de se vouloir résolument damner pour un peché si rare, & si facile à éviter, eux qui peuvent commettre toutes sortes de maux, & abandonner même, si bon leur semble, la religion Chrestienne, en se faisant Turcs, pourvu que ce soit pour éviter quelque mal considerable, ou pour se procurer quelques grands avantages temporels, sans que personne en pust conclure, ny qu'ils soient déchus de la grace, puisqu'on n'en déchet jamais, ny qu'ils n'avoient pas la vraie foy, puisqu'ils n'auroient pas pour cela peché contre le saint Esprit, & qu'il n'y a que ce peché qui pust nuire aux vrais fideles, s'il estoit possible qu'ils y tombassent.

Il y a de certaines absurditez que l'on peut faire passer en les proposant separement & en general, mais qui deviennent insupportables lors qu'on les joint ensemble, & qu'on les applique à des cas particuliers. Supposons donc que les Turcs ayant pris un Calviniste, dont ils auroient connu la valeur & le courage, le sollicitent de changer de Religion par la promesse de l'élever à une tres-haute fortune; que cet homme se-

réfiste pendant quelque temps , & qu'enfin il se laisse emporter à cette tentation , & que l'ambition l'aveuglant , il abjure la religion chrestienne , & passe dix ans parmy les infidelles en faisant profession du mahometisme ; mais qu'après cela revenant à luy , il les quitte & demande à rentrer dans l'Eglise qu'il avoit abandonnée par son apostasie. Dans quel estat jugeront-ils qu'a esté cet homme pendant ces dix ans ? Ils doivent dire selon leurs principes , que si le regret qu'il témoigne est sincere , c'est une marque qu'il avoit en luy la semence de Dieu qui s'est reveillée en son temps : que son péché n'estant point à la mort , ce n'est pas une preuve qu'il n'eust point la vraye foy avant que de succomber à cette tentation ; & que s'il l'a eüe une fois il l'a tousiours conservée : Qu'ainfi rien n'empêche , que comme Salomon a esté en même-temps idolâtre & juste , celui-cy de même n'ait esté vrayment fidelle & vrayment juste , lors même qu'il abjurait la religion chrestienne , & qu'il embrassoit la mahometane ; qu'il n'en faut pas juger par les apparences : qu'il n'estoit aux yeux des hommes pendant tout ce temps-là qu'un miserable renegat que le demon possédoit ; mais que l'évenement , c'est à dire son retour , a justifié le contraire , & leur a fait voir qu'il n'avoit esté que comme une personne évanouie , qu'il avoit eu l'apparence d'Apostat , mais une apparence extérieure seulement , sa foy qui estoit assoupie s'estant réveillée par la vertu du S. Esprit qui avoit toujours habité dans son cœur , & luy avoit toujours conservé la qualité d'enfant de Dieu.

Disons la verité : Des gens qui peuvent avoir cette idée de la religion chrestienne , qui ne mettent pas à un plus haut prix la sainteté que Dieu y demande de ceux qu'il a adoptez en JESU S-CHRIST , qui peuvent concevoir le S. Esprit habitant dans l'ame d'un chrestien & le rendant enfant de Dieu pendant tout le temps qu'il est renegat , ne valent guere mieux que les Musulmans , & sont tres-propres à trafiquer au Japon , où l'on ne sçait plus que personne aborde qui donne la moindre marque d'estre chrestien.

CHAPITRE V.

Examen du celebre passage de saint Jean : Quiconque est né de Dieu ne pèche point. Que lesens que les Calvinistes y donnent est tout à fait insoutenable.

J'Ay différé jusques icy à parler du passage si celebre de la premiere Epistre de saint Jean , parce qu'il estoit necessaire pour faire voir l'abus que les Calvinistes en font , d'avoir auparavant penetré tout le fond de leur doctrine sur ce sujet.

Ce passage est : *Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché , parce que la semence de Dieu demeure en luy , & il ne peut pecher parce qu'il est né de Dieu.*

Rien ne semble plus fort aux Calvinistes pour établir leur erreur de la perseverance infailible de tous les vrais fidelles dans la vraye foy & dans la justice. Les Professeurs de Saumur insultent sur cela à leurs adversaires, ils leur reprochent d'employer toutes sortes de chicanneries pour corrompre ce passage , mais que c'est en vain & que la force de la verité est insurmontable. D'autres comme Amelius avoient que *les autres passages ne sont pas si clairs qu'ils ostent tout moyen d'y répondre estant considerez seuls, à moins qu'ils ne prennent leur lumiere & leur force de cet oracle tres-clair de S. Jean : Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché , &c.*

En verité il faut avoir l'esprit terriblement renversé pour trouver ce passage de S. Jean si clair au sens qu'ils y donnent. Car ce qui fait dire qu'une proposition est tres-claire , c'est quand le vray sens se presente d'abord à l'esprit , où qu'on le tire sans peine de la signification ordinaire des termes. Et on ne peut nier au contraire qu'un discours ne soit fort obscur , quand pour en trouver le vray sens il faut prendre des termes simples & communs en des sens tres-éloignez, & qu'on ne s'aviserait jamais d'y donner , si l'on n'y estoit forcé par la preoccupation où l'on est de quelqu'autre opinion que l'on ne veut pas abandonner.

Quand on est reduit là on doit confesser de bonne foy, qu'un passage est obscur & difficile ; mais qu'on est contraint

s. Jean, III. 9. Omnis qui natus est ex Deo peccatum non committit, quoniam semen ipsius in eo manet, & non potest peccare quoniam ex eo natus est.

a. Salmer. De Persu. fides p. 1. prior. n. 37. Mirum est quantum laborant perseverantia sanctorum inimici in depravatione loci celeberrimi qui habetur, Joan. 3. 9. c. Sudant, efflunt, quidquid usquam est non vero verigubellat, sed anxie versantur de artibus cavillatorum commoveri, ut vim infringant argumentis ex his verbis desumptis, sed frustra. Vis est veritas procul ineluctabilis.

b. Ames. cont. Remonstr. p. 123. Hæc tamen, fateor, non sunt adeo clara, ut aniam omnem contradicendi tollat, si per se considerentur sola. & non lucem & vim accipiant à clarissimo illo Joannis effluo. 1. Joan. 3. 9.

de l'expliquer d'une maniere qui paroist un peu forcée, pour ne pas donner d'atteinte à une autre verité. Et c'est aussi ce que d'autres Calvinistes sont contraints de reconnoistre, comme on le peut voir par Triglandius, qui avoué que ce passage ne se doit pas entendre, *Secundum communem aut vulgarem inter homines loquendi morem, nec etiam ex doctrina philosophia moralis, sed ex perpetua Scriptura doctrina, qua gratiam Dei, ejusque efficaciam & perpetuitatem tradit.*

Trigland. Trina Dei
2^{de}. p. 166.

Vit - on jamais un cercle plus ridicule ? Quand on leur fait voir que leurs pretendus passages pour la perpetuite de la grace qui n'est interrompue par aucuns crimes ne prouvent rien moins que cela, ils avoient, comme nous avons veu que fait Amesius, que ces passages ne sont pas bien clairs, s'ils ne prennent leur lumiere & leur force de ce lieu tres-clair de S. Jean. Et quand on vient à examiner quelle est donc la clarté de ce lieu tres-clair, ils sont reduits à dire qu'il n'en a point de luy-même, puisqu'il ne signifieroit pas ce qu'ils veulent, *si on le prenoit selon la commune & ordinaire façon de parler des hommes*, mais qu'il le faut interpreter selon ce que l'Ecriture enseigne de l'efficace & de la perpetuité de la grace ; c'est à dire selon ces autres lieux qui n'ont de lumiere qu'autant qu'ils en tirent de celuy-cy, ou plustost qui ne sont non plus que celuy-cy qu'obscurité & que tenebres dans le sens qu'ils y donnent.

Pour le faire mieux comprendre il ne faut que considerer la consequence qu'on peut tirer de ce passage de S. Jean, en le prenant selon l'intelligence commune des hommes, & la signification simple & naturelle des termes, comme on le devoit prendre s'il estoit aussi clair qu'ils le disent. La voicy.

Tous ceux qui sont nez de Dieu ne commettent point de peché, & ne peuvent même pecher :

Saint Pierre, David, Salomon estoient nez de Dieu.

Donc ny saint Pierre en reniant JESUS-CHRIST par trois fois & avec execration, ny David en corrompant Bersabée & faisant tuer Urle, ny Salomon en bastissant des temples à des idoles & les adorant, ne commirent point de peché.

L'argument est entres-bonne forme. La majeure selon les Calvinistes est generale, & comprend tous ceux qui sont devenus une fois enfans de Dieu sans exception ny restriction ny limitation quelconque, & elle n'a pas besoin d'ex-

La mineure est certaine & avouée par eux-mêmes. Il faut donc qu'ils accordent la consequence, quoy qu'ils ne le puissent faire sans renouveler la damnable secte des Libertins, & donner cette confiance à tous leurs vrayz fidelles, que se laissant emporter aux passions les plus criminelles & les plus infames ils ne commettront point de peché, parce qu'ils sont nez de Dieu, & que ceux qui sont nez de Dieu ne peuvent pecher.

Vous entendez mal, diront-ils, ces paroles de S. Iean. *Peccatum non committit & non potest peccare*; & c'est de là que vient la fausseté de cette consequence. Nous verrons si je les entends mal. Mais ce qui est certain au moins est que je les entends selon leur signification naturelle, & selon l'impression qu'elles feront d'abord dans l'esprit de tous les hommes du monde. Car à qui persuaderont-ils que laissant ces termes dans le sens commun & ordinaire qu'ils ont dans toutes les langues, il n'y ait pas une contrariété manifeste, entre dire du même homme, dans le même-temps, & considéré dans le même estat duquel on suppose qu'il ne déchet point, *Qu'il ne commet point de peché*; *PECCATUM NON COMMITTIT*, & *qu'il commet néanmoins des adulteres & des homicides*? *Qu'il ne scauroit pecher, non potest peccare*, & qu'il peut pourtant tomber en toutes sortes de crimes? Est-ce que l'adultere, l'inceste, l'homicide, l'idolatrie, le reniment de J E S U S-CHRIST sont des pechez si legers & si peu considerables, que les hommes n'entendent pas d'ordinaire ces sortes de choses par le mot de peché, & qu'ils conçoivent sans peine, qu'il y a des gens qui y tombent, dont on ne laisse pas de pouvoir dire raisonnablement; *qu'ils ne commettent point de peché*, & que même ils ne peuvent pecher? Une pensée si impie ne scauroit entrer dans l'esprit d'un Chrestien. Il faut donc que les Calvinistes reconnoissent malgré eux, qu'il n'y a rien de plus obscur que cet endroit de S. Iean de la maniere qu'ils l'entendent, & que quand ils y ont recours comme à un passage tres clair pour donner de la force & de la lumiere à d'autres passages foibles & obscurs, ils meritent qu'on leur fasse ce reproche de l'Evangile: *Si lumen quod in se est tenebra sunt, ipsa tenebra quanta erunt?*

C'est ce qui paroistra encore mieux en considerant les
 gloses

glofes dont ils fe fervent pour faire en forte que dans le langage de saint Iean, des fornicateurs, des adulteres, des homicides ne commettent point de peché. Je ne compte pas entre ces glofes ce que la force de la verité leur attrache quelquefois quoy que contre leurs principes. Comme quand Triglandius paraphrase ainsi le passage de S. Iean. *Les fidelles ne pechent point en tant qu'ils sont nez de Dieu, non parce que l'occasion de pecher leur manque, ou qu'ils sont retenus par la crainte, ou contrainsts par les menaces & les chastimens: mais parce qu'estant attachez à la justice, ils haïssent les pechez comme contraires à Dieu & à sa volonte & obscurcissant sa gloire. Et ainsi par un cœur pur & sincere ils se gardent d'y tomber.* Autant que ces paroles seroient raisonnables & saintes dans la bouche d'un Catholique, autant sont-elles ridicules en celle d'un Calviniste. Il luy sied bien vraiment de reprendre les Remonstres pour avoir dit que les regenez *à peccatis abhorrent, non tantum ut inutilibus, sed etiam ut damnoſis*, comme si estoit trop peu pour ses fidelles, qui fuient le peché, à ce qu'il dit, non par la crainte des chastimens, mais par un pur & sincere amour de Dieu & de la justice: luy qui enseigne en même-temps qu'il n'y a point de crime où ne tombent ces pretendus fidelles demeurant fidelles. Est-ce donc *aymer la justice* & s'y tenir *fortement* attaché, que d'en violer les plus saintes loix? Est-ce *haïr les pechez* comme contraires à Dieu & obscurcissant sa gloire, que de s'abandonner à des desordres scandaleux qui sont blasphemer son nom? Est-ce *se bien garder de commettre des pechez* par un cœur pur & sincere *Ex sincero & puro corde à peccatorum perpetratiōe cavere*, que d'en commettre des plus enormes & des plus contraires à la sainteté d'un enfant de Dieu, en s'imaginant qu'on la conserve toujours?

Je laisse donc là cette lumiere passagere à laquelle ils n'ont garde de s'arrester, n'y ayant rien de plus contraire à leur doctrine; & j'en reviens à leurs glofes.

La premiere est de se retrancher dans les mots de peché regnant ou dominant sans les expliquer. C'est ce qu'ils font fort souvent; & il semble que Triglandius ait eu dessein de se preparer cette defaute, en cas qu'on le pressast trop sur les paroles que je viens de rapporter. Car après avoir dit des regenez: *Ex sincero & puro corde sibi à peccatorum perpetratiōe*

Trigland. *Triglandius*
Dei grat. p. 121.
 Non peccant fideles
 ut ex Deo nati, non
 quia vel peccandi
 occasio illis desit,
 vel quia metus terro-
 rum, vel quia minist-
 rii flagiti coguntur
 sed quia iustitiam ad-
 didici, iustitiam a-
 mantes, peccata ut
 Deo & voluntati ejus
 adversantia, & glori-
 am ejus obscuran-
 tia oderunt, ac pioin-
 de ex sincero & pu-
 ro corde sibi ab eo-
 rum peccatiōe cau-
 vent.

carent, il ajoûte : *Non possunt vero peccare, quia eorum conditio supernaturalis atque spiritalis indoles cum dominio peccati plane pugnat.* Et c'est par là qu'il se sauve en un autre endroit p. 146. *Quando facere opera carnis eo sensu sumitur; ut denotet dominium carnis, sive quod quispiam se carni ejusque operibus dedat & mancipet, negamus fideles facere opera carnis.*

Mais qu'il est aisé de ruiner cette désuete, & la leur rendre inutile. Car selon saint Paul, d'où ils ont pris le nom de *peché regnant*, le péché regne & domine en nous quand nous obéissons à nos convoitises charnelles, & que même nous consommons entièrement le péché, comme fit David. Et par conséquent si la naissance divine & le regne du péché sont deux choses incompatibles, comme dit Triglandius; *Regeneratorum spiritalis indoles cum dominio peccati plane pugnat*; il ne se peut faire que David ait conservé sa qualité d'enfant de Dieu en commettant adultère : ou s'il la conservée, il faut donc qu'ils se ravisent, & qu'ils prétendent que le regne du péché, *dominium peccati*, ou, *dominium carnis*, peut fort bien subsister avec la qualité d'enfant de Dieu.

Et c'est aussi ce qu'un autre Calviniste soutient, se contentant pour avoir par où s'échaper en cas de besoin, d'y ajouter cette restriction, qu'on peut demeurer d'accord que la domination de la chair, *dominium carnis*, qui est la même chose que le *regne du péché*, peut estre pour un temps une circonstance des pechez des vrais fidelles, lors qu'ils font ce que saint Paul appelle les œuvres de la chair, mais qu'en eux cette domination n'est pas pleine, complete & parfaite, comme dans les infidelles : *Dominium carnis in talibus peccatis fidelium ad tempus aliquod potest concedi, sed non plenum, completum, perfectum, quale est in infidelibus.* Nous voila donc aussi avancez que nous estions. Car il faudra sçavoir en quoy consiste ce *regne du péché* ou de la chair plein, complet & parfait, qui ne se trouve point dans les vrais fidelles, quoy qu'une autre sorte de *regne du péché* s'y puisse trouver.

C'est peut-estre ce que nous apprendra la seconde glose qui est un peu plus expliquée. Elle consiste à dire que par ces mots, *ne point commettre de péché*, S. Jean entend non simplement ne point commettre d'adultère, d'homicide ou d'autres crimes de cette nature, mais *ne s'addonner point au péché*, & ne point pecher par habitude : d'où vient que Beze pour

Thom. XIII. 13. Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore, ut obediatis concupiscentiis ejus, sed neque exhibeatis membra vestra arma iniquitatis peccato.

Am. fides Antiqua. dicitur. p. 149.

favoriser leur heresie a traduit, *peccato non dat operam*.

Mais cette glose a deux defauts ; l'un qu'elle est fausse ; L'autre, qu'elle leur est inutile. Elle est fausse estant prise generalement. Car quand il y auroit des pechez qu'on pourroit juger n'estre incompatibles avec la qualite d'enfant de Dieu que lors que l'on s'y abandonne & qu'on en fait habitude, il est certain qu'il y en a d'autres que tous ceux qui ont quelque sentiment de la pieté chrestienne doivent juger estre d'eux - mêmes tellement indignes d'un enfant de Dieu qu'on ne peut y tomber, même une seule fois, sans décheoir de cet estat, & éteindre en foy l'Esprit de Dieu : tels que sont l'homicide, l'adultere, la fornication & les autres semblables, dont les Peres disent qu'ils tuent l'ame d'un seul coup ; *uno ictu perimunt*, & que ceux qui sont enfans de Dieu ne les commettent point, ou qu'ils cessent d'estre enfans de Dieu quand ils les commettent. *Hæc non admittet omnino qui natus ex Deo fuerit, non futurus Dei filius si admisierit.*

Text. B. de pudic. c. 19.

Cette glose est donc fausse ; mais elle leur est de plus inutile. Car s'ils en demeuroient là ils seroient contrainsts de soutenir, que jamais aucun vray fidelle ne s'adonneroit au peché, & ne pecheroit par habitude. Or comment le pourroient ils dire, eux qui reconnoissent en termes exprès, *que les vrais fidelles, demeurant fidelles sont quelquefois dans une securité charnelle, & s'adonnent aux pechez contre leur propre conscience ; & qui pretendent prouver par la parabole de l'Enfant prodigue, qu'une vie semblable à celle que JESUS-CHRIST y a depainte, c'est à dire une vie d'abandonnement à l'impureté & à la débauche, n'empesche pas qu'un fidelle en cet estat ne soit encore enfant de Dieu ? Est-ce que ce n'est pas, peccato dare operam*, selon la traduction de Beze, que de dissiper tout son bien avec des femmes perduës, comme il est dit de l'Enfant prodigue ?

Dis aver in Resp. ad dupl. P. 1. p. 108. Vere fideles, etiam dum tales manent, inquit, carnaliter secuti sunt, & peccata contra conscientiam indignæ. Les Contingens de Sauver dans le Synode de Dordrecht, l'œuvre d'Etat. l. 1.

Ce n'est donc pas là leur pensée. S'ils le disent quelquefois, c'en'est que pour tromper le monde. Car nous venons de faire voir que l'experience des desordres qui sont parmi eux les contrainst d'avouer qu'il y a de leurs vrais fidelles qui perseverent avec tant d'opiniastreté dans des crimes énormes, que leur Eglise est obligée de les retrancher de son corps par l'excommunication, afin de réveiller leur foy. Et comme

ils pretendent que tout cela n'est pas capable de les faire décheoir de la grace d'adoption, il ya donc des Enfans de Dieu qui s'addonnent au péché ; *qui peccato dans operam* ; & par conséquent cette glose est inutile pour trouver de la verité dans la proposition de saint Iean de la maniere qu'ils la tournent.

Ainsi ils sont reduits à en inventer quelque autre pour donner des bornes plus estroites à l'impeccabilité de leurs justes. Car c'est dequoy il s'agit, estant certain que si tous ceux qui ont esté une fois enfans de Dieu, ne cessent jamais de l'estre, & que nul enfant de Dieu ne puisse pecher, comme dit saint Iean, il faut que selon eux on acquierre une espece d'impeccabilité en devenant enfant de Dieu. Or comment cela s'entend-t-il ? Est-ce que tous ceux qui sont devenus enfans de Dieu ne sont plus aucun péché ? L'Escriture témoigne le contraire en disant que tous tant que nous sommes nous faisons plusieurs fautes : *In multis offendimus omnes*. Est-ce au moins que n'estant pas exempts des fautes legeres, il ya de grands pechez où les enfans de Dieu ne tombent point, & qu'ils sont incapables de commettre ? C'est le vray sens de saint Iean, comme nous le monstreons, mais avec cette restriction, qu'ils ne les commettent point tant qu'ils demeurent enfans de Dieu, & qu'en les commettant ils cessent de l'estre. Mais comme cette restriction ne leur plaist pas, parce qu'il faut selon eux, que la qualité d'enfant de Dieu ne se puisse perdre, ce n'est point en cela qu'ils mettent l'impeccabilité qu'ils attribuent à leurs justes, & ils avoient au contraire, qu'ils pechent souvent & horriblement contre Dieu & contre ses commandemens, jusques à commettre des adulteres, des homicides, des trahisons, & toutes les autres sortes de pechez énormes contre la premiere & la seconde table de la loy. En quoy est-ce donc qu'ils la mettront ? Est-ce que s'ils tombent quelquefois dans ces pechez énormes, ce n'est jamais que par surprise, & non par une attache criminelle, qui fasse qu'ils y perseverent pendant un temps notable ? C'est leur seconde glose dont nous venons de faire voir la fausseté & l'inutilité.

Tout cela estant exclus, il seroit assez difficile de deviner en quel sens il peut estre vray, que les enfans de Dieu ne commettent point de péché, & même ne peuvent pecher. C'est, disent-ils, (& c'est ce qu'on peut compter pour leur troisième glose)

*Servant in Epist.
Orat. Deman.
Et danielles Altes du
Souda de Dardrecht
3. vol. p. 343.*

*Notes dans son der-
nier livre contre Gro-
tius lib. 16. n. 4.
rapportant les paroles
de Pauline pour
expliquer les sen-*

simus de presentibus Refertur. Illi tamen insinuant peccatum regnant qui obliuiscuntur peccato, nec ad tempus tantum, sed perpetuo se totum in mancipio tradunt, quique ante discessum ex hac vita nulla signa edunt ferre ad Deum conversionis.

qu'ils ne commettent point de peché regnant, ou de peché à la mort, & qu'ils n'en peuvent commettre. Et qu'est-ce que ce peché regnant ou à la mort ? C'est un peché, ajoutent-ils, qu'on ne peut juger qu'un homme ait commis que par l'événement : Parce qu'il faut pour cela qu'il se plaise au peché, & non pour un temps seulement, mais qu'il s'y abandonne pour toujours, & tout entier, & qu'avant que de sortir de cette vie, il ne donne aucun signe d'une véritable conversion à Dieu.

Et c'est à quoy se rapporte ce que dit Zanchius dans son traité de la persévérance des Saints, où il prétend que saint Jean a fait entendre quels estoient les pechez que les Saints ne commettoient point, lorsqu'il a dit : *Qui facit peccatum ex diabolo est, quoniam ab initio diabolus peccat.* Il paroist par là, dit-il, quels sont les pechez dont saint Jean a voulu parler, lors qu'il dit, que celui qui peche n'est point né de Dieu, mais du diable, parce que le diable peche dès le commencement. Car cela nous fait voir que ce sont les pechez qui sont semblables à ceux du diable, pere de tous les impies. Or quel est le peché du diable ? F'n peché commis par une pure malice, un peché regnant, un peché continuél, selon ces paroles de saint Jean : Car le diable peche dès le commencement, comme s'il disoit : depuis le commencement jusques à cette heure il peche continuellement, & demeure attaché à son peché. Il ne se peut donc pas faire que ceux qui sont nez de Dieu commettent de tels pechez, c'est à dire des pechez diaboliques, & qu'ils y demeurent attachés.

Voilà donc enfin à quoy se réduit cette proposition tress-claire, dont ils veulent que l'on se serve comme d'un flambeau, pour éclairer les obscuritez de l'Ecriture. Mais premierement ce qu'ils supposent que nul enfant de Dieu ne tombe jamais dans l'impenitence finale, est tres-faux, puisque si cela estoit, tous les Chrestiens qui sont baptisez dans l'enfance, devenant par là enfans de Dieu, il n'y en a point qui ne fust infailliblement sauvé. Et de plus, qu'il leur a dit, que ces termes si simples, de ne commettre point de peché, se doivent restreindre en ce lieu là à une signification aussi extraordinaire que celle de ne point commettre de peché regnant ou à la mort, c'est à dire de ne point tomber dans l'impenitence finale : Est-ce que les hommes prennent communement ces termes en ce sens là ? Ils seroient ridicules de le prétendre. Il faudroit donc au moins que cette façon de parler fust particu-

Zanch. Misell. tom. 2. De Pers. 55. c. 1. q. 3. Itic apparet, de quibus peccatis loquitur Apostolus cum ait, edo qui peccat non esse ex Deo natum, sed esse ex diabolo: nempe de illis, que sunt similia peccato omnium impiorum patiens diaboli. Quale autem est peccatum diaboli? Peccatum ex destituta malitia admissum, peccatum regnant, peccatum perperuum. Ipse enim diabolus ab initio peccat: quasi dicat, ab initio in hanc usque horam perpetuo peccat de hęcet peccato. Falsi igitur non possunt, ut qui vere mali sunt ex Deo, talia diaboli, diabolica admittant peccata, & in eis hęcetant.

CHAP. V.

liée à l'Ecriture, & que par les mots de *pecher*, ou de *commettre le péché*, elle entendit ordinairement, non pas se souiller par les plus grands crimes, comme la fornication, l'adultère, l'homicide, mais le seul péché de l'impenitence finale, ou ce qu'ils appellent *un péché diabolique*, où on soit continuellement plongé, comme le diable dans le sien. Mais cela est si éloigné d'être vray, qu'il n'y a pas un seul endroit dans l'Ecriture qu'il faille prendre en ce sens.

*Am. Bas. contra P.
monstrant. p. 163.*

C'en'est donc que par un pur caprice & pour accommoder l'Ecriture à l'erreur dont ils sont prevenus, qu'ils resserrent les pechez que les enfans de Dieu ne commettent point au seul péché à la mort. Car il n'y a rien de plus ridicule que l'argument dont ils se servent pour autoriser cette interpretation. C'est, disent-ils, que cela ne se peut entendre generalement, parce qu'il est certain par l'Ecriture même, que les enfans de Dieu ne peuvent éviter de commettre beaucoup de fautes. On avoué cela. Donc cela se doit restreindre à quelque genre de péché. On l'avoué encore. Donc ce doit estre au seul péché à la mort. Y eut-il jamais une consequence plus contraire au bon sens?

C'est comme si un homme raisonnoit ainsi. Quand on dit qu'un enfant bien né n'offense point son pere, cela ne se peut entendre de toutes sortes de fautes, puisqu'il est difficile qu'il ne le mécontente quelquefois en de petites choses. Donc cela veut dire seulement, qu'il ne le tuë pas. Ce seroit extravaguer, que de raisonner de la sorte, parce que ce seroit supposer qu'il n'y a que de deux sortes d'offenses contre un pere, les fautes legeres, & le parricide, & ne compter pour rien tout ce qui se trouve entre-deux, dont un bon fils doit estre exempt, comme d'outrager son pere, de le battre, de le maudire, de le voler. Il est en de même de nos devoirs au regard de Dieu, qui est nostre Pere. On voit sans peine qu'il est tout à fait raisonnable de ne prendre pas si generalement ce que l'Ecriture dit: *Que tous ceux qui sont enfans de Dieu ne commettent point de péché*, qu'on l'étende même aux fautes legeres, dont personne n'est exempt en ce monde. Mais qui ne voit aussi que c'est une extravagance insupportable que d'en conclure, que cela veut donc dire seulement qu'ils ne commettent point de péché à la mort, c'est à dire, de péché qui soit accompagné de l'impenitence finale. Comme si de ce qu'il y a

des fautes legeres qui ne sont pas incompatibles avec la qualité d'enfant de Dieu, il s'ensuivoit qu'il n'y a point de peché qu'on ne puisse commettre sans perdre cette qualité, fornication, adultere, inceste, homicide, parjure, blaspheme, idolatrie, hors le seul peché dont jamais on ne se repent.

Un autre de leurs argumens qui ne vaut pas mieux, est pris de ce que saint Jean dans la fin de la même Epistre, après avoir dit qu'il y a un peché à la mort, & un peché qui n'est pas à la mort, repete ce qu'il avoit dit au 3. chap. *Scimus quia omnis qui natus est ex Deo non peccat.* Il montre donc par là, disent-ils, que cela ne se doit entendre que du peché à la mort. Mais premierement ce n'est pas une petite difficulté de savoir ce que saint Jean a entendu par le peché à la mort, & ainsi un endroit aussi obscur que celui où il est parlé de cette sorte de peché, n'est pas propre à en expliquer un autre, qu'ils disent estre tres-clair.

Si nous en voulons croire Tertullien, saint Jean a marqué par là tous les grands pechez que cet Auteur appelle mortels, entre lesquels il met l'homicide, l'idolatrie, la tromperie ou le vol, le renoncement à la foy, le blaspheme & toutes sortes d'impuretez. Selon cela, il n'est pas estrange qu'il restreigne, comme il fait, au peché à la mort, le peché que les enfans de Dieu ne commettent point. Mais les Calvinistes n'en peuvent tirer aucun avantage, tant parce qu'il ne l'entend qu'au sens des Catholiques, qui est qu'ils ne les commettent point, ou que s'ils le font, ils cessent d'estre enfans de Dieu: *Hec non admittit omnino qui natus ex Deo fuerit, non futurus Dei filius si admisit:* que parce que le peché à la mort pris de cette sorte ne peut de rien servir à expliquer l'impeccabilité de leur vray fidelle, qu'ils avoient tomber souvent en ces sortes de pechez.

La seconde explication du peché à la mort est d'entendre par là ces mêmes pechez mortels, mais dans le temps seulement que celui qui les a commis n'en a point un veritable regret qui le porte à en faire penitence. C'est comme l'explique saint Jérôme sur ces paroles de Jeremie, chap. 14. v. 11. *Noli orare pro populo in bonum. Cela se rapporte,* dit-il, *à ce que dit saint Jean: Il y a un peché à la mort, & ce n'est pas pour ce peché là que je dis que quelqu'un prie. Car les prieres, les jeûnes, les viâtes, & les holocaustes nous servent à la verité quand nous nous retirons.*

Amicus corpe Remonstrans p. 501. 101.

Tertull. de Pudicitia cap. 19.

du vice, & que nous pleurons nos pechez passés : mais nous nous trompons fort, si demeurant dans nos crimes, nous pensons nous racheter par les vœux & les sacrifices, ce qui seroit croire que Dieu est injuste.

Ainsi, selon ce Pere, le même peché, comme une fornication, ou un adultere est un peché à la mort, quand on n'en a point un vray repentir, & n'est point un peché à la mort, quand on travaille serieusement à l'expier par de dignes fruits de penitence; parce qu'alors on peut dire de la mort spirituelle causée par ce peché, ce que saint Augustin dit de la mort corporelle de Lazare: *Ipsa mors non est ad mortem*. C'est aussi ce que nous enseigne le Pape Gelase dans son traité de l'anathème en des termes encore plus exprés. *Est peccatum ad mortem in eodem peccato manentibus, est peccatum non ad mortem ab eodem peccato recedentibus*. Et comme les Peres attribuent la reconciliation des penitens aux prieres de toute l'Eglise, qui méloit ses larmes avec les leurs; *Si grave delictum est quod penitentia lachrymis ipse lavare non possit, flet pro te mater Ecclesia*: on voit assez par là pourquoy saint Jean exhorte les fideles de prier pour celuy dont le peché ne va pas à la mort, & qu'il leur inspire une grande confiance d'obtenir de Dieu ce qu'ils demandent pour un tel pecheur: *Et dabitur vita peccanti non ad mortem*: au lieu qu'il ne porte pas de même à prier pour celuy dont le peché va à la mort; *Pro illo non dico ut roget qui*, parce qu'on ne peut pas de même se promettre que Dieu accorde la grace de la conversion à un homme qui n'a point encore de veritable repentir.

Mais cette seconde interpretation est encore inutile aux pretendus Reformez pour deux raisons. La premiere est qu'ils cherchent une sorte de peché que nul vray fidele ne puisse jamais commettre; & que prenant le peché à la mort de cette maniere, il faut qu'ils avouent que leurs vrais fideles en sont tres-capables, puisqu'ils peuvent perseverer en de certains crimes avec tant d'opiniâreté que leur Eglise est obligée de les retrancher de son corps. La seconde est qu'ils n'ont aucune raison solide, comme nous l'allons faire voir, par laquelle ils puissent prouver, que quand saint Jean dit que les enfans de Dieu ne pechent point, cela se doit entendre du seul peché à la mort.

La dernière explication est d'étendre jusques à la mort le manque-

manquement de penitence, qui fait qu'un peché mortel est appellé plus particulièrement par saint Jean un peché à la mort. Et c'est à celle-là qu'il semble que les Calvinistes s'arrestent. Mais comme ils prétendent que l'Ecriture se doit expliquer par elle-même, & qu'ils font tres-peu d'estat de l'autorité des Peres, nous en sommes d'autant plus en droit de leur représenter qu'il y a peu d'apparence que ce soit là ce que saint Jean a voulu dire, parce qu'il suppose, comme on le seroit voir sans peine, qu'on peut reconnoître pendant qu'un homme vit quand son peché va à la mort, ce qui ne seroit pas, si le peché à la mort enfermoit l'impenitence finale, puis qu'en ce cas il faudroit attendre que les gens fussent morts, pour juger si leur peché seroit ou ne seroit pas de cette nature.

Outre cela, de quel droit prétendent-ils qu'on leur laisse passer, comme une chose claire & indubitable, que jamais aucun de ceux qui ont esté regenez ne tombe dans l'impenitence finale : ce qui est une erreur pernicieuse contraire à toute l'antiquité, & qu'ils ne scauroient soutenir qu'en s'engageant dans une autre erreur bien estrange, sçavoir que le Sacrement de Baptême n'opere rien, & est un signe faux dans la plus grande partie de ceux qui le recevant dès l'enfance, n'ont pu mettre alors aucun obstacle à la grace de la regeneration, puisqu'il y en a un grand nombre qui perissent, & que selon leur doctrine, nul de ceux qui ont esté une fois enfans de Dieu ne perit.

Enfin, quand on ne les arresteroit pas sur ces difficultez, comment prouveront-ils par l'Ecriture, que *c'est au peché à la mort* pris en cette sorte, que se doit restreindre ce que dit saint Jean, que *quiconque est né de Dieu ne commet point de peché* ? La seule raison qu'ils en apportent est que cet Apôstre après avoir parlé du peché à la mort dans le chap. 5. il y repete ce qu'il avoit dit dans le troisième, que *celuy qui est né de Dieu ne peche point*. Mais que répondront-ils à celuy qui leur dira que cela montre tout le contraire, parce que si saint Jean y avoit voulu restreindre le mot de *peché*, au peché à la mort, il n'auroit pas manqué de l'exprimer, vu même qu'il n'y a rien de plus ordinaire dans son stile que les repetitions. Pourquoy donc après avoir dit qu'il y a un peché qui va à la mort, & un peché qui ne va pas à la mort, n'auroit-il pas dit

Solmus quia qui natus est ex Deo non peccat ad mortem, s'il n'avoit voulu exempter les enfans de Dieu que du péché à la mort. Et comme il ne l'a pas fait, qui a donné aux Ministres la liberté de le faire, & de renverser par là toute l'analogie de la foy, & de la morale chrestienne ?

Ausius contra Regem ad. p. 163.

Il n'y a pas plus de solidité dans une autre raison qu'ils apportent pour autoriser leur restriction du mot de péché au péché à la mort : Qui est que le mot de péché quand il emporte avec soy quelque exagération, se prend ainsi dans les saintes lettres : *Quoniam vox hac (peccati) intensive sumpta, vel aggravationem scilicet ferens, sic accipi solet in sacris litteris*. Rien n'est plus propre pour les condamner. Car on leur avoue que le mot de péché emportant avec soy quelque exagération se prend souvent dans l'Ecriture pour les infractions manifestes de la loy de Dieu, comme la fornication, l'adultère, l'homicide, & autres crimes de cette nature. Aussi pretend-on que c'est ce que saint Jean a entendu. Mais comment prouveront-ils que dans le stile de l'Ecriture le mot de péché soit ordinairement restreint au seul péché à la mort, selon qu'ils l'entendent, c'est à dire à un péché dont on ne se repent jamais, à l'exclusion de tous les autres pechez, quelques énormes qu'ils puissent estre. Il n'y a rien au monde de plus faux, & ils ne sçauroient apporter aucun exemple.

CHAPITRE VI.

La véritable explication de ce passage de saint Jean : QUI CON
est né de Dieu ne peche point.

A PRES AVOIR vu que le sens que les Calvinistes donnent au passage de saint Jean ; *Que tous ceux qui sont nés de Dieu, ne commettent point de péché*, est entièrement insoutenable, on voit sans peine qu'il en faut nécessairement revenir au sens des Catholiques, qui consiste en deux points.

Le premier est que le mot de *péché* se doit prendre pour des pechez considerables & manifestement opposez à la loy de Dieu, que saint Paul appelle les œuvres de la chair, & dont il dit, après en avoir fait le dénombrement, que ceux qui font ces choses ne seront point heritiers du Royaume de Dieu.

Il n'y a rien en cela que de naturel, puisqu'il est fort commun sur tout dans les choses morales, de donner le nom du genre à la principale espee, ou à la plus connue, & l'on ne peut nier que le nom de peché, & de pecheur, ne se doive entendre ainsi en plusieurs endroits de l'Ecriture : comme quand saint Jean dit au même endroit : *Que celui qui commet le peché est enfant du diable, & que celui qui fait le peché est esclave du peché.* Car il est visible que ny l'un ny l'autre ne se peut entendre des fautes legeres & ordinaires des justes : Et quand JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile : *Que si nous nous contentons d'aimer nos amis, nous ne ferons que ce que font les pecheurs :* où l'on voit assez qu'il oppose les pecheurs aux gens de bien, quoy qu'il n'y ait point d'homme de bien qui ne soit pecheur aussi en une autre maniere.

1. Jo. III. 9.

1. Jo. III. 14.

Lu. VII. 3.

L'autre point de l'interpretation des Catholiques, est que ce que dit saint Jean ne marque pas l'incompatibilité de ces sortes de pechez qui tuent l'ame d'un seul coup avec la personne de celui qui est enfant de Dieu, mais seulement avec la qualité d'enfant de Dieu ; ou ce qui est la même chose, que cela marque seulement, que tant qu'un homme vit conformément à cette qualité, il ne commet point de ces sortes de pechez, & qu'il ne les peut commettre qu'en la perdant. Or il n'y a encore rien de plus ordinaire que ces sortes d'expressions, comme quand on dit qu'une honneste femme n'écoute point de propositions contraires à son honneur, qu'un sujet fidelle, ne traite point avec les ennemis de son Roy, qu'un bon juge ne se laisse corrompre ny par presens ny par faveurs, qu'un bon Prince n'abuse point de son pouvoir pour ôter la vie à des innocens. Tout cela marque ce qui convient à chacune de ces personnes, selon la qualité qu'on luy attribue. Mais il ne s'ensuit pas de là, qu'une femme qui aura esté long-temps fort honneste ne puisse changer & se perdre. Qu'un sujet dont rien pendant quelque temps n'aura pu ébranler la fidélité, ne puisse oublier son devoir, comme il arriva au Comte Boniface amy de saint Augustin. Qu'un juge presumant trop de son intégrité ne puisse estre abandonné de Dieu à cause de son orgueil, & se laisser aller à faire quelque injustice par une sollicitation extraordinaire. Qu'un Prince tres-bon d'ailleurs, comme estoit David, ne puisse estre emporté par une violente tentation à faire mourir une personne inno-

cente. Pourquoi donc n'entendrons-nous pas de la même sorte ce que dit saint Jean ; *Que tous ceux qui sont nez de Dieu ne commettent point de ces sortes de pechez*, à qui convient particulièrement le nom de péché ; & qui nous empêchera de croire que cela veut dire seulement : Que c'est le propre des enfans de Dieu de ne point commettre de tels pechez, comme c'est le propre d'un homme juste de ne point faire d'injustice ; & qu'en effet ils ne les commettent point , & ne les peuvent commettre, tant qu'ils sont fidelles à marcher selon la grace de leur naissance divine ? Mais que cela n'empêche pas qu'il n'arrive quelquefois que ceux qu'il a daigné mettre au nombre de les enfans , négligeant leur devoir , & se laissant aller aux tentations de leur ennemi , ne tombent en des pechez qui les font décheoir de cet estat , parce qu'ils ne peuvent subsister avec la qualité d'enfant de Dieu.

Tertull. de pudic.
c. 12.

Pour juger combien cette interpretation est tout ensemble & ancienne & naturelle, il ne faut que considerer ce qu'en dit Tertullien dans son livre de la Pudicité. Car il est aisé d'y remarquer ce qu'il avoit pris des sentimens communs de l'Eglise, & de le separer des exeez qu'il y ajoute, en suivant l'esprit de Montan. Il ne dit rien, par exemple, qui ne fust reçu parmy les Catholiques, quand il distingue deux sortes de pechez, les uns legers, dont personne n'estoit exempt , & qu'il appelle pour cette raison , *De ista quotidiana incurfionis quibus omnes sumus obiecti* : & les autres plus grands , & qui perdent ceux qui les commettent, *Graviora & exitiosa*, dont il donne pour exemple l'homicide, l'idolatrie, la tromperie ou le larcin, le renoncement de la foy, le blaspheme ; & par consequent aussi, ajoute-il, l'adultere, la fornication, & toute autre profanation du temple de Dieu : *Homicidium, idololatria, fraud, negatio, blasphemia, usque & machia, & fornicatio, & si qua est violatio templi Dei*.

26 d. c. 18.

Mais en quoy il a pû s'écarter de la doctrine de l'Eglise pour favoriser l'erreur de Montan , c'est qu'il a pû étendre trop loin les pechez de la premiere sorte, parce qu'il n'y avoit que ceux là qu'il croyoit se pouvoir remettre dans l'Eglise par le ministère des Evêques, la remission des autres ne se pouvant obtenir selon luy que de Dieu seul, comme il le marque par ces paroles. *Salva illa penitentia specie post fidem, qua aut levioribus debitis veniam ab Episcopo consequi poterit,*

aut majoribus irremissibilibus à Deo solo. Et ainsi pour rendre cette opinion moins odieuse en diminuant le nombre de ces pechez irremissibles, tels qu'estoient à ce qu'il croyoit tous ceux qui causent la mort de l'ame, il a mis au rang des legers, & qui ne font point mourir l'ame, certains pechez que d'autres ont jugé mortels.

Mais laissant là ce differend, & s'arrestant aux exemples qu'il apporte des pechez mortels, l'homicide, l'idolatrie, la tromperie ou le larcin, le renoncement de la foy, le blasphème & toutes sortes d'impuretez, il est constant qu'il a parlé de ces pechez comme faisoient tous les catholiques, lors qu'il a dit que les vrais enfans de Dieu n'en commettoient point de semblables, & que c'est ce que S. Iean nous a enseigné par ces paroles, *que quiconque est né de Dieu ne commet point de péché. NEGAT NOS*, dit-il en parlant de cet Apôstre, *omnino delinquere, & in hoc plurimum tractat ut nihil tale concedat*. Mais Tertullien l'entendoit comme les Catholiques, de l'incompatibilité de ces pechez avec la qualité d'enfant de Dieu, & non pas que ceux qui seroient devenus une fois enfans de Dieu n'y pussent tomber. Car c'est ce qu'il témoigne par ces paroles: *Celuy qui sera né de Dieu ne commettra en aucune sorte de tels pechez, étant certain que s'il les commet il ne sera plus enfant de Dieu*. S'il n'en avoit dit que la moitié, *Hæc non admittit omnino qui natus ex Deo fuerit*; les Calvinistes n'auroient pas manqué de l'alleguer comme établissant aussi bien qu'eux l'impeccabilité de leur vray fidelle, mais ce qu'il ajoute aussi-tost pour s'expliquer; *Non futurus Dei filius si admiserit*, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus naturel, que d'entendre de la manière que nous avons dit les propositions de cette sorte. Et c'est ce que Tertullien exprime encore sur ces autres paroles de saint Jean dans le même endroit: *Iu hoc manifesti sunt filii Dei & filii diaboli*. C'est en cela que l'on connoît les enfans de Dieu, & les enfans du diable. *Eten quoy*, dit Tertullien? *En ce que ceux-là ne pechent plus depuis qu'ils sont nez de Dieu; & que ceux-cy pechent parce qu'ils sont enfans du diable, comme si jamais ils n'estoient nez de Dieu: PERINDE atque si nunquam sint ex Deo nati*. Il reconnoît donc que ceux qui ont esté enfans de Dieu peuvent commettre ces pechez, mais qu'en les commettant ils deviennent enfans du diable, & tombent en un estat plus malheureux que s'ils n'avoient

Mais ce qu'il y a d'excessif & de faux dans le discours de Tertullien, est que se laissant emporter à son faux paraclét, il pretend que celuy qui par ses crimes a cessé d'estre enfant de Dieu ne lo peut plus devenir. *Qui non pudicus*, dit-il, *quomodo rursus ex Deo fiet qui jam esse desit* ? Comment pourra-t-il devenir enfant de Dieu celuy qui estant tombé dans l'impureté a cessé de l'estre ? Et en un autre endroit, que nul ne presume que ce qui a esté gâté & corrompu puisse estre de nouveau reuny à Dieu : *Nemo presumas vitiatum Deo redintegrari denovo posse*. Neanmoins il est aisé de monstret qu'en cela cet Auteur s'est laissé aller au dela de ses veritables sentimens par un emportement passager ; ou que cela veut dire seulement qu'il n'y a que Dieu qui le puisse faire, & qu'on ne doit pas attendre ce renouvellement du ministère du Prestre. Car estant certain qu'il n'y aura de sauvez que ceux qui auront esté enfans de Dieu pendant cette vie : si les fidelles qui avoient perdu cette qualité par l'impureté, ou quelque autre crime, eussent esté dans l'impossibilité de la recouvrer, comme il semble dire dans ce passage ; *Quomodo rursus ex Deo fiet qui jam esse desit* ? il ne leur eust donc resté aucune esperance de salut. Or il declare manifestement le contraire dans le même livre, où s'estant proposé cette objection des Catholiques ; qu'en vain on feroit penitence de ses crimes, s'il est impossible d'en obtenir le pardon ; il y répond en ces termes. C'est parmy eux (il entend les catholiques) que cette penitence se fait en vain, parce qu'elle n'obtient qu'une paix humaine. Mais parmy nous qui savons que c'est Dieu seul qui peut pardonner les pechez, & qui s'entend des mortels, elle ne se fera pas en vain. Car estant remise au Seigneur & ne travaillant qu'à le fléchir par une humiliation laborieuse, c'est par la qu'elle se procurera d'autant plus facilement le pardon, qu'elle ne s'adresse qu'à Dieu seul pour l'obtenir ; qu'elle ne croit pas qu'une paix humaine suffise pour son peché ; qu'elle aime mieux porter sa confusion à la face de l'Eglise, que de rentrer dans la communion de l'Eglise. Elle se contente de se tenir à sa porte, elle avertit les autres par l'exemple de sa peine, elle attire les larmes de ses freres qui plaident sa cause devant Dieu, & elle s'en retourne avec un gain d'autant plus grand que leur compassion luy est plus avantageuse en cet estat, que ne seroit leur communion. Que si elle ne recueille pas la paix au regard de l'Eglise, elle la

seme au regard de Dieu ; elle ne perd pas le fruit de ses travaux , elle le prepare , & elle ne manquera point de recouvrer ce qu'elle cherche , pourveu qu'elle ne manque point à faire ce qu'elle doit.

J'ay creu devoir rapporter tout ce passage , parce qu'il fait voir qu'il n'y avoit pas sur ce point tant de difference que l'on s'imagine entre les Catholiques & les Montanistes. Car les uns & les autres croyoient que les enfans de Dieu ne commettent point de pechez mortels , parce que lors qu'ils sont assez malheureux pour cela ils cessent d'estre enfans de Dieu. Les uns & les autres croyoient , qu'il estoit fort difficile de se relever de ces horribles cheutes , & d'estre receu en grace après avoir profané le sang de l'alliance par lequel on avoit esté sanctifié. Mais ils ne croyoient non plus les uns que les autres , que cela fust impossible , puis que même les Montanistes qui sembloient quelquefois ôter toute esperance de misericorde à ces sortes de pecheurs , ne laissoient pas de leur en faire esperer le pardon avec autant d'assurance que les autres , pourveu qu'ils fussent fidelles à en faire penitence. Ils convenoient même à l'egard de cette penitence , en ce que les uns & les autres la demandoient austere & dure , & proportionnée à la grandeur des pechez , comme il paroist assez par la description même que fait Tertullien de la penitence qu'on exigeoit à Rome avant que de reconcilier ceux qui avoient commis quelque impureté : car il reconnoist qu'elle se faisoit dans le cilice , & dans la cendre , qu'il falloit paroistre avec un visage défiguré & qui donnoit de l'horreur , se prosterner devant les Prestres & devant les veuves , baiser les pas de tous les freres & embrasser leurs genoux , & que tout cela estoit accompagné d'une predication qui faisoit trembler tous les fidelles. Ainsi toute la difference estoit que les Catholiques croyoient pouvoir retablir ces pecheurs dans la communion de l'Eglise après de longues penitences qui duroient souvent jusques à la mort : au lieu que les Montanistes leur persuadoient qu'ils obtiendroient plus facilement le pardon de leurs pechez , quand ils ne s'adresseroient qu'à Dieu seul , & qu'ils aimeroient mieux paroistre couverts de confusion aux yeux de l'Eglise , que d'aspérer à sa Communion dont ils s'estoient rendu indignes. Quoy qu'il en soit , ce qu'il y a de certain & ce qui regarde nostre sujet , c'est

que l'on ne doutoit ny de part n'y d'autre, que lors que saint Jean dit, *que quiconque est né de Dieu ne commet point de péché*, cela ne se deust entendre comme nous avons dit souvent, & comme Tertullien l'explique fort bien, lors qu'après avoir marqué les grands pechez dont tout enfant de Dieu doit estre exempt, il ajoute: *Hæc non admittet omnino qui natus ex Dei spiritu, non futurus Dei filius si admiserit.*

Mais comme les Calvinistes tirent avantage de la repetition que saint Jean fait de ces paroles, il sera bon de la considerer en cet autre lieu pour voir si nous n'y trouverons rien qui soit contraire ou favorable à l'explication que nous y avons donnée. C'est dans le Chap. 5. v. 18. ou il y a quelque difference entre la vulgate & le Grec. Car au lieu qu'il y a dans la vulgate: *Nous savons que quiconque est né de Dieu ne peche point, mais la naissance qu'il a reçue de Dieu le conserve pur, & le malin esprit ne le touche point*; il y a dans le Grec: *Nous savons que quiconque est né de Dieu ne peche point, mais celui qui est né de Dieu se conserve pur, & le malin esprit ne le touche point.* On voit par là que saint Jean prend pour la même chose, commettre le péché & pecher, s'estant servy du premier dans le ch. 3. & du dernier dans celui-cy: & qu'ainsi ce que les Calvinistes trouvent de plus fort dans l'un & dans l'autre de ces mots est sans fondement. Mais ce qui est plus considerable c'est que S. Jean ajoute icy selon le grec, auquel seul nos adversaires s'arrestent, *que celui qui est né de Dieu se conserve pur.* Car cela fait voir que son intention, comme nous avons déjà dit, a esté de décrire par toutes ces façons de parler l'estat du juste comme juste, & de donner aux fideles cette importante instruction, que la justice chrestienne ne peut compatir avec ces sortes de pechez, qui sont que le S. Esprit sort d'une ame, & que le diable s'en empare. C'est pourquoy il ajoute comme une chose inseparable du soin de se conserver pur, *& le malin esprit ne le touche point*, pour nous marquer que le fidele evite par là ce qui le feroit retomber sous la domination du malin esprit. Or comment pourroit-on parler ainsi de celui qui commettrait les plus grands crimes? Est-ce se bien garder soy-même, & se bien conserver pur, que de se faire à soy-même des playes mortelles? & est-ce par autre chose que par les crimes que le diable se met en possession des ames. JESUS-CHRIST nous avertit dans l'Evangile *quel es-*

prit impur estant sorti d'un homme il s'efforce d'y rentrer; que pour cela il prend avec soy sept autres esprits plus méchans que luy, qu'entrant dans cette maison ils y habitent, & qu'alors le dernier estat de cet homme est pire que le premier. Or quand croirions-nous que cela arrive, s'il est vray, comme le prétendent les Calvinistes, que lors qu'un homme a esté une fois delivré de l'empire du demon par la grace de JESUS-CHRIST, il peut en suite se laisser vaincre à ses plus criminelles tentations, en s'abandonnant à l'esprit d'impureté, jusques à commettre des adulterés; ou à l'esprit de vengeance ou d'un faux honneur, jusques à répandre le sang de son frere, sans donner aucune prise sur soy au demon & sans même qu'on puisse dire, que l'esprit malin l'ait touché? Surquoy est-ce donc que les Peres ont principalement fondé la nécessité d'une longue & laborieuse penitence pour les pechez mortels commis apres le baptême? N'est-ce pas, comme dit Tertullien, *sur l'outrage* Tertul. de Penit. c. 5. *que nous faisons à Dieu, lors qu'après avoir renoncé au diable, & l'avoir fait céder à Dieu dont il est l'ennemy, nous redevenons sa joye & son triomphe, & faisons que cet esprit malin ayant recouvré la proie qu'il avoit perdue, triomphe en quelque façon de Dieu même? Or tout cela seroit faux, & l'Eglise auroit pris une erreur contre la foy pour le fondement d'un des plus importants points de sa discipline, s'il falloit entendre saint Jean comme l'entendent les Calvinistes, & croire avec eux, que celuy qui est né de Dieu est hors des atteintes du diable, & que le diable ne le touche point, bien loin qu'il puisse jamais retomber sous sa puissance, quelques pechez qu'il commette, idolatrie, parjure, homicide; & pour me servir des paroles de S. Cyprien qui donneront encore plus d'horreur de ce que ces nouveaux Docteurs veulent allier avec la pureté de l'esprit de Dieu; *Licet matrimonii expagnator alieni, vel lupanar* Cyprian. Ep. 58. ad Autolycum. *inversus ad cloacam & canisam voraginem vulgi sanctificatum corpus & Dei templum detestabili colluvione violaverit.**

Mais comme il n'y a rien de plus contraire à la piété que cette pensée, ce qui seul en doit faire connoître la fausseté, Il faut nécessairement donner un autre sens aux paroles de saint Jean, & les entendre comme nous avons déjà dit, selon cette façon de parler tres-ordinaire, qui fait dire d'une chose considérée selon un certain estat qu'elle n'est & ne peut estre que d'une telle manière, quoy qu'absolument elle

CHAPITRE VII.

*La même explication confirmée par toute la suite du discours de
 saint Jean & par d'autres passages semblables de l'Ecriture
 & de saint Augustin.*

TOUT ce qu'on peut alleguer de plus specieux contre cette interpretation, c'est que saint Jean ne nous auroit pas decouvert un grand mystere, puisque ce seroit à peu près la même chose, que s'il avoit dit, que la justice ne peut estre injuste, ny la chasteté impudique.

Mais il faut n'avoir gueres de connoissance du but de l'Ecriture pour ne se pas mocquer d'une telle objection. Car le S. Esprit n'a pas eu pour fin de nous y entretenir de speculations subtiles, sur tout pour ce qui regarde la morale, mais de nous instruire de ce qui est plus importât pour nôtre salut, en nous fortifiant contre les erreurs que l'amour propre nous pouvoit faire plus facilement recevoir: Or il n'y en a point de plus pernicieuse, & que la corruption de nostre cœur nous portât plus facilement à embrasser, que celle des premiers heretiques de l'Eglise qui ont voulu persuader aux Chrestiens, qu'ils pouvoient conserver la qualité d'enfans de Dieu, & le droit à son heritage, s'abandonnant à toutes sortes de dereglemens. Ce que dit S. Jean estant pris dans le sens des Catholiques détruit nettement cette impieté, au lieu qu'il ne peut servir, selon que les Calvinistes l'entendent, qu'à la confirmer ou à la renouveler avec quelque déguisement de peu d'importance: Car y a-t-il grande difference du moins pour ce qui est de lâcher la bride aux pecheurs, de leur dire, que quand ils se laisseront aller à leurs passions criminelles, Dieu ne s'en tiendra point offense, ou de leur avouer de parole qu'il s'en tiendra offensé, mais que ce ne sera pas de telle sorte qu'il ne les regarde toujours comme ses enfans bien-aymés à qui le salut est assuré?

C'est donc une fausse spiritualité que de ne se pas contenter d'avoir trouvé dans la proposition de saint Jean de quoy combattre une si damnable heresie, & de vouloir, qu'il ne

soit pas digne d'un Apostre d'enseigner cette verité ; au lieu que les Peres remarquent que ç'a esté le dessein des quatre Apostres qui ont écrit depuis saint Paul , & qu'ils ont pris un soin particulier d'empescher que les fidelles ne fussent seduits par les disciples de Simon le Magicien qui tâchoient de leur persuader , que la foy seule peut rendre agreable à Dieu sans qu'il soit besoin d'y joindre de bonnes œuvres, & une pureté de vie digne de la sainteté du christia- nisme.

Aussi est-il aisé de juger par toute la suite de l'Epistre de saint Jean que ça esté là une de ses principales veuës. Car des le 1. ch. il dit : *Que pour avoir société avec Dieu, il faut que nous marchions dans la lumiere, comme il est luy - même dans la lumiere* : par où il entend une vie pure , exempte de desordre , & éclatante de la lumiere des bonnes œuvres. Et dans le 2. que ce qui nous peut assurer que nous connoissons Dieu veritablement , est l'observation de ses commandemens : *Que celui qui dit qu'il le connoist, & qui ne garde pas ses commandemens, est un menteur, & que la verité n'est point en luy. Que si quelqu'un garde sa parole, l'amour de Dieu est vraiment par- fait en luy. Que c'est par là que nous connoissons que nous sommes en luy. Et que celui qui dit qu'il demeure en Iesus-Christ doit marcher comme Iesus-Christ a marché.* Et dans le 3. après nous avoir fait considerer quel amour le Pere nous a témoigné de vouloir que nous soyons appellez ses enfans ; & nous avoir fortifié par cette esperance ; *Que lors que Iesus-Christ se montrera dans sa gloire nous serons semblables à luy parce que nous le verrons tel qu'il est*, il ajoute : *Et quiconque a cette esperance en luy se conserve pur, comme il est luy-même pur. Tout homme qui commet un péché commet aussi une infraction de la loy. Car le péché est une infraction de la loy.* Par où il semble que S. Jean a voulu prevenir la pensée de ceux qui eussent pu regarder comme des pechez peu considerables , les actions qui n'estoient point alors defendues par les loix humaines, comme plusieurs pechez d'impureté, en les avertissant qu'on ne les pouvoit commettre sans violer la loy de Dieu. Vous savez, ajoute-t-il encore, qu'il a paru dans le monde pour abolir nos pechez, & qu'il n'y a point en luy de péché. *Quiconque demeure en luy ne peche point, & quiconque peche ne l'a point veu, & ne l'a point connu. Mes petits enfans, que per- sonne ne vous seduise. Celui qui fait les œuvres de justice est juste,*

comme Iesus-Christ est juste. Celuy qui commet le peché est enfant du diable, parce que le diable peche dès le commencement. Le fils de Dieu est venu au monde pour détruire les œuvres du diable. Quiconque est né de Dieu ne commet point de peché, parce que la semence de Dieu demeure en luy, & il ne peut pecher parce qu'il est né de Dieu. C'est en cela que l'on connoist ceux qui sont enfans de Dieu, & ceux qui sont enfans du diable. Tout homme qui ne fait point les œuvres de Dieu n'est point de Dieu, non plus que celuy qui n'aime point son frere.

Ces deux derniers versets, nous apprennent que le dessein de saint Jean dans tout ce discours a esté de détromper les chrétiens de cette fausse persuasion, que les heretiques dece temps-là leur vouloient inspirer, qu'ils peussent demeurer en Dieu, & estre enfans de Dieu en commettant les pechez qui rendent ceux qui les commettent enfans du diable. C'est comme si on disoit, qu'un homme qui est sain de corps & d'esprit ne scauroit prendre ses meilleurs amis pour des ennemis qui le veulent égorger, ny s'imaginer qu'il a la teste de verre, ou qu'il est Roy de tout le monde. Cela ne voudroit pas dire que celuy qui auroit de semblables rêveries n'auroit jamais esté que fou, ou qu'un homme sage ne pût jamais veur à avoir l'esprit renversé, jusqu'à s'y mettre ces rêveries. Mais cela voudroit dire seulement, que tant qu'un homme n'a point perdu l'esprit, il n'est point capable de ces folies, & que s'il s'y laissoit aller, ce seroit un signe manifeste qu'il l'auroit perdu. Saint Jean a creu qu'il estoit important de nous marquer qu'il en est de même de la fanté de l'ame qui consiste dans la charité par laquelle nous sommes enfans de Dieu: Que tant qu'on la conserve on ne tombe point dans les déreglemens qui supposent que l'amour de Dieu n'est point dominant dans le cœur, tels que sont les pechez, *que non committit*, comme dit S. Augustin, *omnis bona fidei & boni peccati christiannus*. Ce qui fait dire encore à ce Pere: *ſi bi charitas est, opera illa mala à regno Dei ſeparantia eſſe non poſſant*. Qu'ainſi il ne s'y faut pas tromper. *Nemo vos ſeducat*. Que ce n'est point par les discours, mais par les œuvres, que l'on diſcerne les enfans de Dieu des enfans du diable. Que ceux qui pechent en violant ouvertement la loy de Dieu ou la charité, ſoit en prophanant le nom de Dieu, ſoit en faiſant injure au prochain, ſoit en corrompant en ſoy-même le temple du ſaint

Aug. Sermon. 29. de
ſ. 176. Apſſ.

Him. 10. c. 3.

Esprit, ne peuvent plus estre regardez en cet estat comme des enfans de Dieu, quoiqu'ils le fussent auparavant, parce que le propre des enfans de Dieu est de faire les œuvres de justice, & non ces sortes de pechez, qui sont les œuvres du diable.

Voilà tout ce que saint Jean nous enseigne, & cela est tellement lié avec la suite de son discours, que les Calvinistes sont obligez de retomber eux-mêmes dans ce sens, quand on leur montre que leur interpretation est contraire au dessein qu'a l'Apostre en cet endroit là, qui est de détourner les Chrétiens du péché. Car les Remontrants leur ayant objecté, que dans le sens qu'ils donnent aux paroles de saint Jean, c'est comme s'il luy faisoient dire : *Ne peccate, quia non potestis peccare* : GARDEZ-VOUS bien de pecher, parce que vous ne pouvez pecher; & qu'il s'ensuivroit de là que tous les pechez que commettraient les enfans de Dieu, quelques énormes & quelques atroces qu'ils pussent estre, ne leur pourroient estre imputez pour pechez : ils sont si embarrassez de cet argument, qu'ils n'y peuvent répondre sans se rapprocher de l'interpretation des Catholiques, & ruiner leurs propres maximes. Ils corrompent, disent-ils, nostre explication, selon laquelle l'Apostre fait cette exhortation aux Chrétiens : Prenez garde, mes freres, de ne vous addonner pas au péché. Que si quelqu'un le fait, & que néanmoins il se croye né de Dieu, il se trompe misérablement. Car celui qui est né de Dieu, n'a pas accoustumé de faire cela, & il ne peut pas même arriver qu'il le fasse.

On voit par là, que lors qu'on les presse, ils sont contraincts d'avouer que le dessein de saint Jean est de détourner les fidelles du péché, en prenant pour motif de l'exhortation qu'il leur fait, l'incompatibilité du péché avec la grace de la regeneration. Mais cette exhortation conçue en ces termes, n'est qu'une illusion dans leurs principes.

Car si, croyant, comme ils font, que nul n'est enfant de Dieu qui ne soit assuré de l'estre éternellement, sans pouvoir jamais perdre cette qualité par aucun péché, c'est leur vouloir faire peur d'une chose qu'ils savent estre impossible, que de leur faire apprehender de commettre des pechez qui les obligeroient de croire qu'ils ne sont pas enfans de Dieu. C'est comme si l'on disoit à un homme : Prenez garde de ne pas faire d'actions brutales; car si vous en faites & que vous croyiez

Ausius contra Remontr. p. 164. Scilicet abstinendum dicitur (ive peccato quia non potestis peccare) illud estiam in commodum secum trahendum, quod quicunque peccat, quilibet reprobatur ac damnatur à Filio Dei communitatem, illa impurari non possunt pro peccatis.

Ibid. Sed si pervertemus istam exhortationem. Cavere fratres ne peccatis, quia non potestis. Quod si quis faciat, sciamus se tamen ex Deo putare, se ipsum plene decipit. Quare inquit, si ille Deus non ita facere solet, nec quidem fieri poterit ut sic loquatur.

CHAP. VII. avoir une ame raisonnable & immortelle, vous vous tromperez.

Et en second lieu, ils se moquent de nous, ou d'eux-mêmes, quand ils disent, que c'est une marque certaine qu'on n'est pas enfant de Dieu, quand on s'adonne au péché. *Si quis peccatis indulgeat & natum se tamen ex Deo putet, seipsum plane decipit.* Cela est si faux dans leur doctrine, qu'il faut renverser cette proposition pour l'y rendre véritable, puisque tout Calviniste qui s'est une fois persuadé qu'il est vraiment fidèle, (comme ceux qu'ils prennent pour de vrais Chrétiens, se le doivent tous persuader) dans quelques péchez que la tentation l'emporte en suivre, il se doit dire à soy-même, pour ne pas entrer en défiance de son salut: *Quoy que je m'adonne maintenant au péché, mes passions m'y entraînant avec force, est si peccatis indulgeam*, je me tromperois moy-même, si je croyois pour cela n'estre pas enfant de Dieu. Et en effet n'est-ce point s'adonner au péché, & faire ce que signifie en latin *peccatis indulgere*, que de mener une vie semblable à celle de l'enfant Prodigue, dans l'impureté & dans la débauche. Or ce seroit se tromper, selon les Theologiens de Geneve, opinans pour cette capitale du Calvinisme dans le Synode de Dordrecht, que de croire qu'en cet estat on ne puisse pas estre enfant de Dieu. N'est-ce pas s'adonner au péché, *peccatis indulgere*, que d'y estre aussi attaché que l'estoient à l'idolatrie ceux qui sont representez dans le Prophete Osée, sous la figure d'une femme adultère, qui avoit fait gloire pendant un long-temps de courir après ses amans. Cependant il suffit à ces mêmes Theologiens de Geneve, que cette femme dise, *je retourneray à mon premier mary*, pour en conclure que l'ame en cet estat, & parmi de semblables prostitutions ne laisse pas de pouvoir estre unie à Dieu comme à son véritable époux. Enfin, n'est-ce pas s'adonner au péché, *peccatis indulgere*, que de se souiller par des péchez infames, & d'y perseverer opiniâtement en méprisant tous les avertissemens de l'Eglise, jusques à se faire excommunier? Et n'avons-nous pas déjà vu que cela peut, selon eux, arriver à leurs fidèles, sans qu'ils cessent d'estre enfans de Dieu? C'est donc l'arrêt de leur condamnation, qu'ils font prononcer à saint Jean, lors qu'ils expliquent en ces termes le dessein qu'il a eu dans le passage dont il s'agit. *Covete fratres ne peccatis indulgeatis. Quod*

par le peché régnant ou à la mort.

325

CHAP. VII.

si quis faciat & naturæ sibi tamen ex Deo pueri seipsum plane decipit.
Et ils ne sçauroient plus nettement se déclarer imposteurs, puisque ce sont eux-mêmes qui trompent leurs prétendus fidèles, lorsqu'ils leur persuadent, qu'en s'abandonnant au peché avec autant d'empotement que l'enfant Prodigue, & les idolâtres de Samarie, & ceux qui se font excommunier pour leurs crimes, ils ne laissent pas d'estre enfans de Dieu: & que leurs plus grands docteurs se servent de ces mêmes mots, *Peccatis indulgere*, pour expliquer l'estat où peuvent tomber les fidèles demeurant fidèles, & sans perdre la qualité de regeneratez. *V'eri fideles etiam dum tales manent, interdum carnaliter securi sunt, & PECCATIS CONTRA conscientiam INDULGENT.*

*Disser. Xij. ad
Huj. l. c. p. 104.
309.*

Ils usent de la même tromperie pour répondre à ce que les Remontrants leur reprochent comme une absurdité insupportable qui finit de leur explication, *qui est que tous les pechez que commettraient les enfans de Dieu, quelques énormes & quelques atroces qu'ils pussent estre, ne leur pourroient estre imputez à peche. C'est*, disent-ils, *une petition de principe, parce qu'ils supposent pour vray ce qu'ils sçavent que l'on met en question, qui est qu'il puisse arriver qu'un homme ayant esté regeneré, mene une vie criminelle & licencieuse.*

Ausint, ibid. Principium petunt, & istud supponunt verū, quod in questione ponitur. V'eri fideles potest ut homo reus flagitiis ac scelerate vivat.

Il y a quelque equivoque dans ces paroles, parce qu'ils les pourroient entendre, si on les presse, d'une vie criminelle continuée jusques à la mort, dont il ne s'agit pas presentement. Mais l'objection qu'ils rapportent eux-mêmes pour y répondre, ne parle que des pechez atroces & énormes, *flagitia & scelera*, où les Remontrants supposent que les regeneratez peuvent tomber, d'où ils inferent que selon les Calvinistes, quelques grands qu'ils fussent, ils ne leur seroient pas imputez de Dieu. Il faut donc qu'Amelius nie la possibilité de l'évenement d'où ils tirent cette consequence, pour leur pouvoir reprocher que par une honteuse petition de principe, ils supposent pour vray ce qui leur est contesté: c'est à dire, il faut qu'il avoue tacitement qu'il seroit absurde que de tres-grands pechez ne fussent pas imputez à des enfans de Dieu, s'ils les commettoient, mais qu'il nie qu'il puisse arriver qu'ils les commettent.

Or c'est la dernière impudence que de le nier, & de pretendre que ce soit là le point de la contestation. Il n'y en a jamais eu sur ce sujet, comme je l'ay fait voir tant de fois.

On est toujours convenu de part & d'autre que des enfans de Dieu pouvoient tomber dans les plus grands crimes, contre la premiere & la seconde table de la loy, & que (pour employer les propres termes du Synode de Dordrecht) *in peccata etiam gravia & atrocia abripi possunt*: Les exemples de saint Pierre, de David, de Salomon, & de plusieurs autres en sont des preuves trop convaincantes pour le pouvoir mettre en doute. Ce n'a donc jamais esté là le point de la question, mais de sçavoir si en commettant ces pechez ils ne laissoient pas de demeurer justes & enfans de Dieu, parce que Dieu ne les leur imputoit pas: *Quod quilibet peccata quamlibet sceleratè ac flagitiosè à filiis Dei committantur, illis imputari non possunt pro peccatis*. Voila ce qu'on leur a reproché comme une absurdité insupportable, & il faut bien qu'elle le soit, puisqu'il d'abord qu'on la leur fait envisager, ils ne pensent qu'à s'échapper comme ils peuvent, & seignent de ne pas croire possible que des enfans de Dieu tombent dans ces sortes de pechez, quoy que les exemples de l'Ecriture & l'expérience de ce qui se passe parmi eux, comme parmi les autres hommes, les force de reconnoistre non seulement que cela est tres-possible, mais qu'il arrive même tres-souvent. Et cela est si certain, qu'ils sont obligez de dire, qu'ils n'excommunient pas tous ceux qui commettent ces crimes, même avec scandale, à moins qu'ils n'y joignent le mépris des avertissemens de leurs pasteurs, parce qu'autrement leur Eglise seroit reduite à un trop petit nombre de personnes.

Salomon. de Ecclesia. n. 29. & 31. Si excommunicatus illi qui eo modo peccavit (id est quorum unicuique sunt atroces sic scandalosi peccata) aequum ad penitentiam omnimodam sollicitudinem... Ecclesia ad vivum peccatores homines excommunicat.

Cependant il est vray, qu'à ne considerer que les paroles de saint Jean, détachées de leur suite, & de ce que nous savons d'ailleurs, on pourroit estre porté à croire qu'elles signifient, que nul enfant de Dieu ne commet de fornication, d'adultere, d'homicide, & d'autres semblables pechez. Mais comme la parole de Dieu nous assure du contraire en nous représentant les chutes estranges de quelques enfans de Dieu pour nous tenir dans la crainte, on n'y peut trouver d'autre sens raisonnable que celui des Catholiques, & ce seroit un manifeste renversement de la raison, que d'y chercher de quoy appuyer cette abominable pensée, que les enfans de Dieu que saint Jean dit ne point pecher peuvent tomber en toutes sortes de pechez, mais que c'est en demeurant toujours enfans de Dieu, lors même qu'ils en commettent d'aussi énormes que sont les adulteres & les homicides.

Saint Jean nous fournit dans la même Epistre dequoy combattre une si damnable erreur. Car il la renverse en un mot, lors qu'il nous assure, *Que nul homicide n'a la vie éternelle résidente en luy*, d'où il a voulu que l'on conclust, que son ame privée de la véritable vie, demeure dans la mort, puis que c'est ce qu'il dit de celuy qui hait son frere, & qu'il ne le dit que parce que cette haine fait que Dieu le regarde comme un homicide, à cause des mauvais desirs que la haine inspire contre celuy que l'on hait, selon cette parole d'un ancien, *quem quisque odit, perisse expetit*. Il est donc clair par le raisonnement de cet Apôtre, que *demeurer dans la mort*, & *n'avoir point la vie éternelle résidente en soy*, ne sont que la même chose, & que l'un & l'autre convient certainement à l'homicide, puisqu'il est convenu à celuy qui hait son frere, que parce qu'il est réputé homicide. *Qui non diligit manet in morte. Omnis qui odit fratrem suum homicida est, & scitis quia omnis homicida non habet vitam æternam in semetipso manentem.* 1. Jean. III. 15. 16.

De sorte que c'est manifestement contredire cet Apôtre, que de pretendre que quand David commit un meurtre accompagné de circonstances si criminelles, il ne donna point la mort à son ame, & ne laissa pas de conserver en soy la vraie vie par l'inhabitation du saint Esprit dans cet estat là même, que saint Jean nous represente comme directement opposé à l'estat de ceux qui sont passez de la mort à la vie, ainsi qu'il paroist par la suite de son discours. *Non reconnoissons*, dit-il, *que nous sommes passez de la mort à la vie, parce que nous aimons nos freres*. Celuy qui n'aime point son frere demeure dans la mort. *Tout homme qui hait son frere est homicide, & vous sçavez que nul homicide n'a la vie éternelle résidente en luy*. Il est visible que saint Jean nous marque par là deux estats opposez & incompatibles, l'un de vie & l'autre de mort. Il décrit le premier par ces termes, *d'estre passez de la mort à la vie*, parce que tous les hommes estoient dans la mort du peché, avant que de recevoir la vie de la grace par JESUS-CHRIST. Et le second par ces termes : *de demeurer dans la mort, & n'avoir point la vie éternelle résidente en soy*. Or il détermine clairement que le premier estat ne convient qu'à ceux qui ont la vraie charité : & que ceux qui ne l'ont point, mais qui haïssant leurs freres sont envers eux en une disposition d'homicides, & encore plus ceux qui seroient homicides effectivement, ne peuvent estre que dans

CHAP. VII.

le second, c'est à dire dans la mort. Et par consequent nul homicide n'est enfant de Dieu, puis qu'estre enfant de Dieu, & avoir la vie eternelle residente en foy, ne sont que la même chose; mais si un enfant de Dieu devient homicide, il faut necessairement que tombant dans la mort, il perde cette qualité, qui est inseparable de la vraie vie.

Voicy donc qui est sans replique. Tout enfant de Dieu ayant en soy le saint Esprit, il ne peut estre en même temps dans la mort. Or tout homicide demeure dans la mort. Donc nul enfant de Dieu n'est & ne peut estre homicide. Cependant cela n'est pas vray en ce sens: Que tout homme qui a esté une fois enfant de Dieu, ne puisse jamais estre homicide, puisque l'exemple de David justifie le contraire. Cela n'est donc vray que dans le sens des Catholiques, sçavoir: Que des enfans de Dieu ne peuvent commettre d'homicides, qu'en cessant d'estre enfans de Dieu. Et cela suffit pour dire que non seulement ils n'en commettent point, mais aussi qu'ils n'en peuvent commettre, de sorte que le *non potest peccare*, dont se sert aussi S. Jean, ne donne pas plus d'avantage aux Calvinistes que le simple *non peccat*. Car c'est assez pour la verité de l'un & de l'autre dans ces sortes de propositions, que ce qu'on nie d'une chose ne luy puisse convenir selon un certain estat dans lequel on la considere. Ainsi l'Ecriture dit, *Que l'homme animal n'est point capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu, qu'elles luy paroissent une folie; & qu'il ne les peut comprendre. Que les méchans ne scauroient dire de bonnes choses, parce que la bouche parle de la plénitude du cœur. Que le bon arbre ne peut porter de mauvais fruits; ny le mauvais de bons fruits. Que l'amour des choses de la chair, c'est à dire l'homme rempli de cet amour, n'est point soumis à la loy de Dieu, & n'y peut estre soumis.* Tout cela est vray de la même sorte qu'il est vray selon saint Jean, que celui qui est né de Dieu ne scauroit pecher, parce qu'il est né de Dieu. Mais comme la verité de ces paroles de l'Ecriture n'empêche pas, que celui qu'elle appelle animal ne puisse devenir spirituel, & par là estre capable de comprendre les choses de l'esprit, qu'un méchant s'estant converti ne puisse dire de bonnes choses; que le bon arbre ne puisse devenir mauvais, & produire de mauvais fruits, & le mauvais devenir bon, & produire de bons fruits; que celui qui estoit rempli de l'amour des choses de la chair ne se puisse soumettre à la loy de

n. Cor. II. 14.

Math. XII. 34.

Math. VII. 18.

Rom. VIII. 7.

Dieu en quittant ce mauvais amour, pourquoy n'entendrons-nous pas de la même sorte ce que dit saint Jean : sur tout ne le pouvant entendre autrement sans corrompre toute la morale Chrestienne?

Saint Augustin expliquant ce dernier des exemples de l'Ecriture que nous venons de rapporter : *Prudentia carnis legi Dei non est subiecta nec enim potest*, fait voir manifestement que cette parole n'est vraie, que dans le sens que nous y avons donné. C'est, dit-il, comme si on disoit : Que la glace n'échauffe point, & qu'elle ne peut échauffer. Car tant qu'elle est glace elle n'échauffe point, mais elle peut se refondre, & devenir si bouillante qu'elle échauffera; mais alors elle ne sera plus glace. Ainsi ce qu'on appelle la prudence ou l'amour de la chair, est l'ame même, entant qu'elle desire avec ardeur les biens temporels, comme si c'estoient les plus grands des biens. Tant que l'ame est possédée par cette affection, elle ne peut estre soumise à la loy de Dieu, c'est à dire qu'elle ne peut accomplir ce que la loy commande. Mais quand elle viendra à aimer les biens spirituels, & à mépriser les temporels, elle ne sera plus ce qu'on appelloit la prudence de la chair, & elle ne restera plus à l'esprit.

Ces façons de parler sont si naturelles, que le même saint Augustin, qui a esté sans doute très-éloigné de l'erreur de l'inamissibilité de la justice, ne laisse pas de dire des choses aussi exposées aux chicaneries des Calvinistes, que les endroits de l'Ecriture dont ils abusent. Il dit du juste, qu'il ne peut faire ce qu'il ne scauroit faire avec justice : *Quod non potest iuste, non potest iustus*. Et en un autre endroit : Que lors que la charité est dans une ame les pechez que saint Paul appelle les œuvres de la chair, qui separent du royaume de Dieu n'y peuvent estre. *Vbi charitas est, mala illa à regno Dei separantia esse non possunt*. Qui voudroit chicaner sur ces paroles, comme les Calvinistes font sur celles de saint Jean, n'en pourroit-on pas conclure, que selon saint Augustin, celui-là n'a jamais esté juste qui fait une injustice, celui qui l'est ne pouvant rien faire d'injuste; & qu'il n'y a jamais eu de charité dans un homme qui commet quelqu'un des pechez qui separent, selon saint Paul, du royaume de Dieu, parce que ces sortes de pechez ne peuvent se rencontrer avec la charité?

Ces conséquences paroissent d'abord raisonnables, & néanmoins elles sont tres-fausles; comme saint Augustin le montre luy-même dans l'un & l'autre de ces deux endroits.

Car dans le premier après avoir dit : *Quod non potest justus, non potest justus* : il ajoute, *quoniam hac decernendo prius amittis justitiam, ut quod non potest justus possit injustus*. Parce qu'en se déterminant à faire une chose injuste, il commence par perdre la justice, d'où il arrive que ce qu'il ne pouvoit étant juste, il le peut quand il ne l'est plus. Et à l'égard du dernier, lequel où il dit, *que lors que la charité est dans une ame, les pechez qui separent du Royaume de Dieu n'y peuvent estre*, est le même où il explique la troisième sorte de penitence ; qui est celle, dit-il, *qu'on doit faire pour les pechez qui sont contre le Decalogue, & dont l'Apostre dit, que ceux qui les commettront ne possederont point le Royaume de Dieu*. Et afin qu'on ne s' imagine pas qu'il n'y ait, selon luy, que ceux qui n'auroient pas eu auparavant la charité, qui tombent dans ces sortes de pechez, il s'en explique bien clairement par ces paroles. *Vous me direz, peut-estre, j'ay déjà esté baptisé en Jesus-Christ, il m'a pardonné tous mes pechez passés, & après cela je me suis tout de nouveau couvert de honte & d'infamie, en retombant dans mes desordres, & je suis devenu comme un chien qui fait horreur aux yeux de Dieu, étant retourné à son vomissement. Où fuiray-je son esprit ? Où me cacheray-je à ses regards ? Où voudriez-vous aller, mon frere, si vous ne recouriez par la penitence à la miséricorde de celui dont vous avez méprisé la puissance par vos pechez ?*

Hemil. 50. cap. 9.

Ibid. sup. 14.

Il est donc indubitable que le même saint Augustin qui dit, *que le juste ne peut faire que ce qu'il peut faire avec justice, & que lors que la charité est dans une ame, les pechez qui separent de Dieu n'y peuvent estre*; reconnoist expressement qu'un homme à qui les pechez ont esté pardonnez par le Baptême, & qui est devenu juste par l'infusion de la charité que le saint Esprit a répandue dans son ame, peut en suite se couvrir de honte & d'infamie en retombant dans ses desordres, & faire horreur aux yeux de Dieu, étant semblable à un chien qui retourne à son vomissement.

Ainsi les Catholiques ne disent rien que de raisonnable en donnant le même sens aux paroles de saint Jean : & jamais au contraire il n'y eut de plus estrange illusion que celle des Calvinistes, puisqu'il semble d'abord qu'ils exigent de tous les fidèles un si haut point de perfection, que dès qu'ils ont esté une fois enfans de Dieu, ils ont une espee d'impeccabilité.

par le peché regnant on à la mort.

335

CHAT. VII.

qui fait qu'on peut dire de tous generalement, qu'ils ne pe-
chent ny ne sçavoient pecher; Et que tout cela pourtant se reduit
à un miserable privilege de pouvoir commettre toute sorte de
crimes, d'abominations, & d'infamies, sans cesser d'estre ju-
stes par l'imputation de la justice de Jesus-CHRIST qui fait
que nuls pechez ne sont imputez aux fideles, sans cesser
d'estre Saints par l'inhabitation du S. Esprit que nuls pechez
ne chassent de l'ame qui a receu une fois le don de la foy:
& sans cesser d'estre enfans de Dieu par la grace de l'adop-
tion que nuls pechez ne font perdre quelque grands qu'ils
puissent estre. Car enfin c'est un des oracles de cette religion
si propre à flatter les pecheurs. *Negamus*, disent-ils, *nullo pec-*
cato quantumvis gravissimo quemquam receptum in gratiam à Deo,
excidere à gratia.

Cham. T. III. L. 111. l. 6. & 33. n. 4.





LIVRE V.

SUITE DE LA REFUTATION DE LA doctrine des Calvinistes touchant le *peché regnant*: ou l'on fait voir aussi combien ils ont corrompu ce que saint Paul enseigne des deux estats de l'homme, *sous la loy*, & *sous la grace*.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Calvinistes semblent étendre quelquefois un peu plus qu'il n'a esté dit, ce mot de péché regnant. Abus qu'ils font de la différence que met S. Augustin entre le péché regnant & le péché habitant. Que selon ce qu'ils disent du péché regnant leurs fidelles peuvent effectivement commettre les plus abominables péchez sans qu'ils croient pour cela que le péché regne en eux.



E me suis fort étendu à expliquer la premiere condition du péché que les Calvinistes croient estre le seul qui soit compatible avec la vraie foy, qui est de n'estre suivi d'aucune penitence, parce qu'en effet cette premiere condition, qui réduit ce péché à l'impénitence finale, est la seule selon leur veritable pensée, qui rend le péché inalliable avec la qualité d'enfant de Dieu.

e ne refuse pas néanmoins d'examiner encore la seconde condition qui rend le péché, à ce qu'ils disent quelquefois, *regnant* & incompatible avec la justice, sçavoir quand on le commet avec un tel abandonnement de la volonté au mal,

qu'on n'en a aucune peine ny en le commettant , ny après CHAP. I.
l'avoir commis.

Je consens même de ne les point inquieter presentement sur la tromperie qu'ils cachent sous ces paroles, qui est, comme nous avons déjà veu, qu'ils entendent par la *une disposition entierement & pour toujours opposée à la penitence*, ce qui confond cette seconde condition avec la premiere. Je veux bien les recevoir à une plus favorable explication, & en demeurer dans les simples termes, dont ils se servent eux-mêmes en d'autres endroits pour marquer, quel est le peché que leur juste ne peut commettre, & hors lequel il n'y en a point qu'il ne puisse commettre en demeurant juste.

Il faut remarquer avant toutes choses, qu'ils abusent souvent de la distinction que fait S. Augustin aussi bien qu'eux entre le *peché habitant*, & le *peché regnant*, & de ce qu'il dit que le premier peut estre dans les justes, & que le dernier n'y scauroit estre. C'est ce que fait Chamier d'une maniere bien étrange. Car ayant fait entendre que ce que dit saint Jean, *Qui natus est ex Deo non peccat*, ne signifie pas que les enfans de Dieu ne puissent tomber en de tres-grands crimes, mais seulement qu'en commettant ces crimes, ils ne s'y plaisent pas & ne font pas profession de les commettre; il pretend appuyer cette doctrine par l'autorité de S. Augustin. D'où vient, dit-il, que saint Augustin parle ainsi dans son exposition de l'Epistre aux Galates? *Aliud est non peccare, aliud non habere peccatum. Nam in quo peccatum non regnat non peccat, id est, qui non obedit desideriis ejus. In quo autem non existunt ista desideria, non solum non peccat, sed etiam non habet peccatum.*

Ch. vii. Tom. III. lib.
II. c. 1. n. 4.

Mais pour juger du tort qu'ils font à ce saint Docteur, il ne faut que rapporter le passage entier, estant impossible de le lire sans estre aussi edifié de la pureté de sa doctrine, que scandalisé de la mauvaïse foy de ce Ministre. L'Apostre, dit ce Pere, fait un denombrement des œuvres de la chair, afin de faire entendre aux Galates, que s'ils consentent aux desirs charnels, en se laissant aller à faire ces choses, ils sont conduits par la chair, & non par l'esprit. Voicy donc ce que dit saint Paul, *Il est aisé de connoître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnemens, les inimitiez, les dissensions, les*

Aug. in Epistol.
Epistol. Galatas.

334 L I V. V. Suite de l'explication du peché regnant,
 CHAP. I. » *jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hereses,*
 » *les envies, les meurtres, les yvrogneries, les débauches, & autres*
 » *choses semblables, dont je vous declare, comme je vous l'ay déjà*
 » *dit, que ceux qui les font ne seront point heritiers du Royaume de*
 » *Dieu. Or ceux-là les font qui consentant à leurs cupiditez*
 » *charnelles se resolvent de les faire, quoy que quelquefois*
 » *ils ne puissent executer leur resolution. Mais pour ceux qui*
 » *sentent ces mouvemens, & qui demeurent immobiles, &*
 » *les surmontent par un plus grand amour de Dieu, non seu-*
 » *lement en ne leut abandonnant pas les membres de leur*
 » *corps pour faire le mal, mais ne se resolvant pas même de*
 » *les leur abandonner par un consentement interieur, ils ne*
 » *doivent pas estre mis au rang de ceux qui font ces choses, &*
 » *ainsi cela n'empeschera pas qu'ils ne possèdent le Royaume*
 » *de Dieu. Car on ne peut pas dire d'eux que le peché regne en*
 » *leur corps mortel, comme il regne en ceux qui obeissent aux*
 » *mauvais desirs qu'il excite en eux, mais seulement qu'il y*
 » *habite, parce que la pente au mal que nous avons tirée de*
 » *nostre naissance mortelle en contractant le peché originel, &*
 » *que nous avons augmentée par nos propres pechez, n'est*
 » *pas encore détruite. Or il y a bien de la difference entre ne*
 » *point pecher, & n'avoir point de peché (c'est ce que Cha-*
 » *mier allegue pour s'autoriser par S. Augustin) celui-là est*
 » *dit ne point pecher, en qui le peché ne regne point, c'est*
 » *à dire qui n'obeit point aux mauvais desirs que la concupis-*
 » *cence excite en luy. Mais celui en qui ces mauvais desirs*
 » *ne s'éleveroient point, non seulement ne pecheroit point,*
 » *mais n'auroit point de peché.*

Y a -t-il rien en cela qui favorise les Calvinistes, ou plustost
 pouvoit-on rien trouver de plus opposé à leur pernicieuse
 doctrine? Ce Pere enseigne après saint Paul, que tous ceux
 qui commettent les pechez qu'il appelle les œuvres de la
 chair, & à la teste desquels il met les pechez d'imputeté, ne
 possederont point le Royaume de Dieu. Il met trois degres
 dans ces pechez. Le 1. d'en sentir seulement des mouvemens
 ausquels on ne consent pas. Le 2. d'y consentir en se resolvant
 de les commettre, quoy qu'on n'exécute pas ce mauvais des-
 sein. Le 3. de l'exécuter en donnant le dernier accomplis-
 sement au peché, comme fit David en corrompant Ber-
 sabée & faisant tuer Urie. Or qu'on demande aux Calvini-
 stes,

tes, ce qu'ils jugent de ces trois degrez du peché, & ils disent que non seulement le premier, mais même les deux autres, au regard des pechez les plus enormes, sont compatibles avec la foy justifiante, & la qualité d'enfant de Dieu, comme il a paru dans David & dans S. Pierre. Il faudroit donc que saint Augustin eust cru la même chose afin de pouvoir estre allegué comme leur estant favorable. Et cependant il combat manifestement une opinion si impie puis qu'il declare en termes exprés, que le premier degré qui consiste dans le simple mouvement que la concupiscence excite sur le sujet de ces crimes, & auquel on ne consent point, est le seul qui puisse compatir avec la grace, & qui n'exclue point du Royaume de Dieu, mais que tous ceux qui passent à l'un ou à l'autre des deux derniers degrez, c'est à dire qui consentent à ce mouvement, ou en faisant effectivement, le mal ou en formant le dessein de le faire, sont compris dans ce terrible arrest de S. Paul: *Quoniam qui talia agunt regnum Dei non possidebunt.*

Mais le demon qui vouloit corrompre le Christianisme sous pretexte de le reformer, n'avoit garde de s'accommoder d'une theologie si pure & si sainte. Il luy en falloit une plus favorable au dessein qu'il avoit de flater les hommes en ce qui pouvoit le plus contenter leur amour propre, qui est une eniere assurance d'estre sauvez sans estre obligés de combattre leurs passions. Et il n'y avoit rien qui y fust plus propre que de leur apprendre, qu'en se laissant aller aux plus criminelles ils ne perdroient pas pour cela la qualité d'enfant de Dieu, ny le droit à son Royaume. C'est ce qu'il a étably par les Calvinistes en leur faisant abuser d'une maniere bien étrange de ces mots de *peché habitant*, & de *peché regnant*. Car bien loin de restreindre le premier, comme fait saint Augustin, à la concupiscence qui ne cesse jamais d'exciter dans les plus Saints de mauvaises pensées auxquelles ils ne consentent pas, ils l'étendent jusqu'à l'accomplissement entier & effectif de toutes sortes de pechez, quelques infames ou quelques atroces qu'ils soient: Et pour le *peché regnant* qui seul est incompatible avec l'estat de juste, ils l'expliquent d'une maniere qu'il y a peu de gens qui en soient incommodés, puisque sans craindre d'y tomber on peut satisfaire les passions les plus honteuses, pourveu que ce ne soit pas avec un tel aban-

336 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant, donneement au mal, qu'on n'en ait aucune peine, ou en le faisant, ou après l'avoir fait, ce qui n'arrive guere qu'à des libertins ou à des athées qui ont étouffé dans leur ame toute pensée de Religion.

*Grotius diffinitio
dialy. lib. 15. n. 10.
Non quidem quod
sibi peccatus à pecca-
to summes, quod
contra scripturam
dicuntur de expe-
riencia, sed quia
fieri non potest, ut
qui nascitur ex Deo,
ita peccatus incul-
grat, ut pleno vo-
luntatis impetu de
consensu in ea ruat,
quia semen illud Dei
numquam est alev-
escitum in illis, ut
cum peccato non lu-
dunt, vel ut peccatis
impediatur, vel in la-
per infirmitatem pa-
tratum sit, illud per
sequens in peniten-
tiam recolligitur vi-
detur non subjuget.*

C'est ce qu'on peut voir par ce que dit Rivet pour nous faire entendre ce que c'est que le péché regnant. Car voyez comme il en parle en expliquant ce passage de saint Jean *Quisquis ex Deo est peccatum non commisit. Ce n'est pas, dit-il, qu'ils soient entièrement exempts de péché, ce qu'on ne sauroit dire sans démentir l'Ecriture & l'expérience. Mais c'est qu'il ne se peut faire que ceux qui sont enfans de Dieu, s'abandonnent tellement aux pechez, qu'ils s'y précipitent avec une impetuosité & une attaché de la volonté toute pleine, parce que la semence de Dieu qui est en eux n'est jamais tellement oisive, qu'elle ne combatte contre le péché, ou en empêchant qu'on y tombe, ou si on le commet par infirmité, en le subjuguant de nouveau par la penitence. C'est parler assez ridiculement. Car comment peut-on subjuguier un homicide ou un adultère après les avoir commis ? On peut bien reparer par de dignes fruits de penitence, mais le subjuguier, cela ne s'est jamais dit & ne se peut dire raisonnablement. Quoy qu'il en soit nous voyons par là qu'ils ne nient pas que leur juste ne tombe dans des pechez énormes en demeurant toujours juste : mais qu'ils prétendent seulement qu'il ne se peut faire *ut in peccatis indulgeant, ut pleno voluntatis impetu & consensu in ea ruant.* Et comme il n'y a gueres que des gens tout à fait sans religion & sans conscience qui se précipitent dans les crimes avec cette pleine & entière impetuosité de la volonté, tout homme qui n'en fera pas encore là n'aura pas de peine à croire quelque crime qu'il ait commis, que ce n'est point un péché regnant, & qu'ainsi il n'en est pas moins enfant de Dieu qu'il estoit auparavant.*

Un des plus ardens adversaires des Remonstrans nommé Louis Crocius Professeur en Theologie de la ville de Bremen qui fit en 1616. un livre de la *perseverance des Saints* contre celui de Bertius de l'*Apostasie des Saints*, se sert du même artifice que Rivet pour expliquer en quel sens les justes ne pechent point, quoy qu'il n'y ait point de crimes dans lesquels ils ne puissent tomber en demeurant justes.

Il fait sur cela dix conclusions dans le ch. 3. de son 1. livre. Et donne dans la 6. une idée fort avantageuse de leur juste, à

qui n'entendrait pas leur langage. *Sicut*, dit-il, *que les Saints* renaissent par la vertu du S. Esprit, ils conçoivent une sérieuse résolution de s'abstenir du mal, & de faire le bien: de sorte que ceux qui s'abstiennent à s'engager dans des actions damnablees & criminelles montrent par là qu'ils ne sont pas encore regeneratez, & qu'ils renoncent par leurs actions à la foy qu'ils professent de bouche. Mais le mystere est caché dans ces paroles, qui *scelerosis se flagitiis obstringere obfirmant*, qui n'empêchent pas que les Calvinistes ne puissent sans perdre la foy commettre toute sorte de crimes, pourveu que ce ne soit pas avec un dessein d'y perseverer par une obstination diabolique.

C'est pourquoy cét Auteur se mocque quand il apporte pour preuve de cette VI. Conclusion, qu'elle est fondée sur ce qui est dit en S. Jean. *Qui ex Deo est sermones Dei audit, & aux Romains. Quotquot enim spiritu Dei ducuntur ij sunt filij Dei.* Et qu'il ajoute. Nous ne favorisons point ceux qui disent qu'ils sont enfans de Dieu, & qu'ils conservent en eux la foy & le S. Esprit quoy que deliberement & malicieusement ils se souillent par les adulteres, les fornications, les excez de bouche, & autres crimes semblables. Car nous nous attachons à ce que dit l'Apostre. *Que quiconque nomme le nom du Seigneur doit s'éloigner de l'iniquité. MINIME vero astipulamur illis qui aiunt se esse filios Dei fidem ac spiritum Sanctum firmiter retinere, etiamsi adulteriis, fornicationibus, comestationibus, ac criminibus id genus aliis delibato consilio ac malitiose se deturpent. Sequimur enim illud Apostolicum. Scedas ab injustitiâ omnis qui nominat nomen Christi.*

1. Tim. V. 11. 17. 0

2. Tim. V. 11. 14

1. Tim. 11. 19.

Rien ne paroist plus saint & plus catholique. Mais ces mots, *delibato consilio ac malitiose se deturpant*, gâstent tout, parce qu'ils les appliquent à qui il leur plaist, & par là ils trouvent moyen de reprendre ce qu'ils sembloient abandonner, ne laissant pas de reconnoistre malgré ces belles paroles, qu'il y a des gens qui ont droit de se dire enfans de Dieu, & de pretendre qu'ils conservent en eux la foy & le S. Esprit, quoy qu'ils se souillent par l'adultere, ou par la fornication, ou par les excez de bouche, ou par d'autres sortes de crimes: *Etiamsi adulteriis, fornicationibus, comestationibus, ac criminibus id genus aliis se deturpent*, pourveu qu'ils puissent dire que ce n'est point de propos deliberé & malicieusement, mais par un emportement de leurs passions.

CHAP. I.

Sancti quantumvis non inultum peccatis, nisi alacritas militum adversum peccata, tamen de multa & magna carnis imbecillitate laborant, cui quidem spiritus divinitus excitatio oblatantur, crebro tamen succumbunt à cupiditatibus carnis suę relictæ victi.

C'est ce que Crocius découvre assez par sa VII. Conclusion ou il enseigne qu'encore que leurs Saints aiant de l'apicé combattent courageusement contre les pechez, ils sont néanmoins souvent & fortement attaquez par l'infirmité de la chair, & quoy qu'ils y résistent par l'esprit que Dieu réveille, ils succombent souvent estant tristement vaincus par leurs cupiditez charnelles.

Et afin qu'on ne s'imaginast pas qu'il n'entendoit cela que des chutes legeres, il en donne pour exemple dans la preuve de cette VII. Conclusion l'inceste de Loth, l'adultere & l'homicide de David, & le reniement de S. Pierre.

Pour avoir donc droit de s'appeler enfant de Dieu, & pouvoit dire avec verité qu'on retient en soy la foy & le S. Esprit, il faut observer ce que dit JESUS-CHRIST; *Qui ex Deo est verba Dei audit*, celui qui est né de Dieu écoute les paroles de Dieu, & ce que dit saint Paul : *Discedat ab iniquitate omnis qui invoccat nomen Domini* : Que celui qui invoque le nom du Seigneur se retire de l'iniquité. C'est la sixième Conclusion de cet Auteur.

Or selon la VII. & selon tous les Calvinistes, David & saint Pierre ont toujours eu droit de se dire enfans de Dieu, & ils ont toujours retenu en eux la foy & le S. Esprit. Donc selon tous les Calvinistes on observe ce que JESUS-CHRIST a entendu par ces paroles ; *Qui ex Deo est verba Dei audit*, & ce que saint Paul a entendu par ces autres ; *Discedat ab iniquitate omnis qui invoccat nomen Domini*, quoy que l'on commette des meurtres, & des adulteres, comme David, ou que l'on renie JESUS-CHRIST comme saint Pierre.

La VIII. Conclusion de Crocius fait encore voir ce qu'il entend par ces paroles : *Crebro succumbunt à cupiditatibus carnis suę tristiter victi*. Et combien les chutes que font leurs Saints demeurant Saints, sont funestes & mortelles. Car voicy comme il en parle. Les Saints offensent Dieu tres-grievement par ces sortes de pechez, & autant qu'il est en eux, ils se rendent dignes de la damnation éternelle, dont ils ne seroient jamais delivrez, si leurs pechez leur estant remis, la justice de Christ ne leur estoit imputée, & s'ils ne se convertissoient à Dieu par une serieuse penitence. Et la preuve qu'il apporte de ce qu'ils se rendent dignes de la damnation, c'est ce que dit saint Paul au chap. 6 de la premiere aux Corinthiens, que ny les fornicateurs, ny les adulteres, & le reste, ne possederont point le royaume de Dieu. Ils recon-

Conclusio VIII.
Sancti his talibus peccatis Deum gravissime offendant, & quantum in ipsis est eterne damnationi suę obnoxii, ex eorum quam emeluti, nisi remissis peccatis Christi iustitia ad Deum imputaretur, æterno perirent. Audio docet Apostolus. 1. Cor. 6. 9. Nullos erant neque fornicatores. &c.

moissent donc manifestement que les pechez où leurs Saints tombent souvent, sont les fornications, les adulteres, & les autres dont saint Paul fait le dénombrement en cet endroit.

Il faut pourtant, selon leurs principes, que ces chutes ne leur fassent perdre ny la foy justifiante ny la grace de l'adoption. Comment donc se pourra-t-il faire que de si énormes pechez puissent subsister avec la qualité d'enfant de Dieu. C'est ce qu'il explique dans la X. Conclusion en ces termes. Les Saints par cet abus de pechez énormes ne tombent jamais jusques à ce point, qu'ils s'éloignent entièrement de Dieu par une apostasie generale, qu'ils le haïssent comme leur ennemi mortel, & qu'ils péchent par une malice affectée, comme les diables & les démons, & qu'ils se dépouillent de toutes les graces du Ciel.

Rien ne peut estre plus consolant pour les Calvinistes décelez. Car comme il se peut faire aisément qu'ils ayent esté bien élevez dans la jeunesse, autant qu'on le peut estre dans une fausse religion, qu'ils ayent fait leur premiere Cene avec la devotion dont ils sont capables, & qu'ils ayent eu lieu de prendre ce qu'ils auront ressenti alors pour des sentimens d'une veritable foy, ils ont droit en suite de se croire Saints parmi leurs plus grands desordres, pourvu qu'ils soient un peu moins méchans que les diables, & qu'ils se contentent de satisfaire leurs passions sans porter leur rage jusques à haïr Dieu, & à se separer de luy par une apostasie universelle. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront d'ailleurs, & qu'ils dorment en repos: ils n'en seront pas moins enfans de Dieu par la raison qu'en apporte cet Auteur: Car ils péchent, dit-il, ou par ignorance, ou par l'infirmité de la chair, ou même par quelque malice. Ce n'est pas néanmoins en se débordant tous entiers dans les pechez, mais seulement selon la chair, entant qu'ils ne sont pas encore regeneratez, & qu'ils ne sont pas repriméz par l'esprit: de sorte qu'ils ne péchent pas de tout leur cœur, mais c'est contre le mouvement de leur conscience qui résiste à leurs convoitises, & les avertis de ne s'y point abandonner. Et par conséquent ils ne rejettent pas entièrement l'esprit d'adoption, la foy, l'amour de Dieu, & l'obéissance qu'ils luy donnent. C'est ce que ce Theologien avoit à prouver que les fornications & les adulteres, & même les homicides n'empêchent point les Saints de la secte de conserver l'esprit d'adoption, la foy, l'amour de Dieu, & l'obéissance qu'on luy doit, & nous voyons qu'il en rend plusieurs raisons.

V. u. iij.

CONCLUSIO X. Tanti
di talium peccato
rū conglomeratione
numquam eo eva-
duat, ut universali a-
postasi à Deo priv-
tus debeat, hostili
li cum odio prosequen-
tur, neque aff-
fectu malitiā dia-
boli in motum ac
damnantorem ho-
minum peccato, cum
nihilque contritibus
bonis exspoliant.

Péchant enim vel ex
ignorantiā, vel ex
infirmitate carnis,
vel aliquā vitii ma-
litiā, non tamen toti
in peccata desquā-
ntur, sed secundum
carnem dumtaxat,
quatenus vultum
penitentiae à Spiritu
Sancto sequeantur,
non ex toto consue,
sed commedant ac
recalcitrant con-
scientiā, ac proinde
numquam spiritum
adoptionis, fidem,
amicum Dei ac novam
obedientiam
penitus despoliunt.

La premiere est, qu'ils commettent ces crimes ou par ignorance, ou par l'infirmité de la chair, ou même par quelque malice : ce qui comprend toutes les causes des pechez, sans en excepter que la malice des demons, par laquelle, pour me servir de ses termes, on écume tout entier dans le peché: *Non tamen toti in peccata desumantes.*

La seconde est qu'ils ne pechent que selon la chair, selon laquelle ils ne sont pas encore regenez, & tant qu'ils ne sont pas reprimez par l'esprit, comme si ce n'estoit pas cela même qui rend ceux qui auroient esté justifiez indignes de la qualité d'enfans de Dieu, & qui éteint en eux son Esprit saint, de ce que sortant de leur voie ils marchent selon la chair & non pas selon l'esprit, comme saint Paul le dit tant de fois, en avertissant les fidelles qu'ils mourront s'ils vivent selon la chair, & qu'ils ne peuvent conserver la vraie vie, qu'en mortifiant par l'esprit les œuvres de la chair. *Si secundum carnem vixeritis, morimini; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.*

La troisieme, qu'ils ne pechent pas de tout leur cœur, mais contre le mouvement de leur conscience, qui les sollicite de ne pas commettre de tels pechez. *Non ex toto corde, sed contradicente ac recalcitrante conscientia.* Ce qui est le comble de l'aveuglement, puisque les crimes que l'on commet contre le mouvement de la conscience, bien loin d'en estre moindres, en sont beaucoup plus grands, & par consequent plus capables de faire perdre la grace de Dieu, parce qu'ils enferment un plus grand mépris de celuy, dont on ne craint point de violer les plus saintes loix, notwithstanding les reproches de la conscience.

Aussi est-ce une assez plaisante chose de voir ces faux Docteurs prendre des voies toutes opposées pour arriver au même but, qui est de trouver dans les plus grandes abominations de leurs fidelles de quoy en diminuer tellement l'énormité, qu'elles n'empêchent point qu'ils ne soient toujours de vrais justes & de vrais Saints. Car convenant tous dans ce dessein general, ils sont souvent tres-differens dans les manieres qu'ils prennent pour donner quelque vray-semblance à un si étrange paradoxe.

Zanchius s'estant perverti en Italie par la lecture des livres de Calvin, & de Bucer, avoit quitté l'habit de Chanoine regulier, & s'estoit premierement retiré en Suisse, & puis dans la ville de Strasbourg, que la timidité de Bucer avoit insensiblement

Rom. VIII. 13.

On apprend tout cela
au long mal de desirer
tom. 2. dans un traité
que a pour titre,
L'INTEGRITÉ DU PECHÉ
DANS L'INTEGRITÉ,

ment fait devenir Lutherienne de Zuinglienne ou Calviniste qu'elle estoit auparavant. Comme il y estoit Professeur en Theologie, il y voulut enseigner les opinions de ses Maîtres touchant l'Inamissibilité de la justice. Mais un autre Professeur fort attaché à Luther, nommé Marbachius, qui estoit aussi surintendant de cette Eglise, s'y opposa fortement, & ayant attiré à son parti les autres Ministres qui estoient Lutheriens comme luy, traita cette doctrine de monstrueuse & d'heretique. Il accusa même Zanchius d'avoir manqué à la parole qu'il avoit donnée de ne rien enseigner de contraire à la Confession d'Ausbourg, qui avoit condamné les Anabaptistes, parce qu'ils nioient que ceux qui avoient esté une fois justifiés, pussent perdre le saint Esprit. *Damnat & Anabaptistas qui negant semel justificatos iterum posse amittere Spiritum sanctum.*

Marbachius adversus Zanch. p. 437.

Zanchius ne s'étonna point de cette opposition, & il soutint, qu'il n'avoit point violé sa parole, parce que la doctrine qu'il avoit enseignée, n'estoit contraire ny à la parole de Dieu, ny à la Confession d'Ausbourg, comme il s'offroit de le montrer: ce qui n'estoit fondé que sur cette pretention ridicule, qu'il falloit interpreter adroitement la Confession d'Ausbourg, lors qu'en la prenant à la lettre, elle estoit contraire à ce qu'il s'imaginoit estre conforme à la parole de Dieu. C'est ce qu'il avoit déjà déclaré dans cette même réponse à Marbachius, lors qu'il rend raison de ce qu'il n'avoit pas voulu souscrire cette Confession purement & simplement, mais seulement avec cette restriction; *entant qu'elle est conforme à la parole de Dieu, ou qu'on la prend en un sens orthodoxe*: Car il y a, dit-il, des endroits que je ne puis approuver si on ne les entend adroitement. Et entre ces endroits il marque celui-là même que Marbachius luy avoit objecté: *Iustificatos posse amittere Spiritum sanctum*, comme étant un de ceux qui luy donnoient de la peine & qui l'empêchoient de souscrire sans restriction, parce qu'il ne pouvoit l'approuver, si on ne l'entendoit adroitement, c'est à dire, si on n'y donnoit par adresse un pretendu sens orthodoxe, que les paroles de cette Confession ne pouvoient avoir d'elles-mêmes.

Id. p. 439. Cum agitur istam confessionem ut et iustificatos non obesse, respondit, non posse id simpliciter à me fieri, nisi admodum aliquem modum, nōne, nōne quatenus est conformis verbo Dei, vel sicut orthodoxi intelligunt: quod quidem in eis est, quod mihi parum intelligitur, non possum simpliciter probare, ... ut illud quod nōne convecitatus iustificatos posse amittere Spiritum sanctum.

Mais quelque fier qu'il fust, il se trouva obligé pour rendre sa doctrine moins odieuse, de la revêtir de quelques expressions favorables, vraies ou fausses, solides ou chimeriques, tout luy estoit bon, pourvu qu'il rendist moins horrible l'alliance qu'il faisoit dans une même ame des pechez tres-atroces,

lib. p. 450. et 451.
Quando uultis concupiscitui frena laxamus & sceleribus nos inquamimus, si ut gravissimè, inde inhiemur, non tamen omnino moriamur, hoc est, servat aduic illa uita, etiam ualè obliuiscitur.

lib. p. 451. Eri mihi excidit illa uox, frena laxamus, & sceleribus inquamimus; sermo tamen mihi etat de lapsibus et peccatis sanctorum uerè tonatorem. Huiusmodi amen lapsus coniungit sandis et ignorantibus tamè aut ex infirmitate.
lib. p. 450.

lib. p. 451.

342 LIV. V. Suite de l'explication du peché regnant, ou il auoit que les fidelles pouvoient tomber, avec l'état de la justification & l'habitation du saint Esprit. C'est pour cela qu'il dit trois choses de ces pechez des fidelles au même temps qu'il les appelloit *atrocissima scelera, varia & gravissima peccata.*

La premiere est, *que tous les pechez des regenezez, sont des pechez d'ignorance ou d'infirmité.* C'est à quoy il a recours pour diminuer l'horreur que devoit donner à tous ceux qui ont quelque idée du Christianisme, ce qu'il avoit dit, *que quand nous lâchons la bride à nos concupiscences, & que nous nous souillons par des crimes, il arrive de là que nous sommes bien malades, mais non pas que nous mourions tout à fait, c'est à dire que la vie spirituelle de nostre ame nous est conservée, quoiqu'elle soit fort obscurcie.* Car Marbachius ayant traité cette proposition de fanatique & de monstrueuse, & soutenu que c'estoit une pernicieuse heresie & Zanchius sentant bien que tout le monde en seroit choqué, il s'en dedit en partie, & tâcha d'adoucir la dureté de ce dogme impie par cette pretention, que les regenezez ne pechent que par ignorance ou par infirmité. *Quoy que ces paroles,* dit-il, *me soient échappées, quand nous lâchons la bride à nos concupiscences, & que nous nous souillons par des crimes, néanmoins je ne parlois que des chutes & des pechez des Saints qui sont vraiment regenezez. Or ces chutes n'arrivent aux Saints que par ignorance ou par infirmité.* Ce qu'il confirme en un autre endroit où il dit, *que les Saints pechent toujours ou par ignorance ou par infirmité.*

La seconde chose qu'il dit des pechez des fidelles, est qu'ils ne pechent jamais contre leur conscience. Et c'est surquoy il insiste le plus. Car il traite Marbachius de calomniateur pour luy avoir reproché d'en seigner que les élus ayant reçu la vray foy ne la perdoient point par les pechez qu'ils commettoient contre leur conscience depuis leur regeneration. *Domine Marbachi tu hinc agis calumniatorem dum ais, meam doctrinam de iis qui semel verà fide donati sunt hanc esse, quod sequens ibi peccata contra conscientiam fidem non amittant.* Et il prouve que c'est une calomnie, parce qu'un des moyens dont il s'estoit servy pour montrer que les vrais fidelles ne pouvoient jamais perdre la foy, est qu'ils ne pouvoient commettre le peché regnant, c'est à dire le peché qui se commet ex animo & totà voluntate, ce qui est proprement le peché contre la conscience. Et en un autre endroit où il se plaint des

des

des colomnies qu'on avoit avancées contre luy, il soutient, *que c'en est une tres-grande, d'avoir dit qu'il enseignoit, que ceux que les diables pechent contre leur conscience, ils ne pechent jamais de telle sorte qu'ils perdent la grace de Dieu, la remission des pechez & le saint Esprit.* Ce qui ne pouvoit estre fondé que sur ce que les adversaires s'effloient servis de ces termes, *peccatis contra conscientiam.* Car il avoüoit d'ailleurs, comme nous avons déjà dit, que les regenecez pouvoient tomber en atrocissima scelera, sans que ces crimes tres-énormes, leur fissent perdre le saint Esprit.

Il pretendoit en troisième lieu, que les regenez pechoient bien de cœur, & de volonté, *ex animo & voluntate*, mais non de tout le cœur & de toute leur volonté *ex toto animo, aut plena voluntate*. Surquoy il faut remarquer, qu'il plaist souvent à Zanchius de nier que les vrais fidelles pechent *ex animo*: comme quand il dir, qu'il avoit enseigné, en parlant des regenez: *semper eos peccare aut ex ignorantia, aut ex infirmitate nunquam ex animo, seu tota voluntate*. Et en un autre endroit, *Contingunt sanctis huiusmodi lapsus ex ignorantia tantum aut ex infirmitate, non autem ex animo, neque contra plenam conscientiam*. Ce qu'il repete en plusieurs lieux, où il se sert de cette façon de parler, *peccare ex animo*, pour signifier une façon de pecher, dont les justes ne sont point capables. Et cependant il le plaint ailleurs, comme d'une tres-grande calomnie de ce qu'on avoit fait courre le bruit qu'il enseignoit que les justes ne pechent jamais *ex animo*, au lieu qu'il pretend avoir toujours enseigné qu'ils peuvent pecher *ex animo*, mais non pas *ex toto animo*. In genere conqueror, dir-il, *quod quidam gravissimis calumniis me affecerant, falsum hunc de me rumorem spargendo Quod doceam hominem venatum cum peccat, non peccare ex animo & voluntate, cum tamen nemo vel mediocriter doctus nesciat maximum esse discrimen inter peccare animo et voluntate, id quod etiam est sanctorum, & peccare tota animo, & tota ac plena voluntate, quod proprium est impiorum*.

Quoiqu'il en soit, nous arrêstons à ce qu'il a enseigné de plus constamment, il est certain qu'il veut, 1. Que les pechez des fidelles ne soient jamais que d'ignorance ou d'infirmité, & non de malice.

2. Qu'ils ne pechent jamais contre leur conscience.

3. Que lors même qu'ils pechent le plus deliberelement, ce n'est

Il y a en vérité quelque chose d'insupportable dans la liberté que les Calvinistes se donnent de changer le langage humain, & de renverser les idées les plus communes & les plus naturelles de la morale, pour soutenir leurs rêveries, à quelque prix que ce soit.

Car premièrement, les pechez se divisant ordinairement en trois genres, d'ignorance, d'infirmité, & de malice, à qui persuaderont-ils qu'un meurtre commis de sang froid, & de propos délibéré, tel que celui de David, ne soit que du premier & du second genre, & non du dernier? Cela est si notoirement faux, que d'autres Calvinistes ont esté forcez de reconnoître que les fidèles pouvoient commettre des pechez du troisième genre, qu'on appelle de *malice*; & ils ont esté réduits, pour ôter quelque chose à la grandeur de ces pechez, ou à dire, comme nous venons de voir que fait Louis Crocius, qu'ils pechent ou par ignorance, ou par l'infirmité de la chair, ou même par quelque malice, mais que ce n'est pas avec le dernier débordement; *Peccant enim vel ignorantia, vel ex infirmitate carnis, vel ex aliqua etiam malitia, non tamen toti in peccata desumantes*: ou à faire deux sortes de pechez de malice, lés uns qu'ils appellent simplement *ex malitia*, & les autres *ex dedita malitia*, comme fait Triglandius avec ses confreres les Contreremonstrans, afin que s'ils sont contrainsts d'avouer que les vrais fidèles pechent *ex malitia*; & non seulement par ignorance & par infirmité, ils puissent dire au moins, que ce n'est pas *ex dedita malitia*. A quoy les Remonstrans ayant repliqué que ce genre de péché *ex dedita malitia*, d'une malice consommée, est le plus horrible entre les pechez de malice, & ne convient qu'à ces consciences gangrenées, qui se sont mises au dessus de tout remords; Triglandius en demeure d'accord, & dit, que c'est aussi pour cela qu'ils nient que les fidèles puissent pecher *ex dedita malitia*: c'est à dire, qu'ils n'exemptent leurs fidèles, demeurant fidèles, que d'une corruption de volonté, qui égale celle des demons.

Secondement, ce que Zanchius ajoute, que les vrais fidèles ne pechent jamais contre leur conscience, est encore plus insupportable. Car que l'on demande à tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes raisonnables, y en aura-t-il un seul, qui ne demeure d'accord, que c'est pechet contre sa conscience, que

Crucius de Persev.
Sanc. lib. 1. cap. 3.
secul. 10.

Trigl. Trina Dei
grat. p. 426.

Ib. Armin. Speciem
honestitatis consti-
tuit peccatū ex ma-
litiā, ut pote quod
neque ignorantia est,
neque infirmitas.
Inter peccata autem
malitie servilissimum
est, quod ex dedita
fit malitia, et quod il-
lorum qui conscientiam
habent confitentem,
& planei dedito-
liantur.
Orinod. Proposita
verē fideles ex dedita
malitia peccare posse
negamus.

de faire une chose que l'on sçait tres-bien estre peché, sur tout quand on le fait deliberement, & qu'on a eu le loisir de penser à ce qu'on vouloit faire? Or peut-on s'imaginer que David, instruit comme il estoit de la loy de Dieu, ait ignoré que l'adultere & l'homicide fussent de fort grands pechez? Que Salomon, qui outre les instructions generales de la loy, avoit esté particulierement averti de Dieu, de ne pas suivre les Dieux estrangers, ait pu douter que ses femmes le portant à baltir des temples à leurs faux dieux, & à les adorer; ne le portassent à une chose contraire à la loy de Dieu? N'est-ce donc pas renverser les notions les plus communes de la morale, dans le dessein de donner quelque couleur à un dogme impie, que d'oser nier, comme fait Zanchius, que les regnez, tels qu'ont esté David & Salomon, ne pechent jamais contre leur conscience, & que c'est pour cela qu'il n'y a point de pechez, de tous ceux dont ils sont capables, qui les puissent faire déchoeur de la justification.

Il est vray aussi que cette pretention est si visiblement fautive, que beaucoup d'autres Calvinistes reconnoissent de bonne foy que les vrais fidelles pechent contre leur conscience.

Beze le reconnut dans la Conference de Monbelliard, lors qu'il soutint, *que les élus ne perdent ny le saint Esprit, ny la foy quand même ils tombent* EN DES PECHER CONTRE LEUR CONSCIENCE.

Benfeeld Professeur d'Oxford l'a reconnu, lors que dans son livre de la Perseverance des Saints, il propose en ces termes l'estat de la question. *Sçavoir si ceux qui ont esté une fois regenezez peuvent de nouveau déchoeur de cet estat, ou pour un temps, ou pour toujours, par des pechez, commis contre leur conscience.* Car il avoué au même lieu que les Calvinistes nient qu'ils en puissent déchoeur par ces sortes de pechez. *Hoc à nobis negari dicit. Belle, quidni negaretur?*

quæritur si verum doctorum istorum peccatis contra conscientiam commissis deinde sine ad tempus, seu et spiritum sanctum eiacuari & à gratia Dei sacius destitui possint? Hoc à nobis negari dicit. Rectè, quidni negaretur.

Damman un des plus celebres supposés du Synode de Dordrecht l'a tellement reconnu, qu'il soutient que les seuls *Perfektistes* (comme ils nomment ceux qui veulent que les fidelles puissent accomplir parfaitement la loy de Dieu, ce qu'ils estiment estre une heresie) osent nier que les plus pieux ne pechent tous les jours contre leur conscience: *Quis nisi qui*

Xx ij

*Testimonio de Bezae
ad de la Confere
de Monbelliard.
Traf. p. 21.*

*De Triflu. SS. l. 1.
c. 4. Status questio
nis verbes adverten
tis habet. Non si
posita eorum co
sideratione, simpli
tatem & in continui
de simul vult con
tis, h. e. sine, ipso
charitate domini,
spiritum sanctum
cotidius suis grati
ad inhabitantem ha
bitibus, inque gra
tia. Des consilij, q
sive finaliter exerceat.*

*Dammans de perse
p. 127.*

Festus Hommius un des plus sçavans adverfaires des Remontrans, & des plus zelez partisans de la perieverance des Saints l'a reconnu de même, en demeurant d'accord qu'il y a quelque fois des pechez dominans dans les regenez, comme des erreurs contre le fondement de la foy, comme tomber & pecher contre sa conscience. *Hujusmodi (peccata dominantia) etiam quadam sunt in regenitis, ut errores in fundamento fidei, labi & peccare contra conscientiam.*

¶ Hujus Hommius in Theol. fol. 24.

¶ Piscator ad dupl. P. 6. du. p. 308.

Piscator l'a plus que reconnu, puisqu'il ne dit pas seulement, qu'ils commettent des pechez contre leur conscience, mais encore qu'ils sont quelquesfois dans une securité charnelle, qui fait qu'ils s'y abandonnent & s'y plaisent. *Verē fideles etiam dum tales manent, interdum carnaliter securi fiunt, & peccatis contra conscientiam indulgent.*

Un autre Calviniste qui écrivoit au temps du Concile de Dordrecht, l'a reconnu sous d'autres termes, en demeurant d'accord, que les enfans de Dieu tombent quelquesfois *contra propositum suum* (contre leur propre résolution, ce qui est la même chose que la conscience) en d'aussi grands & d'aussi horribles pechez que les impies & les non-regenez. *Filii Dei aliquando contra propositum suum in aqua horrenda & magna peccata, atque impii & homines irregeneriti incidunt.*

¶ Hippertus Sicuti in responsa suo asseruit: p. 452.

¶ Ruurdus Aerominius Ruar. Cat. del. qn 53.

Ruurdus le reconnoist d'une maniere pour le moins aussi forte, en disant que les Saints ne sont abandonnez de Dieu ny totalement ny finalement, quoy qu'ils violent la loy de Dieu contre le mouvement de leur conscience, & qu'ainsi ils pechent tres-grièvement & tres-honteusement. *Etiam si mandatum Dei repugnante conscientia violant, eoquo modo gravissime & turpissimo peccant.*

Nous venons de voir que Louïs Crocius a tellement crû que cela estoit hors de doute, que bien loin de dire comme Zanchius, que les fidelles ne pechent jamais contre leur conscience, il se jette dans une autre extremité, en pretendait qu'ils ne pechent jamais que contre leur conscience, & que c'est pour cette raison qu'ils sont censez ne point pecher de tout leur cœur, parce que c'est toujours contre le mouvement de leur conscience qui resiste à leurs convoitises. *Non ex toto corde, sed contradicente & resalcitrante conscientia.*

Les Theologiens du Palatinat deputez au Synode de Dordrecht trouvent si indubitable que les vrais fidelles peuvent commettre de tres-grands pechez contre le mouvement de leur conscience, qu'ils ne croient pas que cela se puisse mettre en question, parce, disent-ils, que l'Ecriture, l'experience de chacun, & les tristes chutes des Saints ne permettent à personne d'en douter. *In controversiam non venit, An fideles in statu gratie confituti incidere in peccata possint, sive leviora, quae ex infirmitate à volentibus, sive graviora, & atrociora, quae CONTRA CONSENTIAM à volentibus admittuntur. Scripserunt, conscientia singulorum, & legendi Sanctorum lapsus dubitare de eo sinunt neminem.*

Et enfin ce Synode en corps a dementy Zanchius, & obligé tous les Calvinistes de le dementir, lors qu'il a decideé que les vrais fidelles pouvoient commettre des pechez énormes, & qu'ils bleissoient tres-grièvement leur conscience par de tels pechez: *Talibus peccatis conscientiam gravissimè vulnerant.*

La 3. condition des pechez des fidelles selon Zanchius, qui est *qu'ils ne pechent jamais d'une pleine & entiere volonté*, est ruinée par la premiere, & ruine la seconde. Car puisque selon la premiere, les fidelles pechent par ignorance, & que d'autres Calvinistes avoient qu'ils peuvent embrasser des erreurs qui ruinent, ou en tout, ou en partie le fondement de la foy, on ne peut pas dire en ces cas là, que leur volonté soit partagée dans les pechez qu'ils font pour maintenir cette erreur qu'ils ne croient defendre que par un zele de religion, puis que leur ignorance leur faisant prendre la fausseté pour vérité, ils se portent de tout leur cœur à l'establiir comme on ne peut douter que saint Paul ne persecutast l'Eglise, *tota & plena voluntate*, lors que s'imaginant rendre un grand service à Dieu il contraignoit les Chrestiens da blasphemer JESUS-CHRIST. C'est ce qui peut arriver à des fidelles, s'il est vray, comme le croient les Calvinistes, qu'ils puissent tomber en des erreurs fondamentales contre la foy. Et par consequent il est tres-faux que les fidelles ne pechent jamais d'une volonté pleine & entiere, *tota & plena voluntate.*

Au contraire s'il estoit vray que les vrais fidelles ne pechassent jamais par une volonté pleine & entiere, qui est la 3.

Synod. Dordrecht.
In cap. 1. can. 11.

Quodam Arminio in
Enchiridion. qu.
31.
Eriam error quo
fundamentum salu-
tis vel in coram vel
ex parte avertitur,
saltem afficiendo
est.
Trigl. Trina Desgr.
p. 154. Eadem jam
vocat & fidelles pos-
sunt adhuc magnum
viro fundamentalem
errare errorum.

348 LIV. V. Suite de l'explication du peché regnant,
condition des pechez des justes selon Zanchius, il faudroit
qu'ils pechassent toujours contre leur conscience, bien loin
de ne pecher jamais de cette maniere, comme le veut ce mé-
me Auteur. Car comment est-ce qu'il prouve que les fidelles
ne pechent jamais d'une volonté pleine ? *Parce, dit-il, que
toutes les fois que les Saints pechent en consentans au peché, ils
veulent en partie le peché, & en partie ils ne le veulent pas : Ils
le veulent selon la chair, & selon la volonté de la chair, & ils ne
le veulent pas selon l'esprit, & selon la volonté de l'esprit. Et
c'est pourquoy on ne peut dire ny de David ny de saint Pierre qu'ils
aient peché de toute leur volonté, l'un en commettant deux crimes
d'ailleurs si grands, & l'autre en renonçant Jesus-Christ. Or
c'est en cela proprement que consiste le peché contre la con-
science, de se trouver comme déchiré par deux volontez
contraires, comme saint Augustin le dit de luy même, l'une
qui nous porte au mal, & l'autre qui nous en retire, & de sui-
vre celle qui nous y porte, non seulement en consentant au
peché, mais en le consommant entierement comme fit
David.*

Mais voicy un exemple qui doit convaincre les Calvi-
nistes de l'une ou de l'autre des deux choses que nie Zanchius,
puis qu'il fait voir, ou que les justes peuvent pecher d'une
pleine & entiere volonté, ou qu'ils peuvent agir contre leur
conscience d'une maniere tres-criminelle.

Ils font tous profession d'avoir beaucoup de veneration pour
Luther, & de le regarder comme un homme envoyé de Dieu
par une mission extraordinaire pour relever l'Eglise qui estoit
tombée en ruine. Daillé en fait gloire, & rapporte avec élo-
ge cette parole de Calvin. *L'ay accoustumé de dire que quand
Luther m'appellerois diable, je ne laisserois pas pour cela d'avoir
ce respect pour luy de le reconnoistre pour un excellent serviteur de
Dieu. Qu'ils nous disent donc en quelle disposition d'esprit
estoit ce grand serviteur de Dieu, quand il faisoit une si cruel-
le guerre aux Sacramentaires, c'est à dire selon eux aux plus
Orthodoxes de tous les chrestiens, & qu'il vomissoit, comme
dit Daillé, contre ces plus excellents reformateurs de l'Eglise,
les plus sanglantes injures qui se puissent imaginer. Ils ne peu-
vent nier que cet homme Apostolique ne fit un tres grand mal
en déchirant si cruellement des Théologiens plus éclairés
que luy, & en mettant un si grand obstacle à l'œuvre de sa*

*Zanch. M. si. II. T. 3.
p. 650. Ducus & do-
leo, quando pri ele-
cti peccant, nun-
quam ex animo, hoc
est plena voluntate
eos peccare : quia
quotiescumque fan-
cti ex consensu pec-
cant, est patrum,
hoc est secundum
carnem & voluntate
carnis, volunt pec-
cant, tamen patrum
etiam, hoc est secun-
dum spiritum & spi-
ritus voluntate, non
sine peccatum
Ac prout neque
Davidem cum illa
admissis gravissima
scelera, neque Pe-
trum cum negaret
Christum, ex animo
& tota voluntate
peccasse.*

*Pour sa Réponse II.
Part. 16. 14.*

reformation. Quel estoit donc son peché ? Supposent - ils qu'il agissoit en tout cela de bonne foy par une simple erreur d'esprit & se croyant obligé en conscience à faire tout ce qu'il faisoit , pour empêcher qu'on n'introduisît dans l'Eglise, qu'il croyoit avoir nettoyée de tant d'erreurs , une erreur damnable & diabolique, comme il l'appelle si souvent ? Si cela est, il pechoit donc *tota & plena voluntate*, puis que dans l'aveuglement , où les Calvinistes le supposent , on ne peut pas dire que sa volonté fust partagée , & que ce fust la chair qui le portast au mal qu'il ne vouloit pas selon l'esprit. Car c'est la raison qu'ils apportent pour montrer que les justes ne pechent pas d'une pleine & entiere volonté.

Que s'ils disent que ce n'estoit point un pur zele de la gloire de Dieu, mais un mouvement de picque & de jalousie qui le portoit à traiter d'une maniere si outrageuse & si inhumaine des gens qui avoient plus de lumiere que luy touchant la Cene du Seigneur, il faut donc qu'ils avoient qu'il pechoit contre sa conscience, & en violant par l'emportement d'une passion criminelle, la charité qu'il devoit à ses freres & à ses coopérateurs dans l'œuvre de l'Evangile, ce qui auroit esté un pechié semblable à celui des faux apôtres qui par un pareil mouvement d'envie décrioient la conduite de saint Paul. Et par conséquent il faut qu'ils confessent que les plus Saints de leurs justes peuvent pecher contre leur conscience, quoy qu'en veuille dire Zanchius. *

CHAPITRE II.

Suive du même sujet. En quel sens selon les Calvinistes le vray fidelle ne peche point avec un plein consentement de la volonté. Autre explication du peché que le vray fidelle ne peut commettre, qui est , de se livrer entierement à l'impureté & à l'injustice en renonçant Jesus-Christ.

JE ne doute point que les Calvinistes ne se plaignent que je suis trop long , & que j'entre trop dans le particulier de ce qu'ils voudroient bien couvrir sous des termes generaux qui leur seroient fort avantageux, parce que les simples y seroient plus facilement trompez. Ainsi quand ils ont allegué cette

bonne distinction, qui est la plus commune de leurs doctrines. Qu'il y a bien de la différence entre se laisser aller même volontairement à de très-grands crimes, ce qui peut convenir aux vrais fidèles; & commettre ces mêmes crimes avec une pleine & entière volonté, ce qui ne convient qu'aux impies, ils voudroient que l'on en demeurât là, sans leur en demander des preuves. Mais il n'y a pas moyen de leur donner cette satisfaction: & cette chicanerie dont ils remplissent tous leurs livres, merite bien qu'on la penetre jusques au fond.

Vne preuve certaine que ce ne sont que des mots qui n'ont point de sens, c'est qu'ils se servent de principes tout opposez pour l'établir. Car si on demande à Louïs Crocius d'où vient que les Saints ne pechent pas de tout leur cœur, il dira que c'est qu'ils pechent toujours contre le mouvement de leur conscience, *renitente ac recalcitrante conscientia*. Et au contraire si on en croit Triglandius, c'est qu'ils ne pechent point *renitente conscientia*, contre le mouvement de leur conscience: parce qu'ils ne pechent jamais que quand elle est assoupie ou offusquée. *Potest homo regentis peccare contra conscientiam generalem & sopitam aut offuscatam aliquo modo, sed non contra conscientiam specialem & excitatam.*

J'ay déjà fait voir, combien ces deux prétentions opposées sont fausses en les prenant generalement, parce que ce sont deux choses également insoutenables; l'une que les fidèles pechent toujours contre le mouvement de leur conscience, comme le pretend Crocius; l'autre qu'ils ne pechent jamais que leur conscience estant assoupie ou offusquée, en sorte qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils violent la loy de Dieu, comme le pretend Triglandius.

Mais ce qu'il y a de commode est qu'ils se servent de ces propositions directement contraires, que les fidèles ne pechent jamais contre le mouvement de leur conscience, & qu'ils y pechent toujours, pour en conclure de la même sorte que quelques crimes qu'ils commettent, ils ne décheent pas pour cela de la justification, parce qu'ils ne les commettent pas de tout leur cœur, de toute leur ame: *toto corde, toto animo*. Si bien qu'il ne faut que prendre separement ce que chacun dit, pour détruire ce qu'ils veulent tous deux établir.

Car selon Crocius ceux-là pechent de tout leur cœur qui pechent sans remords, & sans que leur conscience leur en fasse

faute de reproche. Or c'est ainsi que les justes pechent si nous en croyons Triglandius, parce qu'ils ne pechent que lors que leur conscience est étouffée & assoupie. Et par consequent les justes pechent de tout leur cœur, contre ce qu'ils disent l'un & l'autre.

On conclura la même chose du principe de Triglandius. Car selon luy on peche de tout son cœur, & de toute son ame, quand on se porte au péché malgré les reproches de la conscience qui sollicite à ne point pecher. Or selon Crocius les justes ne pechent que de cette sorte, *non nisi contradicente & recalcitrante conscientia*. Et par consequent contre ce qu'ils disent l'un & l'autre les justes pechent de tout leur cœur, *toto corde, toto animo*.

On voit assez par là que ce ne sont que des mots, qui pouvant avoir des sens tout contraires, n'en ont aucun, & qu'ils ne s'en servent que pour flater les pecheurs dans les desirs de leur cœur, en leur faisant accroire que pourveu qu'ils aient esté une fois justifiés ils se peuvent souiller par les crimes les plus infames sans cesser d'estre agreables à Dieu, & que même ils ne pechent point en un certain sens, qu'ils pretendent que saint Jean a eu dans l'esprit, lors qu'il a dit, *que celui qui est né de Dieu ne peche point & même ne se scauroit pecher*.

Pour monstrer combien cela va loin, & quelle occasion ils donnent à ceux de leur secte que la chair emporte en des plaisirs criminels, de ne s'en pas croire moins justes ny moins vrais fidelles, comme ne pechant que selon la chair, & non en tant que regenez, il ne faut que considerer les modifications que Triglandius apporte à une proposition des Remonstrans, sur laquelle il apprehendoit que quelque Calviniste ne vint à se croire dechu par ses crimes de l'estat d'adoption. Car ils ne travaillent à rien tant qu'à empêcher, que cette pensée vienne jamais à aucun de leurs fidelles.

Les Remonstrans avoient dit comme une chose certaine & indubitable parmi tous ceux qui ont la moindre connoissance du christianisme : *Que les vrais fidelles, les vrais justes cessent d'estre fidelles & justes, lors qu'ils commettent un adultere & un homicide contre leur conscience, à dessein, & de propos delibéré, & qu'ils perséverent quelque temps dans ces crimes sans en croire de repentir*. VERE FIDELES, vere justii cum

Apud Trigl. Trina
Lectura. p. 415.

352 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant, *adulterium & homicidium committunt contra conscientiam, dedita opera, & deliberato consilio, & in illis sceleribus aliquandiu sine penitentia, permanent fideles sive iusti esse desinunt.*

Des Payens auroient eu honte de faire la moindre difficulté d'accorder absolument une proposition si conforme à ce reste d'honnesteté que le péché n'a pas entièrement effacé de l'esprit des hommes. Mais les Calvinistes pires en ce que des payens, la soutiennent fausse comme elle est, ce qui est horrible à penser, & ne la veulent recevoir pour vraie qu'avec des modifications chimeriques, qui donnent droit aux plus scelerats de ne se l'appliquer jamais.

Trist. ibid. p. 107. Vi major sit vera, si: intelligi & expli. ai: debet, ut contra conscientiam sit, contra conscientiam non obliuam, & quasi sopiam, sed vigilem & exerce iudicium suum proitentem: dedita opera, ut peccans ille se totum peccato dedat: & deliberato consilio plane & plane deliberato, ita ut pleno animo peccatum illud perpetret. At sic explicata maior fallam potui hypotesin.

Afin, disent-ils, *que cette proposition soit vraie il en faut expliquer ainsi tous les termes: CONTRA CONSCIENTIAM, il faut que cela s'entende de la conscience non corrompue & assoupie, mais éveillé & qui porte expressément un jugement contraire à ce que l'on fait. DEDITA OPERA, il faut qu'on veuille dire par là que celui qui pèche se donne tout entier au péché (ce qui n'est qu'une équivoque & un jeu ridicule des mots dedita & se dedat) DELIBERATO CONSILIO, de propos délibéré, il faut ajouter entièrement & pleinement délibéré, de sorte que ce fidelle commette un adultère & ces homicide d'une plaine volonté PLENO ANIMO. Or la proposition expliquée en cette manière suppose faux. Car nous nions que les fidelles pussent jamais pecher de la sorte.*

Remarquons ce qu'il nie, & ce qu'il accorde: La proposition, qui luy estoit objectée, comprend deux choses: une supposition & une conséquence. La supposition est, qu'il arrive quelque fois que de vrais fidelles commettent un adultère & un homicide contre leur conscience, à dessein, & de propos délibéré. La conséquence est, que quand cela arrive ils cessent d'estre iusti. Il n'ose pas dire que la supposition soit fausse en la laissant dans ces termes. Car l'exemple de David en prouve la vérité, l'Ecriture nous assurant qu'il corrompit Bersabée & fit tuer Urie contre sa conscience, à dessein, & de propos délibéré. Il faut donc qu'il nie la conséquence, c'est à dire il faut qu'il soutienne qu'un adultère & qu'un meurtre commis de la sorte, n'empêchent pas que celui qui a violé si criminellement la loy de Dieu ne soit toujours demeuré juste.

Je n'en veux pas davantage pour conclure qu'un si grand excès devroit plustost estre puny par les Magistrats que refuté par des Theologiens. Car y eut-il jamais rien de plus per-

nicieux à la société humaine, que d'établir comme un dogme de religion, que le privilege des vrais Chrestiens, c'est de pouvoir commettre des adulteres & des homicides contre leur conscience, à dessein, & de propos deliberé sans cesser d'estre agreables à leur Dieu, & d'estre cheries de luy comme ses enfans? Si l'Eglise dans sa naissance avoit rien publié de pareil, ce qu'on ne peut penser sans luy faire une horrible injure, quel sujet n'auroit-elle point donné aux Empereurs Payens d'estouffer une religion si pernicieuse au genre humain, & si propre à porter les hommes aux plus grands crimes, par l'esperance de l'impunité? Et que les Hollandois font bien de ne se pas vanter d'estre chrestiens en trafiquant dans le Japon, si cette erreur est un des points fondamentaux de leur christianisme, comme leurs Ministres l'ont déclaré en condamnant les Arminiens, puis que ces peuples ont trop d'esprit pour ne pas avoir en horreur des gens qui ne s'en croient pas moins ainez de leur Dieu pour commettre de tels crimes.

Les chicaneries dont ils tâchent de se couvrir ne peuvent que rendre leur procédé plus odieux sans faire que leur doctrine en soit moins abominable. Car qu'il y ait si l'on veut une maniere de corrompre les femmes mariées, & d'en faire mourir les maris si diabolique & si detestable, qu'il soit moralement impossible, qu'un vray fidelle peche jamais de la sorte, & que ce soit ce qu'ils veulent qu'on entende par leur *oto corde*, leur *oto animo*, leur *plane & plene deliberato consilio*, leur *totum sepeccato dedere*, leur *pleno voluntatis impetu & consensu*, leur *diaboli in morem peccare*: tout cela n'empêche pas qu'ils ne tiennent comme un point de religion, que les adulteres & les homicides de la maniere ordinaire dont les hommes les commettent par l'emportement de leurs passions, lors même que c'est à dessein & de propos deliberé comme David les commit, ne sont point incompatibles avec l'habitation du S. Esprit & la sainteté d'un enfant de Dieu. Il n'en faut pas davantage pour exciter l'indignation de tout ce qu'il y a de gens raisonnables contre une telle doctrine, & pour faire regarder comme des ministres de Satan, des gens qui avoient qu'un des points fondamentaux de leur reformation, est d'avoir appris au monde contre les erreurs du Papisme, que les vrais fidelles peuvent violer la loy de Dieu par les actions les plus criminelles, & que les Payens mêmes ont generale-

554 LIV. V. *Suite de l'explication du péché regnant*, ment detestées, non seulement sans aucune crainte de l'enfer, mais avec une entière assurance, que dans cet estat là même, & pendant qu'ils accumulent crime sur crime, faisant servir l'un pour cacher l'autre, aux yeux des hommes, ils sont dans la grace de Dieu, incorporez en Jesus-CHRIST, comme ses membres vivans, revestus de son Esprit, & aussi justes de cette justice qui seule selon eux donne droit à l'héritage du Ciel, que l'estoient les Apostres & la sainte Vierge pendant qu'ils ont vécu sur la terre.

Pour faire voir encore combien il est facile à leurs fidelles de se regarder toujours comme justes au milieu des plus grandes abominations, parce qu'ils ne s'y portent pas, à ce qu'ils pretendent, *toto animo & tota voluntate*, ce qui est la principale difference qu'ils mettent entre les pechez des fidelles & ceux des impies, il ne faut que considerer ce que dit Zanchius sur ce sujet en un endroit different de ce que nous avons déjà rapporté. Il avoit à prouver ce qu'il avoit avancé & ce qui avoit scandalisé les Pasteurs de l'Eglise de Strasbourg, que les regenez quand ils pechent ne pechent point de tout leur cœur & de toute leur volonté, & qu'ainsi leur péché n'est point *regnant*, d'où il concluait qu'ils ne perdoient point la vraie foy en commettant de tres-grands pechez. Il s'appuyoit principalement sur l'autorité de Bucer, qui estoit de tres-grand poids dans cette Eglise heretique qu'il avoit pervertie. Ayant donc parlé premierement des exemples de David & de S. Pierre qui faisoient voir, à ce qu'avoit dit Bucer, en expliquant le 1. verset du premier Pseaume, que *quoy que ceux en qui est la semence de Dieu & son bon esprit ne puissent pecher, c'est à dire estre corrompus & méchants de tout leur cœur* (voilà une plaisante explication du mot de pecher *peccare id est toto animo pravam & perversum esse*) il se peut faire néanmoins qu'ils suivent pour un temps les conseils des *scelerats*: il ajoute, qu'il faut lire encore ce que dit au même lieu le même Bucer de Manassé & du bon larron. *Qu'en l'un ny l'autre n'est véritablement méchant, quoy qu'ils aient fait beaucoup de méchantes actions: parce qu'il n'y a jamais en eux un mépris de Dieu plein & consommé, ny un amour & une affection solide du péché, quoy qu'ils se fussent assis parmy des méchants, c'est à dire qu'ils eussent resolu de vivre comme eux.* Et de tout cela Zanchius tire cette consequence. *Si les élus n'estant pas encore regenez, retiennent*

en eux quelque semence de Dieu & de piété, combien le doit-on plus- CHAP. II.
soit dire des élus après leur regeneration? Or si cette semence
de piété est toujours en eux, ils ne se portent donc jamais
dans aucun crime de toute leur volonté, comme font les impies.

Ainsi selon ce fameux Calviniste un regeneré pourroit estre
un brigand public, comme avoit esté le larron qui fut crucifié
avec nostre Seigneur. Il pourroit estre aussi idolatre que Ma-
rassé, & répandre autant de sang innocent que ce Roy dont
il est dit, qu'il en fit regorger la ville de Jerusalem, sans que pour
cela il cessast d'estre juste & vrayment fidelle, parce que la se-
mence de la piété, que les Calvinistes supposent pouvoir de-
meurer dans une vie aussi criminelle que celle-là, l'empêche-
roit de s'abandonner à ces crimes de toute sa volonté, com-
me font les impies. Car pourvu que cela ne soit pas, ils croient
que les plus grands crimes ne sont pas incompatibles avec l'es-
tat de juste & d'enfant de Dieu, & qu'on pourroit toujours
dire d'un regeneré, qui auroit vécu de la sorte; *Vere improbus,
flagitiosus, & malitiosus nunquam fuit, quamlibet improbe, flagitiose
& malitiose plurima designavit*; parce qu'ils s'imaginent qu'on
ne doit donner le nom de vrayment méchant, qu'à ceux en
qui se trouve un mépris de Dieu plein & consommé, *Plenus
& consummatus Dei contemptus*.

Il est donc bien aisé aux Calvinistes qui sont une fois persua-
dez d'avoir la vraie foy, de s'assurer en suite, que quand la
tentation les emporte dans quelque crime, ils ne le commet-
tent pas avec une pleine volonté, & qu'ainsi ce n'est pas à leur
égard un *peché regnans*, qui les puisse empêcher d'estre justes,
puisqu'il lui suffit pour cela, qu'il n'y ait pas en eux un mépris de
Dieu, plein & consommé, qui ne se trouve gueres que dans les
demons.

Robert de Satisbery, dont nous avons déjà souvent parlé,
ne leur fera pas d'un petit secours pour les entretenir dans
cette persuasion. Car la peur qu'il a eue qu'on ne trouvast dans
les justes des ces pechez énormes commis avec un tel aban-
don, & une volonté si pleine, qu'ils n'y sentent en eux aucu-
ne resistance dans le temps qu'ils les commettent, luy a fait
inventer une distinction commode, s'il en fut jamais, pour re-
medier à cet inconvenient, & pour garantir de tout trouble
de conscience des Calvinistes, qui craindroient d'avoir perdu
la grace & la justice, en s'abandonnant à quelque grand pe-

356 LIV. V. Suite de l'explication du péché régnant,
ché, comme un adultère, ou un homicide, sans aucune pé-
né ny aucun combat intérieur. *Quand à ce que Thomason dit, il*
nous demande si souvent, si nous croyons que les vrais fidèles ne
commettent point de grands pechez, avec un plein consentement de
la volonté, nous luy répondons en un mot, que cette pleine volan-
té de pecher se peut entendre en deux manieres. La premiere est qu'
comme il est dit du monde, qu'il est tout entier dans le mal, ainsi
l'homme tout entier soit dans le mal, & toute sa volonté ne soit a-
donnée qu'au peché. Ut quomodo totus mundus ita homo
-totus sit in maligno positus, et voluntas tota non nisi
-peccato addicta sit. La seconde est que la volonté se porte de
toute son impetuosité à commettre un tel ou un tel peché, sans sentir
ny combat ny repugnance. Ut in hunc vel illum peccati
actum toto impetu voluntas feratur, nec reluctatio
vel repugnantia ulla sit. Il dit en suite que le peché ro-
gne quand la volonté est pleine selon la premiere maniere.
Priori modo plena voluntas regnum est peccati: c'est à dire, quand
l'homme tout entier est establi dans le mal, & que toute la
volonté n'est adonnée qu'au peché, ce qui n'estant guere que
dans les diables, ou dans les athées qui leur ressemblent, il
n'y aura guere de Calvinistes, fut-il traître, homicide, adul-
tere, abominable, qui ne se puisse assurer que tous ses crimes
n'empêchent point qu'il ne soit juste & enfant de Dieu, & aussi
assuré de son salut, qu'il est assuré que Jesus-CHRIST est mort
pour les hommes. Car pour ce qui est de s'abandonner à cha-
que peché lors qu'il le commet, avec une volonté pleine, &
qui ne soit traversée par aucun mouvement contraire qui
trouble le plaisir criminel qu'il en reçoit, ce Protestant nous
assure au même lieu que cela n'est point incompatible avec la
justification. Nous ne doutons point, dit-il, que les justifiés ne
pechent quelquefois avec une volonté si pleine, qu'ils ne sentent
rien pour lors qui y résiste. Ita ut nihil sit ad tempus quod
RESISTAT, ce qui n'arrive pas seulement à ce qu'il dit en suite, dans
les pechez que Thomason appelle legers, mais aussi dans les plus
grands: auxquels il demeure d'accord que la volonté d'un
juste, à la Calviniste, se peut porter avec toute son impetu-
osité, toto impetu, & sans aucune repugnance ny aucun combat,
ce qui n'empêchera pas que dans ce temps-là même il ne soit
agréable à Dieu, & son enfant bien-aimé, parce que cela ne
renverse pas, à ce qu'il pretend, la resolution generale, où ce

Acque hic non du-
bitamus plena inter-
dum voluntate i. ju-
stificati peccati, ita
ut nihil ad tempus
sit quod resistat, id
que non in minoribus
tantum que subito
declinat, sed etiam in
majoribus, p. 106.

juste est de vivre chrestienement ; ce qui est la même chose que de dire qu'une femme peut commettre de temps en temps quelques adulteres sans se departir de la resolution qu'elle a d'estre chaste.

Triglandius n'est pas moins circonspect là dessus que Robert de Sarisbury ; & je ne doute point qu'il n'y ait des Calvinistes qui luy sçauront gré de leur avoir appris à satisfaire leurs passions, sans avoir la moindre apprehension de perdre la grace de Dieu, puisqu'ils n'ont, selon ce Ministre, qu'à ne pas joindre à leurs débauches un autre crime qui n'y a nul rapport, & dont il est bien facile qu'ils ne soient pas tentez, qui est de renoncer Jesus-Christ, en se dévouant pleinement à l'impureté & à l'iniustice. Comme cela ne se fait gueres qu'au Sabbat, ils n'ont qu'à n'estre pas forciés, pour pouvoir tout faire sans rien craindre pour le salut.

Au moins peuvent-ils tirer cette consequence d'une réponse de Triglandius à cet argument des Remontrans. *Celuy qui prend les membres de Christ, & en fait les membres d'une débauchée, cesse d'estre fidelle. Or le fidelle qui s'abandonne à une débauchée prend les membres de Christ, & en fait les membres d'une débauchée. Donc le fidelle qui s'abandonne à une débauchée, cesse d'estre fidelle.*

Ce que ce Ministre Hollandois répond là dessus meriteroit, comme dit Tertullien, d'estre grave *in ipsi libidinum jannis, sub ipsi libidinum titulis*. La majeure, dit-il, n'est pas universellement vraie. Car le fidelle estant emporté par la convoitise de la chair, peut s'abandonner à une débauchée, & se faire ainsi une même chair avec elle, selon ce que dit l'Apostre, & neanmoins ne se donner pas tout entier au péché, ny rompre tout à fait son union spirituelle avec Jesus-Christ. Quand est-ce donc que se rompra cette union spirituelle avec JESUS-CHRIST, si elle ne se compte point par une action aussi infame qu'est cette sacrilege profanation du temple de Dieu, comme l'appelle saint Paul ? & si on doit prendre pour un vray juste en qui JESUS-CHRIST habite, celui, comme dit saint Cyprien, *qui lupanar ingressus ad cloacam & cunusum voraginem vulgi, sanctificatum corpus, & Dei templum detestabili colluvione violavit* ? C'est ce que ce Calviniste nous apprendra par le discours suivant, qui est general, & qui s'étend aussi bien à l'adultere, à l'inceste, au blaspheme, au parricide, qu'à la fornication.

Trig. Trias Dei gratia, &c.
Armen. Qui tollens membra Christi, ea fecit membra scortis, id est non esse fidelis, At fidelis qui adhaeret, non scortis, &c. Ergo, &c.

Cyp. Ep. 51. ad Ant. Pontianum.

Un peché commis exterieurement (c'est à dire entièrement conformé) ne rompt point le lien spirituel qui nous unit à Jesus-Christ, mais ce qui le rompt, est la disposition d'une ame qui renonce Jesus-Christ pour se devouer pleinement à l'impureté & à l'injustice, ce qu'un vray fidelle ne sauroit faire. PECCATUM aliquod externe commissum non abrumpt spiritale cum Christo vinculum. sed animi Christum abdicantis impuritatis & injustitiæ plenaria ad dictio qua in verè fidelem cadere non potest.

Ne faudroit-il pas estre bien difficile pour ne se pas contenter de cela? Car enfin que peut ajouter aux plaisirs des gens tentez par les attraites de la volupté, ce renoncement total de JESUS-CHRIST, & à moins que d'aimer encore plus la damnation que ces plaisirs, que peut-on s'imaginer de plus doux à ceux qui s'y abandonnent, que de les goûter en ce monde, & d'estre assuré de regner avec JESUS-CHRIST dans l'autre? C'est ce que la religion de Calvin offre à ses sectateurs. Elle ne leur dit pas comme saint Paul, *que si quelq'un corrompt le temple de Dieu par la fornication, Dieu le perdra.* Il s'en tait bien qu'elle soit si rigoureuse. Bien loin de leur faire craindre cette menace, elle leur enseigne comme un des points les plus importants de sa reformation, que pourvu qu'ils ayent esté une fois justifiez, ils peuvent faire des membres de JESUS-CHRIST les membres d'une prostituée, sans corrompre leur union avec luy; qu'ils peuvent estre un même esprit avec Dieu en se faisant une même chair avec une infame. *Potest fidelis libidine carnis abreptus se commiscere scortis, eaque ratione una cum eo fieri, nec tamen se totum peccato dedere, & penitus abrumperè spiritalem sui cum Christo unionem.* Elle y ajoute à la vérité une condition, mais qui n'est pas difficile à observer, puisqu'il ne s'agit que de ne pas porter sa rage jusqu'à renoncer gratuitement Jesus-Christ pour se devouer pleinement à l'impureté & à l'injustice. Je dis gratuitement. Car on peut bien estre tenté de renoncer JESUS-CHRIST, quand on ne le peut accorder avec ce qu'on aime. On peut estre tenté d'abandonner le soin de son salut, quand on est persuadé qu'on n'y sauroit arriver que par une vie aussi chaste & aussi pure, que JESUS-CHRIST nous l'ordonne dans l'Evangile. Mais il n'y a qu'une rage de demon qui puisse inspirer le dessein de renoncer JESUS-CHRIST, si l'on peut s'abandonner au dehors à ce que demandent les passions les plus criminelles, & avoir en même temps

temps JESUS-CHRIST dans son cœur, avec assurance de n'en estre jamais séparé.

Quoy qu'il en soit, il est tout à fait important de remarquer que selon ce celebre Calviniste, le plus ardent défenseur du Synode de Dordrecht, le peché que le vray fidelle ne peut commettre, & auquel ils reltreignent ce que dit saint Jean; *Qui natus est ex Deo peccatum non facit*, n'est aucun peché extérieur, fornication, adultere, inceste, meurtre, empoisonnement, parricide, parjure, blasphème, idolatrie (car il n'y en a point de tous ceux-là où leur vray fidelle ne puisse tomber même plusieurs fois) mais celui qu'il a défini par ces paroles mystérieuses: *Animi Christum abdicantis impuritati & injustitia plenaria addictio*. La disposition d'une ame qui renonce JESUS-CHRIST, pour se dévouer pleinement à l'impureté & à l'injustice.

CHAPITRE III.

Que le sentiment commun des Calvinistes est, que ces paroles de saint Paul, Je fais le mal que je ne veux pas, se peuvent appliquer aux plus grands crimes que les fidelles commettent.

P OUR achever de bien faire entendre le sentiment des Calvinistes, touchant l'alliance qu'ils font des plus grands crimes avec la sainteté des enfans de Dieu, & l'occasion qu'ils donnent à leurs fidelles qui succombent aux plus criminelles tentations de la chair, de se flatter dans la pensée qu'ils ne font rien en cela qui ne puisse compatir avec l'estat de la justification, il est important de remarquer que c'est ainsi qu'ils expliquent ce que dit saint Paul dans la fin du septième chapitre de l'Épître aux Romains. Car ils veulent d'une part, que l'Apostre y ait parlé des vrais justes qui sont sous la grace, & de l'autre ils étendent ce qu'il dit de ces justes, *qu'ils font le mal qu'ils ne veulent pas*, jusques aux plus énormes pechez, non seulement de volonté & de désir, mais d'œuvre & d'action, comme ont esté l'homicide & l'adultere de David.

Bucer dans son Commentaire sur cette Épître explique

CHAP. III.

Zanchius, *Mistell. tom. 1. p. 488.* *Legē in hunc locū commentarios Buceri, & mihi velle docere oī quod scribere potuerat, agnosco hanc doctrinam esse apostolicam, &c.*

ainsi, au rapport de Zanchius, comment se peut faire ce que dit saint Paul : *Que l'on ne fait pas le bien que l'on veut, mais le mal que l'on ne veut pas.* C'est, dit-il, que ceux qui sont regnerent sont souvent le mal qu'ils ne veulent pas, parce qu'ils veulent selon la chair ce qu'ils ne veulent pas selon l'esprit. Ce qui arrive de ce que leur ame estant corrompue par la chair, & par les violentes tentations de la chair, se détourne de telle sorte de la consideration actuelle de la loy de Dieu, & est entraînée comme par violence à ce que la chair luy propose, qu'oublant ce qu'elle approuvoit auparavant, & ce qu'elle approuveroit encore, si elle n'estoit point opprimée, & mise hors de son bon sens par les violentes cupiditez de la chair, elle veut & elle fait ce qu'elle improuvoit auparavant, & ce qu'elle improuveroit encore si elle n'estoit point hors d'elle.

Et afin, dit Zanchius, que vous ne croyiez pas que l'Apôtre ne parle point des pechez auxquels on consent, mais des premiers mouvemens qui ne sont pas en nostre puissance, Bucer fait bien entendre le contraire. Car il rapporte pour confirmer ce qu'il venoit de dire, les exemples de David, & de saint Pierre, & il soutient, que quand l'un a commis un adultere, & que l'autre a renié Jesus-Christ, ils ont péché de telle sorte, qu'ils ont fait le mal qu'ils ne vouloient pas, & qu'ainsi ils n'ont pas péché par une voloné pleine & entiere. Il est donc constant que selon Bucer, quand un fidelle commet d'aussi grands crimes que l'ont esté l'adultere & l'homicide de David, & le reniement de saint Pierre, il a droit de dire avec saint Paul, au regard de ces crimes mêmes: *qu'il ne fait pas le bien qu'il veut, mais le mal qu'il ne veut pas,* & d'ajouter aussi pour s'en excuser sur l'infirmité de sa chair: *que ce n'est pas luy qui les fait, mais le péché qui habite en luy.*

Zanchius qui rapporte cette doctrine de Bucer, l'approuve aussi, comme tres-sainte, & la soutient hautement contre les Pasteurs Lutheriens de la ville de Strasbourg, qu'il a condamnés avec raison, comme heretique & monstrueuse: Et c'est par là qu'il prouve ce qu'il avoit avancé, que les fidelles peuvent bien commettre des pechez énormes, mais qu'ils ne laissent pas de demeurer dans l'estat de grace, parce qu'ils les commettent veritablement *animo & voluntate, id quod etiam sanctorum est*, mais non pas, *toto animo & tota voluntate quod proprium est impiorum.*

Il soutient plus au long la même explication des paroles de saint Paul dans un traité de la persévérance des Saints, adressé aux Magistrats de la ville de Strasbourg, où il déclare que l'Apôtre y parle des regenez, & qu'on doit entendre ce qu'il dit, *quod nolo malum hoc facio*, non seulement des mouvemens de la concupiscence, mais aussi des pechez actuels semblables à ceux de David.

Chamier qui a fait un corps entier de toute la theologie des Calvinistes, & qui pour cette raison est fort estimé parmy eux, nous peut estre un grand témoin de leur sentement sur ce sujet. Voicy comme il s'en explique, lors qu'il veut montrer, que les justes mêmes en qui le saint Esprit habite, & qu'il conduit par ses mouvemens, ne peuvent accomplir la loy de Dieu.

Il propose cet argument de Bellarmin. *Celuy qui est né de Dieu ne peche point, selon saint Jean* (ce que Bellarmin soutient qu'il ne faut pas devoir entendre des pechez mortels) *il ne viole donc pas la loy, mais il l'accomplit.* Chamier en nie la conséquence, parce qu'il pretend que le sens auquel le juste ne peche point selon saint Jean, c'est seulement qu'il ne se plaît point au péché, & non pas qu'il ne le commet point. C'est pourquoy il se plaint que Bellarmin entend mal saint Jean, parce qu'il entend, *non altero illo sensu quem diximus, cum quis non delectatur peccato quod perpetrat, sed priore cum quis ne perpetrat quidem.* Or Chamier reconnoît que Bellarmin restreint la proposition de saint Jean aux pechez mortels, tels que sont la fornication, l'adultere, l'homicide. Il veut donc, (& c'est en effet son opinion) que quand S. Jean dit, que celui qui est né de Dieu ne peche point, cela ne signifie pas qu'il ne commet ny fornication, ny adultere, ny homicide, ny aucun autre péché semblable, mais seulement qu'il ne se plaît pas à les commettre, *non delectatur peccato quod perpetrat.*

Il avoit déjà dit en répondant à un autre argument de Bellarmin, que ces mêmes paroles de saint Jean s'entendent, *de*

Cham. Tom. III. lib. 11. cap. 5. n. 10.

lib. 4.

CHAP. III.

Ibid. n. 24.

Enfin il pretend que personne n'a si bien entendu ce passage que Beze, qui a changé *peccatum non facit*, en *peccato non dat operam*, Pour marquer, dit-il, que celui qui est né de Dieu peche à la verité, par l'infirmité de sa chair, mais en sorte qu'il ne fait pas sa principale occupation du péché; (*UT TAMEN PECCATO NON STUDEAT*) & en un mot, selon ce que dit saint Paul, il ne fait pas le bien qu'il veut, il fait le mal qu'il ne veut pas, & ainsi ce n'est pas luy qui le fait, mais le péché qui habite en luy. Ce qu'il entend de quelque péché que ce soit, adultere, homicide, ou autre. Et ainsi quand ces pretendus justes sont emportez par la passion à quelque abominable impureté, ils en sont quittes pour dire: Je ne fais pas le bien que je veux: je fais le mal que je ne veux pas: & ainsi ce n'est pas moy qui le fais, mais le péché qui habite en moy.

Cham. Tom. III. lib.
12. cap. 7. v. 1.

Ibid. n. 3.

C'est ce qu'il explique plus au long dans le chap. 7. du même livre XI. où il fait bien voir qu'il n'y a point de péché qu'il ne croye compris sous ces mots de saint Paul, *quod nolo malum hoc facio*, qui sont pris du chap. 7. de son Epistre aux Romains, où il décrit le combat de l'esprit avec la chair. Car Valentia ayant pretendu que ces paroles du même lieu: *Ego autem mente servio legi Dei*, marquoient une exemption des pechez mortels, par où les Catholiques entendent ceux dont saint Paul dit, *quoniam qui talia agunt regum Dei non possidebunt*; Charnier s'élève avec chaleur contre cette interpretation, parce, dit-il, que la grace est donnée en cette vie par degrez, & jamais parfaitement. C'est pourquoy saint Paul, quelque avancé qu'il fust, gemissoit encore, & desiroit d'estre delivré de ce corps de mort, dans lequel il ressentoit une loy qui repugnoit à la loy de son esprit. Et c'est cette imperfection qui a esté cause que David a commis un adultere & un homicide; qu'Abraham a menti; que saint Pierre a renié Iesus-Christ; que Noé s'est enyvré, qui sont des crimes atroces, & que les hommes mêmes jugent tels, mais d'où il est facile de tirer des conséquences pour les autres. Car si les fideles, même les plus avancez, ne peuvent se garder entierement de ceux-là, combien moins le pourront-ils des autres qui sont plus cachez? Et il ne leur sert de rien de répondre, comme ils font, que les fideles perdent la grace quand ils commettent de tels crimes: Car il est ridicule de s'imaginer que la grace soit tellement inconsistante, qu'à chaque moment elle s'en aille & revienne.

Je ne m'arreste point à l'impertinence qui luy a fait mettre

Abraham au nombre des justes tombez en des crimes atroces & que les hommes mêmes jugent tels, pour avoir dit que Sara estoit sa sœur comme elle l'estoit veritablement, & de sorte qu'ayant seulement tu la verité sans rien dire de faux, S. Augustin a eu raison de soutenir qu'il n'y avoit point de mensonge dans cette parole. Et quand il y en auroit eu, ce n'est pas en verité à ces gens là à mettre les moindres mensonges au nombre des crimes atroces, & je doute qu'ils voulussent qu'on les jugeast avec cette severité. Mais il y a peut estre en cela plus d'adresse que d'ignorance. Ils sont bien aises de confondre des pechez aussi pardonnables, que sont de simples mensonges qui ne nuisent à personne, avec des adulteres, des homicides, & des reniements de JESUS-CHRIST, non pour donner autant d'horreur du mensonge que de ces crimes énormes, mais afin que comme on conçoit bien qu'un chrétien ne laisse pas d'estre enfant de Dieu pour avoir fait un mensonge officieux, on se porte à croire insensiblement qu'il en seroit de même quand il tomberoit en d'aussi étranges cheutes que celles de David & de saint Pierre. Il suffit donc de s'arrester à ces deux derniers exemples qui font voir manifestement que ces paroles de saint Paul ; *Non quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo malum hoc ago*, s'étendent selon eux à toute sorte de crime, & qu'ils traitent de ridicules ceux qui croient que les fidelles qui y tombent décheent pour cela de la grace. *Quod excipiunt, tunc excidere à gratia cum ita peccant, ridiculum est.* Ils en sont tellement persuadez, qu'ils chargent d'injures ceux qui expliquant ces paroles *Ego autem mente servio legi Dei*, & les appliquant à saint Paul même, leur donnent ce sens : *Secundum rationem superiorem ita sum constitutus, ut condescender legi divinae eamque adimplere possim, ita ut peccata quae sine notabili rationis vitio committi nequeunt vitare valeam*; par où ils entendent les pechez mortels. Et où est la preuve, dit Charnier, de ce qu'ils prétendent ? C'est, répondent-ils, ce que l'Apôtre a voulu dire. Et quoy ? Que S. Paul estoit tellement disposé qu'il pourroit éviter tous les pechez mortels ; (*Nimirum ita constitutum Paulum ut possit vitare omnia peccata mortalia.*) Voilà ce qu'il pretend refuter, & voicy comme il s'y prend. *Se peut-on tenir de dire qu'elle hardiesse à ces gens-là de nous donner une pare petition de principe pour une demonstration solide ? Quel mépris*

Ibid. n. 6.

LIV. V. Suite de l'explication du péché régnant, des autres de les avoir tous pris pour des bestes. Pour nous, nous nous mocquons d'une si absurde petition de principe, nous la jugeons digne de la serule, & nous detestons la hardiesse de cette interpretation: ET INTERPRETATIONIS AUDACIAM ABOMINAMUR.

Il faut estre bien possédé de l'esprit de schisme & de blasphème pour s'emporter à de tels excez. Je laisse la ce ridicule reproche de *petition de principe*. Il faut estre aveugle pour ne pas voir, que nous sommes en droit de supposer nostre doctrine jusques à ce qu'ils nous ayent convaincu d'erreur, puis que ce sont eux qui nous accusent, & que nous ne faisons que nous defendre. Mais il est bon que tout le monde sçache que c'est une proposition que les Calvinistes detestent, de dire de S. Paul, qu'il estoit tellement disposé qu'il pouvoit éviter tous les pechez que les Catholiques appellent pechez mortels, qui sont ceux dont S. Paul dit luy-même, *quoniam qui talia agunt regnum Dei non possidebunt*. Il est bon que l'on sçache qu'ils ne trouvent point d'inconvenient que saint Paul en commist de cette nature, & que c'est en prenant en ce sens ce que dit l'Apostre, *qu'il estoit charnel & asservi au péché, qu'il ne faisoit pas le bien qu'il vouloit, mais le mal qu'il haïsoit*, & en l'entendant d'un homme qui ne commet pas seulement des pechez legers, mais aussi des pechez mortels, qu'ils soutiennent que saint Paul parloit en sa propre personne, & non point en la personne d'un homme qui n'auroit esté que sous la loy.

La maniere dont ils le prouvent n'est pas moins étrange. Ils ne peuvent souffrir la distinction des pechez veniels, auxquels on ne nie pas que saint Paul ne fust sujet, d'avec les pechez mortels que l'on dit qu'il pouvoit ne pas commettre. D'où ils ont pris, dit Chamier, une si importune l'imitation. *Que ne disent-ils plustost que saint Paul pouvoit éviter toutes sortes de pechez*? Saint Paul n'a rien distingué & nous souffrirons un sophiste qui fourre ce qui luy plait dans les pensées de l'Apostre? La chaleur emporte cet homme, & il ne voit pas à quoy il s'engage. Saint Paul parle en sa propre personne, c'est ce qu'ils soutiennent. C'est donc de luy-même qu'il dit: *Je fais le mal que je ne veux pas*. Or c'est estre sophiste que de limiter cela à quelque sorte de mal. Il n'y a donc point de péché dont on ne puisse dire que saint Paul s'accusoit par ces paroles. Cette consequence est horrible seulement à prononcer. Et cependant elle est incontestable sans cette limitation qu'ils traitent de sophisme.

me & de hardiesse abominable. *Interpretationis audaciam abominatur.* Il ne leur restoit plus pour comble d'aveuglement que de confirmer cela par cette extravagante pensée. *Qui croira*, ajoute Chamier, *qu'un homme attentif puisse éviter les grands pechez, & que le même homme estant attentif ne puisse pas se desfaire de tous les pechez legers ? On ne pouvoit donc apporter une plus méchante interpretation des paroles de saint Paul.* Il faut que l'heresie fasse perdre le sens commun pour porter des hommes d'esprit de tels raisonnemens. Car c'est comme si l'on disoit : qui croira qu'une honneste femme puisse ne point violer la foy qu'elle doit à son mary, & qu'elle ne puisse pas aussi se comporter si sagement qu'elle ne luy deplaie en rien ? *Qui* croira qu'un homme de bien puisse éviter les parjures & les blasphemes, & qu'il ne puisse pas éviter de dire jamais une parole mal à propos ? *Qui* croira qu'un homme modéré puisse s'empêcher de frapper & de tuer, & qu'il ne puisse pas s'empêcher d'avoir jamais aucun mouvement de colere ?

Un si prodigieux renversement d'esprit, a sans doute quelque chose de surnaturel, & ce qu'il y a de plus étrange est que l'on s'en sert, non pour exempter les Apôtres de tout peché veniel, comme faisoient les Pelagiens ; mais pour avoir lieu de dire, que comme on ne peut pas les exempter de ceux-là, on ne peut pas aussi les exempter des mortels. N'est-ce pas comme qui diroit d'une honneste femme : *Que n'estant pas possible qu'elle n'ait deplu à son mary en de petites choses : il ne l'est pas non plus qu'elle ne luy ait manqué de foy : ou d'un homme de bien, qu'estant impossible qu'il ne luy échape quelque parole inconsiderée, il ne se peut faire aussi qu'il ne fasse de faux sermens, & ne profere des blasphemes ?* Y auroit-il rien de plus injurieux & de plus insensé en même temps ?

Mais il est bon en quelque sorte que ces heretiques soient tombez en de si estranges excès. On'en voit d'autant mieux combien ils sont attachez à ce dogme pernicieux de la compatibilité de l'estat du juste avec toute sorte de pechez mortels sans distinction & sans limitation, puis qu'ils ne peuvent pas même souffrir qu'on exempté les Apôtres, & qu'on dise d'eux, *qu'ils pouvoient éviter tous les pechez mortels.* Ils veulent que la regle soit generale & qu'au regard de qui que ce soit, il suffise pour demeurer juste en commettant des crimes que

366 • LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant ,
CHAP. III. l'on puisse dire : *Je fais le mal que je ne veux pas. Et ainsi
ce n'est pas moy qui le fais, c'est le péché qui habite en moy.*

Eib. 1. cap. 3.

Louïs Crocius Professeur en Theologie de la ville de Bremen son ouvrage de la persévérance des Saints dont nous avons déjà parlé ayant mis pour VII. conclusion que les Saints succombent souvent à leurs cupiditez charnelles, dont il donne pour exemple l'adultere & l'homicide de David, & le reniement de saint Pierre: il dit que cela se confirme par la plainte que fait saint Paul dans l'Épître aux Romains qu'il ne fait pas le bien qu'il veut, mais le mal qu'il ne veut pas. *Id perlicituosa querela confirmat Paulus Rom. V. 11. 19. Non facio bonum quod volo, sed malum quod nolo, hoc ago.* Ce qui fait voir qu'il étend ces paroles de l'Apostre aux plus grands crimes, aussi bien que Chamier.

*Actes du Synode de
Dordrecht mis en
françois III. Vol. p.
344. 345.*

Les Ministres deputez pour le Synode de Groningue à celui de Dordrecht s'en servent aussi pour expliquer la différence qu'il y a, comme ils prétendent, entre les justifiez & ceux qui ne le sont pas, lors que les uns & les autres tombent dans des pechez tout a fait énormes. Les fidelles, disent-ils, tombent en toute sorte & maniere de péché (hors le péché contre le S. Esprit) les uns en une façon & les autres en une autre Mais il y a néanmoins une grande différence entre les Saints qui pechent & entre les méchants. Car quand les méchants pechent & laschent les rênes à leurs convoitises, ils s'abandonnent aux pechez qu'ils commettent, pechent sans aucune résistance, combat ou luitte intérieure, l'ame consentant avec le corps, d'où vient qu'ils sont dit vivre selon leurs convoitises, ils travaillent en icelles sans se laisser poursuivre & perséverent en icelles sans s'amender, encore qu'ils soient grièvement affligés. Et finalement meurent & périssent en leurs pechez comme le monde ancien, comme ceux de Sodome, comme Pharaon & les Egyptiens, comme Coré, Datan & Abiron. Tout cela se reduit aux deux conditions du péché regnant que même ils joignent ensemble: pecher sans aucune résistance, & mourir dans son péché. C'est pourquoy il leur suffit que cela ne se trouve pas dans les pechez de leurs justes quelques énormes qu'ils soient d'ailleurs. Et c'est ce qu'ils marquent par ce qui suit. Mais quand les bons & gens craignant Dieu pechent cela se fait & ce le plus souvent par ignorance, surquoy ils citent le Ps. 19. 13. & la 1. à Tim. ch. 1. v. 13. & comme l'Apostre parle là des pechez qu'il avoit commis en persécutant

secutant l'Eglise, qui prins blasphemus fui & persecutor & consuetudinosus, il faut que ces Ministres croient, ou qu'il estoit juste en commettant ces pechiez, ou qu'au moins des justes en pourroient commettre de semblables sans cesser d'estre justes. Ils adjouctent ensuite. Mais aussi, & ce notamment par infirmité (c'est à quoy il leur plaist de rapporter les plus horribles pechiez comme des homicides de sang froid) soit interieure à cause de la chair & de la convoitise adherente & attachée en eux laquelle les sollicite souvent à pecher D'où vient qu'ils, ne sont pas tout ce qu'ils veulent. Gal. 5. 17. ET NE SONT PAS LE BIEN QU'ILS VEULENT, MAIS LE MAL QU'ILS NE VEULENT PAS. Rom. 7. 19. COMME ONT FAIT DAVID & les autres. (On voit donc qu'ils rapportent aux plus grands pechiez, tels que sont les adulteres & les homicides, ces paroles de saint Paul, non quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo malum hoc ago) Nous disons aussi exterieure, lors que detestant bien au dedans & en leur cœur le peché ils le commettent toutefois, soit qu'ils soient surmontez par leur chair ou les objets qui leur sont presente, ou bien par les menaces de leurs ennemis, & autres tels empeschemens. En cette maniere David commit adultere, & S. Pierre jurant & maudissant renia son maistre.

Les deputez de l'Eglise de Frise au même Synode de Dordrecht marquent encore plus fortement que ceux là, que les fidelles tombant en des pechiez atroces & énormes, comme ceux de David & de saint Pierre, sont en droit de s'appliquer ces paroles de l'Apostre Non enim quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo malum hoc ago, & de rejeter le mal qu'ils font sur le peché qui habite en eux, en disant ce qui suit : Si autem quod nolo illud facio, jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum : De ce que la chair, disent-ils, est encore attachée à l'esprit il arrive de fois à autres que lors que la chair ou l'homme exterieur obtient le dessus à l'encontre de l'esprit ou de l'homme interieur, les fidelles, tant est grande leur foiblesse, sont grandement navrez & tombent aussi en des pechiez atroces ET ENORMES, comme David & saint Pierre nous en donnent une preuve manifeste ; mais toutefois ils ny consentent jamais de tout leur cœur, ny de leur entiere & pleine volonté. D'autant que COMME DIT DISERTEMENT ET EXPRESSEMENT L'APOSTRE AU 7. des Rom. ILS N'APPROUVENT NULLEMENT LE MAL QU'ILS SONT. Car ils ne sont pas ce qu'ils veulent, mais sont ce qu'ils

Ibid. p. 116. 117.

Voit au ch. precedent, ce qui a esté remarqué de Robert de Sainsbury.

ib. II. P. 1. p. 316.

2. Paral. XI. 1.

Les deputez d'Embde au même Synode parlent de la même sorte. Encore, disent-ils, que Dieu aime tendrement ses élus, les vrais fidelles & les Saints, si est-ce toutefois qu'ils tombent parfois grièvement en fautes & pechez, ET CE CONTRE L'UNE ET L'AUTRE TABLE DES COMMANDEMENTS DE DIEU, comme nous montrent les exemples d'Aaron, de David & de S. Pierre Toutefois il nous faut observer, que ceux qui sont élus & ceux qui ne le sont pas sont induits & amenez à pecher en diverses manieres. Car le Prince du siècle a toujours quelque droit sur celuy qui n'est qu'élu & vraiment regeneré, à cause de quoy il l'incite & le sollicite à toute sorte de méchancetez (comme si le diable ne tentoit pas aussi les fidelles, & qu'il n'eust pas esté dit de David, que Satan l'avoit incité à compter le peuple.) Mais en celuy qui est regeneré au témoignage de l'Apostreil, y a deux hommes, le vieil & le nouveau De la vient en celuy qui est élu le combat & la lutte lors qu'il peche, & finalement l'homme exterieur qui est en luy a le dessus & prevaut à l'encontre de l'homme interieur nonobstant qu'il luy resiste. Par où il est manifeste qu'en quelque façon que l'homme élu tombe, (& par conséquent lors même qu'il commet des pechez semblables à ceux de David dont ils venoient de parler) il ne peche pas de son son cœur; de son son entendement, & de toute sa volonté. CAR IL N'APPROUVE PAS LE MAL QU'IL FAIT, MAIS LE HAÏT ET CONSENT CEPENDANT A LA LOY DE DIEU QU'ELLE EST BONNE. Rom. VII. 15. 16. Les pechez donc que font les élus sont en especce pareils à ceux que font les reprouvez. C'est à dire qu'ils peuvent estre idolatres, renier Jesus-CHRIST, commettre des adulteres, des incestes, des homicides. Mais totalement dissemblables en la maniere dont ils sont induits à pecher, parce que les élus (c'est le nom qu'ils donnent à tous les fidelles) peuvent dire en commettant ces crimes, NON quod volo bonum hoc ago, sed quod odi malum, illud facio. Si autem quod nolo illud facio, consentio legi quoniam bona est, ce que les reprouvez ne sçauraient dire à ce qu'ils pretendent.

ibid. p. 322.

Ces mêmes Ministres d'Embde se servent de cette même explication du ch. VII. aux Romains, comme d'un principe constant parmy les Calvinistes pour répondre aux objections des Remonstrans. La premiere objection qu'ils font, di-

sont-ils, est que David a commis adultere & procuré qu'il eût qui estoit innocent fust mis à mort. Il se couvrit & perdit donc la foy & le S. Esprit. Nous répondons qu'il n'y a homme craignant Dieu qui nie que David n'ait lors perpetré de tres-énormes méchancetez. Mais nous nions estant fondez par les raisons suivantes, qu'il eust totalement perdu la foy & le S. Esprit. Car David a voirement peché, mais non pas David entier, ains entant qu'il n'estoit pas encore regeneré, l'homme interieur qui ne veut pas le peché, estant pour un temps assoupi en luy & duquel l'Apostre S. Paul aux Rom. V. 11. 15. 19. dit; Je n'approuve pas ce que je fais: car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hay. Item aux Gal. V. 17. La chair convoite à l'encontre de l'esprit, & l'esprit à l'encontre de la chair. Or ces deux choses sont opposees entre elles, tellement que vous ne faites pas ce que vous voulez.

Il est donc clair que c'est là le sens qu'ils donnent aux paroles du VII. Ch. de l'Epistre aux Romains, & du V. aux Galates, & qu'ainsi tous ceux d'entre eux qui ne sont pas sans religion, devant estre persuadez qu'ils sont vraiment fidelles, ils doivent l'estre aussi, qu'à quelques actions que leurs passions les portent, ils ont droit de se flater qu'ils n'ont pas peché tout entiers, non plus que David, que ce n'est que leur homme exterieur qui a peché, que l'interieur a esté seulement assoupi pour un temps, qu'ils n'ont pas fait le bien qu'ils veulent, mais le mal qu'ils haïssent, & qu'ainsi ce n'est pas eux qui l'ont fait, mais le peché qui habite en eux.

Que si ces paroles de saint Paul ne leur fussent pas pour s'assurer, il ne tient pas à leurs Docteurs qu'ils n'aient encore son exemple, puisqu'ils ont esté jusqu'à cet excès, que de pretendre que cet Apostre, après nous avoir si fortement avertis d'éviter ce qu'il appelle les œuvres de la chair, qui ferment l'entrée du Ciel à ceux qui les font, y estoit tombé luy-même depuis son Apostolat. D'où ils concluent qu'on ne doit pas craindre que ces sortes de pechez fassent perdre la qualité d'enfant de Dieu; parce qu'on n'oseroit pas dire que cet Apostre l'ait perdue.

C'est dans la celebre conference de la Haie de l'an 1611, dont j'ay déjà souvent parlé, que les plus habiles theologiens des provinces unies se servirent de l'exemple de la pretendue chute de saint Paul, pour établir ce dogme pernicieux, que l'on peut commettre les crimes dont il fait le de-

370 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant,
 nombrement dans l'Épître aux Galates sans cesser d'être en-
 fans de Dieu. Car les Remonstrans leur ayant voulu prou-
 ver par l'exemple de David que les vrais fidelles peuvent dé-
 cheoir de la grace d'adoption, parce qu'elle ne peut subsis-
 ter avec les pechez que saint Paul appelle les œuvres de la
 chair, & dont il dit, que ceux qui font ces choses ne seront
 point heritiers du Royaume de Dieu, leurs adversaires qui
 font les vrais Calvinistes soutinrent que cela estoit faux, &
 pretendirent le montrer de cette maniere. Car il s'ensui-
 vroit delà necessairement que ces œuvres de la chair essant l'adul-
 tere, la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'i-
 dolatrie, les empoisonnemens, les inimitiez, les dissensions, les
 jalousies, les animositez, les querelles, les divisions, les heresies,
 les envies, les meurtres, les yvrogneries, les debauches, si tost qu'un fi-
 delle seroit tombé par l'infirmité de sa chair en quelqu'un de ces pechez,
 ce qui est arrivé à l'Apostre S. Paul quand il eut un différent avec saint
 Barnabé, il decheiroit de l'estat de la grace & de sa reconciliation.

Ils laissent à juger que cela n'est pas vray semblable, parce
 que l'on n'oseroit pas faire une si grande injure à S. Paul, que
 de croire que depuis sa vocation si miraculeuse, il ait perdu la
 qualité d'enfant de Dieu, ce qu'il faudroit dire, à ce qu'ils s'im-
 maginent, si ces œuvres de la chair dont il est parlé dans l'Épi-
 stre aux Galates, la faisoient perdre, parce qu'ils se persuadent
 qu'il ne s'en est pas gardé luy-même.

C'est une chose horrible qu'une si étrange pensée ait pu
 entrer dans l'esprit d'un chrétien. Il ny a que des gens faits
 comme Celse, ou Porphyre, où Julien l'Apostat de qui on pult
 rien attendre de semblable. Mais que des personnes, qui doi-
 vent estre persuadées de l'eminente saintete de ce grand Apo-
 stre & de l'abondance de sa charité, se soient pu porter sans la
 moindre ombre de raison, & par le jugement le plus temeraire
 qui fut jamais, à former contre luy une accusation si outrageu-
 se, c'est en verité ce qu'on ne sçauroit presque croire en le
 voyant de ses propres yeux.

Il y a sans doute en cela plus de malice que d'ignorance, &
 ce ne peut estre que la necessité de mettre tout en œuvre pour
 appuyer leur malheureuse doctrine, qui les a portez à un tel
 excès. Car peuvent-ils estre assez aveugles pour ne pas voir
 que quand saint Paul met entre les pechez qui ferment le
 Royaume de Dieu, les divisions & les querelles, cela ne se

doit pas entendre de toute sorte de divisions & de disputes, mais seulement de celles qui alterent notablement la charité, & qui en font negliger les devoirs par un esprit d'orgueil, ou de haine, ou de vengeance ? Ne sçavent-ils pas qu'il y en a qui ne sont que des pechez legers, parce qu'elles ne naissent que d'une petite chaleur qui s'éteint aussi-tôt, & qui ne laisse point de mauvaise disposition dans les ames ? Qu'il y en a même d'inocentes, & qui peuvent estre l'effet d'un bon zele, au moins d'un costé, & quelquefois même de tous les deux, comme lors que deux personnes de pieté, n'ayant que des intentions tres-pures, & ne desirant que la gloire de Dieu, & le bien des ames, ont des vuës differentes dans une charge qui leur est commune ; l'un croyant, par exemple, qu'il est plus utile d'user de severité, & l'autre qu'on gagnera plus par la douceur. Car il peut arriver de là une espee de division qui paroistra exterieurement assez grande, quoy que dans le fonds du cœur on n'ait que de l'amour & de la charité l'un pour l'autre, & qu'on soit parfaitement uni dans lo dessein general de faire ce qu'il y a de plus saint & de plus agreable à Dieu. Or qui a dit à ces Ministres que le different entre saint Paul & saint Barnabé, dont il est parlé dans les Actes, n'ait pas esté de cette sorte ? Ou plutost qui ne voit que les témoignages avantageux que l'Ecriture nous vend de ces deux Apostres des nations ne nous permettent pas d'en juger autrement. Car si nous sommes obligez, quand les actions exterieures peuvent avoir diverses faces, de les prendre en celle qui est la plus favorable au prochain ; c'est encore toute autre chose quand il s'agit de personnes dont la sincerité est connue, parce qu'il y auroit une injustice visible à ne pas presumer le bien plutost que le mal en ceux que Dieu a remplis de son Esprit.

Et c'est en effet comme les saints Peres ont pris la dispute de ces deux Apostres. Saint Jean Chrysostome en fait un long discours dans son Homelie 34. sur les Actes, où il observe tres-judicieusement, que cette histoire ne nous donne aucun droit de blâmer ny l'un ny l'autre, mais seulement de remarquer que les dons de Dieu sont divers. Qu'il a voulu qu'entre les Saints mêmes, & ses Prophetes, les uns fussent plus severes, comme Esaié, & les autres plus doux, comme Moyses. Que c'est ce qui est encore arrivé icy : que saint Paul y a fait

372 LIV. V. Suite de l'explication du peché regnant,
 paroïstre une plus grande fermeté pour apprendre aux hommes à ne pas se laisser des travaux & des fatigues qu'il faut souffrir dans le service de Dieu : & que saint Barnabé y a témoigné plus de douceur & plus de condescendance : Qu'il n'y a que Dieu qui puisse juger de quel costé il y avoit le plus de raison ; mais qu'il faut bien se garder de mettre ce differend au nombre des divisions criminelles qui arrivent entre les hommes : Car, dit-il, cela se pourroit dire si la cause de leur separation avoit esté leur propre interest, ou leur propre gloire : mais n'ayant eu dessein l'un & l'autre, que d'instruire & édifier l'Eglise, quoy qu'ils ayent eu sur cela différentes vues, qui oseroit les condamner ?

Oecumenius explique encore plus particulièrement l'esprit de ces deux Saints, dans cette différente conduite. Cette dispute, dit-il, estoit de justice & non de colere, ou de haine, ou d'ambition. Ce que S. Paul demandoit estoit juste. Mais S. Barnabé desiroit que l'on usât de douceur & de clemence, & ce différend servit beaucoup à S. Marc. Car la severité de S. Paul le fit renvoyer en luy-même, & l'indulgence de S. Barnabé fit qu'on ne fut pas obligé de le laisser. Ainsi ces deux Apostres contestent, mais ils conspirent par là à la même fin, & procurent le même bien à leur disciple. Car saint Marc voyant d'une part, que saint Paul aimoit mieux se separer que de le recevoir, la crainte le saisit, & il reconnut sa faute. Et de l'autre, son amour redoubla pour saint Barnabé, qui ne vouloit point l'abandonner. De sorte que le disciple se corrigea par la contestation de ses Maîtres, bien loin d'en estre scandalisé : & cette rudesse apparente de saint Paul luy servit infiniment pour le porter à couvrir la honte de sa premiere foiblesse par une vigilance infatigable dans le ministère Evangelique. Mais quoy, ajoute cet Auteur, ces deux Apostres se separerent-ils comme ennemis ? A Dieu ne plaise. Il n'y eut entre-eux aucune inimitié, comme on le peut voir par les éloges que saint Paul donna en suite à saint Barnabé dans ses Epistres.

Les autres Peres conviennent aussi que la separation de ces deux Apostres ne fit aucune brèche à leur amitié. Ils se separerent, dit saint Jerôme, *salvis amicitiis*. Et ainsi c'est un emportement incroyable à ces Calvinistes, d'alleguer cet exemple de saint Paul, pour appuyer leur pernicieuse doctrine de l'alliance de la justice chrestienne & de la grace, avec les crimes qui font perdre le droit au Royaume de Dieu, selon ce même Apostre. Après quoy on ne doit pas s'estonner, si expliquant du juste en estat de grace, ce qui est dit en l'Epître

aux Romains, *quod odi malum hoc facio*, ils étendent cela à toute sorte de pechez mortels; puisqu'ils ne trouvent point étrange que saint Paul même en ait commis de publics & de scandaleux, que les faux Apostres ses ennemis luy auroient pu reprocher, comme s'étant mis luy-même au rang de ceux dont il dit, *quoniam qui talia agunt regnum Dei non consequuntur*.

CHAPITRE IV.

Qu'il n'y a rien de plus contraire à ce que saint Paul nous enseigne des deux estats de l'homme, sous la loy & sous la grace, que ce dogme des Calvinistes qui allie la justification avec les plus grands crimes. Exposition de ce que l'Apostre enseigne sur cela dans l'Epi'tre aux Romains.

UNE doctrine si favorable aux vices, & si visiblement opposée à la sainteté du Christianisme, ne paroît pas avoir besoin d'estre autrement refutée, qu'en la représentant telle qu'elle est. Je croy néanmoins que pour achever de confondre ces ennemis de l'Eglise, il ne sera pas inutile de montrer, qu'au lieu qu'ils se font vanter, qu'ils avoient esté extraordinairement envoyez de Dieu pour la redresser, lors qu'elle estoit en ruine, ils n'ont travaillé qu'à renverser les fondemens de la religion Chrestienne, en la reduisant à un Judaïsme deguise, & nous faisant perdre l'avantage que JESUS-CHRIST nous a acquis par son sang, qui est de n'estre plus sous la loy, mais sous la grace.

Je ne doute point qu'ils ne soient surpris de cette accusation. Car il n'y a rien qui soit plus éloigné de leurs pensées, jusques là même qu'ils ont seduit beaucoup de gens, en leur promettant de les retirer de l'estat de la loy, où l'Eglise Catholique les retenoit, & les remettre dans une pleine possession de l'estat de grace. Mais c'est leur ordinaire d'ébloûir le monde par de grands mots, & de les rendre riches & saints en imagination, pendant qu'ils les privent en effet de tous les biens reels & veritables que JESUS-CHRIST nous a laissez. Ainsi pour juger si on les accuse à tort, il ne faut pas s'arrêter aux simples termes, mais apprendre de saint Paul même, quelle est la notion qu'il nous donne de ces deux estats,

CHAP. IV. *sous la loy & sous la grace*, & quelle est celle aussi que nous en ont donnée après cet Apostre, ceux d'entre les saints Peres, que Dieu par leur propre aveu a le plus éclairé pour les faire entrer dans le sentiment de cet Apostre.

Les endroits où saint Paul a traité plus particulièrement de cette matiere, sont l'Epistre aux Romains & celle aux Galates. Voicy ce qu'il en dit dans la premiere, dont je rapporteray la fin du 5. chap. tout le 6. & quelque chose du 7. parce qu'il suffira de lire cette suite du discours de ce grand Apostre dans l'esprit que l'Ecriture demande, pour comprendre sans peine ce qu'il entend par *n'estre plus sous la loy, mais sous la grace*, ce qui est l'estat de tous les justifiez, & pour en conclure qu'on ne pouvoit pas avoir d'idée d'un homme *sous la grace*, plus fautive, plus horrible, & plus opposée à saint Paul, que celle qu'en donnent les Calvinistes.

Rom. V. 20.

» La loy est survenue pour donner lieu à l'abondance & à la
 » multiplication du péché. Mais là où il y a eu abondance de pé-
 » ché, il y a eu surabondance de grace, afin que comme le pé-
 » ché avoit regné en donnant la mort, la grace de même regne
 » par la justice en donnant la vie éternelle par JESUS-CHRIST
 » notre Seigneur. Que dirons-nous donc? Demeurerons-nous
 » dans le péché, pour donner lieu à cette surabondance de gra-
 » ce? A Dieu ne plaise. Car étant une fois morts au péché
 » comment vivrons-nous encore dans le péché? Ne sçavez-vous
 » pas que nous tous qui avons été baptisez en JESUS-CHRIST,
 » nous avons été baptisez en sa mort? Nous avons été ense-
 » velis avec luy par le Baptême pour mourir au péché, afin que
 » comme JESUS-CHRIST est ressuscité d'entre les morts par la
 » gloire & la puissance de son Pere, nous marchions aussi dans
 » une nouvelle vie. Car si nous avons été entez en luy par la res-
 » semblance de sa mort, nous y serons aussi entez par la ressem-
 » blance de sa resurrection, sçachant que notre vieil homme a
 » été crucifié avec luy, afin que le corps du péché soit détruit,
 » & que désormais nous ne soyons plus asservis au péché. Car
 » celui qui est mort est delivré du péché. Que si nous sommes
 » morts avec JESUS-CHRIST, nous croyons que nous vivrons
 » aussi avec JESUS-CHRIST, parce que nous sçavons, que JESUS-
 » CHRIST étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus,
 » & que la mort désormais n'aura plus d'empire sur luy. Car
 » quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour
 » le

Rom. VI.

de peché, mais vivant maintenant il vit pour Dieu. Ainsi vous devez vous considérer comme étant morts au peché, & ne vivant plus que pour Dieu en JESUS-CHRIST nostre Seigneur. Ne souffrez donc point que le peché regne dans vostre corps mortel, en luy obeissant pour suivre les desirs déreglez de vostre chair. Et n'abandonnez point au peché les membres de vostre corps pour luy servir d'armes d'iniquité: mais donnez-vous à Dieu comme étant vivans, de morts que vous étiez auparavant, & consacrez-luy les membres de vostre corps, pour luy servir d'armes de pieté & de justice. Car le peché ne vous dominera plus, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grace. Quoy donc? Pecherons-nous, parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grace? Dieu nous en garde. Ne sçavez-vous pas que de qui que ce soit que vous vous soyez rendus esclaves pour luy obeir, vous demeurez esclave de celui à qui vous obeissez, soit du peché qui donne la mort, soit de l'obeissance pour la justice. Mais Dieu soit loué de ce qu'ayant esté auparavant esclaves du peché, vous avez obeï du fond du cœur à la doctrine de l'Evangile, sur le modele de laquelle vous avez esté formez. Et ainsi ayant esté affranchis de l'esclavage du peché, vous êtes devenus esclaves de la justice. Je vous parle humainement, & je me rabaisse à cause de la foiblesse de vostre chair. Comme vous avez fait servir les membres de vostre corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre de mauvaises actions, faites-les servir maintenant à la pieté & à la justice pour mener une vie sainte. Car lors que vous étiez esclaves du peché, vous étiez dans une fausse liberté, à l'égard de la justice. Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'avoient pour fin que la mort? Mais à present étant affranchis de la domination du peché, & devenus esclaves de Dieu, vous avez pour fruit vostre sanctification, & pour fin la vie éternelle. Car la mort est la solde & le payement du peché, mais la vie éternelle est une grace & un don de Dieu en JESUS-CHRIST nostre Seigneur.

À quoy on peut ajouter ce qu'il dit encore dans le chap. 7. Ainsi, mes freres, vous êtes vous-mêmes morts à la loi par le corps de JESUS-CHRIST, pour estre à un autre qui est ressus-

2^{me}. P. II.

cité d'entre les morts, afin que nous produisions des fruits

376 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant,
CHAP. IV. „ pour Dieu. Car lors que nous estions assujettis à la chair, les
„ passions criminelles étant excitées par la loy, agissoient dans
„ les membres de nostre corps, & leur faisoient produire des
„ fruits pour la mort. Mais maintenant nous sommes affranchis
„ de la loy de mort, dans laquelle nous estions retenus : de sorte
„ que nous servons Dieu dans la nouveauté de l'esprit, & non
„ dans la vieillesse de la lettre.

Peut-on avoir leu ces divines instructions de saint Paul avec quelque attention, & n'estre pas entierement convaincu qu'il n'y a rien de plus opposé que l'estat d'un homme, qui n'est plus sous la loy, mais sous la grace, & l'estat de celuy qui commet de ces pechez, que l'Apostre assure ailleurs exclure du Royaume de Dieu, ou comme il le marque en cet endroit-cy, qui fait servir les membres de son corps à l'impureté & à l'injustice pour commettre de mauvaises actions?

Car tout ce qu'il dit en tant de manieres de cet estat sous la grace, ne tend qu'à nous assurer, que c'est un estat où il y a une abondance de grace opposée à l'abondance du péché, qui estoit sous la loy: Que c'est un estat où la grace regne par la justice, comme le péché avoit auparavant regné. Que c'est un estat où étant une fois morts au péché, nous ne vivons plus dans le péché. Que c'est un estat où nostre vieil homme a esté crucifié avec Iesus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit, & que désormais nous ne soyons plus asservis au péché. Que c'est un estat où étant morts nous sommes délivrés du péché, ne vivant plus que pour Dieu en Iesus-Christ nostre Seigneur. Que c'est un estat où le péché ne regne point dans nostre corps mortel, parce que nous n'obéissons point aux mauvais desirs qu'il excite en nous, & que nous n'abandonnons point au péché les membres de nostre corps pour luy servir d'armes d'iniquité, mais nous donnant à Dieu, nous luy consacrons les membres de nostre corps, pour luy servir d'armes de pieté & de justice. Et d'où sçaurons-nous que cela sera ainsi? C'est parce, dit saint Paul, que le péché ne nous dominera plus. Et pourquoy ne nous dominera-t-il plus? Parce, ajoute-t-il, que nous n'estes plus sous la loy, mais sous la grace. C'est donc le propre de cet estat que le péché ne domine point ceux qui y sont.

Or saint Paul rapporte luy-même, comme une marque sensible & indubitable de la domination du péché, quand on abandonne au péché les membres de son corps pour luy servir d'armes d'iniquité. C'est donc s'opposer directement à saint

Paul, & meriter l'anathème dont il menace tous ceux qui precheront un Evangile contraire au sien, que de vouloir que ceux mêmes, qui exhibent *membra sua arma iniquitatis peccato*, comme sont certainement tous ceux qui commettent des crimes semblables à ceux de David, soient dans l'estat de la justice Chrestienne, & du nombre de ceux dont saint Paul dit, *Vous n'êtes plus sous la loy, mais sous la grace.*

Ce que saint Paul ajoute en suite ne détruit pas moins cette erreur. Car il nous represente la justice & le péché comme deux maîtres, qu'il est impossible de servir ensemble: de sorte que c'est à nous de prendre party, ne pouvant pas estre à l'un que nous ne renoncions à l'autre. C'est par là qu'il va au devant de ceux qui, comme sont les Calvinistes, auroient cru pouvoir pecher impunement, parce qu'ils n'estoient plus sous la loy, mais sous la grace. *Dieu nous garde*, dit-il, *d'avoir une telle pensée. Ne sçavez-vous pas que de qui que ce soit que vous vous soyez rendus esclaves pour luy obeir, vous demeurez esclaves de ce luy à qui vous obeissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice.* Est-ce pas la même chose que s'il leur disoit: Tant s'en faut que ce vous soit une occasion de pecher de ce que vous n'êtes plus sous la loy, mais sous la grace, que si vous pechiez, vous ne seriez plus sous la grace, parce que vous retomberiez sous l'esclavage du péché, c'est à dire, dans cet estat, d'où il loüe Dieu de les avoir tirez, lors qu'ils ont obei de cœur à la doctrine de l'Evangile: de sorte, dit-il, qu'ayant esté affranchis de l'esclavage du péché, vous estes devenus esclaves de la justice. Ce sont donc deux estats incompatibles, selon saint Paul, que ces deux sortes de servitudes, le malheureux esclavage du péché, & l'heureux assujettissement à la justice.

Or selon le même saint Paul, celuy qui obeit au péché en devient esclave. *Servi estis ejus cui obeditis, sive peccati ad mortem, sive obediētiæ ad justitiam.* Ou comme JESUS-CHRIST le dit encore plus expressement. *Qui facit peccatum, servus est peccati*, parce, comme dit saint Pierre, qu'on est esclave de celuy à qui on s'est laissé vaincre. *A quo enim quis superatus est, huic et servus est.* Et par consequent il faut, ou que ce ne soit pas se laisser vaincre au péché, ny obeyr aux desirs qu'il excite en nous, que de se laisser emporter à commettre des adulteres & des homicides, à renoncer JESUS-CHRIST, à bâtir des temples à de faux dieux; ou il faut reconnoître que c'est un pa-

378 LIV. V. *Suite de l'explication du péché regnant*,
 radoxie impie & directement opposé à la doctrine de saint
 Paul, que de pretendre qu'en se rendant par ces crimes esclave
 du péché, on ne laisse pas de demeurer esclave de la jus-
 tice, & dans le nombre de ceux qui ne sont plus *sous la loi*,
 mais *sous la grace*.

Saint Paul fait encore voir bien clairement l'incompatibili-
 té de ces deux estats, lors qu'il dit : *Estant esclaves du péché vous*
estiez libres au regard de la justice, c'est à dire vous n'estiez
 point sous le regne de la justice, & dans l'estat de ceux qui luy
 sont assujettis, qui est la même chose que d'estre *sous la grace*,
 & non *sous la loi*. Et il apporte deux marques de cet esclava-
 ge du péché, où l'homme ne scauroit estre qu'il ne soit hors
 de l'estat de la justice. L'une est, comme il avoit déjà dit, de
 faire servir les membres de son corps à l'impureté & à l'injus-
 tice pour commettre de mauvaises actions. *Je vous parle humai-*
nement, dit-il, *& je me rabaisse à cause de la faiblesse de vostre chair*.
 HUMANUM dico propter infirmitatem carnis vestrae. *Comme vous*
avez fait servir les membres de vostre corps à l'impureté & à l'in-
justice pour commettre de mauvaises actions faites-les servir main-
tenant à la piété & à la justice. Surquoy saint Augustin fait une
 excellente remarque, qui nous fait voir, que bien loin de pou-
 voir estre juste en ne faisant pas cela, & faisant même tout le
 contraire, comme font tous ceux qui se laissent emporter à
 commettre des crimes, ce n'est encore là qu'un degré assez
 bas de la justice Chrestienne. C'est dans la lettre 144. où après
 avoir rapporté ce passage de saint Paul, il dit que l'Apostre
 nous marque par cette opposition, *que comme ce n'est pas la crainte*
qui contraint les hommes de pecher, mais l'attrait même du pe-
ché, & le plaisir qu'ils prennent à le commettre, il faut de même
que ce ne soit pas la crainte du supplice qui les porte à bien vivre
comme par force, mais qu'ils y doivent estre attirés par le plaisir &
par l'amour de la justice. Et à mon avis, ajoute-t-il, *ce n'est pas*
encore là une justice parfaite, mais seulement un peu avancée, puis
que saint Paul n'auroit pas usé de cette préface; HUMANUM dico
propter infirmitatem carnis vestrae, s'il n'auroit voulu leur in-
sinuer par là qu'il auroit du dire quelque chose de plus, s'ils avoient
esté en estat de le porter. Il a donc voulu marquer qu'on doit plus faire
pour la justice, que les hommes ne sont accoutumés de faire pour le pe-
ché. Car si les peines corporelles ne peuvent pas arracher du cœur
la volonté de pecher, elles empêchent d'ordinaire l'action du péché,

estant rare de trouver une personne qui se voulast porter à une action criminelle pour satisfaire à sa passion, s'il estoit assuré qu'il en seroit aussi-tost puni par de grands tourmens. Mais il faut avoir un tel amour pour la justice, que même les peines du corps ne soient pas capables de nous faire manquer; de sorte qu'entre les mains même de ses plus cruels ennemis nos bonnes œuvres éclatent aux yeux des hommes, afin que ceux qui en peuvent connoître le prix, glorifient nostre Pere qui est dans le Ciel.

L'autre marque que donne saint Paul de l'esclavage du péché, où l'on ne scauroit estre & se dire en même temps soumis à l'empire de la justice que l'Apostre nous représente comme une Reyne qui a tous les vrais fidelles pour ses sujets, c'est quand on tombe dans des desordres qui font rougir, & dont la mort est la fin. Car opposant l'estat des Juifs ou des Payens avant que d'estre sous la grace, à celui où ils estoient étant sous la grace: *Quel fruit, dit-il, tirez-vous alors de ces choses dont vous rougissez maintenant? Mais à présent étant affranchis du péché & devenus esclaves de Dieu, vous avez pour fruit votre sanctification, & pour fin la vie éternelle.*

La sanctification est principalement opposée dans l'Ecriture aux pechez d'impureté, comme on le voit même par cet endroit, où il l'oppose aux desordres qui font rougir, & encore plus clairement par ce qu'il dit dans la 1. aux Thessal. ch. IV. *Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra, ut abstinatis vos à fornicatione, ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione & honore, non in passione desiderii, sicut & gentes que ignorant Deum.* Comment donc peut il entrer dans l'esprit d'un chrestien, qu'il fera mentir saint Paul, & que sans se mettre en peine de ce qu'il dit de ces deux estats le opposez, il trouvera moyen de les allier, en se laissant aller aux desordres dont on ne peut tirer d'autre fruit que la honte, & l'infamie, & qui ont la mort pour fin, sans cesser pour cela d'estre au rang de ceux qui sont affranchis de la domination du péché, & qui sont esclaves de Dieu comme le sont les fidelles observateurs de ses loix, qui ont pour fruit leur sanctification & pour fin la vie éternelle?

Enfin nous avons déjà veu que saint Paul continuë dans le VII. chap. à nous décrire ces deux estats, *sous la loy & sous la grace*, d'une manière qui fait bien voir que ce n'est point par des imaginations presentes ou passées, mais par des fruits de mort.

380 LIV. V. *Suite de l'explication du péché régnant*,
 ou de vie qu'il faut juger dans lequel on est de ces deux estats,
 & que c'est une folie ou plustost une impiété que de prendre
 le souvenir d'un mouvement du S. Esprit, que nous nous
 persuadons nous avoir scellez de son sceau, & nous faisant
 connoître que nous estions de vrais fidelles, quand même
 tout cela seroit vray, pour une assurance infailible que nous
 sommes *sous la grace*, lors que ce que dit saint Paul de ceux
 qui sont sous la loy en les opposant à ceux qui sont sous la
 grace, nous convient parfaitement. Or c'est ce que font les
 Calvinistes. Car saint Paul nous ayant déclaré qu'on ne
 peut non plus estre *sous la loy & sous la grace* en même-temps,
 qu'une femme avoir deux marys, & qu'ainsi pour estre sous
 la grace il faut estre mort à la loy par le corps de Iesus-Christ afin
 qu'estant à celui qui est ressuscité des morts nous produisions des
 fruits pour Dieu; il explique ensuite en quel estat sont ceux
 qui sont *sous la loy*, & en quel estat sont ceux qui y sont morts
 pour estre *sous la grace*: afin qu'on ne pensast pas estre dans ce
 dernier estat, lors qu'on seroit encore dans le premier. Car
 lors, dit-il, que nous estions dans la chair, (c'est à dire assujé-
 tis à la chair) les passions des pechez estant excitées par la loy
 agissoient dans les membres de nostre corps & leur faisoient produi-
 re des fruits pour la mort. Mais maintenant nous sommes affran-
 chis de la loy de mort dans laquelle nous estions retenus, de sorte
 que nous servons Dieu dans la nouveauté de l'esprit & non dans la
 vieillesse de la lettre.

Est-il nécessaire d'appliquer ces paroles à ce juste à la Cal-
 viniste, qui se flatte de cette folle pensée, qu'il ne perdroit
 pas la qualité de juste en se laissant aller à d'abominables im-
 puretez, & qu'il ne laisseroit pas d'estre du nombre de ceux
 qui ne sont plus *sous la loy* mais *sous la grace*. Est-ce qu'on
 peut accomplir plus manifestement & en un degré plus cri-
 minel ce que dit S. Paul de ces passions des pechez qui agis-
 sent dans les membres de nostre corps & leur font produire
 des fruits de mort? Et y aura-t-il un homme assez hardy pour
 nous dire qu'en commettant ces crimes, non seulement ce
 que dit saint Paul de ceux qui sont *sous la loy*, ne luy con-
 vient pas, mais que cela ne l'empêche pas d'avoir tout ce
 que l'Apostre attribué à ceux qui sont *sous la grace*? c'est à di-
 re, d'estre affranchy de la loy de mort, de produire des fruits

CHAPITRE V.

Autre endroit de l'Epître aux Romains qui prouve la même chose.

SAINTE Paul nous décrit encore au chapitre second de la même Epître, un homme *sous la loi*, & un homme *sous la grace* mais sous d'autres noms, en donnant au premier celui de *Juif qui ne s'est qu'au dehors*, & dont la circoncision n'est qu'extérieure, & au dernier celui de *Juif qui s'est intérieurement*, & dont la circoncision est celle du cœur qui se fait par l'esprit & non par la lettre. Et l'Apôtre ne manque pas de marquer encore en cet endroit que ce Juif spirituel doit estre exempt des pechiez qui rendent l'autre inexcusable devant Dieu, & que c'est par ce fidelle accomplissement de la loi, que tout incircconcis qu'il est il passera pour circoncis. Ce discours est admirable, & il ne faut que le lire pour estre convaincu qu'il n'y a rien de plus indigne du christianisme, que l'idée que les Calvinistes nous donnent d'un chrestien qui n'est plus *sous la loi* mais *sous la grace*.

Mais vous, dit-il, qui portez le nom de Juif, qui vous re-
poulez & vous appuyez sur la loi, qui vous glorifiez des faveurs
que Dieu vous a faites, qui connoissez la volonté, & qui
estant instruit par la loi savez discerner le bien & le mal,
vous vous persuadez d'estre le conducteur des aveugles, la
lumière de ceux qui sont dans les tenebres, le docteur des
ignorans, le maître des simples & des enfans, comme ayant
dans la loi la regle de la science & de la verité. Et cependant
vous qui instruisez les autres, vous ne vous instruisez pas
vous même. Vous enseignez qu'on ne doit point voler, &
vous volez. Vous dites qu'on ne doit point commettre d'adultere, & vous en commettez. Vous avez en horreur les
idoles, & vous faites des sacrileges. Vous vous glorifiez dans
la loi, & vous deshonnez Dieu par l'infraction de la loi.
Car vous estes cause, comme dit l'Escripture, que le nom de

Rom. II. 17.

CHAP. V.

„ Dieu est blasphémé parmy les nations. Ce n'est pas que la
 „ Circoncision ne soit utile, si vous accomplissez la loy; mais si
 „ vous la violez, tout circoncis que vous estes, vous devenez
 „ comme un homme incirconcis. Si donc un homme incir-
 „ concis garde les ordonnances de la loy, n'est-il pas vray que
 „ tout incirconcis qu'il est, il passera pour circoncis? Et qu'ainsi
 „ celuy qui estant naturellement incirconcis accomplit la loy
 „ vous condamnera, vous qui ayant receu la lettre de la loy, &
 „ estant circoncis ne laissez pas de violer la loy? Car le veritable
 „ Juif n'est pas celuy qui l'est au dehors, & la veritable circon-
 „ cision n'est pas celle qui se fait dans la chair, & qui n'est
 „ qu'exterieure, mais le vray Juif est celuy qui l'est interieure-
 „ ment, & la circoncision veritable est celle du cœur, qui se
 „ fait par l'esprit & non selon la lettre, & le vray Juif n'est
 „ louange non des hommes, mais de Dieu.

Quel droit auroit eu saint Paul d'opposer au Juif charnel
 qui est encore *sous la loy*, le Juif spirituel qui est *sous la grace*,
 & de reprocher au premier qu'en instruisant les autres il ne
 s'instruisoit pas soy même, qu'en enseignant qu'on ne doit
 point voler, il voloit; & qu'en disant qu'on ne doit point
 commettre d'adultere, il en commettoit; si on avoit pu faire avec
 encore plus de raison le même reproche au Juif spirituel,
 comme certainement on le pourroit selon le dogme des Cal-
 vinistes, qui veulent qu'il puisse conserver sa qualité de vray
 fidelle & d'enfant de Dieu en commettant des vols & des
 adulteres? Quel sujet n'auroit-on pas eu de dire aux premiers
 chrestiens, s'ils avoient esté de ce sentiment. *O vous qui con-*
damnez les autres, vous vous rendez inexcusables. Car en les con-
damnant vous vous condamnez vous-même, puisque vous faites
les mêmes choses que vous condamnez. Vous savez que le juge-
ment de Dieu est selon la verité contre ceux qui font des choses. Vous
donc qui condamnez ceux qui les font, & qui les faites aussi bien
qu'eux, pensez-vous pouvoir éviter la condamnation de Dieu? Vous
insultez aux Juifs de ce que se reposant & s'appuyant sur la loy,
se glorifiant des faveurs que Dieu leur a faites, connoissant sa vo-
lonté & pouvant discerner le bien & le mal par l'instruction que la
loy leur donne, ils tombent dans les desordres qu'ils enseignent
aux autres à éviter. Combien cela est il plus fort contre vous,
Chrestiens, qui vous glorifiez de faveurs beaucoup plus gran-
des, qui vous vantez d'avoir receu une loy plus sainte de la
 bouche

ouche même du Fils de Dieu, & d'estre à bien meilleur titre que les Juifs les conducteurs des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les tenebres, les docteurs des ignorans, les maîtres des simples & des enfans, comme ayant dans l'Evangile une révélation encore plus divine de la science & de la vérité, & qui vous preschez cependant, que quand vous vous abandonnez à vos passions les plus dereglées, vous n'en estes pas moins sages, ny pas moins les enfans de Dieu bien-aimés? Ne donnez-vous donc pas occasion que l'on vous fasse le même reproche que vostre Apôtre fait aux Juifs: *Qui erga alium docet, ipsum non docet: qui prädicas non surandum, furaris: qui ait non machandam, macharis.*

Comment saint Paul auroit-il pu éviter une semblable réputation s'il avoit esté dans la creance des Calvinistes, & qu'il eût pris, comme eux, pour un privilege de cette religion si sainte que JESUS-CHRIST estoit venu apporter dans le monde, que si tost que l'on avoit cru en luy, on n'avoit plus rien à craindre, & que même en volant, en se fottillant par l'impureté, en tuant, en idolâtrant, on ne laissoit pas de demeurer juste selon l'Evangile, & d'estre pleinement à couvert du jugement de Dieu? Mais l'Apôtre n'avoit garde d'appréhender un semblable reproche. Car à Dieu ne plaise qu'il ait jamais eu cette idée du Chrétien qu'il instruisoit, & qu'il opposoit au Juif. A Dieu ne plaise qu'il se le soit jamais représenté sous cette forme monstrueuse d'homicide & de juste, d'adultère & d'enfant de Dieu, de fornicateur & de temple du Saint Esprit. C'est au contraire en cela même qu'il met la différence de ce Juif spirituel, & du charnel, que ce luy-là quoy qu'incirconcis passe pour circoncis, parce qu'il garde les ordonnances de la loy. *Si praputium iustitias legis custodiat, nonne praputium illius in circumcisionem reputabitur?* Au lieu qu'il dit de l'autre, que violant la loy, tout circoncis qu'il est, il passe pour incirconcis. *Si pravaricator legis sit, circumcisio tua praputium facta est.* C'est donc l'observation, & l'observation de la loy qui font les divers caracteres de l'un & de l'autre. C'est par là que le puisné s'elevera au dessus de l'aîné, & que les Juifs se verront juger par les Payens qu'ils ont tant méprisés: *Parce, dit saint Paul, que celuy qui estant naturellement incirconcis accomplit la loy vous condamnera, vous qui ayant reçu la lettre de la loy & estant circoncis, estes le vio-*

384 LIV. V. Suite de l'explication du peché regnant,
l'écrit de la loy. ET IUDICABIT id quod ex natura est pre-
putium legem consummans te qui per litteram & circumcisiſmum
prevaricator legis es.

Il en est de même de la double circoncision dont l'une fait le Juif, & l'autre le chrestien. Celle du Juif n'est qu'*exterieure & dans la chair, & n'estoit à ce peuple charnel qu'un fuy d'orgueil* qui le portoit à traiter avec mépris toutes les autres nations, comme indignes d'avoir part aux graces de Dieu. Celle du chrestien, c'est à dire des veritables Israélites est *la circoncision du cœur qui se fait par l'Esprit* qui donne l'amour par lequel la loy s'accomplit, & non par la lettre qui commande ce qu'elle ne peut donner: Et c'est ce qui fait que ce vray Juif tire sa louange non des hommes mais de Dieu, parce que cette circoncision spirituelle, qui est le retranchement des vices & des passions mondaines, & que saint Paul appelle en un autre endroit, *le dépoillement du corps des pechez qui naissent de la concupiscence charnelle*, le fait devenir un homme nouveau qui est créé selon Dieu dans une justice & une sainteté veritable.

Si donc quelq'un s'imaginoit, qu'ayant embrassé la foy de JESUS-CHRIST, il a droit de s'attribuer tous les avantages de la circoncision spirituelle, quoy qu'il violast la loy de Dieu par des abominations manifestes, ne devoit-on pas rabatre une presumption si impie par ces paroles de S. Paul: *Circumcisio quidem prodest, si legem observas. Si autem prevaricator legis sis, circumcisio tua preputium facta est.* Cette circoncision de JESUS-CHRIST, dont vous vous glorifiez, vous a servy tant que vous avez observé la loy de Dieu, & vécu selon les maximes de l'Evangile: mais depuis que vous avez violé par vos crimes cette loy de liberté qui vous jugera un jour, & que vous avez profané le sang de l'alliance par lequel vous aviez été sanctifié; quelque circoncis que vous ayez été auparavant en vous depouillant du vieil homme avec ses œuvres, vous ne devez plus vous regarder que comme un incirconcis: parce qu'après vous estre retiré des corruptions du monde par la connoissance de Jesus-Christ vous vous estes laissé vaincre en vous) engageant de nouveau, & retombant en des pechez qui tiennent votre dernier estat est pire que le premier. Car il vous eust été meilleur de n'avoir point connu la voye de la pieté & de la justice, que de retourner en arriere après l'avoir connue, & d'abandonner

Coloss. II. 11.
 Eph. II. 11.

Rom. II. 25.

Luc. II. 13.
 Hebr. X. 19.
 Coloss. III. 9.

3 Petr. II. 20.
 Si enim refrigeraverit
 conquinaciones mundi
 ut in cognitione Do-
 mini nostri & sal-
 vationis Iesu Christi,
 his turba implicata
 superantur, ista
 sunt eis posteriora
 deteriora prioribus.

la loi sainte qui vous avoit esté prescrite.

Voilà ce que l'esprit de Dieu veut que l'on dise aux fidèles mêmes qui tombent en des pechez mortels. Siles Calvinistes qui ont tant de soin d'endormir les hommes dans leurs pechez sous pretexte d'appaier le trouble des consciences, leur assurent le contraire, & leur inspirent cette confiance pernicieuse, que quelques crimes qu'ils puissent commettre, ils seront toujours les véritables enfans de Dieu, & du nombre de ceux qui ne sont plus *sous la loi*, mais *sous la grace*; il faut qu'ils aient trouvé un autre Evangile, que celui que les Apôtres ont prêché, & qui s'accommode mieux aux cupiditez des hommes.

CHAPITRE VI.

Que ce que saint Paul enseigne encore dans l'Épître aux Galates des deux états sous la loi & sous la grace, fait voir combien le sentiment des Calvinistes est contraire à la doctrine des Apôtres.

NOUS avons fait voir ce me semble très-clairement, combien la monstrueuse société que les Calvinistes font de la justice & des crimes, est contraire à l'idée que saint Paul nous donne dans son Épître aux Romains de l'état des justes en JESUS-CHRIST, qui sont ceux qu'il dit n'être plus sous la loi, mais sous la grace. Ce qu'il nous enseigne sur le même sujet dans l'Épître aux Galates ne le montre pas moins. Car après les avoir avertis qu'*estant ap-*
petez à un état de liberté ils devoient prendre garde que cetelli-
beré ne leur fust pas une occasion de vivre selon la chair, il apouste.

Gal. II. 15.

Je vous dis donc; Conduisez-vous selon l'esprit, & vous n'accomplirez point les desirs de la chair. Car la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit & l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, & ils sont oppoiez l'un à l'autre, de sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez. *Quel* si vous estes poussez par l'esprit, vous n'êtes point sous la loi. Or il est aisé de connoître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolu-

« Ibid. 16.

«

«

«

«

«

«

«

«

«

386 LIV. V. Suite de l'explication du peché régnant,
 CHAP. VI. » tion, l'idolatrie, les empoisonnemens, les inimitiez, les di-
 » sentions, les jalousies, les animositez, les querelles, les di-
 » visions, les heresies, les envies, les meurtres dont je vous
 » ries, les débauches & autres choses semblables dont je vous
 » declare, comme je vous l'ay déjà dit, que ceux qui sont ces
 » choses ne seront point heritiers du Royaume de Dieu. Les
 » fruits de l'esprit au contraire sont la charité, la joye, la paix,
 » la patience, l'humanité, la bonté, la foy, la douceur, la tem-
 » perance. Il n'y a point de loy contre ceux qui vivent de la
 » sorte. Or ceux qui sont à JESUS-CHRIST ont crucifié leur
 » chair avec ses passions & ses desirs déreglez.

Il est visible par tout ce discours de saint Paul, qu'une mar-
 que certaine, qu'on n'est point encore *sous la grace*, mais *sous*
la loy, est quand on fait ce qu'il appelle *accomplir les desirs de*
la chair, ou *faire les œuvres de la chair*, par où il assure que
 l'on se ferme l'entrée du Royaume de Dieu, & que l'opposé
 de cela, & qui marque l'estat de ceux qui ne sont plus *sous*
la loy, mais *sous la grace*, c'est de *se conduire selon l'esprit*, d'*estre*
poussé par l'esprit, de vivre selon les *fruits de l'esprit*, qui sont
 contraires aux œuvres de la chair, & de *crucifier sa chair avec*
ses passions & ses desirs, sans quoy il nous declare qu'on ne
 peut estre à JESUS-CHRIST. Se peut-il donc trouver des
 gens assez aveugles pour s'imaginer qu'ils peuvent dire sans
 se moquer de saint Paul, que les justes parmi eux ne sont
 point compris dans ces arrests du S. Esprit, qu'ils peuvent se
 laisser aller aux œuvres de la chair les plus manifestes & les
 plus criminelles, sans en estre moins justes ny, moins assurez
 de posseder le Royaume de Dieu. Que c'est à d'autres qu'à
 eux que parle saint Paul, lors qu'il enseigne que la marque
 qu'on n'est point *sous la loy*, c'est, d'*estre conduit par l'esprit*
 & que la marque qu'on est *conduit par l'esprit*, est de ne point
accomplir les desirs de la chair. Et qu'enfin tout cela n'a point
 de lieu à leur égard, parce qu'ils ont un privilege particu-
 lier de joindre ensemble ce que saint Paul a cru incompatible
 dans le commun des hommes: c'est à dire les *fruits de l'esprit*
 avec les *œuvres de la chair*: l'estat de ceux qui ne sont point
sous la loy, mais *sous la grace*; avec des actions conformes à
 l'estat de ceux qui sont *sous la loy*; une certitude infaillible
 d'estre reçus dans le Royaume de Dieu; avec les crime-
 qui en ferment l'entrée: l'assurance d'estre à JESUS-CHRIST.

Si spiritus ducit i,
 non cito sub lege.

& du nombre de ses brebis bien-aimées, que nul ne lui ravira d'entre les mains; avec l'accomplissement des desirs de la chair, bien loin de la crucifier avec ses passions & ses desirs?

Ce dénombrement des œuvres de la chair à qui l'entrée du Ciel est fermée, comme dit saint Augustin, *quibus clausum est regnum Dei*, n'a garde de les effrayer, parce qu'ils regardent leur justice imputée, comme une clef dont ils sont les maîtres, & qui ne leur manquera pas au besoin. Et pour les fruits de l'esprit, sur le sujet desquels saint Paul dit: *Qu'il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de la sorte*, pour nous faire entendre, dit le même Pere, *que ceux-là sont sous LA LOI, en qui ces fruits de l'esprit ne regnent point*; ils ne s'en mettent pas plus en peine, parce qu'ils ont l'art de faire regner quand ils veulent, la charité & la bonté dans un homicide, la foy dans un idolatre, la continence dans un adultère; plus habiles en cela que saint Augustin, qui s'est imaginé que ces fruits de l'esprit ne pouvoient regner dans un homme, que lors que les pechez n'y regnent pas: *Regnant ergo isti spirituales fructus in homine, in quo peccata non regnant*. Et afin qu'on voie mieux ce qu'il entend par ce regne du péché; qu'il regarde comme incompatible avec le regne des fruits de l'esprit, il ajoute: *Regnant autem ista bona, si tantum delectant ut ipsa teneant animum in tentationibus, ne in peccati consensum ruat*. Ces biens celestes regnent dans un homme, lors que par son attrait divin ils ont assez de force sur son esprit, pour le retenir dans les tentations, & l'empêcher de consentir au péché. Qui dit tentation, dit quelque repugnance & quelque combat. Car on ne dit point proprement que la tentation emporte ceux qui boivent l'iniquité comme l'eau, & qui ne cherchent qu'à assouvir leurs passions brutales. Ainsi, selon saint Augustin, ce ne sont point les fruits de l'esprit, mais les œuvres de la chair qui regnent, lors qu'on pèche étant emporté par la tentation, quoy que ce soit avec quelque résistance. Et au contraire, afin qu'on puisse dire véritablement que ce n'est pas le péché, mais les fruits de l'esprit qui regnent dans une ame (ce qui est nécessaire afin qu'elle ne soit plus sous la loi, mais sous la grace) il faut que non seulement elle combatte dans la tentation, mais encore qu'elle la vainque, & qu'elle se garde de consentir au péché: Et c'est ce que ce saint

In Expof. Epist. ad Gal.

Ibid.

Ibid. Vi. inrelligamus alios sub lege positos, in quibus illa non regnant.

Ibid.

Ibid.

388 LIV. V. Suite de l'explication du peché regnant,
 Docteur explique clairement par cet exemple. *Un homme est frappé de la beauté d'une femme, & cette vue excite en luy de mauvaises pensées, & le porte à la recherche d'un plaisir illégitime. Mais s'il est plus touché du plaisir celeste que cause la beauté interieure & spirituelle de la chasteté, c'est selon cela qu'il vivra & qu'il agira par la grace que la foy en Iesus-Christ luy obtient de Dieu: de sorte que le peché ne regnant pas en luy, parce qu'il n'a beu pas à ses desirs dereglez, mais la justice y regnant par la charité, il mettra toute sa joye à ne rien faire qui ne soit agreable à Dieu. Et ce que je dis, adjoûte ce Pere, de la chasteté & de l'incontinence, se doit entendre de toutes les autres fruits de l'esprit, & de toutes les œuvres de la chair.*

Il est donc clair comme le jour que c'est estre *sous la loy*, & non *sous la grace*, que de faire ces choses qui ferment, selon saint Paul, l'entrée du Royaume de Dieu; & que ceux là seuls *ne sont plus sous la loy*, mais *sous la grace*, en qui ne regne point le peché, qui regne en tous ceux qui se laissent aller aux actions criminelles, ou qui en ont seulement le dessein, lorsque le desir en est tout formé dans le cœur.

Et c'est ce qui paroist encore, mais sous d'autres termes, dans la premiere à Timothée, où saint Paul au lieu de dire que les uns sont *sous la loy*, & que les autres n'y sont plus: dit que *la loy est pour les uns & qu'elle n'est pas pour les autres*. Car cela ne signifie pas qu'il y en ait qui ne soient point obligez d'observer la loy, mais seulement, que l'observant par amour, elle n'est point à leur égard, ce qu'elle est au regard des autres, qu'elle reprime, qu'elle menace, & qu'elle punit. *La loy*, dit-il, *n'est point pour le juste*, (ce qui est la même chose que ce qu'il dit en d'autres endroits, que le juste n'est point sous la loy, ou qu'il n'y a point de loy contre le juste, *adversus hujusmodi non est lex*) mais pour les méchans & les esprits rebelles, pour les impies & les pecheurs, pour les scelerats & les profanes, pour les meurtriers de leurs peres & de leurs meres, les fornicateurs, les abominables, les voleurs d'esclaves, les menteurs, les parjures, & s'il y a quelques autres chose qui soit opposé à la saine doctrine. *Subauditur*, dit saint Augustin, *his lex posita est*. La loy est pour ces gens là, & ces gens là sont *sous la loy*; ce qui est le contraire d'estre *sous la grace*. Mais les Calvinistes plus ingenieux que saint Paul, ont bien sçu trouver de certains fornicateurs, de certains homicides, de certains parjures, & tout le reste, si étrangement per-

vilégiez, qu'il n'est pas moins vray de dire d'eux que du juste de saint Paul, *que la loy n'est pas pour eux*, & qu'ils ne sont pas *sous la loy*, mais *sous la grace*; parce qu'ils se sont avisez d'une certaine espece de fornicateurs, d'homicides, de parjures, auxquels saint Paul sans doute n'avoit pas pensé, qui ne laissent pas d'estre justes nonobstant ces crimes, sous pretexte qu'ils ne les commettent pas sans quelque remords, qui leur donne lieu de dire, *qu'ils sont le mal qu'ils ne veulent pas*, ce qui leur suffit pour s'imaginer, qu'ils ne sont pas *sous la loy*, mais *sous la grace*.

CHAPITRE VII.

Que la division des quatre estats avant la loy, sous la loy, sous la grace, dans la paix, que saint Augustin a tirée de saint Paul, fait voir que le juste des Calvinistes est encore sous la loy, & non sous la grace.

Mais ce qui donnera encore une nouvelle lumiere à ce que nous venons de dire, c'est la celebre division des quatre estats, *avant la loy, sous la loy, sous la grace, dans la paix*, que saint Augustin a tirée de la doctrine du même Apollre, & qu'il a excellemment expliquée en plusieurs endroits de ses ouvrages. Elle nous fera voir d'une maniere bien sensible ce que j'ay entrepris particulièrement de montrer, que l'estat de ces pretendus justes qui commettent des crimes avec quelque peine, & quelques remords, en se laissant vaincre à leurs passions qui les entraînent dans le peché, est proprement l'estat des Juifs purement Juifs, qui sont sous la loy avant que d'être delivrez par la grace de Jesus-CHRIST, & qu'ainsi tout le fruit de cette reformation si vantée est d'avoir introduit dans le monde un je ne scay quel estat monstrueux, qui a le nom du Christianisme, & qui n'est en effet qu'un Judaïsme. Il est si important de verifier ce point, qu'on ne trouvera pas mauvais que je rapporte sur ce sujet plusieurs passages de ce grand Saint, qui sont aussi capables d'edifier par leur sainteté, & par leur lumiere, que les pernicieux sentimens que nous refusons donnent d'indignation & d'horreur.

Il etablit la distinction de ces quatre estats dans l'explica-

tion de quelques propositions de l'Epistre aux Romains. *Distinguons*, dit-il, ces quatre degrez dans la vie de l'homme, avant la loy, sous la loy, sous la grace, dans la paix. Avant la loy, nous suivons la concupiscence de la chair. Sous la loy nous en sommes entraînez. Sous la grace, ny nous ne la suivons, ny nous n'en sommes entraînez. Dans la paix, il n'y aura plus de concupiscence de la chair. Ainsi avant la loy nous ne combattons point, parce que non seulement nous avons de mauvais mouvemens, & nous les suivons en commettant le peché, mais nous approuvons même les pechez que nous faisons. Sous la loy nous combattons, mais nous sommes vaincus. Car nous reconnissons que ce que nous faisons est mal, & nous voudrions ne le point faire; mais nous nous laissons vaincre, parce que nous ne sommes pas encore secourus de la grace. Ce second estat est celuy des justes à la Calviniste, qui au milieu des plus grands desordres s'en croient quittes pour dire, qu'ils font le mal qu'ils ne veulent pas, & qu'ils haïssent les pechez qu'ils font. Mais voicy l'estat d'un juste selon la doctrine de l'Eglise, que saint Augustin va représenter dans la suite. Lors donc, adjoute-t-il, qu'un homme se voyant abbatu de la sorte, reconnoist qu'il ne se peut relever de soy-même, il doit implorer le secours du liberateur. Et alors la grace vient qui pardonne les pechez passez, qui l'aide dans les efforts qu'il fait, qui luy donne la charité, & luy oste cet esprit de crainte par lequel il agissoit auparavant. Quand cela est, quique les desirs de la chair tant que nous sommes en cette vie, ne cessent point de s'élever & de combattre l'esprit pour l'entraîner dans le peché, il ne consent pas neanmoins à ces mauvais desirs, parce qu'estant affermi dans la grace & dans la charité de Dieu, il ne se laisse pas aller au peché. Car nous ne pechons pas pour sentir le mouvement d'un mauvais desir, mais il faut que nous y consentions. C'est à quoy se rapporte ce que dit l'Apostre: Ne souffrez pas que le peché regne dans vostre corps mortel, en luy obeïssant pour satisfaire ses desirs dereglez. Car il montre par là qu'il y a en nous de mauvais desirs, & que c'est en ne les suivant pas, que nous empêchons que le peché ne regne en nous, au lieu qu'il y regne si nous les suivons.

Mais il faut bien autre chose pour persuader à un juste de la secte de Calvin, que le peché regne en luy. Il obeit tant qu'il luy plaît aux mauvais desirs de sa chair, non seulement en formant le dessein d'un adultere, mais en le commettant en effect, sans qu'il s'imagine que le peché regne en luy. Le moindre

remords

remords fuffit pour luy oster cette crainte, & à moins que de se leoir auſſi endurcy que Pharaon, ce qui pourra bien ne luy arriver que dans l'Enfer, il croira toujours qu'il ne commet point de peché regnant, & qui ſoit incompatible avec l'eſtat de la juſtification.

Ce Pere explique encore la même diſtinction de ces quatre eſtats dans ſon Commentaire ſur l'Epître aux Galates. Comme, dit-il, la première ſorte de vie eſt avant la loy, lors que nulle corruption & nulle malice n'eſt encore expreſſement defendue; & que l'on ne reſiſte en aucune ſorte aux paſſions déreglées, parce qu'il n'y a perſonne qui nous en détourne & qui nous en faſſe un crime: Ainſi la ſeconde eſt ſous la loy avant la grace, lors que l'homme ayant reçu la deſenſe de faire le mal, il s'eſſorce de ſ'abſtenir du peché, mais qu'eſtant vaincu il ſ'y laiſſe emporter, ſed vincitur. La troiſième ſorte de vie eſt ſous la grace, quand on ne preſere rien de temporel à la juſtice, ce qui ne ſe peut faire que par la charité ſpirituelle que noſtre Seigneur nous a appriſe par ſon exemple, & qu'il nous donne par ſa grace. Dans cette ſorte de vie, quoiqu'il ſ'élève des deſirs de la chair de ce corps mortel, ils ne ſe rendent point maîtres de l'eſprit en le faiſant conſentir au peché. Ainſi le peché ne regne point en noſtre corps mortel, quoiqu'il ne ſe puiſſe pas faire qu'il n'y demeure tant qu'il eſt mortel. Mais à la fin il ſera éteint tout à fait, &c. Nous devons donc maintenant accomplir ce qui convient au degré où nous ſommes, qui eſt l'eſtat ſous LA GRACE, en faiſant ce que nous voulons ſelon l'eſprit, quoique nous ne puiſſions pas faire abſolument ce que nous voulons au regard de la chair, c'eſt à dire en nous gardant bien d'obeir aux deſirs du peché, & de luy abandonner les membres de noſtre corps pour luy ſervir d'armes d'iniquité, mais ne pouvant pas faire qu'il n'y ait en nous de ces mauvais mouvemens. Et ainſi quoique nous ne ſoyons pas encore dans cette éternelle paix qui ſera entière & parfaite, ſelon l'une & l'autre partie de l'homme, nous ceſſons néanmoins d'eſtre ſous la loy, où l'ame ſe trouve engagée dans la pré-variation, parce que la concupiſſence de la chair l'aſſujettit & l'enraiſne à conſentir au peché (les Calviniſtes peuvent-ils nier que ce ne ſoit là l'eſtat de leur juſte?) & nous ſommes ſous LA GRACE, où il n'y a nulle condamnation pour ceux qui ſont en Jeſus-Chriſt, parce que le chariment n'eſt pas pour ceux qui combattent, mais pour ceux qui ſe laiſſent vaincre: Quia non certantem, ſed victum pœna conſequitur.

392 LIV. V. Suite de l'explication du peché regnant,
 CHAP. VII. La même distinction de ces quatre estats se trouve encore dans la 66. des 83. questions, si ce n'est qu'il les appelle des *actions*, c'est à dire de certaines manieres d'agir. La premiere action, dit-il, est avant la loy; la seconde sous la loy; la troisieme sous la grace; la quatrième dans la paix. L'action avant la loy est quand nous nous abandonnons aux concupiscences de la chair sans sçavoir ce que c'est que le peché. L'action sous la loy, c'est lorsque qu'après avoir reçu la defense de pecher nous ne laissons pas de la faire, par l'habitude que nous y avons, parce que nous n'avons pas encore le secours de la foy. La troisieme action est quand nous avons une foy pleine & entiere en nostre liberateur, & qu'attribuant tout à sa misericorde, & rien à nos merites, nous résistons au plaisir de cette malheureuse habitude qui nous porte au peché, & n'en sommes plus vaincus, mais sans nous pouvoir défaire de ces sollicitations importunes. La quatrième action est lors qu'il n'y a plus rien dans l'homme qui résiste à l'esprit.... ce qui arrivera quand nostre corps mortel sera revestü de l'immortalité.

Il montre en suite que saint Paul a marqué ces quatre estats dans le 5. 6. 7. & 8. chap. de l'Epistre aux Romains. Et il suppose toujours en examinant ces passages qu'on est sous la loy, & non sous la grace, lors que l'on se laisse emporter au peché par ces passions, comme ceux dont saint Paul dit: Lors que nous estions assujettis à la chair, les passions des pechez estant exterieures par la loy, agissoient dans les membres de nostre corps, & leur faisoient produire des fruits pour la mort. Et qu'au contraire on n'est sous la grace, que lors qu'on ne se laisse point aller à commettre le peché, quoy qu'on en sente encore les mouvemens. Quibus tamen, dit ce Pere, *quavis existentibus mens ad illicitum faciendum non consentii, quia jam servit legi Dei, & sub GRATIA constituta est.* Et c'est ce qu'il établit encore en peu de mots dans la recapitulation qu'il fait de ces quatre estats, comme estant une suite manifeste d'un grand nombre de passages de saint Paul qu'il avoit rapportez & expliquiez. Donc, dit-il, dans la premiere action qui est avant la loy, il n'y a point de combat contre les voluptez du siecle. Dans la seconde qui est sous la loy, nous combattons, mais nous sommes vaincus. Dans la troisieme, qui est sous la grace, nous combattons aussi, mais nous demeurons victorieux. Dans la quatrième nous ne combattons point, mais nous jouissons d'une eternelle & parfaite paix. Or quand un juste, selon les Calvinistes, estant tenté de com-

mettre un adultere ou quelque crime, le commet effectivement, quelque repugnance qu'il dise avoir ressentie en le cōmettant, ou après l'avoir commis, tout ce que l'on peut dire de luy, c'est qu'il a combattu, mais on ne peut nier sans extravagance qu'il n'ait esté vaincu. *Pugnavit, sed victus est.* Et par consequent il faut ou renoncer au sens commun, ou renverser toute la doctrine de saint Augustin & de saint Paul, pour oser dire d'un tel homme, qu'on n'a pas droit pour cela de le mettre au rang de ceux qui sont sous la loy, dont le propre est de combattre & d'estre vaincus; *Qui pugnant, sed vincuntur*; mais que tout coupable qu'il est d'adultere ou d'homicide, on le doit mettre au rang de ceux qui sont sous la grace, dont le propre est de combattre & de demeurer victorieux; *Qui pugnant & vincunt.*

On dira peut-estre que ces trois ouvrages ont esté écrits par saint Augustin avant la naissance de l'heresie Pelagienne, & que la necessité de combattre ces heretiques l'ayant obligé d'examiner cette matiere avec plus de soin, il a changé de sentiment, comme il paroist, en ce qu'ayant entendu icy de l'homme sous la loy cette fin du 7. chap. de l'Epistre aux Romains, il l'a entendu de l'homme sous la grace, lors qu'il a écrit contre les Pelagiens.

Nous ferons voir plus bas que la differente maniere dont saint Augustin a expliqué en divers temps la fin de ce 7. chapitre, non seulement n'autorise pas la doctrine des Calvinistes touchant leur juste à qui les plus grands pechez n'ostent point cette qualité, mais même qu'il n'y a rien qui la détruisse plus formellement. Il suffit icy de montrer que sans une extrême ignorance, on ne scauroit entreprendre d'éluder ce que nous venons de rapporter de saint Augustin touchant les quatre estats de l'homme par un pretendu changement d'opinion, puisqu'il enseigne expressement la même chose dans ses Commentaires sur les Pseaumes, & dans le Manuel à Laurent, qu'il a composé sur la fin de sa vie, & dans lequel il paroist qu'il a eu par tout les Pelagiens en vue.

Voicy comme il parle sur le Pseaume 64. *D'abord donc la concupiscence de la chair n'a fait que nous conduire, parce que nous la suivions (c'est l'estat avant la loy.) Après cela elle nous a entraînez lors que nous luy résistions (c'est l'estat sous la loy.) En suite elle ne nous a ny conduits ny entraînez, mais elle nous a livré des*

394 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant,
CHAP. VII. combats continuels. (c'est l'estat sous la grace.) Après le combat
suivra la victoire, c'est à dire l'entiere destruction de la concu-
piscence (c'est l'estat de la paix.)

Et sur le Pseaume 35. en les prenant dans un ordre renversé :
Autre chose est, dit-il, *de ne combattre point, mais d'estre dans une*
parfaite & perpetuelle paix, (c'est le dernier estat.) *Autre chose de*
combattre & de vaincre, (c'est l'estat sous la grace.) *Autre chose de*
combattre & d'estre vaincu, (c'est l'estat sous la loy & sous la
fausse grace des Calvinistes.) Autre chose de ne combattre point,
mais de se laisser mener sans resistance, (c'est l'estat avant loy.)
Mais il faut remarquer qu'en décrivant ce dernier estat par
ces termes : *Aliud nec pugnare, sed trahi*, il prend le mot de *trahi*
pour se laisser mener sans resistance, comme nous l'avons tra-
duit, au lieu que dans le passage precedent du Pseaume 64. il
le prend pour estre entraîné, quoy que l'on resiste : *Remittentes*
trahit nos, en l'opposant à *duxit*, dont il s'estoit servi pour mar-
quer l'estat avant la loy, *sequentes duxi vos*.

On ne trouvera pas sans doute que saint Augustin ait patié
dans ces Commentaires sur les Pseaumes differemment de ce
qu'il avoit fait auparavant, ny qu'il ait cessé d'apprendre à ces
justes reformez qui commettent des crimes, que c'est en vain
qu'ils se flatent de *n'estre pas sous la loy*, mais *sous la grace*,
sous ombre qu'ils en ont du remords, & qu'ils ont combattu
quelque temps leur concupiscence, puis que le combat est une
chose commune à l'estat de la loy & de la grace, & que ce qui
les distingue, c'est qu'en l'un on combat & l'on est vaincu,
comme le juste des Calvinistes, qui nonobstant sa resistance
est emporté dans le péché, & qu'en l'autre on combat, & l'on
demeure victorieux. *Aliud est pugnare & vinci. Aliud pugnare*
& vincere.

Mais le Manuel à Laurent estant certainement un des der-
niers ouvrages de ce Pere, il faudroit avoir perdu le sens, pour
pretendre que sa dispute contre les Pelagiens luy ait fait chan-
ger de sentiment sur ce point. Car voicy comme il parle de ces
quatre estats. *Lors qu'estant encore ensevely dans les tenebres de*
l'ignorance, on vit selon la chair, sans aucune resistance de la raison,
c'est là le premier estat de l'homme. Mais lors que la loy fait con-
noistre le péché, si l'esprit de Dieu n'aide point encore, c'est en vain
que l'on veut vivre selon la loy : on est vaincu par la chair : on pé-
che avec connoissance, & s'assujettissant au péché on s'en rend esclav.

Parce que nous devenons esclaves de celui qui nous a vaincus C'est là le second estat de l'homme. Que si Dieu jette sur l'homme un regard de miséricorde, en luy faisant connoître par la foy, que sans son secours on n'accomplit point ce qu'il commande, & que l'homme en suite commence à estre animé de l'esprit de Dieu, l'ame s'élève au dessus de la chair par un effort que l'amour divin luy fait faire: de sorte que quoy qu'il y ait encore dans l'homme juste quelque chose qui luy résiste, parce qu'il n'est pas entierement guéri de sa foiblesse, il ne laisse pas de vivre par la foy, & de vivre d'une vie de juste, en ce qu'il ne se laisse point aller à ses mauvais desirs, mais s'en rend victorieux par l'amour de la justice. C'est le troisième estat de l'homme qui est rempli de bonne esperance. Que s'il avance dans la vertu par une persévérance sainte, il reste la dernière paix, qui sera accomplie après cette vie dans le repos de l'esprit, & à la fin du monde dans la résurrection de la chair. La première de ces différences est avant la loy, la seconde sous la loy, la troisième sous la grace, & la quatrième dans la paix parfaite & entière.

N'est-ce pas toujours là cette même doctrine que ce grand Saint avoit apprise du grand Apôtre ? N'y voyons-nous pas toujours que ceux là seuls sont sous la grace & non sous la loy, qui sont poussez par l'esprit de Dieu, & que la marque qu'on est poussé par l'esprit de Dieu de la maniere qui est propre aux enfans de la grace, c'est quand les desirs & les mouvemens que l'amour de Dieu forme en nous, sont plus fortes & plus efficaces pour nous faire agir, que ceux que forme la chair ? Quando concupiscitur adversus carnem fortiore robore charitatis. Qu'il faut pour cela, que malgré cette loy des membres qui résiste en nous à la loy de l'esprit, nous demeurions justes, en vivant par la foy, & d'une vie conforme à l'estat de juste: Et quamvis sit adhuc quod homini repugnet ex homine, justus tamen ex fide vivat, justusque vivat. Et qu'enfin on ne vit par la foy & d'une vie de juste, que lors que l'amour de la justice dominant dans le cœur, on ne cede point aux mouvemens dereglez de la concupiscence. In quantum non cedit male concupiscencia vincente dilectione justitia.

Comment donc s'est-il pû trouver des gens assez ennemis de leur salut, pour écouter ceux qui leur sont venu prêcher un autre Evangile : qui leur sont venu annoncer un autre estat de grace, où l'on se flatte de vivre par la foy en se laissant vaincre par la chair. Qui se font figurez, qu'un vain remords

396 LIV. V. *Suite de l'explication du péché regnant*,
 qui n'empêche point le crime, suffit pour nous discerner de
 ceux qui sont *sous la loi*, au lieu que c'est le caractère mê-
 me de ceux qui sont sous la loi, de pecher avec remords,
 avec peine, avec repugnance, d'estre entraînez par la con-
 cupiscence de la chair, quoy qu'ils y résistent, *quos concupis-*
centia renitentes trahit: de combattre & d'estre vaincu; *Pugna-*
re & vinci: de violer la loi lors même que l'on veut vivre se-
 lon la loi; *Qui volens vivere secundum legem vincitur &*
sciens peccat? Et qu'ainsi tout ce qu'ils font par cette excuse
 impie, qu'ils ne consentent pas aux crimes qu'ils commettent effec-
 tivement, mais qu'ils les haïssent, parce qu'ils ne s'y rendent pas
 sans combat, n'a garde de les tirer de l'estat de la loi pour les
 mettre sous la grace, mais les distingue seulement de l'estat
 avant la loi, où l'on suit aveuglement les passions sans au-
 cune résistance, parce qu'on ne les regarde pas comme des
 ennemis qu'on ait à combattre, mais comme des amis qu'on
 ne pense qu'à contenter? Car enfin c'est tout ce qu'ils gagnent
 par là, & pourveu qu'ils ne se trouvent pas dans ce premier
 estat d'une ignorance profonde, ou d'un entier endurcisse-
 ment, ils se tiennent en repos dans le second où on se laisse
 vaincre par le péché après quelque résistance. Ils se confon-
 dent avec le troisième par un aveuglement prodigieux. Ce
 leur est un estat de grace & de liberté, parce qu'ils ne con-
 noissent point la vraye liberté des enfans de Dieu, dont le pre-
 mier & le plus bas degré c'est l'exemption de tous ces pé-
 chez qui tuent l'ame d'un seul coup, comme disent les Peres,
 & dont S. Paul dit, que ceux qui les commettent ne possè-
 deront point le Royaume de Dieu.

CHAPITRE VIII.

*La même doctrine de saint Paul & de saint Augustin touchant
 les quatre estats de l'homme expliquée par ce Pere dans le livre
 de la CONTINENCE d'une manière tres edifiante, & qui
 ruine entièrement le dogme des Calvinistes.*

COMME rien n'est plus capable de détruire le Christia-
 nisme, que de défigurer l'image que saint Paul & saint
 Augustin après luy nous ont donnée d'un vray chrétien, c'est

à dire d'un homme qui n'est plus sous la loy , mais sous la grace , pour nous en donner une fausse idée qui ne convient qu'à celui qui est encore sous la loy , je ne puis m'empêcher d'ajouter ce que ce même Pere marchant toujours sur les pas de l'Apostre , nous en enseigne dans un autre livre , qui est celui de la Continence. On ne sçait pas précisément en quel temps il l'a composé , parce qu'il n'en parle pas dans ses Retractations ; mais le soin qu'il y prend de combattre l'orgueil de ceux , qui attribuent aux forces de leur libre arbitre l'assujettissement des passions , fait assez connoître que ç'a esté depuis la naissance de l'heresie Pelagienne.

Il explique à son ordinaire les trois estats de l'homme pendant cette vie , marquant seulement en un mot le quatrième , qui est celui de la parfaite paix dans le Ciel. Il s'arreste même peu sur les deux premiers estats *avant la loy & sous la loy*. Mais il explique fort au long le troisième qui est l'estat *sous la grace*.

Il décrit le premier en ces termes. *Il y en a qui ne connoissent point la loy de Dieu , ne regardent pas même leurs passions déreglées comme des ennemis qu'ils aient à combattre , mais qui s'y soumettent de telle sorte par un malheureux aveuglement , que bien loin de les dompter , ils mettent leur bonheur à les assouvir.*

Il passe de là au second. *Mais ceux qui connoissent par la loy le déreglement de leurs passions , & qui succombent à leurs attaques , ceux là vivent sous la loy qui commande le bien & ne le fait pas faire ; & ne vivent pas sous la grace , qui fait faire par le S. Esprit ce qui est commandé par la loy.*

Et après avoir expliqué de quelle sorte le peccé s'est accru par la loy , parce que le pecheur en est devenu plus coupable en ajoutant au simple peccé l'infraction de la loy , il montre ensuite , quel est l'estat : *sous la grace* , en supposant toujours comme une vérité constante , qu'il est incompatible avec les pechez que saint Paul appelle les œuvres de la chair , & qu'il dit fermer l'entrée du ciel à ceux qui les commettent.

Si la loy , dit-il , *comme un pedagogue conduit le pecheur à la grace* , en ce qu'estant devenu prevaricateur , l'accroissement de ses blessures luy est une occasion de desirer le medecin : Dieu oppose au plaisir pernicieux qui rendoit la concupiscence victorieuse , le plaisir salutaire qui fait trouver plus d'attrait dans la continence , & qui est à nostre ame comme une douce rosee , qui la rend seconde en bons

Voilà la première & la plus essentielle condition de l'estat sous la grace, de reprimer la concupiscence, en l'empêchant au moins de se répandre en des actions criminelles. Et c'est ce qu'il établit encore plus fortement par les paroles suivantes. *Ce sont, dit-il, ces soldats que la trompette Apostolique anime au combat par ces paroles: Ne souffrez donc point que le péché regne dans vostre corps mortel en luy obéissant pour suivre ses desirs déreglez, & n'abandonnez point au péché les membres de vostre corps pour luy servir d'armes d'iniquité; mais donnez-vous à Dieu comme étant vivans au lieu que vous estiez morts auparavant, & consacrez-luy les membres de vostre corps pour luy servir d'armes de piété & de justice. Car le péché ne vous dominera plus, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grace. Voilà donc ce qui arrive tant que nous vivons sous la grace pendant cette vie mortelle. Nous prenons garde que le péché, c'est à dire la concupiscence du péché, (car c'est ce que l'Apostre appelle en ce lieu là du nom de péché) ne regne en nostre corps mortel. Or c'est une preuve qu'il y regne quand nous luy obéissons pour suivre ses desirs déreglez. La concupiscence du péché est donc en nous: mais nous ne devons pas souffrir qu'elle y regne. Elle y excite de mauvais desirs, mais gardons-nous de les suivre, parce que ce seroit l'y faire regner. Que la concupiscence ne s'empare pas des membres de nostre corps, & que la continence en soit toujours la maîtresse, afin qu'ils servent à Dieu d'armes de justice, au lieu de servir au péché d'armes d'iniquité. C'est par là que le péché ne nous dominera plus, parce que nous ne sommes plus sous la loi, qui commande le bien, mais ne donne pas la force de le faire, mais sous la grace, qui nous fait aimer ce que nous commande la loi, nous rend libres au même temps quelle nous assujettit.*

Il allegue encore pour confirmer la même vérité ce que dit saint Paul au chap. 8. de l'Epistre aux Romains. *Ainsy mes freres, nous ne sommes pas redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Que si vous vivez selon la chair vous mourrez, mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair vous vivrez. Car tous ceux qui sont poussez & conduits par l'esprit de Dieu sont enfans de Dieu. C'est encore, dit saint Augustin, un autre son de la trompette celeste. Il nous montre qu'elle est la guerre que nous avons à soutenir. Il nous anime à bien combattre,*

& à faire mourir nos ennemis de peur qu'ils ne nous ostent la vie. Et il marque aisé que ces ennemis sont les œuvres de la chair dont il fait le dénombrement dans l'Epistre aux Galates. Il est aisé, dit-il, de connoître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, & les autres choses de cette nature, dont je vous declare que ceux qui les font ne seront point heritiers du Royaume de Dieu. Apres quoy opposant contre cette armée de la chair une autre armée spirituelle, Les fruits de l'esprit, dit-il, sont la charité, la joye, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la foy, la douceur, la continence. Et c'est de la continence qu'il a nommée la dernière, qu'on tire le plus grand secours dans cette guerre, parce que c'est elle qui crucifie en quelque sorte les desirs de la chair, au lieu qu'ils font mourir ceux qui n'estant pas retenus par la continence sont emportez par la concupiscence à commettre des actions de cette nature.

Ces dernières paroles sont remarquables. Mortificans vero eos quos ad confessionem perpetranderum salium operum trahit concupiscentia. Car elles nous apprennent que tout consentement à quelque mouvement de la concupiscence ne donne pas la mort à l'ame, mais seulement quand ce sont des choses de la nature de celles dont saint Paul a fait le dénombrement dans l'Epistre au Galates, & à la teste desquelles il a mis la fornication & l'impureté. C'est pourquoy comme d'une part saint Augustin établit fortement par tout, que ceux que la concupiscence entraîne dans ces desordres ne sont point sous la grace, ou cessent d'y estre s'ils y estoient auparavant, il reconnoît de l'autre que pour estre sous l'estat de la grace, on ne laisse pas de consentir à la concupiscence en de moindres choses, ce qui fait les pechez legers & ordinaires des justes. Et c'est ce qu'il explique dans ce même livre de la continence, sous la même comparaison d'un combat, où quoy que l'on terrasse ses ennemis, on ne laisse pas d'en recevoir quelques blessures. Dans ce grand combat, dit-il, auquel l'homme qui vit sous la grace est continuellement occupé, & qui luy cause une joye mêlée de crainte lors qu'il se defend couragement par le secours du Seigneur, les plus habiles guerriers, & les plus invincibles mortificateurs des œuvres de la chair, ne laissent pas de recevoir des blessures, dont ils sont obligez de demander chaque jour la guerison à Dieu, en luy disant sincerement : Remettez nous nos offenses. Et c'est par par cette priere même qu'ils combattent avec plus de vigilance & plus d'ardeur contre les vices &

Ibid. cap. 5.

Ecc

contre le diable qui en est le Prince & le Roy, de peur qu'il ne les porte par ses mortelles suggestions à s'excuser plutôt qu'à s'accuser de leurs pechez : ce qui non seulement empêcheroit la guérison de leurs blessures, mais seroit capable de les rendre mortelles, quoy qu'elles ne le fussent pas d'elles-mêmes.

Voilà quelles sont les blessures que S. Augustin a cru comparables avec l'estat de la grace. Des blessures qui ne sont pas mortelles, & qui ne sont causées que par les pechez que l'oraison dominicale peut effacer. Or il est indubitable que S. Augustin n'entend jamais par là que les pechez veniels. C'est ce qu'il déclare dans le 1. livre au Pape Boniface ch. 14. *Tout ce que produit la concupiscence se ce ne sont point de ces productions qui ne s'appellent pas seulement des pechez mais des crimes, se perissent par ce païs que nous faisons avec Dieu dans la priere de chaque jour. Remettez-nous nos offenses comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés, & par des aumônes faites de bon cœur.*

Et dans le Sermon 19 des paroles de l'Apostre. *La confession, la vie réglée, la vie humble, la priere accompagnée de foy, la contrition de cœur, les larmes non feintes qui partent du fond de l'ame, tout cela nous fait obtenir de Dieu la remission des pechez, sans lesquels nous ne pouvons estre en ce monde. C'est le nom qu'il donne aux pechez veniels, & afin qu'on n'en puisse douter; il ajoute ce que nous avons déjà rapporté. Encore que je dise que nous ne pouvons estre sans peché en ce monde, il ne s'en suit pas pour cela, que nous n'ayons qu'à commettre des homicides, ou des adultères, ou d'autres pechez mortels qui tuent l'ame d'un seul coup. Car un Chrestien qui a une foy & une esperance vraie & sincere n'en commet point de cette sorte, mais de ceux-là seulement qui sont effacés par l'Oraison Dominicale.*

Et dans le 3. Sermon sur le Pseaume 118 il propose cette question : *Qu'est-ce que nous demandons, qui nous fait nommer quand nous disons à Dieu; remettez-nous nos offenses; & il conclut que ce ne sont pas les simples mouvemens de la concupiscence auxquels on ne donne aucun consentement, ny aux pechez qui s'appellent crimes, tels que sont tous les pechez mortels, comme nous venons de voir dans le passage précédent, mais les fautes legeres où l'on tombe faute de le bien observer : Quando adversus majora vigilantibus quedam incutis minuta subreperunt.*

On peut voir encore
Encher. cap. 71. & d'
sile & opt. 1. 20.

Quelquid parit nunc
ritu concupiscens si
non sine illi parit
qui non solum pec-
cata, sed etiam cri-
mina concupiscunt
pacto illo, quidam-
que orationis vi di-
cimus, Dimitti no-
bis debita nostra, si-
cut & non dimitti-
mus, & delemus
norum sinceritate
mundantur.
Confessio nos limat,
& vita casta, vita
humilis, oratio eam
fide, contritio cor-
dis, lacrymæ non
fide de venientibus
proficiunt, vi di-
mittant nobis pec-
cata sine quibus esse
non possumus...
Non autem quia di-
co quod non possi-
mus hic esse sine pec-
cato homicidia facere
debemus, aut
adulteria vel cetera
mortalia peccata,
quæ uno scitu per-
munt. Talia non fa-
ciunt bonæ fidei, &
bonæ spei Christi-
ani, sed illa sola quæ
quotidiano oratione
periculo reguntur.

aux pechez mortels, comme l'impureté, les autres blessures, que reçoivent, selon Saint Augustin, ceux qui combattent leur concupiscence avec le plus d'ardeur, puisqu'il croit qu'il faut estre insensé pour avoir cette pensée. Car après avoir parlé de celuy qui peut dire: *Je vis, ou plustost ce n'est plus moy qui vis, mais Jesus-Christ qui vit en moy*, il remarque que c'est de ceux-là qu'il est dit: *Vous estes morts & vostre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ*. Et que néanmoins l'Apostre les avertit de mortifier les membres de l'homme terrestre qui est en eux. Et quels sont ces membres, adjoute-il, que S. Paul veut que l'on mortifie? la fornication, l'impureté, les dissolutions, les mauvais desirs, & l'avarice qui est une idolatrie. Quoy donc? Est-il croyable que ceux qui estoient morts, & dont la vie estoit cachée en Dieu avec Jesus-Christ commissent de ces pechez, menassent une vie impure, & fussent encore sujets à la passion de l'avarice. Qui seroit assez son pour croire rien de semblable? Quis demens ista de talibus sentieret? Que veut-il donc qu'ils mortifient par la continence, sinon les mouvemens de ces pechez qui vivent encore en quelque sorte par leur suggestion importune, quoy que sans le consentement de nostre volonté, & sans nous porter à aucune action extérieure. A quoy S. Paul ajoute, que ce sont ces pechez qu'il venoit de nommer qui attirent la colere de Dieu sur les infidelles. (Propter quæ venit ira Dei in filios infidelitatis,) afin de leur donner une frayeur salutaire, & les empêcher de croire que leur foy les pût sauver en vivant dans ces desordres. Et ce qu'il dit ensuite: *Que ceux à qui il parle avoient commis entrefois ces mesmes actions, marque assez qu'ils ne les commettoient plus*.

Enfin S. Augustin finit ce livre par un discours où il d'ruit tous les pernicleux fondemens de la morale Calvinienne, en y établissant en termes exprés, que les vrais Fidelles ne sçavoient estre à couvert de la colere de Dieu en commettant ces crimes; qu'ils se trompent miserablement s'ils croient que leur foy empêchera qu'ils ne leur soient impurez: & qu'ils doivent au contraire se persuader, que s'ils se laissent vaincre par la tentation, non seulement ils perdront la qualité d'enfans de Dieu, mais qu'ils tomberont mesme dans un estat pire que celuy où ils estoient avant que d'avoir esté appelez à JESUS-CHRIST. Car on ne peut douter qu'il ne parle des vrais Fidelles en parlant de ceux dont S. Paul dit dans l'Epistre aux Collossiens chap. 3. *Qu'ils sont morts & que leur vie est cachée en Dieu avec Jesus-*

Christ, & que quand Iesus-Christ, qui est leur vie, viendra à paroître, ils paroîtront aussi avec luy dans la gloire. Or voycy ce qu'il en dit en continuant de faire des observations tres-édifiantes sur cet endroit de saint Paul. Il remarque donc que l'Apostre ne dit pas seulement, Quittez tous ces pechez; mais quittez aussi vous-mêmes tous ces pechez. Nunc autem deponite & vos universa. Et pourquoy, dit ce Pere, ajoute-t-il, & vos; sinon pour les empêcher de croire qu'ils pouvoient commettre ces pechez & vivre impunément dans ces desordres, parce que leur foy les delivreroit de la colere de Dieu, que les infidelles s'estoient attirée en les commettant? Quittez donc aussi vous-mêmes ces pechez qui attirent la colere de Dieu sur les infidelles, & ne vous en promettez pas l'impunité à cause du mérite de vostre foy. Or il n'auroit pas dit de quitter ces pechez à ceux qui les avoient déjà quittés en ce qu'ils s'emploioient de consentir à ces passions vicieuses, & n'abandonnoient point les membres de leurs corps pour servir d'armes au peché, s'il n'estoit vray que tant que les Saints sont en ce monde, ils ont toujours à combattre ces mouvemens. Car comme l'esprit a des desirs contraires à ceux de la chair dans les véritables chrestiens, ils travaillent sans cesse & de toute leur force à résister aux plaisirs illicites, aux attraits de l'impureté, & aux mouvemens charnels & honteux, par les celestes delices d'une vie sainte, par l'amour de la chasteté, par la vigueur d'une fermeté spirituelle, & par la divine beauté de la continence. C'est ainsi que quittent ces pechez ceux qui y sont déjà morts, & qui n'y vivent plus, parce qu'ils n'y consentent point. C'est ainsi, dis-je, qu'ils les quittent en les repriment par une mortification spirituelle pour empêcher qu'ils ne se relevent, & ne reprennent une nouvelle vie. Mais quiconque s'imaginant n'avoir plus rien à craindre, cessera de combattre ces passions, il les verra bien tost s'emparer de la partie supérieure de son ame, & l'entraîner sous une honteuse servitude. Ce sera alors que le peché regnera dans le corps mortel de cet homme, parce qu'il obeira à ses desirs déreglez. Ce sera alors qu'il abandonnera au peché les membres de son corps pour luy servir d'armes d'iniquité, & qu'ainsi son dernier estat sera beaucoup pire que le premier. Car il est beaucoup plus supportable de ne point entrer dans ce combat, que de s'en retirer, & de se trouver enfin captif après avoir bien combattu & s'être vu même victorieux. Aussi n'est-ce pas de celui qui commencera, mais de celui qui persévérera jusques à la fin, que nostre Seigneur dit, qu'il sera sauvé.

Quand saint Augustin parloit de la sorte, auroit-il cru qu'il dult un jour veuït des gens qui prendroient pour les fondemens de la reformation de l'Eglise ces estranges paradoxes: Que le même crime commis par un fidelle & un infidelle, attire la colere de Dieu sur l'infidelle, & n'empesche point que le fidelle ne conserve toujours la qualité d'enfant de Dieu: Que ce fidelle Calviniste peut obeir aux desirs du péché en le consommant de volonte & d'effet, sans qu'on puisse dire pour cela, que le péché tegne en luy: Qu'il est assuré que quand il cesseroit de combattre sa concupiscence, il n'y auroit rien à craindre pour luy, parce qu'il se peut bien faire qu'il retombe dans le péché, mais non pas que le péché, quelque grand qu'il soit, le fasse décheoir de la grace d'adoption, & le prive du droit qu'il a à l'heritage du Ciel: Que c'est une terreur panique d'apprehender qu'on ne redeviennne captif du péché après en avoir esté vainqueur, puisqu'on ne le peut vaincre que par la vraye foy, & que la vraye foy ne se perd jamais: Qu'on a tort de dire que celuy qui bannit par ses crimes le saint Esprit de son ame, est en pire estat que s'il n'en l'avoit jamais reçu, & qu'il ne suffit pas de commencer pour estre sauvé, mais qu'il faut perséverer, puis que selon cette nouvelle Theologie, nul ne commence veritablement qui ne persevere tres-certainement, & que celuy qui a esté une fois le temple du saint Esprit, ne peut plus cesser de l'estre, quelques crimes qu'il commette: Voila certes ce que ny saint Augustin ny aucun de tous les Peres n'ont jamais prevu qu'on enseigneroit aux Chrestiens, mais ce qu'ils ont tous regardé comme de grandes impietez tout à fait indignes du Christianisme, & qu'ils n'auroient jamais pense devoir un jour estre enseignées par de pretendus Reformateurs de l'Eglise.



CHAPITRE IX.

De l'abus que font les Calvinistes de la fin du VII. Chapitre de l'Épître aux Romains. Qu'aucun Pere ne l'a entendue comme eux, & qu'ils imposent horriblement à saint Augustin, & aux autres Auteurs qu'ils alleguent en leur faveur.

MAIS il me semble que je les entends qu'ils s'élèvent contre ces veritez saintes, en nous opposant le même Apôtre, par lequel nous les avons établies, & nous soutenant qu'ils ne disent rien du juste, que saint Paul n'ait dit avant eux dans la fin du 7. chapitre de l'Épître aux Romains. Que c'est de luy qu'ils ont appris à ne point flatter le juste d'une perfection imaginaire qu'il n'a point pendant cette vie, mais à le tenir dans le rang où le reduit la condition de pecheur, & dont la grace ne le delivre que fort imparfaitement, & à reconnoistre qu'il est encore charnel, & vendu sous le péché, qu'il ne fait pas le bien qu'il veut, mais le mal qu'il ne veut pas, & qu'ainsi ce n'est pas luy qui le fait, mais le péché qui est en luy. Qu'il ne s'agit que de sçavoir, si c'est du juste dont saint Paul parle, & qu'ils le peuvent bien croire, sans qu'on ait rien sur cela à leur reprocher, puisque c'est enfin à quoy saint Augustin s'est déterminé, après avoir considéré ce lieu avec plus d'attention; que plusieurs des anciens Peres ont esté dans le même sentiment, & qu'il a esté aussi embrasé par les plus habiles Docteurs Catholiques.

Voilà ce qu'ils peuvent dire de plus plausible, & par où il semble d'abord qu'ils satisfont pleinement aux reproches que l'on leur fait. Car on ne peut nier que saint Augustin, d'autres Peres, & ces Theologiens qu'ils alleguent, n'ayent en effect expliqué cet endroit de saint Paul, du juste & du vray fidelle. Pourquoy donc blâmer en eux ce qui leur est commun avec tant d'autres Auteurs que l'Eglise estime & revere?

Cependant je ne crains point d'assurer que tout cela n'est qu'une pure illusion: qu'ils imposent à tous les Auteurs qu'ils alleguent sur ce sujet, comme leur estant favorable; Que jamais personne depuis l'établissement de l'Eglise n'a donné aux paroles de saint Paul le sens qu'ils y donnent: & qu'ainsi

leur dogme est aussi destitué de toutes sortes de preuves, qu'il est visiblement pernicieux & indigne de la sainteté du Christianisme.

Pour bien comprendre cecy, il faut rapporter premierement le passage de saint Paul, & puis montrer de quelle sorte il a été différemment entendu.

Nous sçavons, dit l'Apolltre, que la loy est spirituelle: mais pour moy je suis charnel, & comme vendu pour estre assujetti au peché. Je ne sçay ce que je fais, parce que je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je condamne. Que si je fais ce que je ne veux pas faire, je consens par là à la loy, & je reconnois qu'elle est bonne. Maintenant donc ce n'est plus moy qui fais ces choses, mais c'est le peché qui habite en moy. Car je sçay qu'il n'y a rien de bon en moy, c'est à dire dans ma chair; parce qu'encore que je trouve en moy la volonté de faire le bien, j'en n'y trouve point le moyen de l'accomplir. Car je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Que si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moy qui le fais, mais c'est le peché qui habite en moy. Lors donc que je veux faire le bien, je trouve en moy une loy qui s'y oppose, parce que le mal reside en moy. Car la loy de Dieu me plaist à la verité, selon l'homme interieur. Mais je sens dans mes membres de mon corps une autre loy qui combat contre la loy de mon esprit, & qui me rend captif sous la loy du peché qui est dans les membres de mon corps. Malheur à eux que je suis: qui me delivrera de ce corps de mort. Ce sera la grace de Jesus. CHRIST nostre Seigneur. Et ainsi je suis moy-même soumis tout ensemble & à la loy de Dieu selon l'esprit, & à la loy du peché selon la chair.

Il est certain que les Peres & les Theologiens catholiques ont partagez sur l'intelligence de cet endroit de S. Paul, les uns l'ayant expliqué de l'homme sous la loy & les autres de l'homme sous la grace. Mais ce n'est rien faire que d'en demeurer là, comme font les Calvinistes pour tromper le monde. Car cela se peut prendre en deux manieres, l'une fausse & l'autre veritable.

La fausse seroit de s'imaginer que tous ces Peres & tous ces Theologiens eussent entendu de la même sorte toutes les paroles qui sont la difficulté de ce passage: qu'ils eussent pris dans le même sens ce que dit saint Paul, *qu'il est vendu sous la*

LIV. V. Suite de l'explication du peché régnant, *peché, VENUNDATUS sub peccato*, ce qu'il dit encore, *Qu'il n'approuve pas ce qu'il fait, parce qu'il ne fait pas ce qu'il veut, mais ce qu'il condamne*, &c le reste. Et que néanmoins convenant dans l'interprétation de ces clauses particulières, les uns ayent expliqué le passage entier de l'homme sous la loy, & les autres de l'homme sous la grace: C'est ce que je soutiens estre faux.

Mais l'autre manière qui est la seule véritable, est qu'il n'ont entendu le passage entier, les uns du Juif, & les autres du vray fidelle, que parce qu'ils ont donné des sens tous differens à toutes ces clauses particulières.

Or de là ils'ensuit que ny l'une ny l'autre de ces deux interpretations ne peut servir à autoriser l'abominable hypothese des Calvinistes, d'un homme sous la grace qui commet des crimes & des infamies sans cesser pour cela d'estre le temple du saint Esprit. Car s'il y a des Peres, comme plusieurs d'entre les Grecs, & des Theologiens catholiques, comme le Cardinal Tolet, qui a étendu les clauses particulières d'estre *vendu sous le peché, de faire le mal qu'on ne veut pas*, &c le reste, à ces sortes de pechez, ce n'est qu'en soutenant que comme cela ne convient point à un homme sous la grace, il faut que saint Paul y ait parlé, non en sa propre personne, ou en celle des justes, mais en la personne de ceux qui sont encore sous la loy, de sorte que cette interpretation ruine absolument le dogme des Calvinistes.

Et s'il y a d'autres saints & d'autres docteurs, comme il y en a de tres-considerables en lumiere & en pieté, qui ont cru que saint Paul y parloit en sa propre personne & en celle des regeneratez, ce n'est qu'en interpretant les clauses particulières, non des pechez semblables à ceux dont saint Paul fait le denombrement en divers endroits de ses Epistres, mais des mouvemens de la concupiscence, dont les justes ne sont jamais absolument delivrez en ce monde, & qu'ils repriment par la grace, ne se laissant point aller aux pechez auxquels elle les sollicite. Et ainsi cette dernière interpretation ne ruine pas moins l'heresie des Calvinistes que la première, & c'est une supercherie indigne, que d'alleguer comme ils font ces derniers Auteurs pour autoriser leur sentiment.

Comme saint Augustin a esté en divers temps de ces deux différentes opinions, c'est par luy qu'on peut mieux voir la verité de ce que je viens de dire, qu'elles ruinent toutes deux

cette

cette damnable supposition, que l'on puisse commettre de ces actions criminelles, dont saint Jean dit, *Qui facit peccatum ex diabolo est*; & conserver en même temps la qualité d'enfant de Dieu, dont saint Jean marque assez l'incompatibilité avec ces sortes de pechez, lors qu'il dit au même lieu, *Qui natus est ex Deo non peccat*. Car on verra que si ce Pere a varié touchant l'explication generale de cet endroit de l'Apôtre, c'a toujours esté en regardant l'estat des Chrestiens sous la grace, & le consentement aux pechez de la chair, comme deux choses entièrement inalliables.

C'est ce qui paroist par ce qu'il dit dans le liv. 1. de ses Retractions, ch. 24. en examinant en un endroit de son Comm. sur l'Ep. aux Galates, où suivant la premiere opinion il avoit dit: *[C'est avec grâdérason que S. Paul ajoute; Quod si spiritu ducimini non adhuc estis sub lege: Pour nous faire entendre que ceux-là sont sous la loy, dont l'esprit a tellement des desirs contraires à ceux de la chair, qu'ils ne sont pas ce qu'ils veulent, en ce qu'au lieu de demeurer fermes dans l'amour de la justice, ils se laissent vaincre par la chair qui se revolte contre-eux.]* L'ay parlé de la sorte, dit-il dans ses Retractions, selon les sentimens où j'estois alors, que ces paroles de saint Paul, la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit, & l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, de sorte que nous ne fûtes pas ce que vous voudriez, ne convenoit qu'à ceux qui sont encore sous la loy. Car je n'avois pas encore compris alors qu'elles conviennent aussi à ceux qui sont sous la grace, & non sous la loy, parce qu'en effet, quoiqu'ils ne consentent pas aux mouvemens de la chair qu'ils combattent sans cesse par l'esprit, ils voudroient même, s'il se pouvoit, ne les point ressentir.

Ainsi nous voyons que saint Augustin ne met nullement en doute, que ceux qui ne se tenant pas fermes dans l'amour de la justice, se laissent vaincre par la chair qui se revolte contre eux; ne soient ceux qui sont encore sous la loy & non sous la grace: Mais qu'il pretend seulement que cette verité n'empesche pas que ces paroles de saint Paul: *[Caro concupiscit adversus spiritum, &c.]* qui sont tout à fait semblables à ce qu'il dit dans le 7. chap. de l'Epître aux Romains ne se puissent entendre de ceux qui sont sous la grace, parce qu'il n'est pas nécessaire de les entendre de ceux qui se laissent vaincre par ces mouvemens dereglez: *Qui a concupiscite adversus se carne vincuntur*, ce qui ne conviendroit qu'à ceux qui sont sous la loy: mais

408 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant,
qu'on les peut aussi entendre de ceux qui ressentent seule-
ment ces mouvemens de la concupiscence sans y consentir,
ce qui convient aux justes tant qu'ils sont en cette vie; *Quia*
& ipsi concupiscentias carnis contra quas spiritu concupiscunt, quam-
vis eis non consentiant, nolant habere si possent.

Il enseigne la même chose dans le livre 6. contre Julien, ch.
23. où il rend raison de son changement, touchant l'explication
de cet endroit de saint Paul.

Je ne suis, dit-il, *ny le seul ny le premier, qui ait entendu cet*
endroit de saint Paul, qui renverse vostre heresie, comme on le doit
entendre dans la verité. Au contraire, je ne l'entendois pas bien
may-même autrefois. . . . Car je ne pouvois m'imaginer que l'A-
postre qui estoit sans doute spirituel, eust pu dire de luy-même, qu'il
estoit charnel: Ego autem carnalis sum, & qu'il eust une loy de pé-
ché dans ses membres qui le tint comme captif. Je pensois que cela
ne se pouvoit dire que de ceux que la concupiscence tient tellement
assujettis, qu'ils font tout ce qu'elle veut, ce qu'on ne s'enroit croi-
re de ce grand Apostre sans extravagance, vu même qu'il y a une
multitude innombrable de Saints qui combattent tellement contre la
concupiscence de la chair, qu'ils n'accomplissent point les mouve-
mens qu'elle excite en eux. Mais depuis je me suis rendu au juge-
ment des plus habiles & des plus intelligens, ou plutôt à la verité
même, qui m'a fait voir dans ces paroles de saint Paul, le gemit-
tement des Saints qui combattent contre les desirs de la chair. &
qui estant spirituels par l'esprit, sont encore avec raison appellez
charnels, à cause du corps corruptible qui appesantit l'ame, au lieu
que selon le corps même ils seront un jour spirituels. . . . Et c'est à
cause de cette partie d'eux-mêmes, qui ne cesse d'exister en eux
DE MAUVAIS DESIRS, AUSQUELS POURTANT ILS NE CONSENTENT
POINT, qu'on les regarde comme estant encore captifs sous la loy
du péché.

Il montre au même endroit que ces paroles: *Nunc autem*
jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum, se do-
vent plutôt entendre de saint Paul dans l'estat de la grace, que
lors qu'il estoit encore sous la loy, non par cette horrible ma-
gination des Calvinistes, qu'il n'y a point de crime qu'un hom-
me sous la grace ne puisse commettre, pourvu que ce soit
avec remords, comme si cela suffisoit pour s'en décharger, &
le rejeter sur le péché qui habite en luy: mais par une raison
toutte contraire, qui est que ces paroles ne conviennent pro-

prement qu'à ceux qui ressentent de mauvais desirs sans y CHAP. IX.

consentir, & sans se porter à commettre le péché. *Iam enim, dit-il, motus desideriorum malorum non ipse operabatur, quibus non consentiebat ad perpetranda peccata.*

Et c'est ce qu'il enseigne encore plus fortement contre les mêmes Pelagiens dans le premier des quatre livres au Pape Boniface, chap. 10. où après avoir montré que saint Paul a pu dire de luy-même, *qu'il estoit charnel*, parce que son corps n'estoit pas encore spirituel, & qu'il estoit *vendu sous le péché*, ou à cause que son corps n'estoit pas encore racheté de la corruption, ou parce qu'il y avoit esté asservi par le péché du premier homme, il en conclut : *Qu'il n'y a point d'inconvenient à croire qu'il ait parlé en sa propre personne, quoiqu'il y ait aussi compris tous ceux qui se combattent & qu'ils vainquent les passions de la chair par un plaisir spirituel. Mais peut-estre, ajoute-t-il, que nous craindrons ce qui suit : Je n'approuve point ce que je fais, parce que je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je condamne : & que nous n'oserons l'attribuer à l'Apôtre, de peur de donner occasion de former de luy ce soupçon injurieux à sa sainteté, qu'il consentoit à la concupiscence de sa chair pour faire de mauvaises actions.* Et la réponse qu'il se fait à luy-même, c'est que ces paroles de saint Paul peuvent convenir au juste, parce qu'elles ne marquent pas un consentement à la concupiscence de la chair pour faire de mauvaises actions, comme le voudroient les Calvinistes, mais seulement le sentiment du mauvais desir auquel on ne consent point. Ce qu'il prouve par ce qui suit dans S. Paul. *Si autem quod nolo hoc facio, consentio legi quoniam bona est*, par où il montre qu'il consent plutôt à la loy qu'à la concupiscence, & qu'ainsi le mot de faire & d'agir, ne marque en ce lieu là que le mouvement de la concupiscence, & non pas la volonté d'y consentir & d'accomplir ce qu'elle inspire. *Facere ergo se dicit & operari, non affectu consentiendi & implendi, sed ipso motu concupiscendi.* A quoy l'Apôtre ajoute : *Maintenant donc ce n'est plus moy qui fais ces choses, mais c'est le péché qui habite en moy. Que veut dire, MAINTENANT DONC, sinon, Maintenant que je suis sous la grace qui affranchissant la volonté par un plaisir celeste, l'empêche de consentir à la cupidité? Et en effet quelle meilleure raison peut-on apporter pour dire que ce n'est pas luy qui agit, sinon qu'il ne consent pas d'abandonner au péché les membres de son corps pour luy*

410 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant,
 CHAP. IX. servir d'armes d'iniquité. Car si un homme joint ensemble ces trois choses, le mouvement de la concupiscence, le consentement de la volonté, & l'action même; comment pourroit-on dire raisonnablement, que ce n'est pas luy qui agit, QUAND IL NE LE FEROIT QU'AVEC REPUGNANCE ET AVEC REGRET, ET QU'IL GEMIROIT AMÈREMENT EN SE LAISSANT VAINCRE A LA TENTATION?

C'est le chap. 9 de ce livre ou on a prouvé que c'est aussi qu'ils entendent ces paroles de S. Paul.

Que pourroit-on desirer de plus exprès pour confondre les Calvinistes, qui osent dire, que saint Augustin a expliqué comme eux le passage de saint Paul ? Il faudroit pour cela qu'il les eût favorisez dans l'horrible abus qu'ils en font, en l'expliquant d'un pretendu juste qui commet ces pechez grossiers, & qui s'imagine que pourvu qu'il en sente quelque remords, il peut dire comme saint Paul : *Je ne fais pas le bien que je veux; mais je fais le mal que je ne veux pas, & ainsi ce n'est pas moy qui le fais, mais le péché qui habite en moy.* Or c'est ce que saint Augustin est si éloigné de croire, qu'il prend un principe tout opposé pour expliquer cet endroit de l'Apostre de ceux qui sont sous la grace, qui est, que celui qui commet de ces sortes de pechez, ne scauroit dire raisonnablement, quelque remords qu'il en ait, que ce n'est pas luy qui fait le mal, mais le péché qui est en luy. *Nam si concupiscit, & consentit, & agit, quando non ipse illud operatur, etiam si se operari doceat, & vinci graviter ingemiscat.*

C'est ce qu'il établit encore avec plus d'étendue dans le premier livre du mariage & de la concupiscence, chap. 28. Et quand il auroit eu les Calvinistes à combattre, il n'auroit pu rien dire de plus précis. Celui-là, dit-il, se trompe fort qui consentant à la concupiscence de sa chair, & se résolvant de faire le mal qu'elle le sollicite de commettre, croit encore pouvoir dire : *Non ego operor illud, ce n'est pas moy qui le fais, sous prétexte qu'il se condamne de ce qu'il y consent.* Car c'est luy-même qui fait l'un & l'autre. C'est luy-même qui se condamne, parce qu'il se fait bien qu'il fait mal, & c'est luy-même qui le fait, parce qu'il se résout de le faire. Que s'il passe plus avant, & qu'il fût encore ce que l'Ecriture défend aux Chrétiens, quand elle les avertit de ne pas abandonner au péché les membres de leurs corps pour en faire des armes d'iniquité: de sorte qu'il accomplisse même au dehors, ce qu'il a dedans de son cœur, il auroit résolu de faire & qu'il ne laisse pas de dire : *Ce n'est pas moy qui le fais, mais le péché qui habite en moy, sous ombre qu'il se déplaist à luy même, & quant il forme ce mauvais desir, & quand il l'exécute, il faut qu'il soit*

dans un aveuglement prodigieux qui l'empêche de se reconnoître luy-même, puis qu'il croit encore que ce n'est pas luy, lorsque c'est luy tout entier, & selon la volonté qui refuse le mal, & selon le corps qui l'exécute.

On ne peut rien dire de plus précis contre les folles imaginations de ces faux Justes, que S. Augustin semble avoir preveuës, & je ne scaurois m'empêcher de le luy faire dire en sa propre langue. *Multum fallitur homo qui consensiens concupiscentia carnis suæ, & quod illa desiderat decernens facere & statuens, putat sibi adhuc esse dicendum, Non ego operor illud, etiam si oderit quia consentit. Simul enim est utrumque, & ipse odit, quia malum esse novit, & ipse facit, quia facere statuit. Iam vero si & illud addidit quod Scriptura prohibet dicens: NEQUE EXHIBUERITIS MEMBRA VESTRA ARMA INIQUITATIS PECCATO, ut quod facere statuit, in corde, etiam corpore compleat, & ideo dicat, Non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum, quia cum id decernit & facit displicet sibi, tantum errat, ut nec se ipsum agnoscat, quando cum ex toto ipse sit, & corde statuente & corpore implente, adhuc se ipsum esse non putat.*

Peut-on marquer plus fortement ces remords, ces peines, ces repugnances que l'on ressent en faisant le mal, par où les Calvinistes prétendent estre à couvert de la damnation, quelque peché qu'ils commettent, & avoir droit de dire, que ce n'est pas eux qui le font, mais le peché qui habite en eux? Ce Peccate suppose que celui dont il parle a de la haine pour le mal auquel il consent. *Etiam si oderit quia consentit.* Qu'il se dépitât à luy-mesme en s'y laissant aller: *Quia cum id decernit, & facit, displicet sibi.* Et cependant il assure, que c'est une erreur grossière, *mulum fallitur*, que de s'imaginer là dessus, comme font les Calvinistes, qu'en commettant des crimes avec cette disposition d'esprit, on est au mesme estat que ces Justes dont S. Paul parle, & que l'on peut dire comme eux; *Cen'est pas moy qui fais le mal, mais le peché qui habite en moy.*

C'est donc une étrange imposture, d'attribuer à S. Augustin la manière tout à fait impie dont ils expliquent cet endroit de S. Paul, en voulant faire passer pour un vray Chrestien, qui est tout ensemble & spirituel & charnel, celui qui s'abandonnant aux passions de sa chair, ne doit estre regardé que comme étant tout charnel, selon ce que dit encore le mesme Peccate dans le 5. Sermon sur les paroles de l'Apostre: *Considérez, & ce qui est dit de l'homme sous la grace. Qu'il est soumis à la*

loy de Dieu selon l'esprit, & en cela il est spirituel: & a la loy du péché selon la chair, & en cela il est charnel. Il est donc tout ensemble spirituel & charnel. Il l'est certes, & cela est ainsi tant qu'il vit en ce monde. Ne vous étonnez pas de cela, & ne pensez pas à pouvoir prendre pour vous, qui que vous soyez, qui cede & consentez aux desirs de la chair; soit qu'en les approuvant vous ne pensiez qu'à les satisfaire, soit que les condamnant vous ne laissiez pas d'y consentir & d'aller où ils vous entraînent, & de faire le mal qu'ils vous inspirent. Vous n'êtes pas en l'état que décrit S. Paul: Vous êtes tout charnel. Je vous le dis encore une fois, qui que vous soyez, vous êtes tout charnel. TU QUISQUIS TALIS ES, TOTUS CARNALIS ES.

Et dans le mesme Sermon examinant à fond, si S. Paul parle en sa propre personne dans la fin du 7. chap. de l'Épître aux Romains, il suppose comme une chose indubitable, qu'on ne sçauroit dire, qu'il y ait voulu parler de luy ou des regeneratez, qu'en expliquant ces paroles: *Je ne fais pas ce que je veux*, non des crimes que l'on commet, quoy qu'avec remords, mais des mouvemens de la concupiscence auxquels on ne consent point. Si c'est, dit-il, l'Apostre qui parle, comment l'entendrons nous, mes Freres? Est-ce que l'Apostre ne vouloit pas commettre des adulteres, & qu'il en commettoit, & qu'il estoit avare en effet, quoy qu'il voulust ne le pas estre? Qui oseroit prononcer un tel blasphème & avoir une si méchante opinion de l'Apostre? C'est donc peut-être de quelqu'autre qu'il parle. Que si c'est de quelqu'un de nous, examinons-le & ne nous mettons point en colere, mais corrigeons nous. Que si c'est de luy-même qu'il a parlé (car cela peut estre) gardons nous bien d'entendre ce qu'il dit: *je ne fais pas le bien que je veux*, mais le mal que je hay, comme s'il avoit voulu estre chaste, & néanmoins, il eust esté adultere, ou qu'il eust voulu estre doux & misericordieux, & qu'il eust esté cruel, ou qu'il eust voulu estre pieux, & qu'il eust esté impie. Nous ne le prenons pas ainsi, ce n'est pas ainsi que nous entendons ces paroles, *JE NE FAIS PAS LE BIEN QUE JE VEUX*, MAIS LE MAL QUE JE HAY, mais nous croyons que ce veut dire seulement, *Je ne veux point avoir de mouvemens de concupiscence* & j'en ay. *Volo non concupiscere, & concupisco*. Et il met ensuite en suite, qu'afin que cela conviennt à l'Apostre, il lui fait qu'il ait eu encore la concupiscence de la chair, qu'il eust voulu ne point avoir; mais dont il ne se pouvoit empêcher de ressentir les sollicitations, quoy qu'il n'y consentit point, *QUI*

Enfin Dieu a permis, que Saint Augustin n'a pas seulement ruine la doctrine des Calvinistes par des principes tous contraires, mais encore qu'il ait fait sentir combien elle estoit pernicieuse, & prejudiciable aux bonnes mœurs, ce que j'ay principalement entrepris de faire voir. Car il a esté si frappé de la consequence horrible qu'on pouvoit tirer de ce passage, en l'interpretant, comme ils font, d'un homme sous la grace qui faisant de grands pechez se persuade qu'il peut dire comme S. Paul, *Qu'il ne fait pas le bien qu'il veut, mais le mal qu'il ne veut pas*, que cet endroit de l'Apostre ayant esté leu dans l'Eglise, il se crut obligé de prevenir son peuple contre cette dangereuse explication, qui leur auroit fait trouver le poison dans le pain salutaire de la parole de Dieu.

C'est ce qu'il fait dans le Sermon 45. de tempore, qui est certainement de luy. *Toutes les fois*, dit-il, *que l'on lit ces divines paroles de l'Epistre de S. Paul que vous venez d'ouïr, il me semble que l'on doit craindre, qu'estant mal entendues, elles ne soient une occasion de cheute à ceux qui cherchent à se flatter dans leurs desordres. Car les hommes ont naturellement une telle pente au péché, qu'ils ont de la peine à se retenir. Lors donc qu'ils entendent dire à l'Apostre. Je n'ai pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas, ils se laissent aller à leurs passions, & sur ce qu'ils en ont quelques remords, ils se croient semblables à l'Apostre. & prennent pour eux ce qu'il dit: Je n'ai pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je hay. Cependant cet endroit de S. Paul se lit quelquefois dans l'Eglise: & c'est ce qui nous oblige à vous l'expliquer, de peur que faute de l'entendre qu'il n'un de vous ne change en poison une nourriture salutaire.*

Or l'anecdote qu'il apporte à ce poison, est d'appliquer ces paroles de l'Apostre à celui qui voudroit ne point ressentir de mauvais mouvemens de concupiscences, & qui en cela ne fait pas ce qu'il veut. Car, dit-il, *seroit-on s'imaginer que la concupiscence entraîne l'Apostre en de mauvaises actions? A Dieu ne plaise. Que de telles pensées n'entrent point dans vostre esprit. Il combattoit, mais il n'estoit pas vaincu.*

Nous devons donc regarder comme des empoisonneurs hérétiques, & des corrupteurs de la parole de Dieu tous ceux qui nous font venus dire dans ces derniers temps, que les impu-

414 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant, retez & les meurtres ne sont point incompatibles avec l'estat d'un homme juste, & d'un enfant de Dieu : Que ces sortes de pechez ne l'en font point décheoir ; qu'il ne cesse point pour cela d'avoir en luy le S. Esprit ; & que c'en est une marque de ce qu'il a de la peine & du remords en les commettant, *quia non delectatur peccato quod perpetrat*, comme dit Chamier ; que cela luy doit suffire pour s'assurer qu'il est toujours juste, parce qu'il peut dire avec S. Paul : *Qu'il ne fais pas le bien qu'il veut, mais le mal qu'il ne veut pas.*

CHAPITRE X.

Refutation des suites & des artifices dont se sert André Rivet, pour confondre l'interprétation que donne S. Augustin à la fin du 7. Chap. de l'Épître aux Romains, avec celle des Calvinistes.

Rien ne fait mieux voir combien l'interprétation que les Calvinistes donnent à cet endroit de S. Paul est permicieuse & abominable, que la honte qu'ils en ont eux-mêmes, & les artifices dont ils se servent pour déguiser leurs sentimens, quand on les presse sur ce sujet. Ils jouënt toutes sortes de personnalités pour empêcher qu'on n'apperçoive l'impieeté de leurs dogmes. Tantost ils les présentent par l'endroit où ils ont quelque chose de conforme à la doctrine Catholique, & tâchent adroitement de cacher ce qu'on y condamne à la faveur de quelques termes generaux & équivoques, qui leur sont communs avec les Peres ; & enfin quand tout le reste leur manque, ils ne craignent point d'accuser d'imposture & de calomnie ceux qui leur représentent leur doctrine avec le plus de sincerité.

C'est ce que nous avons déjà fait voir en un autre endroit : mais il est important de le faire encore icy sur le sujet particulier de cette interprétation de S. Paul.

Rivet la deffend contre Grotius, mais c'est en n'oubliant aucune des fraudes dont nous venons de parler. Grotius avoit témoigné dans ses *Animadversions* pour ses notes sur la consultation de Cassander, que l'opinion des Grecs luy revenoit plus que la dernière opinion de S. Augustin touchant l'explication de cet endroit de S. Paul, mais il avoit adjouté : *Nihil tamen habet no-*

zj illa posterior Augustini interpretatio rem ipsam quod attinet, quia per facio, quanquam dure intelligit motus subitaneos. At qui ultra Augustinum in ea re progressi sunt, illa ad regnum celeste per eos laxa sane & lata,

Qua fuerat quondam semita, facta via est.

Sed nimirum cæci cecos ducunt.

Voilà à quoy Rivet avoit à répondre. Il ne s'agissoit plus de l'opinion de saint Augustin, puisque Grotius avoit déclaré, que quoy qu'il ne la suivist pas, il n'y trouvoit rien de prejudiciable à la pieté & aux bonnes mœurs : mais il soutenoit que les Calvinistes avoient bien passé au delà du sentiment de ce Pere, & que ce qu'ils y avoient ajouté, avoit changé la voye étroite du ciel, en une voye bien large, & bien spacieuse, par où il les accusoit ouvertement de mener les hommes en enfer, au lieu de les mener au ciel. Et ce qui devoit picquer son adversaire, & l'obliger de repousser cette accusation si elle n'eust pas esté véritable, c'est qu'il la concluoit par ce reproche sanglant : *Qu'il ne falloit pas s'en étonner, parce que c'estoit des aveugles qui conduisoient d'autres aveugles.* Un homme d'aillieurs tres-insolent ne devoit pas estre muet en cette rencontre. Mais qu'auroit-il pû dire ? Il n'osoit nier qu'ils n'eussent en effet esté beaucoup au delà de saint Augustin, en étendant aux actions criminelles ce que ce Pere avoit restreint aux premiers mouvemens de la concupiscence. Il n'osoit aussi l'avouer ; parce que c'est en cela que consiste ce reproche si odieux à des chrestiens d'avoir élargi la voye du ciel. Ainsi se trouvant reduit à un silence forcé, il répond froidement, pour ne pas dire ridiculement : *Qu'il avoit rapporté les opinions des anciens sur l'explication de cet endroit. Qu'il laisse au jugement du Lecteur d'embrasser celle qu'il voudra : mais qu'il presere celle que S. Augustin a suivie dans ses disputes contre les Pelagiens.* Y eut-il jamais une fuite plus honteuse ? On luy declare que le reproche qu'on luy fait d'estre un aveugle qui conduit les ames par la voye large qui mene en enfer, n'est point fondé sur ce qu'il suit l'explication de saint Augustin, où ceux mêmes qui ne la suivent pas ne trouvent rien de contraire à la pieté, mais sur les clauses impies qu'ils y ont ajoutées, & que ce Pere a condamnées comme un poison capable de tuer les ames, ainsi que nous venons de voir. Et il dit pour toute replique, qu'il suit l'opinion de S. Augustin.

Rivet dans son examen. Art. Anfidet sicut irrogatus. De interpretatione loci cap. 7. id Rom. etiam distinus que verorum fuerit sententia. Lectorum judicio relinquo quandoquidem variorum, cui se parti potius adjungant. Augustini sententiam eo magis probat, &c.

Dans le livre que Grotius opposa à cet examen de Rivet, intitulé *Votum pro Pace*, il marque encore expressement que quoy qu'il ne soit pas de l'opinion de saint Augustin touchant l'explication de cet endroit de saint Paul, ce n'est pas néanmoins à l'interprétation de ce Pere, mais à celle des Calvinistes qui ont passé beaucoup au delà, qu'il attribué l'occasion que les hommes en peuvent prendre, de s'endormir dans leurs vices. Car après avoir allégué le Cardinal Tolet pour l'opinion qu'il prétend avoir esté suivie par un plus grand nombre des Anciens, & avoir dit qu'il l'établirait ailleurs en son temps par des raisons considerables, il ajoute: *Puis enim me id debere & Deo & proximis, eo magis quod ex illius locis prava et ultra Augustinum progrediente interpretatione vitia multorum alii video, & pulvillos multis sterni quibus molliter indormiant: qui ad sua desideria conservant sibi magister prurientes auribus: Adde & hoc: captivos trahunt non mulieres solas sed viros, qui ducuntur variis desideriis, semper discentes, & nunquam ad scientiam veritatis, nempe salutis venientes. Huius conscius mihi sum non dicere me cuiusquam odio, sed in tanto, & in tam presenti periculo neminem arbitror esse debere cessatorem.* Il est encore visible que ce n'est point à l'interprétation de saint Augustin qu'il attribué le relâchement de la morale dont il se plaint, mais à celle des Calvinistes qu'il appelle; *Pravam & ultra Augustinum progredientem interpretationem.* Et c'est surquoy Rivet avoit à se justifier; mais il n'a garde de l'entreprendre. Il fuit comme auparavant, & ne fait pas semblant de sçavoir de quoy il s'agit. C'est toute son adresse dans son Apologétique n. 131. Il oppose à Tolet, Pererius, Estius, & M. Godreau Evêque de Vance, qui n'ont fait tous trois que suivre l'interprétation de S. Augustin en detestant les impietez que les Calvinistes y ont ajoutées. Et profitant du travail d'Estius, il allégué encore le saint Martyr Methodius dans un lieu rapporté par saint Epiphane, dont néanmoins il cite seulement de certains termes generaux, qui sont conformes à l'opinion de saint Augustin, mais qui ne sont pas manifestement contraires à celle des Calvinistes. Car ils s'est bien gardé d'alléguer ceux qui la détruisent dans le passage de ce saint Martyr; comme quand il restreint les plaintes que fait saint Paul du combat qu'il ressentoit en luy-même, & de ce qu'il ne faisoit pas le bien qu'il vouloit, mais le mal qu'il ne vouloit pas, avec

mouvemens qui s'élevoient en luy malgré luy, aux imaginations qui le trouboient, & aux pensées dont il estoit tourmenté, ce qui n'est que la doctrine de saint Augustin, & n'a rien de commun avec celle des Calvinistes, qui veulent que cela se puisse dire par les Justes demeurant Justes qui font des actions criminelles.

C'est ce que Rivet a esté luy-même contraint d'avouer dans son dernier livre, lors qu'il s'est vû poussé par Grotius, sur l'abus qu'il avoit fait de ce passage de Methodius. Car il y reconnoist enfin que par le mouvement de la concupiscence ce saint Martyr entend la langueur de nostre ame, qui fait qu'elle est souvent attaquée par des pensées fâcheuses qui se presentent en foule, & qui la troublent malgré qu'elle en ait, & que même pendant la priere nostre ame s'égare en des distractions & des rêveries. Et pour prouver que Methodius a creu que l'Apostre parloit des regenez, il en cite ces paroles qui confirment à la verité la doctrine de saint Augustin, mais ruine celle des Calvinistes. *Comment est-ce que l'Apostre eust fait le mal qui luy déplaisoit, & n'eust pas fait le bien qui luy plaisoit, s'il n'avoit entendu cela des pensées étrangères & importunes, que nous roulons souvent dans l'esprit malgré que nous en ayons, & sans sçavoir d'où elles viennent ?*

Il est donc vray que Rivet n'avoit encore fait que fuir dans son Apologetique en s'amusant à confirmer par diverses autoritez l'opinion de S. Augustin dont il ne s'agissoit point, & n'osant soutenir la sienne, à laquelle seule Grotius imputoit de corrompre les mœurs, & de fomenter le libertinage.

Mais il n'y a rien de plus étrange que l'opiniâtreté de ce Ministre dans cette dissimulation. Car Grotius avoit remarqué pour la troisième fois dans sa Discussion imprimée après la mort, la différence qu'il y a entre l'opinion de Methodius qui est la même que celle de saint Augustin, & celle des Calvinistes, en ce que ces Calvinistes entendent des actions criminelles, ce que ces Saints ont entendu des pensées & des mouvemens de la concupiscence. Et il avoit expressément déclaré qu'en cela les Calvinistes ne se pouvoient prevaloir de l'autorité de S. Augustin, comme il le montre par un très-grand nombre de passages, & entre autres par celuy-cy du 56. Sermon de Temp. *Jamais personne n'a esté & ne pourra estre exempt des pechez legers ; mais nous pouvons avec la grace de*

*Rivetus in Gratiana
de passionibus dicitur
sed. 15. n. 4.*

*Quomodo, inquit
aliquid malum quod
sibi displicebat maxime,
committeret, bonum
vero quod placebat
nequaquam faceret,
nisi de peccatis
cogitantes lo-
queretur, quos ani-
mo quandoque vel
invenit, incitat, no-
bis ex causa ista
solemus*

*Rivetus in Apologet.
Discussio p. 150.*

*Art. 16 p. 195. At
in hac re de qua cu-
prum est agi nec Au-
gustino auctore se
cui possunt qui
cum S. Riveto con-
tinent. Ille enim ma-
lum adiacentem illud,
quod non volu facio,
et hinc ad cogitatio-
nem, & adfectum.*

CHAP. X.

vi videte est, &c.
De peccatis aut cap
prohibet, vide quid
dicat. Scrm. 16. de
temp. Sicut sine mu
nitis peccatis non
unquam fuit, aut esse
p. v. et sic per cap
s libet criminibus
dare & auferre
Dei, omnimodis &
proferre & delinere
est.

Dieu, & devons absolument l'estre des capiteux. Que répond Rive à cela. Il dissimule à son ordinaire, & suppose toujours que les reproches qu'on luy fait sur le sujet de l'interprétation du 7. Chapitre de l'Épître aux Romains ne sont fondez que sur ce qu'il a suivi l'opinion de saint Augustin, & qu'il l'a préférée à celle des Peres Grecs. Il se jette même sur les injures, & accuse son adversaire d'une calomnie infame, mais par cette belle raison qu'il n'avoit pas dit dans son Apologétique, ce que Grotius luy reproche; comme s'il n'estoit pas permis de reprocher à un homme ce qu'il croit véritablement, & ce que les principes de sa secte l'obligent de croire, quoy que par la honte qu'il en a, il ait usé de dissimulation & de fuite pour ne se pas engager à le défendre.

La question, dit-il, entre Grotius & moy, estoit de sçavoir, si ce que dit l'Apostre dans le 7. Chapitre de l'Épître aux Romains depuis le 14. ou 15. verset, se doit rapporter soit la personne de saint Paul aux fidelles regenezez, mais qui gemissent encore sous le sentiment des restes du peché originel. J'ay suivi cette interpretation après S. Augustin, & plusieurs autres que j'ay citez. Il n'est point vray que ce fust là la question, ce n'en estoit au plus qu'un incident de peu d'importance. Car Grotius avoit déclaré en termes exprés, que l'explication de saint Augustin n'avoit rien qui pult porter prejudice à la pieté & aux bonnes mœurs, mais que ce qui ruinoit la morale & perdoit les ames, c'estoit l'addition que les Calvinistes y avoient faite. Il falloit donc montrer; ou que les Calvinistes n'avoient rien ajouté à l'opinion de saint Augustin, comme Grotius les en accusoit, ou qu'on avoit tort de se plaindre, que ce qu'ils y avoient ajouté fust méchant & pernicieux. Et c'est ce que Rive a toujours dissimulé dans toute cette dispute par une mauvaise foy la plus honteuse du monde, & dont néanmoins il prend avantage pour insulter à son adversaire, & le traiter d'imposteur.

L'ay, dit-il, ajouté à ces Auteurs Epiphane & Methodius, dont Epiphane nous a conservé les paroles. Et j'avois marqué en termes clairs ce que j'avois voulu confirmer par leur témoignage, qui est que le saint Martyr Methodius rapportoit ce lieu de saint Paul aux restes du peché, & aux mauvaises pensées contre lesquelles les personnes de pieté doivent combattre depuis qu'elles sont illuminées par le Baptême. Que fait à cela l'auteur de la discussion? Il es-

Rever. in Gen.
Disposit. Anthon scil.
M. 8. 6.
Quæstio inter nos
agitabatur, an que
dicit Apostolus vilo
capit. 14. 15. aut
15. referri deberent
in personam Pauli ad
fideles regenos, sed
adhuc sub reliqua
rum peccatis origina
lis sensu gementes.
Hanc interpretationem
nem s. d. Augusti
num & alios pluri
mos quos adduxi,
sequutus sum.

Rever. id. Hic sub
junct. Epiphanius &
Methodius, cujus
Epiphanius verba
descripserat. Quod
autem ex eorum te
stimonio reliquum
confirmare perper
tus verbi est; tunc
tam quod Metho
dii Martyr... Lo

rompt mes paroles d'une maniere tous à fait infame, comme si j'avois dit le contraire. Il dit que je croy que les regenez demeuvent sujets aux actions des pechez; au lieu que Methodius reconnoissant qu'ils peuvent s'exempter de commettre de mauvaises actions, dit seulement qu'ils ne peuvent éviter les mauvaises pensées. Cependant j'avois dit clairement, que Methodius rapportoit cette plainte de saint Paul aux restes du peché, & aux mauvaises pensées. Mais il m'a voulu imposer, pour avoir occasion de transcrire quatre pages de Methodius contre la chimere qu'il s'estoit formée. Il ne s'agissoit pas entre nous si le lieu de saint Paul se devoit entendre des actions de peché; mais seulement si ce que saint Paul y dit luy convenoit, après la regeneration.

Il ne s'agit jamais vu une plus grande impudence, & une opinionistreté plus obstinée à dissimuler le vray estat de la question. Car pour le bien poser, il faut dire tout au contraire: Qu'il ne s'agissoit pas proprement entre luy & Grotius, si le lieu de saint Paul s'entendoit des regenez, mais si en l'entendant des regenez, les plaintes que saint Paul y fait se doivent rapporter aux actions de peché, ou seulement aux pensées & aux mouvemens de la concupiscence. Et c'est ce qu'il est aisé de prouver par cet argument, auquel je suis assuré qu'on ne scauroit rien répondre de raisonnable.

La question entre l'accusateur & l'accusé est ce qui regarde le fondement que l'accusateur a pris de son accusation. Or Grotius accuse les Calvinistes d'avoir changé la voye étroite qui mene au Ciel, pour en faire une voye large qui mene en enfer; & il declare que la raison qu'il a de leur faire un tel reproche, n'est pas qu'ils suivent l'opinion de saint Augustin, en expliquant du juste la fin du septième chapitre de l'Épître aux Romains, mais de ce que passant au delà de ce qu'avoit dit ce Pere, ils étendent aux actions de peché, ce qu'il avoit restreint aux pensées & aux mouvemens de la concupiscence. C'est la declaration que nous avons déjà montré que Grotius avoit faite par deux fois. Et par conséquent ce que dit Rivet, est tres-faux, que la question entre luy & Grotius n'estoit pas si l'endroit de saint Paul se devoit entendre des actions de peché, mais seulement s'il se devoit entendre de saint Paul regené. Car Grotius avoit distingué, comme je l'ay déjà dit, deux manieres différentes d'entendre des regenez ce lieu de l'Apostre. L'une de saint Augustin, qui n'a rien, comme

cum illam manifestissime refertur ad reliquia peccati: quod malis cogitationibus quos pagurus debuit postquam sunt illuminati per Evangelium. Quid ad hoc discitur? Plane Religiose verba mea corrupti, quasi contrarii distilem. Dicit me patrem regenes per actionem aditus manu obvertit, cum Methodius contra ob ait, bus voluisti esse liberis posse, innotum ad regitatem habet. At ego apertè dicam Methodiū hanc quæstionem Pauli refertur ad reliquia peccati: quod malis cogitationibus, sed voluit innotum imponere, ut occasionem inder famæ de scribendi quatuor paginas ex Methodio contra paulū quem ipse laetatur.

il avoit, de prejudiciable à la piété & l'autre des Calvinistes, qu'il traite de pernicieuse & de propre à endormir les hommes dans leurs pechez. Il s'agissoit donc proprement de cette dernière, dont le venin consiste en ce qu'ils appliquent aux actions mêmes criminelles, comme étant compatibles avec l'estat du juste, ce que saint Augustin soutient ne se devoir entendre que des mouvemens de la concupiscence que les justes ressentent sans y consentir.

Et c'est ce qui fait voir que Rivet en se plaignant sur cela, qu'on le calomnie, est luy-même un calomniateur. Car il n'est pas question de ce qu'il a attribué à Methodius, mais de son véritable sentiment, qu'il a voulu autoriser par celui de ce saint Martyr. *J'ay, dit-il, rapporté les paroles de Methodius aux restes du péché, & aux mauvaises pensées.* Soit. S'ensuit-il de là que Rivet ne croye pas, que non seulement les mouvemens de la concupiscence & les mauvaises pensées sont comparables avec la justice, mais que même les pechez les plus énormes se commettent par le juste demeurant juste; & que le croyant, comme il fait, on n'ait pas eu droit de le luy reprocher, quoiqu'il n'ait pas osé attribuer ce sentiment impie à Methodius? On abuse en deux manières des passages des Peres, ou en les corrompant pour leur donner un sens qu'ils n'ont point, ou en les alleguant pour établir & pour colorer des opinions pernicieuses, que l'on tient certainement, mais que l'on tâche de déguiser. Grotius ne l'accuse point d'avoir falsifié le passage de Methodius, mais il luy montre que c'estoit en vain qu'il avoit allegué ce saint Martyr, dont le sentiment n'a rien de commun avec celui des Calvinistes. C'est ce qui se voit par les paroles mêmes de Grotius que Rivet rapporte, comme une preuve qu'il luy avoit imposé: *Plane flagitiose verba mea corumpit*, dit-il. Et en quoy? *Dixit me putare regenitos peccatorum actibus manere obnoxios, cum Methodius contra ab actibus voluerit esse liberos posse, non item à cogitationibus.* Il est donc clair que Grotius ne s'arreste point à ce que Rivet avoit fait dire à Methodius; mais à ce qu'il pensoit luy-même: *Dixit me putare, &c.* Et ainsi quelle impertinence de dire qu'on luy impose, & d'en apporter pour toute preuve: *Qu'il avoit dit que Methodius entendoit ces plaintes de saint Paul des restes du péché, & des mauvaises pensées*: sans rien dire de ce qu'il en pensoit en son particulier? Car s'ensuit-il qu'il ne crust pas ce qu'il croyoit

Pour les paroles de Grotius, p. 150. Methodius quiescit. D. Rivet a unum, cogitatum dixit ei quod vult D. Rivetus. Nā D. Rivetus putat, regenitos peccatorum actibus manere obnoxios (il dit que c'est ce que Rivet croit, mais il ne dit pas qu'il a attribué ce sentiment à Methodius). Methodius contra, ab actibus eos liberos esse dixit posse, non item à cogitationibus.

veritablement, de ce que pour cacher un dogme qui leur fait peur à eux-mêmes, & dont ils parlent le moins qu'ils peuvent, il n'avoit osé s'en expliquer en alleguant Methodius. Ce n'est pas ce qu'il avoit à faire pour justifier qu'on luy imposoit.

Il n'avoit qu'à démentir son adversaire, & luy dire en ses propres termes. *Non puto regenitis peccatorum actibus manere obnoxios*, c'est à dire: Je ne croy point que les regenetez puissent commettre des pechez mortels, tels que sont des adulteres & des homicides, en demeurant regenetez.

Mais c'est ce qu'il n'avoit garde de faire, parce qu'il ne lo pouvoit sans dire anathème au Synode de Dordrecht, qui a établi par un canon exprés, que quoique les regenetez tombent dans des pechez atroces & énormes, ils ne déchéent pas pour cela de l'estat d'adoption & de la grace de la justification. Ainsi n'osant defaouter expressement ce dogme impie, ny en entreprendre la deffenfe, il continué de faire bonne mine, & de pretendre avec une hardiesse qui ne se peut concevoir, qu'il est en cela de l'opinion de saint Augustin.

Il a tort de dire, ajoute-t-il, que nous ne pouvons nous appuyer de l'autorité de saint Augustin, dans l'interpretation de cet endroit de saint Paul, parce que ce Pere rapporte aux pensées & aux desirs ce que dit saint Paul, que le mal reside en luy, & qu'il ne fait pas ce qu'il veut: comme si nous ne faisons pas la mesme chose, & que nous ne rapportassions pas cet endroit aux restes du peché originel qui demeurent dans les regenetez, dans lesquels néanmoins saint Augustin reconnoît & prouve que sont cachées les semences de tous les crimes, si la grace de Dieu ne nous seconnoit.

Cette queuë n'est que pour embrouiller la matiere, & laisser des semences de l'impicté qu'il veut cacher. Car il est vray que saint Augustin reconnoît que la concupiscence qui reste dans les baptisez, les pourroit porter à de grands desordres, si la grace de Dieu n'en arrestoit le débordement. Mais il paroît assez que Rivet veut insinuer par là, qu'il n'est donc pas étrange que les regenetez tombent quelquefois dans des pechez énormes, sans cesser pour cela d'estre les enfans de Dieu & les temples du saint Esprit. Or c'est ce que je soutiens estre une impicté toute particuliere aux Calvinistes, & qu'on ne peut attribuer à saint Augustin, sans une horrible calomnie.

C'est pourquoy il y a de l'equivoque, quand ils disent qu'ils rapportent, comme ce Pere, la plainte de saint Paul, aux pen-

Rivet l. 7. Varum est quod ait. non posse nos iuvare auctore Augustino, quia malum alicubi, & illud quod non vult fieri, trahit ad regenerationem, & desideria. Quasi non idē non faceremus, de totam illud non reterremus ad reliquias peccatis originalis in tenatis adhuc hyemem, in quibus latens semina omnium criminum nisi gratia Dei subveniret, non tam agnosceret, quam contendit Augustinus.

422 LIV. V. Suite de l'explication du péché regnant,
sées & aux mouvemens de la concupiscence : *Quasi nos idem non
faceremus*. Car il est vray qu'ils la rapportent aussi à cela, & c'est
ce qui trompe ceux qui lisent leurs Commentaires, & qui
n'entendent pas le fondement de leur doctrine, parce qu'ils
y parlent souvent comme les Peres. Mais la question est de
sçavoir, s'ils ne la rapportent qu'à cela, c'est à dire aux seuls
mouvemens de la concupiscence auxquels on ne consent point,
ou s'ils ne l'étendent pas au consentement qu'on y donne, &
même aux actions criminelles qu'elle fait commettre, quand
en étant vaincu on s'y laisse aller.

*Aug. lib. 4. ad Bonif.
cap. 10.*

Qu'ils parlent donc clairement. Croient-ils, comme S. Au-
gustin, que c'est une erreur impie, qu'un juste demeurant juste
puisse commettre un adultere, & qu'on puisse alors dire de luy,
que ce n'est pas luy qui fait le mal, mais le péché qui habite
en luy, *parce qu'il en a du regret*? C'est là certainement le senti-
ment de ce Pere : *Qui & concupiscit, & consentit, & agit, quomo-
do non ipse illud operatur, etiam si se operari doleat, & graviter in-
gemiscat*. Si c'est aussi le leur, qu'ils se déclarent, & qu'ils nous
traitent de calomniateurs, parce que nous leur avons attribué
le contraire.

*Paulin. Tom. III.
lib. 12. cap. 5. n. 24.
& plusieurs autres
rapportent dans le ch.
3. de ce livre.*

Mais si c'est véritablement leur pensée, comme nous l'avons
prouvé tant de fois, que l'estat des justes peut compatir avec
les crimes les plus énormes, & qu'ainsi l'on peut dire d'un
juste qui y tombe étant surmonté par la tentation, ce que Cham-
mier en dit en termes exprès : *Non facit bonum quod vult, facit
malum quod non vult, & proinde non ipse facit, sed peccatum in eo
inhabitans*; n'est-ce pas une hardiesse insupportable de s'élever
avec insolence contre ceux qui leur disent, qu'ils ne peuvent
soutenir une doctrine si abominable par l'autorité de saint
Augustin.

*Aug. Serm. 56. de
Temp.*

Il n'y en a pas moins dans ce que dit encore Rivet, qu'on a
grand tort de leur objecter ce passage de saint Augustin ; *Dixit
nous aidant par sa grace, nous pouvons & nous devons estre sans aucun
crime capital. Car à Dieu ne plaise, dit-il, que nous nions cela.*
Abst. ut hoc negemus. Et n'est-ce donc pas le nier que de que-
reller, comme fait Chamier, un Theologien catholique, pour
avoir voulu prouver que l'estat des justes enfermoit une exem-
ption des pechez mortels, en prenant ces mots selon l'usage de
l'Eglise, qui entend par là la même chose, que saint Augustin
appelle crimes capitaux, c'est à dire ces pechez qui tuent l'ame
d'un

*Chamier Tom. III.
lib. 12. ch. 7. n. 2.*

de l'end coup, comme il dit en un autre endroit, *Quæno iētū perimant*. N'est-ce pas le nier que de charger ce Theologien d'insures, comme fait encôre Chamier, pour avoir pretendu que ces paroles de saint Paul, *mente servio legi Dei*, vouloient dire que saint Paul estoit en tel estat qu'il pouvoit éviter tous les pechez mortels, ou *capiteux*, comme parle saint Augustin, & de témoigner que les Calvinistes ont cette explication en horreur, en l'appellant même une *petition de principe* dont ils se rient, ce qui marque assez qu'ils rient ce qui estoit supposé par ce Theologien catholique, sçavoir que *saint Paul fust en estat de pouvoir éviter tous les pechez mortels*.

Enfin n'est-ce pas le nier, que d'apporter l'exemple de l'adultere & de l'homicide de David, & du reniement de saint Pierre, pour expliquer le combat entre la loy de la chair & la loy de l'esprit qui demeure dans les justes, & d'en tirer cette conclusion, qu'on peut juger par ces crimes, qui sont atroces, & estimez tels par les hommes, en quel estat sont les justes au regard des autres qui sont moins noirs. Car, dit encore Chamier, *les fidelles qui sont les plus avancez ne se peuvent garder entierement de ceux là, combien moins le pourront-ils de ceux qui sont plus cachez?* Qu'ils accordent donc, s'ils peuvent, ces deux propositions: l'une de saint Augustin, que Rivet n'ose nier: *Sine capitalibus criminibus, dante & auxiliante Deo omnimodis & possimus & debemus esse*. L'autre, de l'un des plus sçavans de leur siècle: *Ne ab atrocibus quidem criminibus cavere prorsus possunt etiam provectissimi fideles, quanto minus à reliquis que sunt occultiora?*

Mais pour lever les équivoques dont ils se pourroient couvrir, il faut remarquer que quand saint Augustin dit, *que les justes doivent & peuvent, moyennant la grace de Dieu, s'abstenir entièrement des crimes capiteux* il le dit en un sens, selon lequel il ne dit pas la même chose des pechez veniels. Car encore qu'on les doive éviter, & qu'on le puisse en un certain sens, parce qu'autrement ils ne seroient pas pechez, néanmoins il est certain que selon le degré ordinaire de lumiere & de grace qui est donné aux justes pendant cette vie, ils ne peuvent les éviter tous, ny même s'empêcher d'en commettre plusieurs, d'où vient que ce même Pere appelle ces sortes de pechez: *Peccata sine quibus esse non possumus*: en les distinguant de ceux; *quæno iētū perimant*, qui tuent l'ame d'un seul coup,

Serm. 29. de Pecc. Aug.

dont il dit au contraire, *Talia non facit bona fidei & bonæ fpei christianus*. Et c'est ce qu'il explique excellemment dans son troisième Sermon sur le Pseaume 118. où après avoir dit, que la concupiscence ne nous nuirait point, quoy qu'elle fust en nous, si nous ne rendions aucune obeissance à ses desirs illicites, soit par action, soit par parole, soit par pensée, il ajoute : Mais parce que la vie humaine est une continuelle tentation, quelquesloignez. que nous soyons de commettre des crimes, nous ne sommes gueres néanmoins sans obeit en quelque chose aux desirs du peché, ou par action, ou par parole, ou par pensée, lors qu'estant occupez à veiller contre les grands pechez, il y en a de petits qui se glissent & nous surprennent, sans que nous y prenions garde. *Quoniam tentatio est vita humana super terram, ETIAM SI A CRIMINIBUS LONGE SIMUS, non tamen deest ubi desiderii peccati vel facti, vel dicti, vel cogitati obedi-mus, quando adversus majora vigilantibus QUEDAM INCAUTIMINUTA SUBREPUNT.*

Mais la principale difference, selon ce Pere, entre l'obligation de s'abstenir des crimes, & celle d'éviter autant qu'on peut les pechez legers : que *incantis minuta subrepunt* ; c'est qu'en manquant à celle-cy, on ne perd pas pour cela la qualité d'enfant de Dieu, ny le droit à son heritage, au lieu qu'au seul de ces autres pechez fustit pour nous faire déchoir de ce droit, selon cet arrest de saint Paul : *Quoniam qui talia agunt regnum Dei non consequuntur*, & pour nous ôter par conséquent la qualité d'enfant de Dieu, & de temple du saint Esprit, puis qu'elle est inseparable du droit à l'heritage du Ciel.

Pendant c'est ce que nient les Calvinistes. *Negamus, dit Chamier, ullo peccato quantumvis gravissimo semel receptum in gratiam à Deo excludere à gratiâ*. C'est donc de mauvaise foy qu'ils seignent d'avouer ce que saint Augustin a marqué par ces paroles : *Sine capitalibus criminibus dante & auxiliante Deo omnimodis & possumus & debemus esse*. Et ils mentent quand ils disent, comme fait River : *Abst ut hoc negemus*.

Il n'est pas plus sincere lors qu'il ajoute : *Nul de nous n'approuve ceux qui se flattent par l'exemple de saint Paul, lors qu'ils commettent des adulteres & des homicides. Ce sont des calomniateurs l'auteur de la Dissension, qui ne sont point des suites de l'interprétation de saint Augustin*. On demeure d'accord que l'interprétation de saint Augustin ne donne point sujet à ceux qui com-

*Peccata Tom. III.
lib. 6. c. 11. p. 4.*

*Chaque nomme nostre
prouve ces si qui font
qui Pauli exemplo
vibemilantur, com
in adultera & ho
miciis inclunt. Ne
sunt calomnie dis
cussus que ex Au
gustini interpretatio
ni non caliquant.*

mettent des adulteres & des homicides, de se flatter par l'exemple de saint Paul. Mais on soutient que celle des Calvinistes le fait. Et ainsi c'est une supercherie de confondre l'une avec l'autre, après que Grotius les a si bien distinguées. Il se peut faire aussi qu'ils n'approuvent pas ceux qui tirent cette conséquence de leur doctrine, mais il ne s'ensuit pas qu'elle en soit mal tirée. Car elle ne consiste qu'à pouvoit dire en commettant ces crimes. Je ne fais pas ce que je veux, & c'est ce que saint Paul dit de luy-même, quoiqu'il fust tres-agreable à Dieu. C'est tout ce que dit Grotius. *Omnes enim qui in homicidia, qui in adulteria incident, Pauli sibi exemplo blandiuntur. Fecit, aiunt, quod non volo. Fecit & Paulus qui tamen in summâ apud Deum erat gratiâ.* Or ils ne peuvent nier qu'ils n'entendent jusques à ces crimes ces paroles que saint Paul employe pour decrir le combat de la chair contre l'esprit dans les regene- rez, puisqu'ils soutiennent qu'on y peut tomber sans sortir de cet estat, & en conservant toujours la qualité d'enfant de Dieu. Et par consequent c'est avec raison qu'on leur fait ce reproche, quoy qu'on ne pust sans calomnie le faire à saint Augustin, non plus qu'à ceux qui suivent simplement son interpretation, parce qu'ils se gardent bien d'appliquer, comme font les Calvinistes, ces paroles de saint Paul, à des justes qui commettoient, comme David, des homicides & des adul- teres.

Discoiff p. 121.

Prover cy-dessus le ch. j. de ce livre.





LIVRE VI.

REFUTATION DE CETTE AUTRE
 erreur enfermée dans le dogme des Calvinistes,
 touchant la persévérance, que tous ceux qui ont
 été une fois justifiés, sont certainement sauvez.

CHAPITRE PREMIER.

Passages d'Ezechiel manifestement contraires à cette erreur.



N a pu voir dans l'exposition de la doctrine des Calvinistes, touchant la persévérance des fidèles, qu'elle enferme deux dogmes entièrement inconnus à toute l'antiquité. L'un que tous ceux qui ont été une fois justifiés par la foy en JESUS-CHRIST, se sauvent infailliblement. L'autre, qu'en quelques crimes qu'ils tombent, ils ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent & pendant tout le temps que leurs passions les y tiennent engagés, & qu'ils ne pensent point à en demander pardon à Dieu, de conserver la grace de la justification & de l'adoption, que les rend vraiment enfans de Dieu par l'inhabitation du saint Esprit.

Ce que nous avons dit jusques icy ne combat proprement que ce dernier dogme, & cela n'empêcheroit pas que les Calvinistes mêmes qui le retracteroient, & qui reconnoistroyent de bonne foy qu'il est tout à fait insoutenable, ne pussent se retrancher dans le premier, & soutenir encore, que tous ceux qui ont été une fois justifiés, sont assurez du salut, parce qu'encore qu'ils déchéent pour un temps de l'estat de justifica-

lors qu'ils commettent des crimes, Dieu ne manque jamais de les relever & de les remettre en sa grace, & leur honte en ce cas n'auroit consisté qu'en ce qu'ils auroient étendu à tous les Justes, ce qui n'est vray que des élus, dont saint Augustin dit, *si qui sunt quorum fides deficit, reparatur antequam talia ista finiatur; & deleta qua intercurrerat iniquitate usque in finem perseverantia deputatur.*

Ils auroient fait moins de mal sans doute s'ils en estoient demeurez là. Mais ils en auroient toujours fait beaucoup, puisque ce dogme est manifestement contraire à la parole de Dieu, & qu'il donne une tres-grande occasion aux fidèles de s'abandonner aux pechez, où la pente de la corruption naturelle les emporte, en leur ôtant le frein salutaire de la crainte, & leur persuadant qu'ayant esté une fois véritablement fidèles, ils sont pour jamais à couvert de la damnation.

Nous avons donc encore à faire voir, que ceux qui sont justifiez, ne sont point dans une entière assurance d'estre sauvez tant qu'ils sont en cette vie, où ils ont tant d'ennemis à combattre : qu'ils doivent operer leur salut avec crainte & tremblement, comme dit St. Paul, parce qu'ils possèdent le tresor de la grace dans des vases fragiles, comme dit le même Apôtre, que celui qui est debout doit prendre garde de ne pas tomber. & que quoy que l'on soit enté en JESUS-CHRIST par la foy vivante & animée de la charité, si on ne persevere à porter du fruit, on en sera retranché & jeté au feu.

Nous allons voir cette verité si clairement & si fortement établie dans l'Ecriture, que l'on s'étonnera sans doute, que des gens qui reçoivent l'Ecriture, & qui sont même une si haute profession de ne reconnoître aucune autre regle de leur creance que la pure parole de Dieu, ayent osé la renverser d'une manière si grossiere.

Que les simples qu'ils ont surpris par cette magnifique promesse, considerent donc à qui ils ont affaire, puisqu'ils peuvent lire dans cette même parole de Dieu dont leurs Ministres leur font croire qu'ils ne s'écarteront jamais, tout le contraire de ce que ces nouveaux Docteurs ont pris pour un des premiers fondemens de leur reformation.

Il s'agit de sçavoir, si comme il arrive souvent de l'aveu même des Calvinistes, qu'un pecheur quittant sa mauvaise vie, obtient de Dieu qu'il luy pardonne ses pechez, & meure

Philip. II. 27.

1. Cor. I^{re} 7.

1. Cor. X. 12.

Rom. XI. 20. 21.

1. Jean. X^{me}. 2. 8.

ainsi dans la grace, il ne peut point aussi arriver, qu'un Juste se détournant de la voye de la justice, & se laissant aller à une vie criminelle, Dieu oublie toutes les bonnes œuvres passées, & le laisse mourir dans son péché. Les Calvinistes soutiennent que cela est impossible, parce qu'ils sont bien aises de s'assurer le Paradis, nonobstant les crimes qu'ils pourroient commettre. Voyons donc si Dieu leur donne la même assurance.

Le Prophete Ezechiel nous declare le contraire en trois endroits.

« Dans le Chapitte III. v. 17. Fils de l'homme je vous ay
 « donné pour sentinelle à la maison d'Israël. Vous écouterez
 « donc les paroles de ma bouche, & vous les leur annoncerez.
 « Si lors que j'auray dit au méchant, Vous mourrez de mort,
 « vous ne luy parlez point, & ne l'avertissez point de se détourner
 « de sa mauvaise voye, afin qu'il vive, ce méchant mourra
 « dans son iniquité, mais je vous redemanderay son sang. Que
 « si vous l'avez averty, & qu'il n'ait pas quitté son péché, & la
 « mauvaise voie, il mourra quant à luy dans son péché, mais
 « quant à vous vous aurez délivré vostre ame. De même si le
 « Juste se détourne de sa justice, & se laisse aller à l'iniquité,
 « je mettray devant luy une pierre d'achoppement, il mourra
 « parce que vous ne l'aurez pas averty: il mourra dans son péché,
 « & je ne me souviendray plus de toutes les bonnes œuvres
 « qu'il aura faites, mais je vous redemanderay son sang.
 « Que si vous avertissez le Juste de ne point pecher, & qu'en cas
 « il ne peche point, il vivra certainement, parce que vous l'avez
 « averty, & vous aurez délivré vostre ame.

C'est ce que le même Prophete repete encore plus au Chap. 18. où il fait voir premierement que chacun est puny pour son propre péché, & que les enfans ne portent point l'iniquité de leurs peres, ny les peres celle de leurs enfans. *Toutes les ames sont à moy, dit le Seigneur, l'ame du fils aussi bien que celle du pere, & ainsi ce sera l'ame qui aura péché qui mourra.* Ce qu'ayant montré par l'exemple d'un Juste qui a un fils méchant, & d'un méchant qui a un fils juste, il conclut, *que l'ame qui aura péché mourra, que le fils ne portera point l'iniquité de son pere, ne le pere celle du fils, mais que la justice du Juste est sur le Juste, & l'iniquité du méchant sur le méchant,*

Et pour confirmer encore davantage cette dernière pr-

able il passe delà à faire voir, comme remarque saint Jérôme, que non seulement les pechez des peres ne retombent pas sur leurs enfans, & qu'un méchant pere ne fait point de prejudice à un fils qui est homme de bien, les uns n'estant point punis pour les pechez des autres, mais que si le même homme qui a esté auparavant méchant & pecheur fait penitence, & quese portant à une meilleure vie il efface ses pechez passez, il ne sera pas jugé par ses anciens déreglemens; mais il sera reçu dans le troupeau de JESUS-CHRIST, à cause de la vertu qui l'aura renouvelé. Et qu'il en est de même du Juste qui aura cessé de l'estre en se laissant aller au peché. Car comme les déreglemens passez, ajoute ce Pere, ne nuisent pas à un Juste qui a esté autrefois pecheur, ainsi un pecheur qui a esté autrefois juste, ne tire aucun avantage de sa justice passée: mais chacun sera jugé de Dieu selon l'estat où il se trouvera dans le temps où Dieu le jugera. *Sicut justum antea peccatorem non pregravant antiqua delicta, sic peccatorem qui prius justus fuerit, non juvant veteres justitia. Unusquisque enim in quo invenitur in eo judicabitur.* Mais écoutons les paroles mêmes de Dieu parlant par son Prophete.

La justice du Juste sera sur le Juste, & l'iniquité du méchant sur le méchant. Que si le méchant fait penitence de ses pechez qu'il a commis, qu'il observe tous mes commandemens, & qu'il fasse ce qui est juste & droit, il vivra certainement & ne mourra point. Je ne me souviendray plus de tous les pechez qu'il a commis. Il vivra à cause de la justice qu'il a exercée. Pourquoy prendrai-je plaisir à la mort du méchant, dit le Seigneur, ne dirai-je pas plustost qu'il se détourne de sa mauvaise voie & qu'il vive. Mais si le Juste se détourne de sa justice, & qu'il se laisse aller à l'iniquité selon ses abominations que le méchant a accoutumé de commettre; Vivra-t'il. Non: je ne me souviendray point de toutes les bonnes œuvres qu'il aura faites; il mourra pour avoir violé ma loy & du peché qu'il aura commis. Et vous dites que ma voie n'est pas droite. Ecoutez maintenant d'Israël. Est-ce que ma voie n'est pas droite, & n'est-ce pas plustost vos voies qui sont corrompues? Car si le Juste se détourne de sa justice, & se laisse aller à l'iniquité, il mourra à cause de cela; il mourra à cause du peché qu'il aura commis. Et au contraire si le méchant quitte son peché, & fait ce qui est juste & droit, il fera revivre son

In tantum autem peccata patrum ad filios non redeunt, nec iustum filium scelerum patris: namque alio pro aliorum sceleribus puniuntur, ut ipse unus atque idem qui prius impius fuit atque peccator, si postea revertitur penitentiam, & ad meliora convertitur, pristina peccata deleverit, non iudicetur veteris peccati, sed in novum suscipiatur regimen innovationis virtutum.

Exod. XXIII. 10.

CHAP. I.

ame.... C'est pourquoy je jugeray chacun de vous selon ses
voies, ô maison d'Israël, dit le Seigneur : Convertissez vous
& faites penitence de toutes vos iniquitez, & vostre peche ne
vous sera point en ruine.

Le Prophete nous donne encore la même instruction dans
Je ch. 33. mais sur une autre occasion, comme remarque saint
Jerôme. Car dans le 18. c'est une exhortation generale à la
penitence, au lieu que dans celuy-cy il s'adresse particuliere-
ment à ceux qui considerant l'énormité de leurs pechez des-
esperoient de leur salut, en disant, *Nous sommes accablés de
nos iniquitez : nous sechons dans nos pechiez & comment pourrons-
nous vivre ?* A quoy Dieu répond, *qu'il ne desire pas la mort du
pecheur, mais qu'il se convertisse & qu'il vive, entendant, dit ce Pe-
tre, par la vie & par la mort, non celles qui nous sont communes avec
les bestes, mais celles dont il est écrit : Je plairay au Seigneur dans
la region des vivans ; & l'ame qui aura peché mourra.* Et le Pro-
phete passe de cet avertissement particulier qui s'adresse aux Israeli-
tes à un discours general, dans lequel il montre, que le juste ne peut
estre sauvé par ses vertus passées, s'il s'est laissé depuis engager dans
de nouveaux crimes : & que le pecheur ou l'impie ne sera point con-
damné de Dieu pour ses pechiez passés, s'il les a réparés par des œu-
res de justice. *AD GENERALEM transit disputationem quod & justum
præterita non salvent iustitiæ, si novis sceleribus fuerit occupatus,
& peccatorem vel impium antiqua peccata non perdant si operibus
iustitiæ veteres emendavit errores.*

Zeph. XXIII. 12.

C'est en effet ce que Dieu nous enseigne par ces paroles de
son Prophete. Parlez Fils de l'Homme & dites aux Enfans
de mon peuple : La justice du Juste ne le delivrera point quand
il aura peché, & l'iniquité du méchant ne luy sera point une
occasion de ruine quand il sera converty, & aura quitté sa
mauvaise vie ; & le Juste ne pourra vivre par sa justice lors
qu'il aura peché. Quand j'aurois dit au Juste, qu'il vivra cer-
tainement, si se constant sur sa justice il se laisse aller à l'ini-
quité, on ne se souviendra plus de toutes ses bonnes œuvres
passées, & il mourra à cause du peché qu'il aura commis. Et
quand j'aurois dit au méchant qu'il mourra de mort, s'il fait
penitence de son peché, & qu'il fasse ce qui est juste & droit,
qu'il rende ce qu'on luy aura donné en gage, qu'il restitue ce
qu'il aura pris, qu'il marche dans les ordonnances de vie pour ne
rien faire d'injuste, il vivra certainement & ne mourra point.

Or

Atque autem ad eos
loquutus qui magni-
tudine peccatorum,
immo impietatum
excessum desperans, &
dicunt, ita quædam
notitia de peccatis
nostris super nos
sunt, & in ipsi ta-
bescimus, quomodo
ergo vivere poterit
mortuus... Quibus
respondet Deus, non
velle se mortem im-
pii, sed ut reverta-
tur & vivat... Vita
autem & mors in
hoc loco non hæ-
c significant, quæ
omnes communi ed
beatis lege daturæ
vel vivimus, vel mor-
te dissolvimur, sed
illa de quæ scriptum
est, Placebo Domi-
no in regione vivo-
rum. Et anima quæ
peccaverit ipsa mor-
tuetur.

On ne se souviendra d'aucun des pechez qu'il aura commis. « Il a fait ce qui est juste & droit, certainement il vivra. Et ce- pendant les Enfans de mon peuple osent dire, que ma voie n'est pas droite, au lieu que c'est la leur qui ne l'est pas. Car si le Juste se détourne de sa justice, & se laisse aller à l'iniquité, il mourra pour s'estre conduit de la sorte. Et si le méchant quitte sa mauuaise vie, & fait ce qui est juste & droit, il vivra parce qu'il s'est converty. Comment donc pouvez-vous dire, que ma voie ne soit pas droite? mais ce sera moy qui vous jugeray chacun selon vostre voie, maison d'Israël.

Ces paroles sont si claires, & Dieu y enseigne si expressément & de tant de manieres, que le Juste qui se détournant de sa justice, se laisse aller à l'iniquité mourra de la même mort que le méchant évite par la penitence; que Dieu n'aura aucun égard à sa justice passée, qu'il ne s'en souviendra plus pour en tenir aucun compte, mais qu'il le traittera selon son état present de pecheur, qu'il n'y a guere d'exemple plus terrible de ce que peut l'engagement dans l'erreur, que de voir qu'une si éclatante lumiere que l'on a tant de fois présentée aux Calvinistes n'ait pas esté capable de les faire revenir d'un si prodigieux égarement. C'est peut-estre une des plus grandes preuves que l'on puisse avoir de l'impossibilité de terminer toutes les disputes de la Religion par la seule Ecriture, puisque ceux mêmes qui font une profession si particuliere de ne vouloir point d'autre Juge, & de s'arrester uniquement à ce qui s'y trouve écrit, trouvent moyen d'en éluder les témoignages les plus precis par les gloses du monde les plus absurdes, lors qu'ils ne s'accordent pas avec les opinions dont ils se sont laissés prévenir.

Mais avant que de refuter ces gloses qui ne viendront jamais dans la pensée d'aucun homme de bon sens, qui ne se sent point corrompu l'esprit par la passion de soutenir à quelquel prix que ce soit les sentimens de sa secte, je conjure toutes les personnes de cette Communion qui ont de la conscience, & qui cherchent sincerement la verité, de me dire si en lisant ces trois endroies d'Ezechiel, & n'ayant point d'autre but que d'en découvrir le vrai sens qui n'est nullement caché, ils y trouvent autre chose que ce qui y a esté trouvé jusques à ces derniers siecles par tous ceux qui les ont lus, Juifs & Chrétiens, Grecs & Latins, Catholiques & heretiques de quelque

secte & de quelque nation que ce soit, & que ce qu'y trouvent encore aujourd'huy tous les Chrestiens de la terre hors les seuls Calvinistes. Je suis assuré que s'ils agissent de bonne foy, ils m'avoueront, que ne s'arrestant qu'à la parole de Dieu sans le vouloir aveugler par la creance qu'ils ont à leurs Ministres, ils ne peuvent pas ne point voir que le Prophete prononce un arrest de mort contre le juste qui se détourne de sa justice, & se laisse aller à l'iniquité, comme il en prononce un de grace au pecheur qui se convertit & quitte sa mauvaise vie: Que la mort selon laquelle il dit, que le Juste mourra si les attrait du peché le détournent de la bonne voie, est la même mort selon laquelle il dit, que le pecheur ne mourra pas, s'il se convertit veritablement, & retourne à Dieu par la penitence: & que le Juste tombé dans le crime ne doit point esperer que Dieu aura égard à ses bonnes œuvres passées pour ne le pas damner; comme le pecheur converty ne doit point craindre que Dieu ait égard à ses pechez passcz pour le perdre, parce que Dieu qui est également fidelle dans ses promesses & dans ses menaces, nous assure par son Prophete, qu'il ne se souvient ny de la justice qu'on a abandonnée pour se jeter dans le peché, ny du peché qu'on a quitté pour embrasser la justice: enfin sans avoir jamais lu saint Jérôme, il est impossible que se laissant aller à l'impression naturelle des paroles du Prophete, ils ne tombent d'eux mêmes dans les pensées de ce Pere, qui explique ainsi ce dernier endroit comme il avoit déjà fait les autres. *Lors que j'auray dit au Juste qu'il vivra de la vie, dit le Seigneur & que je luy auray promis la recompense de sa justice, si se confiant à cela il vient à pecher; j'oublieray toutes ses bonnes œuvres passées & il mourra à cause de l'iniquité qu'il aura commise depuis. Et agissant ainsi je ne change point d'avis, parce qu'il n'est pas raisonnable qu'au regard du même homme je rende au pecheur ce que j'avois promis au Juste. Au contraire lors que j'auray menacé le pecheur & que j'auray dit; Il n'y a plus que trois jours à attendre, & Niniue sera détruite, s'il fait penitence & qu'il repare par ses bonnes œuvres ses dereglemens passcz. Ne doit-il pas vivre de la vie qui est Jesus-Christ, & ne pas mourir, puisqu'il les menaces faites au pecheur ne doivent pas tomber sur le Juste: Tout cela fait voir que nyle pecheur nese doit pas desesperer, s'il fait penitence, ny le Juste se confier en sa justice, s'il perd par sa negligence ce qu'il avoit acquis avec grand travail. A quoy ce Saint*

Si dixerò, inquit, iusto, Vivet, & ei peccata iusticie pollicemini iusto, contrariusque ille peccaverit, omnes iusticie ejus prout obligabuntur tradere; & presentem iniquitatem scietur. Nec me est mita sententia, cui non possim in eodem homine, peccatori tradere quod iusto promiseram. Contrarius si peccatori in impio fuerit comminatus, & dixerò: Adhuc tres dies, & Niniue subvertetur, & ille egerit penitentiam, bonique operibus veterem emendatus errorem Nonne debet vita que Christi est, vivere, & nequam quam

morti, cum comminatio peccatoris punitur, non punitur non debet. . . . Quibus omnibus de monstratur, non peccatore saluum desperare debere si quis peritiam non habet, nec saluum in sua confidere iustitia, si perdidit negligenter quod magno labore quaesierat.

ajoute. Nous ne faisons que passer sur ces choses qui sont claires d'elles-mêmes pour nous arrêter à celles qui sont plus obscures: MANIFESTA TRANSCURRIMUS UT IN OBSCURIORIBUS IMMOREMUR, parce qu'il ne luy estoit pas seulement venu dans l'esprit, qu'il pût y avoir la moindre obscurité dans ces paroles d'Ezechiel, où les Calvinistes ne trouvent que de profondes tenebres, en les voulant ajuster à leurs paradoxes impies par des interpretations fantastiques, qui n'ont pas la moindre ombre de vray-semblance.

CHAPITRE II.

Refutation de la premiere des chicaneries dont les Calvinistes se servent pour éluder les passages d'Ezechiel, qu'ils ne s'entendent pas du vray Juste, mais de celui qui ne l'est qu'en apparence.

LA verité est une & simple. L'esprit d'erreur s'égare en diverses routes & ne sçait où s'arrêter. C'est ce qui est arrivé aux Calvinistes qui ont voulu corrompre & embrouiller par leurs chicaneries les paroles tres-claires & tres-simples du Prophete Ezechiel. Ils ne sçavent à quoy se tenir. Après avoir tâché de les éluder par quelque défaite, comme ils en sentent l'absurdité, ils en ajoutent une autre qui détruit manifestement ce qu'ils avoient supposé dans la premiere. Ils disent d'abord qu'Ezechiel ne parle pas du vray Juste, mais de celui qui ne l'est qu'en apparence; qui le paroît aux yeux des hommes par ses œuvres extérieures, mais qui n'est devant Dieu qu'un pecheur & un hypocrite: qu'ainsi ce passage ne fait rien contre eux, parce qu'ils n'ont jamais nié que ces faux Justes ne pussent s'abandonner à l'iniquité, & mourir dans leurs pechez.

C'est leur solution la plus ordinaire, mais ils ne s'y appuient pas tellement qu'ils n'y en joignent une autre, pour amuser ceux qui trouveroient cette premiere aussi absurde qu'elle l'est en effet.

C'est, ajoutent-ils, que la proposition d'Ezechiel n'est que conditionnelle, & que ces sortes de propositions n'affirment rien de positif absolument parlant. C'est à dire que le Prophete marque bien ce qui arriveroit, si le Juste se détournoit de sa

Brusfeld, Angliæ danielis ouvrage De VIVIFICANTIA SANCTORUM, lib. 1. c. 9. Vetus & genuinum hujus loci propheticus intellectus est: Si iustus non vero iustus, sed non a hominibus, qui sibi aliquid vident iustus, si hic se voverit à iustitia sua, ab operibus apparenter iustus, si ab exteriora legis iustitia defecerit, ad vitam improbum & perditionem; si iustitiam ad fortissimum, & temperantiam ad luxuriam, & similes defecerit, hocine voverit? Non vivet iustitia omnes quas fecit non commemorabuntur.

justice qui est qu'il mourroit dans son peché, mais qu'il ne nous assure pas qu'il puisse arriver, & qu'il arrive quelquefois que le Juste se détourne de sa justice, ce que nous apprenons, disent-ils, par d'autres lieux de l'Ecriture n'arriver jamais.

Deiuss. lib. 3. c. 24.

David Paræus joint ces deux solutions en répondant à Belarmin. *Où Dieu, dit-il, parle du vray Juste, ou de celuy qui n'est qu'en apparence. Si c'est de ce dernier, cela ne suit rien contre nous. Car nous avouons que les hypocrites se peuvent détourner de la justice. Si c'est du vray Juste, cela ne nous est point encore contraire. Car ce n'est qu'une menace conditionnelle, s'il se détourne il mourra. D'où il ne s'ensuit pas qu'il arrive jamais qu'il se détourne.*

Amos. 5. Amos. 5.
serp. p. 303.

Amesius ne veut pas qu'on attribué ces deux réponses à différentes personnes. *Qui hoc de iustitia (non verâ) opponunt, non sunt alii, sed iidem qui prius illud de conditione notant.* Et cependant, il est visible que l'une de ces réponses ruine l'autre. Car l'entendant du faux juste, c'est en vain qu'on auroit recours à cette chicane des propositions conditionnelles *qua nihil ponunt in te*, puisque par leur propre aveu ce n'est point seulement une verité conditionnelle mais absoluë, que ces faux justes quittant actuellement ce faux masque de justice, tombent dans des crimes manifestes, & meurent dans leurs pechez.

C'est pourquoy aussi dans les nouvelles Bibles Françoises imprimées à Amsterdam avec des notes de leurs plus habiles Ministres, ils font mention en passant de cette dernière défaite, mais ils ne s'arrestent qu'à la première, qu'ils repetent sur tous les endroits où le Prophete parle de la chute des Justes & de leur mort dans le peché.

Car dans le 3. Chap. v. 20. sur ces paroles du Prophete. *Si le Juste se détourne de sa justice....il mourra en son peché, & ses justices qu'il aura faites ne seront plus en memoire:* ils s'efforcent de les eluder par cette glose. *C'est à dire que toute sa vie passée quelque juste & sainte qu'elle ait paru en public, comme les hâteliers des contrefont la splendeur des diamans, sera rejetée, & que ses précédentes justices qui avoient acquis quelque reputation & quelque louange entre les hommes, ne viendront point en compte, & n'exciteront pas Dieu à l'exempter de la punition:* Et sur de semblables paroles du chap. 33. v. 12. *Il entend parler de la justice precedente de celuy qui ayant en apparence & reputation de probité ne se sera point*

purifié au dedans par une vraye sanctification, & aura voulu faire passer ses hapelourdes pour de vrais diamans. Et sur le 24. v. du chap. 18. où il est dit selon l'Hebreu, qu'on ne se souviendra plus de toutes les justices qu'aura faites autrefois ce juste tombé dans le péché, ils pretendent qu'il est évident, que cela ne se doit entendre que de la justice legale, parce qu'elle s'appelle des justices au pluriel, ce qui ne se peut entendre que des œuvres de justices conformes du moins quant à leur substance & en l'exterieur aux regles de la loy.

Je n'ay presque besoin que des Auteurs mêmes de cette glo-
se pour faire voir combien elle est ridicule, & combien il y a de mauvaïse foy dans la raison qu'ils alleguent pour l'appuyer.

1. Ezechiel dans le chap. 3. fait deux differentes suppositions touchant le juste; l'une qu'il peche, le Prophete ayant manqué de l'avertir de son devoir; & l'autre qu'il ne peche point, le Prophete l'ayant averti. Dans la premiere supposition, il dit que ce juste mourra dans son peché, que l'on ne se souviendra plus des bonnes œuvres qu'il aura faites, mais que Dieu en redemandera le sang au Prophete. *In peccato suo morietur, & monerunt in memoria justitia ejus quas fecit: sanguinem vero ejus de manu tua requiram.* Dans la seconde, il dit que ce juste qui n'aura point peché, vivra certainement, & que le Prophete qui l'aura averti aura delivré son ame. *Si tu annuntiaveris justo ut non peccet justus, & ille non peccaverit, vivens vivet quia annuntiasti ei, & tu animam tuam liberaisti.* Ce seroit se jouer grossièrement de la parole de Dieu, & faire une profession ouverte de la tourner à sa fantaisie, que de ne pas reconnoître que le mot de *juste*, se doit prendre dans le même sens en l'un & l'autre de ces deux membres. Car pourquoy voudroit-on, que dans l'un il se prit pour un faux juste, & dans l'autre pour un vray juste? Ce seroit une folie que de le pretendre. Or les auteurs de la glose que j'ay entrepris de refuter; demeurent d'accord, que dans le verset où il est parlé du juste; qui ne peche point estant averti de son devoir, le Prophete a entendu parler du vray juste; & c'est ce qui leur fait dire dans la note sur le vers. 21. *Entends cery du péché regnant & dont les hommes n'ont jamais une vraie repentance: 1. Ioan. 3. 6. 9. Car les vrais fidelles pechent aussi, mais ils resistent au péché, & s'y opposent, & ont une sainte contrition.* Ce qui seroit impertinent; si le mot de *juste* dans le vers. 21. s'entendoit du faux juste, puis-

qu'il n'y a, selon eux, que les regenez, les vrais justes & les vrais fideles qui soient exempts du peché *regnant*. Et par consequent le mot de *juste* dans le verfet precedent se doit aussi entendre du vray juste & du vray fidele.

2. Le Prophete dans le 18. chap. oppose le juste au pecheur, & considere l'un & l'autre en deux estats, ce qui fait quatre membres.

Le juste perseverant dans sa justice.

Le pecheur perseverant dans son peché.

Le juste se detournant de sa justice, & se laissant aller à l'iniquité.

Le pecheur quittant sa mauvaise vie, & se convertissant à Dieu.

Il dit du juste perseverant dans la justice, *justitia justi super eum erit*; c'est à dire qu'il recevra la recompense de sa justice, quand il seroit fils d'un méchant pere, parce qu'il n'y a que l'ame qui peche qui encourt la mort due au peché, *anima quæ peccaverit ipsa morietur*: Il dit du pecheur qui perseveré dans son peché, *impietas impii erit super eum*. C'est à dire qu'il portera la peine de son iniquité, qui est la mort temporelle & éternelle. Il dit du juste qui se detourne de sa justice & qui se laisse aller à l'iniquité, que Dieu n'aura point d'égard à sa justice passée, & qu'il mourra dans son peché. Et il dit du pecheur qui se convertira, que Dieu n'aura point d'égard à ses pechez passez & qu'il vivra de la vraye vie.

Il est indubitable que le mot de *juste* se doit prendre de la même sorte dans les deux estats où le Prophete le considere, autrement il n'y aura plus rien de certain dans l'Ecriture, il est permis de prendre le même mot repeté plusieurs fois dans le même discours en des sens tres-differens & même tout opposez, comme seroit de prendre le mot de *juste*, tantost pour un vray juste, un vray fidele, un homme regeneé en qui le saint Esprit habite; & tantost pour un faux juste qui n'est point né de Dieu, mais qui est enfant du diable, & en qui le peché regne.

Or les Calvinistes auteurs des Notes de leur nouvelle Bible reconnoissent que dans ces parolés, *justitia justi super eum erit*, les mots de *justice*, & de *juste*, se prennent pour la vraye justice & pour le vray juste. Car ils les expliquent ainsi. *C'est à dire, que la recompense gratuite de la justice & des bonnes œuvres lui se-*

redonnée, & qu'ainsi chacun recevra le salaire de ses actions bonnes & mauvaises. Et ils renvoient en suite pour bien entendre le mot de justice à divers lieux où ils expliquent toujours le mot de justice, de la vraye justice. Comme au v. 5. du Psal. 24. *Il recevra benediction de l'eterhel, & justice de Dieu son Sauveur. C'est à dire (disent-ils) le fruit & le loyer de la veritable justice qui ne se trouve qu'en Iesus-Christ, & les effets de ses saintes & veritables promesses qui consistent en benediction temporelle & en gloire eternelle.* Et au 14. verset du Psal. 85. *Justice marche devant luy.* Où ils disent, que le Psalmiste veut declarer par ces paroles que par tout où Iesus Christ entre par la predication de l'Evangile il y amenera la justice de la foy. Et au v. 8. du 58. chap. d'Isaie. *Ta justice ira devant toy, c'est à dire, le fruit de la justice à recevoir ton salut, que l'Eternel te donnera par pure grace.*

Il faut donc que dans l'autre membre où le Prophete parle du juste qui se détourne de sa justice, les mots de *juste* & de *justice*, se prennent dans le même sens, c'est à dire pour un méritay juste, & une veritable justice, qui auroit eu la recompense que Dieu (selon eux-mêmes) luy avoit promise par ces paroles, *justitia justis super eum eris*, s'il n'avoit laissé perdre sa couronne en perdant par ses crimes sa qualité de juste. Et c'est à quoy JESUS-CHRIST dans l'Apocalypse avertit le juste de prendre garde, lors qu'il dit: *Tene quod habes ut nemo accipias* Apoc. III. 3. *nonnam tuam*: parce qu'il n'est pas raisonnable, dit saint Jérôme, que Dieu rende au pecheur ce qu'il avoit promis au juste.

3. Cela paroist encore en ce que dit le Prophete dans le chap. 33. Quele juste mourra s'il se laisse aller à l'iniquité, quoy que Dieu eust dit de luy lors qu'il estoit juste *vita vivet*, il vivra de la vie. Et qu'au contraire le méchant vivra s'il se convertit, quoy que Dieu luy eust dit, *morte morieris*, vous mourrez de mort. Car ces dernieres paroles dites au pecheur, ne marquent pas seulement la mort du corps, mais principalement celle de l'ame, & la mort eternelle, qui est la folde & la peine du peché, selon saint Paul. *Stipendia peccati mors*. Ce que les auteurs de ces Notes reconnoissent se devoir entendre non seulement de la mort temporelle, mais aussi de l'eternelle. Et expliquant ces mêmes paroles, *morte morieris*, vous mourrez de mort, lors que Dieu les dit la premiere fois à Adam. *Entendez-icy*, disent-ils, *une triple mort*, 1. *la corporelle qui separe l'ame du corps avec les miseres qui la precedent*. 2. *La spirituelle qui la separe de Dieu*, &

438 LIV. VI. Passages de l'Ecriture qui sont voir,
 la privè de sa grace. 3. L'éternelle qui est corporelle & spirituelle
 tous ensemble. D'où il s'ensuit que la vie promise au juste par
 ces paroles, *vitâ vivet*, opposée à la mort dont le pecheur avo
 esté menacé par ces autres paroles *morte morieris*, est principa
 lement la vie spirituelle de l'ame, qui consiste en ce qu'elle
 est unie à Dieu par la grace, comme sa mort est d'en estre
 parée & privée de la grace. Or Dieu n'a garde de dire du faux
 juste au regard de cette sorte de vie, *vitâ vivet*, puisque
 l'ame de tous ceux qui n'ont point la veritable justice, est
 morte devant Dieu, selon ce que dit saint Paul de la veuve
 qui vit dans les delices *vivens mortua est*. Et ainsi il est
 visible que le *vitâ vivet* dit du juste dans le chapitre 33. et
 la même chose que ce qui est dit dans le 18. *justitia justis fa-*
per eum erit, que les auteurs de ces Notes avoient, comme nous
 avons déjà vu, marqué la recompense promise à la veritable
 justice. Et par consequent ce n'est que la necessité où ils
 sont trouvez d'éluder comme ils pourroient ces passages for
 mels qui détruisent absolument leur heresie, qui les a portez
 à dire en l'air, que ce que dit le Prophete du juste qui tombe
 se doit entendre du faux juste, quoy que toute la suite du dis
 cours du Prophete fasse voir manifestement le contraire, &
 que les veritez dont ils demeurent d'accord, ne s'appren
 vent pas de la liaison nécessaire qu'elles ont avec celles qu'ils
 tâchent de combattre, ruinent leurs chicaneries.

4. On peut adjoûter à cela, pour montrer que ces mots, *si*
dixero justo quod vitâ vivet se doivent entendre de la vie de
 l'ame opposée à la mort du peché, & par consequent du
 vray juste; qu'en tous ces endroits d'Ezechiel où il compare
 le juste au pecheur ces mêmes mots *vitâ vivet*, ou *vivens*
vivet, ou *vivet* simplement, s'entendent toujours de cette
 sorte.

Dans le 3. chap. v. 28. *Si dicente me ad impium, morte morieris,*
non annuntiaveris ei, neque locutus fueris ut avertatur à via sua
impia & vivat: Ces traducteurs Calvinistes expliquent le
 mot de *vivat* par, pour luy sauver la vie. Et dans la note ils disent,
 non pas en la maniere de Dieu, lequel est le seul ouvrier principal &
 direct du salut par ses propres forces, mais comme son instrument par
 l'administration de sa parole. C'est donc de la vie du salut qu'ils
 entendent le mot de *vivat*.

Au même chap. v. 2. *Si autem annuntiaveris justo ut non pe-*
 c

et justus, & ille non peccaverit: vivens vivet. Nous avons déjà vu qu'ils entendent cela du vray juste, & par conséquent aussi de la vraye vie de l'ame.

Auchap. 18. v. 9. *Hic justus est VITA VIVET, ait Dominus. C'est à dire* (remarque la Note) *il sera conservé & sauvé, tant pour le corps & le temporel, que pour l'ame & l'éternité*: & ils avoient que l'on doit entendre les mots de *vita vivet*, de la même sorte dans les vers. 17. 19. 21. (quoy qu'ils y mêlent quelque chose de leur herésie, touchant le juste Evangelique & legal.) Et c'est bien clair dans le v. 19. Car après que le Prophete a dit d'un homme de bien, fils d'un méchant pere, *vivet vita*, il ajoute, *anima qua peccaverit ipsa morietur*. Ce qui marque clairement que cela se doit entendre de la vie opposée à la mort du peché. Et encore plus dans le 21. & 22. où il est dit du pecheur qui se convertit à Dieu, *vita vivet & non morietur... in justitia sua quam operatus est vivet*. Ce qui s'entend si manifestement de la vie du salut, que les auteurs des Notes ne le pouvant passer, ont traché seulement de détourner cela à la justice imputée. *Ne pense pas*, disent-ils, *que sa justice personnelle l'ait mérité de sa propre dignité: ses injustices passées repaissent formellement à ce mérite*: mais *c'est parce que Dieu l'a récompensé ainsi de pure grace*, en contemplation du mérite de son Fils pour nous *il est la seule justice par laquelle le pecheur repentant est justifié devant Dieu*. Mais cette glose est contraire au texte qui porte, selon leur propre version. *Il vivra pour sa justice*, à laquelle *il se sera adonné*. Car la justice de Christ imputée au pecheur, ne peut estre la justice dont le Prophete parle, puisqu'il parle de la justice à laquelle le pecheur *s'est adonné*, en se convertissant à Dieu. *In sua justitia quam operatus est vivet*: ce qui marque expressement la propre justice du pecheur converti, qui tire néanmoins toute sa valeur de celle de JESUS-CHRIST, parce qu'il ne peut faire aucune bonne œuvre que par son Esprit & par sa grace.

Au même chap. 18. v. 23. *Nunquid voluntatis mea est mors impii, dicit Dominus Deus, & non ut convertatur à viis suis & vivat*.? Sur ce mot *vivat*, & qu'il vive; C'est à dire (disent-ils) qu'il évite mes jugemens & les supplices qu'il a mérité, & obtienne ainsi par ma grace le salut & la vie.

Et au v. 28. après avoir dit du pecheur converti, *Animam suam vivificabis*, il exprime la même chose au verset suivant par les

mots de *vita à vivre*, ce qui marque bien clairement qu'ils se doivent entendre de la vie de l'ame, puisqu'ils ont le même sens que ceux que ces traducteurs Calvinistes ont rendu par ces mots, *il fera revivre son ame*. Et enfin au dernier verset de ce chapitre : *Convertimini & vivite ; Convertissez-vous, & vivez*. Ceci s'enonce tellement, disent-ils, en forme de commandement qu'il comprend en soy une forte & une infallible promesse que ceux qui se convertiront de tout leur cœur à Dieu, vivront assurément.

Pourquoy donc les mêmes mots du chap. 33. v. 3. *Si dixero justo vita à vivre*, ne signifient-ils pas la vraie vie de l'ame, puisqu'ils la signifient toujours dans tous ces endroits d'Ezechiel, & qu'on ne peut pas nier qu'ils ne la signifient encore au vers. 16. où il est dit du pecheur converti, *vita vivet & non morietur* : C'est aussi ce qu'ils ne scauroient nier sans démentir Calvin, qui assure en son Institution, liv. 2. chap. 8. n. 4. *Que cette promesse, à sçavoir, qui fera ces choses vivra en icelles : & au lieu la menace correspondante, l'ame qui aura péché, mourra de mort, sans aucune doute appartiennent à la mort ou immortalité future, qui jamais ne finira : & que par tout où il est fait mention de la benévolence ou ire du Seigneur, sous la premiere est contenue éternité de vie : sous la seconde, perdition éternelle*.

Or on ne peut pas supposer que Dieu qui connoist le fond des cœurs, ait dit d'un homme qui n'auroit jamais esté qu'un faux juste, & qui n'auroit jamais fait aucune action qui n'eût mérité la mort, non seulement par elle-même, mais aussi par l'imputation de Dieu, *vita vivet*, il vivra de la vie, si ces mots marquent la vie de l'ame opposée à la mort du péché, comme nous avons prouvé qu'ils la marquoient par l'aveu même de Calvin. Et par conséquent il n'y eut jamais de plus fausse interpretation de l'Ecriture, ny de plus contraire au bon sens, que celle dont les Calvinistes se servent pour éluder les passages d'Ezechiel, touchant le juste qui tombe, en détournant au faux juste, ce qui ne se peut entendre raisonnablement que du véritable juste.

5. La fausseté de cette méchante glose paroistra encore davantage, si nous l'examinons selon les principes des Calvinistes. Ils divisent tous les hommes en deux classes. L'une des regenez, qui comprend tous les vrais fidelles, & nuls autres qu'eux, qui ne font aucune action qui ne soit peché, lors

même qu'ils agissent par l'Esprit de Dieu, parce que la chair, à ce qu'ils prétendent, y mêle toujours sa corruption; mais à qui Dieu pardonne tout, ne leur imputant pas même les crimes les plus énormes, lors qu'ils y tombent. L'autre est des non regenez, qui comprend généralement tous les hommes, hors les vrais fidèles. Or ceux-là ne peuvent faire aucune action qui ne soit un péché mortel, & qui ne mérite l'Enfer par un titre particulier, & tout autrement encore que ne le méritent celles des regenez. Car les regenez en peuvent faire qui sont mêlées de bien & de mal, parce qu'elles procedent en même temps de l'esprit & de la chair, mais celles des autres sont toutes mauvaises & entièrement souillées, parce qu'elles procedent entièrement d'un principe corrompu, n'y ayant point en eux deux principes, l'esprit & la chair, comme dans les fidèles, mais un seul, qui est la chair. Il s'ensuit de là que selon les Calvinistes, Dieu ne voit rien que de tout à fait impur, en tous ceux qui ne sont pas regenez, & qu'ainsi lors même qu'ils semblent vivre le plus vertueusement, comme faisoient les Philosophes parmi les Payens, & les Pharisiens parmi les Juifs, ils ne sont autre chose, comme JESUS-CHRIST a dit des derniers, *que des sepulchres blanchis, qui au dehors paroissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts & de toute pourriture.*

Tels donc auroient esté les faux justes dont les Calvinistes voudroient qu'Ezechiel eust parlé. Et ainsi il ne faut que substituer la définition au desfin, pour juger, s'il y eut jamais rien de plus absurde que le discours qu'ils attribuent au Prophete. Car voila ce qu'ils luy font dire, ou plutost ce qu'ils font dire à Dieu même. Si le juste, que je sçay n'estre qu'un faux juste, & qui est un veritable pecheur, *qui voudroit faire passer ses hardes pour des diamans*, se détourne de sa fausse justice, en changeant ces impietez cachées en des crimes manifestes, je ne me souviendray plus de ses justices, c'est à dire de ses actions criminelles voilées d'un reglement extérieur qui trompoit les hommes, mais il mourra dans son péché. Ce discours a-t-il un sens raisonnable, & qui soit digne, je ne dis pas de Dieu, mais d'un homme sage?

Ce faux juste seroit-il moins mort dans son péché, quand il auroit perseveré toute sa vie dans sa fausse justice? pour-

C'est la distinction que met Beze dans son Apologie pour la justification par la seule foy, entre les actions qui precedent la regeneration, & celles qui la suivent; en ce que ces dernières sont mêlées de bien & de mal, au lieu que les premières sont entièrement impures, & toutes impures, quoiqu'il en soit impur, & si impur.

Ce sont les termes des auteurs des Notes.

quoy donc ne le menacer de la mort qu'au cas qu'il se détourné de cette fausse justice? C'est à dire au cas qu'il vienne à paroistre aux yeux des hommes, ce qu'il estoit déjà aux yeux de Dieu? Pourquoy attacher sa condamnation à son changement, qui n'est que d'une malice cachée à une malice ouverte, si, quoy qu'il ne changeast point, il devoit toujours estre condamné.

Mais cette glose impie attribué encore à Dieu un discours bien plus déraisonnable en voulant que ce soit du faux juste qu'il ait dit au ch. 33. *justitia justus non liberabit eum in quacunque die peccaverit*. Car cette justice, dont Dieu dit, qu'elle ne sauvera point celuy qui la possédoit du moment qu'il aura péché, l'auroit donc sauvé sans doute, s'il n'eust point péché. Il faut donc ou que ce soit une véritable justice, ou faire dire à Dieu même, qu'une fausse justice qui n'est dans le fond qu'une damnable hypocrisie, auroit sauvé ce misérable, s'il avoit sçu tromper les hommes jusques au bout, & se garantir des pechez grossiers qui le découvrent.

Le Prophete repete encore la même verité en d'autres termes dans le même verset, tant il a pris soin de la faire bien comprendre. *Iustus non poterit vivere in iustitia sua in quacunque die peccaverit*. Il auroit donc pu vivre par sa justice, s'il y eust demeuré ferme, & qu'il ne se fust point laissé aller à l'iniquité. Or la fausse justice n'est qu'un estat de mort, & non pas de vie. Ce n'est donc pas de la fausse justice dont le Prophete parle. Et en effet, il est visible que ces paroles d'Ezechiel, *Iustitia iustus non liberabit enim in quacunque die peccaverit*, ont rapport à celle des Prov. X. 2. & XI. 4. *Iustitia liberabit à morte*. Et que c'est comme si le Prophete avoit voulu dire. Ne vous y trompez pas. Quoy que Dieu vous ait assuré par la bouche du Sage, que la justice delivrera de la mort: néanmoins ce n'est qu'à condition que vous y persevererez: Car elle ne vous delivrera point si vous la quittez, & que vous vous abandonniez au péché. Or la justice dont il est parlé dans les proverbes est la vraie justice, les auteurs de ces Notes le reconnoissent, & se mettent même en peine d'empêcher qu'on ne croye qu'elle delivre de la mort, par la condignité & par le mérite de l'œuvre, au lieu qu'ils prétendent que c'est seulement, comme un fruit de nostre foy, & une marque de nostre justification gratuite au sang & au seul mérite de Jesus Christ. Et par conséquent ce n'est qu'en brouillant de mau-

46. soy les notions qu'ils ont eux-mêmes des termes de l'écriture, qu'ils nous veulent persuader qu'Ezechiel n'a voulu parler que d'une fausse justice.

6. J'ay réservé pour derniete preuve l'opposition que Dieu fait entre l'oubly de la justice au regard du Juste qui tombe, & l'oubly des pechez au regard du pecheur qui se convertit; comme la chose du monde la plus convaincante & la plus forte pour montrer la fausseté de la défaite des Calvinistes. Car c'est une menace que Dieu fait au Juste qui tombe, d'oublier sa justice passée en punition de son péché, comme c'est une promesse que Dieu fait au pecheur penitent, d'oublier ses pechez en veüe de sa penitence. Et comme Dieu ne peut rien oublier, l'un & l'autre ne peut avoir d'autre sens, sinon que Dieu traitera le Juste qui se sera laissé emporter au péché, selon l'estat de pecheur où il se sera jetté, sans avoir égard à l'estat de juste où il estoit auparavant, qui faisoit que Dieu le regardoit d'un œil favorable selon cette parole de David, *Oculi Domini super justos*: qu'au contraire il traitera le pecheur qui se fera véritablement converty selon l'estat de juste où sa conversion l'aura mis, sans avoir égard à l'estat de pecheur où il estoit auparavant, qui faisoit que Dieu le regardoit dans sa colere, selon l'autre parole du même Prophete, *Vultus autem Domini super facientes mala ut perdat de terra memoriam eorum*. Cet oubly est donc un mal au regard de l'un, & un bien au regard de l'autre.

Or ce seroit le contraire au regard du Juste, si ce n'estoit pas du véritable Juste, mais seulement d'un faux Juste que le Prophete eust voulu parler. Car sa fausse justice n'estant qu'abomination devant Dieu, comme JESUS-CHRIST nous l'assure dans l'Evangile, & ses bonnes œuvres apparentes que soüillure & que péché, ce luy seroit un avantage que Dieu les oubliast, & qu'il ne les considerast point dans son jugement, puisqu'elles ne peuvent attirer sur luy que la condamnation. Cependant il est visible que Dieu nous en donne une idée toute contraire, & nous fait clairement entendre que c'est le péché de ce Juste qui luy fait oublier sa justice precedente, de laquelle sans cela il se seroit souvenu pour luy en donner la recompense selon la parole du même Prophete; *Iustitia justi super eum erit*: comme c'est la conversion du pecheur qui fait que Dieu oublie ses pechez passés, desquels sans cela il se seroit souvenu.

pour l'enpunir, selon cette autre parole. *Impietas impij: sur-*
cum erit. Et par consequent il faut avoir renoncé, ou ^{à l'au-}
 foy, ou au sens commun, pour oser mettre en doute que le
 Prophete en tous ces endroits n'ait entendu par les mots de
 justice & de Juste, la veritable justice & le veritable Juste.

Ezech. XLIII. 14.

Mais les Ministres croient avoir ruiné tout cela dans les no-
 tes de leur nouvelle Bible Françoisse par cette merueilleuse re-
 marque, qu'en l'un de ces endroits, il n'y a pas *justice*, mais *jus-*
tices au pluriel; *ce qui ne se peut entendre*, disent-ils, *que des*
œuvres de justice conformes du moins quant à leur substance & en
l'exterieur aux regles de la loy: d'où ils concluent comme une
 chose évidente, que le Prophete n'a point parlé de celuy qui est
 véritablement juste devant Dieu par la foy en JESUS-CHRIST.

Il ne leur en faut pas davantage pour s'imaginer qu'ils se
 sont bien échapez de ces passages qui les incommodent.
 Quelque contraire au sens commun que soit leur fausse glose,
 ils se promettent que les simples la jugeront bien appuyée par
 cette observation grammaticale, & ce n'a pas esté sans doute
 un petit sujet de vanité à celuy qui l'a trouvée. Mais le mal
 est que la grammaire vient icy fort mal à propos au secours de
 leur mauvaise Theologie, estant tres-faux que le mot de *jus-*
tices au pluriel ne se puisse prendre pour la veritable justice. Ce
 ce n'est point la fausse justice que Dieu aime, mais seulement
 la veritable, & cependant quand il est dit au dernier verset du
 X. Pseaume qui est l'onzième selon l'Hebreu. *Quoniam iustu*
Dominus & iustitias dilexit, le mot de justice est au pluriel
 dans l'Hebreu aussi bien que dans le Grec & dans le Latin,
 quoy que ces Traducteurs ne l'ayent mis qu'au singulier.

Et dans le 31. ch. de Jeremie v. 10. où ils traduisent, *L'En-*
nel a mis en évidence nostre justice, il y a dans l'Hebreu *nos jus-*
tices, ce qu'ils ne diront pas neanmoins ne s'entendre que d'une
 ne justice apparente qui ne soit telle qu'aux yeux des hom-
 mes.

Eten Isaye ch. 33. ce Prophete voulant marquer un vray
 Juste qui peut subsister en la presence de Dieu, dont il avoit
 dit: *Quis poteris habitare de vobis cum igne devorante? quis ha-*
bitabit ex vobis cum ardentibus sempiternis? en commença la des-
 cription par ces paroles. *Qui ambulat in iustitiis & loquitur*
veritatem, &c. où le mot de justice est encore en pluriel dans
 l'Hebreu, quoy que ce fust une réverie de pretendre par là

qu'il n'y est donc parlé que d'un faux Juste.

Mais voicy ce qui est encore plus clair. Dans ce même Prophe-
te ch. 45. v. 24. ou 25. *Ergo in Domino, dicet, mea sunt iustitia &
imperium.* Ce qu'ils traduisent en ces termes dans leur nou-
velle Bible. *Pour vray en l'Eternel, diront-ils de moy, il y a in-
justice & force.* Ou ainsi. *Certes il y a en l'Eternel pour moy dira-t-il,
injustice & force.* Mais comme le mot de *injustice* est au pluriel
dans l'Hebreu aussi bien que dans le Latin, ils en tirent une
observation toute contraire à celle qu'ils avoient faite sur E-
zechiél, tant leur grammaire est accommodante & s'ajuste
sans peine à leurs diverses pensées. Ils disent qu'on auroit pû
mettre *toute*, ou *entiere injustice*. Car ce mot & le suivant sont plu-
riels au texte Hebreu; aussi obtenons-nous en Dieu & par sa grace
en Iesus-Christ une double injustice, l'une imputée pour nostre iusti-
fication, & l'autre inherente pour la sanctification de nos ames.

Qui peut voir sans douleur de quelle sorte le Demon se
joue de la credulité des peuples par ces Ministres d'erreur, qui
tournent l'Ecriture comme il leur plaist selon les divers be-
soins qu'ils en ont pour établir leurs heresies? Ont-ils besoin
de faire croire que le Prophete Ezechiél ne parle que d'un
faux Juste & d'une fausse justice, quoi que toute la suite du
discours de ce Prophete fasse voir la fausseté de cette imagi-
nation, ils trouveront que cela est évident, parce qu'en l'un de
ces endroits ce Prophete se sert du mot de *justices* au pluriel:
qui ne scauroit signifier selon eux la justice Evangelique. Ont-
ils besoin en une autre occasion, d'établir en passant leur opi-
nion de la justice imputée, en quoy ils mettent principalement
la justice Evangelique, c'est ce qu'ils trouveront encore dans
ce même mot de *injustices* au pluriel, dont se sert un autre Pro-
phete, qui nous fait voir à ce qu'ils disent, *que nous obtenons en
Dieu & par sa grace en Iesus-Christ une double injustice, l'une impu-
tée pour nostre justification, & l'autre inherente pour la sanctifica-
tion de nos ames.* Mais pour en vouloir trop faire on ne fait
rien. Car si le mot de *injustices* au pluriel marque dans le Pro-
phete Isaye la justice Evangelique parce qu'elle est double,
l'imputée & l'inherente; c'est donc une fort méchante preuve
pour montrer qu'Ezechiél n'a pas voulu parler de la justice
Evangelique, dans tous les endroits où il parle du Juste qui tom-
be, de dire comme ils font qu'en l'un de ces endroits il se sert
du mot de *injustices* au pluriel. Et cependant c'est la seule chose

446 LIV. VI. *Passages de l'Ecriture qui font voir,*
CHAP. III. qu'ils apportent dans leurs notes pour autoriser le sens le plus déraisonnable & le plus absurde qu'on puisse jamais attribuer à un Prophete, comme je croy l'avoir montré par des preuves indubitables.

CHAPITRE III.

Refutation de la 2. chicanerie des Calvinistes: que tous ces passages d'Ezechiel ne sont que des propositions conditionnelles qui n'établissent rien absolument, mais qui marquent seulement ce qui arriveroit si le Juste se détournoit de sa justice, quoy que cela ne puisse arriver.

A Prés avoir montré l'absurdité de cette premiere glose, dont les heretiques se servent pour éluder les passages d'Ezechiel, qui est, que ce Prophete ne parle pas des vrais justes, il ne sera pas difficile de faire voir que c'est une défaite qui n'est pas moins ridicule de dire que ces propositions d'Ezechiel sont conditionnelles, & que ces sortes de propositions n'affirment rien absolument. Ainsi, disent-ils, quand on entendra du vray Juste ce que dit Ezechiel on aura seulement prouvé que si le Juste déchet de sa justice, il mourra dans son peche, mais il ne s'ensuivra pas que le vray Juste puisse déchoir de sa justice, & ce que dit le Prophete en cet endroit leur paroist semblable à ce que S. Paul dit dans l'Epistre aux Galates ch. 2. *Que si un Ange nous annonçoit un Evangile different de celui que cet Apostre nous a annoncé, il nous devroit estre anathème.* D'où il ne s'ensuit pas qu'il puisse arriver qu'un Ange annonce effectivement quelque chose de contraire à l'Evangile.

Les Ministres Auteurs des Notes de leur nouvelle Bible François ne proposent cette défaite qu'en passant, ayant bien vu qu'on la regarderoit plustost comme une chicannerie, que comme une réponse solide. Outre que cette proposition, disent-ils, est conditionnelle, comme celle de l'Apostre, Gal. 1. 8. & ne pose pas plus nécessairement la defectibilité du vray Juste en Jesus-Christ que celle-là, la possibilité de nostre seduction par les saints Anges, toute la suite fait voir qu'il est icy parlé de la justice legale, &c.

Les Contreremonstrans au contraire trouverent cette

si bonne dans la Conférence de la Haie, qu'ils ne répondent autre chose à ce passage d'Ezechiel qui leur avoit esté envoyé par les Remontrants, sinon que *c'est seulement une menace conditionnelle, qui fait voir ce qui arriveroit certainement si cette condition estoit posée: comme quand saint Paul dit parlant aux frères de Rome, Si vous vivez selon la chair vous mourrez. Mais delà on ne peut pastirer ces conséquences: Donc le Juste se peut détourner de sa justice, & le fidelle vivre selon la chair.* Puis que ces Ministres les plus habiles de la Hollande veulent qu'on entende de la même manière ces deux passages d'Ezechiel & de S. Paul, ils reconnoissent donc que c'est sans raison que l'on voudroit détourner à de faux justes ce que dit le Prophete, personne ne pouvant nier que l'Apostre ne parle de vrais fidelles, comme ils le confessent aussi.

Les Professeurs de Saumur s'estant objecté ces passages d'Ezechiel, & ayant eu aussi assez de lumiere pour voir, qu'il n'y avoit rien de plus infoutenable que de pretendre que ce Prophete n'y parle pas du vray Juste, n'en ont osé non plus dire un seul mot, mais se sont réduits à employer uniquement l'ancienne chicane des propositions conditionnelles qu'ils proposent en ces termes.

La Réponse est facile. C'est que la Vulgate & toutes les autres versions un peu exactes, ont traduit ces passages comme contenant une proposition conditionnelle: Si avertirte se justus, &c. Et quoy que les Septante aient suivi l'hebreu ayés traduit *et tu d'avispi-ou tu d'ignior: le Juste se détournera de sa justice, néanmoins on ne peut nier, que cette façon de parler n'ait la même force que s'il y avoit la particule si, dont on se sert d'ordinaire pour exprimer une condition. Or les propositions conditionnelles affirment ce qui s'ensuivroit si l'antecedent estoit (comme aussi nous ne nions pas que s'il y avoit quelque chose de qui déchuist entierement de la foy il n'arrivast delà qu'il mourut.) Mais ces sortes de propositions n'affirment pas que l'antecedent doive arriver. Et par consequent il ne s'ensuit pas de ce passage qu'un fidelle puisse entierement déchoir de la foy.*

Il prouve ensuite qu'il y a nécessairement une condition enfermée dans cette proposition, parce que Dieu ne menace de la mort qu'au cas que l'on s'endurcisse dans son péché, & ne promet la vie qu'au cas que l'on se convertisse de son péché. Et pour montrer qu'il y a de ces propositions qui ne supposent pas que l'antecedent soit possible, ils en apportent cet exemple. Personne ne

CHAP. III.

Coll. Hieron. p. 174.
Hic est communis
condicionalis: Si
avertit se justus: d
ipsum juo est. de
monitum quidnam
esset certo conclusio
emuro, si talicon
ditio compleretur
sicut Apollonius ad
hilem Romanos 1
Rom 2. 11. Si vi
xeritis secundum con
sciam, meremini. In
de non sequitur ita
tum. ergo justus po
telle se avertit à ju
sticia sua, & hilem
secundum causam
vitea.

De Profess. Saum.
P. p. n. 2.

Conditionata an
tem locutio affir
mativum quidem, si hoc
eminenti antecedenti,
quid potest confir
matur. Neque sane
nos negamus, si ul
lus esset fidelis qui
fide in totum excide
ret, suavitatem esse ut
moueret: At non
affirmat tamen locu
tio conditionata an
tecedenti illud extru
rum. Quamobrem
neque tunc sequitur
fidelium à fide posse
in totum dechere.

Nemo negaverit
quod in propolis: vera
sit, si Christus pro
nobis mortuus non
esset, futurum fuisse
ut omnes perirent.
Anamen continen-
tum certo fuisse, ut
que immenso consi-
lio apud Deum, ut
Christus moreretur,
nemo inficiarius
est, id tam dissent
asserunt Porro.
Ad. 1. 33. Qui
ergo verum est h-
delem esse, periturus
si dicitur, tamen
deceverit immenso
consilio fidem in
omnibus conservat?

peut nier que cette proposition ne soit vraye : Si Iesus-Christ n'estoit point mort pour nous, nous serions tous peris. Et néanmoins si Pierre nous assure, que Dieu avoit arresté par un decret immuable que Iesus-Christ mourroit pour nous. Pourquoy ne sera-t'il paucun de la même sorte, que le fidelle periroit s'il abandonnoit la foy, quoique Dieu ait aussi arresté par un decret immuable de conserver la foy dans tous les fidelles?

Voila tout ce qu'ils ont pû trouver de plus specieux pour éluder les paroles d'Ezechiel. Nous en tirons de ja cet avantage qu'ils reconnoissent manifestement, qu'elles se doivent entendre d'un vray Juste & d'un vray fidelle: d'où il s'ensuit que les auteurs des notes de leur nouvelle Bible Françoisé qui pour s'échapper plus facilement nient qu'elles se doivent entendre d'un vray Juste, sont des corrupteurs de la parole de Dieu, selon les Professeurs de Saumur; mais ces derniers ne le sont pas moins, & leur dé faite n'est pas moins mauvaise.

1. Eux qui témoignent d'ordinaire tant de mépris pour les versions, & qui font profession de n'ajouter foy qu'aux originaux, veulent icy qu'on s'arreste à la version Vulgate plutost qu'à l'original. Car ils avoient que ny l'Hebreu ny même les Septante n'ont point de *si*, mais qu'il y a mort à mot, *tu aversere se justum*, ce qui se doit traduire litteralement par *tu participe, Justum se aversens à justitia sua*, ou au moins, *cum aversis se justus à justitia sua*: comme l'ont traduit aussi leurs Confreres Tremellius & Junius.

Ils repliquent que personne ne peut nier que ce ne soit la même chose que s'il y avoit la particule *si*. Mais ils se trompent. Il s'en faut bien que ce soit la même chose, & on leur soutient que cette maniere de parler, *cum aversis se justus*, est beaucoup moins susceptible de leur fausse interpretation que s'il y avoit un *si*.

Pour bien entendre cela, il y a deux choses à remarquer. La 1. est qu'entre les propositions absolues & categoriques, comme on les appelle dans les Ecoles, il y en a dont le sujet est plus simple comme, *Tout Idolatre est en estat de damnation*: *Tout justifié est le temple du S. Esprit*: & d'autres dont le sujet est plus composé, comme: *Tout idolatre converty à la vraye foy est en estat de salut*. *Tout justifié qui perseverera dans la justice chrestienne sera sauvé*. On n'a jamais dit que ces dernières propositions fussent conditionnelles. Tout le monde doit reconnoître qu'il

les sont *catégoriques*, aussi bien que les premières; mais avec cette différence, que dans les premières l'attribut est affirmé du sujet selon la simple notion du sujet sans limitation ny restriction, (car c'est ainsi qu'on affirme la qualité de temple du saint Esprit de *tous justifiés* en tant que *justifiés*, & l'état de damnation de *tous idolâtres* de cela seul qu'il est *idolâtre*), au lieu que dans les dernières on n'affirme l'attribut que du sujet restreint ou modifié. Car on n'y affirme pas le salut de *tous justifiés* en n'ajoutant rien autre chose, mais seulement, *au cas qu'il persévère dans cet état jusques à sa mort*: & même dans la seconde celui dont on affirme qu'il est *en état de salut*, n'est appelé *idolâtre*, que parce qu'il l'estoit auparavant.

Or il est visible que la proposition d'Ezechiel selon l'Hebreu: *Iustus avertens se à iustitia sua &c. morietur in peccato suo*; est une proposition absolue de cette dernière sorte. Et par conséquent on n'a pas raison de dire, que c'est une *proposition conditionnelle*, pour avoir lieu de s'échapper en disant qu'elle a sa vérité, quoique la condition n'arrive jamais.

La 2. remarque, est que toutes ces sortes de propositions se peuvent bien réduire en *conditionnelles* sans rien changer dans leur véritable idée. Car c'est la même chose de dire, *Tout Juste qui persévère sera sauvé*, ou de dire, *Si le Juste persévère il sera sauvé*. Et c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si saint Jérôme a traduit par *si* la proposition d'Ezechiel, *Si avertieris se Iustus &c.* Mais le contraire n'est pas véritable, parce qu'il y a des propositions *conditionnelles*, qu'on ne peut réduire en *catégoriques* en renfermant la condition dans le sujet, sans changer notablement l'impression qu'elles faisoient dans l'esprit étant *conditionnelles*, & donner lieu d'en avoir une toute différente & très-fausse. Et ce sont sur tout celles qui enferment des conditions impossibles (comme ces Calvinistes voudroient que fussent celles d'Ezechiel touchant le Juste qui se détourne de sa justice) car demeurant *conditionnelles* on voit sans peine qu'il n'est point nécessaire pour la vérité de la proposition que la condition soit possible: au lieu que la condition étant simplement enfermée dans le sujet sans la particule *conditionnelle*, l'impression naturelle qu'elles font alors est, ou que cette condition est supposée possible, ou que celui qui parle ne sçait ce qu'il dit & s'exprime fort improprement. Cela se comprendra mieux par des exemples. C'est parler raisonna-

bleiment que de dire. *Si un homme avoit trente pieds de haut, il seroit plus fort qu'Hercule. Si des femmes n'avoient qu'un œil au milieu du front, elles seroient bien difformes. Si des enfans naissoient avec l'usage de la raison & de la parole, ils nous pourroient dire ce qu'ils pensoient dans le ventre de leurs meres. Si un predestiné mouroit en peché mortel, il seroit damné : & pour en rapporter de semblables pris de l'Ecriture même, on ne trouue rien que d'admirable en ce que dit David pour nous donner une grande idée de l'immensité de Dieu : Si ie montois dans le Ciel ie vous y trouverois, & si ie descendois iusques dans le fond des Enfers, ie vous y trouverois encore. Et ce que dit saint Paul a une force particuliere pour nous détourner de recevoir jamais une autre Evangile que celui que les Apostres nous ont annoncé : Si nous ou un Ange du Ciel vous annonçoit un Evangile different de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème.*

Toutes ces propositions ne donnent aucune peine, quoique l'on sçache bien que la condition qu'elles enferment n'arrivera jamais, n'y ayant point d'hommes qui ayent trente pieds de haut, ny de femmes qui n'ayent qu'un œil au milieu du front, ny d'enfans qui naissent avec l'usage de la raison & de la parole, ny de predestiné qui meure en mauvais estat, & personne ne se persuadant que David pendant sa vie ait monté au Ciel & soit descendu aux enfers, ou qu'il y ait des Anges du Ciel qui veuillent détruire l'Evangile de Jesus-CHRIST.

Mais sion ostoit à ces propositions ce qui les rend conditionnelles, & qu'on les reduisist en categoriques en leur donnant la même forme qu'à celle d'Ezechiel selon le texte Hebreu, qu'ils reconnoissent seul pour authentique, *Iustus avertens se a iustitia sua, &c.* ou ce qui est la même chose, *Iustus cum avertit se a iustitia*, on jugera alors sans peine, qu'elles seroient dans l'esprit une impression toute differente au regard de cette condition, & qu'elles donneroient sujet de croire, ou que ceux qui parleroit ainsi croiroit cette condition possible, ou qu'il ne voudroit pas se conformer au langage ordinaire des hommes. Car que pourroit-on concevoir autre chose, si on entendoit dire serieusement à une personne : *Les hommes qui ont trente pieds de haut sont plus forts qu'Hercule : Les femmes qui n'ont qu'un œil au milieu du front sont bien difformes : Les enfans qui naissent avec l'usage de la raison & de la parole peuvent dire ce qu'ils pensoient dans le ventre de leurs meres : les predestinez qui me-*

rent en peché mortel sont damnez? Ou que l'on fit dire à David; *Quand je monte au Ciel, je vous y trouve : quand je descends au fond des Enfers, je vous y trouve encore?* Ou que l'on changeast en ces termes ce que dit saint Paul: *Quand un Ange du Ciel vient annoncer un Evangile différent de celui que je vous ay annoncé, je luy dis anatheme.*

J'en appelle à la bonne foy de tous les hommes raisonnables. N'est-il pas vray que tout homme qui parleroit ainsi, donneroit sujet de croire qu'il a regardé, non comme une condition impossible, mais comme une chose effective : *Qu'il y a des hommes de trente pieds de haut, des femmes qui n'ont qu'un ail au milieu du front, & le reste? Que David montoit au Ciel & descendoit aux enfers; & qu'il y avoit des Anges du Ciel qui annonçoient un autre Evangile que celui de saint Paul, & à qui saint Paul disoit anathème?* Or la proposition d'Ezechiel dans l'original est de la nature de ces dernières, & par conséquent, comme c'est de là que l'on en doit prendre le vray sens de quelle maniere qu'on l'ait traduite dans les versions, il est visible que ce Prophete parlant comme il fait, nous a fait entendre, qu'il ne regardoit point comme une pure supposition & une condition impossible, mais comme une chose tres-effective, & qui arrivoit souvent, que des justes se détournent de leur justice, & se laissent aller à l'iniquité, auquel cas il leur annonce de la part de Dieu, qu'ils mourront dans leurs pechez. Et ainsi c'est chicaner basement que d'avoir recours à une regle de Logique mal entendue, touchant les propositions conditionnelles, pour éluder les paroles d'Ezechiel par une mechante glose, que d'autres du même party ont esté contraints d'abandonner, en avoiant aux Remontrans qu'on ne devoit pas nier que cela ne signifiait plus qu'une simple condition, & qu'il falloit même reconnoître que cela marquoit quelque chose qui avoit accoutumé d'arriver. *Plus aliquid quam conditionem nudam significari non negatur : imò aliquid fieri solitum notari datur.*

*Amicus Anonymus
data scripta. p. 306.*

II. Qui ne voit que si cette chicanerie avoit lieu, on pourroit renverser un grand nombre de veritez des plus importantes de nostre Religion, que l'Ecriture nous enseigne par des propositions ou expressement conditionnelles, ou qu'on pourroit pretendre estre équivalentes à des propositions conditionnelles : aussi bien que celle d'Ezechiel. Par exemple, tout ce.

que nous promet JESUS-CHRIST pour la vie éternelle, c'est toujours à de certaines conditions, de croire en luy, de garder sa parole, de l'imiter, de le suivre, de pratiquer sa doctrine, de renoncer à tout, d'avoir une justice plus abondante que celle des Pharisiens, de souffrir comme luy pour estre glorifié avec luy. Qui voudroit chicaner comme fontces Calvinistes sur le passage d'Ezechiel, ne pourroit-on pas soutenir, que tout cela ne nous donne aucune assurance qu'aucun homme aille en Paradis? Que toutes les promesses qui nous en font faites sont conditionnelles, & que toutes les propositions qui s'en trouvent dans l'Ecriture doivent estre regardées comme conditionnelles avec autant de raison que celles d'Ezechiel, touchant le juste qui tombe en des crimes? Or qu'il est de la nature de ces propositions de signifier simplement la connexion de l'antecedent avec le consequent, sans qu'on en puisse conclure que l'antecedent soit possible. Qu'ainsi il est vray que si nous faisons telle & telle chose nous regnerions éternellement avec JESUS-CHRIST, mais que nous ne sçavons pas si cette condition est possible, ce que JESUS-CHRIST nous a ordonné comme nécessaire pour arriver au Ciel, estant si parfait, qu'il n'arrive peut-estre jamais qu'aucun homme y faussé. Et cette pensée ne seroit pas plus déraisonnable que celle des Calvinistes de la pretendue impossibilité qu'il arrive jamais au juste ce que dit Ezechiel, puisqu'elle est même venue dans l'esprit de quelques personnes, comme du Juif Tryphon, qui avoit, au rapport de saint Justin, que les ordonnances de JESUS-CHRIST estoient admirables, mais qu'elles estoient impossibles, & que personne ne pouvoit vivre en la maniere qu'il avoit prescrit.

On en peut dire autant, & avec encore plus de vraysemblance, de l'esperance qu'ont les pecheurs, que se convertissant à Dieu, & faisant penitence de leurs pechez, ils obtiendront le pardon, & rentreront en sa grace. Car que dirait un Calviniste à celuy qui luy soutiendrait que cette esperance est vaine, sur tout pour ceux qui auroient peché apres avoir connu JESUS-CHRIST? Il ne pourroit que luy alleguer les propositions generales de l'Ecriture sainte, qui nous assurent, que si un pecheur se convertit, Dieu oubliera ses pechez. Mais la réponse est toute preste, luy répondra-t-on, en se servant de leurs sermes. *Responsio in promptu est.* Qui est que ce sont des propo-

conditionnelles. *Conditionata autem locutio affirmat quidem si
non extiterit antecedens quid porro consequatur. At non affirmat ante-
cedens illud existurum.* Qu'ainsi ces propositions prouvent bien
que si un pecheur faisoit penitence comme il faut, Dieu luy
pardonneroit ses pechez, mais qu'elles ne prouvent pas que
se cas arrive jamais, c'est à dire qu'il y ait aucun pecheur, sur
tout de ceux qui ont peché mortellement après le Baptême,
qui fasse une penitence telle que Dieu la demande. Et je ne
crains point de soutenir que cela se pourroit dire avec plus de
couleur, que ce qu'ils disent du passage d'Ezechiel touchant
les justes, parce qu'il est plus difficile à un pecheur de faire une
vraye penitence, qu'il ne l'est à un juste de se laisser aller à
l'iniquité, à quoy nostre nature corrompue nous porte tou-
jours assez.

Il faut donc que les Calvinistes avoient deux choses: La
premiere est, que c'est renverser l'intelligence commune du
langage des hommes, que d'étendre à toutes les propositions
conditionnelles, ce qui n'est vray que de quelques-unes, en
pretendant qu'elles ne signifient toutes que la simple connex-
ion de l'antecedent avec le consequent. Au lieu qu'il est cer-
tain qu'il y en a tres-peu qui ne signifient que cela, & que pres-
que toutes marquent encore, non que l'antecedent est, mais
qu'il est au moins possible, & que c'est une chose qui peut ar-
river, & qui arrive effectivement. Car mettant à part des
occasions particulieres & rares, à quoy serviroit ordinaire-
ment de tirer des consequences de ce qu'on scauroit bien n'ar-
river point? Trouveroit-on, par exemple, qu'un medecin fût
raisonnable de dire à son malade au mois de Juillet: *S'il gele
demain à glace, il ne faudra pas vous purger*; ou au mois de Jan-
vier, *s'il fait demain une chaleur excessive, il ne faudra pas vous
saigner*?

La seconde est, que puisqu'il y a quelques propositions con-
ditionnelles, qui ne font pas cette impression dans l'esprit que
l'antecedent soit possible: comme celle de David: *Si ascendero
in celum, tu illic es*, &c. Et qu'il y en a une infinité d'autres qui
y font cette impression, comme, *Si mortui sumus & convivemus*:
il faut qu'il y ait quelque regle, ou quelque sentiment qui
nous fasse distinguer les unes des autres. Et en effet on ne
s'y trompe gueres, quand on ne consulte que le bon sens, &
que l'on ne se gaste point l'esprit par de mauvaises applica-

454 LIV. VI. *Passages de l'Ecriture qui sont vuis,*
CHAP. III. tions des regles de la logique, qu'on ne s'avise de consulter que lors qu'on est prevenu d'une erreur qu'on veut soutenir à quelque prix que ce soit. Et voicy quelques-unes des vues qui aident à faire ce discernement, quoy que souvent on ne s'en aperçoive pas, faute d'y faire reflexion.

1. Hors les écoles où l'esprit de dispute fait qu'on met quelquefois en œuvre toutes sortes d'exemples raisonnables & raisonnables, ces propositions conditionnelles dont la condition est impossible, ne s'employent que cōme les hyperboles, pour donner de plus grandes & de plus vives images des choses que l'on veut faire entrer dans l'esprit, & cela se reconnoist sans peine. Car, cōme j'ay dit, qui est celuy qui ne voit tout d'un coup qu'il n'est pas necessaire que David ait monté au Ciel, ny descendu aux enfers pour avoir pu dire; *Si ascendero in calum, tui illic et, si descendero in infernum, ades*: mais qu'il a voulu seulement presenter par là, qu'il n'y avoit aucun moyen de se soustraire à la presence de Dieu, quand même on pourroit monter jusques au plus haut des Cieux, ou se cacher au plus profond des abysses? Tout de même quand Dieu dit par le Prophete Abdias pour abattre l'orgueil des Iduméens: *Quand vous vous seriez élevé comme l'aigle, & que vous auriez mis vostre nid entre les étoiles, je vous tirerois de là, dit le Seigneur*: qui ne voit tout d'un coup, que ce n'est qu'une exageration pour confondre la vanité de ce peuple, qui se croyoit estre en sureté contre la colere de Dieu, parmi ses montagnes & ses rochers? C'est aussi de cette sorte que l'on a toujours pris cette parole de saint Paul, dont quelques Calvinistes veulent abuser: *Si nous on un Ange du Ciel vous evangelisoit un autre Evangile que celuy que nous avons annoncé, qu'il soit anathème*. Jamais personne ne s'y est mépris, étant tres-aisé de voir que l'Apostle n'a parlé de la sorte, que pour ne laisser aucun pretexte, qu'il pût estre, de recevoir aucun Evangile different de celui qui a esté presché par les Apostres.

Mais le bon sens fait reconnoistre avec la même facilité, que dans les autres propositions conditionnelles qui n'ont aucun air d'exageration ny d'amplification, les conduisons le prennent des choses qui sont possibles & qui arrivent effectivement: sur tout quand ces propositions ne contiennent que des instructions simples, sans mouvement & sans affectation, qu'on les repere souvent, & toujours de la même sorte, & qu'elles

qu'elles sont avec beaucoup d'autres de même nature, dont tout le monde reconnoist que les conditions sont possibles & effectives. Et c'est pourquoy il ne faut pas s'estonner, si avant les Calvinistes il n'y a jamais eu personne, ny Juif ny Chrétien, qui n'ait pris pour une proposition dont la condition estoit tres-possible, ce que dit Ezechiel du juste qui se détourne de sa justice & se laisse aller à l'iniquité.

Car elle n'a aucun air d'amplification ny d'exageration. C'est une instruction fort simple, & sans aucun mouvement. Le Prophete la repete en la même maniere au chap. 3. au 18. & au 33. & elle est jointe dans ces chapitres avec un grand nombre d'autres propositions de même nature, dont les Calvinistes n'oseroient dire de pas une qu'elle enferme une condition impossible. Dans le seul chap. 18. le Prophete propose sept cas qui sont autant de propositions conditionnelles selon les Calvinistes, qui appellent ainsi tout ce qui s'y peut reduire. Le premier, d'un juste qui observe la loy de Dieu, en s'abstenant de tel & tel péché, dont il fait le dénombrement, & duquel le Prophete dit *qu'il vivra*. Le second, d'un méchant fils d'un bon pere, dont il dit, *qu'il mourra*. Le troisiéme, d'un bon fils d'un méchant pere, dont il dit, *qu'il vivra*. Le quatrième, d'un pecheur qui persevere dans son péché. Le cinquiéme, d'un juste qui persevere dans sa justice. Le sixiéme, d'un pecheur qui se convertit. Le septiéme, d'un juste qui se détourne de sa justice, & se laisse aller à l'iniquité. Les Calvinistes demeurent d'accord que les six premiers cas sont possibles, reels, effectifs, & qui arrivent souvent: & ils pretendent qu'on les en doit croire, lors qu'ils soutiennent par la seule nécessité de defendre une erreur impie, dans laquelle ils se sont temerairement engagez, que le detnier n'arrive jamais, & que la defetibilité du juste est de même genre que la possibilité de nostre seduction par les saints Anges, comme disent les auteurs des Notes de leur nouvelle Bible Françoisé. Ne sont-ce pas desinceres & judicieux interpretes de la parole de Dieu, & qui gardent bien la regle qu'ils prescrivent aux autres de l'interpreter par elle-même.

2. Un homme qui parle raisonnablement ne se servira jamais de propositions conditionnelles dont la condition enferme, ou des choses impossibles, ou des choses qu'on ne regarde point comme devant arriver, que ce ne soit pour en faire

quelque grand usage, comme pour imprimer vivement quelque sentiment important ; mais non pas pour en conclure simplement ce qui ne seroit qu'une suite naturelle de l'antecedent, en cas qu'il arrivast. Ainsi pour représenter & pour faire sentir vivement l'endurcissement où vivent beaucoup de gens, on diroit fort bien : *Si un Prophete avoit prédit que Paris abysseroit dans huit jours, & que cela fust arrivé, il y a des gens si endurcis qu'ils n'en seroient point touchés, ny portés à se convertir.* Mais ce seroit un discours peu digne d'un homme sage, de prendre ce tour là, & de supposer cette prédiction & cet événement, pour conclure simplement, que bien des gens y seroient morts. On ne va pas chercher des pensées si éloignées, ny s'imaginer des choses qu'on sçait bien qui n'arrivent point, pour en faire un si petit usage.

Ainsi quand saint Paul fait entrer dans son discours cette condition impossible, d'un Ange du Ciel, qui nous annonceroit un autre Evangile, ce n'est pas pour en conclure, que cet Ange seroit infidèle à Dieu. Une telle conclusion ne vaut pas la peine de faire un si grand effort. Mais c'est pour nous faire entendre avec quelle fermeté nous devons tenir bon dans ce qui nous a esté annoncé, qu'il pousse son zèle Apostolique jusques à nous dire : *Que si un Ange du Ciel venoit prêcher quelque chose de contraire, il faudroit luy dire anathème.*

Il en est de même de la parole de David au Pseaume 137. C'auroit esté une chose peu digne d'un Prophete, que de faire entrer dans une proposition conditionnelle, cette supposition de monter au Ciel, & de descendre aux enfers, s'il n'avoit conclu simplement, qu'estant là il auroit vu ce qui s'y passe : mais s'agissant d'exprimer l'immensité de Dieu : il ne pouvoit faire plus noblement, qu'en s'écriant, comme il fait : *Si je montois dans le Ciel, je vous y trouverois, si je descendais dans les enfers je vous y trouverois encore. Si je prenois les ailes de l'aurore pour m'envoler de l'extrémité de l'Orient à celle l'Occident, vous m'y viendriez prendre de vostre main pour me mener où il vous plairoit.* Voila le vrai usage des conditions prises des choses qu'on ne suppose point devoir arriver.

Voyons maintenant s'il y a rien de semblable à la proposition d'Ezechiel que les Calvinistes prétendent estre de même nature que celle-là. Le sens qu'ils y donnent est, que si le

juste de l'heoir de l'estat de justification, & perdoit tout à fait la foy, il mourroit dans son peché, mais que cette supposition est impossible, parce que Dieu ne souffre jamais que cela arrive. C'est à quoy le sieur Amiraute reduit tous ces passages d'Ezechiel, touchant le juste qui se détourne de sa justice. *Quidni verum eris fidelem esse perituum si à fide desiccat, samsi Deus decreverit immoto consilio fidem in omnibus conservare?* Or pourquoy faire cette supposition, si elle estoit impossible, & la repeter quatre ou cinq fois pour n'en rien conclure d'extraordinaire, & pour dire seulement, qu'un fidelle qu'on supposeroit ne pouvoir perdre sa foy mourroit en son peché, s'il la perdoit : c'est à dire pour ne tirer autre fruit de cette supposition impossible, sinon de faire peur de ce qui ne peut arriver, & de ce que ceux que regarde cette menace sçavent bien ne pouvoir arriver, parce qu'estant fidelles ils sçavent qu'ils ont la foy qui les justifie, & sçavent en mêmetemps que c'est une propriété inseparable de cette foy justifiante qu'on ne la peut jamais perdre?

3. Hors les langues fort simples, comme l'Hebraïque, toutes les autres ont diverses inflexions dans les verbes, que l'on appelle modes, ce qui met une difference notable, qui se fait sentir tout d'abord, entre les propositions conditionnelles, dont la condition est impossible, & celles dont elle est possible. Car il y a de ces inflexions qu'on ne pourroit employer que fort improprement, quand elle est ou impossible ou qu'elle n'arrive point. Par exemple, on dira bien. *Quand les damnez revieroient au monde pour y revivre de nouveau, ils n'en seroient pas meilleurs.* Mais ce seroit fort mal parler que de dire, *Quand les damnez reviennent au monde pour y vivre de nouveau, ils n'en sont pas meilleurs.* Parce que ce seroit faire entendre que c'est une chose qui arrive. Et c'est ce que nous voyons avoir esté observé par saint Paul en deux propositions presque semblables de l'Epistre aux Galates, mais dont l'une enferme une condition impossible & l'autre une possible. La premiere est, *α. λα καὶ ἐὰν ἡμεῖς ἢ ἄγγελοι ὅλ' ὅταν εὐαγγελιζώμεν ὑμῖν παρ' ὃ εὐαγγελισαμένους ὑμῖν ἀναδικαίωσι*: qu'ils ont eux-mêmes traduit ainsi. *Or quand bien nous-mêmes ou un Ange du Ciel nous EVANGELISEROIT outre ce que nous vous avons evangelisé, qu'il soit execration.* Et la seconde est, *εἴπερ ὑμῖν ἐπαγγελίαις καὶ παρὰ τὸ παρὰ τὸ εὐαγγελισαμένους ἔσω.* Ce qu'ils ont aussi

Fidel. Christi Theod. lib. 1. cap. 24. Adjuncta fidei præcipua 9. sunt. . . 1. Perseverantia. qua qui semel accepit fidem sacrificium nunquam eam amittit vel abjicit. 9. Certum est, quia vera fides sua cuique fidelis nova est, adeo ut sciat se credere vel fidem habere.

traduit en ces termes : *Si quelqu'un vous EVANGELISE, entrez que vous avez reçu, quil soit execration.* Remarquez en l'une, *evangelisoit*, comme dans le grec, parce que la condition n'estoit pas possible; & en l'autre, *evangelise*, comme dans le grec aussi, parce qu'elle estoit possible. Cela se doit observer en traduisant même les langues qui n'ont point ces différentes inflexions dans les verbes. C'est pourquoy eux-mêmes ont traduit le passage d'Abdias, *Si exaltatus fueris, &c. Quand tu aurois élevé ton nid comme l'aigle, voire quand tu l'aurois mu entre les étoiles, si te rejeteray-je en bas de là, dit l'Eternel.* Et c'est une faute visible de n'avoir pas traduit de même dans le Pseaume 139. *Si je montois au Ciel, &c. & d'avoir mis: Si j'emonte au Ciel.* Car dans l'usage naturel de nostre langue, cela feroit entendre que David y montoit effectivement.

On voit par là que l'exemple des Professeurs de Saumur, *Si Christus pro nobis mortuus non fuisset, futurum fuisset ut omnes periremur*, qu'ils ont prétendu estre semblable aux paroles d'Ezechiel, ne leur ressemble point, puisqu'eux-mêmes n'ont ose traduire ny en latin ny en françois, *Si averteret se justum à justitia sua, & faceret iniquitatem, in peccato suo moreretur.* Si le juste se détournoit de sa justice, & commettoit l'iniquité, il mourroit dans son péché, comme il l'auroit fallu dire, si la condition enfermée dans cette proposition estoit impossible, ou n'arrivoit jamais; mais ils ont eux-mêmes traduit. *Si le juste se détourne de la justice & qu'il fasse l'iniquité. . . . il mourra pour ces choses-là.* Ce qui fait naturellement cette impression dans l'esprit, que ce que dit Ezechiel du juste en cet endroit-là, luy peut effectivement arriver.

Enfin ce qui prouve d'une maniere invincible que la condition exprimée dans la proposition d'Ezechiel arrive effectivement, c'est que Dieu declare à ce Prophete, *qu'il luy redemanderà le sang du Juste qui se sera détourné de sa justice sans l'avoir esté averty.* Car Dieu ne redemande point le sang de ce luy qui ne perit point, & qui même ne scauroit perir, & c'est se moquer de Dieu & le faire parler d'une maniere peu raisonnable, que de rapporter cette menace si sérieuse & si forte à un cas imaginaire, & qui n'arrive jamais. Le Prophete n'auroit eu qu'à luy répondre Seigneur, j'exhorteray les pecheurs à la penitence, & j'apprehenderay que vous ne rendiez responsable de leur mort, parce qu'il y en a qui

font & qui se convertissent, & d'autres qui ne la font pas, & qui meurent dans leur péché. Je porteray aussi les Justes à persévérer dans le bien, parce que vous me l'ordonnez, & que c'est un moyen dont vous vous servez pour les y faire persévérer. Mais ce ne sera pas à cause de la menace que vous me faites de me redemander le sang des Justes qui se perdront en se détournant de leur justice. Car comment pourrois-je craindre ce que je sçay ne pouvoir jamais arriver ? Or vous voulez que je me tienne assuré, qu'il ne peut jamais arriver à aucun de ceux qui ont esté une fois justifiez ny de déchoir de cet estat ny de se perdre. C'est la pensée qui doit venir dans l'esprit de tout Calviniste, à qui Dieu feroit vne semblable menace, mais plus elle est conforme à leurs principes, plus il faut que ces principes soient faux, puisqu'ils donnent droit en les suivant de trouver à redire au langage du S. Esprit.

CHAPITRE IV.

Suite de la refutation de la seconde glose des Calvinistes pour éluder les passages d'Ezechiel: Que la condition que ce Prophete y met peut arriver & arrive effectivement selon les Calvinistes mêmes.

J'AY fait voir jusques icy par des regles établies sur le bon sens, que la défaite des Calvinistes sur les passages d'Ezechiel, prise de la nature des propositions conditionnelles, n'est qu'une pure chicanerie. Mais il n'est pas moins facile d'en montrer la fausseté par les regles mêmes de la Logique la plus chancieuse dans lesquelles ils se veulent retrancher ; & de les convaincre par les principes dont ils demeurent d'accord, que ce que dit Ezechiel du Juste qui tombe nous force de reconnaître, qu'il peut arriver qu'un homme qui a esté vraiment juste perde la vie de l'ame, & meure dans son péché.

Car qu'ils disent tant qu'ils voudront, que les propositions conditionnelles marquent simplement la connexion de l'antécédent avec le conséquent, il faut au moins qu'ils reconnoissent que la condition estant posée elles deviennent absolues, c'est à dire que l'attribut convient absolument au sujet & non seulement sous condition. C'est ainsi que les Juges raisonnent. Si cet homme est homicide il doit estre puny de mort.

CHAP. IV.

Il n'y a encore rien de certain au regard de l'accusé. Mais s'ils trouvent par les preuves qu'il est effectivement homicide, ils en concluront non plus conditionnellement, mais absolument, qu'il doit estre puny de mort. C'est aussi ce que les Calvinistes avoient au regard de ce que dit le même Prophete du pecheur qui se convertit. Car quoique la proposition d'Ezechiel soit conditionnelle: *Si le pecheur fait penitence de tous ses pechez, Dieu les oubliera*: neanmoins parce qu'ils se persuadent qu'ils ont accomply cette condition, & qu'ils se sont repentis de leurs pechez, ils en concluent sans hesiter, que Dieu les leur a pardonnez.

Or quelle est la condition au regard du Juste, afin de juger s'il ne se trouve jamais qu'elle arrive. Car si elle arrive il s'ensuivra, qu'il sera vray absolument de ce Juste qu'il perdra la vie spirituelle & mourra en son ame. La voicy selon qu'elle est exprimée dans le chap. 3. v. 20. *Si conversus justus a justitia sua fuerit, & fecerit iniquitatem, ponam offendiculum coram eo, ipse morietur quia non annunciaſti ei: in peccato suo morietur; & non erunt in memoria justitia ejus quas fecit; sanguinem vero eius de manu tua requiram.* Ce qu'ils ont traduit ainsi. *Si le Juste se détourne de sa justice & commet iniquité, lors que j'auray mué un achopement devant luy (ou comme ils ont mis dans les notes: alors je mettray un achopement devant sa face. c. je le puniray à cause de son peché) il mourra pour ce que tu ne l'auras point averti, il mourra en son peché, & ses justices qu'il aura faites ne seront plus en memoire, mais je redemanderay son sang de ta main.* Il n'y a donc point d'autre condition enfermée dans cette proposition qui assure, que le Juste à qui cela sera arrivé mourra dans son peché, & que Dieu ne se souviendra plus de sa justice, sinon *qu'il se détourne de sa justice & commette iniquité*. Or après tout ce que nous avons vu qu'ils avoient touché de leurs vrais fidelles, qu'ils tombent en des pechiez énormes, qu'il n'y a point de sortes de crimes contre la premiere & la seconde table de la Loy qu'ils ne commettent, qu'il peut arriver qu'ils s'engagent dans des desordres scandaleux avantant d'opiniatreté que méprisant tous les avertissemens de leurs Pasteurs, l'Eglise est obligée de les retrancher de la communion: comment peuvent-ils dire que cette condition *se détourner de sa justice & commettre iniquité*, ne se rencontre jamais dans les vrais fidelles? Est-ce que David ne se détourna

foy Chrestienne, qu'aucuns vrais fidelles décheent totalement de la grace de Dieu même pour un temps par aucuns pechez même gravis tels qu'on reconnoist qu'ils commettent. NON EST VERITATI christianæ fidei conforme, illos vere fideles per ulla etiam gravia peccata cujusmodi patrare deprehenduntur, totaliter à gratia Dei ad tempus excidere. Et après cela ils auront le front de dire, que ces oracles de Dieu, *Iustitia iusti non liberabit eum in quacumque die pravificatus fuerit. Iustus non poterit vivere in iustitia sua in quacumque die peccaverit*, ne prouvent pas que celui qui a esté une fois justifié, puisse jamais cesser de vivre par sa justice, parce que ces propositions étant conditionnelles ne signifient autre chose, sinon que cela seroit, c'est à dire que le Juste ne tiroit aucun avantage de sa justice, si la condition qu'y met le Prophete, pouvoit arriver, mais qu'elle est impossible au regard du vray fidelle; ce qui est un excès de hardiesse qui ne se peut concevoir; puis que cette condition n'est autre chose que de violer la loy de Dieu, & que pecher, *in quacumque die pravificatus fuerit, in quacumque die peccaverit*, & qu'ils ont mille fois reconnu qu'il arrive souvent à leurs vrais fidelles de violer la loy de Dieu d'une maniere tres-criminelle, & de tomber en des pechez tres-énormes.

Le passage de S. Paul, *si secundum carnem vixeritis, moriemini*: Si vous vivez selon la chair vous mourrez, que les Calvinistes ont reconnu dans la Conference de la Haie estre semblable à ceux d'Ezechiel, ne prouve pas moins clairement cette verité. Car à qui persuaderont-ils que faire les actions que saint Paul appelle, *manifesta opera carnis*, ne soit pas vivre selon la chair? Or ces actions sont la fornication, l'adultere, l'homicide & le reste. Donc c'est vivre selon la chair que de commettre ces crimes. Or les Calvinistes avoient que c'est une chose qui peut arriver & qui arrive effectivement à ceux qui ont esté une fois justifiés. Et par conséquent la condition qui est enfermée dans la proposition de saint Paul, *Si secundum carnem vixeritis, moriemini*, n'est point à leur égard une condition impossible, mais tres-possible. Et cela paroist encore plus évidemment, parce que l'Apostre ajoute: *Si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis*. Mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez. Car l'opposition que fait S. Paul entre ceux qui meurent, parce qu'ils vivent selon la chair,

Rom VIII. 13.
Carnis Reg. p. 178.
Hic est comminatio
condicionalis, si
avertunt se peccatis
iustitias &c. Je-
moustrans quidem
esset certo consequen-
tium, si talis con-
ditio compleretur.
Sicut Apostolus ait
ad fideles Romanos.
Rom. 8. 13. Si vixeritis
secundum carnem
moriemini. Inde
non sequitur statim,
ergo peccatis peccatis se
avertent à peccatis suis
& fidei iustitiam
carnem vivet.

& ceux qui vivent parce qu'ils mortifient par l'esprit les œuvres de la chair, fait voir évidemment, que comme mourir & ne pas vivre est la même chose, c'est la même chose aussi selon S. Paul de vivre selon la chair, & de ne pas mortifier par l'esprit les œuvres de la chair. D'où il s'en suit que s'il peut arriver aux vrais fidelles de ne pas mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, il leur peut arriver aussi de vivre selon la chair, & par conséquent de mourir. Or il peut arriver de l'aveu des Calvinistes, qu'un homme qui a esté vraiment fidelle vive des années entieres dans la fornication ou dans l'adultere, & il faudroit avoir perdu le sens pour dire d'un tel homme pendant ce temps-là, qu'il mortifie par l'esprit les œuvres de la chair. Il peut donc arriver que ceux qui ont esté vraiment fidelles, vivent selon la chair & meurent, qui est la même chose que ce que dit Ezechiel, que le juste se détournant de sa justice, & commettant iniquité, ne tirera plus aucun avantage de sa justice passée, & mourra dans son peché.

J'ay quelque honte de prevenir une basse chicagerie dont je prevoy qu'ils pourroient se servir pour ne pas rendre gloire à la verité. C'est qu'ils diront comme ils font en d'autres rencontres, que les mots de *violenter la loy* & de *pecher* dont se sert Ezechiel, ne peuvent s'entendre de toutes sortes de violations de la loy, & de toutes sortes de pechez; parce que n'y ayant point de juste qui ne la viole en quelque chose, & qui ne peche souvent, il n'y en auroit point aussi à qui sa justice servist de rien. Qu'il faut donc restreindre ces mots, de *violenter la loy* & de *pecher*, dont se sert Ezechiel, en sorte qu'ils ne signifient que le peché à la mort & le peché contre le saint Esprit. Et qu'ainsi ils ont raison de dire que la condition que met le Prophete, *in quacumque die prevaricatus fuerit, in quacumque die peccaverit*, est impossible au regard du vray fidelle, parce qu'il ne peut arriver, qu'il commette le peché à la mort, ou le peché contre le S. Esprit.

J'ay déjà tant de fois ruiné ces sortes de défaites, que je n'ay pas besoin de m'y arrester beaucoup. Est-ce qu'il n'y a qu'à vouloir corrompre la parole de Dieu par des gloses ridicules, & faire des suppositions extravagantes, pour éluder les veritez des plus claires? Il y a, disent-ils, des pechez legers qui ne peuvent estre compris sous les mots de *prevarication* & de *peché* dont se sert le Prophete. On l'avoué. Donc, concluent-

464 LIV. VI. *Passages de l'Ecriture qui font voir,*
 CHAP. IV. ils, on n'y doit pas comprendre les vols, les brigandages, les fornications, les adulteres, les incestes, les meurtres, les parjures, les blasphemes, l'idolatrie. Tout cela est trop peu de chose pour estre enfermé sous ces deux mots, il les faut restreindre à un certain peché que nous appellerons le peché à la mort, ou le peclié contre le S. Esprit, & que nous expliquerons de telle sorte, que nous en exempterons bien nos vrais idolâtres, en même temps que nous sommes forcez d'avouer qu'ils peuvent tomber & qu'ils tombent en effet dans tous ces autres pechez, sans en excepter les plus énormes & les plus infames.

Mais qu'il est aisé de ruiner par le Prophete même une si absurde pretention. Car il ne laisse point à deviner de quels pechez il entend parler: il les marque & en fait un grand dénombrement dans le ch. 18. Il dit que c'est répandre le sang, corrompre la femme de son prochain, opprimer les pauvres, ravir le bien d'autrui, adorer les Idoles, prestet à usure, calomnier son frere ou le mal-traitter. Voila ce que le Prophete appelle *commettre iniquité, violer la loy & pecher*. C'est par là qu'il veut que l'on juge, que le fils d'un homme de bien est un méchant & un pecheur quand il fait ces choses, & au contraire que le fils d'un méchant est homme de bien, quand il ne fait rien de tout cela, mais qu'il observe les commandemens de Dieu. Or il peut arriver par l'aveu des Calvinistes, que ceux qui ont esté une fois justifiez, commettent ces crimes, qui est ce que le Prophete appelle *pecher, violer la loy & commettre iniquité*. Et par consequent ils peuvent tomber dans le cas, dans lequel il dit que leur justice passée ne pourra les delivrer de la mort, qu'elle ne pourra les conserver dans la vraie vie, mais qu'ils mourront dans leur peché.

Et qu'on ne dise pas que ces pechez spécifiez par Ezechiel ne sont pas les mêmes que ceux qui feroient mourir le Juste s'il y tomboit. Car le Prophete marque expressement que ce sont les mêmes, puis que c'est immédiatement après en avoir fait le dénombrement par deux ou trois fois qu'il dit: *Si everserit se justus à justitia sua, & fecerit iniquitatem secundum omnes abominaciones quas operari solet impius, numquid vivet?* Ce que l'on void assez se devoir entendre de chacune de ces abominations, & non de toutes ensemble; puisqu'il n'y auroit rien de plus ridicule que de s'imaginer, qu'un Juste n'au-

Exob. XVIII. 14.
 Distributio non
 potest esse. Car le
 Col des Hebreux se
 prend point l'un &
 pour l'autre: cette
 langue n'ayant point
 d'autre mot pour ex-
 primer *jugalis*.

roit à craindre de tuer son ame par le peché, qu'au cas qu'il fût toutes sortes de crimes, & qu'il fust en même temps, voleur, calomniateur, adultere, meurtrier, idolatre, comme si chacun de ces crimes ne luy pouvoit nuire, mais seulement l'amas de tous. Je ne croy pas que les Calvinistes osent avancer une si grande extravagance. Elle est trop manifestement condamnée par saint Jacques, qui nous assure, qu'il ne serviroit de rien à un homicide de n'estre pas adultere, & d'avoir observé la loy dans tout le reste, parce que qui la viole en un seul point est un coupable comme s'il l'avoit toute violée. Il faut donc qu'ils reconnoissent que les pechez que le Prophete a marquez, la calomnie, l'oppression des pauvres, le brigandage, l'adultere, le meurtre, l'idolatrie, sont ceux-là mêmes qui font perdre la grace au juste quand il est si mal-heureux que d'y tomber, & qu'ils se doivent attendre d'estre regardez comme des corrompueurs de la parole de Dieu, s'ils s'avisent de vouloir restraindre ce qui fait la *condition* dans ces propositions d'Ezechiel au regard du juste, à ce qu'ils entendent par les mots de peché à la mort, & de peché contre le S. Esprit, qui ne signifient selon eux que les pechez dont on ne se repent jamais comme il faut, & que Dieu ne pardonne point. Et ce qui ruine encore cette défaite, c'est l'opposition que Dieu fait entre le pecheur qui devient juste en le repentant de ses pechez, & le juste qui devient pecheur en se laissant aller au peché. Car cette opposition fait voir, que ce sont les mêmes pechez que Dieu oublie quand le pecheur se convertit, & qui sont au contraire quand le juste s'y laisse aller, que Dieu oublie toutes ses bonnes œuvres passées. Or jamais Dieu n'oublie ce que les Calvinistes entendent par les pechez à la mort ou contre le S. Esprit, parce que ce sont, à ce qu'ils pretendent, des pechez irremissibles. Ce seroit donc une fuite insoutenable de penser éluder par là ces témoignages d'Ezechiel.

Aussi faut-il avouer que je n'ay point veu qu'aucun de leurs Auteurs ait eu la hardiesse de le faire. Ils s'en sauvent d'une autre maniere qui est plus adroite, & qui trompe plus facilement ceux qui ont creance en eux. Ils ne proposent point cette condition enfermée dans les passages du Prophete touchant le Juste en ses propres termes, mais ils en substituent d'autres qui leur laissent croire plus aisément qu'elle n'arrive-
ra jamais. Car au lieu que dans Ezechiel cette condition

n'est autre chose que *se détourner de sa justice*, commettre iniquité, violer la loy, pecher: ce qui seroit aisément & naturellement juger aux plus simples qu'elle est mal-heureusement accomplie, lorsqu'un fidelle commet un meurtre ou un adultere, ils leur ostent cette notion simple & facile de devant les yeux, & les amusent par d'autres paroles, qui ne leur renouvellent l'esprit que d'idées fort confuses & fort broüillées, telles que sont *déchoir de l'estat de justice & perdre entierement la foy*.

Mais quant à la premiere expression, quoyque dans la doctrine de l'Eglise Catholique il y ait une conuexion necessaire, entre *se détourner de sa justice* en se laissant aller à l'iniquité, & *déchoir de la justice*, ce n'est pas néanmoins la même chose, & on ne doit pas prendre l'un pour l'autre. Le premier est la cause du dernier. Le premier est uniquement de l'homme qui ne veillant pas assez sur soy-même succombe aux tentations qui le precipitent dans le peché; le dernier en est la suite, parce que la faineté de Dieu ne souffre pas qu'il habite dans une ame souillée par le crime, & ainsi l'homme ayant abandonné Dieu par sa desobeissance, Dieu abandonne l'homme par sa justice, comme dit S. Augustin. Le premier est souvent sensible & manifeste, au moins à celui à qui ce mal-heur arrive. Le dernier est de soy-même une chose cachée, & ne nous est connu qu'autant que l'est le premier, personne ne pouvant savoir, si le S. Esprit habite en son cœur, ou s'il s'en est retiré, qu'autant qu'il a des marques de sa presence, par le sentiment d'une foy animée de charité; ou de son absence, par les reproches que sa conscience luy fait d'avoir commis des pechez qui ne peuvent subsister avec la sainteté d'un enfant de Dieu. C'est pourquoy les Calvinistes ont assez de hardiesse pour soutenir que les fidelles ne décheent jamais de l'estat de la justice, mais ils n'en ont pas assez pour soutenir de même, que les fidelles ne se détournent jamais de la voie de la justice en commettant des pechez énormes. Or c'est à ce dernier que le Prophete attache la mort du pecheur. Et ainsi il ne faut pas souffrir qu'ils donnent le change, en substituant ce qu'ils pretendent, quoyque par une erreur manifeste, estre une condition impossible, qui est que le juste déche de l'estat de la justice, à ce qu'ils sont contrains d'avouer estre une condition tres-possible, & qui est en effet celle du Prophete, qui est que le juste se détourne de la voie de la justice.

Le second voile sous lequel les Calvinistes se cachent encore plus souvent, est cette expression qui leur est si familière, *perdre entièrement la foy*. Car ils confessent qu'en effet les justes mourroient s'ils la perdoient entièrement, mais ils soutiennent qu'il ne la sçautoient perdre. C'est ce que font fort adroitement les Ministres de Saumur. Car après avoir establi la maxime generale que les propositions conditionnelles marquent seulement la connexion de l'antecedent avec le consequent, mais qu'elles ne prouvent pas que l'antecedent doive estre, ils l'appliquent à la proposition d'Ezechiel tournée à leur mode: *Neque sane nos negamus, si ullus esset fidelis qui à fide in totum excideret futurum esse ut moriatur*. Nous ne nions pas aussi que s'il y avoit quelque fidelle, qui déchust entièrement de la foy, il n'arrivoit de là qu'il mourroit. Et un peu plus bas: *Quidni verum erit fidelem esse perituum si à fide desiscat, tamen si Deus de creverit fidem in omnibus conservare*? POURQUOY ne sera-t-il pas vray que le fidelle periroit s'il abandonnoit la foy, quoy que Dieu ait arresté par un decret immuable de conserver la foy dans tous les fidelles.

De Prof. fidei. Par
T. B. n. 1.

ibid. n. 1.

On voit par là, que la condition que ces Calvinistes nous substituent au lieu de celle du Prophete est, *si fidelis à fide desiscat, si ullus esset fidelis qui in totum à fide excideret*. Par où il leur est aisé d'embrouiller les simples, qui ne sçavent où ils en sont, quand on leur parle d'une habitude de foy, dont on leur dit qu'il demeure toujours quelque petit reste, quelque semence, quelque petit feu, parmi les plus grands desordres de ceux qui ont esté une fois justifiez: ce qui est même vray au regard de beaucoup de pecheurs, en qui la foy demeure, quoy qu'inutile pour le salut parce qu'elle n'est pas animée de la charité. Ainsi reduisant à cela ce qu'ils disent avoir esté enseigné par Ezechiel, il ne leur est pas difficile de faire croire à ceux qui les écoutent, que les passages de ce Prophete, ne les doivent pas estonner, parce qu'ils montrent seulement, disent-ils, que s'il y avoit quelque fidelle qui déchust entièrement de la foy, il mourroit, mais que cela ne peut arriver, parce que Dieu a arresté par un decret immuable de conserver la foy dans tous les fidelles. Cela est même favorablement reçu des plus intelligens, qui sont bien aisés de se flater de cette pensée, lorsque la passion les emporte dans quelque grand crime.

Car ne se sentant pas avoir renoncé pour cela à la creance:

des veritez chrestiennes, ils se tiennent assurez qu'ils ne sont pas déçus entierement de la foy, & ainsi n'ont aucune peur des menaces que Dieu fait par son Prophete aux justes qui se détournent de leur justice, parce qu'ils sont bien aises de s'imaginer, comme leurs Ministres le leur enseignent, qu'elles ne regardent que les fidelles qui décheroient entierement de la foy, *qui in totum à fide exciderent*, ce qu'on leur a fait croire n'arriver jamais.

Mais pour leur faire perdre cette malheureuse confiance, s'ils ont tant soit peu de desir de connoistre la verité, il ne faut que les avertir que ceux qui la leur donnent sont des trompeurs, qui détournent à des subtilitez philosophiques & des speculations metaphysiques la simplicité de la parole de Dieu. Que quand le Prophete menace les justes de mort, la condition sous laquelle il le fait, n'est point, *si à fide deficiant, si à fide in totum excidant*, mais seulement, *si avertant se à justitia sua & faciant iniquitatem*, s'ils se détournent de leur justice, & qu'ils commettent iniquité. C'est sur cela qu'ils seront jugez, sans que les songes de leurs Ministres leur puissent de rien servir pour les mettre à couvert de la colere de Dieu. Qu'ils consultent donc leur conscience, qu'ils écoutent ce juge interieur qui leur donnera des sentimens plus raisonnables de la vertu chrestienne que leurs pretendus Reformateurs. Pourront-ils croire, que ce ne soit pas *se détourner de la voie de la justice, & commettre l'iniquité*, que de prendre les membres de JESUS-CHRIST, selon la parole de saint Paul, pour en faire les membres d'une débauchée, ou souiller la couche de son prochain, ou tremper ses mains dans son sang? Que leurs Ministres leur disent ce qu'ils voudront, je suis assuré qu'ils se diront à eux-mêmes, s'ils ont tant soit peu de sentiment chrestien, que de tomber dans ces excez, & même dans de beaucoup moindres; c'est ce que l'Ecriture appelle, *avertere se à justitia sua, & facere iniquitatem*.

C'est donc à vous, mes freres, à prendre party. Vos Ministres vous assurent, que quoique vous fassiez ces choses, & de pires encore, vous ne laisserez pas d'estre enfans de Dieu, que la justice de Christ ne laissera pas pour cela de vous estre imputée, qu'elle ne laissera pas de vous delivrer de la mort, & de vous faire vivre de cette vie spirituelle & divine que le saint Esprit communique à tous ceux à qui il est donné par

JESUS-CHRIST. Mais Dieu vous assure du contraire par son Prophete. Il vous declare que vous avez beau vous flatter de vostre justice passée, que quand elle seroit aussi veritable que vous vous l'imaginez, Dieu ne s'en souviendra plus du moment que vous aurez peché, & que vous aurez violé sa loy par lequel un de ces crimes, dont le Prophete fait le dénombrement. Que vous ne pourrez plus trouver la vie de vostre ame dans vostre justice passée, & que vous mourrez dans vostre péché. Hésitez-vous à croire plutôt Dieu & son Prophete, que Calvin & ses disciples ? Mais si vous estes convaincus de leur horrible égarement en ce point, comme il est impossible que vous ne le soyiez, si vous avez tant soit peu de bonne foy, pourrez-vous y demeurer attachez, & suivre dans la voye du Ciel de si mauvais guides, sans prononcer contre vous-mêmes vostre propre condamnation ? Car ce n'est point icy une chose de peu d'importance. Ils se vantent eux-mêmes que c'est un des principaux chefs de leur reformation, & si vous les en croyez, c'est en vous enseignant cette impiété, qu'ils ont reformé vos Eglises des erreurs du Papisme. Serez-vous donc si ennemis de vous-mêmes que de confier vos ames à des conducteurs si aveugles ? Ne reconnoistrez-vous point l'esprit de Sathan dans une religion qui mene au libertinage, sous pretexte de la foy & d'humilité, & si vous l'y reconnoissez, demeurerez-vous un moment dans cette funeste école ? On ne peut plus au moins vous y retenir par cette couleur qui a perdu tant de personnes simples, qu'on ne vous y enseigne que la pure parole de Dieu. Vous voyez le contraire de vos propres yeux. Rien ne peut estre plus opposé à ce que le saint Esprit enseigne par un Prophete sur un des points les plus importants de la morale de JESUS-CHRIST, que ce qu'ont enseigné vos Reformateurs, & ce qui a esté décidé comme un point de vostre foy par le Synode general des Eglises Calviniennes, qui se disent reformées. Vous avez vu combien leurs défaites sont pitoyables. Que ce ne sont qu'autant de preuves de leur mauvaise foy & de leur entêtement. Fuyez donc cette Babylone, si vous aimez veritablement vostre salut, & retournez à vostre veritable mere, qui est l'Eglise Catholique, du sein de laquelle ces seducteurs vous ont arrachez par la promesse de reformer ce qu'ils n'ont fait que corrompre.

CHAPITRE V.

*Que la parabole des semences prouve, encore qu'il y en aura qui
ayant esté pour un temps vraiment fidelles ne
seront point sauvez.*

MALDERUS Evêque d'Anvers dans son livre contre le Synode de Dordrecht, intitulé *Antisynodica*, refuse fort bien l'opinion des Calvinistes que nous combattons, par la parabole de la semence qui tombe en quatre lieux differens, en trois desquels elle n'apporte point de fruit, mais seulement dans le quatrième. Je rapporteray ce qu'il en dit, pour ne luy pas ravir la gloire, d'avoir expliqué cette parabole d'une maniere tres-solide & si naturelle que toutes les personnes equitables en doivent estre convaincuës & edifiées.

*Malderus Antisynodica
lib. 1. cap. 14.*

Celuy, dit-il, qui est semé le long du chemin, c'est à dire, celuy qui est représenté par cette partie de terre qui fect de chemin, où quelques grains de la semence tombent, celuy-là écoute la parole, mais il ne la conçoit pas, & n'y fait point d'attention, & ainsi ne croit pas, & ne reçoit point la parole du royaume, comme le chemin ne reçoit pas la semence au dedans de foy, mais elle est exposée aux oyseaux du ciel, parce qu'elle n'est pas couverte de terre, ny cachée dans les sillons, lors qu'elle tombe sur la dureté du chemin. Neanmoins la parole ne laisse pas d'estre dans son cœur, mais seulement sur la surface, d'où vient que JESUS-CHRIST dit qu'elle en est enlevée par l'esprit malin.

Celuy qui est représenté par ces lieux pierreux, où une autre partie de la semence tombe, écoute la parole, la conçoit & la reçoit même avec joye, mais il n'a pas de racine, parce qu'aussitost qu'il s'élève quelque persecution à cause de la parole, il en prend un sujet de scandale & de chure, & c'est pourquoy il n'est que pour un temps. Celuy-là donc croit, mais il ne croit pas de cette sorte de foy qui opere par la charité, & il est naturel à celuy qui ne croit que de cette sorte de n'estre que pour un temps, parce qu'il n'a pas la racine de la charité. Car la foy qui n'est pas accompagnée de la bonne conscience est facilement

facilement renversée, & n'a pas besoin d'une fort grande CHAP. V.
tempeste pour faite naufrage.

Celui qui est representé par ces lieux pleins d'épines, où il tombe encore une partie de la semence, écoute la parole, la reçoit, croit véritablement, & a même la racine de la charité, mais les inquietudes du siècle, & l'illusion des richesses l'échouffent en suite, & elle ne porte point de fruit. Ce qui est touché par les épines qui croissent, est comme accablé par elle-même, & ne sèche pas de soy-même, au lieu que ce qui n'a point d'humour & de racine est de soy-même disposé à sécher.

Enfin celui qui est representé par la bonne terre, écoute la parole, la comprend, la reçoit, elle prend racine en luy, & porte du fruit pour la vie éternelle, parce qu'il persevere jusques à la fin.

Ainsy cette parabole nous fait voir quatre genres d'appelés, representez par les quatre differens endroits où la semence tombe. 1. *Le long du chemin.* Ce sont ceux qui écoutent, & ne croient pas. 2. *Dans les lieux pierreux.* Ce sont ceux qui écoutent & croient, mais qui n'ont pas la charité. 3. *Parmy les épines.* Ce sont ceux qui écoutent, qui croient, & qui ont la charité, mais qui ne perseverent pas. 4. *Enfin dans la bonne terre.* Et ce sont ceux qui écoutent, qui croient, qui ont la charité, & qui perseverent.

Or ce fruit que portent ces derniers est la vie éternelle, qui est la recompense des bonnes œuvres lorsque l'on y persevere: comme JESUS-CHRIST nous le fait assez entendre lorsqu'il dit dans saint Luc, en parlant des premiers, *que le diable vient, & qu'il oste la foy de leur cœur, de peur qu'ils ne croient & ne soient sauvez*, NE CREDENTES SALVI SIANT. Et en parlant des derniers: *qu'ils apportent du fruit en patience, ou en perseverance.* FRUCTUM afferunt in patientia. Et en saint Mathieu: *qu'ils portent du fruit, & rendent ou cent, ou soixante, ou trente pour un.* Car on ne sçait quel & combien grand est ce fruit que lorsquela mesure est remplie par la perseverance.

Les Calvinistes répondent à tout cela, qu'il n'y a que les derniers de ces quatre sortés de personnes qui écoutent la parole de Dieu, qui aient la vraie foy: que les autres n'ont qu'une fausse foy, & qu'ainsi il ne faut pas s'estonner s'ils en déchèent, & ne portent point de fruit.

On leur peut accorder, que dans les principes des Catho-

liques il est fort probable, que ceux que JESUS-CHRIST a voulu marquer par les seconds n'ont pas la foy vivante & animée par la charité, & que c'est ce qui est cause qu'ils sont si facilement renversez par la persecution; mais que les Remontrants n'ont point esté mal fondez de soutenir, que dans les principes des Calvinistes, qui prétendent que toute vraie foy justifiante, c'estoit sans raison qu'ils pretendoient que la foy de ces personnes qui ne croient que pour un temps n'estoit pas de cette sorte. Car quel droit ont-ils de ne pas prendre pour de vrais fidelles, en ne considerant que la seule foy ceux que JESUS-CHRIST dit avoir reçu & embrassé la parole, & l'avoir même reçu avec joie, ce qui est une marque qu'ils y ont volontairement & sincerement adheré: & à qui donne le nom de fidelles, en disant qu'ils croient, quoique ce ne soit que pour un temps, *qui ad tempus credunt?*

Si les Calvinistes n'ont point d'autre preuve pour montrer que la foy de ces gens-là n'est pas une veritable foy, sinon qu'il est dit d'eux qu'ils abandonnent la verité, lorsque la persecution s'élève, c'est sans fondement qu'ils l'avancent, puis qu'ils enseignent que les vrais fidelles peuvent abjurer la vraie Religion, & demeurer quelque temps dans cette apostasie: & que ce n'est pas une preuve qu'ils n'ont pas eu auparavant la vraie foy, lors qu'ils se portent à une abjuration criminelle, par la crainte de souffrir de grands maux, ou de perdre des biens considerables. Cependant ceux à qui JESUS-CHRIST dit que la persecution est une occasion de chute & de scandale, ne tombent que par cette crainte, comme nos adversaires le reconnoissent eux-mêmes dans les Notes de leur Bible, où expliquant le mot de *scandalisé*, ils disent que cela veut dire, *découragé, refroidi, & dégoûté pour la discipline qui se rencontre à perdre ses commoditez temporelles, & souffrir de l'affliction*. Et par consequent, puisqu'il peut arriver que les vrais fidelles soient scandalisez en cette maniere, ce n'est point une preuve que ceux dont JESUS-CHRIST parle n'aient pu la vraie foy.

Ils disent peut-estre, que quand cela arrive aux vrais fidelles, la foy qui demeure en eux, quoy qu'affoiblie, fait qu'ils se relevent, & qu'ils ne demeurent pas jusques à la mort dans cet abandonnement de la vraie religion. Mais pour juger de la faiblesse de cette réponse, il ne faut que considerer, que

*Salomonites de Per-
son. fides pars pr. 27.
n. 36.
Et de perate in Spli-
ritum sanctum, n. 22.
23.*

Gen. XIII. 28.

quelque reste de foy, qui demeure, selon eux, dans ces fideles qui tombent dans de si grands crimes, c'est leur doctrine constante, qu'ils ne s'en releveroient jamais & mourroient dans cet estat, si Dieu ne les en retiroit par sa grace efficace & toute puissante. Ils en sont si persuadez, qu'ils en tirent un argument, comme nous avons déjà vu, pour prouver contre les Remontrans l'efficacité de la grace, en leur faisant remarquer, *que puisque David après son péché ne pensoit point à en faire penitence, ny à appaiser Dieu, mais estoit tout occupé à cacher son adultere par de tres-méchans moyens, c'estoit nne preuve que ny les forces de son libre arbitre, ny une grace qui n'auroit agy que par une suasion morale, ne suffisoient pas pour le rappeler à la penitence, mais qu'il avoit besoin pour cela d'une force plus grande & plus merueilleuse.* Or peuvent-ils nier que cette force plus grande & plus merueilleuse, ne relevast également tous ceux qui ayant fait profession de la foy, & l'ayant embrassée avec joye, l'au-toient abandonnée par la crainte des persecutions? Et par conséquent c'est dans l'élection de Dieu qu'on doit rechercher la raison pourquoy il releve les uns plutost que les autres, mais ce n'est point à une differente nature de foy qu'il faut attribuer cet effet: comme si la veritable, & celle qu'ils appellent fausse, lors même qu'ils reconnoissent qu'elle est sincere, & non hypocrite, avoient cela de commun, que l'une & l'autre pust estre soüillée par les plus grands crimes, & même par l'idolatrie & le reniement de Jesus-CHRIST, mais que la veritable conservast toujours en foy de quoy se relever au milieu des plus horribles desordres.

Mais la troisiéme sorte d'appellez qui sont marquez par le grain qui est semé parmi les épines, fait encore mieux voir, que la vraie foy n'est pas toujours suivie du salut. Car Jesus-CHRIST ne dit point de ceux là comme des seconds, que leur foy n'a point de racine, il ne dit point que cette foy se seche, il suppose au contraire qu'elle a eu suffisamment de terre pour prendre racine, qu'elle l'a prise en effet, & qu'elle est crüe comme le grain bien semé a accoutumé de croistre, mais qu'elle est étouffée par les épines qu'on a laissé croistre en même temps, elle n'a point apporté de fruit jusques à maturité, comme porte le texte grec, ce qui fait voir que la foy de ces personnes estoit une foy vivante qui les auroit sauvez, s'ils l'avoient conservée, & qu'ils ne l'eussent point laissé étouffer par les

Malderus apporte sur ce sujet un exemple de l'Ecriture qui explique fort bien cette verité. Salomon avoit reçu la semence de la parole divine dans un cœur que la grace avoit bien préparé. Il aimoit Dieu, selon le témoignage que le saint Esprit luy en rend dans l'Ecriture, & le Seigneur estoit avec luy. Il estoit aimé de Dieu selon le nom que luy avoit donné un Prophete. Il avoit donc reçu la parole avec une foy entiere, & cette parole avoit trouvé en luy une terre humide & profonde, elle y avoit pris racine, & s'y estoit beaucoup accrue. Et néanmoins les épines, c'est à dire les voluptez & les plaisirs de la vie, étoufferent en luy cette semence divine. Car il est dit au troisiéme livre des Rois, qu'il aima plusieurs femmes étrangères contre la defense de Dieu, qui détournèrent son cœur & son esprit du Seigneur, en le portant à adorer des dieux étrangers, ce qui fut cause que Dieu fut en colere contre luy. Peut-on désirer un exemple plus manifeste d'une foy vivante étouffée par les épines? Car qui peut s'assurer qu'il ait une foy vivante, si celle de Salomon, à qui l'Ecriture rend des témoignages si avantageux, & qui a produit des fruits aussi divins que le sont les livres canoniques dont il est Auteur, ne l'a pas esté? Et quand pourra-t-on dire que la foy semée dans le cœur y a esté étouffée par les épines des richesses & des voluptez qu'on y a laissées croistre en negligant de les arracher, si elle ne l'a pas esté, lorsque ce cœur a tellement esté depravé par la malignité de ces épines, qu'il s'est détourné de Dieu, pour suivre des dieux étrangers?

Cette verité est si naturellement enfermée dans cette parabole, qu'en se laissant aller à l'impression qu'elle fait d'abord dans l'esprit, il est impossible de ne l'y pas reconnoître: de sorte que Calvin même n'a pu s'empêcher de l'y appercevoir, lors qu'il n'a fait attention qu'aux paroles de l'Evangile, sans prendre garde aux consequences qu'on en pourroit tirer contre sa fausse Theologie. Car il n'y a rien de plus catholique & de moins Calvinien, que ce qu'il dit sur cette parabole dans son harmonie Evangelique. *Chacun doit avoir soin d'arracher les épines de son cœur, s'il ne veut y voir bien-tost la parole de Dieu étouffée, parce qu'il n'y a personne qui ne soit rempli d'une grande quantité d'épines, & qui n'en ait en luy, comme*

Danda singulis opera est, ut spiritus cordis sui evellat, ut verbum Dei in se carni velint, quando nemo est qui non ingenti spinarum

copia, & quasi densa
syriatesteris sit. Et
certè videmus quam
pauci ad matura-
tem perveniunt, quia
vix decimus quique
non dico, ad extir-
pandas, sed ne ad
rescindendas quidem
spinas invenitur est.

une épaisse forest. Aussi voyons-nous combien il y en a peu qui parviennent jusques à la maturité, parce qu'il n'y en a pas de dix un qui soit attentif, je ne dis pas à arracher ses épines, mais seulement à les couper.

Calvin reconnoît par là trois ou quatre choses, qui confirment le vray sens de cette parabole, contre celuy que les Calvinistes y veulent donner quand ils ne pensent qu'à soutenir leurs erreurs.

1. Qu'il n'y a point d'homme, ny par consequent de fidelle, dont la terre du cœur ne soit remplie de beaucoup d'épines: *Quando nemo est qui non ingenti spinarum copia, & quasi densa sylvia refertus sit,*

2. Que de ces terres remplies d'épines la foy se conserve dans les unes & porte d'excellent fruit, & s'étouffe dans les autres, en sorte qu'elle n'en porte point jusques à la maturité.

3. Que cette diversité vient de ce qu'on a soin d'arracher les épines des unes, & qu'on n'a pas soin de les arracher des autres. *Danda singulis opera est, ut spinas cordibus suis evellant, nisi verbum Dei suffocari velint.*

4. Et que c'est delà qu'il arrive, qu'il y en a si peu qui parviennent jusque à la maturité, parce qu'il y en a tres-peu qui s'appliquent à arracher les épines de leurs cœurs, ou qui travaillent seulement à les couper.

Voilà donc ce qui est cause, selon Calvin, que les épines, dont nul n'est exempt, n'empeschent pas dans les uns que la foy vivante & animée par la charité ne produise le fruit de la vie éternelle, & qu'elles empêchent dans les autres que ce fruit qu'elle estoit disposée de produire par sa nature ne parvienne à sa maturité. C'est que les uns sont attentifs à arracher ou à couper au moins ces épines aussi-tost qu'elles paroissent, en veillant sur leurs passions, & les mortifiant par l'esprit aussi-tost qu'ils les sentent s'élever: au lieu que les autres laissent croistre ces épines en se laissant gagner insensiblement, ou par l'amour des richesses, qui s'emparant du cœur y prennent bien-tost la place de Dieu, d'où vient que saint Paul appelle l'avarice une idolatrie; ou par le faste & l'orgueil qui en est le ver, comme dit S. Augustin *vermis divitiarum superbia*; ou par la mollesse des voluptez qui en sont les suites qui font perdre à l'ame toute sa vigueur, & luy causent une corru-

Il n'y a peut-estre rien dans l'Evangile, qui doive plus effrayer les gens du monde & les faire penser à eux-mêmes, s'ils ont quelque amour pour leur salut. Les autres manieres, qui sont que la parole divine est semée en vain dans le cœur, & ne rapporte point de fruit, les doivent moins étonner; parce que les empêchemens qu'elles y apportent estant plus sensibles sont aussi plus faciles à éviter. Car il n'est pas étrange que celui qui écoute cette parole sainte sans se l'appliquer à soy-même, & sans y faire une attention serieuse, n'en reçoive point de profit, & que le diable ravisse ce qui estoit seulement sur la surface de cette ame, sans l'avoir penetrée, comme les oiseaux emportent les grains qui sont répandus le long du chemin, & qui n'ont pas esté cachez, & comme mis en sûreté dans le sein de la terre.

Ce n'est pas non plus une chose fort surprenante, qu'une légère penetration de cette même parole quoyque reçue avec joie ne produise rien de solide, quand elle rencontre un fond pierreux qui l'empêche de prendre racine, parce qu'il n'y a rien de stable & de permanent que ce qui est enraciné dans la charité, & qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une ame endurcie par de mauvaises habitudes & des attaches vicieuses qu'elle ne quitte point en embrassant la foy, la perde bien-tôt; lors que la persecution la met en estat de ne la pouvoir conserver qu'en perdant ce qu'elle aime plus que Dieu: mais aussi quand cela arrive, elle peut connoître aisément sa chute & la cause n'en est gueres cachée.

Mais ce qui est étonnant, & qui doit tenir les Chrestiens dans une vigilance continuelle pour ne pas tomber dans ce mal-heur si difficile à éviter, c'est que cette divine semence ayant esté non seulement reçue avec attention & avec joie, mais ayant même penetré le fond du cœur, en sorte qu'elle y ait jetté de profondes racines, qu'elle y soit levée, & qu'elle y soit crüe (car ces derniers ont tous ces avantages par dessus les autres) elle ne porte point cependant le fruit de la vie éternelle, parce qu'elle est étouffée par les épines, c'est à dire comme le Sauveur a daigné luy-même nous l'expliquer, par les iniquités de ce siecle, par l'illusion des richesses, par les plaisirs de cette vie, & les autres passions semblables touchant les choses

qui passent pour innocens parmi les hommes. Car JESUS-CHRIST n'y en a point marqué de manifestement criminelles. Et parce qu'il s'attache particulièrement aux richesses, qu'aucun des Evangelistes n'obmet, il semble qu'il a voulu nous apprendre par là sur quoy pouvoit estre fondée l'extrême difficulté du salut des riches, qu'il appelle *impossibilité*, & quel est le vray sens de cette parole terrible: *Mal-heur à vous riches*, non parce que vous estes des voleurs, des blasphemateurs, des médifans, des adulteres, des homicides, mais seulement *parce que vous avez vostre consolation en ce monde*.

Matth. XIX. 14. 16.
Luc. XI. 34.

Rien ne peut mieux nous faire comprendre ces deux effrayantes veritez, que ce que JESUS-CHRIST dit dans cette parabole, que l'illusion des richesses étouffe & rend infructueuse la semence divine, qu'il est venu répandre dans les cœurs, lors même qu'elle y a pris racine, qu'elle y croist, & qu'elle semble prestée à porter du fruit: Car ce qui rend le salut des riches si difficile, est qu'il est bien rare que les richesses n'aient pas cet effet en eux, & qu'elles ne les entraînent par une douce violence & une espece d'enchantement, dans cette vie molle & delicieuse, pleine de faste & de vanité, dans laquelle ils se reposent comme dans leur véritable bonheur, qui est ce que JESUS-CHRIST appelle la consolation qu'ils ont en ce monde, & pour laquelle il les menace d'un mal-heur sans fin. Le peril en est extrême & plus grand qu'on ne sçauroit dire, & S. Paul n'a point trouvé que les riches pussent l'éviter, qu'en observant ce qu'il veut qu'on leur recommande dans la 1. à Timothée, mais qui n'est gueres moins capable de les faire trembler de nouveau, tant il y en a peu que l'on puisse dire pratiquer fidèlement les instructions qu'il y donne. *Ordonnez*, dit-il, *aux riches de ce monde de n'estre point orgueilleux; de ne mettre point leur confiance dans les richesses incertaines & périssables; mais dans le Dieu vivant qui nous fournit avec abondance ce qui est nécessaire à la vie; recommandez-leur d'estre charitables & bien faisant; de se rendre riches en bonnes œuvres, de donner l'aumône de bon cœur; de faire part de leur bien à ceux qui en ont besoin, de s'acquiescer un trésor, & de s'établir un fondement solide pour l'avenir afin de pouvoir arriver à la véritable vie.* Il y a eu des heretiques qui ont prétendu que les riches ne pouvoient estre sauvez qu'en vendant tout leur bien, & le donnant aux pauvres pour suivre JESUS-CHRIST pauvre. Les saints Peres ont condamné

1. Tim. IV. 7.

*Aug. Ep. 89. Licet
istis remaneat divites
Christiani, non ta-
men ab eis ita tenen-
tur ut hec Christo
adpreconant, quia ve-
raci corde seculo re-
nuunt, ac si nullam
spem infernalibus po-
nant. Ne uxores &
filios, universalesque
familias ad christia-
nam religionem re-
novandam tan atri-
dium disciplina. Ho-
rum domus hospita-
litate ferventius reci-
piunt: pulum in no-
mine iusti, ut mer-
cedem iusti accipiat.
Frangunt esurienti
panem suum, nudum
vestiunt, capivum
redimunt, thesauri-
sant sibi fundamen-
tum bonum in futu-
rum, ut apprehen-
dant veram vitam &c.
Habemus hinc u-
triusque seculi divi-
tes clarissimæque
personas martyrii
gloria sublimatas....
Quibus autem non
piu venit corona
martyrii, neque il-
lius perfectionis de-
vendendis rebus suis,
consilium tam gran-
de tamque præclatū
acceperunt, & tamen
à damnablebus im-
munis criminibus,
esuritionem Christum
paveant, sitient
potum de detur, nu-
um vestiantur, po-
reginam suam fuce-
runt, non sedebant
quidem cum Christo
sublimiter iudicari,
sed ad ipsius dex-
teram illibit miseri-
corditer iudicandi.*

cette erreur, comme contraire à saint Paul, mais ils marquent en même temps sous quelles conditions les riches pouvoient se promettre le salut: & ils leur déclarent, Que c'est en ne mettant point leur esperance dans leurs richesses, parce qu'ils ont dû renoncer au siècle, non de paroles, mais d'un cœur sincere en embrassant la Religion chrestienne: Que c'est en gant leur famille par une sainte discipline, en exerçant l'hospitalité & recevant le Juste au nom du Juste pour recevoir la recompense du Juste, en rompant leur pain pour en faire part à ceux qui ont faim, en revestant ceux qui sont nuds, en rachetant les caprifs, en s'acquerant un tresor, & s'établissant un bon fondement pour l'avenir par toutes sortes de bonnes œuvres, afin de pouvoir arriver à la veritable vie. Et une preuve, disent ces Saints, que les richesses n'empêchent pas que l'on ne se puisse sauver; est que Dieu a voulu qu'il y eust des personnes riches de l'un & de l'autre sexe, qui n'ayant pu se résoudre d'embrasser ce que Jesus-Christ conseille de faire pour estre parfait, qui est de vendre tout son bien & de le donner aux pauvres, sont arrivés tout d'un coup à une plus haute perfection par la couronne du martyre. Mais pour ceux qui n'ont pas eu ce bon-heur; & qui n'ont pas non plus embrassé ce conseil si grand & si excellent de vendre tout son bien pour estre parfait, si étant exempts des crimes qui dampnent, ils ont nourri Jesus-Christ, lors qu'il a eu faim, ils luy ont donné à boire lors qu'il a eu soif, ils l'ont revestu lors qu'il a esté nud, ils l'ont logé lors qu'il a eu besoin de logement, ils ne seront pas à la lavrité assis avec Jesus-Christ sur des trônes élevez pour juger le monde, mais ils seront debout à sa droite pour estre jugés selon sa miséricorde.

Voilà surquoy tous les riches doivent serieusement examiner selon la doctrine de l'Eglise Catholique. C'est par là qu'ils doivent juger, si les richesses ne leur sont point des épines qui croissant dans leur cœur y étouffent la semence de la parole de Dieu, & l'empêchent de porter le fruit de la veritable vie. Mais pour les pretendus Reformez, c'est un des plus grands avantages de leur reformation d'avoir delivré de cette crainte leurs nouveaux fideles. Ils n'ont pour cela qu'à s'assurer une fois qu'ils ont la vraie foy, (ce qui leur est bien facile, puisqu'ils pretendent que l'Esprit de Dieu leur en rend à tous un témoignage certain) & cela fait que tout est en sureté pour eux. Quand ils seroient plus riches que le grand Mogol,

ne seroient point obligez de considerer leurs richesses comme des épines, qui pourroient étouffer dans leur cœur la foy qu'ils disent que JESUS-CHRIST y a semée par sa parole. Car ne doutant point qu'ils soient vraiment fidelles, ils doivent estre persuadez qu'il ne peut y avoir d'épines dans la terre de leur cœur, parce qu'ils se sont engagez à soutenir, qu'il n'y a de vraye foy que dans la terre qui est sans épines, & que celle qui est comparée à la semence reçue dans une terre où il y a des épines, ne scauroit estre qu'une fausse foy. C'est pourquoy ils ont surjet de se moquer de l'avertissement de leur Maître. *Danda opera singulus est, ut spinas à cordibus suis evellant, ut verbum Dei suffocari velint.* Il parloit à d'autres qu'à eux, & il ne sca voit ce qu'il vouloit dire. Il ne consideroit pas que tous les fidelles à la Calviniste sont cette bonne terre d'où il n'y a point d'épines à arracher, & qui ne manque jamais de porter du fruit. Et c'est peut-estre par ce même esprit, & par ce peu d'apprehension qu'ils ont que les richesses ne les corrompent, qu'ils ne mettent aucune perfection à pratiquer le conseil Evangelique du dépouillement de tout son bien, que l'Augustin appelle, *perfectionis de vendendis rebus suis consilium* ou *grande tamque praeclarum*, & qu'il n'est point en usage parmy eux, comme il a esté de tout temps parmy les Catholiques. Leur devotion ne va pas à s'en décharger à l'exemple de tant de Saints, comme d'une charge inutile, ainsi que dit le même Pere; *superfluis exonerari sarcinis.* Ils ne s'en trouvent point incommodez, parce qu'ils n'en craignent point l'effet que JESUS-CHRIST nous en a voulu faire apprehender par cette admirable parabole. Car ils n'ont garde d'avoir peur que leur foy ne soit étouffée & ne devienne infructueuse par les inquiétudes du siècle, par l'illusion des richesses, ou par les plaisirs de la vie. Si la pensée leur en venoit, ils la rejetteroient & la devroient rejeter selon leurs principes comme une tentation; puisqu'il n'est pas permis de craindre qu'une chose n'arrive, lors que la foy nous enseigne qu'elle ne peut arriver; comme si je craignois que Dieu n'aneantist mon ame au moment de ma mort en punition de mes pechez, ou qu'il ne l'envoyast dans le corps d'une beste, ou que mon corps ne demeurast éternellement dans le sepulchre, ou que tout le monde ne perist une seconde fois par les eaux. Or c'est un dogme de leur Religion, que qui a eu une fois la vraye foy ne la perd

Calv. in Harmonia Evangel.

Ils employent ces passages du Ps. 124. Et du 126. etc. de S. Matth. 23. 13. pour prouver que les vrais fidèles ne perdent jamais la foy ny l'espoir de Dieu.

430 LIV. VI. *Passages de l'Ecriture qui sont vairs,* jamais, & que chacun d'eux en qualité de vray fidelle, est *arbre planté sur le courant des eaux dont la feuille ne tombe point.* *Qui ne manque jamais de donner du fruit en son temps, qu'il est la montagne de Sion qui ne sera jamais ébranlée, qu'il est l'Eglise fondée sur la pierre contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront point.* Ils n'ont donc rien à apprehender aussi-tôt que l'Esprit de Dieu les a scellez de son sceau, & les a assurez par un témoignage interieur qui exclut toute sorte de doute, qu'ils sont du nombre des vrais fidelles, parce que cela seul leur donne une certitude entiere, que non seulement l'illusion des richesses, mais les crimes les plus énormes ne sauraient étouffer leur foy.

Il n'en faut pas davantage pour ruiner l'interpretation qu'ils donnent à cette parabole, sur tout en ce qui regarde la partie de la semence, qui croist parmy les épines; puisqu'ils ne peuvent dire comme ils font, que cela ne se peut entendre de la vraye foy, sans donner sujet à ceux qui estant riches sont assurez selon leur doctrine qu'ils sont justifiez par la foy en JESUS-CHRIST, de n'estre point touchez du peril que courent les riches selon cette divine instruction du Sauveur de voir leur foy étouffée par les épines des biens temporels qu'on laisse croître insensiblement, c'est à dire par les inquietudes qu'ils causent, & les plaisirs auxquels ils engagent, parce que leurs Docteurs leur enseignent, qu'il n'y a que ceux qui ne sont pas vraiment fidelles à qui cela puisse arriver, mais que pour eux ils sont entierement à couvert de ce danger.

CHAPITRE VI.

Deux passages de l'Epistre de saint Paul aux Hebreux, qui démontrent encore cette heresie des Calvinistes, que tous ceux qui ont esté une fois vraiment fidelles ne manquent jamais d'estre sauvés.

IL est difficile de comprendre que les gens qui ont poussé si loin ce que saint Paul dit en deux endroits de l'Epistre aux Hebreux touchant ceux qui tombent après avoir esté illuminés, & faits participans de l'Esprit de Dieu, qu'ils ne leur laissent aucune esperance de salut, ayent pu en même temps se persuader, qu'il ne pouvoit jamais arriver qu'aucun vray fi-

delle manquaist d'estre sauvé. Car il ne faut que considérer ces deux endroits de l'Apostre avec quelque attention & quelque bonne foy, pour reconnoître qu'il parle de ceux qu'il supposoit avoir esté justifiez en JESUS-CHRIST.

Le 1. est du Chap. VI. v. 4. Il est impossible, dit-il, que ceux qui ont esté une fois illuminez, qui ont goûté le don céleste, qui ont esté rendus participans du S. Esprit, qui ont goûté la bonne parole de Dieu, & les puissances du siecle à venir, & qui retombent après cela: il est impossible, dis-je, qu'ils soient derechef renouvellez à penitence, crucifiant de nouveau autant qu'il est en eux le Fils de Dieu, & l'exposant à l'opprobre. Car la terre qui estant souvent abreuvée des eaux de la pluye qui y tombe, produit des herbages propres à ceux qui la cultivent, reçoit la benediction de Dieu; mais celle qui produit des ronces & des épines est rejetée, menacée de la malediction, & à la fin on y met le feu.

L'autre est du Chap. X. 26. Si nous pechons volontairement après avoir reçu la connoissance de la verité, il n'y a plus désormais d'hostie pour les pechez; mais une attente effroyable du jugement & l'ardeur du feu qui doit devorer les ennemis de Dieu. Celuy qui a violé la loy de Moysé est condamné à mort sans misericorde sur la déposition de deux ou trois témoins: combien donc croyez-vous que celuy-là sera jugé digne d'un plus grand supplice qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile & profane le sang de l'alliance, par lequel il avoit esté sanctifié, & qui aura fait outrage à l'esprit de grace? Car nous sçavons que c'est celuy qui a dit: la vengeance m'est reservée, & je la sçauray bien faire, dit le Seigneur: Et ailleurs; le Seigneur jugera son peuple. C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.

On n'a jamais douté dans l'Eglise avant les pretendus Reformez que saint Paul n'ait voulu parler dans ces deux passages de la chute des vrais fidelles, qui après avoir esté faits participans du saint Esprit, retomboient dans l'estat duquel Dieu les avoit retirez, foulant aux pieds le Fils de Dieu, profanant son sang par lequel ils avoient esté sanctifiez, & faisant outrage à l'esprit de grace. Mais la difficulté a toujours esté de sçavoir ce que c'est que ce renouvellement, que saint Paul dit estre impossible à ces fidelles déchus, & s'il

Le sentiment commun des Peres Grecs & Latins, est que l'Apôtre n'a eu intention, que d'oster à ces fidelles l'esperance d'un second Baptême, qui les pust renouveler avec la même facilité que le premier, & les remettre dans le même estat & dans la même plenitude de grace qu'ils y avoient reçu sans aucun travail, par une abondante effusion de la misericorde de Dieu qui est propre à ce Sacrement. C'est pourquoy ils remarquent quel'Apôtre se sert du mot de renouvellement qui est le propre effet du Baptême, & que ce que S. Paul dit qu'il n'y a plus pour eux de sacrifice, se doit entendre, non du sacrifice d'un cœur percé de douleur par des sentimens de penitence, mais de l'holocauste de la Passion du Seigneur que chacun offre pour ses pechez, lors qu'il se consacre à Dieu par la foy du mystere de cette Passion, & qu'estant baptisé il est mis au nombre des fidelles Chrestiens, de sorte que ce que S. Paul a voulu dire, est que les fidelles qui pechent, ne peuvent plus estre encore une fois purifiez par le Baptême. Mais ils declarent en même temps contre les Novations, que saint Paul n'a pas entierement fermé à ces fidelles déchus, la porte de la misericorde de Dieu, qu'ils peuvent encore se rétablir, non comme la premiere fois par le Baptême qui est un Sacrement de grace, mais par la penitence qui doit estre accompagnée de beaucoup de larmes & de travaux. Car il y a, disent-ils, cette difference entre le Baptême & la penitence: *Que le Baptême est le Sacrement de la Passion du Seigneur; au lieu que le pardon que recoivent les penitens, est le fruit de leur penitence & de leur confession. Tous peuvent obtenir l'esper du premier, parce que c'est un don de la grace, c'est à dire une liberalité gratuite. Mais le travail de la penitence ne se trouve qu'en peu de personnes qui se relevent après leur chute, qui recoivent la santé après s'estre fait à eux-mêmes de grandes playes, qui appaisent la colere de leur juge par leurs gemissemens & par leurs larmes, qui sont revivre leur ame par la mortification de leur chair.*

Mais il y a beaucoup de nouveaux Interpretes qui croient que ce que dit S. Paul en ces deux endroits ne regarde pastoutes sortes de pechez mortels commis après le Baptême, mais l'entiere apostasie de la Religion chrestienne, & qu'il ne veut pas dire seulement que ceux qui y sont tombez ne peuvent plus trouver dans le Baptême le pardon d'un si grand crime, mais qu'il n'y a pas même lieu d'esperer, qu'ils se relevent d'une

*Greg. Hom. 9. in
 Ep. ad Hebræos.
 Amor de Incant. lib.
 2. c. 2.*

*a Aug. In Epist. in
 octava Ep. ad Rom.
 Nam & dicit ad He-
 bræos qui diligen-
 tiori pertractant sic
 intelligunt, ut non
 de sacrificio contribu-
 tibus per peniten-
 tiam cetera accipien-
 dum sit, quod ad idem
 est, non adhuc pro
 peccatis debent
 sacrificium, sed de
 sacrificio, de quo
 tunc loquebatur A-
 postolus, id est, ho-
 locausto Domini-
 cæ Passionis, quod eo
 tempore offert quis-
 que pro peccatis suis,
 quo, & tunc passio-
 nis hinc dedicatur,
 & Christianorum fi-
 delium nomine ba-
 ptizantur imbutur,
 et hoc significaret.
 Apollolus, autem
 postea dicens cum
 qui peccaverint, tu-
 rum baptizando
 purgati.
 Greg. Naxian Orationes
 in sanctis lous-
 me.
 Pacian. Ep. 1. Ba-
 ptismum sacramen-
 tum est Domini-
 cæ passionis, peniten-
 tiam venia meritorium
 confectum. Illa
 omnes adipsos pos-
 sunt, qui gratis
 Dei donantur, id est,
 gratuita donatio;
 labor vero iste pau-
 perum est, qui post
 casum relinquit
 qui post vulnera
 convalescunt, qui
 lachrymis vocibus
 alijus, qui car-
 nis interitum cura-
 leunt.*

si horrible chute par quelque autre moyen que ce soit, non que cela soit absolument impossible, mais parce qu'il est tres-rare que Dieu fasse misericorde à ces apostats achevez, qui se sont rendus si indignes de toutes sortes de grace par l'outrage qu'ils font à JESUS-CHRIST, après en avoir reçu tant de biens.

Les Calvinistes sont aussi dans cette opinion, & ils la poussent même plus avant, parce qu'ils veulent que le renouvellement de ces apostats soit entierement impossible, non seulement à l'égard des Ministres de la parole de Dieu, qui y travailleroient inutilement & sans succès, mais aussi, 1. à l'égard de la verité même de Dieu qui les a soumis à ce juste & immuable jugement. 2. à l'égard du mérite de Jesus-Christ, que ces gens re-nient & rejettent volontairement, & 3. à l'égard même de la nature du péché contre le saint Esprit, qui rend le coupable incapable absolument de conversion & d'amendement. Mais plus ils mettent d'impossibilité dans ce retour, plus ils donnent moyen de prouver contre-eux, qu'il y a des fidelles qui peuvent perdre la foy, non seulement pour un temps, mais pour toujours, puis qu'il faut avoir renoncé à toute équité & à toute bonne foy, pour nier que saint Paul ait voulu parler en ces deux endroits de ce qu'il a cru pouvoir arriver à de vrais fidelles:

1. Il les appelle *illuminez*, *αὐτοῖς*, qui est le même nom qu'il donne aux Hebreux, auxquels il écrivoit, en les faisant souvenir de ce qu'ils avoient souffert depuis que Dieu les avoit fait entrer dans l'estat des regenez & des fidelles. *Rememoramini pristinos dies, in quibus illuminati magnum certamen sustinistis passionum.* Ce qu'ils ont eux-mêmes traduit en ces termes. *Rapportez-vous les jours precedens, esquels après avoir été illuminez, vous avez soutenu un grand combat de souffrances.* Et dans les Notes, c'est à dire au commencement de vostre conversion à Jesus-Christ, lors que premierement vous eûtes devenus fidelles, & avez été incorporez à son Eglise par le Baptême: Quel droit ont-ils donc de pretendre que le même mot d'*illuminez* ne signifie pas la même chose dans le chapitre sixième?

2. Il dit, qu'ils ont goûté le don celeste: ce qui signifie, selon les Peres grecs, la remission des pechez, qui est accompagnée de la paix & de la tranquillité de la conscience, qui remplit le cœur d'une consolation interieure: ce qui ne peut encore con-

Dans les Notes de
leur Bible sur cet en-
droit.

Hebr. X. 31.

venir qu'aux vrais fidelles.

3. Il ajoute ce qui est encore plus exprès, *qu'ils ont esté faits participans du saint Esprit*; ce qui ne se trouvera point dans tout le nouveau Testament avoir esté dit de personne, que de ceux que Dieu remplissoit de foy & de charité, quoy, que souvent il joignist à cette sanctification invisible quelque don extraordinaire qui paroïssoit au dehors.

4. Saint Paul represente encore le goust que Dieu avoit donné à ces personnes des choses saintes, qui semble estre quelque chose de plus que la pieté commune, en disant, *qu'ils avoient gousté la bonne parole de Dieu*. Ce qui marque, selon les Calvinistes mêmes, les promesses Evangeliques, dont ils avoient gousté la douceur, & y avoient participé avec plaisir, en quoy eux-mêmes mettent principalement la condition essentielle de la foy justifiante.

5. L'Apostre y joint, *les puissances du siecle à venir*, c'est à dire, comme ils remarquent dans leurs Notes, *l'excellente vertu de la vie éternelle*, qui nous est promise en JESUS-CHRIST. Ce qu'il dit avoir esté gousté par ces personnes, parce qu'ils ont eu un grand desir de l'immortalité glorieuse, & des autres biens de la vie future.

6. Dans le chapitre X. parlant des mêmes personnes, comme les Calvinistes le reconnoissent, il les regarde dans le même estat où il estoit en disant, *Si nous pechons volontairement après avoir eu la connoissance de la verité*, ce qui nous fait voir que cela se doit entendre de cette connoissance de la verité qui est propre à la loy nouvelle, qui ne demeure pas sur la surface de l'esprit, mais qui penetre le cœur. S. Paul ne prenant jamais autrement ces mots de *connoissance de la verité*, quand il parle de celle que Dieu donne aux Chrestiens dans la nouvelle alliance, & ainsi voulant faire voir combien les pechez que l'on commet après estre entré dans l'alliance de JESUS-CHRIST, sont plus grands & plus punissables que ceux que commettoient les Juifs, qui violoient la loy de Moïse, il faut necessairement qu'il ait entendu par la *connoissance de la verité* celle dont il parle ailleurs, quand il dit que Dieu veut que tous les hommes soient sauvez, & arrivent à la *connoissance de la verité*; c'est à dire à la grace du Christianisme, & à cette connoissance qui sauve, parce qu'on ne la peut avoir, selon saint Jean, qu'on n'ait la charité, & qu'on ne pratique les com-

7. Enfin, il met principalement la grandeur du crime de celui qui pèche après avoir eu la connoissance de la vérité, en ce qu'il foule aux pieds *Jésus-Christ*, & qu'il tient pour une chose prophane le sang de l'alliance, par lequel il avoit été sanctifié, & qu'il outrage l'Esprit de grace. On voit assez que fouler aux pieds *Jésus-Christ*, c'est proprement ce que font ceux qui après l'avoir reçu par la foy dans leur cœur, l'en chassent par leurs crimes, & qui après avoir renoncé au diable, qui est son ennemy, comme dit Tertullien, le reconnoissent de nouveau pour leur Maître, & font ainsi qu'ayant recouvré la proie qu'il avoit perdue, il triomphe en quelque façon de Dieu même.

Tertull. de pœnit.

Il est clair aussi qu'outrager l'esprit de grace marque le crime de ceux qui retournant à leurs pechez, font qu'ils ont reçu en vain la grace de Dieu, comme dit saint Paul en un autre endroit, parce qu'ils ne la conservent pas.

Mais c'est vouloir s'aveugler foy-même que de s'opiniâtrer à ne pas voir qu'on ne peut marquer plus expressement l'estat d'un homme justifié, qu'en disant, comme fait saint Paul, qu'il a été sanctifié par le sang de la nouvelle alliance, sur tout dans une Epître, où cet Apôtre prend tant de peine à montrer que la différence entre le sang des victimes de l'ancien Testament & celui de la victime du nouveau, est que le sang des bestes que l'on immoloit dans le premier, ne pouvoit donner qu'une pureté extérieure & charnelle, au lieu que le propre effet de celui de *Jésus-Christ* est de purifier notre conscience des œuvres mortes pour nous faire rendre un vray culte au Dieu vivant.

Voyons néanmoins ce que disent les Calvinistes pour empêcher qu'on ne voye dans ce passage la conviction de leur erreur, touchant la certitude infallible du salut de tous ceux qui ont été une fois justifiés.

Quelques-uns ont eu recours à la chicane de propositions conditionnelles, en prétendant que saint Paul a marqué par là, que si les fidèles tomboient après avoir reçu tant de grâces de Dieu, leur perte seroit irréparable, mais qu'il sçavoit bien que cela ne pouvoit jamais arriver. Ce sont, dit Triglandius, des propositions hypothétiques qui montrent seulement, que si les fidèles retomboient de nouveau, il leur arriveroit un tel mal, ils attireroient sur eux une telle punition : de sorte que cela ne signifie que

*Trigland. Trina Bal
L'ultra, p. 196.*

la connexion du consequent avec l'antecedent , de la peine avec le peché, & rien davantage.

Je n'ay pas besoin de refuter une defaite si pitoyable. Je l'ay assez fait sur les passages d'Ezechiel. Ils ont eu eux-mêmes quelque honte de s'en servir sur ceux-cy, n'ayant osé s'y arrêter dans les Notes de leur nouvelle Bible françoise, quoiqu'il n'y ait rien qu'ils ne fassent dans ces mêmes Notes pour empêcher qu'on ne conclué de ces endroits de saint Paul, qu'il peut arriver que les justes déchéent de l'estat de la justification. Ils ont bien vu, que cette solution ne seroit prise dans le monde que pour une chicanerie, comme les Professeurs de Saumur le reconnoissent dans leur seconde These de la perseverance de la foy. Car s'estant objecté ces deux endroits de l'Apostre, ils commencent leur réponse par ces termes. *Si nous estions de l'humeur de nos adversaires, & que nous voulussions chicaner comme eux* (si eadem in nobis esset, quæ in adversariis nostris est, cavillandi libidinellicentia) nous répondrions que ces passages sont voir que s'il arrivoit que les fideles tombent, ils n'auroient plus aucune esperance de retour, mais qu'ils ne sont pas voir que cela arrive. Mais la verité agit avec plus de generosité & de confiance. Ceux dont saint Paul parle tombent, qu'en conclurez-vous? Que les vrais fideles tombent? On le nie. Car ceux dont il parle ne sont pas de vrais fideles.

Ce seroit donc chicaner, par leur propre confession, que de dire, comme d'autres ont fait, *affirmari, si quid tale excidant nullam iis superesse veniam spem, fore ut illi excidant, non affirmari*. Mais en se faisant un merite de generosité & de confiance de ce qu'ils ne veulent pas employer une telle chicanerie, ils en employent une autre, qui n'est pas plus supportable. Ils disent hardiment que S. Paul ne parle pas des vrais fideles. Mais comment le prouvent-ils? Parce, disent ces Professeurs de Saumur, qu'il leur manque quelque chose, sans quoy il ne peut y avoir de vraie foy, d'où il arrive qu'ils tombent, au lieu que les vrais fideles perseverent jusques à la mort. *Sunt igitur quidam tales, qui tamen vere fideles non sunt. Deest si quidem illis quæ in iis esse memorantur aliquid sine quo vera fides esse non potest. Unde fit ut deficiant aliquando tandem, cum contra vere fideles perseverent ad mortem usque*. Y eut-il jamais une plus ridicule maniere d'interpreter l'Ecriture? Il s'agit de sçavoir si de vrais fideles tombent quelquefois en la disgrâce de Dieu. Tout le monde

monde a cru jusques à Calvin, que c'estoit une verité que Dieu nous enseigne en cent endroits de sa parole, & jamais ce que dit saint Paul en ces endroits-là n'a esté pris autrement. Calvin s'avise de prendre l'erreur contraire pour un des plus grands fondemens de sa reformation. Et quand on oppose ses disciples, que ce que saint Paul dit de l'estat où estoient certaines personnes avant leur chute, marque visiblement que c'estoit de vrais fidelles, ils répondent froidement ce qui est en question, que parmi tous les avantages qu'il leur donne, il n'en met pas un sans lequel il ne peut y avoir de vraie voy, d'où vient qu'ils tombent à la fin, au lieu que tous les vrais fidelles perseverent jusques à la mort. Il me sera aisé de soutenir de la même sorte quand il me plaira, que tous ceux qui ont une vraie santé ne tombent jamais malades, que tous ceux qui ont l'esprit sain, ne le perdent jamais par aucun accident. Car je n'auray qu'à mettre pour principe, qu'il n'y a point de vraie santé que celle qui n'est jamais renversée par la maladie, ny d'esprit vraiment sain, que celui à qui ne peut jamais arriver d'estre affoibly : & quand on m'opposera les exemples des personnes qui s'estant parfaitement bien portées pendant un temps, sont tombées en suite en de très-fâcheuses maladies, ou qui ayant esté pendant toute leur vie parfaitement sages, ont eu le cerveau altéré par quelque intemperie qui leur a fait perdre le sens, je répondray, comme ils font, qu'il manquoit quelque chose aux uns & aux autres dans leur plus grande santé apparente, & dans leur plus grande sagesse, sans quoy on ne peut estre ny véritablement sain, ny véritablement sage, d'où vient qu'ils avoient cessé de l'estre, même aux yeux des hommes, au lieu que ceux qui le sont véritablement perseverent dans cet estat jusques à la mort. Il n'y a guere d'extravagance qu'on ne puisse soutenir par cette voye, qui est une *petition de principe* grossière & palpable, c'est à dire le plus impertinent de tous les paralogismes.

D'autres taschent de détourner de leur sens propre & naturel les mots dont saint Paul se sert, afin qu'ils ne puissent pas signifier les vrais fidelles.

Saint Paul les appelle *illuminez*. C'est à sçavoir (disent-ils dans leurs Notes) en leur entendement par la predication de l'Evangile. Mais où trouveront-ils que quand les Apostres parlent

de ceux qui sont illuminez par JESUS-CHRIST, ils prennent jamais ce mot pour une lumiere qui ne soit que dans l'entendement, & qui n'aille pas jusques au cœur.

11. Cor. 13. 4.

Ibid. v. 4.

Eph. 1. 18.

a 1. Thess. 5. 5.

b Eph. 5. 8.

c Rom. 13. 12.

d 1. Tim. 1. 10.

e Eph. 5. 8. c. 1000.

f 1. 7.

g Eph. 5. 9.

On voit par tout le contraire. Saint Paul distingue par cette illumination les fideles des infidelles, en disant des derniers, *que le Dieu de ce siècle a aveuglé leurs esprits, afin qu'ils ne soient point éclairés par l'ILLUMINATION de l'Evangile de la gloire de Jesus-Christ, qui est l'image de Dieu.* Et il marque au contraire par les mots de lumiere & d'illumination tout ce que JESUS-CHRIST a fait de plus grand dans les Apostres & par les Apostres. *Le même Dieu qui a commandé que la lumiere sortist des tenebres, est celui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les autres par la connoissance de la gloire de Dieu selon qu'elle paroist en Jesus-Christ.* Dira-t-on aussi qu'il ne demandoit qu'une lumiere qui demeurast dans l'entendement quand il prioit Dieu de donner aux Ephesiens, *illuminatos oculos mentis, ou cordis, des yeux du cœur illuminez, pour connoistre quelle est l'esperance à laquelle ils sont appelez?* De-tournera-t-on aussi à une lumiere qui ne fust que dans l'esprit, ce que disent les Apostres, que nous sommes enfans de lumiere, ^b que nous sommes lumiere en JESUS-CHRIST, que nous devons nous revestir des armes de lumiere, ^c demurer dans la lumiere, ^d marcher dans la lumiere, & que ^e le fruit de la lumiere consiste en toute sorte de bonté, de justice & de vérité: Il ne s'agit pas de sçavoir, si absolument parlant on peut appeller *illuminé* celui qui ne seroit éclairé que dans l'esprit, mais si l'Ecriture du nouveau Testament employe ce mot en ce sens, ce qui ne se trouvant point, mais plustost tout le contraire, & sur tout, comme j'ay déjà remarqué ce mot d'*illuminati, ou labirni*, signifiant dans la même Epistre ceux qui estoient veritablement regenez, c'est se moquer de la parole de Dieu, que de vouloir par un pur caprice, qu'il ne marque de cet endroit qu'une illumination de l'entendement par la predication de l'Evangile.

Une autre maniere dont ils tâchent de s'échapper, & qui est encore plus courte, est de dire que toutes les choses que mais que saint Paul, peuvent convenir aux hypocrites sacramentellement, & quant aux signes extérieurs, quoique non pas spirituellement, & quant aux grâces signifiées. Car ils peuvent estre dits illuminez & participans du saint Esprit au Baptême, puisque le Baptême s'ap-

pelle souvent illumination par les Anciens, & même selon quelques-uns au v. 32. du ch. 10. parce que c'en est le Sacrement & la communication du saint Esprit, pour laquelle signifier, les anciens y ajoutent l'usage du chrême & de l'onction, & qu'en la sainte Cene se goûtent le don de Dieu, sa bonne parole, & les puissances du siècle avenir. 1. Cor. 10. 16. afin que je ne dise rien de la pregustation du lait & du miel au Bapême ancien. Et c'est ainsi qu'ils disent sur le chap. X. de celui que saint Paul dit avoir esté sanctifié par le sang de l'alliance, que cela se doit entendre exterieurement, en égard à sa profession publique, en l'ouïe de la parole de Dieu, & en l'usage des Sacremens, parce que le Bapême est le signe, le sceau, & le Sacrement de nostre sanctification au sang du Seigneur. Or il est certain, ajoutent-ils, que tous ceux qui mangent le pain du Seigneur en la sainte Cene, n'y mangent pas pourtant le pain, qui est le Seigneur, leur hypocrisie & leur incredulité les empêchant de recevoir avec le signe exterieur la chose signifiée.

Voilà bien des choses, mais qui s'accordent fort mal ensemble, & qui font voir les vains efforts d'un esprit embarrassé, qui se sauve comme il peut de la vérité qui l'accable.

1. Quelque nom que les Anciens aient donné au Bapême, & quelques ceremonies qu'ils y aient ajoutées, tout cela ne sert de rien pour expliquer saint Paul, à moins qu'ils ne veuillent, que tout cela soit aussi ancien que luy, eux qui ont declamé contre le chrême & l'onction avec une fureur incroyable, & qui ont pretendu que toutes les ceremonies du Bapême n'estoient que des inventions de Sathan pour obscurcir la gloire de JESUS-CHRIST.

2. On peut bien donner aux baptisez toutes ces qualitez que donne saint Paul à ceux dont il parle, quand on présume qu'ils en ont reçu l'effet, & qu'il a opéré dans leur ame ce qu'il signifie au dehors, ou pour s'accommoder à l'erreur des Calvinistes qui ne reconnoissent aucune vertu dans les Sacremens, qu'ils ont reçu avec les signes exterieurs les choses signifiées. Mais qui ne voit qu'il est indigne de la sincerité d'un Apôtre, qu'il eust donné tous ces titres magnifiques d'Illuminez, de faits participans du saint Esprit, de sanctifiez par le sang de l'alliance, à ceux qu'il auroit sceu n'avoir esté lavez qu'au dehors, comme le sont les hypocrites, & n'avoir eu au dedans aucune vraie pureté interieure? Et une

490 LIV. VI. *Passages de l'Ecriture qui sont voir,*
 CHAP. VI. preuve convaincante qu'il n'auroit jamais parlé de la sorte; c'est la maniere dont il parle dans la premiere aux Corinthiens, chap. xi. de ceux qui reçoivent indignement le corps de JESUS-CHRIST. Les Auteurs de ces Notes disent qu'en la sainte Cene se goûtent le don de Dieu, sa bonne parole, & les puissances du siecle avenir, & qu'on peut dire tout cela de hypocrites mêmes qui y participent. Cependant saint Paul parle-t-il ainsi? La communion sacramentale separée de la spirituelle luy donne-t-elle lieu de leur dire que ces communions les rendoient participans du saint Esprit, qu'ils goûtoient dans ce festin le don celeste, & la bonne parole de Dieu, qu'ils estoient nourris de cette viande divine, & sanctifiés par le sang de l'alliance qu'ils prenoient dans ce mystere? Il ne dit rien moins que cela. Il leur declare au contraire, *que quiconque mange ce pain, & boit le calice du-Seigneur indignement, se rend coupable du corps & du sang du Seigneur: Qu'ainsi l'on doit bien s'éprouver avant que de manger ce pain & boire ce calice, parce que quiconque en mange & en boit indignement mange & boit sa propre condamnation ne faisant pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur.* Voila comme l'Apostre auroit parlé de ceux qu'il a voulu marquer dans les chapitres 6. & 10. de l'Epistre aux Hebreux, s'il les avoit pris pour des personnes qui n'auroient reçu dans tous les Sacremens que les signes extérieurs sans les choses signifiées, bien loin de leur attribuer des qualitez si spirituelles & si divines. Or il les auroit nécessairement pris pour tels, s'il avoit esté dans le sentiment des Calvinistes, puis qu'ayant cru comme eux, que les seuls vrais fidelles, reçoivent les graces spirituelles signifiées par les Sacremens, & que nul d'eux ne perit, & ne déchet même de l'estat de la justice & de la grace, il n'auroit pu concevoir ceux qu'il dit en décheoir par une si horrible chute, que comme de faux fidelles qui n'avoient jamais pu recevoir dans les Sacremens que leur condamnation. Quelle folie est-ce donc d'oser pretendre, que ce même Apostre, qui ne peut parler qu'en foudroyant de ceux qui reçoivent indignement les Sacremens, ce que les Calvinistes appellent n'y participer que par le signe extérieur, s'avise icy de les traiter d'*illaminez & de sanctifiez par le sang de l'alliance?*

3. Cette réponse, que tout ce que dit saint Paul à l'avantagede l'estat d'où quelques-uns tombent, se doit entendre exte-

ricieusement & sacramentement, est si peu solide, qu'ils sont contraintes eux-mêmes d'en reconnoistre la fausseté. Car ils avoient d'une part qu'en le prenant ainsi, toutes ces choses peuvent convenir aux plus parfaits hypocrites à qui l'hypocrisie & l'incréduité empêchent de recevoir les choses significées avec les signes extérieurs : & ils sont contraints de l'autre de demeurer d'accord que l'on ne peut pas dire que ceux dont parle l'Apostre fussent tout à fait hypocrites & infidèles. *Nos non dicimus, illos fuisse plane infideles*, dit Triglandius, *agnoscimus illos habuisse aliquam fidem, aliquam illuminationem*. Et un autre de la même secte. *De hypocritis illis crassius qui simulant quod norunt se non esse aut habere, facile concedimus non agi*. Il est donc faux que ce soit expliquer saint Paul selon la vérité, que de l'entendre sacramentement, & quant aux signes extérieurs, puis qu'en le prenant en cette manière, il n'y auroit rien qui ne pût convenir aux plus grossiers hypocrites, comme les auteurs des notes le leut ont appliqué sans peine, mais en se contredisant eux-mêmes, parce qu'ils ont bien reconnu que cela estoit trop ridicule, & qu'il falloit autre chose que leut *Sacramentement* pour expliquer sur tout ce que dit l'Apostre, *Qu'ils ont gousté le don celeste, la bonne parole de Dieu, & les puissances du siecle à venir*. C'est poutquoy il ne faut que considerer ce qu'ils disent sur cela, pour admettre avec quelle liberté ils se jouent de leurs propres dogmes en niant & assurant la même chose en même temps, & couvrant leurs contradictions d'un jeu de paroles, qui peut tromper les simples, mais ne scauroit que donner de l'indignation aux personnes sinceres & éclairées. C'est ce que nous allons faire voir dans le chapitre suivant.

*Trigl. Trin. Del
L'at. p. 158.*

*Amosius Antiq.
p. 316.*



CHAPITRE VII.

Refutation de deux dogmes des Calvinistes. L'un, Que chaque fidelle est assuré d'avoir la vraie foy: l'autre, Que la vraie foy ne se perd jamais. On renverse l'un par l'autre. Et on se sert de tout cela pour montrer que c'est sans raison qu'ils pretendent que ceux dont parle saint Paul dans l'Ep. aux Hebreux ch. 6. & 10. n'avoient jamais eu la vraie foy.

Cellar. Hag. p. 167.

LEs Calvinistes reconnoissent que ce qui les a le plus portez à établir leur dogme de l'inamissibilité de la justice, c'est que cette inamissibilité est le fondement de la vraie certitude du salut, sans laquelle certitude on ne peut avoir, disent-ils, cette ferme confiance qui est nécessaire à la vraie foy. *Extra omne dubium est*, disent les Contreremonstrans, *doctrinam de Perseverantia vere fidelium, ab Ecclesiis vere reformatis semper fuisse habitam non tantum cum scriptura congruentem & veram, sed & fundamentum vera certitudinis de salute, sine qua certitudo firma fiducia qua ad veram fidem requiritur, consistere non potest.*

Ils ont bien vû qu'il ne suffisoit pas pour donner à tous les vrais fidelles la certitude de leur salut, de dire en general, que tous les vrais fidelles seront sauvez, mais qu'il y falloit ajouter deux choses: L'une qu'il fût tres-facile à chaque fidelle de s'assurer qu'il a la vraie foy. L'autre qu'il fust encore assuré que l'ayant une fois il ne la perdrait jamais. L'un sans l'autre ne leur pourroit donner cette certitude qu'ils se vantent d'avoir. Car quand ils sçauroient tres-certainement qu'ils ont la vraie foy, ils ne seroient pas pour cela assurez d'estre sauvez, si la vraie foy se pouvoit perdre, comme les Catholiques l'enseignent. Et de même quelque certitude qu'ils eussent que nul de ceux qui ont la vraie foy ne perit, ils ne seroient pas certains de leur salut, s'ils n'avoient des marques certaines & infaillibles pour s'assurer qu'ils ont cette veritable foy. Ils pretendent aussi en avoir, parce qu'ils disent n'avoir besoin pour cela que d'examiner leur cœur, & qu'y trouvant sans peine s'ils croient ou non, ils tirent aussi sans peine cette consequence, qu'ils soutiennent estre infaillible, *Je reconnois que j'ay la foy, donc je suis certain d'estre sauvé.* Ce que les Contreremon-

trans exprimentent ainsi dans la Conference de la Haie. *Nostre doctrine établit un solide fondement de la certitude du salut. Car selon ses principes tout homme qui croit peut dire avec une pleine & entière persuasion ; Je trouve en moy que Dieu par sa pure grace m'a donné la foy en Iesus-Christ. Il m'est donc tout à fait certain qu'il m'a élu dès l'éternité pour estre sauvé.*

Et pour montrer qu'ils ne sont pas mal fondez de dire qu'ils trouvent en eux-mêmes qu'ils ont la foy en JESUS-CHRIST; *Comperio in me Deum mihi mera gratia veram fidem in Iesum-Christum largitū esse*; ils alleguent d'ordinaire ce passage de S. Augustin, *que chacun voit sa foy en soy-même par une connoissance tres-certaine*. Nous sçavons, dit Vindelin, que nous croions en JESUS-CHRIST, nous sçavons donc aussi que nous sommes justifiez. L'antecedent est manifeste. Car comme ceux qui ne croient pas sçavent qu'ils ne croient point, de même ceux qui croient sçavent qu'ils croient, par cette vuë interieure de l'esprit, par laquelle nous connoissons nos pensées. D'où vient que saint Paul dit 2. Tim. 1. 12. *Je sçay en qui j'ay cru*. Et S. Augustin dans le 13. livre de la Trin. ch. 1. *Chacun voit sa foy en soy-même*. Ce qu'il repete encore en ces termes. *Chacun est certain de sa foy par une connoissance tres-assurée, & comme par le cri de sa conscience.*

Voila sur quoy est fondée la vaine confiance qu'ils se donnent d'estre certainement sauvez. Mais il n'y a rien de plus ruineux que ce fondement qu'ils pretendent estre si solide. Il enferme deux propositions; l'une, *que tout fidelle est assuré d'avoir la vraie foy*; l'autre, *que cette vraie foy ne se perd jamais*. Or tout ce qu'ils alleguent, pour établir l'une renverse l'autre, & ils ne se sauvent de ces contradictions où leurs dogmes les engagent, que par les diverses faces qu'ils donnent à leur prétendue veritable foy, selon qu'ils traittent l'une ou l'autre de ces deux propositions.

Quand il s'agit de la premiere, & qu'ils ont à persuader à leurs fidelles qu'il leur est tres-facile de sçavoir tres-certainement qu'ils ont la foy, ils la leur representent alors comme une simple adhesion de l'esprit aux veritez chrestiennes, & aux promesses Evangeliques, qui ne peut pas estre inconnue à celui qui y adhère effectivement. Et c'est ce qui leur fait dire, *que comme ceux qui ne croient pas, sçavent qu'ils ne croient pas, de même ceux qui croient sçavent qu'ils croient par cette vuë in-*

CHAP. VII.

Cellar. Hæc p. 83.
Nostri doctrina statuit solidum fundamentum certitudinis salutis. Nam ex ea potest quilibet credens plena persuasione affirmare: Cōperio in me Deum mihi mera gratia veram fidem in Iesum-Christum largitū esse. Itaque certo mihi conitat, eum me ab eterno ad finem elegisse. Salm. dixit finis de la Theſe de ſile Synopsi parviori Theolog. Diss. 31. Fidei. Christ. Theol. lib. 1. c. 11. Sicut non verum Christum credere. Ergo & iustificatio non esse scimus... Antecedens manifestum est. Vt enim sciunt qui non credunt, se non credere, ita & qui credunt sciunt se credere, ex interna mentis visione quæ scimus nostras cogitationes. Vide Paulus 2. Tim. 1. 12. Scio in crediderim. Et Aug. lib. 13. de Trin. c. 11. Sciam quicquid fidem in seipso videt, vident. Quisquis enim fidem suam verissima scientia & clamente conscientia,

serieuse de l'esprit par laquelle nous connoissons nos pensées: & qui leur fait alleguer cette parole celebre de saint Augustin, *Suum quisque fidem in seipso videt*. Et cette autre encore plus forte, *Quisque tenet fidem suam certissima scientia, & clamante conscientia*. Car il est vray que nous n'avons gueres de connoissance plus certaine, que celle qui nous assure que nous croions quelque chose; parce que nous pouvons bien tromper les autres, comme ce Pere remarque au même lieu, en seignant de croire ce que nous ne croions pas, mais pour nous, en nous arrestant simplement à ce qui se passe dans nostre esprit, nous sçavons certainement si nous le croions ou non. C'est tout ce que S. Augustin a voulu dire, & les Ministres se trompent grossierement, s'ils pretendent qu'il ait étably par les paroles qu'ils en rapportent, leur nouveau dogme de la certitude de la foy justifiante: estant manifeste au contraire que ce que dit ce Saint dans ces premiers chapitres du liv. 13. de la Trinité, ne convient pas seulement à la foy justifiante ou catholique, mais generalement à toute sorte de foy divine, humaine, bien ou mal fondée, & même celle par laquelle nous croions des choses fausses les ayant prises pour vraies: de sorte que ce que ce Pere dit, est vray d'un Turc au regard de sa Religion aussi bien que d'un Chrestien au regard de la sienne: parce qu'encore que ce que croit le Turc soit faux, & que ce que croit le Chrestien soit veritable, on peut dire neanmoins de l'un & de l'autre au sens de S. Augustin: *Quisque tenet fidem suam certissima scientia, & clamante conscientia*. Voila à quoy se termine cette certitude que chacun a de sa foy en l'establisant comme ils font sur ces passages de S. Augustin, & sur cette maxime generale qui est tres-vraie en la laissant dans cette generalité. *Que ceux qui croient sçavent qu'ils croient par cette vue interieure de l'esprit par laquelle nous connoissons nos pensées*. Mais il faut en demeurer dans cette idée vague de la foy, & c'est un sophisme ridicule aux Calvinistes de s'imaginer qu'ayant établi cette maxime generale que chacun peut connoître certainement s'il croit ou non quelque chose, ils auront droit d'en conclure que chacun peut connoître avec la même facilité, ou la même certitude, s'il a ou non la foy qu'ils appellent justifiante. Car il faudroit pour cela que leur foy justifiante n'enfermât rien que la simple creance de nos mysteres, parce qu'alors chacun pouvant sçavoir s'il les croit ou non, il pour-

voit aussi sçavoir avec la même certitude s'il a ou non cette foy. Et c'est aussi la notion qu'ils en donnent quand ils ne pensent qu'à confirmer la premiere proposition, que chacun peut avoir une connoissance certaine, qu'il a la vraie foy,

Mais quand ils passent à la seconde, qui est *que cette foy ne se perd jamais*, ils changent bien de langage. Ils sont contraints alors, pour distinguer cette foy qu'ils disent ne se perdre point, de la foy de ceux qui ne croient que pour un temps, de la revestir de tant de conditions & si difficiles à discerner, que c'est un étrange aveuglement de ne s'estre pas apperçus, qu'ils s'ostent par là tout l'avantage qu'ils pensoient tirer de ce principe general, que tous ceux qui croient sçavent qu'ils croient par cette vuë interieure de l'esprit, par laquelle nous connoissons nos pensées. Car il faudroit pour cela que croire en JESUS-CHRIST de quelque maniere que ce fust, & avoir la foy qui justifie, fust absolument la même chose; ou au moins que cette foy qui justifie n'enfermast rien selon les Calvinistes, dont il ne fust aussi facile de s'assurer par cette vuë interieure de l'esprit par laquelle nous connoissons nos pensées, qu'il est facile de s'assurer par là que l'on croit quelque chose. Or l'un & l'autre est manifestement faux dans leurs principes.

Il n'est pas vray selon eux que tous ceux qui croient en JESUS-CHRIST aient la foy qui justifie, puis qu'il est dit dans l'Evangile que quelques-uns des Senateurs Juifs croioient en lui, mais qu'ils n'osoient le faire paroître de peur d'estre chassés de la Synagogue, parce qu'ils aimoient plus la gloire des hommes que celle de Dieu; & de plus ils pretendent que tous ceux qui ne croient que pour un temps n'ont pas la foy justifiante dans ce temps-là même, quoiqu'il soit manifeste que pendant qu'ils croient, ils voient leur foy dans leur cœur par cette vuë interieure de l'esprit, par laquelle nous connoissons nos pensées.

Il n'est pas vray non plus que ce qui distingue dans leur doctrine la foy qui justifie de celle qui ne justifie pas, soit aussi facile à connoître que la foy en general. Car la principale difference qu'ils y mettent, est que celle qui justifie est perseverante & ne se perd jamais, ne voulant pas que la foy qui se perd ait jamais justifié. Or c'est une illusion de s'imaginer que la perseverance, qu'ils pretendent estre une condition inseparable de la vraie foy, se puisse appercevoir par cette vuë inte-

rieure de l'esprit par laquelle nous connoissons nos pensées presentes : & que l'on puisse appliquer à la foy reveüe de cette condition ce que saint Augustin dit de la foy en general , que chacun la voit dans soy-même. L'experience commune des hommes refute assez une telle réverie. Saint Pierre voioit dans son cœur la foy qu'il avoit en JESUS-CHRIST. Il voioit l'amour qu'il luy portoit : il y voioit un desir sincere de mourir, plustost que de renoncer son Maistre. Car c'estoit sans hypocrisie qu'il assuroit tout cela avec tant de fermeté. Mais il ne voioit pas que sa foy & son amour estoient encore trop foibles pour luy faire surmonter la tentation de la mort quand il en verroit le danger de plus près. A combien de Chrestiens la même chose est-elle arrivée dans les premiers siècles de l'Eglise ? Comme il n'y avoit alors que des persecutions à attendre pour ceux qui embrassoient la Religion chrestienne, on peut assez juger qu'il n'y en avoit donc gueres qui le fissent autrement que par une foy sincere. Ils voioient donc cette foy dans leur cœur. Mais y voioient-ils, s'ils seroient du nombre de ceux à qui les tourmens la feroient abandonner, ou de ceux en qui elle seroit victorieuse des plus grands supplices. Les Calvinistes doivent reconnoitre la fausseté de cette pretension, puisque comparant ceux qui croient à ceux qui ne croient pas, ils prouvent, *que les premiers savent qu'ils croient, comme les derniers savent qu'ils ne croient pas.* Car il est indubitable que la certitude qu'ont ces derniers de leur incredulité presente, ne leur donne aucune connoissance certaine de ce qu'ils feront à l'avenir, y aiant une infinité de personnes qui ont embrassé la veritable Religion, après en avoir esté fort long-temps entierement éloignez. Tout ce que peut donc prouver l'exemple de ceux qui ne croient pas, est que ceux qui croient sont certains de leur foy tandis qu'ils croient : mais il faut voir en même temps, que cette vuë interieure de l'esprit qui leur fait connoitre leur foy, ne les peut pas assurer, si quelque tentation ne la renversera point, comme cette même vuë interieure de l'esprit qui fait connoitre aux incredules qu'ils ne croient pas, ne leur donne aucune assurance qu'ils demeureront toujours dans leur incredulité.

Il est aisé de conclure de tout cecy qu'il n'y a rien de plus temeraire que la certitude du salut dont se flattent les Calvinistes, puisqu'elle est fondée sur deux dogmes si mal conceus.

tez, que l'établissement de l'un est le renversement de l'autre. Et pour mettre cette verité dans un plus grand jour, je la renfermeray en deux argumens, dont l'un renverse la premiere de leurs propositions par la seconde, & l'autre la seconde par la premiere. Voicy le premier.

Tout ce que je connois de ma foy par cette vuë interieure de l'esprit, par laquelle nous connoissons nos pensées, & qui a fait dire à saint Augustin, *Suam quisque fidem in seipso videt*, est commun à ceux qui croient pour un temps, & à ceux qui croient pour toujours : Les uns & les autres voient en eux-mêmes qu'ils croient pendant qu'ils croient, & la maxime de S. Augustin, *Quisque tenet fidem suam certissima scientia & clamante conscientia*, estant vraie des premiers aussi bien que des derniers.

Or la foy de ceux qui croient pour un temps, n'est pas la vraie foy & est inutile pour le salut. (C'est le 2. dogme des Calvinistes.) Je ne puis donc sçavoir autre chose par cette vuë interieure de l'esprit, par laquelle nous connoissons nos pensées, & qui a fait dire à saint Augustin, *Suam quisque fidem in seipso videt*, sinon que j'ay la foy, & non pas que j'ay la vraie foy.

Et par consequent je ne puis avoir par là aucune assurance de mon salut, puisque je ne suis point certain par là d'avoir la vraie foy, & qu'il n'y a que la vraie foy qui sauve. (C'est la contradicatoire de leur premier dogme.)

Voicy le 2. argument. Il ne serviroit de rien d'estre assuré qu'on a la foy, si on n'estoit assuré qu'on a la vraie foy, n'y ayant que la vraie foy qui nous puisse faire obtenir de Dieu la remission de nos pechez.

Or tous les Calvinistes se persuadent qu'ils ont obtenu de Dieu la remission de leurs pechez, cause de la connoissance qu'ils ont de leur foy par cette vuë interieure de l'esprit qui nous fait connoitre nos pensées, & qui fait dire à saint Augustin, *Suam quisque fidem in seipso videt*. (C'est le premier dogme des Calvinistes.) Il faut donc que cette vuë interieure de l'esprit ne les assure pas seulement qu'ils ont la foy, mais aussi qu'ils ont la vraie foy.

Or ce qu'ils connoissent de leur foy par cette vuë interieure de l'esprit, est commun à ceux qui croient pour un temps, & à ceux qui croient pour toujours, comme on l'a fait voir en l'autre argument.

Et par consequent il faut que la vraie foy ne soit pas seulement en ceux qui croient pour toujours, mais qu'elle puisse estre aussi en ceux qui croient pour un temps. (C'est la contra-dic-toire de leur second dogme.)

C'est à quoy presentement je m'arreste pour refuter ce qu'ils disent, que ceux dont parle S. Paul au 6. & 10. ch. de l'Epistre aux Hebreux, n'ont jamais eu la vraie foy. Car se croiant, comme ils sont, vraymēt fideles, que peuvent-ils s'imaginer avoir vu dans leur esprit touchant leur foy, que ceux que décrit S. Paul n'aient pu voir touchant la leur? Ils reconnoissent dans les notes de leur nouvelle Bible François, *que Dieu les avoit illuminez, & qu'ils avoient reçu la parole de Dieu avec joie, ce qui est une marque que Dieu n'avoit pas seulement agi dans leur entendement, mais aussi dans leur volonté: Qu'ils avoient goûté la douceur des promesses de l'Evangile, & y avoient participé avec quelque plaisir, qu'ils avoient en, ce qu'ils appellent pour diminuer autant qu'ils peuvent ce qu'ils sont contrains d'accorder à ces personnes, un premier degré de l'esprit d'adoption qui fait sentir & savourer aux vrais fideles combien le Seigneur est doux, & toutes les douceurs de sa sainte grace, & qu'enfin le S. Esprit avoit au moins commencé de leur donner quelque premier goût de la grace du Seigneur dequoy ils s'estoient pour un temps réjouis.*

J'atteste la conscience de tous les Calvinistes sincerés. Croient-ils qu'il y en ait beaucoup parmi eux qui trouvent en eux-mêmes plus de marques de l'Esprit de Dieu, que saint Paul n'en attribué de l'aveu des Commentateurs de leur Bible, à ceux dont il parle dans cette Epistre? Et ne faut-il pas qu'ils avoient que cette entiere certitude du salut que leurs Ministres leur donnent se réduit à rien, si l'on peut sentir en foy tout ce que dit l'Apostre, & n'este en ce temps-là meme qu'un méchant & un reprouvé?

Ils le peuvent encore mieux voir, s'ils considerent les chicaneries, qu'ils entremēlent dans leurs notes pour affoiblir la verité qu'ils sont forcez de reconnoistre.

La premiere est que ces personnes dont l'Apostre parle, *n'avoient pas reçu la foy en sa totalté.* Mais outre qu'ils le disent temerairement sans que les paroles de S. Paul leur donnent aucun lieu de le supposer, à quoy sont réduits les Calvinistes, si cette certitude d'estre sauvez dont on leur fait tant de feste, dépend de l'assurance qu'ils doivent avoir, qu'ils ont reçu la foy en sa to-

salués, sans quoy toute la foy qu'ils pensent avoir n'empêchera pas qu'ils ne soient des infidèles, des méchans, & des reprouvez, comme ceux dont il est parlé, selon ces Docteurs, dans ces deux endroits de saint Paul ?

Or comment se pouvoir assurer qu'on a reçu la foy en sa *totalité*, puis qu'eux-mêmes seroient bien empêchez de dire en quoy cette *totalité* consiste, & encore plus de montrer que ce soit une chose qui se puisse appercevoir avec certitude par cette vuë interieure de l'esprit par laquelle nous connoissons nos pensées ? Mais la fausseté de cette défaite paroist en ce qu'ils parlent tout autrement quand ils ne pensent qu'à se donner à eux-mêmes & à leurs fidèles cette vaine confiance dont le diable les amuse. Ils ne se souviennent plus alors de cette prétendue *totalité*, qui mettroit leur assurance en desordre. Ils se flètent au contraire, *que la moindre étincelle de la foy leur assure la possession de Jesus-Christ, & de toutes ses graces.*

*Schryflus de Testif.
contra. 4. Calvin in
pluribus inducit ex
ist. aliorum.*

La seconde chicanerie est, qu'estant contraints d'avouer que le mot de goustier, dont saint Paul se sert par deux fois, nous fait entendre, *que ces gens avoient senty la douceur des promesses Evangeliques, & y avoient participé avec plaisir*, ils s'imaginent avoir ôté toute la force à cette expression en l'affoiblissant par les mots de *quelque douceur & de quelque plaisir*. Mais que deviendra encore, si on s'arreste à cela, l'assurance des Calvinistes ? Car s'il ne suffit pas pour avoir la vraie foy, de goustier quelque douceur des promesses Evangeliques, & d'y participer avec plaisir, mais qu'il faille que cette douceur & ce plaisir soient dans un plus haut degré que ce qu'on entend ordinairement par *quelque douceur & quelque plaisir*, qui d'eux se pourra assurer qu'il les a dans ce degré, que ny eux ny les Ministres ne sçauroient determiner ? Ils enseignent aussi tout le contraire, quand il leur plaist, & ils prétendent que leurs fidèles conservant la vraie foy peuvent estre en tel estat, qu'ils ne ressentent rien du tout de ces douceurs spirituelles.

La troisiéme chicanerie est que ceux que saint Paul décrit, *n'avoient pas digéré ny incorporé les promesses Evangeliques, pour en estre rassasiez en la vie éternelle*, d'où ils concluent qu'ils n'avoient pas la vraie foy. Mais c'est supposer par un sophisme ridicule ce qui est en question, toute la dispute estant de sçavoir si il n'y a point de vraie foy que celle qui persevere

LIV. VI. *Passages de l'Ecriture qui sont voir,*
jusques à la fin. Que si cela estoit, les Calvinistes se trou-
veroient encore bien loin de leur compte, puis qu'avec quel-
que plaisir qu'ils eussent goûté la douceur des promesses
Evangeliques, ils pourroient toujours douter s'ils ont la
vraie foy, parce qu'ils ne peuvent s'assurer s'ils les ont assez
digerées & incorporées pour en estre rassasiés dans la vie
eternelle.

La quatrième chicanerie est de pretendre que ces per-
sonnes que décrit saint Paul, n'ont pas eu la vraie foy, quoiqu'ils
soient forcez de confesser, qu'ils ont eu comme un premier de-
gré de l'esprit d'adoption qui fait sentir & savourer aux vrais fi-
delles combien le Seigneur est bon. Il y a donc, selon eux, une
foy, qui est accompagnée d'un premier degré de l'esprit d'a-
doption, qui n'est ny vraie ny justifiante; ce qui est ridicule
& impertinent dans leurs principes mêmes. Car l'esprit d'a-
doption, en quelque degré qu'il soit, nous rend enfans de
Dieu, autrement il ne seroit pas esprit d'adoption: Or il n'y
a que les vrais fidelles qui puissent estre enfans de Dieu, puis
que tous les enfans de Dieu ont droit à l'heritage du Ciel,
selon saint Paul, *Si filii & heredes*, & qu'il n'y a que les vrais
fidelles qui y aient droit. Ils disent de plus, que c'est cet esprit
d'adoption dont ils attribuent comme un premier degré, à ces per-
sonnes, qui fait sentir & savourer aux vrais fidelles combien le
Seigneur est bon; & c'est par là qu'ils expliquent ce que dit
S. Paul, *qu'ils ont goûté le don celeste, & la bonne parole de Dieu*.
Ils ont donc cela de commun avec les vrais fidelles, d'avoir
en eux l'esprit d'adoption, quoy qu'en different degré, qui
leur fait goûter la douceur des choses du ciel. Mais il s'agit
de discerner ces differens degrez. Et comment est-ce que les
Calvinistes qui se croyent les plus assurez d'avoir l'esprit
d'adoption qui leur fait sentir, à ce qu'ils pensent, la douceur
des promesses Evangeliques, connoistront la difference qu'il
y a d'eux à ces gens là? Par où s'assureroient-ils que cet esprit
d'adoption qu'ils s'imaginent sentir en eux-mêmes, n'est pas
simplement dans ce premier degré, qui donne aussi ce sen-
timent, & qui laisse néanmoins ceux qui ne l'ont que de cette
sorte, dans le même estar, à l'égard de Dieu, que sont tous
les infidelles, qui sont les objets de sa colere, & à qui il ne
pardonne aucun péché?

La cinquième chicanerie est sur le mot de *goûter*, dont se

lett saint Paul, qu'ils pretendent ne marquer qu'un fort *leger goust*, qui se fait du bout de la langue & du bord des levres. C'est la seule de toutes ces fausses remarques qui semble avoir quelque fondement dans un des termes de saint Paul; mais c'est par là même qu'il est plus aisé d'en faire voir la fausseté. Car ils disent eux-mêmes sans cesse, qu'il faut expliquer l'Ecriture par l'Ecriture. Or ils ne scauroient apporter un seul exemple, où l'Ecriture rapportant le mot de goustier aux choses spirituelles, comme l'Apostre fait en cet endroit, le prenne pour un *goust leger*, comme celui qui se fait du bout de la langue, & du bord des levres. Elle le prend toujours au contraire, selon leurs propres Notes, pour un sentiment solide des choses de Dieu, causé en nous par le saint Esprit, comme quand saint Pierre dit: *Si tamen gustastis, quoniam dulcis est Dominus*. Ce qu'ils traduisent ainsi. *Voire, pourveu que vous ayez gusté que le Seigneur est benin*. Et dans les Notes, c'est à dire, *savouré, senty, & bien expérimenté en vous-mêmes, à sçavoir par l'efficace de la parole de Dieu, & du saint Esprit*. Diront-ils que saint Pierre n'entend par là, qu'une reception passagere de la parole de Dieu, & qu'à cela s'accorde le mot de goustier, qui ne marque qu'un fort leger goust, qui ne se fait que du bout de la langue, & du bord des levres? Leur Note fait voir le contraire, aussi bien que celle qu'ils font sur le v. 9. du Ps. 33. *Gustate & videte quoniam suavis est Dominus*. Remarquez & sentez en vos cœurs la grande benignité du Seigneur, & vous rejoüissez dans ces agreables essais de sa grace. C'est donc sans raison qu'ils donnent un autre sens au mot de goustier dans cet endroit de saint Paul, que dans ces passages de saint Pierre & de David: Et c'est une hardiesse incroyable, de dire, comme ils font, que ce mot de goustier ne marque qu'un fort leger goust, qui ne se fait que du bout de la langue, & du bord des levres: puisqu'il ne marque jamais dans l'Ecriture ce leger goust quand il s'applique aux choses spirituelles, & que même dans les corporelles son plus ordinaire usage est de signifier prendre & manger, ne se prenant pour ce leger goust, qu'une fois ou deux dans des circonstances particulieres qui le restreignent à cette signification.

La sixième chicanerie est ce qu'ils ajoutent à celle qu'ils avoient faite sur le mot de *goustier*, afin de faire passer ceux dont saint Paul parle pour de faux fidelles: *Que constamment la parole de Dieu, ils en trouvent de vray le goust fort bon*; mais

502 LIV. VI. Passages de l'Ecriture qui font voir,
 CHAP. VII. voyant que la profession de cette verité les oblige à tout quitter, & leur attire la haine du monde, & la perte de leurs interets & de leurs plaisirs, le coust leur en fait perdre le goust, & ils ne se peuvent résoudre d'acheter ceste douceur si cherement. C'est encore supposer sans preuve, par une honteuse petition de principe, ce qui est en question, qui est qu'il n'y ait de vraie foy, que celle qui n'est jamais renversée par aucune tentation ou de crainte ou d'intérêt. Mais de plus, comment peuvent-ils conclure de là que ces gens là n'avoient pas la vraie foy, eux qui enseignent que leurs vrais fidelles peuvent estre deserteurs de la Religion chrestienne, & demeurer des temps notables dans cette apostasie, pourveu qu'ils s'y soient portez non par un pur mépris de Jesus-CHRIST, mais ou par la crainte des maux, ou pour ne pas perdre de grands biens. Car nous avons déjà vu qu'ils ne trouvent pas, qu'abjurer la Religion chrestienne par l'un ou l'autre de ces mouvements, soit un si grand péché, que leurs fidelles n'y puissent tomber, en demeurant fidelles, & sans perdre la qualité d'enfant de Dieu: de sorte que c'est agir contre leurs principes d'apporter cette raison pour soutenir temerairement & sans aucune vray-semblance que ceux dont parle saint Paul dans ces deux chapitres de l'Epistre aux Hebreux, le 6. & le 10. n'avoient jamais eu la vraie foy.

*Theses Salomonien-
 tes, de peccato in
 Spiritum Sanctum.
 P. 107. c. 1. de
 lib. 4. du liv. 4.*

Mais ce qui les doit entierement confondre, est que saint Paul dit, selon leur propre traduction, *que si ces personnes re-
 tombent, il est impossible qu'ils soient derechef renouvellez à repentance.* Car il est clair que cela suppose trois choses. 1. Qu'ils estoient retombés dans l'estat de péché, duquel ils estoient sortis auparavant. 2. Qu'ils avoient esté renouvellez avant leur chute. 3. Qu'ils pourroient se sauver s'ils pouvoient retourner à l'estat duquel ils estoient déchus, & qu'ainsi c'estoit un estat de salut, s'ils y eussent perseveré. Et c'est ce qu'ils sont forcez d'avouer eux-mêmes en quelque sorte dans leurs Notes en disant: *Que cette particule DERECHEF regarde l'estat duquel ils
 déchéent, qui estoit outre leur renouvellement sacramental au saint
 Baptême qu'ils avoient une fois reçu, un commencement & pre-
 mier degré de regeneration, s'ils y eussent persisté, & s'ils fussent
 convenablement conduits, tellement qu'ils ne peuvent plus après
 leur revolte estre ramenez à cette premiere condition & remis au
 même estat là, se pouvant appliquer la maxime de l'Ecole, que de
 la*

la privation à l'habitude, il n'y a plus de retour. Ou il n'y a point de sens dans ces paroles, ou ils ont du entendre par le mot d'*habitude* l'estat de justification & d'adoption, quoique dans un degré peu avancé, & par celuy de *privation*, la privation de cet estat. Or il n'y a point de regeneration, en quelque degré que ce soit, sans la justification, ny de justification sans la vraie foy. Et par consequent ceux dont parle saint Paul, avant eu quelque degré de la regeneration, avoient eu aussi quelque degré de la vraie foy. Ils l'ont perduë néanmoins par la supposition de saint Paul. Donc c'est une heresie manifestement contraire à la doctrine de cet Apostre, de pretendre que la vraie foy ne se puisse jamais perdre.

Je veux finir ce chapitre par une consideration qui touchera sans doute toutes les personnes raisonnables, en faisant voir combien la fausse theologie des Calvinistes leur corrompt le jugement.

Nous pouvons tirer de saint Paul la description de deux Chrestiens pendant un certain temps. Il dit de l'un que c'est un méchant qui avoit commis une telle impureté, qu'on n'entend point dire qu'il s'en commette de semblable parmi les payens, en abusant de la femme de son propre pere. Il dit que les fidelles de l'Eglise, où cela estoit arrivé, devoient retrancher du milieu d'eux celuy qui avoit commis cette action. Il dit que celuy qui estoit coupable de ce crime devoit estre livré à Sathan pour mortifier sa chair, afin que son ame fust sauvée au jour de Nostre Seigneur Jesus-CHRIST. Il dit que ce mauvais levain estoit capable d'aigrir toute la paste, c'est à dire, d'infecter toute cette Eglise : & il ordonne généralement que si celuy qui est du nombre des freres est fornicateur, ou avare, ou médisant, ou yvrogne, ou ravisseur du bien d'autrui, on ne mange pas seulement avec luy.

Voila une des peintures de saint Paul. Il en fait une autre, où il nous décrit l'estat où estoit un autre Chrestien en un certain temps. Il dit que pendant ce temps-là, il estoit illuminé, il avoit gousté le don du ciel, il avoit esté rendu participant du S. Esprit, il avoit gousté la sainte parole de Dieu, & les grandeurs du siecle avenir, & avoit esté sanctifié par le sang de l'alliance.

Demandons maintenant aux Calvinistes quel jugement ils

Dans la premiere aux Cor. en parlant de celuy qui avoit commis un inceste avec sa belle-mere.

Dans l'Ep. aux Hebr. ch. 6. & 10.

504 LIV. VI. *Passages de l'Ecriture qui font voir,*
CHAP. VII. *font de ces deux sortes de Chrestiens, au regard du temps pendant lequel saint Paul les décrit.*

Ils diront du premier dont saint Paul dit tant de mal, que nonobstant tout cela, c'estoit un vray fidelle, un enfant de Dieu, un membre vivant de JESUS-CHRIST, & que cet horrible crime n'empêchoit pas que le saint Esprit n'habitast son ame, comme dans son temple, au temps même qu'il le commettoit.

Et ils diront du dernier, que pendant le temps même qu'il estoit tel que saint Paul nous le represente, c'est à dire, qu'il estoit illuminé, qu'il avoit esté rendu participant du saint Esprit, qu'il goustoit le don du ciel, & la sainte parole de Dieu, & qu'il estoit sanctifié par le sang de l'alliance, c'estoit un méchant chargé de tous les pechez, & à qui Dieu n'avoit remis aucun, qui estoit toujours demeuré sous la domination du diable, n'ayant jamais eu la vraie foy, laquelle seule nous en delivre.

Est-ce là se conformer à l'Ecriture, & juger des choses selon les idées qu'elle nous en donne ? N'est-ce pas plutôt se mocquer, & la tournant à sa fantaisie, faire, comme dit saint Jerosime, de l'Evangile de Jesus-Christ, un Evangile du diable.

CHAPITRE VIII.

Passage de saint Pierre qui fait voir encore, qu'on a pu estre justifié en un temps, & ne l'estre plus en un autre.

SAINTE Pierre dans sa seconde Epistre, parle avec une force apostolique contre de faux Docteurs, qu'il predit devoir perdre beaucoup d'ames par des erreurs pernicieuses, qui avoient quelque rapport à ce qu'enseignent les Calvinistes, en ce qu'elles donnoient assurance aux fidelles qui s'en laissoient prévenir, que l'Esprit de Dieu ne s'éteignoit pas en eux, quoiqu'ils commissent des impuretez horribles. Comme il y a eu, dit-il, de faux prophetes parmi le peuple, il y aura aussi parmi vous de faux docteurs, qui introduiront en secret de pernicieuses heresies, & renoncant au Seigneur qui les a rachetez, attireront sur eux-mêmes une soudaine ruine. Les Calvinistes avoient que ces faux Docteurs dont parle S. Pierre avoient esté baptizez

& faisoient profession du Christianisme. Qui leur a donc donné droit de supposer, comme une chose indubitable, qu'ils n'avoient jamais esté vrayment fidelles, puisqu'on a autant de sujet de croire qu'ils pouvoient avoir embrassé tres-sincèrement la religion Chrestienne au commencement de leur conversion, & avoir esté vrayment fidelles pendant quelque temps, avant que la tentation de l'orgueil, de l'intérest, ou de la volupté, les eust fait déchoir de leur vertu, comme il n'y a que trop d'exemples dans l'histoire Ecclesiastique de personnes qui sont devenues heresiarches, après avoir vécu long-temps en odeur de piété? Et une marque qui doit convaincre les Calvinistes, que saint Pierre a regardé en cette maniere ceux dont il parle, est ce qu'il dit d'eux, qu'ils renonçoient le Seigneur qui les avoit rachetés, *qui emit eos Dominum negant.* Car il est visible qu'il a voulu par là leur reprocher leur ingratitude, comme rendant leurs crimes plus atroces, en ce qu'ayant esté faits participans de la redemption de JESUS-CHRIST, qui n'est communiquée, selon les Calvinistes, qu'aux vrais fidelles, ils le deshonoroiént par leur vie licencieuse, & par les dogmes infames qu'ils répandoient parmi les Chrestiens.

Les Calvinistes répondent dans leurs Notes sur cet endroit, que saint Pierre en parle comme de personnes rachetées par JESUS-CHRIST, parce qu'on les estimoit tels par un jugement de charité, pendant qu'ils perséveroient dans la communion de l'Eglise.

Cela me suffit pour les convaincre que S. Pierre n'estoit pas de leur sentiment. Car le jugement de charité par lequel on juge en bien de son prochain, n'a lieu que quand on n'a pas certitude du contraire, & il doit cesser nécessairement quand on est assuré par des preuves convaincantes, qu'il n'est pas tel que l'on voudroit bien qu'il fust. Par exemple. Je dois avoir bonne opinion de la probité de toutes les personnes dont je ne scay point de mal. Mais si j'avois appris par une voie tres-certaine, qu'un homme vend la justice, & ne fait point de scrupule d'opprimer les innocens quand il y va de son intérest, je ne pourrois plus juger par un jugement de charité que c'est un homme de bien. Saint Pierre se seroit trouvé dans la même disposition, s'il avoit esté dans le sentiment des Calvinistes. Il auroit bien pu prendre ces faux Docteurs avant leur

Mais leur apostasie luy auroit esté, comme elle l'est aux Calvinistes, un argument convaincant, que n'ayant jamais esté vrayment fidelles, ils n'auroient point eu de part à la redemption de JESUS-CHRIST. Or saint Pierre témoigne tout le contraire. Car parlant d'eux depuis leur apostasie, il demeure encore dans son jugement de charité, qui les luy fait regarder comme des personnes qui avoient participé à la redemption de JESUS-CHRIST, à laquelle on ne participe que par la foy, d'où vient qu'il leur reproche, qu'ils renoncent le Seigneur qui les a rachepiez: Il ne croyoit donc pas que le méchant eût où se trouvoient ces faux docteurs, lors qu'ils ne travailloient qu'à establir leur damnable secte, fust une preuve assurée qu'il n'estoit pas possible qu'ils eussent esté auparavant dans la grace de Dieu & dans la vraie foy. Et par consequent il estoit fort éloigné de s'imaginer, comme font les Calvinistes, que lorsque l'on sçait certainement, qu'une personne n'a pas la vraie foy, on sçait avec la même certitude qu'elle ne l'a jamais eüe.

Mais ce que cet Apôstre ajoute au même lieu de ceux que ces faux docteurs entraisoient dans leur secte, est encore bien plus convaincant. Car la manière dont il en parle, fait voir manifestement qu'il les considere comme des personnes qui avoient eu la vraie foy, & avoient commencé à marcher dans la voie de la justice avant que ces heretiques les eussent seduits, en leur promettant une liberté tout à fait favorable aux inclinations de la nature corrompue qui restent toujours dans les justes mêmes pendant cette vie. Voila les paroles de l'Apôstre, selon leur propre traduction,

1. *Petr. II. 8.* » En prononçant des discours fort enflés de vanité, ils amor-
 » cent par les convoitises de la chair, & par insolences ceux qui
 » à bon escient estoient échappez d'entre ceux qui conversent
 » en erreur; leur promettant la liberté, quoy qu'ils soient eux-
 » mêmes serfs de corruption.

Ils avoient dans leurs Notes que ces paroles de saint Pierre, *ceux qui à bon escient (ou, véritablement) estoient échappez d'entre ceux qui conversent en erreur, marquent les vrais fidèles qui avoient effectivement la connoissance de la verité.* Mais ils tâchent de s'échapper en insinuant que le mot d'*amorcer* ne signifie pas une seduction actuelle, mais seulement le dessein qu'avoient

ces faux Docteurs de les seduire, & ce qu'ils auroient fait si Dieu n'avoit soutenu ces fidelles par sa grace. CHAP. VIII.

Mais cette défaite est sans apparence. 1. Parce que le même mot d'amorcer, *amalgamare* est un peu plus haut, *amalgamare* me *suasus* *deceitatus*, amorçans les ames peu affermees, c'est à dire, selon leurs notes, les ames peu affermies en la pieté & en la verité. Où il est clair que cela s'entend non seulement du dessein de seduire qu'avoient ces Docteurs qui pouvoit s'étendre sur tout le monde, mais d'une seduction actuelle, qui avoit son effet en ceux non qui n'avoient point de pieté, tels que sont les faux fidelles & les hypocrites, mais qui n'y estoient pas assez affermis.

2. Ce que dit S. Pierre sur la fin de ce chapitre est l'accomplissement de ce qu'il y avoit dit dès le commencement en parlant de ces faux Docteurs, *que plusieurs suiviroient leur pernicieuse secte, par lesquels la voie de la verité seroit blasphemée*, & ainsi c'est une défaite sans apparence de vouloir qu'il n'ait parlé en l'endroit dont il s'agit (où ils reconnoissent qu'il parle de vrais fidelles) que de ceux qu'ils auroient voulu seduire, & non qu'ils auroient effectivement seduits.

3. La suite le fait voir encore plus clairement, puisque pour représenter la grandeur de la chute de ces personnes il ajoute selon leur traduction. Car si après estre échappez des fouilleures du monde par la connoissance du Seigneur & Sauveur JESUS-CHRIST, toutesfois estant derechef entortillez en elles, ils en sont surmontez, leur dernière condition leur est devenuë pire que la première. Car il leur eust mieux valu n'avoir point connu la voie de la justice qu'après l'avoir connue, se détourner arriere du saint Commandement qui leur avoit été baillé. Mais ce qu'on dit par un vray proverbe leur est devenu. Le chien est retourné à son premier vomissement, & la truie lavée est retournée à se veautrer au boubrier.

Peut-on se servir de l'Ecriture avec plus de mauvaise foy, & plus d'attachement à son propre sens, au lieu d'y chercher eclay du S. Esprit, que d'entendre des vrais fidelles, comme ils sont dans leurs notes, ceux dont il est dit dans le v. 18. qu'ils s'estoient à bon esient échappez d'entre ceux qui conversent en erreur; & de vouloir en même temps que le même Apôstre n'ait entendu parler que des hypocrites par ces termes du 10. verset, après s'estre échappez des fouillures du monde par la con-

noissance du Seigneur & Sauveur Jesus-Christ. La suite naturelle du discours, & le même mot *imperfectus* dont se sert l'Apostre dans l'un & l'autre verset peuvent-ils laisser le moindre doute à tout homme qui auroit un peu de sincérité & de conscience, qu'il ne parle des mêmes personnes dans ces deux versets, & qu'il ne fait que représenter dans le 20. l'énormité de leur chute, dont il avoit parlé dans le 18. d'où il s'ensuit, que ceux-là estant de vrais fidelles par la propre confession des auteurs de ces notes, & d'ailleurs estant les mêmes dont saint Pierre déplore la perte & l'apostasie dans le 20. ce passage prouve manifestement que la vraie foy se peut perdre.

Mais quand ils n'auroient pas avoué qu'il est parlé des *vrais fidelles* dans le verset 18. & qu'ils auroient soutenu, comme font d'autres Calvinistes, qu'il n'est parlé par tout que des faux justes & des hypocrites, ils n'en seroient pas plus forts, parce qu'il n'y a rien de plus insoutenable que cette prétention.

Car 1. lisant comme ils font *errre*, & dans leur traduction, *veritablement* ou à *bon escient*, y eut-il jamais rien de plus absurde, que de vouloir qu'un Apostre ait dit de ceux qu'il sçauroit n'avoir jamais esté que des hypocrites, & dont par conséquent le cœur seroit toujours demeuré plein d'impureté & d'ordure, comme le témoigne Jesus-CHRIST dans l'Evangile, qu'ils seroient *veritablement* ou à *bon escient* échappés d'entre ceux qui conversent en erreur, ou ce qu'il ajoute, qu'ils se seroient détournés de la bonne voie après estre échappés des souillures du monde par la connoissance du Seigneur & Sauveur Jesus-CHRIST.

2. Le recours qu'ils ont à la Vulgate qui lit *paululum effugerunt*, ne leur sert de rien, parce qu'ils ont eux-mêmes déclaré une infinité de fois qu'ils ne s'arrestoient qu'à l'original, & non point aux versions. Et de plus *inquit* qui se lit en quelques exemplaires, d'où est venu le *paululum* du Latin se doit entendre du temps, c'est à dire de ceux qui s'estoient convertis au christianisme depuis peu, ce qui n'empêche pas qu'ils n'eussent la vraie foy, puis qu'il n'y en avoit gueres alors qui embrassassent la Religion chrestienne par hypocrisie, n'y aiant rien à gagner que des maux & des persecutions.

3. Joignant ensemble ce qui est dit dans les versets 18. 20. & 21. il faut n'avoir aucune sincérité pour soutenir que l'un

Pierre n'ait parlé que des faux fidelles en parlant de ceux que ces faux Docteurs seduisoient : car il paroist par tout ce qu'il dit, qu'il les considere en trois estats. Le 1. mal-heureux, lors qu'ils estoient encore Payens, abandonnez aux vices & aux passions mondaines. Le 2. heureux lors que par leur conversion au Christianisme, ils s'estoient retirez de l'idolatrie, s'estoient purifiez par la foy des souillures du monde, estoient entrez dans la voie de la sainteté & de la justice, & dans la pratique du saint commandement qui leur avoit esté donné, qui est principalement le commandement de la charité. Et le 3. plus malheureux que n'avoit esté le premier, lors que trompez par ces faux Docteurs, qui leur promettoient le salut en menant une vie molle & licentieuse, ils s'estoient laissez engager de nouveau dans la servitude des mêmes vices dont la foy les avoit auparavant delivrez. Voila certainement l'impression naturelle que fait le discours de saint Pierre. Or tout cela est renversé si l'on ruine ce second estat, comme font les Calvinistes, en supposant, que ces personnes n'ayant jamais esté véritablement regenerées, seroient toujours demeurées aussi bien après leur conversion au Christianisme qu'auparavant, sous la servitude du peché & du demon : & qu'ainsi ce seroit en vain qu'on diroit d'eux, qu'après s'estre retirez des souillures du monde par la connoissance de JESUS-CHRIST, nostre Seigneur & nostre Sauveur, ils se laissent vaincre en s'y engageant de nouveau, puisque dans l'hypothese des Calvinistes ces gens ne se seroient jamais retirez des souillures du monde, leur cœur en estant toujours demeuré infecté, parce qu'il n'auroit jamais esté purifié par la foy, & qu'il n'auroit pas esté nécessaire qu'ils se fussent laissés vaincre de nouveau par un ennemy dont ils seroient toujours demeurez esclaves.

Quelques Calvinistes se sentant piquez par des considerations si convainquantes semblent avouer que les termes dont se sert S. Pierre, qui *inquinamenta hujus mundi effugerunt* &c. ne peuvent convenir aux hypocrites. Mais ils disent que l'Apostre s'en est pu servir au regard des personnes qu'il prenoit pour des vrais fidelles, quoy qu'ils ne le fussent pas devant Dieu.

C'est ce que répond Triglandius à ce qu'alleguoient les Remontrants, pour prouver que ces paroles de S. Pierre ne se peuvent entendre des hypocrites: Car encore, disoient-ils, que les hy-

Trigl. *Trina Dei gratia*. p. 469.

Armin. Hypocritis

CHAP. VIII.

licet solliciti ab exterioribus malis factis abstineant, nunquā tamen dicuntur nec dici possint recte esse fugisse iniquitatem suam, si, & eo qui in extero vastabant pacem quia religiosum officium non solum in eo consistit, in eo ut immaculati non serueamus mundo; perit quia eterna facta sunt non sunt apud homines, ut illi qui ab exterioribus malis laici abstinent, dici possint recte esse fugisse iniquitatem suam, cum inter eos ipsorum cupiditatibus lereat, & immundum sit.

Orbis. Quæstio non est, quæ religio sit, nec religiosum officium consistat, nec etiam quæ sit exteriora opera apud Deum: sed an non aliqui dicantur esse pii & fideles, & tamen quædam iniquitatem mundi esse fugisse, qui tamen tales verè coram Deo non sunt. Omnes qui in vultu veritate Ecclesiæ, & deus vocati, & pii, ac sancti, autem non omnes verè pii ac sancti esse non est. Imo in ipso iam factus est. Apostolus nescientes ad quod intrui in hominem, etiam iudicasse de illis eo quod apparebat, sive in sensu laicorum, & quædam vultu facie, quod esse debeant coram Deo.

poctes s'abstiennent soigneusement des mauvaises actions extérieures, jamais néanmoins l'Ecriture ne dit d'eux, qu'ils soient véritablement purifiés des souillures du monde, tant parce que c'est en cela même que consiste la véritable Religion de se conserver pur de la corruption du monde: que parce que Dieu ne fait pas tant d'état des actions extérieures, qu'on puisse dire de ceux qui s'abstiennent de ces pechez manifestes, qu'ils aient véritablement échappé des souillures du monde, leur cœur étant souillé & plein de mauvais desirs. A quoy Triglandius répond en ces termes. Il ne s'agit point de savoir en quoy consiste la vraie Religion, ou le devoir d'un homme pieux, ou quel estat Dieu fait des œuvres extérieures, mais si l'on se peut pas faire que des gens soient appelez pieux & fideles, & qu'on dise d'eux qu'ils se sont gardez purs des souillures du monde, qui ne sont pas néanmoins tels devant Dieu. Pourveu que l'on accorde cela, l'objection des Remontrans tombe par terre. Or il est constant que tous ceux qui sont dans la Communion visible de l'Eglise sont appelez fideles, pieux & saints, & néanmoins il est certain que tous ne sont pas pieux & saints. Et il confirme tout cela par les Remontrans mêmes qui avoient avoué, que les Apôtres ne sachant ce qui se passoit dans le fond du cœur jugeoient des personnes selon ce qui paroissoit au dehors, & les estimoient tels qu'ils devoient estre devant Dieu.

Il paroist par là que les plus habiles Calvinistes d'accord que les paroles dont se sert saint Pierre signifient d'elles-mêmes des hommes fideles, pieux & saints: mais qu'ils pretendent qu'il les a dû appliquer à des hommes qui ne l'estoient pas devant Dieu, quoiqu'ils le parussent aux yeux des hommes. Or il n'en faut pas davantage pour ruiner leur dogme de la justice inamissible. Car comme il a déjà esté remarqué, je ne puis me servir de termes qui marquent des hommes fideles, pieux & justes, que quand ceux à qui je les applique sont au moins tels en apparence, ou dans un estat auquel il n'y a pas d'impossibilité manifeste que ces qualitez leur conviennent. Or il y a une impossibilité manifeste selon les Calvinistes, qu'un homme dont on est assuré qu'il n'est point dans la grace de Dieu, & dans la vraie foy y ait jamais esté. Et par consequent quand on le voit en cet estat, on ne peut plus décrire son estat passé en des termes qui conviennent aux vrais fideles sous pretexte qu'on en juge selon les apparences, parce que la vérité manifeste ne laissant

laissant plus de lieu à la simple presumption, on ne pourroit alors sans mensonge en parler comme d'un homme qui auroit esté autrefois vraiment fidelle.

Il suffit donc que saint Pierre opposant l'estat present de ces personnes seduites à leur estat passé, ait parlé de l'un comme d'un estat de perdition, & de l'autre comme d'un estat de foy & de grace, pour en conclure qu'il n'a pas cru qu'il y eust une incompatibilité absoluë entre un estat present sous la servitude du peché & du demon, & un estat passé dans la liberté de la grace & de la foy : car s'il avoit cru cette incompatibilité, il n'auroit pu attribuer, en jugeant même selon les apparences, un estat passé de grace à des personnes qu'il auroit sçu certainement, & comme on sçait les autres veritez de foy, n'avoir jamais esté que sous l'esclavage du diable, & accablées du poids de tous leurs pechez. Et ainsi de quelque costé que se tournent les Calvinistes, & quelque recours qu'ils aient à leur jugement de charité & selon les apparences, cet endroit de saint Pierre détruit manifestement leur dogme pernicieux, puisqu'ils ne sçauroient montrer que l'Ecriture ait jamais employé les termes que saint Pierre employe, pour décrire l'estat d'où estoient déchus ceux que ces premiers heretiques entraînoient dans leur damnable secte, que pour marquer de vrais fidelles, ou que l'on croioit tels, ce qui suffit pour renverser leur heresie, comme je pense l'avoir prouvé d'une manière convainquante.





LIVRE VII.

ARGUMENT TIRE' DE LA JUSTIFICATION
des Petits enfans contre l'inamissibilité de la ju-
stice. Et refutation de diverses erreurs des Calvi-
nistes touchant le Baptême.

CHAPITRE PREMIER.

*Refutation de ce qu'ils enseignent touchant le salut des Enfans
morts sans Baptême.*

J'AUROIS pu alleguer beaucoup d'autres passages de l'Ecriture qui ne détruisent pas moins claire-
ment l'heresie des Calvinistes de la justice inamissible; mais je les pourray employer plus utile-
ment à faire voir combien cette doctrine est capable de
corrompre les mœurs des Chrestiens, en rompant les plus
fortes digues, qui empêchent le commun du monde de se
laisser aller aux vices & aux pechez, auxquels la corruption
de la nature leur donne une si grande pente. J'ajouteray seu-
lement que ce que l'Ecriture dit à l'avantage du Baptême
est une preuve certaine & indubitable, qu'il y en a qui sont
hors l'estat de grace, & qui perissent même eternellement,
quoiqu'ils aient esté autrefois enfans de Dieu, & sanctifiés
par son Esprit.

L'Eglise instruite par la parole de Dieu a toujours conside-
ré le Baptême, comme un mystere divin par lequel les hom-
mes pecheurs sont renouvellez, & d'enfans d'Adam sont
rendus enfans de Dieu. Elle avoit aussi appris plutost parla

tradition que par l'Ecriture, que les Enfans estoient capables de recevoir le Baptême, & qu'il leur estoit necessaire non seulement pour estre sanctifiez & adoptez en JESUS-CHRIST, mais aussi pour la remission du peché originel.

Les Calvinistes ont alteré plusieurs de ces veritez par leurs nouvelles erreurs. Ils ont pretendu que les Sacremens de la loy nouvelle n'estoient non plus que ceux de l'ancienne, que des sceaux pour sceller les promesses de Dieu, & non des sources de grace: ils ont detruit la necessité du Baptême pour le salut des enfans, & ils ont introduit un nouveau dogme inconnu à toute l'antiquité pour l'assurer aux enfans des fidelles, quoiqu'ils n'eussent point reçu le Baptême, qui est qu'ils sont sauvez en vertu de l'alliance que Dieu fit avec Abraham en luy promettant, qu'il seroit son Dieu & le Dieu de sa posterité après luy.

Si ceux d'entre les Calvinistes qui vivent sur la foy de leurs Ministres, sçavoient quelle est sur ce sujet la temerité de leurs nouveaux Docteurs, je ne doute point qu'ils n'en eussent horreur. Car il faut estre bien hardy pour hazarder le salut d'un pauvre enfant qui ne se peut aider soy-même en le laissant mourir sans le baptizer, sur les imaginations de Calvin & de Beze, qui d'une part se sont mis dans l'esprit, que le Baptême n'estoit pas necessaire aux enfans pour estre sauvez, & qui ont pretendu de l'autre qu'il ne pouvoit estre legitimement administré que par un Pasteur, ny ailleurs que dans l'assemblée des fidelles. Il leur a plu de laisser plustost mourir leurs enfans sans Baptême, que de le leur administrer sans ces deux conditions, quoique non seulement ils n'en puissent établir la necessité par l'Ecriture, mais que l'on puisse même faire voir par l'Ecriture, qu'elles ne sont point essentielles. Car ne mettant point les Diacres au nombre des Pasteurs qui aient droit de baptizer, que peuvent-ils répondre à l'exemple de l'Eunuque baptizé par saint Philippe qu'ils ne sçauroient prouver par l'Ecriture avoir esté autre que Diacre, & qui bien loin d'attendre un jour d'assemblée, le baptiza dans le chemin à la premiere eau qu'ils rencontrèrent?

Mais comme ce qui les rend plus hardis à ne point baptiser qu'avec ces conditions, est la pensée qu'ils ont que les enfans ne reçoivent aucun prejudice de mourir sans Baptême, je ne puis m'empêcher de faire voir à ceux de cette Religion,

qui ont de la conscience & de l'amour pour leurs enfans, le compte qu'ils rendront à Dieu d'avoir hazardé leur salut sur une erreur si manifeste.

Calv. Inst. lib. 4.
de. c. 6. n. 15.

1. JESUS-CHRIST nous assure dans l'Evangile, *que personne ne peut entrer dans le Royaume de Dieu s'il ne renaiss de l'eau & de l'esprit.* Calvin a bien reconnu que sa nouvelle opinion ne pouvoit subsister si ce passage s'entendoit du Baptême de l'eau. C'est pourquoy il soutient par une imagination sans fondement, qu'il ne s'entend point du Baptême, mais que JESUS-CHRIST a voulu seulement dire que nous devons estre regenerés par le S. Esprit qui a l'office d'eau. Voila sur quoy les Calvinistes exposent leurs enfans à estre privez éternellement de la jouissance de Dieu, pour ne rien dire davantage. Ils s'en reposent sur cette mal-heureuse glose, ou plustost sur une depravation si visible de la parole de Dieu, parce qu'ils ne savent pas que toute l'antiquité a reconnu pour indubitable ce que Calvin ose nier: d'où ils auroient jugé, que ce ne seroit pas une excuse recevable devant Dieu quand il leur reprochera la perte de leurs Enfans, de s'en defendre sur ce qu'ils ont crû devoir preferer le sentiment de Calvin à celui de tous les Saints.

Ce que j'avance que tous les Peres ont entendu du Baptême ce passage de S. Jean *que personne n'entrera dans le Royaume de Dieu s'il ne renaiss de l'eau & de l'esprit saint*, est une chose si constante, que Vossius tres-sçavant Calviniste en demeure d'accord dans la quatrième de ses disputes sur le Baptême, qui est de l'effet de ce Sacrement. *Le principal, dit-il, des trois effets du Baptême est qu'il regene les hommes, comme l'a crû toute l'antiquité, qui en a esté persuadée par ces paroles de l'esus-Christ in saint Jean ch. 3. vers. 5. Personne ne peut entrer dans le Royaume de Dieu s'il ne renaiss de l'eau & de l'esprit.* CUM TRIPLEX situm finis, tum effectus baptismatis, princeps in his locus debetur, qui hominem regeneret. Quod universa sentit antiquitas, persuasū illis Christi verbis apud Joannem III. 5. Nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu sancto non potest introire in regnum Dei.

Il seroit inutile après un aveu si exprès de s'arrêter plus long-temps à confondre par les Peres l'interpretation de Calvin. Mais rien ne fait mieux voir combien estoit unanime sur ce sujet le sentiment de l'Eglise, que l'impuissance où se sont trouvez les Pelagiens de détourner ce passage à un au-

tre sens, quoy qu'en l'expliquant du Baptême, on en tiraſt de ſi grands avantages contre le principal point de leur heresie.

Car on ſçait que leurs plus grands efforts ont toujours eſté contre le peché originel. Ils ſe defendoient ſur les autres points avec quelque adreſſe, en diſſimulant ou déguiſant leur ſentiment. Mais ils attaquoient celui-cy à force ouverte, & il ne tenoit pas à eux qu'on ne tint pour Manichéens tous ceux qui ſoutenoient contre-eux la corruption generale de la nature humaine par le peché du premier homme. Or l'un des argumens dont on combattoit leur impieté, c'eſt le beſoin indiſpenſable qu'avoient les enfans d'eſtre baptizez pour eſtre ſauvez. On le leur prouvoit par la tradition de l'Egliſe, & par cette parole de ſaint Jean; *Niſi quis renatus fuerit*, & le reſte. Et l'on en concluoit que les enfans eſtoient donc en peché, parce qu'autrement il n'y euſt point eu de juſtice de les exclure du ſalut pour n'avoir pas reçu le Baptême. Il leur euſt donc eſté tres-commode de pouvoir nier, comme fait Calvin, que ce paſſage ſe duſt entendre du Baptême. Mais c'eſtoit une choſe ſi conſtante par le conſentement de toute l'Egliſe, qui ne l'avoit jamais entendu autrement, que c'eſt principalement à cauſe de ce paſſage, comme remarque ſaint Auguſtin, qu'ils n'oſoient dire que le Baptême ne fuſt pas neceſſaire aux enfans pour eſtre reçus dans le Royaume de Dieu. C'eſt pourquoy quand ce même Saint allegue, comme un exemple des jugemens impenetrables de Dieu, que quelque-ſou il excluſt de ſon royaume les enfans de ſes amis, en les laiſſant mourir ſans Baptême, & qu'il fait au contraire que des enfans de ſes ennemis tombant entre les mains des Chreſtiens, ſont introduits par le Baptême dans le Royaume du ciel, dont leurs peres ſeront bannis: Il le propoſe comme un exemple ſi certain & ſi reconnu, que les ennemis même de la grace, c'eſt à dire les Pelagiens, ne l'oſoient nier: *Vt nec ipſi inimici gratia Dei quomodovid negens valeant invenire*. Et c'eſt neanmoins ce que les Calviniſtes plus hardis que ces anciens heretiques, ne craignent point de nier, en ſoutenant que les enfans des fidelles ne ſont point excluſ du royaume de Dieu pour n'avoir pas reçu le Baptême.

II. Les Pelagiens ſe trouvant donc obligez de reconnoiſtre que le Baptême de l'eau eſtoit neceſſaire aux enfans pour eſtre admis dans le royaume de Dieu, à cauſe de cette parole de

De Peccat. mer. & remiſſ. lib. 1. c. 10. tam nunc ſcriuimus diligenter quantum ad iſtam Dominus ecce ipſum Evangelii capitulum ubi ait, Niſi quis renatus fuerit, quia illi ſentitus quæ morietur omnino parvulus nec baptizandus eſt cenſetur.
De Concept. & Grat. cap. 8.

Aug. de Petr. merit.
aprem. lib. 1. c. 30

Id. de Probab. 55.
c. 31.

Id. de peccato orig.
cap. 11.

1b. Ep. 106. c. lib. de
Gloss. Pelag. c. 11.

JESUS-CHRIST: Personne ne sçanroit entrer dans le royaume de Dieu, s'il n'a reçu une seconde naissance par l'eau & par le saint Esprit; & ne voulant pas néanmoins avouer que les enfans qu'ils croyoient n'estre souilleez d'aucun peché, fussent exclus du salut, lors qu'ils mourroient sans Baptême, s'aviserent de distinguer le royaume de Dieu d'une autre sorte de beatitude, qu'ils appelloient le salut & la vie éternelle, afin de pouvoir demeurer d'accord, selon cette parole de JESUS-CHRIST, que les enfans non baptisez n'entreroient point dans le royaume de Dieu, & soutenir en même temps que mourant sans Baptême ils ne laisseroient pas d'estre sauvez, & de posséder la vie éternelle, parce que JESUS-CHRIST n'avoit pas dit: *Nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu sancto non habebit salutem, vel vitam aeternam*, mais qu'il avoit dit seulement, *non intrabis in regnum Dei*.

Ainsi le consentement de l'Eglise dans l'interpretation de cette parole de l'Ecriture les rendit plus retenus que les Calvinistes, en ce qu'au moins ils n'osèrent pas, comme font ces derniers, promettre le royaume de Dieu aux enfans qui n'auroient pas reçu une seconde naissance dans les eaux sacrées du Baptême; mais seulement une autre sorte de vie éternelle, qu'ils avoient assez de peine à expliquer. D'où vient que saint Augustin dit d'eux, qu'ils se tourmentoient, pour chercher à ces enfans le lieu d'une je sçay quelle félicité hors le Royaume de Dieu, & que Pelage luy-même disoit, qu'il sçavoit où ils n'iroient pas (voulant marquer par là, qu'il sçavoit bien qu'ils n'entreroient point dans le Royaume de Dieu) mais qu'il ne sçavoit où ils iroient. *Quo non eant scio, quo eant nescio*.

Mais cette vaine distinction ne fut pas capable de les mettre à couvert des anathêmes de l'Eglise. Elle condamna par tout comme une nouvelle herésie contraire à son ancienne foy, cette imagination Pelagienne, que les enfans non baptisez pussent posséder la vie éternelle. Ce fut un des articles, comme remarque saint Augustin, qui fut objecté à Pelage dans le Concile de Diospolis: *Infantes etiam si non baptizentur habere vitam aeternam*. Et s'il n'eust anathematizé avec d'autres semblables, comme dit ce Pere, il eust esté luy-même frappé d'anathême. De sorte, ajoute-t-il, que pour estre vraiment Catholique, il faut croire ce que l'Eglise catholique a toujours cru (*quod semper tenuit catholica Ecclesia*.) Qu

les enfans non baptisez, non seulement n'entreront point dans le Royaume de Dieu, mais qu'ils ne pourront pas même posséder la vie éternelle.

Ce Concile fut tenu en Orient par quatorze Evêques de la Palestine: Et ainsi on peut voir par là quel estoit sur ce sujet le sentiment de l'Eglise Orientale. Celle d'Occident ne se déclara pas moins fortement l'année d'après dans les deux Conciles de la Province de Carthage, & de celle de Numidie, dont les lettres Synodales furent si solennellement approuvées par le Pape Innocent premier. Celuy de Carthage où se trouverent soixante-huit Evêques, met entre les principales erreurs des Pelagiens, de ce qu'ils promettoient la vie éternelle aux enfans qui mouroient avant que d'estre baptisez. Et les accuse d'estre cause de la mort éternelle des enfans par cette doctrine pernicieuse: *Mortifera ista doctrina parvulos in æternum necant, promittentes eis etiam si non baptizentur habituros vitam æternam.* Et c'est dans ce sens que se doit prendre l'anathème par où ces grands Evêques finissent leur lettre: *Quicumque negat parvulos per baptismum Christi à perditione liberari & salutem percipere sempiternam, anathema sit.* Car il est clair qu'ils veulent dire par là, que c'est une erreur digne d'anathème, de croire que les enfans puissent estre delivrez de la perdition & jouir du salut éternel autrement que par le Baptême de JESUS-CHRIST.

Le Concile de Numidie de plus de soixante Evêques assemblé en la ville de Milevis, où se trouva saint Augustin, au même temps que celui de la Province d'Afrique, qu'on appelloit Proconsulaire, s'assembloit à Carthage, condamne de la même sorte, comme une presumption criminelle, la hardiesse que prenoient les Pelagiens de pretendre que les enfans pussent estre sauvez sans estre renouvellez par les Sacremens de la grace chrestienne. *Pueros quoque parvulos si nullis innoventur christiana gratia Sacramentis, habituros vitam æternam nequam presumptione contendunt.*

Jamais dogme eut-il plus tous les caractères d'une nouvelle hereſie opposée à la foy constante de toute l'Eglise, que ce dogme des Pelagiens du salut des enfans morts sans Baptême, embrassé en partie par les Calvinistes, qui se trouve condamné en Orient par des Evêques tres-indulgens envers Pelage, qui en furent si frappez d'abord, que cet heretique

Dans S. Aug.
Ep. 90.

Dans S. Aug.
Ep. 91.

n'eut point d'autre voie pour éviter sa condamnation, que de prévenir la sentence de ses juges, en frappant luy même cette opinion d'anathème: Qui se trouve presqu'en même temps flétry dans l'Occident par de nombreux Conciles d'une des plus celebres Eglises qui fust alors dans le monde, qui estoit celle d'Afrique, dont les Synodes ont esté si reverez, que l'Eglise Grecque les fit traduire en sa langue pour en augmenter le Code de ses Canons: & qui se trouve encore foudroyé par le saint Siege, qui ajoûta le poids de son autorité à la décision de ces Conciles.

II. Mais voicy encore ce qui fait voir d'une autre maniere combien il passoit pour indubitable dans toute l'Eglise, qu'il n'y avoit point de salut pour les enfans non baptisez. On sçait qu'aussi-tost après la condamnation des Pelagiens, il s'éleva des personnes qui rejetant les points les plus grossiers de cette heresie, en retenoient encore quelque teinte, en ce qu'ils ne pouvoient souffrir, que le discernement des hommes en ce qui regarde le salut depuis le premier commencement de la foy jusqu'à la dernière perseverance, fust attribué à l'efficacité de la grace & à l'élection de Dieu. Ce sont ceux qu'on a appelez Semipelagiens, ou restes des Pelagiens, que saint Augustin a refutés dans ses deux derniers livres de la predestination des Saints, & du don de perseverance, dont le Pape Hormisdas dit qu'on peut apprendre ce que l'Eglise Romaine tient de la grace & du libre arbitre; & que saint Prosper a combattu avec encore plus de force dans son admirable poëme contre les Ingrats. Comme la principale cause de leur erreur, est qu'ils ne pouvoient se résoudre à confesser humblement l'impenetrabilité des jugemens de Dieu dans le salut des hommes, & qu'ils vouloient toujours trouver quelque cause dans les hommes mêmes de ce que Dieu faisoit plus de grace à l'un qu'à l'autre; l'une des plus fortes preuves dont on combattoit leur presumption estoit de leur représenter ce qui arrive tous les jours dans les enfans, dont les uns sont sauvez par le Baptême, & les autres périssent pour ne pouvoir estre baptisez, sans qu'on puisse souvent, comme remarquent saint Augustin & saint Prosper, rapporter cette diversité si effrayante à la differente disposition de ceux qui les ont mis au monde, parce qu'il y a des enfans sortis de parens

tres chrestiens , qui perissent néanmoins faute de pouvoir être lavés par ce Sacrement & d'autres nez de personnes fort mechantes qui sont sauvez par le Baptême. Or il leur eust esté facile de se delivrer de cet argument , s'ils eussent osé dire, comme sont les Calvinistes , qu'il n'estoit point certain que tous les enfans qui mourroient sans Baptême fussent perdus, & que sur tout il y avoit bien de l'apparence que ceux des vrais fidelles estoient sauvez , quoy qu'ils n'eussent point esté baptisez , mais comme ils sçavoient bien que cette proposition n'auroit pas esté soufferte dans l'Eglise catholique , & qu'elle auroit esté aussi-tost frappée d'anathême, ils n'avoient garde d'y avoir recours , & ils estoient reduits , selon le rapport qu'en fait saint Prosper dans sa lettre à saint Augustin, à se jeter plustost dans cette extravagante rêverie , que d'entre les enfans les uns estoient sauvez par le Baptême , & les autres perdus faute de le recevoir, selon que Dieu prévoyoit qu'ils auroient esté bons ou méchans , s'ils eussent vécu jusques à un âge où ils eussent esté capables du bien & du mal.

Rien ne peut mieux , ce me semble , faire voir combien l'Eglise catholique a esté éloignée de croire dans ces temps heureux où elle estoit si florissante , que les enfans pussent être sauvez sans avoir esté renouvellez & dépouillez du vieil homme dans le Sacrement de Baptême. Je souhaiterois donc que les pretendus reformez considerassent un peu s'il leur est fort sur d'embrasser sur la foy de leurs nouveaux Docteurs une opinion qui les auroit fait anathematiser & mettre au rang des heretiques par toute l'Eglise du temps de S. Augustin, & si c'est une charité bien réglée envets leurs enfans, que de hazarder leur salut sur de telles rêveries.

IV. Je puis encore les presser par le témoignage de Dieu même , quoique je n'ignore pas qu'on les a endurcis , pour parler ainsi , contre ces sortes de preuves , parce que l'Eglise catholique dont ils se sont séparés a cet avantage , que Dieu ne manque point de faire dans tous les temps des miracles qui confirment son autorité & sa doctrine : aussi que les auteurs de leur secte n'en ont jamais pu faire aucun, quoiqu'ils leur fussent absolument necessaires pour établir leur mission & justifier la qualité qu'ils se sont fait donner dans leur profession de foy , de gens extraordinairement

Qu'ils écoutent donc ce que saint Augustin rapporte prêchant à son peuple, & qu'ils choisissent ce qu'ils aiment le mieux, ou de contester le fait, ce que toutes les personnes équitables reconnoistront ne se pouvoir faire que tres-rarement, ou de pretendre qu'il n'y a point d'inconvenient à croire que Dieu ait bien voulu confirmer deux ou trois choses qu'ils s'imaginent estre de grandes erreurs, par un aussi grand miracle qu'est la resurrection d'un mort, ce que je soutiens ne se pouvoir dire sans ruiner le principal fondement de la créance que les hommes ont eue & ont du avoir à Moÿse & à JESUS-CHRIST.

Entre les Sermons publiés, par les Docteurs de Louvain, de divers Sermons.

Le Sermon de ce Saint où se trouve ce que je leur veux représenter, fut prononcé le Mercredi de la semaine de Pasques. Il avoit esté interrompu le jour d'auparavant par un miracle arrivé en une Chapelle de saint Estienne, ce qui avoit causé un si grand bruit, qu'il n'avoit pu achever ce qu'il avoit commencé à dire, qu'on pouvoit sçavoir d'Evode Evêque d'Uzale, qui estoit un tres-saint homme, combien il se faisoit de miracles dans son Eglise, dont il avoit voulu en apporter un pour exemple, comme il fit le jour d'après, en ces termes. Une femme avoit perdu son fils, qui estoit encore à la mamelle, & qui estoit mort sans Baptême. Elle en estoit inconsolable, mais elle le pleuroit avec plus de foy que les meres ne font d'ordinaire, parce qu'elle ne desiroit la vie de son fils que pour l'autre monde, & que c'estoit la perte de cette vie là qui la faisoit gemir. Mais estant remplie d'un certain esprit de confiance, ello prend son enfant mort, elle court à la chapelle de saint Etienne, où il y avoit de ses reliques, & elle commence à luy demander son fils avec une hardiesse que sa douleur seule pouvoit excuser. Vous voyez, saint Martyr, luy dit-elle, qu'il ne me reste plus de consolation. Car je ne puis pas dire que mon fils m'a seulement précédée, puisque vous sçavez qu'il est perdu. Vous connaissez donc pourquoy je le pleure. Rende-z-moy mort, afin que je le puisse posséder un jour en la présence de celui qui est à contraindre. Priant de la sorte, & accompagnant ses paroles de larmes si ameres, qu'elles sembloient plustost arracher que de mander simplement ce qu'elle desiroit, son fils ressuscita, parce qu'elle avoit dit: Vous sçavez pourquoy je vous le demande. Dieu voulut faire voir quel estoit en effet le fond de son cœur.

Elle le porta aussi-tôt aux Prestres. Il fut baptisé, il fut sanctifié, il fut oint, on luy imposa les mains, & après qu'on luy eut donné tous les Sacremens, il fut enlevé dans le ciel. Et alors cette mere en fit faire les obseques avec un visage aussi guay que si elle ne l'eust pas conduit au sepulchre, mais dans le sein du Martyr saint Estienne. Dieu éprouva ainsi la foy dont estoit rempli le cœur de cette femme.

Il n'y a rien dans les histoires qu'on ne puisse contester, si on imagine pouvoir dire sans raison, ou que S. Augustin le plus grand ennemi du mensonge qui fut jamais, a voulu se jouer de la credulité de son peuple, en luy contant de fausses histoires, ou qu'un saint Evêque de ses amis a été un fourbe qui l'a trompé, ou que cette femme s'est imaginé fausement que son fils estoit mort, ce qui est contre toute apparence, l'extrême douleur qu'elle en avoit, l'ayant du porter naturellement à faire toutes choses pour s'assurer s'il estoit mort ou vivant.

Cependant supposé que le fait soit veritable, comme on ne voit pas qu'il se puisse raisonnablement revoquer en doute, voila bien des choses que Dieu a témoigné approuver par cet effet miraculeux de sa toute puissance, que les Calvinistes osent condamner de superstition, d'idolatrie & d'erreur.

Car qui peut nier qu'il n'ait témoigné par là approuver l'honneur que les Catholiques d'Afrique rendoient aux reliques de saint Estienne, en bastissant des Chapelles pour les revere, qu'ils appelloient *les Memoires* de ce Martyr? Qui peut nier qu'il n'ait témoigné aussi approuver par là les prieres qu'ils adressoient aux Saints, lors même que par la simplicité de leur devotion, ils les concevoient en des termes, qui auroient pu faire croire, à les prendre à la rigueur, qu'ils auroient attendu ces graces des Saintes mêmes, quoique leur dessein fust seulement de les demander à Dieu par l'intercession des Saints. Et enfin pour nous renfermer dans notre sujet de la necessité du Baptême, qui peut nier qu'il n'ait approuvé la creance qu'avoit cette femme avec toute l'Eglise catholique de ce temps là, qu'il n'y avoit point de salut pour les enfans des personnes les plus pieuses, s'ils ne recevoient le Baptême, puisque c'auroit été la confirmer dans l'erreur que de redonner la vie à son fils, afin qu'il pût estre baptisé, si elle se trompoit en disant à saint Estienne,

qu'il sçavoit la cause de ses larmes, & que le sujet de sa douleur estoit qu'à moins qu'il n'obtinît de Dieu qu'il retournaît au monde, elle ne le verroit jamais dans le Paradis?

Il est difficile que les Calvinistes qui ont un peu de bonne foy, ne soient touchez d'une preuve si convainquante. Mais ceux mêmes qui se voudroient opiniastrer à nier sans raison la verité de cette histoire, seroient au moins obligez de reconnoître qu'elle prouve manifestement que l'Eglise de ce temps là estoit bien persuadée de ce qui faisoit pleurer cette femme, & qu'elle regardoit sa douleur comme l'effet de sa foy, & d'une foy que Dieu approuvoit. Or comme en remontant on trouve par saint Cyrille de Jerusalem que l'Eglise estoit dans le même sentiment au milieu du quatrième siècle, & par la lettre Synodale de saint Cyprien à Fide, qu'elle avoit la même creance dès le milieu du troisième, & par Tertullien qu'elle croyoit la même chose dès le second, peut-on douter raisonnablement que ce ne fût la foy qu'elle avoit reçue par la tradition Apostolique?

*l'Office de Baptême,
Disp. 7. n. 19.*

Ibid. n. 22.

Mais rien n'établit mieux cette verité que la foiblesse de ce que les Calvinistes y opposent. Vossius reconnoît que les anciens Peres Grecs & Latins ont cru qu'il n'y avoit point de salut pour les enfans, s'ils ne recevoient le Baptême. Mais il répond que d'autres Peres plus nouveaux ont avec raison improuvé ce sentiment, *sed horum sententiam juniores merito improbarunt*. Et toute la preuve qu'il en apporte, est que saint Bernard dispute fort au long contre cette opinion des anciens dans sa lettre 77. à Hugues de saint Victor. Et que Pierre de Blois qui vivoit du même temps la réfutée aussi bien que saint Bernard. Il y a quelque chose de surprenant de voir un homme qui est ordinairement fort exact dans la citation des Auteurs, s'estre si lourdement trompé en opposant ceux-cy, & particulièrement saint Bernard aux anciens Peres, comme s'il avoit cru & prouvé même fort au long dans cette lettre 77. que les enfans pouvoient estre sauvez, quoiqu'ils fussent morts sans avoir reçu le Baptême.

Pour moy je ne puis croire autre chose, sinon que Vossius n'avoit point lû cette lettre de saint Bernard, & qu'il s'en estoit reposé sur Beze, qui par une insigne mauvaise foy l'allegue souvent comme favorable à l'opinion des Calvinistes touchant le salut des enfans morts sans Baptême, pour se defendre du

reproche que leur faisoient les Lutheriens, qu'ils laissoient perdre les enfans, plutost que de souffrir, que dans le cas de necessité ils fussent baptisez par des laïques : à quoy Beze a accoutumé de répondre, que cette necessité n'est point telle qu'on se la figure, parce que selon saint Bernard dans sa lettre à Hugues de saint Victor ; *non damnat quemquam baptismi privatio sed contumacia* ; ce qu'il rapporte comme les propres paroles de saint Bernard, quoiqu'elles ne se trouvent point dans cette lettre.

Voilà apparemment ce qui a trompé Vossius. Il a cru que Bezen'estoit pas de si mauvaise foy, que d'attribuer à un Auteur tout le contraire de son sentiment. Et cependant on ne scauroit lire cette lettre ou traité de saint Bernard qu'on ne reconnoisse qu'il n'y eut jamais de falsification plus insigne que celle-là. Car il est vray que ce Saint prouve fort au long dans ce traité que la vraie foy animée par la charité, & accompagnée du desir de recevoir le Baptême peut sauver celuy que la seule necessité, & non le mépris a empêché de le recevoir : & qu'il refuse fort solidement, non les anciens Peres, comme dit Vossius, mais un nouvel Auteur qui soutenoit le contraire contre le sentiment exprés de saint Augustin & de saint Ambroise, comme le montre saint Bernard. Mais il declare expressément par tout ce traité, que cela ne se doit entendre que de ceux qui sont en un âge où ils puissent actuellement croire en Dieu, espérer en luy & l'aimer : Depuis, dit-il, *quels remede du Baptême a esté éabli, celuy qui estant en âge d'usur de s'en raison (in majori etate) refuse d'estre baptisé, ajoute à la tache generale & originelle le crime de son propre orgueil. Et néanmoins s'il s'en repent, & que voulant estre baptisé il ne le puisse estant prevenu par la mort, s'il ne luy manque ny une foy droite ny une esperance pieuse, ny une charité sincere, Dieu me garde de desespérer de son salut, & de croire que sa foy aura esté vaine, qu'il aura esté trompé dans son esperance, & qu'il n'aura retiré aucun avantage de sa charité : pourvu comme j'ay dit que ce ne soit pas le mépris, mais la seule impossibilité qui l'ait empêché d'estre levé dans les eaux sacrées du Baptême.*

Il y a beaucoup d'autres lieux qui font voir clairement qu'il ne parle que des personnes âgées, & non des enfans. Mais il ne se contente pas de laisser juger par là de son sentiment sur le sujet des enfans morts sans Baptême. Il l'exprime en des

*Beze in assertionibus
suis. Talem domi
Heshufi ad idem. 7.
Et dans la preface
d'une réponse Fran-
çoise aux articles de la
Conference de Mont-
belliard. Comme le
dit André pressoit
fort cette insupporta-
ble corruption du
Baptême administéré
par les sages femmes,
je luy opposay la
decision vraie qu'en
a baillé S. Bernard,
disant, que ce n'est
pas la privation du
Baptême qui empor-
te la damnation,
mais le mépris
d'iceluy.*

*Cette lettre à Hu-
gues de S. Victor a
esté mise par Hor-
sius au rang des
traictes dans le 4.
tome.*

*Ad Hugonem ep. 2.
libid.*

Hist.

termes si exprés, qu'il faut que celuy qui aura lu cette lettre n'ait point de pudeur, pour luy ofer attribuer comme fait Beze le sentiment des Calvinistes. Pour ce qui est des enfans, dit-il, qui par le défaut de leur âge ne peuvent encore avoir cette foy, & cette conversion du cœur à Dieu, c'est une suite nécessaire, qu'ils ne peuvent aussi estre sauvez s'ils meurent avant que d'avoir reçu le Baptême. SANE infantes, qui hanc prohibente aetate non possunt habere fidem, hoc est cordis ad Deum conversionem, consequenter nec salutem, si absque baptisimi perceptione moriuntur.

Vossius n'est pas plus heureux en opposant encore aux anciens Peres, Pierre de Blois & Hugues de saint Victor. Car l'un & l'autre de ces deux Auteurs n'a parlé non plus que S. Bernard que des personnes qui ont l'usage de la raison, & non des enfans, quand ils ont dit, que le Baptême de l'esprit (c'est à dire le vœu du Baptême enfermé dans la véritable conversion du cœur à Dieu qui ne peut estre que l'effet de la grace du saint Esprit) pouvoir sauver sans le Baptême de l'eau, lors que c'est la nécessité, & non le mépris qui fait qu'on en est privé.

Mais ce qui est bien plus étonnant, est ce que Vossius ajoute, qu'il peut encore opposer à S. Augustin S. Augustin, & qu'il n'y a rien de plus clair & de plus exprés que ce que dit ce Pere dans le 5. livre du Baptême contre les Donatistes, en faveur de leur opinion touchant le salut des enfans morts sans Baptême. Il est bien certain que S. Augustin condamne par tout cette opinion en combattant les Pelagiens, & qu'il dit en termes exprés qu'on ne peut estre catholique en croyant que les enfans prevenus de mort avant que d'estre baptisez puissent recevoir le pardon du peché originel. *Noli credere, noli dicere, infantes antequam baptizentur morte praeventos pervenire posse ad originalium indulgentiam peccatorum, si vis esse catholicus.* Voyons donc qu'elles peuvent estre ces paroles si claires qu'on s'est obligé de croire, qu'il ait enseigné luy-même par une haute contradiction en combattant les Donatistes, ce que par tout ailleurs il a rejeté comme une herésie digne d'anathême. Voicy ce que Vossius rapporte pour nous faire croire une chose aussi incroyable qu'est cette contrariété de S. Augustin avec S. Augustin sur un point si important. *Considerant ce que saint Cyprien dit du bon larron à qui Jesus-Christ promet qu'il seroit avec luy dès ce jour-la dans le Paradis, je trouve que non seulement la*

Aut. lib. 3. de Orij.
capit. 12. p. 9.

mont que l'on souffre pour le nom de Iesus-Christ peut suppléer le défaut du Baptême, mais que la foy & la conversion du cœur peuvent faire la même chose, lors que faite de temps on ne peut célébrer ce mystère. Et ce Saint, ajoute Vossius, dit la même chose en un autre lieu en ces termes. *L'exemple du bon larron fait voir que peut même sans le Sacrement visible ce que saint Paul a marqué par ces paroles. On croit de cœur pour estre justifié, & on confesse de bouche pour estre sauvé. Mais alors Dieu accomplit invisiblement ce qui se feroit dans le Baptême, lors que ce n'est que la nécessité qui empêche qu'on ne le recoive & non le mépris de la religion.*

Il y a bien de l'apparence que Vossius n'a encore cité cela que sur la foy d'autrui. Et ce qui le fait juger est 1. Que contre sa coutume il cite seulement le cinquième livre du Baptême contre les Donatistes sans en marquer le chapitre. 2. Que même cette citation du livre est fautive, ce qu'il rapporte étant du quatrième de ses livres & non du cinquième. 3. Qu'il a cru que le 1. passage estoit d'un autre endroit que le premier, comme il le témoigne par ces termes, *atque idem alibi similiter*, au lieu qu'ils sont tellement du même lieu qu'ils se suivent presque immédiatement n'y ayant que deux lignes entre deux.

Neanmoins ce qui rend cet Auteur inexcusable, est que ceux mêmes qui n'auroient pas lu saint Augustin, mais qui considéreroient avec quelque attention ces deux passages quoique détachés, reconnoistroyent sans peine, que ce Pere n'y parle point des enfans, mais seulement de ceux qui sont en âge de pouvoir croire par eux-mêmes, & se convertir du cœur à Dieu pour estre justifiés, & confesser de bouche le nom de Iesus-CHRIST pour obtenir le salut: ce que ne peuvent faire les enfans par le défaut de l'âge, comme saint Augustin le remarque aussi-tôt après dans le même livre. Et c'est pourquoy bien loin de confondre ce qui peut convenir aux grandes personnes qui ont le libre usage de leur raison avec ce qui est propre aux enfans, il fait entendre au même lieu que les premiers peuvent estre sauvés par la foy & la conversion du cœur sans recevoir actuellement le Baptême, quand ce n'est point par mépris qu'ils manquent à le recevoir: & qu'au contraire les derniers sont sauvés par le Baptême sans la conversion du cœur, Dieu suppléant en eux par sa miséricorde, *quod non ex*

impia voluntate sed ex atatis indigentia, nec corde credere ad justitiam possunt, nec ore confiteri ad salutem.

Quelle est donc la presumption ou plustost l'inhumanité des Calvinistes de hazarder le salut de tant d'enfans qui ne peuvent estre baptisez au préche, sur une opinion si solemnellement condamnée par l'ancienne Eglise? Mais ce qui doit donner de l'horreur de leur hardiesse, est qu'ils se portent jusqu'à condamner eux-mêmes le jugement de toute l'Eglise sur ce sujet en des termes si outrageux qu'ils osent dire qu'ils le detestent : declarant par là qu'ils n'auroient pû demeurer dans la Communion de saint Augustin, & de tous ces autres saints Evêques qui ont regardé comme un point de foy dans des Conciles reçus & reverez par tout, ce qui fait le sujet de l'exécution de ces nouveaux Reformateurs.

C'est ce que nous voyons dans une Confession de foy des Eglises pretendues Reformées d'Ecosse de l'ân 1581. *A laquelle, disent-ils, le Roy, sa famille, & plusieurs autres ont souscrit, pour la gloire de Dieu, & pour servir d'exemple à toutes gens de bien.* Il n'y a rien de plus emporté que cette confession de foy.

Ils y disent qu'ils embrassent tous les articles de celle qui avoit déjà esté publiquement établie, comme estant *l'indubitable verité de Dieu qui n'est appuyée que sur sa parole écrite.* Et ils ne se contentent pas de declarer en general qu'ils condamnent toute sorte de Papisme, mais ils marquent en particulier plusieurs articles qu'ils font profession de detester. Entre lesquels ils mettent comme une doctrine de l'Antechrist Romain, ce qui a esté décidé par l'Eglise contre les Pelagiens, touchant les enfans morts sans Baptême, qu'il leur plaist d'appeller : *Crudele Antichristi Romani judicium contra infantes sine baptismo morientes* : au lieu qu'il y auroit bien plus de sujet d'appeller ce qu'ils font : la cruelle conduite du Calvinisme contre les enfans qu'il laisse tres-souvent mourir sans Baptême.

In corpore & syn-
tagmate Confes-
sionis Editionis Ge-
nevensis. 1654.
Part. 1. p. 116.
Cui confessio &
religiosa forma
non liberetur om-
nibus articulis in
confessione nostris
adsumitur, tanquam
indubitata. Dei testi-
monium verbo ipsius
scriptis tantummo-
do indubium. Ideo
que ab omni contra-
rarietate & do-
ctrina abhorretur,
tamque detestatur,
præsertim vero, om-
ne genus papismi in
generi. No-
minarum autem de-
re clamor & repudia-
mentum usitatum il-
lam Romani Anti-
christi antiochiam
&c. Crudele ipsius
judicium contra in-
fantes sine baptismo
morientes.

CHAPITRE II.

Proposition de l'argument contre la justice inamissible tiré de la regeneration des Enfans. Réponse que les Calvinistes y font. Plusieurs considerations qui font voir l'absurdité de cette réponse. Dont la premiere est: QU'APRES avoir dit generalement que les Enfans des fidelles sont compris dans l'alliance de Dieu, ils ne peuvent restreindre cela aux Elus sans renverser toute la certitude des promesses de Dieu.

Je croy avoir montré suffisamment qu'elle est la temerité des Ministres, de promettre à ceux de leur Communion que leurs enfans morts sans Baptême ne laisseront pas d'estre sauvez. Je pourrois refuter de même le fondement de cette erreur qui est que le Baptême ne regenere point ceux qui le reçoivent comme toute l'antiquité l'a cru par la confession de Vossius, mais que c'est seulement le signe, la marque & le sceau de la regeneration. Mais je n'ay pas besoin de le faire pour détruire le dogme que nous combattons dans cet écrit.

Il suffit pour cela que les enfans des fidelles soient justifiez, & il n'importe qu'ils le soient par le Baptême, ou que ce soit en vertu de l'alliance qu'ils pretendent que Dieu a contractée avec tous les fidelles & leurs enfans en la personne d'Abraham.

Car selon les Calvinistes tous les enfans des fidelles doivent estre Saints, puisqu'ils n'ont pas plus de droit d'attribuer aux uns qu'aux autres ce qu'ils alleguent de saint Paul, comme une décision expresse pour établir ce sentiment, que les enfans mêmes qui ne sont nez des fidelles que d'un costé, sont saints: & cela est vray selon les Catholiques de tous les enfans baptisez.

Or il y a beaucoup de ces enfans qui aiant esté sanctifiez & justifiez, ou en vertu de l'alliance, comme le veulent les Calvinistes, ou par le Baptême, comme l'enseignent les Catholiques, deviennent méchans estant âgez, & se perdent éternellement.

Il n'est donc pas vray que ceux qui ont esté une fois justi-

liez & adoptez en JESUS-CHRIST. ne déchéent jamais de cet estat, & ne perissent jamais.

Cet argument a souvent esté fait aux Calvinistes, & ils n'ont jamais pû s'en tirer qu'en se jetant en des absurditez incroyables. Les Remonstres le leur firent dans la Conference de la Haie de l'an 1611. & le fortifierent, par ce qui est de des enfans des fidelles dans leur Catechisme du Palatinat approuvé par toutes les Eglises pretendues Reformées de ce pays-là : *Que Dieu n'avoit pas moins promis aux enfans des fidelles qu'aux adultes la remission des pechez* & le S. Esprit qui produit la foy dans les cœurs. A quoy ils ajouterent depuis ce qui est dans le même catechisme : *Que le Baptême qu'on donne aux enfans doit estre considéré comme un sceau & comme un gage certain, qu'ils ne font pas moins lavés de leurs pechez par une ablation interieure (ce qui comprend la justification, & la regeneration par l'Esprit de Dieu) que leur corps est lavé exterieurement par l'eau materielle & visible.*

Les Contreremonstres aiant à répondre à cette objection chiquaierent sur ces paroles du Catechisme, *non minus quam adultis*, & pretendirent, qu'elles faisoient voir que tous les enfans nez des fidelles ne recevoient pas effectivement l'esprit de regeneration, mais que comme il est certain, que tous les adultes qui font profession de la foy, & qui sont baptisez n'ont pas l'esprit de regeneration, ainsi qu'il paroist par l'exemple de Simon le magicien, & que neanmoins nous les regardons par un jugement de charité, comme ayant esté regenez tant qu'ils ne font pas voir le contraire, il faut croire la même chose de tous les enfans nez d'un pere ou d'une mere fidelles, ce qui leur tient lieu de la profession de la foy, & qui ont esté baptisez, c'est à dire qu'il faut croire qu'ils sont regenez par l'Esprit de Dieu, & qu'ils ne montrent le contraire dans un âge plus avancé, parce que la promesse leur en est faite EN GENERAL. Act. 11. 19. Ce qui n'empêche pas qu'il ne soit aussy tres-vray que tous ceux qui sont nez d'Israël ne sont pas Israelites, & que tous ceux qui sont de la race d'Abraham ne sont pas enfans d'Abraham, comme dit saint Paul. Rom. 9. 6. Par où il veut marquer ce qu'ils semblent avoir quelque honneur de dire ouvertement, que quoique la promesse faite aux enfans des fidelles soit generale, son effect neanmoins n'est pas

In Colla. Reg. p. 362.
Et non sicut si gra-
tia, ipsius vigenti-
etiam, peccatorum
remissio, & salus
non possunt negligi
omnes baptizati in-
fantes parentibus fi-
delibus non, nulli
e contra terrachatur
dec. Amecedens ex
en liquet, quod pos-
se, ideo baptizantur,
de baptizati sunt
ut docet Catechismus,
quia illi per sangui-
nem Jesu Christi
et in illo peccatorum
et Spiritus Sanctus
fidelis est. Et sic, non
minus quam adultis
promittitur.

CONTRA. p. 368.
Respondemus ex co-
dem contextu, quia
sibi habere non minus
quam adultis, quod
ex eo factus potest in-
telligi sententiam quia
non esse, quod om-
nes infantes parenti-
bus fidelibus nasci re-
spiciantur et baptizan-
tur, Spiritum regene-
rationis habent,
ut docet exemplum
Magi. Act. 9. 3. si
nobis tamen ad iustici-
am charitatis omnes
ut scilicet etiam tamen
sunt, dam contra-
ritiam in publicis demon-
strant, itaque eodem
charitatis iudicio
nobis est credendum
de omnibus infan-
tibus fidelibus
per omnem prognati-
onem (quod ipse loco
probatum est) &
baptizantur, donec
ipse, etiam tamen
alio demonstraret
quonia illius Pa-
tristat. Act. 11.
34. Interca tamen
est quod quere-
mus, non minus est ipse
tamen non ex parte

*Iffueli sunt, neque
Abraham filius, quia
fuit Abrahamse
sem. Rom. 9. 6. 7.*

general, mais restreint aux seuls predestinez.

C'est le premier point de leur sentiment, que de tous les enfans des fidelles il n'y a de sanctifiez, ou en vertu de l'alliance, ou par le Baptême, que les élus, & que les autres ne le sont point encore qu'on les baptise. C'est pourquoy ils n'ont pas craint d'enseigner qu'on ne devoit baptiser les enfans des fidelles que sous cete condition expresse ou sous entendue, s'ils sont élus, comme les Remonstrans le leur reprochent dans le Synode de Dordrecht, & le prouverent par un arresté de l'Eglise de Strasbourg, signé par Bucer, Capiton, & Hedion, qui ordonnoit aux Ministres de ne baptizer personne, *nisi hac particula expressa vel subintellecta, Ego à Deus, hunc baptizo, secundum electionem & propositum divinæ voluntatis tue.* Ce que Zanchius avoit ausly soutenu depuis, en pretendant que lors qu'on baptise un enfant, ce devoit estre sous cete condition, *si electus sis.*

Mais parce qu'il s'ensuit de là, que les peres & les meres Calvinistes ne pouvant pas estre assurés que leurs enfans soient élus, parce que tous les enfans des fidelles ne le sont pas, se trouvent reduits à ne sçavoir si leurs enfans même baptisez mourant dans l'enfance ne sont point damnez, ils ont tâché de leur ôster cete fâcheuse pensée, en ajoutant, ce qui fait la seconde partie de leur sentiment, Qu'ils ne doivent point douter qu'ils ne soient élus, & qu'ils n'ayent esté sanctifiez en vertu de l'alliance quand ils meurent avant l'usage de la raison. De quoy ils ont fait un Canon dans leur Synode de Dordrecht conçu en ces termes selon la traduction Françoisse qu'ils ont faite de ce Synode. *Comme ainsi soit qu'il nous faille juger de la volonté de Dieu par sa parole, laquelle témoigne que les enfans des fidelles sont saints; non pas voirement par leur nature, mais par le benefice de l'alliance de grace en laquelle ils sont compris avec leurs peres & meres: les peres & meres qui craignent Dieu ne doivent douter de l'élection & salut de leurs enfans lesquels Dieu retire de cete vie dans leur enfance.*

Voilà ce que les Calvinistes ont pu trouver de plus plausible sur ce sujet. Mais pour faire voir combien tout cela est mal fondé & mal concerté, je croy devoir faire icy cinq ou six considérations touchant leur doctrine du Baptême.

La premiere que c'est ruiner absolument toute la certitude des promesses de Dieu, que d'en admettre une certitude en

*Syn. Dordrecht cap. 1.
art. 17.*

*Quandoquidem de
voluntate Dei ex
verbo ipsius nobis est
judicandum, quod
nulli sunt liberi fide-
lium esse sancti, non
quidem naturæ sed
beneficio salutis
gratui, in quo illi
cui patribus com-
prehenduntur, pater-
natæ de electione
& salutis suorum li-
berum, quos Deus in
infantia ex hac vici-
tate abducat non
debent.*

favor des enfans des fidelles, & de pretendre ensuite, qu'il y en a une infinité dans lesquels cette promesse ne s'accomplit point, quoiqu'ils soient absolument dans le même estat que ceux dans lesquels elle s'accomplit.

La seconde, que c'est faire une insigne injure à JESUS-CHRIST, de vouloir que le Baptême qu'il a institué soit dans la plupart de ceux qui le reçoivent, un signe vuide & inefficace sans aucun défaut de la part des hommes.

La troisième, que dans les principes des Calvinistes le Baptême ne doit avoir aucun effet dans la plupart des enfans que l'on baptise.

Le quatrième, que ce n'est que par caprice ou par politique qu'ils ont reconnu que le Baptême des Catholiques estoit bon, & que les enfans baptisez parmi nous mourant dans l'enfance pouvoient estre sauvés. Que selon leurs principes ils devoient dire tout le contraire.

La cinquième, qu'ils n'ont aucune raison de ne point douter de l'élection & du salut de leurs enfans qui meurent dans l'enfance après avoir esté baptisez.

La sixième, qu'ils seroient contraints de dire par l'enchaînement de leurs faux principes, que les enfans des fidelles qui après avoir mené une vie de libertinage & de débauche se convertissent véritablement à Dieu avant que de mourir, ont toujours eu en eux l'esprit de regeneration & d'adoption parmy leurs plus horribles débordemens.

I. CONSIDERATION.

Pour bien comprendre ce que je prétends établir dans la première de ces six Considerations, il faut supposer, que Calvin broüillant le sens literal & spirituel de ces paroles de l'alliance que Dieu fit avec Abraham : *Statim patrum meum inter me & te, & inter semen tuum post te in generationibus suis fœdere sempiterno, ut sim Deus tuus & seminis tui post te* : a prétendu deux choses. L'une, qu'elles s'entendissent de la postérité charnelle des Chrestiens aussi bien que de celle d'Abraham ; l'autre, que les entendant de la postérité charnelle des Chrestiens, elles enfermassent une alliance de grace par laquelle Dieu s'obligeoit de donner la sainteté véritable & spirituelle, non seulement aux vrais fidelles, mais aussi à leurs enfans. A quoy il rapporte encore ces paroles de saint Pierre

aux Juifs, Act. 1. v. 39. *La promesse a esté faite à vous & à vos enfans*: Et ce que dit saint Paul d'un chrestien, ou d'une chrestienne mariez à un infidelle que leurs enfans estoient saints, ce que Calvin entend de la vraie sainteté, qui est propre aux enfans de Dieu, en disant, *que saint Paul temoigne, que quoique les enfans des fidelles soient de nature en même perdition que les autres, toutefois ils sont sanctifiés par grace supernatuelle.*

Calv. In Epist. I. II. 4.
ib. 16. v. 16.

Tout cela est tres-mal fondé. Car ces paroles de Dieu à Abraham ne peuvent avoir le sens que Calvin leur donne, de quelque maniere qu'on les prenne, ou litteralement ou spirituellement. Si on les prend litteralement, elles ne comprennent que la posterité charnelle d'Abraham, c'est à dire, les Juifs, & à cet égard n'emportent point de promesse de grace & de sainteté, mais seulement une protection particuliere de Dieu envers la posterité de ce Patriarche qu'il avoit choisie pour son peuple entre toutes les nations. Que si on les prend spirituellement, elles enferment toutes les promesses de grace & de sainteté que Dieu a faites aux hommes en Jesus-CHRIST, qui est la semence d'Abraham, dans laquelle toutes les nations ont esté benies, mais elles regardent non la posterité charnelle ou d'Abraham, ou des Chrestiens, mais les enfans d'Abraham, comme pere de tous les fidelles, c'est à dire les imitateurs de sa foy de qui que ce soit qu'ils ayent pris leur naissance temporelle, comme l'Apostre nous l'apprend dans le quatrième chapitre de l'Epistre aux Romains, en montrant que les Gentils qui avoient embrassé le Christianisme avoient part à cette alliance, quoiqu'ils fussent nez d'infidelles. Et ainly estre sorti selon la chair de personnes saintes, cela ne peut donner aucun droit à ces promesses, mais la seule regeneration spirituelle, que les enfans ne peuvent recevoir que dans le Baptême, ce qu'ils reçoivent des peres & des meres mêmes fidelles, ne les rendant qu'enfans d'Adam & sujets à la condamnation à laquelle il a engagé toute sa posterité, ce qui fait dire à saint Augustin, *que celui qui naît de Chrestiens n'est pas pour cela chrestien, parce que ce n'est pas la naissance, mais la renaissance qui fait les chrestiens. QUARE qui christianis non christianus nascitur, nisi quia non facit generationis, sed regeneratio christianos?*

Aug. de proc. mortis.
cap. 1. lib. 3. c. 3.

Le passage de saint Paul, où parlant d'un Chrestien marié avec une payenne, ou d'une Chrestienne mariée avec un

payen, il dit, *que leurs enfans sont saints*, prouve si peu ce qu'a prétendu Calvin, que les Ministres le desavoient aujourd'hui, & demeurent d'accord, que la sainteté dont parle l'Apôtre en ce lieu, n'est point la vraie sainteté qui vient de l'infusion de la grace, telle qu'est celle dont il est dit dans l'Apocalypse, *que celui qui est saint se sanctifie encore*, mais une sainteté du genre de celle qui faisoit appeler *saints* dans l'ancienne alliance, tous les premiers nez des hommes & des bestes, tous les Ministres du tabernacle, & le tabernacle même, & tous les vaisseaux qui y servoient. Et ils emploient maintenant pour prouver cette explication, qui est directement contraire à ce qu'ils avoient enseigné autrefois, l'argument même des catholiques, qui est que saint Paul dans ce passage appelle ces enfans *Saints*, dans le même sens qu'il dit, *Que le mary infidèle est sanctifié dans la femme fidelle, & que de même la femme infidelle est sanctifiée dans le mary fidelle*. Car il est clair, disent-ils, comme le jour, que le mary infidèle n'est point sanctifié en la femme fidelle par l'impression d'aucune sainteté habituelle, & qu'au contraire il y en a qui s'endurcissent en leur infidélité, & dont l'honneur est autant profane & la vie dissolue, que celle de leur femme est sainte & religieuse. Qu'il en est de même de la femme infidelle, qui pour avoir un mary fidelle craignant Dieu, n'embrasse pas toujours la foy du seigneur Iesu, & n'en devient pas meilleure.

Enfin ce que saint Pierre dit aux Juifs dans les Actes, *Que la promesse avoit été faite à eux & à leurs enfans*, fait encore moins pour les Calvinistes, puisque comme on ne peut pas conclure de là que les adultes n'ayent besoin de la foy, du Baptême & des autres moyens instituez de Dieu pour participer à cette promesse, on n'en peut pas conclure non plus, qu'ils n'ayent besoin de l'effet de cette même promesse, & qu'ils n'ayent besoin d'estre regenez par le Baptême.

Mais supposant, comme ont fait les premiers auteurs de la secte des Calvinistes, que la naissance charnelle de peres & de meres fidelles, donne droit à ces promesses, je dis que les enfans de vrais Chrétiens, sans exception, y doivent avoir part, & par conséquent estre tous sanctifiés & regenez en vertu de cette alliance, qu'autrement il n'y a point de certitude dans les promesses de Dieu, contre ce que l'Ecriture nous assure si souvent, qu'il est fidelle dans ses promesses, & qu'il ne manque jamais de les accomplir,

Cette vérité paroïtra plus manifeste, si l'on remarque que la promesse dont il s'agit est l'une des plus solennelles que Dieu ait jamais faites aux hommes. Car c'est la promesse de la nouvelle alliance que Dieu fit à Abraham, en l'assurant qu'il seroit son Dieu & le Dieu de sa posterité, ce qui se doit entendre, selon le sens spirituel (qui est celuy que le saint Esprit a eu principalement en vuë) des vrais fidelles dont Abraham est le pere, selon saint Paul ; mais cela comprend, selon les Calvinistes, non seulement la posterité charnelle d'Abraham, mais aussi la posterité charnelle des Chrestiens, de sorte que c'est assez, selon eux, d'estre né d'un pere ou d'une mere fidelle pour estre compris dans cette alliance, comme ils l'ont declaré dans le Synode de Dordrecht, en assurant les peres & les meres de leur secte, que leurs enfans sont Saints en vertu de l'alliance de grace, dans laquelle les enfans sont compris avec leurs peres : *beneficio fœderis gratuiti, in quo liberi fidelium cum parentibus comprehenduntur.*

Or voycy comme saint Paul parle dans son Epistre aux Hebreux de ces promesses que Dieu a faites à Abraham à diverses fois, mais qui doivent estre considerées comme une seule & même promesse, parce qu'elles n'ont toutes eu qu'une même fin principale, qui est l'établissement de la nouvelle alliance que Dieu a faite avec les hommes en JESUS-CHRIST & par JESUS-CHRIST.

Rendez-vous, dit saint Paul, les imitateurs de ceux qui par leur foy & leur patience, sont devenus les heritiers des promesses. Car quand Dieu fit la promesse à Abraham n'ayant point de plus grand que luy par qui il pût jurer, il jura par luy-même, & luy dit en suite : assurez-vous que je vous combleray de benediction, & que je multiplieray vostre race à l'insin : & ainsi ayant entendu avec patience, il a obtenu l'effet de cette promesse. Et un peu après. Dieu voulant faire voir avec plus de certitude aux heritiers de la promesse la fermeté immuable de sa résolution a ajouté le serment à sa parole : afin qu'estant appuyez sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous ayons une puissante consolation.

Hebr. VI. 11.

Ces paroles de Dieu à Abraham, *Ego Deus tuus & seminis tui post te*, sont partie de cette promesse si solennelle & si immuable. Or quand Dieu, qui est necessairement & par son essence le Dieu de toute creature, a dit qu'il seroit le Dieu

d'Abraham & de sa race, il a voulu dire selon les Calvinistes qu'il le feroit d'une maniere particuliere, selon laquelle Dieu n'est proprement le Dieu que de ceux qui luy appartiennent comme les enfans, & qu'il sanctifie par son Esprit: & prenant ces paroles en ce sens, ils veulent qu'elles soient un pacte & une alliance que Dieu a faite avec les enfans des fidelles, aussi bien qu'avec les fidelles mêmes. Elle ne doit donc pas être moins certaine, moins ferme, & moins immuable à l'égard des uns que des autres. Et par consequent, ou les Calvinistes ne croient que pieusement à la parole de Dieu, ou il faut qu'ils croient non seulement pieusement, mais par une foy ferme & qui ne laisse aucun doute de chaque enfant né d'un pere ou d'une mere fidelle qu'il est saint, & qu'il a Dieu pour son pere en la maniere que l'ont ceux qu'il a adoptez en JESUS-CHRIST. Et il faut qu'ils le croient avec autant de certitude que chacun d'eux pense en avoir qu'il a part à cette même alliance, & que Dieu est son Dieu, à cause du témoignage que sa conscience luy rend qu'il a la foy. Car s'il pense ne devoir pas hesiter sur cela, parce, dira-t-il, qu'il est appuyé sur deux choses inébranlables, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, qui sont sa promesse & son serment, pourquoy ces mêmes choses ne seront-elles pas aussi inébranlables, & ne nous donneront-elles pas autant d'assurance qu'il n'est pas possible que Dieu nous trompe, quand on les applique à chaque enfant des fidelles, que quand on les applique à chaque fidelle, puisque sa promesse, selon eux, est pour les uns aussi bien que pour les autres?

Tout Calviniste ne peut-il pas & ne doit-il pas faire cette reflexion, s'il a un peu de sens commun? Pourquoi veut-on, que j'aye une certitude entiere que je suis en la grace de Dieu, & qu'il m'a pardonné mes pechez? C'est, dit-on, parce que je dois avoir une entiere creance à sa parole & à ses promesses. Mais je ne suis point nonymé dans ses promesses: Il n'importe. C'est assez qu'elles soient generales. Vous pouvez & vous devez vous les appliquer. Pourquoi donc n'en sera-t-il pas de même de mes enfans, puisqu'ils sont compris aussi bien que moy dans la promesse de Dieu, qui est le fondement que l'on me donne de la certitude de ma reconciliation? Pourquoi ne seray-je pas aussi assuré que chacun d'eux est né saint & enfant de Dieu, non par sa nature, mais en vertu de
alliance

l'alliance de grace, que je le suis de moy-même, puisque cette alliance comprend les enfans avec les peres, comme il est dit dans nostre Synode de Dordrecht. Et en effet si cela n'estoit ain-
 sy, & qu'il y eust le moindre sujet de douter que tous les enfans
 des fidelles generalemēt ne fussent sanctifiez dès leur naissance,
 pourquoy les pasteurs de nos Eglises des Pais-bas, obligeroient-
 ils ceux qui presentent des enfans au Baptême, de declarer
 qu'ils estoient, *que les enfans des fidelles, quoy que conçus & nez en
 peché, sont sanctifiez en Jesus-Christ, & que c'est pour cette raison
 qu'on les doit baptiser, comme estant membres de son Eglise?* Car si
 cela n'estoit vray qu'au regard des predestinez, & non de tous
 generalement, un homme sage leur devroit répondre. Que ne
 sçachant pas si l'enfant qu'il leur presente est predestiné ou
 non, parce que c'est un secret qui n'est connu que de Dieu, il
 ne sçait pas aussy s'il est sanctifié en JESUS-CHRIST, ny par con-
 sequent s'il doit estre baptisé comme estant membre de son
 Eglise, & qu'ainsy il seroit temeraire s'il le croyoit, & encore
 plus s'il osoit les en assurer. Mais cette restriction aux seuls en-
 fans predestinez a encore deux autres inconveniens. Le pre-
 mier est qu'elle ruine le sens qu'ils donnent à ces patoies. *Je
 seray le Dieu de sa posterité*, en les entendant de la posterité
 charnelle des fidelles. Car dès qu'on ne les entend que des
 élus, la consideration d'estre né de fidelles ou d'infidelles, n'y
 fait plus rien, ces enfans d'Abraham dont Dieu promet d'es-
 tre le Dieu d'une maniere singuliere, estant tous ceux que
 Dieu luy devoit donner pour enfans par la foy en JESUS-
 CHRIST parmi toutes les nations, selon le sens mystereux de
 cette parole de saint Jean Baptiste, que Dieu pouvoit des
 pierres mêmes susciter des enfans à Abraham.

Le second inconvenient, est que si une chose aussy cachée
 qu'est le secret de la predestination m'est un sujet legitime de
 douter, si un tel ou tel enfant né d'un pere ou d'une mere fi-
 delle est enfant de Dieu dès sa naissance en vertu de l'allian-
 ce qui regarde en general les enfans des fidelles, parce que
 je ne sçay si celuy là en particulier est predestiné; que devien-
 dra la certitude que chaque Calviniste estoit avoir de sa recon-
 ciliation avec Dieu. Car je luy demanderay d'où il sçait qu'on
 ne doit pas sous-entendre dans les promesses faites aux adul-
 tes ce qu'ils s'imaginent se devoir sous-entendre dans les pro-
 messes faites aux enfans des fidelles, c'est à dire que les unes

*Dans la formule de
 l'administration du
 Baptême dans on use
 dans les Eglises pre-
 tendues reformées des
 Pais-bas.*

CHAP. II.

& les autres n'ont leur effet de la part de Dieu que dans les élus, lors même qu'il ne manque rien de ce qui pourroit estre requis de la part de l'homme. On ne voit pas pourquoy cela auroit plustost lieu dans les uns que dans les autres. Dieu a promis de se reconcilier avec les hommes sous certaines conditions. Les Calvinistes enseignent qu'au regard des personnes qui ont l'usage de la raison cette condition est la foy, & qu'au regard de ceux qui ne sont pas capables de croire actuellement, la condition est d'estre né d'un pere ou d'une mere fidelle, *quod ipse*, disent-ils, *loco professionis est*. Comme donc ils veulent que cette condition estant posée à l'égard des enfans, il ne s'en suit pas que Dieu se reconcilie avec eux, mais que cela dépend d'une autre condition plus cachée, qui est l'élection éternelle, que pourront-ils dire, pour rassurer la conscience troublée d'un homme qui leur dira : Je croy fermement avoir accompli la condition que Dieu demande pour se reconcilier avec les hommes, qui est de croire en JESUS-CHRIST, mais pourquoy ne craindray-je pas que nonobstant cela il ne m'ait pas pardonné mes pechez, parce qu'il ne m'aura pas trouvé dans son élection éternelle, s'il est vray comme vous le dites, que l'alliance qu'il a faite avec les enfans des fidelles, ne demandant de leur part que cette naissance d'un pere ou d'une mere fidelle, cette condition se trouve en beaucoup d'enfans qu'il ne sanctifie point, & qu'il ne renouvelle point par son Esprit, lors même qu'on les baptise, parce, dites-vous, qu'ils ne sont pas prédestinez.



CHAPITRE III.

II. CONSIDERATION. *Que les Calvinistes font une injure insigne à Jesus-Christ de vouloir que le Baptême qu'il a institué soit dans la plupart de ceux qui le reçoivent, un signe vuide & inefficace, encore même qu'il ne s'y trouve aucun défaut de la part des hommes.*

Les Calvinistes se trouvent assez empêchez quand ils veulent expliquer la nature des Sacremens, selon leur nouvelle Theologie. Ils combattent comme une erreur ce que l'Eglise catholique enseigne après tous les Peres, que les Sacremens de la loy nouvelle conferent la grace, & que c'est en cela qu'ils sont differens de ceux de l'ancienne, en ce que ces derniers promettoient seulement le Sauveur, & que ceux cy donnent le salut, comme parle saint Augustin. Ils ne veulent point reconnoistre de difference entre ces deux sortes de Sacremens, & ils pretendent que ceux de la nouvelle alliance aussi bien que de l'ancienne, sont seulement des sceaux, qui estant ajoûtez aux promesses de Dieu les rendent plus claires & plus manifestes, selon la definition qu'en donne Calvin, en disant, *que Sacrement est un signe exterior par lequel Dieu scelle en nos consciences les promesses de sa bonne volonté envers nous pour confirmer l'imbecillité de nostre foy: & nous mutuellement rendons témoignage tant devant luy & devant les Anges, que devant les hommes que nous le tenons pour nostre Dieu.*

Cal. 1. 9. 13. 4.
c. 14. n. 1.

Cependant ils se plaignent qu'on leur fait injure quand on prend occasion de là de leur reprocher, qu'ils reduisent les Sacremens de JESUS-CHRIST à la condition de ceux que saint Paul appelle *infirma & egena elementa*, de pauvres & de foibles elements, & qu'ils diminuent la gloire du Sauveur en voulant qu'il n'ait institué que des signes nuds, *nuda signa* en instituant ces mysteres que toute l'Eglise a toujours consideré comme des sources abondantes de benedictions & de graces. Ils accusent de calomnie ceux qui leur attribuent cette pensée. Ils ont même dit anathème en un tres-grand nombre de leurs Synodes & de leurs Confessions de foy à ceux qui n'admettent dans les Sacremens que des signes vuides &

Gal. 4. 9.

1. 2. 3. 4.

nuds. Ils protestent qu'ils n'en ont pas une si basse idée. Qu'ils les regardent comme des signes, mais comme des signes pleins & accompagnez de la vertu & de l'efficace du saint Esprit, qui opere invisiblement dans les ames, ce qui est representé visiblement au dehors. C'est de là qu'est née dans la matiere de l'Eucharistie la celebre clef de vertu, par laquelle ils s'imaginent pouvoir eluder tout ce que les Peres disent de plus formel pour la presence réelle de JESUS-CHRIST dans ce Sacrement, & pour le changement du pain & du vin en son corps & en son sang, en pretendant que cela veut dire seulement, que la vertu vivifiante du Verbe incarné déploye sa force dans le pain Eucharistique, & qu'ainsy ce n'est plus du pain commun ny une simple figure du corps, mais une figure pleine, une figure efficace, & un pain inondé.

Calv. Instit. lib. 4.
c. 17. n. 14.

C'est ce que Calvin témoigne aussi du Baptême, en prononçant comme un oracle dans son Institution. *Que nous devons avoir pour certain & indubitable, que c'est Dieu qui parle à nous par ce signe, que c'est luy qui nous purge, qui nous nettoye, & abolit la memoire de nos pechez : que c'est luy qui nous fait participans de sa mort, que c'est luy qui détruit & amortit les forces du diable, & de nostre concupiscence : même qui se fait un avec nous, à ce que par telle union nous soyons aussi bien reputés enfans de Dieu.* Il nous fait donc croire, adjoute-il, & estre assurés, qu'aussi véritablement & certainement il fait toutes ces choses interieurement à nostre ame, comme nous voyons nostre corps par le dehors, estre lavé, submergé, & ciré d'eau. Car cette est analogie ou similitude est une tres-certaine regle des Sacramens, qu'aux choses corporelles nous contemptions & pensions les choses spirituelles, comme si elles nous estoient mises devant les yeux, puisqu'il a plu au Seigneur nous les représenter en telles figures, non pas que telles graces soient liées ou enclôses au Sacrement, ou qu'en la vertu d'iceluy elles nous soient conférées : mais seulement pource que par ce signe & marque le Seigneur nous testifie sa volonté, c'est à sçavoir qu'il nous veut donner toutes ces choses, & ne repaist seulement nos yeux d'un spectacle nul & vuide, mais nous meine presentement à la chose, & accomplit de fait ce qu'il figure.

Id. lib. 4. c. 17.

Ex un de ses Disciples qui a reduit toute son institution en disputes Theologiques, a rendu cet article en ces termes. *Quidquid Deus per aquam figurat simul quoque efficaciter implet, non quod gratia promissa ipsi signo illigata vel inclusa sit, sed don-*

taxat quia voluntatem suam hac reſſera repræſentare Domino viſum fuit. Itaque ſpectanda nobis ſemper eſt analogia vel ſimilitudo ſigni ad rem ſignatam, ut in rebus corporeis ſpirituales conſpiciamus. Tum vero dubitandum non eſt, quin ea Deus à parte ſua tam vere certoque nobis intus præſtet, quam certo videmus corpus noſtrum externa aqua ablui vel ſubmergi.

Et c'eſt delà qu'ils ont pris ce qui ſe trouve en leur confeſſion de foy art. 34. *Nous croyons que les Sacremens ſont ajoutez à la parole pour plus ample confirmation, afin de nous eſtre gages & marreaux de la grace de Dieu..... & qu'ils ſont tellement ſignes extérieurs que Dieu opere pareux en la vertu de ſon eſprit, afin de ne nous y rien ſignifier en vain.*

Windelin qui a fait une Theologie Calvinienne où les ſentimens de cette ſecte ſont fort bien rapportez, quoiqu'il y combatte autant qu'il peut la doctrine des Catholiques touchant l'efficace des Sacremens, il tâche néanmoins d'en approcher au moins en apparence en expliquant en ceſ termes l'union du ſigne avec la choſe ſignifiée. *Quoy que les ſignes Sacramentaux & viſibles ne ſoient paſſez localement avec les choſes inviſibles qu'ils ſignent, ce ne ſont pas néanmoins des ſignes nuds & vuides, nuda & vacua ſigna, comme quelques-uns l'inſerent de là fort impertinemment. Car ce ne ſont pas des ſignes qui ne faſſent que repréſenter nuëment & en la maniere qu'un trophée eſt un ſigne de la victoire, mais qui ſcellent, & qui communiquent instrumentalement les choſes dont ils ſont ſignes. De ſorte que celui qui reçoit les ſignes viſibles avec la reverence due, participe tres-réellement & tres-veritablement aux choſes ſignifiées, dont la jouiſſance eſt toujours jointe dans l'uſage legitime des Sacremens, à la reception des ſymboles.*

Le même Windelin dit,* que la parole de l'inſtitution du Sacrement à deux parties, le commandement & la promeſſe: *Que par la parole du commandement, Dieu ordonne qu'on adminiſtre le Sacrement & qu'on le reçoit, & que par la parole de la promeſſe, Dieu ſcelle & confirme en ceux qui ſont un uſage legitime des Sacremens, la communication de choſes ſignifiées.*

Nous voyons donc que les Calviniſtes enſeignent: *Que les Sacremens ſont des ſignes efficaces qui ſcellent & communiquent instrumentalement les graces ſpirituelles dont ils ſont ſignes. Obſignancia, & organice communicantia atque exhibitentia res ſignatas. Qu'ils concluent de là, Que celui qui reçoit les ſignes viſibles avec la reverence due participe tres-*

Pind. Chriſt. Theol. lib. 1. c. 30. Et ſi vero ſigna ſacramentalia & viſibilia res ſignatas & inviſibiles à ſe diſtinent, hoc eſt ſine locali diſſantia ſibi nec inhaerentes, nec adherentes habent, non tamen proprietate ſunt nuda & vacua ſigna, uti inſepe nonnulli inferunt. Si quidem non ſunt ſigna nudè repræſentantia, quales ſigum victoriæ eſt eccleſiæ trophæum ſic & obſignancia & organice communicantia atque exhibitentia res ſignatas. Igitur qui ea qua par eſt reverentia accipit hoc viſibile ſignum, realitè & veritè ſine ſi participi eorum ſignatarum, quorum ſimilitudo in ſe legitime ſemper conſpiciſſima eſt cum ſciutione eorum ſymbolorum.
a Ibid.

réellement & tres-veritablement aux choses significées. *Igitur qui ea qua par est reverentia accipit hac visibilia signa, realissime & verissime sit particeps rerum signatarum.* Qu'ils forment cette vérité par cette maxime generale ; Que la jouissance des biens spirituels est toujours inseparablement jointe dans l'usage legitime des Sacremens à la reception des symboles corporels. *Fructio rerum signatarum in usu legitimo semper conjunctissima est cum fruitione externorum symbolorum.* Et qu'ils ne peuvent pas dire autrement sans accuser Dieu de mensonge & d'infidélité dans ses promesses, puisqu'ils enseignent, que l'institution des Sacremens enferme une promesse de la part de Dieu, de sceller, & de confirmer la communication des graces qu'ils signifient en ceux qui les recoivent legitimentement. *Verbi promissionis iis qui legitime usurpant sacramenta confirmat (Deum) exhibitionem & probationem rerum signatarum.*

Or les choses significées par les symboles du baptême selon les mêmes Auteurs, sont 1. Le sang de JESUS-CHRIST ; 2. la remission des pechez ou la regeneration qui nous est conserée par le sang de JESUS-CHRIST répandu pour nous ; 3. une union tres-étroite de nous avec JESUS-CHRIST. Et ils demeurent d'accord que les enfans ne sont point en un estat que ces graces representées par les signes extérieurs du Baptême ne les puissent estre communiquées. Car c'est au contraire par là qu'ils prouvent contre les Anabaptistes qu'on les doit baptiser, parce qu'estant capables de recevoir le saint Esprit, & de ce qui est signifié par le Baptême qui est l'effacement du peché par le sang de JESUS-CHRIST on n'a pas droit de leur refuser le signe. *Infantes, dit Windelin, sunt capaces Spiritus sancti, & rei per Baptismum signata nempe purificationis à peccatis per Christi sanguinem. Ergo baptismi quoque sunt capaces qui tamen quam signum iis negari non debet.*

Calvin raisonne de la même sorte en disputant contre Servet qui improuvoit le Baptême des petits enfans. *Fini, dit-il, que l'enfant du fidelle est participant de l'alliance de Dieu sans intelligence, il ne doit pas estre debouté du signe, mais en est capable sans que l'intelligence y soit requise.* Et il marque au nombre 26. que cette participation de l'alliance, est la regeneration, dont il soutient contre le même Servet que les enfans sont capables. *Son illation, dit-il, est fautive, & prise d'une fautive & fautive raison, que les enfans ne peuvent estre regenez ; Car sans la regeneration il n'y*

Windel. lib. 2.
Ag. igitur in baptis-
mo i. s. sanguis
Christi. 2. mandatum
à patre per &
proprie Christi sangui-
nem pro nobis fusum
3. Patro nobis cum
Christo unit. signa.

Windel. lib.

Idem lib. 10. ch.
10. n. 24.

Idem. n. 26.

a nulle entrée au royaume de Dieu ny pour les petits ny pour les plus grands. Or puis qu'il y en a de ceux qui decedent petits enfans qui sont heritiers du royaume de Dieu, il s'ensuit bien qu'ils sont paravant regeneze. Et au n. 31. Combien que je confesse, que toute la lignée d'Adam estant charnelle apporte sa condamnation du ventre de la mere, toutefois je nie que cela empêche que Dieu n'y remédie si-tost que bon luy semble. Car Servet ne nous monstrera pas qu'il y ait terme assigné, auquel la nouveauté de la vie spirituelle doive commencer: Saint Paul témoigne combien que les enfans des fidelles soient de nature en même perdition que les autres, que toutefois ils sont SANCTIFIEZ PAR GRACE SUPERNATURELLE.

Beze reconnoist aussi que les enfans ont en eux la semence de la foy, & qu'ils sont inondez par le saint Esprit, qui en son temps doit faire paroistre sa vertu en eux. *Et si autem infantes verisimile est, fidem ipso actu (quod aiunt) non habere, sed duntaxat ejus semen, tamen cum infideli Dei comprehendantur, quod irrisum esse non potest merito arbitramur eos in peculio Domini censeri, & Spiritu sancto perfundi, qui suo tempore virtutem in illis exeret.*

Et enfin ils enseignent unanimement que les enfans estant incapables de la foy actuelle, la naissance qu'ils tirent d'un pere ou d'une mere fidelle, leur tient lieu de la foy pour ce qui est de les disposer à recevoir legitiment le Baptême, c'est à dire qu'il y a deux sortes de dispositions pour estre legitiment baptisé, la foy au regard des adultes, & la naissance d'un pere ou d'une mere fidelle au regard des enfans.

De toutes ces choses enseignées par les Calvinistes il s'ensuit manifestement, qu'ils font une extrême injure à JESUS-CHRIST, lorsque par le miserable engagement où ils se sont mis de soutenir à quelque prix que ce soit leur dogme monstrueux de la justice inamissible, ils se sont reduits à vouloir que le Baptême soit un signe nud & vain, *vacuum & nudum signum*, au regard d'une infinité d'enfans qui estant nez de personnes fidelles, n'ont pas moins de disposition de leur part pour la grace representée par ce signe, que ceux dans lesquels ils pretendent qu'il est efficace. Car on ne peut pas faire une plus grande injure au Fils de Dieu, que de luy oster le privilege qu'il a par sa nature divine d'estre si veritable dans ses paroles, & si fidelle dans ses promesses, que nous ne puissions

Metr. P. L. 16. 17. 18.

avoir le moindre sujet de défiance, qu'il n'accomplisse de sa part tout ce qu'il nous a promis, c'est ce que saint Paul prend si fort à tâche de nous assurer; comme quand il dit dans l'Épître aux Hébreux *que nous devons avoir une grande consolation dans l'attente des promesses de Dieu, puis que pour nous convaincre davantage de la fermeté immuable de sa parole, il y a ajouté le serment, afin que nous fusions appuyés sur deux choses inébranlables par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe: & dans la 2. aux Corinth. Qu'il n'y a point en Jesus-Christ de ouy & de non. Que tout ce qui est en lay est ferme & véritable, & que même c'est par luy que toutes les promesses de Dieu sont Amen, c'est à dire ont leur vérité & leur accomplissement.*

Or les Calvinistes ostent à JESUS-CHRIST ce privilege, & le rendent infidelle dans ses promesses, & dans ses promesses les plus authentiques, telles que sont celles qui sont enfermées dans l'institution des Sacremens, qui ne sont dans leur doctrine que des témoignages & des sceaux, pas lesquels il confirme à nostre égard la vérité de ses autres promesses, pour fortifier de plus en plus nostre foy contre la défiance que nous pourrions avoir qu'elles pussent ne pas s'accomplir; de sorte que renverser la fermeté des promesses renfermées dans l'institution des Sacremens, c'est ébranler la fermeté de toutes les autres promesses. Et c'est dequoy il est aisé de convaincre les Calvinistes par cette démonstration prise de leurs propres paroles.

PP' iudel. Christ.
Theol. I. 1. c. 10.

JESUS-CHRIST a promis en instituant les Sacremens que dans leur usage legitime, les choses significées seroient toujours jointes aux signes. *Verbo promissionis iis qui legitime usurpant Sacramenta confirmat exhibitionem & praeibitionem rerum signatarum, & cette union des signes aux choses significées fait la principale partie des Sacremens selon les Calvinistes, puis qu'ils disent qu'elle en est la forme. Forma sacramentorum est conjunctio sacramentalis signorum & rerum signatarum in usu legitimo.* Et que c'est en quoy selon eux consiste leur nature, qui est d'estre des sceaux pour ne pas représenter seulement, mais pour sceler aussi avec efficace quand on les administre & qu'on les reçoit legitiment, la communication que Dieu nous fait des graces invisibles marquées par les signes visibles. *Obsignatio est qua non tantum veritas similitudinis inter signa & res signatas confirmatur, sed & efficacia conjunctionis in usu legitimo obfirmatur.* Or

ibid.

Or il n'y a point d'usage du Baptême qui soit plus certainement légitime que lors que l'on baptise les petits enfans nez d'un pere ou d'une mere fidelle. 1. Parce que l'on ne fait en cela qu'obéir à Dieu qui a ordonné qu'on les baptisast, comme les Calvinistes le soutiennent contre les Anabaptistes. 2. Parce qu'ils sont d'une part capables des choses significées par les symboles du Baptême, qui sont l'incorporation avec JESUS-CHRIST & l'effacement des pechez par la vertu de son sang; & incapables de l'autre d'empêcher par leur indisposition particulière, que le Baptême ne soit en eux ce qu'il est par sa nature & par l'institution de JESUS-CHRIST, c'est à dire au moins, pour m'accommoder aux Calvinistes, un signe efficace de la regeneration des hommes, & qui par consequent doit estre joint par leur aveu avec la regeneration toutes les fois que le Baptême est administré & reçu légitimement, *fructus verum signatarum in usu legitimo semper conjunctissima est cum fruisse exteriorum symbolorum.*

Et par consequent c'est faire outrage à JESUS-CHRIST, & nous ôter la confiance immuable que nous devons avoir dans ses promesses, que de supposer, comme font les Calvinistes, que sans qu'il manque rien de la part des hommes de tout ce qu'il a requis pour administrer un Sacrement, & pour recevoir légitimement, il arrive néanmoins tres-souvent qu'il manque de son costé à ce qu'il a promis en ne joignant point aux signes les graces significées par ces signes.

Les Calvinistes se tentant pressés de ce reproche d'estre impies envers JESUS-CHRIST, font deux choses pour obscurcir les preuves qui les en convainquent. La 1. est de se servir de leurs paradoxes absurdes & inconnus à toute l'antiquité, comme de principes qui leur donnent droit de renverser l'un des premiers principes de la Religion, qui est la fidelité de Dieu dans ses promesses. Voicy donc ce qu'ils osent mettre en avant, & de quelle maniere ils raisonnent. *Si tous les enfans estoient regenez dans le Baptême tous les baptisez seroient sauvés. Le consequent est faux comme tout le monde l'avoue, l'antecedent l'est donc aussi. La preuve de la majeure est que ceux qui ont esté une fois regenez, & donc de la vraie foy, ne perdent jamais ces dons; & ainsi ne sont point damnés.*

On voit donc qu'il n'y a que leur entêtement de la justice inamissible qui les jette dans ces nouvelles erreurs touchant

*Vindict. Chriſt.
Thesi lib. 1. c. 22.
Si omnes ipsantia in
ipſo baptiſmo tege-
nerantur, ſequi e-
rit omnes baptiza-
tos ſervati. Atqui
faſſum conſequens,
ut ipſi ſerventur Lu-
therani. Conſequen-
tiale quia quiſemel
regenerati ſunt & ſi
de vera perſiti, ſi
dona hæc nunquam
amittunt (in ſuo loco
probabimus) &
proinde non dam-
nabuntur.*

le Baptême. Voila quel est l'effet de l'aveuglement, dont Dieu punit ceux qui s'écartent une fois de la vérité. Une erreur en attire une autre; au lieu que l'on se devoit guérir de l'une par l'autre, & dire par un raisonnement tout contraire à celui qu'ils font: Dieu qui est fidelle dans ses promesses a promis la grace de la regeneration à tous ceux à qui le Baptême seroit legitimelement administré, & qui n'y mettroient aucun obstacle de leur part. Or de tous les enfans à qui on le confere legitimelement, on ne peut pas dire que les uns y mettent plutost que d'autres aucun obstacle de leur part. Donc il n'y en a aucun qui n'y soit regneré. Cependant il y en a plusieurs parmi ceux-là qui ne sont pas sauvez. C'est donc une fausseté de dire que tous ceux qui ont esté une fois regenez sont sauvez infailliblement.

La seconde chose que font les Calvinistes pour se tirer de ce mauvais pas, est de brouiller autant qu'ils peuvent le Baptême des enfans avec celui des adultes, & de recourir à ce qui arrive dans le dernier, qui est que plusieurs qui sont lavez exterieurement ne le sont pas interieurement, pour faire croire que la même chose arrive dans le premier. C'est ce que fait Beze dans la réponse à la 2. & 3. These de Jacques André d'une maniere tout à fait honteuse. Ce Lutherien avoit objecté aux Calvinistes. *Que dans leur doctrine tous les enfans ne sont pas regenez dans le Baptême, mais seulement ceux qui Dieu a predestinez.* Et Beze n'osant pas le nier, se sauve comme il peut, en disant qu'il laisse à Dieu ses jugemens cachez touchant les personnes en particulier, neanmoins voyant bien que cela ne satisfair pas, il fait semblant de rendre raison d'une si étrange doctrine, mais il donne aussi-tost le change. Il laisse là les enfans, & se jette sur la difference qu'il trouve dans le Baptême des adultes, qui vient de ce que les uns ont la vraie foy, & les autres ne l'ont pas. *Parce que nous ne sommes,* dit-il, *justifiez & regenez qu'en nous appliquant Jesus-Christ par la foy, & que la foy n'est pas commune à tous ceux qui semblent l'avoir (car il en faut excepter les hypocrites, & ceux qui n'ont pas la vraie foy, mais seulement une foy temporelle) comme nous ne mettons qu'un Baptême au regard de Dieu qui a promû d'y sceller nostre regeneration, nous en reconnoissons de deux sortes quant à l'effet. Qu'elle illusion est-ce celle-cy? On leur parle des enfans, & ils répondent des adultes. On s'étonne qu'ils*

Dans un sermo de Beze qui a pour titre.
Ad p. arduum nascentium
Infans, Andreae Cal-
vinensis Responsio.
a Quod non omnes infantes in baptismo regenerantur, sed illi duntaxat, quos Deus in arcano suo consilio de decreto suo vivam eternam predestinavit.
b Quoniam nonnulli ex Christianis fidem apprehensam possident, & regnerunt, & semel autem consecratusque adeo non esse dominum excipiemus, & qui fidem habent non illam veram, sed æternam, & hoc unum baptisma quod ad Deum promissionem attinet, ut quod ad effectum duplicem baptisatum quoque.

osent dire que tous les enfans que l'on baptise ne sont pas regeneratez, & ils alleguent pour appuyer ce paradoxe inouy une raison qui ne convient en aucune sorte aux enfans, mais seulement aux adultes, qui est qu'on n'est justifié qu'en s'appliquant JESUS-CHRIST par la foy, & que tous n'ont pas cette vraie foy. Car cela ne peut avoir lieu dans les enfans qui ne sont point capables de cette foy, de sorte qu'il n'en faudroit baptiser aucun, s'il falloit qu'ils l'eussent pour estre baptisez : au lieu que les Calvinistes pretendent qu'il suffit, afin qu'ils soient baptisez legitiment, qu'ils soient compris dans l'alliance estant nez d'un pere ou d'une mere fidelle, ce qui estant commun à tous ceux dont nous parlons (car nous voulons bien nous restreindre à cette sorte d'enfans pour ne rien supposer qui ne soit avoué par les Calvinistes) c'est se moquer que d'alleguer sur le sujet des enfans, qu'encore qu'il n'y ait qu'un Baptême à l'égard de Dieu, qui a promis d'y sceller la regeneration de ceux qui le reçoivent legitiment, il y en a néanmoins de deux sortes quant à l'effet (*sicut unum baptismum quod ad Deum promittentem attinet, ita quod ad effectum duplicem baptismum ponimus*) puisque ce qui donne lieu à ces deux sortes de Baptêmes à l'égard des adultes, ne se rencontrant point parmi les enfans dont il s'agit qui sont tous dans la même disposition, s'il n'y a qu'un Baptême au regard de Dieu qui promet, il n'y en doit aussi avoir qu'un au regard de ces enfans qui le reçoivent : comme on le peut prouver par cette raison convaincante. Si la vraie foy qui est la disposition requise dans les adultes pour estre baptisez legitiment, se trouvoit en tous les adultes, il n'y auroit à leur égard qu'un seul Baptême aussi bien quant à l'effet que quant à la promesse, & à l'institution de Dieu qui l'a établi pour estre le signe efficace de la regeneration des hommes. Or la disposition requise dans les enfans pour estre baptisez legitiment se trouve dans tous les enfans des fidelles selon les Calvinistes, parce que cette disposition n'est autre chose que cette naissance même qui leur donne droit à l'alliance. Et par consequent il n'y a à l'égard des enfans des fidelles qu'un seul Baptême, aussi bien quant à l'effet que quant à la promesse & à l'institution de Dieu, c'est à dire que le baptême doit avoir son effet dans tous, ou ne l'avoir dans aucun.

Ce même Lutherien avoit reproché aux Calvinistes de vou-

CHAP. III.

Quos regeneratio
eorum in eis ditorū
non semper habet in
ipso baptismo quan-
do infans baptiza-
tur, sed sepe nume-
ro in sancta ipsorum
denao fieri.

Genam, cui velat
obligandū baptis-
mū adhibuit, te-
missionem videlicet
peccatorum de regi-
nerationis donum
affirmans inter dū
antece dere baptis-
mum Intendū
vero baptismū fab-
serqui. Obsecro qui
in infidelitate po-
litis, & sancto Chris-
tum fidelem proficē,
baptizant, num ba-
ptismi gratiam con-
sequuntur Nūm
vero qui fuerit ho-
die in infidelitate
baptizatus, postea
fidei donum pos-
set Quid si ve-
ro infidelis iste ba-
ptizatus utroquā
conveniat? Nūm
vel ad opus operatum
conjugat ruitis An
dicit, vel baptismum
non ipsū Dei vel
baptismi vero, sed
sola infidelis bapti-
zanti culpa fatetur
ex parte sine inveni-
re gratia fuisse frui-
modi infidelis colla-
torem.

loir qu'à l'égard des élus mêmes, ils ne soient pas toujours regene-
rez dans le Baptême, lors qu'on les baptise dans l'enfance, mais
que souvent ils ne le soient que dans la vieillesse. Ex Beze répon-
dant à ce reproche extravague de la même sorte, cherchant à
donner quelque couleur à cette autre rêverie par des exem-
ples & des raisons qui ne conviennent nullement aux en-
fants que l'on baptise, mais seulement aux adultes. Il dit qu'
la regeneration precede quelquefois le Baptême comme dans Cor-
neille, & que quelquefois elle le suit. Car si un infidele contes-
sant le fidelle est baptisé, recevra-t-il la grace du Baptême? N'est
accusateur ne l'oseroit dire. Cependant ne peut-il pas ensuite devien-
tir fidelle, & alors le baptisera-t-on de nouveau? Il est bien cer-
tain que non? Que si cet infidele demontre toujours dans son infi-
delité, où il faut qu'André ait recouru à l'OPUS OPERATUM des
Scolastiques, ou qu'il reconnoisse que le Baptême a esté confert à cet
infidelle sans aucune grace interieure, non par la faute de Dieu
du Baptême, mais par la seule faute de cet infidelle. Y eut-il ja-
mais de réponse plus impertinente. Il suppose que selon la
doctrine des Theologiens qui enseignent que les Sacramens
agissent *ex opere operato*, un infidelle hypocrite recevant le Ba-
ptême en doit recevoir la grace, ce qui est une infame ex-
commie. Il propose comme un grand mystere, que le Ba-
ptême devient utile à un infidelle qui se seroit fait baptiser
pendant son hypocrisie, lorsqu'il leve cet obstacle qu'il avoit
mis à la grace du Baptême, en devenant vraiment fidelle.
C'est ce que tous les Theologiens catholiques ont toujours
enseigné après saint Augustin, aussi bien que ce qu'il ajou-
te, Que si cet homme demeurant dans son hypocrisie ne re-
çoit aucun fruit d'avoir esté baptisé, ce n'est que sa faute, &
non celle de Dieu ou du Baptême. Qui en doute. Mais que
fait tout cela au reproche qu'on luy a fait touchant une in-
nité d'enfans en qui il veut que le Baptême ne soit point ac-
compagné de la regeneration lors qu'on le leur administre,
quoy qu'on les suppose predestinez. Un peu de sens com-
mun luy devoit faire conclure tout le contraire de ce qu'il
entreprendoit de prouver. Car peut-on nier que ce raisonne-
ment ne soit juste.

Jamais dans les adultes qui reçoivent le Baptême, quelques
criminels qu'ils eussent esté auparavant, Dieu ne manque de
sa part de joindre aux signes les choses signifiées, qui sont la

regeneration & l'incorporation avec JESUS-CHRIST, que quand ces adultes manquent de la leur, à y apporter la disposition que Dieu requiert d'eux, qui est la vraie foy.

La cause des enfans estant donc infiniment plus favorable que celle des adultes, qui ont ajouté tant de pechez au peché originel, qui rend seul les enfans coupables, on ne peut douter que Dieu ne soit aussi fidelle dans les promesses à l'égard des enfans qu'à l'égard des adultes, c'est à dire que lors qu'on les baptise, il ne joigne aussi certainement aux symboles du Baptême les graces qu'ils signifient, qui sont la regeneration & l'incorporation avec JESUS-CHRIST, pourvu qu'il ne manque aucune des dispositions qui peuvent estre requises de leur part. Or selon la doctrine des Calvinistes il ne leur en manque aucune, lors qu'ils sont nez d'un pere & d'une mere fidelle, & à plus forte raison encore, lors qu'on les suppose predestinez. Et par consequent jamais le Baptême ne manque d'avoir son effet en eux.

Ainsy tant s'en faut que l'exemple des adultes qui peuvent recevoir le Baptême, sans estre regenez dans le même temps, ou même sans l'estre jamais, prouve que cela puisse arriver dans les enfans des fidelles, qu'on en doit conclure tout le contraire, parce que la raison qui fait que cela arrive dans les adultes, qui est le manquement de disposition de leur part, n'a point de lieu dans les enfans des fidelles, leur naissance leur tenant lieu, selon les Calvinistes, de la foy qui est requise dans les autres.

Les autres auteurs Calvinistes sont pleins sur ce sujet d'impertinences semblables à celles de Beze, & de plus grandes encore. Je me contenteray d'en rapporter deux, l'une de Windelin, & l'autre de Triglandius, qui feront voir en quelles absurditez ils sont contrainsts de se jeter pour maintenir leurs erreurs.

Windelin entreprend de prouver contre les Catholiques & contre les Lutheriens: Que tous les enfans ne sont pas regenez en recevant le Baptême & par le Baptême; & un de ses argumens est, *Que tous les adultes ne sont pas regenez dans l'acte même du Baptême, comme on l'apprend par l'exemple de Simon le Magicien, & de plusieurs autres hypocrites. D'où il conclut, qu'il peut aussi arriver que quelques enfans ne soient pas regenez en recevant le Baptême. Mais les Lutheriens, ajoute-t-il, répondent, qu'il n'en est pas de même des adultes que des enfans: Que les*

*Windelin. Chrip.
Theol. lib. 1. c. 21.
Non omnes adulti in
ipso externo baptis-
mi actu regeneran-
tur, &c. Exponit
hic Lutherani diver-
sam esse rationem
adultorum & infan-
tium: adultos enim
ponere obicem spi-*

CHAP. III.

non regenerati sunt
adeoque opus est
impedire, ut non tu-
eant instantes.
Res. Si adeo non re-
generationis adultis
ista obicem posuerit
operationis spiritus
sancti, sequitur vel
nullos omnino adul-
tos regenerari, vel
efficacior esse adul-
torum pravationem
actualem quam spi-
ritus regenerationis gra-
tiam & calypsoe,
vel omnes qui rege-
nerantur, ita natura
compulsos esse, ut
sine pugna spiritus sa-
ncti non possint.
Primum falsum & absur-
dum, spiritus & calyp-
soe contrarii contra di-
ctum Pelagianum.

adultes mettent obstacle à l'esprit de regeneration & empêchent son effet, ce que les enfans ne peuvent faire. Et voicy ce qu'il replique. Si la raison pourquoy les adultes ne sont pas regenerés est qu'ils mettent obstacle à l'operation du saint Esprit, il s'ensuit, ou que nuls adultes ne sont regenerés, & qu'ainsi leur malice actuelle est plus efficace que la grace & la vertu de l'esprit qui nous regene-
re, ou que tous ceux qui sont regenerés sont tellement disposés par leur nature qu'ils se soumettent au saint Esprit par leur propre inclination & sans combat. Le premier est faux & absurde, & contraire à l'Ecriture, & à l'experience; & le dernier est tout à fait Pelagien.

Il n'y a ny bon sens ny bonne foy dans cette replique, mais c'est une pure chicanerie indigne du moindre écolier. Quand on dit que les hypocrites recevant le Baptême ne sont point regenerés, parce qu'ils mettent obstacle par leur infidelité à l'esprit de regeneration, on ne dit rien qui ne soit avoué par les Calvinistes mêmes, & c'est la même chose que ce que dit Beze, comme nous le venons de voir, qu'il faut confesser, que dans ces rencontres le Baptême se trouve sans la grace interieure, *non ipsius Dei, vel baptismi virtute, sed sola infidelis baptisati culpa*. Mais le sens de ces paroles n'est pas celui auquel cet Auteur les détourne, ou par une ignorance grossiere, ou par une malice inexcusable, en confondant l'operation du saint Esprit dans la conversion d'un infidelle par laquelle il luy donne la foy, avec l'operation du même Esprit, qui regene-
re & sanctifie celui qui est déjà fidele. Il ne s'agit icy que de cette dernière operation & non pas de la premiere. Et ainsi laissant à part la question de l'efficace de la grace dans la conversion de ceux que l'Esprit de Dieu veut rendre fideles, il est certain que tout homme qui reçoit le Baptême sans la vraie foy, à quoy que ce soit que l'on attribue son hypocrisie & son infidelité, met obstacle dans cet estat à l'Esprit de regeneration, en ce que c'est par sa seule faute, comme dit Beze, que le Baptême se trouve en luy sans la grace interieure qui l'auroit regeneré, s'il y avoit apporté la disposition requise, qui est la vraie foy. Or il ne se rencontre point d'empêchement semblable dans les enfans des fideles. Et ils ont tous generalement la disposition requise d'eux en cet âge: & par consequent c'est un aveuglement horrible de ne pas voir une difference si palpable, & de vouloir que l'exemple des

adultes qui reçoivent souvent le Baptême sans estre regenerer, parce qu'ils n'y apportent pas la disposition qu'ils doivent qui est la vraie foy, soit un bon argument pour prouver, que le Baptême peut-estre aussi tres-souvent sans la regeneration dans les enfans des fidelles, à qui on ne peut dire qu'il manque rien de toutes les dispositions requises d'eux en eet âge pour estre legitimement baptisez.

Mais voicy un autre genre d'impertinence si extraordinaire, qu'on aura peine à le croire, c'est de dire, que les enfans que l'on baptise peuvent mettre un obstacle à la grace du Baptême, aussi bien que les adultes.

Cependant c'est à quoy Triglandius a eu recours, n'ayant pas cru se pouvoir échapper d'une autre maniere de cet argument qui renverse absolument la preuve qu'ils voudroient tirer de la comparaison des adultes avec les enfans pour appuyer leur heresie. Ce qui fait que des adultes que l'on baptise les uns sont regenerer & les autres ne le sont pas, est que les uns sont hypocrites & les autres vraiment fideles. Mais cette diversité ne se trouve point parmy les enfans, nul d'eux n'estant capable dans cet âge là, ny d'estre hypocrite, ny d'avoir la foy actuelle. Et par conséquent ce qui est cause de la diversité qui se rencontre parmy les adultes pour ce qui est de la regeneration, n'ayant point de lieu parmy les enfans que l'on baptise, & estant d'ailleurs capables des graces signifiées par le Baptême, c'est une erreur visible de s'imaginer que les uns reçoivent ces graces, & que d'autres ne les reçoivent pas.

Tout ce qu'a pu répondre à cela ce fameux Ministre de Hollande, a esté de pretendre que l'hypocrisie qui estoit cause que tant d'adultes n'estoient point regenerer, quoiqu'ils reçussent le Baptême, se rencontroit aussi dans les enfans, d'où il laisse à conclure qu'il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'enfans qui ne sont pas regenerer dans le Baptême, non plus que les adultes hypocrites. On auroit de la peine à croire une si grande absurdité, si on n'en rapportoit les propres termes.

Orthod. C'est à leurs pretendus orthodoxes qu'il attribue cette réponse.) *In infantibus eadem est corruptio & pravitas naturalis quæ in adultis, quamvis vim suam & operationem, sicut nec ratio suam per atatem exercere possit. Hinc natura cum reliquis sunt filii iræ. Et nisi hoc esset remissione peccatorum & spiritu regenerante opus non haberent. Hæc autem corruptio inter alia vitia etiam hypocrisis comprehendit. Corruptionem illam se-*

Trigl. Trinæ Dnæ.
E'ca. p. 460.

550 LIV. VII. *Diverses erreurs des Calvinistes*
 CHAP. III. *cundum fœderis gratuiti promissa spiritu suo abolet & auferet Deus, sed ex gratia & quidem libera, qua completitur & qua præteris quoscunque vult pro suo beneplacito.* Il y a la même corruption & la même depravation naturelle dans les enfans que dans les adultes, quoy qu'elle ne puisse pas encore agir non plus que leur raison. C'est ce qui fait qu'ils sont aully bien que les autres par leur nature enfans de la colere : & si eela n'estoit, ils n'auroient pas besoin de la remission des pechiez, & d'estre regenez par le saint Esprit. Or cette corruption entre les autres vices comprend aussy l'hypocrisie. Il est vray que Dieu l'oste par son Esprit selon les promesses de l'alliance de grace, mais il l'oste par une grace toute libre, prenant les uns & laissant les autres, seulement parce qu'il luy plaist d'en user ainly.

Voila par où Triglandius s'est imaginé pouvoir trouver dans les enfans une hypocrisie semblable à celle qui fait que des adultes que l'on baptise, les uns sont regenez & les autres ne le sont pas. Mais si cette hypocrisie habituelle, qui fait partie de la corruption de nostre nature, demeurant sans action, & sans pousser aucun mauvais fruit estoit un empêchement à la regeneration, comme elle se trouve en tous les enfans, nuls enfans ne seroient regenez, comme nuls adultes ne le seroient s'ils recevoient tous le Baptême avec hypocrisie.

Et c'est en vain que Triglandius a cru prevenir cette objection, en disant que Dieu l'oste par son Esprit dans les uns, & ne l'oste pas dans les autres. Car 1. selon la doctrine des Calvinistes, la corruption du peché originel, qui comprend cette hypocrisie aussy bien que les autres vices, demeure dans les baptisez, quoy qu'elle ne leur soit pas imputée, & par consequent ce n'est point de là qu'ils peuvent tirer la difference entre les enfans regenez & les non regenez.

2. Entre plusieurs enfans qui sont tous coupables du peché originel, Dieu peut bien par ses jugemens secrets procurer le Baptême aux uns, & non pas aux autres, parce qu'il ne s'est engagé par aucune promesse à le procurer à tous. Mais l'institution des Sacremens, enfermant une promesse solennelle de les rendre, sinon des organes efficaces de la grace, au moins des signes certains en tous ceux qui les reçoivent legittimement de la communication des biens spirituels qui sont marquez par les symboles, c'est une aussy grande impiété de

croire honorer la souveraineté de Dieu, en prétendant que nonobstant cette promesse, & quoiqu'il ne manque rien de la part des hommes pour la legitime administration & reception d'un sacrement, il en fait ce qu'il luy plaît, que si pour relever la gloire de Dieu & son empire absolu sur ses créatures, on alloit s'imaginer qu'après avoir promis de récompenser les bons & de punir les méchans, il pourroit bien arriver, qu'il mettroit les bons dans l'Enfer, & les méchans dans le Paradis.

3. C'est profaner le Baptême, & en faire un tres-mauvais usage, que de le recevoir estant hypocrite, & n'ayant pas la vraie foy, quand on est en âge de l'avoir. Et c'est au contraire par la confession des Calvinistes suivre l'intention de JESUS-CHRIST dans l'institution du Baptême, & en faire un tres-saint usage, que de baptiser les enfans des fidelles, quoy que l'on n'ignore pas qu'ils ayent tous cette corruption naturelle que ce Ministre de Hollande dit enfermer l'hypocrisie avec les autres vices. C'est donc une pensée tres-absurde de comparer cette prétendue hypocrisie des enfans, qui n'empêche point que le Baptême ne leur soit tres-legitimement administré, & qui ne les rend point incapables des graces qui y sont siennes, mais fait voir seulement le besoin qu'ils en ont, comme avoué ce Calviniste, avec l'hypocrisie des adultes qui les rendent sacrileges profanateurs de la sainteté du Baptême, & qui fait, comme dit Beze, qu'il leur est conféré sans la grace intérieure, *non ipsius Dei & baptismi virtute, sed sola infidelis baptizati culpa*. De sorte qu'il faut estre dans le dernier aveuglement pour avoir cru pouvoir trouver dans la depravation naturelle qui est commune à tous les enfans, dequoy soutenir ce dogme impie qui renverse l'immuable fermeté des promesses de Dieu, en voulant que de plusieurs enfans que l'on baptise selon l'ordre de JESUS-CHRIST, & qui sont tous également disposés à recevoir le Baptême, les uns soient regenez, & les autres ne le soient pas, sans qu'il intervienne rien de la part des hommes qui donne occasion à Dieu de ne pas accomplir ce qu'il a promis en instituant les Sacremens, qui est que les choses signifiées, comme est dans le Baptême la remission des pechez, & la regeneration, seroient toujours jointes aux grâces toutes les fois qu'on en feroit un usage legitime, selon cet aveu tant de fois réitéré par les Calvinistes, & qu'on ne

Et nisi hoc esset
(parlant de cette hy-
pocrisie) remissione
peccatorum, & spiritu
regenerante, non
habere.

CHAP. IV.

1^{re} Thes. Chrij.
Thes. 1^{re} lib. 1. c. 12.

*ſçauoit trop leur remettre devant les yeux: Verbo promissionis in
qui legitime uſurpant ſacramenta confirmat Deus exhibitionem &
præbitionem rerum ſignatarum. Igitur qui ea qua par eſt reuerentia
accipit hæc viſibilia ſigna, realiſſime & veriſſime fit particeps rerum
ſignatarum, quarum fruitio in uſu legitimo ſemper conjunctiſſi-
eſt cum fruitione externorum ſymbolorum.*

CHAPITRE IV.

III. CONSIDÉRATION. *Que ſelon les principes des Cal-
vinistes le Baptême ne doit auoir aucun eſſet dans la plu-
part de ceux mêmes qui le reçoivent dans l'enſance.*

IL n'y a rien de plus ordinaire aux nouveaux Reformateurs
que d'ébloûir le monde par des propoſitions favorables, qu'ils
renverſent en ſuite par d'autres principes, & qui ſe trouvent
ainſy n'eſtre que de pures illuſions. C'eſt ce que nous auons
déjà vu tres-louuent dans ce traité. Qu'y a-t-il, par exemple
de plus digne en apparence de la ſainteté du Chriſtianisme
que de nous representer le vray Chreſtien comme un homme
qui ne commet point de peché, & qui n'en peut même com-
mettre. C'eſt à ce qu'ils diſent une verité de foy enſeignée
par ſaint Jean. Mais quand on vient à approfondir ce qu'ils
entendent par là, on trouve qu'il n'y a point de crime en par-
ticulier contre la premiere & la ſeconde table de la loy, qui n'a
puiſſe eſtre commis par ces Chreſtiens impeccables ſans prejui-
dice de leur impeccabilité, & ſans en eſtre moins juſtes devant
Dieu, & moins aſſurez de leur ſalut.

Ils ont fait la même choſe ſur le ſujet du Baptême. Le
Concile de Carthage ayant défini contre les Pelagiens, qu'il
n'y a point de ſalut pour les enfans qui meurent avant que d'eſ-
tre baptizez, & cette définition ayant eſté reçue & approuvée
par toute l'Egliſe grecque & latine, il leur a plu de s'élever
contre cette verité, de traiter les ſaints Peres qui l'ont ſou-
tenue comme eſtant l'ancienne tradition de l'Egliſe, de Peres
cruels envers les petits enfans, & d'attribuer leur doctrine
l'Antechriſt, en l'appellant: *crudele Antichriſti Romani iudicium
contra infantem ſine Baptiſmo morientes.* Ils ont cru qu'ils n'a-

*Calvin dans ſa re-
ponſe au Card. du
1^{er} vol.
conſeſſe Scoticus.*

voient pour la renverser qu'à se figurer une certaine alliance entendue à leur mode, en vertu de laquelle les enfans des fidèles estoient sauvez, quoy qu'ils n'eussent point reçu le Baptême. Il semble donc que leur doctrine soit beaucoup plus avantageuse aux enfans que celle de l'Eglise Catholique, & qu'ils soient bien plus assurez du bonheur eternal de tous ceux qui meurent dans leur secte avant l'usage de raison. Mais dans le fond c'est tout le contraire. Car si d'une part ils veulent que quelques-uns puissent estre sauvez sans recevoir le Baptême, il n'y a rien de l'autre de plus incertain dans leurs principes que le salut de plusieurs de ceux mêmes qui meurent après avoir esté baptisez.

Il est aisé d'en convaincre tout le monde, & pour cela il faut remarquer que par une bizarrerie toute nouvelle & inconnue à toute l'antiquité, ils veulent que le Baptême soit nul, s'il est conféré à d'autres qu'à ceux qui sont compris dans l'alliance, & que Dieu a déjà adoptez pour ses enfans. *Materia circa quam Baptismus versatur vel aqua recipitur*, dit Windelin, *secundum Christi institutionem sunt omnes & soli ii homines qui probabiliter censentur esse in fœdere gratiæ*. Et ils doivent parler ainſy dans leurs principes, parce que selon eux, le Baptême n'est autre chose, dit le même Windelin, que le signe & le sceau de l'alliance Evangelique, que Dieu a faite avec nous par le Mediateur. D'où il s'ensuit, ajoute-t-il, que ceux qui n'ont point de part à cette alliance ne doivent point estre baptisez. Il ne peut y avoir de consequence plus certaine, puisqu'on ne peut sceller l'alliance où il n'y a point d'alliance.

C'est pourquoy ausſy leurs Theologiens de Saumur tirent la même conclusion du même antecedent. Car après avoir suppose comme une chose indubitable parmi eux, que le Baptême n'a esté institué que pour sceller les promesses de l'alliance Evangelique en ceux à qui elles appartiennent actuellement (*Baptismus institutus est tantum atque comparatus obſignandis Dei promissionibus in iis ad quos actu pertinent*;) Ils en concluent ausſi-toſt, tant à l'égard des enfans que des adultes, que ny les uns ny les autres ne doivent estre baptisez, si avant que de l'estre ils n'ont déjà part actuellement à ces promesses. Et remarquez ce mot *actuellement*. Car ils témoignent au même lieu qu'il ne suffit pas d'estre en puissance d'avoir part à ces promesses, ce qui comprendroit, à ce qu'ils disent,

*Vindelin. Chrest.
Theol. lib. 1. c. 20.*

*Dans la Thèse de
Pardobaptisme, n. 1.*

CHAP. IV.

tous les hommes qui y peuvent tous avoir part, l'alliance en tant que conditionnelle les comprenant tous, parce que JESUS-CHRIST est le redempteur de tous, pourvu qu'ils croient; & qu'on leur peut dire à tous, *Si credideris salvus eris*: mais qu'il faut qu'ils y aient part effectivement, ce qui ne convient qu'à ceux au regard desquels l'alliance de conditionnelle est devenue absolue, par l'accomplissement de la condition, qui en suspend l'effet. De sorte qu'on ne leur dit plus seulement, *Si credideris salvus eris*, mais, *salvus es quia credis*.

Beze dans l'Ecrit intitulé, *Adversus calumniam Iohannis Hebraei*.

Dicimus oportere nos in fidei comprehendere, ac proinde ad Christum pertinere, proutquam baptizemur, neque gratiam adoptionis à baptismo inchoamus, sed per eum potius dicimus illam in nobis obligari, ... Et hinc colligi dico, sicut prius scribi oportet diploma quod sigillum apponatur, ita oportere nos in fidei comprehendere, quam baptizemur: ut proinde nos non prius Christi non donari cum baptizemur, sed baptismo nostram infirmam designari.

Beze n'est pas moins exprès, & ne declare pas moins nettement, que ce qu'ils entendent par estre compris dans l'alliance, est d'appartenir à JESUS-CHRIST par la grace de l'adoption. *Nous disons*, dit-il, *que nous devons estre compris dans l'alliance, & par conséquent appartenir à JESUS-CHRIST avant que d'estre baptisé; & nous ne prenons pas du Baptême le commencement de la grace d'adoption, mais nous disons plutôt que cette grace est scellée en nous par le Baptême D'où nous concluons, que comme la parente doit estre écrite avant qu'on y appose le sceau, nous devons aussi estre compris dans l'alliance de JESUS-CHRIST avant que d'estre baptisé: & que nous ne commençons pas à estre incorporés en JESUS-CHRIST, quand on nous baptise, mais que l'incorporation que nous avons déjà avec luy est scellée par le Baptême.*

Tout dépend donc d'estre compris dans cette alliance, c'est à dire, comme ils l'entendent, d'appartenir à JESUS-CHRIST par la grace de l'adoption, sans quoy le Baptême, ou est tout à fait nul, ou au moins ne sert de rien, parce que n'étant qu'un sceau, il ne trouve rien à sceller. Or ce ne sont que des rêveries & des divinations continuelles que tout ce qu'ils disent de cette alliance.

1. Tout cela n'est fondé que sur ces paroles de la Genèse: *Ero Deus tuus & semini tui post te*. Et j'ay montré que le sens qu'ils y donnent n'a pas la moindre couleur. Que littéralement elles s'entendent d'Abraham comme Pere du peuple Juif, & de sa posterité charnelle que Dieu s'oblige par là de prendre pour son peuple particulier. Que spirituellement elles s'entendent du même Abraham, & de tous ceux qui suivent les vestiges de sa foy, comme dit saint Paul, c'est à dire de tous les fidèles, qui sont sa posterité spirituelle, à laquelle on n'appartient que par la foy, quand on est en âge de l'avoir, ou par le Baptême seul, quand on n'y est pas, comme les ca-

fans qui n'ont point d'autre moyen d'appartenir à JESUS-CHRIST qu'en renaissant par l'eau & par l'Esprit Saint. Qu'il ne suffit pas pour cela d'être né de qui que ce soit selon la chair; parce que ce qui est né de la chair est chair, comme dit le même Sauveur, & que ce que nous tirons de nos Peres & de nos meres quelques saints qu'ils soient est impur & corrompu, jusques à ce qu'il ait esté purifié par le bain de la regeneration, comme parle S. Paul.

2. Comme tout ce qu'ils debitent sur ce sujet est de leur invention, ils l'étendent comme il leur plaist. Ils établissent d'abord qu'il n'y a que les fidelles & leurs enfans qui soient compris dans l'alliance de grace, & qui puissent estre legitimement baptisez. Comme le Baptême, disent leurs Theologiens de Saumur, n'est institué que pour sceller les promesses de Dieu en ceux à qui elles appartiennent actuellement, nul infidelle ne doit estre baptisé qui n'ait embrassé la foy. Or les promesses ne peuvent appartenir actuellement aux enfans si elles n'ont premierement actuellement appartenu à leurs peres ou à leurs meres. Et par consequent on ne doit aussi baptiser que les enfans des fidelles. Mais il y a des rencontres qui les embarrassent. Car ils avoient qu'on peut baptiser des enfans d'infidelles, pourveu que leurs peres & leurs meres y consentent, & qu'ils veulent bien qu'on les eleve dans la religion chrestienne. Or comment accorder cela avec ce qu'ils viennent d'enseigner, qu'on ne doit baptiser que ceux qui ont déjà part actuellement aux promesses de l'alliance, & que les enfans n'y peuvent avoir actuellement part si elles n'ont premierement actuellement appartenu à leurs peres ou à leurs meres? C'est, disent-ils, que ces enfans d'infidelles sont adoptez par ceux qui se chargent de leur education, & deviennent par là enfans de fidelles, ce qui est une imagination ridicule. Car ils reconnoissent eux-mêmes que cette adoption chimerique n'a rien des veritables adoptions; Qu'elle ne donne aucun droit ny de porter le nom de ce pretendu Pere adoptif, ny de partager sa succession; & ils veulent néanmoins parce qu'il leur plaist, qu'elle ait assez de vertu pour communiquer à ces enfans d'infidelles le droit d'estre enfans de Dieu. Mais encore quand est-ce qu'ils deviennent enfans de Dieu, Ce n'est pas seulement lorsqu'on les baptise. Car nous avons vu que Beze declare au nom de sa secte, que l'adoption ne commence pas au Baptême, mais qu'elle y

Salmur. De Pædo-baptismo. n. 17. Quoniam Baptismus institutus est TAN-TUM aique compa-ratus, & hanc dei Dei promissionibus in eis adque illis pertinentis, nemini ex infidelibus baptizant, qui non proficiuntur se se actu credite, & infidelitatem decessit. Pro-missiones autem adfuerunt pertinent ad fideles, nisi quis ad perentiam eorum esse pertinet, non primam. Quia, modum consuetudinis, & consuetudinem est, ut neque baptizantur ad-missionem nisi in qui ex fidelibus nati sunt.

Indignos baptismo non censuit Deus quos christiani adoptari, ut interdictum liberos habebant. Eri enim hoc adoptio ad carcerem actus legitimos, qualis est per aduimq; hereditatis, & si qua sunt alia non valent, valere tamen potest aduim aduim, ut illis co-muniatur jus fili-um Dei.

est présumée, afin que le Baptême la puisse sceller. Il faut donc que cet enfant d'infidèles soit regeneré, & devienne enfant de Dieu aussi-tôt que ceux qui l'ont mis au monde demeurant dans leur infidélité ont consenty qu'il fust élevé dans la religion chrestienne, & que quelque chrestien s'est chargé de son éducation. Ce secret est rare, & les Calvinistes peuvent vanter d'avoir trouvé un moyen de regenerer les hommes sans la predication de la parole, sans le ministère des Pasteurs, sans l'administration d'aucun Sacrement, dont on ne s'estoit jamais avisé depuis que la Religion chrestienne est établie dans le monde.

3. Quand on se restreindroit aux seuls enfans des fidelles, on ne trouveroit encore que des sujets de doute, & d'incertitude touchant l'estat de ceux qu'on baptise. Car on ne sauroit avoir d'assurance que le Baptême a esté en eux un sceau veritable de leur regeneration (je m'accorde toujours au langage des Calvinistes pour les combattre par leurs propres maximes) qu'autant qu'on en a qu'ils estoient compris dans l'alliance. Or ils n'y sont compris qu'autant que leurs peres & leurs meres ont actuellement part aux promesses de l'alliance, selon ces paroles des Theologiens de Saumur: *Promissiones actum non pertinent ad infantes, nisi quia ad parentes totum actum pertinerunt primum.* D'où vient aussi que le Synode de Dordrecht ne leur attribue de sainteté qu'en vertu de l'alliance de grace dans laquelle ils sont compris avec leurs peres & leurs meres. *Beneficio fœderis gratuiti, in quo illi cum parentibus comprehenduntur.* On n'est donc assuré que les enfans des fidelles, quoique baptisez sont regenerés en JESUS-CHRIST, qu'autant qu'on est assuré que leurs peres ou leurs meres n'estoient point seulement fidelles en apparence, mais qu'ils l'estoient effectivement. Car s'ils n'estoient fidelles qu'aux yeux de l'Eglise, & que devant Dieu ils ne fussent que des hypocrites, ils n'estoient point compris dans l'alliance de grace, & n'avoient point actuellement de part aux promesses, sans quoy leurs enfans n'y en peuvent avoir aussi, comme nous venons de voir que les Calvinistes le reconnoissent. Nous voyla donc bien avancez. Ils ne veulent pas que le salut des enfans dépende du Baptême, quoiqu'il y en ait mille de baptisez pour un qui ne l'est pas. Et ils le font dépendre dans leurs principes, d'une chose aussi incertaine qu'est la vérité

foy de ceux qui les ont mis au monde: quoiqu'ils reconnoissent que dans leur reformation même, il n'y a que trop de viciens, de débanchés, de scandaleux & d'hypocrites, qui ne sont point vraiment fidèles.

La réponse qu'ils font à cela est tout à fait ridicule. Il suffit, disent-ils, que tous ceux qui sont dans la Communion de l'Eglise passent pour fidèles. Cela nous oblige de les regarder comme étant compris dans l'alliance, & de croire que leurs enfans y sont aussi compris avec eux: & dans cette vue nous les devons baptiser.

Quel étrange aveuglement de ne pas voir, que tout cela ne leur peut servir de rien à résoudre la difficulté qu'on leur propose. Car il y a bien de la différence entre ce qui règle la police de l'Eglise dans l'administration des Sacremens à chaque personne en particulier, & ce qui règle l'estat des ames devant Dieu. L'opinion fondée sur des conjectures qui ne sont pas infaillibles peut régler l'une; mais il n'y a que la vérité qui règle l'autre.

Ainsi tout ce que les Calvinistes peuvent au plus gagner par cette réponse, est de justifier la conduite de leur Eglise, & de montrer qu'elle n'a pas tort de baptiser les enfans de ceux qui sont dans la Communion, parce que supposant qu'ils sont vraiment fidèles, elle suppose en même temps qu'ils ont part à l'alliance de grace, & que par conséquent leurs enfans y ont part aussi. Mais comme quelque opinion qu'ils ayent des peres & des meres, cela ne fait pas, que si ce sont des hypocrites ils aient effectivement part aux promesses de l'alliance, qui n'appartiennent qu'à ceux qui ont la vraie foy, elle ne peut pas faire aussi que leurs enfans y aient part devant Dieu, puisqu'ils enseignent que ces promesses ne peuvent actuellement appartenir aux enfans, si elles n'ont actuellement appartenu à ceux qui les ont mis au monde: *Promissiones actû non pertinent ad infantes, nisi quia ad parentes eorum actû pertinuerunt primo.*

Il est donc visible que ceux qui font cette réponse raisonnent aussi mal que si pour prouver, que tous les adultes que l'on baptise sont regenez, on se servoit de cet argument.

L'Eglise ne baptise les adultes qui témoignent s'être convertis à la foy, qu'en supposant qu'ils sont vraiment fidèles, & qu'en cette qualité les promesses de l'alliance de grace leur appartiennent.

CHAP. IV.

De illi qui se regunt. Part. 11. c. 18. p. 17.

Salmur. De Pado baptismo n. 38.

Neque hic movere non debet, quod nonnulli qui se christianos esse dicunt fidem mentiumtur, non prestant, ad quorum infantes ideo baptismus pertinere non videntur. Illi enim quamdiu in Ecclesia seculum cœnentur pro fidelibus. Postquam igitur semel Deus dixit eodem apud se loco futuros esse liberos fideliū, qui patentes ipsi vident, absque ulla esset, & illi voluntatis divinæ declarationi contrarium, habet patentes pro fidelibus, illorum vero liberos ex eorum cœtu accipere quos Deus foret suo completitur.

Les mêmes Professeurs de Salmur dans la même thèse vâlisans leur pensée que l'enfant suit etc.

Or ces promesses sont la regeneration qui comprend la justification & la sanctification.

Donc tous les adultes que l'on baptise sont vraiment regenez, justifiez & sanctifiez.

L'exemple des hypocrites en qui le Baptême n'est accompagné d'aucune grace interieure, fait assez voir que cette conclusion est fautive. Mais pourquoy l'est-elle? Parce qu'elle s'étend plus loin que ce que l'on avoit supposé dans les deux premieres propositions, où l'on avoit dit seulement: Que l'Eglise juge que tous les adultes qu'elle baptise sont vraiment fidelles & par là compris dans l'alliance. Mais ce jugement de charité que l'Eglise porte d'eux estant sujet à erreur, il ne s'ensuit pas que tous ces baptizer soient vraiment tels dans la verité & devant Dieu: & cependant c'est ce qu'on en conclut. Car on ne se contente pas de dire dans la conclusion. Donc l'Eglise les peut regarder comme estant regenez, ce qui est vray dans le même sens qu'elle les regarde tous comme estant vraiment fidelles: mais on en conclut absolument, qu'ils sont tous regenez, ce qui est visiblement faux, parce que pouvant estre hypocrites nonobstant l'opinion avantageuse que l'Eglise a d'eux, ils ont beau estre regenez dans l'opinion de l'Eglise, ils ne le seront pas pour cela dans la verité ny devant Dieu.

C'est par la même illusion que les Calvinistes tâchent d'empêcher qu'on ne voye, que selon l'enchaînement de leurs erreurs, le Baptême doit estre sans effet dans la plupart des enfans qu'eux-mêmes baptisent. Car ils supposent comme un principe indubitable: que l'effet du Baptême aussi bien dans les enfans que dans les adultes, n'est que de sceller en eux les promesses de l'alliance, c'est à dire d'estre un témoignage qu'ils appartiennent à JESUS-CHRIST par la grace de l'adoption, selon ces paroles de Beze, que nous avons déjà rapportées. *Dicimus oportere nos in fœdere comprehendî, ac proinde ad Christum pertinere priusquam baptizemur: neque gratiam adoptionis à baptismo inchoamus, sed per eum potius dicimus illam in nobis obsignari.*

Mais ils mettent cette difference entre les adultes & les enfans, que les adultes ne peuvent appartenir à l'alliance s'ils ne sont eux-mêmes fidelles, au lieu que pour les enfans c'est assez qu'ils soient nez d'un pere ou d'une mere fidelle. Or
cela

cela étant qu'il ne voit qu'il doit passer pour indubitable dans CHAP. IV.
la Theologie des Calvinistes.

1. Qu'il n'est pas moins necessaire aux enfans qu'aux adultes, d'appartenir à JESUS-CHRIST pour recevoir l'effet du Baptême;

2. Qu'il n'est pas moins necessaire aux enfans pour appartenir à JESUS-CHRIST, d'estre nez de personnes fidelles, qu'aux adultes d'estre eux-mêmes vraiment fidelles.

3. Que l'Eglise n'est pas moins sujette à se tromper quand elle prend pour de vrais fidelles le pere & la mere des enfans qu'elle baptise, quoique ce ne soient souvent que des hypocrites, que quand elle prend ausly pour de vrais fidelles tous les infidelles convertis à qui elle donne le baptême, quoique souvent leur conversion n'ait rien de solide, & qu'ils n'ayent point la foy necessaire pour appartenir à JESUS-CHRIST.

4. Qu'on n'est pas moins obligé de ne pas confondre au regard des peres & des meres des enfans que l'on baptise, ceux qui sont en effet vraiment fidelles, & ceux qui ne le sont qu'en apparence, & dans l'opinion de l'Eglise, qu'au regard des infidelles qui passent de l'idolatrie au christianisme, & demandent d'estre baptisez.

5. Que les enfans ne pouvant estre compris dans l'alliance, qu'à parce que ceux qui les ont mis au monde y sont compris, ny ceux qui les ont mis au monde y estre compris que par la vraie foy, non plus que les infidelles qui se convertissent: cette opinion que l'Eglise a de ces peres & meres hypocrites, ne peut non plus faire que leurs enfans soient compris dans l'alliance de la grace, que l'opinion qu'elle a des adultes hypocrites, à qui elle donne le Baptême les prenant pour de vrais fidelles, peut faire qu'ils y soient com-

Et qu'ainsy ce n'est pas un moindre égarement de dire d'un enfant que l'on baptise: Quand le pere & la mere de cet enfant ne seroient que des hypocrites, il ne laisseroit pas d'estre compris dans l'alliance, & d'estre en estat de recevoir l'effet du baptême, parce que l'Eglise les regarde comme de vrais fidelles, que de dire d'un adulte que l'on baptise: Quand il ne seroit qu'un hypocrite, il ne laisseroit pas d'estre compris dans l'alliance, & de recevoir l'effet du baptême, parce que l'Eglise ne l'y a admis qu'en le prenant pour un vray fi-

delle. Car l'un & l'autre (l'enfant & l'adulte) est en l'estat qu'il faut pour recevoir l'effet du Baptême si on s'arreste au jugement de l'Eglise: mais ny l'un ny l'autre n'est en cet estat, si on en juge selon la verité & selon le jugement de Dieu. Il faut donc parler de l'un comme de l'autre, & croire, ou que tous les deux sont regenez, ce qui est visiblement faux au regard de l'adulte par les Calvinistes mêmes, ou que ny l'un ny l'autre ne l'est, ce que doivent croire tous les Calvinistes qui demeureront fermes dans leurs faux principes.

Et par consequent je pense avoir tres bien prouvé que les Calvinistes ne pouvant nier qu'il n'y ait parmi eux-mêmes plus d'hypocrites que de pretendus vrais fideles, ils ne peuvent nier non plus sans se contredire que le baptême ne soit pour la plupart de leurs enfans un signe vuide & nul. Car toutes les fois que les peres & les meres ne sont point vraiment fideles, ny eux ny leurs enfans ne sont point compris dans l'alliance, & ainsi le baptême n'estant selon eux qu'un sceau pour sceller les promesses de la grace en ceux à qui elles appartiennent, il n'a point d'effet dans ces enfans parce qu'il n'y trouve rien à sceller.

CHAPITRE V.

IV. CONSIDERATION. *Que ce n'est que par caprice ou par politique qu'ils ont reconnu, que le Baptême des Catholiques estoit bon, & que les enfans baptisez parmy nous mourant dans l'enfance pouvoient estre sauvez. Que selon leurs principes ils devoient dire tous le contraire.*

Les premiers reformateurs estant sortis de l'Eglise Catholique, il semble que ce soit la honte qu'ils auroient eue de se faire rebaptiser, ou plustost la necessité de demeurer sans baptême, qui leur a fait approuver comme legitime celuy qu'ils avoient reçu parmy nous, & juger favorablement des enfans des Catholiques qui meurent après avoir esté baptisez, y ayant d'ailleurs assez de raisons dans leurs principes pour leur faire declarer nul s'ils avoient voulu. Car ils condamnent comme nul le baptême que les laïques

A. 140. Q. De baptismo igitur à privatis vel ministerio vetrici non fungentibus personis administrato, quid censet. R. Non plane faciendum, quam id quod regis vel reipublice nomine privatus quipiam pro libito gereret, aut quam solum ad publicam imitationem à privato quoquam etiam dum à culpam instrumentum appensum. Id. De blasphemis Evangelii à ecclesiis contra Sacramentum. Ad ap. 1. lib. 1. p. 15. Sed pericula quæ nam istam quæso ordinaria vocatio, quam non habuitis, quæ Deus paucis exceptis excitavit. Certe Papistica... quid ergo Papistica ordinatio, quæ nihil aliud sunt, quam facillime Romanis prohibiti mundanatio, quæ via metetricum metcede, quam Deus templo suo inferri prohibet, iniquioribus deique alii non ad significandum, sed ad pervertendum Evangelium alit non adducendum, sed ad rutilis sacrificandum & ad abominandum. *Papicolas*, sunt ordinati, ut iure adeo firmamur, censetur, ut quotiescunque quipiam Pseudoepiscopo Deus concessit ad verum Christianismum transire, omnia illa infamose ordinatio impunita simul expurgata censeantur. Non tamen nego quin talis si ad gregem pascedum apti sperantur ex Pseudoepiscopis pastores legitime designantur: sed non necesse tamen quanti sit momenti Apostolica illa de Neophytis præceptio.

conferent en cas de nécessité, & n'en reconnoissent point de valable que celui que donnent les Pasteurs de l'Eglise. *Que pensez vous* (dit Beze dans ses demandes & réponses sur les Sacramens) *du Baptême administré par des particuliers, ou qui ne sont pas Ministres de la parole de Dieu ?* A quoy il fait répondre, *Qu'il n'en faut pas faire plus d'estat, que de ce que feroit par son seul caprice une personne privée au nom du Roy ou de la Republique, en que d'un sceau qu'un particulier auroit contrefait, & qu'il auroit mis à une patente, ou que d'une farce.* Or après avoir aussi horriblement declamé qu'ont fait leurs premiers reformateurs contre les Pasteurs de l'Eglise catholique, après les avoir appellé tant de fois de faux Evêques, & des Prestreaux, *Pseudoepiscopos & sacrificulos*; après avoir pretendu qu'ils n'ont esté établis que pour renverser l'Evangile, & pour exercer l'abomination de l'Antechrist; après avoir soutenu impudemment que leur ordination n'est autre chose qu'un infame commerce de la paillarde Romaine, & qu'elle est plus souillée que le prix d'une débauchée que Dieu defend d'offrir en son temple; après avoir confirmé ces injures par leurs actions, en ne considérant en effet que comme laïques les Evêques & les Prestres qui ont esté assez malheureux pour embrasser leur party, & n'ayant jamais permis qu'ils ayent exercé parmy eux aucune fonction ecclesiastique, à moins qu'ils ne les eussent établis Pasteurs de nouveau par une nouvelle imposition des mains; ne devoient-ils pas naturellement conclure, que le Baptême conféré par ces faux Pasteurs ne valoit pas mieux que s'il avoit esté conféré par des laïques?

De plus il faut estre compris dans l'alliance pour estre baptisé, & ce ne sont que les enfans des fidelles qui y sont compris. Or comment peuvent-ils mettre les enfans des Catholiques au nombre des enfans des fidelles, après la maniere outrageuse dont ils les déchirent par tout pour justifier leur revoile, en s'imaginant leur faire grace quand ils se contentent de les appeller des idolâtres du Pape, *Papicolas*, & des membres de l'Antechrist, des corrupteurs de l'Evangile, des coopérateurs du diable pour avancer le mystère d'iniquité, des Apostats predits par saint Paul dans la premiere à Timothée, engagez en diverses sortes d'idolâtrie, & dans toutes les prostitutions de la paillarde de l'Apocalypse? Sont-ce là ceux qu'ils entendent par les fidelles dont les enfans sont saints

CHAP. V.

par la part qu'ils ont à l'alliance de grace, ce qui seul leur donne droit au baptême?

En vérité l'on voit assez que c'est par un pur caprice qu'ils n'ont pas poussé aussi loin qu'ils auroient du les conséquences de leurs blasphèmes contre la Religion catholique. Ils se font épargnez eux-mêmes. Ayant eu l'audace de s'exiger des Prophetes extraordinairement envoyez de Dieu pour redresser l'Eglise tombée en ruine, ils n'ont pas voulu passer pour des gens qui auroient esté une partie de leur vie sans Baptême & sans Christ comme des Payens, & qui n'auroient même pu trouver personne dans le monde, pour se faire baptiser légitimement. Voicy donc ce qu'ils ont imaginé pour se croire valablement baptisez.

Il seroit injuste, dit Beze, de ne mettre point de différence entre les Papistes & les Turcs. Car encore qu'il soit impossible de servir en même temps le Pape & Jesus-Christ, il est certain néanmoins que le Papisme est un égarement de la Religion chrestienne. C'est pourquoy nostre Seigneur conserve le baptême, qui est l'introduction à son Eglise, au milieu de ces horrible gouffre de la Papauté : De sorte qu'encore que la Papauté ne soit pas l'Eglise, néanmoins l'Eglise a esté & est encore comme enservie de la Papauté.

Ces injures & ces calomnies, que nous égalons le Pape à Jesus-Christ, & que nous sommes seulement un peu moins méchans que les Turcs, ne peuvent servir qu'à ruiner ce qu'il entreprend d'établir : car ce n'est point cette chimerique Eglise invisible, qu'il dit estre comme enservie de la Papauté, qui baptise les enfans de nostre Communion. Ce sont les Pasteurs de l'Eglise visible & catholique, à qui il donne faussement le nom de Papauté, comme si elle avoit le Pape pour son Dieu. Or c'est luy-même qui d'un costé parle si outrageusement de ces Pasteurs, jusques à dire, *que leur ordination n'est qu'un infame commerce de la paillerde de l'Apocalypse*, qu'il paroist assez, qu'il ne les reconnoist que pour des laïques qui n'ont que le nom de Pasteurs; & qui enseignent de l'autre que tout Baptême conféré par des laïques est nul. Et par consequent ce n'est que par politique & par phantasme qu'il approuve le baptême des Catholiques qu'il devoit condamner selon les principes.

Et c'est une illusion d'alleguer comme il fait en un autre

*Bez. Ep. 10. Nemoquam
esse Papistas nisi alio
loco quam Turcas
habere. Erit enim
Papa & Christo ser-
vire simul impossibile.
Id est, errorum est ta-
men Papismus esse
christiane Ecclesie
autem onem. Cuius
obtem etiam Do-
minus Baptismus, id
est Ecclesie sue in-
stitutionem in medio
illo Paparum gurgite
servavit. Et quo ap-
paret, quod res ista
est in nobis com-
probat, quoniam
Papam Ecclesia no-
ni. immo in Pagina
fuisse, & sic vult
immortem Ecclesia.*

*Des lez demandes
er-les espoules for les
Savennet, n. 141.*

*Adonne parl in-
co, & gradu con-
de fuit privas per-
sona & non leg. non
vocate! Quid si ve-
rum est, artius sane
fuerit baptizmus a
Papistis sacris civilis
administramus.*

*2. Hic non me pl-
gebitur quis consi-
tus mutari quod ad
hanc rem maxima
facit. Et il est en
faire la ley Barbarius
Philippus.*

endroit la ley *Barbarius Philippus*, qui ne veut pas qu'on casse les actes d'un homme qui avoit passé pour Magistrat, quoy qu'il ne le fust pas en effet. Les hommes ont pu & du faire cette ley, parce qu'ils sont maistres de la validité des actes qui ne dépendent que d'eux. Mais s'il estoit vray que JESUS-CHRIST n'eût donné pouvoir qu'aux seuls pasteurs de l'Eglise de conferer le baptême; & qu'il fust nul estant conferé par tout autre, comme les Calvinistes l'enseignent, l'erreur des hommes qui prendroient pour des Ministres de l'Eglise ceux qui ne seroient que les ministres de l'Antechrist, pourroit-elle faire que Dieu tint pour bon ce qui auroit esté fait par des personnes à qui il n'auroit donné aucun pouvoir de le faire. Or c'est le jugement qu'il fait de nos Pasteurs, qu'il appelle toujours de faux Evêques, & dont il dit que l'ordination est plus souillée que le prix de la prostitution de la plus infame débauchée. N'est-ce donc pas un esprit d'étourdissement, qui fait que d'une part ils traittent avec tant d'injure le Sacerdoce de JESUS-CHRIST dans les Prestres catholiques, & que de l'autre ils n'osent improuver le baptême qu'ils conferent, quoy qu'après ce qu'ils pensent de la nullité de leur ordination, ils n'en duissent pas faire plus d'estat que du baptême conferé par un laïque, qu'ils disent n'estre qu'une *farce*? Car, selon les Calvinistes, le pouvoir qu'ont les Prestres catholiques de baptiser ne vient point de Dieu, n'y d'aucune legitime ordination, mais seulement de l'opinion de l'Eglise Romaine, qui pretend leur avoir donné ce pouvoir. Or cette même Eglise Romaine donne aussy pouvoir aux laïques de baptiser en cas de necessité. Ils n'ont donc pas plus de raison d'approuver le Baptême conferé par les Prestres de nostre communion, que celui qui est conferé par les laïques, puis-que s'ils s'arrestent au jugement de Dieu, ny les uns ny les autres, selon eux, n'ont reçu de luy le pouvoir de baptiser, & que s'ils se contentent de l'opinion de nostre Eglise, elle a donné ce pouvoir aussi bien aux uns qu'aux autres.

Ils ne sont pas moins embarrassés de l'autre raison qui leur devoit faire considerer comme nul le baptême des enfans des Catholiques, qui est que n'estant pas vrayement fidelles, si on les en croit, mais impies & souillees de diverses sortes d'idolatrie, leurs enfans ne peuvent estre compris dans l'alliance de grace, sans quoy on n'est point capable du baptême. Ils tâ-

Postremo cum Dei
beneficentia ad mille
usq. generationes, d
est, veluti in infinitu
procedens, datum
sane fuerit expro
ssiorum parentu pro
fessione de liberti ad
Dei conditi pernici
nec de iudicare.
« Nobis ergo mini
mus dubium est quin
fabules ex sanctis de
pili aravis progenita,
quarum apostolorum
lucis aris de pariter,
ad Ecclesie sancti
corpus pertineat
quia iniquum est est
Dei ante annos tre
centos vel plures, a
doptione sua esse di
gnatus fuerit, ut
que deinde fecit
filii parentum impia
ta: . ecclesia gratia
corum assumptat.

chent néanmoins de s'en sauver en disant, comme fait Beze dans sa lettre dixième : *Que la bonté de Dieu s'étendant jusqu'à la milliême generation, c'est à dire presque à l'infini, il seroit bien dur de juger par la foy de ceux dont les enfans tirent immédiatement leur naissance, s'ils sont ou non compris dans l'alliance de la grace.* C'est ce que Calvin avoit expliqué plus particulièrement dans une lettre à Jean Knox. Car il y decide en qualité de Prophete, * qu'on doit croire qu'un enfant est compris dans l'alliance, si quelqu'un de ses trisayeuls, ou des peres des trisayeuls, y estoit compris : & qu'il suffit même que dans l'espace de trois cens ans avant sa naissance, quelqu'un de ceux dont il descend eust esté vraiment chrestien.

Qu'elle meriteroit de fonder le salut des enfans sur des imaginations si creuses, dont on ne voit pas la moindre trace dans tout ce qu'il y a de Peres & d'Auteurs Ecclesiastiques depuis la naissance du christianisme ? Quel droit ont-ils de mettre tels bornes qu'ils veulent à leurs visions ? Pourquoy s'arrester aux trisayeuls ? Qui les empêchoit de monter trois ou quatre degrez plus haut. Pourquoy s'arrester à trois cens ans, & n'aller pas jusqu'à mille ou douze cents ? S'ils se fondent, comme fait Beze sur ce qu'il est dit dans l'Ecriture, *que la bonté de Dieu s'étend jusqu'à la milliême generation, c'est à dire presque jusqu'à l'infini* : comment osent-ils la rétrécir, & que ne disent-ils que tous les enfans qui naissent dans toute la terre sont compris dans l'alliance, parce qu'ils viennent tous de Noé, qui estoit juste & fidelle, & que bien loin d'y avoir depuis luy jusques à eux mille generations, il n'y en a pas au plus cent cinquante ?

Mais comme Calvin a voulu marquer par cette impiété des plus proches ancestres, qu'il dit n'avoir pas du arrester le cours de la grace, l'impierie du Papisme, qu'il a pretendu luy avoir donné sujet de rétablir de nouveau l'Eglise de Jesus-CHRIST, à quoy luy sert de remonter aux trisayeuls ou à leurs peres, & jusques à trois cens ans, ou un peu davantage, puisqu'il est plus clair que le jour, que ce qu'il entend par ces mots, *que deinde sequuta est parentum impietas*, c'est à dire les pretendues impietez de l'Eglise catholique, qu'ils ont pris pour pretexte de leur separation, que cela disje a du souiller, selon eux, tous ceux qui ont esté de la communion Romaine depuis mille ans au moins, s'il les a souillez depuis trois cens,

Il n'y a donc rien de solide dans cette réponse. C'est une perversion, qui d'une part leur est inutile pour autoriser le baptême des enfans des catholiques, si on en demeure aux trisayeuls & aux trois cens ans de Calvin, & qui de l'autre n'a pas le moindre fondement dans la parole de Dieu. Aussi a-t-elle paru si peu raisonnable à des disciples mêmes de Calvin, qu'ils n'ont osé s'en servir. C'est ce que nous voyons dans les Theiles de Saumur. Ces Theologiens y demandent ce qu'on doit juger du baptême des enfans dont les peres & les meres sont engagez dans une communion qui a des erreurs capitales & fondamentales contre la foy en d'autres points que celui du baptême, entre lesquels il ne faut pas douter qu'ils ne mettent les catholiques. Ils avoient que cette question est difficile à résoudre. Car si l'on fait, dit-il, dépendre la condition de ces enfans de l'estat de ceux qui les ont mis immédiatement au monde, des heretiques engagez dans les erreurs damnables ne sont point du nombre des fideles. Que si on la fait dépendre de leurs ancestres en des degrez plus éloignez, on y trouve bien des inconveniens. Car premierement quelle raison peut-on apporter pourquoy leur condition dépendroit plutôt de ceux qui sont moins leurs peres, que de ceux qui le sont davantage. De plus, si comme on doit interpreter le plus largement que l'on peut les graces des Princes, on doit faire la même chose de celles de Dieu, à quels des ancestres de ces enfans s'arrestera-t-on ? Sera-ce à leurs ayeuls, à leurs bisayeuls, à leurs trisayeuls, ou si l'on passera jusques à ceux qui sont dans un degre beaucoup plus éloigné.

Ils ne répondent point à ces inconveniens, comme en effet il n'y a rien à répondre, & ils témoignent assez par là qu'ils n'approuvent point cette voie d'autoriser le baptême des enfans des catholiques, quoy qu'enignée par leurs grands maîtres Calvin & Beze. C'est pourquoi ils en ont cherché une autre qu'ils proposent en ces termes.

Il est plus à propos de répondre, que par tout où s'est conservée quelque intégrité de la doctrine & des Sacremens, il est nécessaire qu'il se soit aussi conservé quelque Eglise. Car la predication de la doctrine, & l'usage des Sacremens estant les marques tres-certaines de l'Eglise, par tout où elles se trouvent, il faut qu'il y ait quelque Eglise, plus ou moins pure, selon que ces marques qui la font nommer Eglise, le sont plus ou moins. Or il n'y a nulle Eglise à laquelle les promesses de Dieu n'appartiennent en quelque sorte.

De Sacramentis Evangelicis, & Speciatim de baptismo, n. 35.

Posterius aliquando difficultas est. Nam si liberi ex proximorum parentum condicione erantantur, heretici carnalibus erroribus additi, fideles non sunt. Si ex parentibus remota totum condicio censeri debet, primum quæ reddi potest idonea causa cor potius loquamur conditionem eorum, qui minus eorum parentibus sunt, quæ magis sales habetur. Tum si Dei ne Imperatores apud iurisc. consultos beneficium quam plenissime & benignissime interpretari debemus, quibus in patribus tandem aliquando filios non in abavis an retro in atavis, aut si res ad eos dalucentia est, quæ sunt quam longitudine remota.

Propius ad rem attinet, quod aliquando, conservata est aliqua doctrina & Sacramentorum integritas, ibi Ecclesiam aliquam suppetere necesse est. Quando enim doctrinæ predicatio & Sacramentorum usus Ecclesie certissime notæ sunt, ubicumque occurrat, ibi Ecclesiam aliquam

CHAP. V.

existens inefficax est.
 potius illam & que-
 riam sane magis am-
 minus & prout rebus
 illis talis esse demon-
 strant. Nam verum nulla
 est Ecclesia ad quam
 Dei promissiones a-
 liquæ ut sunt non perti-
 nent. Promissionum
 autem Ecclesie fa-
 ctarum ea ratio est,
 ut quia unum con-
 tractum liberorum e-
 tramsanctum con-
 ditionatum est, ut ad
 locutionem pertinet
 etiamque pars aliqua,
 ut loquuntur, inte-
 grum, ad eos veliam
 Dei promissiones
 pertinetque potius.
 Baptizant ergo Deo
 vel jubente, vel con-
 sentiente tam in infan-
 te, aut postquam adu-
 lescit, ne degeneret ad
 fœdatis quod baptis-
 mus obligat, fructus
 illis compos
 efficiantur: si minus
 eo excidant. Adul-
 ter ego si se exaltat
 bus et totibus contri-
 gi finant, non la via
 in baptismo salus est,
 si antequam contri-
 panit excludit e-
 vivit, nihil prohibet
 quominus sacra-
 menti virtutem in
 salute expectantur.

*De Baptismo, n.
 37. Evangelicū se-
 dus quando condi-
 tionatum est ad omnes
 homines homines
 spectat, &c.*

Quant à ces condi-
 tionatum est, pro-
 missiones que se le-
 te continuent con-
 tritionem adu ad
 du ad eos qui condi-
 tionem non pœssu-
 ant. Ibid.

Et la condition des enfans est telle, que comme ils sont une partie
 integrante de cette société, les promesses qui luy en sont faites sont
 censées aussi leur appartenir. Ils sont donc baptisez, Dieu le com-
 mandant ou y consentant, dans l'esperance, que si devenant grands
 ils ne degenerent point de l'alliance dont le Baptême est le sceau, ils
 y participeront, & que s'ils en degenerent ils en décherront. C'est
 pourquoy le baptême qu'ils ont reçu ne les sauve point, lors que de-
 venant grands ils ne se laissent corrompre par ces erreurs. Mais s'ils de-
 vent avant cela, rien n'empêche qu'ils n'éprouvent dans leur salut
 la vertu du Sacrement.

Cette fin est tres-vraie & tres-catholique estant certain que
 le Baptême sert aux enfans des heretiques qui meurent avant
 que d'avoir pris part aux heresies de leur secte, & qu'il ne leur
 sert de rien lors que devenant grands ils y prennent part.
 Mais les principes dont la tirent ces Ministres, sont faux & ab-
 surdes, & ils n'ont pu les avancer qu'en se jettant dans une
 honteuse contradiction.

Car c'est le même Moÿse Amiraud qui a fait cette These
 des Sacremens Evangeliques, & en particulier du Baptême, d'où cette
 réponse est prise; & la suite du Baptême des petits enfans,
 dans laquelle nous avons déjà vu, qu'il établit ces quatre chofes
 comme indubitables.

La premiere, que l'alliance Evangelique peut estre conside-
 rée, ou comme conditionnelle, ou comme absolue. Quant
 que conditionne elle regarde tous les hommes, parce qu'il n'y
 en a point à qui l'on ne puisse dire, *Si vous croyez, vous serez
 sauvez*, & dont JESUS-CHRIST à cet égard ne soit redempteur,
 parce qu'il l'est de tous les hommes, pourvu qu'ils croient.
 Mais quant qu'absoluë, elle ne comprend que ceux qui
 sont actuellement fidelles. Car l'alliance qui estoit appelée
 conditionnelle, parce que son effet estoit suspendu, jusques
 à ce que la condition fut accomplie, devient absolue, quand
 elle est accomplie. Et selon cette consideration JESUS-CHRIST
 n'est le redempteur que de ceux-là, c'est à dire des fidelles, parce
 que la condition estant, *si credideris salvus eris*, elle ne se trouve
 accomplie qu'en eux.

La seconde est, que tant que l'alliance demeure condition-
 nelle, les promesses de l'alliance n'appartiennent point actuel-
 lement à ceux qui n'ont point accompli la condition. C'est
 pourquoy nous ne pouvons leur dire autre chose, sinon, *Si vous*
 croyez

croyez, vous serez sauvé, si vous ne croyez, la colere de Dieu demeritera sur vous. Par où ils laissent à sousentendre, qu'il faut user d'un autre langage envers ceux à qui les promesses Evangeliques appartiennent actuellement, & qu'on leur doit dire : *Parce que vous avez cru vous serez certainement sauvé, & estant convertis de la justice de Christ, vous n'avez point à craindre la colere de Dieu.* Et il paroist par tout cela, que ce qu'ils entendent par les promesses Evangeliques sont les promesses du salut eternal en l'autre vie, & la qualité d'enfant de Dieu en celle-cy par la grace de l'adoption, dont ils croient que le salut est une suite infaillible.

La troisième est, qu'on ne doit baptizer que ceux qui sont compris dans l'alliance non seulement entant qu'elle est conditionnelle (car tous les hommes generalement y sont compris en cette maniere) mais entant qu'elle est absoluë, parce qu'il n'y a que ceux-là à qui les promesses Evangeliques appartiennent actuellement, & que le baptême n'est institué & établi, que pour sceller ces promesses en ceux qui y ont actuellement part. D'où ils ont raison de conclure qu'on ne doit baptiser aucun infidelle, qui ne fasse profession de croire actuellement, & qu'ils ne jugent estre passé de l'infidelité à l'estat d'un vray fidelle. Car sans cela ils ne pourroient estre compris dans l'alliance que conditionnellement & non pas absolument, & n'auroient part qu'en puissance & non pas actuellement aux promesses Evangeliques.

La quatrième est, qu'afin que le baptême puisse avoir son effet de sceller les promesses Evangeliques dans ceux à qui elles appartiennent actuellement, il est aussi nécessaire aux enfans qu'aux adultes d'avoir actuellement part à ces promesses quand on les baptise, & qu'elles ne scauroient appartenir actuellement aux enfans, qu'elles n'ayent auparavant appartenu actuellement à leurs peres ou à leurs meres. D'où ils concluent tres-pertinemment, suivant ces principes, que l'on ne doit baptiser que les enfans des fidelles.

Voilà leur doctrine touchant la necessité absoluë d'estre né de personnes fidelles pour estre légitimement baptisé pendant l'enfance. Et en cela ils suivent exactement les sentimens communs de leur secte. Ce qui leur est particulier est qu'ils estoignent assez dans l'autre These, qu'il ne faut point ju-

Baptismus institutus
est tantum a quodam
patris obligatio
in istis ad quos actus
pertinet, id.

Promissiones actus
non pertinent ad in-
fantes, nisi quia ad
patres eorum actus
pertinentur per. 6.
Quamobrem con-
sequens est ut neque
baptismus admini-
stretur nisi istis qui ex
fidelibus nati sunt.
Id.

ger de la condition des enfans par leurs ancestres plus éloignez, mais seulement par les personnes dont ils tirent immédiatement leur naissance,

Mais ces principes estant posez, il n'y a rien de plus mal concerté que la voie qu'ils prennent dans cette autre Thèse pour montrer, *Que le baptême est légitime parmi ceux qui revoient les fondemens de la religion dans les autres dogmes, & qui même ont corrompu quelque chose dans ceux qui regardent l'institution du Baptême, en sorte néanmoins que cette corruption ne va pas jusqu'à en ruiner la substance* ; par où il est assez visible qu'ils ont voulu marquer des Catholiques.

1. Ce qu'ils supposent qu'il y a nécessairement *quelque Eglise*, par tout où il y a des Chrétiens qui ont conservé quelque point de la vraie doctrine, & la substance du baptême, quoiqu'ils soutiennent opiniâtrément des erreurs damnables, *exitiales errores*, & qu'ils aient fait schisme avec les autres Eglises qui condamnent ces erreurs, est une grande extravagance ou une grande impiété. Car ce seroit une grande extravagance s'ils n'entendent autre chose par là, sinon que par abus on donne à ces sectes le nom d'Eglise, quoique devant Dieu elles ne soient rien moins que ce que l'Ecriture appelle de ce nom : Ce seroit, dis-je, une extravagance insigne si l'on n'entendoient que cela, parce qu'il y auroit de la folie de conclure d'un nom donné par abus à une société, qui n'auroit point ce que l'Ecriture marque par ce nom, que Dieu la doit traiter comme si elle estoit véritablement ce que ce nom signifie. Mais c'est une grande impiété s'ils veulent dire par là qu'une secte de gens engagez en des erreurs fondamentales contre la religion, pourvu qu'elle en retienne quelque point, & qu'elle ait conservé la substance du baptême, ne laisse pas d'estre devant Dieu & selon la vérité ce que l'Ecriture appelle du nom d'Eglise, quand elle dit, *Que Jesus-Christ aime l'Eglise, qu'il en est le Chef, qu'il en est le Sauveur comme de son corps, qu'il se l'est acquise par son sang, qu'il s'est livré à la mort pour elle, qu'il l'a sanctifiée & purifiée dans le baptême de l'eau par la parole de vie, & qu'elle est la colonne & la base de la vérité*. Voila l'idée que le saint Esprit nous donne de l'Eglise sans parler de ce que nous en disent les Prophetes. Or ne faut-il pas avoir l'esprit renversé pour croire que le nom d'Eglise selon cette notion puisse convenir à toute secte de faux

C'est ainsi ils avoient proposé la question. 37. Num baptizatus eorum legitimus censeri debeat, qui in aliis dogmatibus fundamenta religionis evercunt, in his vero quæ proprie ad baptismum ipsius institutionem spectant & si aliquid corrumpunt, corruptela tantum ad rei, in loquuntur referunt, convellendam aut labefactandam non putant.

*Ep. P. 29.
c. 1. 19.
Ep. P. 31.
A. R. XX. 18.
Ep. P. 33.
ibid. 14.
u. Tom. III. 15.*

chrestiens qui conserveront quelque point de la vraie doctrine & la substance du baptême, quoique par leurs impietez & leurs heresies ils renversent dans le reste les fondemens mêmes de la religion. N'y a-t-il pas en cela une contradiction visible, puisque l'Eglise estant la maison du Dieu vivant, comme l'appelle saint Paul, comment pourroit-elle estre encore cette maison sainte, où Dieu veut que l'on l'adore, si elle estoit ruinée jusques dans les fondemens.

2. Comme ils avoient que nostre baptême est legitime, parce que les premiers auteurs de leur secte n'ont pas voulu se faire rebaptiser, ils sont obligez de croire selon cette réponse des theologiens de Saumur, que l'Eglise Romaine est & a toujours esté l'Eglise de JESUS-CHRIST, ou pour le moins une Eglise de JESUS-CHRIST, que leurs premiers Reformateurs ont dû reconnoître pour leur mere, n'y en ayant point d'autre où ils puissent dire avoir pris leur naissance spirituelle. Or si cela est, comment ont-ils pu se revolter contre elle, s'en separer & déchirer son unité sans un crime énorme ? Ils reconnoissent eux-mêmes, qu'il n'est point permis de mépriser l'autorité de l'Eglise, ny de rejeter ses avertissemens, ny de résister à ses conseils, ny de se moquer de ses reprimandes & de ses censures : bien moins de la quitter & de rompre son unité. Et les raisons qu'ils en donnent sont, 1. Que Dieu fait tant d'estat de la communion de son Eglise qu'il tient pour un deserteur de la Religion ceux qui se retirent avec contumace de la société de l'Eglise. 2. Parce que l'autorité de l'Eglise ne peut estre violée que Dieu ne regarde ce crime comme un violement de la sienne. 3. Parce que Dieu a voulu que son Eglise fust la fidelle gardienne de la verité, & nostre nourrice qui nous départ les alimens spirituels. 4. Parce que l'Eglise est appelée dans l'Ecriture l'épouse, le corps, & la plénitude de Jesus-Christ. D'où il s'ensuit que celui qui se separe de l'Eglise fait un tres-grand péché, renonce Dieu & Jesus-Christ, & par une persécution sacrilege viole le mariage que Jesus-Christ a contracté avec son Eglise. 5. Parce que ceux qui font ce divorce sont dignes que Dieu les foudroie avec toute l'impetuosité de sa colere.

La verité a arraché d'eux cette confession, & c'est ce qui les a obligé pour se deffendre du juste reproche d'avoir fait eux-mêmes en déchirant le sein de l'Eglise catholique, ce qu'ils condamnent si severement dans les autres : c'est ce qui les a, dis-je, obligé de luy contester la qualité d'Eglise, que pour un

*Calv. Instit. lib. 4.
c. 1. §. 10.*

autre interest ils sont contrains maintenant de luy redonner. C'est par là que Calvin commence la deffense de son schisme dans le chapitre second du quatrième livre de son Institution. Il y reprend en peu de mots, ce qu'il avoit éably dans le chapitre premier. 1. *Que par tout où le ministère de la parole de Dieu & des Sacremens est en son entier, il n'y a nul vice touchant les mœurs qui empêche que là il n'y ait Eglise.* 2. *Qu'encore qu'il y ait quelques petites fautes ou en la doctrine ou aux Sacremens (il ne dit pas comme ses disciples de Saumur, quand il y auroit des erreurs damnables exitialis errores) cela n'empêche pas encore qu'il n'y ait Eglise.* 3. *Que les erreurs qu'on doit ainsi pardonner sont celles qui ne touchent point la principale doctrine de nostre religion (ce qui est directement opposé aux erreurs qui renversent le fondement de la religion) & ne contreviennent aux articles de la foy esquels doivent consentir tous les fidèles.* Et de là il passe à montrer ce qu'on ne doit pas prendre pour Eglise. Mais s'il avient, dit il, que le mensonge s'éleve pour dévairer les premiers points de la doctrine chrestienne, & détruire ce qui est nécessaire d'entendre des Sacremens, de sorte que l'usage en soit aneanty, lors s'enfuit la ruine de l'Eglise, tout ainsi que c'est fait de la vie de l'homme quand le gosier est coupé, ou que le cœur est navré. Ce que montre saint Paul, quand il dit que l'Eglise est fondée sur la doctrine de Jesus-Christ & des Apostres. Jesus-Christ estant la principale pierre. Si le fondement de l'Eglise est la doctrine des Apostres & des Prophetes, laquelle enseigne les fidèles de constituer leur salut en Jesus-Christ, qu'on oste cette doctrine, comment l'edifice pourra-t-il demeurer debout. Il est donc nécessaire que l'Eglise déchée quand la doctrine laquelle seule la soutient est renversée. D'avantage si la vraie Eglise est une colonne & firmament de vérité, il n'y a pas de doute que ce n'est pas l'Eglise où regne la fausseté & le mensonge.

Et aussi-tost il applique tout cela à l'Eglise catholique. Or puis que cela, dit-il, est en toute la Papauté, il est facile de juger quelle Eglise il y reste. Et après s'estre répandu en injures à son ordinaire, il conclut par la deffense de la separation à laquelle il vouloit venir. Il ne faut donc point craindre, que nous retirant de la participation de ces sacrileges, nous fassions divorce avec l'Eglise de Dieu. La communion de l'Eglise n'a pas été instituée telle condition, qu'elle nous soit un lien pour nous astreindre à l'idolatrie, impiété, ignorance de Dieu, & autres méchancetés, mais

pluſt pour nous entretenir en la crainte de Dieu, & en l'obeyſſance de ſa verité. CHAP. V.

Ceſt par là encore qu'ils juſtifier leur revolte contre l'Egliſe, en avouant qu'ils ſeroient coupables ſ'ils n'obeiſſoient pas à l'Egliſe, mais qu'ils ne le ſont point, parce que l'Egliſe Romaine à laquelle ils reſuſent d'obeir n'eſt pas l'Egliſe.

Fatemur, diſent-ils, quemque debere Eccleſia judicium revereri, monitionibus parere, caſtigationibus commoveri, communionem in omnibus religioſo colere. Proinde ſi Papiſta Eccleſia ſunt, ſubjectionis & obedientia neceſſitas nos manebit. Id vero concedere ipſis neutiquam poſſumus. Et un peu après. Eadem ratione nec nos Papiſticos cætus, idololatria, ſuperſtitione, impia doctrina contami-natos pro Eccleſiis agnoſcimus.

Vn Calviniſte qui a reduit en diſputes Theologiques l'inſtitution de Calvin, Diſp. 1. az. lib. 4. c. 1. & 2.

Il n'eſt pas moins facile de prouver par les livres de Beze qu'ils n'ont tâché de juſtifier leur ſeparation d'avec l'Egliſe Romaine, qu'en pretendant qu'elle n'eſtoit en aucune ſorte la veritable Egliſe ny catholique ny particuliere, & qu'on ne la devoit pas ſeulement conſiderer comme une Egliſe corrompue, mais comme une Egliſe entierement abolie. *In Romana, dit-il, qualis jam pridem eſt Eccleſia non aliquatenus vitia-ta, ſed penitus abrogata ſunt vera catholica Eccleſia nota omnes.* Ce qu'il pretend prouver en ſuppoſant qu'on y a fait profeſſion de renverſer entierement la chaire de la verité, & qu'on ne ſ'y contente pas de propoſer d'une part du pain pur, & de l'autre quelque levain étranger, en ſorte qu'il ſoit permis de recevoir l'un & de rejeter l'autre, mais qu'on y force les gens malgré qu'ils en ayent de ſe nourrir de poiſon. Or quand cela eſt, dit-il, qui voudroit prendre pour la vraie Egliſe ou catholique ou particuliere l'aſſemblée de tels loups, ou de ceux qui les ſuivent ? Et cependant je ſoutiens que c'eſt ce que peu à peu eſt devenu le Papiſme, qu'ils appellent l'Egliſe Romaine. *Quis horum Impiorum, aut eorum qui eos ſequuntur catam pro vera Eccleſia ſive catholica; ſive particulari habuerit; Talem autem paulatim evaſiſſe Papiſmum id eſt Romanam quam hodie vocant Eccleſiam, affirmo.*

Dans le livre intitulé. De Eccleſiæ catholice notis. Dans le 1. volume.

Rien n'eſt plus contraire à la theſe de Saumur. Calvin veut que l'uſage de la parole de Dieu & des Sacremens ſoit entier, afin qu'une ſociété de Chreſtiens ſoit l'Egliſe, & toute la modification qu'il ajoute, eſt que de petites erreurs qui ne

touchent point la principale doctrine de nostre Religion, n'empêcheroient pas qu'elle n'eust cette qualité, Et ces Professeurs au contraire ne rougissent pas de soutenir, que le titre d'Eglise peut convenir devant Dieu à des communions Schismatiques & engagées dans des erreurs capitales qui renversent la Religion julques dans ses fondemens. Mais ces contradictions ne doivent pas surprendre, & il ne faut pas s'étonner que ceux qui ont quitté la voie royale de la tradition & des Peres, se perdent en des routes égarées, & parlent diversément selon leurs divers interests. Ont ils besoin que l'Eglise Romaine ne soit pas Eglise pour se laver du reproche d'avoir déchiré son unité, elle ne le fera point : & on le prouvera comme font Calvin & Beze, par une ridicule petition de principe, en supposant que le mensonge, la superstition, l'idolâtrie, & l'impiété y regnent. Ont-ils besoin qu'elle soit Eglise, afin que le baptême, que les premiers Reformateurs y ont reçu, ne soit pas nul, & qu'ainsy ils ne soient pas tous sans baptême, parce qu'ils ne l'auroient reçu que de gens non baptisez, ce qu'ils croient ne pouvoit estre valide : Ont-ils besoin, dis-je pour cette raison, que la communion Romaine soit Eglise, elle le fera, & de quelques erreurs qu'ils l'ayent chargée, ils s'engageront à soutenir, que non seulement aux yeux des hommes, mais au regard de Dieu même, elle n'a point cessé d'estre Eglise.

C'est néanmoins ce qu'ils ne sçauroient faire sans renoncer à leur catechisme & à leur Profession de foy. Car ils disent dans un avertissement qui est à la teste de leur catechisme, que le diable a dissipé l'Eglise, & qu'elle a esté du tout corrompue : & ils déclarent manifestement dans leur profession de foy qu'il n'y a aucune Eglise parmy nous, ce qui est directement opposé à ce que dit cette these de Saumur : Nous professons, disent-ils, que là où la parole de Dieu n'est point reçue, & où on n'a fait nulle profession de s'affujettir à elle, & où il n'y a nul usage des Sacramens : à parler proprement, on ne peut juger qu'il n'y ait aucune Eglise. Partans nous condamnons les assemblées de la Papauté. (Ils appliquent donc à l'Eglise Romaine en particulier ce qu'ils avoient dit en general, qu'il n'y a aucune Eglise où la parole de Dieu n'est point reçue &c. & ils le prouvent par les calomnies suivantes contre l'Eglise Catholique) *veu que la parole de Dieu en est bannie, esquelles les Sacramens sont corrompus,*

abastardis, falsifiez, ou aneantis du tout, & esquelles toute superstition & idolatries ont la vogue. Nous tenons que tous ceux qui se mêlent en tels actes & y communiquent se separent & retranchent du corps de Iesus-Christ.

Que s'ils avoient dans le même article, *qu'il reste encore en la papauté quelque petite trace de l'Eglise*, c'est par la même nécessité de se deffendre contre les Anabaptistes, qui leur reprochoient, qu'ils n'estoient point baptisez s'ils ne l'estoient de nouveau. Car c'est pour en conclure, *que ceux qui sont baptisez dans l'Eglise Romaine n'ont pas besoin d'un second baptême.* Mais d'ailleurs il y a bien de la différence entre dire qu'il reste encore dans une société, *quelque petite trace de l'Eglise*, & dire que cette société est l'Eglise. Une maison estant ruinée jusques dans les fondemens, les pierres qui restent se peuvent appeller une petite trace de l'edifice ruiné, quoiqu'il n'y ait plus aucun edifice. Il reste encore parmi les Juifs quelque petite trace de l'Eglise Judaïque, en ce qu'ils conservent avec soin les livres sacrez dont cette Eglise estoit la depositaire, & neanmoins on ne peut pas dire que les Juifs d'aujourd'huy soient encore l'Eglise Judaïque. Nous avoions sans peine qu'il reste des traces de l'Eglise parmi les Lutheriens, les Calvinistes, les Anabaptistes, les Sociniens, & tant d'autres sectes de ce dernier siecle : mais nous ne croions pas pour cela, qu'il y ait parmi eux aucune veritable Eglise. Ainsy ce mot de *petite trace de l'Eglise*, n'estant point contraire à ce qu'ils ont établi d'abord comme le fondement de leur separation, *qu'à proprement parler on ne peut juger qu'il y ait parmi nous aucune Eglise*, il faut que ces Ministres de Saumur abjurent leur profession de foy, pour redonner comme ils font à la Communion Romaine le nom d'Eglise, que cette profession de foy luy avoit osté d'une manière si outrageuse & si pleine de calomnie.

Il faut de plus remarquer (& c'est en cela principalement que consiste leur impieté) que quand ils donnent le nom & le titre d'Eglise à des communions ou sectes, qu'ils s'imaginent ruiner les fondemens de la Religion, ou qui les ruinent effectivement, ce n'est pas un nom & un titre vain, mais qu'ils veulent, que ce nom soit accompagné d'un droit effectif aux promesses Evangeliques que le baptême puisse sceller en ceux que l'on y baptise. C'est pour en venir là qu'ils établissent cette maxime, *Nulla est Ecclesia ad quam Dei promissiones aliquate-*

nus non pertinent. Il n'y a point d'Eglise sans en excepter les conventicules des heretiques qui ruinent par leurs erreurs & par leurs blasphemes les fondemens de la foy, à qui les promesses de Dieu n'appartiennent en quelque maniere. Or ces promesses de Dieu dont le baptême est le sceau (car c'est de celles-là dont il s'agit) sont les promesses du salut, & de la grace de l'adoption divine qui est toujours jointe au salut dans la doctrine de Calvin. C'est de quoy on ne peut douter après tout ce que nous en avons dit cy-dessus, & on le voit clairement par ces paroles de Beze que nous avons déjà rapportées.

*A Briss. Calvinist.
rem. Testimonium
Hæthaj ad calum. 7.*

Dicimus oportere nos in fœdere comprehendere, ac proinde ad Christum pertinere, priusquam baptizemur & neque gratiam adoptionis à baptismo inchoamus, sed per eum potius dicimus illum in nobis obligari. Car il est manifeste par cette declaration de Beze au nom de toute sa secte qu'il defendoit en cet endroit contre les accusations des Luthériens, qu'estre compris dans l'alliance, appartenir à Jesus-Christ, estre adopté en Jesus-Christ, ne sont que la même chose, & que tout cela doit preceder le baptême, afin qu'il en soit le sceau. Y a-t-il donc rien de plus impie que de vouloir que le salut & l'adoption divine appartiennent à des assemblées d'heretiques qui renversent le fondement de la foy? N'est-ce pas porter jusques à un excès horrible l'indifference des Religions? Car ceux qui jusques icy avoient autorisé ce libertinage disoient seulement qu'on pouvoit faire son salut dans toutes les Eglises qui n'estoient pas engagées en des erreurs fondamentales, & ceux-cy veulent que même des erreurs qui renversent le fondement de la Religion n'empêchent pas que les promesses de l'alliance de grace qui comprennent la regeneration, la justification, la sanctification n'appartiennent en quelque sorte à des Synagogues de Satan à qui il leur plaist de donner le nom d'Eglise.

Ils diront peut-estre que la modification qu'ils ont ajoutée, les met à couvert de l'impieré qu'on leur reproche, parce qu'ils n'ont pas dit simplement & absolument, que ces promesses de l'alliance de grace appartoient à ces societés corrompues, mais qu'elles leur appartoient seulement en quelque sorte, *aliquatenus*. Voila tout ce qu'ils peuvent dire pour leur defense, mais il est aisé de leur montrer par eux-mêmes que c'est une pure illusion.

Car selon leur propre doctrine que nous avons déjà rappor-

rée, les promesses de l'alliance de grace ne peuvent appartenir aux hommes qu'en deux manieres, ou conditionnellement, ou absolument. Or ils ne peuvent pas dire, que le sens de leur *aliquatenus* soit de marquer, que ces promesses Evangeliques n'appartiennent que conditionnellement à ces assemblées d'heretiques, pour deux raisons invincibles. L'une est que selon eux, elles appartiennent en cette maniere à tous les hommes generalement : *Evangelicum factus quatenus conditionatum est, ad omnes omnino homines spectat*. De sorte qu'il seroit bien inutile d'attribuer le nom d'Eglise à ces assemblées, pour en conclure que ces promesses leur appartiennent en quelque sorte, si par là on avoit seulement voulu dire qu'elles leur appartiennent conditionnellement, puisque ce ne seroit leur donner, que ce qui convient à tous les hommes, aux Juifs, aux Turcs, aux Idolatres, ausy bien qu'à ces heretiques. L'autre raison est, qu'il s'agit icy d'une maniere d'avoir part aux promesses Evangeliques, qui puisse donner droit au baptême qui est le sceau de ces promesses. Or ils pretendent que pour cela il faut y avoir part actuellement, parce que le baptême est institué pour sceller les promesses *in iis ad quos actum pertinent*, & qu'ainsy ce n'est pas assez d'estre compris dans l'alliance en tant que conditionnelle, parce que tant qu'elle est telle, les promesses n'appartiennent pas actuellement à ceux qui n'ont pas accompli la condition ; d'où ils concluent que les enfans des infidelles ne doivent pas estre baptisez, parce que les promesses de Dieu ne leur appartiennent que conditionnellement & non actuellement.

4. On peut tirer encore de là un argument qui decouvrira d'une maniere plus sensible l'impieté enfermée dans cette réponse des Ministres de Saumur, ou sa contrariété avec les principes des Calvinistes. Le voicy. Il n'y a que les enfans de ceux dont on peut croire que les promesses de l'alliance Evangelique leur appartiennent actuellement, qui puissent estre legitimement baptisez, & ces promesses n'appartiennent actuellement qu'à ceux qui ont accompli la condition de l'alliance qui est de croire : *crede & salvaberis*. L'une & l'autre proposition est de ces Theologiens Calvinistes comme nous avons déjà vu.

Or les enfans qui naissent dans des societez heretiques qui transervent les fondemens de la Religion, & qui ne conser-

servent plus que quelque point de la vraie doctrine avec la substance du baptême, sont baptisez, *Deo jubente vel consentiente*. On peut donc croire que les promesses de l'alliance de grace appartiennent actuellement aux heretiques dont ils sont nez, & que par consequent ces heretiques ont accompli la condition de l'alliance, qui est d'avoir la foy.

Or la foy qui est la condition de l'alliance evangelique est la vraie foy, la foy justifiante, la foy vivante, la foy qui sauve, *fides salvifica*, & qui est propre aux enfans de Dieu: & ce n'est ny la foy des hypocrites, ny même la foy de ceux qui ne croyent que pour un temps, quoique pendant ce temps-là leur foy ne soit mêlée d'aucune erreur.

Il faut donc que ces heretiques qui renversent les fondemens de la religion puissent en même temps avoir la vraie foy, la foy justifiante, la foy qui sauve; puisque sans cela, n'ayant pas accompli la condition de l'alliance, les promesses de cette alliance ne leur appartiendroient pas actuellement, & que faute de cela leurs enfans ne pourroient pas estre baptisez, *Deo jubente vel consentiente*, comme il est dit dans cette these.

Il s'ensuit de là que c'est sans raison & par une contradiction manifeste, que ces Ministres disent, que si les enfans baptisez dans ces sectes heretiques se laissent corrompre par leurs erreurs, ils déchéent de l'alliance, *excidunt à federe*, & qu'ainsy le baptême qu'ils ont reçu ne leur sert de rien, *nulla sit in baptismo salus est*. Car pourquoy leur condition seroit-elle pure alors, que celle de leurs peres & de leurs meres que l'on suppose estre engagez dans ces mêmes heresies? Or approuvant comme ils font le baptême des enfans de ces heretiques, il faut qu'ils tiennent, que leurs peres & leurs meres tout heretiques qu'ils sont, ont actuellement part aux promesses de l'alliance de grace, parce qu'on ne doit baptiser que ceux qui y sont compris, & que dans leurs principes les enfans n'y peuvent estre compris qu'avec ceux qui leur ont donné la vie. Et ainsi c'est se contredire grossierement que de pretendre d'une part, que les enfans de ces heretiques qui ne sont pas d'autre condition que leurs peres, déchéent de l'alliance qu'ils disent que le baptême avoit scellée en eux, lorsque devenant grands ils adherent à leurs heresies, & de vouloir de l'autre, que ces mêmes heresies n'ayent pas empêché que leurs peres ne fussent compris dans cette même alliance, parce que sans cela le

baptême des enfans n'auroit pas esté legitime, & n'auroit rien eu à sceller en eux. CHAP. V.

La resolution de l'autre cas qui regarde les enfans de ces heretiques qui meurent dans l'enfance après avoir esté baptisez, n'est pas moins contraire à toute leur Theologie. Car ils disent que rien n'empêche qu'ils n'éprouvent dans leur salut la vertu du baptême; *nihil prohibet quominus Sacramenti virtutem in salute experiantur*. C'est ainſy qu'ils ont trouvé à propos de s'exprimer, n'ayant pas osé dire, que rien n'empêchoit qu'ils ne fussent ſauvez par la vertu du baptême, parce qu'ils ne donnent aucune efficace au baptême pour le salut, voulant que tout son effet soit de sceller la grace de l'adoption & de l'incorporation en JESUS-CHRIST que l'on doit avoir reçue avant que d'estre baptisé selon ces paroles de Beze, que l'on ne ſçauoit trop repeter: *Que comme il faut écrire la patente avant que d'y apposer le ſceau, il faut auſſy que nous ſoyons compris dans l'alliance de JESUS-CHRIST avant que d'estre baptisé, & qu'ainſy nous ne commençons pas à estre incorporez en JESUS-CHRIST quand on nous baptise, mais que l'incorporation que nous avions déjà avec luy est ſcellée par le baptême.*

Mais comme ils concluent de là au regard de leurs enfans qui meurent bien-toſt après leur naiſſance, qu'il ne leur nuit de rien de n'avoir pas reçu le baptême. Et qu'ils n'en ſont pas moins ſauvez, ils doivent conclure la même choſe des enfans de ces heretiques dont nous parlons; & ainſy quand ils diſent, que rien n'empêche qu'ils n'éprouvent la vertu du Sacrement dans leur ſalut, c'eſt une pure illuſion pour tromper le monde, la vertu du Sacrement ſelon eux ne contribuant rien au ſalut, ſur tout des enfans qui meurent avant l'uſage de la raiſon. Car ou ils ſont compris dans l'alliance, ou ils n'y ſont pas compris. S'ils y ſont compris, ils appartiennent à JESUS-CHRIST, ils ſont entez en luy, ils ſont les enfans de Dieu, & ils ne laiſſeront pas d'estre ſauvez, quoiqu'on n'ait point appoſé le ſceau du baptême pour ſceller en eux les promeſſes evangeliques qui leur appartiennent actuellement. Que s'ils n'y ſont pas compris, le baptême qui n'eſt qu'un ſceau, ne trouvant rien en eux à ſceller, ne ſera qu'un ſigne vuide & inefficace, bien loin d'avoir aucune vertu pour les ſauver. C'eſt pourquoy il faut, ou qu'ils accordent le ſalut aux enfans de ces heretiques qui meurent avant l'uſage de la

In obſervantia Calumniarum Talemensis Meſſuſus ad Calum. 7. Et his colligi dico, ſicut prius ſcribi oportet diploma quam ſigillum apponatur, ita oportere nos in ſocietate Chriſti prius comprehendere, quam baptizemur: ac poſtea nos ſum primum Chriſto non donari quum baptizamus, ſed baptiſmo noſtram in eum inſuſionem obſignari.

raison, encore même qu'ils n'eussent pas esté baptisez, ou qu'ils ne le leur accordent pas lorsqu'ils meurent après l'avoir esté.

Et c'est à ce dernier qu'ils seroient obligez de se tenir en demeurant fermes dans leurs principes. Car pour reprendre en peu de paroles leurs divers dogmes sur ce sujet: si le baptême, comme ils l'enseignent, n'est qu'un sceau pour sceller les promesses evangeliques en ceux à qui elles appartiennent actuellement; & si ces promesses n'appartiennent actuellement qu'aux vrais fidelles & à leurs enfans, parce qu'il n'y a que les vrais fidelles qui ayent accompli la condition de l'alliance, & que les enfans n'y peuvent estre compris qu'avec ceux qui les ont mis au monde, en vertu de ces paroles, *Ero Deus tui, & seminis tui post te*; comment peuvent-ils approuver comme bon le baptême conféré aux petits enfans dans des sectes qui renversent les fondemens de la religion, puisque leurs peres & leurs meres faisant profession, comme on le suppose, d'embrasser la doctrine de ces sectes, on ne les peut prendre sans folie pour de vrais fidelles; d'où il s'ensuit qu'on ne les peut regarder ny eux ny leurs enfans comme estant compris dans l'alliance de grace dont le baptême est le sceau.

Mais comment, dira-t-on, des gens d'esprit auroient-ils pû s'engager dans une opinion si contraire à leurs principes? Il n'est pas difficile de le deviner, & je l'ay déjà marqué en passant. C'est que d'une part leurs premiers reformateurs ayant reçu le baptême dans l'Eglise Romaine, & n'ayant pas voulu ny même pû le faire rebaptiser, il a fallu qu'ils ayent approuvé comme bon le baptême des Catholiques, & que de l'autre ils n'ont point trouvé d'autre moyen d'excuser leur schisme, que d'accuser l'Eglise qu'ils avoient quittée, d'erreurs fondamentales contre la foy, parce qu'ils ne croient pas qu'on doive rompre la communion pour d'autres erreurs; d'où vient qu'il ne tient pas à eux qu'ils ne s'unissent de communion avec les Luthériens, quoiqu'ils les combattent sur divers points avec autant de chaleur qu'ils font les Catholiques. Voilà ce qui les a engagés en toutes ces contradictions, parce qu'ils ont voulu par differens interêts allier des choses, que nous avons fait voir ce me semble tres-clairement, estre tout à fait inalliables dans les principes bizarres de leur nouvelle theologie.

CHAPITRE VI.

V. CONSIDERATION. *Qu'ils n'ont aucune raison de ne point douter de l'élection & du salut de leurs enfans, qui meurent dans l'enfance après avoir esté baptisez.*

Nous avons vu en combien de rencontres le salut des enfans qui meurent après avoir esté baptisez est inecrain dans les principes des Calvinistes. Tout ce qu'ils peuvent dire est qu'au moins les vrais fidelles n'ont pas sujet de douter du salut des leurs, parce qu'estant assurez de leur foy, ils le sont en même temps que leurs enfans sont cōpris dans l'alliance de grace. C'est ausly à quoy s'est reduit le Synode de Dordrecht. Car il est remarquable qu'il ne parle point de l'opinion qu'on doit avoir en general du salut des enfans des fidelles morts dans l'enfance, mais qu'il se restreint à l'opinion qu'en doivent avoir leurs peres & leurs meres, qu'ils supposent avoir la vraie foy, en disant seulement : Que les peres & les meres qui craignent Dieu ne doivent point douter du salut & de l'élection de leurs enfans que Dieu retiré de cette vie dans leur enfance : *Pii parentes de electione & salute suorum liberorum quos Deus in infantia ex hac vita evocat dubitare non debent.*

53^e. Dordre saert 11.
de l'ic. ap. art. 17.

Mais lors même qu'ils se resserrent en des bornes si étroites, ils n'ont encore rien d'assuré. Car les enfans des plus grands Saints peuvent n'estre pas élus, mais reprouvez. Or ils pretendent que les promesses de l'alliance de grace ne peuvent jamais appartenir actuellement aux reprouvez, & c'est pour cela, qu'après avoir dit que la promesse a esté faite en commun aux enfans des fidelles, ils ajoutent : *Que cela n'empeche pas qu'il ne soit vray ausly, que tous ceux qui sont nez d'Israel, ne sont pas Israelites, & que tous ceux qui sont de la race d'Abraham, ne sont pas enfans d'Abraham.* Et par consequent leurs fidelles mêmes n'ont aucune certitude, que leurs enfans mourant avant l'usage de raison soient sauvez, parce qu'ils ne peuvent sçavoir s'ils sont du nombre des élus.

Dans la Conférence
de Lausanne, p. 196.

Ils diront peut-estre que c'est une marque qu'ils sont predestinez, de ce qu'ils meurent en un âge, où ils n'ont pu perdre par leurs pechez la grace de leur baptême. C'est ce que peu-

CHAP. VI.

vent & que doivent dire les catholiques, parce qu'ils croient que tous les enfans, generalement sont regenez par le baptême; de sorte qu'on n'a qu'à sçavoir qu'ils ont conservé cette regeneration tant qu'ils ont esté en ce monde, comme on le sçait de tous les enfans qui en sortent avant que d'avoir atteint l'âge de discretion, pour estre certain de leur salut. Mais cette raison ne vaut rien dans la doctrine des Calvinistes; parce qu'ils veulent que le baptême suppose la regeneration, pour en estre seulement le sceau, & qu'il ne la suppose pas en tous les enfans, y en ayant en qui il ne trouve rien à sceller, tels que sont, à ce qu'ils pretendent, tous les reprouvez. C'est pourquoy nul Calviniste n'estant assuré d'aucun enfant qu'il voit baptiser par ses ministres, que le baptême ne soit pas en luy un signe nud, vuide, & inefficace, il ne sçauroit aussy estre assuré de son salut, s'il meurt peu de jours après; parce que n'estant point assuré qu'il ait rien reçu dans le baptême, il ne peut pas fonder la certitude de l'élection & du salut de cet enfant, comme font les catholiques, sur ce qu'il n'avoit pour estre sauvé qu'à conserver la grace qu'il y avoit reçue, que d'ailleurs il ne pouvoit perdre dans cet âge-là.

Les Calvinistes ont bien vu la nécessité de ces consequences; mais ils s'en ouvrent le moins qu'ils peuvent, de peur de choquer les simples de leur communion. Car c'est pour cette raison, comme on le leur a déjà reproché, qu'ils n'ont pas mis dans le Synode de Dordrecht, que les peres & les meres craignant Dieu doivent croire tres-fermement, que leurs enfans mourant dans l'enfance sont sauvez: mais seulement, *qu'ils ne doivent point douter de leur election ny de leur salut*; ce qui veut dire seulement qu'ils en doivent avoir cette opinion par un *jugement de charité*, & qu'ils n'ont point de raison pour se mettre le contraire dans l'esprit.

Il paroist que c'est là leur sens. Premièrement, parce que c'est ainsi qu'ils s'en estoient expliquez auparavant dans la conference de la Haie, où ils étendent également ce jugement de charité aux adultes & aux enfans.

Secundum idem characteris indicium Græci debemus de communibus ad delictum liberis baptizatis.

Trigl. p. 467. Pro-missione, nisi infirmitate credimus. At quoniam illi sunt Christiani ad quos promissiones illæ pertinet nonnulli pu-

croient d'une foy indubitable, que Dieu accomplit ses promesses en tous ceux à qui elles appartiennent, mais qu'ils ne peuvent juger

que par un jugement de charité, qui sont ceux en qui elles appartiennent.

CHAP. VI.
 dictio charitatis iudicare possumus.

3. Parce que le même Triglandius étant pressé par les Remontrants de déclarer en quel sens ils avoient dit dans la Conférence de la Haie; *Qu'ils croient par un jugement de charité que tous les enfans des fidèles reçoivent l'esprit de regeneration, répond en ces termes: Accipiunt (credere) uti iudicio charitatis tribui potest, ut idem sit quod existimare.*

4. Parce que les Remontrants leur ayant reproché qu'ils avoient recours à ce jugement de charité, pour cacher leur sentiment touchant la reprobation des enfans, Triglandius répond nettement & précisément. *Qu'ils n'ont pas besoin de le cacher davantage, que celui qu'ils ont de la reprobation des adultes: parce que l'une & l'autre a pour objet des pecheurs, qui sont l'objet de la colere de Dieu, & que l'une & l'autre est opposée à l'élection gratuite, qui n'est appuyée sur aucune bonne qualité qui soit dans les élus.*

5. Dès le commencement de cette secte Beze s'est très-clairement expliqué là dessus, en reconnoissant qu'ils ne regardoient tous les enfans des fidèles comme membres de l'Eglise, que parce qu'ils laissoient à Dieu ses jugemens cachez, avoiant d'ailleurs, qu'il luy est libre de choisir des étrangers, & de rejeter ceux qu'il luy plaist d'entre les enfans des fidèles. *An negamus Deo liberum esse cum extraneos deligere, tum etiam ex sanctorum liberis quoscunque voluerit rejicere? Atinime, Neque enim à seipso dissidet Apostolus, cum inquit non omnes esse israelitas qui sunt ex israel. Sed occulta hac iudicia Deo relinquentes, tantisper dum ea patefaciat, omnes fidelium infantes iudicamus ad Ecclesiam pertinere.* Ce qu'il repete encore plus bas en ces termes. *Ecclesia ex probabilibus conjecturis iudicat an aliquis ad Christum pertineat: puta in infantibus si quis ex fidelibus sit prognatus, in adultis si quis christianam fidem se amplecti profiteatur. Nam potest quidem esse ex reproborum numero qui ex fidelibus est prognatus, & potest aliquis simulatè se christianum profiteri. Sed occulta hac iudicia Deo relinquenda sunt.*

Et dans un livre intitulé, *Sommaire de tous le Chrétiensisme*, suppose comme une chose indubitable, que tous les enfans des fidèles qui meurent dans l'enfance ne sont pas sauvez, mais seulement les élus que Dieu seul connoist. Car après avoir expliqué les moyens que Dieu employe pour sauver ceux

Ibid. Non opus est ut opinionem suam de reprobatione infantium magis regant, quam de reprobatione adultorum. Verique enim veritas à reprobatione ut Dei obnoxio, & oppositur electioni gratiæ, nec ulli in nominibus electis bonæ qual. radium tenet.

In Affert. calum.
Titius. Math. 2
ad 7. Calum.

CHAP. VI.

*Som. Christ. cap. 40.
Aphor. 11. Quid autem ad eos veniet quos via dum nascos aut primis illi annis in regnum fidei evenit. comprehenditur est via. Quam enim in gratuito tuo fidei re, vult mediator est Christus, non ipsas mundo fideles, sed etiam eorum pollicentem in mille generationes comprehendat, adeo ut differet sanctam esse promittit, minime dubium est, quam sanctorum liberor, qui ad electionem pervenit (quos ipse solus novit) hinc de deo, qui ne hoc quidem: fortis ejus.*

*Adac Regis Mon.
de B. g. ar. 1. p.
460.*

d'entre les élus qui ne sortent de ce monde qu'après estre parvenus à l'âge de discretion, il dit qu'il se sert d'une voie plus abrégée à l'égard de ceux qu'il appelle à son royaume estant à peine nez, ou dans les premières années de leur vie. *Car comme il comprend, dit-il, dans son alliance de grace dont l'Esprit est le mediateur, non seulement les fideles, mais luy posterie même, jusques à mille generations, ce qui fait qu'il appelle sainte, il ne faut pas douter qu'il n'ait donné à son Fils pour n'estre point abandonné de luy, les enfans des Saints, QUI SONT DU NOMBRE DES ELUS, QUE LUY SEUL CONNOIST.* Il est donc clair que selon Beze, cette voie abrégée de sauver ceux qui meurent dans l'enfance, ne regarde pas generalement tous les enfans des saints, mais seulement ceux d'entre-eux qui sont élus.

6. Le même Beze a bien fait voir combien il estoit persuadé, que tous les enfans des fidelles n'estoient pas justifiés dans le baptême, puisqu'il n'a poir craindre de le soutenir expressément en presence des Lutheriens, qui témoignoient avec raison, avoir beaucoup d'horreur de cette doctrine. Car dans la Conference qu'il eut en la ville de Montbelliard avec Jacques André, il luy soutint, que ce que dit Jesus-CHRIST dans l'Evangile: *Sinite parvulos venire ad me, quoniam talium est regnum celorum*, ne comprend pas tous les enfans des fidelles; parce, dir-il, que Dieu a laissé entre ses jugemens cacher le choix des enfans à qui il veut donner sa grace. Ce qui fait que nous ne pouvons assurer que probablement des enfans que l'on vient de baptiser, qu'ils aient reçu la grace de l'adoption. *Talium est regnum celorum, sed non omnium: Deos enim suo arcano judicio reliquit, quos infantes sua gratia donare velit. Ideoque PROBABILITER tantum fructum adoptionis infantes baptizatos donari, affirmare possumus.* Et c'est ce qui luy fit ajoûter cette parole que les Lutheriens, avec lesquels il conféroit, eurent raison d'appeller horrible: Que plusieurs milliers d'enfans reçoivent le baptême, qui néanmoins ne reçoivent jamais la grace de la regeneration, mais perissent eternellement. *Multa millia infantum baptismum accipiunt, qui tamen nunquam regenerantur, sed in aeternum pererunt.* Ce qui frappa tellement les Theologiens du Duc de Wirtemberg, devant qui se tenoit cette Conference, que faisant imprimer ces Actes, ils mirent à la marge. *Horrenda vox; multa millia infantum bapti-*

zatorum

verum in æternam perire. Et cependant le Docteur Jacques André luy en ayant fait reproche en l'avertissant, qu'ils faisoient tres-mal de laisser les peres & les meres dans le doute, si leurs enfans après avoir esté baptisez sont adoptez de Dieu, & mis au nombre de ses enfans; & luy demandant de nouveau: * Si un enfant que l'on venoit de baptiser n'estoit pas adopté de Dieu pour estre son enfant, il n'en put tirer autre chose, qu'une nouvelle confirmation de son erreur en ces termes: *Respondéo infantes baptismo aqua aspersos*, PROBABILITER, PROBABILITER, *inquam* *transeri filios Dei.*

7. Hospinien témoigne la même chose. Car rappo'tant dans son histoire sacramentaire, f. 883. que l'on avoit objecté à Beze dans la Conference de Montbelliard, que selon les Calvinistes, tous les enfans qui estoient baptisez n'estoient pas pour cela regnez, mais que plusieurs de ces enfans estoient damnez eternellement par le decret de Dieu; il ne répond à ce reproche qu'en soutenant cette doctrine. Pourquoy, dit-il, sera-t-il moins permis de croire, que quelques-uns (il parle des enfans) soient baptisez inutilement, que de croire que quelques-uns reçoivent la cene du Seigneur à leur condamnation.

8. Et David Pareus dans son ouvrage contre Bellarmin explique en ces termes le sentiment de sa secte. Ny Zuingle ny Calvin, ny aucun des nostres, n'a enseigné generalement que tous les enfans mourant sans baptême fussent dans le ciel avec les Bienheureux. Mais ils n'ont cette creance par un JUGEMENT DE CHARITÉ, que des seuls enfans de l'Eglise neX dans l'alliance, par le privilege singulier de la promesse faite aux peres & aux enfans lors que Dieu fit alliance avec Abraham & qu'il luy dit: Je seray vostre Dieu & le Dieu de vostre race: ce qui se doit néanmoins entendre sans prejudice de l'élection de Dieu, qui selon ce qui arriva autrefois dans la famille d'Abraham & d'Isaac, a fait depuis & fait encore souvent un discernement entre les enfans des fidelles (il parle de ceux qui meurent avant le baptême) que nous ne devons ny approfondir ny reprendre, mais adorer. C'est le sentiment des enfans de nous & des nostres touchant cette question des enfans morts avant le baptême.

Il est donc clair que les Calvinistes ne jugent que par des conjectures probables, que leurs enfans sont sauvez, lors même qu'ils meurent en l'enfance après avoir esté baptisez, puisqu'ils étendent generalement à tous leurs enfans qu'ils

E E c c

CHAP. VI.

h. p. 480. Jacobus. Maie ego? a vobis sit, quod pini pueri, in perpetua dubitatione & inquietudine, an ipsorum liberi per baptismum accepti in filios Dei adoptati sint.

a pag. 485. Jacobus. Sed hoc queritur. An postquam baptizatus est infans, à Deo sit adoptatus in filium. BEEA. Respondéo infantes baptismo aqua aspersos, probabiliter, probabiliter, inquam transeri filios Dei.

Paraus de omif. Grat. ex statu peccati contra Bellar lib. 4. p. 871. Nec Zuinglium, nec Calvinum, nec quicumque nostrum indidentem omnes infantes sine baptismo, vel in utero matris, vel in partu, vel dum ad baptismum gestantur decedentes in coelum cum beatis collocant: sed de solis infansibus Ecclesiæ in fœdere nati si morte priventur, canonice charitatis ita pindebant ex singulari privilegio promissionis parentibus & liberis latere in fœdere: Ego Deus tuus & semini tuus. Salva ramen electio Dei, quæ ultimis Abraham & Isaac, ita deinceps in fidelibus liberis sæpe discernimen feci & facio nobis nec servandum, nec figillandum, sed adorandum. H. u. p. 11. Hinc est nonnulla de hac questione sententia.

baptisent ce jugement de charité, qu'ils opposent à ce qu'on croit par une foy indubitable, ne parlant point autrement de ceux qui meurent dans l'enfance, que de ceux qui meurent dans un âge plus avancé; & que d'ailleurs il font gloire de ne cacher non plus leur sentiment touchant la reprobation des enfans, que touchant celle des adultes, parce que l'une & l'autre a pour objet des pecheurs qui sont dignes de la colere de Dieu. Or la reprobation des enfans opposée à celle des adultes ne peut regarder que les enfans qui n'ont jamais esté adultes, c'est à dire qui sont morts avant l'âge de discretion. Ils ne trouvent donc point d'inconvenient, que parmi les enfans des fidelles qui meurent avant l'âge de discretion (car c'est des enfans des fidelles dont il s'agissoit) il y en ait de reprouvez. Et ils ne peuvent pas dire, comme feroient les Catholiques, qu'ils n'entendent pas ces enfans reprouvez que ceux qui meurent avant le baptême: car ils témoignent expressement le contraire dans les endroits que nous venons de rapporter; & de plus il est certain que selon eux le baptême ne fait rien à cela, parce qu'indépendamment du baptême on est ou on n'est pas dans l'alliance de grace, & que si on y est on ne sçauroit manquer d'estre sauvé, quoiqu'on ne fust pas baptisé; comme au contraire si on n'y est pas, le baptême ne peut pas faire qu'on soit sauvé, parce qu'il n'est alors qu'un signe nud, vuide & inefficace.

Je suis assuré que la plupart des Calvinistes n'ont point de connoissance de ce mystere de leur secte. Ce sont des secrets que les Ministres leur cachent autant qu'ils peuvent. Ils font valoir aux peres & aux meres leur opinion Pelagienne, stipulée d'anathème par le Concile de Carthage: *Que le baptême n'est point nécessaire à leurs enfans pour estre sauvés, & qu'ils peuvent estre, quoiqu'ils meurent sans l'avoir reçu.* Mais ils se gardent bien de leur dire, qu'ils peuvent aussi estre damnez, quoiqu'ils meurent aussi-tôt après l'avoir reçu. Ils leur parlent de des termes magnifiques de l'avantage qu'ils ont, d'estre compris eux & leurs enfans, dans l'alliance de grace. Mais ils n'y ajoutent pas cette queue, que cela se doit restreindre aux predestinez, & que tous les enfans des fidelles qui meurent avant l'usage de la raison ne le sont pas, y en ayant de reprouvez parmi eux aussi bien que parmi les adultes, comme ils sont forcez de l'avouer quand on les presse sur ce point, & qu'on leur reproche qu'ils cachent leur sentiment touchant la re

probation de ces enfans. Car alors dans la crainte que cette dissimulation ne leur nuise, ils se découvrent & font les fiers, en se vantant qu'ils n'ont pas plus de peine à soutenir cette reprobation des enfans que celle des adultes, parce que l'une & l'autre a pour objet des pecheurs dignes de la colere de Dieu, & que la corruption naturelle qui est dans les enfans, peut estre une cause suffisante à Dieu d'excepter ceux qu'il luy plaist de la promesse faite en general aux enfans des fideles, comme nous avons vu que l'enseigne le plus celebre defenseur du Synode de Dordrecht en ces termes: *Corruptionem illam (il parle des enfans) secundum fœderis gratuiti promissam, spiritui suo abolet & aufert Deus; sed ex gratia & quidem libera, qua complectitur & qua præteris quoscunque vult pro suo beneplacito.*

*Trigland. Triia Dei
Gratiam, p. 461.*

CHAPITRE VII.

VI. CONSIDERATION. *Que les Calvinistes sont obligés par l'enchaînement de leurs principes, de dire que les enfans des fidelles qui après avoir mené une vie de libertinage & de débauche se convertissent à Dieu avant que de mourir, ont toujours eu en eux l'esprit de regeneration & d'adoption parmi leurs plus horribles débordemens.*

MAIS voicy un nouvel embarras dans l'opinion des Calvinistes, que presque aucun de leurs Auteurs n'a envisagé, & qui ne leur a point esté, que je sçache, reproché par les Remonstrans, quoique Calvin & Beze s'en soient bien apperçus, & qu'ils ayent pris pour s'en tirer une voie tout à fait absurde. Si c'est la predestination & la reprobation, qui met cette diversité entre les enfans des fidelles, que les uns sont compris dans l'alliance de grace, & que les autres n'y sont pas compris, & que c'est ce qui fait, que le baptême est un signe efficace dans les uns, & n'est qu'un signe vuide & nud dans les autres, il s'ensuit, qu'il est au moins un signe efficace de la regeneration dans tous les predestinez, qui estant nez de personnes fidelles sont baptisez dans l'enfance; & qu'ainsy, comme dit Beze, ils n'ont pas commencé par le baptême à appartenir à JESUS-CHRIST, & à estre incorporez en

luy, mais qu'ils y appartenoient auparavant par la grace de l'adoption que le baptême a scellée. Mais cela étant, je trouve les Ministres fort empêchez à juger de l'estat d'une infinité de personnes de leur communion, qui témoignent à la mort se repentir de leurs pechez après avoir mené une vie fort débordée. Ce que dit Rivet sur le sujet d'un Prince que Grotius avoit dit avoir esté un grand guerrier, mais non pas contre sa chair, *magnus bellator, sed non adversus carnem suam*, fait assez voir qu'ils ne sont pas fort difficiles à appliquer les promesses Evangeliques aux plus grands pecheurs, qui veulent bien faire une chose ausly aisée, comme est de croire que leurs pechez leur sont remis en JESUS-CHRIST, & qu'ils leur sont remis, parce qu'ils le croient. Car Grotius leur ayant reproché que la maniere dont ils parloient aux malades s'accordoit fort bien avec leurs opinions, & que cela paroissoit par le discours de Bogerman à ce Prince, qui tendoit moins à le faire devenir meilleur, qu'à le faire mourir avec moins de crainte de la colere Dieu: Rivet repliche avec chaleur, qu'il ne falloit pas dire absolument de ce Prince, grand protecteur des Gomaristes, *qu'il avoit esté grand guerrier, mais non pas contre sa chair*, (parce sans doute qu'il falloit croire pieusement que toutes ses débauches n'avoient esté que des pechez d'infirmité & non pas de malice, & d'un entier abandonnement au vice: car à la faveur de cette distinction, il n'y a point d'infamie que leur fidelle ne puisse commettre, sans perdre la grace de Dieu.) Que ce Prince avoit reconnu ses pechez, & qu'ainsy Bogerman le voyant contrit & humilié n'avoit rien fait qui fut indigne d'un fidelle serviteur de Dieu, en luy donnant une esperance certaine d'une meilleure vie. *Si Bogermanus humiliato & contrito spem certam fecit melioris vite, quid indignum patravit fidei Dei servo.*

Je ne rapporte cela qu'historiquement, & seulement pour en conclure qu'ils sont fort portez à donner des esperances certaines de la vie éternelle, à tous ceux qui leur témoignent à la mort qu'ils ont confiance en la miséricorde de JESUS-CHRIST, quoique leur vie ait esté fort criminelle. Ils croient donc avoir droit de mettre ces personnes au moins par un jugement de charité au nombre des predestinez. Or cela ne peut estre que le baptême qu'ils avoient reçu dans l'enfance n'ait esté en eux un sceau efficace de la regeneration. Et ainsi

les voila regenez dès l'enfance. Mais la regeneration est un estat dont on ne déchet jamais. Et par conséquent il faut par nécessité que quelques crimes qu'ils ayent commis depuis leur enfance, jusqu'à leur dernière maladie, pendant laquelle on suppose qu'ils se sont reconnus, ils ayent toujours conservé la grace de la regeneration, & de l'adoption divine, quand même ayant esté pris jeunes par les Turcs, ils auroient fait profession cinquante ans durant de la religion Mahometane, & qu'ils ne seroient retournez à leur pais, & à la religion de leurs peres, que dans leur extrême vieillesse.

Et c'est peuteestre le secret de ce que nous avons dit en un autre endroit, que jugeant par l'évenement de l'estat où pouvoient estre leurs excommuniez pendant leurs desordres & leur retranchement de l'Eglise, ils n'en portent que deux sortes de jugement, selon leur penitence ou leur impenitence finale. S'ils finissent leur vie par l'impenitence, ils en concluent qu'ils n'ont jamais esté regenez, & que s'ils ont paru pendant quelque temps avoir de la foy, ce n'a esté qu'hypocrisie, ou un vain phantôme de foy; tel qu'est à leur avis la foy de tous ceux qui ne croient que pour un temps. Que s'ils la finissent par la penitence, ils en concluent qu'ils ont toujours esté vraiment fidelles, mais infirmes, & dont la foy a esté long-temps en estat de syncope. Ils n'y font que cette alternative, comme il paroist par ces paroles de la Conference de la Haie. *Si excommunicati in impenitentia permanent & moriuntur, certum est & liquet eos nunquam fuisse vere fideles, sed tantaxat hypocritas. Si vero cum sint excommunicati respiciunt, habentur pro veris sed infirmis fidelibus.* Tous ceux qui estant nez dans cette communion sont tombez dans des desordres, quelque long temps qu'ils y ayent perseveré, sont nécessairement compris dans l'un de ces deux membres. Ou ils meurent endurcis dans le crime, & par là ils sont voir, qu'ils n'ont jamais esté regenez; ou ils se reconnoissent, & par là ils sont voir, qu'ils ont toujours esté de vrais fidelles. Les Calvinistes ne sçautoient admettre en demeurant dans leurs principes une troisième espece de penitens, qui n'ayant pas esté véritablement fidelles pendant leurs desordres, le soient devenus depuis. Car dès que la fin d'un homme leur fait juger, qu'il estoit predestiné, il faut qu'ils jugent en même temps, que cet homme ayant esté baptisé dans l'enfance, le baptême

Dans la Conference
de la Haie p. 400.

avoit esté en luy un signe efficace de sa regeneration, & le sceau de son adoption divine. D'où il s'ensuit que nul ne perdant cette qualité quand on l'a une fois reçu de Dieu, il faut, que quand ceux mêmes qu'ils excommunient pour des crimes énormes viennent à se reconnoître, ils jugent que ce gens-là n'ont jamais cessé pendant toute leur vie d'estre justes & enfans de Dieu.

C'est-pourquoy la maniere dont il faut qu'ils leur parlent à la mort est tout à fait surprenante. Car il n'y a point de milieu. Il faut qu'ils les regardent, ou comme de vrais demons qui n'auroient jamais eu, & seroient incapables d'avoir jamais aucun veritable mouvement de pieté envers Dieu ; ou comme des Anges confirmez en grace, & ayant ce privilege par-dessus les Anges d'avoir pu nonobstant tous leurs pechez demeurer toujours dans l'estat de la justification & de la sanctification qui en est inseparable. Ils ne leur peuvent point dire : Vous n'avez esté jusques à cette heure que de misérables instrumens de Satan, vendus à l'iniquité, & renonçant par vos œuvres celuy que vous faisiez profession de connoître ; mais la porte de la miséricorde de Dieu ne vous est pas encore fermée, & pourvu que vous vous convertissiez à luy de tout vostre cœur, il vous recevra au nombre de ses enfans, & vous donnera son paradis. Il y auroit selon leurs principes de la contradiction dans ce discours, parce que ce seroit supposer qu'une personne à qui on tiendroit ce langage, seroit & ne seroit pas du nombre des élus : qu'il en seroit, parce qu'il n'y a que les élus à qui le Ciel soit ouvert, & qu'il est irrévocablement fermé aux reprouvez ; & qu'il n'en seroit pas, parce qu'en estant il auroit falu que le baptême reçu dans l'enfance eust esté en luy un signe efficace de la regeneration, qu'il auroit infailliblement empêché de retomber sous la domination du diable : de sorte qu'on ne pourroit pas dire, qu'il eust jamais esté instrument de Satan, ny vendu à l'iniquité.

Ainsy les Calvinistes qui reviennent à eux après avoir mené une vie licentieuse, ne peuvent esperer de salut, qu'en se flattant de cette opinion detestable, que leurs déreglemens & leurs débauches n'ont jamais empêché qu'ils n'ayent esté justes & enfans de Dieu, & à moins que de croire cela, il faudroit qu'ils se regardassent comme des reprouvez qui sont perdus sans ressource,

On a de la peine à comprendre, comment des chrétiens se sont pu former une idée de l'état de grâce si horriblement contraire à celle que l'Ecriture nous en donne, & si indigne de la sainteté du christianisme. Il semble aussi que ce ne soit que peu à peu qu'ils s'y sont accoutumés. Ils avoient plus de peine au commencement à envisager ce mélange monstrueux de la justification & du crime. Ils s'en détournent les yeux autant qu'ils pouvoient. Et c'est sans doute ce qui a porté Calvin & Beze à prendre une route touchant le baptême que les élus reçoivent dans l'enfance, qui semble avoir été abandonnée par ceux qui sont venus depuis eux. Car pour éviter cet inconvénient, que nul Calviniste baptisé dans l'enfance ne puisse être sauvé, qu'il n'ait été en état de grâce pendant toute sa vie quelque criminelle qu'elle ait pu être, ils se font aviser de dire, que quoique les enfans soient prédestinés, il arrive souvent qu'ils ne sont pas régénérés lors qu'on les baptise, mais seulement dans leur vieillesse.

C'est ce que Calvin enseigne nettement dans son accord avec les Théologiens de Zurich rapporté par Hospinien dans la 2. partie de l'histoire Sacramentaire fol. 212. Ceux, dit-il, qui sont baptisés dans l'enfance ne sont quelquefois régénérés que lorsqu'ils ont 8. ou 9. ans *in pueritia*, quelque fois au commencement de leur jeunesse, & quelque fois même dans la vieillesse.

Aussi les Luthériens leur reprocheront cette doctrine en ce temps-là, comme une erreur inouïe. C'est ce que l'on peut voir par la réponse de Beze aux accusations de Jacques Andrieu, qui s'appelloit autrement Smidelin. Il plaist à Beze d'appeler généralement les accusations de ce Luthérien *de pueritæ calumnies*. C'est le titre qu'il donne à sa réponse: *Ad putanda quasdam à Iacobo Andrea partim recenter confictas, partim aliunde repetitas calumnias Responsio*. Et cependant les trois premières pour ne rien dire des autres, mais sur tout la 2. & la 3. qui regardent le baptême, ne sont nullement des impostures, mais des reproches très-bien fondés.

La 2. est que des enfans que l'on baptise, il n'y a que les élus de régénérer. Ce que Beze ne nie pas, mais il dit seulement, que laissant à Dieu ses jugemens cachez, ils aiment mieux, regarder comme élus que comme reprouvés tous ceux qu'il a fait naître de personnes qui faisoient profession de la foy

Qui in prima infantia baptizati sunt eos in pueritia, vel incune a. l. o. s. c. e. n. a. i. m. e. r. a. d. u. m. e. t. i. a. m. i. n. s. e. n. e. Q. u. i. e. r. e. g. e. n. e. r. a. t. U. e. u. s.

590 LIV. VII. *Diverses erreurs des Calvinistes*
 CHAP. VII. de JESUS-CHRIST, ou qu'il a introduit dans son Eglise après
 avoir esté instruits des veritez de la foy.

La 3. est ce dogme inventé, comme nous venons de dire, pour n'estre pas contrainsts d'avouer que la justice se puisse perdre. *Quod regeneratio eorumdem electorum non semper fiat in ipso baptismo, quando infans baptizatur, sed saepe numero in senecta ipsorum demum fieri.* Que quand on baptise un enfant, quoique l'on le suppose élu, il n'est pas toujours regeneré, lors qu'on le baptise; mais que ce n'est souvent que dans sa vieillesse.

Nous avons déjà vu avec combien de foiblesse & de chicanerie Beze se dessend de ce reproche. Car au lieu qu'il ne s'y agit uniquement que des enfans, il ne se sauve qu'en representant qu'il n'est point absurde qu'une personne âgée qui n'aura pas esté regenerée en recevant le baptême, parce qu'à lors elle n'aura pas eue la vraie foy, le soit long-temps après, lorsqu'elle sera devenuë vraiment fidelle. C'est dequoy personne n'a jamais douté. Mais que fait cela à un predestiné que l'on baptise en un âge, où il a tout ce que l'on peut exiger de luy en cet âge-là pour estre legitiment baptisé, qui n'est autre chose, selon les Calvinistes que l'avantage d'estre né d'un pere ou d'une mere fidelle. Beze nous renvoye icy à ce qu'il avoit déjà répondu touchant ces mêmes accusations à un autre Lutherien nommé Titelman Heshusius. Pourquoy donc ne se souvient-il pas de ce qu'il y avoit soutenu: *Qu'il faut que nous soyons compris dans l'alliance, & que nous appartenions à Jesus-Christ avant que d'estre baptisez: Qu'ainsy la grace de l'adoption ne prend pas son commencement du baptême, mais qu'elle est scellée en nous par le baptême. Que comme il faut écrire la patente avant que de la sceller, il faut aussi que nous soyons compris dans l'alliance de Jesus-Christ avant que d'estre baptisez, & que nous ne commençons pas à estre incorporez en Jesus-Christ quand on nous baptise, mais que l'incorporation que nous avons déjà en luy est scellée par le baptême.*

Je sçay bien qu'il ajoute, que quoique ce soit là le vray ordre, il peut souvent arriver que cela ne soit pas ainsi. Mais il reduit ce qui trouble cet ordre à deux cas; l'un que l'enfant peut estre du nombre des reprouvez, quoique né d'un pere & d'une mere fidelle; l'autre qu'un adulte peut se contrefaire n'estant pas chrestien dans le cœur.

Cum dico oportere nos in fœderis Christi prout comprehendimus, quam baptismus, ad Ecclesiam omnium de fœderis que ex pro-

Quand

CHAP. VII.

babilibus coniectu-
ris iudicat an aliquis
ad Christum perti-
neat: puta infan-
tibus si quis ex fide-
libus sit; pignatus
in adultis si quis
christianam fidem se
amplius professus sit.
Nam potest quidem
esse ex reproborum
numero, qui ex fide-
libus est pignatus,
& potest aliquis si-
militer & christia-
num profecti.

Quand nous demurerions d'accord de la fausse suppo-
sition que le premier cas enferme, que la reprobation d'un en-
fant empêchast en luy l'effet du baptême, cela ne se peut al-
leguer icy, puisque nous supposons que celuy dont nous par-
lons est predestiné. Pourquoy donc ayant esté baptisé dans
l'enfance le baptême n'aura-t'il pas esté en luy le sceau de sa
regeneration & de l'incorporation qu'il avoit déjà en JESUS-
CHRIST, selon l'ordre naturel que Beze pretend avoir esté
etabli par le Fils de Dieu, *décrire la patente avant que d'y ap-
poser le sceau*, la seule exception qu'il a marquée au regard
des enfans nez de personnes fidelles, qui est que l'enfant se
trouvast estre du nombre des reprouvez, n'ayant point icy de
lieu, comme nous venons de dire.

Qui ne voit qu'il ne s'est jetté contre ses propres lumieres
dans cette absurdité ridicule de la regeneration differée jus-
qu'à la vieillesse à un élu baptisé dans l'enfance, lorsqu'il ne
pouvoit mettre d'obstacle à son adoption en JESUS-CHRIST
dont le baptême par son institution devoit estre en luy le
sceau; qu'il ne s'est, dis-je, jetté dans cette rêverie, que pour
maintenir plus facilement son autre rêverie de la justice in-
amissible. Mais il détruit l'une & l'autre par la réponse qu'il
fait à Smidelin qui luy avoit reproché comme une suite ne-
cessaire de ce nouveau dogme, *Qu'ils vouloient que le baptême
ne fut qu'un signe, un témoignage, & un sceau de la regenera-
tion, comme ils pretendent que l'Eucharistie n'est qu'un signe du corps
de Jesus-Christ. Il y a en cela, dit Beze, une double calomnie. Car
nous ne disons pas que le baptême soit seulement un signe, mais un signe
sacramental, avec lequel en ce qui dépend de Dieu la chose signifiée
est toujours donnée pour estre véritablement prise par la foy: & nous
disons que non seulement la regeneration, mais aussi l'effacement des
pechez est l'effet du baptême.* Je ne m'arrête pas à montrer com-
bien le reproche de cette double calomnie est impertinent.
Je prends droit sur ce qu'il avoue, qu'afin que le baptême
ne soit pas seulement le signe de la regeneration (ce qu'il re-
connoist ne se pouvoir dire sans erreur, puisqu'il accuse de
calomnie ceux qui luy imputoient cette opinion) il faut au
moins qu'il ne tienne pas à Dieu, que la chose signifiée ne
soit toujours jointe & communiquée avec le signe pour estre
véritablement prise par la foy. Cela me suffit presentement.
Car dans la doctrine des Calvinistes, la naissance d'un pere

*Ad Andream calvini-
anas responsum Theol. 3.
Idcirco etiam docetur
baptismum tantum si-
gnum esse regenerationis
et quod signum sui
testimonium, quod mod-
o dicitur et per eam E-
ucharistiam tantum si-
gnum corporis Christi.
R. 3. In ex duplici
causa calumniatur
Andreas. Eveniam
neque baptismum
esse duntaxat signum
dicimus, sed signum
sacramentale, id est
eum quo quod actu
ad Deum accipitur res
significata vere co-
pet fide accipienda
perhibetur: neque co-
generationem tan-
tum, sed etiam vel in-
teritum ab omni peccato
peccatis dicimus esse
baptismi effectum.*

ou d'une mere fidelle est aux enfans , pour ce qui est de la disposition au baptême , ce qu'est la foy aux adultes. Et ainsi le mot de foy dans cette réponse de Beze ne se doit pas prendre à la rigueur, comme si l'on ne pouvoit jamais participer à l'effet du baptême que par la foy, ce qu'ils ont toujours soutenu contre les Anabaptistes estre faux à l'égard des enfans qui n'estant pas capables de croire actuellement, ne laissent pas d'estre capables des effets du baptême , qui sont la regeneration & la remission des pechez. Il faut donc qu'à leur égard aussi bien qu'à l'égard de ceux qui peuvent croire actuellement, le baptême ne soit pas un simple signe, mais un signe sacramental, c'est à dire un signe avec lequel la chose signifiée soit toujours jointe de la part de Dieu, *quod ad Deum attinet*. Car ou tout ce langage là n'est qu'une pure illusion, ou il doit nécessairement signifier, que Dieu ne manque jamais de son côté à joindre la grace au signe, à moins que l'homme ne manque du sien à y apporter la disposition requise, comme si un adulte se presentoit au baptême sans avoir la vraie foy. Or il ne manque rien de la part de l'homme qui puisse estre une occasion à Dieu de ne pas joindre la grace au signe.

1. Quand on baptise un enfant avant l'usage de la raison.
 2. Quand cet enfant est né d'un pere & d'une mere fidelle.
 3. Quand de plus c'est un predestiné comme on le suppose.
- Il est donc aussi contraire à l'institution du Sacrement, qu'un enfant qui a toutes les conditions qui peuvent estre requises à cet âge-là pour estre legitiment baptisé, ne soit pas regeneré & incorporé en JESUS-CHRIST, quand on le baptise, que si un adulte ne l'estoit pas quand il reçoit le baptême, quoiqu'il eût la condition que Dieu requiert des adultes, qui est la vraie foy.

Ainsi il n'y a pas de plus grande contradiction que celle que se trouve dans ces 2. propositions de Beze. L'une que la chose signifiée est toujours jointe au baptême en ce qui dépend de Dieu, c'est à dire à moins qu'il n'y ait quelque defaut de la part de l'homme, qui trouble l'ordre que JESUS-CHRIST a établi en instituant les Sacramens: l'autre, que la regeneration ne soit jointe au baptême en un predestiné qui est baptisé dans l'enfance. Car cette dernière proposition ne peut estre vraie que la première ne soit fausse, étant visible, que si la regeneration n'estoit pas jointe au baptême dans ce predestiné, ce ne pourroit estre que parce que Dieu l'auroit voulu ainsi, sans qu'il

eust trouvé aucune occasion présente de la part de l'homme, qui luy eust donné sujet de ne pas accomplir ce qu'il a promis en instituant les Sacremens.

Si les Calvinistes avoient poussé plus loin leurs erreurs contre l'efficace du baptême: s'ils avoient dit, qu'il n'y a qu'une voie d'estre justifié qui est par la foy, que les enfans n'estant pas encore capables de croire, ils ne peuvent aussi estre justifiés ny regenerer en cet âge-là, & qu'ainsy le baptême est en eux un signe non de leur regeneration presente ou passée, mais seulement de leur regeneration future quand ils seront en âge d'avoir la foy, & que ce n'est que dans l'esperance qu'ils l'auront alors qu'on les baptise: S'ils avoient dis-je ajouré ces fausses maximes à tant d'autres, par lesquelles ils ont corrompu la doctrine catholique touchant les Sacremens, ce seroit une suite naturelle de ces heresies de dire, comme a fait Beze, qu'un predestiné baptisé dans l'enfance peut n'estre regeneré que dans la vieillesse, parce qu'il pourroit avoir passé tout le reste de sa vie sans avoir la vraie foy, dont la regeneration dépendroit uniquement & absolument dans cette hypothese heretique.

Mais puisqu'ils n'ont point passé jusques-là; puisqu'ils ont soutenu au contraire contre les Anabaptistes, que les enfans pouvoient estre justifiés, quoiqu'ils ne fussent pas encore en âge de croire; puisqu'ils ont supposé que cela estoit si certain, qu'on s'en pouvoit servir comme d'un principe pour prouver que l'on faisoit bien de les baptiser, par cet argument qui est tres-commun parmy eux: *Infantes sunt capaces Spiritus Sancti, & reiper baptismum signata, nempe purgationis à peccatis per Christi sanguinem. Ergo baptismi quoque sunt capaces*; puisque Beze dit du baptême des enfans aussi bien que de celui des adultes, & encoire plus du premier, parce que c'est presque le seul qui est maintenant en usage parmy les Chrestiens, que selon l'ordre établi par JESUS-CHRIST comme il faut écrire la patente avant que d'y apposer le sceau, la regeneration doit precéder le baptême, parce qu'il est institué pour la sceller; il n'y a pas la moindre couleur à cette folle imagination; d'un predestiné baptisé dans l'enfance dont la regeneration est différée jusques à la vieillesse, & il est clair qu'elle n'est venue dans l'esprit de Calvin & de Beze, que pour soutenir à quelque prix que ce soit leur dogme impie de la justice inamissible.

Revidel. Chrest.
Thiol. lib. 1. c. 96

CHAPITRE VIII.

Refutation de quelques Ministres qui se sont écartez du sentiment commun de ceux de leur secte touchant la doctrine du baptême, s'estant trouvez contrains d'avouer que la grace qu'on y reçoit se peut perdre.

J'AY averti plus d'une fois, & c'est ce que je voudrois qu'on eust toujours devant les yeux, que le but de cet ouvrage n'est pas de combattre seulement quelques dogmes particuliers de la secte des Calvinistes, mais de la sapper par les fondemens, en faisant voir que l'esprit de ses fondateurs est un esprit d'erreur, & d'impiété, & qu'ainsy nul ne peut en conscience demeurer dans une assemblée de gens qui ne peuvent estre l'Eglise de JESUS-CHRIST, si cette hypothese n'est vraie. *Que l'Eglise estant tombée en desolation & ruine a esté rebastie de nouveau par des gens extraordinairement envoyez de Dieu*, comme il est porté dans leur profession de foy. Car si on leur peut montrer par des preuves convaincantes, que la doctrine de ces pretendus Reformateurs est remplie d'erreurs, qui détruisent la morale de JESUS-CHRIST, & la vertu de ses Sacramens, il faudroit qu'ils fussent bien ennemis de leur salut, pour se laisser vouloir conduire à des guides aveugles, qui ne peuvent selon l'Evangile que les mener au precipice, & qu'ils eussent bien mauvaise opinion de la sagesse de JESUS-CHRIST pour croire, que si son Eglise estoit tombée en ruine, ce qu'il nous a assuré ne pouvoir jamais arriver, il eût envoyé de telles gens pour la redresser, c'est à dire des gens aussi dénuéz que ceux-là de l'Esprit de Dieu, qui est l'Esprit de vérité & de sainteté, au lieu que ces *extraordinairement envoyez de Dieu* n'auroient pas du estre moins saints, ny moins éclaircz que les Apostres, puisque ce ne seroit pas un moindre ouvrage de rebastir de nouveau la maison du Dieu vivant, si elle pouvoit estre ruinée, que de la bâir la première fois.

C'est pourquoy les pretendus Reformez qui se trouveront convaincus de la fausseté des dogmes qui sont refutez icy, ne doivent pas croire qu'il leur suffit de les abandonner, s'ils n'abandonnent en même temps cette malheureuse secte, qui

les a soutenus dès son commencement comme des points capitaux de sa reformation. Autrement l'avcu qu'ils feroient de la verité dans ces points particuliers, ne feroit qu'imprimer davantage en eux ce caractere des heretiques, qui est, selon saint Paul, *d'estre condamnez par leur propre jugement.*

C'est ce qui est arrivé à quelques Ministres de France, qui étant frappez des absurditez, où l'on s'estoit engagé dans leur secte sur la matiere du baptême, ont commencé à reconnoître la fausseté des suppositions calviniennes, que les Eglises prétendues reformées avoient soutenues jusques icy avec tant de chaleur contre tous ceux qui les avoient voulu contester.

Pour mieux faire comprendre l'avantage qu'on peut tirer du renoncement de quelques Ministres de France à la doctrine commune de leur secte, touchant la justification des enfans par le baptême, il est bon de représenter en peu de paroles le progrès de cette doctrine, & avec qu'elle chaleur elle y a esté maintenuë.

Calvin ayant mis cet article, que tous les enfans baptisez n'estoient pas regenetez, dans le traité même d'accord qu'il fit avec les Ministres de Zurich au nom de l'Eglise de Geneve, & qui contient ainsi la doctrine de ces deux Eglises, qui sont les principales des prétendues reformées: Et Beze l'ayant soutenu depuis hautement, les Lutheriens leur en firent des reproches, comme d'une erreur insupportable, injurieuse à Jesus-CHRIST, & qui détruisoit l'efficace de son sang, qui opere dans ses Sacremens. Mais Beze se moqua de les accusations, & il n'en foutint que plus fierement cette doctrine, comme nous avons déjà vu, non, comme sa doctrine en particulier, mais comme celle de tout son parti, dont il entreprit la défense contre ces attaques des Lutheriens. Cette guerre entre ces disciples de Luther & de Calvin a toujours continué depuis, & ces premiers ont eu autant de persévérance à combattre la doctrine des derniers touchant le baptême, que ces derniers d'opiniasteté à la soutenir.

La fameuse dispute des Remontrants, qui a causé tant de trouble dans les Eglises prétendues reformées, a fait encore paroître davantage combien les vrais Calvinistes ont d'attachement à ce faux principe, que tous les enfans ne sont pas-

CHAP. VIII.

regenez au baptême. Car dans cette longue contestation ils ne prirent jamais d'autre voie que celle-là, pour répondre à l'argument contre l'inamissibilité de la justice, que les Remontrants tiroient d'une infinité de baptisez qui se perdent, quoiqu'ils ayent esté justifiez & regenez dans le baptême. La seule réponse qu'ils firent toujours fut, qu'il n'y avoit que les élus en qui le baptême fût un signe efficace de la regeneration, & qu'aincy il n'avoit esté accompagné d'aucune grace interieure en tous ceux qui se perdoient. Et on sçait que ceux qui ne se peuvent rendre à leurs avis sur cela, & sur quelques autres points furent retranchez de leur communion & fort mal traitez.

Mais voicy encore un autre theatre plus celebre & plus sanglant, où les sectateurs de cette doctrine ont fait paroître leur zele, pour ne pas dire leur fureur à la maintenir. Personne n'ignore que depuis que l'Angleterre a embrasé l'heresie jusqu'à la tyrannie de Cromwel, elle a esté principalement divisée en deux partis, L'un qui a retenu le nom general de Protestans, qui approuvoient le gouvernement des Evêques, & qui avoient conservé plusieurs ceremonies de l'Eglise Romaine: L'autre des Puritains, qui sont de vrais Calvinistes, ennemis de toutes les Ceremonies, comme si c'étoient des marques de l'Antechrist, ne souffrant qu'impatiemment le gouvernement Episcopal, & n'estant gueres plus favorables à la Royauté, comme il n'a que trop paru par l'évenement. Mais parce que la Religion Protestante estoit proprement la religion de l'estat, & qu'elle estoit appuyée de l'autorité royale, les Puritains n'osoient alors decouvrir tout ce qu'ils avoient dans le cœur, & leurs confreres de deça les mers ne témoignoient pas avoir de liaison particuliere avec eux, mais trouvoient plus à propos de s'accommoder au temps, & pour flatter les Rois d'Angleterre dont ils pouvoient avoir besoin, ne parloient jamais qu'avec approbation & avec estime de la religion dominante dans cette Isle, qui reconnoissoit les Prelats.

Mais lors que par les derniers soulèvemens de l'Angleterre contre son legitime souverain, les Puritains joints à la nouvelle secte des Independans, se trouverent assez puissans, pour envelopper la religion Protestante gouvernée par les Evêques dans la ruine de la Monarchie, les Calvinistes

de dega la mer dans les pays où ils estoient les maîtres, leverent le masque, & dirent librement ce qu'ils avoient toujours pensé des divers estats de l'Eglise d'Angleterre. Georgius Hornius Professeur Calviniste à Leiden, fit en 1646. pendant la honteuse detention du Roy Charles premier, un livre de l'estat des Eglises Britanniques, sous le faux nom d'*Honorius Reggius*, qui est l'anagramme du sien, & il dédia ce livre aux Anciens & Pasteurs de Zelande, qu'il appelle des hommes illustres pour leur piété, & pour le pur zele de la Religion reformée. *OB PIETATEM & Religionis reformatam purum Zelum clarissimis viris.*

Honorio Reggi Komnascensi, de statu Ecclesie Britannice honoris libet Commemoratio.

In Pref. p. ult. Sed dicunt Ecclesia Britannicam schismate caruisse quandiu Episcopi faciunt. Quod nihil minus verum est. Semper contra eos protestati sunt Reformati quos Puritanos vocantur.

In Comm. p. 15. In Puritanos, id est homines Deum timentes sine furo, horrentis modis legunt.

Il reconnoît dans ce livre que les Puritains estoient les vrais reformez, c'est à dire les vrais Calvinistes, qui avoient toujours protesté contre l'Episcopat: Que c'estoient des gens craignant Dieu, sans fard & sans artifice. C'est pourquoy il rapporte avec approbation ces paroles d'un Puritain d'Angleterre: *Que nous ne lisons point qu'il y ait eu en aucune nation faisant profession de l'Evangile, une plus grande persecution contre le peuple de Dieu, que dans l'Angleterre, principalement depuis la mort d'Elizabeth.* Ce peuple de Dieu sont les Puritains, & cette persecution qu'ils décrivent en termes si tragiques, n'est autre chose que les persecutions que prenoient les Rois & les Evêques, pour empêcher que cette malheureuse secte ne les accablât, comme elle a fait sous Cromwell.

Il parle avec beaucoup de colere contre des Protestans, qui avoient dit librement leurs pensées de leur Patriarche Calvin. Il se plaint que l'un l'avoit appelé, *Hominem impurum obsecro mundi angelo delitescens*; l'autre, *turbidum & avidum rerum novarum, Episcopis inimicum, ut illis dejectis Magistratum sibi suis facilius evolveret*; & que tous s'accordoient à dire, que c'estoit un ennemy de la puissance des Magistrats, & que la plupart de ses sectateurs avoient de l'opposition au gouvernement Monarchique.

Ibid. p. 9.

Mais il verifie luy-même ce qu'il rapporte comme des injures. Car pour l'episcopat & la hierarchie, il ne dissimule point la haine qu'il en a. Après avoir élevé jusques au ciel un roy enfant, comme si ç'avoit esté un autre Jodas, il dit que la reformation sous le roy Edouard auroit esté parfaite, si on n'avoit point retenu l'episcopat & les ceremonies: mais qu'ayant retenu ces deux choses, toute l'administration exterieure de la religion a esté papistique, & toute la hierarchie pa-

In Ep. Dioc.

pale. *Episcopatus ſive hierarchia papalis, dempto tantum capite, cum externo Romana Eccleſia culm ac ceremoniis retentum eſt. Igitur tota adminiſtratio ſacrarum papifica, tota hierarchia papali.* En quoy ils font paroître une fureur bien aveugle contre l'Egliſe Romaine, puis qu'ils ne peuvent nier que cette hierarchie qu'ils appellent papale; ce qui, ſelon eux, n'eſt pas moins qu'Antichrétienne, n'ait eſté la hierarchie de l'Egliſe dans les ſiècles les plus floriffans, & lors que J E S U S. C H R I S T eſt entré plus viſiblement dans la poſſeſſion de ſon Royaume par l'hommage que les Empereurs mêmes ont rendu à ſon empire.

Et pour l'oppoſition à la Monarchie, qui eſt l'autre point du reproche qu'on leur avoit fait, leur conduite ne les ena que trop convaincus, comme il paroît par cet Aueur même, qui rapporte une lettre du Synode des Puritains aſſemblé à Londres ſous l'autorité du Parlement, aux Eglises prétendues reformées des autres païs, dans laquelle ces Puritains reconnoiſſent qu'ils ont pris les armes contre le parti du Roy, pour maintenir les droits du peuple, & pour empêcher que la religion ne ſe corrompiſt. *Adverſus huiſmodi homines conſeſamur & proſtremur arma à nobis ſumpta.* C'eſt une ſuite naturelle de cet Evangile à qui Beze a rendu ce témoignage glorieux & qui le releve au deſſus de celui que les Apôtres ont prêché, que les premières ſemences en avoient eſté jetées dans la pleine de Dreux, aux deſpens du ſang & de la vie de plufieurs milliers de Chrétiens.

Mais ce même Aueur nous décrit l'origine de cette guerre funeſte; & c'eſt à quoy je voulois venir, parce que le dogme dont il s'agit en a eſté l'une des cauſes. Il dit que le Roy d'Angleterre ayant fait dreſſer une liturgie pour l'Ecoſſe, parce que les Ecoſſois avoient de l'éloignement de celle d'Angleterre, on commença à la lire dans toutes les Eglife d'Edinbourg le 20. Juillet del'an 1637. Mais que cette nation toute brillante du Zele de la maiſon de Dieu, ſit bien paroître combien elle eſtoit animée contre le Papiſme. Car le peuple en conçut une ſi grande indignation, qu'ils chaſſerent l'Eveſque avec ſes habits Pontificaux de lin & de laine, & ſa malheureuſe liturgie, & que peu ſ'en fallut qu'il ne fût tué. Que ce fut là le commencement des troubles de l'Ecoſſe, parce que l'Archeveſque de Cantorbrie crut qu'il falloit punir ces rebelles: & que les Ecoſſois de leur côté préſentoient

La mort

Dans le Livre intitulé, De ſacra Eccleſia, romæ Anglia, p. 16. Victeſſima ſortia Julii dies erat quo K. C. 1637. preſeſſi in omnibus ſeſſis Edinburgi liturgia debuit. Tum apparuit, quo animo gens domus Dei acſo ardens Paſſim ferret. Tanta indignatio contra eum, ut Episcopum cum

la mort à la tyrannie des Evêques, & à une liturgie qui ressembloit à la Messe : Que de là vinrent la colere & les plaintes ; & que comme on ne les satisfaisoit pas, ils chercherent le remede à leurs maux dans la guerre. Ce fut cette guerre qui donna naissance aux troubles d'Angleterre, qui finirent par le particide du Roy, & le renversement de la monarchie.

Mais qu'y avoir-il de si méchant dans cette liturgie, que ce peuple embrasé du zele du Calvinisme dût se porter à de si grandes violences pour ne la pas recevoir ? La plus grande erreur qu'y trouverent ces Punitains, est qu'en une exhortation après un signe de Croix dans le baptême, on y pose comme un fondement indubitable, que tous les baptisez sont regeneratez, & qu'il y est dit en la page 224. *Que les enfans baptisez ont tout ce qui est nécessaire au salut ; ce qui est*, disent-ils, le principe de ceux qui enseignent que ceux qui ont esté une fois vraisement sanctifiez, peuvent tomber dans une apostasie totale & finale.

Les autres accusations contre cette liturgie sont si frivoles, qu'il y auroit de l'imprudence à s'en vouloir servir pour justifier un soulèvement si criminel d'un peuple contre ses Evêques & contre son Roy. Celle-cy a au moins cela de considerable, qu'elle regarde un point de doctrine tres-nettement exprimé dans la liturgie, qui de soy est important, & peut faire une matiere d'herésie de part ou d'autre. C'est pourquoy c'est faire honneur à ces Puritains, de supposer, que c'est une des choses qui les a le plus animez contre cette liturgie, parce, comme ils le marquent, que souffrir cela, c'est-est consentir au renversement de l'un des cinq fameux points de doctrine, qui avoient esté decidez dans leur Synode de Dordrecht, estant clair que si tous les enfans baptisez se regenerent, il y a des regenerentz qui déchéent de l'estat de la regeneration totalement & pour toujours. Ausly est-ce un des crimes qu'ils firent au mal-heureux Laudo Archevesque de Cantorbrie, qu'il n'expiat qu'en perdant la tete sur un echaffaut, de ce que deux Evêques de ses amis Montaigne & Withus avoient enseigné, que generalement tous les enfans baptisez sont vraiment regeneratez, justifiez, sanctifiez : & qu'on ne doit douter en aucune sorte de leur salut, quand ils meurent avant que d'avoir commis des pechez actuels.

Il est donc difficile de voir un point de doctrine plus fortement établi dans la secte Calvinienne, que cette opinion

GGgg

lineis a. laiciis puniticulis, & intelliturgis, haud parâ de vita periclitantibz egerent. Atque hinc barbarum in scotiam initium. Cantuariensis cœteris tanquam in perducit. au. mad. vertendum. Scoti vero mactem. Episcoporum tyrannidi & missicæ liturgiæ præferebatur. Hinc ita, quædus, & postquâ non subiebaris, remedium ex bello.

In Tract. In exhortatione post confirmationem crucis in baptismo, fundamentum hoc ut in dubium non ponitur, omnes baptizati esse regeneratez. Exp. 224. Infantes baptizatos omnia habere quæ ad salutem necessaria sunt : quod cordi est axiomâ qui totalem & finalem vere sanctos non agnoscunt.

Dans cette même page. 224. Quod omnes omnino infantes baptizati in baptismo vere regeneratez, justificentur, sanctificentur, argue ullatenus dubitandum de eorum salute, si ania commissa actualia peccata ex vii existerint. Montaigne in Appella Casari, ex Withus Ellensis Episcopus contra Dialog. p. 24.

de ſes patriarches Calvin & Beze , que tous les enfans baptizez ne ſont pas regenezez. Cependant elle enferme tant de contradictions & d'abſurditez , comme nous l'avons fait voir, qu'il ſ'eſt trouvé en ce temps icy des Calvinistes tres-zelez pour leur parti , qui deſeſperant de la pouvoir defendre avec honneur , ont eſté obligez de l'abandonner , & d'enſeigner qu'au moins tous les enfans des fidelles ſont regenezez quand on les baptiſe , & d'avouer par conſequent que cette ſorte de regeneration ſe peut perdre.

C'eſt le ſieur Amiraud , l'un de leurs Profeſſeurs à Saumur, qui ſ'eſt avisé d'établir ſur le ſujet du baptême de nouvelles hypotheſes , que les Calvinistes avoient combattus juſques alors comme des erreurs.

Il ſuppoſe premierement , que le peché originel eſt remis à tous les enfans des fidelles, ſans exception , dès le moment qu'ils ſont conſus. Car parlant generalement des enfans des fidelles , & y comprenant même les reptrouvez , comme *Eſau*, il dit , *qu'ils ſont par leur nature enfans de colere , parce que leur eſtre eſt corrompu dès le moment de ſon origine par le peché originel ; mais qu'ils naiſſent Saints , parce que Dieu par ſa miſericorde leur remet ce peché.* Et s'eſtant objeété ce que dit Bellarmin , qu'il n'y auroit point de temps auquel on puſt dire que les enfans des fidelles euſſent contracté le peché originel , parce que *ils commencent d'eſtre Saints du moment qu'ils commencent à eſtre enfans de fidelles , eſtant certain qu'ils ſont enfans de fidelles du moment qu'ils commencent d'eſtre , il ne ſe trouvera aucun inſtant auquel on puſſe dire qu'ils ayent eu le peché originel : Te meſme* dit-il , *qu'un homme a'eſſrit ait conſondu ſi inconſiderement leſans de la nature avec ceux du temps. Car au regard du temps, deux choſes ſe trouvent enſemble , qu'un homme eſt conſu & qu'il pecheur par la condition commune des hommes , & qu'un homme conſu & naiſt exempt de la coulpe du peché , par la prerogative des enfans des fidelles. Mais ſelon la nature l'eſtat de pecheur precede celuy de juſtifié. Il n'y a donc point d'abſurdiſé , que celui qui eſt comme homme engendre pecheur , ſoit conſideré de Dieu comme eſtant enfant de fidelles , & qu'en cette qualité il obtienne la remiſſion du peché.*

2 Nous avons déjà vu qu'il étend cette prerogative des enfans des fidelles , juſques à ceux qui naiſſent dans les communions qui ont des erreurs fondamentales contre la foy , pour

Dans la Theſe , de neceſſité baptisni , n. 31.

*Natura ſemot ſibi
Ite qui vñ ſi
noſtrum ab ore primo
peccato corrup
tam eſt. Natiſſimus
ſanctus, quia tunc ex
illo peccato totum
habet à Deo benignæ
condonatur.*

*Y quidem maior virg
ſocietate minuentia na
ſtus reum, cum mo
mentis rem potum
adeo inconſiderate
eſtabiliſſ. Nam tem
pore quidem duo ſi
le ſimili ſunt, & e
qui æque ſuſci ex
communi ſorte homi
num peccatorem, &
conſu, argue ſuſci,
ex negotativa libe
rorum hæc ſimilibe
rum à peccati reu
At natura prius illud
pigeat, ſequitur po
ſterior Nihil igitur
abſurdi eſt, eū quem
homo quæ homo eſt
peccatorem gignat,
cunſiderari à Deo
quæ ſolus eſt paren
tum ſiſtiam, & de
pe, car remiſſionem
obtineat.*

*Dans la Theſe, de
ſacramentis Evan
gelicis. n. 31 & 32.*

en qu'elles aient conservé quelque point de la vraie doctrine **CHAP. VIII.**
 & la substance du baptême.

3. Il reconnoît que generalement tous les enfans baptisez qui meurent avant l'usage de la raison sont sauvez : enquoy il se joint à l'Eglise catholique contre le commun de sa secte, qui luy a contesté cette verité. Mais il n'y a rien de plus foible dans les principes des Calvinistes, que la raison qu'il apporte pour l'appuyer, qui est que Dieu a témoigné clairement dans le baptême de ces enfans, qu'il leur remettoit le peché originel. Car ce témoignage que Dieu rend dans le Baptême qu'il a remis le peché originel, n'a lieu, selon eux, qu'au regard de ceux qui sont déjà compris dans l'alliance de grace, ou parce qu'ils croient actuellement, ou parce qu'ils sont nez de personnes qui estant fidelles ont cette prérogative que leurs enfans y sont compris avec eux. Ainsi les enfans ne pouvant avoir de part à cette alliance, que par ceux & avec ceux qui les ont mis au monde : & ceux qui les ont mis au monde n'y pouvant avoir part s'ils ne sont vraiment fidelles, ce qui est tres-incertain, il ne peut estre que fort incertain aussy au regard de chaque enfant que l'on baptise, si le baptême luy a esté un témoignage de la part de Dieu qu'il luy avoit remis le peché originel. Pour ajuster donc la prescription de ce Ministre touchant le salut de tous les enfans baptisez, qui meurent avant l'usage de la raison, avec les maximes de sa secte, il faudroit que Dieu veillast par une providence particuliere à ce que tous les enfans des hypocrites & des faux fidelles, ou ne fussent point baptisez, ou ne mourussent point après l'avoir esté avant l'âge de discretion. Mais comme une telle supposition seroit tout à fait temeraire, & qu'on ne peut raisonnablement nier, qu'il n'y ait plusieurs enfans d'hypocrites qui sont baptisez, & meurent bien-tost après, à quoy sert à ce Ministre le baptême qu'ils ont reçu pour s'assurer de leur salut, puisque ny ces hypocrites, ny par consequent leurs enfans n'estant point compris dans l'alliance de grace, le baptême n'a pû estre au regard de ces enfans un témoignage certain, que Dieu leur avoit remis le peché originel.

*Dans Le Theſe de Pa-
do-baptismo, n. 44.
Quod spectat ad in-
fantes qui baptizan-
tor, dubitandum esse
non arbitror, quin
pertineant
ad id Dei decretum
quo nonnullis certo
servare constituit.
Quando enim id illis
vult clare acqui-
perem baptismo te-
stans est, temeris ip-
sis à se peccatum ori-
ginale propter Chri-
stum, ex quo nascitur
necessario saluti
ipsi, quam nemo ip-
sis potest eripere, nisi
ipsi eam postquam
adhibuerint increm-
tate sua projiciant,
&c.*

4. Après avoir dit sa pensée touchant le salut des enfans baptisez qui meurent avant l'usage de la raison, il examinera ce que l'on doit croire de ceux qui meurent n'ayant point

Reliquorum fors est
forte obscurior, utro
de illis facta sit ali-
qua electio, necne.
Et quia de eo Scri-
ptura non modo nu-
llidixit aperit, sed
ne obscure quidem
significavit, nos li-
dixit quicquam
provinciariemus, ve-
temus de quibus meli-
to nostram enigma-
temerariemus.

esté baptisez. Et il répond que leur état est plus incertain. *Et parce, ajoute-il, que l'Ecriture non seulement ne nous dit rien ouvertement sur ce sujet, mais qu'elle ne nous en a rien marqué même obscurément, on auroit sujet de blâmer nostre temerité, si nous en assurons rien déterminément.* Mais comment peut-il accorder cela avec le premier & le troisième point qu'il venoit d'établir au même lieu, l'un que c'est la prerogative de tous les fidelles que leurs enfans naissent saints & exempts de la coulpe du peché originel; l'autre qu'ils sont certainement sauvez, quand ils meurent aussy-tost après le baptême; Car s'il est vray que l'Ecriture ne nous ait rien marqué même obscurément touchant le salut des enfans des fidelles qui meurent avant que d'estre baptisez, comment est-ce que pour subsister cet autre principe des Calvinistes, que les enfans des fidelles sont compris dans l'alliance de la grace, en vertu de ces paroles de Dieu à Abraham, *Ero Deus tuus & semini tui post te*, & que cela seul met leur salut en assurance, soit qu'ils soient baptisez ou non, parce qu'ils n'ont pas plustost contracté le peché originel, qu'il leur est remis en vertu de cette alliance?

C'est encore une chose difficile à comprendre dans la doctrine des Calvinistes, qu'on puisse estre certain du salut de tous les enfans des fidelles qui meurent après le baptême, & qu'on ne soit pas certain du salut de ceux qui meurent avant que d'estre baptisez. Car le baptême n'estant, selon eux, qu'un sceau pour sceller les promesses Evangeliques en ceux à qui elles appartiennent, comme l'apposition de ce sceau ne peut pas faire, que ceux à qui ces promesses n'appartiennent pas soient sauvez, le manquement de ce sceau ne doit pas faire aussy que ceux à qui elles appartiennent ne soient pas sauvez.

5. Mais c'est sur le point de la persévérance que ce Ministre de Saumur s'est le plus éloigné des Docteurs de sa secte. Ils avoient tous soutenu jusques à luy que toute justification estoit inamissible, & aussy bien celle que les enfans obtiennent en vertu de l'alliance, que celle que les adultes obtiennent par la foy, jusques-là même qu'ils se servoient de cette doctrine comme d'un principe indubitable, pour prouver que tous les enfans ne sont pas regenez dans le baptême; car autrement, disoient-ils, ils seroient tous sauvez in-

faiblement, n'estant pas possible, que ceux qui ont esté une fois regenerez déchéent jamais de cet estat. Et ils prennent même du baptême, qui n'est presque aujourd'huy donné qu'aux enfans, l'un de leurs plus forts argumens à ce qu'ils croient pour établir leur dogme de la justice inamissible; en pretendant que ce qui fait que le baptême ne se reitere point, c'est qu'il est le sacrement de nostre regeneration, & que comme elle ne se détruit jamais, le sacrement qui en est le sceau n'a pas besoin d'estre jamais reiteré. *Inde verò est*, dit Robert de Sarisbury, *quod baptismus iteratione non eget, quia nunquam destruitur illa natiuitas, qua semel ex Deo renati sumus; quia ob signata nobis & exhibita in baptismo gratia deleri nunquam potest.*

Mais le sieur Amirauld n'a pu porter le poids des difficultez que traîne après soy ce sentiment, que tous les enfans ne sont pas regenerez dans le baptême. Il a donc avoué qu'ils le sont tous. Et il a bien vu qu'il s'ensuiuoit de là qu'il y a une infinité d'enfans, qui ayant reçu de Dieu la remission du peché originel, ayant esté adoptez pour ses enfans, & faits membres de JESUS-CHRIST perdent tout cela, ou pour un temps, ou pour toujours. C'est donc ce qu'il avoue encore. Mais comme il tient d'ailleurs la perseverance de tous les vrais fidelles, aussi bien que les autres Calvinistes, il s'est avisé de mettre de la difference entre la justification des enfans & celle des adultes, & de vouloir qu'elle soit d'une autre nature, en sorte qu'elle se puisse perdre, sans que l'on ait droit de conclure pour cela, que celle des adultes se puisse perdre aussi.

Il apporte deux raisons de cette difference, dont la premiere est une pure illusion, & la seconde une pure petition de principe.

Il se sert de la premiere pour éblouir le monde, quoiqu'il n'ose pas s'y arrêter, dans la these du baptême des enfans. Il y propose l'objection en ces termes: *Les enfans baptisez sont membres de Iesus-Christ aussi bien que les fidelles. Or nul fidelle ne déchet de l'état de la justification. D'où vient donc qu'il y a tant de baptisez qui en déchéent?* Et il y répond ainsi. *Nous avons déjà remarqué qu'il y a bien de la difference, entre l'union qu'a Iesus-Christ avec ceux qui croient actuellement, & celle qu'il a avec les enfans. Car cette dernière ne consiste qu'en ce que les enfans peuvent estre participans du salut que Iesus-Christ a acquis;*

CHAP. VIII.

P. vindex. Christ. Theol. lib. 1. c. 32. Si omnes infantes in ipso baptismo regenerantur, sequeretur omnes baptizatos servari. Contra ratio est, quia qui semel regenerati sunt, & filii veri prout ii dona hęc nunquam amittunt, ac prout non damnantur.

Robertus Sarisb. In Tomensi Disputatione 142-7.

De Pado baptismi n. 40.

N. 41. Superius a nobis observatum est memorabilia sine discrimine differre eam communionem que inter eos qui adu cadunt & Christum intercedit, & eam que inter Christum & infantes baptizatos

les enfans des fidelles , qu'il dit naistre saints : *Nascimur sancti*. CHAP. VIII.

La 6. qu'ils sont regenetez , & par consequent enfans de Dieu , qui est l'effet de la seconde naissance. Car il n'y a que la regeneration qui puisse purifier ce qui a esté souillé par la generation.

La 7. Qu'ils ont en eux le saint Esprit. Ce qu'il semble que ce Ministre eust bien voulu pouvoir nier. Mais ne l'ayant osé faire absolument , parce que tous les Calvinistes l'ont toujours avoué jusques icy , & que le Catechisme du Palatinar , qui leur est en singuliere veneration , ayant esté solennellement approuvé par le Synode de Dordrecht , dit en termes exprés , *que la remission des pechez & le S. Esprit qui est auteur de la foy ne sont pas moins promis aux enfans qu'aux personnes âgées* , il se contente de dire que le S. Esprit n'est pas donné aux enfans avec la même efficacité qu'à ceux qui croient : ce qui est impertinent , puisqu'il leur soit donné proportionnement à leur âge.

C'est donc vouloit tromper le monde que de dissimuler tous ces liens de l'union des enfans avec JESUS-CHRIST , pour dire qu'ils ne sont unis que *par la promesse du salut* , & conclure de cette fausse supposition qu'il ne faut pas s'étonner si cette union se rompt plus facilement que celle que les adultes ont avec JESUS-CHRIST.

Mais la maniere dont il explique cette union de JESUS-CHRIST avec les adultes pour faire croire , qu'au lieu que celle qu'il a avec les enfans se rompt tres-souvent , celle-cy ne se rompt jamais , n'est pas moins pleine de faux jours , qui même ne s'accordent pas avec les principes de la Theologie Calvinienne. Il voudroit faire croire que ce qui la rend indissoluble est , *que les fidelles se joignant à la personne de Jesus-Christ par un acte de l'entendement , cela fait que Jesus-Christ s'insinue tout entier en eux par la communion de son Esprit*. Mais c'est discours ne convient nullement à un Calviniste qui est obligé de soutenir , que la foy n'a de foy aucune valeur ny aucun merite pour engager JESUS-CHRIST à se communiquer à nous : que ce n'est point par là qu'elle justifie , que ce n'est pas même en qualité de bonne œuvre , mais que comme la main du pauvre quoique galleuse (c'est la comparaison dont ils se servent) ne laisse pas de recevoir l'aumône qu'on luy

Dans la 1. Thèse.
De Perfectionis fidei.
des n. 19.

Calvin. Ineff. lib. 1.
ch. 11. n. 7. Ce qu'il
allegue que l'Esprit
n'a point la force de
justifier de foy même,
mais d'enlever
qu'elle reçoit Jesus-
Christ en lui-même
vray, & luy accorde
volontiers. Car si la
foy justifie par foy
& de sa vertu propre
selon qu'il est dit.

CHAP. VIII.

jours de honte & impaïssance, elle n'auroit eu d'effet qu'en partie, & ainsi la justice ne seroit qu'à demi pour nous donner quelqueloupain de salut.

*8^e Mandel. Chrij.
Theol. lib. c. 25.
Thes. 34.*

donne & de s'enrichir, ainsi la foy quoique souillée comme toutes nos autres œuvres, ne laisse pas d'être la main qui nous revest de JESUS-CHRIST, nous rend sa justice propre, ce qui fait que le salut nous est aussi assuré qu'à JESUS-CHRIST même, parce que Dieu ne nous considerant plus qu'en son Fils ne nous impute plus aucun péché. Voila ce qui donne à la foy, selon les Calvinistes, la vertu de justifier, & qui la rend inseparable du salut. Or l'essentiel de tout cela est que la justice de JESUS-CHRIST nous soit imputée comme si c'estoit la nostre propre, de quelque maniere que cela se fasse, parce que c'est, selon eux, tout le fondement qu'a le Pere de nous aimer. Et ainsi que ce soit par la foy, ou par l'avantage d'être né de personnes fidelles, ou par le baptême, il n'importe. Il suffit que nous appartenions à JESUS-CHRIST, que nous soyons ses membres, & qu'en cette qualité sa justice nous soit imputée, enfans ou adultes cela est égal. La justification peut avoir diverse origine dans les uns & dans les autres; mais elle est la même en foy, & égale en tous, parce que la justice de Christ est également imputée à tous. Et tout cela estant commun aux enfans & aux adultes, il n'y a nulle raison de croire que la justification se puisse perdre dans les uns, & ne se puisse perdre dans les autres, puisque si on a droit d'attribuer à cet estat de justifié une fermeté immuable, ce doit estre à cause du regard favorable de Dieu vers ceux qu'il considere en son Fils, ce qui est commun à tous les justifiez, & non à cause de la différente maniere dont l'homme peut estre parvenu à ce bonheur. Et c'est aussi en quoy les Calvinistes ont toujours mis l'inamissibilité de la justification, selon ces paroles des depuiez d'Angleterre dans le Synode de Dordrecht: *Non posse hominem ullo peccato actus divinos rescindere, quales sunt justificationis & adoptio ex beneplacito Dei emanantes.*

Il n'y a donc rien de plus foible que cette premiere raison du sieur Amyrauld pour faire croire qu'encore que la justification des adultes ne se perde jamais il n'y a nul inconvenient que celle des enfans se perde. Il est vray aussi qu'il ne la propose qu'en passant sans la faire trop valoir, mais voicy celle, sur laquelle il fait fond, & à quoy il s'arrête en deux endroits differens: dans la 2. these de la Perseverance de la foy, & dans celle du baptême des enfans.

Le nom de membre vivant, & veritable de JESUS-CHRIST

nc

*Et Perseverantia
43. Non convincit*

ne convient, dit ce Ministre, ny à ceux qui croient actuellement & qui ont esté baptisez, ny aux enfans des fidelles qui ont aussy regule le baptême, que sous la condition de la perseverance. Car ces paroles: *Si vous croiez vous seriez sauvez*, en fontement tacitement, & *si vous perseveriez*, sans quoy la foy ne nous rend pas tellement participans de JESUS-CHRIST que nous ne puissions décheoir du salut. C'est ce que l'Ecriture nous enseigne en beaucoup de lieux: dans l'Epistre aux Hebreux, & dans les Epistres de JESUS-CHRIST aux sept Eglises d'Asie, & ailleurs. Par la même raison quand on dit que celui qui est né dans l'Eglise, & qui y a esté baptisé, obtiendra le salut, cela enferme tacitement cette condition: *S'il demeure en cet estat, & s'il ne fait rien ayant atteint l'âge de discretion, qui le retranche du corps de Jesus-Christ*. Jusques icy les enfans & les adultes sont en même condition si on en demeure là, & si on se contente de considerer, que ny les uns ny les autres ne scauroient estre membres de JESUS-CHRIST, & ses veritables membres, qu'en supposant qu'ils persevereront. Si donc les uns perseverent, comme ils perseverent certainement, sçavoir les adultes, & que les autres décheient de cet estat en se laissant gagner à la mort, comme plusieurs des enfans baptisez, il en faut chercher ailleurs la raison. Et on n'en peut rendre de meilleure, qu'en disant, que ceux qui croient, croient en vertu de l'élection de Dieu, au lieu que ceux qui naissent dans l'Eglise, & y sont baptisez, naissent ainsi & sont baptisez par une autre sorte de providence de Dieu beaucoup differente de l'élection.

Cette réponse contient deux choses fort raisonnables: L'une, que le salut n'est promis ny à ceux qui croient ny aux enfans nez & baptisez dans l'Eglise, qu'à condition de la perseverance, sans laquelle les uns & les autres pourroient estre retranchez du corps de JESUS-CHRIST: L'autre, que quand ceux qui ont esté justifiez dans le baptême, viennent à se perdre par les pechez qu'ils commettent en âge de discretion, la grace qu'ils y avoient reçue n'estoit pas un effet de l'élection au salut, mais d'une autre sorte de providence de Dieu. Et on peut dire aussy, qu'en ces deux points il n'a fait que suivre les sentes ordinaires des Theologiens catholiques.

Mais il est bien étrange qu'il n'ait pas voulu voir, qu'il ruineroit par là les fondemens de sa pretendue perseverance in-

neque adu. resistentibus & baptizatis, neque infidelibus liberis infansibus & baptizatis pariter gimus nomen verorum & vocum membrahorum Christi, nisi sub conditione perseverantiae. Etenim illud, Si credideris salvus eris, habebis tunc in clusum. Et si perseveraveris, sine quo fides nostra non facit Christum componentem quia salute excludere valeamus. Ita scriptura sacra possum docere, & in Epistola ad Theopolum, & in Epistola Galatensis ad Galatas. Ecclesias Asiae de alibi. Confirmatio ratione illud si quis natus fuerit in Ecclesia, & in ea baptizatus salutem obtinebit, tacite hoc complectitur, si perseveraverit in eadem, nec quicquam adultus excipiet, quod eum excipiet & in eadem Christi. Hactenus ergo duo illa in eo spectant, si in tantum modo considerentur, quod nervi membra Christi, & vera membra Christi sunt, nisi quatenus perseveraverint esse putantur. Si igitur alia cepit perseverare, ut perseverant fane, alia vero excidit quia ea rax non occupavit, sicut tractatio abunde perit est. Non potest autem illa certe inelus aliq. de pecc, quam ex eo quod qui credunt, credunt ex vi electionis; qui autem in Ecclesia nascuntur & baptizantur, illi & nascuntur & baptizantur alia quam aliam dispensationem ab electione autem aucta.

CHAP. VIII.

Pl. n. 41. In hac pro-
videntia dicitur dis-
pensatione, & quia
se Des promissionibus
& justificatione indi-
gum praefert, nihil
in eo sit quod Dei
immutabilia decreta
delectat. Non enim
omnes qui nascuntur
in Ecclesia, autem
infallibiliter ad sa-
lutem perducunt de-
stinati.

faillible de tous les vrais fidelles, puisqu'il n'y a pas plus d'inconvenient d'avouer ce que saint Augustin enseigne expressement en tant de lieux, que Dieu ne donne pas la persévérance à tous ceux qui ont esté justifiez par la foy, que de reconnoître comme fait ce Ministre, qu'il ne la donne pas à tous les enfans qui ont esté justifiez dans le baptême ; & que comme dit des enfans, que quand ils décheent par leur mauvaise vie de l'estat où Dieu les avoit mis par le baptême, il ne se passeroit en cela qui soit contraire à l'immuabilité des decrets de Dieu, parce qu'il n'a pas resolu de sauver tous ceux qui naistroient & seroient baptizez dans l'Eglise, mais seulement de leur faire une grace qui les auroit pû sauver s'ils l'avoient conservée; on peut dire la même chose de ceux qui après avoir esté justifiez par la foy vive & animée de la charité tombent en des crimes qui les perdent éternellement. Car il n'est pas moins naturel de dire que la justification de ces gens-là, n'avoit pas esté un effet de l'élection au salut, mais d'une autre sorte de providence de Dieu, que de dire la même chose à l'égard d'une infinité d'enfans qui perdent la justification qu'ils avoient reçue par leur baptême.

Mais comment le sieur Amirauid n'a-t'il pas vu que de supposer, comme il fait, *que la foy qui justifie n'est jamais donnée qu'en vertu de l'élection au salut, & que par cette raison elle ne peut jamais manquer d'estre jointe à la persévérance, au lieu que la justification des enfans peut n'y estre pas jointe*, c'est justement supposer par une absurde peticion de principe, ce qui fait toute la question entre les Catholiques & les Calvinistes, & ce que ceux-cy ne peuvent nier avoir esté décidé par tous les Peres en faveur des Catholiques, & particulièrement par celui que tout le monde avoue avoir esté le plus éclairé sur les matieres de la predestination & de la grace. Car S. Augustin a esté si éloigné de croire qu'il n'y ait que les élus qui soient justifiez par la foy & par la charité, que supposant comme indubitable, qu'il y avoit des reprovez qui l'estoient aussi, & qui ne conservoient pas la grace que Dieu leur avoit faite, c'est une des choses qui luy paroist la plus étonnante, & qui luy donne plus d'occasion d'adorer l'impenetrabilité des jugemens de Dieu : *dece qu'il ne donne pas la persévérance à quelques-uns de ces enfans qu'il a regenez en Jesus-Christ, & à qu'il a donné la foy, l'esperance & l'amour, en même temps qu'il pardonne*

tant de crimes à des enfans étrangers, & les fait ses propres enfans en leur conferant sa grace.

Dependant la confiance avec laquelle le sieur Amirauld propose ce paradoxe, que la foy n'est donnée qu'aux seuls élus, n'est pas moins étonnante, que la foiblesse des preuves dont il l'appuie. *Je dis*, ce sont ces termes, *que tous ceux qui croient, ont en vertu de l'élection : car ceux que Dieu a connus dans sa prescience il les a prédestinez, & ceux qu'il a prédestinez il les a appellez, & ceux qu'il a appellez il les a justifiez, & ceux qu'il a justifiez il les a glorifiez* (Rom. 8.) Or ce decret de Dieu a tellement lié ensemble toutes ces causes de nostre salut, que cette chaîne d'or ne se peut ny rompre ny dissoudre en aucune sorte. Voilà tout ce qu'il allegue pour montrer que la justification par la foy vient toujours de l'élection, & qu'aincy on n'en peut décheoir, & qu'au contraire la justification des enfans nez & baptisez dans l'Eglise peut venir d'une autre sorte de providence qui ne luy donne point de liaison necessaire avec le salut. Car c'est ce qu'il avoit à prouver. Or que fait à cela cet endroit du 8. chapitre de l'Epistre aux Romains ?

1. Il y est parlé generalement des predestinez. Or il y a des enfans parmy les predestinez, aussi bien que des adultes, & peut-estre beaucoup plus d'enfans, que d'adultes. Et par consequent il faut que ce qui y est dit de la justification convienne aussi bien à celle des enfans, qu'à celle des adultes. Comment donc peut-on alleguer cet endroit pour montrer que la premiere se peut perdre, & que la dernière est inamissible ?

2. Il n'est rien dit de la foy en particulier dans ce passage. Dieu appelle les enfans au salut en les faisant baptiser, comme il y appelle les adultes en les faisant croire. Il justifie les uns en leur remettant le peché originel, comme il justifie les autres en leur remettant ce peché avec beaucoup d'autres. Le moyen donc de prouver par ces paroles que la vocation & la justification des derniers sont toujours liées avec le salut, & procedent toujours de l'amour de Dieu envers ses élus, & qu'il n'en est pas de même de la vocation & de la justification des premiers.

3. Quand le sieur Amirauld dit, que cette chaîne d'or ne se peut ny rompre ny dissoudre, ou il a voulu dire seulement qu'au regard des predestinez, il y a une liaison necessaire entre ces

16. n. 43. Quiquam credunt, credunt ex vi electionis. Scilicet quos prægnavit eis prædestinavit, quos prædestinavit eos vocavit, quos vocavit eos justificavit, quos justificavit eos glorificavit Rom. 8. Propositum autem illud, omnes istas si in partes seu causas factis nostris ita aperitur se continetur, ut aurea illa catena i.e. que rumpi neque dissolvi unquam poterit,

CHAP. VIII.

causes de leur salut, ce que tout le monde avoit sans qu'il en puisse rien conclure à son avantage; ou il voudroit faire croire que tous les anneaux de cette chaîne sont tellement joints ensemble qu'ils ne se trouvent jamais les uns sans les autres. Et c'est ce qui est visiblement faux, puisqu'il y a plus d'appelés que d'élus, selon l'Evangile, & que selon ce Ministre même il y a une infinité d'enfans qui ont esté justifiés dans le baptême, & qui jamais ne seront glorifiés.

Tant s'en faut donc que ce Ministre puisse tirer aucun avantage de ces paroles de saint Paul pour en conclure ce qui est en question, qu'encore que la justification des enfans baptisez se puisse perdre, celle des adultes fidelles ne se perd jamais; que ce qu'il avoit des enfans tend ce passage tout à fait inutile à la secte pour l'autre point qui regarde les adultes, parce qu'il ne leur pourroit servir, qu'en cas qu'on en pût prouver que la justification par la foy est toujours un effet de l'élection au salut, *qui credunt, credunt ex vi electionis*; ce qui est impossible, puisqu'il n'y est parlé que de la justification en general, & que ce Ministre demeure d'accord, qu'il y en a qui sont justifiés quoiqu'ils ne soient point élus.

Ce même aveu de la non persévérance d'une infinité de personnes, que l'on reconnoît qui persistent après estre devenus les enfans de Dieu, & les membres de JESUS-CHRIST par le baptême qu'ils ont reçu dans l'enfance, fait voir, que la plupart des preuves des Calvinistes pour la persévérance de tous les fidelles ne sont que de vaines declamations, qui n'ont qu'une fausse apparence & nulle solidité.

Car voicy la plus forte de ces preuves, & celle dont les simples se laissent davantage éblouir. *La foy*, dit ce même Ministre, *eme tellement le fidelle en Jesus Christ qu'elle le rend l'un de ses membres, le fait enfant de Dieu, & le met en société avec Dieu. Car nous avons société avec Dieu par J. Christ. Si donc le fidelle perd entièrement la foy, comme il n'auroit plus rien de commun avec Jesus-Christ, il retomberoit sous la puissance du diable, il redeviendroit enfant du diable, & seroit tout à fait exclus de la Communion qu'il avoit auparavant avec Dieu.* Or ce seroit une chose indigne de l'amour que Jesus-Christ a pour ses membres de croire, qu'il puisse permettre qu'on les lui arrache, ou qu'il les laisse pourrir. Car personne ne bait sa propre chair. Et il ne seroit aussi convenable ny à la sagesse de Dieu ny à sa bonté, de renvoyer entièrement ceux qu'il auroit une

Dans la 1. Thess.
De Perseverantia fidei. n. 9.
Fides fidem in Christo inserit, ut ed faciat Christi membrum, Dei filium, & ex aliquo modo computem atque coheretum. Nā per Christum in Dei ipsius communicationem venimus. si quis fidem suā omnino extiterit, quia nihil amplius cum Christo communicabit, rediret in diaboli potestatem, et filius eraderet, & a Deo communionem in totum reperiret. lamēd neque id Christi deus asseruit erga sua membra, ut ea sibi iniquitatem atque pu-

vous adoptez pour ses enfans, en sorte qu'il ne demeurât plus en eux aucuns restes de son image. Et enfin il y auroit quelque inconsistance peu fautive à Dieu, s'il permettoit que ceux qu'il a une fois admis à une étroite communication avec luy en fussent ensuite entièrement séparés.

Que c'est une méchante règle de vouloir juger de la conduite que Dieu doit tenir sur les hommes, par de prétendues convenances que l'esprit humain se figure comme il luy plaît, en se fermant les yeux à ce qu'il nous en découvre luy-même par les événemens, qui sont les plus surs interprètes de l'ordre qu'il observe dans le gouvernement de ses creatures. O homme, qui estes-vous pour oser dire qu'il ne convient ny à la sagesse ny à la bonté de Dieu, de souffrir que ceux qui ont esté une fois adoptez pour ses enfans, soient rejettez pour leurs crimes, & qu'estant devenus membres de JESUS-CHRIST, ils soient en suite retranchez de ce corps divin? L'exemple de tant d'enfans baptisez à qui vous avoüez, qu'il arrive tous les jours ce que vous vous imaginez estre indigne de Dieu, n'est-il pas capable de confondre vostre témérité? Le baptême a esté en eux par vostre propre confession un signe efficace qu'ils appartenoint à JESUS-CHRIST, qu'ils estoient en- trez en luy, qu'ils estoient les membres de son corps, qu'ils estoient les enfans de Dieu, & par conséquent qu'ils avoient en eux le saint Esprit, parce qu'on ne peut estre enfant de Dieu dans la nouvelle alliance que par l'esprit d'adoption. Cependant vous reconnoissez, qu'il y a des millions de ces enfans qui perdent toutes ces graces, qui retombent sous la puissance du diable, qui redeviennent enfans du diable, & qui sont retranchez du corps de JESUS-CHRIST, comme des membres corrompus. Que deviendront donc alors ces imaginations téméraires, que Dieu manqueroit de justice ou de bonté, s'il permettoit ce que l'on voit manifestement qu'il permet tous les jours?

Tout ce que ce Ministre peut dire est, qu'il n'y a point d'inconvenient que cela arrive aux enfans baptisez, parce qu'ils n'avoient reçu tous ces avantages d'estre membres de JESUS-CHRIST, & enfans de Dieu, que sous cette condition, s'ils perséveroient dans l'estat où le baptême les avoit mis, & qu'ils ne fissent rien qui les retranchast du corps de JESUS-CHRIST. Qu'ainsy il n'est pas étrange qu'ils déchèent de cet état.

HHhh iij

CHAP. VIII.

estecete permittat.
Nemo enim odio
habet carnem suam,
neq; Des vel sapientie
vel ascedebat etia
convenit, ut eos quos
adoptavit in filios ita
abscideret, ut nulli alii
amplius super-
sint imaginis ipsius
reliquie. Neque vero
cum epus constantia
congruit, ut quos
semel admisit ad im-
petum sui commu-
nicationem, illos pro-
fus à se sejungat; pa-
1141014

CHAP. VIII. quand ils manquent à cette condition.

Mais il a reconnu la même chose des adultes , que la foy ne les rend membres de JESUS-CHRIST que sous cette même condition, *s'ils persèverent*, sans laquelle la foy ne les rend pas tellement participans de JESUS-CHRIST, qu'ils ne puissent déchoir du salut. Il n'y a donc pas plus de sujet de s'estonner que s'ils manquent à cette condition, en commettant des crimes qui ferment selon S. Paul l'entrée du royaume de Dieu à ceux qui les font, ils retombent sous la puissance de Satan, & redeviennent ses enfans, d'enfans de Dieu qu'ils estoient auparavant, qu'il y en a que la même chose arrive à des millions d'enfans, qui manquent à la même condition de la persèverance tacitement enfermée dans les promesses que le baptême avoit scellées en eux. Or il y a beaucoup de fidèles qui manquent à persèverer en prenant ce mot dans le sens que l'Ecriture l'emploie, & que toute l'Eglise depuis les Apostres l'a pris, quand l'une & l'autre ont parlé de la persèverance qui est nécessaire pour estre sauvé. Il n'est donc indigne ny de la sagesse ny de la bonté de Dieu, qu'il cesse alors de les regarder comme ses enfans, & qu'il les retranche du corps de JESUS-CHRIST, dont ils se sont retranchez eux-mêmes par leurs desordres.

Ce Ministre dira sans doute, qu'il est vray que s'il y avoit des fidèles qui ne persèverassent point, il n'y auroit pas d'inconvenient qu'ils fussent retranchez du corps de JESUS-CHRIST, & qu'ils cessassent d'estre enfans de Dieu, mais que nous avons tort de supposer qu'il y ait des fidèles qui manquent à persèverer, Je sçay bien que c'est là leur prétension, mais je sçay bien aussi qu'il n'y a rien de plus facile que de faire voir, qu'elle est tout à fait insoutenable, & qu'ils ne donnent quelque couleur à ce ridicule paradoxe, que parce qu'il leur a plu de substituer à l'idée simple & naturelle du mot de *persèverance*, telle que l'on se la doit former selon l'Ecriture, & selon les notions que la pieté en a fait voir à tous les Saints, une idée bizarre, toute contraire à l'analogie de la foy, & qui ne peut avoir esté inventée que par le demon pour favoriser le vice. C'est ce qu'il est important de bien représenter, comme estant une des plus grandes illusions, que les Calvinistes emploient pour brouiller cette matière. Et c'est à quoy nous réservons le livre suivant.



LIVRE VIII.

DIVERSES PREUVES TIRÉES
de l'idée que l'Ecriture nous donne de la persé-
rance Chrestienne, qui font voir, que tous ceux
en qui la vraie foy se rencontre ne perséverent pas
toujours : Et que les Calvinistes imposent à saint
Augustin en luy attribuant leur sentiment.

CHAPITRE PREMIER.

I. PREUVE, fondée sur ce que perséverer, est demeurer dans l'état,
où on est entré en embrassant l'Evangile.

NOUS venons de voir que les Calvinistes avoient
que le salut n'est promis à la vraie foy que sous la
condition de la perséverance, & qu'ainsy cette
proposition : *Si vous croyez, vous serez sauvé*, n'est
certaine & absolument vraie, que parce qu'elle
terme tacitement cet autre membre qu'on y sous-entend
toujours, *& si vous perséverez* : sans quoy la foy ne nous unit pas
tellement à JESUS-CHRIST, que nous ne puissions décheoir
de cet état, & retomber sous la domination du diable. Ils re-
connoissent que c'est une vérité que l'Ecriture nous enseigne
en plusieurs endrois, & sur tout dans l'Epistre aux Hebreux,
& dans les avertissemens de JESUS-CHRIST aux sept Eglises
d'Asie, qui sont rapportez dans l'Apocalypse.

Il s'en conveniencnt donc avec nous de cette proposition conditionnelle : *S'il arrivoit qu'un vray fidele manquast à perseverer, il décroiroit de l'estat de la justification, & perdroit la qualite d'enfant de Dieu :* & ils en conveniencnt comme d'une verité de foy que Dieu a daigné nous enseigner en divers endroits de sa parole. Ainſy tout le differend se reduit à ſçavoir, si cela est possible ou non : c'est à dire, s'il arrive quelquefois que les vrais fideles manquent à perseverer, ou si cela n'arrive jamais. Si cela arrive quelquefois, comme les Catholiques le croient, la justification se peut perdre, & se perd en effet ; mais si cela n'arrive jamais, comme les Calvinistes se l'imaginene, ils n'ont pas tort de croire que la justification est inamissible. Mais pour juger s'ils ont raison de pretendre que les fideles ne manquent jamais à perseverer, il y a deux choses à faire ; l'une est de representer ce qui peut arriver & arrive souvent aux fideles par la propre confession des Calvinistes ; l'autre est d'examiner, si l'estat, où ils avoient que peuvent tomber les fideles, est compatible avec ce que l'Ecriture appelle *perseverer*, quand elle dit, *que celui qui perseverera jusques à la fin sera sauvé.*

Nous avons déjà fait la premiere de ces deux choses, quand nous avons fait voir en divers endroits de cet ouvrage, que de l'aveu des Calvinistes il peut arriver, que les vrais fideles commettent des fornications, des adulteres, des incestes, des trahisons, des homicides, & toute sorte d'idolatrie ; qu'il peut arriver qu'ils soient deserteurs de la religion chrestienne, & qu'ils renoncent JESUS-CHRIST pour éviter de grands maux, ou se conserver de grands biens ; qu'il peut arriver qu'ils soient attachez à des passions criminelles & infames, avec tant d'opiniastreté & tant de scandale, qu'ayant employé inutilement toutes sortes de remedes pour les retirer de leurs desordres, on soit obligé de les retrancher de la communion de l'Eglise, dont nous avons rapporté un exemple remarquable tiré des lettres de Beze, d'un Gentilhomme excommunié avec sa concubine, dont il avoit eu plusieurs enfans, que Beze ne laissa pas de regarder comme des personnes entées en JESUS-CHRIST, que ces pechez n'ont pas le pouvoir d'en separer, ny de les damner, parce que les membres de JESUS-CHRIST ne ſçauroient perir.

Il ne reste donc plus qu'à examiner, si ces crimes sont compatibles :

compatibles avec ce que l'Ecriture appelle *persévérer*, ou si au contraire tout homme de bon sens qui connoist tant soit peu la Religion Chrestienne n'est pas obligé de reconnoistre, qu'un fidèle qui les a commis a manqué de persévérer, d'où il s'ensuivroit par le propre aveu des calvinistes, qu'il seroit déchu de l'état de la justification, & qu'il auroit perdu la qualité d'enfant de Dieu. En vérité c'est une honte, qu'on ait à prouver des choses si évidentes, & dont le seul sentiment de la pitié donne une connoissance plus vive que ne scauroient faire toutes les preuves. On en peut apporter une infinité, & il s'en trouveroit tout autant qu'il y en a qui établissent la sainteté de la religion, qui est mortellement blessée par cette supposition abominable, que la persévérance chrestienne se puisse allier avec des crimes horribles, & des desordres scandaleux, dont le paganisme même se trouveroit deshonoré. Mais pour abréger, je les reduiray à quatre chefs, qui suffiront, comme je croy, non seulement pour persuader les esprits équitables, mais pour convaincre les plus obstinez, pourvu qu'il leur reste quelque étincelle de raison.

Voicy le premier. Quand JESUS-CHRIST a dit, *que celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé*, il n'a pu entendre autre chose par le mot de *persévérer*, que demeurer ferme dans l'état dans lequel les hommes devoient entrer en embrassant l'Evangile. Or on peut considerer cet état en deux manieres, ou selon le bien qu'il doit enfermer, pour estre tel que JESUS-CHRIST a voulu qu'il fust, en y attachant la qualité d'enfant de Dieu en cette vie, & la jouissance éternelle de Dieu même en l'autre; ou selon le mal qu'il doit necessairement exclure pour n'estre pas tout à fait contraire à la sainteté à laquelle les chrestiens sont appelez, & sans laquelle l'Ecriture témoigne que personne ne verra Dieu.

Saint Paul nous le represente selon l'une & l'autre de ces deux considerations, dont l'une peut estre appelée positive, & l'autre negative, dans le chap. 2. de son Epître à Tite en ces termes: *La grace de Dieu nostre Sauveur apparut à tous les hommes, & elle nous a appris, que renonçant à l'impieeté & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siècle present avec temperance, avec justice, & avec pitié, estant toujours dans l'attente de la beatitude que nous esperons, & de l'avènement glorieux du grand Dieu & nostre Sauveur Jesus-Christ, qui s'est livré lui-même pour*

416 LIV. VIII. Combien les Calu. ont corrompu la vraie
*nom, afin de nous rachetter de toute iniquité, & de nous purifier
 pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service, &
 fervent dans les bonnes œuvres.* Voilà ce que JESUS-CHRIST
 est venu faire dans le monde. Ce passage de saint Paul est un
 tableau abrégé, mais tout à fait merveilleux de la fin & de
 l'effet de sa mission divine. Il est descendu du ciel en terre.
 Il s'est revêtu de nostre chair. Il s'est livré à la mort, pour le
 faire un peuple qui luy fust particulièrement consacré. Il l'a
 choisi du milieu de ses ennemis : il a rompu ses fers, il l'a
 delivré de la domination du péché & de Satan, & l'a rendu
 par sa grace, tel qu'il devoit estre pour estre digne de luy.
 C'est donc sur ce modèle que nous devons examiner qui sont
 ceux que l'on peut croire raisonnablement appartenir à ce peu-
 ple saint. L'Apostre nous marque en peu de paroles, ce qu'il
 faut estre pour cela, & ce qu'il faut ne pas estre : c'est à dire
 les bonnes qualitez qu'il faut avoir, & les mauvaises dont il
 faut estre exempt. Les unes sont la temperance, la justice, la
 pieté, & la ferveur dans les bonnes œuvres. Les autres sont de
 renoncer à l'impiété & aux passions mondaines, & d'estre ra-
 cheté & delivré de toute iniquité.

Commençons par les qualitez positives. S. Paul les reduit à
 trois sortes de devoirs, envers nous-mêmes, envers le prochain,
 & envers Dieu. Les premiers sont reglez par la temperance; les
 seconds par la justice; & les derniers par la pieté. Et c'est de
 l'accomplissement de ces trois sortes de devoirs que se forme
 cette sainteté, sans laquelle S. Paul nous declare expressement
 que nul ne verra Dieu, *sine sanctimonia nemo videbit Deum*, &
 qui est tellement le caractère des vrais chrestiens, que *Saint*
 & *Chrestien*, ne sont que la même chose, dans les écrits des
 Apostres.

On sçait assez pour peu que l'on soit instruit dans l'école
 de JESUS-CHRIST, combien la temperance chrestienne est rele-
 vée au dessus de celle qui a esté enseignée par les sages du Pa-
 ganisme. Elle nous oblige à nous mortifier sans cesse, à cru-
 cifier nostre chair avec les desirs, à se renoncer soy-même, à
 veiller sur tous nos sens pour fermer la porte aux tentations,
 à fuir une vie molle & delicieuse, pour en mener une pen-
 tente & convenable à l'état de pecheur où nous sommes tous,
 & enfin à traiter son corps d'une part en ennemy comme un
 corps de péché, qui est toujours disposé à se revolter contre

l'esprit, & de l'autre comme une chose consacrée à Dieu, qu'il faut bien prendre garde de ne pas deshonoré par rien qui soit indigne de l'honneur qu'il a d'estre le temple du saint Esprit.

La justice que nous nous devons les uns aux autres selon l'Evangile, est aussi tout autrement parfaite que celle que les Payens ont connue. Elle n'est pas bornée à rendre seulement à chacun ce qui luy est dû selon la rigueur des loix. Elle a un principe plus noble & plus étendu, qui est le feu de la charité que le saint Esprit répand dans le cœur des fidèles, pour faire qu'ils ne soient tous ensemble qu'un cœur & qu'une ame, & un modèle plus divin, qui est l'exemple d'un Dieu fait homme, qui nous ayant aimez estant encore ses ennemis, ne nous a rendu ses amis en nous reconciliant à Dieu son Père, que sous cette condition, que nous nous aimerions les uns les autres comme il nous avoit aimez, ce qui comprend une si grande & si étroite obligation, non seulement de ne pas faire de mal au prochain, mais de luy faire tout le bien que nous pouvons, selon les engagements de la providence divine, qu'on n'y peut faire de réflexion sans estre saisi de frayeur, en considerant combien nostre vie a peu de rapport à ce que Dieu demande de nous.

La piété envers Dieu est encore d'une maniere plus particuliere ce que Jesus-CHRIST est venu établir dans le monde; c'a esté son unique but & son grand ouvrage de donner à son Père de vrais adorateurs, qui l'adorassent en esprit & en verité. Et nul ne peut estre tel qu'il n'ait une foy entiere à la parole de Dieu; une ferme esperance dans ses promesses; une confiance fidelle dans sa bonté; une soumission à ses ordres, qui fasse recevoir la bonne fortune sans élèvement, & la mauvaise sans murmure; un amour d'enfant envers un pere si aimable; une sainte jalousie pour son honneur & pour sa gloire; un zele contre les pechez qui le deshonnorent; un soin religieux de l'adorer & de le prier, qui fasse voir qu'on tâche de pratiquer ce que Jesus-CHRIST dit dans l'Evangile, qu'il faut toujours prier, & ne se laisser jamais.

Tout cela est compris dans ce que dit saint Paul; qu'estre Chrestien, c'est estre revêtu de l'homme nouveau, qui est créé selon Dieu dans une justice, & une sainteté veritable, *qui secundum Deum creatus est in justitia & sanctitate veritatis*, Et la prin-

2ph. 11. 14

cipale raison qui fait voir combien il est raisonnable que tout cela se trouve en un chrestien, est qu'il ne peut meriter ce nom, qu'estant uni & incorporé avec JESUS-CHRIST, en sorte qu'il ne fasse, selon le langage de l'Ecriture, qu'une même chose avec luy; ce qui l'engage necessairement à se conformer à ce chef divin, à agir par son Esprit, à se conduire par ses regles, & marcher sur ses pas; comme saint Jean nous l'assure en nous declarant, que *celuy qui dit qu'il demeure en Jesus-Christ, doit marcher comme il a marché.*

Il faut renoncer à l'Evangile ou reconnoistre que la pieté chrestienne, sans laquelle on ne peut estre vraiment Chrestien, embrasse toutes ces qualitez, & qu'on ne peut estre digne d'estre le disciple de JESUS-CHRIST, si on ne les possede au moins en quelque degré. Je dis en quelque degré, parce que je sçay bien qu'elles peuvent estre mêlées pendant cette vie de beaucoup d'imperfections & de fautes qui les dérobent en quelque sorte aux yeux des hommes, & qui font qu'on est obligé de demeurer en suspens touchant le jugement que l'on doit faire de plusieurs Chrestiens, dont la conduite n'est ny si bonne, qu'elle force en quelque sorte de reconnoistre JESUS-CHRIST dans ses membres; ny si mauvaise, qu'elle ne laisse aucun lieu de croire que l'Esprit de JESUS-CHRIST habite en de telles ames.

Mais il ne s'agit pas icy du jugement des hommes. Il s'agit de celui de Dieu, selon lequel la perseverance à laquelle JESUS-CHRIST a attaché le salut, ne peut estre autre chose que demeurer dans l'état du nouvel homme, qui a été créé selon Dieu, comme dit saint Paul, *dans une justice, & une sainteté véritables.* Or il y auroit autant d'impiété que d'extravagance, de s'imaginer, qu'un concubinaire, qu'un adultère, qu'un incestueux, qu'un meurtrier, qu'un idolâtre, qu'un parjure, qu'un blasphémateur, soit demeuré en cet état de justice & de sainteté en commettant ces crimes. Il est donc ridicule de pretendre, que les fidelles qui y tombent n'ont pas manqué de perseverer. Et par consequent, puisque c'est une vérité de foy reconnue par les Calvinistes, que si le fidelle manquoit à perseverer, il décheroit de l'état de la justification, ils ne sçauroient nier, qu'il n'y ait des fidelles qui en déchèent, qu'en se jettant dans une contradiction manifeste, puisque le seul sens commun fait voir, que les crimes, où ils avoient que les fidelles tombent, sont incompatibles avec la perseverance Chrestienne.

Cette vérité paroitra encore plus évidemment par une qualité que l'ame acquiert dans le baptême qui est d'estre Epouse de JESUS-CHRIST, selon ce que dit saint Paul aux fidèles de Corinthe, *qu'il les aimoit d'un amour de jalousie, parce qu'il les avoit fiancées à l'unique Epoux qui est Jesus-Christ pour les lui présenter comme une vierge toute pure.* Il faut donc ne point violer la fidélité conjugale que l'Epouse doit à son Epoux pour pouvoir dire que l'on a persévéré. Or les crimes dont nous venons de parler sont appelez dans l'Ecriture des fornications & des adulteres que l'ame commet au regard de Dieu son véritable mary. Il n'est donc pas moins déraisonnable de pretendre que les fidèles qui les commettent (ce qui arrive souvent par l'aveu des Calvinistes) ne laissent pas de perséverer, que de dire d'une femme qui se prostitue, qu'elle ne laisse pas de demeurer chaste & fidelle à son mary.

Mais si nous envisageons l'état d'un chrestien selon l'autre consideration, c'est à dire selon le mal qu'il doit necessairement exclure pour ne pas détruire la sainteté à laquelle les Chrestiens sont appelez, il paroitra encore bien plus clairement, que c'est contredire JESUS-CHRIST d'une maniere tout à fait impie, que de vouloir que les fornications, les adulteres & les homicides n'empêchent pas qu'en y tombant on ne persévère dans cet état. Car sur cela il ne faut point de raisonnement, il ne faut qu'écouter JESUS-CHRIST avec quelque attention pour reconnoître que l'exemption de ces crimes & autres semblables, est le plus bas degré, & la plus indispensable condition de l'état d'un vray chrestien, & d'un enfant de Dieu qui a droit par cette qualité au royaume du Ciel.

C'est principalement dans le Sermon sur la montagne, que JESUS-CHRIST a dressé le plan de la morale toute divine qu'il est venu enseigner aux hommes. Il nous apprend d'abord ce qui nous doit rendre heureux, parce que c'est le desir de l'être qui nous fait faire tout ce que nous faisons. Mais il s'y prend d'une maniere bien étrange. Car au lieu que les hommes ont accoutumé de mettre leur bonheur dans les richesses, dans la domination, dans la joie, dans l'abondance, dans l'exemption des peines & des travaux, il nous ordonne de chercher le nostre dans la pauvreté, dans les larmes, dans les persecutions. Et ce qui est remarquable pour nostre sujet, est qu'il met entre les beatitudes de cette vie qui sont cette voie

étroite, par laquelle seule on peut arriver à la beatitude de l'autre, la faim & la soif de la justice, la pratique des bonnes œuvres, & la pureté du cœur. Car la premiere de ces trois choses nous marque qu'une des conditions du vray chrestien est non seulement de ne pas violer la justice eternelle de Dieu par des crimes manifestes, mais d'avoir un desir ardent de l'embrasser en toutes choses, & d'y conformer sa vie. La seconde l'oblige de faire au prochain tout le bien qu'il peut, comme devant esperer de misericorde du Pere celeste qu'autant qu'il en fera à ses freres. Et la troisieme l'engage à se purifier comme dit S. Paul, *de tout ce qui souille le corps ou l'esprit en achevant l'œuvre de sa sanctification dans la crainte de Dieu.* Or je pense que l'on m'avouera qu'il n'est pas aisé de trouver ces trois caracteres du vray chrestien en des fornicateurs, en des adulteres, en des meurtriers, en des idolâtres, & en des excommuniés pour des desordres scandaleux.

JESUS-CHRIST ajoute. *Vous estes le sel de la terre*, soit qu'il ait voulu marquer par là les Ministres evangeliques dont le principal devoir est de preserver les ames de corruption, comme le sel naturel en preserve les corps, soit que tous les chrestiens generalement aient part à cette qualité, parce qu'ils sont tous obligez selon la mesure de leur grace de travailler au moins par leur exemple à procurer le salut des autres. Mais ceux à qui Dieu a fait une fois la grace d'estre le sel du monde par le bon exemple de leur pieté, & par la vertu de leur parole, ne perdent-ils jamais cet avantage ? Les Calvinistes doivent dire qu'ils ne le perdent jamais, parce que selon eux on ne perd jamais la vraie foy qu'ils disent estre inseparable de toutes les autres vertus. Mais JESUS-CHRIST nous fait bien voir le contraire en nous donnant ce terrible avis, *que si le sel s'affadit & perd sa force, il ne sera bon qu'à estre jeté dehors, & à estre foulé aux pieds.*

Le Sauveur nous declare ensuite qu'il n'est pas venu pour détruire la loy, mais pour l'accomplir ; parce que bien loin de nous dispenser d'observer la loy, il nous oblige à le faire avec plus d'exactitude, en ne donnant point de lieu au peché, quand ce ne seroit que par de secrets desirs qui ne sortent point du cœur.

C'est ce que le Sauveur declare par ces paroles divines, qui forment en peu de mots une grande idée de la vertu qu'il faut

avoir pour estre digne d'entrer dans le ciel. Si vostre justice n'est plus abondante & plus parfaite que celle des Docteurs de la loy & des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux. Sur quoy saint Chrysostome fait deux remarques. La 1. que sous le mot de justice Iesus-Christ comprend toutes les vertus. C'est ainsi, dit-il, que l'Ecriture exprime la vertu de Iob en disant. C'estoit un homme juste & irrépréhensible. Et c'est dans le même sens que saint Paul appelle juste celui pour qui il dit que la loy n'est point établie. La loy, dit-il, n'est pas pour le juste. De sorte que le sens de JESUS-CHRIST est qu'en toutes sortes de vertus nous devons estre meilleurs & plus parfaits que les Docteurs de la loy si nous voulons entrer dans le royaume du ciel. La seconde est qu'il n'entend point par ces Docteurs de la loy & ces Pharisiens ceux d'entre eux qui estoient injustes, mais ceux mêmes qui gardoient la loy. Car à moins de cela il ne les auroit pas appelés justes en quelque sens, & il n'auroit pas comparé la justice evangelique qui est la véritable, à la leur, si elle n'avoit esté au moins extérieure & apparente. Ce qui nous fait voir, ajoute ce Saint, combien est grande la grace & la loy de Iesus-Christ, puis qu'il commande à ses disciples qui ne faisoient encore que commencer, d'estre plus justes que les Docteurs mêmes de la loy qui passoient pour les plus justes d'entre les Juifs.

Chrys. II. m. 16 in
Matth.

JESUS-CHRIST explique en diverses manieres dans la suite de ce Sermon, en quoy nostre justice doit surpasser celle de ces docteurs Juifs. Mais celle qui revient le plus à nostre sujet, est que ces Juifs ne mettoient le crime que dans le viollement extérieur de la loy de Dieu, comme est le meurtre & l'adultere, au lieu que ce divin Maître qui sonde les reins & le cœur, condamne comme violateurs de la loy qui défend l'homocide, ceux qui conservent dans leur esprit des mouvemens d'une colere injuste contre le prochain, & des desirs de vengeance; & tient pour adultere celui qui regarde une femme d'un œil impudique.

Il n'en faut pas davantage pour convaincre d'impiété le dogme des Calvinistes qui veulent que la persévérance chretienne qui donne droit d'entrer dans le Royaume des Cieux puisse comparir avec l'adultere & l'homocide. Car tout homme, qui bien loin d'avoir une justice plus parfaite que les Docteurs de la loy & que les Pharisiens, n'auroit esté regardé par ces Juifs que comme un méchant, ne peut pas estre disposé à

entret dans le royaume du Ciel, où JESUS-CHRIST nous assure que nul n'entrera, dont la justice ne surpasso celle de ces Juifs. Or quoique JESUS-CHRIST les ait accusez d'avoir alteré la loy de Dieu par leurs traditions, ce n'a jamais esté jusqu'à leur reprocher, qu'ils avoient diminué l'horreur que l'on doit avoir du meurtre & de l'adultere. Mais supposant au contraire que leurs sentimens estoient raisonnables sur le sujet de ces crimes, il fait voir qu'ils devoient encore passer plus avant, & les condamner jusques dans leurs sources, qui sont les desirs criminels de vengeance & d'impureté quoique non executez. Et par consequent dire d'un chrestien, qui commet un adultere ou un homicide, qu'il ne manque point par là à la condition qui nous assure le droit au Royaume du Ciel, qui est la perseverance; c'est tellement renverser la verité de l'Evangile, que pour attribuer cette opinion impie à JESUS-CHRIST, il faudroit luy faire dire tout le contraire de ce qu'il dit. Car voicy comme il faudroit le faire parler. Il n'est point nécessaire afin que vous entriez dans le royaume du ciel, que vostre justice soit plus grande & plus abondante que celle des Pharisiens & des Docteurs de la loy. Vous y pourrez entrer quoiqu'elle soit beaucoup moindre, pourvu que vous croyiez en moy. Il a esté dit aux Anciens, vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultere. Et moy je vous dis, qu'aussy-tost que vous aurez esté regenez par la foy que vous aurez en moy, & mis au nombre des enfans de Dieu, il pourra arriver que vous commettiez des meurtres & des adulteres, sans qu'aucun de ces crimes vous soit imputé, sans cesser d'estre justes & enfans de Dieu, sans manquer pour cela à perseverer de cette sorte de perseverance à laquelle j'ay attaché le salut.

Que pourroit faire pis le plus grand ennemi de la religion chrestienne, pour la décrier parmi toutes les nations qui ne l'ont point encore embrassée, que d'attribuer un tel discours à son divin Instituteur? Cependant c'est à quoy a abouti cette merveilleuse reformation, qui se vante d'avoir rétabli toutes choses dans leur premiere pureté. Elle auroit peut-estre quelque honte de faire tenir ce langage à JESUS-CHRIST, parce qu'il choque trop ouvertement les premieres notions de la pieté, & elle n'en a point de luy attribuer une doctrine, qui ne se peut expliquer ny plus naturellement, ny plus sincerement que par ce langage. Mais l'Evangile nous fournit

abondamment

abondamment de quoy deffendre la sainteté de nostre religion contre une telle calomnie. Nous avons déjà vu combien ce que JESUS-CHRIST dit dans le Sermon sur la montagne y est contraire, il ne s'explique pas moins clairement en une autre occasion.

Un jeune homme de grande condition & fort riche l'ayant abordé, luy demanda ce qu'il falloit qu'il fît pour avoir la vie éternelle. A quoy Nostre Seigneur luy répondit, que s'il vouloit entrer en la vie, il devoit garder les commandemens : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Et ce jeune homme surpris apparemment de cette réponse, parce qu'il s'attendoit que nostre Seigneur luy diroit quelque chose d'extraordinaire, s'étant enquis de quels commandemens il vouloit parler, JESUS-CHRIST neluy en marqua point d'autre que ceux de la seconde table de la loy : *Vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultère, vous ne déroberez point, vous ne direz point de faux témoignage; Honorez vostre Pere & vostre mere, & aimez vostre prochain comme vous-mêmes.* Mais ce jeune homme ayant répondu qu'il avoit gardé tous ces commandemens là dès sa jeunesse, & ayant pressé JESUS-CHRIST de luy dire ce qui luy manquait encore, Nostre Seigneur luy déclara, *que s'il vouloit estre parfait il devoit vendre tout ce qu'il avoit, le donner aux pauvres & le suivre;* ce qui l'ayant étonné, ils'en alla tout triste parce qu'il avoit de grands biens.

Je n'ay pas besoin d'entrer icy dans le différent qui est entre les Catholiques & les heretiques de ce temps touchant ces dernières paroles de JESUS-CHRIST qui regardent les conseils evangeliques. Il me suffit qu'il ait déclaré nettement & précisément que pour avoir la vie éternelle, il falloit observer les commandemens de Dieu, & qu'il ait marqué en particulier, que ces commandemens ne se reduisoient pas à la seule foy que l'on devoit avoir en luy, mais qu'il estoit nécessaire d'accomplir ce que la loy de Dieu nous commande, de ne point tuer, de ne point commettre d'adultère, de ne point dérober, de ne point porter de faux témoignage, d'honorer son pere & sa mere, & d'aimer son prochain comme soy-même. Que de que JESUS-CHRIST ajoute, de vendre son bien & de le donner aux pauvres, soit un commandement ou un conseil, il ne m'importe. Si c'est un commandement nostre cause n'en sera que plus forte, puisqu'il faudra plus de choses pour estre en

Math. XIX.

Matth. X

Luc. XI. III.

624 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
 état d'estre sauvé, & par conséquent aully pour persévérer
 dans cet état. Le ne m'arrête qu'à ce qui est incontestable
 qui est que JESUS-CHRIST parlant à nous tous en la person-
 ne de ce jeune homme nous a assuré, que le meurtre, l'ad-
 ultere, le vol, le faux témoignage & autres crimes sembla-
 bles deffendus par la loy de Dieu, nous mettent hors d'état
 de pretendre la vie éternelle. Or tout Chrestien, qui perse-
 vere dans l'état où il est entré en embrassant sincerement la
 Religion chrestienne, a droit de pretendre à la vie éternelle.
 Et par conséquent il ne se peut concevoir un plus horrible
 renversement de la morale de JESUS-CHRIST que de vouloir
 comme font les Calvinistes, que les fideles qui tombent en
 ces crimes, ne laissent pas de perséverer de cette sorte de
 persévérance à laquelle il attache le salut, & sans laquelle il
 avoient que la foy ne nous rend pas tellement le salut assuré
 que nous n'en puissions déchoir. *Etenim illud, disent-ils, si o-*
didisti salvus eris, habes illud tacitè inclusum, & si PERSEVERA-
VERIS, sine quo fides nos non ita facit Christi compotes, quin su-
te excidere valeamus.

CHAPITRE II.

II. PREUVE. *Que puisque la persévérance assure le salut, &*
ce qui ferme l'entrée du Ciel est incompatible avec la persévérance. *Refutation des chicaneries des Calvinistes sur ce sujet.*

LA seconde preuve, qui fait voir qu'il peut arriver que
 fideles manquent à perséverer; & que par conséquent
 ils peuvent déchoir de l'état de la justification, c'est que
 persévérance assure le salut, & ouvre le ciel à tous ceux
 qui persévèrent. D'où il s'ensuit que ce qui exclut du salut & du
 ciel, est nécessairement incompatible avec la persévérance.
 Or saint Paul nous enseigne en divers endroits que le
 meurtre, l'adultere, l'homicide, la calomnie, & autres
 semblables crimes ferment l'entrée du ciel à ceux qui les
 commettent. Il est donc clair, que lorsque des fideles y tombent
 (comme les Calvinistes avoient que cela arrive souvent)
 ils manquent à perséverer.

J'ay déjà rapporté les lieux où saint Paul fait le dénombrer

ment des pechez qui excluent du royaume de Dieu, comme aux Corinthiens ch. VI. *Ne vous y trompez pas, ny les fornicateurs, ny les idolâtres, ny les adulteres, ny les impudiques, ny les abominables, ny les voleurs, ny les avares, ny les yvrognes, ny les médisans, ny les ravisseurs du bien d'autrui ne seront point heritiers du royaume de Dieu.*

Eaux Galates ch. V. *Il est aisé de connoître les œuvres de la chair, qui sont l'adultere, la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnemens, les inimitiez, les diffusions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les heresies, les envies, les meurtres, les yvrogneries, les excès de bouche, & autres semblables, dont je vous declare comme je vous l'ay déjà dit, que ceux qui commettent ces crimes ne seront point heritiers du royaume de Dieu.*

Et aux Ephesiens ch. V. *Sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avaré, ce qui est une idolâtrie, ne sera heritier du royaume de Jesus-Christ & de Dieu. Que personne ne vous seduise par de vains discours. Car c'est pour ces choses que la colere de Dieu tombe sur les hommes rebelles à la verité.*

C'est parce qu'il se devoit élever de faux docteurs dans les derniers temps qui richeroient d'éluder par de vaines chicaneries une verité si claire, que le Saint Esprit qui parloit par saint Paul, nous avertit en la personne de ceux à qui cet Apôtre écrivoit, de ne nous y pas tromper, *Nolite errare* & de ne nous pas laisser seduire par de vains discours; *Nolite seduci inanis verbis*. Que les simples d'entre les Calvinistes qui vivent sur la bonne foy de leurs docteurs, profitent donc d'un avertissement si salutaire. Qu'ils jugent eux-mêmes, s'il y a rien de plus pernicieux & de plus capable d'endormir les hommes dans leurs vices, que ce que disent leurs Ministres pour leur persuader, que quoiqu'ils commettent les crimes que saint Paul declare avec tant de force fermer l'entrée du royaume de Dieu à ceux qui les font, ils ne laissent pas de perséverer dans la justice chrestienne, sans perdre pour un moment la qualite d'enfans de Dieu, qui leur assure un droit infaillible à son heritage.

Ils sont reduits (comme nous avons déjà remarqué en d'autres endroits) à distinguer deux manieres de commettre ces pechez. L'une est d'une volonté pleine & entiere; l'autre d'une volonté qu'ils disent n'estre pas pleine, quoi-

que le péché soit entierement conformé, & qu'on y demeure un temps considerable sans le detester & le détruire par la penitence. Ils avoient, que lorsque l'on commet les crimes dont saint Paul fait le dénombrement en la premiere maniere, c'est à dire *toio corde, plena voluntate, pleno consensu*, on n'a point de part au royaume de Dieu: & ils ne s'en mettent pas beaucoup en peine, parce qu'ils se eroient hors de ce danger en qualité de fidelles, n'y ayant, à ce qu'ils pretendent, que les infidelles, & les non regenez qui pechent de cette sorte. Mais ils soutiennent en même temps, que tous ces crimes, dont parle l'Apostre peuvent estre commis & entierement conformez sans perdre la grace ny estre exclus du royaume de Dieu, lorsqu'on ne les commet pas de tout son cœur, & d'une pleine & entiere volonté; & qu'ainsy les fidelles y tombent sans prejudice de leur justification & de leur perseverance, parce que ce n'est jamais de tout leur cœur.

C'est ainsy qu'ils répondent aux Remontrans qui leur ob-
jectoient contre cette perseverance pretenduë de tous les vrais fidelles; *Que ceux qui sont des œuvres de la chair* (c'est à dire de ces crimes que saint Paul appelle de ce nom quand il dit; *Manifesta sunt opera carnis, que sunt fornicatio &c.*) *ne sont pas justes. Or quand il arrive*, ajoutoient-ils, *que de vrais fidelles, commettent des adulteres & des homicides de propos delibéré & contre leur conscience, & qu'ils demeurent dans ces pechez sans en faire penitence, ils sont des œuvres de la chair. Donc ces vrais fidelles commettant ces crimes & y demeurant pendant quelque temps, cessent d'estre vraiment fidelles & vraiment justes.* Car Tengladius l'un de leurs plus fameux Theologiens, ne répond à cela que par ces paroles. *Qui opera carnis patrarent pleno animo, ita ut illis sese protinus dederint, illi vere fideles, sive iusti non sunt. Sed vere fideles illo modo, ac sensu opera carnis patrare negamus. Ceux qui sont des œuvres de la chair d'un plein consentement, en sorte qu'ils s'y abandonnent aussy tost, ceux-là ne sont pas vraiment fidelles ny justes. Mais nous nions que les vrais fidelles, fassent des œuvres de la chair en cette maniere & en ce sens.* Ils ne nient pas qu'il ne puisse arriver que de vrais fidelles commettent des adulteres & des homicides, de propos delibéré & contre leur conscience, & qu'ils demeurent dans ces pechez pendant quelque temps sans en faire penitence. Car l'exemple de David que les Remontrans leur ob-
jectoient en est une

Trigl. Trina Dei
gratia p. 416. Ar-
min. Qui opera car-
nis patrarent, illi veri
fideles, sive iusti non
sunt. Avere fideles
cum delicta opera, &
deliberato consilio,
contraque conscien-
tiam, edidit etiam &
homicidium commi-
strant, & in illis
aliquando sine per-
nitentia permanent,
patrarent opera carnis,
ergo illi veri fideles
cum talia patrarent,
& in illis aliquando
permanent, non sunt
veri fideles sive iusti.

preuve trop convainquante. Mais ils croient en estre quittes pour dire, qu'alors même ces vrais fidelles ne pechent point *pleno animo*, & qu'ainsy ils ne laissent pas en commettant ces crimes de demeurer vraiment fidelles & vraiment justes.

Il faut que les Calvinistes qui ont de l'esprit aient une soumission bien aveugle pour leurs Ministres, eux qui trouvent mauvais que nous en ayons pour l'Eglise, s'ils se payent d'une si méchante distinction, pour trouver des fornicateurs & des adulteres à qui le ciel ne soit point fermé dans l'actuelle commission de ces crimes, & lors qu'ils y demeurent des temps notables sans penitence. Auroient-ils donc oublié ce que ces mêmes Ministres leur recommandent si souvent de ne fonder leur foy que sur l'Ecriture, & de n'écouter les hommes qu'autant que ce qu'ils disent est conforme à la parole de Dieu? Car que trouveront-ils dans l'Ecriture, qui puisse donner lieu à l'abominable doctrine, que ces Ministres veulent fonder sur la distinction des crimes commis avec une volonté pleine ou une volonté non pleine? Je ne parle pas de la distinction en foy, estant bien certain que les hommes se portent au peché par une volonté plus ou moins entiere, plus ou moins combattue par des peines & des remords, plus ou moins criminellement attachée & abandonnée au vice. Mais ce qu'il est necessaire qu'ils trouvent dans la parole de Dieu pour s'assurer qu'ils ne sont pas dans l'erreur, est que des fornicateurs, des adulteres, des incestes, des homicides, n'empêchent pas qu'on ne persevere dans la justice chrestienne, lors que l'on ne s'est laissé aller à la tentation qui a porté à commettre ces crimes, qu'après quelque resistance & quelque combat, & qu'ainsy on croit pouvoir dire qu'on ne les a pas commis avec un consentement tout à fait entier. Or comment l'y trouveront-ils, puisque si cela estoit il faudroit que saint Paul nous eût trompez, quand il declare generalement, *que ceux qui font ces choses ne possederont point le royaume de Dieu*. *QUONIAM qui talia agunt regnum Dei non consequentur*. Caren qu'elle langue du monde, est-ce que parlant d'un homme qui a violé effectivement la loy de Dieu, par la fornication ou par l'adultere, mais qui a ressenti quelque combat en s'y laissant aller, on a pû dire que cet homme là n'a point commis de fornication ou d'adultere. Les Calvi-

628 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
 nistes mêmes sont contraints de reconnoître que ce langage
 seroit inintelligible, puisqu'ils n'ont jamais osé dire que Da-
 vid n'a pas commis un adulkere & un homicide, quoiqu'ils
 pretendent qu'il ne les a pas commis avec une volonté plei-
 ne & entiere. N'est-ce donc pas se moquer de Dieu & des
 hommes, que de se vanter qu'on ne veut s'arrester qu'à l'Ecri-
 ture, & la tourner en suite en des sens si contraires aux paro-
 les, & si éloignez de toute vraisemblance, que jamais homme
 sage n'a parlé comme auroient fait les Apollres, s'ils avoient
 eu dans l'esprit ce qu'ils osent leur attribuer. Car si les Apô-
 tres avoient cru ce que croient les Calvinistes, que nuls pe-
 chez n'ôtent aux vrais fidelles le droit qu'ils ont de posseder
 le royaume de Dieu, bien loin de leur dire comme fait S. Paul:
Ne vous y trompez pas; ceux qui sont telle & telle chose ne possederont
point le royaume de Dieu; ils auroient dû dire aux fidelles auxquels
 ils parloient. *Ne vous y trompez pas, & ne vous laissez point trou-*
bler par de vaines frayeurs. Quoy que vous commettiez des feni-
cations, ou des adulteres, ou des homicides, vous ne laisserez pas de
perseverer dans la grace de Dieu qui vous donnera toujours droit à
son Royaume.

Mais jecroy qu'il est bon de remarquer icy en passant l'in-
 justice du procede de ces Novateurs, & de donner en même
 temps quelques regles pour distinguer les necessaires & legiti-
 mes explications de l'Ecriture, qui en conservent le vray sens,
 d'avec les gloses forcées, & tout à fait déraisonnables qui en
 détruisent la verité.

Quand les Catholiques expliquent comment les justes peu-
 vent accomplir la loy de Dieu pendant cette vie, ils distin-
 guent après les saints Peres deux sortes de pechez, qui pour-
 roient empêcher cet accomplissement de la loy: ceux qui ne se
 peuvent commettre sans un norable déreglement de la raison,
 qui sont les mortels; & d'autres plus legers qui échappent
 aux gens de bien mêmes, qui sont les veniels: & ils soutien-
 nent que les justes peuvent accomplir la loy de Dieu en évit-
 ant les premiers, quoiqu'ils ne le puissent pas d'une maniere si
 parfaite, qu'ils soient même exépts des derniers. Il n'y a rien en
 cela non seulement que de raisonnable, mais qui ne soit invin-
 ciblement appuyé sur l'Ecriture & sur la tradition. Cependant
 les Calvinistes s'écrient contre cela, comme s'ils avoient sur-
 pris les Catholiques dans une manifeste depravation de l'Ecri-

tute. *Que veut dire cela ?* (dit Charnier.) *Le puis accomplir la loi, de sorte que j'évite tous les pechez, qui ne se peuvent commettre sans un notable déreglement de la raison. D'où nous est venue cette importune limitation ? Que ne disent-ils plutôt, qu'ils les peuvent tous éviter. Paul ne distingue point ; & nous souffrirons un sophiste qui fourre ce qu'il lui plaît dans les sentimens de l'Apostre. On voit assez combien cette declamation est ridicule & hors de propos.*

Car l'Ecriture nous assurant également, & que les vrais Chrétiens sont morts au peché, & qu'ils ne sont jamais exempts de peché pendant cette vie, ce n'est pas la corrompre, mais en découvrir le vrai sens, en accordant ce qui sans cela paroistroit contraire, que de distinguer les pechez auxquels ils sont morts, & qu'ils ne commettent plus tant qu'ils demeurent justes, de ceux auxquels ils sont encore sujets.

Mais c'est à eux mêmes & à leurs méchantes gloses que l'on peut & que l'on doit appliquer ce qu'ils disent si faullement contre les Catholiques. Saint Paul nous declare avec une force toute particuliere, & en nous avertissant de ne nous y pas tromper, que les fornications, les adulteres, les homicides, & autres crimes semblables nous ferment l'entrée du royaume de Dieu. Il ne distingue point deux sortes de fornications, d'adulteres, d'homicides, dont les uns auroient cet effet, & les autres ne l'auroient pas. Et nous souffrirons que des sophistes fourrent ce qu'il leur plaira, pour ne servir de leurs termes, dans les declarations si expressees de l'Apostre. *Enimvero Paulus non distinguit : & sophistas feremus de suo quidlibet intrudentes in Apostoli sensa.* Nous souffrirons qu'ils nous viennent dire, qu'il n'y a que les infidelles, & les non regeneratez qui se puissent effrayer de ces paroles de saint Paul, parce qu'il n'y a qu'eux qui commettent les crimes dont il fait le dénombrement avec un plein & entier consentement de leur volonté : mais que pour les fidelles, quoiqu'ils y tombent, ce n'est jamais de tout leur cœur, & qu'ainsy en commettant des fornications, des adulteres, des homicides, ils ne laissent pas de perséverer dans l'état de la justification, & de conserver le droit qu'ils avoient au royaume du Ciel.

Peut-on se jouer de la parole de Dieu d'une maniere plus criminelle ? Peut-on la détourner en des sens plus forcez &

CHAP. II.

Charnier. Paulus. Tit. 1. 11. 12. 21. 22. 7. n. 9. Enimvero quid hoc est. Adimplere possum ut peccata que sine notabili vicio rationis committi acqueunt vitare valeam. Atque unde est tam importuna limitatio ? Cur non potius ut omnia vitare valeam Enimvero Paulus non distinguit : & sophistas feremus de suo quidlibet intrudentes in Apostoli sensa.

630 LIV. VIII. *Combien les Calves ont corrompu la vraie*
 plus contraires à la raison? Car qui a jamais oui dire que les
 mots de fornication, d'adultere & autres semblables, non res-
 treints par aucune limitation (n'y en ayant aucune dans tous
 les endroits de saint Paul, où il declare qu'ils excluent du
 royaume de Dieu) se restreignent d'eux-mêmes à ne signifier
 que ceux qui auroient esté commis avec un entier abandon-
 nement au péché, sans aucune résistance ny aucun combat, &
 non ceux auxquels on ne se seroit laissé aller qu'après quelque
 résistance & quelque combat.

Pour mieux juger de l'impiété de cette pretension, il ne
 faut que la considerer en des cas particuliers. Ils avoient que
 de vrais fidelles peuvent estre legitimement excommunier,
 en même temps qu'ils enseignent qu'on ne doit excommu-
 nier que pour des pechez atroces, publics, scandaleux, qui
 deshonnorent le christianisme, & dans lesquels on demeure
 avec opiniastreté, en méprisant les avertissemens de l'Eglise.
 Dequoy les lettres de Beze nous fournissent un bel exem-
 ple, comme nous avons déjà vu, en la personne d'un Gentil-
 homme, & de sa concubine, qui demeuroient depuis plusieurs
 années dans un infame commerce, dont trois enfans estoient
 déjà nez, & qui n'avoient esté excommuniez qu'après avoir pro-
 mis à l'Eglise par trois fois de se separer, & y avoir autant de
 fois manqué. Or comme ils ne trouvent point que cela soit in-
 compatible avec la perseverance chrestienne, qu'ils preten-
 dent estre inseparable de la vraie foy, il faut qu'ils disent
 que la fornication des concubinaires continuée pendant plu-
 sieurs années, & accompagnée de circonstances si criminelles,
 pouvoit n'avoir pas esté commise avec un entier consen-
 tement de la volonté, & ainsi n'estre pas de la qualité de
 celle que saint Paul dit fermer le royaume de Dieu à ceux qui
 y tombent.

Mais pourquoy donc avoient-ils excommunié ces concu-
 binaires? & pourquoy croient-ils que par l'institution de
 JESUS-CHRIST on doit retrancher de l'Eglise ces sortes de
 pecheurs qui peuvent estre de vrais fidelles. Car saint Paul
 parle de la même maniere des crimes pour lesquels on doit ex-
 communier, & de ceux qu'il dit exclure du royaume de Dieu.
 Il dit l'un & l'autre dans la même Epistre, & presque en mê-
 mes termes.

C'est dans la premiere aux Corinthiens où il parle ainsi
 dans

dans le chapitre cinquième touchant l'obligation de se separer des méchans. *Si celui qui est du nombre de vos freres est fornicateur, ou avaré, ou idolatre, ou médisant, ou yvrogne, ou ravisseur du bien d'autrui, ne mangez pas même avec luy.* Et dans le chap. VI. pour nous avertir que ces mêmes pechez excluent du royaume de Dieu. *Ne vous y trompez pas, dit-il, ny les fornicateurs, ny les idolatres, ny les adulteres, ny les impudiques, ny les abominables, ny les voleurs, ny les avarés, ny les yvrognes, ny les médisans, ny les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront point heritiers du royaume de Dieu.*

Pourquoy donc la distinction des pechez commis avec une volonté pleine, ou une volonté non pleine auroit-elle lieu dans ce dernier passage plustost que dans le premier. Or les Calvinistes reconnoissent qu'elle n'a pas lieu dans le premier. Car si elle y avoit lieu, comme ils disent que les crimes dont parle saint Paul, ne privent pas les fidelles du droit qu'ils ont au royaume de Dieu; parce que quand ils les commettent ce n'est pas avec une volonté tout à fait pleine; ils devroient dire aussi, qu'on ne peut excommunier legitiment, que ceux que l'on scauroit s'estre jettez dans le peché avec un entier abandonnement au vice, ce qui ne convient, à ce qu'ils pretendent, qu'aux non regenez. Et si des adulteres ou des concubinaires de leur communion qu'ils voudroient retrancher de leur Eglise leur assuroient, qu'ils ne sont engagez dans ces passions criminelles qu'avec regret, qu'ils en ressentent beaucoup de remords, & qu'ils font ce qu'ils peuvent pour s'en défaire, comme cela peut-estre, ils seroient obligez de les en croire, & de ne passer pas plus outre. Or ils enseignent tout le contraire sur le sujet de l'excommunication. Ils avoient que les vrais fidelles qu'ils pretendent ne commettre jamais de crime avec une pleine & entiere volonté, peuvent estre legitiment excommuniés, & que l'Eglise en les excommuniant use de sa puissance selon l'institution de Jesus-CHRIST, & de telle sorte que le jugement qu'elle porte contre eux est ratifié dans le ciel, comme Beze le dit en termes exprés; ce qui fait voir que ce jugement est juste & legitime en soy, & devant Dieu, au lieu qu'il ne seroit juste qu'au regard des hommes, & non au regard de Dieu, s'il n'estoit fondé que sur ce que l'Eglise auroit supposé par erreur, que ces personnes n'ayant point esté veritablement regenerées, au-

632 LIV. VIII. Combien, les Calv, ont corrompu la vraie
CHAP. II. roient commis ces crimes avec un plein & entier consentement. Qu'ils répondent donc, s'ils peuvent, à cette démonstration de leur mauvaise foy dans l'interprétation de l'Ecriture sur un des points les plus importants de la morale Chrétienne.

Il n'y a nulle raison de croire que les mots de *fornicateurs, d'adultères*, &c le reste, se prennent autrement dans le cinquième chapitre de la première aux Corinthiens, où il est dit que l'on doit séparer ceux qui sont coupables de ces pechez de la société des fidèles, que dans le sixième où il est dit, qu'ils ne posséderont point le royaume de Dieu.

Or par le propre aveu des Calvinistes, les vrais fidèles peuvent estre *fornicateurs, adultes*, &c le reste, dans le sens que ces mots se prennent au cinquième chapitre, parce qu'ils peuvent mériter en tombant dans ces pechez qu'on les retranche de la société des fidèles.

Et par conséquent, ils peuvent estre aussi *fornicateurs & adultes*, &c le reste, au sens que ces mots se prennent au chapitre sixième, c'est à dire, qu'ils peuvent manquer à persévérer dans la justice chrétienne, & perdre le droit qu'ils avoient au royaume de Dieu, puisque selon saint Paul, *les fornicateurs, les adultes*, &c le reste, ne le posséderont point. D'où il s'ensuit, ou que les fidèles peuvent commettre ces pechez avec un plein & entier consentement de la volonté, ce qui est indubitable, quoiqu'en veuillent dire les Calvinistes, ou même, ce qui est encore vray, qu'il suffit de les commettre quand ce seroit avec quelque résistance & quelque combat, tant pour estre légitimement excommunié, que pour estre exclus du royaume de Dieu.

Il faut même remarquer qu'au regard de ces deux sortes de peines, l'excommunication, & l'exclusion du royaume du ciel, les crimes dont parle saint Paul, méritent la dernière indépendamment du jugement des hommes, & des considérations humaines qui peuvent empêcher que ces pecheurs n'encourent la première, & estre même un sujet légitime à l'Eglise de ne la leur pas faire souffrir, comme saint Augustin l'enseigne souvent dans ses livres contre les Donatistes; De sorte que l'on peut bien dire qu'il y a des *fornicateurs, d'adultères, des homicides*, &c le reste, que l'Eglise tolère, & ne retranche pas de son sein pour des raisons qu'elle en a, qu'on

qu'elle ne doute point qu'ils n'ayent perdu par ces crimes la vie de la grace, & qu'ils ne soient retranchez de ce corps de JESUS-CHRIST que le saint Esprit anime. Mais de prétendre qu'il y a des fornicateurs, des adulteres, & des homicides qui demeurent les membres vivans de JESUS-CHRIST, & les temples de Dieu, quoique l'Eglise agissant avec lumiere sans aucune erreur de fait, & en suivant exactement l'institution de JESUS-CHRIST, en sorte que son jugement est ratifié dans le ciel, les ait retranchez de sa communion & livre à Satan, je ne craindray point de dire, que c'est un des plus grands excès d'irreligion & d'absurdité que l'esprit humain puisse concevoir.

CHAPITRE III.

III. PREUVE. Que tous les passages de l'Ecriture qui sont voir par la confession des Calvinistes, que la foy ne nous unit pas tellement à Jesus-Christ, que nous ne puissions déchoir du salut, si nous manquons à perseverer, sont voir aussi que cette condition n'est pas impossible, mais tres-possible & tres-efficace.

LA troisième raison qui fait voir qu'il arrive souvent que de vrais fidelles manquent à perseverer, est fondée sur ce que les Calvinistes avouent, que cette proposition conditionnelle: *Si le fidelle manquoit à perseverer, il déchoirait du salut*, se trouve établie en divers endroits de la parole de Dieu. Car je soutiens, qu'en tous ces endroits, l'idée que l'Ecriture nous donne du mot de perseverance, nous oblige de reconnoître, que cette condition non seulement n'est pas impossible, mais tres-possible & tres-efficace, & qu'ainsy on ne doit pas seulement dire, *Si les fidelles manquoient à perseverer, ils déchoiraient du salut*, mais on doit dire absolument, que plusieurs fidelles déchoient du salut, parce qu'il y en a plusieurs qui manquent à perseverer.

1. Le plus celebre de ces passages est celui de saint Matthieu chap. x. vers. 22. *Qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit.* Celui qui perseverera jusques à la fin sera sauvé. Or pour comprendre ce que JESUS-CHRIST entend par le mot de perseverer, il ne faut que considerer à quelle occasion il dit ces paroles, & ce qu'il ajoute pour nous les bien faire entendre.

Salvator, de Persevera-
tione, n. 43. Illud
si credideris salvus
eris, habet illud rati-
onem inclusivam, & si
perseveraveris: sicut
qui fides non ita fa-
cit Christi compere,
qui fides exaltare
valeamus. Id scilicet
etiam ad idem docet.

C'est dans un discours qu'il fait à ses Apostres, où il les avertit de ce qu'auront à souffrir ceux qui feront profession de la foy. Le frere, dit-il, livrera le frere à la mort, & le pere le fils; les enfans se souleveront contre leurs peres & leurs meres, & les seront mourir: & vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom. Mais celuy qui persévérera jusques à la fin sera sauvé. A quoy j'ajoute un peu après, comme une condition necessaire à cette persévérance. Ne craignez point ceux qui tuent le corps, & qui ne peuvent tuer l'ame; mais craignez plustost celuy qui peut perdre dans l'enfer & le corps & l'ame. Et pour montrer la necessité de demeurer ferme parmy la violence des plus terribles persecutions, il nous avertit que la gloire du ciel est preparée à ceux qui le confesseront malgré toutes les menaces des hommes; mais que ceux qui seront assez lâches pour le renoncer, se doivent attendre à une éternelle confusion, lors qu'ils le renoncera devant son Pere, comme estant indignes de luy. Quiconque, dit-il, me confessera & me reconnoistra devant les hommes, je le reconnoistray aussi devant mon Pere qui est dans le Ciel: & quiconque me renoncera devant les hommes, je le renonceroi aussi devant mon Pere qui est dans le ciel. Et passant à d'autres devoirs, que la qualité de chrestien enferme, dans lesquelles il faut perséverer pour estre sauvé. Celuy, dit-il, qui aime son pere ou sa mere plus que moy, n'est pas digne de moy: & celuy qui aime son fils ou sa fille plus que moy, n'est pas digne de moy. Celuy qui ne prend pas sa Croix, & ne me suit pas, n'est pas digne de moy. Celuy qui conserve sa vie la perdra, & celuy qui perdra sa vie pour l'amour de moy, la conservera. Ce que saint Luc exprime d'une maniere encore plus forte en ces termes. Si quelqu'un veut venir après moy, qu'il se renonce soy-même, qu'il porte sa Croix tous les jours, & qu'il me suive. Car celuy qui se vaudra sauver soy-même, se perdra, & celuy qui se perdra pour l'amour de moy se sauverra. Et que serviroit à un homme de gagner tout le monde aux despens de luy-même, & en se perdant luy-même? Car si quelq'un rougit de moy & de mes paroles, le fils de l'homme rougira aussi de luy, lors qu'il viendra dans sa gloire, & dans celle de son Pere & des saints Anges.

Luc. XI. 31.

On ne scaurait entrer dans le sens de ces paroles divines de Jesus-Christ qu'on ne reconnoisse trois choses.

La 1.^{re} qui perséverer, & renoncer Jesus-Christ devant les hommes par la crainte de ceux qui peuvent tuer le corps sont deux

choses contraires & incompatibles, puisque l'une fait que JESUS-CHRIST, nous avouë & nous reconnoît pour estre à luy, & l'autre qu'il nous renonce; c'est à dire que le salut est attaché à l'une, & la damnation à l'autre.

La 2. que cette perséverance à laquelle le salut est attaché doit avoir pour principe un amour de JESUS-CHRIST dominant dans le cœur, & qui soit plus fort que l'affection que l'on peut avoir pour ce qui nous est de plus chet dans le monde. Car c'est ce qu'emporte la déclaration qu'il nous fait, que nous ne sommes pas dignes de luy si nous aimons plus que luy ce qu'il semble que nous pouvons aimer le plus legitiement, comme est un pere, une mere, un fils, une fille. Et il dit en d'autres endroits que nous les devons haïr, pour nous montrer, que la preference que son amour doit avoir sur celuy que nous avons pour ces personnes doit estre telle, que dans toutes les rencontres où il faut prendre party entre JESUS-CHRIST & elles, nous les traittions comme si nous n'avions pour elles que de l'indifference & même de l'aversion.

La 3. est, que qui ne suit JESUS-CHRIST en portant sa croix, & la portant tous les jours n'est pas digne de luy, & par consequent n'a point de part aux promesses éternelles qu'il n'a faites qu'à ceux qui seroient à luy. D'où il s'ensuit qu'à plus forte raison ceux qui bien loin de suivre JESUS-CHRIST, en portant leur croix, sont voir manifestement par leur conduite, qu'ils suivent le monde, son esprit, & ses maximes, qui ne pensent qu'à satisfaire leurs différentes passions, l'ambition, l'avarice, l'amour des plaisirs & des divertissemens, & qui menent une vie plus molle & plus dissolue que ne feroient d'honnestes Payens, se trompent misérablement, si en cet état ils s'imaginent pouvoir estre à JESUS-CHRIST, & avoir droit de pretendre aux recompenses qu'il a promises à ceux qui le suiviroient par la voie étroite de l'Evangile.

Il ne faut qu'appliquer ces trois considerations aux hypotheses des Calvinistes, pour faire voir quel est leur aveuglement quand ils pretendent que celuy qui à esté une fois vraiment fidelle, ne manque jamais de perséverer.

L'une de ces hypotheses qui regarde la premiere de ces considerations est, que la crainte de toutmens & de la mort peut saisir un vray fidelle, de telle sorte qu'il renonce J. CHRIST,

Salm. De Persév.

Idem. p. 2. n. 16.

Et de peccato in Spîr.

Senilum. n. 13. 14.

19. 20. 21. 22.

636 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
 qu'il soit deserteur de la vraie Religion, & qu'il demeure pen-
 dant quelque temps en cette apostasie. Or nous venons de faire
 voir par les propres paroles de JESUS-CHRIST que *perseverer*,
 & *le renoncer* en cette maniere sont deux choses incompati-
 bles & directement opposées. Et par consequent c'est une he-
 resie manifeste de pretendre, comme font les Calvinistes
 que qui a esté une fois vraiment fidelle ne manque jamais à
 perseverer.

Soluer. De Perseu.
in Scit. Sect. Rom.
6. 22.

Une autre de leurs hypotheses est, qu'il peut arriver que
 l'amour des biens temporels cause une si forte tentation en
 ceux que l'on suppose avoir esté vraiment fidelles, qu'elle
 les porte à abjurer la religion de JESUS-CHRIST, & beaucoup
 plus facilement à commettre quelque crime contraire à sa
 loy. Or si la perseverance doit estre necessairement l'effet d'un
 amour de JESUS-CHRIST dominant dans le cœur, comme nous
 venons de le voir dans la 2. consideration, & si celuy qui aime
 moins JESUS-CHRIST que son pere, sa mere, son fils, ou sa
 fille n'est pas digne de luy, à plus forte raison celuy qui par
 l'amour des biens temporels se porte à le renoncer, ou à violer
 sa loy par des pechez énormes, ne peut estre de ses vrais
 disciples. Et par consequent si cela peut arriver à celuy qui
 l'a esté autrefois comme le confessent les Calvinistes, il faut
 necessairement avouer qu'il a manqué à perseverer dans cet
 état, & qu'ainsy c'est une contradiction manifeste de recon-
 noitre d'une part, que les vrais fidelles deherroient du salut
 s'ils manquoient à perseverer, & de vouloir de l'autre qu'ils
 ne déchiënt jamais du salut, puisque par leur propre aveu il
 leur arrive des choses, que l'Evangile nous apprend estre en-
 tierement incompatibles avec la perseverance chrestienne.

Soluer. De Perseu.
scit. par. 2. n. 40.

Enfin par une autre de leurs hypotheses, qui regarde ce que
 nous avons remarqué dans la troisieme consideration touchant
 l'obligation de suivre JESUS-CHRIST en portant tous les jours sa
 croix, ils demeurent d'accord, qu'il y a des personnes qui
 ont esté autrefois vraiment fidelles, qui menent une vie si con-
 traire à cette marque des vrais Chrestiens, que l'Eglise est obli-
 gée de les retrancher de son sein, comme ce Gentilhomme &
 sa concubine dont il est parlé dans les lettres de Beze qui fu-
 rent excommuniez par les Ministres de Come. Or dire
 de gens vivans de la sorte, quand ils auroient esté autrefois de
 tres-grands saints, qu'ils suivent JESUS-CHRIST en portant

leur croix, ce seroit la dernière extravagance. Il faut donc avouer qu'ayant esté vraiment fidelles, ils ont manqué à persévérer de cette sorte de persévérance, qui est nécessaire pour demeurer disciple de JESUS-CHRIST, puisque le Sauveur nous assure que ce nom ne convient, qu'à ceux qui suivent JESUS-CHRIST en portant leur croix, & la portant tous les jours.

On dira peut-estre que je prouve trop, & que selon cette règle il y auroit bien peu de vrais Chrétiens, puisqu'il y en a bien peu dont on puisse dire en parlant raisonnablement, qu'ils suivent JESUS-CHRIST en portant leur croix. Mais cette objection confirme plutôt qu'elle n'affoiblit ce que nous venons de conclure de ce passage contre les Calvinistes.

Car il n'est que trop vray, qu'il y a bien peu de vrais Chrétiens, qu'il y en a moins qu'on ne pense; & qu'on ne sauroit croire qu'il y en ait autant qui entrent & qui persévèrent dans la voie du salut, que quelques-uns se l'imaginent, sans démentir JESUS-CHRIST. Car quelqu'un luy ayant demandé s'il y en auroit peu de sauvez. *Domine si pauci sunt qui salvantur?* la manière dont il répondit fait assez voir combien le nombre en sera petit. *Faites effort*, dit-il, *pour entrer par la porte étroite: car je vous assure que plusieurs chercheront les moyens d'y entrer & ne le pourront.* *CONTENDITE intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, querent intrare & non poterunt.* Et dans le Sermon sur la Montagne il s'écrie: *Que la porte de la vie est petite, & que le chemin qui y mène est étroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent.* *QUA AM ANGUSTA porta & arcta via est qua ducit ad vitam, & pauci sunt qui inveniunt eam.* D'où il s'ensuit que toute doctrine qui rend la voie du ciel fort large, & le salut fort facile ne peut estre la doctrine de JESUS-CHRIST. Or c'est ce que fait la doctrine des Calvinistes, qui veulent qu'on soit assuré du salut, aussi-tôt qu'on s'est une fois assuré qu'on a la vraie foy, dans quelques crimes qu'on se laisse emporter ensuite par la violence des tentations. Et ainsi quand nous pressons les Calvinistes par cette raison, que c'est manquer de persévérer, que de cesser de suivre JESUS-CHRIST en portant sa croix, tant s'en faut qu'on la puisse éluder en disant, que si cela estoit il y auroit peu de gens sauvez, que c'est une vérité de foy enseignée par l'Ecriture, & confirmée par les Peres, qu'il y en a en effet peu

On peut voir ce qui a été écrit sur ce sujet par un Jésuite de Naples nommé Recupitus dans un traité: *De numero predestinatorum & reprobatorum.*

Luc. XIII. 24.

Matth. VII. 14.

qui se sauvent en comparaison de ceux qui périssent.

II. JESUS-CHRIST repete en un autre endroit cette même parole, *Celuy qui perservera jusques à la fin sera sauvé*. C'est dans le ch. 24. de saint Matthieu où il décrit les malheurs des derniers temps. *En ce même temps*, dit-il, *plusieurs trouveront des occasions de scandale & de chute, se trahiront, & se haïront les uns les autres. Il s'élèvera un grand nombre de faux Prophetes qui séduiront plusieurs.* Et parce que l'iniquité sera accrue, la charité de plusieurs se refroidira. Mais celui qui perservera jusques à la fin sera sauvé. La charité n'est que dans les fidèles. Or JESUS-CHRIST oppose ceux dont la charité se refroidira à ceux qui perserveront jusques à la fin ; & par conséquent il nous fait assez entendre, qu'il y aura des fidèles, qui ne perserveront pas jusqu'à la fin. C'est que l'on peut encore conclure d'une autre considération sur ce refroidissement de la charité, dont JESUS-CHRIST parle dans ce passage.

Les Calvinistes avouent comme nous l'avons déjà montré en plusieurs endroits, qu'il peut arriver que des fidèles s'abandonnent à mener une vie aussi dissoluë que celle de l'enfant prodigue de l'Evangile, qu'il peut arriver qu'ils obligent l'Eglise à les retrancher de son sein, dont on ne doit retrancher selon leur doctrine que ceux *quorum uti culpe atque sunt, ita & scandalum pariunt* ; & enfin qu'il peut arriver qu'ils commettent des adulterés & des incestes. Or à qui est-ce que les Ministres pourront persuader que la charité ne soit pas mortellement refroidie & absolument éteinte dans ceux qui commettent ces excès ; puisque saint Paul nous enseigne expressement : *Que celui qui aime le prochain accomplit la loi, parce que ces commandemens de Dieu, Vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point &c. le reste, sont compris en abrégé dans cette parole, Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes.* Qu'il s'ensuit delà quel amour qu'on a pour le prochain ne souffre point qu'on lui fasse aucun mal ; & qu'ainsi l'amour est l'accomplissement de la loi. La charité est donc éteinte dans ces gens-là, & par conséquent ils ont manqué de perserverer, puisque le refroidissement de la charité & la persévérance sont deux choses incompatibles selon JESUS-CHRIST même, qui oppose ceux dont la charité se refroidit, à ceux qui persévèrent jusques à la fin.

III. Les Ministres de Saumur avoient que l'Esprit de Dieu CHAP. III.

nous apprend dans sa parole, *que la foy ne nous unit pas tellement à Jesus-Christ que nous ne puissions déchoir du salut si nous manquons à perséverer*, ils marquent l'Epître aux Hebreux entre les endroits où cette vérité nous est enseignée. Et ils ont raison, mais il ne faut que la lire avec attention pour reconnoître que le saint Esprit ne marque pas cette condition, *si nous manquons à perséverer*, comme une chose en l'air, & qui n'arrive jamais, mais comme une chose tres-possible, & qui n'arrive même que trop souvent.

L'Apostre propose cette condition, & la repete deux ou trois fois dans le chap. 3. *Jesus-Christ*, dit-il, *comme fils à l'autorité sur sa maison. Et nous sommes nous-mêmes cette maison pourvu que nous conservions jusques à la fin une ferme confiance, & une attente pleine de joye des biens que nous espérons. QUÆ DOMUS sumus nos si fiduciam & gloriam spei usque ad finem firmam retineamus*. Voila sans doute un des endroits que le sieur Amirauld a voulu marquer, où l'Esprit de Dieu nous apprend, que la foy qui nous rend la maison & le temple de Dieu ne nous sauvera pas, si elle n'est jointe à la persévérance. Ce que saint Paul confirme par ces paroles de David qui nous avertit dans le Ps 94. *que si nous entendons la voix de Dieu nous devons bien prendre garde de ne pas endurcir nos cœurs, comme il arriva au temps que le peuple estoit au desert, ce qui obligea Dieu de jurer, que ceux qui l'avoient tenté n'entreroient point dans le lieu de son repos*. Saint Paul suppose que ceux à qui il parloit estoient vraiment fidelles puisqu'il les appelle *la maison de Dieu*, & qu'il leur fait entendre qu'ils n'avoient pour estre sauvez qu'à *conservier jusques à la fin la confiance qu'ils avoient en Dieu*. Cependant bien loin de supposer en même temps, comme font les Calvinistes, qu'il n'estoit point à craindre qu'ils manquaissent à perséverer, parce que tous les vrais fidelles perséveroient infailliblement; il leur montre combien ils le devoient apprehender, & il leur represente, comme avoit fait David aux fidelles de son temps, l'exemple terrible de ce qui estoit arrivé à leurs peres, qui n'étant point demeurez fermes dans les promesses qu'ils avoient faites à Dieu de luy obeir en toutes choses, l'avoient tellement irrité par leurs murmures, & par leurs pechez, qu'il les avoit exclus de la terre de Canaan qui estoit la figure du ciel. D'où

640 LIV. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la vraie
CHAP. III. saint Paul tire cette conclusion. Prenez donc garde mes freres,
qu'il n'y aiten quelqu'un de vous un cœur mauvais & incredule,
qui le separe du Dieu vivans. C'est pourquoy exhortez-vous cha-
que jour les uns les autres, pendant que dure ce temps, que l'Ecri-
ture appelle, aujourd'huy, depeur que quelqu'un de vous estant
duit par le peché ne tombe dans l'endurcissement.

C'est la conclusion de ce qu'il avoit dit, que nous sommes la
maison de Dieu, pourveu que nous conservions jusques à la fin une
ferme confiance en luy; & ainsi c'est comme si l'Apostre disoit.
Prenez garde que quelqu'un de vous ne manque à la condi-
tion que nous avons marquée comme nécessaire pour deman-
der la maison de Dieu, qui est de perseverer dans la confiance
que les vrais fidelles doivent avoir en luy, & il nous ensei-
gne quel'on y manque, lorsque se laissant seduire par le pe-
ché, on s'endurcit le cœur pour ne pas écouter la voix de
Dieu. Or qui peut nier que cela ne convienne à tous les fi-
delles qui commettent des pechez énormes, & encore plus à
ceux qui y croupissent un temps considerable, comme David
& Salomon? N'est-il pas visible qu'ils se sont laissés seduire
par le peché, & que sur tout le dernier a endurci son cœur
pour ne pas écouter la voix de Dieu, qui luy avoit parlé dans
une revelation particuliere pour luy desfendre expressement
d'adorer les Dieux étrangers?

IV. Dans le 12. ch. de la même Epistre aux Hebreux, saint
Paul exhorte de la même sorte les fidelles à la perseverance.
Ayez, dit-il, la paix avec tous le monde & la sainteté sans laquelle
le personne ne verra Dieu. Prenez garde, que quelqu'un ne manque
à la grace de Dieu; que quelque racine amere poussant en haut ses
jettons ne vous trouble & ne souille l'ame de plusieurs; Qu'il ne
trouve quelque fornicateur ou quelque prophane comme Esau, qui
pour se rassasier une seule fois vendit son droit d'aînesse.

L'Apostre pouvoit-il opposer plus nettement la fornication
à la sainteté, sans laquelle nul ne verra Dieu, ou declarer
plus expressement, que c'est décheoir de la grace de Dieu qu'
d'estre fornicateur, qu'en disant en general, prenez garde que
quelqu'un de vous ne déchie de la grace de Dieu selon la force du
mot grec, & en marquant en particulier que ce malheur leur
arriveroit, s'il se trouvoit parmi eux, quelque fornicateur, ou
quelque profane comme Esau?

Or les Calvinistes demeurent d'accord qu'il y a de vrais

delles qui deviennent fornicateurs, & qui sont encore plus profanes qu'Esau en préférant le plaisir passager du péché à de plus grandes grâces, que celles que perdit Esau en vendant son droit d'aînesse. Et par conséquent il y a des fidèles qui décheent de la grâce de Dieu, & qui ne persévèrent point dans la sainteté, *sans laquelle personne ne verra Dieu.*

V. Les avertissemens que JESUS-CHRIST donne aux sept Eglises d'Asie dans le 2. & 3. ch. de l'Apocalypse sont encore un de ces endroits, dont les Ministres de Saumur se servent pour prouver, *que la foy ne nous unit pas tellement à Jesus-Christ que nous ne puissions décheoir du saint si nous manquons à persévérer.* Voyons donc ce que JESUS-CHRIST demande dans ces lieux-là, comme nécessaire à cette perséverance, sans laquelle la foy ne nous peut sauver. *Ne craignez rien* (dit-il à l'Ange, c'est à dire à l'Evêque de l'Eglise de Smyrne) *de ce que vous avez à souffrir : Le diable dans peu de temps mettra quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvez, & vous serez affligez pendant dix jours : mais soyez fidelle jusques à la mort, & je vous donneray la couronne de vie.* JESUS-CHRIST ne promet la couronne de vie, qu'à condition que l'on soit fidelle jusques à la mort : & au même temps il declare, que craindre la prison & les tourmens, & s'écarter par cette crainte de ce que l'on doit à Dieu, ce n'est pas estre fidelle jusques à la mort. Or les Calvinistes avoient qu'il y a de vrais fidèles à qui cela arrive. Il y en a donc qui ne sont pas fidèles jusques à la mort : c'est à dire qui manquent à persévérer : & qui perdent le droit qu'ils avoient à la couronne de vie.

Et à l'Ange de l'Eglise de Thyatire. *Retenez ce que vous avez jusques à ce que je vienne. Car celui qui aura vaincu, & qui aura gardé mes œuvres jusques à la fin, je luy donneray puissance sur les nations.* Par où il faut entendre (disent les Auteurs des Notes sur leur nouvelle Bible françoise) *que le Pere ayant fait cette promesse au Fils au Pf. 2. le Fils promet icy d'admettre en la communion du même droit les vrais fidèles qui seront demeurez constans en leur devoir en gardant les œuvres de Dieu, c'est à dire ses commandemens & ses enseignemens qui consistent en la foy, & en l'obéissance qu'il exige en sa parole, & qu'il opere aux siens par son Esprit.* Or peut-on dire que les fidèles, qui commettent des fornications, des adulteres, & des incestes, qui attirent sur eux l'excommunication & l'anathème par des desordres scandaleux,

642 LIV. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la vraie
 CHAP. III. comme les concubinaires de Cômô, qui renient JESUS-
 CHRIST par la crainte de la mort ou par l'esperance de quelque
 avantage temporel, peut-on dire, que ces gens-là soient cas-
 sans en leur devoir, & qu'ils gardent les œuvres de Dieu, c'est à
 dire ses commandemens & ses enseignemens? Il faut donc reconnoître
 qu'il y a des fidelles qui manquent à faire ce que JESUS-
 CHRIST nous apprend estre necessaire pour perseverer, ce qu'il
 appelle vaincre & garder ses œuvres: sans quoy la promesse qu'il
 nous fait de nous associer à la puissance que son Pere luy a don-
 née sur les nations, ne peut avoir de lieu, puisqu'il ne nous l'a
 faite qu'à cette condition.

On peut faire le même raisonnement sur ce que JESUS-
 CHRIST dit au ch. 3. à l'Evêque de Philadelphie. *Vous avez*
gardé ma parole & n'avez point renoncé mon nom.... Conservez ce
que vous avez, afin que nul ne prenne vostre couronne.

VI. Ce n'est pas seulement dans l'Epistre aux Hebreux
 que saint Paul exhorte les fidelles à la perseverance en leur
 representant sous la figure des Juifs qui perirent dans le de-
 sert, le châtiment des Chrestiens qui ne perseverent pas. Il
 explique encore plus clairement la même chose dans la pre-
 miere aux Corinthiens, ou après avoir proposé cette vérité si
 terrible, que tous ceux qui courent, ne remportent pas le
 prix de la course en disant : *Ne savez-vous pas, que quand on*
court dans la carrière, tous courent, mais un seul remporte le prix.
Correz donc de telle sorte que vous le remportiez; il ajoute demeu-
 rant toujours dans la même comparaison. *Or tous les Athletes*
gardent en toutes choses une exacte temperance, & cependant, ce
n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous
attendons une incorruptible. Et se donnant luy-même pour exem-
 ple de ce qu'il faut faire, pour n'estre pas de ceux qui fau-
 tent de perseverer ne remportent pas le prix de leur course. *Pour*
moy, dit-il, je cours, & je ne cours pas au hazard. Je combats, &
je ne donne pas des coups en l'air: mais je traite rudement mon
corps, & je le reduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux au-
tres, je ne sois reproché moy-même. A quoy il joint l'exemple
 contraire des Juifs qui pour avoir esté baptisés dans la mer, &
 avoir mangé la manne, ne laisserent pas de pe-
 rir dans le desert: ce qui nous represente les fidelles qui
 perdent après avoir esté regenez par le baptême, & gousté
 dans l'Eucharistie les douceurs de la grace chrestienne.

qu'il y en eut fort peu d'un si grand nombre qui fussent agréables à Dieu, estant presque tous peris dans le desert, il ajoute : Or toutes ces choses ont esté des figures pour nous apprendre à ne nous pas abandonner aux mauvais desirs ; comme ils s'y abandonnerent. Ne devenez point idolâtres, comme quelques-uns d'eux, dont il est écrit : Le peuple s'assit pour manger, & pour boire, & ils se leverent pour se jouer. Ne commettons point de fornication, comme quelques-uns commirent ce crime, pour lequel il y en eut vings trois mille qui furent frappez de mort en un seul jour. Ne tentons point Jesus-Christ, comme le tenterent quelques-uns d'eux qui furent tuez par les serpens. Ne murmurez point, comme murmurèrent quelques-uns d'eux qui furent frappez par l'Ange exterminateur. Or toutes ces choses qui leur arrivoient estoient des figures, & elles ont esté écrites pour nous servir d'instruction, à nous autres qui nous sommes rencontrez dans la fin des temps. Que celui donc qui croit estre ferme, prenne garde de ne pas tomber.

Y a-t-il rien de plus clair que ces paroles, & de plus contraire au dogme des Calvinistes ? Les Juifs qui perirent dans le desert & n'entrèrent point dans la terre promise, ont esté les figures de ceux d'entre nous qui se perdent & sont exclus du royaume de Dieu. Il y a donc des fidelles à qui ce malheur arrive. Celuy qui croit estre ferme doit prendre garde de ne pas tomber. Encore donc qu'on ait la vraie foy, on a sujet d'apprehender une chute pareille à celle qui a esté figurée par la punition de ces Juifs exterminés dans le desert, c'est à dire une chute totale & finale, & qui nous fasse perdre le prix de nostre course. Mais quoique nous le devons craindre, disent les Calvinistes, cela n'arrive jamais, & c'est la crainte même que nous en avons qui empêche qu'il n'arrive. C'est ce que je me reserve de refuter à fond en un autre endroit. Mais pour me renfermer icy dans ce seul passage, il est évidemment faux, que ce que saint Paul nous recommande d'éviter, comme estant capable d'empêcher que nous ne remportions le prix, n'arrive jamais aux vrais fidelles. Car il ne marque autre chose pour cela, que les pechez qui furent cause que la plus grande partie des Israélites n'entrèrent point dans la terre promise qui estoit la figure du ciel. Or ils avoient que les vrais fidelles peuvent tomber en de semblables cri-

mies : qu'il y en a qui ont de mauvais desirs , comme ceux d'entre les Juifs qui desirerent de manger de la chair : qu'il y en a qui tombent dans l'idolatrie , comme ceux qui adorent le veau d'or : qu'il y en a qui commettent fornication , comme ceux qui se souillerent avec les filles des Madianites. Il est donc faux , que ce que saint Paul nous veut faire apprehender , comme nous pouvant faire perdre la couronne incorruptible à laquelle nous aspirons , ne puisse jamais arriver aux vrais fidelles. Et par conséquent estant visible , que le dessein de l'Apostre est d'avertir ceux qui courent , c'est à dire les vrais fidelles , que s'ils ne perseverent à courir fidèlement , ils ne remporteront pas le prix de leur course , il est visible en même temps , que ce manquement de perseverance n'est point une chose qui ne puisse arriver à de vrais fidelles , puisque saint Paul fait consister ce manquement de perseverance dans des pechez , dans lesquels ils reconnoissent que de veritables fidelles tombent effectivement , tels que sont les desirs des choses mauvaises , l'idolatrie , la fornication.

Et c'est dequoy on les peut encore convaincre par les Notes de leur nouvelle Bible françoise sur certe endroit de saint Paul. Car ils y fourrissent , *que le but de l'Apostre estoit de verifier que l'usage de nos Sacremens ne nous garantira pas de la colere de Dieu , si nous tombons aux mêmes crimes que ce peuple , qui pour avoir eu mêmes sacremens que nous , n'a point évité , en pechant contre luy , la pesanteur de son ire.* Il n'y a plus qu'à sçavoir , s'il arrive effectivement , que les vrais fidelles tombent dans ces sortes de crimes. Or c'est ce que nous avons déjà vu plusieurs fois que les Calvinistes avoient , & quand on leur impute d'attribuer aux vrais fidelles le privilege de ne les point commettre , ils s'écrient que c'est une calomnie. Voila tout ce que nous pouvions demander. Ils confessent , que les vrais fidelles tombent dans les mêmes crimes où les Juifs tombent dans le desert. Ils confessent encore que l'usage des sacremens ne garantit pas ceux qui tombent dans ces crimes de ressentir la pesanteur de la colere de Dieu. Donc quand il arrive qu'un veritable fidelle y tombe , il devient un objet de la colere de Dieu , & ne peut estre regardé autrement tant qu'il demeure dans son peché : & par conséquent il manque de perseverer , & cesse d'estre du nombre des enfans de Dieu , en qui son Esprit habite.

C'estce que la seule vuë du passage de saint Paul nous oblige de conclure, si nous voulons qu'il ait parlé raisonnablement. Car s'il avoit esté dans le sentiment des Calvinistes, il faudroit qu'il y eust dans tout son discours une exception tacite des vrais fidelles, & que son sens fust : Vous tomberez dans la disgrâce de Dieu comme les Israélites qui furent accablez dans le desert, si vous tentez Dieu comme eux, si vous murmurez comme ils firent, si vous estes idolatres, si vous vous abandonnez au pechié de la chair : à moins que vous n'ayez esté une fois bien assurez que vous estiez vraiment fidelles. Car avec cela vous n'avez rien à craindre, quoique vous tombiez en des crimes semblables à ceux pour lesquels ces Juifs sentirent la pesanteur de la colere de Dieu. Cette qualité de vray fidelle vous mettra à couvert de tout, & aura la force d'allier la fornication & l'idolatrie, avec la grace de l'adoption & l'habitation du saint Esprit dans vos cœurs. Voila à quoy devoit se terminer l'instruction que S. Paul nous donne dans cet endroit-là. C'est toute fois ce qu'il est ridicule de penser qu'il ait voulu dire. Car ce ne seroit inspirer la vigilance & la crainte de ne pas perséverer, qu'aux seuls hypocrites & faux fidelles, à qui il ne peut de rien servir de perséverer dans l'estat où ils se trouvent; & décharger de cette crainte comme d'une terreur panique tous le vrais fidelles, à qui seuls la persévérance peut estre utile, & que saint Paul certainement a eu en vuë dans son discours, puisqu'il parle à ceux qui courent, & qui sont en estat de remporter le prix de leur course pourvu qu'ils prennent garde de ne pas tomber, comme il les y exhorte par ces paroles, *qui videtur stare videat ne cadat.*

VII. Nous pouvons encore apprendre de saint Paul dans sa premiere Epistre à ceux de Thessalonique, ce que c'est que perséverer dans la justice chrestienne, & juger de là s'il n'arrive jamais qu'aucun fidelle manque à y perséverer, sans quoy les Calvinistes avoient que la foy ne nous unit pas tellement à JESUS-CHRIST que nous ne puissions déchoir du salut. *Adre-
ste, mesfreres,* (dit l'Apostre à ses chers enfans pour qui il témoigne tant de tendresse) *nous vous supplions, & vous conjurons par le Seigneur Jesus, qu'ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour luy plaire, vous y marchiez aussi de telle sorte, que vous vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels preceptes nous vous avons donnez de la part du Sei-*

1. Th. II.

646 LIV. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la vraie
gneur Iesus. Car la volonté de Dieu est que vous soyez saints & purs, que vous vous absteniez de la fornication, & que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement & honnestement, & non point en suivant les mouvemens de la concupiscence, comme les Payens qui ne connoissent point Dieu. Que personne n'opprime son frere, ny ne luy fasse tort dans aucune affaire, parce que le Seigneur est vengeur de tous ces pechez, comme nous l'avons déjà déclaré, & assuré de sa part. Car Dieu ne nous a pas appellez pour estre impurs, mais pour estre saints. Celay donc qui méprise ces regles méprise non un homme, mais Dieu qui nous a donné son saint Esprit.

Je ne puis comprendre qu'un Calviniste lisant ces paroles de bonne foy, & sans preoccupation, en puisse conclure autre chose sinon, que la perseverance chrestienne est un estat incompatible avec les crimes dont Dieu se declare vengeur dans l'Ecriture, & sur tout avec les pechez d'impureté. Car dira-t-on, qu'un homme persevere à marcher dans la voie dans laquelle JESUS-CHRIST veut que marchent ses disciples, qui fait tout le contraire de ce que saint Paul declare qu'il faut faire pour y marcher, qui deshonoré son corps par des pechez infames, bien loin de le regarder comme un vase consacré à Dieu qu'on doit posséder avec sainteté & honnêteté, qui se souille par la fornication & par l'adultere, & qui opprime son frere de la maniere du monde la plus criminelle, en luy ostant la vie après luy avoir osté l'honneur? En verité il faudroit autant estre Mahometan, que d'avoir une idée indigne de l'innocence & de la vertu nécessaire pour estre seulement au plus bas degré où peut estre un vray chrestien. Cependant il y a de vrais fidelles à qui ces chutes arrivent par la confession des Calvinistes; & les exemples de David, de Salomon, de l'incestueux de Corinthe en font des preuves convainquantes. Il y a donc de vrais fidelles, qui manquent à perseverer, & qui par consequent déchéent de l'estat de la justification, où il est certain que l'on ne demeure qu'autant que l'on persevere, comme eux-mêmes le reconnoissent, ne s'estant engagez à soutenir que quiconque a une fois la vraie foy conserve éternellement la qualité de juste & d'enfant de Dieu, qu'en soutenant en même temps, que la perseverance est inseparablement jointe à la veritable foy.

VIII. Le même saint Paul nous represente encore dans la même Epistre l'estat des Chrestiens qui perseverent dans la
 grace

grace qu'ils ont reçuë, d'une maniere qui fait bien voir, combien il est faux que cette perseverance soit une chose commune à tous ceux qui ont esté une fois vrayment fideles. C'est dans le cinquième chapitre, sur le sujet de la surprise où se trouveront au dernier jour ceux qui ne seront pas en cet estat. Vous sçavez bien, leur dit-il, que le jour du Seigneur doit venir comme le voleur qui vient la nuit. Car lors qu'ils diront, nous sommes en paix & en sureté, ils se trouveront surpris tous d'un coup par une ruine imprévue, comme une femme grosse par les douleurs de l'enfantement, sans qu'il leur reste aucun moyen de se sauver. Mais quant à vous, mes freres, vous n'estes pas dans les tenebres en sorte que ce jour vous puisse surprendre comme un voleur. Vous estes tous des enfans de lumiere & des enfans du jour. Nous ne sommes point enfans de la nuit ny des tenebres. Ne dormons point comme les autres, mais veillons & soyons sobres. Car ceux qui dorment dorment durant la nuit, & ceux qui s'enyurent s'enyurent durant la nuit. Mais nous qui sommes enfans du jour soyons sobres, & armons-nous en prenant pour cuirasse la foy & la charité, & pour casque l'esperance du salut. Car Dieu ne nous a point établis pour estre les objets de sa colere, mais pour nous faire acquerir le salut par nostre Seigneur Iesus-Christ.

On peut tirer de ce passage deux sortes de preuves, qui font voir évidemment que la perseverance n'est pas toujours sure à celui qui a esté une fois véritablement fidele. L'une fondée sur le portrait que fait saint Paul des véritables Chrestiens, qui perseverent en l'estat où les a mis le Christianisme; l'autre sur ce qu'il dit, qu'ils ne sont point tels que le jour du Seigneur les puisse surprendre comme un voleur.

Ce portrait du vray Chrestien, qui sert de fondement à la premiere preuve, ne consiste qu'en peu de traits, mais qui comprennent bien des choses. Il dit que ces vrais Chrestiens sont enfans de la lumiere, & du jour, & non de la nuit, ny des tenebres, qu'ils ne doivent point dormir, mais veiller & estre sobres, & demeurer toujours armez, ayant pour cuirasse la foy & la charité, & pour casque l'esperance du salut. Je ne croy pas que personne ait besoin d'estre averty, que par cette vigilance & cette sobriété des enfans de la lumiere, qu'il oppose à l'assoupissement & à l'enyvrement des gens du monde, qui sont les enfans des tenebres, saint Paul entend quelque autre chose, que de ne pas dormir plus qu'il ne faut, & de

14. 21. 17.

Eph. 5. 17. 18.

fuir les excès du boire & du manger. Ce seroit bien peu de chose à un Chrestien, que d'en demeurer là. On peut estre fort vigilant en cette maniere, & estre fort endormi au jugement de Dieu. Et il y a bien des sobres de cette sorte, qui sont aux yeux de Dieu dans un continuel envyrement, *ebrii non à vino*, comme dit le Prophete. L'Apostre entend donc par la vigilance ce qu'il recommande aux fideles, & sans laquelle ils sont indignes de porter le nom d'*Enfans de lumiere*, le soin qu'ils doivent avoir de plaire à Dieu dans toutes leurs actions, de s'y conduire par son Esprit, & d'éviter ce qui est contraire à ses loix divines. Et par la sobriété, la mortification de leurs passions & de leurs sens, en toutes les choses qui peuvent appesantir l'ame, & la rendre moins capable des'appliquer à Dieu, en quoy consiste principalement l'ivresse spirituelle, comme le déreglement de l'ivresse ordinaire est qu'elle rend l'ame incapable de ses fonctions naturelles. Et la raison qu'apporte saint Paul de l'obligation qu'ont les Chrestiens de fuir ce sommeil & cet envyrement des gens du monde, est qu'ils sont les enfans du jour & de la lumiere, ce qu'il explique en d'autres lieux qui pourroient servir à donner encore plus de jour à celuy-cy. *Vous estiez autrefois tenebres*, dit-il aux Ephesiens, *mais maintenant vous estes lumiere en nostre Seigneur. Marchez comme des enfans de lumiere*. Or le fruit de la lumiere consiste en toute sorte de bonté, de justice & de vérité. Recherchez avec soin ce qui est agreable à Dieu, & ne prenez point de part à ces œuvres infructueuses des tenebres, mais reprenez-les plutost. Car la pudeur ne permet pas seulement de dire ce que ces personnes font en secret. Peut-on avoir lu ces paroles & ne pas reconnoistre que selon saint Paul estre Chrestien, c'est estre lumiere en nostre Seigneur: qu'on ne peut conserver cette qualité, qu'en marchant comme des enfans de lumiere: & que nous ne marchons de cette sorte, qu'autant qu'il se trouve dans nos œuvres de bonté, de justice, & de vérité, qui sont les fruits de la lumiere. Il faut donc estre dans le dernier aveuglement pour pretendre allier la dignité d'un enfant de lumiere, avec les œuvres infructueuses des tenebres, & ce que saint Paul dit que la pudeur ne permet pas seulement de nommer; en soutenant, comme font les Calvinistes, que ceux qui ont esté vne fois justifiez, peuvent se laisser aller à des débordemens honteux, & y demeurer opiniastrément jusques à se faire excommunier, sans cesser pour cela

idée de la persévérance, & imposé à S. Augustin. 649
d'être toujours lumière en nostre Seigneur, & de marcher tou- CHAP. III.
jours comme des enfans de lumière.

L'impiercé de cette doctrine paroistra encore plus clairement par un autre endroit de saint Paul dans l'Épître aux Romains, chap. xiii. où se servant de la même comparaison de la lumière, parce que rien ne marque mieux l'excellence & la pureté de la vie chrétienne, il exige deux choses des vrais Chrétiens: L'une d'être revestus des armes de lumière, *INDUAMUR ARMATIS*, ce qui ne convient, comme nous venons de voir dans l'Épître aux Ephésiens, qu'à ceux qui ont pour cuirasse la foy & la charité, & pour casque l'espérance du salut. L'autre de marcher avec bien sçance & honnêteté, comme marchant durant le jour: *Sicut in die honestè ambulemus*. Ce qui est la même chose que marcher comme des enfans de lumière. Mais en quoy consiste cette honnêteté que saint Paul demande de nous, afin que nous nous puissions rendre ce témoignage, que nous marchons comme étant lumière en nostre Seigneur, & avec la bien-sçance que l'on doit attendre de ceux qui ne marchent que durant le jour? Il le déclare en ces termes: *Ne vous laissez point aller aux débauches & aux ivrogneries, aux impudicités & aux dissolutions, aux querelles & aux envies, mais revêtez-vous de nostre Seigneur Jesus-Christ, & ne recherchez pas à contenter vostre sensualité en satisfaisant à ses desirs*. Dieu s'est servi autrefois de ces paroles pour attirer à luy le plus grand Docteur de son Eglise après les Apostres, & le retirer des liens du péché, dont il s'efforçoit en vain de se défaire. Mais il en auroit esté peu en peine, s'il eust esté prevenu de l'opinion des Calvinistes. Car comme il n'estoit plus attaché à sa concubine, que par la tyrannie de l'habitude sous laquelle il gémissoit, ainsi qu'il le témoigne luy-même en des termes si touchans, & que d'ailleurs le commerce qu'il conservoit avec cette femme estoit une chose permise par les loix Romaines, n'eust-il pas esté bien fondé de croire, que son péché n'estoit pas un péché regnant, puisqu'il ne s'y portoit pas par un plein consentement de la volonté, ny par conséquent incomparable avec la vraie foy qui justifie, & qui assure le salut? Ne pouvoit-il pas se flatter de cette pensée, que ce péché n'estoit pas capable d'empêcher que la nouvelle volonté que Dieu luy avoit donnée de le servir, ne l'establist dans sa grace, & ne le mist au rang de ceux, que nul péché ne peut damner, parce que Dieu ne leur en im-

650 LIV. VIII. Combien les Calvinistes ont corrompu la vraie
 pute aucun? Mais comme les Docteurs Calvinistes n'estoient
 pas encore venu découvrir au monde ce merveilleux secret,
 d'allier le péché & la grace, qui luy eust esté si commode
 pour calmer les agitations de son esprit, & le dispenser d'une
 separation qui luy paroïssoit si cruelle, il ne balançoit
 un moment. Aussi celuy dont la voix luy avoit fait ouvrir le
 livre des Epistres de saint Paul, & qui l'avoit fait tomber
 sur ces paroles, l'éclaircit trop vivement au fond de son ame,
 au même temps qu'il les presentoit à ses yeux pour luy hisser
 le moindre lieu de douter, qu'il ne fallût nécessairement,
 ou renoncer au dessein d'estre à Dieu, ou quitter cette mal-
 heureuse attache. Et c'est à quoy la grace determina son
 cœur, au moment que son esprit en fut convaincu par ces
 paroles de S. Paul: *Je n'en voulais pas lire davantage, dit ce grand
 Saint, aussi n'en estoit-il pas besoin, puisque je n'eus pas plutost ache-
 vé de lire ce peu de lignes, qu'il se répandit dans mon cœur comme
 une lumière qui le mit dans un plein repos, & dissipa toutes les tene-
 bres de mes doutes.*

Reduisons maintenant en peu de mots, & regardons tout
 d'une vue la premiere de ces deux preuves, que l'on peut tirer
 de ce que dit saint Paul dans le cinquième chapitre de la pre-
 miere aux Theſſaloniens, joint à ce qu'il écrit aux Ephe-
 siens & aux Romains. Estre Chrestien, c'est estre enfant du
 jour & de la lumiere; c'est estre lumiere en nostre Seigneur, c'est
 estre revestü des armes de lumiere, c'est à dire, avoir pour cui-
 rasse la foy & la charité, & pour casque l'esperance du salut: & pé-
 severer dans la grace chrestienne, c'est marcher en enfant de la
 lumiere, & avec cette honnesteté, que Dieu exige de ceux qui ne
 marchent plus dans la nuit du péché, mais dans le jour de la
 grace, les ayant fait passer des tenebres dans son admirable
 lumiere. Or c'est ce que l'on ne peut dire que fassent ceux
 qui se laissent aller aux débauches & aux protergeries; aux impu-
 dicitez & aux dissolutions; aux querelles & aux envies: puis-
 que saint Paul nous represente ces desordres comme direc-
 tement opposez à ce qu'il appelle, marcher honnestement,
 comme doivent faire, selon luy, ceux qui marchent durant
 le jour, & qui sont revestus de Jesus-Christ.

Donc s'il y a des personnes, qui ayant esté vraiment fidelles
 se laissent vaincre par les tentations qui les engagent dans
 ces desordres, en les portant à contenter leur sensualité pour

satisfaire à ses desirs, on ne peut dire d'eux sans se contredire qu'ils ont perseveré dans la grace chrestienne. Or il y a de vrais fideles à qui cela arrive par le propre aveu des Calvinistes. Il y en a donc en qui la vraie foy n'est point jointe à la perseverance, & qui par consequent déchéent de l'état de la justification.

Passons maintenant à la seconde preuve tirée de ce même endroit de la 1. aux Thesaloniciens, & dont le fondement est que saint Paul dit, que les vrais Chrestiens n'estant pas dans les tenebres ne sont pas en état, que le jour du Seigneur les puisse surprendre comme un voleur. *Vos autem fratres non estis in tenebris, ut vos dies illa tanquam fur comprehendat.* Surquoy saint Augustin fait cette belle remarque dans sa lettre 80. à Hésichius. Quand saint Paul, dit-il, recommandoit aux Thesaloniciens de ne se troubler pas comme si le jour du Seigneur estoit proche, il estoit bien éloigné de les porter à dire comme ce mauvais serviteur; *Mon Maître n'est pas prest à venir*, & de leur donner par là occasion de se perdre par l'orgueil & par la débauche. Mais en même temps qu'il ne vouloit pas qu'ils s'arrêtassent à de faux bruits, qui leur faisoient croire que le dernier jour estoit tout proche, il vouloit qu'ils fussent toujours prests à l'attendre, ayant les reins ceints, & enant en leurs mains des lampes ardentes. Et c'est pour cela qu'il leur disoit, qu'ils n'estoient pas dans les tenebres, en sorte que ce jour les pût surprendre comme un voleur, parce qu'ils estoient tous enfans du jour & de la lumiere, & non de la nuit & des tenebres. Mais celui qui s'estant persuadé que son maître n'est pas prest à venir, s'emporte à frapper les compagnons & à boire & manger avec des yvrognes, n'est pas enfant de la lumiere mais des tenebres, & c'est pourquoy ce jour le surprend comme un larron: ce que chacun doit craindre aussi du dernier jour de sa vie. Car celui qui sera surpris au dernier jour de sa vie le sera aussi au dernier jour du monde, parce que chacun sera jugé en ce jour-là selon l'état où il se sera trouvé au jour de sa mort. C'est ain sy que se doit entendre ce que JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile de S. Marc. *Veillez donc, puisque vous ne savez quand le maître de la maison doit venir, si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin, de peur que survénant tout d'un coup il ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous: Veillez.* Que comprend-il sous le mot de

652 LIV. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la vraie
 CHAP. III. tous, sinon tous ses élus & ses bien aimez qui appartiennent
 à son corps qui est l'Eglise. Il ne parloit donc pas seulement à
 ceux qui l'écoutoient alors, mais à ceux qui sont venus de
 puis eux, & ont esté avant nous, & à nous-mêmes. & à ceux
 qui viendront depuis nous jusqu'à son dernier avènement.
 Cependant ce dernier jour trouvera-t'il en vie toutes ces
 personnes, ou quelqu'un osera-t'il dire que ces paroles, *Veil-*
lez de peur que le maître venant tout d'un coup ne vous trouve en-
dormis, s'adressent aux morts aussi bien qu'aux vivans ? D'où
 vient donc qu'il dit qu'il parle à tous, en disant une chose qui
 ne regarde proprement que ceux qui seront alors en vie, si ce
 n'est que cela nous regarde tous en la maniere que je viens de
 dire ? Car le dernier jour viendra pour chacun de nous lorsque
 viendra le jour de nostre sortie du monde, qui determinera
 le jugement que Dieu doit faire de nous en ce dernier jour :
 & ainsy tout Chrestien doit veiller & prendre garde que l'a-
 venement du Seigneur ne le trouve mal préparé. Or il le trou-
 vera mal préparé s'il le trouve sans cette preparation neces-
 saire au dernier jour de sa vie.

Cette surprise dont nostre Seigneur parle en cet endroit de
 l'Evangile, regarde donc generalement tous les hommes,
 puisqu'il recommande à tous de veiller pour l'éviter, & que
 le jugement que chacun doit attendre au dernier jour, dé-
 pend de l'état où il aura esté trouvé en sortant du monde, se-
 lon la remarque de saint Augustin.

Puis donc que saint Paul nous declare, que les enfans du
 jour & de la lumiere, c'est à dire les vrais Chrestiens qui per-
 severent dans la grace qu'ils ont reçue, ne sont point en état
 que le jour du Seigneur les surprenne comme un voleur, &
 que ce jour du Seigneur signifie aussi bien le jour de la mort,
 que celui du dernier jugement, comme nous venons de le
 monstrier, il est clair que ceux qui sont en si mauvais état,
 que s'ils y mouroient ils seroient perdus pour jamais, ne sont
 point pendant ce temps-là enfans du jour & de la lumiere,
 puis qu'on ne scauroit dire d'eux, ce que saint Paul dit des
 vrais Chrestiens : *Vos autem non estis in tenebris, ut vos dicatis*
siquam fur comprehendat.

Or nous avons déjà vu, que les Calvinistes avouent que
 ceux qui ont esté vraiment fidelles peuvent commettre des
 crimes qui les mettent pendant un certain temps en un si mau-

rais état, que s'ils y mouroient ils seroient damnez. C'est ce C HAP. IV.
que Robert de Sarisbery, Rivet & d'autres avoient de David pendant tout le temps qui se passa depuis son adultère & son homicide jusques à ce qu'il en fut repris par Nathan. Il y a donc de vrais fidelles qui au moins pendant un certain temps sont déchus de l'état de la justification pour n'avoir pas persévéré dans la justice chrestienne. Et c'est ce que nous avions à prouver.

CHAPITRE IV.

IV. PREUVE *Que la persévérance que nous demandons à Dieu, est incompatible avec les crimes que peuvent commettre les vrais fidelles: ce que l'on montre principalement par l'Oraison Dominicale expliquée par les saints Peres.*

CETTE preuve nous oblige d'expliquer exactement ce que c'est, que nous demandons à Dieu, quand nous luy demandons la persévérance. Et cette explication est d'autant plus nécessaire, qu'il y a des Calvinistes, qui tirent de la demande, que nous faisons de la persévérance dans l'Oraison Dominicale, une conclusion toute opposée, & qui prétendent prouver par là qu'il n'y a point de fidelle qui ne persévère: & voicy comme ils raisonnent. Dieu a promis, disent-ils, d'accorder aux fidelles tout ce qu'ils luy demanderoient au nom de JESUS-CHRIST, selon ces paroles de Nostre Seigneur dans l'Evangile de saint Jean: *quidquid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis.* Or tous les fidelles demandent à Dieu la persévérance. Il l'accorde donc à tous. Et par conséquent il n'y en a point qui ne persévère.

Dans la Conférence de la Haie de l'an 1611. p. 144.

Avant que d'examiner comment se doit entendre la promesse qui sert de principe à cet argument, que le Pere nous accordera tout ce que nous luy demanderons au nom de son Fils, il faut voir si l'expérience n'en dément point la conclusion: parce que si cela est, nous ne pourrions plus nous dispenser de l'entendre autrement que ne font les Calvinistes.

Il est clair en premier lieu, que l'on pourroit prouver de la même sorte, qu'aucun vray fidelle ne manque jamais à faire tout ce qui est de son devoir, & ne commet jamais aucun pe.

ché. Car il n'y a point de vray fidelle qui ne demande cela à Dieu tous les jours, quand ce ne seroit qu'en recitant l'oraison Dominicale. Cependant les Calvinistes ne disent pas qu'ils ne manquent jamais aussi à recevoir l'effet de cette priere, puisque leur propre experience les convainc si manifestement du contraire, que déclinant l'état de leur vray fidelle, ils disent, *qu'ils pechent horriblement tous les jours*.

Et c'est ce qui leur devroit ouvrir les yeux, & leur faire reconnoître combien il est faux, que tous les fidelles qui demandent la perseverance l'obtiennent de Dieu. Car demander la perseverance c'est demander à Dieu qu'il nous preserve des crimes qui nous feroient perdre le droit que la foy nous donne à son royaume: c'est luy demander qu'il imprime tellement sa crainte dans nostre cœur, que nous ne nous détournions point de luy: c'est luy demander, qu'il nous fasse la grace d'estre perseveramment du nombre de ceux qui par leur patience dans les bonnes œuvres cherchent la gloire & l'immortalité, & qui pour estre justifiés devant Dieu ne se contentent pas d'écouter la loy, mais qui la pratiquent: c'est luy demander, qu'il conduise nos pas dans ses voies, & ne permettant pas que nous marchions selon la chair mais nous faisant marcher selon l'esprit, ce qui ne peut estre si nous ne mortifions par l'esprit les œuvres de la chair: c'est luy demander qu'il nous punisse de toute souillure du corps & de l'esprit, & qu'il nous fasse achever l'œuvre de nostre sanctification dans sa crainte: c'est luy demander qu'il nous fasse marcher d'une manière qui soit digne de l'état auquel il nous a appelez, & vivre comme nous avons esté instruits dans l'école de JESUS-CHRIST, qui nous a appris à dépouiller le vieil homme qui se corrompt en suivant l'illusion de ses passions, & à nous revêtir de l'homme nouveau qui est crée selon Dieu dans une justice & une sainteté veritable: & enfin c'est luy demander: que JESUS-CHRIST nous ayant reconciés dans son corps mortel par sa mort, pour nous rendre saints, purs, & irreprehensibles devant luy, nous demeurions fondez, & affermis dans la foy & inébranlables dans l'esperance: que nous donne l'Evangile, faisant mourir les membres de l'homme terrestre qui est en nous, la fornication, l'impureté, les mauvais desirs, & l'avarice qui est une idolatrie, parce que ce sont ces pechez qui font tomber la colere de Dieu sur les hommes rebelles à la verité.

Voilà

1. Cor. V. 1.

Hier. XXXII.

Rom. II. 7. 13.

II. P. III. 4. 13.

II. Cor. V. II. 1.

Ephes. IV. 1. 22. 23.

Coloss. 1. 11. 12. 5.

II. 5.

Voilà ce que c'est que demander à Dieu la persévérance dans la justice chrestienne. Or on ne peut dire sans folie que cela convienne à ceux qui commettent les crimes qui attirent la colere de Dieu sur les hommes rebelles à la verité, & qui leur ferment selon saint Paul l'entrée du ciel. Il n'y a donc rien de plus faux que de s'imaginer, qu'il n'y a aucun fidelle, qui n'obtienne de Dieu la grace de la persévérance, puisqu'il y en a tant par la propre confession des Calvinistes, qui tombent dans les desordres, *propter quā venit ira Dei in filios dissidentia*.

Mais quand nous n'aurions point d'autre lumiere sur ce sujet que celle que nous pourrions tirer de la priere du Seigneur, ce nous seroit assez pour detester la fausseté de ce dogme des Calvinistes, qui pour avoir lieu de soutenir que des fidelles, qui viennent à s'abandonner à des desordres honteux, ne laissent pas de perséverer, corrompent la signification naturelle de ce mot, & renversent l'idée que l'Ecriture nous donne de la persévérance chrestienne : de sorte que nous pouvons dire ce que saint Augustin disoit contre les ennemis de la grace sur ce même sujet de la persévérance des Saints. *Si alia documenta non essent, hac dominica oratio nobis ad causam quam defendimus sola sufficeret.*

De dono Pers. l. 3.

Ce saint Docteur ne longeoit qu'à prouver contre les Semipelagiens, que la persévérance est un don de Dieu, mais il n'a pas laissé de faire voir en même temps la fausseté de cette doctrine des Calvinistes, comme saint Cyprien, dont il cite en cet endroit l'exposition sur le *Pater*, avoit ruiné par avance les erreurs des Pelagiens & des Semipelagiens.

Avant que d'en venir à ce qu'il avoit entrepris de prouver, ce Saint explique d'abord par ces paroles ce que c'est que la persévérance finale. *On ne scauroit dire d'aucun homme qui n'a pas persévéré, qu'il ait regnōu qu'il ait en la persévérance, au lieu qu'on peut dire des autres vertus, de la continence, de la justice, de la patience, & de la foy même, lorsqu'on en déchet, qu'on les a eues & qu'on ne les a plus. Car celui qui a esté continens, ou juste, ou patient, ou fidelle, a esté tel tant qu'il l'a esté, & lors qu'il cesse de l'estre il n'est plus ce qu'il a esté. Mais comme on ne peut attribuer la persévérance, qu'à celui qui n'a point manqué de perséverer, celui qui y manque ne la jamais eue.*

En veila déjà assez pour renverser deux points capitaux.

de la doctrine des Calvinistes. Car on prouvera invinciblement par là. Premièrement que selon S. Augustin, un vray fidelle peut cesser de l'estre, puisqu'il le dit en termes formels, *fidelis fuit, quandin fuit; cum vero esse desistit, non est quod fuit*. Secondement que selon le même Saint, la persévérance n'est pas inséparable de la qualité de vray fidelle: autrement on pourroit dire de qu'un homme est véritablement fidelle, qu'il a la persévérance: qui est le contraire de ce que saint Augustin établit dans cet endroit. Et cela s'en suit encore de ce que ce Saint établit, *qu'il peut arriver qu'un vray fidelle cesse de l'estre*. Car cesser d'estre fidelle, c'est sans doute manquer de persévérer, selon les Calvinistes mêmes, qui ne soutiennent que les vrais fidelles persévèrent infailliblement, qu'en supposant, qu'ils conservent toujours cette qualité de vrais fidelles. Or il arrive, selon saint Augustin, que ceux qui le sont cessent de l'estre. Donc il arrive qu'ils manquent de persévérer.

Mais ce que ce Saint ajoute fait encore voir, combien il a été éloigné de cette rêverie des Calvinistes, que quelques uns d'eux ont néanmoins la hardiesse de luy imputer. Quelquel'un, dit-il, *pretend, qu'un homme ayant vécu dix ans depuis qu'il a embrassé la foy, & s'estant perverti au milieu de ce temps, on peut dire qu'il a persévéré cinq ans durant, je ne luy feray point de procès sur ce mot, mais je luy diray seulement que je parle icy de la persévérance finale qu'on ne peut attribuer à celui qui n'a pas persévéré jusques à la fin: de sorte que l'on peut plutôt dire d'un homme qui n'aura esté qu'un an fidelle, & encore moins, mais qui jusques à sa mort aura vécu conformément à sa foy, qu'il a persévéré, que de celui qui l'aura esté pendant dix ans, mais qui avant sa mort quand ce ne seroit que fort peu de temps sera déchu de la stabilité de la foy*. Si saint Augustin avoit esté dans le sentiment des Calvinistes il n'y auroit pas de sens commun dans ces paroles. Car cette comparaison entre deux fidelles, dont l'un ne l'est que pendant un an ou encore moins, mais qui l'est jusques à sa mort, & l'autre l'ayant esté pendant dix ans se pervertit avant sa mort, seroit tout à fait impertinente, si le mot de fidelle se devant prendre à l'égard du premier pour un véritable fidelle, ne se devoit prendre à l'égard du second que pour un faux fidelle & un hypocrite, qui n'auroit pas laissé d'estre damné quand il auroit persévéré dans cet état

jusques à sa mort. Il faut donc avouer que saint Augustin suppose en ce lieu & par tout ailleurs, comme une chose indubitable, que la perseverance jusques à la fin est une grace singuliere, non commune à tous les fidelles, mais particuliere aux élus, que Dieu separe par ce don, non seulement de ceux à qui il n'a point donné la vraie foy en JESUS-CHRIST qui agit par la charité, mais de plusieurs aussi à qui il a donné cette foy, & qui ayant vécu quelque temps selon les regles de la pieté chrestienne, retournent en arriere, & se laissant emporter par les tentations ou de la chair ou du monde quittent la voie étroite où peu de personnes marchent pour rentrer dans la voie large qui conduit le reste des hommes dans l'enfer.

Or après que ce Pere a ainsi proposé ce qu'il avoit à prouver, qui est que la perseverance jusques à la fin dont il est parlé dans l'Ecriture est un don de Dieu, il dit que ceux qui le nient, ne doivent pas tant estre refutés par des discours, que rappelés à eux-mêmes par la considération des prieres des Saints. Et la preuve qu'il en apporte, est que dans l'Oraison qu'on appelle Dominicale, parce que c'est le Seigneur même qui nous l'a apprise, quand les Saints s'en servent pour prier Dieu, ils ne demandent presque autre chose que la perseverance. *An vero, dit-il, quisquam est eorum qui non sibi sicut à Deo ut perseveret in eo, cum ipsa oratione quæ dominica nuncupatur quia eam dedit Dominus docuit, quando oratur à Sanctis, nihil per aliud quam perseverantia positi intelligatur*

Il monstre ensuite qu'il ne dit rien en cela qui n'ait esté remarqué avant luy par les saints Docteurs de l'Eglise qui ont expliqué cette priere du Seigneur, & entre autres par saint Cyrien, dont le traité sur cette priere estant beaucoup imité de celuy de Tertullien, en est encore un témoignage plus considerable des sentimens de l'ancienne Eglise sur ce sujet. Voyons donc quelle est selon ces Saints la persévérance que nous demandons à Dieu dans l'Oraison Dominicale.

Nous luy demandons, dit saint Cyprien, *que son nom soit sanctifié*: non pas que nous luy souhaittions, comme une chose avantageuse pour luy, que son nom soit sanctifié par nos prières, mais nous luy demandons que son nom soit sanctifié dans nous. Car par quelle nom de Dieu pourroit-il estre sanctifié, puisqu'il est luy qui sanctifie toutes choses? Mais à

Cypr. de Orat. Deum.

OOoo ij

cause qu'il a dit: *Soyez saints, ainsi que moy-même je suis saint,*
 nous le prions qu'ayant esté sanctifiéz dans le baptême, nous
 PERSEVERIONS DANS LA SAINTETÉ QUE NOUS Y AVONS RE-
 ÇUE. Et nous le luy demandons tous les jours, parce que
 pechant tous les jours, nous avons ausly tous les jours besoin
 de nous purifier de nos pechiez par une sanctification con-
 nue. Or l'Apostre declare quelle est cette sanctification que
 la bonté de Dieu répand sur nous en disant: *Ny les fornicateurs,*
ny les idolâtres, ny les adulteres, ny les impudiques, ny les abomi-
nales, ny les voleurs, ny les avares, ny les irrogues, ny les médisans,
ny les ravisseurs du bien d'autrui, n'ayent point de part au royaume
de Dieu. Vous avez esté autrefois dans quelques-uns de ces vices:
Mais vous avez esté vœux, vous avez esté sanctifiés, vous avez esté
justifiés au nom de N. S. Jesus-Christ, & par l'Esprit de nostre Dieu.
 C'est cette sanctification que nous demandons: par nos prie-
 res qui demeure en nous, & parce que Nostre Seigneur qui est
 ausly nostre juge desend avec menace dans son Evangile à
 celui qu'il a guery & justifié, *de ne plus pecher: à l'avenir de*
peur qu'il ne luy arrive encore pis si nous le prions sans cesse, &
luy demandons jour & nuit, que cette sainteté & cette vie
que la grace de Dieu nous a communiquée se conserve tou-
jours dans nous par son assistance. *MAR. 16. 7.*

*Aug. de Doct.
 Trinit. c. 10.*

Nous voyons donc, dit saint Augustin, après avoir rapporté
 les paroles de ce saint Martyr, que ce Docteur a cru qu'en de-
 mandant à Dieu que son nom soit sanctifié nous luy deman-
 dions la perseverance dans la sainteté; c'est à dire qu'il nous
 fist perseverer dans la sainteté que nous avons receüe. Car de-
 mander ce qu'on a déjà reçu, qu'est-ce autre chose que de
 demander que nous ne cessions point de l'avoir? Ainsi quand
 un homme qui est saint prie Dieu qu'il soit saint; c'est le
 prier qu'il demeure saint, & il en est de même de celui qui
 chaste, ou qui vit dans la continence, qui est juste, qui est
 pieux, quand il demande à Dieu ces vertus, que nous soute-
 nons contre les Pelagiens estre des dons de Dieu; il est clair
 qu'en luy faisant ces prières ils ne luy demandent autre chose
 sinon qu'il les fasse perseverer dans ces biens qu'ils reconnoi-
 sent avoir reçus de sa bonté. Et s'ils sont exaucez dans ce-
 te priere, ils reçoivent de Dieu la perseverance qui est un
 grand don de Dieu, par lequel ces autres dons nous sont
 conservez.

Voilà ce que l'ancienne Eglise a entendu par la persévérance que nous demandons à Dieu dans la première demande de l'oraison dominicale. Elle comprend la conservation des vertus sans lesquelles on ne peut être vraiment chrétien, comme sont la chasteté, la justice, la piété, & l'exemption des péchez qui ferment, selon saint Paul, l'entrée du royaume de Dieu à ceux qui les commettent. Or il y a des personnes qui après avoir été vraiment fidèles deviennent injustes, fornicateurs, adultères, idolâtres. C'est donc une rêverie qui n'étoit jamais entrée dans l'esprit des Chrétiens, que la persévérance soit nécessairement jointe à la qualité de vray fidelle, puisqu'il est certain, par l'aveu de tout le monde, qu'il y a des personnes qui ayant été fidelles se trouvent en tel état, qu'on ne peut plus dire d'eux sans extravagance, qu'ils aient persévéré dans la sainteté qui leur avoit été communiquée par le Baptême, qui est ce que nous demandons à Dieu selon les Pères quand nous lui demandons la persévérance. *Quia ipse dixit sancti esse, quoniam ego sanctus sum; id petimus & rogamus, ne quis in baptismo sanctificatus sumus in ea quod esse cepimus perseveremus.* Car qui oseroit dire que ceux qui corrompent en eux-mêmes le temple de Dieu par la fornication, ou qui violent par l'adultère la sainteté des mariages, ou qui souillent leurs mains du sang de leurs frères, persévèrent dans la sainteté où le baptême les avoit mis, & qu'ils ont reçu l'effet de la prière que les Saints font à Dieu quand ils lui demandent que cette sainteté & cette vie que la grace de Dieu nous a communiquée se conserve en nous par son assistance: *ut sanctificatio & vivificatio quæ de Dei gratia sumitur ipsius protectione serventur.*

Chr.

Escr.

De dono Persév.
cap. 2.

Saint Augustin fait voir en suite que la seconde demande est encore de la persévérance. Car quand nous disons, dit ce Saint, que vostre regne arrive, que demandons nous autre chose, sinon que ce regne que nous savons devoir arriver pour tous les Saints, arrive aussi pour nous. Que demandent donc par cette prière ceux qui sont déjà Saints, sinon qu'ils persévèrent dans la sainteté que Dieu leur a donnée. Car ce n'est que par là que leur peut arriver le royaume de Dieu qui n'est que pour ceux qui persévèrent jusqu'à la fin.

C'est à quoy se réduit encore ce qu'il dit sur la troisième demande, Que vostre volonté soit faite en la terre comme au Ciel:

Ibid. cap. 3.

CHAP. IV. *c'est à dire que les hommes imitent les Anges dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Ce qui fait voir, dit-il, que quand les Saints font cette priere, c'est la perseverance qu'ils demandent à Dieu, parce que personne n'arrivera à cette souveraine beatitude dont nous pourrions dans le royaume du Ciel, que celui qui aura perseveré jusques à la fin dans la sainteté qu'il aura reçue de Dieu sur la terre.*

C'est aux Calvinistes à voir si cette notion de la perseverance chrestienne se peut ajuster avec leurs principes. Et pour cela il faut qu'ils cherchent des chrestiens à qui ils puissent persuader que l'on peut tomber en des crimes infames, horribles, énormes, & ne laisser pas de perseverer dans la sainteté que l'on a reçue de Dieu. Car à moins que cela, ils ne sçauroient soutenir que la perseverance soit inseparable de la foy, puisqu'ils demeurent d'accord que leurs vrais fidelles peuvent devenir fornicateurs, adulteres, incestueux, homicides & idolatres.

*A. G. B. de deux
Pars. 1. et 4.*

La quatrième demande est, *Donnez-nous aujourd'hui nostre pain de chaque jour : sur laquelle saint Cyprien nous fait voir, dit saint Augustin, comment on y demande aussi la perseverance. Car ce saint Martyr dit entre autres choses sur ce sujet. Nous demandons que ce pain nous soit donné tous les jours, de peur que nous qui sommes en JESUS-CHRIST, & qui recevons tous les jours l'Eucharistie, comme une nourriture necessaire à nostre salut, en estant privez par quelque grand peché qui nous retranche de la communion de ce pain celeste, nous ne soyons separez du corps de JESUS-CHRIST. Ces paroles du saint homme de Dieu, reprend saint Augustin, nous marquent que les Saints demandent à Dieu la perseverance, quand ils luy disent, donnez-nous aujourd'hui nostre pain de chaque jour, parce qu'ils luy font cette priere afin qu'il leur fasse la grace de n'estre point separez du corps de Jesus-Christ, mais de demeurer dans cette sainteté qui les empêche de commettre aucun crime qui leur fasse meriter d'en estre separez.*

Or il y a des fidelles, par la propre confession des Calvinistes, qui commettent des crimes qui ne meritent pas seulement qu'on leur interdise la participation de ce pain celeste, mais même qu'on les retranche du sein de l'Eglise. Il y a donc des fidelles qui se trouvent en tel estat, qu'on ne peut dire d'eux sans folie dans cet estat, qu'ils aient perseveré de ceste sorte

de persévérance que l'on demande à Dieu dans l'oraison Dominicale, puisqu'elle consiste, selon les saints Peres, à demeurer dans une sainteté qui empêche de commettre aucun crime par lequel on puisse mériter d'être séparé du corps de Jesus-CHRIST. *Ut in ea sanctitate permanens, qua nullum quo à Christi corpore separari mereantur crimen admittant,*

Il n'y a que la cinquième demande, dit encore saint Augustin, où on ne demande point la persévérance, parce qu'elle regarde les pechez passez, au lieu que la persévérance regarde l'avenir. Mais pour la 6. & la 7. quand les Saints disent à Dieu, *Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal, que prétendent-ils par cette priere, sinon d'obtenir de Dieu qu'ils persévèrent dans la sainteté? Car il n'y a aucun des Saints à qui Dieu fasse cette grace de ne les point laisser succomber à la tentation, qui ne conserve jusques à la fin la persévérance dans la sainteté, parce qu'on ne manque à persévérer dans le devoir d'un vray chrestien que quand la tentation nous emporte. Et par consequent celuy qui est exaucé dans la priere qu'il fait à Dieu de n'en estre point emporté, demeure par le don de Dieu dans la sainteté qui est aussi en luy un don de Dieu.*

Il faut donc que les Calvinistes qui prétendent que tous les fidèles persévèrent, parce qu'ils demandent tous la persévérance, & que Jesus-CHRIST leur a promis qu'ils obtiendroient du Pere tout ce qu'ils luy demanderoient en son nom. Il faut, dis-je, qu'ils soutiennent aussi qu'ils sont tous exaucez dans la priere qu'ils font à Dieu de ne succomber à aucune tentation qui les pousse à faire des crimes qui empêchent qu'on ne puisse dire qu'on a persévéré dans la sainteté, tels que sont ceux que saint Paul nous représente souvent estre entièrement contraires à la profession d'un vray Chrestien. Or c'est ce qu'ils ne peuvent dire, puisqu'ils sont contrainsts d'avouer, qu'il arrive souvent que des personnes qui ont esté autrefois vraiment fidèles, sont emportez par la tentation en ces sortes de crimes, comme les exemples de l'Ecriture ne permettent pas d'en douter. Il faut donc qu'il reconnoissent, & que leur nouveau dogme de l'inséparabilité de la persévérance avec la vraie foy est une erreur manifeste, & que l'argument dont ils se servent quelquefois pour l'établir, pris des prieres des fidèles que Dieu exauce toujours, doit nécessairement estre faux, puisque s'il estoit vray dans l'étenduë qu'ils luy don-

Aug. de dono Pers.
cap. 5.

16. cap. 6.

CHAP. IV.

2^e meheur,*Aug. de Nat. &
Grad. l. 17.**Il faut prendre à ces
deux chaque jour,
s'il y a en grace.
Oy.*

nent, il prouveroit, comme nous avons déjà dit, que nul fidelle ne manque jamais à ce qui est de son devoir, ou qu'au moins il n'y en auroit point qui tombassent dans les pechez qui rendent ceux qui les font indignes d'entrer dans le royaume de Dieu. Ce que les Calvinistes font si éloigner d'oser soutenir, qu'ils accusent de calomnie ceux qui leur voudroient attribuer cette opinion : *Quod negem electos in atrocissima scelerum rueret posse calumnia est*, dit l'un de leurs plus fameux Docteurs.

Ainsy les Calvinistes ne sont pas moins obligez que les Catholiques, de répondre à la difficulté qui semble naître de la promesse que JESUS-CHRIST a faite aux fidelles, qu'ils obtiendront de son Pere tout ce qu'ils luy demanderoient en son nom. Et la veritable solution qu'il faut que les uns & les autres y apportent necessairement, est que tous les fidelles sont exaucez quand ils prient, pourvu qu'ils prient en la maniere & autant qu'ils doivent, selon ce que dit saint Augustin sur cette parole de saint Jacques, que nous devons demander la sagesse à Dieu, qui la donne à tous abondamment, que cela se doit entendre de tous ceux qui la demandent en la maniere & avec autant de ferveur qu'une si grande chose doit estre demandée. *Vitque his omnibus qui sic petunt, & tantum petunt, quomodo & quantum res tanta petenda est.* Et l'une des conditions que doit avoir la priere pour obtenir la perseverance, est d'estre elle-même perseverante. Car ce seroit une illusion de s'imaginer qu'il suffit d'avoir bien prié une seule fois en sa vie pour obtenir la perseverance dans tout le reste de sa vie. Dieu n'a point voulu nous donner cette assurance en ce lieu de tentation, où il est si necessaire que la crainte reprime l'orgueil. Il veut que nous soyons toujours dans sa dépendance, que nous demandions chaque jour le pain dont nous avons besoin chaque jour, que nous implorions sans cesse son secours dans les perils continuels dont nous sommes environnez, & qu'à chaque nouvelle attaque de nos ennemis nous ayons besoin d'une nouvelle assistance de sa grace. Et comme le don de la perseverance est composé de cette chaine de graces qui se succèdent les unes aux autres jusques à ce que nous soyons arrivez à la fin de nostre course, c'est principalement pour l'obtenir que nous devons pratiquer ce que JESUS-CHRIST nous recommande dans l'Evangile, qu'il faut toujours prier & ne se las-

ser

ser jamais de faire en quelque sorte violence à Dieu par une sainte importunité: *Oportet semper orare & non deficere*. Or tous les fidèles font-ils cela? observent-ils tous ce que saint Pierre nous ordonne, d'être vigilans dans la prière? Font-ils tous comme les pauvres accablez de maux & de miseres, qui sont couchez par terre aux portes des riches & les forcent par leurs instances de les assister? Sont-ils tous aussy ardens à demander à Dieu les pains nécessaires pour soulager la faim de leur ame, que cet homme de l'Evangile qui se leve la nuit pour demander à son amy les pains dont il avoit besoin pour exercer l'hospitalité, & qui en obtient autant qu'il veut par son importunité? N'y en a-t-il point de lâches, de tièdes, de negligens? N'y en a-t-il point en qui l'embarras des soins du monde éteint l'esprit de prière? Il faudroit bien peu connoître le monde pour se le persuader, & il n'y en a point qui doivent être plus éloignez de se le figurer que les Calvinistes, puisqu'ils s'imaginant, comme ils sont, que la vraie foy peut subsister avec les crimes les plus énormes, ils peuvent bien croire aussy, qu'elle peut à plus forte raison subsister avec une fort grande negligence dans la prière, qui ne sera pas propre à obtenir de Dieu le plus grand de tous ses doins, & sans lequel tous les autres nous sont inutiles, qui est la persévérance jusques à la fin.

Ainsy l'argument des Calvinistes pour assurer la persévérance à tous les fidèles est vain & frivole, parce qu'il y en a plusieurs qui ne la demandent pas comme il faut, ny avec les dispositions d'humilité, de fidélité, de serveur qui doivent accompagner les prières que l'on fait pour obtenir une grace si singulière: *qui non sic petunt, nec tantum petunt, quomodo & quantum rei tantum petenda est*. Mais la même considération de ces prières nous fournit, comme nous venons de voir, une preuve convainquante de la fausseté de leur dogme, puisqu'à moins que de corrompre d'une manière tout à fait indigne de la sainteté du Christianisme, la véritable idée de la persévérance chrétienne, celle que l'Ecriture & les saints Peres nous la représente, il faut nécessairement reconnoître, qu'elle n'est pas incapable de la qualité de vray fidelle, c'est à dire qu'il n'est pas vray, que tous les vrais fidèles persévèrent infailliblement, puisqu'il y en a, par l'aveu des Calvinistes, qui se laissent aller à des crimes, qui ne souffrent pas que l'on

CHAPITRE V.

*Que les Calvinistes imposent manifestement à saint Augustin, en
voulant qu'il ait été de leur sentiment touchant l'insépa-
rabilité de la perseverance avec la vraie foy.*

IL me reste à satisfaire à la promesse que j'ay faite ailleurs, de vanger l'honneur de saint Augustin, de l'imposture des Calvinistes, qui ont esté assez hardis pour le rendre complice de leur heresie, en soutenant qu'il avoit enseigné comme eux, que la perseverance, qui est le grand don des élus, estoit inseparable de la regeneration, & de la foy animée par la charité.

J'ay regardé assez long-temps la refutation d'un mensonge si grossier comme un travail inutile, mais je n'ay sceu à la fin résister à l'indignation que m'a causée la hardiesse de ces heretiques, qui imputent leur opinion à saint Augustin avec autant de fierté, que s'il n'y avoit pas le moindre lieu de douter qu'il ne l'eust enseignée. Zanchius poussé par les Luthériens de Strasbourg sur cette erreur de la perseverance inseparable de la foy, s'en défend toujours par l'autorité de ce Saint. Il témoigne estre content, pourvu que l'on souffre qu'il fournisse sur cela la doctrine de ce Pere: *In questione de perseverantia sanctorum concedant nobis ut D. Augustini sententiam retineamus*. Il se vante que ce Pere est tout pour luy. *Augustinus totus meus est*. Et il le prouve par cette insigne fausseté: Que saint Augustin ^e étend à tous les fidèles la priere de JESUS CHRIST pour saint Pierre, au lieu qu'il la restreint formellement aux predestinez, *Sanctis in regnum Dei per Dei gratiam predestinatis*.

Robert de Sarisbury en fait de même dans sa réponse à Tomson. A voir comment cet Auteur en parle, ce n'est pas une chose qu'il faille seulement se mettre en peine de prouver, que saint Augustin est entierement pour eux. C'est un principe qu'on ne scauroit mettre en doute. *Augustinus in hac causa vritus noster est*. Et il traite son adversaire d'un air de

*Missell. Tom. 2. p.
415. 425. 427. 428.*

a 15. p. 699.

b 375.

c p. 433.

*Aug. de Corr. &
Cord. cap. 15.*

*In Tomsoni Disput.
hanc. cap. 8.*

digneux, pour avoir osé leur contester l'autorité de ce Pere. CHAP. V.
Novum, dit-il, rem agit ut Augustinum in suas partes pellat: sed frustra hoc conatur, nec aliud ab illo quam umbras quasdam & speculatas sententia sua mutuatur.

Mais ce qui surprend encore davantage, est de voir qu'André Rivet le soit opiniastré dans ses divers ouvrages contre Grotius, à soutenir toujours la même chimere: & qu'il se soit imaginé pouvoir ruiner les passages les plus clairs de saint Augustin par la plus ridicule de toutes les chicaneries, qui est néanmoins le seul expédient qu'ils ont pour pouvoir attribuer leur opinion à ce saint Docteur.

Et c'est par où je croy devoir commencer cet examen de la doctrine de saint Augustin touchant la persévérance, afin que l'on voie tout d'un coup en quoy pourroit estre la difficulté, s'il y en pouvoit avoir dans une chose qui est plus claire que le jour.

Ils conviennent que ce Saint dit en plusieurs endroits, qu'il arrive assez souvent que des justes regenerez en JESUS-CHRIST, & qui ont vécu quelque temps dans la piété se détournent de la voie de Dieu, & se perdent misérablement. *Tout cela est vray, disent-ils, mais il ne parle dans tous ces endroits que de ceux qui ont eu seulement une piété apparente aux yeux des hommes, & non des vrais justes & des vrais fidèles: & une preuve qu'il n'entend parler que de ces gens-là, c'est que dans un de ces endroits, qui est le chapitre huitième du don de persévérance, il dit, qu'il semble aux hommes, que tous ceux, QUI BONI APPARENT FIDELIS, qui paroissent estre de bons & de vrais fidèles, deviennent recevoir de Dieu le don de persévérance.* Voila par où les Calvinistes croient se pouvoir mettre à couvert de tous les passages où saint Augustin dit formellement le contraire de ce qu'ils enseignent. Avec cela seul ils les tournent tous à contresens, & s'imaginent qu'il n'y a rien dans ce Pere que cette supposition n'éclaircisse. Voyons donc si cela est vray: & je supplie tous ceux qui liront cecy de l'avoir présente à l'esprit, afin de juger eux-mêmes si elle peut subsister avec ce que nous allons rapporter.

I. Quand le livre de la Correction & de la grace auroit esté fait pour combattre l'herésie des Calvinistes de la justice inamissible, elle n'y seroit pas mieux destruite. L'occasion de ce livre fut, que quelques Religieux mal instruits des veri-

*Dans sa Réponse au
deuxième livre contre
Grotius, sect. 4. n. 6.
& sect. 16. n. 6. & 7.*

*Rivet, ubi sect. 4. n. 6.
Augustinum de vici-
spectum qui aliquan-
do videtur concessit.
Pelagianis, quosdam
tenentes & filios
donatos excidere,
necesse est eorum se
exponere, de iis qui
tales hominibus viden-
tur & Deo non sunt.
Et sect. 16. n. 7. in
justificatos multos
denegare creditur Au-
gustinus, id de inin-
tellectu qui in oculis
hominum justificati
suerunt &c. Sic se
explicat, Aug. de bo-
no pœnitent. c. 11. *Car
quand même on con-
voit si boni fide per-
severare usque in fi-
nem non dicit. Negat
enim verbum sequen-
tibus fuisse de nume-
ro fidelium. Homini-
bus, inquit, videntur
omnes qui se ad opor-
tetur fideles perseve-
rantem usque in fi-
nem asperere debuisse.**

tez de la grace pretendoient, que si elle estoit telle, que saint Augustin l'avoit enseignée dans sa lettre 109. à Sixte prestre de Rome, qui depuis a esté Pape, il ne falloit que prier pour ceux qui sont mal, & non les reprendre de ce qu'ils ne faisoient pas le bien, n'ayant pas reçu de Dieu la grace de le faire. Saint Augustin prouve contre eux dans ce livre qu'il faut faire l'un & l'autre, & c'est pour cela qu'il la intitule, *De la correction & de la grace*, pour montrer qu'elles se doivent allier ensemble, comme il avoit intitulé le premier livre qu'il fit pour l'instruction de ces mêmes Religieux, *De la grace & du libre arbitre*, pour leur apprendre qu'il ne falloit, ny nier le libre arbitre, sous pretexte de defendre la grace, ny faire difficulté de reconnoistre la nécessité de la grace qui nous fait faire le bien, sous pretexte de defendre le libre arbitre.

Voulant donc montrer que la nécessité de la grace n'empêchoit pas, qu'on ne duit reprendre ceux qui sont mal, il considere deux sortes de pecheurs: les uns qui n'ont point encore esté renouvellez par la grace de JESUS-CHRIST: & les autres qui ayant esté regenez en JESUS-CHRIST, & ayant commencé à vivre saintement, se détournent en suite de la voie de Dieu, & perdent la grace qu'ils avoient reçue. Nous n'avons donc pour confondre les Calvinistes, qu'à représenter quelques-uns des principaux endroits où saint Augustin décrit l'estat de cette dernière sorte de pecheurs, & laisser à juger, s'il n'a voulu parler que de ceux qui n'auroient esté justes qu'en apparence, selon leur vaine supposition.

Ce Saint propose d'abord l'objection de ces Religieux en ces termes: *S'il est vray*, disoient-ils, *que l'obéissance que l'on rend à Dieu soit un don de sa grace, pourquoy nous reprend-on ceux que nous ne luy obéissons pas, nous qui n'avons point reçu cette grace, comme si nous pouvions nous la donner à nous mêmes, & que par nostre libre arbitre nous ne voulussions pas nous la donner.* Pour satisfaire à cette objection avec ordre, il répond premierement, que si ceux qui parlent ainsi n'ont pas encore esté regenez, ils doivent considerer, que la première cause de ce que l'homme presentement n'obeit pas à Dieu c'est qu'il est déchu de l'état dans lequel Dieu l'avoit créé, de sorte que la corruption où il se trouve maintenant luy doit déplaire, &

non pas en accuser Dieu. Et c'est pour cela qu'on le reprend, afin que la depravation de sa volonté luy déplaise, & que la douleur qu'il en aura le porte à desirer la regeneration, comme il arrivera s'il est enfant de la promesse, Dieu accompagnant la remontrance qu'on luy fera au dehors, de l'inspiration interieure de sa grace, qui luy donnera la volonté d'estre regeneré en JESUS-CHRIST.

Il passe ensuite aux pecheurs déchus de la grace qu'ils avoient reçue, qui est ce qui regarde nostre question. *Que si, dit-il, ayant déjà esté regeneré & justifié il retombe par sa propre volonté dans la mauvaise vie qu'il avoit quittée, il ne peut pas dire, JE N'AY POINT REÇU, puisqu'il a perdu par son libre arbitre dans lequel il a trouvé la liberté de faire le mal, la grace de Dieu qu'il avoit reçue.* Et un peu après. *Cet homme ne voulant pas estre repris pourra-s'il dire encore, Qu'ay-je fait, puisque je n'ay point reçu, luy qui constamment a reçu, & qui a perdu par sa faute ce qu'il avoit reçu.* N'y auroit-il pas de la folie de s'imaginer qu'on puisse éluder ces paroles par une glose aussi ridicule que seroit celle de dire, que saint Augustin n'a point voulu marquer par là un homme qui auroit véritablement reçu de Dieu la grace de la regeneration & de la justification, mais seulement qui auroit paru aux hommes l'avoir reçue, quoy qu'il ne l'eust point effectivement reçue. S. Augustin ne previent-il pas luy-même cette défaitte, puisqu'il declare que ce luy dont il parle ne sçauoit dire: *je n'ay point reçu.* CERTE ISTE DICERE NON POTEST, NON ACCEPI. Or il l'auroit pu dire sans doute, s'il n'avoit esté jûste & regeneré qu'en apparence, comme les Calvinistes le pretendent. C'est donc une imposture & une calomnie grossiere, que d'oser attribuer à saint Augustin l'imagination de ces nouveaux Docteurs. Ce seul passage l'en justifie, & fait voir, combien ce Saint a esté éloigné de croire, que la grace de la regeneration ayant esté une fois reçue ne le perd jamais, puisqu'il insiste dans ce même passage, que celui dont il parle merite d'estre repris de ce qu'ayant reçu cette grace, il la perde par sa faute.

Mais écoutons la suite. *Ouy, dira-t'on, lors que vous me représentez de ce que de la bonne vie je suis retombé dans une mauvaise par ma propre volonté, je puis dire encore, qu'ay-je fait puisque je n'ay pas reçu. Car encore que j'aye reçu la foy qui agit par amour, je n'ay pas reçu la persévérance jusques à la fin dans cette foy. Et quel-*

668 LIV. VIII. Combien les Calcs, ont corrompu la vraie
CHAP. V. qu'un osera-t'il dire que cette persévérance n'est pas un don de
Dieu.

ibid. cap. 7.

Ayant à répondre à cette objection, non seulement il a-
voüe que la persévérance est un don de Dieu, mais il le prou-
ve luy-même, & fait voir que c'est une grace particuliere,
qui n'est pas donnée à tous les regenez. *Mais cela n'empêche
pas, dit-il, qu'on ne reprenne avec justice ceux qui ayant bien vécu pen-
dant quelque temps nont pas persévéré. Car c'est par leur propre con-
science qu'ils ont passé d'une bonne vie dans une mauvaise, & c'est
pour cela qu'on les reprend, & si tous les avertissemens qu'on leur don-
ne ne leur servent de rien, & qu'ils continuent à vivre mal jusqu'à
la mort, ils mériteront encore que Dieu les condamne aux supplices
éternels.*

Peut-on douter après ces paroles, que saint Augustin n'ait
regardé comme deux graces non seulement différentes mais
tres-séparables : la grace de la regeneration ; & celle de la per-
sévéranee jusques à la fin ?

Peut-on douter, qu'il n'ait cru que Dieu donnoit la premiere
de ces deux graces, à quelques-uns à qui il ne donnoit pas la se-
conde ? Peut-on douter, qu'il n'ait cru le contraire de ce que les
Calvinistes pretendent, que nul ne reçoit de Dieu la foy qui
agit par amour qui ne soit assuré de persévérer dans cette foy
jusques à la fin, puisqu'il demeure d'accord qu'un homme peut
dire veritablement. *Accepi fidem qua per dilectionem operatur, sed
in illa usque in finem perseverantiam non accepi* : Et qu'il suppose
aussy qu'il peut arriver qu'un homme ayant reçu de Dieu la
foy qui agit par amour, quitte la voie étroite où il avoit mar-
ché quelque temps, pour se jeter dans la voie large qui le con-
duit en enfer ?

C'est pourquoy il distingue dans ce même livre chap. 7.
quatre sortes de reprouvez. 1. Les uns qui meurent dans l'en-
fance sans avoir esté baptisez. 2. D'autres qui n'ont point ouy
predicher l'Evangile. 3. D'autres qui l'ayant ouy n'ont pas voulu
venir à JESUS-CHRIST en croiant en luy. 4. Et d'autres enfin qui
ayant esté renouvellez & changez en mieux par la grace Evan-
gelique, *in melius commutati*, n'ont pas reçu le don de persévé-
rance. Et il distingue aussy deux sortes de predestinez (outre
ceux qui meurent dans l'enfance après avoir reçu le baptême)
les uns dont la foy qui agit par amour se conserve jusques à
la fin ; les autres en qui elle se perd, mais qui la recouvrent

avant qu'ils sortent de cette vie. *Horum fides* (parlant des élus) *antennino non deficit, aut si qui sunt quorum deficit, reparatur antequam vita ista finiatur, & deleta qua intercurrerat iniquitate usque in finem perseverantia deputatur.*

Je laisse pour abréger beaucoup d'autres endroits, où saint Augustin parlant de ces fidèles qui ne persévèrent pas, dit que pendant quelque temps, ils vivoient bien, & selon la piété, *vine pieque vivunt*, qu'ils déchéent d'une vie chrestienne, *a vita christiana & convulsione labuntur*; que Dieu avoit prévu, que de vertueux ils deviendroient méchans: *Deo notum est quod futuri sunt, id est ex bonis mali*: que Dieu les avoit regeneré en JESUS-CHRIST & leur avoit donné la foy, l'esperance & la charité: *quos Deus regeneravit in Christo, quibus fidem, spem, dilectionem dedit.* Il n'y a plus rien de certain dans aucun Auteur, si on est reçu à dire, que saint Augustin n'a pas voulu marquer par là que des hypocrites, qui n'avoient jamais esté regeneré en JESUS-CHRIST, qui n'avoient jamais mené aux yeux de Dieu qu'une vie toute souillée, qui n'avoient jamais fait aucune action qui luy fut agreable, & qui n'avoient jamais eu ny foy, ny esperance, ny charité, mais seulement de vains phantômes de ces vertus chrestiennes.

II. Mais considerons une autre sorte de preuve qui fera voir encore plus clairement, s'il est possible, combien la défaite des Calvinistes est vaine & frivole, & combien elle est éloignée des sentimens de saint Augustin. Il n'y a rien à quoy ce Saint s'applique davantage dans ses livres de la grace, qu'à humilier l'orgueil & la curiosité de l'homme, en l'obligeant de reconnaître que les jugemens de Dieu dans la dispensation de ses grâces sont impenetrables. Il le fait voir par le choix qu'il plaît à Dieu de faire entre trois sortes de personnes.

1. Entre les enfans, dont les uns sont sauvez par le baptême, & les autres petissent mourant sans baptême.
2. Entre deux infidèles, en appellant l'un d'une telle sorte qu'il suit la voix qui l'appelle, & n'appellant pas l'autre, ou ne l'appellant pas en sorte qu'il suive.
3. Entre deux Justes qui vivent dans la piété, en donnant à l'un la persévérance jusques à la fin, & ne la donnant pas à l'autre. Et ce Saint ajoute que les jugemens de Dieu sont encore plus impenetrables & plus étonnans dans ce dernier discernement que dans les deux autres: mais que ce qui est

a cap. 7.

b Ibid.

c cap. 9.

d cap. 8.

670 LIV. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la vraie
tres-certain est, que l'un de ces Justes est predestiné, & que
l'autre ne l'est pas. *Ex duobus autem piis cur huic donetur perse-
verantia usque in finem, illi autem non donetur, inscrutabilaria
sunt judicia Dei. Illud tamen fidelibus debet esse certissimum, hunc
esse ex predestinatis, illum non esse.*

Les reflexions, que ces paroles fournissent contre la chi-
mere que nous combattons, sont si naturelles & si faciles,
qu'il ne seroit presque pas necessaire de les faire icy. En voi-
cy néanmoins quelques-unes. Car il n'est pas possible de les
marquer toutes.

1. Que les Calvinistes nous montrent que saint Augustin
ait jamais employé le mot de *pieux* dans un discours dogmati-
que, & hors de toute application à une personne particu-
liere, autrement que pour signifier un homme vraiment pieux
selon l'idée que la Religion chrestienne donne de la veritable
pieté, qui ne peut convenir qu'à celui, qui estant justifié &
regeneré en JESUS-CHRIST a une foy animée par la charité
qui le fait vivre chrestienement. Il se peut bien faire qu'en
parlant de quelqu'un en particulier, il l'ait appelé *pieux* le
croyant tel, quoique peut-estre il ne le fut pas devant Dieu.
mais alors même on ne peut pas dire qu'il eust dans l'esprit une
autre idée de la piété que celle que nous venons de marquer,
mais seulement qu'il se trompoit en l'appliquant par une er-
reur de fait à celui à qui elle ne convenoit pas. Or il s'agit
icy de discours dogmatiques & generaux. Et par consequent
il est ridicule de pretendre, que saint Augustin ait entendu par
le mot de *pieux* ceux qu'il auroit supposé luy-même ne l'être
qu'en apparence & aux yeux des hommes, & estre devant
Dieu des impies non justifiez ny regenez en JESUS-
CHRIST.

2. Cela paroist encore manifestement & incontestablement
en ce que saint Augustin parle au pluriel de deux personnes
pieuses: *ex duobus autem piis*. Car comprenant ces deux per-
sonnes sous le même terme, il ne peut les avoir comprises que
sous la même idée, ny leur avoir appliqué le même mot que
dans la même signification. C'est une regle du langage dont
bon sens ne souffre pas que l'on s'écarte. L'on ne dit point en
parlant d'une masse d'or & d'une masse de cuivre, que ce sont
deux masses d'or. On ne dit point en parlant d'un homme &
d'un portrait, que ce sont deux hommes. Et si cela ne se dit
point

point, quand il ne s'agit que d'une simple énonciation, beaucoup moins le diroit-on, quand il s'agit de trouver la cause d'une différence surprenante qui se trouve entre deux choses, qui étant de même nature semblent devoir avoir les mêmes propriétés. Ainsi ce seroit le comble de l'extravagance, que de proposer comme une grande merveille, que de deux masses d'or de même volume, l'une peze plus qu'une pareille masse de plomb & l'autre moins, entendant par l'une de ces masses d'or, une masse de cuivre. Ou que de deux diamans de la même forme l'un coupe le verre & l'autre ne le coupe pas: entendant par l'un de ces diamans un morceau de cristal. C'est donc vouloir faire raisonner saint Augustin le plus impertinemment du monde, que de prétendre qu'il ait esté fort en peine de sçavoir, pourquoy de deux hommes, dont il auroit regardé l'un comme un véritable juste, & l'autre comme un hypocrite, le premier auroit reçu de Dieu le don de persévérance, & l'autre ne l'auroit pas reçu.

3. Le seul mot de persévérance décide encore le point que nous traitons, & ne détruit pas moins clairement la chicanerie des Calvinistes. Car qui dit persévérer ne dit autre chose, que de ne pas déchoir d'un estat dans lequel nous n'avons qu'à persister pour estre sauvez. Jamais le mot de *persévérance finale* n'a pu estre pris dans un autre sens.

Or les faux fidelles qui ne sont justes qu'en apparence, ne sont point en un état où ils n'aient qu'à persévérer pour estre sauvez, mais ils sont au contraire en un état de péché & de damnation, dans lequel s'ils persévèrent ils ne peuvent que se perdre éternellement. Et par conséquent la grace dont ils ont besoin, est celle de la justification & de la sanctification par l'inspiration de la vraie foy & de la vraie charité, & non la grace de persévérance, dont le propre est de nous faire persévérer dans celle que Dieu nous a faite de nous justifier, laquelle il est certain, qu'il n'a pas faite à ceux que l'on supposeroit n'estre que de faux fidelles: de sorte que demander pourquoy Dieu ne fait pas persévérer ces gens-là, c'est proprement demander, pourquoy Dieu ne les entretient pas dans leur hypocrisie. Et quand on laisseroit au mot de *persévérer* sa signification ordinaire, la demande n'en seroit que plus ridicule. Car ce seroit comme si on demandoit, pourquoy Dieu ne fait pas persévérer dans la vraie foy ceux qui n'auroient jamais eu la

vraie foy : pourquoy il ne fait pas perseverer dans la charité : ceux qui n'auroient jamais eu la vraie charité : pourquoy il ne conserve pas la vie à ce qui n'auroit jamais eu de vie,

4. S. Augustin suppose, que de tous les jugemens de Dieu qui ont causé tant d'étonnement à saint Paul, il n'y en a point qui nous en doiverant causer, que de ce que de deux justes Dieu donne la grace de la perseverance à l'un & ne la donne pas à l'autre. Or quel seroit le sujet de ce grand étonnement dans les hypotheses des Calvinistes? Y auroit-il lieu de regarder comme un jugement de Dieu tout à fait caché, & donc on ne peut rendre raison, de ce que de deux personnes, dont l'une auroit une véritable foy & une véritable piété, & l'autre n'auroit de foy ny de piété qu'en apparence & aux yeux des hommes, estant toujours demeurée devant Dieu chargée de tous les pechez, la première reçoive de Dieu la grace de la perseverance, qu'il ne manque jamais de donner à ceux qui sont en cet état, & qu'il ne fasse pas la même grace à la dernière, vu même qu'à son égard, comme nous venons de dire, ce ne seroit pas une grace de perseverer dans l'état dans lequel on la suppose, puisque c'est un état de péché & de disgrâce de Dieu. Ce qui rend les jugemens de Dieu si inconcevables, est quand il se conduit différemment envers des personnes qui sont dans les mêmes dispositions; comme envers deux enfans souillés de la même tache originelle, envers deux infidèles, envers deux pecheurs, envers deux justes. C'est pourquoy s'il estoit vray que tous les vrais justes perseverassent, & que tous ceux qui meurent mal n'eussent jamais esté vraiment justes: non seulement ce que dit saint Augustin ne seroit pas véritable, que le plus incompréhensible des jugemens de Dieu, est que de deux justes il donne la perseverance à l'un, & ne la donne pas à l'autre; mais il n'y auroit en cela aucun jugement de Dieu, qui nous deust causer la moindre frayeur & le moindre étonnement, puisqu'il n'y auroit rien de plus aisé à comprendre, que la différente conduite de Dieu envers deux hommes aussi différens, que sont un vray juste, & un faux juste.

5. S. Augustin conclut, que tout ce que l'on peut dire de ces deux justes, dont l'un reçoit de Dieu la grace de la perseverance que l'autre ne reçoit pas, est que l'un est prédestiné & que l'autre ne l'est pas. Mais les Calvinistes trouvent une cause de cette différente conduite de Dieu envers ces deux

personnes, bien moins éloignée, & qui auroit esté bien plus capable de satisfaire ceux qui ne pouvoient souffrir qu'on les renvoyast au secret de la predestination. Car ils enseignent, que dans le cas proposé par saint Augustin, on doit tenir pour certain, que de ces deux personnes, l'une a esté regenerée & justifiée; & que l'autre ne l'a jamais esté, que l'une a esté vraiment fidelle & vraiment charitable, & que l'autre n'a jamais eu ny vraie foy ny vraie charité. D'où vient donc que S. Augustin ne s'est point avisé de nous marquer une difference si grossiere, & beaucoup plus satisfaisante & plus sensible, que celle de la predestination à laquelle seule il nous renvoie.

6. Mais nous pourrions nous passer de toutes ces remarques. Saint Augustin se deffend assez luy-même d'une aussi grande absurdité, que seroit celle d'avoir voulu renfermer sous un même mot, un vray fidelle regeneré en J E S U S-CHRIST, & un hypocrite qui n'auroit jamais eu de part à son esprit & à sa grace, & il n'y a rien de plus clair, que ce qu'il dit dans la suite après avoir rapporté cette parole de saint Jean. *S'ils avoient esté d'avec nous ils fussent demeurez avec nous. Que veut dire cela, demande ce saint Docteur ? N'avoient-ils pas esté créez de Dieu les uns & les autres, nez du même Adam, formez de la même terre, & reçu des ames de même nature. N'avoient-ils pas tous esté appelez, n'avoient-ils pas tous suivy celuy qui les avoit appelez, n'avoient-ils pas tous esté justifiez d'impies qu'ils estoient auparavant ? N'avoient-ils pas tous esté renouvellez par le Sacrement de la regeneration. Mais cet Apostre auroit répondu, tout cela est vray. Selon toutes ces choses ils estoient d'avec nous. Mais ils n'estoient pas d'avec nous selon une autre difference qui est celle de la predestination eternelle.*

De don. Persév. c. 8.

N'y a-t'il pas de quoy faire ouvrir les yeux aux plus aveugles, & à ceux qui sont le plus prevenus de la chimere des Calvinistes. Non seulement saint Augustin avoue & declare formellement, que les uns & les autres de ces justes, que Dieu traite si differemment, donnant aux uns la persévérance, & ne la donnant pas aux autres, avoient esté également regenerés & justifiés : mais il nous assure que l'Apostre saint Jean même en demeureroit d'accord, & que bien loin d'avoir recours à cette pretendue difference que les Calvinistes mettent entre ces deux justes, qui expliqueroit si bien, si elle estoit vraie, celle de la conduite de Dieu envers les uns & les autres, il ne nous en

674 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
rendroit point d'autre raison, que le decret éternel de la pre-
destination divine.

*De corr. p. & gra.
sup. 4.*

7. La maniere dont ce Saint propose dans un autre livre le
sujet de son étonnement de ce qu'il ne plaist pas à Dieu de
donner la persévérance à tous les justes n'est pas moins con-
vainquante contre l'imposture des Calvinistes. *Si on me de-
mande, dit-il, pourquoy Dieu n'a pas donné la persévérance à ceux à
qui il a donné l'amour & la charité qui les faisoit vivre chrestienne-
ment: Je réponds que je n'en sçay rien. Car je n'éconte pas aus
presomption, mais avec un humble sentiment de ma foiblesse requie
dit l'Apostre, O homme qui es-tu pour demander à Dieu qu'il t'en-
de compte de sa conduite? Et ce qu'il dit encore, O abyssme de richesses
de la sagesse & de la science de Dieu. Que ses secrets jugemens
sont incompréhensibles, & que les raisons de sa conduite sont impen-
etrables. Et moy je sçay tres-bien, doit dire tout Calviniste, ce
que saint Augustin temoigne ne sçavoir pas. Et je n'ay pas
besoin comme luy d'avoir recours aux jugemens incompre-
hensibles de Dieu, pour rendre raison d'une chose que nostre
nouvelle Theologie nous fait comprendre sans aucune pei-
ne. Je sçay que Dieu donnera la persévérance à tous ceux sans
exception, à qui il a donné l'amour & la charité qui les fait
vivre chrestienement. Et ainsi je n'ay garde de dire que je
ne sçay pas pourquoy une chose arrive, lorsque je suis certain
qu'elle n'arrive jamais. Car pour ceux qui n'ont qu'une faulx
foy & une faulx charité, je n'ay garde ausly de chercher la rai-
son pourquoy Dieu ne leur donne pas la persévérance, puis que le
mot même de persévérance suppose que l'on soit en un état dans
lequel on n'ait qu'à persévérer pour estre sauvé, ce qui ne con-
vient pas à ces faux justes qui sont toujours demeurez dans
l'estat de peché & de damnation, quelque bonne opinion que
les hommes ayent d'eux.*

Voila comme saint Augustin auroit du parler s'il avoit esté
dans le sentiment que les pretendus Reformez osent luy attri-
buer: mais par malheur pour eux il parle tout autrement,
comme on peut voir encore par ces autres paroles du même
chapitre. *Il est vray que c'est une chose étonnante & tres-étonnan-
te de ce que Dieu ne donne pas la persévérance à quelques-uns de
ses enfans qu'il a fait renaitre en Jesus-Christ & à qui il a donné
la foy, l'esperance & l'amour; ven qu'il pardonne tant de crimes à
des enfans étrangers, & les fait ses propres enfans en leur conférant*

sa grace. Qui est celui qui n'admire cela? Qui est celui qui ne s'en trouve frappé d'un étonnement extraordinaire.

L'opposition que fait ce Saint entre les enfans estrangers, & les propres enfans de Dieu, qu'il a fait renaitre en Jesus-Christ, en leur donnant la foy, l'esperance & la charité, à qui neanmoins il ne donne pas la perséverance en même temps qu'il ure ces autres de leurs pechez, pour les faire perséverer dans la justice jusques à la fin : cette opposition, dis-jé, fait assez voir à tout homme qui n'a pas perdu le sens, que ceux qu'il appelle les ptopres enfans de Dieu, *quos regénéraverit in Christo*, ne peuvent pas estre de faux fidelles; que les hommes se levoient faullement persuadez avoir esté régénerez en JESUS-CHRIST, quoy qu'il n'en fust rien, & avoient reçu de luy la foy, l'esperance & l'amour, quibique jamais ils n'eussent eu véritablement ny foy ny esperance ny amour: Car il faudroit estre insensé pour vouloir que Dieu réglast sa conduite sur les faulces opinions des hommes, c'est à dire pour s'étonner, qu'il ne traite pas, comme on s'imagine qu'il devoit traiter les propres enfans, ceux que les hommes auroient pris pour tels, lors que devant Dieu ils n'auroient jamais esté que des enfans étrangers, qui n'auroient eu aucune part à l'Esprit de grâce qui nous rend enfans de Dieu.

III. La troisième sorte de preuve qui met le sentiment de S. Augustin hors d'atteinte à toutes les chiquaneries des Calvinistes, est que parlant de ces justes qui tombent, & qui se perdent en mourant sans s'estre relevez, il dit qu'on ne peut douter qu'il qu'il ne fust facile à Dieu de les sauver, s'il eüst voulu, puisqu'il n'avoit qu'à les retirer du monde avant que cette chute leur fust arrivée. *Qui est, dit-il, le Chrestien qui oüst nier que le juste que la mort previentra en le retirant du monde dans cet estat de justice, sera dans un bienheureux repos?* Et qui est aussy le fidelle qui oüst s'opposer à une verité aussy elaire qu'est celle qui nous apprend, que si le juste se détourne de sa justice après y avoir vécu long-temps, & qu'il meure dans l'impiesé dans laquelle il aura vécu, je ne dis pas une année, mais un seul jour, il ira dans le lieu des peines préparées aux méchans sans que sa justice passée luy serve de rien. *Que si on nous demande ce qui seroit arrivé à ce juste, s'il estoit mort quand il estoit juste, & s'il se seroit trouvé dans le repos ou dans la peine, ferons-nous difficulté de répondre qu'il se se-*

De Probis. Saut.
cap. 14.

676 LI^{vr}. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la traie
 roit trouvé dans le repos : C'est tout ce que veut dire cette parole ;
 qui que ce soit qui l'aït dite : Il n'est enlevé du monde de peur
 que la malice ne changeast son cœur. Mais il faudroit estre entré
 dans le secret des conseils de Dieu, pour pouvoir rendre raison, de ce
 qu'il fait la grace à quelques-uns de les mettre à couvert des perils
 de cette vie en les retirant du monde pendant qu'ils sont justes, &
 que d'autres demeurant exposez aux mêmes dangers par une plus
 longue vie, ne meurent qu'après estre déchus de l'estat de la jus-
 tice Tout ce que l'on peut dire est que c'est un jugement tres-
 juste, mais tres-caché, de ce qu'il a laissé en vie ce juste qui devoit
 tomber, le pouvant sauver en le retirant du monde avant qu'il
 fust tombé. Il falloit donc que ces justes qui ne persevererent pas
 fussent vraiment justes avant leur chute, puisqu'un estat qui
 est tel que si on y meurt on sera sauvé, ne scauroit estre qu'une
 justice & une sainteté veritable.

Mais parce que les adversaires de ce Saint s'estoient avisés
 de dire, que des petits enfans les uns se perdoient mourant
 sans baptême, & les autres estoient sauvez, parce que Dieu
 avoit prévu, que les uns auroient esté méchans, & les autres
 gens de bien, s'ils avoient vécu jusques à l'âge de discretion,
 il refute cette erreur des merites conditionnels, comme une
 rêverie insupportable : & un de ces principaux argumens est
 qu'il s'en suivroit de là, qu'il n'auroit servi de rien à ceux qui
 meurent après avoir changé leur bonne vie en mauvaise, d'es-
 tre morts auparavant ; ce que, dit-il, nul Chrestien n'oseroit
 avoir pensé. *Quod nullus dicere Christianus audebit.* Tant il te-
 noit pour indubitable, qu'entre ceux qui ont esté regenez &
 justifiez en Jesus-CHRIST, il y en a qui seront damnez pour
 n'estre morts qu'après avoir quitté la voie de Dieu, & s'estre
 laissé aller à satisfaire des passions criminelles qui leur ont
 fait perdre la grace, qui auroient esté sauvez s'ils estoient
 morts auparavant. Or cela ne pourroit estre vray, si par ces
 justes qui se perdent pour n'avoir pas perseveré dans la bon-
 ne vie, saint Augustin n'avoit entendu que de faux justes, qui
 auroient trompé les hommes par une piété apparente, ou qui
 se seroient déguiliez à eux-mêmes le veritable fond de leur
 cœur, mais qui n'auroient jamais esté véritablement regene-
 rez en Jesus-CHRIST. Car on ne scauroit supposer que des
 gens de cette sorte auroient esté sauvez en mourant en
 un temps plustost qu'en un autre, puisque n'ayant jamais

esté ny justifié ny sanctifié par l'Esprit de Dieu, on ne peut dire sans impiété qu'ils aient esté en aucun temps en estat de salut.

Cependant c'est ce que saint Augustin suppose encore dans la lettre 29. à saint Paulin: où après avoir dit, *qu'il y en a qui ont vécu pendant quelque temps dans l'esprit de la foy, qui agissent par la charité, n'y persévèrent pas jusques à la fin, & que Dieu avertisse les retirer du monde avant que la malice eust changé leur cœur, comme il auroit fait sans doute, s'ils avoient esté du nombre des prédestinés*: Il s'oppose à luy-même la chiquanerie des Calvinistes, qui est que cela n'arrive qu'à de faux justes, que Dieu voit bien qui ne marchent pas sincèrement dans la bonne voie.

Mais après l'avoir rejetée, comme une *presomption* de l'esprit humain, qui juge temerairement de la disposition des autres, il remarque tres-judicieusement, *que l'exemple de ceux qui sont baptisés dans l'enfance ne laisse point de lieu à cette désaite, puisque nous en voions plusieurs qui deviennent apostats, quoiqu'on ne puisse pas douter qu'ils n'eussent esté sauvez, s'ils fussent morts dans l'enfance.*

Il ne se peut donc rien concevoir de plus impertinent ny de plus faux que cette prétension des Calvinistes, que tous les endroits où saint Augustin parle des justes qui ne persévèrent pas, se doivent entendre de *ceux qui ne sont justes qu'en apparence, & non dans la vérité.*

Aug. Paulin. Ep. LIX. Non sunt illi la vocacione secundum proposium, qui in fide quæ per dilectionem operatur, etiam si aliquantulum ambulant, non perseverant usque in finem: & utique poterunt capi, ne malitia mutaret intellectum eorum. si ad illam prædestinationem & vocacionem, quæ secundum proposium & finem peritinentia est, pertinere. At ne quisquam præsumat ita de occultis judicet alium, ut dicat: Ideo non iustificatus ex hac vita, antequam edocetur boni delictorum, quæ in eadem vita non fideliter ambulant, & hoc in eorum cordibus novæ domus, quævis hominibus aliæ apparet: quid dicaturus est de infans parvulus, qui plebsque accepto in illa gratia Christianæ sacramento, cum sine dubio pertinerent ad vitam æternam regnumque celorum: & con-

sent hic vita emigrarent, finemur crederet, & nonnulli etiam apostata fieret. Vultis nisi quia non pertinere et illam prædestinationem, & secundum proposium ac finem peritinentia vocacionem.



CHAPITRE VI.

Que ce que les Calvinistes alleguent de saint Augustin, pour montrer que ce qu'il dit de la chute des justes se doit entendre de faux justes, fait voir tout le contraire. Autres preuves du sentiment de saint Augustin par luy-même & par saint Prosper.

^{c1}
C E n'est pas assez d'avoir justifié saint Augustin de l'imposture des Calvinistes, en faisant voir par des passages formels, & auxquels leur ridicule défaite ne scauroit s'appliquer, combien il est éloigné de leur sentiment. Il faut maintenant les attaquer dans leur fort, & montrer que ce qu'ils alleguent de ce saint Docteur, pour appuyer leur fausse imagination, la prouve si peu, qu'il n'y a rien qui la détruise davantage. Ce fera donc nostre quatrième sorte de preuve.

IV. Ils se fondent principalement, comme nous avons remarqué sur un passage du livre du don de la perseverance, qui leur paroît estre le dénouement de toute la doctrine de saint Augustin sur ce sujet. C'est ainsy qu'André Rivet lesgarde, lors qu'il dit, *que saint Augustin enseigne à la verité, que plusieurs justifiez décheut de l'estat de la justification, mais qu'il n'entend cela; que de ceux, qui estoient justifiez aux yeux des hommes C'est ainsy, dit-il, qu'il s'explique luy-même au livre, de bono pers. c. 8. Cur quibuldam qui eum coluerunt bona fide usque in finem perseverare non dedit. . . . Car il nie aussi-tôt après qu'ils aient esté du nombre des fideles. Hominibus, dit-il, videretur omnes qui boni apparent fideles perseverantiam usque in finem accipere debuiss. Il dit donc de ceux qu'il avoit dit auparavant, bona fide Christum coluisse, que boni apparent fideles. Ce que Rivet s' imagine estre la même chose que s'il avoit nié qu'ils fussent fideles. Car c'est par là qu'il croit avoir satisfait à ce qu'il avoit entrepris de prouver en disant: NIGAT ENIM VERBIS SEQUENTIBUS FUISSE E NUMERO FIDELIUM.*

Il faut en verité que l'heresie renverse l'esprit de ceux qui d'ailleurs paroissent n'en manquer pas: & jamais Rivet ne seroit tombé sur un autre sujet dans un égarement comme celuy-là.

Dans sa Réponse, au
dernier livre de Grati-
an, lib. 16, c. 7.

celuy-là. Pour prétendre que ces mots, *qui boni apparent fideles*, soient une explication de ceux d'auparavant, *qui bona fide Deum coluerunt*, & une explication qui échange la face de la doctrine de saint Augustin, & qu'il montre qu'il nie, que ceux dont il parle n'ont pas été fidèles, *non fuisse à numero fideliū*, il faudroit qu'on ne pût dire des vrais fidèles, *boni apparent fideles*, & que le mot de *paraître* ne pût signifier que les fausses apparences, & ne pût s'appliquer à ce qui paroît tel qu'il est dans la vérité. Or on ne sçauroit rien avancer de plus faux, ny de plus ridicule. Autrement il faudroit dire que quand Marie sœur de Moïse parut toute blanche de lepre: *Et apparuit* Gen. 1. 9. *candens lepra*, ce n'estoit qu'une fausse apparence: & que ce qui est dit de Daniel & de ses compagnons, que leurs visages parurent plus gras & plus en bon point que ceux des autres: *Apparuerunt vultus eorum meliores & corpulentiores pra omnibus* Nu. 4. 11. 15. *paris*, n'estoit non plus qu'une fausse apparence. Il faut donc reconnoître, que paroître homme de bien est une chose commune à ceux qui le sont véritablement, & à ceux qui feignent de l'estre; & il est même bien plus facile aux vrais fidèles de paroître ce qu'ils sont, qu'à ceux qui n'ont qu'une fausse foy de les contrefaire. Or on n'a jamais ouy dire, que se servir d'un terme qui convient aux vrais fidèles, mais qui peut aussi convenir aux hypoerites, se soit nier que ceux dont on parle soient vrais fidèles. Et il faudroit pour cela renverser toutes les règles du sens commun, selon lesquelles il ne fut jamais permis de conclure de ce qu'un homme paroît bon chrétien, qu'il ne l'est pas véritablement.

Cependant c'est le raisonnement de Rivet, qu'on ne peut redire en forme qu'en cette manière.

On peut dire quelquefois des faux fidèles, aussi bien que des véritables, *boni apparent fideles*. Or saint Augustin ayant dit de quelques justes qui tombent, qu'ils avoient auparavant servi Dieu *bona fide*, dit en suite de ces mêmes personnes, *boni apparent fideles*.

Done il a nié par là que ceux dont il avoit dit *Deum coluerunt bona fide*, eussent été de vrais fidèles, & il a fait entendre qu'ils n'avoient jamais été que de faux fidèles.

Il n'y a donc rien dans ces paroles, *qui boni apparent fideles*, qui puisse donner lieu aux Calvinistes de prétendre qu'elles ne signifient, que des gens qui ne sont fidèles qu'en apparence.

680 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
 ce. Mais ce qui les rend entierement inexcusables, c'est que
 la suite du discours & de la pensée de saint Augustin déter-
 mine ces mêmes paroles à un sens tout opposé, de telle sorte
 que dès qu'on les veut prendre au sens des Calvinistes, le
 raisonnement de ce saint Docteur devient ridicule & extra-
 vagant.

Car quand il propose comme une chose digne d'admiration,
que Dieu ne fait pas perseverer jusques à la fin quelques-uns de
ceux qui l'ont servy pendant quelque temps avec une foy sincere:
 Et qu'il dit que ce qui fait trouver cela si étrange, c'est qu'il
semble aux hommes que tous ceux qui paroissent bons chrestiens, ont
du recevoir la perseverance jusques à la fin, mais que Dieu en a
jugé autrement: Voicy ce qu'il a voulu dire, selon les Calvini-
 stes. *Les hommes sont portez naturellement à croire que tous ceux*
generalement qui paroissent bons chrestiens, soit qu'ils le soient ve-
ritablement, ou que ce soient seulement des hypocrites qui n'ont
qu'une feinte pieté, & qui même n'ont jamais esté regenerer, en
Jesus-Christ, ont du tous sans exception recevoir de Dieu la persi-
verance jusques à la fin; mais Dieu en a jugé autrement s'estant
contenté de la donner à tous les vrais fidelles, sans en excepter au-
cun, & n'ayant pas voulu la donner aux hypocrites qui n'ont jamais
eu de part à la grace de la regeneration.

S'il y a des Calvinistes qui soient assez entestez pour ne pas
 comprendre d'eux-mêmes sans plus de discours l'impertinen-
 ce de cette pensée, je n'ay rien de plus clair pour la leur faire
 sentir. *Valeat aliquid ad seipsam persuadendam ipsa evi-*
dentia.

*Aug. de proc. meritis,
 c. 18. lib. 1. c. 33.*

Un peu de sens commun doit faire comprendre, que ceux
 dont nous sommes portez à juger qu'ils devroient tous rece-
 voir de Dieu la perseverance, ne peuvent estre que les vrais
 fidelles, qui nous paroissent tels par leur bonne vie, & non
 ceux qui nous tromperoit par une sainteté apparente, à qui
 même ce seroit souhaiter l'enfer, que de souhaiter la perse-
 verance dans l'estat où ils se trouvent. Car jamais personne
 s'est-il avisé de s'étonner pourquoy Dieu ne donne pas la per-
 severance aux hypocrites & aux faux justes?

Mais ce qui peut estre cause de l'illusion des Calvinistes, est
 qu'il ne leur plaît pas de distinguer les propositions genera-
 les, des applications particulieres. Car il est clair que la pen-
 sée que saint Augustin nous attribué en tant que nous jugeons

des choses par un sentiment ordinaire d'humanité, ne peut regarder que les vrais fidelles dans la proposition generale, c'est à dire qu'il n'y a que les vrais fidelles, dont nous soyons portez à croire qu'il estoit à propos que Dieu leur donnast à tous la perséverance. Ce qui n'empêche pas que nous ne nous trompions souvent dans l'application de cette pensée generale à quelques personnes particulieres. Car nous pouvons nous étonner que Dieu n'ait pas donné la perséverance à un tel que nous aurions cru véritablement fidelle, & qui ne l'auroit esté qu'en apparence. Comme si nous trouvions étrange, que Dieu ne l'ait pas donnée à Bernardin Ochin, que l'auteur de la vie du Cardinal Commendon dit avoir beaucoup contribué à l'établissement d'un ordre tres-reformé, & y avoir vécu pendant un long-temps dans une reputation extraordinaire de sainteté, quoiqu'il se puisse faire que tout cet extérieur de vertu qui avoit paru en luy n'eust esté que l'effet du même orgueil qui causa son apostasie. Mais il ne s'agit icy que de la proposition generale, telle qu'elle se trouve dans saint Augustin, & non des applications particulieres que les hommes en feroient, qui sont assez souvent sujettes à des erreurs de fait. Et par consequent il est plus faux que la fausseté même, que saint Augustin n'ait entendu parler que des faux justes, & des faux fidelles, quand il parle des justes qui tombent & qui se perdent, n'ayant pas reçu de Dieu la perséverance, & que ce soit ce qu'il a voulu marquer par ces paroles, *qui boni apparent fideles*.

V. Il y a encore une autre preuve non moins convainquante dans ce même endroit, & immédiatement après les paroles dont les Calvinistes ont voulu abuser. C'est que saint Augustin oppose à cette pensée humaine, que la perséverance devroit estre donnée à tous les justes, la pensée de Dieu qui en a jugé autrement, & qui a trouvé plus à propos de mêler parmi ses saints, c'est à dire ses élus, dont le nombre est fixe & déterminé, quelques justes qui ne perséverent pas, de peur que ses élus n'entrent dans une sécurité qui leur seroit prejudiciable parmi les grandes tentations où ils sont exposez pendant cette vie. Car il y en a plusieurs qui ont besoin pour reprimer l'orgueil qui s'éleveroit en eux, de bien considerer cette parole de l'Apostre: *Que celui qui croit estre ferme, prenne garde de ne pas tomber*. C'est le sens de ces paroles latines de saint

682. LIV. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la vraie Augustin : *Deus autem melius esse judicavit misere quosdam non perseveraturas certo numero sanctorum suorum, ut quibus non expediret in hujus vita tentatione securitas non possint esse securi. Multis enim à perniciofa elatione reprimis quod ait Apostolus: qui propter qui videtur stare videat ne cadas.*

C'est pour la même raison, dit ce saint Docteur, en beaucoup d'autres lieux, que Dieu ne donne pas la persévérance à tous les justes, mais qu'il permet qu'il y en ait qui ayant commencé à vivre chrétiennement en suivant les mouvemens de la foy animée de la charité, négligent en suite de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, & tombent ainsi dans la mort dont saint Paul menace les fidèles auxquels il écrivoit, s'ils se laissent aller à vivre selon la chair: *Sic secundum carnem vixeritis moriemini.*

Mais je réserve à une autre occasion de rapporter ces autres endroits de saint Augustin, parce qu'ils regardent plus particulièrement l'assurance du salut que les Calvinistes attribuent à tous leurs fidèles; que j'ay dessein d'examiner à fond dans le livre qui suivra celui-cy. Je diray seulement en un mot, que si saint Augustin avoit esté du sentiment des Calvinistes, & qu'il eust cru comme eux, que non seulement tous les justifiés persévèrent, mais qu'ils sont tous certains de leur foy, & par là certitude qu'ils ont de leur foy justifiante entièrement assurés de leur salut; il n'y auroit pas de sens commun à tout ce qu'il dit icy. Car il auroit cherché la raison d'une chose qu'il auroit sçu n'arriver jamais, en demandant, pourquoy Dieu ne fait pas persévérer tous les justifiés : ou s'il l'avoit entendu des faux justes, il auroit esté encore plus ridicule de s'étonner, pourquoy Dieu ne fait pas persévérer en estat de grace, ceux qu'il auroit supposé n'avoir jamais esté en estat de grace.

Et la raison qu'il auroit renduë sur l'une ou sur l'autre de ces questions absurdes auroit esté contraire à la foy : puisque s'il avoit cru, comme les Calvinistes, que Dieu veut que tous les vrais fidèles soient assurés de leur élection & de leur salut, il se seroit contredit luy-même, en enseignant comme il fait icy, que Dieu a voulu que les élus mêmes ne fussent point assurés de leur salut, & que c'est pour cela qu'il a mêlé des justes qui tombent avec ceux qui persévèrent, afin que l'exemple de la chute des uns fût trembler les autres.

VI. Comme les Calvinistes enveloppent saint Prosper dans l'injure qu'ils font à saint Augustin, en attribuant à l'un & à l'autre leur pernicieux sentiment, ce sera par saint Prosper que j'acheveray de les convaincre de calomnie. On sçait la tempeste qui s'éleva en quelques endroits de la France contre la doctrine de saint Augustin vers la fin de sa vie. La pente naturelle de l'orgueil humain y avoit fait soulever quelques personnes contre la doctrine si humiliante de la prédestination gratuite, & de la nécessité que nous avons de la grace de JESUS-CHRIST qui nous fait faire le bien pour toutes les actions de piété généralement, & même pour les premiers commencemens de la foy, que ce Saint avoit si solidement établie en ses divers ouvrages avec l'applaudissement de toute l'Eglise: & ils s'estoient avisez pour la décrier de faire courir divers articles qu'ils pretendoient y estre conformes, quoiqu'ils ne fussent que de malicieux déguisemens de la vérité, ou des faussetez manifestes. Saint Prosper rendit inutile cette maligne invention par la refutation qu'il fit de ces faux articles. Et ainsi l'on peut voir par ses réponses ce qu'il y a jugé de conforme ou de contraire aux sentimens de son Maître.

Des 16. qui sont attribuez à un nommé Vincent, il y en a dix qui supposent qu'il y a des justes qui ayant esté regeneratez en JESUS-CHRIST ne conservent point la grace de leur regeneration, & la malice de ce calomniateur est qu'il veut faire croire que selon saint Augustin Dieu est auteur de leur chute. Or jamais saint Prosper ne s'avise de revoquer en doute le fait, c'est à dire la chute finale de ces justifiez, & de pretendre que ces gens-là n'avoient jamais esté véritablement justifiez; mais supposant comme indubitable qu'il n'y avoit que trop de ces justes qui déchéent de l'estat de la grace, & se perdent misérablement, il s'arrête seulement à montrer qu'on ne doit point en attribuer la cause à Dieu.

Voici par exemple la 12. objection de Vincent. *Que le decret de la predestination de Dieu fait qu'il y en a qui d'enfans de Dieu deviennent enfans du diable, & de temples du S. Esprit temples du demon, & de membres de Jesus-Christ membres d'une débauchée.* Or que répond saint Prosper à cela? S'il avoit esté dans les sentimens des Calvinistes, ou qu'il eust cru que son Maître y eust esté, il devoit renverser cette objection par le fondement

684 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
 en soutenant, comme ils font, que c'estoit une hypothese
 impie, que de supposer qu'il pult jamais arriver, que des en-
 fans de Dieu perdissent cétte qualité pour redevenir enfans
 du diable, & que le saint Esprit abandonnast jamais ceux
 dont il a fait son temple pour les laisser redevenir les temple
 du demon. Mais il n'avoit garde de se servir de cette répon-
 se. Personne ne s'estoit encore avisé d'une telle rêverie, si ce
 n'est peut-estre Jovinien, qui avoit avancé quelque chose d'ap-
 prochant, mais dont l'heresie avoit esté étouffée dès sa nais-
 sance. Saint Prosper demeure donc d'accord de la supposition,
 mais il combat l'impiété & le blasphème de ceux qui en vou-
 loient rejeter la cause sur la predestination de Dieu, afin de
 la rendre odieuse.

On voit encore la même chose par la réponse de saint Pro-
 per à la 13. objection, qui est : *Que tous ceux d'entre les fidèles*
& les Saints qui sont prédestinez à la mort éternelle, lorsqu'ils re-
viennent à leur vomissement semblent le faire par leur corruption.
mais que la cause de leur corruption est la predestination de Dieu, qui
leur soustrait secrettement la bonne volonté.

A quoy saint Prosper répond : *que c'est le même esprit de*
blasphème & la même impiété que dans l'objection précédente. Car
il effraye tous ceux qui passent de la foy à l'infidélité & de la sainte-
té à une vie impure, & qui ne se purifient point par une véritable
conversion avant la fin de leur vie, ne sçavoient meriter que la mort
éternelle, mais on ne peut sans impiété imputer à Dieu la cause de ces
horribles chutes. Et un peu plus bas. Lors donc que quelques un
abandonne la justice & la piété, il se precipite dans le mal par son
libre arbitre ; il s'y laisse entraîner par sa concupiscence, & il se
trompe luy-même par l'illusion que luy causent ses passions. Ny le
Pere, ny le Fils, ny le S. Esprit n'agissent point en cela. La volonté
de Dieu n'intervient point dans cette affaire de tenebres. Car nous
sçavons également, & que Dieu en retiens plusieurs qu'il empêche
de tomber dans le peccé, & qu'il ne pousse personne pour l'y faire
tomber.

Dans la 15. objection Vincent attribuoit à saint Augu-
 stin d'enseigner : *Que lorsque les fidèles & les Saints qui sont pré-*
destinez à la mort éternelle sont tombés, Dieu fait en sorte qu'ils ne
puissent ny ne veulent se relever par la penitence. Mais S. Pro-
per répond, qu'on blesse également la vérité & la sagesse en parlant
ainsi. Car comme ceux qui tombent, & qui déshérent de la foy &

de la sainteté, tombent par leur propre volonté : c'est aussi par leur volonté qu'ils demeurent dans ce malheureux état, & c'est volontairement qu'ils souffrent la domination de leurs concupiscences aussi qu'ils ont succombé. Qu'es'il y en a d'entre eux qui gemissent de leur captivité, & qui ont recours à la miséricorde de Dieu se trouvant changez dans le cœur, ils ne le font point que Dieu ne les ait visités par son Esprit. C'est un changement de la droite du Très-haut, qui donne à plusieurs de ceux qui sont tombés de cette sorte la grace de la pénitence, pour les faire rentrer en eux-mêmes, & les délivrer des liens du diable qui les tenoit captifs pour en faire ce qu'il lui plaisoit. Car Dieu n'ôte à personne les moyens de se corriger ; & il ne dépouille personne du pouvoir de faire le bien, parce que c'est celui qui s'est détourné de Dieu qui s'est ôté à lui-même, & de vouloir faire le bien & de le pouvoir faire. Il ne s'en suit donc pas, comme le pensent faussement ceux qui font ces objections, que Dieu ôte le repentir à ceux à qui il ne donne pas la pénitence, & qu'il briseroit qu'il ne relève pas. Car autre chose est de pousser dans le criminel une personne innocente, ce que Dieu est incapable de faire, & de ne pas accorder le pardon à un criminel, ce que le pecheur se doit imputer, Dieu n'étant point obligé de lui faire miséricorde. N'est-ce point reconnoître manifestement qu'il y a des justifiés, qui tombent, & qui déchéent de l'état de la justification & de la sainteté ; & qu'entre ces déchus il y en a que Dieu relève par sa miséricorde en leur changeant le cœur, & leur donnant l'esprit de pénitence, & d'autres qui ne se relèvent point, mais demeurent jusques à la mort dans le mauvais état où ils se sont mis eux-mêmes en quittant Dieu pour suivre leurs passions.

Tout cela ne paroît pas moins par la réponse de saint Prosper à d'autres articles attribuez à quelques personnes de France. *Ad Capitula Gallorum.*

Le 2. est que la grace que reçoivent dans le baptême ceux qui ne sont pas prédestinez à la vie ne leur ôte pas le péché originel. A quoy S. Prosper répond : Que celui qui ayant été sanctifié dans le baptême rejette Jesus-Christ, & meurt hors l'état de grace, ne sera pas damné à cause du péché originel, ou des autres péchez qui luy ont été remis quand il a été baptisé, mais à cause des autres crimes qu'il a commis depuis. Cela se peut-il expliquer commodement, comme dit Rivet, de ceux qui n'auroient été justifiés qu'en apparence & non devant Dieu. Cette fausse justification re-

Augustinum ac
Prosperum necesse
est commode expo-
nere de his qui tales
hominibus videntur
& Deo non sunt.

686 LIV. VIII. *Comment les Calv. ont corrompu la vraie*
 met-elle aucun peché, & pourroit-elle faire, que ceux qui n'au-
 roient esté justifiés que de cete sorte, ne fussent damnez
 pour le peché originel, & pour tous les autres crimes de leur
 vie qui ne leur auroient jamais esté veritablement pardon-
 nez.

Il dit aussy dans la réponse au troisiéme article : *Qu'il est in-*
debatable que plusieurs passent de la sainteté à une vie impure, de
la justice à l'iniquité, de la foy à l'impiété: & que c'est une mar-
que qu'ils n'estoient point predestinez, lorsqu'estant tombez
 dans ces maux, ils meurent sans se corriger par la penitence,
 mais qu'il faut rapporter aux jugemens de Dieu qui sont quel-
 quefois cachéz, mais jamais injustes, de ce qu'il ne les a pas re-
 tirez de ce monde, lorsqu'ils estoient dans la vraie foy, & dans
 de bonnes mœurs.

Le septième article n'avoit de mauvais que la maniere
 odieuse dont il estoit proposé, qui tendoit à faire croire que
 S. Augustin attribuoit à Dieu la chute de ceux qui ne perseve-
 rent pas, parce qu'il avoit dit, que c'estoit une chose étonnan-
 te que Dieu ne donnast pas la perseverance à quelques-uns
 de ces enfans qu'il avoit regenez en JESUS-CHRIST, & à qui il
 avoit donné la foy, l'esperance & l'amour; mais qu'enfin il
 estoit certain que ceux à qui il ne la donnoit pas n'estoient pas
 du nombre des predestinez. C'est ce qui leur avoit donné su-
 jet de composer cet article malicieux. *Quod Deus quibusdam fi-*
liis suis quos regeneravit in Christo quibus fidem, spem, dilectio-
nem dedit, ob hoc non det perseverantiam, quia non sunt à massa po-
ditionis præscientia Dei & prædestinatione discreti. Rien ne peut
 estre ny plus sage ny plus juste que la réponse de saint Prosper.
 Car s'arrestant uniquement à empêcher qu'on ne croie que
 Dieu soit auteur de leur chute, il demeure d'accord de tout le
 reste qu'il sçavoit estre de S. Augustin, c'est à dire, *qu'il y*
des enfans de Dieu qu'il a regenez en Jesus-Christ & à qui il a
donné la foy, l'esperance, & l'amour qui ne perseverent pas dans la
voie de Dieu. Il n'y a, dit-il, que trop d'exemples qui prouvent
 que c'est un sujet de gemir; qu'entre ceux qui ont esté regenez en
 Jesus-Christ il y en a qui abandonnant la vraie foy & ne vivant plus
 dans la pieté comme ils faisoient auparavant, se rendent coupables
 d'apostasie envers Dieu, & terminent leur méchante vie par une
 malheureuse mort. Mais c'est un excès de malice d'attribuer leur cha-
 ute à Dieu, comme s'il estoit cause de leur ruine, & qu'il les y en-
 poussât.

passer, parce qu'il a prévu qu'ils tomberoient par leur propre volonté, & qu'ainsi il ne les a point séparés par la préddestination de la masse condamnée. Car comment pourroit-on dire, qu'ils auroient été compris dans le choix éternel que Dieu a fait de ses élus en Jésus-Christ, puisqu'on ne sauroit douter que la persévérance jusques à la fin ne soit un don de Dieu, & que de cela seul ils n'ont pas persévéré, on voit manifestement qu'ils n'ont pas reçu ce don là. On ne doit pas reprocher à Dieu de ce qu'il ne donne pas aux uns ce qu'il donne aux autres. Mais il faut reconnoître que c'est par miséricorde qu'il donne ce qu'il veut donner, & que c'est par justice qu'il ne donne pas ce qu'il ne luy plaît pas de donner: depeut qu'on ne s' imagine, que comme on trouve dans le libre arbitre la cause de ce qu'on tombe, on doive trouver aussi dans le même arbitre la cause de ce que l'on demeure debout, au lieu que l'un est l'ouvrage de l'homme, & que l'autre est un don de Dieu.

Est-ce là le langage d'un homme qui auroit cru qu'aucun de tous ceux qui ont esté une fois regenerés en Jésus-CHRIST ne dechet de l'estat de la justification: qui auroit esté persuadé comme d'une vérité de foy, que Dieu ne donne à personne la foy, l'esperance, & l'amour, à qui il ne donne aussi la persévérance finale qui sauve tous ceux à qui elle est donnée: & qui auroit pris pour un fondement immobile de sa Theologie, que le choix que Dieu a fait dans l'éternité de ceux qui devoient regner avec Jésus-CHRIST comprend généralement tous ceux qu'il justifie dans le temps, & à qui il donne la vraie foy animée par la charité? Et pourquoy donc si cela étoit ne se fust-il pas avisé d'une réponse si courte & si décisive, pour offrir à ces adversaires de saint Augustin l'avantage qu'ils tiroient d'une proposition qui paroist si dure à l'orgueil humain: & dont toute la dureté consiste en ce qu'on a de la peine à comprendre, que la persévérance estant si nécessaire pour le salut, Dieu ne la donne pas à tous ceux qu'il a rendu ses enfans par la grace de la regeneration, qu'il a sanctifiés par son esprit, & en qui il a répandu la foy, l'esperance & l'amour. Il n'auroit eu qu'à leur dire en un mot pour les desarmer entièrement sur ce point. Vous vous trompez, vous supposez faux, vous vous formez des chimeres pour les combattre. On ne vous dit point qu'il y ait des regenerés en JÉSUS-CHRIST, & à qui Dieu ait donné la foy, l'esperance & l'amour, qui meurent en estat de peché n'ayant pas reçu de Dieu

CHAP. VI. la grace de la perseverance. Ou si on a dit en quelques rencontres quelque chose de semblable, vous l'avez mal entendu. Car on n'a voulu marquer par ceux qu'on appelle *regenerés en Jesus Christ*, que des hypocrites, qui paroissent regenerés aux yeux des hommes, & ne le sont point devant Dieu *qui tales hominibus videntur & Deo non sunt* & par ceux à qui Dieu a donné la foy, l'esperance & l'amour, que ceux qui n'ont jamais eu qu'une mauvaise foy, qu'une esperance imaginaire, & qu'un vain phantôme d'amour. Or quel sujet auriez-vous de trouver étrange que Dieu ne donne pas la perseverance finale à ces faux Chrétiens qui ne sont pas même en cilar de la recevoir: puisqu'à leur égard *perseverare*, c'est continuer à marcher dans le chemin qui mène en enfer. Ce n'est que de ces justes-là que nous entendons parler, quand nous parlons de la chute des justes qui ne se relevent point. Car pour tous les vrais justes, nous soutenons qu'ils sont tous predestinez, & que Dieu leur donne à tous la perseverance. Et ainſy le plus grand sujet de vos plaintes & de vos clameurs, n'est fondé que sur une fausse supposition, qu'il y ait des fidelles & des saints qui déchéent de la justice & qui se perdent.

Mais bien loin que S. Prosper ait pris cette voie pour leur répondre, il en prend une toute opposée. Car au lieu de nier la supposition de l'apostasie de quelques fidelles, comme feroit tout Calviniste qui auroit à satisfaire aux mêmes objections, il commence d'ordinaire par la confirmer, comme sur le 2. article, *A sanctitate ad immunditiam, à justitia ad iniquitatem, à fide ad impietatem plerumque transire non dubium est*. Et sur le 7. *Ex regeneratis in Christo Iesu quosdam, relicta fide & piis moribus apostatasse à Deo, & impiam vitam in sua aversione facere, multis (quod dolendum est) probatur exemplis*.

Et au lieu au contraire d'accorder, que la perseverance est tant un don de Dieu nécessaire pour le salut, il y auroit quel que dureté en Dieu de ne la pas donner à tous les fidelles regeneratez en Jesus-CHRIST, il le nie, & soutient qu'il n'y a point de cela aucune dureté dont on se puisse plaindre legittimement: parce qu'au regard même des fidelles qui sont seuls capables de cette grace, c'est par misericorde qu'il la donne aux uns, & par justice qu'il ne la donne pas aux autres. *Non est calandandum Deo, quare istis non dederit quod aliis dedit: sed custodiendum est & misericorditer cum dedit quod dedit, & iuste non dedit quod non dedit.*

Il faut donc nécessairement, ou supposer que saint Prosper a été le plus mal habile homme qui fut jamais & le plus incapable de défendre la vérité contre les attaques de ses adversaires; que par un éblouissement d'esprit tout à fait inconcevable il a toujours parlé contre ses propres sentimens; & que ne sachant ce qu'il disoit, il accordoit ce qu'il devoit nier, & nioit ce qu'il devoit accorder: ou reconnoître de bonne foy que la pretension des Calvinistes, qui veulent que ce Pere & saint Augustin son maistre, ayent été de leur sentiment touchant la liaison inseparable de la persévérance avec la vraie foy, & l'impossibilité de déchoir de l'estat de la justification, est la plus honteuse, la plus grossiere, & la plus palpable de toutes les faussetez.

CHAPITRE VII.

Réponse aux passages de saint Augustin que les Heretiques alleguent en leur faveur. Et, premierement de ceux qui sont tirez des livres contre les Pelagiens.

APRÈS avoir prouvé aussi demonstrativement que nous avons fait, que saint Augustin & S. Prosper ont enseigné comme des veritez indubtables, que tous les justifiez ne sont pas du nombre des predestinez, que la persévérance est une grace particuliere aux élus qui n'est pas donnée à tous les justes, & qu'il y a des personnes, qui ayant abandonné la vie chrestienne qu'ils avoient menée pendant quelque temps meurent en mauvais estat, & se perdent pour l'éternité, qui auroient été sauvées si Dieu les avoit retirées du monde avant leur chute; on pourroit se passer de répondre à quelques passages de ce Saint que les Calvinistes objectent, & où ils s'imaginent avoir trouvé quelque chose de favorable à leurs nouvelles opinions.

Je le veux faire néanmoins, afin qu'ils ne se plaignent pas qu'on ait dissimulé ce qu'il y a dans ce Pere, qui semble les favoriser. Et je commenceray par les passages qu'ils tirent de ses livres contre les Pelagiens.

J'ay déjà satisfait à ce qu'ils objectent du livre du don de persévérance, & j'ay fait voir que l'avantage qu'ils s'imagi-

nent pouvoir tirer de ces paroles, *qui boni apparent fideles*, est si mal fondé, que rien n'est plus capable de les convaincre de mauvaise foy dans les efforts qu'ils font pour trouver leur heresie dans les ouvrages de ce Pere. Il ne reste plus que ce qu'ils alleguent du livre de la Correction & de la grace.

Saint Augustin, disent-ils, declare dans ce livre, qu'il n'y a de vrais fidelles & de vrais enfans de Dieu que ceux qui perseverent: que nous appellons disciples & enfans de Dieu, les regenez que nous voyons vivre bien, mais qu'alors seulement ils sont veritablement tels qu'on les appelle, quand ils demeurent dans l'estat qui leur fait donner ces noms: mais que s'ils n'y demeurent pas, les noms qu'on leur donne ne leur conviennent pas dans la verité, parce qu'ils ne sont pas tels devant Dieu, qui connoist ce qu'ils seront à l'avenir, qui est que de bons ils deviendront mechans. Il est donc clair que saint Augustin a cru que ceux qui se perdent n'ont jamais esté veritablement enfans de Dieu, ny par consequent vrais fidelles, dans le temps même qu'on les appelloit tels, & qu'on les croyoit tels, parce qu'ils paroissoient vivre dans la pieté.

Voila le raisonnement des Calvinistes & la consequence qu'ils tirent de ces passages de saint Augustin. Mais je soutiens qu'elle est fausse, & que tant s'en faut qu'on la puisse tirer de cet endroit de saint Augustin, qu'on en doit conclure tout le contraire. Il ne faut pour en demeurer d'accord que regarder avec quelque attention toute la suite du discours de ce Saint.

Il avoit établi dans le chapitre 8. comme une chose étonnante, mais tres-veritable: *Que Dieu ne donne pas la perseverance à quelques-uns de ses enfans qu'il a fait renaitre en Jesus Christ, & à qui il a donné la foy, l'esperance & l'amour, veu qu'il pardonne tant de crimes à des enfans étrangers, & les fait ses propres enfans en leur conferant sa grace.*

Et il ajoute, ce qui devoit augmenter cet étonnement, qu'il eust esté bien facile à Dieu d'empêcher la damnation de ces personnes, puisqu'il n'auroit eu qu'à les retirer du monde, lors qu'ils vivoient avec foy & avec pieté: ce qui prouve demonstrativement, que saint Augustin a cru, qu'avant leur chute ils avoient esté veritablement en estat de grace & de salut.

Ce seroit donc une folie de s'imaginer qu'il pût dire toutle

contraire dans le chapitre suivant. Aussi bien loin de se dedire, il y cõfirme de nouveau en plusieurs manieres, ce qu'il avoit dit dans le chapitre precedent. Mais il passe plus avant dans celuy-cy, & remonte jusqu'à la source de ce discernement si merveil-
 leux, qui est la predestination éternelle de Dieu. *Nous ne de-
 vons point, dit-il, estre si touchez, de ce que Dieu ne donne pas cette
 perseverance à quelques-uns de ses enfans. Car cela n'arriveroit
 pas s'ils estoient du nombre des predestinez, & de ceux qui sont ap-
 pellez selon le decret de Dieu, qui sont veritablement les enfans de
 la promesse. Car pour ceux qui ne perseverent pas, ils sont appellez
 enfans de Dieu lors qu'ils vivent dans la pieté, mais parce qu'ils
 vivront un jour dans l'impiété, & qu'ils y mourront, la prescience
 de Dieu ne les appelle pas enfans de Dieu.*

On voit dans ces paroles les deux sortes d'enfans de Dieu, que
 les Theologiens ont reconnus après ce Pere, dont les uns le
 sont, *secundum presentem justitiam*, selon l'état present de la
 justification, & les autres le sont, *secundum predestinationem*,
 selon l'élection & la predestination de Dieu, qui ne faisant
 estat que de ce qui est éternel, regarde comme ses enfans d'u-
 ne maniere toute particuliere ceux qui le seront dans toute
 l'éternité. Or c'est en partie ce qui a pu estre cause de l'égare-
 ment des Calvinistes. Car la derniere maniere d'estre enfans de
 Dieu, selon la predestination, estant tout autrement considera-
 ble que la premiere, quand elle est seule, ils se sont imaginez
 que ceux qui n'ont esté enfans de Dieu que de cette premiere
 sorte, nel'ont esté qu'en apparence, & aux yeux des hommes,
 sans avoir jamais eu en eux ny de vraie foy, ny de charité non
 feinte, ny de pieté sincere. Mais saint Augustin enseigne ma-
 nifestement le contraire, puisque parlant des fideles qui ne
 perseverent point, & qui par consequent ne sont point enfans
 de Dieu selon la predestination, il suppose, *qu'ils ont esté re-
 generez en Jesus-Christ, que Dieu leur a donné la foy, l'esperance
 & l'amour, qu'ils ont commencé à vivre dans la pieté, & qu'ils
 ont esté quelque temps en si bon estat, qu'ils auroient esté sauvez,
 s'ils y fussent morts.*

S. Augustin explique en suite cette maniere d'estre enfant
 de Dieu selon la predestination, qui ne convient pas aux fi-
 dèles qui tombent sans se relever.

*Car il y a, dit-il, des enfans de Dieu qui ne le sont pas encore à
 nostre égard, & qui le sont déjà à l'égard de Dieu, dont saint Jean*

S. Aug. de Corrupt. &
 Gr. 147. 2.

692 LIV. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la vraie l'Evangélisme parle, lors qu'il dit : *Que Jesus-Christ devoit mourir pour sa nation, & non seulement pour sa nation, mais aussi afin de rassembler en un les enfans de Dieu, qui estoient dispersés. Ils doivent devenir tels, en ajoutant foy à la predication de l'Evangile, & néanmoins avant que cela fust arrivé, ils estoient déjà enfans de Dieu, & écrits sur le registre de leur Pere par un decret ferme & inébranlable. Et au contraire il y en a que nous appellons enfans de Dieu, à cause de la grace qu'ils ont reçue pour un temps, & qui ne le sont pas à l'égard de Dieu.*

Il y a deux choses à remarquer, l'une que les Calvinistes imposent horriblement à saint Augustin, quand ils luy imputent de croire que tous ceux qui ne sont point enfans de Dieu selon la predestination, ne le sont en aucun temps selon la grace de la justification, & qu'ils ne sont appelez enfans de Dieu par les hommes, que parce qu'ils ont l'apparence de vrais justes & de vrais fidèles, quoy qu'ils ne le soient point en effet. Car saint Augustin declare au contraire, que ce qui fait que ces personnes sont appellées enfans de Dieu, quoy qu'ils ne le soient pas selon la predestination, c'est à cause de la grace qu'ils ont reçue de Dieu pour quelque temps, *propter susceptam temporaliter gratiam*, c'est à dire, comme il avoit marqué auparavant, parce que Dieu les avoit regenerés en Jesus-Christ, *quos Deus regeneravit in Christo*, quoiqu'ils ne dussent pas conserver cette grace jusqu'à la fin : parce que Dieu leur avoit donné la foy, l'esperance & l'amour, *quibus fidem, spem, dilectionem dedit*, quoiqu'ils dussent laisser perdre ces vertus en s'abandonnant aux pechez : parce qu'il leur avoit donné la charité qui fait vivre chrestienement, *quibus eam qua christiane viverent dilectionem dedit*, quoiqu'ils dussent changer cette vie chrestienne en une mauvaise. Voila ce qui fait, selon ce Pere, que ces personnes sont enfans de Dieu pour un temps, *propter susceptam temporaliter gratiam*, & que néanmoins ils ne le sont pas en ce temps-là même en une maniere plus excellente, selon laquelle il n'y a que les élus qui soient véritablement enfans de Dieu.

L'autre chose à remarquer, est qu'il faut si peu confondre, comme font les Calvinistes, ces deux manieres d'estre enfans de Dieu, selon la predestination, & selon l'estat present de la justification, que selon saint Augustin on peut estre appelé enfant de Dieu, comme predestiné, & regardé de Dieu même

me comme tel, quoiqu'on ne le soit pas encore par la regeneration & l'inhabitation du saint Esprit. Et ainsi comme c'est mal raisonner, que de conclure affirmativement qu'un homme est justifié & sanctifié par l'esprit d'adoption, lors qu'il est encore dans l'infidelité & dans le crime, quand Dieu auroit révélé que cet homme est enfant de Dieu selon la predestination divine; c'est de même mal raisonner que de conclure négativement, qu'un homme n'a jamais été justifié, & n'a jamais eu en lui l'Esprit de Dieu, quelque saintement qu'il ait vécu pendant un assez long-temps, sur ce fondement, que cet homme s'estant perverti depuis, & estant mort dans l'apostasie, il est certain qu'il n'a jamais été enfant de Dieu en la maniere que l'on prend ce nom quand on l'attribue particulièrement aux predestinez.

C'est pourquoy il faut distinguer trois sortes d'enfans de Dieu. Les uns qui ne le sont encore que dans la prescience de Dieu, & selon leur élection éternelle, & non selon la grace de la regeneration & de l'inhabitation présente du saint Esprit dans leur cœur, tels que sont tous les élus avant que Dieu les ait sanctifiés par son Esprit, en leur donnant une seconde naissance, & quelquesfois même après cette seconde naissance, lors qu'en ayant perdu la grace par quelque crime, ils ne l'ont pas encore recouvrée par la penitence.

Les autres au contraire qui ne le sont que par la grace de la justification qu'ils ont reçue de Dieu, & non selon la predetermination, tels que sont les fidèles dont parle si souvent S. Augustin dans ce livre, qui ayant été regenezez en JESUS-CHRIST, & commencé de vivre chrestienement, retombent dans les pechez qu'ils avoient quitez, & perissent en s'écarrant de la bonne voie dans laquelle ils estoient entrez, ce que David appelle, comme le remarque ce Saint dans le même chapitre, *perire de via justa*, par où, dir-il, l'Esprit de Dieu nous avertit, que le sujet de la crainte salutaire à laquelle le Prophete Roy nous exhorte, n'est pas seulement de ne pas entrer dans la voie de la justice, mais de perir lors même qu'on y est entré, parce qu'il peut aisement arriver qu'on retourne en arriere, & qu'on éprouve la verité de ce que dit saint Pierre, *facta sunt illis: posteriora pejora prioribus..*

Les autres enfin qui sont enfans de Dieu en l'une & l'autre maniere, tels que sont les predestinez, qui ayant été regene-

De Civit. Dei.
lib. 11, cap. 12.

tez en JESUS-CHRIST, vivent dans la piété & dans la justice, n'ayant la conscience déchirée par aucun peché mortel, & obtenant facilement de Dieu le pardon des pechez d'infirmité, dont nul n'est exempt pendant cette vie : comme dit saint Augustin en un autre endroit ; *Sine crimine vassante conscientiam, facile impetrantes peccatis hujus infirmitatis divinam misericordiam.*

Mais ce Pere nous fera encore mieux voir tout cela dans la suite que voicy.

C'est de ceux-là dont saint Jean dit : Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étoient pas d'avec nous : Que s'ils eussent esté d'avec nous, ils fussent demeurez avec nous V'oilà ce que les enfans de Dieu disent de ceux qui n'ont pas la persévérance Et que disent-ils autre chose par là, sinon qu'ils n'étoient pas enfans, lors même qu'ils en faisoient profession, & qu'ils en avoient le titre, non qu'ils n'eussent pas alors de véritable piété, mais parce qu'ils n'y ont pas persévéré. Car il ne dit pas : s'ils eussent esté d'avec nous, ils ne se fussent pas contentez d'une piété feinte, & ils en eussent eu comme nous une véritable, mais il dit, s'ils eussent esté d'avec nous ils fussent demeurez avec nous. Il est visible qu'il vouloit qu'ils persévérassent dans le bien. Ils y estoient donc. Mais parce qu'ils n'y ont pas persévéré jusqu'à la fin, ils n'étoient pas, dit-il, d'avec nous lors même qu'ils estoient avec nous : c'est à dire, qu'ils n'étoient pas du nombre des enfans de Dieu, lors même qu'ils estoient dans la foy des enfans, parce que ceux qui sont véritablement enfans ont esté connus de toute éternité dans la prescience de Dieu, & predestinez pour estre conformes à l'image de son fils, & estre appelez selon le decret de Dieu pour estre de ses élus. Car un enfant de la promesse ne perit point. Il n'y a que les enfans de perdition qui perissent : De sorte que ceux là ont esté du grand nombre des appelez, & non du petit nombre des élus.

Que peut-on desirer de plus clair & de plus contraire aux pretentions des Calvinistes. Ce Pere explique luy-même en quel sens on peut dire que les justes qui ne persévèrent pas ne sont pas enfans de Dieu, lors qu'ils font profession de l'etre, & qu'ils en portent le nom. Ce n'est pas, dit-il, parce qu'ils n'ont pas eu de véritable piété, mais parce qu'ils n'y ont pas persévéré. Car il remarque, que saint Jean ne dit pas : s'ils eussent esté d'avec nous, ils ne se fussent pas contentez d'une piété feinte, & ils en eussent eu comme nous une véritable. Mais qu'il dit, s'ils eussent

eussent esté d'avec nous, ils fussent demeurés avec nous. D'où ce Saint infer: *Que saint Jean vouloit qu'ils demeurassent dans le bien, & que par consequent ils y estoient*; ce qui veut dire, qu'avant leur chute leur vertu n'estoit point feinte, mais veritable. Et c'est pour cela, que ce Pere ajoûte, qu'ils estoient dans la foy des enfans de Dieu, *in fide filiorum*, qui ne peut estre que la veritable foy animée par la charité, quoiqu'ils ne fussent pas de ceux qui sont ses enfans par un titre particulier, qui est celui de la predestination par laquelle Dieu les a choisis pour estre conformes à l'image de son fils.

Robert de Sarisbury a voulu répondre à cela. Mais il n'y a rien de plus pitoyable que sa pensée. Il pretend que ces paroles de saint Augustin, *non quia justitiam simulaverunt*, ne sont pas une preuve qu'il ait nié que la justice de ceux dont il parle ne fust une fausse justice, mais qu'il a voulu dire seulement, que l'on juge qu'ils ne sont pas d'avec nous par leur apostasie, qui est une chose connue, & non par la fausseté de leur justice, qui est une chose cachée. Mais à qui est-elle cachée? Ce n'est qu'aux hommes & non pas à Dieu. Or c'est de Dieu dont ce Pere parle. Car il veut rendre raison pourquoy ces personnes là n'estoient point regardées de Dieu comme ses enfans dans le temps même qui a precedé leur apostasie. Or s'il avoit cru qu'ils n'avoient jamais eu de veritable justice, pourquoy ne pas dire, que c'est que Dieu qui penetre les cœurs n'avoit garde de les prendre pour ses enfans, parce qu'il ne voyoit en eux qu'une fausse justice bien differente de celle que l'on doit avoir pour estre enfant de Dieu. Cette réponse auroit esté claire, juste, raisonnable, au lieu que c'en est une tout à fait absurde dans cette supposition des Calvinistes, que d'alleguer l'apostasie de ces gens-là, comme la cause de ce que Dieu qui la prevoit ne les tenoit pas pour ses enfans avant même qu'ils fussent sortis de l'Eglise, puisque s'ils n'avoient jamais eu qu'une fausse justice, ils auroient pu y perséverer jusques à la fin de leur vie, sans estre pour cela regardez de luy comme ses veritables enfans.

Mais ce qui prouve manifestement que S. Augustin n'oste aux justes ce qui manquent à perséverer, que la qualité d'enfans de Dieu selon la predestination, & non celle que donne la grace de la justification, est ce qui vient en suite des paroles que nous venons de rapporter.

Robertus Sarisb. in
Dissertatione I omfione,
cap. 8.

CHAP. VII.

Celle se la di-
rent. Il y a dans
l'indit des Docteurs
de Louvain. Pour
s'ils font non prede-
stinati Deus perse-
verant non dedit.
Mais il y a dans les
éditions plus ancien-
nes. Non igitur sicut
sunt predestinati
Deus perseverantem
non dedit. Et c'est
laine douce comme il
faut lire.

Il n'est donc pas vray que Dieu manque à donner la perseverance à ses enfans, qu'il a predestinez & appelez selon son doctre. Car si ces justes qui tombent avoient esté du nombre de ces sortis d'enfant, ils l'auroient eue non par eux-mêmes, mais parce qu'ils l'eussent reçue de Dieu selon la parole véritable de l'Apôtre. Ce qu'ayan prouvé par l'Ecriture, qui nous apprend qu'aucun des élus ne perit, il en conclut, que nul d'eux ne finit sa vie estant chargé de bien en mal, parce qu'il n'a esté predestiné & donné à Jesus-Christ qu'afin qu'il ne perisse pas, mais qu'il aie la vie éternelle. Et il repete ce qu'il avoit déjà dit, que ceux que nous appelons ennemis de Dieu, parce qu'ils ne sont pas regenez ny reconciliez à Dieu par Jesus-CHRIST, mais qu'il a néanmoins resolu d'appeller à cette grace, & de les y conserver, sont déjà ses enfans dans la predestination, & que nul d'eux ne peut perir, comme il dit encore plus bas.

Après cela, quelle difficulté y a-t-il dans les paroles qui suivent: Que ceux mêmes que l'Evangéliste appelle disciples, n'estoient pas véritablement disciples de Jesus-CHRIST, parce qu'ils ne sont pas demeurez dans la foy & l'observation de la parole, selon ce qu'il dit luy-même, *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples.* Et que de la même sorte, n'ayant pas eu la perseverace, ils n'estoient pas véritablement enfans de Dieu, lors même qu'ils sembloient l'estre, & qu'on les appelloit tels. Et néanmoins, dit-il, nous les appelons élus & disciples & enfans de Dieu, parce qu'il faut appeler ainsi ceux regenez que nous voyons vivre dans la piété. Mais c'est alors seulement qu'ils sont véritablement tels qu'on les appelle, s'ils perseverent dans l'estat qui leur fait donner ce nom. Remarquez qu'il n'attache pas ce qu'il appelle estre véritablement enfant de Dieu à la verité de la justification presente, mais à la constance, & à la perseverance dans cet estat dans lequel il suppose qu'ils sont déjà, & qu'ils n'ont besoin de d'y demeurer. *Tunc vere sunt quod appellantur si manserint in eo propter quod sic appellantur.* Et c'est ce que la suite fait encore mieux voir. Car s'ils n'ont pas, dit-il, la perseverance, c'est à dire s'ils ne demeurent pas dans l'estat dans lequel ils ont commencé d'estre, ils ne sont pas dans la verité tels qu'on les appelle, parce qu'ils ne le sont pas à l'égard de Dieu qui connoist ce qu'ils deviendront, c'est à dire, méchans après avoir esté bons. Si saint Augustin avoit cru comme font les Calvinistes, que ces justes qui tombent sans se

relever, n'ont jamais esté regenez, qu'ils sont toujours demeurez enfans du diable, & que Dieu n'a jamais vu dans leur cœur ny vraie foy ny charité, pourquoy avoir recours à la connoissance que Dieu a de l'avenir, pour rendre raison de ce qu'il ne les regarde pas comme ses veritables enfans, lors que les hommes leur donnent ce nom, parce qu'il prevoit que de bons ils deviendront méchans, *qui novit quod futuri sunt, id est ex bonis mali*. Si cette bonté, que les hommes croyoient estre en eux, n'estoit qu'apparente, ce n'estoit donc au regard de Dieu qu'une disposition veritablement mauvaise, & qui ne se pouvoit nullement accorder avec la qualité d'enfant de Dieu. Il ne falloit donc point que Dieu connust l'avenir, mais seulement le present, ny qu'il previst aucun changement en eux pour les en juger tout à fait indignes. Il luy suffisoit au contraire de prevoir qu'il n'y arriveroit point de changement, & qu'ils demeureroient toute leur vie dans cette fausse bonté, qui n'auroit pu, selon les Calvinistes, les rendre dignes que de l'enfer. Si un homme simple touché du reglement extérieur de la vie d'un Mahometan demandoit, d'où vient que Dieu ne regarde pas comme son enfant cet homme qui vit si bien, seroit-ce bien répondre que de dire, que c'est que Dieu prevoit qu'il changera sa bonté extérieure en des crimes manifestes ? N'y auroit-il pas de l'impiété dans cette réponse, en ce qu'elle supposeroit que ce Mahometan ne seroit pas indigne de la qualité d'enfant de Dieu, pourvu qu'il persévérast dans la vie qu'il a commencé de mener : & qu'il n'y a que le changement que Dieu prevoit qui y arrivera, qui l'empêche de le regarder comme son fils ? Or ce seroit la même chose, si saint Augustin avoit supposé que les justes dont il parle n'ont jamais esté regenez en JESUS-CHRIST. On ne peut donc luy attribuer cette supposition sans une manifeste calomnie.

On en voit encore la fausseté par la reflexion que fait ce Pere sur ces paroles de saint Paul : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum his qui secundum propositum vocati sunt sancti*. Car il remarque que l'Apostre ayant dit, *que tout tourne en bien à ceux qui aiment Dieu*, il n'en demeure pas là. Mais sachant qu'il y en a qui aiment Dieu qui ne persévèrent pas dans ce bien jusqu'à la fin : il ajoute, *qui ont esté appelez selon le decret de Dieu*. Par où il marque les élus, à qui toutes choses tournent en bien, parce qu'ils demeurent jusqu'à la fin dans l'amour qu'ils

In ce bout, c'est à dire, dans l'amour de Dieu.

CHAR. VII. ont pour Dieu, & que s'ils s'en resirent pour un temps ils y retournent, de sorte qu'ils continuent jusques à la fin dans le bien où ils avoient commencé d'estre.

Ainsy l'amour de Dieu & la charité, qui n'est point sans la vraie foy, peut estre une chose commune aux élus, & à quelques reprouvez. Mais ce qui les distingue est de perseverer ou de ne pas perseverer dans cet amour. Car ceux d'entre les reprouvez qui l'aiment, ne l'aiment que pour un temps. *Nam nulli diligunt Deum, & in eo bono usque in finem non permanent.* Au lieu que tous les élus se conservent dans cet amour, & s'ils le laissent perdre pendant quelque temps, ils le recouvrent & y demeurent en suite jusques à la fin. *In eo quod diligunt Deum permanent usque in finem, & qui ad tempus inde deviant revertuntur, ut usque in finem perducant quod in bono esse ceperunt.*

Il est donc plus clair que le jour, que saint Augustin a constamment enseigné, qu'il y a des justes non predestinez, qui ayant esté regenez en Jesus-CHRIST aiment Dieu, & vivent pendant quelque temps dans cet amour, & ne se perdent que parce qu'ils ne demeurent pas dans cet estat de foy & de charité, dans lequel s'ils estoient morts ils auroient esté sauvez. Ainsy il n'y a nulle difficulté dans la chose. Il n'y en peut avoir que dans une façon de parler dont saint Augustin use en disant de ceux qu'il reconnoist estre enfans de Dieu par la grace de la justification, que s'ils ne doivent point perseverer dans cet estat, ils ne sont point veritablement enfans de Dieu, parce qu'ils ne le sont point au regard de Dieu, *qui novit quod futuri sunt, id est ex bonis mali.* Toute la difficulté est dans ce mot de veritablement, NON VERE appellantur quod appellantur & non sunt : & dans ce qu'il dit que ces justes qui tombent n'estoient point enfans de Dieu même avant leur chute : *Non erant filii, etiam quando erant in professione & nomine filiorum.* Que la prescience de Dieu ne les appelle point enfans, *Non eos dicit filios prescientia Dei,* & enfin que nous les appellons enfans, mais qu'ils ne le sont point au regard de Dieu : *Filii Dei dicuntur à nobis, nec sunt tamen Deo.*

Mais cette difficulté qui paroist d'abord assez grande, le fera fort peu à qui considerera que le mot de veré est fort équivoque dans l'usage que saint Augustin en fait, & qu'il le prend souvent pour ce qui est vray, non de la seule verité d'essence, *veritate essentia,* mais d'une certaine verité de perfection qui luy

fait dire, sur tout dans les comparaisons, que ce qui n'est une chose que d'une maniere imparfaite, *ne l'est pas veritablement, & même ne l'est point*, lorsqu'on le compare à ce qui est cette même chose d'une maniere beaucoup plus noble, plus parfaite, & plus excellente.

C'est ce qui luy a fait approuver ce sentiment des Platoniciens, qu'il n'y a que les choses spirituelles & intelligibles qui soient veritablement, & que les corporelles & sensibles ne sont que comme des ombres, & n'ont point de veritable realité en comparaison de celles-là.

C'est ce qui luy fait dire par tout, qu'il n'y a que Dieu qui soit, ou qui soit veritablement, & que toutes les creatures ne sont rien si on les compare à ce premier estre qui possède seul le veritable estre, parce qu'il est necessairement, independamment, essentiellement tout ce qu'il est. En quoy il ne fait qu'imiter le langage des Prophetes qui ne nous assurent pas seulement, *que toutes les nations de la terre ne sont devant Dieu, que comme la moindre goutte d'une cruche d'eau, ou comme le moindre grain d'entre les poids de la balance ; mais qu'elles sont toutes en sa presence comme si elles n'estoient pas, & qu'il ne les considère que comme un vuide & un neant.* OMNES gentes quasi non sunt sic sunt coram eo, & quasi nihilum & inane reputata sunt ei.

Isa. XL. 15 17.

On peut juger par là comment saint Augustin a du parler de deux sortes de personnes, dont les uns sont pour un temps enfans de Dieu par la grace, & doivent estre ses ennemis & les objets de sa colere pour toute l'éternité : Et les autres au contraire sont pour un temps ses ennemis & les objets de sa colere en qualité de pecheurs, & doivent estre pour toute l'éternité ses enfans bien aimez & les objets de sa misericorde.

Il a considéré, que la plus longue partie de nostre vie comparée à l'éternité n'est qu'un moment & un point imperceptible, ou plustost n'est à bien parler qu'un neant, parce qu'il n'y a nulle proportion du finy à l'infiny. Et ainsy comme l'éclat des étoiles les plus lumineuses se perd & s'évanouit à la clarté du Soleil ; de même ce moment si court d'une partie de la vie humaine, pendant lequel les premiers ont esté les amis de Dieu, & les derniers ses ennemis, se perd, & peut à juste titre n'estre regardé que comme un neant, lors qu'on le compare à cette éternité & inconcevable étendue de l'éternité, pendant laquelle

700 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
CHAP. VII. le les premiers ne seront plus que les ennemis de Dieu, ny les derniers que ses amis & ses enfans.

Voilà tout le mystere des expressions de saint Augustin dont les Calvinistes veulent abuser : & ce qu'il dit des predestinez, oblige necessairement à en demeurer d'accord. Car il ne dit pas moins expressement, que les predestinez sont enfans de Dieu avant même qu'ils aient esté regenez en Jesus-CHRIST, *nondum tenati jam filii Dei sunt*, qu'il dit des reprouvez qui ayant esté regenez vivent quelque temps dans la pieté, *qu'en ce temps-là même ils n'estoient pas enfans de Dieu, quoiqu'ils fussent dans la foy des enfans de Dieu*. Cependant les Calvinistes ne diront pas (ce que Calvin a refuté comme une folie manifestement contraire à l'Ecriture) que ces élus avant que d'estre regenez fussent enfans de Dieu par la grace de la justification, & qu'ils eussent en eux l'esprit d'adoption, sans lequel on ne peut avoir la qualité réelle & effective d'enfant de Dieu ; & il faut au contraire qu'ils avoient que dans tout le temps qui a precedé leur vocation à la grace, ils ont esté les enfans du diable, & les instrumens de Satan comme Beze le dit de saint Paul. De sorte que ce qui fait dire à saint Augustin, qu'au regard de Dieu dans ce temps-là même ils estoient déjà ses enfans, c'est que Dieu à qui l'avenir est present, voyoit qu'ils le seroient eternellement, ce qui luy faisoit considerer comme un neant ce petit intervalle de temps, dans lequel ils ne l'estoient pas encore. Pourquoy donc les Calvinistes ne veulent-ils pas comprendre, qu'il en est de même des reprouvez, qui ne continuent pas de marcher dans la bonne voie dans laquelle ils sont entrez ; & que comme la vuë de l'éternité, dans lequel les choses doivent estre pour l'éternité a fait dire à saint Augustin à l'égard des uns, qu'ils estoient déjà, ce qu'ils n'estoient pas néanmoins encore réellement & effectivement ; ainsi la vuë de ce même estat luy a fait dire à l'égard des autres, qu'ils n'estoient pas veritablement, ce qu'ils étoient pourtant par la grace de la regeneration, comme luy-même l'enseigne & l'établit, & qu'il le marque assez en disant, que c'est dans la prescience de Dieu, qu'ils ne sont pas ses enfans. *Non eos dicis filios prescientsia Dei*. Il a donc pu parler de la sorte sans prejudice de ce qu'il avoit dit & redit en cent manieres, qu'ils avoient esté regenez en Jesus-Christ ; que Dieu leur avoit donné la foy, l'esperance & l'amour ; qu'il leur avoit donné

idée de la perseverance, & imposé à S. Augustin. 701
la charité, par laquelle ils avoient commencé de vivre chrestienne- CHAP. VIII.
ment; qu'ils auroient esté sauvez, s'ils fussent morts avant leur chu-
te, & que leur perte venoit, non de n'avoir pas aimé Dieu, mais de
n'estre pas demeuré fermes dans cet amour: ce qui ne se peut dé-
tourner à une prétenduë justice apparente, qui n'auroit esté
qu'abomination devant Dieu, que par un manifeste renverse-
ment du sens commun.

CHAPITRE VIII.

Réponse à d'autres passages de saint Augustin tirez de ses livres
contre les Donatistes.

AYANT éclairci comme on a fait tout ce qu'a dit saint Augustin sur cette matiere dans ses livres contre les Pelagiens, ce qu'il en peut avoir dit dans ses autres ouvrages ne peut estre fort considerable, ny capable de faire entrer dans le moindre doute que ce qu'on a montré jusques icy estre son veritable sentiment ne le soit pas en effet.

Car il est constant que ce Pere n'a expliqué à fond la doctrine de l'Eglise touchant la predestination & la perseverance, que dans ses ouvrages contre les Pelagiens, qui ont esté faits long-temps depuis ce qu'il a écrit dans ces livres contre les Donatistes, & en d'autres dont les Calvinistes citent quelques lieux pour appuyer leur erreur: Or c'est une regle du bon sens dont tout le monde convient, que pour decouvrir le vray sentiment d'un auteur qui semble parler differemment d'une même matiere en divers lieux, il faut avoir plus égard à ce qu'il en dit expressément en des livres où il en traite à fond & de propos délibéré, qu'à ce qu'on en pourroit tirer par consequence de passages pris d'autres livres où il n'en parleroit qu'en passant: & que supposé qu'il y ait quelque contrariété apparente entre ces divers endroits du même auteur, la raison veut qu'on explique les derniers par les premiers, & non pas que l'on obscurcisse la clarté des premiers par l'obscurité des derniers.

C'est pourquoy je n'apprehende pas que les Calvinistes persuadent jamais à aucun homme raisonnable, que ce qu'ils peuvent alleguer sur le point que nous traitons des livres contre les Donatistes, dans lesquels il ne s'agissoit que de l'Eglise & du baptême, & qui ont tous esté composez long-temps

Robertus Sarisb. in
Tamsone Distribem.
cap. 8.

avant que ce Saint se fust particulièrement appliqué à éclaircir la matiere de la predestination & de la perseverance, soit preferable à ce qui s'en trouve dans les livres contre les Pelagiens où il a traité de fond de toute cette matiere. Cette pretension est un paradoxe si ridicule que je ne serois pas excusable de le leur imputer, si je n'avois vu que Robert de Sarisbery propose serieusement cette réverie; que pour decouvrir les vrais sentimens de saint Augustin sur le sujet de la predestination & de la perseverance, on doit moins s'arrêter aux livres contre les Pelagiens, qu'à quelques passages écartez de ses livres contre les Donatistes.

Bien loin de craindre qu'on approuve cette voie de s'éclaircir du sentiment de saint Augustin; Je pense avoir droit de supposer que ce que j'ay rapporté dans les Chapitres precedans pour nous assurer de la veritable doctrine de ce Pere, est si fort, si convainquant, & si hors d'atteinte aux chicaneries dont on le voudroit obscurcir; que c'est par là qu'il faut necessairement expliquer tout ce qu'on pourroit alleguer de S. Augustin qui y paroistroit contraire.

Je veux bien néanmoins examiner ce qu'il en a dit dans ses livres contre les Donatistes. Mais pour le bien entendre il faut remarquer, que toutes les disputes qu'il a eues contre eux se reduisoient à deux points.

L'un regardoit l'Eglise qu'ils pretendoient n'estre demeurée qu'en Afrique dans leur party, & estre perie parmi tous les autres peuples, par ce qu'ils s'estoient souillees, à ce qu'ils disoient, par la communion de ceux qui avoient livré aux Payens les livres sacrez.

L'autre regardoit le baptême, qu'ils croyoient ne pouvoir estre valablement conféré hors de l'Eglise, ce qui leur donnoit la hardiesse de rebaptiser tous ceux qui venoient à eux de quelque autre Eglise Catholique qu'ils y vinssent, comme estant seuls la veritable Eglise.

Sur la premiere contestation touchant l'Eglise, saint Augustin leur a soutenu deux choses.

Aug. in Brev. Collat.
Cum Doct. Paris. 3.
n. 4.

La 1. Qu'il paroist par les témoignages de l'Ecriture, & par les paraboles de l'Evangile, que pendant le cours des siècles les méchans seront toujours tellement mêlez avec les bons, que quoique la discipline doive veiller à leur correction, & y employer outre les paroles, les degradations, & les excommunications

nications, il ne se peut faire néanmoins qu'il n'y en ait non seulement qu'on ne connoît pas, parce qu'ils se cachent, & se déguisent, mais que l'on soit même obligé de tolérer quoy qu'on les connoisse pour le bien de la paix & de l'unité. Que c'est ainsi qu'on doit accorder divers endroits de l'Ecriture, dont les uns représentent l'Eglise avec le mélange des méchans, & les autres sans ce mélange. Que les premiers se doivent entendre de l'estat où elle est présentement, & les autres de celui où elle sera dans le Ciel: de la même sorte qu'elle est maintenant mortelle, c'est à dire composée d'hommes mortels, au lieu qu'alors elle sera immortelle, parce que personne n'y mourra plus.

Que ces deux estats de l'Eglise ont été marquez par les deux pêches dont il est parlé dans l'Evangile; l'une avant la Resurrection, où il n'est point dit si ce fut à droit ou à gauche que l'on jeta le filet, pour marquer ce qui luy devoit arriver, que ce ne seroit ny les seuls bons, ny les seuls méchans, mais les méchans mêlez avec les bons qu'elle enfermeroit dans les filets de ses Sacramens. L'autre après la Resurrection, quand il commanda qu'on jetât le filet du costé droit, pour nous faire entendre qu'après la resurrection dernière il n'y auroit plus dans l'Eglise que les bons, & qu'il n'y aura plus de schismes ny d'heresies, qui est ce qui maintenant en rompt les filets, comme il est marqué en ce qu'il est dit de la première pêche, que les filets se rompoient, & de la dernière au contraire qu'encore que les poissons fussent si grands, les filets ne furent point rompus. Que c'est de ce dernier estat de l'Eglise dont les Prophetes ont dit, *qu'il n'y passeroit personne d'incircouisi ou de souillé.* Que l'autre a été marqué par l'arche, dont le corbeau qui estoit un oiseau impur sortit sans y estre retourné, mais qui après même cette sortie ne fut pas sans animaux impurs, y en ayant eu de purs & d'impurs jusques à la fin du deluge, comme il y aura dans l'Eglise des bons & des méchans jusques à la fin du monde. Mais que comme Noë n'offrit de sacrifice à Dieu que des animaux purs, ainsi ce ne seront pas les méchans qui sont dans l'Eglise, mais les seuls bons qui seront consacrez à Dieu, & qui luy seront offerts pendant toute l'éternité comme un holocauste d'amour.

On ne peut douter que ce ne soit là l'idée véritable que les Catholiques avoient de l'Eglise, puisque ce fut ce que non seu-

704 LIV. VIII. *Combient les Calv. ont corrompu la vraie*
 lement saint Augustin, mais plus de 300. Evêques catholi-
 ques soutinrent aux Donatistes dans la celebre Conference de
 Carthage, & par où ils remporteront sur eux une si glorieuse
 victoire.

La seconde chose que S. Augustin a enseignée touchant
 l'Eglise contre les Donatistes, peut d'abord étonner les per-
 sonnes peu intelligentes, parce qu'il semble à ne la considérer
 que superficiellement, que bien loin d'estre propre à combattre
 ces Schismatiques rien n'estoit plus propre à établir leurs pre-
 tensions. Car ils se fondoient principalement sur les éloges
 que l'Ecriture donne à l'Eglise, de *Vierge chaste, d'Epouse fi-
 dèle, d'unique colombe, de jardin fermé, de fontaine scellée, de fon-
 taine d'eau vive, de lieu de delices rempli de fruits*, d'où ils con-
 cluoient que les méchans ne pouvoient appartenir à l'Eglise,
 ny par conséquent ceux qui se souilloient par la communion
 des méchans. Or saint Augustin ne leur conteste de tout cela
 que la dernière consequence, qui est que la communion des
 méchans fust capable de faire perir les bons qui sont mélez
 avec eux dans la même Eglise, & qui leur sont unis dans la
 participation des mêmes Sacremens. C'est ce qu'il leur nie ab-
 solument, parce, dit-il, que JESUS-CHRIST ayant prédit que
 son Eglise seroit semblable à un champ, où l'yvraie est telle-
 ment semée avec le bon grain, qu'en arrachant l'une on cour-
 roit fortune d'arracher l'autre, il nous a appris par là que ceux
 qui sont le froment de Dieu peuvent pour le bien de la paix
 tolerer dans le champ de l'Eglise des méchans qui en sont l'y-
 vraie, lorsqu'ils ne les en pourroient chasser sans y causer des
 divisions & des schismes, & qu'alors la malignité de l'yvraie
 ne nuit point à la bonté du froment. Mais il ne fait point de
 difficulté de leur accorder, qu'il n'y a que les bons qui sont
 unis ensemble par l'esprit de charité, qui appartiennent pro-
 prement à celle qui est la chaste épouse de JESUS-CHRIST, qui
 soient les véritables membres de cette unique colombe dont
 les gemisseins obtiennent de Dieu le pardon des pechez
 des hommes, qui soient les vrais arbres feconds en bons
 fruits du jardin fermé, & les eaux naturelles de la fontaine
 scellée.

Et il ne faut pas s'imaginer qu'en parlant de la sorte, il ait
 donné quelque avantage, ou à ces Schismatiques qui preten-
 doient que l'Eglise estoit perie de toute la terre, & n'estoit de-

meurée que dans leur seule communion, ou aux heretiques de ces derniers temps, qui ne pouvant trouver où estoit l'Eglise avant eux, s'en figurent une invisible composée des seuls élus cachez ç'à & là sans estre connus des hommes. Il n'y a personne au contraire qui ait détruit plus fortement ces dangereuses impietez, & qui ait donné plus de moyen à l'Eglise de se defendre contre les fausses consequences qu'il semble d'abord qu'on pourroit tirer de cette doctrine.

Car on n'en peut craindre que deux. La 1. que ce ne soit rendre l'Eglise invisible en voulant que la charité soit une condition pour estre veritablement de l'Eglise, n'y ayant rien de plus caché que cet amour divin que le saint Esprit répand dans le cœur des hommes. La seconde que ce ne soit revoker en doute l'autorité de tous les Prelats qui n'auroient pas la charité, parce qu'on ne voit pas, comment ils pourroient estre les chefs de l'Eglise s'ils n'en font pas les vrais membres.

Or bien Join que saint Augustin ait donné le moindre lieu à l'une ou à l'autre de ces faulx consequences, on ne trouve rien de si fort pour les combattre dans aucun Pere de l'Eglise.

Car pour la premiere il presse par tout les heretiques de reconnoître, *quel pèstre leur aveuglement, de ne pas voir la chose au monde la plus visible, & la plus exposée au jour pour estre apperçue de toutes les nations, en méconnoissant l'Eglise, hors l'unité de laquelle quoiqu'ils puissent faire ne pourra non plus les garantir de la colere de Dieu, que des toiles d'araignée garantir du froid.* Et en effet que peut nuire à la visibilité de l'Eglise, de la considerer, ainsi que fait saint Augustin, comme estant le corps mystique de JESUS-CHRIST qui reçoit la vie & le mouvement de son chef, ce qui ne luy convient qu'au regard des justes qui ont la vie de la grace, si ces justes pour estre de l'Eglise, pendant qu'elle est encore dans le lieu de son bannissement, doivent professer visiblement la foy établie par JESUS-CHRIST, & se trouver mêlez avec les méchans par le lien visible des Sacremens & du ministère ecclesiastique, & par là composer avec eux cette société qui est répandue par le monde, & qui ne peut estre inconnue qu'à ceux *qui se ferment volontairement les yeux pour ne pas voir une si grande montagne, comme dit ce Pere, & n'estre pas frappé de l'éclair de cette lampe si lumineuse posée sur le chandelier.* Il n'est point necessaire pour

Aug. Cont. Epist. Parmen. lib. 1. c. 1. Nonne isti palpant in medio quasi in medio nocte, quod quidem omnium hereticorum est, qui rem manifestissimam in hereticorum gentium conspectum videre non possunt, extra corpus unitatem quidem operantur, quamvis magna solertia & diligentia hereticorum, tam nihil illis prodicit, adeque istam Deum, quam hereticorum se possumus accendere a iustis.

1. 7. p. 1. loc. Tract. 2.

*Lib. 4. De Bapt.
cont. Donat. l. 3.*

*In Ioan. Epist. 1.
Trad. 3.
Erlib. 7. de Bapt.
cont. Donat. l. 51.
Puto me non temere
dicere alios ita esse
in domo Dei ut ipsi
etiam sint eadem
domus Dei qui adifi-
catus super petra...
Alios autem ita dici
constat esse in do-
mo, ut non pertine-
ant ad compagem
domus, nec ad so-
cietatem fructusque
pacificæque iustitiæ,
sed sicut esse palea
dicitur in frumento,
nam & illos esse in
domo negare non
possumus, Paulo A-
postolo dicente, in
magna autem do-
mo &c.
a Idem. Epist. Parm.
l. 6. l. 62.*

706 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
connoître l'Eglise de discerner en particulier dans le grand
nombre de ceux qu'elle comprend & qu'elle enferme dans son
sein, ceux qui en sont les véritables membres, ou qui n'y
sont que comme les mauvaises humeurs sont dans nostre corps:
qui sont ceux *qui sont tellement dans la maison qu'ils sont eux-
mêmes cette maison qui est bastie sur la pierre, ou qui sont seulement
dans cette grande maison dans laquelle saint Paul témoigne, qu'il
y a des vases d'honneur & des vases d'ignominie, sans entrer dans
la structure de cette maison divine en qualité de pierres vivantes.*
Il suffit que nous sçachions en general qu'il y a des bons en
qui Dieu habite par son esprit par tout où est répandue cette
grande société, qui s'est particulièrement conservé le nom de
catholique. Or nous le sçavons, dit ce Pere, parce que Dieu
rend témoignage au bon grain qu'il a semé dans le monde,
ayant déclaré qu'il y demeurerait jusques à la moisson, mêlé
avec l'yvraie que le diable y a sursemée. Et ainsy, ajoute-t-il,
quoique nous ne sçachions pas certainement si tels & tels sont
gens de bien, nous sçavons néanmoins qu'il y en a dans l'Egli-
se, parce que nous sommes assurez par une foy certaine & in-
dubitable que Dieu ne sçauroit mentir.

Or ces bons mêlez avec les méchans composent un corps &
une société tres-visible & tres-manifeste, par la profession de la
foy, par la participation des Sacrements, & par la soumission
aux Pasteurs legitimes. Et par consequent pourvu qu'on de-
meure ferme dans cette importante vérité, dont les catholi-
ques firent le principal fort de leur cause en disputant contre
les Donatistes; que l'Eglise ne sera jamais sur la terre sans le
mélange des méchans; qu'elle sera toujours le rets qui enfer-
me toutes sortes de poissons bons & mauvais; la salle du festin
où se trouvent des conviez sans la robe nuptiale, avec ceux
qui l'ont; le champ où Dieu a semé le bon grain, & le diable la
zizanie; le pasturage où paissent ensemble les brebis & les boucs;
l'aire où le bled n'est point encore séparé de sa paille; quoy qu'en
la regardant selon sa plus noble partie, qui n'a pas seulement
la substance de la vraie Eglise, mais qui en a aussi la perfection,
qui consiste dans la justice de cette vie qui produit la gloire
en l'autre; on n'y considère que les bons; elle n'en sera pas
moins visible par le corps entier où ces bons se trouvent, qui
dans l'ordre de Dieu ne sçauroit être jamais que tres-visible &
tres-manifeste, comme celui qui diroit, selon la doctrine de

Platon, que l'homme n'est proprement que l'esprit, pourvu qu'il ajoutast que cet esprit est toujours uny au corps pendant cette vie, ne donneroit pas plus de lieu de croire que les societez humaines sont des societez invisibles, que s'il avoit reconnu que les hommes sont également composez de corps & d'ame.

L'autre consequence que les Prelats qui ne sont point en estat de grace ne pourroient avoir d'autorité dans l'Eglise, parce qu'ils n'en pourroient estre les chefs, n'en estant pas les vrais membres, n'est pas moins fortement détruite par la doctrine de ce Pere. Car il a esté si éloigné de favoriser cette erreur, que l'Eglise a depuis condamnée dans les W'icelistes, que c'est par un principe tout opposé qu'il a ruiné tous les argumens des Donatistes pour la réiteration du baptême conféré hors de l'Eglise. JESUS-CHRIST, disoient-ils, n'a donné qu'à son Eglise le pouvoir de baptiser. Or les heretiques & les schismatiques, ne sont point l'Eglise que l'Ecriture nous represente comme une chaste Epouse sans tache & sans ride, comme l'unique colombe toute belle, comme le jardin fermé, la fontaine scellée, la source d'eau vive, le lieu de delices rempli de fruits. Il n'y peut donc avoir de vray baptême hors de l'Eglise. Et en effet, adjoûtoient-ils, comment se pourroit-il faire qu'un mort pust donner la vie, qu'un homme couvert de playes pust guerir les playes des autres, qu'un aveugle leur pust donner la vue, qu'un homme nud les pust revestir, qu'un homme souillé les pust rendre purs. *Nunquam divina legis censura patietur, ut vivificare quemquam mortuus possit, curare vulneratus, illuminare cæcus, vestire nudus, & mundare pollutus.*

Epist. Parm. apud
Aug. lib. 3. c. 15.

A quoy saint Augustin répond: Qu'entre ceux qui baptisent dans l'Eglise, il y en a plusieurs qui ne sont point proprement de l'Eglise, parce que ne bâtissant que sur le sable, comme il est dit de ceux qui écoutent la parole de Dieu & ne la pratiquent point, ils n'appartiennent point à celle qui est bâtie sur la pierre, & que l'unique colombe qui est toute belle n'a point pour ses vrais membres des personnes souillées de crimes, tels que peuvent estre les pasteurs mêmes de l'Eglise. Que cependant les Donatistes estoient contraincts d'avouer qu'on ne baptisoit point de nouveau ceux que ces personnes avoient baptisées, soit que leurs desordres fussent connus &

tolerez pour le bien de l'unité, soit qu'estant cachez pour un temps ils vinssent après à se découvrir: Et que saint Cyprien luy-même en avoit usé de la sorte, n'ayant jamais eu la moindre pensée de rebaptiser ceux qui avoient esté baptisez par quelques-uns de ses confreres, dont il avoit repris les déreglemens avec beaucoup de force. C'est neanmoins, conclut saint Augustin, ce qu'il auroit fallu faire, selon le raisonnement des Donatistes. Car il est également vray des méchans qui sont dans l'Eglise, & de ceux qui sont hors de l'Eglise, *qu'ils ne peuvent donner la vie estant morts, ny guerir les playes des autres en estant couverts, ny éclairer estant aveugles, ny revestir estant nus, ny purifier estant souillez*: parce que la paille est toujours paille, soit que le vent de la tentation l'ait emportée hors de l'aire, soit qu'elle y soit demeurée mêlée avec le froment, ce mélange ne faisant pas qu'elle soit froment, ny par consequent qu'elle appartienne à l'Eglise entant qu'elle est la chaste Epouse du Sauveur, animée de son esprit, & revestue de ses droitz. Et par consequent si le baptême conferé par ces méchans qui sont dans l'Eglise ne laisse pas d'estre un vray baptême, quoiqu'ils ne soient que paille & zizanie, parceque ce ne sont pas proprement eux qui baptisent, mais JESUS-CHRIST, dont il est dit: *hic est qui baptizat*; il ne faut pas s'étonner qu'il en soit de même du baptême conferé par les méchans qui sont hors de l'Eglise.

Il est donc indubitable que selon la doctrine de saint Augustin, l'autorité de gouverner le peuple de Dieu, de luy prêcher sa parole, & de luy administrer les Sacremens est dans les méchans prelatz aussi bien que dans les bons, & qu'il suffit qu'au lieu que nostre ame ne peut faire par un membre mort des actions de vie, il est facile à Dieu, qui l'a jugé ainsi à propos pour le bien de ses élus, de leur communiquer ces graces même par le ministère de ces indignes instrumens, & de ces membres privez de vie; comme l'eau, dit ce Pere, qui coule dans un parterre y produit des herbes & des fleurs, quoiqu'elle y soit portée par un canal de pierre, où elle ne peut rien produire.

Cet éclaircissement fait voir, que saint Augustin a du parler comme il a fait dans les passages que les Calvinistes objectent, sans qu'on en puisse conclure avec la moindre couleur qu'il ait esté de leur sentiment.

Pour montrer qu'il y a toujours des gens dans l'Eglise qui n'appartiennent point à l'Eglise, entant qu'elle est animée de l'Esprit de JESUS-CHRIST, il cite par tout ce que dit saint Paul, que ceux qui sont tels & tels pechez ne posséderont point le royaume de Dieu. C'est ce qu'il fait dans le livre de l'unité de l'Eglise, où après avoir rapporté le dénombrement que l'Apostre fait de ces pechez dans l'Epistre aux Galates, & qu'il conclut par ces termes, *qui pradio vobis sicut pradixi, quoniam qui talia agunt regnum Dei non possidebunt*, il ajoute : Tous ceux qui sont ces choses, entre lesquels sont les heretiques, n'appartiennent point au lis, dont la blancheur éclate entre les épines, & ne sont point sur la pierre sur laquelle l'Eglise est bastie. Pourquoi donc voulez-vous que nous baptisions ceux qui l'ont esté par les heretiques, puisque vous ne baptisez pas ceux qui l'ont esté par des yvrognes, des débauchez, des envieux, dont il est dit, aussi bien que des heretiques, qu'ils ne posséderont point le royaume de Dieu ?

De Vniu. Eccl.
c. 18.

De Bapt. cont. Donat.
cap. 18.

Il allègue le même passage & d'autres semblables dans le quatrième livre du baptême contre les Donatistes, & il y remarque, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir tous ces vices & de commettre tous ces pechez, pour ne pas posséder le royaume de Dieu, mais que chacun suffit pour nous en exclure. C'est pourquoi, dit-il, comme un heretique ne possèdera point le royaume de Dieu, un avaré ne le possèdera point non plus. Car quoiqu'il n'y ait que l'heretique qui dispute contre la foy, l'un & l'autre néanmoins vit d'une manière qui est contraire à la foy, l'un & l'autre est trompé par une fausse esperance, l'un & l'autre est sans charité, ce qui fait que ny l'un ny l'autre ne fait partie du corps de l'unique colombe, qui est l'Eglise.

Cont. Petrus. lib. 3.
cap. 2.

Et c'est par ce même passage de l'Apostre que saint Augustin prouve, que si l'Eglise pouvoit perir par la contagion des méchans, qui se trouvent mêlez avec les bons dans la participation des mêmes Sacremens, elle seroit perie dès le temps de saint Cyprien, puisqu'il paroît par les plaintes qu'il fait du relâchement des Chrestiens qu'il souffroit dans la Communion, qu'il y avoit parmi eux des avares & des ravisseurs du bien d'autrui, que saint Paul conte entre ceux qui ne posséderont point le royaume de Dieu. De sorte, dit-il, que Donat & Majorien n'auroient point eu d'Eglise dont ils eussent pu tirer leur naissance & leur origine.

On voit par là que quand saint Augustin, qui aime fort à se servir des paroles de l'Ecriture, designe les méchants qui sont dans l'Eglise par ces mots, *non possessori regnum Dei*, ceux qui ne posséderont point le royaume de Dieu, c'est une allusion qu'il fait aux passages de saint Paul, & qu'il entend par là ceux qui commettent les pechez dont l'Apostre dit, que ceux qui font ces choses ne posséderont point le royaume de Dieu, non qu'il ne puisse arriver qu'ils le possèdent s'ils s'en corrigent, & qu'ils en fassent une véritable penitence, mais parce que ces pechez mettent tous ceux qui les font en estat de damnation, & hors d'estat tant qu'ils y seront engagez de pouvoir entrer dans le royaume du Ciel, comme au contraire tous ceux dont la foy est animée par la charité, peuvent tant qu'ils sont en cet estat estre marquez par ces mots, *qui cum Christo regnabunt in aeternum*, parce que cet estat est de soy-même une disposition prochaine à la possession du royaume éternel de Dieu, & que s'ils n'en déchéent par leur faute ils ne manqueront pas de le posséder.

De l'Unit. Eccl.
sup. 19.

Ainsy c'est sans raison que les Calvinistes objectent ce passage du livre de l'unité de l'Eglise, où saint Augustin dit: *Que quand le Sage nous recommande de boire l'eau de nostre source, que cette source de nostre eau nous soit propre, & que les estrangers n'y aient point de part, il n'a pas voulu marquer par-là le baptême visible, que peuvent avoir les estrangers, c'est à dire ceux qui ne posséderont point le Royaume de Dieu, mais le don du saint Esprit, qui est propre à ceux qui regneront éternellement avec Iesus-Christ, parce que la charité de Dieu, comme dit l'Apostre, est répandue dans nos cœurs par le S. Esprit qui nous est donné. Et un peu plus bas. Il y a beaucoup de dons de Dieu que les estrangers mêmes peuvent avoir. Et même de ceux qui ont esté donnez à la maison de Dieu, les estrangers, c'est à dire ceux qui ne posséderont point le royaume de Dieu, en peuvent avoir quelques-uns. Mais ce don du saint Esprit est propre aux Saints, & nul estranger n'y a part. C'est ce qui marque à tous les méchants que l'Ecriture appelle enfans de l'enfer, encore qu'ils soient baptisez, comme le fut Simon le Magicien.*

Car il faut nécessairement que ces paroles aient le sens que nous avons dit, & que ce Saint ait seulement voulu designer les bons & les méchants qui sont dans l'Eglise, par ce qui convient à l'estat des uns & des autres tant qu'ils sont tels, & tandis qu'ils demeurent tels, sans aucun dessein d'enseigner qu'ils

que la charité ne soit donnée qu'aux élus , puisqu'il declare expressement le contraire , lors qu'il traite à fond cette question dans ses livres contre les ennemis de la grace, où il établit comme une chose constante & indubitable, que Dieu ne donne pas la perseverance à tous ceux qu'il a regenez en JESUS-CHRIST , à qui il a donné la foy , l'esperance & l'amour , & qui auroient esté sauvez s'ils estoient morts avant leur chute, lorsqu'ils vivoient chrestienement en suivant les mouvemens de la charité répanduë dans leur cœur. Comme ces paroles sont claires , expresses , formelles , & qu'il est impossible de leur donner un autre sens , que par des gloses tout à fait impertinentes, ainsy que nous l'avons fait voir, il est juste d'expliquer par là ce qu'il peut y avoir d'ambigu en d'autres endroits, puisqu'on ne pourroit faire autrement sans attribuer à saint Augustin une contradiction grossiere.

*De concept. & Grad.
cap. 7. § 2.
De donat. Persev. c. 2.
De Prædest. Sancti.
cap. 14.*

CHAPITRE IX.

*Continuation de la Réponse aux passages de saint Augustin,
objectez par les Calvinistes.*

C'EST ce qui oblige d'expliquer de la même sorte un autre passage qu'ils objectent encore, tiré du troisième livre de la doctrine chrestienne, chapitre 32, où ce saint explique les sept regles de Tichonius, dont la seconde estoit, *De corpore Domini bipartito*: Du double corps de JESUS-CHRIST, par où Tichonius entendoit le mélange des bons & des méchans dans la même Eglise. Il dit, *que cette regle n'a pas du estre nommée ainsy, parce que ce qui ne sera pas toujours avec Iesus-Christ n'est pas son veritable corps. Mais on l'a du appeller, de Domini corpore vero atque permixto, ou, vero atque simulato: du vray corps du Seigneur, & de celuy qui est mêlé avec ce vray corps, ou, du corps veritable, & de celuy qui paroist tel ne l'estant pas veritablement: ou de quelque autre maniere. Car il faut reconnoistre que les hypocrites non seulement ne seront pas pour toujours avec Iesus-Christ, mais qu'ils n'y sont pas même presentement, quoiqu'ils semblent estre dans son Eglise. C'est pourquoy on pourroit aussi appeller cette regle, de permixta Ecclesia, de l'Eglise meslée.*

Ces dernières paroles éclaircissent ce qui pourroit y avoir de difficulté dans ce passage. Car elles font voir, que saint Augustin n'a eu égard qu'au mélange des bons & des méchans qui est dans l'Eglise, & qu'il a voulu seulement exclure du vray corps de JESUS-CHRIST, selon qu'il a accoutumé de prendre ce mot, les hypocrites & les méchans qu'il a dit tant de fois n'appartenir point véritablement à l'Eglise, quoiqu'ils y demeurent attachez par la participation des Sacremens, parce qu'ils n'ont point en eux l'Esprit de JESUS-CHRIST, sans lequel on ne peut estre véritablement à JESUS-CHRIST, comme dit saint Paul: *Qui spiritum Christi non habet hic non est ejus*: de sorte que tous ceux qui sont en cet estat sont assurez que tant qu'ils y demeureront, ils ne doivent point estre regardez comme devant estre éternellement avec JESUS-CHRIST, & par conséquent ne sont point son vray corps: *non enim revera Domini corpus est quod cum illo non erit in æternum*.

Mais comme il est certain que saint Augustin a reconnu, que parmi ces bons, qui estant animez de l'Esprit de JESUS-CHRIST sont les membres vivans de son corps, il y en a qui ne sont bons que pour un temps, parce qu'après avoir esté regenez & justifiez, & avoir reçu de Dieu la foy, l'esperance & l'amour, qui pendant quelque temps les avoit fait vivre d'une manière fort chrestienne, ils se laissent en suite emporter par les tentations du siècle, & passent misérablement de la sainteté à l'impureté, de la justice à l'iniquité, & de la foy à l'impiété, comme saint Prosper nous assure que cela n'est que trop commun: on demande, auquel des deux corps de JESUS-CHRIST, du véritable ou de l'apparent, ils appartenoint avant leur chute & pendant qu'ils vivoient chrestienement.

Je sçay bien que les Calvinistes s'élèveront contre cette proposition, en disant qu'elle est captieuse, parce qu'elle suppose, ce qu'ils nient, qu'il y ait de véritables regenez qui ayant esté quelque temps animez par l'Esprit de Dieu, déchéent en suite de cet état, & meurent dans le peché.

Mais après les preuves que j'ay apportées du sentiment de S. Augustin sur ce sujet, je me mets peu en peine, s'ils conviennent ou non de ce qui est plus clair que le jour. Et je suis assuré que ceux d'entre-eux-mêmes qui ont un peu de bonne-foy, ne douteront point que je n'aie droit de supposer pour constant ce que j'ay si bien établi. Ainsy pour répondre à cette demande :

Je croy premierement que saint Augustin, ny en cet endroit, ny en tous ses livres contre les Donatistes, n'a fait d'attention particuliere à cette sorte de personnes, mais qu'il s'est arresté uniquement aux hypocrites, qui n'ont point d'autre lien qui les atrache à l'Eglise que la communion des Sacremens, ou au plus une foy morte. Et il ne faut pas s'en étonner, parce que c'est la courume de ce Saint, de se renfermer dans ce qui est nécessaire au sujet qu'il traite, & d'éviter tout ce qui pourroit faire naître de nouvelles difficultez & de nouveaux incidens qui détourneraient l'esprit ailleurs, comme il le témoigne luy-même dans le livre de la predestination des Saints. Or il n'estoit nullement nécessaire dans aucune des deux contestations qu'il avoit avec les Donatistes de parler des justes qui ne perseverent pas. Car pour la premiere qui regardoit l'Eglise, il luy suffisoit, pour montrer que les méchans y seroient toujours mélez avec les bons, de parler de ceux qui sont actuellement méchans, & de faire voir qu'il s'en trouve toujours de tels dans l'Eglise, comme il le fait par les plaintes de saint Cyprien. Et pour la seconde touchant le baptême, il luy suffisoit encore de prouver que parmi ceux mêmes qui baptisent dans l'Eglise, il y en a qui ne sont point de l'Eglise, entant qu'elle est animée de l'Esprit de JESUS-CHRIST, parce qu'ils, n'en sont point les membres vivans, des crimes connus ou secrets, ayant éteint en eux la vie de la charité.

Je croy en second lieu, que suivant les principes de saint Augustin, on peut dire de ces justes qui doivent tomber un jour, qu'ils appartiennent au vray corps de JESUS-CHRIST pendant qu'ils sont justes; & que l'on peut dire aussi qu'ils n'y appartiennent pas, sans qu'il y ait entre ces deux réponses aucune contrariété que de parole.

Ils y appartiennent pendant qu'ils sont justes, parce qu'ils ont en eux pendant ce temps-là l'Esprit de Dieu & la charité, qui est le lien sacré, qui unit ensemble les membres vivans de ce corps divin, & dont le manquement fait selon S. Augustin, que les hypocrites n'y ont point de part; de sorte que les mêmes raisons qu'apporte ce Pere, pour montrer que ces derniers ne sont pas proprement de ce corps, font voir que ces justes qui doivent tomber en sont pendant qu'ils vivent dans la pieté.

Mais saint Augustin a pu dire en un autre sens, qu'en ce

714 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
 CHAP. IX. temps-là même ils n'appartiennent pas au corps de JESUS-CHRIST en les comparant avec les élus, qui par la persévérance dans la piété, ou par une sérieuse pénitence qui les rétablit dans l'état de la justification après en estre déchus, & qui les accompagne jusques à la mort, entrent dans une union si indissoluble avec JESUS-CHRIST, qu'ils ne sont & ne feront tous ensemble dans toute l'éternité qu'un même CHRIST, & un même Prestre, une même brebis, & une même colombe. Car c'est ce qui manque à ces justes qui ne le sont que pour un temps, & ce qui peut faire dire qu'ils ne sont point le vrai corps de JESUS-CHRIST lors même qu'ils en sont partie par l'état présent d'une sanctification passagère, comme saint Augustin dit de ces mêmes personnes, qu'au regard de Dieu ils ne sont point véritablement ses enfans, lors même qu'ils vivent dans la foy des enfans, parce que tout luy estant présent, il les considère bien davantage, selon ce qu'il prévoit qu'ils seront dans toute l'éternité, que selon ce qu'il les voit estre en quelques momens de leur vie, qui ne sont qu'un neant & moins qu'un neant comparez à l'éternité.

*De Bapt. cont. Donat.
 lib. 5. cap. 24.*

On peut confirmer tout cela par un discours de saint Augustin, dont les Calvinistes par un aveuglement qui leur est assez ordinaire, ont accoustumé de faire une de leurs objections. *Je ne puis, dit-il, appliquer à l'Eglise ce qui est dit d'elle dans les Cantiques, qu'entant qu'elle est dans les justes & dans les Saints, & non dans les avarés, les trompeurs, les ravisseurs du bien d'autrui, les usuriers, les yvrognes, les envieux, que saint Cyprien reconnoist avoir esté de son temps mélez dans l'Eglise avec les bons, ayant le baptême commun avec eux, & non la charité Entant donc que l'Eglise est le lis au milieu des épines, entant qu'elle est le jardin fermé & la fontaine scellée, elle est seulement dans les justes qui sont Juifs en secret par la circoncision du cœur. Car toute la beauté de la fille du Roy est au dedans. Et entre ceux-là est le nombre des Saints qui est certain & arresté avant la création du monde. C'est la multitude de ces justes, qui sont appellez selon le decret de Dieu, & dont il est dit que le Seigneur connoist ceux qui sont à luy, qui est le jardin fermé, la fontaine scellée, la source d'eau vive, le lieu des delices rempli de fruits.*

Et apres avoir distingué dans ce nombre ceux qui sont spirituels, & ceux qui estant encore charnels & animaux tra-

idée de la persévérance, & imposé à S. Augustin. 715
 vaillent à devenir spirituels, évitant par la crainte de Dieu ce
 que le peuple même juge contraire aux bonnes mœurs, il
 ajoute. Il y en a même de ce nombre qui sont encore déreglez dans
 leur vie, ou qui sont engagez dans quelque secte heretique, ou dans
 la fausse religion des Payens : & néanmoins entre ceux-là mêmes,
 Dieu connoist ceux qui sont à luy. Car dans le regard ineffable de
 la prescience de Dieu, plusieurs qui semblent estre dehors sont de-
 dans, & plusieurs qui paroissent estre dedans sont dehors. Ce qu'il
 explique plus au long dans le quatrième livre du même ou-
 vrage par ces paroles. Selon la prescience de celuy qui connoist
 ceux qu'il a predestinez pour estre conformes à l'image de son fils,
 plusieurs qui sont ouvertement hors l'Eglise, & sont appelez here-
 tiques valent mieux que beaucoup d'autres qui sont bons catholi-
 ques. Car nous voyons ce qu'ils sont aujourd'huy, mais nous igno-
 rons ce qu'ils seront demain. Et ainsi au regard de celuy à qui l'a-
 venir est present, ils sont déjà ce qu'ils doivent estre un jour. Mais
 considerant les choses selon ce qui convient à chaque homme dans le
 temps present nous demandons, si on doit conter entre les membres de
 cette Eglise qui est appellée l'unique colombe, & l'Eglise de Jesus-
 Christ sans tache & sans ride, ceux dont S. Cyprien dit qu'ils ne
 marchent point dans la voie du Seigneur, qu'ils n'observent
 point les commandemens celestes qui nous sont donnez pour nostre
 salut, qu'ils ne fassent point la volonté de Dieu, s'appliquant à ac-
 croistre leur bien, s'élevant d'orgueil, se laissant emporter à la jalousie,
 & aux querelles, s'éloignant de la simplicité & de la foy, renon-
 çant au siecle de paroles seulement & non par leurs œuvres, estant
 pleins de complaisance pour eux-mêmes, & mal edifiant tout le mon-
 de. Que si l'unique colombe ne les peut reconnoître pour ses mem-
 bres, & que persévérant dans leurs dereglemens, ils soient de ceux à
 qui Dieu dira un jour : Je ne vous connois point, retirez-vous de
 moy ouvriers d'iniquité : il semble qu'ils soient dans l'Eglise, mais
 ils ne sont pas, & ils travaillent même contre l'Eglise.

De Rapt. cont. Donat.
 lib. 4. cap. 5.

On voit par là que saint Augustin marque expressement
 qu'on peut considerer les hommes en deux manieres : selon
 ce qu'ils sont au regard de la prescience de Dieu devant la-
 quelle ils sont déjà ce qu'elle prevoit qu'ils seront dans toute
 l'éternité, *secundum prescientiam ejus apud quem sunt presentia
 quæ ventura sunt, etiam quod futuri sunt jam sunt* : & selon ce
 qu'ils sont eux-mêmes en chaque temps par rapport seule-
 ment à ce temps present sans avoir égard à l'avenir : ce que

Or comme il est indubitable que cela doit avoir lieu aussi bien au regard des bons qui doivent devenir méchants, qu'au regard des méchants qui doivent devenir bons, il est visible qu'on doit dire des premiers les deux choses que saint Augustin dit des derniers,

L'une que lors même qu'ils ont la charité on peut dire qu'ils n'appartiennent point à l'Eglise, eu égard de la prescience de Dieu à qui leur chute future est déjà présente, *apud quem presentia sunt quæ ventura sunt*, comme il dit des derniers que dans le temps même qu'ils sont heretiques & vitieux, ils appartiennent à l'Eglise au regard de Dieu, *cui quod futuri sunt jam sunt.*

L'autre que selon ce qui convient à chaque homme dans le temps present, *secundum id quod in presenti est cuique hominum*, ces justes qui doivent tomber appartiennent véritablement à l'Eglise, & en sont les membres vivants pendant tout le temps qu'ils conservent la charité, nonobstant le jugement que Dieu porte d'eux par rapport à l'avenir. Comme saint Augustin dit de ces méchants qui doivent devenir bons, que pendant qu'ils vivent mal, qu'ils ne marchent point dans la voie de Dieu, & qu'ils n'observent point les commandemens celestes qui nous sont donnez pour nostre salut, ils ne doivent point estre comptez entre les vrais membres de l'Eglise, qui est l'unique colombe, & la chaste Epouse de JESUS-CHRIST, quelque jugement que Dieu fasse d'eux par rapport à ce qu'ils seront un jour. Et delà vient que saint Augustin dit de ces personnes qu'ils n'entrent dans l'Eglise que quand ils se convertissent, *tunc intrant cum corriguntur*, & que c'est alors seulement qu'ils commencent à appartenir à la colombe; *incipiunt ad columbam pertinere.*

^a Contr. Crescon. lib.
 3. c. 31.
^b De Bapt. cont.
 Donat. l. 3. c. 18.

On peut aussi conclure delà que quand S. Augustin auroit dit expressement des justes qui doivent tomber & se perdre, qu'avant même que d'estre tombez, ils ne sont point véritablement le corps de JESUS-CHRIST par cette raison, que *non est revera corpus Christi quod cum illo non erit in æternum*, les Calvinistes n'en seroient pas plus avancez. Car cela se devoit entendre selon la prescience, qui ne compte dans les hommes que ce qui est eternal, parce que tout ce qui est renfermé dans

les momens si cours d'une partie de nostre vie, dispaçoit & s'aneantit dans l'immense étendue de l'éternité. CHAP. IX.

A quoy on peut ajouter ce que dit le Cardinal Bellarmin, qu'il y a deux sortes de *vray* : l'un par rapport à la seule essence de la chose, l'autre par rapport à sa fin. Que selon la premiere sorte de *vray*, tout homme qui a la charité est *vray* membre de JESUS-CHRIST, & appartient véritablement à l'Eglise qui est son corps. Mais que selon l'autre sorte de *vray* qui est par rapport à la fin, *veritate finis*, il n'y a que ceux qui seront sauvez qui sont les vrais membres du corps de JESUS-CHRIST qui est l'Eglise : car la fin de l'union des hommes avec JESUS-CHRIST en qualité de membres de ce divin corps est le salut & la gloire.

*Bellarmin. de Eccl. Mi-
lit. lib. 3. c. 7.*

Il n'y a rien sans doute que de fort raisonnable dans cette réponse, & qui ne soit conforme au langage des hommes les plus sages ; cependant il a plu à un Calviniste d'Angleterre de charger Bellarmin de toutes sortes d'injures pour s'en estre servy. Il dit qu'il a montré par là une tres-méchante conscience, *peccatam ille certe conscientiam prodit*, que c'est en vain qu'il tâche de ne pas paroistre menteur & méchant, & que les paroles de saint Augustin confondent son impudence. Voilà quelle est la moderation de ces Messieurs, qui sont si sujets à se plaindre qu'on les traite mal, lors que ne s'emportant à aucune injure personnelle, comme fait cet homme, on refuse seulement leurs erreurs avec quelque force.

*Robertus Sarisler.
De Pœsev. 65. n. 4*

Voyons néanmoins quel est le sujet de tant d'injures. C'est, dit-il, que Bellarmin veut, que des fidèles non predestinez puissent estre le *vray* corps de JESUS-CHRIST *VERITATE essentia sive forme, sed non veritate finis, ut semper permancant esse quod jam sunt*. Pourquoi ne pas rapporter les propres paroles de Bellarmin qui n'explique point en ces termes ce qu'il appelle estre *vray* membre de JESUS-CHRIST, *veritate finis*, mais en ce que la fin de l'incorporation avec JESUS-CHRIST est le salut, & qu'il n'y a que les predestinez qui soient sauvez. Mais ce déguisement estoit nécessaire pour avoir occasion de reprocher à Bellarmin, que pour courir sa méchanceté & son mensonge, il fait de S. Augustin un homme tout à fait impertinent en luy faisant dire, Que ce qui ne sera pas éternellement avec JESUS-CHRIST, n'est pas véritablement le corps de JESUS-CHRIST, qui doit estre éternellement avec luy. *Vbi ne ipse mendax sit & improbus,*

718 LIV. VIII. Combien les Calv. ont corrompu la vraie
 CHAP. IX. *Augustinum prorsus ineptum facit, dum eo facit redire sententiam, ac si dixisset Augustinus: Non est revera corpus Christi futurum cum eo in aeternum, quod non erit cum eo in aeternum. Ce qui est, dit-il, une fuite hontense pour éluder un passage auquel on ne sauroit répondre.*

On verra mieux par des exemples que par tout autre discours combien ce reproche est absurde, & le tort qu'a cet homme de le debiter comme une rare subtilité. Si je voulois montrer, que quelque animal inconnu qui ressembleroit fort à un homme, ne seroit pas un véritable homme, seroit-ce parler impertinemment que de dire, *ce qui n'est pas un animal raisonnable, n'est pas un vray homme.*

Cependant un homme qui raisonneroit comme Robert de Sarisbury, m'arrêteroît dès cette première proposition, & s'écrieroit, *qu'un animal raisonnable & un vray homme, n'estant que la même chose, tout ce que je prouverois seroit, que ce qui n'est pas un animal raisonnable, n'est pas un animal raisonnable.*

Et pour employer d'autres exemples qui soient tout à fait semblables à celui dont il est question, où le mot de *vray* ne soit employé que pour ce qui est *vray veritate finis*, & non pas *veritate essentia*, seroit-ce une impertinence de dire, *qu'une veuve qui n'est pas affectonnée à la priere, n'est pas une véritable veuve selon saint Paul.* Et prouvera-t-on bien que cette proposition est impertinente en disant, que si on l'entend de ce qui est *vray veritate essentia*, une femme qui a perdu son mary est une vraie veuve, quoy qu'elle ne soit pas affectonnée à la priere; & si on l'entend de ce qui est *vray veritate finis*, & par rapport aux devoirs d'une veuve, dont le principal, selon saint Paul, est de vaquer nuit & jour à la priere, c'est comme si on disoit, *qu'une veuve qui n'est pas affectonnée à la priere, n'est pas une veuve affectonnée à la priere.*

Il n'y a rien aussi de plus ordinaire que ces propositions: *Vn Evêque qui ne travaille pas au salut des ames qui luy sont confiées, n'est pas un vray Evêque. Vn Pere qui n'aime pas ses enfans n'est pas un vray Pere.* Et le bon sens fait voir d'abord, qu'on y doit prendre le mot de *vray* pource que l'est *veritate finis*, & est à dire par rapport aux devoirs d'un Evêque, ou d'un Pere auxquels neanmoins ils peuvent manquer sans cesser d'estre véritablement ce qu'ils sont *veritate essentia*. Un chiquaneu
 semblab

semblable à ce Calviniste Anglois pourra donc pretendre que CHAP. IX.
c'est parler impertinemment , parce que c'est cômme si on disoit,
qu'un Evêque qui ne travaille pas au salut de ses brebis, est un Evê-
que qui ne travaille pas au salut de ses brebis : Qu'un Pere qui
n'aime pas ses enfans, est un pere qui n'aime pas ses enfans.

On voit assez par ces exemples combien est vaine l'obje-
ction de ce Calviniste. Ce qui la trompé est, que s'estant sou-
venu de ce qu'on dit dans les Ecoles, que ces propositions, *un*
homme est un homme , un cercle est un cercle, que l'on appelle
identiques sont impertinentes, il s'est imaginé qu'une proposi-
tion estoit identique toutes les fois que le sujet & l'attribut
signifioient la même chose , ce qui est une ignorance grossie-
re des premiers principes de la Logique & de la raison. Car si
cela estoit toutes les propositions affirmatives sur tout en ma-
tiere nécessaire , comme sont celles des sciences , seroient
identiques, parce que l'attribut ne pourroit estre affirmé du su-
jet avec verité , s'il n'y avoit identité entre le sujet & l'attri-
but. Mais ce qui fait que nonobstant cette identité elles ne
sont point *identiques*, lors même que l'attribut n'a pas plus
d'étenduë que le sujet , & qu'ainsy l'un ne comprend rien
dans sa signification qui ne soit compris dans celle de l'autre ,
comme lors qu'on affirme la definition du défini, ou la prop-
riété de son sujet , c'est que quoy qu'ils signifient la même
chose, ils ne la signifient pas de la même maniere , mais la
representent à l'esprit sous différentes idées , dont l'une pour
l'ordinaire est plus obscure & plus confuse, & l'autre plus clai-
re & plus distincte. Ainsy quand je dis que *Dieu est l'estre*
parfait, quoique *Dieu & estre parfait* signifient la même chose,
ce n'est pas néanmoins la même proposition que si je disois
Dieu est Dieu, parce que ce qui est enfermé dans la notion de
Dieu, est plus clairement marqué & comme developé dans cel-
le d'*estre parfait*. D'où vient ausly que ce mot est moins équi-
voque que celui de Dieu, les Payens ayant donné le nom de
Dieu à leurs fausses divinitez qu'ils sçavoient bien n'estre pas
l'estre parfait.

Il n'en faut pas davantage pour dissiper l'illusion de la chi-
quannerie de ce Ministre, qui l'a fait insulter à Bellarmin d'une
maniere si peu honneste. On luy avouë que selon Bellarmin
ces mots, *quod est verum corpus Christi (veritate finis)* signifient
la même chose que ces autres : *corpus quod erit cum Christo in*

720 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie eternum.* Mais les premiers ne signifient que sous une idée confuse, ce que les derniers signifient sous une idée claire & distincte. Et cela suffit pour faire reconnoître à tout homme qui a un peu d'ouverture d'esprit, qu'on ne peut dire sans impertinence, que la proposition de saint Augustin au sens que Bellarmin luy donne, soit impertinente & indigne de saint Augustin.

*Bene id de Pers.
§ 5. lib. 1. cap. 11.*

Il y a encore un passage que j'ay trouvé cité par un Calviniste, dont il est bon de dire un mot, parce qu'il peut servir d'un exemple rare, ou de leur mauvaise foy, ou de leur aveuglement. C'est un celebre Professeur de l'Université d'Oxford dont j'ay déjà parlé d'autres fois, qui a fait un livre entier pour soutenir ce dogme des Calvinistes sous le titre de la *perseverance des Saints*. Il y propose cet argument de ses adversaires: *Saint Paul exhorte les fidelles de ne pas éteindre l'esprit de Dieu. Ils sont donc en danger de l'éteindre en eux.* Il nie la conséquence, & il repete plusieurs fois dans ce chapitre, que nous ne courons aucun danger de perdre le saint Esprit: *Spiritus amittendi nullum est periculum: & que c'est un paralogisme de conclure que l'esprit de Dieu se puisse éteindre en nous de ce que S. Paul nous exhorte de ne le pas éteindre. Car l'esprit de Dieu, dit-il, ne se peut éteindre:* Ce qu'il pretend prouver par deux passages de saint Augustin, l'un de sa lettre 23. à l'Evêque Boniface, & l'autre du livre second contre la lettre de Parmenien chapitre 13. Mais comme ils disent tous deux la même chose, il suffit de rapporter ce dernier: & il ne faut aussi que le rapporter tout entier avec ce qui precede, & ce qui suit les paroles citées par ce Calviniste, qui seront marquées en lettres capitales, pour voir combien il en abuse grossierement.

*Constat sanctitatem
sacramenti in per-
versis & sceleratis
hominibus sive in
eis qui intrus sunt, si-
ve in eis qui totis
sunt, impolluti sunt
que inviolatam & er-
manete, & qui ad-
cunctis ea malipol-
luere, quorum in
ipsis est dicuntur
cum illa impolluta
permaneat, sed in
Lentis permanent ad
premiu-m, in malis
per nanenad judi-
cium [NAM DE
SPIRITU QUI NUL-
LO MODO POTEST
EXTINGUIT DICTUM
EST TAMEN SPIRI-*

» Il est constant, dit ce Pere, que la sainteté des sacremens
» demeure sans souillure & inviolable dans les méchans &
» les scelerats, soit qu'ils soient dedans ou dehors l'Eglise. Et
» quand on dit que les méchans les prophangent, & qu'ils
» en violent la sainteté, c'est qu'ils le font autant qu'il est
» en eux, quoy que les sacremens en eux-mêmes soient tou-
» jours saints, mais au lieu qu'ils demeurent dans les bons
» pour leur recompense ils demeurent dans les méchans pour
» leur condamnation. [AINSY QUOY QUE L'ESPRIT DE DIEU
» NE SE PUISSE ETEINDRE EN AUCUNE SORTE, IL EST NEAN-
» MOINS DIT, N'ETEIGNEZ PAS L'ESPRIT, C'EST A DIRE N'A-

GISSEZ PAS COMME SI VOUS VOULIEZ ÉTEINDRE L'ESPRIT, OU " QUE VOUS CRUSSIEZ QU'IL EST ÉTEINT.] Et le nom de Dieu " ne pouvant estre souillé en aucune maniere, il est dit nean- " moins, que le Pere & le fils voyoient une même fille pour souiller " le nom de leur Dieu.

Il faut estre bien aveugle pour n'estre pas convaincu par toute cette suite, que quand saint Augustin dit, que l'Esprit de Dieu ne se peut éteindre, il ne l'entend que d'une extinction absolue, qui le détruiroit en luy-même, & qui seroit qu'il ne seroit plus, & non pas d'une extinction relative ou morale, qui fait seulement qu'il est comme éteint au regard d'une ame qu'il quitte, parce qu'elle s'est renduë indigne de le posséder, en donnant lieu par quelque crime au malin esprit de rentrer en elle, qui est ce que saint Paul nous avertit d'éviter par cette parole; *Spiritum nolite extinguere.*

Et les trois choses que saint Augustin joint ensemble en sont une preuve indubitable. Car il dit également, que la sainteté du baptême ne peut estre souillée, que le nom de Dieu ne peut estre violé, & que le S. Esprit ne se peut éteindre. Or il est certain qu'au regard du baptême & du nom de Dieu, cela n'est vray qu'en les considerant en eux-mêmes, & non par rapport aux hommes, à qui il n'arrive que trop souvent de profaner l'un, & de blasphemer l'autre. Il en est donc de même du S. Esprit. Ce n'est qu'au regard de luy-même & en luy-même que le S. Esprit ne se peut éteindre, & non au regard des hommes qui l'éteignent autant qu'il est en eux en l'obligeant de se retirer de leur cœur, lors qu'ils se souillent par des crimes qui ne souffrent pas qu'il y demeure comme dans son temple, parce que le temple de Dieu doit estre saint, comme dit saint Paul. Et comme le crime de ceux qui autant qu'il est en eux violent la sainteté de leur baptême, en rompant l'alliance qu'ils y avoient contractée avec JESUS-CHRIST, & qui deshonnorent par leurs desordres le saint nom de Dieu, n'en est pas moins ny moins digne de l'Enfer, quoy que le baptême & le nom de Dieu demeurent toujours en eux-mêmes saints & inviolables: il en est de même du peché des justes qui se détournent de leur justice, comme dit le Prophete, & manquent par là d'observer ce que S. Paul leur recommande par ces paroles, *n'éteignez point l'esprit.* On sçait bien que le saint Esprit qui est Dieu ne se peut éteindre en luy-même, mais c'est assez qu'ils

CHAP. IX.

TUM NOLITE EX-
TINGUERE: ID EST
QUANTUM IN VO-
BIS EST NOLITE DE-
ACERE. TANQUAM
COMENIRE SPIRI-
TUM EXTINGUIT,
AUT TANQUAM
SPIRITUM EXTINGU-
TUM PUTATIS.] Et
nomen Dei nullo
modo potest poni.
& tamen dictum est,
Filius & Pater inra-
bani ad unam pul-
lam, ut polluerent
nomen Patris sui.

722 LIV. VIII. *Combien les Calv. ont corrompu la vraie*
 l'eteignent autant qu'il est en eux en le chassant de leur ame
 par l'impureté de leur vie: c'est assez qu'ils agissent, ainſy que
 dit ſaint Auguſtin, comme s'ils le vouloient éteindre en ſe
 livrant à ſon ennemy, ou comme s'ils le croyoient éteint, en
 ne daignant plus le conſulter ny ſe conduire par ſes regles. On
 ne le conſerve point en le traittant de la ſorte. Or ſaint Au-
 guſtin ſuppoſe qu'il y en a qui le traittent en cette maniere, &
 que c'eſt à quoy S. Paul nous a exhortez de prendre garde
 en nous recommandant de ne point éteindre l'eſprit. Il a donc
 ſuppoſé qu'il y a des fidelles qui perdent l'eſprit de Dieu après
 l'avoir reçu, & c'eſt employer un ſophiſme ridicule fondé ſur
 l'équivoque du mot d'*éteindre*, pour entretenir les Chreſtiens
 dans une damnable ſecurité, que de leur vouloir perſuader
 qu'ils ne courrēt aucun danger d'éteindre en eux le S. Eſprit,
 parce que le ſaint Eſprit conſideré en luy-même, & en tant
 qu'il eſt par ſa nature divine une ſource infinie de lumiere &
 de ſaincteté, ne ſe peut jamais éteindre: comme ce ſeroit inſpi-
 rer aux hommes le libertinage par un paralogiſme ſemblable,
 que de leur dire, qu'ils ne doivent point craindre d'offenſer
 Dieu, parce qu'il eſt ſi fort élevé au deſſus de ſes creatures,
 qu'il n'en peut eſtre offeſé; quoiqu'elles puiſſent faire n'è-
 tant capable ny de rien ajouter à ſon bonheur & à ſa gloire,
 ny d'en rien diminuer.

On me pardonnera ſi j'ay eſté un peu long à éclaircir le ve-
 ritable ſentiment de ſaint Auguſtin, & à ruiner tout ce que les
 Calviniſtes alleguent pour l'obſcurcir. La lecture de leurs li-
 vres m'a fait reconnoitre, que quand une imagination, comme
 celle qu'ont eüe leurs principaux Docteurs, que ſaint Au-
 guſtin eſtoit de leur ſentiment ſur le point que nous venons de
 traiter, eſt une fois répandue dans leur ſecte, ils diſoit en
 tous la même choſe avec une aſſurance & une fiereté, que
 l'on ne peut reprimer que par des preuves pouſſées juſqu'à la
 dernière évidence, & que la moindre chiquanerie que l'on
 n'auroit pas détruite, leur ſuffit pour ne ſe pas rendre aux rai-
 ſons les plus convainquantes.

Je ne ſçay même ſi n'ayant eſté que trop long pour des
 perſonnes équitables qui ne cherchent que la verité, je l'ay
 eſté aſſez pour des eſprits ſi arrêtez à leurs anciennes preven-
 tions. Mais quoiqu'ils faſſent ils ne ſçauroient empêcher
 qu'on n'en tire de grands avantages pour la cauſe de l'Egliſe.

Car ou ils s'opiniastrent à dire toujours, *Augustinus totus no-*
heret : Et par là ils feront connoître à tout le monde , qu'il
n'y a en eux ny bonne foy ny conscience , ou que leur esprit
est rempli de si épaisses tenebres , que la lumiere de la verité
n'y peut plus trouver d'entrée , comme estoient ceux dont
JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile : *Sermo meus non capis in vobis* :
Ma parole ne trouve point de place en vous. Ou ils avoüeront
enfin que ce Pere n'est point pour eux, & il faudra qu'ils avoüent
en même temps, qu'ils ont jusques icy trompé le monde , en
s'efforçant de faire passer un de leurs plus méchans dogmes
sous le nom & l'autorité d'un grand Saint, qui enseigne tout le
contraire.

Mais c'est une conduite qui leur est tres-ordinaire : & on
n'en sera pas surpris , quand on sçaura ce que Melanchthon le
plus modéré des protestans à écrit en confiance à un de ses
amis sur un semblable sujet. *Augustin*, luy dit-il, *n'entre point*
tout à fait dans le sentiment de saint Paul touchant la justification,
quoiqu'il en approche de plus près que les Scholastiques. Je le cite
neanmoins, comme s'il estoit tout à fait de mon avis , à cause de la
grande opinion que le monde a de luy , quoiqu'il n'explique point
assez la justice de la foy, qu'on n'entendra jamais comme il faut, si
on ne se défait de l'imagination d'Augustin, touchant l'accomplisse-
ment de la loy.

Dans un volume de
lettres de Melanchthon
imprimées à Leyde,
p. 575.

On peut juger par cet exemple de la bonne foy de ces pre-
tendus reformateurs de l'Eglise , & qu'elle creance on doit
ajouter à leurs paroles , lors qu'ils se vantent le plus d'avoir
les Peres pour eux.





LIVRE IX.

QUE LA DOCTRINE DES CALVINISTES est tres-prejudiciable à la pieté, en ce qu'elle porte le commun des fideles à ne craindre ny d'estre damnez, ny même de tomber en la disgrâce de Dieu, quelques pechez qu'ils commettent contre la premiere ou la seconde table de la loy.

CHAPITRE PREMIER.

Combien cette crainte est utile.



Es erreurs que le demon s'efforce de temps en temps de répandre dans le monde pour corrompre la pureté de la foy sont de deux sortes. Les unes en altèrent seulement la verité, comme sont celles qui détruisent les mysteres speculatifs qui n'ont pas une relation directe au reglement des mœurs. Et les autres outre cette alteration de la verité, ont encore ce venin particulier, qu'elles sont capables de porter un notable prejudice à la pieté & à la sainteté de vie que doivent mener de vrais chrétiens : comme sont celles qui combattent directement ce que S. Paul appelle, *les saines instructions de nostre Seigneur Iesu-Christ, & la doctrine qui est selon la pieté*, quand il dit à Timothée, *Si quis aliter docet & non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Iesu Christi, & ei quæ secundum pietatem est doctrina, superbus est, nihil sciens.*

1. Tim. VI. 3.

On voit assez par tout ce que nous avons dit jusques au dogme des Calvinistes touchant l'inamissibilité de la justice, qu'il est de ce dernier genre, c'est à dire qu'il est de foy-

même tres-prejudiciable à la pieté , & tres-favorable au libertinage. Mais parce-qu'il n'y a rien dont ils se defendent avec plus de chaleur , & surquoy ils s'écrient davantage qu'on leur fait injure , je me sens obligé de traiter ce point en particulier , & de faire voir encore par là , que ce ne peut estre que l'esprit du diable qui les a poussez à introduire dans le monde une doctrine si pernicieuse , & si contraire à la vanité qu'ils se donnent d'avoir reformé l'Eglise. Pour ne rien dire sur ce sujet qui ne soit plus clair que le jour , je me renfermeray dans ce seul & unique argument.

Toute doctrine qui éteint dans les fidelles la crainte d'offenser Dieu , en leur persuadant que s'estant assurez une fois qu'ils ont la vraie foy , ils ne courent aucun danger ny d'estre damnez , ny de tomber même pour un temps en la disgrâce de Dieu , quoique la tentation les emporte dans des crimes horribles , ne peut estre qu'un piege tres-dangereux à la plupart des fidelles , dont la foy estant encore soible , est exposée à une infinité de tentations , qui les attirent au peché avec tant de violence , qu'il est presque impossible qu'ils n'y succombent , si on leur oste le frein de cette crainte salutaire , qui est si necessaire à tous ceux qui sont encore peu avancez dans la vertu pour les retenir dans leur devoir.

Or c'est ce que fait la doctrine des Calvinistes par la liaison de deux ou trois dogmes , sur lesquels ils se vantent d'avoir principalement établi leur pretendue reformation. L'un que nul n'est vraiment fidelle qui ne soit assuré qu'il a la vraie foy , & que ce seroit un manquement de foy que d'en douter. L'autre , que tous ceux qui sont assurez d'estre vraiment fidelles , le sont aussy d'estre du nombre des élus. Le dernier , que celui qui a esté une fois justifié , non seulement ne scauroit estre damné , mais ne peut même décheoir pour un temps de la grace de Dieu , quoiqu'il tombe en de fort grands crimes.

Et par consequent cette pretendue reformation des Calvinistes , bien loin d'estre l'ouvrage du saint Esprit , ne peut estre regardée que comme l'ouvrage du demon.

Voila en peu de paroles ce que j'ay entrepris de montrer. Et pour le faire avec plus d'exacritude , je feray voir premierement qu'elle est l'utilité de la crainte , selon l'Ecriture , & la conduite ordinaire de la grace de Dieu envers la plupart des

CHAP. I.

hommes ; & en second lieu , que le fruit que l'on peut tirer de la crainte est entierement aneanty par ces nouvelles opinions des Calvinistes.

Pour micux comprendre le premier de ces deux points , il faut remarquer , qu'une des choses qui rendent la religion chrestienne plus admirable , est qu'estant si relevée & si divine , elle ne laisse pas d'estre proportionnée à toutes sortes d'esprits , & de mettre en estar de salut rous ceux qui l'em brassent avec une volonté pleine & sincere. C'est en cela qu'elle est differente de tout ce que la philosophie humaine a pu inventer pour rendre les hommes heureux. Elle n'entreprendoit de le faire qu'en éclairant l'esprit par de hautes speculations que le peuple n'estoit point capable de comprendre , & où il n'avoit pas même le loisir de s'appliquer. Et c'est pourquoy ces remedes philosophiques pour guerir les ames malades , ourtre qu'ils n'avoient point ce pouvoir , n'ont jamais esté populaires , comme saint Augustin le remarque dans le livre de la veritable religion , où il dit , que c'est par là que ceux d'entre les payens qui avoient un peu d'equiré , devoient reconnoistre la difference qu'il y a entre les conjectures superbes d'un petit nombre de philosophes , & la publication d'une doctrine qui guerit les ames , & reforme les erreurs de toutes les nations. *Que si ceux ajoute-il , du nom desquels il se glorifioient revenoient au monde , qu'ils trouvaissent nos Eglises pleines , & leurs temples deserts , qu'ils vissent que le genre humain est appelé & court en effet à l'abandonnement des biens temporels , à l'esperance de la vie éternelle , & à l'acquisition des biens spirituels & intelligibles ; s'ils estoient tels qu'on les a dépeints , ils diroient sans doute : Voila ce que nous n'avons osé entreprendre de persuader aux peuples , ayant esté contrainsts de ceder à leurs coutumes , parce que nous n'avons pu les faire entrer dans ce que nous croyions , & ce que nous aurions désiré leur persuader.*

*Aug. de vera Relig.
cap. 6.*

Mais par quelle voie est-ce que Jesus-CHRIST appelle au salut toutes sortes de personnes , & encore plus les simples que les sçavans ? Est-ce en changeant tout d'un coup la nature par sa vertu toute puissante ? Est-ce en commençant par les débarrasser de toutes les foiblesses humaines , & les amenant d'abord à une perfection qui les fasse agir en Anges plutost qu'en hommes ? Peut-estre que si on nous en avoit demandé nostre avis , nous aurions esté portez à juger qu'il estoit plus digne
de Dieu

de Dieu d'agir ainſy. Mais les penſées de Dieu, ſelon la parole d'un Prophete, ſont auſſy élevées au deſſus des noſtres, que le ciel l'eſt de la terre ; & le Medecin ſuprême, dit ſaint Auguſtin, ne prend pas de ſon malade l'ordre qu'il doit tenir dans ſa guerifon. Il a donc trouvé plus à propos de guerir nôtre nature, non en l'élevant tout d'un coup au deſſus d'elle, mais en ſ'abaiffant vers elle, non en la delivrant en un inſtant de ſes foibleſſes, mais en ſe ſervant de ſes foibleſſes mêmes pour operer ſa delivrance. Il a trouvé en nous de la crainte pour les maux, & du deſir pour les recompensés, qui ſont les deux grands motifs qui ſont agir preſque tous hommes. Il ſ'eſt abaiffé juſques à vouloir bien ſ'en ſervir pour nôtre ſalut : il en a ſeulement changé les objets. Et au lieu que les loix humaines ne tendant qu'à regler l'exterieur, n'ordonnent de chaſtimens que pour les crimes qui bleſſent la ſociété civile, ny de recompense que pour de certaines actions d'éclat qui ſouvent même ſont plutôſt des vices que des vertus ; Dieu a propoſé aux hommes dans l'établiſſement de la véritable religion, d'autres peines & d'autres recompensés qui ont plus d'étendue, qui vont à regler le dedans auſſi bien que le dehors, & qui peuvent agir plus efficacement ſur nous. Il a ſubſtitué à la crainte de la mort & des tourmens qui finiſſent avec la vie, la crainte de reſſentir le poids de la colere divine par des ſupplices qui ne finiront jamais ; & il a changé l'eſperance d'obtenir des biens periffables, en celle de jouir d'une felicité éternelle, qui n'eſt autre que la poſſeſſion de luy-même : ce qui produit une autre ſorte de crainte, qui eſt l'apprehenſion d'eſtre privé d'un ſi grand bonheur, en manquant aux conditions ſans leſquelles on n'y ſçautoit parvenir.

Ce ſont les deux craintes dont ſaint Auguſtin parle ſi ſouvent. La crainte ſervile, & la crainte chaſte. La crainte d'eſtre precipité dans l'enfer ; & celle d'eſtre exclus du royaume du ciel ; la crainte de reſſentir des tourmens ſans fin, & celle d'eſtre rejeté de Dieu comme indigne de le poſſeder.

Il eſt vray que la première, quand elle eſt ſeule, n'eſt point capable d'éteindre en nous la volonté de pecher. Elle change la main & non pas le cœur. Elle nous empêche de nous abandonner au mal, auquel nous nous porterions ſi cette apprehenſion de la peine ne nous retenoit ; mais ſi nous ne nous en abſtenons que par ce motif, c'eſt en vain, dit le même

CHAP. I.

Aug. Ep. 144.

Perc, que nous nous imaginons estre victorieux du peché, parce qu'encore que nous n'accomplissions pas au dehors les mouvemens de nostre mauvaise volonté, cette mauvaise volonté est un ennemi interieur qui vit en nous & qui ne peut estre détruit que par l'amour de la justice. *Inaniter se victorem putat esse peccati, qui pœna timore non peccat, quia etsi non impletur foris negotium male cupiditatis, ipsa tamen mala cupiditas intus est hostis.*

Aug. in Psal. 137.

Mais cette verité n'empêche pas que Dieu ne se serve utilement de la crainte, pour arrester le débordement de la corruption des hommes, & pour les disposer à entrer & à se fortifier dans son amour. Car il est tres-avantageux à ceux mêmes qui ne sont pas encore assez avancez pour se porter au bien par le seul amour de la justice, de s'y porter au moins autant qu'ils peuvent par la crainte de la peine. *Fac fac si potes timore pœnae*, dit saint Augustin, *si nondum potes amore justitiae*. Ils s'exemptent des actions criminelles, s'ils n'en peuvent pas encore étouffer entièrement les secrets desirs. Et c'est déjà un tres-grand bien pour la société humaine, qui est beaucoup plus deshonorée, & plus blessée par les crimes d'action, que par les seuls desirs criminels qui ne s'exécutent point. De sorte qu'on ne peut nier que la doctrine des Calvinistes ne soit tres-prejudiciable au genre humain, s'il est vrai, comme nous le ferons voir, qu'elle éteint dans la plupart des Chrétiens la crainte des supplices éternels.

Aug. in Psal. 91.

*Id. lib. 83. Quæst. 90.
3. Cum aliqua non
peccandi consuetudo,
quod onerosum puta-
batur, facile esse
persuaserit, incipit
gustari dulcedo pœ-
nitentie, & commende-
ti pulchritudo virtu-
tis, ut charitatis li-
betas pro servitute
trahere cœpint.*

Cette crainte apporte un autre avantage à ceux mêmes qui agissent encore par ce motif. C'est qu'en les empêchant de commettre les actions criminelles, elle les empêche d'en contracter les habitudes, qui les tiendroient enchaînez, & les rendroient beaucoup plus incapables de sortir de la servitude du peché, & qu'en les portant à faire de bonnes œuvres au moins quant à l'exterieur, elle leur en diminue la difficulté, & les dispose à goûter la douceur de la piété, & à estre touchés de la beauté de la vertu; ce qui les fait passer de la servitude de la crainte à la liberté de l'amour. Et c'est ce qui fait dire si souvent à saint Augustin, que la crainte introduit la charité; que la crainte est la servante, & la charité la maîtresse, à qui la servante prepare la place dans nostre cœur; que la crainte est l'éguille du brodeur, & la charité le fil d'or que l'éguille fait passer dans la broderie.

Mais ce qui est encore plus considérable , est qu'il ne faut pas s'imaginer que la crainte des peines ne se trouve qu'en ceux qui n'ont pas encore la charité , & qu'elle ne soit utile qu'aux pecheurs avant leur justification pour les aider à sortir de leur assoupissement. Il est bien vray que plus la charité croist , plus cette crainte diminuë , & que la charité parfaite la chasse dehors , comme dit saint Jean , *Charitate intrante , dit saint Augustin , incipit timor exire. Quanto plus illa intraverit , tanto minor timor erit. Cum illa tota intraverit , nullus timor erit : quia perfecta charitas foras mittit timorem.* Mais la charité n'est pas en ce degré de perfection dans tous les fidèles. Ce n'est presque que dans le ciel qu'elle y arrivera , comme ce n'est que dans le ciel qu'elle consumera toute la concupiscence , lors que nous aimerons Dieu de toute la plénitude de nostre cœur , ce qui n'est point à proprement parler , dit le même Pe-
Aug. de Verbis A. 1.
H. 1. serm. 18.
De Pers. 1. 1.
cap. 8.

Ainsy pendant que nous sommes en ce monde , nous ne devons pas croire , sous prétexte d'une spiritualité plus élevée , que la crainte de l'enfer nous soit inutile. Non seulement ceux qui commencent & qui ne font qu'entrer dans la voie de Dieu , font bien de se représenter souvent la rigueur épouvantable des jugemens de Dieu contre les pecheurs , pour en concevoir une frayeur salutaire , qui leur serve à se tenir dans ce qui leur peut rester de pente au péché. Mais ceux mêmes qui sont plus avancez dans la vertu chrestienne ont souvent besoin de ce frein , parce qu'il y a des tentations où la chair combat l'esprit avec tant de violence , que la charité même est obligée d'avoir recours à cette crainte , & de l'employer comme plus proportionnée à la chair , & plus propre à l'étonner & à l'abatre , & plus capable d'en reprimer les mouvemens. C'est ce que saint Jérôme témoigne de luy-même , lors qu'il dit que dans ces sortes de combats , où Dieu permettoit qu'il fust exposé pour l'humilier , il éloignoit de luy les mauvaises pensées qui le tourmentoient , en songeant au bruit de l'effroyable trompette qui doit appeller tous les hommes au dernier jugement. C'est ce qui fait dire à saint Basile , que quand nous sommes prests de tomber dans quelque péché , nous devons nous représenter le formidable jugement de JESUS-CHRIST , où le juge sera assis sur un thrône élevé , toutes les

Basil. in Psal. 43.

creatures estant assemblées, & tremblant à l'entour de luy à la vuë de sa majesté & de sa gloire. Que nous devons penser au compte que nous y rendrons tous, & nous remettre devant les yeux de l'esprit ces ministres effroyables de sa justice, qui jetant le feu par les yeux & par la bouche, entraîneront avec eux les violateurs de la loy de Dieu, dans ce profond abyssme plein d'ordure & de puanteur, & dans ce lieu de tenebres impenetrables & éternelles. Qu'il faut rappeler le souvenir de ce feu privé de lumière, qui n'aura que la vertu de brûler, & enfin nous représenter ce qui sera le plus grand de ces supplices, l'opprobre & la confusion éternelle, dont les méchans seront couverts. *Craignez ces choses, dit ce Pere, & servez-vous de cette crainte, comme d'un frein pour reprimer les mouvemens de la concupiscence qui portent vostre ame au péché.*

Venite filii audite
me, & morem Do-
mini docebo vos.

Et afin qu'on ne croye pas que cela ne convienne qu'à ceux qui sont encore dans l'estat du péché & hors la grace de Dieu, ce Saint témoigne le contraire par ces paroles. *Ce n'est pas, dit-il, aux étrangers que Dieu promet d'enseigner la crainte dont il venoit de parler, mais à ceux que le baptême avoit rendu les enfans de Dieu, & qu'il avoit unis au Verbe.* Et c'est pour cela que le Prophète leur donne le nom d'enfans, en disant. *Venez, approchez-vous par les bonnes œuvres, vous, qui par la regeneration estes devenus les enfans de la lumière.* Et je vous enseigneray la crainte du Seigneur, savoir, celle que nous venons de décrire.

Ce n'est pas que ce Saint ait cru, que cette crainte des supplices éternels dont Dieu menace les méchans, dust estre l'unique ou le principal motif qui empêche les Chrétiens de s'abandonner au vice. Mais c'est qu'il a jugé avec grande raison, que dans le cas qu'il propose, qui est, quand de grandes tentations nous surprennent, & que la chair, le monde, ou le demon s'efforcent de nous entraîner dans le péché, il est fort utile que la crainte chaste appelle à son secours la crainte servile, qui n'est plus alors servile, à proprement parler, lors que l'apprehension d'offenser Dieu que l'amour inspire, se sert d'un objet qui touche aussi vivement que l'appareil effroyable de la justice de Dieu, & le poids insupportable de sa colere, qui accablent les impies, pour divertir l'esprit ou des attraites de la volupté qui les veulent amolir, ou du sentiment des maux temporels, que la rage des demons a em-

ployezen tant de rencontres pour forcer les Chrestiens à renoncer JESUS-CHRIST.

Car ceux qui ont un peu considéré les ressorts interieurs qui nous font agir, sçavent assez combien l'imagination estant frappée violemment de quelque objet, a de pouvoir pour entraîner non seulement l'esprit, mais la volonté même de ce costé-là, comme on ne l'éprouve que trop tous les jours par les damnable effets que causent les représentations lascives. Ainsy l'un des plus prompts remèdes pour arrêter ce mal, est de presenter à l'imagination quelque autre objet qui n'ait pas moins de force pour l'ébranler, & dont l'impression puisse prevaloir sur celle qui le portoit au pechie. C'est ce que l'Esprit de Dieu avoit appris à ce saint Martyr dont parle saint Jérôme dans la vie de saint Paul hermite, qui coupa sa langue avec ses dents, & la cracha au visage d'une miserable femme qui le vouloit perdre. Les sentimens de la volupté, qu'auroient pu exciter en luy les carresses impudentes de cet instrument de saen, furent étouffez par le sentiment de la douleur que l'amour même qu'il portoit à Dieu luy fit prendre pour un moyen de se conserver pur à ses yeux. Il ne faut pas douter de même que dans ces temps de la persecution de l'Eglise beaucoup de Chrestiens qui avoient de la charité, mais en qui elle n'estoit pas encore en un si haut degré de perfection, n'ayent eu besoin de s'armer de la crainte de l'Enfer pour ne se point laisser abbattre par la crainte de la mort, & des supplices horribles qu'ils se voyoient contrains de souffrir à moins que d'abjurer la religion chrestienne. Et qui les blâmeroit d'avoir employé ce moyen pour demeurer inébranlables contre de si furieuses attaques, comme il estoit indigne d'un enfant de Dieu d'envisager jamais autre chose dans l'accomplissement de son devoir, que le pur amour de Dieu, il s'en prendroit à JESUS-CHRIST même, qui pour fortifier ses disciples dans les persecutions qui leur devoient arriver, leur ordonne de craindre la double mort que souffriront les méchans dans les enfers, pour se mettre par là au dessus de la crainte de la mort dont les hommes les menaceroient pour ébranler leur constance. Car après leur avoir predit qu'ils seroient comme des brebis au milieu des loups, que leurs freres, leurs peres, leurs enfans les feroient mourir, & qu'ils seroient haïs de tous les hommes à cause de son nom : pour les fortifier, comme remarque saint

CHAP. I.

Chrysostome, non seulement contre la crainte des peines, des inquietudes, des perils, & des calomnies, mais de la mort même, qui est la chose de toutes la plus terrible; & non seulement de la mort, mais de la mort la plus sanglante & la plus cruelle, il ne leur dit pas simplement, méprisez la mort, mais il leur donne un moyen de la mépriser en opposant crainte à crainte, une plus grande à un moindre. *Ne craignez point*, dit-il, *ceux qui tuent le corps & qui ne peuvent tuer l'ame, mais craignez plutôt celui qui peut perdre le corps & l'ame en les jetant dans l'enfer*, c'est à dire comme l'a fort bien remarqué le même Saint: *Si vous craignez les tourmens des hommes, craignez encore plus ceux dont Dieu vous menace dans les enfers*. Et il est à remarquer que cette parole de JESUS-CHRIST; selon qu'elle est rapportée par saint Luc, fait voir en même temps, & que c'est aux vrais fidelles qu'elle s'adresse, & que Nostre Seigneur a voulu, qu'ils y fissent une particuliere attention, comme contenant une instruction qui leur est tres-importante. Car voicy comme il la rapporte. *Je vous dis donc à vous qui estes mes amis, ne craignez point ceux qui tuent le corps, & qui après cela n'ont rien à vous faire d'avantage. Mais je m'en vas vous apprendre qui vous devez craindre. Craignez celui qui après avoir ôté la vie a encore le pouvoir de vous jeter dans l'enfer. C'est celui-là vous dis-je encore une fois que vous devez craindre*. Ainsi, dit saint Augustin, JESUS-CHRIST nous a delivré d'une crainte en nous frappant d'une autre crainte, qui nous doit bien plus faire trembler. *Ablato timore subjecit timorem*. Et ce seroit s'opposer à ses desseins, que de trouver mauvais que les Chrestiens soient touchez de cette derniere sorte de crainte, selon la reflexion du même Pere sur ce pallage de saint Luc. *Cum Dominus timorem incusserit, & vehementer incusserit, & repetendo verbum comminationem ingeminaverit, dicturus ego sum male times ista? Non dicam. Plane time, nihil melius times, nihil est quod magis timere debeat*.

Luc XII. 3. 4. 5.

Aug. Serm. 18. de Verb. Apost.

Ibid.

Il ne faut donc pas confondre la disposition des esclaves qui ayant le cœur tout rempli de l'affection du monde, ne s'abstiennent de quelques pechez grossiers, ou ne se confessent de leurs crimes, que par la seule vuë de l'enfer; avec la disposition des enfans qui ont de l'amour pour Dieu, mais encore foible; de sorte qu'ayant besoin de divers aides pour se soutenir, ils employent utilement la frayeur des jugemens de Dieu, pour diminuer l'impression que pourroient faire sur eux les

biens & les maux temporels, qui les tentent de quitter la voie rude & étroite de l'Evangile. Saint Augustin a eu raison de représenter en divers lieux, que ceux qui ne sont que dans le premier estat, ne sont point vraiment convertis à Dieu. Mais il n'est pas pour cela moins contraire à ceux qui se jettant dans une autre extrémité détourneroient le commun des Chrestiens de craindre les jugemens de Dieu, sous prétexte de vouloir qu'ils n'agissent que par le pur amour. Il a fait un Sermon entier contre cette illusion dangereuse, & je croy en devoir icy rapporter au moins une partie, parce qu'il n'y a point d'Auteur qui doive estre moins suspect que ce Pere en ce qui regarde les sentimens que l'on doit avoir de la crainte & de l'amour, ny en ayant point qui ait parlé plus divinement de l'obligation d'aimer Dieu, ny plus fortement de ce qu'il y a de defectueux dans la crainte.

Je ne doute point, meschers freres, que la crainte de Dieu ne soit imprimée dans vostre cœur, puisque c'est par là que vous pouvez arriver à une vraie & solide generosité. Car quoy qu'on appelle genereux celuy qui ne craint personne, ce seroit une generosité bien déreglée que de ne vouloir pas même craindre Dieu; au lieu que c'est par là qu'on doit commencer, afin que le craignant on l'écoute, qu'en l'écoutant on l'aime, & qu'en l'aimant on se mette en estat de ne le plus craindre. Et alors on sera tres-generoux & tres-fort, non par une dureté orgueilleuse, mais par un soin diligent de se conduire selon la justice: ce qui fait dire au Sage, que la crainte du Seigneur est ce qui nous fait esperer de devenir forts. Car en craignant la peine dont Dieu menace, on se dispose à aimer les recompenses qu'il promet; & ainsy on se maintient par la crainte de la peine dans la bonne vie, & par la bonne vie on acquiert la bonne conscience, & la bonne conscience fait qu'on n'a plus sujet de craindre la peine. Il faut donc que celuy qui ne veut point craindre, apprenne à craindre; qu'il apprenne d'estre pour un temps dans la sollicitude & dans l'apprehension, s'il veut estre pour toujours dans une entière assurance. Saint Jean dit, *Que la crainte ne se trouve point dans la charité, mais que la charité parfaite chasse la crainte.* Si vous voulez donc n'avoir point de crainte, considerez premierement si vous avez la charité parfaite qui chasse la crainte: mais si vous estes sans crainte avant que d'estre arrivé à cette perfection, c'est l'or-

Aug. de Tempore
serm. 214.

CHPA. I.

„ gueil qui vous enfle, & non la charité qui vous édifie. Car
 „ comme lors qu'un homme se porte bien, il faut que ce soit la
 „ nourriture & non le dégoût qui chasse la faim : il faut de mê-
 „ me quand l'ame est saine, que ce soit la charité & non la va-
 „ nité qui chasse la crainte. Examinez donc vostre conscience
 „ qui que vous soyiez qui voulez déjà ne point craindre. Ne
 „ vous flattez pas en n'en considerant que la surface : rentrez
 „ dans vous-mêmes : sondez le fonds de vostre cœur, & déve-
 „ lopez en les replis les plus cachez. Regardez avec soin s'il n'y
 „ a aucune veine empoisonnée qui y attire l'amour corrompu
 „ du siecle : si vous n'estes touché par aucun attrait des volu-
 „ ptez de la chair ; si vous n'estes enflé par aucun amour de la
 „ grandeur humaine ; si vous n'avez aucune chaleur pour la va-
 „ nité ; & quand vous n'auriez aucune pente au mal, si vous
 „ n'avez aucune negligence pour le bien. Si vous estes en cet
 „ estat, vous avez sujet de vous réjouir de ce que vous estes sans
 „ crainte, parce qu'alors la crainte est chassée par la charité de
 „ Dieu que vous aimez de tout vostre cœur, de toute vostre
 „ ame, & de tout vostre esprit, & par la charité du prochain que
 „ vous aimez comme vous-mêmes, en travaillant autant que
 „ vous le pouvez à faire qu'il aime Dieu aussy bien que vous, de
 „ tout son cœur, de toute son ame, & de tout son esprit, puis
 „ que vous ne vous aimez bien vous-mêmes qu'en aimant Dieu
 „ de telle sorte, que vostre amour pour se détourner ailleurs,
 „ quand ce ne seroit que vers vous-mêmes, n'en soit pas moins
 „ dre envers luy. C'est pourquoy quand vous ne seriez arrêté
 „ au dedans de vous par aucune cupidité, dequoy personne n'o-
 „ seroit se vanter, si vous vous aimez en vous-mêmes, si vous
 „ avez de la complaisance en vous-mêmes, vous en devez d'au-
 „ tant plus craindre que vous ne craignez point. Car la crainte
 „ doit estre chassée, non par quelque amour que ce soit, mai-
 „ par cet amour bien réglé qui se porte tout à Dieu, & qui ne se
 „ porte au prochain que pour luy faire aimer Dieu. Au lieu que
 „ s'aimer soy-même en demeurant en soy, & se plaissant en soy, ce
 „ n'est pas une disposition de charité qui fait qu'on aime la justice,
 „ mais une disposition de vanité qui fait qu'on est enflé d'orgueil.

Ce Saint montre ensuite que ce n'est pas une chose
 qui soit toujours bonne que de ne rien craindre, puis que
 des scelerats peuvent estre dans cette disposition *non ju-*

nitate sed immanitate. Et ainſy, dit-il, on ne doit pas aimer com-

me

me un grand bien ce qui peut estre dans un fort méchant homme. *Non ergo pro magno bono amandum est quod & in homine pessimo inveniri potest.* D'où il conclut, qu'un Chrestien ne doit pas souhaiter de ne point craindre avant que la parfaite charité ait chassé dehors la crainte. *Qua propter timeas christianns antequam perfecta charitas foras mittat timorem.* Et la raison qu'il en apporte est le besoin qu'ont les fidelles d'arrester par ce frein les mouvemens déréglez de la loy de la chair qui combat en eux la loy de l'esprit, & qui la combat avec d'autant plus de violence, qu'ils sont plus éloignez de l'estat des parfaits en qui l'amour de Dieu est plus fort & plus vigilant. Car c'est ce que ce Saint a voulu marquer, quand il dit que ce qui fait que le Chrestien doit craindre, est qu'il doit considerer son estat de voyageur qui le laisse toujours dans une grande foiblesse, pendant qu'il vit dans ce corps qui se corrompt, & qui appesantit l'ame. C'est pourquoy il ajoute: Que plus cette crainte diminuë, plus nous nous approchons de nostre patrie. Car ceux qui commencent à marcher dans le chemin qui y mène, doivent craindre davantage: ceux qui s'y sont beaucoup avancez doivent moins craindre: & ceux qui sont arrivez au terme de leur voyage ne craignent plus rien. *Tanto timor fit timor quanto patria quod tendimus propior. Major enim timor debet esse peregrinantium, minor propinquantium, nullus pervenientium.* (CAPLE PIERRE)

Et afin qu'on ne s' imagine pas que la crainte dont ce Saint parle, n'est peut-estre que la crainte chaste, & non pas la crainte des peines, il previent cette pensée en distinguant ces deux sortes de crainte, & en declarant que c'est de la dernière dont il avoit voulu parler. Il faut, dit-il, que le Chrestien craigne non ceux qui peuvent tuer le corps, & qui après cela n'ont rien à nous faire davantage, mais celui qui peut perdre dans l'enfer & le corps & l'ame. Mais il y a une autre crainte qui est la crainte chaste qui demeure eternellement, & que la parfaite charité ne met point dehors. Car ce qui fait que celui qui est mise dehors par la charité tourmente l'ame, est que l'on craint de perdre quelque chose que l'on aime dans la creature, comme est la santé, ou le repos du corps, ou quelque chose de semblable après la mort; d'où vient aussy que l'on craint de souffrir dans les enfers, les peines & les douleurs, & le tourment du feu. Mais cette crainte chaste qui demeure eternellement, est celle qui fait apprehender à l'ame qu'ayant

abandonné Dieu, Dieu ne l'abandonne. *Quo caret anima, ne Deus illam desertus deserat.*

Cette dernière parole est remarquable, parce qu'elle nous fait voir, que quoy que ce Pere dise que la crainte chaste demeure éternellement, il reconnoist néanmoins qu'elle a un effet sur nous pendant que nous sommes en cette vie, qu'elle n'aura point quand nous serons dans le ciel. Car ce ne sera plus alors que le mouvement d'une frayeur respectueuse à la vue de cet abyfme incomprehenfible de majesté & de sainteté, que les Seraphins ne peuvent contempler fans tremblement, & fans voiler leur visage de leurs ailes. Mais ce même sentiment de respect est accompagné dans ce monde de l'apprehension de tomber en des pechez qui nous fassent encourir la disgrâce de Dieu, & qui nous rendent indignes de jouir de celui que nous aimons, ce que nous ne craindrons pas dans le ciel où nous serons affurez de ne plus pecher; *parce que nous serons tellement rassasiez par la claire vuë de Dieu, & enflammés par une si grande charité, que nous ne pourrons plus nous détourner de l'amour de Dieu en nous plaisant en nous-mêmes.* Saint Augustin a tellement reconnu la difference de ces deux estats de la crainte chaste, que dans un autre endroit où il traite le même sujet, il fait assez entendre, que le nom de crainte ne lui convient proprement que pendant cette vie, lorsque nous avõs sujet d'apprehender que nos pechez ne nous separent de Dieu. C'est dans le 14. livre de la Cité de Dieu ch. 9. où il fait voir, que ce que les Stoiciens enseignoient touchant les passions dont le Sage devoit estre exempt, n'est point conforme au langage de l'Eglise. Car après avoir montré que les Citoyens de la sainte Cité de Dieu vivant selon Dieu en ce monde, *craignent, desirent, s'affligent, & se réjouissent*, qu'ils craignent la peine éternelle, qu'ils desirēt la vie éternelle, qu'ils sont affligés de se voir encore revêtus d'un corps de mort, qu'ils se réjouissent dans l'esperance qu'ils en seront delivrez un jour: qu'ils craignent de pecher, & qu'ils desirent de perseverer, & que toutes ces passions sont saintes en eux, parce qu'elles naissent d'un amour saint, il passe en suite à l'estat où ils se trouveront dans le ciel. Surquoy il dit: Qu'on peut avec raison en bannir la crainte & la tristesse, mais que ce seroit une folie d'en vouloir bannir l'amour & la joie. *C'est pourquoy, dit-il, si ce que les Stoiciens appelloient du nom d'Apathie, est un estat où on n'est jamais ny épouvanté par la crainte,*

Aug. lib. 4. cont. Jul. cap. 3. Quando (anima) tanta laniabitur visione, & tanta inflammabitur charitate superioris boni, ut ad seipsum sibi placendo deficiere ab illius dilectione non possit.

ny affligé par la douleur; ceux qui veulent vivre selon Dieu, doivent avoir de l'aversion pour un tel estat pendant qu'ils sont en cette vie. Mais il faut absolument separer la crainte de la vie eternelle qui nous est promise. Ce qu'ayant montré de la crainte des peines, il propose en ces termes la difficulté touchant la crainte chaste. Que si, dit-il, la crainte chaste doit se trouver en nous dans l'autre siecle, comme il semble que le Prophete Roy nous en assure, en nous faisant entendre qu'elle demeure jusques au siecle des siecles, ce ne sera pas une crainte, qui nous détourne d'un mal qui nous pourroit arriver, mais qui nous fait tenir fermes dans un bien qu'il ne nous est plus possible de perdre. Car quand nous sommes attachés au bien par un amour immuable, la crainte qui nous éloigne du mal contraire, est accompagnée d'une entière assurance de n'y point tomber. Et ainsi ce qui se pourra appeller alors une crainte chaste, ne sçauroit estre que cette volonté pleinement unie à Dieu qui nous mettra dans une heureuse nécessité de ne pouvoir plus pecher, & qui fera que nous éviterons le peché, non par une apprehension d'y tomber semblable à celle que nostre infirmité nous fait avoir maintenant, mais par une vue tranquille de la charité. Ou s'il ne peut y avoir aucune sorte de crainte dans cette possession tres-assurée d'une bienheureuse & eternelle joie, on peut entendre ce qui est dit de la crainte chaste, qu'elle demeure dans les siecles des siecles, comme on entend ce qui est dit de la patience des pauvres qu'elle ne perira jamais. Car cela ne veut pas dire que leur patience sera eternelle, puis qu'il ne peut y avoir de patience où il n'y a plus de maux à souffrir; mais seulement que ce qu'ils ont acquis par leurs souffrances sera eternel. Et c'est peut-estre dans le même sens qu'il est dit, que la crainte chaste demeure dans les siecles des siecles, parce que ce que les Saints auront obtenu par cette crainte demeurera éternellement.

Nous voyons donc que si la crainte chaste est dans le Ciel, ce n'est pas comme dans les Saints qui sont encore en ce monde, à qui le sentiment de leur foiblesse fait apprehender, que se laissant vaincre par les tentations & abandonnant Dieu, Dieu ne les abandonne aussi & ne se retire de leur cœur, *cum cavet anima ne desertus Deus illam deserat.* Il n'y a rien de plus louable que cette crainte. Elle n'a rien de servile comme la crainte des peines. C'est l'amour qui nous la donne. C'est

Aug. in Psal. 127.

l'amour qui nous fait trembler quand Dieu nous dit. *Peccas & dimitto te.* Si vous pechiez je vous quitteray. C'est par là que saint Augustin dit que nous pouvons reconnoître, que nous aimons Dieu véritablement. *Imaginons-nous, dit-il, que Dieu nous dise ; Vous voulez pecher, Je vous laisse faire. Pecher. Faites tout ce qu'il vous plaira. Tout ce que vous desirez d'avoir sur la terre vous l'aurez. Personne ne vous résistera. Personne ne vous dira, que faites-vous ? Personne ne vous empêchera de faire ce que vous voudrez : personne ne vous reprendra d'avoir fait telle ou telle chose. Je veux bien que vous ayez en abondance tous les biens temporels que vous desirez, & que vous en jouissiez, non pour un temps seulement, mais pour toujours. La seule chose qui vous manquera, c'est que vous ne verrez point mon visage. Pourquoi mes freres cette parole vous fait-elle gemir ; si ce n'est que vous avez déjà un commencement de la crainte chaste ? Pourquoi vostre cœur tremble-t-il en vous imaginant que Dieu vous dise : Vous ne verrez jamais mon visage. Prenez garde à ce que l'on vous propose. Vous jouirez de tout le bonheur qu'on peut avoir sur la terre. Vous vivrez dans l'abondance de toutes choses. Vous serez comblé de tous les biens temporels. Vous ne serez point en danger de les perdre ny de les quitter par la mort. Que voulez-vous davantage ? Si on faisoit cette proposition à la crainte chaste, elle pleurerait, elle gemirait, elle s'écrierait : Otez-moy plutôt toutes choses, & que je voie vostre visage.*

Il ne faut donc pas croire, qu'il n'y ait que la crainte de l'enfer qui retienne les hommes de pecher ; la crainte chaste, la crainte de ne pas jouir de Dieu, & d'estre rejeté de devant luy comme indigne de paroître devant sa sainteté infinie, n'a pas moins cet effet dans les âmes remplies de charité. Elles ne tremblent pas moins à la vue d'un crime dont le démon les tenteroit, quand elles se représentent que la sainteté ne souffre pas qu'on se laisse aller à une telle action, & que sans la sainteté nul ne verra Dieu, que les autres moins avancées, quand elles s'arment contre la tentation de la pensée des supplices éternels qui sont préparez dans l'enfer aux violateurs de la loy de Dieu. Ainfi l'on ne peut douter que l'une & l'autre de ces deux craintes ne soient un puissant moyen pour soutenir la foiblesse humaine contre les attaques du péché, & que ce ne fust priver les fidèles d'un grand secours, que de les mettre dès cette vie dans une fausse tranquillité sur ce fondement trompeur, que dès le moment qu'ils ont esté regenez & ado-

pechez en JESUS-CHRIST, ils n'ont à craindre, quelques pechez CHAP. II.
qu'ils commettent, ny d'en estre punis avec les demons, ny
d'estre privez de la jouissance de Dieu.

CHAPITRE II.

Que les menaces dont l'Ecriture est pleine, ont forcé les Calvinistes d'avouer, qu'il est utile aux fidelles de craindre l'Enfer, & que cette crainte leur est tres-avantageuse pour reprimer les mouvemens déreglez de la concupiscence.

Mais je prevoy que la pluspart des pretendus reformez-qui liront cecy, trouveront mauvais que je me sois si étendu à prouver une chose si claire, & qui ne pourroit estre contestée que par ceux qui ne voudroient ajouter aucune foy à la parole de Dieu. Car le moyen de nier que le dessein de Dieu ne soit de retenir les fidelles par la crainte de ses jugemens, en voyant que toute l'Ecriture est pleine des menaces qu'il leur fait, s'ils s'écarterent de la voie de la verité dans laquelle il les a fait entrer, & s'ils trahissent par leurs crimes la fidelité qu'ils luy doivent. Les menaces peuvent-elles avoir d'autre fin, que de toucher les hommes par une frayeur salutaire, comme la fin des promesses est de fortifier leur esperance, & de les encourager par la vuë de la recompense?

JESUS-CHRIST nous avertit avec tant de soin ; Que si nous le renonçons devant les hommes, il nous renoncera devant son Pere : Que si après avoir esté delivrez du peché nous y retombons, nostre condition sera pire qu'avant nostre delivrance. Que si l'esprit impur ayant esté chassé de nostre ame, nous n'avons soin de veiller sur nous, & de luy fermer l'entrée, il y rentrera avec sept autres esprits plus méchans que luy : & que si nous laissons refroidir en nous la charité, nous nous mettons en estat de ne pouvoir plus esperer le salut qui n'est promis qu'à ceux qui persevereront jusques à la fin.

Les Apostres nous disent dans le même esprit : Que nous devons nous conduire de telle sorte que nous n'ayons pas reçu en vain la grace de Dieu. Que nous devons prendre garde, que nous ne tombions dans un déreglement de cœur & dans-

CHAP. II.
ib. 13.

ib. IV. 1.

1. Petr. III. 17.

2. Tim. II. 11.

1. Paral. XXV. III. 9.

Apocal. II. 4.

ib. III. 16.

une incredulité qui nous separe du Dieu vivant. Que nous devons nous exhorter les uns les autres, de peur que quelqu'un de nous estant seduit par le peché ne tombe dans l'endurcissement. Que nous devons craindre que negligant la promesse qui nous est faite d'entrer dans le repos de Dieu, il n'y ait quelqu'un d'entre nous qui en soit exclus. Que nous devons apprehender, que nous laissant emporter aux égaremens des hommes, sans loy & sans conscience, nous ne tombions de l'estat ferme & solide où nous estions establis. Et que c'est une verité tres-assurée, que comme si nous mourrons avec JESUS-CHRIST, nous vivrons aussy avec luy, & que si nous souffrons avec luy, nous regnerons aussy avec luy, de même aussy il nous renoncera si nous le renonçons.

Les Prophetes parlent aussy de la même sorte. Reconnoissez, mon fils, dit David à Salomon, le Dieu de vostre Pere; & adorez-le de tout vostre cœur: si vous le recherchez il vous aidera, mais si vous l'abandonnez il vous rejettera pour toujours. Il n'y a rien aussy de plus clair que les paroles d'Ezechiel, que nous avons examinées cy-dessus, puisqu'il y fait une si terrible menace au juste qui se détournera de sa justice en repetant plusieurs fois, qu'il mourra dans son peché, & que Dieu ne se souviendra plus de toutes ses bonnes œuvres passées.

Et enfin le Fils de Dieu dans sa gloire a daigné nous donner de nouveau les mêmes avertissemens, par ces paroles d'une des lettres aux sept Eglises de l'Asie, qui sont rapportées dans l'Apocalypse. J'ay un reproche à vous faire, qui est que vous estes relâché de vostre première charité. Souvenez-vous donc de l'estat d'où vous estes déchu, & faites-en penitence, & rentrez dans la pratique de vos premieres œuvres. Sinon je viendray bien-tost à vous, & j'osteray vostre chandelier de son lieu, si vous ne faites penitence. Et il dit en un autre: que si nous sommes tièdes, il nous vomira de sa bouche.

Il faudroit vouloir s'aveugler soy-même par une obstination volontaire, pour n'avoir pas, qu'au moins ces passages prouvent que le dessein de Dieu dans toutes ses menaces, est que la crainte de perir éternellement, ou même de déchirer de l'estat de grace, soit un moyen qui nous porte à fuir le peché. Je me contente d'en conclure cela presentement, & je suis assuré que tous les Calvinistes qui auroient un peu de bon-

ne foy & de conscience en conviendront avec moy. C'est à dire qu'ils demeureront d'accord, que la crainte ou de perdre le salut, ou de décheoir de la grace de Dieu, est un des moyens dont nostre Seigneur entend que les Chrestiens se servent, pour ne se point abandonner aux crimes auxquels la chair, ou le monde, ou le demon s'efforcent de les attirer.

Bien loin aussy que les Theologiens Calvinistes osent nier cette proposition, qu'ils l'emploient les premiers pour répondre à l'argument que l'on tire de ces menaces de Dieu contre leur dogme de l'inamissibilité de la justice. Car ils croient y avoir suffisamment satisfait, en disant, qu'elles ne prouvent pas que la justification se puisse perdre, mais seulement que Dieu emploie la crainte comme un moyen pour empêcher qu'on ne la perde.

C'est ainſy qu'ils ont toujours répondu, tant aux Catholiques, qu'aux Remontrans, lors qu'ils leur ont objecté: Que dans leur doctrine c'estoit en vain qu'on tâchoit de retenir les fidelles dans leur devoir, par la crainte de mourir dans leurs pechez, s'ils s'y laissoient emporter.

Grotius les avoit poussez là dessus par ces paroles de son dernier livre imprimé après sa mort. *Les frayeurs que le ſieur Rivet ont avoué que l'on doit faire aux fidelles pour les retenir dans leur devoir sont des terreurs paniques & sans fondement. Il veut qu'on leur puisse dire. Prenez garde que la mort ne vous surprenne dans vos pechez. Et il veut que cela se puisse dire à ceux mêmes qui sont vraiment fidelles, quoy que luy & ces fidelles, s'ils sont de son sentiment, croient fermement qu'il ne peut arriver qu'ils soient surpris par la mort dans leurs pechez en sorte qu'ils perissent. Ils répondent, que cela peut arriver à ne considerer que la nature & non la grace de Dieu. Mais ils soutiennent en même temps que la grace est plus puissante que la nature. Ils veulent donc que les fidelles craignent une chose, qui toutes choses considérées est impossible dans leur doctrine, & que ces fidelles même regardent comme impossible. Rivet luy répondant, demeure d'accord qu'on doit porter tous les pecheurs generalement (c'est à dire aussi bien ceux qui ont la vraie foy, que ceux qui ne l'auroient pas) à craindre de mourir dans leurs pechez, & il pretend aussy, que c'est ce que font ceux de sa secte. Omnes peccatores hortamur ad hoc ne intercipientur in peccatis, & ad poenitentiam in genere omnes revocamus. Dont il rend pour raison, que tous les*

Gr tins dans son livre posthume contre Rivet, p. 164. At D. Rivet inania sunt terribilimenta. Vult dici. Cavete ne in peccatis intercipientur: & vult id jam credituribus dici, cum & D. Rivet credat, & ipſi ſi eum ſequantur, ſe non poſſe in peccatis intercipi, ſed nimirum ut peſceant. Potest id fieri autem per naturam, non per gratiā. At gratia potentior eſt natura. Omnibus igitur ſpe-ctatis & impoſſibile eſt, & ab ipſis quibus dicitur habetur impoſſibile id cujus meminit ipſe inveniuntur D. Rivet.

Rivet dans ſa réponſe à ce livre de Grotius, ſect. XIII. a. 3.

Omnes etiam quando hic vivunt poſſe

CHAP. II.

in peccata labi per propriam infirmitatem, & in peccatis per mortem intercipi in Deum succurrat. Deū ita agere ne id accidat in quos elegit, ut tamen velit eos cum timore & tremore salutem suam operari: Hunc tremorem & timorem & similia esse media quibus Deus utitur ne in peccatis suis moriatur. Quando ergo vivunt sollicitos esse debere, & qui sunt cavere ne cadant. s. Cor. X. 6. Eleuchus communis adversariorum is est, quod finem & media divellant, nec possunt concipere ad qui statim hinc media ad finem conducentia ordinasse.

hommes tant qu'ils sont sur la terre, peuvent tomber en de grands pechez par leur propre infirmité, & estre surpris par la mort dans leurs pechez, si Dieu ne les secourroit pas. Mais que quoy que Dieu empêche que cela n'arrive à ceux qu'il a élus, il veut néanmoins qu'ils operent leur salut avec crainte & tremblement, & que cette crainte & ce tremblement est un des moyens dont Dieu se sert pour empêcher qu'ils ne meurent dans leurs pechez. Qu'ainsy tant qu'ils vivent, ils doivent estre dans la vigilance, & ceux qui sont debout doivent prendre garde de ne pas tomber. Mais c'est, ajoute-il, le sophisme ordinaire de nos adversaires, de separer la fin des moyens, & de ne vouloir pas comprendre, que Dieu qui a resolu la fin, a donné aussi des moyens propres pour y arriver.

Je feray voir ailleurs plus au long l'absurdité de cette réponse; & je me contenteray de dire icy en un mot, que le sophisme ordinaire des Calvinistes est de se servir de solutions, qui sont tres-bonnes dans la doctrine de S. Augustin, qui soutient par rour qu'il a esté utile aux predestinez de n'estre point assurés de leur predestination, & qui sont impertinentes dans la leur, parce qu'ils veulent que les fidelles soient assurez de leur perseverance & de leur salut; ce qui excluant la crainte de ne pas perseverer, rend ridicule ce qu'ils disent que cette crainte leur est un moyen dont Dieu veut qu'ils se servent pour perseverer.

Mais il suffit presentement d'avoir montré par ces paroles si claires de l'un des plus fameux de leurs Docteurs. Qu'ils sont obligez d'avouer, que la crainte de ce que l'Evangile appelle, *mourir dans son péché*, est un moyen dont les fidelles mêmes se servent pour n'y pas mourir, & que c'est Dieu même qui ayant resolu la fin, c'est à dire le salut de ces fidelles, a préparé & ordonné comme un moyen propre pour les faire arriver à cette fin, la crainte d'estre surpris par la mort dans les pechez qu'ils damneroienc.

Voila comment ils ont cru dans la chaleur de leur querelle avec les Remonstrans avoir satisfait à ce que ceux-cy leur objectoient: Que les menaces de Dieu estoient inutiles au regard des fidelles, supposé qu'ils ne pussent déchoir de la ny totalement ny finalement. *Nous le nions*, dit Triglandier. Car Dieu se sert de ces menaces, & de la peur qu'elles nous donnent comme de moyens pour faire cela même, que les fidelles ne déshéent de la foy ny totalement ny finalement.

Trigl. Trinit. Dei gratia, p. 417 Novimus condemnationes esse media quibus Deus utitur ad efficiendum id, ut fideles nec recedant, nec finaliter infidelis fiant.

Le même Auteur explique en un autre endroit comment cela se fait. Et ce qu'il y dit seroit excellent dans la bouche d'un Catholique, mais c'est une impertinence dans celle d'un Calviniste, parce qu'il est impossible, comme nous le ferons voir plus bas, de l'accorder avec leurs principes.

Nous ne nions pas, dit-il, que les fidèles ne soient portez à faire leur devoir par les menaces de la mort éternelle, mais nous nions qu'ils y soient portez par la seule crainte de cette mort, ou que ce soit-là leur premier & principal motif. Car c'est principalement & proprement la charité & l'amour de Dieu qui les y porte, parce qu'étant enfans de Dieu, & connoissant Dieu en Jesus-Christ, comme leur tres-bon Pere, ils ont pour luy un amour d'enfans; & c'est par cemoisif qu'ils s'acquittent avec soin de leur devoir comme des enfans obeissans. Mais nous disons que le propre effet des menaces de la mort éternelle est de reprimer, & d'assujettir la chair qui a toujours une pente vers le monde & la vanité. Car comme elle tend à la vanité, & à ses propres avantages, elle porte aussi les fidèles de rechercher leurs propres satisfactions en se laissant gagner par l'amour du monde. Or la menace de la mort éternelle est tres-propre pour nous arrester dans ce penchant, parce qu'elle nous fait connoître & nous donne moyen de représenter, pour ainsi dire, à la chair qui se veut revolter, que si nous nous rendons à ses desirs déreglez & que nous nous engagions dans l'amour du monde, nous nous mettrons en danger de tomber dans un mal si grand, qu'il ne pourra estre compensé par aucun bien que la chair & le monde nous puissent donner. Ce que Jesus-Christ dit, que nous devons craindre non les hommes qui ne peuvent que tuer le corps, mais celuy qui peut perdre & le corps & l'ame en les jettant dans l'enfer, n'est pas contraire à cela. Car il ne dit pas que la crainte de l'enfer soit ou le seul ou le principal motif qui nous doit retenir dans nostre devoir. Et ce qu'il oppose aux tourmens de l'enfer, est ce que craint la chair, & ce qu'elle nous fait le plus craindre pour nous détourner de rendre à Dieu ce que nous luy devons, sçavoir la mort que les tyrans nous voudroient faire souffrir, à moins que nous n'obeissions à leurs ordonnances impies. De peur donc que les fidèles ne cedent à cette menace, & qu'en estant effrayez, ils ne fassent ce que la chair leur inspire, Jesus-Christ oppose une menace beaucoup plus terrible, par laquelle les fidèles se puissent élever

12. p. 441. Non negamus fideles comminatione mortis æternæ permovei ad officium faciendum, sed negamus illos solo mortis metu, aut eo primo & præcipuo ad illud præsumendum permovei. Charitas enim & amor Dei primo & præcipuo ac propriè illos eo permoveet. Filium Dei cum sine, Deumque ut Patrem suum in Christo benignissimum agnoscit, nihil amorem cum complacentiæ, & ex illo officii suum ut obedienter filii sedulo faciunt. Comminationem mortis horum facere dicimus, ut corripantur & in ordinem cogant carnem rursus ac vanitati desistant: quatenus illa ad vanitatem prona est. suisque inhiat comminationis, unde fideles solliciti ut mundo obsequies commodo suo & emolumento studeant: comminatio mortis huic non opportune admendum intervi, ut fideles ea cognoscant, carnique pervertite exhibent majus longe si ei auscultarent, mundoque obsequerent, immineat malum, quam ut ab illis quancumque & quibuscumque, que vel ab ipsa, vel à mundo monstrari vel offerri possunt commodis compensat queat. Nec contra à jure testimonium Christi à se alligat. Non enim dicit nos vel solum vel primo, præcipue ac propriè metu gehennæ in officio pietatis debet

Et quod huic perli-
tioni in gehenna op-
ponit, cit illud quod
caro timet, & cuius
comminationi cedant
terro majori metu co-

*au dessus de celle-là, & reprimer la chair par une crainte contraire
qui soit capable de faire en eux une plus forte impression.*

meru fideles ab officio faciendo terrete conatur, videlicet morti à tyrannia insidenda. Nec ergo huic
fideles majorem Christum opponit comminationem, qua fideles eam retardare, & carnem co-

Ik. p. 444. Obe-
dientia quam Deus à
fidelibus exigit hila-
ris est obedientia Deo
ut patri amantissimo
exhibenda. Commi-
nationibus autem uti-
get, ut carnem fren-
acti, illicque permove-
ti debent fideles, ut
carnem in seipsum co-
pescant, ut dictum est.

Ik. p. 445. Hoc
exemplum facit ad
explicandum & con-
firmandum quod mo-
do dixi: argumento
scilicet à premio &
pœna desumptum re-
felli oportet: exortio-
nes à carnis & mundo
objectas.

Ik. p. 449. Falsa
sunt hæc omnia, &
salutibus hypothesi-
bus jam exclusis su-
perstructa. Illud enim
mortis æternæ metu,
etiam si ante doctrinam
de perseverantia fi-
delium, comminatio-
nes illæ fidelibus in-
generare possunt, quæ
in generare debent,
conditionarum scilicet,
certe non imitum, ut
si non manent in fi-
de & pietate, sed car-
ni motem gerant, &
peccantes se dedant, in
æternum precipitem
rur exitum: quo me-
ru, ut convenienti-
ssimo remedio, utun-
tur fideles, ad refun-
dendas carnis tenta-
tiones atque illece-
bras.

Cet Auteur repete la même chose un peu plus bas en ces
termes : *L'obeissance que Dieu exige des fideles est une obeissance
filiale, qu'ils doivent rendre à Dieu comme à un Pere, qu'ils ai-
ment sur toutes choses. Mais il ne laisse pas d'employer les menaces
pour les presser de la lui rendre, & les fideles doivent estre frap-
pez de ces menaces pour reprimer la chair, comme nous avons dé-
jà dit.*

Il repete encore dans la suite, *que ce motif de la crainte de
la peine, est tres-propre pour opposer aux tentations de la chair &
du monde.*

Et enfin pour refuter ce que les Remontrants leur repro-
choient, que leur opinion de la perseverance éteignoit dans les
fidelles la crainte de la mort éternelle, quand ils estoient ten-
tez de commettre quelque peché. *Tout cela est faux, dit-il,
& basty sur des hypotheses, que nous avons déjà refutées. Car en
conservant nostre doctrine de la perseverance des fideles, nous ne
laissions pas de soutenir que les menaces de l'Ecriture leur peuvent
donner la crainte qu'elles leur doivent donner, c'est à dire une crain-
te conditionnée qui est, que s'ils ne demeurent dans la foy & dans
la pieté, mais qu'ils se laissent aller aux desirs de la chair, &
s'abandonnent au peché, ils periront éternellement : & nous re-
connoissons que les fideles se servent de cette crainte, comme d'un
remede tres-convenable, pour reprimer les tentations & les attrai-
ns de la chair.*

C'est donc un principe certain & reconnu de part & d'autre
pour indubitable, & clairement établi par l'Ecriture, que non
seulement la crainte chaste qui nous fait apprehender la se-
paration de Dieu, mais que même la crainte de l'enfer & de
la mort éternelle, est un moyen dont Dieu entend que les fi-
delles se servent pour reprimer les tentations qui les portent
au peché. Et ainsi pour convaincre toutes les personnes équiva-
lables, que les auteurs de la prétendue reformation n'ont pas
esté animez de l'Esprit de Dieu, mais d'un esprit de liberti-
nage & d'erreur, il ne me reste qu'à montrer, qu'un des points

capitaux de leur nouvelle doctrine, & sur laquelle ils avoient que leur reformation est principalement fondée, ruine cette crainte, & empêche que les fidelles s'en pussent servir légitimement pour ne point tomber dans les crimes qu'ils seroient tentez de commettre.

Or pour le faire d'une maniere demonstrative, je n'ay qu'à leur remettre devant les yeux les trois dogmes dont j'ay déjà parlé, qui n'ont pas moins necessairement cet effet de bannir toute crainte de l'enfer de l'esprit de ceux qui en sont persuadez, que la creance qu'ont les catholiques de l'effet infailible du baptême dans les enfans que l'on baptise, à celui de ne leur laisser aucune crainte de la damnation des enfans qui meurent avant l'usage de la raison, lors qu'ils savent certainement qu'ils ont esté baptisez.

Le premier de ces dogmes est celui que nous examinons dans tout ce traité, qui est que le salut est entierement assuré à tous les vrais fidelles, que nul d'eux ne perit, & que même il n'arrive jamais qu'aucun d'eux déché de l'estat de grace dans lequel il est une fois entré. Et que cette opinion, est une verité de foy établie manifestement dans l'Ecriture, & dont tous les chrestiens doivent estre persuadez, comme estant le vray fondement de la consolation des fidelles. Je n'ay pas besoin de prouver icy que c'est là leur doctrine; puisque nous avons déjà fait voir en beaucoup d'endroits qu'il n'y avoit rien au monde de plus constant.

Le second est, que le sens auquel ils entendent ce premier dogme, n'est pas que ceux qui ont esté une fois vraiment fidelles ne tombent plus dans ces sortes de crimes, qui ferment, selon saint Paul, l'entrée du royaume du ciel à ceux qui les font : mais qu'encore que les fidelles y tombent, comme il arrive souvent, ils ne courent jamais pour cela aucun danger d'estre damnez, parce que ces pechez, quelques énormes de leur nature qu'ils puissent estre, ne sont pas capables de leur faire perdre, même pour un temps, la foy, l'esperance & la charité, qui les rendent enfans de Dieu & les temples du saint Esprit. Il n'est pas non plus necessaire de montrer que c'est là leur sentiment, puisque nous l'avons déjà fait en tant d'endroits d'une maniere invincible.

Le troisiéme est, que tous les vrais fidelles savent certainement qu'ils sont justifiez par le témoignage interieur du saint

CHAP. II.

Esprit, qui les en assure en les scellant de son sceau , & qui ne les peut tromper.

Il n'y a que ce dernier dogme qui me reste à éclaircir, quoique je l'aye touché en divers endroits, parce qu'encore qu'il soit certain que les Calvinistes en ont fait un des principaux chefs de leur nouvelle Theologie , il est vray néanmoins que quand on en tire des conséquences qui les incommode, ils tâchent de s'échapper par diverses chicaneries qu'il sera bon de détruire.

Or supposé que ce dernier dogme soit encore un point indubitable de leur doctrine, il n'y a qu'à le joindre avec les deux autres pour voir plus clair que le jour, qu'ils aneantissent l'usage & l'utilité de cette crainte, qu'ils sont forcez néanmoins de reconnoître, que Dieu employe comme un moyen pour détourner les hommes du péché ; & qu'ainsi ils se jettent manifestement de la parole de Dieu , & que leur doctrine n'est qu'un amas de propositions qui s'entre-détruisent , & qui ne tendent qu'à introduire le libertinage & l'erreur.

Car dès que je seray une fois persuadé , que le salut est assuré à tous les vrais fidelles , & tellement assuré que quelques crimes qu'ils commettent, ils ne déchéent pas même pour un temps de ce bien-heureux estat ; & que d'ailleurs je sçauray certainement par un témoignage interieur du S. Esprit, que je suis un de ces vrais fidelles, comment est-il possible que je sois touché de la crainte de perdre cette qualité inamissible, & que nul crime n'est capable d'effacer, ou d'encourir les supplices dont elle met nécessairement à couvert ? Quelle pente aura donc à contenter ses passions celui qui se trouvera dans cet estat, étant persuadé, comme il le sera certainement, qu'il le peut faire sans nulle risque.

Voilà où cette pernicieuse doctrine conduit nécessairement & il n'y a personne qui ne voie que ces conséquences sont infailibles, supposé les principes. Il n'y a donc plus qu'à mettre le dernier hors de doute, comme nous y avons mis les deux autres, & c'est ce que nous allons faire dans les chapitres suivans.

CHAPITRE III.

Que le sentiment des Calvinistes , est que chaque fidelle est assuré d'une certitude de foy divine, de sa justification & de son salut.

TOUT le monde sçait qu'un des points par lesquels les heretiques du dernier siecle ont commencé à combattre la doctrine de l'Eglise, a esté celuy de la justification, & qu'une des plus celebres contestations sur cette matiere a esté, si les vrais fidelles estoient certains d'une certitude de foy qu'ils estoient justifiez.

Les Catholiques n'ont jamais nié qu'il n'y eust des marques par lesquelles les vrais Chrestiens pouvoient reconnoitre qu'ils estoient en la grace de Dieu ; qu'ils s'en assuroient d'autant plus qu'ils faisoient de plus grands progrès dans la pieté, qu'ils avoient plus de goust des choses de Dieu, & plus d'éloignement du peché & de la vanité du monde. Mais ils n'ont pas cru qu'il fust nécessaire, pour estre justifié, de croire certainement que nous le sommes, & que sans craindie en aucune sorte de nous tromper en jugeant trop avantageusement de nos dispositions, nous soyons assurez que Dieu nous a adoptez en JESUS-CHRIST.

On sçait au contraire, qu'un des premiers procès que les pretendus reformateurs ont fait à l'Eglise a esté de soutenir contre elle ; que nul pecheur n'est justifié que par la foy qu'il a que ses pechez luy sont remis en JESUS-CHRIST, & qu'ainsy l'une des principales proprieté de la vraie foy justifiante, est que tout vray fidelle sçait certainement qu'il est justifié par l'imputation de la justice du Sauveur.

Luther a esté le premier auteur de cette doctrine de la certitude absoluë que chacun doit avoir de sa justification. Car avant même que de s'estre ouvertement déclaré contre l'Eglise, il se voulut signaler par ses paradoxes dans une des Theses qu'il fit soutenir dans son Monastere en l'an 1518. Ceux-là errent jusques à l'infidelité, qui pretendent que la remission des pechez est incertaine, à cause de l'incertitude de la contrition.

Quelque incertain que soit le Prestre de la contrition du pecheur,

BBb bb ij

*Dans le 1. Tom. des
œuvres de Luther,
13. Visque ad infide-
litatem errant qui
remissionem culpe
incertam asserunt,
propter incertitudi-
nem contritionis.
14. Quamvis libes*

CHAP. III.

incertus sit tam sacerdos quam peccator de constitutione tanta est absolutio, si credit se absolutum. 15. Certum est ergo remissa esse peccata si credit remissa, quia certum est Christi voluntatem preiudicium, 16. Absolutus per clavem potius debet moti, & omnem creaturam negare, quam de sua absolutione dubitare.

748

LIV. IX. Utilité de la crainte

& quelque incertain que le pecheur même en soit aussi, l'absolution est assurée, pourvu qu'il se croie absous.

Il est donc certain que vous pechiez vous sont remis si vous croyez qu'ils vous sont remis, parce que la promesse de Jesus-Christ ne peut manquer.

Celuy qui est absous par la clef de l'Eglise doit plustost mourir & nier toute creature, que de douter de son absolution.

Et dans ses Actes avec le Cardinal Caietan, entre les propositions qui luy avoient esté objectées, & qu'il soutient estre vraies, est celle-cy : Que nul n'est justifié que par la foy, c'est à dire qu'il est nécessaire, qu'il croie d'une foy certaine qu'il est justifié, & qu'il ne doute en aucune sorte qu'il n'ait reçu la grace. Car s'il en doute, & qu'il soit incertain, il n'est pas justifié, mais il vomit la grace. NEMINEM justificari posse nisi per fidem, sic scilicet, ut necesse sit, eum certa fide credere se se justificari, & nullo modo dubitare quod justiciam consequatur. Si enim dubitat & incertus est, jam non justificatur, sed evomit gratiam.

Melanchthon son fidelle ami enseigne par tout la même doctrine, & c'est sur quoy il insiste le plus dans tous les lieux où il a voulu justifier le changement qu'il avoit fait dans la doctrine de l'Eglise. Je me contenteray d'un endroit de ses lieux Theologiques dans le titre, de *Vocabulo fidei*.

Lorsque saint Paul dit que nous sommes justifiés par la foy, le mot de foy ne signifie pas seulement une connoissance historique, les diables mêmes ayant cette connoissance de l'histoire & des dogmes; mais il signifie, embrasser tous les articles de foy, & en particulier cet article : Que la remission des pechez & la vie éternelle est donnée, non seulement aux autres, mais à moy en particulier : Par cette creance, PAR LAQUELLE VOUS CROYEZ QUE VOS PECHER VOUS SONT REMIS, le cœur est fortifié par la confiance en la miséricorde que Dieu nous a promise, &c.

Et un peu plus bas. Saint Paul parle donc de la foy, par laquelle vous embrassez tellement la promesse, que vous croyez que vos pechez vous sont remis à vous en particulier, & que vous en particulier estes reconciliés avec Dieu. LOQUITUR ATQUE PAULUS DE HAC FIDE qua sic amplecteris promissionem, ut credas tibi ipsi remitti peccata teipsum reconciliari.

Calvin a pris d'eux cette doctrine & cette definition de la foy, comme il paroist, parce qu'il en dit dans son institution

Cum Paulus inquit : Justificamur fide, vocabulum fidei, non tantum historice notitiam significat, ut diaboliceam notunt historiam seu dogmata; sed significat assensum omnibus articulis fidei, & in his hunc articulo : credo remissionem peccatorum, & vitam æternam, non tantum aliis dari, sed mihi quoque. Cum hoc assensu, quo tibi credis remitti, cor erigitur fiducia promissæ misericordie, &c.

liv. 3. chap. 2. Car dans le nombre 7. il y définit la foy en ces termes, qui ne sont qu'un peu plus mystérieux que ceux de Melanchthon, mais reviennent à la même chose. *Nous avons, dit-il, une entiere definition de la foy si nous determinons, que c'est une ferme & certaine connoissance de la bonne volonté de Dieu envers nous, laquelle estant fondée sur la promesse gratuite donnée en Jesus-Christ, est revelée en nostre entendement, & scellée en nostre cœur par le S. Esprit.* Cette ferme & certaine connoissance de la bonne volonté de Dieu envers nous, est la même chose que ce que Melanchthon appelle une foy certaine qu'à chaque fidelle que ses pechez luy sont remis à luy en particulier. Et ainſy selon Calvin auſſy bien que selon Luther & Melanchthon, la foy qui nous justifie, & par laquelle nos pechez nous sont remis, est celle par laquelle nous croyons certainement que nos pechez nous sont remis à nous en particulier.

Et c'est ce que Calvin declare plus au long dans le nombre 16. *Icy giſt, dit-il, le principal point de la foy que nous ne pensons point les promesses de misericorde, qui nous sont offertes du Seigneur, estre ſeulement vraies hors de nous, & non pas en nous, mais pluſtoſt qu'en les recevant de nostre cœur nous les faſſions nôtres. . . En ſomme il n'y a nul vraiment fidelle, ſinon celuy qui eſtant aſſuré de certaine perſuaſion que Dieu luy eſt Pere propice & bien veillant (ce qui enferme certainement la remiſſion des pechez, car Dieu n'eſt propice qu'à ceux à qui il les a remis, & qu'il a reçu en ſa grace) attend toutes choſes de ſa benignoiſſe, ſinon celuy qui eſtant appuié ſur les promeſſes de la bonne volonté de Dieu conçoit une attente INDUBITABLE de ſon ſalut.*

Le Concile de Trente ayant condamné cette doctrine dans ſa 6. ſeſſion, la maniere dont les Lutheriens & les Calvinistes s'éleverent auſſy-toſt contre cette condamnation, a fait voir encore davantage combien ils ſe ſont attachez fortement à cette erreur de Luther : *Que nul n'eſt juſtifié que par la foy, par laquelle il croit certainement qu'il eſt juſtifié, & que ſes pechez luy ſont remis.*

Calvin fut le premier qui s'éleva contre le Concile, ayant publié ſon Antidote contre les ſix premieres ſeſſions l'année même que la 6. fut tenuë qui fut l'an 1547. Il y combat le 10. chapitre de cette ſeſſion, qui a pour titre *Reſellitur inanis harricorum fiducia*. Et ce qu'il faut principalement remarquer, eſt qu'il ne s'y plaint point, que le Concile leur ait impoſé, &

CHAP. III

n'ait pas bien rapporté leur sentiment, mais il soutient comme véritable tout ce que le Concile condamne dans leur doctrine.

Capite decimo in vana ut ipsi quidem iactant hereticorum fiduciam invehuntur. Ea autem est secundum eorum definitionem: dum cetero statimus nobis remissa esse peccata, in eaque certitudine acquiescimus. Verum si hereticos facit talis certitudo, ubi erit felicitas quam David predicat.

Notanda est antithesis inter fidem & hesitationem. Vnde colligite promptum est fidem destrui si noli ac tollatur certitudo.

Dans le Chapitre 10. (dit-il) ils s'empportent contre la vaine confiance des heretiques ainſy qu'ils l'appellent. Et cette confiance conſiſte, ſelon la definition qu'ils en donnent, EN CE QUE NOUS CROYONS CERTAINEMENT QUE NOS PECHEZ NOUS SONT REMIS, & que nous nous reposons dans cette certitude. Mais ſi on eſt heretique pour enſeigner cette certitude, que deviendra ce que dit David: Bien-heureux ceux dont les pechez ſont remis. Et plus bas. S. Paul ne ſe contente pas du mot de confiance, il nous attribue la hardieſſe qui eſt quelque choſe de plus que la certitude. Et ayant allegué ces paroles de ſaint Jacques, qui vult exorare nihil heſitet, il en tire cette concluſion. Il faut remarquer que la foy & l'heſitation ſont oppoſez. D'où il eſt aiſé de conclure: Quela foy eſt détruite ainſy toſt qu'on oſte la certitude: C'eſt à dire la certitude que doit avoir chaque fidelle pour eſtre vraiment fidelle, qu'il eſt juſtifié & que ſes pechez luy ſont remis. Car ce n'eſt que de cela dont il ſ'agit dans ce chap. du Concile.

Il reconnoiſt encore que le Concile a eu raiſon de leur attribuer cette doctrine, que ceux qui ſont véritablement juſtifiés doivent croire fermement, & ſans aucun doute qu'ils le ſont. D'où il ſ'enſuit clairement que nul n'eſt vraiment fidelle, qui ne ſçache certainement qu'il a la vraie foy, qui juſtifie. Car ſ'il pouvoit douter de ſa foy, il ne ſe pourroit pas faire qu'il ne doutaſt de ſa juſtification. Voicy donc ce que dit Calvin ſur ces paroles du Concile. *Sed quo melius tota eorum Theologia pateſcat lectoribus, expendant qua in eodem capite ſequuntur verba. Sed neque illud aſſerendum, oportere eos qui verè juſtificati ſunt, abſque dubitatione apud ſeipſos ſtatnere, ſe eſſe juſtificatos. Si ita eſt videant qua ratione conciliari queant mox cum dubitatione.*

Ce que le Concile rejette le plus comme contraire à la doctrine de l'Egliſe, & ſurquoy Calvin auroit pu ne pas tant inſiſter, eſt la certitude de foy divine qu'il dit que les fidelles ne peuvent avoir de leur juſtification. Mais Calvin ne ſoutient pas ſeulement que quelques-uns peuvent avoir cette ſorte de certitude, mais il pretend que nul n'eſt vraiment enfant de Dieu qui ne l'ait, c'eſt à dire qui ne croie de foy divine qu'il eſt en eſtat de grace. C'eſt ce qu'il enſeigne par ces paroles
audacieuſes

audacieuses. *Et cujus obsecro improbitatis est id asserere: nemo scire FIDEI CERTITUDINE potest, se gratiam Dei consecutum? Paulus & Ioannes inter filios Dei non agnoscunt, nisi qui id sciunt. De qua scientia id interpretabimur, nisi quam Spiritus sancti magisterio didicerint.*

Enfin Calvin rapporte le Canon 14. du Concile qui porte ces termes. *Si quelqu'un dit, qu'il est nécessaire à toute personne pour obtenir la remission de ses pechez, qu'il croie certainement, & sans aucune hesitation à cause de sa propre foiblesse & de son indisposition, que ses pechez luy sont remis, qu'il soit anathème.* Et il ne fait aucune plainte, qu'on n'y ait pas bien exprimé leur opinion. Mais il se contente d'assurer, que ce que le Concile condamne est enseigné par S. Paul. *Id sibi tamen vult Paulus.* C'est par où il commence la refutation de ce Canon du Concile.

Kemnitius Lutherien dans l'examen qu'il a fait du même Concile rapporte d'une maniere fort infidelle le sujet de la dispute entre les Catholiques & les Protestans, en disant qu'il s'agit de sçavoir : *An vera fides justificans sit vel fiducia vel DUBITATIO de remissione peccatorum* : Si la vraie foy justifiante est ou confiance ou doute de la remission des pechez. Et il dit dans la suite avec encore plus d'impudence, qu'il patoit par les Ecrits de Catharin & de Soto que tous ceux qui estoient assembles à Trente ne convinrent pas de ce méchant dogme, que la foy doit estre un doute : *Illis ipsis qui Tridenti congregati fuerunt, non convenisse de flagitioso isto dogmate, quod FIDES SIT DUBITATIO.* Il n'y a rien de plus impertinent que cette maniere de proposer la doctrine des Catholiques. Car tant s'en faut qu'aucun d'eux ait jamais dit que la foy fust un doute, que c'est au contraire, parce qu'ils tiennent que la foy divine ne doit avoir pour objet que des choses tres-certaines & tout à fait hors de doute, qu'ils en inferent que ce n'est point un objet de foy divine, de sçavoir si nos pechez nous sont remis à chacun de nous en particulier, parce que nous pouvons souvent craindre avec raison de n'avoir pas apporté toutes les dispositions nécessaires, pour obtenir de Dieu le pardon de nos pechez.

Mais s'il a esté si peu sincere à proposer nos sentimens, il ne fait pas le même reproche au Concile d'avoir infidèlement rapporté la doctrine des Protestans touchant la certitude de la foy divine qu'ils veulent que chaque fidelle ait de sa propre

Cont. Trid. Sess. 6.

c. 13. Si quis dixerit omni homini ad remissionem peccatorum necessariam esse, ut credat certo, & absque ulla hesitatione propriam iniquitatem & indispositionem peccata sibi esse remissa, anathema sit.

justification. Il soutient au contraire fort au long, que c'est en cela que consiste la vraie foy justifiante, & qu'elle a pour son propre objet, non seulement les promesses de la remission des pechez & de la vie éternelle aux véritables disciples de Jesus-CHRIST, mais la certitude, par laquelle chacun en particulier sçait qu'il a pait à ses promesses, c'est à dire que ses pechez luy sont remis effectivement.

Quæres obijciunt etiam sententias de perseverantia. Ut maxime de presentibus certis hinc credentes, neminem tam incertum esse aut perituros in finem. Et quia illi fulti salvi sunt qui usque in finem perseverant, non igitur possit certam fidem esse de salute credentium. Respondetur multos non perseverare, sed gratia excelsæ & scripturæ & experientia docet, sed hoc fit non inde & idem, quasi Deus nolle credentes quos semel ingratiam recepit, ad finem usque conservare, sed ideo fit quia multi seculari, diffidentia & operibus carnis Spiritum Sanctum effundunt, & fidem excutunt. a Nunc docet doctrina de predestinatione vere credentes debere dubitare an sint in numero electorum, sed sicut Paulus Rom. 8. gradationem inquit. Quos elegit, hos vocavit, quos vocavit, justificavit: Ergo quos Deus vocat & justificat illi certo debent statim esse electi.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que ce même homme, qui soutient avec des autres Luthériens, qu'il y a plusieurs justifiés, qui ne persévèrent pas, parce que se laissant aller à une confiance charnelle, ils chassent le S. Esprit de leur cœur par des erreurs de la chair & perdent la foy, & qui condamne sur ce point l'opinion des Calvinistes, ne laisse pas néanmoins par un aveuglement prodigieux d'enseigner avec eux, que ceux que Dieu appelle & justifie, doivent s'assurer comme d'une chose certaine qu'ils sont du nombre des élus, & ne douter en aucune sorte de leur persévérance: ce qui est le comble de l'absurdité; puisque c'est obliger tous les fidèles, de se tenir assurez par la foy même qui les justifie, de ce qui non seulement n'est pas assuré en foy, mais de ce qui est faux par son propre aveu au regard de plusieurs d'entre les fidèles.

Mais laissant là les Luthériens avec lesquels nous n'avons pas de différent sur le principal sujet de cet ouvrage, qui est l'inamissibilité de la justice, revenons aux Calvinistes.

Zanchius rapporte & approuve cette parole de Bucer: que la première chose que nous devons à Dieu, est de croire qu'il nous a predestinez. *Primum quod Deo debes est ut credas te esse ab eo predestinatum.* Mais la manière dont il veut que nous nous assurions de nostre predestination est si extraordinaire, que quoy qu'il l'attribuë à Bucer je serois conscience de l'imputer au commun des Calvinistes avant qu'ils ayent déclaré qu'ils la trouvent raisonnable. Il dit qu'il y a deux voies pour avoir une pleine & entière persuasion qu'on est du nombre des élus: l'une qu'il appelle *a priori* par la seule considération de Dieu & de son amour éternel envers les élus: & l'autre *a posteriori* par les effets de l'élection que nous reconnoissons en nous. Mais il prétend que la première est beaucoup meilleure, & que c'est par là que chacun doit commencer à con-

cevoir une certitude entière de son élection éternelle. Ce que j'entends après Bucer, dit-il, par cette voie à priori, est quand après avoir détourné entièrement les yeux de nostre ame, de nous-mêmes, tous entiers, & de tout ce qui est en nous, c'est à dire de tous nos biens & de tous nos maux tant intérieurs qu'extérieurs, & ne les avoir arrêtez, que sur Dieu seul & sur sa seule grace, miséricorde, bonté, & sur son amour qui est éternel en soy, mais que dans les temps il nous a témoigné en Iesus-Christ, & qu'il nous a revelé dans les Ecritures, estant enlevé de la terre au ciel par le saint Esprit, nous croions d'une ferme foy, & nous nous persuadons avec certitude, que nous sommes du nombre des élus: c'est à dire que Dieu nous a choisis & predestiné en Iesus-Christ dès l'éternité par sa pure grace, tant à la vie éternelle, qu'à tout ce qui est nécessaire pour l'obtenir. Et nous le croions d'une ferme foy, non parce que nous voyions en nous beaucoup de dons de Dieu, comme les bonnes œuvres, la justice, la charité, la patience & les autres vertus, mais seulement parce que nous apprenons des Ecritures que Dieu est bon, & qu'il nous aime, comme en S. Jean ch. 3. Ainsy Dieu a aimé le monde, & que l'esprit de vérité nous l'a ainsy revelé dans l'Ecriture, comme lors qu'il nous dit par l'Apostre sans excepter personne, Que Dieu nous a élus en Iesus-Christ avant la creation du monde..... Celuy qui ajoutant foy à cette parole de l'Apostre peut se persuader avec certitude, qu'il est du nombre des élus, en voyant que personne n'en est exclu par S. Paul, il en est véritablement, car tous les élus, je parle des adultes, croient enfin qu'ils sont élus, & ceux qui ne sont point élus ne le peuvent croire. Voilà la voie à priori. Et pour celle à posteriori, c'est quand ayant reçu par la foy cette doctrine apostolique de nostre élection, nous descendons aux effets de cette élection, dont le premier est cette foy même, & que nous nous confirmons par là de plus en plus dans la persuasion que nous sommes predestinez.

Cette speculation luy a semblé si belle qu'il la repete encore une fois en ces termes, tant il a peur que l'on ne comprit pas bien une si rare pensée. Lors que détournant nos yeux de dessus nous-mêmes quelques que nous soyons, & les arrétant uniquement sur la seule bonté de Dieu, & sur sa vérité qu'il nous a découverte en ses Ecritures, nous croions certainement que nous sommes élus en Iesus-Christ pour la vie éternelle, & que nous en sommes persuadé pour nulle autre cause, sinon que Dieu, que nous savons avoir de l'amour pour nous, & estre véritable en ses paroles, a fait cette declaration dans laquelle personne n'est excepté, que nous sou-

mes élus en Jesus-Christ. Cette voie de s'assurer qu'on est élu, est celle qu'on appelle à priori. Mais lors que retournant à nous nous y voyons premierement cette foy de nostre élection en Jesus-Christ, qui n'est jamais que dans les élus, & que nous ressentons aussy les effets de cette foy, la justification, la regeneration, & les autres, qui ne sont donnez qu'aux élus; & que de ces effets nous concluons que nous le sommes, cette voie de nous assurer de nostre élection est celle qu'on appelle, à posteriori. En suite dequoy il prouve par quatre ou cinq raisons sophistiques, qu'on doit commencer par la premiere de ces deux voies à se former cette pleine & entiere persuasion que l'on est predestiné.

On peut dire que l'aveuglement de cet auteur, est de ceux qui passent la creance, & où l'on ne pourroit jamais se figurer qu'un homme pust tomber si on ne le voyoit. Il pretend que sans faire aucune reflexion sur quoy que ce soit qui puisse estre en nous, de cela seul que saint Paul dit generalement & sans excepter personne, *elegit nos Deus in Christo*, nous devons croire certainement que nous sommes du nombre des élus. Mais ne faut-il pas avoir perdu le sens, pour ne pas voir qu'afin que cette conclusion qu'il veut que je tire des paroles de l'Apostre fust raisonnable, il faudroit que tous les hommes generalement fussent élus & qu'il n'y eust point de reprouvez. Car que m'importe qu'il n'y ait personne denommement excepté dans ce passage de saint Paul, si je sçay d'ailleurs, qu'il en faut necessairement excepter une infinité de personnes, parce que le nombre des reprouvez est infiniment plus grand que celuy des predestinez. Il faut donc autre chose que ce passage pour m'assurer, que je suis du nombre de ceux que le saint Esprit a voulu comprendre sous le terme de *nous* dont se sert saint Paul, & non de ceux qu'il n'y a pas voulu comprendre. Est-ce qu'en lisant ce passage avec une forte attention vers Dieu & dans un entier oubli de moy-même, je ne manqueray point d'estre enlevé de la terre au ciel par le saint Esprit pour voir en Dieu mon élection éternelle, selon ce que dit ce Calviniste? *Sublevati à terra in cælum per Spiritum sanctum firma fide credimus nos esse ex electorum ad vitam numero.* Je croy qu'il y a peu de Calvinistes d'une spiritualité assez raffinée, pour vouloir fonder la certitude qu'ils pretendent tous avoir de leur élection & de leur salut sur un tel enthousiasme. Est-ce qu'il ne faut que croire que je suis compris dans ce passage de saint Paul pour y

estre compris effectivement, parce qu'il n'y a que les élus qui puissent croire qu'ils sont élus ? Mais je serois bien temeraire de m'appuyer en une chose de cette importance sur une si folle pretension.

Car 1. où est-ce que l'Ecriture nous enseigne, que quiconque croit fermement qu'il est predestiné, l'est en effet, & que nul reprouvé ne se peut persuader qu'il est élu ? 2. L'expérience nous enseigne si evidemment le contraire, que les Calvinistes sont obligez de reconnoître ; *qu'il n'y en a point qui s'approprient davantage les promesses de Dieu que ceux à qui elles n'appartiennent point*, qui sont les reprouvez. 3. Et enfin si ce n'est que par la foy que j'ay de mon élection, que je reconnois que je suis élu, je ne le reconnois donc point par la premiere de ces deux voies, qu'il appelle *à priori*, mais seulement par la seconde, puisqu'il dit luy-même : *Cum reversi ad nos videmus primum hanc de nostri electione in Christo, qua tantum est electorum fidem, ex eoque concludimus nos verè esse in Christo electos, via est à posteriori.*

Dans un ouvrage des Remonstans, intitulé, Debenno necessitas, &c. part. 2. p. 155. Insinué qu'il n'y a point de Contradiction transitive sententia additæ (Couperus ad 8. c. ad Rom. 1. part. p. 86.) ait Ne minus peritorem esse ad applicandas sibi consolationes divinas quam cum ad quem illa non spectant.

Ainsy je ne trouveray point étrange que les Calvinistes désavouent ce Theologien de leur secte, en quelque estime qu'il soit parmi eux : Je reconnois que leurs autres auteurs ne prennent pas un vol si haut, & que pour s'assurer s'ils sont du nombre des élus, ils se contentent de la dernière voie, qui remonte à la cause par les effets, & soutiennent que chaque fidelle croit certainement qu'il est élu, parce qu'il sçait qu'il a la vraie foy, qui ne se donne qu'aux élus.

Zacharie Ursin de Silesie, l'un des plus celebres Docteurs de la pretenduë reformation, dont David Paræus a fait imprimer les ouvrages sous ce titre magnifique : *Explicationum catechistarum D. Zachariae Ursini Silesii absolutum opus totiusque Theologiae purioris quasi novum corpus*, a trouvé si ridicule cette imagination de Zanchius, que les fidelles connoissent *à priori*, qu'ils sont predestinez, qu'il s'en defend comme d'une calomnie. *Calomnis est quod doceamus homines judicare de electione à priori.* Mais ce n'est que pour soutenir avec plus d'opiniastreté qu'ils en sont tres-certains *à posteriori*. *Nous jugeons*, dit-il, *par l'effet, qui est la foy & la repentance, de la cause qui est nostre élection, & c'est en juger à posteriori. Et quant à ce que vous dites qu'on ne peut estre assuré de personne avant sa mort, qu'il sera sauvé, si vous entendez du jugement que nous portons des autres, vous avez rai-*

M. Ursini in Catechistica, p. 8.

De nullo ante fidem vitæ itatendum esse, an sit securus beatus, si intelligis de aliis recte dixi si de nobis ipsis. Sed de suis unicuique conscientia & certitudine de-

CHPA. III.

seipso, terra, impia
diabolica, blasphem
ma vox est, totum
salutis fundamentum
evertens. Quin aliud
tibi dicam, nisi aore
finem vite facta cet
tus, an sis hæc vi
te eterne, post hanc
vicam non eris. Nam
fides ipsa est hæc
certitudo.

*son. Mais si vous y enfermez celui que nous portons de nous mè
mes, & que vous vouliez parler de ce qui se passe dans la conscience de
chaque fidelle, & nier par là que chacun d'eux soit certain qu'il
sera sauvé, cette parole est detestable, impie, & diabolique, & c'est
un blasphème qui renverse tout le fondement du salut. C'est pour
quoy je ne craindray point de vous dire, que si avant la fin de cette
vie vous n'êtes certain que vous serez heritier de la vie éternelle,
vous ne le serez point après cette vie. Et il faut avouer que la
raison qu'il en donne est tout à fait convainquante dans les
faux principes des Calvinistes. Car la foy, dit-il, n'est autre chose
que cette certitude même. D'où il s'ensuit tres-bien que comme
on ne scauroit estre sauvé sans la vraie foy, on ne le scau
roit estre aussy selon les pretendus reformez, sans estre cer
tain que l'on sera sauvé, parce que selon eux la foy justifiante
enferme essentiellement cette certitude. Nam fides ipsa est
hæc certitudo.*

Et parce que celuy à qui il écrit luy avoit témoigné qu'il
croyoit que la foy divine n'avoit pour objet que les promesses
generales, pour luy marquer plus fortement l'aversion qu'il
avoit de cette doctrine, il dit en allemán, dont il mêle quel
ques mots parmi son latin. *Celuy qui vous a enseigné cela, vous
a enseigné comme un diable, quand ce seroit un Ange du ciel.*
Et un peu plus bas en la même langue: *Ce sont toutes griffes du
diable, desquelles Dieu nous garde.*

Châmier traite fort au long cette matiere dans son livre 33.
Il y declare d'abord, que ce qu'ils enseignent comprend deux
points. Le premier est, *que les fidelles connoissent par la foy (ce
qu'il entend certainement de la foy divine) non seulement in
definiment, que quelques-uns seront sauvez, ou que ceux qui croient
seront sauvez, mais qu'eux en particulier seront sauvez, parce qu'ils
croient. Que c'est ainsi qu'ils s'appliquent spécialement les pro
messes que l'Evangile propose en general, & que cette application
fait la difference de la foy justifiante avec la foy historique qui reçoit
pour vray ce qui est dit dans l'Ecriture de Dieu & de sa miseri
corde, ce que peuvent faire aussy plusieurs infidelles, & ce que font
tous les diables.* L'autre point est, *que cette connoissance qu'a
chaque fidelle de son salut est certaine, mais que cette certitude est
plus ou moins grande selon la mesure de la foy.* Dequoy nous par
lerons en un autre endroit.

*Thesi. Tom. III lib.
33 c. 1. n. 4. Hæc
summa est eorū q̄
nos hæc parte docu
mus. Ejus duo capi
ta. Præius fideles scire
per fidem non tan
tum, .. aliquos sal
vos fore, vel, salvos
futuros eos qui cre
derint, sed etiam in
particulari seipso
salvos futuros qua
creabant. .. Atque
ad hoc hanc applica
tionē subministrare
differtentiam fidei ve
re justificantis à fide
historica: que non
aliter concipit que
cumque audit de Deo
eiusque misericordia
quam ut pro veris vel
potius veracibus ha
beat quod p̄dicant. ..
etiam infidèles plurim
os: imo faciunt dia
bolicosque. Aliter*

caput hæc scientiam conjunctam esse cum certitudine, cujus mensura sit non alia quam fidei.

Ainsy Chamier reconnoît, que le sentiment de ceux de sa communion est, que chaque fidelle croit de foy divine qu'il sera sauvé; d'où vient qu'il dit un peu plus bas: *Fidelis est certò statuerè se per fidem saluum fore, neque fidelem esse nisi ita statuat.* Et que c'est en cela que la foy justifiante est distinguée de l'historique, en ce que ceux qui n'ont que l'historique, croient seulement en general que Dieu a promis le salut à ceux qui croiroient en Jesus-CHRIST; au lieu que ceux qui ont la foy justifiante croient de plus que le salut leur est assuré à chacun d'eux en particulier.

André Rivet enseigne par tout cette même doctrine, & il l'attribue à ses confreres d'Angleterre, dont il rapporte cet article, qu'il dit avoir esté approuvé par l'Archevêque de Cantorbic, & d'autres Evêques & Theologiens l'an 1595. *Le vray fidelle, c'est à dire celui qui a la foy justifiante, est certain par la persuasion pleine & entiere que donne la foy, que ses pechez luy sont remis, & qu'il sera sauvé par Jesus-Christ. Homo verè fidelis, id est fide justificante præditus, certus est plenioria fidei, de remissione peccatorum suorum, & salute sempiterna sua per Christum.*

*Dans sa lettre insérée
le Gracian de son temps
dit ainsi:
fol. 13. n. 4.*

David Paræus dans ses livres de la justification opposez à ceux du Cardinal Bellarmin sur la même matiere, ne se contente pas seulement de soutenir par tout, *que les vrais fidelles peuvent & doivent croire de certitude de foy qu'ils sont justifiez & élus.* Mais il n'y a point d'outrage dont il ne charge les Catholiques, parce qu'ils ne sont pas dans cette pensée. Il dit, *que les decrets du Concile de Trente contre cette doctrine sont impies, & que le sentiment des Catholiques est un doute de Pyrrhoniens, une torture des consciences, & une boutique de desespoir.*

*a Lib. 3. c. 8. p. 704.
Prima ratio quod
certitudo gratiæ ha-
beret possit. . . . De
remissione igitur pec-
catorum n. seu propria
gratia fideles possunt
esse certi certitudine
fidelis. Secunda ratio.
Quod fideles etiam
debent credere cer-
titudine fidelis, sibi re-
missa esse peccata
propter Christum. . . .
Omnes igitur & sin-
guli fideles per mor-*

*tem Christi sibi certo remittit peccata certitudine fidei credere debent. Tertia ratio: quod expediat omnes fideles habere coc-
titudinem fidei de proprio gratis.
b Dans l'argument du liv. 3. Inopia decreti Concilii Tridentini, &c.
c b. 1. Academicam lxxix, dubitationem, consilientiarum tororem, desperationis officinam stabilit Bellarmine
est hoc libro propositum.*

Avant que de répondre à un chapitre de Bellarmin, qui détruit le fondement de cette heresie Calvinienne, en faisant voir que la foy justifiante n'a point pour objet la misericorde speciale, il dit, *que ce chapitre ne merite que d'estre refuté à coups de fouet, & non par des paroles, tant, dit-il, cet enne-*

*d Lib. 1. c. 8. Fidei ju-
stificantis objectum nō
est speciale misericor-
diam, non minus
inseparabile quam imple,
ex divinis litteris Bel-*

CHAP. III.

larmium contende-
re ostenditur : Hoc
caput non verbis, sed
flagris refutari me-
rebat : adeo sophis-
tice, inscite, impte,
cetera Deum calcitrar
ille misericordie Dei
inimicus.
e Lib. 3. c. 8. Videtis
quam hic homo in-
gratius & otio abuta-
tur ad impium men-
daciū sophisticis na-
gis adstruendum. Est
profecto hæc ratio
blasphema, negatio
roinis Evangelii, om-
nisque fidei & con-
solationis Christianæ
provera elusio, uti
ex prius disputatis
quilibet intelligi
cui modo salus sua
est cordi.

1. lib. p. 7. c. 4. Quid
credere precipitur
sub penâ æternæ
damnationis, id cer-
titudine fidei credere
debemus. Omnes &
singuli fideles preci-
piuntur credere, per
Christi mortem cer-
to sibi remitti pecca-
ta..... Omnes ligantur
& singuli fideles per
mortem Christi sibi
certo remitti peccata
certitudine fidei cre-
dere debent.

2. Amicus Bellarm.
Ener. tom. 4. lib. 6. c. 1.
1. BELLARM. Status
questionis si obique
fallacia & ambiguitate
cogitatur hoc erit.
Vtrum debeat aut possit
aliquis fidei specialiter
certitudine certum esse
certitudine fidei do-
ctrina cui nulli modo
potest sub esse falsum sibi remissa esse peccata.

PROTIT. Sine omni fallacia & ambiguitate non ponitur in hoc statu certitudo fidei divine : quia non distinguit Bellarminus inter gradus certitudinis huius respectu principiorum quæ immediate reveantur, & conclusiones ex illis evidenter deductas, necne inter certitudinem fidei in se, & illam quæ est ex hoc vel in apprehensione vel in spe. Sed istis subtellicis adimimus hunc statum questionis, & affirmativam partem tuebimur contra Propositionum negativam.

my de la misericorde de Dieu regimbe contre Dieu, d'une maniere pleine de sophistiquerie, d'ignorance & d'impieté. Et voulant refuter ce que Bellarmin avoit entrepris de prouver : Neminem teneri certo credere certitudine fidei sibi esse remissa peccata, il commence sa réponse par ses paroles. ' Vous voyez comment cet homme abuse de son esprit & de son loisir pour établir une erreur impie par des niaiseries sophistiques. Car ce qu'il pretend, que personne n'est obligé de croire de cette certitude de foy, que ses pechez luy sont remis est un renoncement plein de blasphemes de tout l'Evangile, & un impudent renversement de toute la foy & de toute la consolation chrestienne, comme tous ceux qui ont quelque amour pour leur salut le peuvent comprendre sans peine, de ce qu'il a esté dit cy-dessus. Et ce qu'il oppose dans ce même chapitre à la proposition de Bellarmin qui luy paroist si impie, n'est pas seulement, que quelques fidelles peuvent croire de certitude de foy, qu'ils sont justifiez; & par consequent élus, mais, ' que tous les fidelles generalement sont obligez sous peine de la damnation éternelle d'avoir cette foy de leur propre justification.

Amesius répondant ausly au même Cardinal Bellarmin dans le livre qu'il a intitulé, *Bellarminus Enervans*, ayant rapporté ce que dit Bellarmin, ' que l'estat de la question entre les Protestans & les Catholiques, est de sçavoir, si quelqu'un doit on peu sans une revelation particuliere estre certain d'une certitude de foy divine qui exclut toute fausseté, que ses pechez luy sont remis; il le plaint seulement que Bellarmin n'a pas distingué entre les divers degrez de cette certitude, au regard des principes immédiatement revelez, & les conclusions qui s'en tirent évidemment, mais, dit-il, sous-entendant cela, nous convenons de l'estat de la question, & nous soutenons l'affirmative contre la negative de la communion Romaine.

Il est donc clair que ce Calviniste soutient au nom de sa secte, que la certitude qu'ils veulent que chaque fidelle ait de sa justification, est une certitude de foy divine, & qu'il pretend seulement qu'y ayant deux sortes de certitude de foy divine, l'une au regard des principes immédiatement revelez,

velez, & l'autre au regard des conclusions qui s'en tirent évidemment, elle est de ce dernier genre : comme cet auteur le déclare plus expressement en répondant à cet argument que Bellarmin avoit appellé *une démonstration Theologique*. Nul ne peut être justifié sans une foy vivante & une pénitence sérieuse. Or nul ne sauroit savoir principalement avec une certitude de foy divine, qu'il a une foy vivante, & une pénitence sérieuse, parce qu'on ne trouve nulle part dans l'Ecriture aucun témoignage touchant la foy & la pénitence de chacun de nous en particulier. Car Amelius y répond ainsi : Si cette présentée démonstration Theologique étoit solide, elle osteroit tout l'usage que l'on peut tirer de la Theologie. Car il n'est point dit dans l'Ecriture, que Mahomet & l'Alcoran doivent être condamnés en particulier. Est-ce donc que nous ne pouvons être certains d'une certitude de foy divine que les abominations de Mahomet sont detestables. Il n'est dit dans aucun endroit de l'Ecriture, qu'un tel Payen, ou un tel Mahometan ne peut être sauvé, s'il ne se convertit & n'embrasse la foy chrestienne : dira-t-on pour cela qu'on ne puisse savoir par une foy certaine, que la foy est nécessaire à tel & tel pour être sauvé. . . . Bellarmin n'a pas du ignorer, que ces faits particuliers nous sont évidemment connus par les sens & par l'expérience, & qu'au regard de la foy nous avons de plus le sceau du saint Esprit, & que quand une conclusion se tire nécessairement d'une proposition de foy, & d'une autre qui a une évidence certaine, elle est certaine d'une certitude de foy.

Voilà ce que les Calvinistes peuvent dire de plus plausible pour établir leur certitude de foy touchant la justification de chaque fidelle en particulier. Et c'est ce que nous éclaircis plus bas, en répondant au sieur Daillé, qui a traité cette matiere plus à fond. J'ay seulement une remarque à faire sur Amelius, qui est que par un aveuglement incompréhensible il accuse Bellarmin d'une calomnie grossiere pour avoir dit : Que dans l'opinion de Calvin la foy justifiante enferme nécessairement une connoissance certaine de l'élection & de la persévérance. *Falsissima*, dit-il, *est calumnia, certam cognitionem electionis & perseverantiae necessario requirit ex Calvinii sententia ad fidem justificantem*. Je ne puis rien comprendre à ce reproche de calomnie, étant certain que luy-même croit aussi bien que Calvin & les autres Calvinistes, que la foy justifiante doit enfermer tout cela. Pour Calvin cela est clair, puisque nous avons déjà vu qu'il dit

DDdd

Sine fide viva & penitencia facta nemo justificatur. At nemo certus esse potest, quod certum certitudine habet se fidem vivam & penitentiam ferè habere: 10 nulla enim Scriptura testimonio ejusmodi invenitur de fide & penitentia nostra in particulari. Hęc plane Theologica demonstratio est, FACTUM. Theologia ista demonstratio si firmaretur, omnem usum tolleret Theologie. In nulla enim Theologia legitur testimonium de Mahomete aut de Alcorano ejus in particulari, quod debet demonstrari. Ad hoc igitur possumus esse certi certitudine istas abominabiles istas esse detestandas, &c.

Bellarminus nō debuit ignorare particularia istiusmodi sentia, observatio & experientia nobis evidet et coartare, & in fide etiam accipere obligas omnem spiritum sancti: conclusio nem autem quæ rectè deducitur ex premis quod ubi est de fide, & aliter evidet habet certam, certitudine hāc est certam.

Amelius in Bellom. Enervato, tom 4. lib. 5. c. 1.

Cham. tom. III. lib. 13.
c. 6. n. 13. & 14.

dans son Institution, liv. 3. ch. 2. n. 7. *Que nul n'est vraiment fidèle, sinon celui qui estant appuyé sur les promesses de la bonne volonté de Dieu conçoit UNE ATTENTE INDUBITABLE DE SON SALUT.* C'est de ce passage de Calvin, ou de quelqu'autre semblable, que Bellarmin avoit conclu, que selon Calvin il estoit necessaire pour la foy justifiante, *ut quis plane cognoscas se ad numerum predestinatorum certo pertinere*: ce qui est si évident, que Chamier répondant à ce même lieu de Bellarmin, non seulement n'y trouve point de calomnie, comme fait Amesius, pour ce qui est de l'objet de foy justifiante, mais s'arrestant simplement à ce qu'on pourroit entendre par *plane cognoscere*, il dit que si on n'entend par ces mots autre chose, que sçavoir certainement que cela est, il avoue ce que Bellarmin impute à Calvin (c'est à dire que tout vray fidelle sçait certainement qu'il est du nombre des predestinez) & que toute vraie foy enferme cela, & qu'elle n'est pas veritable si elle ne l'enferme. *Si plane cognosce (nos ad numerum predestinatorum certo pertinere) intelligas, rem scire ita se habere, & certam esse, concedo. Hoc enim fides habet vera, nec est vera si non habet.* C'est pourquoy aussy le même Chamier fait à Bellarmin un reproche tout contraire à celui que luy fait Amesius. Car bien loin de trouver mauvais, comme fait Amesius, qu'il eust imputé aux Calvinistes de croire que la foy justifiante n'enferme pas seulement la certitude de la remission des pechez, mais aussy la certitude de la predestination, il le reprend d'avoir traité separément ces deux questions; au lieu, dit-il, que ce n'est qu'une seule & même question. *Nunc probabimus quemcumque fidelem applicare sibi peculiariter promissiones universales de Dei misericordia, ac proinde remissionem peccatorum spemque vita aeternae. Imo & CERTITUDINEM PRÆDESTINATIONIS SIVE POTIUS ELECTIONIS. Nam etsi hanc Bellarminus separat, tamen revera una est eademque questio. Itaque nos conjungemus.*

Cham. tom. III. lib. 13.
c. 3. n. 1.

Bellar. Enerv. T. 1. p. 17.
Hæc questio est adeo
conjuncta cū antecede-
nte de gratia, & cō-
allecta de perseveran-
tia ut scilicet non
possit tractari.
Questio est an fide-
li quisque peculiari
revelatione scire
possit, ac debeat, se
esse ex numero ele-
ctorum Pontifici no-
gare, nos assema-
mur.

Et c'est ce qu'Amesius dit luy-même dans le 6. livre, ch. 3. qui a pour titre, *De certitudine electionis*. Car il avoue que cette question de la certitude de l'élection est tellement jointe à celle de la certitude qu'on est en grace, qu'elles ne se doivent pas separer. Et il la propose en ces termes: *Si le fidelle sans une revelation particuliere peut & doit s'assurer qu'il est du nombre des élus. Les Papistes le nient, & nous le soutenons.* Et il reconnoist que leur unique fondement de la certitude qu'ils veulent qu'ait chaque

fidelle qu'il est du nombre des élus, & que selon S. Paul, Dieu donne la gloire à tous ceux qu'il a appellez & justifiez. *Vnicum nostrum fundamentum hujus causæ proprium est illud Apostoli Rom. 8. Quos vocavit eos justificavit & glorificavit.* D'où il s'ensuit manifestement que selon les Calvinistes, la certitude de la justification enferme celle de la glorification. Et qu'ainsy ce n'est point une calomnie, mais une tres-grande verité : *cognitionem electionis & perseverantia necessariò requiri ex Calvini sententia ad fidem justificantem.*

Les Contreremonstrans dans la Conference de la Haïe de l'an 1611. c'est à dire les plus habiles Calvinistes qui fussent alors en Hollande, representent comme un avantage de la doctrine de leur secte, qu'ils reprochent aux Remonstrans d'avoir alterée par leurs nouvelles opinions, *qu'elle établit un fondement solide de la certitude du salut.* Car selon nostre doctrine, disent-ils, *chaque fidelle peut former ainsy en soy même cette entiere certitude. Je trouve en moy que Dieu par une pure grace m'a donné la vraie foy en Jesus-Christ. Il m'est donc certain, qu'il m'a élu au salut dès l'éternité : & ce decret estant immuable, je suis assuré que mon salut estant appuyé sur ce fondement demeurera ferme, & que Dieu selon ce decret me protégera de telle sorte que je persèvereray dans la foy, & qu'enfin j'arriveray certainement en son royaume.*

Les Professeurs en Theologie de l'université de Leyden ont fait un recueil de diverses Theses sous ce titre, *Synopsis purioris Theologiae disputationibus 52. comprehensa.* Dans la 31. soutenuë par Testard sous André Rivet, après avoir parlé de la certitude que chacun a de sa foy & de sa justification, il parle ainsy de celle qu'ils pretendent qu'il doit avoir aussy par même moyen de son élection & de sa perseverance. *Nous ne faisons point de difficulté d'assurer que non seulement Dieu donne à quelques fidelles par un privilege particulier une certitude speciale de leur perseverance, mais que aussy chaque fidelle peut & doit estre certain & entierement persuadé de son élection & de sa perseverance.* NON TANTUM quibusdam fidelibus ex speciali privilegio perseverantia certitudinem specialem indultam esse, sed etiam quemvis fidelium, & debere & posse certo esse persuasum de electione & perseverantia sua, non dubitamus asserere.

Et dans une autre université Calvinienne, qui est celle de Sedan, la même doctrine se voit soutenuë dans le second volume d'un recueil semblable de Theses, p. 776. Car après avoir

DDd d d ij

Collat. Hag. p. 23. Atqui nostris doctrina hæc solius fundamentum certitudinis saluti. Nam ex ea potest quivis credens plena persuasione affirmare. Compertio in me, Deum mihi mea gratia veram fidem in Jesu Christo largitum esse itaque certo mihi constat, eum me ab æterno ad salutem elegisse & cum hoc electionis decretum sit immutabile, salutem meam hoc fundamento firmam itate & Deum me ita secundu illud conservaturu, ut sum in fide perseveraturus, & tandem certo ad salutem perducendum.

*Ceterum est innotu-
li. Thesaur. Theolo-
gici Sedanensis.*

CHAP. III.

dit, que la justification est certaine & immuable, & que c'est un de ces dons de Dieu qui sont sans repentance, & que Dieu glorifie ceux qu'il a justifiés, ils en concluent : Que de là on peut démontrer la certitude non seulement de la justification, mais aussi de l'élection & du salut en chaque justifié. *Hinc justificationis certitudo, adeoque & electionis & salutis in unoquoque justificato necessario demonstratur.* De sorte, ajoutent-ils, que ceux qui nous accusent d'arrogance à cause de cette doctrine. (c'est à dire, à cause que chacun d'eux se croit du nombre des élus) méritent eux-mêmes d'estre accusés de defiance & d'incrédulité en ce qu'ils craignent de s'appuyer sur la parole de Dieu. *UT QUI nobis arrogantia notamur ex illa doctrina inuri volunt, potius diffidentia & incredulitatis insimulandi sint quod verbo Dei inniti vereantur.* Ainsi selon les Calvinistes, tout fidelle est tellement certain de sa justification & de son élection, qu'il n'en peut douter sans manquer de foy, parce que c'est, à ce qu'ils croyent, une vérité dont la parole de Dieu les assure, comme elle les assure que JESUS-CHRIST est assis à la droite de son Pere, & qu'il viendra juger tous les hommes au dernier jour.

Voyez dans le livre 2. ch. 3. comme ils se sont engagés par serment à soutenir la doctrine de ce Synode.

Enfin c'est un point décidé par le Synode de Dordrecht, dont nul Ministre n'oseroit abandonner la doctrine, ny en tout ny en partie, que c'est par une certitude de foy divine que chaque fidelle Calviniste se croit assuré de sa justification & de son salut, Car il n'y a rien de plus clair que ces paroles du 9. canon sur le 5. point de doctrine. *Quant à cette garde des élus pour le salut & la persévérance des vrais fidelles dans la foy, les fidelles en peuvent estre & en sont certains selon la mesure DE LEUR FOY : PAR LAQUELLE* (c'est à dire par la foy divine qui les rend vraiment fidelles & justes devant Dieu; car c'est de celle-là qu'ils parlent) *ils croient CERTAINEMENT qu'ils sont & demeureront toujours les vrais & vivans membres de l'Eglise, que leurs pechez leur sont remis, & qu'ils posséderont la vie éternelle.*

CHAPITRE IV.

Que les Calvinistes sont divisez sur la nature de la certitude qu'a chaque fidelle de sa foy ; les uns voulant que ce soit une certitude de foy divine & les autres d'experience : mais qu'ils conviennent tous que la certitude qu'ils pretendent que chaque fidelle a de sa justification est de foy divine.

JE croy qu'après les témoignages que je viens de rapporter des principaux des Calvinistes, & de leur synode general, on voit assez quel est leur veritable sentiment touchant la certitude qu'ils s'imaginent que chaque fidelle doit avoir de sa justification.

Mais parce qu'ils ne laissent pas d'obscurcir cette doctrine par diverses broüilleries, quand on en tire des consequences qui les incommode, il est necessaire d'en établir davantage les principes, afin qu'il leur soit moins facile de s'échapper.

Il faut pour cela considerer diverses sortes de certitudes ; qu'ils attribuent toutes à chaque fidelle. La premiere est la certitude que chacun a de sa foy. La seconde la certitude que chacun a de sa justification. La troisieme celle que chacun a de sa perseverance dans la vraie foy. La quatrième celle que chacun a de son election & de son salut.

Mais ces trois dernieres sont tellement liées ensemble qu'elles sont absolument du même genre dans les principes des Calvinistes. Car comme ils ne reconnoissent point de vraie justification, au moins dans les adultes, que celle qui naît de l'amour de Dieu envers ses élus, & qui ne se perdant jamais est toujours jointe à la perseverance & au salut, il est manifeste que la premiere des trois dernieres certitudes, qui est celle de la justification, enferme necessairement les deux dernieres.

On pourroit dire la même chose de la certitude de la foy. Car entendant par là, comme ils font la foy qui justifie & qui sauve, toute foy, hors celle qu'ils appellent *justificantem* & *salvificam*, n'estant selon eux qu'une fausse foy, & cette foy justifiante n'estant donnée selon eux qu'aux seuls élus, il n'est

pas moins clair que quiconque est certain qu'il a la vraie foy, est certain aussy qu'il est justifié & qu'il est élu.

Mais quoy que ces deux sortes de certitude soient inseparablement jointes ensemble, il se pourroit faire néanmoins qu'elles ne seroient pas de même nature; & que l'une ne seroit qu'une certitude d'expérience, & l'autre une certitude de foy divine. Comme la certitude que j'ay d'estre véritablement homme est jointe en moy qui suis Chrestien avec la certitude, que je seray jugé de Dieu. Et cependant ces deux certitudes sont fort différentes : la premiere n'estant que le sentiment naturel & infaillible que j'ay de moy-même comme estant composé d'un corps & d'une ame raisonnable ce qui fait l'homme, & la derniere estant une certitude de foy divine, parce que la foy m'apprend que tous les hommes seront jugés de Dieu.

Il est vray aussy que les Calvinistes sont partagez sur la nature de la certitude qu'ont tous les vrais fidelles d'avoir la vraie foy. Car il y en a qui croyent que c'est une certitude de foy divine, à cause du témoignage du saint Esprit, qui est, à ce qu'ils pretendent, une espece de revelation qu'il fait à chaque fidelle qu'il est dans la foy.

C'est ce qui est porté dans la 31. These du Recueil imprimé à Leyden sous le titre de *Synopsis purioris Theologia* dont j'ay déjà parlé. *Il n'est pas vray, disent-ils, que dans les fidelles cette proposition; Je croy; EGO CREDO, ne soit pas une parole ou un témoignage de Dieu, chacun d'eux ayant le saint Esprit qui rend témoignage à leur esprit qu'ils sont enfans de Dieu.... Car les élus peuvent connoître certainement s'ils ont la foy, selon ce que dit saint Paul: Examinez-vous vous-mêmes si vous estes dans la foy. A quoy S. Augustin s'accorde, lorsqu'il dit au 12. livre de la Trinité chapitre 1. Que chaque fidelle voit la foy dans son cœur, & qu'il en est assuré par une connoissance tres-certaine, & comme par le cry de sa conscience. Or il ne suffit pas pour cela d'en avoir une simple probabilité, ny même comme quelques-uns ont pretendu une certitude humaine & d'expérience, telle qu'à celui qui ayant chaud est certain qu'il a ce qu'il éprouve par le sens. Le sentiment de l'ame est autre chose que le sentiment corporel. Et on ne doit pas separer le sentiment interieur que le fidelle a de sa foy de la revelation de Dieu. Car cette foy est appuyée sur le témoignage du S. Esprit, & chacun estant obligé de croire aux revelations divines, nous ne croyons pas qu'on doive ap-*

Nec verum est quod Pontifici oggerunt, assumptionem illam in fidelibus. Ego credo, non esse verbum ad testimonium Dei, cum eorum quisque habeat spiritum sanctum, qui testimonium reddit spiritui ipsorum quod sint filii Dei Rom. 8. et. Nam electi certo possunt cognoscere se esse in fide. Vos metipfos tentate si estis in fide &c. 1. Cor. 13. 7. Quibus succinit Augustin. lib. 13. de Trinitate. c. 1. scribens, quemque credens in corde suo videt fidem, eamque tenere certissima scientia & clamore conscientia. Ad hoc autem non sufficit simplex ut loquuntur probabilitas, neque humana tantum & experimentalis certitudo, ne nonnullis placuit, qualis est Jesus qui cum

peut autrement qu'une foy divine celle qui fait que le vray fidelle croit qu'il est vraiment fidelle.

Il est évident que les auteurs & les défenseurs de cette These ont cru que la certitude que chaque fidelle a selon eux qu'il est fidelle, est une certitude de foy divine. Mais il faut reconnoître qu'il y en a d'autres qui n'ont pas osé aller si avant, & qui se sont contentez de mettre cette certitude au rang de celles que nous avons par experience, en disant que nous sçavons que nous avons la vraie foy avec la même évidence que nous connoissons nos propres pensées.

C'est à quoy se reduit Marc Frederic Windelin, qui a compris en deux petits livres toute la Theologie Calvinienne, & à qui il faut donner cette louange, qu'il a parfaitement bien expliqué & d'une maniere tres-claire tous les dogmes de cette secte. Car après avoir dit, *qu'une des proprietéz de la foy justifiante est la CERTITUDE qui fait que la vraie foy est certainement connue de chaque fidelle, de sorte qu'il sçait qu'il croit ou qu'il a la foy* il se fait cette objection de la part des Catholiques. *Rien ne peut estre certain de certitude de foy, que ce qui est expressement contenu dans la parole de Dieu, ou qui en peut estre tiré par une consequence legitime. Or qu'un tel ou un tel, vous ou moy, ayent la vraie foy n'est dans la parole de Dieu ny expressement ny par une consequence évidente. Il ne peut donc estre certain de certitude de foy qu'un tel ou un tel, vous ou moy, ayent la vraie foy.* Et il y répond en ces termes. *Cette conclusion ne nous est pas contraire. Car nous ne disons pas en particulier que la certitude par laquelle nous pouvons estre certains que nous avons la vraie foy, soit une certitude de foy, mais seulement que nous en pouvons estre certains. Que si vous me demandez de quelle nature est donc cette certitude. Je vous répondray que c'est la certitude d'une vüe interieure ou du témoignage de nostre ame éclairée par le saint Esprit qui témoigne à nostre esprit que nous sommes enfans de Dieu, & que par consequent nous avons la vraie foy. Ainsi cette certitude n'est pas écrite dans le livre de l'Ecriture Sainte, mais dans le livre de nostre cœur, & cela par le doit du saint Esprit. C'est pourquoy nous ne croyons pas que nous croyons, mais nous le voyons, nous le sentons : comme nous ne croyons pas que nous pensons à Dieu, mais nous le sçavons, & nous en sommes assurez par un sentiment de nostre esprit.* Et en un autre endroit il dit que nous sçavons que nous avons la vraie foy en Jesus-CHRIST, *Scimus nos verè in*

CHAP. IV.

calorem habere certus est se habere quod sensu percipit. Alius enim animi sensus quam corporis : nec debet sensus ille interius à divina revelatione sejungi, & cū hūc ea testimoniū Sanchi Spiritus exhibetur, & quibus tenetur credere : revelationibus divinis fidem illam nō aliter quam divinam nuncupandam sentimus.

Proind. Chyff. Theol. lib. 2. c. 4. p. 591. Ad hūc, fideli præcipua quinque sunt (1) certitudo, quæ vera fides sua cuique fideli certat, est, adeo ut sciat se credere, vel fidem habere.

a. lib. 2. p. 197. Proinde certitudine ista obducunt Pôsticci. Quid potest esse certitudo fidei, id vel expresse continetur in verbo Dei, vel per legitimam consequentiam inde potest deduci. Atque hanc vel illum nos velite credere, nō continetur expresse in verbo Dei, neque per legitimam consequentiam inde potest deduci. Ergo hunc vel illum, me velite credere, non potest esse certum certitudinē fidei.

Resp. Conclusio nobis non contrahitur. Neque enim in specie nos dicimus certitudinē fidei nos certus esse posse, quod vire credamus, sed indubitanter nos certor esse posse. Quæ ergo inquit, certitudinē. Resp. Certitudinē videntem interius, seu testimonium interius nostræ illuminatæ à Spiritu Sancto, qui attestatur ipsius nostræ

CHAP. IV.

quod sumus filii Dei, adeoque vate credamus. Hec igitur certum. Non est scripta in libro scripturæ, sed in libro cordis vestri, & quidem digito Spiritus sancti. Hinc non credimus ois credere, sed videmus, sentimus. Vti non credimus ois de Deo cogitare, sed scimus & sentimus nostra sentimus.

1b. c. 25. p. 646.
Vt enim sciunt qui non credunt se ois credere, ita & qui credunt sciunt se credere ex interna meritis visione, qua scimus nostras cogitationes. Vnde & Paulus &c.

1b. c. 14. p. 164. Temporalis fides est notitia & assensio de gratia Dei ad tempus, coniuncta quoque cum quadam leuitia, cum & causis externis nempe commotibus temporalibus, tum & viue & felicitatis eterne cogitatione oria, tandem tamen evanescent.

Cum magna sit affinitas, inter fidem salvificam & temporalem, ut utrumque, ne quis seipsum decipiat, & pro corpore umbram arripiat, proinde observanda sunt salvificæ fidei propriæ, quibus à fide temporaria distinguuntur. Sunt igitur propria fidei iustificantis bona, quæ necessarii eam arguunt & à temporaria distinguunt. 1. Immota specialis misericordie fiducia & applicatio meritis Christi.

Christum credere, & que cela est évident. Car comme ceux qui ne croient point savent qu'ils ne croient point, ainsi ceux qui croient savent qu'ils croient par cette vue intérieure de l'esprit, par laquelle nous connoissons nos pensées. D'où vient que S. Paul dit 2. Tim. 1. 12. Scio cui crediderim. Et S. Augustin au livre 13. de la Trinité chap. 1. Suam quisque fidem in seipso videt. Et au même lieu, Quisque tenet fidem suam certissima scientia & clamante conscientia.

Pour comprendre la fausseté de cette prétention, il ne faut que considérer, comme nous avons déjà fait en un autre endroit, que ceux qui ne croient que pour un temps, & qui selon les Calvinistes n'ont point de véritable foy, ont tandis qu'ils croient la même connoissance de leur foy par cette vue intérieure de l'esprit, par laquelle nous connoissons nos pensées, que ceux qui croient pour toujours, & que les différences qu'ils mettent entre l'une & l'autre de ces deux sortes de foy ne sont point d'une nature à estre apperçues avec la même évidence que la foy en general. C'est ce que nous pouvons apprendre de cet auteur même qui définit ainsi la foy qu'ils appellent temporelle, & qu'ils opposent à la foy justifiante. *La foy temporelle, dit-il, est une connoissance que nous avons de la grace de Dieu, & un consentement que nous y donnons qui ne dure qu'un temps, & qui est joint à une joie spirituelle qui naît en partie de causes extérieures telles que sont les commoditez temporelles, & en partie de la pensée de la vie éternelle, & qui à la fin se perd & s'évanouit.* Et il reconnoît au même lieu, qu'on peut se tromper facilement en prenant pour la foy justifiante cette foy temporelle qui luy est fort semblable, quoy qu'elle n'en soit que l'ombre.

Y ayant, dit-il, une grande affinité entre la foy qui sauve, & la foy temporelle, de ceux qui ne croient que pour un temps, de peur que nous ne nous trompions nous-mêmes en prenant l'ombre pour le corps, nous devons bien remarquer ces marques & ces caractères de la foy qui sauve, qui la distinguent de la foy temporelle. Voici donc les qualitez qui sont propres à la foy justifiante, qui la font reconnoître, & qui empêchent qu'on ne prenne la temporelle pour elle.

1. *Vne immobile confiance en la miséricorde spéciale & application du mérite de Jesus-Christ.* Remarquez que la confiance en la miséricorde spéciale, & l'application du mérite de Jesus-Christ

se trouve aussi dans la foy temporelle, mais qu'elle est *immobile* dans la justifiante, c'est à dire que ceux qui sont justifiez, ne perdent pas cette confiance au lieu que les autres la perdent.

2. *Vne sincere joie spirituelle qui ne naist d'aucunes causes exterieures, ny de la vuë d'aucune commodité temporelle, mais du seul sentiment de la misericorde de Dieu.* On peut donc estre trompé par le sentiment de cette joie spirituelle, qui se trouve aussi dans la foy temporelle, comme nous venons de voir que cet auteur le reconnoist; mais qui n'y naist pas d'une vuë si pure.

3. *Vn amour de Jesus-Christ qui surmonte toutes les adversitez, & qui est joint à une crainte pieuse de l'offenser, & au desir de procurer la gloire de Dieu.* Est-il aussi aisé de s'appercevoir qu'on a cet amour & dans cette perfection, qu'il est aisé de sçavoir que l'on pense à quelque chose quand on y pense.

4. *Vn sentiment interieur de la felicité du ciel & de l'immortalité que nous attendons, qui nous soutient lors même que nous sommes accablez des maux de ce monde.* Les fideles ne peuvent donc reconnoitre par cette marque qu'ils ont la vraie foy tant qu'ils sont dans la bonne fortune.

5. *Vne esperance de la gloire qui ne confond point, allumée par cet esprit qui rend témoignage à nostre esprit que nous sommes enfans de Dieu.* Voila selon les Calvinistes les marques & les caractères qui distinguent la foy justifiante de la foy temporelle qui n'est qu'une fausse foy. C'est donc à ces marques que chaque fidele doit reconnoitre qu'il ne se trompe pas foy-même, en prenant l'ombre pour le corps, c'est à dire une fausse foy pour la véritable foy. Or quelle illusion de s'imaginer, que tous les fideles puissent & doivent connoitre avec évidence par cette vuë interieure de l'esprit, par laquelle ils connoissent leurs propres pensées, que la foy qu'ils ont, est accompagnée de toutes ces qualitez, sans lesquelles par leur propre aveu elle ne seroit qu'un *ombre de foy*. Si cela estoit, il n'y auroit gueres de vrais fideles que parmi les trembleurs & les fanatiques. Car il n'y en a gueres d'autres qui puissent serieusement & de bonne foy s'imaginer, qu'avec la même clarté qu'il est clair à chaque personne qu'elle pense à Dieu lors qu'elle y pense, ils voyent dans leur ame non seulement une foy sincere en JESUS-CHRIST (car ils avouënt que la foy temporelle peut estre sincere) mais une

1. Letitia spiritualis sincera à nullis externis orta causis vel commodis, sed ex solo divini misericordiae sensu.

2. Dilectio Christi omnes superans adversitates, quae conjuncta est cum pio offensus metu, & studio divinae gloriae illustrandae.

3. Intimus futurae felicitatis & immortalitatis sensus in ipsi etiam calamitatibus.

4. Spes gloriae non pœde faciens, ab eo accensa spiritu, qui attestatur spiritui nostro nos esse Dei filios.

CHAP. IV.

foy accompagnée d'une immuable confiance en la miséricorde speciale de Dieu : d'un amour de JESUS-CHRIST plus fort que toutes les adversitez, & joint à une pieuse crainte d'offenser Dieu, & à un saint desir d'avancer sa gloire : d'une joie spirituelle qui ne naisse que du seul sentiment de la miséricorde de Dieu, & le reste qui n'enferme pas une moindre perfection.

C'est avoir refuté ces rêveries que de les avoir proposées, & je n'ay pas besoin de le faire plus au long en cet endroit, parce que je n'ay besoin pour le sujet que j'ay traité que d'éclaircir le sentiment des Calvinistes touchant la certitude qu'ils veulent que chaque fidelle ait de sa foy. Or je n'en ay quetrop dit, pour faire que tout le monde demeure d'accord, qu'ils tiennent tous que chaque fidelle en est tres-certain, mais que les uns veulent que ce soit une certitude de foy divine, & les autres une certitude d'évidence, d'expérience, & de sentiment, telle qu'est celle par laquelle chacun de nous connoist ses propres pensées: ce qui suffit pour ôter tout sujet de doute.

On parlera plus bas d'un Ministre de Sedan qui semble vouloit abandonner ce sentiment commun de ceux de sa secte; mais on voit assez qu'une exception si peu considérable ne doit pas empêcher qu'on n'attribue généralement aux Calvinistes ce que tous les autres enseignent unanimement.

Mais il n'en est pas de même de la certitude que chaque fidelle a de sa justification. Car pour celle-là ils doivent tous convenir selon leurs principes & conviennent tous en effet, que c'est une certitude de foy divine, qui suppose néanmoins cette autre certitude d'expérience, comme chaque Chrétien est certain par la foy, qu'il paroîtra un jour devant le tribunal de JESUS-CHRIST pour recevoir la recompense ou la peine selon ce qu'il aura fait de bien & de mal, parce qu'il sçait par l'Ecriture que tous les hommes y comparoîtront, & qu'il luy est évident qu'il est du nombre des hommes.

C'est ce que nous voyons dans le même Windelin. Car au lieu que s'estant objecté, que chaque fidelle ne pouvoit estre certain d'une certitude de foy divine, qu'il a la vraie foy, parce qu'il ne se trouve rien de cela dans l'Ecriture, ny expressément, ny par une conséquence évidente, il se contente de répondre comme nous avons vu, qu'il ne dit pas aussi que cela soit certain à chaque fidelle d'une certitude de foy divine: lors qu'il se propose un argument tout semblable que font aussi les Catholiques, pour en conclure que chaque fidelle ne peut estre certain d'une certitude de foy divine que ses pechez luy sont remis, & qu'il est justifié; il ne répond pas de la même

maniere, mais prétendant que cela est certain d'une certitude de foy divine, il nie la mineure de l'argument qui est, *qu'on ne trouve point dans la parole de Dieu ny EXPRESSEMENT ny par une conséquence évidente que les pechez soient remis, ou à vous, ou à moy ou à tel & tel en particulier*: & il prétend que cette proposition que chaque fidelle fait en son esprit, *mes pechez me sont remis à moy en particulier*, se trouve dans l'Ecriture, en quelques endroits, *expressement*, & en d'autres par une legitime conséquence. Qu'elle se trouve expressement dans tous les lieux, où le saint Esprit s'adresse en particulier à chaque fidelle, & par consequent à vous, à moy, à tel & à tel. Psalme 103. *Qui tibi remittit omnes iniquitates tuas. Isa. 43. Ego ego deleo defectiones tuas propter me, & peccatorum tuorum non recordabor.* Et qu'elle s'y trouve par une legitime conséquence, par tout où la remission des pechez est promise à tous les fidelles en general.

Windelin a emprunté cette réponse toute entiere de David Paræus, qui l'emploie presque en mêmes termes, & en citant les mêmes passages pour se défaire de cette objection de Bellarmin. Rien ne peut estre certain de certitude de foy, qui ne soit immédiatement contenu dans la parole de Dieu, ou qui n'en puisse estre tiré par une conséquence évidente. Or que tel ou tel, vous ou moy en particulier soyons justifiés, ce n'est point une chose qui soit immédiatement contenuë dans la parole de Dieu, ou qui en puisse estre tirée par une conséquence évidente. Je ne puis donc estre certain de certitude de foy que je sois justifié.

Car Paræus répond à cela, que la mineure est fausse en tous ces deux membres: parce, dit-il, que cette proposition particuliere, *tel & tel, moy, vous, luy, est justifié* est d'une part contenuë IMMEDIATEMENT dans la parole de Dieu (ce qu'il prouve par les mêmes passages employez par Windelin Psal. 103. *Qui tibi remittit omnes iniquitates tuas. Isa. 43. Ego ego sum qui deleo pravaricationes tuas & quelques autres semblables.*) Et que de l'autre quandelle n'y seroit pas immédiatement contenuë, on l'en pourroit tirer par une consequence ne cessaire: ce qu'il prouve aussi comme Windelin par les promesses universelles, *per hunc omnis qui credit justificatur*, d'où se tirent, disent-ils, par une conséquence évidente ces propositions singulieres: *Ego, tu, ille credens in eum justificatur.*

CHAP. IV.

Prouvel. Christ. Th. ul. lib. 1. c. 25. p. 441. Adsumptum est quod in his libris hunc & illi habet remissa esse peccata. partim a scriptis in scriptura habent, partim per legitimam consequentiam inde evincitur. Ex his etiam habetur in hisce & singulis locis, quibus spiritus Sanctus alloquitur in specie singulos fideles, adeoque etiam me, te, hunc, illum. Pl. 103. 3. qui tibi remittit omnes iniquitates tuas. Isa. 43. 25. &c. singulos fideles hęc consequuntur. Per legitimam consequentiam evincitur hoc modo. Quod omnibus creditibus in unum est a Deo promittitur, ut singuli promittunt, & per consequens de eo etiam singuli credentes possunt esse certi. Atqui justificatio seu remissio peccatorum omnibus creditibus in unum promittitur, Ergo &c.

Paræus de Justif. lib. 3. c. 4.

Assumptio ista falsa est, utroque membro. Nam propositio ista in particulari: Talis vel talis persona, ergo tu, illi est justificatus, seu habet remissionem peccatorum: Et immediate consequitur in verbo Dei, &c. si non coniectetur, pet evincitur consequentiam ex verbo Dei deducipote. Per quod immediate conuenitur, probant hęc & singulæ promissiones singulæ: Quod tibi remittit omnes iniquitates tuas, &c. semper omnes iniquitates tuas, hoc est, quare justificatus & sanctificatus

CHAP. IV.

*Ego ego sum, qui de leu
p'at' varietatibus suis
propter me & petu-
sorum tuorum non re-
cordator: Hoc soci
Ecclesie & singulis
fidelibus, mihi, tibi,
illi, dicitur, &c.
Possetius etiam pro-
batur; quoniam ex
promissionibus uni-
versalibus, &c. per
evidentem conse-
quentiam deducun-
tur singulares istę
&c. Ego, eni, ille &c.*

Des deux choses que ces auteurs Calvinistes avancent avec tant de confiance pour répondre aux Catholiques, la première est tout à fait folle, & la dernière n'est fondée que sur une supposition phantastique, qu'ils s'imaginent estre évidente à tous les fidelles Calvinistes.

C'est une pretention folle & extravagante, de dire que cette proposition, *Mes pechez me sont remis à moy Vvindelin Recteur de l'Université d'Anhalt, à moy Paræus Professeur de Heil-deberg*, se trouve *expressément & immédiatement* dans le Psalm. 103. & dans le 43. chapitre d'Isaye. Un peu de sens commun fait voir manifestement que n'estant parlé en aucune sorte ny de Windelin ny de Paræus en ces deux endroits, ny en aucun autre de l'Ecriture, tout ce que Windelin & Paræus ou tout autre Calviniste y à pu trouver pour se flatter que Dieu l'assuroit de sa justification, est seulement par cette consequence: Dieu promet à chaque ame fidelle de luy remettre ses pechez. Or moy Vvindelin, moy Paræus, je suis une ame fidelle. Donc je suis assuré que Dieu m'a remis mes pechez. Et ainly tout se reduit à une consequence, & il faut avoir perdu le sens pour pretendre prouver par ces deux lieux & autres semblables, que cette proposition: *Mes pechez me sont remis à moy Vvindelin, est expressément & immédiatement contenuë dans la parole de Dieu.*

Ils en devoient donc demeurer aux consequences. Mais je soutiens comme j'ay dit, qu'elles ne sont fondées que sur une supposition phantastique, qui n'a d'évidence dans la teste des Calvinistes; qu'autant qu'en a dans la teste des trembleurs la persuasion où ils sont que le saint Esprit est l'auteur de toutes leurs rêveries. Car je demeure d'accord, que s'il estoit aussi évident à chaque Calviniste qu'il a vraiment cette foy à laquelle la remission des pechez est promise dans l'Ecriture, comme il luy est évident qu'il est homme; qu'il est raisonnable, qu'il est pecheur; il auroit autant de droit de pretendre qu'il est certain que ses pechez luy sont remis, comme il en a des'attendre qu'il sera jugé par JESUS-CHRIST, parce qu'il se voit manifestement compris dans cette proposition generale de l'Ecriture, que nous comparoistrions tous devant le tribunal de JESUS-CHRIST.

Mais je pense avoir démontré qu'il n'y a rien de plus chimérique que cette pretenduë évidence d'avoir la vraie foy

justifiante dont se flattent les Calvinistes ; parce que d'une part ce qu'il peut y avoir en cela d'évident , qui est que chacun sçait qu'il croit une chose quand il l'a croit , se trouve dans la foy temporelle , qu'ils disent n'estre qu'une fausse foy ; & que de l'autre les marques & les caractères ausquels ils disent qu'on doit reconnoître la foy justifiante , & la distinguer de la temporelle , sont si difficiles à discerner , que je ne sçay si de mille Calvinistes il y en auroit dix qui osassent jurer , qu'ils reconnoissent évidemment ces marques en eux , sans quoy ils ne peuvent s'assurer qu'ils ne se trompent pas eux-mêmes, *en prenant l'ombre pour le corps*, lors qu'ils se persuadent qu'ils ont la foy justifiante , quoiqu'ils n'ayent peut-estre que la temporelle , qui ne justifie personne , selon leur nouvelle Theologie.

Cependant tous les Calvinistes sont condamnez à se repaître de ces chimères , estans reduits où à se regarder comme des méchans qui sont encore accablez du poids de la colere de Dieu , ou à croire de foy divine que leurs pechez leur sont remis , & qu'ils sont entierement assurez de leur salut. Il n'y a point de milieu pour eux, comme il est aisé de les en convaincre par les principes de leur prétendue reformation , dont les uns leur sont communs avec les catholiques , & les autres leur sont particuliers.

Ce qui leur est commun avec les Catholiques , est que la foy divine exclut tout doute ; de sorte qu'on ne peut dire sans une contradiction manifeste, qu'un homme croit une telle chose de foy divine , & qu'il est en doute si cela est , parce que le doute est entierement opposé à la pleine & entiere persuasion que doit enfermer toute foy divine , qui est selon saint Paul , *une demonstration & une preuve certaine de ce qui ne se voit point*. Ce n'est pas que les fidèles ne soient quelquefois tourmentez de doutes touchant les veritez qu'ils sont obligez de croire , mais ils ne peuvent conserver la foy divine de ces veritez parmi ces doutes , qu'en ne s'y attestant pas , & les rejetant aussy-tost qu'ils s'élèvent dans leur esprit. Car s'ils y adheroient & les entretenoient volontairement , on ne pourroit dire qu'ils crussent ces choses de foy divine.

Ce seroit encore une manifeste contradiction de supposer que la foy divine d'un certain objet , comme est par exemple , la foy de l'Incarnation du Fils de Dieu , est absolument neces-

*David Paganus, de
1091. f. lib. 3. c. 6. 11.
Fides sine certitudine
non est fides. Debet
autem fides esse cer-
tissima. Fides igitur
certitudine sublatâ
collatur fides.*

faire pour estre justifié, & de vouloir en même temps qu'il puisse y avoir des personnes justifiées qui n'auroient pas la foy divine de cét objet, tels que sont tous ceux qui n'en seroient pas pleinement & entierement persuadez.

Les principes qui leur sont particuliers sont, 1. Qu'il n'y a de justifiez, au moins entre les adultes, que les seuls élus; & qu'ainsi on ne peut estre certain de sa justification qu'on ne le soit aussi de son salut.

2. Que nul n'est justifié que par la foy: non que la foy nous fasse obtenir la justification en qualité de bonne œuvre, mais parce qu'elle nous applique la justice de JESUS-CHRIST, dont l'imputation nous rend justes.

3. Que cette foy qui nous justifie & qui nous sauve, n'est pas la foy des mysteres en general, mais la foy qui a pour son objet propre l'application particulière des promesses Evangeliques de la remission des pechez, de la perseverance & du salut, à chaque fidelle en particulier: en sorte qu'au lieu que l'on croit par la foy generale, qu'ils appellent historique, que les pechez sont remis à tous ceux qui croient en JESUS-CHRIST, chaque fidelle croit par la foy justifiante, que ses pechez luy sont remis en particulier.

Il n'y a rien de plus constant dans la doctrine des Calvinistes que ce dernier point. C'est pourquoy il ne faut sur cela que les entendre parler: & trois ou quatre suffiront, parce qu'il n'y a pas sur cela diversité d'avis entre tous ceux qui sont demeurez attachez au Calvinisme, du nombre desquels je ne mets pas les Arminiens, qui ont fait gloire d'abandonner les principaux points de la doctrine de Calvin sur la predestination & la justification; n'y un Ministre ou deux de ces derniers temps, qui contre ce qu'ont pretendu jusques icy tous les Theologiens de leur secte, ont entrepris de faire voir qu'il n'y avoit presque sur toutes ces matieres qu'une dispute de mots, entre les Catholiques & les Calvinistes.

Cette doctrine est renfermée en peu de paroles dans la definition que Calvin donne de la foy justifiante. *Nous avons, dit-il, une entiere definition de la foy, si nous determinons, que c'est une ferme & certaine connoissance de la bonne volonté de Dieu envers nous, laquelle estant fondée sur la promesse gratuite en Jesus-Christ, est revelée à nostre entendement, & scellée en nostre cœur par le S. Esprit.*

Ces dernières paroles font assez voir que par la bonne volonté de Dieu envers nous, il n'entend pas seulement la bonne volonté de Dieu en general envers tous ceux qui chercheront leur salut en JESUS-CHRIST, mais envers chaque fidelle en particulier; en sorte que pour avoir cette foy, il faut que chacun embrasse comme une verité certaine, que Dieu a revelée à son entendement, & qu'il a scellée dans son cœur par le saint Esprit, que Dieu luy remet tous ses pechez, & qu'il le veut sauver. Et c'est ce qui paroist encore clairement, par la consequence qu'il tire dans le même chap. de cette definition de la foy. *En somme*, dit-il, *il n'y a nul vraiment fidelle, sinon celui qui estant assuré de certaine persuasion, que Dieu luy est Pere propice & bienveillant, attend toutes choses de sa benignité, sinon celui qui estant appuyé sur les promesses de la bonne volonté de Dieu*, CONÇOIT UNE ATTENTE INDUBITABLE DE SON SALUT. Il est visible, que la bonne volonté de Dieu, dont il est parlé dans la definition de la foy, est la même chose que celle dont il est parlé icy. Or il est manifeste que celle dont il est parlé icy, doit estre la bonne volonté de Dieu envers chaque fidelle, puisqu'il n'y a que celle-là qui luy puisse donner lieu de concevoir une attente indubitable de son salut; estant certain qu'on ne pourroit conclure que fort ridiculement de la definition de la foy qu'il avoit donnée, *que nul n'est vraiment fidelle, que celui qui est assuré que Dieu luy est propice, & qui conçoit une attente indubitable de son salut*; s'il n'avoit voulu faire entendre par cette definition, que la foy justificante consiste dans la ferme & certaine connoissance que chaque fidelle a que Dieu luy est propice par JESUS-CHRIST, qu'il le sauvera infailliblement.

Le plus celebre de ses disciples n'est pas moins exprés sur cette matiere, & il n'y a gueres de livre de Beze dont on puisse tirer plus certainement les veritables opinions du Calvinisme que celui qu'il a intitulé, *Confessio Christianæ fidei & ejusdem collatio cum Papiſticis erroribus*, puisqu'il témoigne luy-même dans la Preface à Volmar, que tout ce qu'il y dit est pris de l'Institution de Calvin, & du catechisme des Eglises pretendues reformées. Or il declare tres-expressement dans cet Ecrit, que la foy justificante ne consiste pas à croire generalement tout ce que Dieu nous a revelé dans sa parole, mais en ce que chaque fidelle croit certainement que Dieu l'a

CHAP. IV.

Confess. cap. 4. n. 5.
Fides autem de qua loquimur, non ea est, qua diuntur credimus, Deum esse Deū, & verum esse ipsius verū, & habent enim ipsi quoque diaboli hanc fidem, & eo magis tremunt; sed fide appellamus certam quandam scientiam, quam Spiritus sanctus suā grātiā ac bonitatem magis ac magis insinuat cordibus electorum, quā scientiā hē, ut eorum unusquisque in corde suo CERTIOR FACTUS SUAE ELECTIONIS, sibi ipsi applicet promissionem salutis in

justifié, & qu'il le sauvera. La foy, dit-il, à laquelle le salut a esté promis, n'est pas celle par laquelle nous croyons que Dieu est Dieu, & que sa parole est veritable (car les diables mêmes ont cette foy, & c'est ce qui les fait trembler.) Mais ce que nous entendons par ce mot de foy, est une connoissance certaine que Dieu par sa seule grace imprime de plus en plus dans le cœur des élus, qui fait que chacun d'eux estant rendu certain de son élection, s'applique à luy-même en particulier la promesse du salut en Iesus-Christ. Cette foy, dis-je, ne nous fait pas seulement croire que Iesus-Christ est mort & resuscité pour les pecheurs, mais elle fait aussi que nous l'embrassons & que nous mettons en luy toute nostre confiance; de sorte que celui qui croit veritablement, est tellement CERTAIN DE SON SALUT, qu'autant que cela se peut, il n'en doute en aucune maniere.

JESU CHRISTO. Fides, inquam, non tantum credit Jesum mortuum fuisse ac resurrexisse pro peccatoribus, sed etiam amplectitur JESUM CHRISTUM, in quo uno confidit qui verē credit, & HA CERTUS EST SUAE SALUTIS, ut quoad ejus fieri potest, de ea nihil dubitet.

Ibid. n. 13. Scimus fidem intra nos esse, inquit, illam qua non modò in genere & confusè credimus Jesum venisse, ut mundi peccata tolleret: sed nobis ipsi sigillatim Christū applicamus, adeo ut unusquisque nostrum ita apud se ratiocinetur: EGO SUM IN JESU CHRISTO, IDEOQUE NON POSSUM PERIRE.

Et dans le même ch. n. 13. après avoir dit, que ce qui nous rend si fort contre les tentations du diable, est que nous savons certainement que nous avons la foy. Il ajoute: *Que cette foy qui est nostre force n'est pas une foy qui nous fasse croire seulement confusément & en general que Iesus-Christ est venu pour prendre sur soy les pechez du monde, mais qui fait que nous nous appliquons Iesus-Christ en particuliers en sorte que chacun de nous se dise à soy-même: JE SUIS A JESUS-CHRIST, ET PAR CONSEQUENT JE NE PUIS PERIR.*

Il y a encore un autre livre du même Beze, qui est une espee de Catechisme, intitulé. *Questionum & Responsionum Christianarum libellus*, où la même doctrine n'est pas moins clairement proposée. *Qu'appellez-vous*, dit-il, *la foy*. A quoy il fait répondre en ces termes. *Ce que nous appellons la foy par laquelle les enfans de lumiere sont distinguez des enfans de tenebres (c'est à dire la foy justificante) n'est pas simplement cette connoissance qui se trouve dans les demons mêmes, par laquelle on reconnoist pour veritable tout ce qui est contenu dans les écrits des Prophetes & des Apostres, mais de plus une ferme persuasion de l'esprit qui accompagne cette connoissance, par laquelle chacun s'applique en particulier la promesse de la vie éternelle qui luy est faite en Iesus-Christ, de la même sorte que s'il avoit déjà reçu l'effet de cette promesse. C'est à dire que par cette foy un homme se tient aussy assuré d'estre un jour sauvé, que s'il estoit déjà dans le ciel.*

Et c'est ce qui lui fait définir la foy dans un Catechisme abrégé, une certitude que chaque Chrestien doit avoir, par laquelle il s'assure qu'il est aimé de Dieu le Pere par Jesus-CHRIST. CERTIORATIO quâ unumquemque Christianum prædium esse oportet, & quâ apud se statuat, se à Deo Patre propter Iesum Christum amari.

Après cela, comme on ne peut douter du vray sentiment de Calvin & de Beze, on ne peut douter aussy qu'estant les auteurs de la confession de foy des Eglises pretenduës reformées, ils n'aient voulu faire entendre la même chose dans l'article 20. de cette confession, que Chamier rapporte comme contenant manifestement le point contesté entre les Catholiques & les Calvinistes, touchant l'objet de la foy justifiante. Je viens, dit Chamier, à cette question: si la foy s'arreste à la consideration universelle de la foy proposée en Iesus Christ ou si elle applique le salut à chacun en particulier. Et il paroist assez par toute la suite de ce livre, qu'il entend par cette application une ferme & certaine connoissance que chaque fidelle a par cette foy, qu'il est justifié & qu'il sera sauvé. Or ayant ainsi proposé l'estat de la question, il dit que le dernier de ces deux membres est l'opinion de ceux de son parti, qui est exprimée en ces termes dans l'article 20. de leur Confession. Nous CROYONS que nous sommes faits participans de cette justice par la seule foy & que cela se fait d'autant que les promesses de vie qui nous sont données en Iuy, sont appropriées à nostre usage & en sentons l'effet quand nous les acceptions, ne doutant point qu'estant assurez par la bouche de Dieu, nous ne serons point frustrez: ou comme porte le latin cité par Chamier. *Nihil ambigentes ea nobis eventura de quibus ore Dei certiores sumus.* Il est indubitable, comme a fort bien remarqué Chamier, que selon cette confession de foy, la foy justifiante consiste dans l'application que chaque fidelle se fait des promesses de Dieu, par laquelle il se tient assuré qu'il a reçu l'un des effets de ses promesses, qui est la justification, & qu'en son temps il recevra l'autre, qui est le salut.

Tom. III.
Lib. 13. cap. 11.

V'indol. lib. 1. c. 34.
p. 171. Marci et circa
quam, si u objeçura
quod, saluata fides
apprehedit est com-
mune, vel proprium.
Commune obiectum
est veritas divina ver-

Windelin explique aussy d'une maniere fort claire ce que croient sur ce sujet ceux de son parti. Il dit, que la foy justifiante a deux sortes d'objets, l'un commun & l'autre propre: Que son objet commun est la verité divine revelée dans la parole de Dieu; mais que l'objet propre, principal & prochain de la foy justifi-

FFFF

CHAP. IV.

bo Dei revelata, &c.
Proprium, principale & proximum obiectum est Christus pro nobis, me, te crucifixus, & gratuita remissione peccatorum propter Christi mortem, & suum pro nobis sanguinem per fidem applicanda: quæ alias appellatur, *specialis misericordia*.

Id. p. 577. In Symbolo Apostolico quod multa continet, quæ necessarii sunt credenda, ne verbum quidem occurrat de misericordia specialis. Ergo misericordia specialis non est obiectum fidei iustificantis.

R. sp. Antecedens nego. Etiam si enim specialis misericordia quoad vincet de littera non sit mentio, tamé verbis aliis ea exprimitur, & in singulis symboli articulis includitur. Exempli gratia: Cum credeo, Deum esse Patrem, Christum esse Dominum, Deum & hominem, natum ex Maria virgine, passum & mortuum, tandemque resurrexisse, & in celum ascendisse: Cum credo in Spiritum sanctum, sanctam, Ecclesiam Catholicam, communionem Sanctorum, remissionem peccatorum, resurrectionem, & vitam æternam: non in genere tantum credo hæc omnia quæ etiam diaboli credunt; sed in specie singula mihi applico hoc meum. Credo Deum esse Patrem meum, de paterna benevolentia in filiis me compariari: Credo Christum esse Dominum meum, qui passionem & mortem suam pro meo liberationis me sibi acquisierit, meoque bono resurrexerit, & in celum ascenderit: Credo Spiritum sanctum mihi quæ ad sanctificationem dant, me quoque esse membrum Ecclesiæ, & habere cum sanctis communionem, mihi esse remissionem peccatorum, me resurrectionem, & in æternam beatitudinem. Hæc omnia sunt partes specialis misericordię quæ solis electis & non electis obtingit. Ita nullus diabolorum credit: & qui ita non credit non plus credit quam diaboli credunt, nec plus consolationis habet, quam diaboli habent.

fiant, est Iesus-Christus crucifixus pour nous, pour vous & pour moy, & la remission gratuite des pechez par la mort de Iesus-Christus, & par le Sang qu'il a répandu pour nous, appliquée à chacun en particulier par la foy: ce qui s'appelle autrement LA MISERICORDIE SPECIALE. C'est pourquoy ce que les Protestans entendent, quand ils disent contre les Catholiques que l'on est justifié par la foy de la *misericorde speciale*, est que la foy nécessaire à la justification n'est pas la créance de tous les mystères en general, mais la créance que chaque fidelle a que Dieu luy fait misericorde à luy en particulier en luy remettant les pechez.

Mais rien ne fait mieux entendre le vray sentiment des pretendus reformez que la réponse qu'ils font à cet argument des Catholiques, *Que le Symbole des Apostres, contenant les principales choses que nous devons croire nécessairement, & ne s'y trouvant pas un seul mot de cette misericorde speciale, il n'y a point d'apparence que ce soit le propre objet de la foy justifiante.*

Je nie l'antecedent, dit Windelin. Car quoy qu'il ne soit fait aucune mention dans le Symbole de la misericorde speciale, en ces mêmes mots, néanmoins elle y est exprimée en d'autres termes, & elle se trouve en tous les articles du Symbole. Par exemple, quand je dis: *Que je croy en Dieu le Pere, & en Iesus-Christ nostre Seigneur, qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert & est mort, qui est resuscité & monté au Ciel: Que je croy au S. Esprit, la sainte Eglise Catholique, la Communion des Saints: la remission des pechez, la resurrection, & la vie éternelle: Je ne croy pas seulement en general toutes ces choses que les diables croient aussi; mais je me les applique chacune en cette maniere. Je croy que Dieu est mon Pere, & qu'il a pour moy en son fils un amour de Pere. Je croy que Iesus-Christ est mon Seigneur, qui m'a acquis à luy par sa passion & par sa mort comme par le prix de ma délivrance, & que c'est pour mon bien qu'il est resuscité & monté au Ciel. Je croy que le S. Esprit m'est donné pour ma sanctification, que je suis un membre de l'Eglise, & que j'y part & communion avec les Saints, que mes pechez me sont remis, que je ressusciteray, & que je vivray éternellement dans un bonheur ineffable. Ce sont-là autant de parties de la misericorde speciale qui s'offrent à qu'aux seuls élus qui sont les fideles. Nul des diables ne croit de la sorte, & qui ne croit pas de la sorte, ne croit pas plus que les diables, & ne reçoit pas plus de consolation de sa foy que les diables de la leur.*

David Parvus répond de la même sorte à cet argument des Catholiques pris du Symbole, excepté qu'il s'arreste principalement à l'article de la remission des pechez. Car s'estant proposé à refuter cette raison de Bellarmin, que nous ne sommes point obligez de croire de certitude de foy que nos pechez nous sont remis, parce que cet article n'est en nul symbole. « Je réponds, dit-il, que cette raison est tres-fausse, patce que « cet article du Symbole : *Je croy la remission des pechez*, n'a pas « seulement ce sens, que le don de la remission des pechez « est dans l'Eglise Catholique, &c. car en ce sens les diables « dans l'enfer croient cet article ; mais il signifie encore : « *Je croy que Dieu m'accorde la remission de mes pechez par la mort* « *de Jesus-Christ, qui s'est livré pour moy* ; & ce n'est que par « là que la foy justifiante est différente de la foy historiquè, & « de la foy morte des hypocrites & des diables.

Voilà qui est net. Nul ne peut estre justifié qui n'ait la foy justifiante. Nul ne peut avoir la foy justifiante qui ne croye d'une foy divine ce qui est l'objet de cette foy. Et l'objet de cette foy est la *misericorde speciale*, de sorte qu'elle s'exprime ainsi. *Credo mihi esse remissa peccata, me resurrecturum & in aeternum beate victurum.* Donc nul des adultes sans exception ne peut estre justifié ; qui ne croye de foy divine que ses pechez luy sont remis, qu'il ressuscitera pour la gloire, & qu'il vivra éternellement dans le Ciel. Or la foy divine exclut tout doute, dans lequel on demeureroit, & qu'on ne rejetteroit pas aussytost comme une tentation. Et par consequent tout Calviniste qui douteroit si ces pechez luy sont remis, & s'il sera sauvé, & qui n'étoufferoit pas aussytost ce doute s'il s'élevoit dans son esprit, ne pourroit plus estre considéré comme un homme justifié, parce qu'il n'auroit point la foy justifiante, & que s'il l'avoit eüe autrefois il l'auroit perduë, ce qu'ils pretendent n'arriver jamais.

Cela ne foyoit pas seulement parce que les Calvinistes disent estre l'objet ou la matiere de la foy justifiante, mais aussy parce qu'ils disent en estre la forme. Car Windelin dit, que la forme de cette foy comprend trois parties, la connoissance, la creance & la confiance. Et après avoir expliqué les deux premieres parties, il passe à la troisième, & il en parle en ces termes : *La principale partie de la foy justifiante, est la confiance par laquelle nous nous appliquons les promesses generales de l'Evan-*

David Parvus, de Justif. lib. 2. c. 8. p. 499. Secunda ratio (Bellarmini) est, nos non tenere certo credere certitudinem fidei fidei esse remissa peccata. i. quia quicunque accitulus in nullo fidei Symbolo ordinatur, &c. Ad 1. dico esse falsum, lib. 1. c. 9. refutatum, ubi demonstravimus stultitiam credere remissionem peccatorum non hunc modo habere sensum : Credo in catholicam esse donum remissionis peccatorum, &c. Sed per 102. Credo mihi propter meritum filii Dei per me traditi dari remissionem peccatorum : absque quo fides iustificans & fides historica, vel mortua hypocritarum & diabolorum nihil differunt.

Le Catholisme de Pascalinet approuvé par le Synode de Dordrecht, &c. lib. 2. c. 1. de la même foy & plusieurs articles du Symbole, comme on le verra à la fin de ch. 4.

Windelin lib. 1. c. 24. p. 181. Hactenus materia fidei iustificantis : sequitur forma, quæ consistit in tribus partibus, scilicet, cognitione, assensu, & fiducia.

Fiducia est certitudo principalis pars fidei iustificantis, quæ nos tenet ad Evangelii promissiones.

CHAP. IV.

missionem nobis applicamus, & nos propter Christum meritis justos à Deo reputari, æternæque vitæ heredes fore plene persuasum habemus.

EXPLICATION. Respectu fiduciæ hujus fides appellatur salvifica & justificans.

gile, & nous sommes PLEINEMENT PERSUADEZ, que Dieu nous repoute justes à cause du mérite de Jesus-Christ, & que nous serons heritiers de la vie éternelle. Et il ajoute pour explication: *Que c'est principalement par rapport à cette confiance que la foy est appelée salvifique & justificante* SALVIFICA ET JUSTIFICANS. *Car Dieu ne justifie personne que celui qui croit fermement, que ses pechez luy sont remis à cause du mérite de Jesus-Christ.* NEMINEM enim justificat Deus nisi qui fiduciam in Christo collocat, & propter ejus meritum sibi peccata remitti firmiter credit.

Theſaurus Theologus Sedanensis Vol. 1.
De fide justificante,
Part. 2. n. 18. 19. 20.

Id. n. 24.

Je ſçay bien qu'il y en a parmi les Calvinistes, comme les Professeurs de Sedan, qui s'écartant un peu de l'opinion commune de ceux de leur secte, ne donnent que deux parties à la foy justificante, la *connoissance & l'application*, en prétendant que la confiance en est un effet nécessaire, & non pas une partie. Mais cela ne fait rien du tout pour la question présente, parce qu'attribuant à ce qu'ils appellent *application*, ce que les autres attribuent à la confiance, ils soutiennent aussi bien qu'eux que la foy justificante de chaque fidelle enferme une pleine persuasion que ses pechez luy sont remis par JESUS-CHRIST d'où ils disent que naist la confiance, sans laquelle ils prétendent qu'il n'y a point de vraie foy. C'est pourquoy ils reprochent aux Catholiques de réduire la foy à un nom vain, en luy ostant l'application, *quâ quisque credit sibi peccata remissa per Christum ex quâ nascitur fiducia, sine qua non est fides.*

Il est donc constant que selon les prétendus reformez, la foy justificante ayant pour objet la remission des pechez de chacun en particulier, & l'attente certaine & assurée du salut, il n'est pas moins contraire à la foy qui justifie, de douter si nos pechez nous sont remis, & si nous serons sauvez, qu'il est contraire à la foy de la Trinité, ou de tout autre mystere de douter s'ils sont tels que la religion nous les propose.

Ce n'est pas seulement une consequence de leur doctrine. C'estce que leurs plus celebres docteurs enseignent eux-mêmes en termes exprés, comme on peut voir par ces paroles d'une these soutenüe par Paul Testard sous André Rivet en l'une de leurs plus fameuses universitez, qui est celle de Leyden. *Quoy que la foy justificante n'ait pas directement pour son objet les dogmes communs qu'elle suppose, mais une persuasion singuliere que chaque fidelle a de sa propre grace, toutefois elle ne doit pas moins exclure tout doute, que lors qu'elle embrasse les autres articles*

Cette These est dans le livre Synopsi purioris Theologiae, &c la 6. entre les Theses de Rivet, au 1. vol. de ses œuvres. Licet fides justificans pro objecto directe non habeat dogmata communia quæ quidem

de foy : Car quoy que l'objet particulier de la remission des pechez appliquée à chaque fidelle, ait moins de generalité que ces autres articles de la Trinité, de l'Incarnation, de la mort de Iesus-Christ pour le salut des hommes, il ne leur cede pas néanmoins en certitude & en exclusion de tout doute.

On peut tirer de tout cecy deux conclusions manifestes. La 1. est que comme on ne peut pas dire d'un homme qui ne seroit pas pleinement persuadé que JESUS-CHRIST est Dieu, mais qui n'en auroit qu'une foy douteuse, flottante, incertaine, qu'il a la foy divine du mystere de l'Incarnation, on ne peut pas dire aussy selon les Calvinistes, de celuy qui ne seroit pas pleinement persuadé, qu'il est en la grace de Dieu, & que le salut luy est assuré, qu'il a la foy qu'ils appellent justifiante : parce que cette foy selon eux n'est pas moins en chaque fidelle une persuasion certaine & fondée sur le témoignage de Dieu que ses pechez luy sont remis, & qu'il est à couvert de toute condamnation par l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST, que la foy de l'Incarnation est dans tous les vrais Chrestiens une pleine & entiere persuasion fondée sur la parole divine, que JESUS-CHRIST est Dieu.

CHAP. V.
 supponit, sed singu-
 latim persuasionem
 de propriis gratia: nō
 animis tamē omni
 dubitationem exclu-
 dete debet quam cō-
 ampletur fidei ar-
 ticulos, qui est un-
 versaliter excedant
 speciale illud fidei
 objectum, illa tamē
 certitudine & dūm-
 rationis exclusionē
 non cedat.

La 2. est, que comme ce seroit une folie d'attribuer deux estats à la foy divine de quelque mystere qu'on soit obligé de croire pour estre sauvé; l'un de force & de vigueur, dans lequel on soit pleinement persuadé de la verité de ce mystere, l'autre de foiblesse & de syncope, dans lequel on soit douteux, flottant, incertain, & dans l'apprehension de prendre le faux pour le vray : il en est de même de la foy justifiante supposé que son propre objet soit la misericorde speciale; c'est à dire la remission des pechez au regard de chaque fidelle en particulier, & l'adoption en JESUS-CHRIST inseparablement jointe à la perseverance & au salut. Car si cela estoit ainsy, ce seroit une folie manifeste, de pretendre que cette foy doive estre considérée en deux estats, l'un de force & de vigueur, dans lequel le fidelle soit pleinement persuadé que ses pechez luy sont remis, & qu'il est enté en JESUS-CHRIST, pour n'en estre jamais séparé; l'autre de foiblesse & de syncope, dans lequel il soit douteux, flottant, incertain, n'ayant point d'assurance que ses pechez luy soient pardonnez, & encore moins que le salut luy soit irrevocablement acquis par JESUS-CHRIST.

On verra dans la suite pourquoy je fais cette remarque.

CHAPITRE V.

Que selon la doctrine des Calvinistes chaque fidelle doit dire: Mes pechez me sont remis, parce qu'ils me sont remis. Absurdité de ce cer. le reconnu par plusieurs d'entre eux. Differens moyens dont ils se sont avisez pour éviter le reproche qu'on leur en fait. Que c'est ce qui a porté quelques-uns comme Chamier, à dire que la justification precede la foy, & que nous sommes justifiez avant que de croire.

MAIS avant que de passer outre il ne sera pas inutile de faire considerer l'embarras & les contradictions où se jettent les Calvinistes en voulant soutenir ce nouveau dogme, que *personne n'est justifié que par la foy qu'il a que ses pechez luy sont remis*, ce qu'ils appellent autrement *la foy de la misericorde speciale*.

Il est bien aisé de voir qu'ils s'engagent par là dans un cercle fort ridicule, qui est que chaque fidelle est justifié, parce qu'il croit estre justifié; & que ses pechez luy sont remis, parce qu'il croit qu'ils luy sont remis. Car nous avons montré en un autre endroit que dans leur Theologie la remission des pechez & la justification sont entierement la même chose; ice qu'ils pretendent estre si certain qu'ils s'en servent comme d'un principe indubitable pour prouver que nous sommes justifiez par l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST, parce, disent-ils, qu'on ne peut nier que nos pechez ne nous soient remis par l'imputation de cette justice; & que dans l'Ecriture remettre les pechez & justifier sont des termes synonymes. *Scripturæ synonyma sunt remittere peccata, seu absolvere à maledictione, & justificare.*

Ainsy dans la doctrine des Calvinistes ces propositions que chaque fidelle doit former en son esprit pour s'assurer de la justification: *Je suis justifié, parce que je croy que mes pechez me sont remis: Je suis justifié, parce que je croy que je suis justifié: Mes pechez me sont remis; parce que je croy qu'ils me sont remis*, ne sont que la même proposition exprimée en divers termes entierement synonymes. Mais si cela est il faudra que la mē-

Pindol. Christ Theol
Id. l. 1. c. 5. p. 650
Propter quod peccata
nobis remittuntur;
propter id etiam ju-
stificamur. Atqui
propter Christi justifi-
canti nobis imputat
peccata nobis remittuntur: Et sic.
Prop. prob. Quia
Scripturæ Synonyma
sunt remittere pecca-
ta seu absolvere à ma-
ledictione & justifi-
care.

me foy justifiante soit anterieure & posterieure à la remission des pechez, ce que je feray voir avoir esté regardé par d'habiles Calvinistes comme une insupportable *badinerie*, c'est leur terme, quoy que les efforts qu'ils font pour ne pas tomber eux-mêmes dans cette *badinerie* soient tout à fait vains, étant impossible de s'en sauver, qu'en renonçant de bonne foy à leur doctrine de la justification. Car d'une part, puisque c'est par cette foy que nous sommes justifiez, & que nos pechez nous sont remis, il faut qu'elle precede la remission des pechez, comme toute cause precede son effet; & de l'autre cette foy ayant pour objet la remission des pechez de chaque fidelle en particulier, il faut qu'elle suppose cette remission des pechez comme déjà obtenüe de Dieu, puisque toute foy veritable suppose ce qu'elle a pour objet: autrement ma foy seroit faulse, si je croiois que mes pechez me sont remis avant qu'ils me fussent remis.

Il n'y a donc que deux moyens de se tirer de ce mauvais pas. L'un de nier que la remission des pechez soit l'effet de la foy justifiante, en pretendant que Dieu les remet avant la foy même, & que c'est en cela qu'il paroist davantage qu'il les remet gratuitement. L'autre de changer l'objet de la foy justifiante en ne voulant plus que son objet propre soit la remission des pechez de chaque fidelle en particulier, mais seulement la promesse generale que Dieu a faite à tous les pecheurs vraiment penitens de leur pardonner leurs pechez. On éviteroit l'absurdité que j'ay representée par l'une ou l'autre de ces deux voies. Mais qui ne voit que les Calvinistes n'en peuvent prendre aucune sans cesser d'estre bons Calvinistes, c'est à dire sans renoncer à quelqu'un des points capitaux de leur pretendüe reformation, qui a esté principalement établie sur ces deux maximes: Que ce n'est que par la foy que nos pechez nous sont remis: & que cette foy par laquelle nos pechez nous sont remis a pour objet la misericorde speciale qui comprend sur tout la remission des pechez de chaque fidelle en particulier: *quâ quisque firmiter credit sibi propter Christum remitti peccata.*

Cependant il se trouve que des Docteurs Calvinistes, étant frappez de l'absurdité que je viens de représenter, & qui frappe d'abord tout le monde, *Que mes pechez me soient remis, parce que je croy qu'ils me sont remis*, se sont plaints comme d'une

Quod dicitur in responsione ad ultimum librum de Gratia p. 197 Ego quidem peccatos commisso, contenti, & veniam à Deo postulanti hoc remissionem. Remissa esse tibi peccata propter Christum. Dico autem id debere credere, non quia credite remissa esse, non enim ita nugarum, sed quia Deus id promittit penitentibus, &c.

¶ Ardelius. lib. 1. c. 24. p. 586.

calomnie de ce qu'on leur imputoit un sentiment si déraisonnable, & ont tâché d'éblouir le monde par des réponses qui ne peuvent estre fondées, que sur l'abjuration de l'un ou l'autre de ces deux dogmes de leur secte, & qu'ils proposent néanmoins avec autant de fierté que s'ils ne disoient rien que d'indubitable parmi eux.

Chamier est le premier qui s'est servi de cet artifice, pour se déguiser à luy-même, & aux autres la broüillerie inexplicable de leur doctrine. C'est dans le livre 13. du III. Tome, Ch. 1. n. 11. où il rapporte ces paroles du Concile de Trente sess. 6. can. 13. *Si quelqu'un dit qu'il est nécessaire à tout homme pour obtenir la remission de ses pechez qu'il croie certainement que ses pechez luy sont remis, qu'il soit anathème.* Surquoy il parle ainſy. *Il ne se peut rien concevoir de plus inconsideré que ces paroles. Car que veut dire qu'il est nécessaire pour la remission des pechez, que chacun croie certainement que ses pechez luy sont remis. Vn furieux tel qu'a esté Chorebe selon les Poëtes, pourroit-il parler plus sottement. En verité il faut que ceux qui ont pu concevoir une telle foy aient esté des monstres plustost que des hommes. Car comment peut estre remis ce que l'on croit qui sera remis, ou comment peut-on dire qu'un péché sera remis que l'on croit certainement estre remis, & que c'est pourcela même qu'il sera remis que l'on croit certainement qu'il est remis. Il n'y a personne parmi nous de si hebeté qui s'attende que le soleil se levera, parce qu'il le voit levé, ou qu'il ſçait certainement qu'il est levé. C'est pourquoy aussy nul de nous n'a jamais enseigné, qu'il fust nécessaire à chaque fidelle pour obtenir la remission de ses pechez, de croire qu'ils sont remis.*

Ce discours si emporté comprend deux choses: L'une que c'est une sorſiſe, & une impertinence qui ne peut estre avancée que par des furieux ou des hebetez de dire: *Qu'il nous ſoit nécessaire pour avoir la remission de nos pechez, de croire certainement qu'ils nous sont remis*: L'autre que cette impertinence n'a point esté enseignée par les Proteſtans, mais que ç'a esté une imposture au Concile de la leur avoir imputée.

Nous demeurons d'accord du premier, & même nous en prenons acte, afin que les Calvinistes reconnoissent que le Concile a eu raison de condamner une doctrine si extravagante, & qu'au plus il s'est trompé dans le fait en leur attribuant cette folie, s'il est vray qu'aucun d'eux ne l'ait enseignée.

Il ne reste donc plus que ce dernier à examiner. Mais il ne

Quæ verba non potuerunt scribi magis inconsiderate. Nam primo quid illud est ad allequendam remissionem peccatorum, necessarium esse ut quis certo credat sibi esse remissa peccata. Aut potuit ne choræbus loqui stultius? Enimvero monstra illa oportet fuisse hominum, que potuerint illam fidem animo concipere: quomodo enim potest quod creditur remissionem remissionem esse, aut quod certo credimus remissionem dici remissionem: & quidem remissionem ob eam causam, quod credatur remissionem. Apud nos certe nemo adeo stipes fuit, ut ob eam causam orientum solem speraret quod orientum videret aut certo sciret: ita ne ullus quod docuit ad obtinendam remissionem peccatorum necessarium esse credere remissionem esse peccata.

s'y faut pas prendre comme fait Chamier, qui s'imagine qu'il suffit d'avoir représenté l'impertinence de cette prétention, pour en conclure qu'il n'est pas à croire qu'aucun d'eux l'ait enseignée, comme si nous étions obligés de les croire incapables d'enseigner des extravagances. Ces présomptions & ces conjectures sont tout à fait ridicules, quand on les oppose à des faits certains. Or il est certain de la dernière certitude que les Protestans enseignent ce que le Concile leur attribue.

Car n'est-ce pas enseigner, qu'afin que nos pechez nous soient remis, il faut que nous croyons certainement qu'ils nous sont remis, que de dire comme avoit fait Luther. *Il est certain que vos pechez vous sont remis, si vous croyez qu'ils vous sont remis.* CERTUM est remissa esse peccata, si credis remissa: Que de dire comme avoit fait encore ce même Patriarche des reformateurs: *Que nul ne peut estre justifié que par la foy, c'est à dire qu'il est nécessaire qu'il croye d'une foy certaine qu'il est justifié: NEMINEM justificari posse nisi per fidem, sic scilicet ut necessitas enim certa fide credere se se justificari.* Ce qui est visiblement la même chose dans le langage des Protestans, qui ne mettent point de différence entre la justification & la remission des pechez, que de dire: Qu'il est nécessaire afin que les pechez soient remis à un pecheur, qu'il croye d'une foy certaine que ses pechez luy sont remis.

N'est-ce pas enseigner ce que le Concile frappé d'anathême dans ce Canon, que de dire comme avoit fait Melancthon dans ses lieux Theologiques: *Que quand saint Paul dit que nous sommes justifiés par la foy (c'est à dire que c'est par la foy que nos pechez nous sont remis) il parle de la foy par laquelle vous embrassez sellement la promesse, que vous croyez que vos pechez vous sont remis à vous en particulier, & que vous en particulier estes reconcilié.* LOQUITUR Paulus de hac fide qua sic amplecteris promissionem, ut credas tibi ipsi remitti peccata, te ipsum reconciliari. Car les Calvinistes ne peuvent nier que la foy qui est nécessaire pour estre justifié ne soit nécessaire aussi pour obtenir la remission des pechez, ce qui selon eux est la même chose. Or cette foy selon Melancthon, par laquelle nos pechez nous sont remis, est celle par laquelle chacun de nous croit qu'ils luy sont remis à luy en particulier. Et par consequent Chamier a beau trouver cette doctrine folle & insensée, cela ne

luy donne pas droit d'accuser le Concile d'imposture, pour l'avoir tacitement attribuée aux Protestans.

Mais que dira-t'il de son grand Maistre Calvin, qui ayant rapporté ce même Canon tout entier dans son antidote, n'a pas fait la moindre plainte de cette prétendue infidélité du Concile, mais reconnoissant que leur doctrine y estoit fort bien rapportée la soutient absolument, comme estant, à ce qu'il pretend faussement, celle de saint Paul, bien loin de la trouver folle & extravagante comme fait Chamier.

On voit la même chose dans Kemnitius qui rapporte aussi cet anathème du Concile dans les propres termes du Canon, sans se plaindre en aucune sorte que leur sentiment y fut déguisé, & qu'on l'eust rendu ridicule en le proposant d'une maniere calomnieuse.

Ainsy quand Chamier dit qu'il n'y a que des *furieux*, des *hebetes*, & des *monstres d'hommes* qui ayent pu concevoir, qu'il fust nécessaire afin que nos pechez nous fussent remis de croire certainement qu'ils nous sont remis, il devoit prendre garde que ces injures ne tomberoient pas sur les Evêques du Concile de Trente, mais sur ceux qu'il a cru avoir esté *extraordinairement envoyez de Dieu pour redresser l'Eglise tombée en ruine*, puisque ce sont eux qui ont donné une juste occasion à ce Concile d'anemathematiser cette erreur qu'il juge si folle & si insensée.

Mais il devoit au moins s'épargner luy-même, & prendre garde qu'il luy seroit bien difficile d'éviter cette absurdité qui luy paroissoit si monstrueuse, puis que d'une part il soutient par des livres entiers que nous ne sommes justifiés que par la foy, & que de l'autre il enseigne avec autant de chaleur, que cette foy par laquelle nos pechez nous sont remis, a pour objet la miséricorde speciale, c'est à dire que cette foy n'est autre, que celle qui nous fait croire certainement que nos pechez nous sont remis à chacun en particulier. Car y eut-il jamais de demonstration geometrique plus convainquante que celle-là ? La justification & la remission des pechez sont deux termes synonymes dans la doctrine des Calvinistes, & qui signifient absolument la même chose, & par conséquent où se trouve le terme de justification, on peut substituer celui de remission des pechez, sans rien changer dans le sens de la proposition. Or c'est un dogme constant parmy les Calvinis-

tes; Que la foy, qui est nécessaire à tous les adultes pour être justifiés, est celle qui a pour objet la miséricorde spéciale, c'est à dire que c'est la foy par laquelle chacun croit certainement que ses pechez luy sont remis. Donc c'est aussi un dogme constant parmy les Calvinistes, qu'il est nécessaire, afin que nos pechez nous soient remis, de croire certainement que nos pechez nous sont remis, qui est ce que Chamier dit ne pouvoit estre conçu que par des hebetes ou des furieux.

Mais la voie qu'il prend pour se mettre luy-même à couvert de ces injures fait voir que Dieu l'avoit frappé d'un esprit d'étourdissement qui est à peine comprehensible. Car il n'a point trouvé d'autre moyen de s'échaper, qu'en niant hardiment contre la doctrine commune de ceux de sa secte & de tous les Protestans; que la foy soit la cause de la justification, & pretendait au contraire que la justification precede la foy d'une priorité de nature, en sorte que la foy la suppose. A peine le peut-on croire, quoy qu'on le voie de ces propres yeux. Voicy donc ce qu'il a engagé à avancer ce paradoxe.

Il s'estoit objecté cet argument de Bellarmin. *La foy justifiante doit preceder la justification, parce qu'elle en est la cause. Or la foy de la miséricorde spéciale suit la justification; parce que si elle la precedoit elle seroit fautive, en nous faisant croire que nos pechez sont remis qui ne seroient pas remis; & de plus parce que tout acte de nostre esprit dépend de son objet & non l'objet de l'acte; & par conséquent la remission des pechez estant l'objet de cette sorte de foy elle la doit preceder. Donc la foy de la miséricorde spéciale ne peut pas estre la foy justifiante.*

qui non estent remissa, Deinde quia omnis actus pendet ab objecto, non objectum ab actu. At remissio peccatorum est

Cham. Tom. III. lib. 19. c. 6. de doctr. Fides justifiante precedere debet justificationem. At fides specialis misericordie sequitur justificationem. Igitur fides specialis misericordie non est fides justifiante. Probatur propositio 1. quia fides huiusmodi justificationis. Probatur assumptio: primo quia si precederet esset falsa, crederetur enim remissa peccata.

Il n'y a rien de plus impertinent que la premiere réponse de Chamier qui est que Bellarmin se contredit, parce qu'ayant dessein de prouver qu'il n'y a point de foy de la miséricorde spéciale. (C'est à dire que ce qu'on entend par la miséricorde spéciale n'est point cru de foy divine: car c'est tout ce que pretend Bellarmin) il suppose qu'il y en a, en disant qu'elle suit la justification d'où il s'ensuit, dit-il, que les justifiés ont cette foy, c'est à dire qu'ils croient que leurs pechez leur sont remis. Tant ces Sophistes disputent avec inconsideration. Quel égarement d'esprit de ne pas voir qu'il est permis en toute dispute de supposer les principes de ses adversaires quoy qu'on les estime faux, pour dé-

Resp. 1. Sibi ipsi Bellarmini contradicere. Cum enim tota eius disputatio consistat in hoc, non ut quærat quo ordine sit fides specialis misericordie: sed omnino ut neget ullam esse hanc tamen credentem. Nam si fides specialis misericordie sequatur justificationem. Ergo sequitur esse talem aliquam fidem. Unde certa conclusio iustificatos habere hanc fidem, id est credere sibi remissa esse peccata. Adco Sophista

CHAP. V.

disputant inconsiderate.

a. Nego majorem: De contra verissimè esse dico silem iustificantiem silem non tempore saltem ratione sequi iustificantiem, eas ipsas ob causas per quas Bellarminus assumptionem probat. Nemo Papistæ debet contradicere, qui in baptismo asserant remitti peccata cum tamen in pueris negent silem esse.

Eidem esse causâ iustificantiem nego. Tunc enim iustificatio non esset gratuita sed ex nobis. At est mere gratuita, neque ullam habet causam præter Dei misericordiam. Itaque dicitur fides iustificare, non quia efficiat iustificationem, sed quia efficiat in iustificatione, & requiritur à iustificatione, à deo u. memo qui quidē curatur ut rationis iustificationis sit, nisi qui habet hanc fidem, neque ullus habet hanc hanc qui non sit iustificatus.

Il rapporte que Vafqueux avoit reproché qu'ils enseignent, qu'une pure calomnie dont nous avons déjà parlé? Quelle imagination monstrueuse, de croire que nos pechez nous sont remis, afin qu'ils nous soient remis? Ou qui sont les hommes qui aient si peu de sens commun, que de pouvoir comprendre une telle rêverie? Car par là il faudroit que la creature de la remission précédât la remission, ce qui surpasse toute absurdité; puisque si nous croyons qu'ils sont remis avant qu'ils fussent remis, il faudroit que nous crussions ce qui ne seroit pas: Nous sommes donc au contraire très-persuadés, que nos pechez nous sont remis avant que nous croyions. Et certes nous nions que les enfans croient, & néanmoins nous ne donnons pas que leurs pechez ne leur soient pardonnés. Et il ajoute: Que quoy qu'il soit vray que nos pechez nous sont remis avant que nous croyions, c'est à dire avant que nous soyons actuellement fidèles; il est vray néanmoins que lorsque nous sommes actuellement fidèles nous croyons la remission de nos pechez: mais que c'est une impudence aux Jésuites, de changer cela en cette proposition: Que chacun

couvrir les contradictions qu'ils enferment, & que c'est ce que fait Bellarmin en cet endroit d'une manière si forte, que ce Ministre ne s'en est pu tirer, qu'en se jettant dans un précipice, comme il paroît par sa seconde réponse que voici.

En second lieu, dit-il, je nie la majenrequi est que la foy doive précéder la justification: & je soutiens au contraire par les mêmes raisons par lesquelles Bellarmin prouve sa mineure, qu'il est très-vray que la foy iustificante suit la justification, si ce n'est d'une postériorité de temps au moins d'une postériorité de raison. Et les Papistes ne devroient pas aller au contraire, puisqu'ils assurent que les pechez sont remis dans le baptême aux enfans, dans lesquels ils nient qu'il y ait de la foy. Je nie aussi que la foy soit la cause de la justification. Car si cela estoit elle ne seroit pas gratuite, mais nous l'aurions par nous-mêmes. Or elle est purement gratuite, & n'a point d'autre cause que la pure miséricorde de Dieu. C'est pourquoy il est dit, que la foy justifie, non parce qu'elle produit la justification, mais parce qu'elle est produite en celui qui est justifié, & que Dieu l'exige du justifié, de sorte qu'il n'y a aucun justifié de tous ceux qui ont l'usage de la raison qui n'ait cette foy, & que nul n'a cette foy qui ne soit justifié.

Il repete la même chose dans le chapitre X. n. 17. & 18. en répondant à Vasquez qui leur avoit reproché d'enseigner; que nous devons croire que nos pechez nous sont remis, afin que nous soyons justifiés, & que nos pechez nous soient remis. Il n'y a, dit-il, en cela, qu'une pure calomnie dont nous avons déjà parlé? Quelle imagination monstrueuse, de croire que nos pechez nous sont remis, afin qu'ils nous soient remis? Ou qui sont les hommes qui aient si peu de sens commun, que de pouvoir comprendre une telle rêverie? Car par là il faudroit que la creature de la remission précédât la remission, ce qui surpasse toute absurdité; puisque si nous croyons qu'ils sont remis avant qu'ils fussent remis, il faudroit que nous crussions ce qui ne seroit pas: Nous sommes donc au contraire très-persuadés, que nos pechez nous sont remis avant que nous croyions. Et certes nous nions que les enfans croient, & néanmoins nous ne donnons pas que leurs pechez ne leur soient pardonnés. Et il ajoute: Que quoy qu'il soit vray que nos pechez nous sont remis avant que nous croyions, c'est à dire avant que nous soyons actuellement fidèles; il est vray néanmoins que lorsque nous sommes actuellement fidèles nous croyons la remission de nos pechez: mais que c'est une impudence aux Jésuites, de changer cela en cette proposition: Que chacun

de nous doit croire que ses pechez luy sont remis s'il veut estre justifié.

Nous voyons donc que ce fameux Calviniste enseigne toutes ces choses.

1. Que c'est une opinion monstrueuse, & qui passe toute absurdité, de dire, que chacun doit croire que ses pechez luy sont remis pour estre justifié. *Credere quemque debere dimissa esse sibi peccata si justificari velit.*

2. Qu'on ne peut sans calomnie imputer cette doctrine aux Calvinistes.

3. Que ce qui est cause qu'on ne peut la leur imputer sans calomnie, n'est pas qu'ils n'enseignent, que la foy appelée justifiante est celle par laquelle chacun croit que ses pechez luy sont remis; mais que c'est qu'ils ne veulent pas que cette foy precede la justification, & qu'elle en soit la cause. *Fidem esse causam justificationis nego.*

4. Qu'ils sont au contraire tres-persuadez, que tous ceux qui sont justifiez le sont avant que de croire, c'est à dire que nos pechez nous sont remis avant que nous croyions, & que nous soyons actuellement fidelles. *Nobis potius est persuasissimum remissa esse peccata antequam credamus, id est antequam sumus actu fideles.*

5. Que cela se voit par les enfans, qui n'estant pas capables de croire, ne laissent pas d'estre justifiez; & qu'on doit dire la même chose de tous ceux qui ont l'usage de la raison, que leur justification ne suit pas, mais precede leur foy.

6. Et qu'ainsy la foy est dite justifier, non qu'elle soit la cause de la justification, ou qu'il soit necessaire de croire avant que d'estre justifié, mais parce que Dieu l'a donne à celuy qui est justifié, & qu'il l'exige deluy après l'avoir justifié; de sorte qu'au regard de ceux qui ont l'usage de la raison, nul n'est justifié qui n'ait cette foy, que ses pechez luy sont remis, & nul n'a cette foy qui ne soit justifié. *Itaque dicitur fides justificare, non quia efficit justificationem, sed quia efficitur in justificato, & requiritur à justificato, adeo ut nemo qui quidem fruatur usu rationis justificatus sit nisi qui habeat hanc fidem, neque ullus habet hanc fidem qui non sit justificatus.*

Voilà la doctrine de Chamier. Mais quoy que le rang qu'il tient parmi les Calvinistes, & l'estime qu'ils en font me donnent sujet de la regarder comme la doctrine de tout le parti, & qu'il leur arrive souvent d'imputer avec beaucoup moins d'apparence à toute l'Eglise catholique la doctrine particulie-

CHAP. V.

fantes nos negamus credere, & tamen infantibus condonata peccata.... Nam et si verò ante dimitti quàm credamus, id est quàm sumus actu fideles, tamen verum etiam etiam sumus actu fideles credere remissionem peccatorum nostrorum &c.

Verum quod erat ita propositum ut à nobis posset agnoscì item Vasquez post cap. 4. mutat in credere debere dimissa esse sibi peccata si justificari velit, & isto tandem c. 10. P. 1. iustificatur & remittantur peccata nostra debere nos credere esse remissa.

Verumque impuleret, Adm nihil habet pensì Jesuite quid dicant, quid fingant, dum nobis egre faciunt.

re de quelques uns de nos écrivains, je n'ay garde d'imiter un procédé si contraire à la bonne foy & à la sincérité.

Je conviens au contaite que le commun des Ministres ne s'est point jetté dans de si grands égaremens ; Qu'ils n'enseignent point, que la foy qu'ils appellent justifiante n'est pas cause de la justification, mais qu'elle n'en est qu'une suite, & que nous sommes justifiez avant que de croire : Qu'ils ne sont pas si dépourvus de sens commun que de s'imaginer, qu'afin que la justification fust gratuite, il falloit qu'elle ne fust précédée dans les adultes mêmes d'aucune disposition ; Que s'il y en a qui ont voulu que la justification se fust de la même sorte dans les enfans que dans les adultes, ç'a esté en pretendans, que les enfans ont quelque sorte de foy, quoiqu'il soit difficile d'expliquer en quoy elle consiste, & non pas en se servant de l'exemple des enfans, comme fait Chamier, pour en conclure, que les adultes mêmes sont justifiez avant que de croire. Mais que la plus commune opinion parmi eux est que nul n'estant justifié qui ne soit compris dans l'alliance de grace, les enfans y sont compris en naissant de personnes fidelles ; au lieu que les adultes n'y scautoient estre compris que par leur foy même.

*P'p'adcl. lib. 1. cap.
24.*

Je me contenteray donc de faire cinq ou six reflexions sur ces extravagances de Chamier.

La première est, que c'est un horrible emportement à ce Ministre d'accuser les Catholiques d'une *impudente calomnie*, en ce qu'ils reprochent aux Calvinistes de vouloir que la foy qu'ils appellent justifiante, & qu'ils disent avoit pour objet la remission des pechez de chacun en paticulier, precede la justification comme en estant la cause, puisqu'il est si certain qu'on ne leur impose point en cela, qu'Amesius répondant au même argument que Chamier avoit entrepris de refuter, avoit expressement ce que Chamier nie, *que la foy justifiante precede la justification par une priorité de nature, quoique non de temps, parce que la justification en est l'effet.*

La seconde, qu'il n'y a rien de plus absurde, que d'enseigner d'un costé comme fait Chamier, avec tant de chaleur, que la seule foy nous justifie, & d'oster de l'autre à la foy la vertu de justifier, jusques à nier expressement qu'elle soit la cause de la justification, & vouloir que la justification la precede, d'où il s'ensuit manifestement, qu'on n'est point non

plus justifié par l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST, puisque selon les Calvinistes elle n'est imputée qu'à ceux qui croient, & que selon Chamier, on est justifié avant que de croire.

La troisième est, que c'est une pretention ridicule, lors qu'on dit que la foy n'est pas la cause de la justification, de dire néanmoins que c'est elle qui justifie, & de le dire sur ce seul fondement, qu'elle se trouve dans tous les adultes justifiez, & que Dieu les exige de tous. Car par cette même raison les Calvinistes doivent dire que toutes les vertus justifient, & principalement la charité, puisque selon eux, il est vray de la charité aussi bien que de la foy, *que Dieu la donne à tous les justifiez, & l'exige de tous les justifiez; de sorte qu'il n'y a point de justifié qui ait l'usage de la raison, qui n'ait la charité, & que personne aussi n'a la charité qui ne soit justifié.*

La quatrième est, que c'est une impertinence à Chamier, d'alleguer l'exemple des enfans qui sont justifiez, quoiqu'ils ne soient pas en âge de croire, pour en conclure qu'on ne doit pas trouver étrange que les adultes soient justifiez avant que de croire. Car il reconnoît luy-même, qu'on ne doit pas juger de la même sorte des enfans & des adultes en ce qui regarde la justification, puisque pour marquer en quel sens il est vray de dire que la foy justifie, qui est, à ce qu'il pretend, quoy que fort ridiculement, *quia efficiunt in justificato, & exigunt à justificato*, il avoue aussi-tôt que cela n'a point de lieu dans la justification des enfans, mais seulement des adultes, ce qui luy fait ajouter cette restriction en termes exprès: *adeo ut nemo qui quidem fruatur usu rationis justificatus sit nisi qui habeat hanc fidem*. C'est donc une folie de pretendre établir sur ce qui se passe dans la justification des enfans, où la foy n'a point de lieu, l'ordre qu'elle doit avoir dans la justification des adultes, & de décider par là, si elle la doit suivre ou la preceder.

La cinquième est que quoiqu'on ne doive pas imputer à tous les Calvinistes cet étrange égarement de Chamier, & de quelques autres de leurs Ministres, *que les adultes sont justifiez avant que de croire*, on a droit néanmoins de leur reprocher le peu de zele qu'ils ont témoigné à condamner une si grande erreur, qui ne passe parmi eux que pour une opinion problematique, comme on le peut voir par ces paroles de Windelin. *Cependant*, dit-il, *vous remarquerez qu'il se trouve aujourd'hui des*

*Windelin lib. 1. c. 14.
Discrimen Evangelii
cu hodie Theologos
invenias, qui dicunt*

CHAP. V.

justificationis causâ
esse negent. Ratio
ipsorû est, quia alias
justificatio non esset
gratuita, sed ex no-
bis. Unde justifican-
tem fidem appellati
volunt, non quod ju-
stificet vel justifica-
tionem antecedit, sed
quod justificariis
conferatur, & ordine
si non tempore po-
sterior sit justifi-
catione.

Theologiens parmi les Evangeliques, qui nient que la foy soit la cause de la justification. Leur raison est, qu'autrement la justification ne seroit pas gratuite, mais auroit sa cause en nous. C'est pour- quoy ils pretendent que la foy est appellée justificante, non qu'elle justifie, ou qu'elle precede la justification, mais parce qu'elle est donnée de Dieu à ceux qui sont justifiez, & qu'ainsy elle est posterieure à la justification, sinon de temps au moins d'ordre. Ils reconnoissent donc que cette opinion à cours parmi eux. Et bien loin de la condamner autant qu'elle le merite, n'y ayant rien de plus contraire à saint Paul, cet auteur se contente de dire froide- ment, qu'il ne croit pas qu'il faille rien innover. Nos nihil hic innovandum arbitramur, & que son sentiment est que la foy precede la justification: Unde si non tempore, ordine saltem justificatione priorem judicamus fidem. C'est ainsi qu'ils se flat- tent & qu'ils s'épargnent les uns les autres dans les erreurs les plus grossieres, en même temps qu'ils declament si outrageusement contre les sentimens de l'Eglise catholique, appuyez de l'autorité de tous les saints Peres.

6. La dernière reflexion & qui est plus de nostre sujet, est que Chamier ne s'est jetté dans cet excès que pour ne s'estre pas voulu départir d'un autre dogme de sa secte, qui est, *que la foy justificante est celle par laquelle chacun de nous croit de foy divine que ses pechez luy sont remis.* Car il a regardé avec raison comme une absurdité inconcevable, que la justification étant la même chose que la remission des pechez, elle eût pour cause une foy qui auroit pour objet cette même remission des pechez: *Sic enim constituitur fides remissionis prior ipsa remissione: quod omnem absurditatem superat.* Et c'est ce qui l'a obligé de dire, quoique par une autre absurdité, qui n'est pas moins grande, que la foy appellée justificante ne precedoit point la justification, & n'en estoit point la cause; mais que nous étions justifiez avant que de croire, & qu'ainsy nos pechez nous étant remis sans aucune disposition de nostre part, la foy que Dieu nous donnoit en suite pouvoit bien avoir pour objet cette remission des pechez.

Mais ce qui luy peut un peu servir d'excuse est que ceux de sa secte qui ont voulu éviter cet écueil, en reconnoissant que la foy doit preceder la justification, ne l'ont pu faire sans se jeter dans de visibles contradictions, comme nous l'allons faire voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Refutation de quelques autres moyens dont les Calvinistes se servent pour éviter le reproche de ce cercle: Mes pechez me sont remis, parce que je croy qu'ils me sont remis.

ANDRE' Rivet reconnoît aussi bien que Chamier, que c'est *badiner*, que de vouloir, que les pechez soient remis, parce que l'on croit qu'ils sont remis. Mais la maniere dont il s'y prend pour ne pas tomber luy-même dans cette *badinerie*, est toute contraire à Chamier. Car c'est en disant des choses qui ne se peuvent accorder avec ce point capital de la doctrine de sa secte, que la foy justifiante a pour objet la miséricorde speciale, quoiqu'il ne veuille pas que l'on croie qu'il s'en éloigne, ou que par aveuglement il n'ait pas cru luy-même s'en éloigner. C'est ce qui paroîtra par la dispute qu'il a eüe sur ce sujet avec Grotius en deux livres differens.

Grotius avoit fait voir combien leur doctrine estoit prejudiciable à la pieté & voicy ce qu'il en dit à la fin du livre qui a pour titre: *VOTUM PRO PACE. Je suis ennemi des dogmes que je croy nuisibles à la pieté & à la société humaine. Marlorat dit que des pechez tels que ceux de David, c'est à dire des adulteres & des homicides, ne sont point imputez aux élus. Vous dites à la verité que dans tous les justifiez ils sont toujours suivis de la penitence, ce que je ne croû point veritable. Mais de plus, quelle est cette penitence? Vivre comme l'on veut, & quand la mort approche, dire à un Ministre: Je voudrois n'avoir pas vécu de la sorte, & je croy que la justice de Christ m'est imputée, & que cela est vray, parce que je le croy. Ce mourant n'a point besoin d'autre chose pour s'envoler droit au ciel: & douter de cela, c'est une incredulité infernale.*

Cela est assez pressant. Voyons comment Rivet s'en defendra. Il commence par cette fanfaronnerie: *Si Grotius est ennemi des dogmes qui sont nuisibles à la pieté ou à la société humaine, il est ennemi de ses songes ou de ses inventions. Car il ne prouvera jamais que les dogmes de nos Eglises soient de cette sorte. C'est l'ordinaire des Ministres de témoigner le plus de fierté lors que le poids de la verité les accable d'avantage. Si cela est si difficile à prouver, il leur sera bien facile de renverser les preuves*

HHhh

Hollis non sum nisi eorum dogmarum que credo noxia aut pietati aut societati humane. Peccata illa qualia Davidis, id est homicidia & adulteria electis non imputari, verba sunt Marlorati. Dicitis quidem in justificatis omnibus penitentiam semper sequi, quod ego verum non arbitror. Et deinde, quæ est illa penitentia? vivete ut lubet, deinde instat morte dicite Ministri: Nolle scire, & credo iustitiam Christi mihi imputari, id quæ verum esse quæ id credo? Cum hoc vaticinio statim ille in celum evolat & de quo eo dubitare, stygiæ est incredulitatis.

Rivet. in Apolog. m. 141. Si Hollis sit eorum dogma non quæ credit noxia pietati aut societati humane, Hollis est suo. ù formiorum aut suarum ad invicem. Non probabit id quæcumque dogmata nostrarum Ecclesiarum talia esse.

CHAP. VI.

Peccata qualia David dixit, id est homicidia & adulteria, electis non imputari: Si sine verba Marlorati, ex eius sensu sunt intelligenda, quomodo non imputari meretur Davidi conscientia & poenitentia.

Irideretur peccator instantie morte dicit nonniliteo, Nolim factum: qui antea vixit ut lobebat. Male quidem, quis hoc negat? Sed tamen si in articulo illo mortis serio ducatur peccati sensus, nec verbis tantum, sed corde praesertim de peccatis doleat, & contritus sit, cur non credat annuncianti remissionem peccatorum sub hac conditione.

Luther en ses Theses de 1518. Super contritionem edificantes remissionem super mercedem, id est super opus hominis fieri Dei condicant.

qu'on en apporte. On les prie donc de le faire de bonne foy.

Rivet continuë sa réponse par un pur déguisement de leur méchante doctrine, *Si Marlorat a dit que des pechez tels que ceux de David ne sont point reputez aux élus, il le faut entendre au sens de Marlorat, c'est à dire qu'ils ne furent point imputez à David lors qu'il les confessa & qu'il s'en repentit.* Il est faux que ce ne soit qu'en ce sens, que les Calvinistes enseignent que des pechez tels que ceux de David ne sont point imputez aux élus. Car ils reconnoissent, & qui est clair par l'Ecriture, que David fut un temps considerable sans se repentir de son adultere, & que néanmoins il ne laissa pas de demeurer toujours fidelle & justifié pendant tout ce temps-là. D'où il s'ensuit que lors même qu'il ne se repentoit pas de son adultere, il ne luy estoit pas imputé, la justification & la non imputation du peché, n'étant dans leur theologie que la même chose.

Il se cache encore dans la suite. *Il se moque*, dit-il en parlant de Grotius, *d'un pecheur qui dit sentant approcher sa fin: Je voudrois avoir mieux vécu, luy qui a vécu auparavant comme il a voulu. Cela est mal: qu'il nie? Néanmoins si dans ce dernier moment il est serieusement touché du sentiment de son peché, & que ce ne soit pas seulement de paroles, mais du cœur qu'il en ait douleur & contrition; pourquoy ne me croiroit-il pas, lors que je luy annonce la remission de ses pechez sous cette condition? Il n'a ose repeter les mêmes termes de Grotius, mais il les a changez en des expressions catholiques pour rendre sa doctrine plus favorable.* Car ce n'est point, selon eux, la contrition, quelque grande qu'elle soit, qui est la cause de la remission des pechez. Luther avec lequel ils s'accordent en ce point, dit expressément, *que c'est bastir sur le sable, que de fonder la remission des pechez sur la contrition.* Ils l'attribuent uniquement à l'imputation de la justice de Jesus-CHRIST, appliquée par la foy. Et c'est ce que Grotius avoit tres-bien exprimé par ces termes, qu'il met dans la bouche de ce pecheur mourant: *Nolim factum & credo justitiam Christi mihi imputari.* Pourquoy donc Rivet n'ose-t-il les rapporter? Pourquoy s'avise-t-il de parler encatholique, en les changeant en ceux-cy: *Si serio ducatur peccati sensus, nec verbis tantum, sed corde praesertim de peccatis doleat, & contritus sit?* C'est qu'il sent bien, que tous les Chrétiens comprendront sans peine, qu'il est bien plus difficile

d'avoir une véritable & sérieuse contrition de ses pechez, qui est ce que les Catholiques demandent, que de croire fermement que la justice de Christ nous est imputée, en quoy consiste selon les Calvinistes la foy qui nous justifie.

Mais voyons comment il se sauve de ce qui regarde plus particulièrement ce que nous traitons icy. Grotius avoit exprimé leur sentiment en ces termes. *Credo justitiam Christi mihi imputari, idque verum esse quia id credo.* Rivet répond : *Hoc verum esse, quia pœnitens credit, inverso ordine dicitur : imo hoc debet credere, quia verum.* C'EST RENVERSER l'ordre que de dire que cela est vrai, parce que le pénitent le croit : mais il le doit croire, parce qu'il est vrai. La honte que Rivet a des justes reproches de son adversaire, luy fait ajouster son langage à la vérité des choses, sans prendre garde qu'il l'ajouste mal aux maximes du Calvinisme. Car il est certain en foy que les choses ne sont pas vraies, parce qu'on les croit ; mais qu'on les doit croire, parce qu'elles sont vraies. Que diront-ils donc si c'est le contraire dans leur bizarre Theologie touchant la justification ? Or il est aisé de montrer que cela est ainsi. Car dire, que je suis justifié, que mes pechez me sont remis, & que la justice de Christ m'est imputée, c'est selon eux dire la même chose en divers termes. Or tout cela se fait par la foy justifiante, & cette foy justifiante est celle de la miséricorde spéciale, c'est à dire, la foy par laquelle chacun croit que ses pechez luy sont remis par l'imputation de la justice de Christ ; comme le même Rivet l'enseigne expressement dans une These dont il estoit president, soutenuë à Leiden, où il dit : *Que cette foy salutaire & justifiante est celle, quâ firmiter unusquisque fidelis statuit, non solum promissam esse credentibus in genere remissionem peccatorum, sed sibi in particulari concessam, eternamq; justitiam & ex ea vitam ex Dei misericordia propter unius Christi meritum donatam.* Et ainsi c'est de Rivet même contre Rivet que nous apprenons, que tout pecheur Calviniste qui tâche de se mettre en repos par cet acte de la foy Calvinienne : *Credo justitiam Christi mihi imputari, idque verum esse quia id credo*, pense & parle, comme doit penser & parler un bon Calviniste, quelque raison qu'on ait de luy reprocher, qu'il renverse l'ordre, en faisant dépendre l'existence des choses de sa creance, & non pas la creance de l'existence des choses. Car cette absurdité n'empêche pas qu'il ne doive faire cet acte dans les prin-

CHAP. VI.

*Vindict. lib. 1. c. 24.
p. 586.*

*Hoc verum esse quia
il pœnitens credit
inverſo ordine dicitur
tut: imo hoc debet
credere, quia verum
eſt, & fidem adhibere
Deo promittenti,
ei quem peccatipœ
nitet, & qui in Chriſto
redemptorem
ſuum credit, omnium
peccatorum remiſſio-
nem.*

cipes de ſa religion, puis qu'elle a pour un de ſes articles fondamentaux, que ce n'eſt ny la foy de l'incarnation du Fils de Dieu, ny la charité, ny la contrition, ny les œuvres de penitence qui nous juſtifiant, & qui obtiennent de Dieu que nos pechez nous ſoient pardonnez, mais la ſeule foy par laquelle chacun croit fermement que ſes pechez luy ſont remis par l'imputation de la juſtice de Chriſt: *Qua quiſque firmiſer credit ſibi propter Chriſtum remitti peccata.*

Mais au lieu que Rivet dominant dans ſon école de Leiden ſoutenoit hardiment & ſans heſiter les myſteres les plus abuſif-ſes de la theologie Calvinienne; la conſuſion qu'il en a quand on les rend ridicules par la ſimple expoſition qu'on en fait, le porte à changer de langage, & à nous ébloûir par une fauſſe idée de ſa doctrine toute contraire à celle que luy-même nous en a donnée autrefois.

C'eſt ce qu'il fait quand il ajoute: *Que le penitent doit croire que la juſtice de Chriſt luy eſt imputée, non parce qu'il le croit, mais parce que cela eſt vray, & parce qu'on eſt obligé d'ajouter foy aux promeſſes que Dieu fait de remettre tous les pechez à celui qui ſ'en repent, & qui croit en Jeſus-Chriſt ſon redempteur.*

Eſt-ce ainſy que Rivet penſe nous donner le change; ſ'imagi-
ne-t-il que nous ne reconnoiſſons pas, que ce qu'il nous propoſe comme le fondement de l'aſſurance que peut avoir le pecheur de la remiſſion de ſes pechez, n'eſt point *la foy de la miſericorde ſpeciale*, mais celle des promeſſes generales, que Dieu a faites, de remettre tous les pechez à ceux qui ſ'en repentiroient, & qui croiroient en JESUS-CHRIST? Or il nous a luy-même enſigné, comme Proféſſeur en Theologie dans l'Univerſité de Leiden, que cette foy ne ſuffit pas pour eſtre juſtifié: qu'il ne ſuffit pas de croire, *promiſſam eſſe credentibus in genere remiſſionem peccatorum* & ce qui eſt viſiblement la même choſe que *fidem adhibere Deo promittenti ei quem pœnitet peccati*, & qui in Chriſtum redemptorem ſuum credit omnium peccatorum remiſſionem) mais qu'il faut croire fermement, *remiſſionem peccatorum ſibi in particulari conſeſſam*. Et par conſequent il a beau fuir, il a beau ſe cacher, il ne nous fera pas voir par tous ces déguiſemens, que Gotius ait rien dit que de veritable, lors qu'il leur a reproché, que le plus abandonné pecheur Calviniſte ayant fait à la mort cet acte de foy: *Je croy que mes pechez me ſont remis par la juſtiſe de Chriſt qui m'eſt imputée, & que cela eſt vray, parce que je*

le croy, peut s'assurer qu'il ne luy en faut pas davantage pour aller droit au ciel, & que c'est selon eux une incredulité infernale que d'en douter; *Cum hoc viatico statim ille in caelum evolat; de quo dubitare stygia est incredulitas.*

Car il n'y a rien de plus ridicule, & de moins à propos que ce que Rivet oppose à ces dernieres paroles. Certes, dit-il, *douter des promesses de Dieu, & que la remission des pechez ne soit assurée à ceux qui croient au nom de Jesus-Christ, c'est une incredulité infernale, & encore plus de se moquer de la doctrine de l'Evangile.*

Cette dubitation de promissionibus Dei, & de remissione peccatorum, is cetra, qui credunt in nomine Christi stygia est incredulitas, multo magis doctrinam Evangelii ludibrio habere.

Ouy sans doute, c'est le comble de l'impiété, que de se moquer de la doctrine de l'Evangile, & de douter des promesses de Dieu. Mais est-ce donc ainſy que les Calvinistes osent appeller les promesses folles & trompeuses, par lesquelles ils assurent le salut sur une persuasion phantastique à ceux à qui l'Evangile ne promet rien que l'enfer?

On ne doute point des promesses de Dieu. On en est plus persuadé que ceux qui en ont tant aboly, & qui n'ont fondé leur pretenduë reformation que sur la destruction des promesses que Dieu a faites à son Eglise de la conserver éternellement. On ne doute point que ceux qui croient comme il faut en JESUS-CHRIST, qui ont une foy vive en son nom, laquelle n'est autre selon saint Paul que celle qui est animée par la charité, & qui par le mouvement de cette foy & de cet amour conçoivent une veritable & serieuse contrition de leurs pechez, n'en obtiennent le pardon de Dieu. On ne doute point qu'à la mort même le pecheur ne puisse rentrer en grace avec Dieu, *si serio ducatur peccati sensu, nec verbis tantum sed corde praesertim de peccatis doleat & contritus sit*, qui sont les paroles de Rivet accommodées à la Catholique. Mais on doute & avec raison, si les Calvinistes seront bons garands devant Dieu des promesses qu'ils font de leur teste à ceux qu'ils ont miserablement seduits: Qu'ayant esté une fois justifiez, ils n'ont plus rien à craindre, le Royaume de Dieu leur étant aussi assuré qu'il est assuré que JESUS-CHRIST est dans le Ciel: Qu'ils peuvent tomber en de grands pechez, mais que ces pechez quelques grands qu'ils soient, ne leur pourront faire perdre pour un moment la qualité d'enfans de Dieu, ny chasser le saint Esprit de leur cœur: Qu'ils ne mourront ja-

CHAP. VI. mais dans leurs pechez; & qu'il leur suffira toujours pour aller droit en paradis, de croire que la justice de Christ leur est imputée, & que c'est par la foy même qu'ils auront qu'elle leur est imputée, qu'elle leur sera véritablement imputée.

Voilà dequoy il est tres-permis de se mocquer, sans craindre de se rendre coupable par là d'une incredulité infernale. On s'en mocque au contraire d'autant plus, qu'on a plus de religion & de foy: & c'est un mauvais moyen pour nous en empêcher, que d'ajouter le blasphème à l'erreur, en osant dire, que de donner aux Chrétiens une juste indignation de ces paradoxes impies & inouïs à toute l'antiquité, ce soit se mocquer de la doctrine de l'Evangile.

La seconde dispute entre Grotius & Rivet sur cette matiere est prise du dernier livre de ce premier qui n'a esté publié qu'après sa mort, & de la refutation que ce dernier en a faite.

*Grotius in disputatione
Rivetiani Apolog.*
p. 110.

*Evangelii vox est: Recog-
noscite & facite tri-
stis dignos peniten-
tiae. ad horramini vos
metipfos per singulos
dies donec hodie mo-
minatur; ut non ob-
duretur quis ex vobis
fallacia peccati. Ter-
ra propterea spinas &
tribulos proxima est
maledictioni; cuius
confirmatio in cō-
bustione. Ar D. Ri-
veti eiq; similis lon-
ge alia agendi ratio.
Remissio tibi sunt pec-
cata propter Christū.
Vnde id scis? debes
id credere. Atquo ar-
gumēto cum non re-
mittantur omnibus?
Remissa sunt creden-
tibus? remissa esse si-
bi peccata. Mirus ve-
ro circuitus. Ita si
liberis quimus, & re-
missio est causa cre-
dendi, nihil enim
credi debet factū esse
nisi quod factum est,
& contra credere cau-
sa remissionis, quia
conditio est requisita
ad remissionem. Hic
vere sunt iustitica-
talia.*

*Rivetius in Dialo-
go. Sect. 16. n. 12.
Ego quidem & mei
similes, peccatori
conscientia, confitenti,*

Voicy les paroles de Grotius, par lesquelles il avoit rendu sensible l'absurdité de l'opinion Calvinienne. *L'Evangile nous dit: Repentez-vous: Faites de dignes fruits de penitence: Exhorte-
z-vous chaque jour les uns les autres pendant que dure ce jour que l'Ecriture appelle aujourd'hui, de peur que quelqu'un de vous estant seduit par le peché ne tombe dans l'endurcissement. La terre qui pro-
duit des ronces & des épines est menacée de malediction, & à la fin on y met le feu. Mais la maniere d'agir du sieur Rivet & de ceux qui
luy ressembloit est bien differente de celle-là. Vos pechez, disent-ils,
vous sont remis à cause de Iesus-Christ. Comment le sçauray-je?
Vous le devez croire. Mais surquoy fonderay-je cette creance, vu
que les pechez ne sont pas remis à tous les hommes? C'est qu'ils sont
remis à ceux qui croient. Et que doivent-ils croire pour cela? Que
leurs pechez leur sont remis. Etrange & merveilleux cercle! Si nous
en croions ces gens-là, la remission des pechez est cause de la foy,
puisque'on ne croit qu'une chose est que parce qu'elle est: & en même
temps la foy est la cause de la remission, parce que c'est une condition
requisie, afin que nos pechez nous soient remis. Y eut-il jamais d'embarras plus inexplicable?*

Et voicy comment Rivet tâche de satisfaire à cette objection. *Moy & ceux qui me ressembloit, quand je trouve un pecheur
qui est contrit, qui reconnoist son peché, & qui demande pardon à
Dieu, je luy dis: Si vous estes tel que vous dites: Si vous avez un
veritable regret de vos pechez, je vous annonce qu'ils vous sont re-*

mis à cause de Iesus-Christ. C'est ainſy qu'il continuë de déguifer ſa doctrine ſous des expreſſions catholiques. Il ne nous donne point pour cauſe de la juſtification, & de la remiſſion des pechez, la foy de la miſericorde ſpeciale à laquelle ſeule il la faut attribuer ſelon les principes de leur reformation. Il ne nous parle que de contrition & de penitence, quoy qu'ils ſoient perſuadez que c'eſt une grande erreur de vouloir que la contrition ſoit la cauſe de la remiſſion des pechez. Tant il y a peu d'apparence de pouvoir défendre leur monſtrueuſe Theologie, en la laiſſant paroître telle qu'elle eſt; c'eſt à dire telle que Grotius la repreſente, quand il dit : *Remiſſa ſunt peccata credentibus. Et quid credentibus? Remiſſa eſſe ſibi peccata.*

Il n'y a pas plus de ſincerité à ce qu'il ajoute. *Or je diſ que ce pecheur penitent doit croire que ſes pechez luy ſont remis, non parce qu'il croit qu'ils luy ſont remis (Car nous n'avons pas ſi peu de ſens que de badiner de la ſorte: NON ENIM ITA NUGAMUR) mais parce que Dieu a promis de remettre les pechez à ceux qui ſ'en repentiroient, & qui luy demanderoient pardon. Ce pecheur doit examiner ſa conſcience pour juger ſ'il eſt vraiment penitent, & ſ'il croit fermement que les pechez ſont remis à cauſe de Ieſus-Chriſt à ceux qui croient en luy & qui ſ'en repentent. Et quand il a reconnu que cela eſten luy, c'eſt alors ſeulement qu'il doit croire que ſes pechez luy ſont remis. Ainſy croient ceux à qui Dieu remet les pechez; mais par degrés devant la remiſſion & après. Il n'y a rien en cela d'inexplicable quand on le conſidere ſans un eſprit de calomnie.*

Je demeure d'accord que ce que Rivet dit en cet endroit n'eſt nullement inexplicable. Mais je ſoutiens qu'il n'a pu répondre en cette maniere ſans abjurer le Calviniſme ou ſe contredire manifeſtement. Car à l'entendre parler, la foy qui juſtifie, & ſur laquelle les pecheurs ſe doivent examiner pour juger ſi leurs pechez leur ſont remis, eſt celle par laquelle l'on croit, que Dieu a promis de les remettre à ceux qui ſ'en repentiroient, & qui luy en demanderoient pardon. Or il eſt viſible que cette foy n'eſt que la foy des promeſſes generales, qu'ils enſeignent n'eſtre pas juſtifiante pour la juſtification par cette raiſon admirable, que les diables mêmes croient generalement que les pechez ſont remis à ceux qui ſ'en repentent, & qui en ont la véritable contrition, & qu'il n'y a pas d'apparence que l'on ſoit juſtifié en ne croyant que ce que les diables croient. C'eſt ainſy que

CHAP. VI.

& veniam à Deo poſtulant hoc annuntio, remiſſa eſſe ſibi peccata propter Chriſtum.

Dicoid debere credere, non quia credit remiſſa eſſe. Non enim ita nugamur, ſed quia Deus id promiſit penitentibus & precantibus, & in en nulli ſunt circuitus. Debet ille enſcienciarn ſuam examinare an votè pœniteat? An certo credat propter Chriſtum temetipſi peccata credere b' in d' & pœnitentib'. Cū autem id in ſe expertus erit, tū credere debet ſibi eſſe remiſſa. Ita credens quous remittatur, ſcilicet per gradus ante remiſſionem de poſſit. Nec ſunt incriticabilia ſicera calumniandi libidinem expendantur.

Sarpinus de Iussif.
contr. 3. Nostra ve-
 ro sententia hæc est
 ad fidem iustifican-
 tem non tantum sed
 multo magis fiduciã
 quã certo statimus
 non solum in genere
 Deũ in Christo mi-
 sericordem esse, sed
 etiã ea quę promissa
 sunt, id est Christum
 eum suis beneficiis
 ad nos particulariter
 pertinere & nostra
 peccata propter eius
 merita esse remissa.
Contr. 4. Fides spe-
 cialis misericordię
 ordine causã prior
 est iustificatione
 et opere simul.

raisonne Windelin pour établir la necessité que chacun a de croire que les pechez luy sont remis à luy en particulier pour estre justifié, comme estant à ce qu'ils pretendent ce qui distingue la foy justifiante de la foy des diables. Et Scharpius declare aussi au nom de sa secte : (*Nostra sententia hæc est*) *Que la foy justifiante consiste non dans la simple connoissance, mais beaucoup plus dans la confiance qui fait que chacun de nous se tient assuré non seulement en general que Dieu est misericordieux en Iesus-Christ, mais que tout ce qu'il a promis, c'est à dire Iesus-Christ avec toutes ses graces, nous appartient à chacun en particulier, ET QUE NOS PECHER* NOUS SONT REMIS A CAUSE DE SES MERITES. Et cet Auteur ajoute en un autre endroit, *que cette foy de la misericorde speciale dans l'ordre des causes precede la justification*, c'est à dire qu'elle en est la cause. Et enfin Rivet luy même dans la These dont nous avons déjà parlé enseigne expressément, qu'il est necessaire à la foy justifiante que le pecheur croye tresfermement, non seulement que Dieu remet les pechez à ceux qui croient, mais qu'à luy en particulier ils luy sont remis par le merite de J. CHRIST, & qu'à cause de la satisfaction du même JESUS-CHRIST, Dieu le reçoit en sa grace. *Ad fidem iustifican-tem non sufficit si quis assentiatur & credat Christum esse passum pro peccatis omnium hominum, sed insuper requiritur ut accedat fiducia, & FIDUCIA CERTA QUA FIRMISSIME PECCATOR CREDAT, non solum aliis credentibus, sed sibi quoque PRIVATIM REMISSIONEM PECCATORUM PROPTER CHRISTI MERITUM DONATAM ESSE, & propter eiusdem satisfactionem in gratiam esse receptum.*

Il faut donc comme j'ay dit, ou qu'il abjure le Calvinisme, ou qu'il se contredise manifestement, lorsque dans l'impuissance de répondre à l'objection de Grotius, il a recours à la foy generale des promesses Evangeliques, par laquelle le pecheur croit que Dieu a promis de remettre les pechez à ceux qui s'en repentiroient, & qui luy en demanderoient pardon, comme si c'estoit en cela que consistoit la foy iustifiante: puis- qu'il sçait bien que ceux de sa secte ne font nul érat de cette foy, quand elle en demeure-là, & ne luy donnent aucune vertu de iustifier les hommes: mais qu'ils veulent que ce qui la rend iustifiante soit la ferme persuasion que le pecheur a, *non solum aliis credentibus, sed sibi quoque privatim remissionem peccatorum propter Christi meritum donatam esse.* Ce qui engage necessairement dans ce qu'il appelle luy même un ridicule ba-
 dinage

dinage, qui est de dire, que ce qui fait que nos pechez nous sont remis, est que nous croions qu'ils nous sont remis. C'est pourquoy les Calvinistes ont beau dire, *non enim ita nugantur*. Je leur soutiendray toujours que tant qu'ils demeureront Calvinistes, *velint, nolint ita nugantur*.

*Amesius in Bellarmin,
Enerv. Tom. 1^{er}. lib.
3. c. 2.*

Nous en avons encore un exemple dans Amesius qui ne s'en sauve pas plus heureusement que les autres, quoy qu'il ait eu recours à une subtilité tout à fait rare pour éviter l'absurdité qui est inseparable de leur veritable sentiment. Cet Auteur s'estant proposé cet argument de Bellarmin. *La foy justifiante doit preceder la justification. Or la foy de la misericorde speciale est posterieure à la justification. Donc la foy de la misericorde speciale n'est pas la foy justifiante*: Il répond, 1. en avouant contre Chamier : *Que la foy justifiante precede la justification d'une priorité de nature, & non de temps en tant que la justification est son effet*. Mais ce qu'il ajoute *NON OMNI MODO, & non en toutes manieres*, est un galimathias inintelligible. Car cette restriction ne tombe pas sur la maniere de priorité, puisqu'il l'avoit déterminée auparavant en disant que c'est seulement *ordine nature non tempore*. Il faut donc qu'elle tombe sur le mot de *preceder*. Or il n'y a point de milieu entre *preceder & ne pas preceder*. Et par consequent ou il devoit dire avec Chamier, *que la justification precede la foy appelée justifiante*, ou reconnoître absolument & de bonne foy, & sans laisser de queue à ce qu'il est contraint d'avouer, *que la foy justifiante precede la justification*.

*Bellar. Fides iustificans
gras der. debet
iustificationem. Fides
autem specialis misericordie
speciales sequitur
iustificationem. Ergo
fides specialis misericordie
non est fides
iustificans.*

*Protest. 1. Fides
iustificans precedit
iustificationem ordine
nature non tempore,
quia iustificatio est
effectum eius, non
omni modo.*

Sa seconde réponse est encore plus embrouillée. Il dit que la foy de la misericorde speciale est ainsi appelée pour deux raisons. 1. *En ce qu'elle embrasse Iesus-Christ, & se repose sur luy pour s'appliquer par luy la misericorde speciale*. 2. *En ce qu'elle embrasse cette misericorde speciale comme nous estant déjà faite. En prenant dans le premier sens la foy de la misericorde speciale, elle precede la justification, & est dite proprement justifier; & en la prenant dans le dernier sens elle suit la justification*. Mais parce que c'est une seule & même foy qui s'applique spécialement la misericorde de Dieu en Iesus-Christ en l'embrassant, & qui rend certaine cette application déjà faite: & que la perfection de cette foy, & la consolation que nous en tirons, consiste principalement dans cette certitude, qui est aussi principalement combattue par les ennemis de la gra-

1. Fides specialis misericordie duplici ratione sic vocatur. 1. quia Christum apprehendit, vel instituit ipsi ad speciem misericordiam per ipsam apprehensam. 2. quia speciem misericordiam ut iam donatam apprehendit. Priore sensu iustificatione antecedit, & maxime proprie dicitur iustificare: posteriore sensu sequitur iustificationem. Sed quia una & eadem est fides, que misericordiam Dei in Christo specialiter apprehendit, & applicationem illam iam factam certam reddit, & perfectio vel con-

CHAP. VI.

*solatio eius in hac
certitudine apparet,
quam etiam hostes
gratie precipue in-
impugnantes ; idcirco
per istam certitudi-
nem.... fides iustifi-
cans solum est a multis
describi.*

*Remarquez en passant
qu'il prétend, qu'il
n'y a que les ennemis
de la grace, qui puisse-
ment que chaque fidèle
ne soit certain par
la foi même, que la jus-
tification & de son salut.*

ce, de là vient que plusieurs définissent la foi justifiante par cette certitude.

Voilà tout ce qu'il a pu inventer pour éviter ce cercle ridicule de leur doctrine qui leur fait honte. Mais il ne l'évite point en effet. Car ces deux manières de prendre la foi de la *misericorde speciale* conviennent en ce que selon l'une & l'autre, on s'applique *specialement* la *misericorde* de Dieu en *Jesus-Christ* (puisque'il dit lui-même de cette foi considérée selon le premier sens, que *misericordiam Dei in Christo specialiter applicat apprehendendo.*) Or un pecheur ne peut s'appliquer *specialement* la *misericorde* de Dieu en *Jesus-Christ* par la foi, qu'en croyant que Dieu lui fait *misericorde* en *Jesus-Christ* à lui en particulier ; & le premier effet de cette *misericorde* est de lui pardonner ses pechez. Et par conséquent que cet Auteur donne tant de faces qu'il voudra à la *foy* de la *misericorde speciale*, il faut qu'il confesse, qu'elle enferme la foi de la remission des pechez de chacun en particulier, aussi bien dans la première manière que dans la seconde ; & par conséquent qu'elle precede la justification, qui est la même chose que la remission des pechez. Et ainsi il faudra malgré qu'il en ait qu'il reconnoisse que dans la doctrine des Calvinistes, *chaque fidèle doit dire, que ses pechez lui sont remis, parce qu'il croit qu'ils lui sont remis.*

Je ne m'arrête point à relever une autre absurdité, qui est qu'une seule & même foi, *una eademque fides*, c'est à dire un seul & même acte spirituel & indivisible precede & suit la justification. Ce sont des mysteres que les seuls Calvinistes peuvent comprendre.

Voicy un autre argument de Bellarmin que cet Auteur se propose encore. La foi par laquelle je croy que mes pechez ne sont remis est fausse, si lors que je croy cela, mes pechez ne me sont pas encore remis, mais doivent seulement estre remis par cet acte même. Et il y répond en ces termes. Lorsque nous croions que nos pechez nous sont remis, ils le sont, & ils se remettent proprement par cet acte de confiance, par lequel nous nous appuyons sur *Jesus-Christ*, & nous nous reposons sur la *misericorde* de Dieu par *Jesus-Christ*, lequel acte precede d'une priorité de nature celui par lequel nous croions que nos pechez nous sont remis. Tout cela n'est qu'une pure illusion. Car cet acte par lequel il dit, que nous nous appuyons sur *Jesus-Christ*, où n'est que la foi de la *misericorde* ge-

*Bellar. Fides est falsa
qua credo mihi esse rem-
issa peccata, si dum
ita credo nondum sunt
remissa peccata. sed
sunt per hanc ipsam
actum postea remitten-
da.*

*Proress. Dum ita
credimus sunt remis-
sa peccata ; tamen un-
um autem propter per
il actum fiduciam
Christo inimus,
vel in misericordiam
Dei per ipsum recti-
ficatur, qui natura
preceat actum illum
quo credimus pecca-
ta iam esse remissa.*

générale que Dieu fait par JESUS-CHRIST à tous ceux qui croient en luy, où est la foy de la miséricorde spéciale, par laquelle je croy que Dieu me fait miséricorde en JESUS-CHRIST à moy en particulier : S'il dit le premier, il renonce à la doctrine de la secte, qui a toujours soutenu, *que la foy de la miséricorde générale ne pouvoit estre celle qui justifie*. Et s'il est réduit à dire le dernier ; c'est en vain qu'il tâche de distinguer cette foy-là, de celle par laquelle chacun croit que ses pechez luy sont remis, puisque la remission des pechez estant selon les Calvinistes comme j'ay déjà remarqué le premier effet de la miséricorde que Dieu fait aux hommes par JESUS-CHRIST en ce qui est du salut, cet acte ne scauroit estre différent que dans les termes de celui par lequel le pecheur croit que ses pechez luy sont remis, *la miséricorde spéciale* qui en est l'objet enfermant nécessairement la remission des pechez.

La réponse au 3. argument de Bellarmin fera voir encore davantage son embarras. Le voicy *Si l'objet de la foy justifiante est cette proposition : mes pechez me sont remis par JESUS-CHRIST la remission doit estre avant la foy, parce que tout acte dépend de son objet & non pas l'objet de l'acte*. Et la manière dont il y répond est tout à fait surprenante. *Le propre objet de la foy justifiante, en tant que telle, est ce qui proprement justifie, & sur quoy la foy se repose pour obtenir la justification, c'est à dire JESUS-CHRIST ou la miséricorde de Dieu en JESUS-CHRIST & non une proposition*. Mais parce que nous atteignons prochainement par cette même foy la certitude de cette vérité : *mes pechez me sont remis par JESUS-CHRIST, c'est ce qui fait que quelques-uns parlent de la foy justifiante comme si cette proposition en estoit l'objet*.

Il n'y a rien de plus pitoyable que cette défaite. C'est un paradoxe inouy que l'objet de quelque foy que ce soit, puisse estre autre chose qu'une proposition, ou ce qui peut estre enfermé dans une proposition. Car croire c'est juger qu'une chose est ou n'est pas. Nostre foy est donc nécessairement un jugement que nous formons. Or tous nos jugemens peuvent estre exprimés par des propositions, ou plustost ils ne sont eux-mêmes que des propositions. C'est donc une fausseté & une réverie toute pure, de dire, que de l'objet de la foy justifiante ne se doive pas exprimer par une proposition, mais que ce soit simplement JESUS-CHRIST ou la miséricorde de Dieu en JESUS-CHRIST. C'est chercher des mots vuides de sens pour obscur-

Bellar. Si obiectum
huius fidei, illa pro-
positio: mihi sunt
per Christum pec-
cata remissa, certe prior
debet esse remissio quàm
fides, cum minus actus
pendeat ab o' recta non
contra claritè obicitur.
Protest. Proprius ob-
iectum fidei iustifican-
tis quia talis, est
illud quod proprie
iustificat, & in quo
acquiescit fides
ad iustificationem
consequendam, id est
Christus vel miseri-
cordia Dei in Chri-
sto, non propositio
vel axiomà: quia ta-
men per eandem fidem
proxime acerrimus
certitudinem illius
veritatis, mihi fuit
per Christum remissa
peccata, idcirco nō
nulli loquuntur, quod
hec propositio effect
fidei iustificanti, pro-
prium obiectum.

CHAP. VI.

car les choses les plus claires. JESUS-CHRIST pourroit estre l'objet de ma pensée, comme il l'est de tous ceux qui pensent à luy quand ce seroit pour le blasphemer, sans qu'il fût pour cela l'objet de ma foy. Afin qu'il le soit de ma foy, il faut que je croye quelque chose de luy. Que me dise donc cet Auteur ce qu'il faut que j'en croye, afin que j'aye la foy justifiante. Est-ce simplement qu'il est Dieu, qu'il est le Sauveur des hommes, qu'il est mort pour les rachetter, & qu'il remet les pechez à ceux qui croient en luy, ou spécialement qu'il est mon Redempteur, & qu'il me remet mes pechez à moy en particulier? Quoy qu'il dise l'objet de cette foy se pourra exprimer par une proposition contre sa pretention ridicule, que le propre objet de la foy justifiante : *Christus est, non propositio vel axioma*. Mais s'il dit le premier, il abandonnera la theologie de sa secte, qui veut que ce ne soit qu'une foy semblable à celle des diables de croire de JESUS-CHRIST tout ce qui en est dit dans le symbole sans se l'appliquer à foy en particulier, & que pour avoir la foy justifiante il faut pouvoir dire : *Je ne croy pas seulement en general toutes ces choses que les diables mêmes croient, mais je me les applique à moy en particulier en cette maniere. Je croy que Dieu est mon Pere, & qu'il a pour moy en son fils un amour paternel.... Je croy que mes pechez me sont remis, que je ressusciteray & que je vivray éternellement d'une vie heureuse*. Que s'il dit le dernier, c'est à dire que je dois croire de JESUS-CHRIST qu'il est mon Redempteur à moy en particulier, & qu'il m'a remis mes pechez, il faut donc malgré qu'il en ait qu'il revienne au sentiment de ceux des siens qu'il avoué avoir dit, que cette proposition *mes pechez me sont remis par Jesus-Christ* est le propre objet de la foy justifiante. Et cela estant la réponse à l'argument du Cardinal Bellarmine tombera par terre, & on ne pourra plus éviter ce que Chamier avoué surpasser toute absurdité, qui est que la foy justifiante precedera la remission des pechez, comme en estant la cause, & en même temps la supposera, parce qu'elle l'aura pour son objet.

Windelin a cru s'en pouvoir tirer d'une maniere plus facile en distinguant seulement les temps; mais il est aisé de faire voir que ce n'est encore qu'une illusion. Il pretend que la foy justifiante a pour son objet la remission des pechez de chacun en particulier, & le salut dont chacun se tient assuré : en sorte que ce que je croy par cette foy est. *Credo mihi esse remissa peccata, & me in aeternum beatè victurum*.

*Windel. Christ.
Theol. lib. 1. c. 14.
Cum credo Deum
esse Patrem Christum
esse Dominum &c.
Non in genere tantū
et edo hęc omnia quę
erit diaboli credens,
sed in specie singula
mihi applico hoc
molo. Credo Deum
esse Patrem meum &
paterna benevolentia
in suo filio me com-
plecti.... Credo mihi
remissa esse peccata,
me resuscitaturum &
in æternum beatè vi-
cturum. Itę sunt totidē
partes specialis
misericordię, quę
de illo prouve en cet en-
droit estre l'objet de la
foy justifiante.*

Il demeure d'accord que cette foy étant la cause de la justification la doit preceder, parce que toute cause precede son effet. Et il soutient qu'elle la precede aussi. Et sur ce qu'il s'objecte, que cette foy seroit fausse si elle precedoit la justification : puisque je croirois par cette foy que mes pechez me sont remis lors qu'ils ne me seroient pas encore remis, parce qu'ils ne se remettent que par la justification : Il nie cette consequence, & pretend qu'elle est fausse, & voicy la raison qu'il en rend. Car par la foy, dit-il, de la misericorde speciale, entant qu'elle precede la justification, le pecheur ne croit pas que ses pechez luy soient deja remis avant cet acte de foy quant à l'application, mais il croit seulement que la remission des pechez que Iesus-Christ a meritée luy sera aussi accordée. Dans l'acte même de la justification il croit que Dieu luy remet ses pechez, & de cette sorte il en recoit la remission. Après la justification il croit l'application passée. Il croit aussi que les pechez qu'il commettra luy seront remis par une application future. Ainsi la foy justifiante a pour son objet la remission des pechez, future, presente, & passée.

Tout cela n'est qu'une fausse subtilité, qui n'empêche point, que dans l'opinion des Calvinistes, chaque fidelle ne puisse & ne doive dire, *mes pechez me sont remis, parce que je croy qu'ils me sont remis* ; ce que Chamier & Rivet ont avoué ne se pouvoir dire sans une notable impertinence : *Sic enim constituitur fides remissionis prior ipsa remissione, quod omnem absurditatem superat.*

Chamier Tom. III.
lib. XIII. c. 10. n. 18.

Car 1. ce premier acte de foy que Windelin exprime en ces termes : *Je croy que la remission des pechez que Iesus-Christ a meritée par son sang me sera aussi accordée* ; est ou n'est pas l'acte de la foy qui justifie. Si ce ne l'est pas, en vain cet auteur le propose, puisqu'il ne s'agit icy que de la foy justifiante. Que s'il dit que ce l'est, on est donc justifié en le faisant. Or selon les Calvinistes la justification & la remission des pechez n'est que la même chose. Et par consequent on ne peut estre justifié en faisant cet acte, qu'on ne recoive en le faisant la remission de ses pechez : d'où il s'ensuit que cet acte a pour objet la remission presente, aussi bien que la remission future. Et cela paroist encore en ce que tout acte de la foy justifiante doit estre tel, qu'on en puisse dire ce que dit cet Auteur : *In ipsa justificationis actu credit homo peccata sibi remitti, & sic remissionem accipit.*

2. Tout homme qui ne croit que pour l'avenir que ses pe-

chez luy seront remis, croit qu'il luy manque encore quelque chose qu'il faudroit qu'il eût, afin qu'ils luy fussent actuellement remis, & que c'est ce qui est cause qu'ils ne luy sont pas encore remis. Il n'a donc pas encore la foy justifiante, puisque les pechez estant remis par cette seule foy, selon les Calvinistes, il ne manque rien à celuy qui l'a de tout ce que Dieu demande du pecheur; afin que les pechez luy soient actuellement remis. Et par conséquent Windelin se moque du monde, lors qu'ayant à montrer, *que quoique la foy justifiante ait pour son objet propre la remission des pechez de chacun en particulier, elle ne laisse pas de preceder la justification, qui est la même chose que la remission des pechez*; il nous substitue au lieu de la foy justifiante dont il s'agit, un autre pretendu acte de foy qui ne sauroit estre la foy justifiante.

3. De plus Windelin avoue, que dans l'acte même de la justification le pecheur croit que ses pechez luy sont remis, & qu'ainsy il en reçoit la remission. *In ipso justificationis actu homo credit peccata sibi remitti & sic accipit remissionem.* Or c'est cela même que Chamier & Rivet ont reconnu estre ridicule, & sur quoy ils se sont plains qu'on leur imputoit une doctrine, qui surpassoit toute absurdité, en leur reprochant qu'ils enseignoient, que *nos pechez nous estoient remis, parce que nous croyons qu'ils nous sont remis.* Non enim ita nugamur, dit Rivet, Car faire dire à un homme comme fait Vvindelin: *Je croy que Dieu me remet mes pechez, & j'en reçois ainsy la remission*, c'est reconnoître que la foy qu'il a que Dieu luy remet ses pechez, est cause qu'il en reçoit la remission: ce qui est visiblement la même chose que luy de faire dire: *Dieu me remet mes pechez, parce que je croy qu'il me les remet.* Quod omnem absurditatem superat, si nous en croyons Chamier; parce que c'est vouloir que la remission des pechez soit anterieure à la foy justifiante, parce qu'elle en est l'objet, cette foy s'exprimant ainsy, *credo mihi remitti peccata*; & qu'en même temps cette foy justifiante soit anterieure à la remission des pechez, parce qu'elle en est la cause, & que toute cause doit preceder son effet, au moins d'une priorité de nature. De sorte que selon Vvindelin la doctrine des Calvinistes touchant la justification par la foy de la *misericorde speciale*, se doit exprimer en ces termes: *Remittuntur mihi peccata per fidem qua credo mihi remitti peccata.* Dieu me remet mes pechez par la foy par laquelle je croy qu'il me re-

met mes pechez. Ou, *remittuntur mihi peccata, quia credo mihi remitti peccata*. Dieu remet mes pechez, parce que je croy qu'il me remet mes pechez. *Ita Calviniste nugantur*, quoique Rivet en puisse dire.

Car il ne peut y avoir sur cela que deux opinions qui ne se contredisent point, mais qui détruisent l'une & l'autre quelque maxime fondamentale du Calvinisme.

La premiere est celle de Chamier, qui par une erreur extravagante, & qui renverse toute l'économie du salut, veut que les adultes soient justifiez avant que de croire, aussi bien que les enfans. Il est vray qu'après cela il n'a pas de peine à donner la remission des pechez pour objet à la foy, qu'il ne laisse pas d'appeller justifiante, quoiqu'il ne la reconnoisse pas pour cause de la justification, & ainſy il évite ce cercle qu'il traite luy-même de ridicule; parce que cette foy, selon luy, suppose la remission des pechez déjà obtenuë, & ne la precede en aucune sorte.

La seconde est celle des Remontrans ou Arminiens, qui de bonne foy & sans équivoque se sont départis en ce point, comme en beaucoup d'autres, de l'opinion commune des Calvinistes, en pretendant, que la foy salutaire ou justifiante n'est point la foy de la misericorde speciale, c'est à dire celle par laquelle nous croyons que nos pechez nous sont remis par Jesus-Christ; mais la foy de la misericorde generale, par laquelle nous croyons que Jesus est le Christ & le redempteur du genre humain; mais qu'en suite estans justifiez par cette foy, nous en tirons cet avantage, que nous avons certitude par une autre foy qui naît de celle là que nos pechez nous sont remis.

C'est ce que nous apprenons du reproche que les Ministres Gomaristes de Valachie firent aux Arminiens, d'avoir abandonné la doctrine de leurs Eglises, à cause qu'ils enseignoient: *Fidem salvificam non eam esse qua peccata nobis remissa esse propter Christum aut abolita esse propter Christi passionem credimus*. A quoy les Arminiens répondirent: *Qu'on pouvoit s'imaginer deux sortes de creance dans la foy justifiante: L'une par laquelle nous croyons que Jesus est le Christ, & le redempteur du genre humain: L'autre par laquelle chacun croit en particulier par une application speciale que ses pechez luy sont remis*. Arminius a cru, comme nous faisons aussi, que cette derniere creance naît de la premiere, & que nul ne peut certainement se persuader que ses pe-

Dans la Réponse à cette lettre des Ministres de Valachie, p. 86. Assensus fidei divini modo consideratur, vel quo credimus Jesum esse Christum, & humani generis redemptorem, vel quo speciali quadam applicatione lingualium quique credit sibi esse remissa peccata. Arminius uti & nos posteriuscum hunc assensum ex prima fluere arbitramur, nec posse quemquam

CHAP. VI.

cerro fluctare sibi
esse remissa peccata,
nisi ante crediderit
Iesum esse Salvato-
rem mundi, ejusque
mandatū omnibus
obtemperandū esse,
ut videte est ex hoc
syllogismo. Quiauo-
que credidit Christū
in bonum hoc repor-
tat, ut certum esse
possit sibi remissa esse
peccata; Ego credo
in Christum, Ergo
bonum hoc reperio,
ut certum esse possim
mihi esse remissa
peccata. Minor de fi-
de salvifica loquitur.
Conclusio de illa fi-
de qua quis credit si-
bi esse remissa pecca-
ta: proutquam nō
alia agnoscatur, to-
tus ille syllogismus
unico termino eco-
nstat, nec in maiore
diffinitio ulla erit
inter subjecti & præ-
dicati descriptiōem,
nec conclusio divet-
sa erit à maiore. Est
ad hæc communis
Theologorum nostri-
rorum sententia remis-
sionem peccatorum
esse fideli consequent
& effectum. Quid si
ita est unque inde
iustificatio oōo erit
quis quis credit sibi
esse remissa peccata.
Sic eōim ante ipsam
fidei factā dicunt
peccatorum remis-
sio..... Rei veritas
usque adeo plana est,
ut solis radio depi-
cta videatur, nec
preter pettinaciam
quicquam opponi
possit.

*Il en faut excepter
quelques nouveaux
hérétiques, dont je
parleray plus bas.*

*Cham. Tom. III. lib.
81. cap. 10. num. 18.
Nam cels, verum an-
te dimitti peccata
quam credamus, id
est quam si mus adu-*

*chez luy sont remis, s'il n'a cru auparavant, que Iesus est le Sau-
veur du monde, & qu'il faut pratiquer ce qu'il a ordonné, comme
on le peut prouver par ce syllogisme: Quiconque croit en Iesus-
Christ, tire de là cet avantage, qu'il peut estre certain que ses pe-
chez luy sont remis. Or je croy en Iesus-Christ. Je tire donc de là
cet avantage que je puis estre certain que mes pechez me sont remis.
La foy dont il est parlé dans la mineure, doit estre la foy justifiante,
& celle dont il est parlé dans la conclusion est celle par laquelle
chacun croit que ses pechez luy sont remis. Que si on pretend qu'il
n'y a point d'autre foy justifiante que celle-là, il n'y aura qu'un seul
terme dans tout ce syllogisme, & il n'y aura point de difference en-
tre le sujet & l'attribut de la majeure, & la conclusion ne sera point
différente de la mineure. De plus, l'opinion de nos Theologiens est que
la remission des pechez est l'effet de la foy justifiante. La foy ju-
stifiante ne peut donc pas estre celle par laquelle chacun croit que
ses pechez luy sont remis, puisque si cela estoit, il faudroit que la
remission des pechez fust avant cette foy..... Cette verité est si
claire qu'elle semble écrite avec un rayon du Soleil, & qu'on n'y peut
opposer que l'opiniastreté.*

Il faudroit donc que les Calvinistes prissent l'un ou l'autre de ces deux partis, celuy de Chamier, ou celuy des Arméniens, pour ne pas tomber en des absurditez ridicules touchant la justification par la foy de la misericorde speciale. Car pour les déguisemens & les défaites de Rivet, d'Amelius, de Windelin, & d'autres semblables, ce ne sont que des preuves du peu de sincerité de ces ennemis de l'Eglise, ou de l'esprit d'étourdissement dont Dieu punit leur orgueil.

Il me reste seulement à conclure de tout ce que je viens de dire, que laissant à part les diverses routes qu'ils prennent pour se tirer de l'embarras dont nous venons de parler, ils conviennent en ces deux points.

Le premier est: Que tous les justifiez croyent de foy divine que leurs pechez leur sont remis, que nul n'est justifié qui n'ait cette foy, & que tout homme qui a cette foy est justifié. Il ne nous importe qu'ils ayent cette foy avant ou après la justification. C'est assez qu'ils enseignent d'un commun consentement qu'ils la doivent avoir. Ainsy quoique Chamier pretende que nos pechez nous sont remis avant que nous soyons actuellement fidelles; il avoue néanmoins, que *lors que nous sommes actuellement fidelles nous croyons la remission de nos pe-*
chez,

chez, parce qu'elle nous est proposée & promise par la même parole de Dieu, sur laquelle nostre foy est appuyée, & qu'elle est scellée par le même esprit qui scelle la vérité de cette parole. Ce qui marque clairement que c'est à la foy divine appuyée sur la parole de Dieu, & scellée de son Esprit, qu'ils attribuent la creance, qu'ils disent que les fidelles ont & doivent avoir de la remission de leurs pechez. Amesius reconnoît la même chose. Car au même lieu où il brouille un peu la notion de la foy justifiante, entant qu'elle precede la justification, en disant, *que son objet n'est pas une proposition, mais Jesus-Christ, ou la misericorde de Dieu en Jesus-Christ*, il ajoute, *que néanmoins par cette même foy nous sommes certains de cette vérité: MES PECHES ME SONT REMIS par Jesus-Christ, & que c'est ce qui fait que quelques-uns parlent de la foy justifiante, comme si elle avoit cette proposition pour son propre objet.* Windelin a aussi recours à la remission des pechez, rapportée à divers temps pour répondre à la difficulté de l'ordre qu'il faut mettre entre la justification & la foy de cette remission des pechez: mais c'est par là même qu'il soutient plus fortement, que la foy des justifiez a pour objet la remission de leurs pechez, & qu'elle s'étend même à la remission future des pechez qu'ils commettront. Car il ne se contente pas de dire de leur fidelle, *in ipso justificationis actu credit peccata sibi remissa, post justificationem autem credit prateritam applicationem*; mais il ajoute: *credit quoque remissum iri futura peccata per futuram applicationem.* Et enfin il faudroit que leur fidelle n'eust pas la foy du symbole des Apostres, s'il n'avoit celle de la remission de ses pechez, puisqu'ils enseignent que cet article: *Credo remissionem peccatorum*, ne se doit pas entendre seulement de la remission des pechez en general, mais de celle que chaque fidelle doit croire certainement avoir obtenuë. Nous avons déjà vu que c'est par là que Windelin & Paræus prouvent que la misericorde speciale se trouve dans le Symbole, parce que ce ne seroit croire les articles du Symbole, que comme les diables les croient, que de les croire seulement en general, sans se les appliquer en particulier en formant cet acte de foy: *Credo esse mihi remissa peccata.*

Mais ce qui est encore bien plus convainquant, est que c'est en cette maniere que l'article de la remission des pechez, est expliqué dans le Catechisme du Palatinat, qui a esté solennellement approuvé dans le Synode de Dordrecht. *Que croyez-*

CHAP. VI.

fidèles, tamen verum etiam, cum sumus actu fideles, credere remissionem peccatorum nostrorum, quia hæc nobis proponatur, imo promittatur eodem verbo, cui fides innititur, & obligatur eodem spiritu quo ejus verbi veritas.

Amesius in Bellarm.
Enerv. tom. 4. lib. 5.
c. 2. n. 22.

Windelin. Christ.
Theol. lib. 1. c. 24.

Quest. 58. Quid credis de remissione

CHAP. VI.

peccatorum > Deum
propter satisfactionem
Christi meorum pec-
catorum atque illius
etiam peccatis cum
quis mihi per omnem
viam pugnandū est
memoriam omnem
deposuisse, & me ju-
stis Christi gratis
donare ne unquam
in iudicium veniam.

*Id. quest. 14. Quid
credim de sanctis &
catholica Christi
Ecclesia? Credo Filiū
Dei ab initio mundi
a l' hinc usque, si-
bi ex universo gene-
re humani carum
ad vitam eternam
electum per Spiritum
suum & verbum, in
vera fide consuetu-
tem colligere, tueri,
ac servare; meque vi-
vum ejus carum mē-
brum esse, & perse-
pso mansurum.*

*Quest. 15. Quid cre-
dis de Spiritu sancto?
Primum quod sit ve-
rus & coeternus Deus
cum Patre & Filio.
Deinde quod mihi
quoque datus sit, ut
me per veram fidem,
Christi, & omnium
ejus beneficiorū par-
ticipem faciat, me
consoletur & mecum
in eternum maneat.*

*Id. Quid igitur est
credere in vitam eter-
nam? Est certo sta-
tuere, 1. Post hanc
vitam fore aliam vi-
tam, in qua Eccle-
sia glorificetur,
& Deus in eternum
celebretur. 2. Me
quoque Ecclesie illius
glorificandæ mem-
brum esse idemque
vix eternæ partici-
pem futurum, 3. De-
nique me ejus iocū
habere in hac vita
per fidem.*

*vous, disent-ils dans ce Catechisme, de la remission des pechez? Le croy que Dieu en consideration de la satisfaction de Jesus-Christ, a mis en oubly mes pechez, & même cette depravation que j'ay te-
te ma vie à combattre, & que Dieu me fait don de la justice de
Jesus-Christ, afin que je ne sois jamais condamné.*

Le second point dont les Calvinistes conviennent encore est, que tout justifié croit de foy divine qu'il sera sauvé: pre-
mierement, parce qu'ils se sont persuadez qu'il n'y a de justi-
fiez que les seuls élus, & en second lieu parce qu'ils soutiennent,
que c'est en ce sens que tous les vrais fidelles doivent croire
plusieurs articles du symbole; comme celuy de l'Eglise catho-
lique, qu'ils expliquent en ces termes dans le même catechis-
me du Palatinat: *Le croy que le Fils de Dieu depuis le commence-
ment du monde jusques à la fin, s'est formé d'entre tous les hommes
par son Esprit, & par sa parole, une assemblée de personnes choisies
pour la vie eternelle, & unies ensemble par le lien de la vraie foy,
qu'il la protege, & qu'il la conserve, QUE JE SUIS UN MEMBRE
VIVANT DE CETTE SOCIETE', ET QUE JE LE SERAY A JAMAIS.* Ils
disent de même dans l'article du S. Esprit: *Que pour le croire en
vray fidelle je dois croire: Qu'il est vray Dieu & coeternel au Pere & au
Fils; & de plus, QU'IL M'EST DONNE', afin que par la vraie foy il
me rende participant de Jesus-Christ, & de tous ses dons, qu'il me con-
sole, & QU'IL DEMEURE ETERNELLEMENT AVEC MOY.* Et dans l'ar-
ticle de la vie eternelle, ils disent; *que croire la vie eternelle, c'est
croire certainement. 1. Qu'après cette vie il y en aura une autre,
dans laquelle l'Eglise sera glorifiée & Dieu loué pour jamais. 2. QUE
JE SUIS AUSSY UN MEMBRE DE CETTE EGLISE QUI DOIT ESTRE
GLORIFIEE, ET QU'AINSY JE SERAY PARTICIPANT DE LA VIE ETER-
NELLE. 3. Qu'enfin j'ay déjà icy par la foy un commencement de
cette vie eternelle.*

CHAPITRE VII.

*Que les Ministres de France n'enseignent pas moins clairement
que les étrangers, que les fidèles peuvent & doivent
croire de foy divine, qu'ils sont justifiés,
& que le salut leur est assuré.*

COMME c'est principalement pour les prétendus réformez de France que je travaille, je veux aller au devant d'un scrupule, qui pourroit venir à quelques-uns d'entre-eux, qui est, que leurs Ministres ne sont pas peut-estre du même sentiment que les Calvinistes, que je viens de citer, qui sont presque tous étrangers, & qu'ils ne croient pas comme eux, que les vrais fidèles peuvent & doivent estre entièrement persuadés comme d'une vérité de foy, qu'ils sont en la grace de Dieu, & que le salut leur est assuré.

Mais pour leur ôster cette imagination, il ne faut que leur représenter ce qu'a dit sur ce sujet l'un des plus sçavans & des plus habiles de leurs Ministres, & qui est d'autant plus croyable, qu'il n'est pas de ceux qui portent les choses aux extrêmes, ayant au contraire tâché d'adoucir en divers points les anciennes opinions de leur secte; de sorte que s'il ne l'a pas fait en celuy-cy, c'est qu'il a bien vu que cela ne se pouvoit sans renverser les principaux chefs de leur prétendue réformation.

Ils avoient sans doute que ces qualitez conviennent parfaitement au sieur Daillé, & qu'on ne leur peut produire un meilleur témoin dece qui s'enseigne à Charenton; vu principalement qu'il y a fort peu de temps qu'il a fait l'ouvrage dont je pretends me servir. C'est la réplique au Pere Adam & au sieur Cortiby, où il a traité au long de cette matiere, & où il en a parlé d'autant plus exactement, qu'il avoit en teste des adversaires qui avoient entrepris de le rendre odieux par les méchantes suites de cette doctrine, ce qui le devoit porter à n'en dire précisément que ce qu'il ne pouvoit dissimuler sans trahir sa cause. Cependant il ne declare pas moins nettement que ceux que nous avons alleguez, que chaque fidelle doit

CHAP. VII. croire de foy divine qu'il est en la grace de Dieu & qu'il sera sauvé.

*Replique de Daill.
part. II. ch. 4. § 37.*

L'avoüe, dit-il, que nous enseignons, que la foy justifiante est une marque certaine, & en effet assuré de l'élection ou predestination de Dieu à salut : si bien que ceux qui ont véritablement cette foy, & qui après une épreuve sérieuse, l'ont trouvée dans leur cœur, peuvent & doivent croire qu'ils sont de l'élection de Dieu. Et en la p. 39. Nous confessons volontiers, que ceux qui sont vraiment fidèles, & qui en voient & en sentent les marques au dehors & au dedans de leur vie, peuvent & doivent s'assurer de l'élection de Dieu.

Et en la 3. partie, ch. 26. p. 331. *Quoy que vous en puissiez dire, il faut avouer que, selon l'Apostre, tout vray fidelle peut s'assurer qu'il est du nombre des élus. Et un peu plus bas : C'est sur ces autoritez de l'Apostre que je fonde l'ASSURANCE, que chaque fidelle PEUT ET DOIT AVOIR D'ESTRE EN LA GRACE, ET MESME D'Y PERSEVERER JUSQUES A LA FIN.*

Et il montre en plusieurs manieres, que cette assurance, qu'ils attribuent à chaque fidelle de sa grace presente, & de son salut avenir, est une assurance de foy divine.

Car 1. au chapitre 37. pag. 334. s'estant^e plaint que le sieur Cottiby les avoit appelez des esprits orgueilleux, qui se promettent que le salut ne leur peut manquer, & qu'ils s'en assurent d'une foy divine, sans revelation & sans écritures il ne nie point que cette assurance ne soit, selon eux, une assurance de foy divine, mais seulement qu'il n'y a point en cela d'orgueil, & qu'on ne peut dire que cette assurance soit sans revelation & sans écriture, sans ôier les Epistres de saint Paul du canon des revelations & des écritures divines.

Id. p. 338.

2. Sur ce que le sieur Cottiby avoit dit, que selon eux, le fidelle ne peut douter de son salut, sans infidelisé, il luy reproche, qu'il exagere un peu trop les choses. Car où a-t-il trouvé que nous disions qu'un homme est infidelle s'il doute de son salut ? Le titre d'infidelle ne se donne qu'à ceux qui ne croient pas les veritez publiques & universelles de la foy Chrestienne. Le salut de Pierre ou de Jean, n'est pas une verité de cet ordre. Il ne dit pas, que le salut de chaque fidelle n'est pas une verité de foy divine au regard de ce fidelle, mais seulement que ce n'est pas une verité publique & universelle de la foy Chrestienne. Et ainsi quand il trouve qu'il y a de l'exageration à dire, qu'un

fidelle ne peut douter de son salut *sans infidelité*, ce n'est pas CHAP. VII.
qu'il ne reconnoisse qu'il n'en peut douter sans douter de ce
qu'il est obligé de croire de foy divine, mais c'est seulement
qu'il luy plaist de pretendre qu'on ne donne le nom d'*infidelle*
qu'à ceux qui ne croient pas les veritez publiques & univer-
selles de la foy chrestienne.

3. Il fait bien voir qu'il tient pour indubitable, que la cer-^{ibid.}
titude qu'il pretend que doit avoir chaque fidelle qu'il sera
sauvé, est une certitude de foy divine, par la réponse qu'il
fait à cet argument du sieur Cottiby : *Que l'Ecriture ne nous*
assurant nulle part que nous serons sauvez (ce qui s'entend de cha-
cun de nous en particulier) *nous ne pouvons en avoir une per-*
suasion divine, mais tout au plus une certitude humaine seulement.
Car il ne dit pas, qu'il suffit aussy d'en avoir une certitude hu-
maine, mais soutenant qu'on en doit avoir une *persuasion divi-*
ne, il répond qu'il est évidemment faux que l'Ecriture ne nous
en assure nulle part. *sa supposition*, dit-il, *est évidemment fausse.*
Car l'Ecriture nous assure en termes formels. 1. que ceux qui ont
la foy sont justifiez, & 2. que ceux qui sont justifiez, seront glori-
fiés. Elle nous assure donc aussy 1. que Pierre & Jean, & Jacques
qui ont la foy sont justifiez, & 2. que puisqu'ils sont justifiez ils se-
ront aussy glorifiez. Ce qu'ayant prouvé par ce qui luy avoit esté
accordé par son adversaire, que sous les propositions universelles,
quiconque croit en Christ ne sera point condamné, & autres sem-
blables, ces particulieres sont tacitement renfermées, Jacques & Jean
croyans au Fils de Dieu ne seront point condamnés, conclut ain-
sy. Il est donc tres-vray que l'Ecriture assure, que Jacques & Jean,
& Pierre, & autres semblables particuliers ne seront point condam-
nez. D'où il est clair, que la justification de Jacques, & Jean &
Pierre, & de tous les autres particuliers croyans, est une verité divi-
ne, c'est à dire revelée de Dieu en sa parole; si bien qu'elle peut & doit
estre crüe avec une entiere certitude, tous estant d'accord qu'il est
de nostre devoir de recevoir avec une entiere & indubitable creance
toutes les veritez revelées de Dieu. Et puis qu'ainsy est, Jacques, &
Jean, & Pierre estant obligez à ce devoir aussi bien que les autres
hommes, peuvent & doivent donc aussy croire certainement qu'ils
sont justifiez, & qu'ils ne seront point condamnés : & ils le doi-
vent croire selonce qu'il venoit de dire, avec une pleine certi-
tude, avec une entiere & indubitable creance, comme une verité di-
vine & revelée de Dieu en sa parole.

CHAP. VII.

12. p 143

4. On voit encore la même chose par la réponse qu'il fait à un autre argument du sieur Cottiby, lequel il propose en ces termes. *Supposé qu'il soit vray que nous ayons par ce moyen quelque assurance d'avoir la foy & la charité, toujours est-il clair que cette assurance là ne sera qu'humaine & non divine, parce que de l'argument par lequel nous nous assurons d'estre en la grace la seconde proposition n'est qu'humaine & non divine.* Ce que le sieur Daillé ayant expliqué plus au long il y répond ainſy. *Il s'abuse évidemment. Car il est certain que d'un raisonnement dont une proposition est claire dans l'Ecriture, la conclusion ne laisse pas d'estre d'autorité divine, encore que la seconde proposition que l'on joint à la première pour en tirer cette conclusion, nous soit connue par le sens, ou par la raison seulement, & non certifiée par l'Ecriture. Encore que ce soit le sens & la raison, qui nous a appris que l'Amerique & la France sont des parties du globe de la terre, néanmoins la persuasion que nous avons que l'une & l'autre a esté créée de Dieu est divine, c'est à dire fondée sur l'Ecriture, qui nous a appris que Dieu a créé le globe de la terre au commencement.*

16. p 344.

Il joint à cela un autre exemple pris des paroles de son adversaire. *M. Cottiby nous dit, que ce sont deux articles de foy que son ame est immortelle, & que son corps ressuscitera au dernier jour, & néanmoins je ne pense pas qu'il ait rien lu dans aucun lieu de l'Ecriture du corps & de l'ame de M. Cottiby particulièrement. Il y a seulement trouvé l'immortalité de l'ame humaine, & la resurrection du corps humain en general. Puis s'appliquant cette proposition generale il a dit. Or M. Cottiby est un homme, & son ame est une ame humaine, & son corps est un corps humain. D'où il a conclu. Donc l'ame de M. Cottiby ne mourra point, & son corps sera quelque jour ressuscité. Puisque la seconde proposition de ce raisonnement qui fait l'application de la verité generale que Dieu nous apprend de sa parole n'a esté sçue par M. Cottiby ny de l'Ecriture ny d'aucune revelation, mais du sens & de la raison seulement en la conclusion qu'il en tire de son immortalité, & de sa resurrection ne sera donc à son compte, qu'une connoissance humaine, & d'une certitude non infailible, mais humaine seulement & sujette à erreur & ce ne sera rien moins qu'un article de foy, comme il l'avoit appelé lui-même.*

L'illusion de cette réponse consiste en ce que le sieur Daillé suppose que chaque fidelle est ausſy assuré qu'il a la vraie foy justifiante, que chaque homme est assuré qu'il a un corps

humain & une ame humaine. Et cela vient de ce qu'il confond de certaines suites des veritez de la foy, qui sont si naturelles & si évidentes qu'on peut dire que l'esprit les apperçoit d'une seule vuë, sans avoir besoin de rien envisager que ce qui est manifestement contenu dans la proposition revelée, avec les conclusions qu'on n'en peut tirer qu'en y joignant des propositions qui ont leur difficulté particuliere, & qui lors même qu'elles sont vraies, ne sont point dans le même degré d'évidence & de certitude.

Du premier genre sont toutes les applications que chacun se fait à soy-même de ce qui est dit dans l'Ecriture de tous les hommes en general : comme quand chaque Chrestien se presente qu'il ressuscitera un jour ; qu'il comparoitra devant JESUS-CHRIST, qu'il sera jugé selon le bien ou le mal qu'il aura fait, qu'il luy est commandé d'aimer Dieu plus que toutes choses & son prochain comme soy-même, qu'il luy est défendu, de tuer, de voler, de calomnier, de pecher contre la chasteté, & autres choses semblables. Car toutes ces propositions singulieres sont si manifestement enfermées dans les propositions generales de l'Ecriture qui regardent tous les hommes, qu'il est impossible d'estre persuadé des generales sans l'estre des singulieres, ny de douter des singulieres sans douter des generales ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si on attribué les unes & les autres à la même foy divine, parce que ce ne sont point proprement deux creances distinctes. que celle par laquelle je croy que tous les hommes comparoitront devant JESUS-CHRIST, & celle par laquelle je croy que j'y comparoitray moy-même, mais une seule & même creance. Et la raison est que n'ayant pas besoin de reflexion pour me persuader à moy-même que je suis homme, cette connoissance m'estant toujours assez presente à l'esprit, je me trouve necessairement enfermé dans toutes les propositions qui comprennent tous les hommes sans avoir besoin pour cela de cette action de l'esprit qu'on appelle raisonnement, qui demande deux differentes propositions pour en tirer une troisième, au lieu que je n'ay qu'à recevoir avec foy la proposition generale : Tous les hommes comparoitront avec JESUS-CHRIST, pour le croire de moy-même avec la même certitude : comme je ne pourrois au contraire douter, que je dusse comparoître devant JESUS-CHRIST que par un doute heretique

CHAP. VII. & contraire à la foy, parce que ce doute ne pourroit venir que de celuy que j'aurois de ce que Dieu nous a revelé dans sa parole, que nous comparoitrions tous devant le tribunal de ce divin Juge.

Il n'en est pas de même des propositions singulieres du second genre. *Je suis en la grace de Dieu, je seray sauvé*, que l'on ne peut tirer des veritez generales de la parole de Dieu : *Tous ceux qui ont la foy animée de la charité sont en la grace de Dieu, & perseverant dans cet estat ils seront sauvés*, qu'en y joignant ces autres propositions. Or j'ay la foy animée de la charité, & je persevereray dans cet estat, qu'on ne peut dire sans folie estre naturellement évidentes à tous les vrais fidelles, comme il est naturellement évident à chaque homme qu'il est homme. C'est ce qui se voit par les paroles du sieur Daillé, qui se contredit manifestement, lors qu'au même lieu où il dit *que cette proposition nous avons la foy, est naturellement évidente*, il ajoute pour montrer que cela est, *que nous la reconnoissons en nous par l'expérience de nos sens & par le discours de nostre raison*. Car la foy n'estant point de foy une chose sensible, nous ne la pouvons découvrir en nous par l'expérience des sens, comme ce que nous voyons de nos yeux, ou ce que nous entendons de nos oreilles, ou ce que nous touchons de nos mains, & si nous avons besoin outre cela pour nous en assurer *du discours de nostre raison* ; ce ne nous est donc point une chose naturellement évidente, puis qu'on n'appelle ainſy que ce qui se voit de foy-même, sans avoir besoin de preuve, *ou de discours de la raison*.

Rien ne fait mieux voir encote la fausseté de cette pretention, que ce qu'ils alleguent sans cesse, que saint Paul exhorte les Chrestiens de s'éprouver eux-mêmes pour reconnoître s'ils sont dans la foy. Car on n'exhorte point des personnes raisonnables à s'éprouver sur des choses qui sont ainſy claires d'elles-mêmes qu'il est clair à chaque homme qu'il est homme. Ces sortes d'exhortations supposent qu'il y a au moins quelque difficulté à s'assurer d'une chose. Et ils reconnoissent bien eux-mêmes qu'il y en a sur le sujet de la vraie foy, puis qu'ils ne disent pas seulement qu'on ne la trouve en foy *qu'après une épreuve sérieuse*, & qu'il en faut voir & sentir des marques au dehors & au dedans de sa vie, mais que même ils nous avertissent de prendre garde *que nous ne prenions l'embra-*

*Daillé replique. Part.
II. ch. 4. p. 17. & 19.
Vindelen. Christ.
Theol. lib. 1. cap. 24.*

bre pour le corps en prenant la foy temporelle pour la foy justifiante, ce qu'ils ne se sont jamais avisez de faire au regard de ce que les fidelles doivent supposer, pour se trouver compris dans les propositions generales qui enferment tous les hommes, ny ayant point de Ministre qui ait cru devoir avertir ses auditeurs de prendre bien garde, que s'estimant estre de vrais hommes, ils ne soient peut estre que des spectres, ou des lutins, ou des singes.

Voicy donc la regle indubitable qui doit mettre la difference entre ce que le sieur Daillé a voulu cōfondre. Il soutient que ces deux propositions, *Je ressusciteray, & je suis en la grace de Dieu*, sont semblables en la bouche d'un fidelle, & que l'une & l'autre est également crüe de foy divine, parce qu'il pretend qu'elles se tirent de la même sorte des propositions generales de l'Ecriture par ces deux raisonnemens. *Tous les hommes ressusciteront. Je suis homme. Donc je ressusciteray. Tous ceux qui ont la vraie foy sont dans la grace de Dieu. J'ay la vraie foy. Donc je suis dans la grace de Dieu.* Mais pour montrer qu'il se trompe, il ne faut que considerer, que je ne puis nier cette proposition, *Je ressusciteray*, qui est la conclusion du premier raisonnement, ny même estre tenté d'en douter, que parce que je douterois de la majeure, *Tous les hommes ressusciteront*. D'où il s'ensuit qu'il ne faut pas s'étonner si la proposition singuliere peut estre regardée comme estant revelée de Dieu, parce qu'elle est si manifestement renfermée dans la generale qui est revelée, qu'il ne peut y avoir que le manquement de foy au regard de la generale, qui püst ébranler nostre foy touchant la singuliere. Au lieu qu'il n'en est pas de même de l'autre proposition, *je suis en la grace de Dieu*, qui est la conclusion du second raisonnement, les Calvinistes estant obligez de reconnoître, que quelques persuadez que soient leurs pretendus vrais fidelles de la proposition generale, qui est *que tous ceux qui croient sont en la grace de Dieu*, il leur peut venir des tentations & des desffiances touchant leur propre estat, qui leur causent des doutes involontaires s'ils sont eux-mêmes en la grace de Dieu, parce que leur foy estant en l'estat qu'ils appellent de syncope, ils n'en ont alors, à ce qu'ils disent, que des marques si obscures qu'ils craignent de n'estre point vraiment fidelles. D'où il s'ensuit que ce sont deux creâces tout à fait distinctes que celle qu'a un fidelle de la proposition generale: *Tous ceux qui ont la vraie*

CHAP. VII. *foy sont en la grace de Dieu, & celle qu'il a de la proposition singuliere, je suis dans la grace de Dieu, puis qu'il peut estre tres-ferme dans l'une, en même temps qu'il est tres-foible dans l'autre. Et c'est ce que Daillé reconnoît luy-même, lors qu'il dit ce que nous avons déjà rapporté, que c'est trop exagerer les choses, que de dire qu'un fidelle ne pourroit douter de son salut sans infidelité, parce que le titre d'infidelle, à ce qu'il pretend, ne se donne qu'à ceux qui ne croient pas les veritez publiques & generales de la foy chrestienne. Il reconnoît donc qu'un fidelle pourroit douter de sa justification & de son salut, sans douter d'aucune des veritez publiques & generales de la foy chrestienne; & par consequent sans douter de ce qu'ils prennent pour une verité publique & generale de la foy, que tous les vrais fidelles sont justifiez & assurez de leur salut. Il n'y a donc rien de plus faux que ce qu'il dit, que cette proposition, je suis justifié, ne dépend toute entiere que de la proposition generale que Dieu nous a apprise en sa parole, que les hommes qui croient sont justifiez, puisque si elle ne dépendoit que de cette proposition generale, nul ne pourroit croire fermement la generale, qui ne crust la particuliere avec la même fermeté, comme il paroît par l'autre exemple de la resurrection des morts que nul ne peut croire generalement de tous les hommes qui ne la croie de foy-même en particulier avec la même certitude; au lieu que dans la justification, par l'aveu même des Calvinistes il y a des fidelles, qui sont tentez de doutes & de défiances touchant la leur, qui n'ont aucun doute touchant celle des fidelles en general : ce qui fait bien voir que c'est une fausseté manifeste de pretendre comme font les Calvinistes, que l'assurance qu'ils veulent que j'aye, que je suis justifié ne dépend toute entiere, que de ce que Dieu nous a appris dans sa parole, que les hommes qui croient sont justifiez, puisqu'elle dépend encore de cette autre proposition qui n'est point dans la parole de Dieu, que je suis du nombre de ceux qui croient comme il faut croire pour estre justifié. Et c'est ce que le sieur Daillé reconnoît luy-même en un autre endroit en se contredisant manifestement. Car il y avoit en termes expres, que l'Ecriture ne prometant la grace, qu'à ceux qui croient & qui vivent bien, il faut pour nous assurer d'avoir la grace, qu'outre ce que nous lisons dans l'Ecriture, que les fidelles l'ont, nous lisons aussi une vraie foy dans nostre cœur, & de bonnes & saintes actions en nostre vie, qui*

font l'argument le plus convainquant de la verité de nostre foy. Or il y a de vrais fidelles selon les Calvinistes qui auroient bien de la peine à voir de bonnes & saintes actions en leur vie, puisqu'il y en a, qui sans perdre la vraie foy sont legitimement excommuniiez, pour estre scandaleusement attachez à de grands crimes. Il y en a donc qui estant tres-fortement persuadez de la proposition generale: *Tous ceux qui ont la vraie foy sont justifiez*, peuvent ne l'estre pas de même de la mineure: *l'ay la vraie foy*, & qui par consequent peuvent douter de la conclusion: *Donc je suis justifié*, sans douter de rien de ce qui nous est revelé dans la parole de Dieu.

Il estoit necessaire d'entrer dans cette digression, pour faire voir de plus en plus combien les fondemens, sur lesquels ils établissent l'assurance pretenduë de leur justification sont ruineux. Mais ce n'est pas dequoy il s'agit presentement. Nous n'avons besoin à cette heure que de decouvrir leurs veritables sentimens quels qu'ils soient, bien ou mal fondez. Il nous suffit donc de conclure, qu'il est manifeste, que le plus habile des Ministres de Charenton, enseigne ouvertement, que l'assurance qu'a chaque fidelle de sa justification & de son salut est de foy divine, & de même genre que celle qu'a chaque chrestien, que son ame ne mourra point, & que son corps ressuscitera au dernier jont.

5. M. Daillé prouve encore que l'assurance que nous avons d'estre en la grace de Dieu n'est pas humaine mais divine, par une autre raison qu'il marque en passant, qui est, *qu'elle vient de la revelation de Dieu, & non des principes du sens & de la raison, qui ne nous ont jamais rien appris de cette justification & de cette foy dont elles s'assure.*

On a de la peine à concevoir que la preoccupation de l'erreur puisse faire tomber des gens d'esprit en des égaremens si étranges. C'est la revelation de Dieu qui nous a appris tout ce que nous sçavons en general de la justification & de la foy. Cela est vray. Il faut donc que la persuasion que nous avons d'estre justifiez soit divine & non humaine, comme venant de la revelation de Dieu, & non des principes du sens & de la raison. Qu'elle consequence! Si elle estoit bonne, il faudroit donc aussi que la persuasion que le fidelle a d'avoir la foy *vint de la revelation de Dieu, & non du sens & de la raison, qui ne nous ont jamais rien appris de cette foy.* Et cependant

CHAP. VII.

ce Ministre dix lignes plus bas declare tout le contraire, n'attribuant point à la revelation de Dieu l'assurace qu'il dit que nous avons d'avoir la foy, mais au sens & à la raison; *parce*; dit-il, *que nous lareconnoissons en nous par l'experience de nos sens & par le discours de nostre raison*. Il faudroit de même que la creance que nous avons, que ceux qui nous paroissent avoir de la pieté sont en la grace de Dieu, fust divine & non humaine, parce que le sens & la raison ne nous ont jamais rien appris de la grace de Dieu. Or c'est ce que les Calvinistes n'ont garde de dire, puisque c'est au contraire un de leurs principes reconnu par le sieur Daillé, que le jugement que nous portons de la justification & de l'élection des autres, n'est qu'un jugement de charité sujet à erreur. C'est donc un éblouissement d'esprit tout à fait inconcevable, que de ne pas voir, qu'il y a une infinité de choses que nous avons apprises par la revelation de Dieu, dont nostre raison ne laisse pas de tirer des consequences qui ne sont que des persuasions humaines plus ou moins certaines, selon que les raisons que nous avons d'appliquer les veritez generales de la foy à des cas particuliers sont plus ou moins fortes.

6. Mais rien n'est plus surprenant, que ce qu'il dit pour montrer que dans cet argument : *Tous les vrais fidelles seront sauvez. Je suis vraiment fidelle : Donc je seray sauvé*, la conclusion doit estre cruë de foy divine. Car bien loin d'estre embarrassé de cette maxime commune, que la conclusion suit la plus foible partie, c'est par là même qu'il pretend prouver, qu'elle doit estre cruë de foy divine comme la majeure, & non de foy humaine comme la mineure. Il s'onde *peut-estre*, dit-il parlant du sieur Cottiby, *sur cette vieille rubrique des Logiciens, que la conclusion suit la plus foible partie de l'argument*. Mais il devoit sçavoir, qu'aussy est il *vray qu'encore que les veritez enseignées par l'Ecriture soient en elles-mêmes dans le plus hant degré d'évidence & de certitude, neanmoins une verité que nous apprenons du sens ou de la raison, nous est plus évidente, à nous dis-je, en l'état de voyageurs où nous sommes, que cellé que l'Ecriture nous enseigne. Nous voions & touchons l'une en elle-même. Nous ne connoissons l'autre qu'obscurément, la recevant sur l'autorité de Dieu sans la voir en elle-même. C'est pourquoy la conclusion la suit, comme la plus foible quant à nous & à nostre égard, bien qu'en elle-même elle soit auant ou plus claire que l'autre. L'ay appris dans l'Ecriture*

III. Part. p. 340.
Zanchini M. sc. II. tom.
2. p. 452. Alia est
questio quomodo
possit quique de sui
electione certus fieri,
& alia quomodo
possit de electione
proximi. Cette de
electione & salute
proximi non possu-
mus fieri certi nisi
ab effectibusq; ex-
ternis, que sepe fal-
lunt cum non vide-
mus interna, ac
proinde neque vera
potest esse hæc cer-
tudo &c.

Replique III. Part.
ch. 27. p. 145.

que ceux qui ont la foy sont justifiez. devant Dieu. J'ay appris par mon propre sentiment & par mes experiences, que j'ay la foy. Bien que je connoisse l'une & l'autre verité, néanmoins l'on ne peut douter que cette dernière ne soit plus évidente que la première, parce que je la touche; au lieu que je croy l'autre sans la voir en elle-même. Quand en vertu de ces deux veritez, j'en conclus cette troisième, que donc je suis justifié, il est clair qu'elle ne peut avoir en moy un plus haut degré d'évidence que celui qu'a la première, c'est à dire qu'elle est de la foy & non du sens ny de la raison. D'où il conclut, qu'elle est divine & non pas humaine.

J'ay déjà ruiné toutes ces fausses conséquences. C'est pourquoy je ne m'arrestera icy qu'à faire considerer, quel est le rang que tiennent dans l'esprit des Calvinistes les veritez generales de la foy, qui sont les plus claires dans la parole de Dieu, & leurs persuasions particulieres touchant leur estar. Cette proposition generale: *Tous les vrais fidelles qui perserveront jusques à la fin dans la pieté regneront éternellement avec Jesus-Christ*, a frappé moins vivement l'esprit du sieur Dailé, & a esté, à son égard, dans un moindre degré de clarté & de certitude, que cette proposition particuliere: *Moy Daillé suis vraiment fidelle*. Et comme la raison qu'il en apporte, qui est, que l'on croit les veritez generales de la foy sur l'autorité de Dieu sans les voir en elles-mêmes, les comprend toutes, il falloit qu'il fust par sa propre confession moins vivement touché de la verité de tous les autres mysteres, de la Trinité, de l'Incarnation, du peché originel, du jugement futur, de la resurrección des morts, de l'éternité des peines & des recompenses, que de ce qu'il s'estoit persuadé par sa pretendue *experience des sens & par le discours de sa raison*, qu'il avoit la vraie foy justifiante. A quoy il faut ajouter, que puisqu'il enseigne en un autre endroit: *Que la foy qui agit seule pour nostre justification n'est pas* 11. p. 118.
seule en nous, qu'elle y est toujours accompagnée de ses vrais & legitimes fruits, c'est à dire de l'esperance, de la charité & des autres vertus chrestiennes, & des bonnes œuvres qui en découlent, & que la foy qui en est destinée n'est pas vraiment foy, mais que ce n'en est qu'un masque & une vaine & inutile peinture: il falloit donc encore qu'il fust plus fortement & plus vivement persuadé que la foy justifiante qu'il s'imaginait avoir, estoit en luy (Daillé) accompagnée de ses vrais & legitimes fruits, c'est à dire de

CHAP. VII.

l'esperance, de la charité, & des autres vertus chrestiennes, & des bonnes œuvres qui en découlent, qu'il ne l'estoit de tout ce que la foy nous enseigne: Que le Pere a engendré dans l'éternité sa parole, qui est son Fils: Que le Pere & le Fils ont produit le saint Esprit: Que Jesus est vray Dieu, qu'il est né d'une Vierge, qu'il est mort pour nous, qu'il est ressuscité, & monté au Ciel, & qu'il viendra juger le monde.. Il a cru que ces veritez estoient en elles-mêmes, dans le plus haut degré d'évidence & de certitude, mais que quant à luy Daillé, il luy estoit encore plus évident & plus certain, qu'il posséderoit toutes les vertus Chrestiennes, & qu'il estoit riche en bonnes œuvres. Il faut donc, ou que la creance qu'ont les pretendus reformez des veritez capitales de nostre Religion ne soit gueres fortée, & qu'elle fasse dans leur esprit une impression bien legere, ou que si elle en fait une aussi grande que le doit faire le poids de l'autorité divine qui daigne nous les reveler, ils soient étrangement preoccupez de l'évidence imaginaire qu'ils croient avoir de posséder la vraie foy avec tous ses avantages, puisqu'ils pretendent qu'à considérer les choses, non en elles-mêmes; mais *à leur égard*, cette dernière proposition *l'ay la vraie foy, accompagnée de toutes les vertus chrestiennes, & des bonnes œuvres qui en sont les fruits legitimes*, leur est à chacun d'eux en un plus haut degré d'évidence & de certitude, que toutes les autres que Dieu nous a revelées dans sa parole.

Concluons donc de tous ces témoignages du sieur Daillé, qui a eu trop de crédit parmi les pretendus reformez de France pour avoir sujet de craindre qu'il ne soit desavoué: 1. Que l'assurance qu'ils veulent que chaque fidelle ait de sa justification, est inseparable de celle qu'ils veulent aussi qu'il ait de son élection & de son salut, parce que selon eux, il n'y a que les élus qui soient justifiez, & que ceux qui sont une fois justifiez ne déchéent jamais de cet estat.

2. Que chaque fidelle est aussi assuré de sa justification & de son salut, qu'il est assuré que son ame ne mourra point, & que son corps ressuscitera au dernier jour.

3. Que l'une & l'autre assurance de la justification & du salut est de foy divine, chaque fidelle parmi eux estant obligé de croire qu'il est justifié, & qu'il sera sauvé, avec une pleine certitude, *comme verité divine & revelée de Dieu en sa parole*, de la

même sorte qu'il croit généralement comme des vérités divines, que tous ceux qui ont la foy sont justifiés, & que tous ceux qui sont justifiés seront glorifiés.

4. Qu'il est vrai que l'assurance qu'ils ont de leur justification & de leur salut, suppose qu'ils soient assurés d'avoir la foy : Mais que cela n'a garde d'empêcher qu'ils ne croient de foy divine, & avec une entière certitude qu'ils sont en la grace de Dieu, & qu'ils regneront éternellement avec JESUS-CHRIST, parce qu'il leur est plus certain, *quant à eux*, qu'ils ont la vraie foy, qu'il ne leur est certain qu'il y a un enfer & un paradis.

CHAPITRE VIII.

Qu'en ne fait mieux voir l'attachement qu'ont les Calvinistes à leur nouveau dogme : Que tout fidèle peut & doit avoir une entière assurance de son salut, que les efforts qu'ils font pour empêcher qu'on n'en voie la condamnation dans un passage de l'Épître aux Romains.

J'NE ſçay ſi les Calvinistes ne ſe plaindront point, que nous nous mettons trop en peine de prouver ce qu'ils ne contestent pas, qui est, que c'est une maxime certaine de leur nouvelle Théologie : *Que tout vrai fidèle peut & doit avoir une entière assurance de son salut.*

Cela néanmoins me paroît si important pour aller au devant des chicaneries dont ils tâchent d'embrouiller cette matière, quand on leur représente vivement les absurdités que ce dogme enferme, que je ne puis m'empêcher de rendre encore leur sentiment plus visible & plus incontestable, s'il est possible, en montrant de quelle sorte ils ferment les yeux à la vérité, pour ne pas voir que saint Paul les condamne dans son Épître aux Romains.

C'est dans l'onzième chapitre où il représente le peuple Juif comme ayant été d'abord dans les Patriarches & les Prophètes le tronc de l'olivier divin, auquel il faut être uni pour avoir part à l'alliance de Dieu : & il montre en même temps que les Juifs qui n'avoient pas reçu le Messie en avoient été retranchés à cause de leur incredulité, & que les Gentils con-

CHAP. VIII.

vertis à JESUS-CHRIST, avoient esté entez en leur place. Mais afin que ce ne fust pas à ces derniers un sujet de s'élever d'orgueil, il les avertit qu'ils ont à craindre, que ce qui est arrivé aux Juifs ne leur arrive aussi, & qu'ils ne soient retranchez de l'alliance de Dieu, s'ils manquent à perséverer dans l'estat de grace où il les a mis. Pout le faire avec plus de force, il adresse sa parole à chacun de ses fidelles convertis, & luy parle en ces termes.

„ Vous direz peut-estre : Ces branches [naturelles] ont esté
 „ rompuës afin que j'y fusse enté. Il est vray ; elles ont esté rom-
 „ puës à cause de leur incredulité, & pour vous vous demeure-
 „ rez ferme par vostre foy. Mais prenez garde de ne vous pas
 „ élever, & tenez-vous dans la crainte. Car si Dieu n'a pas épar-
 „ gné les branches naturelles, craignez qu'il ne vous épargne
 „ point aussi. Considérez donc la bonté & la severité de Dieu ;
 „ Sa severité envers ceux qui sont tombez, & sa bonté envers
 „ vous, si vous demeurez ferme dans l'estat où sa bonté vous a
 „ mis. Autrement vous serez aussi retranché.

Que peut-on desirer de plus clair contre ce dogme inoui à toute l'antiquité, que tout fidelle doit croire comme une vérité de foy qu'il ne sera point retranché de l'alliance de Dieu. S. Paul marque expressement qu'il parle à un vray fidelle : *Tu autem fides*. Parlant à ce fidelle qui est debout par la foy, il luy recommande de craindre : *Noli altum sapere, sed time* ; & il luy declare ce qu'il doit craindre, qui est que comme Dieu n'a pas épargné les Juifs, il ne l'épargne pas non plus qu'eux : *Ne forte nec tibi parcat*. Il s'explique encore davantage sur le sujet de cette crainte, en luy mettant deux objets devant les yeux, l'un d'esperance, & l'autre de crainte, la bonté & la severité de Dieu, & luy faisant entendre en même temps, que la condition nécessaire pour continuer à éprouver sa bonté est de demeurer dans l'estat de foy & de grace où elle l'a mis : *Si permanseris in bonitate* ; mais que s'il déchet de cet estat, il éprouvera sa severité estant retranché de l'olivier divin, comme l'ont esté les Juifs incredules, *Alioquin & tu excideris* : ce qui emporte un entier retranchement du salut.

En vérité il faut estre bien aveugle, ou de bien mauvaise foy pour oser riser, que le dessein de saint Paul n'ait esté de faire craindre aux fidelles mêmes, que ne perséverant pas dans l'estat de foy & de grace où Dieu les avoit établis par sa bon-

té, ils ne soient retranchez de JESUS-CHRIST, & pour ne pas conclure de là, que l'Apostre n'eust pas parlé de la sorte, s'il avoit supposé, comme font les Calvinistes, que chaque fidelle peut & doit avoir une entiere assurance de son salut.

M. Daillé a bien vu la necessité de cette dernière consequence. Et c'est ce qui l'a engagé à la prevenir par deux sortes de réponses, qui sont contraires l'une à l'autre, & également insoutenables.

La premiere est, que la crainte dont parle saint Paul dans ce passage, n'est que la modestie & l'humilité, & non une veritable crainte d'estre retranché de l'alliance de Dieu, comme l'ont esté les Juifs. Mais quoique tout le passage de l'Apostre fasse voir évidemment la fausseté de cette pretention, il ne laisse pas de proposer cette chimere avec une audace qui ne se peut concevoir.

Car le sieur Cottibay ayant renfermé en peu de paroles ce que contient ce passage, en disant, que saint Paul nous y avertis, que regardant la severité de Dieu nous craignons qu'il n'arrive que nous ne soyons pas épargnez; il le traite avec injure, en l'accusant d'avoir falsifié ce passage de saint Paul. *Vostre Neophyte*, dit-il en parlant au Pere Adam, falsifie le texte de l'Apostre, qui ne nous commande pas de craindre qu'il n'arrive que nous ne soyons pas épargnez; mais dit simplement: Ne s'élève point par orgueil, mais crains: Ou l'opposition qu'il fait de la crainte qu'il commande à cette orgueilleuse élévation qu'il defend, montre évidemment que la crainte qu'il entend est la modestie & l'humilité.

Daillé Réplique
Part. II. ch. 16.

Qu'elle insolence ou quel étourdissement: C'est falsifier saint Paul, que de dire qu'il nous ordonne de craindre, qu'il ne nous arrive de n'estre pas épargnez? Et que veut donc dire: *Ne forte nec tibi parcâs*. Qu'il veut dire: *Alioquin & tu excideris*? N'est-ce point vouloir que ceux à qui il parle craignent d'estre traités comme les Juifs, & d'estre retranchez comme eux de l'alliance de Dieu, s'ils ne perseveroient dans la foy à laquelle ils avoient esté appelez?

Mais saint Paul, dit il, oppose la crainte à l'élévation de l'orgueil, & dit simplement; Ne s'élève point par orgueil, mais crains. Il n'entend donc par ce mot que l'humilité & la modestie. Cette raison toute pitoyable qu'elle est se pourroit souffrir, si l'Apostre ne s'estoit pas expliqué aussy clairement qu'il fait, & si, comme M. Daillé le fait entendre fausement, il en estoit

CHAP. VIII.

demeuré à ces paroles : *Noli altum sapere, sed time*, sans rien ajoûter davantage. Mais ayant ajoûté, comme nous venons de dire aussy-toit après le mot de *time*. *Si enim naturalibus ramis non pepercis ne forte nec tibi parcat*, & tant d'autres choses qui nous font voir manifestement de quelle crainte il entend parler; est-ce une chose supportable, de chercher des argumens pour montrer qu'il n'a pas dit ce qu'il a dit, en termes formels. Mais encore quel argument ? *Saint Paul*, dit-il, *oppose la crainte à l'orgueil. Ce n'est donc que l'humilité qu'il entend par cette crainte*: Comme si rien estoit plus capable de nous préserver de l'orgueil, que la juste crainte d'estre retranché de JESUS-CHRIST, dans lequel nous avons esté entez par la foy, si nous ne perseverons dans la justice chrestienne.

Que si les pretendus reformez s'opiniaistroient encore à vouloir soutenir cette insoutenable glose du sieur Daillé, il faudroit qu'ils tinssent leurs plus sçavans interpretes de l'Ecriture pour des falsificateurs de la parole Dieu, puisque les Auteurs des Notes de leur nouvelle Bible françoise, expliquant ces mots, *sed time*, mais crains; disent que ce que saint Paul veut que l'on craigne est de tomber aussy en incredulité, & d'estre par ce moyen retranché. A quoy ils ajoûtent: *Et cette crainte mere de l'humilité est en chaque fidelle, une sainte sollicitude, & un desir ardent de perseverer, qui s'accorde fort bien avec l'assurance du salut*. C'est une autre question de sçavoir si cette crainte s'accorde fort bien avec l'assurance du salut. Il ne s'agit icy que de sçavoir quelle elle est. Et on ne peut douter que ces commentateurs ne reconnoissent, que cette crainte qu'ils avoient estre en chaque fidelle, n'est pas simplement l'humilité, & la modestie, mais une vraie crainte de tomber en incredulité, & d'estre par ce moyen retranché de *Jesus-Christ*. Et c'est aussy ce que Calvin a reconnu dans son Commentaire sur l'Epistre aux Romains, où expliquant ces mêmes paroles : *Si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles*, &c. il dit, *Que cette raison est tres-forte pour reprimer en nous toute vaine confiance. Car nous ne devons jamais penser au traitement qu'ont souffert les Juifs, quand Dieu les a retranchés de son alliance, que ce souvenir ne nous cause de l'horreur & ne nous fasse trembler: Il ne leur a pas pardonné, quoiqu'ils fussent les branches naturelles, que nous arrivera-t-il donc à nous autres qui ne sommes que des branches sauvages & étrangères, si nous devenons insolens ? N'est-ce pas expliquer*

Validissima ratio ad omnem prædicationem erundendam. Nunquam enim Judæorum rejectio venit in mentem debet, quin nos horrore percellat & concutiat.
Illis non parcitū est, quod essent rami naturaliter: quid ergo fiet nobis sylvestribus de extraneis si ultra modum insolentiamus.

la crainte dont parle l'Apostre de la même sorte qu'avoit fait le sieur Cottiby, à qui le sieur Daillé a reproché impertinemment d'avoir falsifié le texte de saint Paul?

Calvin appelle encore la crainte, dont parle saint Paul, *la crainte de la damnation*, dont il dit qu'il est bon que la chair des fidelles mêmes soit frappée, comme nous aurons plus d'occasion de le faire voir en refutant la seconde réponse du sieur Daillé, qui n'est pas plus raisonnable.

Il n'y a eu recours que dans l'apprehension qu'on ne voulust pas se payer de la premiere. *Mais quand tout cela*, dit-il, *ne seroit point, toujours est-il évident que vous ne sçauriez rien induire de ce passage, CONTRE L'ASSURANCE QUE CHAQUE FIDELLE PEUT ET DOIT AVOIR DE SON SALUT.* Et comment cela est-il évident? *C'est*, dit-il, *que l'Apostre parle en ce lieu là de l'estat des peuples Gentils convertis à Iesus-Christ en general & opposé au peuple des Juifs en gros, & dit que ce qui est arrivé à ceux-cy, d'estre retranchez de l'olivier de Dieu, c'est à dire de perdre la possession de la doctrine salutaire, peut aussi arriver aux Eglises Chrestiennes recueillies des Gentils.* De là il s'ensuit, bien que nous ne pourrions ny ne devons estre assurez de la perseverance d'aucun peuple en l'alliance de Dieu, celui qui l'a maintenant pouvant en decheoir par incredulité, comme il est arrivé aux Juifs, & depuis selon la menace de S. Paul à plusieurs peuples qui ayant eu long-temps la profession du vray Christianisme, l'ont enfin perdu. Et de cela nous sommes d'accord. Mais c'est extravagner d'en conclure, QU'UN FIDELLE JUSTIFIÉ AU SANG DE CHRIST, ET SANCTIFIÉ PAR SON ESPRIT PUISSE DECHEOIR DU SALUT, qui est le point de nostre question.

Il paroist par cette seconde réponse du S^r Daillé qu'il abandonne la premiere, ayant bien vu que ce n'estoit pas un poste tenable, que de s'opiniâtrer à dire, comme il avoit fait d'abord, que la crainte, dont parle saint Paul, ne signifie que la modestie & l'humilité, & non la crainte qu'il ne nous arrive de n'estre pas espargnez, non plus que les Juifs.

Il veut bien maintenant que saint Paul ait parlé de cette dernière sorte de crainte : mais il rejette la dispute d'un autre costé, en pretendant que ceux à qui l'Apostre a voulu faire craindre un traitement semblable à celui des Juifs, ne sont que les Gentils convertis en general, & non chacun d'eux en particulier?

Vit-on jamais tant de temerité & tant de foiblesse tout ensemble?

CHAP. VIII.

1. Il propose une interpretation toute nouvelle d'un passage tres-celebre de saint Paul. Il ne la sçauroit appuyer de l'autorité d'un seul Pere. Et cependant il la propose d'un air si fier, qu'il ose dire, qu'il est *evident*, que ce passage de S. Paul ne fait rien contre-eux, & que c'est *extravaguer*, que d'en conclure, qu'un fidelle puisse décheoir du salut. Quand je dis que l'interpretation du sieur Daillé est nouvelle, je ne pretends pas que ce soit en ce qu'il dit que saint Paul a parlé du peuple Gentil par opposition aux Juifs (car cela est indubitable;) mais seulement en ce qu'il veut, que cela s'entende tellement du peuple Gentil en general, que cela ne convienne point aux particuliers du peuple Chrestien recueilli du Paganisme; comme si l'exhortation si serieuse de saint Paul ne regardoit point chaque fidelle de ce peuple, mais seulement ce peuple en idée. Voila ce que je soutiens estre une nouveauté sans fondement, & que les Calvinistes ne sçauroient appuyer d'aucune raison qui ait la moindre vray-semblance.

2. Il n'y a rien dans ce passage de l'Apostre qui nous determine à ne le pas appliquer aux fidelles en particulier de l'Eglise des Gentils. Ils ne se sert d'aucun mot de generalité, comme seroit le mot de *peuple* ou d'*Eglise*. Il semble même avoir affecté, comme s'il eust voulu éviter de donner lieu à cette interpretation Calvinienne, de n'employer que des termes singuliers. *Dices ergo. Tu autem fide stas.* Et ayant parlé des Juifs au pluriel, *in eos quidem qui ceciderunt severitatem*, il reprend le singulier pour marquer que son discours regardoit chacun des Gentils. *In te autem bonitatem Dei, si permanseris in unitate; alioquin & tu excideris.* Qui a donc donné droit à ces pretendus venerateurs de la parole de Dieu, de s'éloigner de la propriété des termes de l'Apostre, pour se jeter en des sens absurdes, qui n'ont de fondement que dans la préoccupation d'une erreur impie, & qui ne viendront jamais dans l'esprit d'aucun homme raisonnable, qui ne penseroit qu'à expliquer de bonne foy ce que dit l'Apostre.

3. Calvin, qui est le premier auteur de cette interpretation, fait assez entendre qu'il y a esté porté par une raison qui est directement contraire à saint Paul. Car il marque par deux fois que l'avantage qu'il trouve à dire que saint Paul s'adresse à tout le corps des Gentils, est qu'il y en pouvoit avoir plusieurs dans ce corps qui estoient enflés d'orgueil, & qui n'estoient d'

delles & membres de JESUS-CHRIST que de nom, faisant plus tost profession de la foy que l'ayant veritablement, & que ce sont ceux-là que S. Paul menace du retranchement de l'alliance de Dieu. *Nosandum est Pauli sermonem ad totum gentium corpus dirigi in quo multi esse poterant frustra inflati, fidem profitentes magis quam habentes.* Et plus bas. *Caterum tenenda est, quam adduxi, solutio, Paulum his verbis non tam electos alloqui, quam eos qui falso gloriabantur se Iudeorum locum occupasse. Imo ad Gentiles simul verba facit, & totum corpus in commune appellat, in quo multi erant tituli tenus dumtaxat fideles, & Christi membra.* Qui auroit pris à tâche de contredire saint Paul le pourroit-il faire plus ouvertement. Il marque luy-même par des caracteres singuliers qui sont ceux à qui il parle. Il declare que ce sont ceux qui sont debout par la foy, & qui en cette qualité sont dans un état tout contraire à celui des Juifs qui ont esté retranchez à cause de leur incredulité : *bene propter incredulitatem fracti sunt, tu autem fide stas.* Il declare, que ceux à qui il adresse son discours jouissoient des effets de la bonté que Dieu fait paroître à ceux qu'il reçoit dans son alliance, comme les Juifs avoient éprouvé sa severité en ayant esté rejettez. Il declare qu'ils n'avoient pour continuer à ressentir les effets de cette même bonté, qu'à demeurer dans l'état où elle les avoit mis. Et ce n'est qu'au cas qu'ils y manquent qu'il les menace d'un retranchement semblable à celui des Juifs. Il faut estre opiniâtre juques à l'endurcissement pour nier, que cela puisse convenir à d'autres, qu'à de vrais fidelles, puisque ceux qui ne le seroient qu'en apparence & non en effet, ne seroient pas en meilleure condition que les Juifs, qu'un Apostre ne diroit pas d'eux qu'ils sont debout par la foy; qu'ils ne seroient point les objets de la bonté de Dieu, mais de sa severité; & qu'il ne leur serviroit de rien pour leur salut de demeurer tres-fermement en l'état où ils se trouvent. Qui n'admira donc la hardiesse avec laquelle Calvin se joue de la parole de Dieu en nous assurant, que saint Paul ne parle qu'à ceux qui se glorifioient faulxement d'avoir pris la place des Juifs, & que s'il s'adresse à tout le corps des Gentils, c'est à cause qu'il y en avoit beaucoup parmy eux, qui n'estoient fidelles & membres de JESUS-CHRIST que de nom & en apparence.

4. Si ce que dit saint Paul se devoit entendre non de chacun des Gentils, mais du corps entier des Gentils convertis.

CHAP. VIII.

Calv. in Epist. ad Rom. Gentis ergo Paulus asserit hac lege esse docet in spē vite exting. ut ejus possessionem sua gratitudine retineant. Et certe horribilis quo postea cōstigit totius mundi defectio, quā non supervacua fuerit admonitio hec, luculenter testatur. Nā quum Deus fere momento sua gratiā longe lateque irrīgaret, ut floueret ubique religio, paulo post evanuit evangēliū veritas, & ablat⁹ fuit saluti thesaurus. Vnde autem tam subita mutatio, nisi quia gentes à sua vocatione exciderunt.

Le sieur Vigier dans un discours sur la Perse, parut de la foy Chr. p. 32. 33.

à JESUS-CHRIST, ils'ensuivroit par la confession du sieur Dail-
lé, que ce qui est arrivé aux Juifs d'estre retranchez de l'Olivier de
Dieu, c'est à dire de perdre la possession de la doctrine salutaire,
peut arriver au corps entier des Eglises recueillies du paganisme. Et
c'est en effet ce que Calvin a conclu de ce passage de S. Paul,
interprété à sa mode. Car après avoir dit que l'Apostre y ad-
dresse son discours à tout le corps des Gentils *ad totum gen-
tium corpus*, & qu'il y enseigne que les Gentils ont esté appelez à l'es-
perance de la vie éternelle à cette condition, qu'ils s'en conserve-
roient la possession par leur reconnoissance, il ajoute. Et certes l'hor-
rible apostasie du monde entier qui est arrivée depuis, fait voir
manifestement que cet avertissement de saint Paul n'estoit pas in-
utile. Car Dieu ayant répandu presque en un moment dans une si
grande étendue de pais les eaux de sa grace, en sorte que la religion
fleurissoit par tout, bien-tost après la verité de l'Evangile s'est éva-
nouie, & le thresor du salut a esté enlevé de la terre. Or d'où peut
estre venu ce changement si soudain sinon de ce que les Gentils sont
déchus de leur vocation.

On voit par là avec combien de temerité un nouvel au-
teur Calviniste a osé dire, que nul d'eux n'avoit jamais enseigné
que l'Eglise pust perir, & qu'il desoit M. Arnauld de luy montrer
un seul Auteur d'entre eux qui ait cru qu'il se pouvoit faire que
l'Eglise ne subsiste plus. En voila un & qui n'est pas du com-
mun, puisque c'est le maistre de tous, qui l'a enseigné bien
ouvertement, puisqu'il ne s'est pas contenté de dire, que l'E-
glise peut perir, mais qu'il assure même qu'elle est perie en
effet bien-tost après qu'elle a esté répandue par toutes les na-
tions. Car peut-on exprimer ce blasphème, qui aneantit les
promesses de JESUS-CHRIST, d'une maniere plus effroyable, que
de dire, comme fait Calvin, qu'il est arrivé une horrible
apostasie du monde entier, *horribilis totius mundi defectio*: que
d'abord la religion a fleury par tout, mais qu'un peu après la
verité de l'Evangile s'est évanouie: *Paulo post evanuit Evange-
lii veritas*: que le thresor du salut a esté retiré des hommes,
ablatus fuit salutis thesaurus: & que ce changement déplora-
ble est arrivé, parce que les Gentils sont déchus de leur voca-
tion. *Vnde autem tam subita mutatio, nisi quia gentes à sua vo-
catione exciderunt*, c'est à dire qu'il est arrivé aux Gentils selon
la menace de saint Paul, ce qui estoit arrivé aux Juifs: D'où il
s'ensuit manifestement qu'il n'y avoit plus d'Eglise sur la terre,

puisque n'estant plus parmy les Gentils , il est bien certain qu'elle n'estoit point parmy les Juifs. Et il est ridicule d'opposer comme fait ce nouvel auteur , qu'ils n'ont pas cette créance , ^{114.} parce que Iesus-Christ, qui ne peut mentir a promis d'estre avec nous jusques à la fin du monde, & de garantir son Eglise de la puissance des enfers. Cela montre bien qu'ils ont raison d'avoir de la honte des emportemens de Calvin, qui sont si évidemment contraires à la parole de Dieu, mais cela ne fait pas voir, que Calvin ne se soit emporté dans ces excez , & que ce ne soit dans cette supposition impie qu'il a fait mettre dans leur confession de foy, qu'il a fallu quelque fois & même de nostre temps (auquel l'estat de l'Eglise estoit interrompu) que Dieu ait suscité des gens d'une façon extraordinaire , pour dresser l'Eglise de nouveau qui estoit en ruine & desolation.

Confession de foy des
Eglises protestantes re-
formées. art. 13.

Neanmoins on ne trouve point mauvais que les Calvinistes abjurent aujourd' huy une erreur si detestable , pourvu qu'ils reconnoissent de bonne foy , qu' ils ne la sçauroient condamner sans renoncer à leur confession de foy, qui fonde sur cette hypothese la vocation extraordinaire de leurs Ministres , & sans anathematizer l'auteur de leur prétendue reformation , qui a eu l'audace de soutenir , que toute la terre estoit tombée dans l'Apostasie , & avoit perdu la verité de l'Evangile & le thesor du salut.

Mais s'ils ne sont plus dans ce sentiment de Calvin, pourquoy est-ce que le sieur Daillé emprunte de luy cette méchante solution , que lorsque saint Paul fait craindre à des personnes entées en JESUS-CHRIST d'en estre retranchées, si elles ne perseverent dans la justice chrestienne , *il parle seulement de l'estat des peuples gentils convertis à Iesus-Christ en general, & opposé au peuple des Juifs considéré en gros.* Car il devoit donc conclure comme Calvin , que le corps entier des Gentils pouvoit perdre la possession de la verité & le thesor du salut, & non user comme il fait d'une insigne supercherie , en passant insensiblement du peuple Gentil considéré en general à des Eglises particulieres , qui ne sont que des parties de ce corps entier , auquel il avoit voulu restreindre le discours de saint Paul ; ce qui ne peut plus subsister. Car si ce que S. Paul dit en general au peuple gentil selon sa pretention, se peut étendre à des peuples & à des Eglises particulieres qui ne sont que des membres du corps que compose ce peuple

CHAP. VIII.

gentil, pourquoy ne se pourra-t'il pas étendre aux personnes des fidelles qui sont ausly des membres de ce grand corps, & des parties comprises dans la même generalité du peuple gentil converti à JESUS-CHRIST.

5. Enfin pour soutenir comme fait le sieur Daillé qu'il est évident que ce passage de saint Paul ne fait rien contre leur doctrine del'assurance du salut, il ne suffit pas qu'il se puisse entendre du peuple gentil en general, mais il faut qu'il soit évident, que saint Paul n'a point voulu, que les fidelles en particulier le prissent pour eux, & qu'ils se l'appliquassent comme leur estant adressé. Or cela est si peu évident, que quelque envie qu'eust Calvin de faire valoir ce nouveau sens, parce qu'il luy estoit fort avantageux pour soutenir son heretie de l'inamissibilité de la justice, il n'a osé s'y arrester comme à l'unique vray sens de l'Apostre, mais il s'est efforcé de faire voir qu'il se pouvoit entendre de chaque fidelle, sans que cela portast prejudice à l'entiere assurance que chacun d'eux peut & doit avoir de son salut. C'est ce qu'il fait par

deux ou trois fois dans son commentaire sur ces paroles de saint Paul. *Mais il semble, dit-il, qu'il porte les fidelles à douter de leur salut. Je réponds que cette exhortation estant propre à dompter la chair, qui est sujette à s'enfler d'orgueil, même dans les enfans de Dieu, elle ne déroge en rien à la certitude de la foy. Et sur ces paroles, alioquin in quoque excluderis.* Nous avons déjà vu, dit-il, en quel sens saint Paul menace du retranchement ceux qu'il a supposé avoir déjà esté entrez par l'élection de Dieu dans l'esperance de la vie éternelle. Premièrement quoy que cela ne puisse arriver aux élus, neanmoins ils ont besoin de cette sorte d'avertissement pour dompter l'orgueil de la chair, qui estant comme elle est en effet contraire à leur salut, il est juste qu'on l'effraye par la CRAINTE DE LA DAMNATION. Entant donc que les fidelles sont illuminez par la foy, la parole de Dieu leur dit pour les affermir dans la certitude qu'ils ont de leur salut, que la vocation de Dieu est sans repentance; mais entant qu'ils sont encore environnez d'une chair qui se revolte contre la grace de Dieu, ils sont instruits & humiliez par cette parole: Prenez garde que vous ne soyez retranchez.

Nous voyons donc que Calvin n'ose pas nier absolument que saint Paul n'adresse aux fidelles mêmes cette menace terrible, d'estre retranchez de l'alliance de Dieu, s'ils manquent à reconnoître autant qu'ils doivent, la grace qu'il leur

a faite

a Sed videtur dubitationem salutis injicere, dū cavendam admonet ne illis quoque non parcarit. Respondendum hęc exhortatio ad carnem domandam pertinet, quę semper etiam in filiis Dei insolent, fidei certitudini nihil derogat.

b Tamtenemus quo sensu nunc excisus sit moneat Paulus, quos jam prius per Dei electionem iustos in spem vite confessus est. Primum enim, tamen si evenire hoc electis non potest, opus tamen habent tali exhortatione, ad domandam carnis superbiām: quę ut est vera consilia coram saluti, sic merito damnationis formidine terret dei et. Quatenus ergo illum nati sunt fide Christiani, audiunt ad certitudinem suam, siue poenitentia esse vocationē Dei: quatenus verō carnē circumferunt, quę lascivie contra Dei gratiam, hac voce ad humilitatem erudimur. Cave ne excidaris.

a faite. Nous voyons qu'il avouë, que tant que les fidelles portent une chair qui se revolte contre la grace de Dieu, il leur est utile d'estre frappez de la crainte de la damnation. Nous examinerons plus bas, si cela se peut accorder avec l'entiere assurance qu'il veut en même temps qu'ils ayent tous de leur salut. Cependant prenant droit sur ce qu'il avouë, il est aisé de confondre le disciple par le maître, c'est à dire de ruiner l'assurance du salut qu'ils attribuent à chaque fidelle, par les diverses confessions que la force de la verité a arrachées de l'un & de l'autre. Car selon le sieur Daillé toute la difficulté consiste à sçavoir, qui sont ceux à qui S. Paul parle, ne se pouvant pas nier raisonnablement, que la maniere dont il parle à ceux qu'il a en vuë quels qu'ils soient, ne soit incompatible avec une pleine & entiere certitude de n'estre jamais retranchez de l'alliance de Dieu. On ne peut douter que M. Daillé n'ait esté persuadé de cette verité: puis qu'après avoir supposé, que saint Paul parle dans ce passage *de l'estat des peuples gentils convertis à Jesus-Christ en general*, il ajoute comme une consequence necessaire de cette supposition: *Et delà il s'ensuit bien, que nous ne pouvons ny ne devons estre assurez de la perseverance d'aucun peuple dans l'alliance de Dieu, celui qui la maintenant pourroit en décheoir par incredulité, comme il est arrivé aux Juifs, & depuis selon la menace de saint Paul à plusieurs peuples qui ayant en long-temps la possession du vray christianisme l'ont enfin perduë*. Cela ne peut estre fondé que sur ce qu'il a bien vu que le bon sens ne souffre pas, que l'on dise à des personnes: *Prenez garde que vous ne soyez retranchez de l'alliance de Dieu*, lors que l'on suppose, qu'ils ont une pleine & entiere certitude de n'en estre jamais retranchez. D'où il a conclu tres judicieusement que ceux à qui saint Paul fait cette menace ne pouvoient avoir cette certitude.

Rassemblons maintenant ce qui est avoué par l'un & par l'autre. Ceux à qui saint Paul adresse cette menace, ne sont point assurez de leur salut, selon le sieur Daillé. Or selon Calvin il l'adresse aux fidelles, aussi-bien qu'au peuple gentil en general. Donc les fidelles ne sont point assurez de leur salut. C'est ainisy que ces faux Docteurs se confondent les uns les autres. Et l'on voit par là avec quelle temerité le sieur Daillé a osé dire, *qu'il est évident qu'on ne peut rien conclure de ce passage de saints Paul contre l'assurance que chaque fidelle pens & doit*

avoir de son propre salut. Mais cette témérité même est une preuve indubitable de ce que nous avons principalement en vuë, qui est que c'est un dogme constant parmy les Calvinistes, *que chaque fidelle peut & doit avoir une pleine & entiere certitude de son salut:* de sorte qu'il ne nous reste plus qu'à prouver que cette certitude est incompatible, avec la crainte de la damnation, dont l'Ecriture veut que les fidelles se servent comme d'un moyen pour n'estre point abbatus par les menaces des plus grands maux de la terre, & que Calvin luy-même reconnoist leur estre utile, pour dompter l'orgueil de la chair.

CHAPITRE IX.

Qu'il est impossible d'accorder ce qu'enseignent les Calvinistes, que tous les vrais fidelles sont assurez de leur salut, avec la parole de Dieu, qui recommande aux fidelles mêmes de craindre la damnation, & de se servir de cette crainte comme d'un moyen tres-propre à repousser les tentations violentes du monde & de la chair.

JE pense avoir droit de supposer que les personnes intelligentes ont déjà conclu dans leur esprit de ce que je viens d'établir, que la crainte d'estre damné ne peut non plus estre parmy les Calvinistes un moyen approuvé de Dieu pour retener le commun des fidelles dans leur devoir, que celle d'estre entierement aneanti, ou de ne point ressusciter. Car comme il faudroit avoir perdu le sens pour craindre veritablement une chose que l'on est entierement assuré ne devoir point arriver, tout le monde comprend sans peine que celuy qui est pleinement persuadé de l'immortalité de son ame, & qui la croit comme une verité capitale de la Religion, ne scauroit craindre en même temps qu'elle ne perisse, & encore moins s'imaginer que Dieu qui l'oblige à croire que son ame est immortelle, & qui le menace de la damnation s'il en doute, approuve nonobstant cela, qu'il se serve de la crainte de l'aneantissement pour reprimer les tentations qui le porteroient à l'offenser. Les Sociniens peuvent avoir cette crainte, & s'en

servir comme d'un motif pour éviter les crimes qui font perdre la grace de Dieu, parce qu'une de leurs nouvelles impietéz, est de croire que l'ame est mortelle, & que les méchans demeureront entierement aneantis, n'y ayant que les bons qui ressusciteront pour regner avec J. CHRIST. Mais de proposer aux autres chrestiens qui detestent cette erreur, la même apprehension de rentrer dans le neant, comme un moyen approuvé de Dieu pour se maintenir dans la pieté; je ne doute point que les Calvinistes mêmes ne reconnoissent, que ce seroit une extravagance tout à fait impie.

Or il est clair que la même difference qui se rencontre entre les Sociniens & les autres Chrestiens pour ce regard sur le point de l'immortalité de l'ame, se rencontre entre les Catholiques & les Calvinistes sur le point de l'assurance du salut des vrais fidelles. Car comme celuy qui voudroit détourner les hommes du peché par la crainte d'estre aneanti en mourant, ne pourroit estre écouté que des Sociniens, parce qu'il n'y a qu'eux qui se persuadent que cela arrive aux méchans, & qu'il seroit rejeté de tous les autres chrestiens, qui bien loin de s'imaginer que Dieu pût approuver une telle exhortation, la regarderoient au contraire avec horreur, comme portant naturellement à douter d'une chose que Dieu les oblige de croire: De même ceux qui veulent détourner les autres du peché par la crainte de l'enfer, ne peuvent estre écoutés que des Catholiques & des autres Chrestiens qui font comme eux profession de croire, qu'il peut arriver, & qu'il n'arrive même que trop souvent, que des justes se détournant de la voie de Dieu périssent comme s'ils ne l'avoient jamais esté: mais tout Calviniste qui se voyant du nombre des vrais fidelles, voudra agir selon ses principes, ne sçauroit estre touché d'un tel discours, puisque sa religion luy enseigne, *que le salut ne luy peut non plus manquer qu'à Jesus-Christ, & que par ses pechez il ne peut non plus estre damné que luy.* Quelle extravagance est-ce donc après cela de vouloir qu'il puisse estre frappé de cette crainte? Y eut-il jamais de contradiction plus grossiere? N'est-elle pas dans les termes mêmes? Et comment peut-on ne pas voir, que qui dit *crainte*, dit un mouvement de l'ame qui tend à fuir un mal à quoy on se croit exposé: Et dès que cette creance cesse, & qu'il y a même une pleine certitude que le mal ne peut arriver, il est visible que la crainte ne peut subsister.

N N n n n ij

Compendiū Socinianismi c. 8. 1. 4. 7.

Calv. Inst. liv. 4. ch. 17. §. 1.

CHAP. IX.

Il n'est donc pas possible qu'elle touche les Calvinistes, & moins encore qu'ils se persuadent, que JESUS-CHRIST qui leur commande, à ce qu'ils prétendent, d'avoir cette assurance de leur salut, veuille qu'ils conservent avec cela une crainte, que cette assurance détruit nécessairement.

Le bon sens leur fait voir qu'il ne se peut pas faire, qu'il se soit contredit luy-même jusques à ce point, que de porter les fidelles à se servir contre les tentations de cette vie d'un moyen qui seroit manifestement contraire à cette assurance du salut. Or là crainte de n'estre pas sauvé n'y est pas moins contraire, que la crainte de l'aneantissement entier est contraire à la foy de l'immortalité de l'ame. Et par conséquent JESUS-CHRIST avoit ordonné à chaque fidelle de se tenir aussi assuré de son salut, que de l'immortalité de son ame & du bonheur éternel de tous ceux qui persévèrent jusques à la mort dans la piété, il n'auroit pu dire sans détruire ce qu'il auroit voulu établir, ce qu'il dit à ses disciples: *Je vous dis à vous qui estes mes amis, ne craignez point ceux qui tuent le corps, & qui après cela n'ont rien à vous faire davantage. Je m'en vas vous montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui après avoir osté la vie, à le pouvoir de précipiter dans les enfers. Ouy certes je vous le dis, craignez celui-là.* Il parle à des fidelles qu'il appelle ses amis. *Dico vobis amicis meis.* Il les détourne d'une crainte, & il leur en conseille une autre. Il ne veut pas qu'ils craignent la mort du corps, qui est le pis que les hommes leur puisse faire; mais il les exhorte de craindre, que Dieu ne les précipite dans l'enfer s'ils abandonnent son service pour éviter les menaces que leur font les hommes, & il leur repete par deux fois selon la remarque de saint Augustin, que c'est ce qu'ils doivent craindre. *Ita dico vobis hunc time.*

*Dans la Conférence de
la Haye del'an 1611.*

Nous avons déjà vu que des Calvinistes les plus engagés à soutenir, que le *vray fondement de la consolation des fidelles, est qu'ils sont entièrement assurez de leur salut*, n'ont pu répondre autre chose à ce passage, sinon qu'ils ne nioient pas, que les fidelles ne fussent portez à faire leur devoir par les menaces de la mort éternelle, mais qu'ils nioient seulement, qu'ils y fussent portez par la seule crainte de cette mort; & que d'ailleurs ils reconnoissoient, que cette crainte de la damnation estoit *tres-utile pour reprimer & dompter la chair, qui a une pente extrême à chercher ses avantages, & qui sollicite les fidelles à contenter leurs*

*Triglandius Trina
De. g. arse p. 441.*

passions en se rendant à ce que conseille le monde ennemy de Jesus-Christ. Et c'est, disent-ils, ce que le Fils de Dieu a voulu marquer dans ces paroles.

Car ce qu'il oppose aux tourmens de l'enfer est ce que craint la chair, & ce qu'elle nous fait le plus craindre pour nous détourner de rendre à Dieu ce que nous luy devons, sçavoir la mort dont les persécuteurs de la vraie Religion nous menaceroient. De peur donc que les fideles ne cedent à cette menace, & qu'en estant effrayez, ils ne fussent ce que la chair leur inspire: Jesus-Christ oppose une menace beaucoup plus terrible, par laquelle les fideles se puissent élever au dessus de celle-là, & reprimer la chair par une crainte contraire, qui soit capable de faire en eux une plus forte impression. NE MORTIS comminationi cedant fideles, ejusque metu carni auscultent, majorem ei Christus opponit comminationem, quâ fideles tam retinere, & carnem contrario majori metu cohibere queant.

On vient de voir dans le chapitre précédent que Calvin dit la même chose dans son Commentaire sur l'Épître aux Romains.

Il n'y a rien de plus raisonnable dans la doctrine des Catholiques, qui est celle de toute l'antiquité. Mais quel aveuglement de ne pas voir, qu'il n'y a rien de plus contraire à ce qu'ils enseignent que chaque fidele doit croire certainement qu'il sera sauvé, de même forte qu'il croit que son ame ne mourra point. Car n'est-il pas plus clair que le jour, que c'est une pensée folle que de pretendre que l'assurance & le doute du salut puissent estre ensemble dans l'entendement d'un même homme en même temps ?

Ce n'est pas moy qui le dis. Ce sont les propres termes du sieur Daillé, qui ajoute seulement, que ce seroit le calomnier que de luy attribuer une pensée qu'il trouve si folle. C'est ce qu'il est important de considerer, afin que ces deux fameux Calvinistes Triglandius & Daillé soient confondus l'un par l'autre, & que tout le monde puisse voir, que le premier estant frappé de la clarté des paroles de JESUS-CHRIST, qui nous ordonne de craindre l'enfer, a reconnu que les fideles peuvent & doivent avoir cette crainte, dont Dieu entend qu'ils se servent pour repousser les tentations de la chair : & que l'autre au contraire estant frappé de l'absurdité manifeste qu'il y a de mettre en même temps dans le même esprit l'assurance du salut & la crainte de la damnation, a éloigné de luy cette pensée comme indigne d'un homme sage, sans se mettre en peine qu'il l'attribuoit à JESUS-CHRIST, en le rendant auteur de

CHAP. IX.

l'assurance du salut qu'ils prétendent qu'ont tous les fidelles, quoy qu'on ne puisse nier, qu'il ne les ait exhortez à craindre l'enfer, pour se fortifier par cette crainte contre celle de la mort, dont ils doivent estre menacez par les tyrans. Voicy donc la preuve de ce que j'ay entrepris de montrer.

*Daillé Réplique III.
Part. II. 20.*

Le Pere Adam avoit reproché au sieur Daillé, *qu'estant en train de ne sçavoir ce qu'il disoit, il logeoit dans le même cœur, l'assurance du salut & la crainte de la damnation.* A quoy le sieur Daillé répond en ces termes : *Si par la crainte vous entendez l'horreur & les frissons, & la frayeur que nous donnent d'abord ou la vue ou l'imagination de l'enfer & de ses tourmens, je ne voy pas qu'il y ait de l'extravagance à loger une semblable passion, & l'assurance dans un même homme. Car il nous arrive souvent de sentir ces mouvemens à l'aspect d'une chose terrible, quelque assurez que nous soyons qu'elle ne nous fera point de mal. Mais vous ne l'entendez pas ainsi. Vous voulez que j'aye dit, que l'assurance & le doute du salut puissent estre ensemble dans l'entendement d'un même homme en même temps. J'avoue que ce seroit une pensée folle. Mais aussi je soutiens que vous me calomniez en me l'attribuant.*

Ainsi le sieur Daillé reconnoist que ce seroit une pensée folle, de loger dans le même cœur l'assurance du salut & la crainte de la damnation, au sens que le Pere Adam avoit pris le mot de crainte, pour la fuire d'un mal que nous regardons comme nous pouvant arriver. Et il pretend qu'on ne peut dire de leurs vrais fidelles qu'ils craignent l'enfer, qu'en prenant le mot de crainte pour l'horreur, les frissons, & la frayeur que nous ressentons malgré nous à l'aspect d'une chose terrible, quelque assurez que nous soyons qu'elle ne nous fera point de mal. Cependant il ne reproche point au Pere Adam, d'avoir pris le mot de crainte en un sens bizarre & extraordinaire auquel on n'a point accoutumé de le prendre; & il faut au contraire, que les Calvinistes avoient, que le Pere Adam n'employe les termes de crainte de la damnation, que selon l'impression commune & ordinaire qu'ils ont accoutumé de faire dans l'esprit des hommes. C'est donc dans ce même sens que les Calvinistes nient que leurs fidelles puissent craindre la damnation. C'est dans ce même sens qu'ils reconnoissent que la crainte de l'enfer est incompatible avec l'assurance du salut qu'ils leur attribuent. Et tout ce qu'ils leur accordent est de pouvoir ressentir ou à la vue ou à l'imagination de l'enfer ces frissonnemens & ces horreurs.

que cause l'aspect des choses terribles, quelque assurez que nous soyons qu'il ne nous en arrivera point de mal. Or qui ne voit que d'eq demeurer en ces termes, c'est détruire manifestement l'utilité de la crainte de l'enfer recommandée par JESUS-CHRIST, ce qu'on ne peut excuser d'impiété, puisque c'est accuser le Fils de Dieu de nous avoir donné de faux moyens pour résister aux menaces des tyrans qui nous voudroient détourner de son service.

Car on ne peut nier que JESUS-CHRIST n'ait exhorté les fidèles à craindre celui qui les peut précipiter dans l'enfer, & qu'il n'ait voulu qu'ils employassent cette crainte pour empêcher l'effet que pourroit faire sur eux la crainte de la mort & des tourmens dont les hommes les menaceroient. Or pour peu qu'on ait de bon sens, on voit clairement qu'on ne sçau-roit sans extravagance & sans se moquer de la parole de Dieu, expliquer cette crainte de l'enfer dont JESUS-CHRIST parle, des frissonnemens & des horreurs que cause l'aspect des choses terribles dont on n'apprehende aucun mal.

1. Les *frissonnemens* & les *horreurs* de cette nature ne se commandent ny ne se conseillent. Ce sont des mouvemens involontaires *de la partie animale*, comme dit le sieur Daillé, dont il seroit meilleur d'estre exempt, puisque ce ne sont que des effets de la foiblesse humaine, & qui s'élèvent d'eux-mêmes, sans qu'il soit besoin qu'on nous exhorte de les avoir. On ne s'avise point de dire aux hommes: Ayez de l'horreur, & frissonnez quand vous verrez quelqu'un qu'on rompra tout vif, ou qu'on brûlera. Cet avertissement ne leur seroit bon à rien. Ils ressentiront ces mouvemens d'eux-mêmes sans qu'on leur en parle, si la nature les y porte, & ce seroit en vain qu'on les y exhorteroit, si elle ne les y porte pas. Aussi ne blâme-t-on personne de ne les pas ressentir; & tout ce que l'on pretend en exposant ces supplices aux yeux du peuple, est que la crainte raisonnable qu'il en aura le détourne des crimes pour lesquels on les fait souffrir.

2. Nous ne ressentons d'ordinaire ces *frissons* & ces *horreurs* que quand ces choses terribles nous frappent les sens. Et c'est ce que le sieur Daillé a bien vu lors qu'il dit, qu'il ne bannit pas du cœur des fidèles la crainte de la damnation, *si par cette crainte on entend l'horreur & les frissons & la frayeur que nous donne d'abord on la vûe ou l'imagination de l'enfer & de ses tour-*

CHAP. IX. *mens.* Mais que veut-il dire par cette *vue* de l'enfer? Est-ce qu'il permet aux fidèles de sa communion d'en avoir de l'horreur quand ils le verront de leurs propres yeux? Ce seroit bien tard. Et il ne peut pas dire que JESUS-CHRIST ait attaché à cette *vue* la *crainte* qu'il a voulu que nous eussions de *celuy qui peut perdre le corps & l'ame en les precipitant dans l'enfer*. Il faut donc qu'il laisse là cette *vue*, & qu'il se reduise à la seule *imagination de l'enfer & de ses tourmens*. Mais l'imagination des choses terribles n'a cet effet de nous causer des *frissons* & des *horreurs*, que quand ce sont des choses nouvelles, & qui n'ont pas accoutumé de se presenter à nostre esprit. Ainly ce ne seroit qu'à ceux qui n'auroient jamais ouy parler de l'enfer & de ses tourmens, à qui les discours que l'on en feroit pourroient causer de ces *frissons* & de ces *horreurs*; mais l'experience nous apprend que les Chrestiens qui en ont ouy parler dès leur enfance, ressentent moins ces frissonnemens dans la partie animale quand ils en entendent parler, qu'à la *vue* du moindre objet effrayant qui frappe leurs yeux, & qui les surprend. Et par consequent JESUS-CHRIST commandant de craindre la damnation à ceux mêmes en qui l'imagination de l'enfer ne fait plus d'impression assez vive pour leur causer ces *frissonnemens* & ces *horreurs*, c'est une illusion manifeste de vouloir qu'il n'ait recommandé que cette sorte de *crainte*, & non pas la *crainte* raisonnable de l'enfer, qui peut tres-bien subsister avec les plus continuelles reflexions sur les tourmens que l'on y endure, mais qui est incompatible avec l'assurance que les Calvinistes donnent à tous leurs fidèles, qu'ils n'y scauroient jamais tomber, encore même qu'ils commissent de tres-énormes pechez.

3. JESUS CHRIST parle de *deux craintes*, & il oppose l'une à l'autre, en voulant que l'une nous serve pour nous élever au dessus de l'autre. Il nous ordonne de ne point craindre la mort temporelle, & le moyen dont il veut que nous nous servions pour ne point apprehender une chose si terrible à la nature, est d'en craindre une beaucoup plus terrible qui est la mort éternelle. Il faut donc prendre au même sens le mot de *crainte* dans l'un & l'autre de ces deux membres, si on veut que le discours de JESUS-CHRIST soit aussi raisonnable & aussi sage qu'il est en effet. Or il seroit ridicule de pretendre que ce qu'il dit de la crainte de la mort temporelle se reduise à la seule

horreur

horreur & aux seuls frissons que cause l'aspect des choses terribles, quelques assurez que nous soyons qu'il ne nous en arrivera point de mal : comme s'il avoit voulu dire seulement. Ne frissonnez point à la vuë des foyets, des croix, & des feux que les hommes vous presenteront, en vous menaçant de vous ôter la vie. Il y a eu des Martyrs qui ont pu avoir ces frissonnemens & ces horreurs, qui n'ont pas laissé d'observer ce que JESUS-CHRIST recommande en cet endroit ; parce que nonobstant ces mouvemens naturels & involontaires, ils n'ont point craint la mort au sens qu'il l'ordonne, puisqu'ils ont mieux aimé la souffrir que de trahir leur foy & leur conscience. Et il y en a d'autres qui sans avoir eu ces frissonnemens & ces horreurs dans la partie animale, ont fait ce que le Sauveur défend de ne point craindre ceux qui peuvent tuer le corps, parce qu'ils ont eu plus d'amour pour la vie présente, que d'attachement à la véritable religion. Voila quelle est la crainte à laquelle JESUS-CHRIST veut que nous opposions celle de l'enfer, & qui par conséquent doit estre prise au même sens, & conquë de la même manière, c'est à dire comme une crainte raisonnable, qui enferme la fuite d'un mal que nous craignons, comme nous pouvant arriver, & non pas comme de pretendus frissons, qui laissant subsister l'assurance où l'on seroit pleinement à couvert de l'enfer, seroient un foible remede contre la terreur d'une mort présente, accompagnée des plus horribles tourmens.

4. Et c'est ce qui nous fournit une nouvelle preuve, contre cette chiquanerie du sieur Daillé, qui nous fera voir qu'elle est manifestement contraire au dessein que JESUS-CHRIST, a eu dans cette exhortation. Car comme il n'y a rien que la chair craigne plus que les tourmens & la mort, de peur que les fides ne cedassent à la menace que les hommes leur pourroient faire, de leur ôter la vie d'une manière cruelle, s'ils ne renonçoient à leur religion ; le Fils de Dieu oppose une menace beaucoup plus terrible, qui est celle des tourmens de l'enfer, par laquelle les fides se puissent élever au dessus de celle-là, & reprimer la chair par une crainte contraire, qui soit capable de faire en eux une plus forte impression. Or y a-t-il rien de moins raisonnable que d'attendre cet effet d'une crainte de l'enfer qui ne consisteroit qu'en ces sortes de frissonnemens & d'horreurs, que cause la vuë des choses terribles, quelques assurez que nous soyons qu'il ne nous en arrivera point de mal :

Quelque frayeur de cette nature que puissent avoir ceux qui voient un homme mourir sur la rouë, il n'y en a pas un que cette frayeur empêche de s'enivrer le lendemain, s'il est sujet à l'ivrognerie; & il ne seroit pas même raisonnable d'en attendre cet effet, parce que tout le monde sçait bien que l'ivrognerie n'est pas punie de mort, & encore moins d'un genre de mort si cruel. Mais ce qu'on doit attendre raisonnablement de la vuë de ces exemples severes, est que la crainte d'un pareil traitement, en retiendra plusieurs, qui auroient pu estre tentez de se vouloir enrichir par l'assassinat & le brigandage, parce qu'alors cette crainte n'est pas un simple *frissonnement* dans la partie animale, mais la veritable apprehension d'un mal qui pourroit effectivement arriver si l'on commettoit ces crimes. Il en est de même de la crainte de l'enfer. On a droit de s'attendre, que ce sera un moyen puissant, selon la parole de JESUS-CHRIST, pour retenir les fideles dans leur devoir, s'ils sont persuadez, comme le sont les Catholiques, que leur justification presente n'empêchera pas qu'ils ne courent fortune d'y tomber, & d'y estre éternellement tourmentez avec les demons, s'ils commettent les crimes dont saint Paul dit, que ceux qui les font ne posséderont point le royaume de Dieu. Mais si certe craindre n'estoit autre chose au regard de tous les vrais fideles, qu'une certaine frayeur naturelle causée par l'imagination d'un mal qu'ils sçauroient tres-certainement ne leur devoir point arriver, ce seroit le comble de l'extravagance de vouloir qu'une crainte de cette nature soit un moyen fort efficace, de reprimer les tentations de la chair, qui porte avec violence, ou à la fuite des maux qu'elle craint, comme sont les tourmens & la mort, ou à la recherche des plaisirs illegitimes & criminels, si nous estions persuadez comme d'une verité de foy, que le salut nous est assuré, & que nous ne laisserons pas tres-certainement de l'obtenir, quand nous succomberions aux tentations qui portent à violer la loy de Dieu, par l'effroy des maux de ce monde, ou par l'attrait des voluptez. Car à quoy me serviroit de *frissonner*, en m'imaginant les peines de l'enfer, pour étouffer dans mon cœur des mouvemens de vengeance, que je sentirois s'y élever contre une personne qui m'auroit cruellement offensé, si ce pretendu *frissonnement* estoit accompagné en moy d'une pleine & entiere certitude, qu'encore même que je me vange &

que je tuë mon ennemi, je ne cours aucune risque d'estre damné. Or c'est l'estat où sont tous les vrais fidelles, selon les Calvinistes. Ils savent certainement qu'ils ont la vraye foy qui justifie, & ils le savent, selon le sieur Daillé, avec plus de clarté & plus d'évidence, que toutes les veritez revelées de Dieu. Ils savent, à ce qu'ils pretendent, de certitude de foy divine, que leurs pechez leur sont remis, & qu'ils regneront éternellement avec JESUS-CHRIST. Ils savent de la même maniere, & tiennent comme une verité capitale de leur reformation, que cette assurance du salut n'enferme point l'assurance de ne point commettre de tres-grands pechez, mais qu'elle en enferme une autre bien differente, qui est de pouvoir commettre des crimes aussi énormes que ceux de David, de Salomon & de saint Pierre, sans décheoir même pour un seul moment de l'estat de la justification & de la grace de l'adoption.

Lors donc qu'un de leurs fidelles se trouve tenté par quelque passion violente, ou de commettre des adulteres, & des meurtres, comme David, ou de sacrifier aux idoles, comme fit Salomon, ou de renoncer JESUS-CHRIST, comme S. Pierre; il faut selon la doctrine du Sauveur, que la crainte de l'enfer luy puisse estre un moyen de surmonter ces tentations. Or comment luy en pourroit-elle estre un, si, encore même qu'il y succombast, il est assuré de n'estre jamais damné, ny de perdre dans le temps même de sa chute, la qualité de juste, & d'enfant de Dieu par l'esprit d'adoption. Je ne puis estre retenu par la crainte d'un mal, de faire un peché dont je suis tenté, si je ne suis persuadé que ce mal au moins pourra m'arriver, si je me laisse aller à cette tentation. C'est ainſy que la crainte des supplices en retient plusieurs de suivre les mouvemens de vengeance & de colere, qui les porteroient à se satisfaire par des meurtres & des violences, parce qu'ils considerent que s'ils le faisoient ils pourroient estre traittez selon la severité des loix. Mais supposant qu'un homme fust pleinement & entierement assuré de n'estre point puny, ne seroit-ce pas une folie de luy dire: Si le souvenir d'une injure vous presse de vous vanger, craignez d'estre puni par les Magistrats, afin que cette crainte reprime en vous ce mouvement de vengeance? Ne répondroit-il pas avec raison: Cherchez d'autres motifs pour me porter à ne me pas ressentir de l'outrage que l'on m'a fait, mais vous vous y prenez fort mal de m'y vouloir engager par

la crainte d'estre puni, estant aussy certain que je le suis, que je n'ay rien à apprehender de ce costé-là. C'estainsy que tout pretendu reformé peut arrester son Ministre qui le voudroit détourner de commettre quelque crime dont il seroit fortement tenté, en luy representant qu'il doit craindre celuy qui le peut precipiter dans l'enfer. Car il a droit de luyrépondre. Vous me prenez pour un Catholique Romain de me parler de la crainte de la damnation, comme d'un motif qui me doit porter à me faire violence pour vaincre mes passions. Je me suis souvent examiné comme vous me l'avez ordonné, & j'ay ressenty par la grace de Dieu que j'avois la vraie foy. Et ne m'avez-vous pas appris que cela estant, je me devois tenir tres-assuré de mon élection & de mon salut. Ne m'avez-vous pas mis au dessus de tous les doutes où mes pechez me pourroient faire entrer sur ce sujet, par cette maxime que vous m'avez tant de fois enseignée, que le fondement de mon salut estant étably sur l'élection éternelle de Dieu, dont je ne devois point douter, mille pechez, & même tous les pechez de l'univers, & tous les diables qui sont en enfer, ne peuvent me mettre en aucun peril d'estre damné. Ne m'avez-vous pas instruit de ce point si important de nostre reformation? ^a *Qu'aussy-tost qu'un homme a esté adopté en Iesus-Christ pour estre enfant de Dieu, il ne peut plus arriver que Dieu le condamne pour ses pechez;* & de cette parole si consolante de l'un de nos plus celebres docteurs: ^b *que celuy qui a esté une fois en la grace de Dieu n'en déchet jamais, pour quelque peché que ce soit, & quelque énorme qu'il puisse estre.* Après cela, comment pouvez-vous me parler de la crainte de l'enfer, & employez ce moyen pour me détourner de faire ce que vous m'avez cent fois avoué que de vrais fidelles peuvent faire, sans qu'ils cessent pour cela d'estre justes & enfans de Dieu & heritiers infaillibles du Paradis. Est-ce que j'aurois si peu de sens que de ne pas voir, ce que M. Daillé nous a si sagement représenté, que ce seroit une pensée folle de loger en même temps dans le même cœur l'assurance du salut, & la crainte de la damnation.

Il n'y a point d'homme de jugement qui puisse nier, que ce discours ne soit solide dans la bouche d'un Calviniste, & entierement conforme aux principes de cette secte. Et c'est de là que je conclus que la doctrine sur laquelle il est fondé est tout à fait impie & manifestement heretique, parce qu'elle

Perkinsus in dial. de statu hominis, p. 44
Nonne vult Deus electos suos condemnare si peccent? Non vult. Fundamentum enim salutis nostrae fundatum est in eterna electione Dei, ita ut nullo peccato, imo omnia peccata totius mundi, quin omnes diaboli qui sunt in inferno electione Dei irrita facere nequeunt.
Remarquez qu'ils entendent tous les justifiés par le mot d'élu.

a lib. Deus neminem condemnat propter peccata qui modo in filium Dei adoptatus est in Christo Iesu.

b Chemici Passio. To. III, lib. 1. c. 42. n. 4.
Negant Catholici, si est le nom qu'il donne aux Cal. insistes par une hardiesse qui luy est toute particulière, illo peccato quantumvis gravissimo quemquam receperunt gratiam à Deo excidere à gratia.

Daillé dans sa Réplique II. Part. ch. 28, p. 362.

est directement opposée à celle du Fils de Dieu.

Car pour renfermer en peu de paroles tout ce que je viens de dire, JESUS-CHRIST recommande à ses disciples qu'il appelle ses amis de craindre la mort éternelle, & de surmonter par cette crainte celle de la mort temporelle, dont on les vou-droit menacer pour leur faire abjurer leur religion, ou les porter à agir contre leur conscience.

Or la doctrine des Calvinistes ne souffre point qu'on parle à leurs fidèles de la même sorte, parce que leur ayant persuadé qu'ils se doivent tenir pour très-assurés de regner un iour avec JESUS-CHRIST, ils reconnoissent avec raison, *que ce seroit une pensée folle de loger en même temps dans le même cœur l'assurance du salut & la crainte d'estre damné*, & qu'en vain on employeroit cette crainte pour les détourner des crimes qu'ils seroient tentés de commettre, étant comme ils sont prevenus de cette erreur, que quelques grands que pussent estre ces crimes, ils ne seroient pas capables de les priver de la grace de Dieu, ny de leur ôter le droit infaillible qu'ils croient avoir à l'héritage du Ciel par l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST.

Dail.

Il est donc clair que cette doctrine des prétendus reformez étant directement contraire à celle de JESUS-CHRIST, ne peut estre regardée par tous ceux qui ont de la conscience, que comme une doctrine impie & manifestement heretique. Ce qui doit faire tirer à toutes les personnes judicieuses une autre conclusion encore plus importante, qui est, que ceux qui ont érably leur prétendue reformation, comme ils s'en vantent eux-mêmes, sur une nouveauté si pernicieuse & si opposée à l'Evangile, ne peuvent avoir esté que de faux Prophetes animés de l'esprit d'erreur, qu'on ne peut suivre sans se perdre.



LIVRE X.

ECLAIRCISSEMENT DE DIVERSES CHOSES
que les Calvinistes alleguent pour justifier leur
Morale, sur le sujet de la crainte & de l'assuran-
ce du salut.

CHAPITRE PREMIER.

*Que c'est une mauvaise dé faite pour montrer que la doctrine des Cal-
vinistes ne détruit pas l'utilité de la crainte, que de dire comme
ils font, que l'assurance d'arriver à une fin n'empêche pas l'employ
des moyens.*



L n'y auroit rien à ajouter à ce que je viens de
dire, si les illusions & les artifices dont les Mini-
stres se servent pour empêcher ceux de leur com-
munion de s'appercevoir combien leur doctrine
est contraire à celle de JESUS-CHRIST ne nous obligeoient de
lever encore ce dernier voile, afin qu'il n'y ait plus rien qui
les empêche de se rendre à la vérité.

La plus generale de ces illusions est la plainte qu'ils font
que l'on ne distingue pas la fin des moyens, & que l'on ne
veut pas comprendre que la certitude que l'on a d'arriver à une
fin n'empêche pas qu'on n'employe les moyens nécessaires
pour y arriver. Que Dieu a ordonné l'un & l'autre dans sa
providence: Que le decret par lequel Dieu a résolu de sau-
ver certainement tous les vrais fidelles, ne donne pas droit de

conclure, qu'ils n'ont à se mettre en peine de rien, & que quoy qu'ils fassent ils seront sauvez : Que c'est par ce faux raisonnement que les Pelagiens se sont efforcez de détruire la verité de la predestination : mais que c'est au contraire, parce qu'il a resolu de les sauver, qu'il veut qu'ils fassent, & leur fait faire par sa grace tout ce qui les doit conduire au Ciel : Et qu'ainsy les menaces qu'il fait aux fidelles de les rejeter s'ils abandonnent leur voie, est un moyen dont il se sert pour rendre certaine leur élection par leurs bonnes œuvres, comme dit saint Pierre.

C'est leur réponse ordinaire à l'argument que l'on tire des menaces de l'Ecriture contre l'assurance du salut qu'ils attribuent à tous les fidelles.

Les Contreremonstrans, c'est à dire les vrais Calvinistes, la firent aux Remonstrans dans la Conference de la Haie de l'an 1611. sur ce passage de l'Apocalypse : *Parce que vous estes tie-des, je vous vomiray de ma bouche. Cette menace, dirent-ils, est un moyen efficace pour corriger les hommes de leur tie-deur, & pour les rendre fervens ; & Dieu s'en sert tres-souvent au regard même des vrais fidelles, afin de les réveiller de leur tie-deur par la crainte, de peur d'estre vomis de sa bouche, comme il se sert d'autres reme-des pour la même fin : mais ces reme-des, comme il a esté déjà dit, n'empêchent pas la certitude de la perseverance.* Ces fameux Calvinistes se trouvent forcez par la clarté de ces paroles de l'Apocalypse de reconnoître, que Dieu se sert au regard même des vrais fidelles de la crainte d'estre rejeté & vomy de sa bouche, comme d'un moyen efficace pour les retenir dans le devoir, mais ils pretendent que tant s'en faut que cela détruise la certitude de la perseverance que c'est ce qui l'affermir.

Rivet employe la même réponse pour se tirer de la même difficulté. Grotius luy avoit objecté qu'ils traittoient leurs fidelles comme des enfans à qui on fait peur de la beste, lors qu'ils leur disoient : *Prenez garde que vous ne mouriez dans vos pechez* : parce que c'estoit la même chose que s'il leur disoit, *Gardez-vous de ce que vous savez tres-bien qui ne vous peut jamais arriver.* Et qu'il ne servoit de rien de répondre comme ils faisoient, que cela pouvoit arriver à ne considérer que la foiblesse naturelle des justifiez, parce qu'ils ensei-gnoient en même temps que la grace qui est plus forte que

*Collectio Hæg. p. 381.
Apoc. 3. 16. Quia id
tepides et futurum est
mihi, vomam ex ore
meo. Hæc commina-
tio est efficax medicu,
quo tepiditas corripi-
tur, & homines
tepidi, fervidi reddi-
tur, eoq; vivit Deus
fidelissime apud vere
fideles, ut hoc eos à
tepiditate excitet ne
ex ore ejus expulsi.*

*Grotius in discussione
Rev. Arel. p. 164.
D. Riveti inania sunt
terriculamenta. Vult
dici : Cave, ne in
peccatis intercepta-
mini, & vult, id jam
credentibus dici, cū
& D. Rivet credat,
& ipsi, si eum sequa-
tur, se non posse in
pecc. di. incipere, ita
nimis timere peccare.
P. vult id fieri aiunt,
per naturam, non
per gratiam. At gra-
tia potentior est na-
tura. Omnibus igi-*

CHAP. I.

cur simul spectatus & impossibile est, & ab ipsis, quibus dicitur, habetur impossibile est, cujus metu ipsi incuti vult D. Rivetus. Plane idem est, quasi dicat : Cave vobis ab ea re quæ fieri non potest.

Riv. feli. 16. n. 3. Omnes peccatores hortamur ad hoc ne incipiant in peccatis, & ad penitentiam in genere omnes revocamus. Omnes etiam quamdiu hic vivunt posse in peccatis labi per propriam infirmitatem, & in peccatis per mortem intercipi, nisi Deus succurrat. Deum ita agere ne id accidat in quos elegit, ut tamen velit eos cum timore & tremore salutem suam operari. Philip. 2. vers. 12. Hunc & itemorem de timorem, & similia esse media, quibus Deus vivit ne in peccatis suis moriantur. Quamdiu ergo vivunt felicitas esse debet, & qui sunt, ea vere ne cadant 1. Corinth. 10. 22. Gratia quidem natura esse potentior, sed de gratia illa non posse gloriam qui negligent se gerunt, nec solliciti sunt de tua salute. Eleonchus communis adverteratorum est, quod finem & media arvellunt, nec possunt concipere eum qui statum finem, media ad hunc conductum ordinasse.

la nature soutenoit tellement cette foiblesse, que quelques foibles qu'ils fussent il ne pouvoit point arriver qu'ils perissent, & qu'ils en estoient assurez : & qu'ainsy quand ils vouloient faire craindre à leurs fidelles de mourir dans leurs pechez, c'estoit leur vouloir faire craindre, ce qui tout considéré estoit impossible, & ce que ces fidelles mêmes regardoient comme impossible.

A quoy Rivet répond en ces termes. *Nous exhortons tous les pecheurs de prendre garde qu'ils ne meurent dans leurs pechez. Car nous reconnoissons que tous peuvent tomber par leur propre infirmité, & estre surpris de mort si Dieu ne les assistoit. Qu'il est vray que Dieu fait en sorte que cela n'arrive point à ceux qu'il a élus : mais que cela n'empêche pas qu'il ne veuille qu'ils operent leur salut avec crainte & tremblement. Et que ce tremblement & cette crainte sont des moyens dont Dieu se sert pour empêcher qu'ils ne meurent dans leurs pechez. Qu'ainsy tant qu'ils vivent ils doivent estre dans la sollicitude, & que ceux qui sont debout doivent prendre garde de ne pas tomber. Que la grace est plus forte que la nature, mais que ceux-là ne se peuvent pas glorifier d'avoir la grace qui sont negligens, & qui n'ont pas le soin qu'ils devroient avoir de leur salut. Mais c'est le sophisme ordinaire de nos adversaires de separer la fin des moyens, & de ne pouvoir pas comprendre que celui qui a ordonné la fin a aussi disposé les moyens propres pour y arriver.*

Voilà tout ce que ce Ministre celebre, qui a eu tant de reputation parmi les pretendus reformez, a pu trouver de plus specieux pour eluder le reproche de Grotius qu'il n'a osé rapporter en ses propres termes, *que c'est un phantome dont ils éponvantent leurs fidelles que de leur vouloir faire craindre de mourir dans leurs pechez, parce que c'est comme s'ils leur disoient, craignez ce que vous sçavez tres-bien qui ne vous peut jamais arriver.* Mais il ne faut que considerer en particulier chaque point de cette réponse, pour reconnoitre qu'il n'y a rien de plus pitoyable, & que bien loin de satisfaire à l'objection, elle la rend encore plus forte & plus convainquante.

Il commence par reconnoitre que les Ministres ne sauroient se dispenser en suivant ce qui leur est prescrit par la parole de Dieu, d'exhorter les fidelles à prendre garde de n'estre pas surpris de la mort dans leurs pechez, *ne in peccatis intercipientur* : C'est ce qui luy fait dire qu'ils exhortent

tous

tous les pecheurs: *Omnes peccatores hortamur ad hoc ne intercipiantur in peccatis.* Il n'en excepte point les fidelles, & il ne l'auroit sçeu faire, puisque c'est d'eux particulièrement dont il s'agissoit: Grotius soutenant que c'estoit une folie de faire craindre aux fidelles une malheureuse mort qu'ils sçavoient bien ne leur pouvoir arriver, & Rivet ayant à montrer, qu'on leur pouvoit donner cette crainte après l'Ecriture, sans prejudice de l'assurance qu'ils avoient de leur perseverance & de leur salut.

La premiere raison qu'il employe pour cela, est que tous les hommes, sans excepter les fidelles, peuvent tant qu'ils vivent tomber dans le peché par leur propre foiblesse, & estre surpris de mort dans cet estat de peché si Dieu ne les assiste. Mais Grotius avoit prevenu & ruiné cette raison en opposant à cela, que quoy que je sçache que je puis pecher & mourir dans mon peché si Dieu ne m'assiste, cela ne fait pas que je puisse craindre que ce malheur ne m'arrive, si j'ay une entiere assurance, & même une certitude de foy divine, que Dieu dont la grace est plus forte que la nature, ne manquera point de m'assister, & qu'il ne souffrira point que je meure dans mon peché. Or tous les fidelles ont cette assurance selon les Calvinistes: & par consequent c'est une folie que de leur vouloir faire craindre qu'ils ne meurent dans leur peché.

Rivet a bien vu que c'estoit en cela que consistoit la difficulté, & tout ce qu'il a pu faire pour la resoudre en apparence a esté de dire, *qu'il est vray que la grace est plus forte que la nature, mais que ceux qui se negligent dans leur conduite, & qui n'ont pas le soin qu'ils doivent avoir de leur salut, ne se peuvent pas glorifier de cette grace & s'attendre d'en estre assistez.* C'est par ces sortes de discours qu'ils éblouissent le monde: mais qu'il est aisé d'en faire voir l'illusion: Car qu'entend-il par ces negligens qui n'ont pas assez de soin de leur salut. Supposons-il que ce soient de vrais fidelles, ou seulement des personnes non regenerées, & qui n'ont point la vraie foy? Si ce n'est que des derniers qu'il veut parler, c'est une fuite ridicule, puis que la question n'est pas de sçavoir, si ceux qui ne sont pas justifiez peuvent craindre la damnation, mais si on la peut faire craindre aux justifiez, tels que sont tous les vrais fidelles selon les Calvinistes.

Que s'il y comprend aussi les vrais fidelles, & que ce soit d'eux

CHAP. I,

dont il assure, que quoy que la grace soit plus forte que la nature, ils ne laissent pas de pouvoir craindre d'estre damnez, parce que lors qu'ils sont negligens, & qu'ils n'ont pas le soin qu'ils doivent avoir de leur salut, ils n'ont pas sujet de se glorifier de cette grace, & de s'attendre d'en estre assistez : je soutiens qu'il se mocque du monde, & qu'il ne peut dans ces principes parler de la sorte. Car selon eux tout vray fidelle est assuré de son election & de son salut, & il n'a besoin pour en avoir une pleine & entiere certitude, que de s'estre assuré une seule fois en sa vie qu'il avoit la vraie foy : ce qui est dans leur doctrine la chose du monde la plus facile, puisque, comme le soutient le sieur Dailhé, cette proposition, *J'ay la vraie foy*, est plus claire & plus certaine à un fidelle, que ne le sont à son égard les plus grandes veritez de nostre religion, comme que JESUS-CHRIST est Dieu, & qu'il y a trois personnes dans la Trinité.

*Dallé Réplique. III.
Part. ch. 27. p. 145.*

Or cette assurance qu'a chaque fidelle de son election enferme que non seulement il ne mourra jamais que de la mort des justes, mais que même les crimes les plus énormes ne le feront pas déchoir de la justification : & par conséquent ce que dit Rivet pour monstrier que leur doctrine touchant la perseverance de tous les fidelles, n'empêche point qu'ils ne puissent craindre de mourir dans le peché, est une pure illusion : puis qu'il est persuadé, que la vraie foy enfermant la certitude de l'élection & du salut, tous ceux qui l'ont, ont toujours droit en quelque estat qu'ils se trouvent de se glorifier de la grace de Dieu, & de s'attendre qu'elle les empêchera infailiblement de mourir dans le peché. De sorte que c'est un discours tres-veritable dans la bouche des Catholiques, mais plein de fausseté & de contradiction dans celle des Calvinistes au regard des vrais fidelles : *Gratiam quidem natura esse potentiorum, sed de gratia illa non posse gloriari qui negligent se gerunt, nec solliciti sunt de sua salute.*

Mais nous avons déjà remarqué, que c'est la coutume de Rivet quand il se voit pressé, de se servir du langage des Catholiques pour couvrir l'impiété des opinions de sa secte. Et cela va souvent jusqu'à se plaindre qu'on le calomnie, lors qu'on ne luy attribue que ce qu'il tient en effet, & que ce qu'il ne peut pas ne point tenir à moins que d'abjurer le Calvinisme. C'est ce qu'il fait sur ce que Grotius avoit dit que dans

le sentiment de Rivet nul fidelle ne pouvoit estre tué ou en commettant aduftere, ou en se battant en duel. Je ne puis, dit-il, assez admirer l'esprit de cet homme qui pour rendre ses adversaires odieux ne craint point de leur imposer contre sa conscience des choses auxquelles ils n'ont jamais pensé. Et moy je ne puis assez admirer un tel excez de mauuaise foy, ou un si prodigieux aveuglement. Car si c'est une imposture que d'attribuer aux Calvinistes qu'ils ne croient pas, qu'aucun fidelle puisse estre tué ou en commettant aduftere, ou en se battant en duel, il faut donc dire pour ne leur point imposer, qu'ils ne nient pas qu'il ne puisse arriver à des fidelles d'estre tuez sur le champ en commettant ces crimes. Mais si cela est que deviendra toute leur bizarre theologie; & que diront-ils d'un fidelle qui auroit eu une fin si malheureuse? Le croiront-ils perdu? Il y a donc de vrais fidelles qui peuvent estre damnez, ce qui ruinerait leurs plus constantes maximes, que la vraie foy est inseparable de la charité, & de la perseverance, & qu'elle n'est donné qu'aux élus. Il faut donc qu'ils disent de ce fidelle tué sur le champ en se battant en duel ou estant surpris en aduftere, qu'il ne laissera pas d'estre sauvé, ce qui fait tant d'horreur qu'ils ne l'oseroient dire ouvertement, quoy que ce soit une suite naturelle & necessaire de leurs principes; & qu'ils ne scauroient même s'empêcher de le soutenir, s'il est vray, comme dit Rivet, que ce soit leur attribuer des choses auxquelles ils ne penserent jamais, que de leur imputer de croire, *neminem fidelium in adulterio aut pugna singulari occidi posse.*

Rivet in G. et. Diss. conf. dia. scilicet. 11. n. 2. Dicit ex mea sententia neminem fidelium in adulterio aut pugna singulari occidi posse. Ego sane non possum non mirari viri illius ingenium, qui ut alios gravet non veretur contra conscientiam imponere ea de quibus nunquam cogitaverunt.

Mais la teste leur tourne tellement quand on les presse sur une matiere si odieuse, qu'ils ne scavent ce qu'ils disent. Car le moyen d'accorder 2. choses, que Rivet avance dans la même page: L'une, qu'il n'a jamais pensé de nier, que les vrais fidelles ne puissent estre tuez en violant la loy de Dieu par des crimes énormes tels que sont l'aduftere & l'homicide. L'autre, que Dieu ne souffre jamais que ceux qu'il a élus, qui sont les mêmes selon eux que les vrais fidelles, soient surpris de mort en mauvais estat.

Diront-ils pour sauver la contradiction qui se trouve entre ces deux propositions, que ce que l'Evangile appelle *montrer dans son péché*, & ce que leurs Predicateurs entendent quand ils exhortent leurs Auditeurs de prendre garde, *ne interciperent in peccatis*, ne convient qu'à ceux qui tombent dans le péché que l'Ecriture appelle le *péché à la mort*, ou le *péché contre*

Chamier, Tom. III.
lib. 13. cap. 13.
n. 10. Nullus fidelis
peccat peccatum ad
mortem. Eo ipso er-
go quod fideles
sciunt se esse fi-
deles, quia sentiunt
fidem suam, sciunt
se non peccare pecca-
tum ad mortem.

le saint Esprit : & qu'ainsy quand de vrais fidelles seroient tuez en duel, ou estant surpris en adultere, on ne pourroit pas dire pour cela qu'ils seroient morts dans leurs pechez, parce qu'estant fidelles, l'adultere & l'homicide ne sont point à leur égard des pechez à la mort, selon ce que dit Chamier, *qu'il suffit d'estre assuré qu'on a la vraie foy, pour estre assuré qu'on ne commet point de peché de cette nature*, quoy qu'il n'y en ait point contre la premiere ou contre la seconde table de la loy que l'on ne puisse commettre.

Mais cela ne va qu'à mettre de plus en plus leurs fidelles au dessus de cette crainte, & à faire que les Predicateurs Calviniſtes parlent encore plus déraisonnablement quand ils diront à ceux de leur communion, *Prenez garde que la mort ne vous surprenne dans vos pechez*. Car le moyen de leur faire craindre ce qu'ils sçavent en tant de manieres ne leur pouvoir ar-
river.

Cela est bien aise, dit Rivet, c'est que Dieu veille de telle sorte à ce que la mort ne les surprenne dans le peché, qu'il veut néanmoins qu'ils operent leur salut avec crainte & tremblement, & que cette crainte & ce tremblement sont des moyens dont Dieu se sert afin qu'ils ne meurent pas dans leurs pechez, d'où il conclut, *que tant que les fidelles vivent ils doivent estre dans la crainte, & que ceux qui sont debout doivent prendre garde de ne pas tomber, comme dit S. Paul au ch. 10. v. 12. de la 1. aux Corinthiens*.

Nous verrons tout à l'heure que cette réponse de Rivet n'est qu'un sophisme ridicule. Mais au moins on luy doit sçavoir gré de ce qu'il n'a pas imité la chieane de quelques-uns de ses Confreres, qui ont voulu faire croire que c'estoit falsifier le texte de saint Paul de la 1. aux Corinthiens ch. 10. que de le citer comme il fait, *qui stat videat ne cadat*, au lieu qu'il y a *qui se existimat stare videat ne cadat*. Car autre chose, disent-ils, est d'estre debout, & autre d'estimer que l'on est debout. Et il arrive souvent que celui qui pense estre debout ne l'est pas. Rivet n'a pas craint ce reproche de falsification, parce qu'il a bien vu qu'il n'y avoit nulle justesse ny nulle solidité dans cette remarque. Car pour en conclure que ce passage ne regarde pas les vrais fidelles, il ne suffiroit pas de dire, *qu'il arrive souvent que celui qui pense estre debout ne l'est pas*, mais il faudroit, que celui qui pense estre debout ne le fut jamais effectivement,

c'est à dire, que ces termes, *qui se existimat stare*, ne pussent convenir aux vrais fidelles, au lieu qu'il n'y en a point à qui ils conviennent mieux, sur tout dans l'opinion des Calvinistes, puisque selon eux, ils doivent tous estre persuadez qu'ils sont debout. Et il n'importe qu'il y en ait qui le croient & qui ne le sont pas. Cela prouve tout au plus que ce passage peut s'estendre à d'autres qu'aux vrais fidelles, mais non pas qu'il ne regarde point les vrais fidelles.

Et c'est aussy ce que Chamier a reconnu, s'estant objecté ce passage dans les termes que Rivet allegue, *qui stat videat ne cadat*, sans qu'il se plaigne qu'on l'eust falsifié. Et les six Theologiens Calvinistes de la Conference de la Haie le citant comme il est dans l'Apostre, *qui sibi videtur stare videat ne cadat*, ne laissent pas de reconnoistre de bonne foy, que c'est aux fidelles que l'Apostre parle : comme font aussy les Auteurs des Notes sur la nouvelle Bible françoise.

In Collat. Hag. p. 370. 1 Cor. 10. v. 12. Apostolus fideles mouet ad perseverantiam dicens : Isaque qui sibi videtur stare videat ne cadat.

Il paroist encore que Rivet a cru, que la chute dont l'Apostre exhorte les fidelles de se garder, est la chute totale & finale, puisqu'il cite ces paroles de saint Paul pour justifier leurs Predicateurs qui exhortent les fidelles de prendre garde, *ne intercipientur in peccatis* : ce qui marque la fin malheureuse de ceux qui meurent dans l'impenitence, laquelle il fait voir qu'on à raison de faire craindre aux élus mêmes, parce que Dieu se sert de cette crainte comme d'un moyen, pour empêcher qu'ils ne meurent dans leurs pechez, *ne in peccatis suis moriantur*. Et ce qui confirme que c'est là le vray sens de ce passage de la premiere aux Corinthiens, & qu'on ne doit point trouver étrange qu'il avertisse les vrais fidelles de prendre garde de ne pas tomber, est que saint Paul dit la même chose, mais d'une maniere encore plus forte & plus étendue dans l'onzième chapitre de l'Epitre aux Romains, en faisant craindre à celuy qu'il suppose estre debout par la foy, de tomber dans l'incrédulité, & d'estre par ce moyen retranché de JESUS-CHRIST, comme nous l'avons montré en un autre endroit.

Enfin Rivet fait assez entendre, que quand saint Paul nous exhorte, de travailler à nostre salut avec crainte & tremblement, ces mots, de crainte & de tremblement, ne signifient pas seulement la modestie & l'humilité, comme d'autres Calvinistes s'avisent quelquefois de le pretendre, mais qu'ils comprennent aussy la crainte de mourir dans ses pechez, & d'estre rejeté de

De illi Resp. III. Part. ch. 16.

Dieu. Car si Rivet ne les avoit pris ainſy, il n'y auroit n'y ſens ny ſuite à tout ce qu'il dit. Il avoit à prouver contre Grotius, que leur doctrine n'empêche point qu'ils n'exhortent les fidelles de prendre garde que la mort ne les ſurprenne en mauvais eſtat, & la raiſon qu'il en apporte, eſt *qu'encore que Dieu fuſſe en ſorte que cela n'arrive point aux élus; il veut néanmoins qu'ils operent leur ſalut avec crainte & tremblement, parce que cette crainte eſt un moyen dont il ſe ſert pour empêcher qu'ils ne meurent dans leurs pechez.* La ſuite du diſcours fait aſſez voir que cela ſe doit neceſſairement entendre de la crainte de mourir dans ſon peché, & par conſequent il eſt viſible, que c'eſt en ce ſens qu'il a pris ce que nous recommande ſaint Paul, *d'operer noſtre ſalut avec crainte & tremblement.* eq 311, 1

Et c'eſt auſſy ce que la verité a comme attaché par force des Auteurs des Notes de la nouvelle Bible françoiſe. Car ayant à expliquer ce 14. verſ. du 28. ch. des Proverbes: *O que bienheureux eſt l'homme qui ſe donne frayeur continuellement!* quoiqu'ils diſent d'abord pour prévenir l'objection qu'ils voyoient bien qu'on leur pourroit faire, *que ce n'eſt pas pour eſtre en déſiance & en incertitude de ſon ſalut;* ce qu'ils tâchent de confirmer par une méchante alluſion: *qu'il ne ſaut pas changer en trembles & en peupliers les oliviers & les palmes du jardin de l'Eternel;* ils ſont néanmoins contraints d'avouer, qu'une des choſes que le Sage nous recommande par cette frayeur, dans laquelle il veut que nous nous tenions, eſt *que nous propoſant devant les yeux les ſupplices & les tourmens qui ſont preparez aux impies & aux impenitens, nous nous employons à noſtre propre ſalut, dans l'ordre des commandemens de Dieu, AVEC CRAINTE ET TREMBLEMENT, POUR NE PAS TOMBER EN PERDITION.* Phil. 2. 12. reconnoiſſant ainſy que la crainte dont parle ſaint Paul quand il nous exhorte, *de travailler à noſtre ſalut avec crainte & tremblement,* eſt la crainte de ne point tomber en perdition.

Ainſy nous demeurons d'accord avec Rivet & les Auteurs de ces Notes.

1. Que Dieu fait en ſorte que les élus ne meurent point dans leurs pechez.

2. Que cela n'empêche pas que les élus ne puiſſent & ne doivent craindre d'y mourir.

3. Que Dieu même veut qu'ils le craignent, & que c'eſt en ce ſens qu'il leur recommande d'operer leur ſalut avec crainte.

te & tremblement, parce que c'est un moyen dont il se sert pour empêcher que la mort ne les surprenne en mauvais estat, *ne intercipientur in peccatis.*

Mais c'est par là même qu'on les peut confondre sans peine, parce que nous leur soutenons, qu'il est impossible d'accorder ces veritez avec leur nouvelle theologie, qui leur fait croire; que tout fidelle peut & doit avoir une entiere certitude de son salut. Car c'est en vain que ce Calviniste nous debite comme un grand mystere, *que qui veut la fin, veut aussi les moyens convenables à cette fin.* Nous le sçavons aussi bien que luy, & nous luy avouons encore, que dans la verité, la crainte de mourir dans son peché est un moyen tres-convenable pour faire qu'on n'y meure pas. Mais que devons-nous conclure de là, sinon, qu'il est donc tres-faux que tous les vrais fidelles puissent & doivent estre assurez comme d'une verité de foy, qu'ils regneront éternellement avec JESUS-CHRIST, & par conséquent qu'ils ne mourront point en un estat qui les exclut du royaume de Dieu, tel qu'est l'estat de ceux dont JESUS-CHRIST dit qu'ils mourront dans leurs pechez: puisqu'au regard de ceux qui auroient cette assurance, il seroit impossible que la crainte de mourir dans son peché fust un moyen de n'y pas mourir, parce que *c'est une pensée folle*, comme l'a reconnu le sieur Daillé, *de loger en même temps dans le même cœur l'assurance du salut, & la crainte de la damnation.*

Daillé Replique
Part. III. ch. 16.

Ainsy au lieu que Rivet dit sans raison, *que le sophisme ordinaire des Catholiques est de separer la fin des moyens*, voicy dans la verité en quoy consiste le sophisme ordinaire des Calvinistes. De ce qui est vray en genetal, *que qui veut la fin, veut aussi les moyens convenables à la fin*, ils en concluent brusquement, que quoique Dieu veuille sauver tous les fidelles, cette volonté n'empêche pas qu'il ne se serve pour l'exécuter de la crainte qu'ils ont de se perdre en mourant dans le peché, sans prendre garde, que cette conséquence qui est tres-veritable en foy, est tres-fausse dans leur doctrine. Car ils ne la peuvent donner pour vraie qu'en supposant, que dans leurs principes la crainte de la damnation peut estre au regard des vrais fidelles un moyen convenable au dessein que Dieu a sur eux. Et c'est ce qu'ils supposent ridiculement sans aucune preuve, comme si cela estoit tout à fait clair de foy-même, quoique ce soit la chose du monde la plus manifestement fausse: puis-

que Dieu, qui est la sagesse même, n'a garde de se servir d'un moyen comme convenable au dessein qu'il a sur les vrais fidèles, lorsque ce moyen se trouve contraire à la disposition qu'il met luy-même dans ces fidèles, & à la foy qu'il veut qu'ils ayent en ses promesses. Or telle est la crainte de la damnation au regard de tous les vrais fidèles selon les Calvinistes. Car si on les en croit, Dieu veut que tous les vrais fidèles aient une pleine & entière assurance de n'estre jamais damnez : Dieu veut que chacun d'eux s'applique tellement à foy en particulier les promesses generales du salut, qu'ils ne croient pas seulement en general que tous les vrais fidèles seront sauvez, mais que cette proposition particuliere, *je seray sauvé, & je regneray éternellement avec Jesus-Christ*, soit pour chacun d'eux une verité de foy divine, dont il ne doit non plus douter que des plus grandes veritez de la religion, comme^a Rivet luy-même l'a enseigné dans une These soutenue à Leide : Dieu veut que ce soit par cette foy de la misericorde speciale qu'ils soient justifiez, c'est à dire que Dieu a attaché leur justification à la creance ferme & indubitable qu'il veut qu'ils aient, comme dit Calvin, qu'il les aime d'un amour éternel, & qu'il ne souffrira point qu'ils perissent. Or il est impossible, qu'au regard de personnes disposées de cette sorte, la crainte de la damnation soit un moyen dont Dieu se veuille servir pour la leur faire éviter, parce que ce seroit attribuer à Dieu deux volontez toutes contraires, & dont l'une détruiroit l'autre : en luy faisant dire par l'une à tous les vrais fidèles : *Je veux que vous ayez une entière certitude de vostre salut*, & luy faisant dire par l'autre aux mêmes fidèles : *Je veux que vous craigniez de n'estre pas sauvez, & que cette crainte vous retienne dans vostre devoir* : En luy faisant dire par l'une, *Je veux que vous rejettiez, comme des tentations, les moindres doutes que vous atriez de vostre salut*, & luy faisant dire par l'autre : *Je veux que vous regardiez l'apprehension d'estre precipité dans l'enfer, comme un moyen que j'approuve, & que je juge tres-propre à vous soutenir contre les plus terribles menaces des hommes*.

Qu'ils ouvrent donc enfin les yeux, & qu'ils reconnoissent, qu'il n'y a point de milieu, & qu'il faut ou renoncer à leur Théologie phanatique de l'assurance prétendue que chaque fidelle a de son salut, ou interdire à tous les fidèles la crainte de la damnation, quoique Jesus-CHRIST & les Apôtres
la leur

^a Cette Thes. est la 32. dans le livre intitulé, *Synopsis purioris Theologiae*. Et la 6. entre celles d'André Rivet, qui sont rapportées dans le 5. tom. de ses ouvrages, n. 23. *Specialis hæc licet pro objecto directe non habeat dogmata communia, quæ quidem supponit, sed singularem persuasionem de propria gratia non minus tamē omnē dubitationem excludere, debet quam cum amplexatur fidei articulos, qui & si universalitate excedant specialem illud fidei objectum, illis tamen certitudinem, & dubitationis exclusionem non cedit.*

la leur recommander comme un moyen tres-propre à diminuer l'impression que pourroient faire sur eux les plus violentes tentations.

• CHAPITRE II.

Refutation de ce que les Calvinistes disent : Que l'argument qu'on leur fait contre l'assurance du salut, est semblable à celui que faisoient les Pelagiens contre la predestination gratuite. Combien la doctrine de saint Augustin sur cette matiere est contraire à celle de ces heresiques.

JE croy qu'il n'y a point de Calviniste tant soit peu intelligent, qui ne demeure d'accord après ce que nous venons de dire, que c'est en vain qu'ils alleguent cette maxime generale, que la certitude de la fin n'empêche pas l'employ des moyens, pour allier dans les fideles la crainte de la damnation que l'Ecriture leur recommande, avec l'assurance du salut que leur nouvelle religion leur attribue. Néanmoins pour leur ôter tout ce qui leur pourroit laisser quelque doute dans l'esprit, je veux bien encore leur faire voir la fausseté de ce que leur disent souvent leurs Ministres, que cet argument qu'on leur fait, est tout semblable à celui que les ennemis de la grace ont fait autrefois à saint Augustin contre la certitude de la predestination gratuite ; & que l'un n'est pas plus concluant que l'autre.

Mais pour destruire cette illusion, il ne faut que représenter les differences qui se trouvent, entre la doctrine de ce Pere, & celle des Calvinistes, touchant la certitude de la predestination.

La premiere est, que selon eux, tout vray fidele est predestiné, la vraie foy n'estant donnée qu'aux élus : au lieu que selon ce Saint, comme nous l'avons déjà fait voir, il y a de vrais fideles qui ne sont point de ce nombre, heureux que Dieu a predestinez à son royaume, parce qu'il n'y en a que trop, comme dit S. Prosper, qui ayant esté regenez en JESUS-CHRIST, & ayant vécu durant quelque temps selon l'esprit de la grace qu'ils avoient reçue, sont renversez ensuite par les tentations du monde, & meurent dans leurs pechez.

CHAP. II.

La seconde, qui est une suite de cette première, est que selon saint Augustin, quelque certaine que soit la predestination en elle-même, elle demeure toujours incertaine au regard de la connoissance du commun des predestinez, de sorte que ne sçachant s'ils le sont ou non, il ne faut pas s'étonner s'ils craignent de se perdre, & si cette crainte même est, un des moyens dont Dieu se sert pour les faire arriver à la gloire qu'il leur a destinée. Au lieu que selon les Calvinistes chaque fidelle estant certain de sa predestination, il ne peut sans folie tant qu'il demeure dans cette persuasion, qui fait la principale partie de sa foy justifiante, craindre de perdre un bien, qu'il s'imagine ne luy pouvoir manquer non plus qu'à JESUS-CHRIST même, selon l'expression de Calvin.

Calvin. *Inst.* liv. 4.
c. 17. §. 2.

A quoy on peut ajouter une troisième différence, qui est que dans la doctrine de saint Augustin tout fidelle, qui est tenté de commettre quelqu'un de ces pechez qui ferment, selon saint Paul, l'entrée du royaume de Dieu, sçait qu'il ne s'y peut laisser aller sans chasser le saint Esprit de son cœur, & devenir l'objet de la colere de Dieu, ce qui produit necessairement la crainte de la damnation, parce qu'on n'a point d'assurance qu'on ne sera point surpris de la mort en cet estat. Mais les fidelles Calvinistes se sont delivrez de cette apprehension, & ils n'en peuvent tirer aucun secours dans ces sortes de tentations, parce qu'ils sont persuadez au contraire, qu'en quelques pechez qu'elles les entraînent, ils ne perdront pour cela ny le droit au royaume de Dieu, ny la grace de l'adoption, ny l'habitation du saint Esprit.

Chamier, *Tom. III.*
liv. 6. c. 12. num. 4.
Negamus ullo peccato
quæcûvis gratissimum
semel rejeperit in gratiam à Deo
à gratia excludere.

Ces différences font voir manifestement, que tout ce qui empêche l'utilité de la crainte, au regard des vrais fidelles, dans les principes des Calvinistes, n'a point de lieu dans ceux de saint Augustin. Mais afin qu'on ne croie pas que ce ne sont que des consequences de la doctrine de ce Pere, & non pas la doctrine même, il est bon de l'entendre parler luy-même sur cette matiere, quand ce ne seroit que pour donner une nouvelle preuve de la mauvaise foy des Calvinistes qui ont la hardiesse de l'alleguer sans cesse, comme estant de leur sentiment.

Ce Saint suppose par tout, que Dieu a voulu que le mystere de la predestination fust un secret pour les élus mêmes : parce qu'encore que l'on puisse connoître quel on est dans le

temps présent, on ne peut néanmoins estre assuré de ce que l'on fera à l'avenir.

Dans le 20. livre de la Cité de Dieu, chap. 7. Dieu, dit-il, a voulu que nous ne sçeussions point, qui sont ceux qui appartiennent à l'heritage du demon, & qui sont ceux qui n'y appartiennent pas. Cela nous est tout à fait caché en ce monde, parce qu'il est incertain si celui qui semble estre débous ne tombera point, & si celui qui semble estre tombé ne se relevera point. Et pour montrer que les fidelles ne sont pas seulement dans cette certitude, au regard des autres, mais qu'ils y sont encore à l'égard d'eux mêmes: le même saint Augustin, après avoir dit, que le diable ne peut séduire les predestinez jusques à les entraîner avec luy dans la damnation, ajoute aussi-tost, Et ce n'est pas une chose qui nous doive faire douter de cette verité, de voir que le diable séduit souvent ceux mêmes qui estant regenez en Jesus-Christ, marchent dans la voie de Dieu. Car le Seigneur connoist ceux qui sont à luy, & il ne permes point que le demon en entraîne aucun de ceux là dans la damnation éternelle: parce qu'il les connoist d'une maniere qui est digne de Dieu, à qui rien n'est caché de toutes les choses à venir, & non comme feroit un homme: qui ne voit les autres hommes que dans le temps présent (si néanmoins on peut dire qu'il les voit ne voyant pas leur cœur) & qui au regard de l'avenir ne se connoist pas même tellement soy-même, qu'il soit assuré de l'estat où il sera le lendemain. *QUALIS POSTEA SIT FUTURUS NEC SEIPSUM VIDET.*

Cependant Rivet a eu si peu de jugement que d'alleguer ce même passage pour montrer, que saint Augustin ne leur a point esté contraire touchant la certitude du salut qu'ils attribuent à tous les fidelles, ce qui est le comble de l'aveuglement, puisque saint Augustin y suppose, comme une chose constante, & qui néanmoins doit étonner, que le diable séduit souvent & entraîne avec luy dans l'enfer quelques-uns de ceux mêmes qui ont esté regenez en Jesus CHRIST, & qui marchent dans la voie de Dieu. Or qui auroit-il en cela d'étonnant, s'il n'avoit voulu parler que des hypocrites qui ne seroient regenez qu'en apparence, & qui n'auroient jamais véritablement marché dans la voie de Dieu? Et pourquoy ce Saint auroit-il recours à la connoissance que Dieu a de l'avenir, pour nous faire entendre qu'il ne les met pas au nombre de ses élus, si dans aucun temps Dieu ne les avoit jamais vus qu'en estat de peché & de damnation? Et enfin ce que ce Pere ajoute, que

3. Aug. de Civit. Dei lib. 20. c. 7. Signavit autem quod addidit: significasse mihi videtur, quod occultum esse voluit, qui pertineat ad partem diaboli, & qui non pertineat. Hoc quippe in saeculo ista prolius latet: quia & qui videtur stare, utrum sit salutus: & qui videtur jacere, utrum sit resurrectio, incertum est. Nam seducere istum generetiam nunc, & secum trahere in æternam penam, quis fidelis ignorat? nec moveat quod sepe diabolus seducit etiam illos qui jam regenerati in Christo, vias ingrediuntur Dei. Novit enim Dominus quis sint ejus: ex his in eternam damnationem neminem ille seducit. Sic enim novit eos Dominus Deus, quem nihil latet etiam futurorum, non ut homo, qui hominem ad presens videt, si tamen videt, ejus cor non videt: qualis autem postea sit futurus, nec scipsum videt.

l'homme n'a pas assez de connoissance de soy-même pour juger certainement de ce qu'il sera à l'avenir ; fait voir manifestement, qu'il étend à chaque fidelle au regard de sa propre election, ce qu'il avoit dit d'abord pour montrer que le secret de la prédestination estoit caché durant cette vie : quia & qui videtur stare, ntrum sit casurus, & qui videtur jacere ntrum sit surrecturus incertum est.

• Greg. hom. 18. Quis vocati sumus novi. mus : si sumus electi n: scimus. Tanto ergo necesse est, ut unusquisque nostrum in humilitate se deprimat, quando si sit electus ignorat. Quia & si jam novis hodie qualis sit, adhuc cras quid futurus sit desit.

• Aug. de Civit. Dei lib. XI. c. 12. Quis enim primos illos homines in paradiso negare audeat beatos fuisse ante peccatum, quamvis de sua beatitudine quam diu vixerat, vel ntrum eterna esset incertus? Effet autem quoniam nisi peccassent, eum homine non imprudenter beatos vocem, quos videmus justis, ac pie cum spe futuræ immortalitatis hanc vitam ducere sine citissime vastante conscientiam, facile impetrat peccatis humanis infirmitatis divini misericordiam. Qui licet de sup. peccatis premio certum sit, de ipsa tamen perseverantia sua tepestinatur incertum. Quoniam enim hominum se in actione profectumque justitiae perseverantium ulique in finem scias, nisi aliqua revela iune ab illo hat certum, qui de hac re iusto latetique iudicio, non omnes instruit, sed neminem fallit.

Rivet auroit donc mieux fait d'imiter le procédé de Calvin, qui voyant bien qu'il n'y avoit pas de moyen de détourner ce que dit saint Gregoire, *que nous savons si nous avons été appellez, mais que nous ne savons si nous sommes du nombre des élus : parce que chacun de nous ;* ajoute-t-il après saint Augustin, *peut bien connoître ce qu'il est aujourd'hui, mais qu'il ignore ce qu'il sera demain, n'a point pris d'autre party que de condamner ce saint Pape, comme ayant avancé une tres-méchante & triperniciense proposition ; & à cru que cela seroit bien de meilleure foy, que de luy vouloit faire dire par des gloses ridicules tout le contraire de sa pensée. Pessime ergo, dit Calvin, & perniciosè Gregorius dum vocationis tantum nostre conscios esse nos tradit, electionis incertos? Unde ad formidinem & crepidationem omnes hortatur hanc etiam rationem usurpans ; quia etiamsi qualis hodie simus sciamus, quales tamen simus futuri nescimus.*

Saint Augustin s'explique encore plus clairement dans le livre 11. de la Cité de Dieu, chap. 12. & ce qu'il dit de l'incertitude de la perseverance des fidelles. est d'autant plus considérable, qu'il s'en sert comme d'une chose constante, pour faire voir que les premiers hommes avant le pechi pouvoient estre appelez heureux, quoiqu'ils ne sceussent pas combien leur beatitude devoit durer. *Et pourquoy, dit-il, leur refuserions-nous en cet estat le nom d'heureux, puisque nous le donnons bien à ceux qui n'ayant la conscience déchirée par aucun crime ; & obtenant facilement de la misericordie de Dieu le pardon de leurs pechez d'infirmité, vivent dans la piété & dans la justice, avec l'esperance de l'immortalité future, quoy qu'estant certains de la recompense qui les attend dans le Ciel, s'ils perseverent dans cette vie sainte, ils soient incertains s'ils y persevereront. Car qui est celui qui sçache certainement qu'il perservera jusques à la fin dans la pratique de la vertu Chrestienne, s'il n'en est assuré par la revelation de celui qui par un jugement caché n'instruit pas tout le monde de ce secret, mais ne trompe personne de ceux qu'il en daigne instruire.*

On voit par là que ce saint Docteur distingue deux sortes de certitude, la certitude de la recompense promise à tous ceux qui persévéreront jusques à la fin, & la certitude de la persévérance même. Qu'il accorde la première à tous les fidèles, parce qu'ils ne seroient pas fidèles s'ils ne croyoient certainement, que Dieu ne scauroit manquer d'accomplir ce qu'il a promis. Mais qu'il reconnoît que le commun des vrais fidèles, n'a point la dernière sorte de certitude qui regarde la persévérance, & qu'il n'y en a que quelques-uns à qui il découvre le secret de leur élection par une revelation particulière. De sorte que hors quelques Saints à qui Dieu fait cette grace, on doit dire de tous les vrais Chrétiens : *De sua perseverantia premio certi sunt, de ipsa sua perseverantia reperiuntur incerti.*

Il n'y a donc rien de plus ridicule que les vains efforts que fait Rivet pour obscurcir cette lumière par 3. ou 4. autres passages de saint Augustin où il est plus clair que le jour, que ce Saint n'a parlé que de la première de ces deux sortes de certitudes, qui fait que nous ne doutons point de la récompense que Dieu a promise à la persévérance Chrétienne, ce qui regarde le premier membre de ce passage sur lequel il n'y a point de dispute : *de sua perseverantia premio certi sunt sancti*, mais qui ne touchent en aucune manière ce qu'il établit clairement & manifestement dans le 2. membre : *De ipsa sua perseverantia reperiuntur incerti*, qui est uniquement de quoy il s'agit.

Ces lieux cités par Rivet in Exam. Animad. ad art. 4. loc. Let. de Verbis A. d. post. lectm. 5. *Securus essetis non de se sed de Domino tuo ; securus estis eris de pignus tuo. Spera cum Christi regnum Christi : tam pignus tenes sanguinis Christi. 3. Augustin parle en cet endroit de l'espérance qu'ont les Chrétiens d'être délivrés un jour de ce corps de mort, & de reprendre leur corps pour la gloire : ce qui se regarde visi-*

blement la certitude de la récompense promise à la persévérance, & non la certitude de la persévérance même.

Le 2. de symbolo ad catech. lib. 6. c. 7. *Fides nostra certum pignus dedit, ut sciveris sine macula de sanctis apostolis, fideliterque sperent ad ipsam se posse pervenire, quem iam credunt ad dexteram patris sedere.* Ce passage ne dit pas plus que le 1. & de plus est mal cité. Car il n'y a que 4. livres de symbolo ad catech.

Le 3. est de verbus Domini serm. 28. *Si fideles presumunt non de operatione sua sed de Christi gratia, non superbi sunt predicando quod acciperent, sed de vultu.* Ce passage est rigoureusement allégué, puis qu'il ne dispaît au seul mot du fides de la dispute entre lui & Grotius, qui estoient comme il dit lui-même, *De certitudine fidei non profuturo statu.* au lieu que ce passage ne parle que de l'elux présent ou passé. Et de plus ce sermon n'est point de S. Augustin, mais d'un autre fragment du liv. 7. de saint Ambroise de Sacram. c. 4. Cependant Rivet cite auant de vanité de ces trois pléyables passages dans son Apologétique n. 41. & dans la réponse au dernier livre de Grotius sect. 4. o. 3. que s'il avoit prouvé invinciblement que saint Augustin est de leur avis. Il y en a joint un 4. dans son Apolog. n. 41. du P. 23. qui est aussi peu à propos, ne parlant que de la confiance que chacun a en nous doit avoir aux promesses générales de Dieu. *In arcibus Christi regnabit in sanctis suis. hic dicitur Deus si parum si hoc invenit Deus. Quia regnum secundum merita nostrum, sed secundum illius misericordiam servabitur, nemo debet cum effusione predicare unde non debet dubitare.* Mais ne qui n'est pas supposé le est que Rivet qui reproche à Grotius de n'avoir pas répondu à ses passages, comme s'ils étoient fort pressants, & si difficilement avec ce passage, décide de la Cnë de Dieu que Grotius avoit rapporté dans son dernier livre p. 56. *De perseverantia sua premio certi sunt, de ipsa sua perseverantia reperiuntur incerti*, comme aussi beaucoup d'autres choses qui en peu de paroles ruinent tous les fondemens de l'opinion des Calvinistes. Ce livre estant tateon sera bien aisé de voir icy ce que Rivet n'a osé rapporter, parce qu'il ne pouvoit empêcher qu'on n'en fust per uadé. *Speremus sanctos esse pignus nostrum, sed si non homines, sed si in iustitia extingui possit. Exch. 27. 11. ira & spiritus 1. Thes. 5. 19. O signa fortitudo id quod est non quod necessarii erit. Custodiatur Christus fidei per fidem ad salutem. 1. Pet. 1. 5. sed nimis per fidem quidem non in manu reneant. Sicut enim qui fides non, regnum facimus 1. Timoth. 2. 8. Pude Hieronymus in sermone persona. Atque hominem nunquam esse, secum, sed metueri in tranquillitate nostra regnum. Nemo potest citra regulam speculandi certum esse de ea re, qua quibus in iustificatione venit quibusdam non evocit. Quod vox electorum erat Augustinus significat, non hic designat, nullo. Ad non de improbitate, curat loquitur, aut tamen per baptismum regenerat. 1. d. 2. per fidem, speram, dilectionem de his qui Deus regnavit, quare regnavit in Christo, pignus nostrum est loquit. Et iustitiam &*

sanctitatem illis qui ad impietatem sunt fuisse deit Propter. Fuisse autem ex regni rari & iustificatos : regnantes autem in Christo Iesu. Hæc sunt quæ cum D. R. vari sententiis nulla distictionum : nōe consilium in quoniam poterunt. Fideles non sunt qui hæc fides demittunt : sed ante fideles esse poterunt. Nec boni sunt qui ab Eccl. sic decedunt, sed nihil obstat qui minus ante fuerint boni. Et talium postrema sunt peiora primis. Auger per unum modum temporis statum.

Mais saint Augustin ne se contente pas d'enseigner, que les fideles ne sont pas certains s'ils sont élus, il rend même raison autant que l'homme en est capable, de cette conduite de Dieu, qui est qu'il est utile aux predestinez d'ignorer leur election, afin que la crainte de se perdre les rende plus humbles & plus vigilans. C'est ce qu'il explique d'une maniere solide & tres-pleine d'édification dans le livre de la Correction & de la Grace chap. 13. *Le S. Esprit*, dit-il, *parle souvent dans les Ecritures aux Saints mêmes qui doivent perseverer, comme si leur perseverance estoit incertaine, parce qu'il leur est utile de ne se pas élever dans une vaine confiance mais de craindre. Car qui est celui d'entre le commun des fideles, qui pendant cette vie mortelle ait la presumption de croire certainement, qu'il est du nombre des predestinez. Il est utile que ce decret de Dieu demeure caché dans ce lieu de tentation, où nous devons tellement nous garder de la vaine gloire, qu'un Apôtre aussi grand que saint Paul estoit tourmenté par un diable, de peur qu'il ne se laissât aller à la vanité. C'est pour cela que Iesus-Christ dit à ses Apôtres: Si vous demeurez en moy, quoy qu'il seust infailliblement qu'ils y demeureroient. Et que Dieu dit par le Prophete: Si vous voulez faire telle & telle chose, & que vous écoutiez ma voix, quoy qu'il seust qu'ils estoient ceux en qui il devoit former cette volonté. L'Ecriture parle ainsi en plusieurs endroits à cause de l'utilité de ce secret, de peur que l'on ne s'élève, & afin que tous ceux qui courent bien dans la voie demeurent en crainte, ne sachant pas qui sont ceux qui arriveront jusques au bout de la course. Nous devons donc croire que c'est à cause de l'utilité de ce secret, qu'il y en a quelques-uns des enfans de perdition, qui n'ayant pas reçu le don de perseverer jusques à la fin, commencent à vivre dans la foy qui agit par l'amour, & ayant vécu quelque temps avec fidélité & avec justice tombent en suite, & ne sortent point du monde, avant que cette chute leur soit arrivée. Que si nul ne tomboit de cette sorte les hommes ne conserveroient cette crainte, qui est si utile pour reprimer le vice de l'orgueil, que jusques à ce qu'ils fussent parvenus à la grace de Iesus-Christ par laquelle on vit avec piété, & après cela ils se tiendroient assurez de ne plus déchoir de cet estat. Or cette presumption nous est dangereuse en ce lieu de tentation, où la foiblesse est si grande, que l'assurance peut estre cause de l'orgueil,*

Quod autem etiam peccetvaturus sanctus hic illa dicunt, quæ si eos perseverantes habebat incertum non aliter hæc audire debent, quibus epe-dix non aliter sapere, sed scire. Quis enim ex multitudine fidelium, quamdiu in hæc mortalitate vivitur, in numero predestinatorum esse presumat: quia id occultari opus est in hoc loco, ubi sic cavenda est elatio, ut etiam per fatanæ angelum ne extolleretur, tantum collaphizaret Apostoli? Hinc & Apostoli dicebatur, Si manseritis in me: dicente illo qui illos unicus fideles esse munitur. Et per prophetiam, si volueritis ex me etiam me: cum sciret ipse in quibus operaretur & velle. Et similia multa dicuntur propter huius utilitatem secreti, ne forte quis extollatur, sed omnes etiam qui bene currunt timeant, dum occultum est qui perveniant. Propter huius ergo utilitatem secreti credendum est quosdam de filiis predicationis, non accepto dono perseverantibus, qui in fine vite que per dilectionem operatur incipere vivere, & aliquid fideliter ac iuste vivere, & postea cadere, neque de hac vita, prius quam hæc eis contingat, auferri. Quorum si nemini consilium, rursus habebat homines istum saluberrimum timorem, quo vitium elationis opprimitur, donec ad Christi gratiam qua pie vivunt perveniant,

Les hommes néanmoins auront quelque jour cette assurance, comme les Anges l'ont déjà, mais ce ne sera que lorsqu'ils ne pourront plus avoir d'orgueil.

Ce Saint dit encore la même chose dans sa lettre 107. à Vital Prestre de Carthage. *Les fidelles, dit-il, prient pour eux-mêmes, afin d'obtenir le don de perséverer dans la foy qu'ils ont embrassée. Car il est utile à tous ou à presque tous pour conserver l'humilité si nécessaire au salut, qu'ils ne puissent connoître quels ils seront à l'avenir; d'où vient qu'il est dit que celui qui croit estre debout prenne garde de ne pas tomber. C'est pour nous tenir dans cette crainte qui nous est utile, & pour empêcher qu'ayant esté regeneré, & commençant à vivre chrestienncment nous ne nous élevions dans une vaine confiance comme si nous estions assurez de nostre salut, que par la permission ou l'ordonnance de Dieu, quelques-uns de ceux qui ne persévereront pas sont mêlez avec ceux qui persévereront, afin que ceux-là venant à tomber, la frayeur que nous en aurons nous soit une occasion de marcher dans la voie de la justice avec crainte & tremblement, jusques à ce que de cette vie qui n'est que tentation, nous soyons passez à une autre, où nous n'ayons plus besoin de reprimer l'orgueil, ny de combattre contre les mouvemens qu'il excite en nous. A quoy ce Saint ajoute qu'il ne s'oppose point à celui qui pourra rendre quelque autre raison de ce secret, supposant toujours que la chose en foy est tres-constante, c'est à dire qu'il est tres-certain, qu'il y en a qui ne devant pas perséverer dans la foy & dans la sainteté chrestienne, reçoivent néanmoins cette grace pour un temps. & sont laissez sur la terre jusques à leur chute, quoy qu'ils eussent pu estre auparavant retirez de cette vie afin que la malice ne leur changeast pas l'esprit. Qui peut souffrir après cela que Rivet nous dise, que S. Augustin n'a entendu par les Regenez qui tombent que ceux qui paroissent regenez aux yeux des hommes quoy qu'ils ne le soient pas au regard de Dieu.*

A-t'on jamais avancé de fausseté plus visible & plus palpable, puis que ce Pere suppose qu'ils auroient esté sauvez s'ils avoient esté enlevez du monde avant leur chute, ce qui ne convient nullément à ceux qui n'auroient jamais esté regenez devant Dieu, mais seulement en apparence & aux yeux des hommes.

Saint Augustin allegue encore cette même raison de l'utilité de la crainte en deux differens endroits du livre du don de la perséverance, ce qui nous fait voir deux veritez également

CHAP. II.

deinceps jam securi nunquam se ab illo esse casuros. Que presumptio in temptationum loco non expedit, ubi tanta est infirmitas, ne superbiam possit generare securitas. Denique etiam hoc est: sed tunc, quod jam est in Angelis, etiam in hominibus erit, quando illa superbia esse non poterit.

Je veto ut peris, velle in eo quod esse expectant, etiam pro se ipsorum fidelitatem esse quippe omnibus vel per omnes propter humilitatem saluberrimam, ut quales fuerit fuisse non possint. Ad hoc dicitur: Qui videtur stare, videat ne cadat: propter hujus timorem utilitatem, ne tergretur et pie vivere incipientes, tanquam securi alia sapianus, quidam non perseverant, perseverantibus Dei permissum vel provisiune ac dispositione. ne videntur, quibus cadentibus textus cum timore & timore gradiamur viam illam, donec ex hac vita, que tenemus est infirmitas, perierit amaram ad aliam, ubi jam non sit elatio commenda, nec cetera cui suggestiones rationis. Iudicand. Hec dicitur de nec libro contra Grotius scilicet 18. n. 6. Augustinum & Profertum qui aliquando videntur concessisse Pelagianis quoddam remanens & fide donatos, accidere, necesse est commode exponere, de illi tales hominibus videntur & Deo non sunt.

De dono persév. c. 8.
C. 13.

CHAP. II.

opposées aux erreurs de nos adversaires. La 1. que ce Saint a regardé comme une chose indubitable, que la persévérance est une grace singulière qui n'est point donnée à tous les justifiez, & qu'aincy tous les justifiez ne sont pas élus, parce qu'il y en a qui ayant vécu quelque temps dans la piété, sont emportez par quelque tentation, & périssent misérablement après estre sortis de la bonne voie.

La 2. est qu'il n'a pas cru qu'il pût y avoir des personnes en qui le sens commun fut tellement renversé, que de prétendre qu'on puisse allier dans chaque fidelle la certitude de sa predestination avec la crainte de n'estre pas sauvé, c'est à dire l'assurance de ne pas périr avec la crainte de périr. C'est pourquoy de cela seul qu'il est utile à tous les fidelles d'avoir cette crainte, il en a conclu qu'il n'estoit pas à propos que nous scussions certainement si nous sommes prédestinez, parce que cette connoissance de nostre éléction nous donnant une certaine assurance de nostre salut, ne laisseroit plus de lieu à cette crainte salutaire de décheoir de l'estat où la grace nous a mis, qui nous est si nécessaire dans ce lieu de tentation pour nous tenir dans l'humilité.

Je suis assuré que tous les pretendus reformez qui auront un peu de sincerité reconnoîtront, que l'on ne peut attribuer d'autre sentiment à saint Augustin, & qu'il y a bien de la mauvaise foy à leurs Ministres de luy vouloir imputer le contraire. Mais peut-estre qu'ils croiront pouvoir opposer à ce que ce Pere suppose de l'incompatibilité de l'assurance avec la crainte, un certain argument qui est commun parmy leurs Docteurs, qui est que saint Paul estant assuré par une revelation de Dieu que nul de ceux qui estoient avec luy dans le vaisseau ne periroit, il ne laissa pas voyant que les matelots se vouloient esfuir du vaisseau de dire au Centenier & aux Soldats qu'ils ne se pouvoient sauver, à moins que ces gens-là n'y demeurassent.

D'où ils concluent que l'assurance qu'une chose n'arrivera pas, n'empêche pas qu'on ne craigne qu'elle n'arrive.

Mais pour avoir droit d'en tirer cette consequence il faudroit faire croire qu'il fust dit expressement que saint Paul craignoit de périr ou du moins qu'on le pût raisonnablement conclure de ce que saint Luc rapporte dans cet endroit. Car pour la crainte du Centenier & des Soldats quelque grande qu'elle

qu'elle ait esté, les Calvinistes n'en sçauroient tirer aucun avantage, & elle prouuerait tout au plus qu'ils n'auroient pas eu trop de creance de ce que saint Paul leur avoit dit que Dieu luy avoit revelé, ce qui est si peu étonnant qu'il y auroit au contraire beaucoup de sujet de s'étonner estant payens comme ils estoient, s'ils y avoient ajouté une entiere foy.

Il faut donc voir s'il y a quelque circonstance de cette histoire qui marque que saint Paul même ait apprehendé de périr. Or nous ne voyons autre chose sinon qu'il eut soin de faire demeurer ces Matelots dans le vaisseau, c'est à dire qu'il a employé un moyen qu'il a jugé nécessaire pour la conservation de ceux qui navigeoient avec luy, & cela ne touche nullement la question. Car on n'a jamais nié que celuy qui est assuré même de la part de Dieu de quelque événement, ne puisse & ne doive employer les moyens propres pour faire que cela arrive; comme quelque assurance qu'eust Ezechias de vivre encore quinze ans, il ne laissoit pas de manger, & de faire toutes les autres choses nécessaires pour la conservation de sa vie. Mais il s'agit de sçavoir si la crainte même est un moyen pour arriver à cette fin dont on est assuré de la part de Dieu, & c'est ce que nous soutenons faux & contraire non seulement à la foy que l'on doit avoir aux promesses de Dieu, mais encore au bon sens & à la raison.

D'où l'on conclut que la crainte de décheoir de l'estat de grace, & de mourir dans son peché, estant un moyen dont Dieu entend que les fidelles se servent pour éviter ce malheur on ne peut vouloir qu'ils soient tous assurez de leur predestination comme le veulent les Calvinistes, sans éteindre en eux cette frayeur salutaire, en s'opposant à la parole de Dieu par une impiété manifeste.

CHAPITRE III.

Refutation des déguisemens & des artifices dont les Calvinistes se servent, pour empêcher qu'on ne voie, avec combien d'absurdité ils veulent allier dans les mêmes fidelles l'assurance du salut avec la crainte de la damnation.

RIEN ne découvre davantage la mauvaise foy des Calvinistes que les artifices dont ils se servent pour couvrir la honte de leurs méchans dogmes. En voicy des exemples sur le sujet de la certitude du salut.

a In Perennis Animadu. tit. de potestate Ecclis.
b In voto pro pace.
Med. tit.

Le premier artifice est d'embrouiller leur sentiment, de peur qu'on ne le voie à nud & qu'on n'en ait de l'horreur. Surce que Rivet se vouloit appuyer en de certains points de l'autorité des Catholiques ^a Grotius luy avoit répondu que nul Catholique n'avoit jamais enseigné, que chaque fidelle doit estre certain de sa predestination : *Nec tamen eorum quisquam dixit fidelem quemque certum esse debere sue predestinationis*. On ne pouvoit exprimer le dogme des Calvinistes, en des termes plus simples, & plus éloignez d'exagérations odieuses. On l'avoit même proposé nuëment en foy sans en tirer aucune consequence. Ainsy Rivet n'avoit que deux partis à prendre : ou de nier qu'ils fussent de ce sentiment, ou de le reconnoître de bonne foy, en cherchant s'il avoit pu quelque Catholique qui eut enseigné la même chose. Mais comme il luy estoit impossible d'en trouver aucun, & que d'ailleurs il ne se pouvoit refoudre, ny à desavoüer les sentimens de sa secte, ny à les avoüer ouvertement ayant un adversaire en teste qui luy en faisoit voir les absurditez, il embarrassa tellement son discours, qu'on ne sçait s'il nie ou s'il accorde ce qu'on luy avoit objecté.

Rivet Apolog. n.
116.

Il semble d'abord qu'il n'en veuille pas convenir. Car c'est l'idée qu'il en donne par ces paroles. *Nous ne disons pas si crûement ce qu'il dit que nous disons, que chaque fidelle doit toujours estre certain de sa predestination. NON DICIMUS TAM CRUDE QUOD ILLE AIT NOS DICERE : fidelem quemque semper certum esse debere sue predestinationis.*

Quelle maniere de répondre quand on est pressé de rendre

raison de sa foy. *Non dicimus tam crude quod ille ait nos dicere.* Il n'est pas question si c'est plus ou moins cruëment que les Calvinistes disent ce qu'on leur fait dire, mais s'ils le disent, ou s'ils ne le disent pas. Or il est constant que les Calvinistes disent & croient, que chaque fidelle doit estre assuré de sa predestination, & qu'ils le disent en ces propres termes, & en de plus forts encore. Et on n'en peut desirer de meilleure preuve que le témoignage de Rivet même qui parle ainsi dans une these soutenuë à Leyde qui a esté imprimée parmy ses ouvrages dans le 3. Volume. *Nous ne croyons pas seulement, dit-il, que quelques fidelles par un privilège special ont une certitude particulière de leur persévérance, mais nous ne craignons point d'assurer que chaque fidelle peut & doit estre certain de son élection & de sa persévérance.* *NON TANTUMQUIBUSDAM FIDELIBUS ex speciali privilegio perseverantia certitudinem specialem indultam esse; sed etiam quemvis fidelium & debere & posse certo esse persuasum de electione & perseverantia sua non dubitamus asserere.* Cela n'est-il pas aussi cru & encore plus cru que ce que Grotius leur avoit attribué: *Fidelem quemque certum esse debere sue predestinationis.* Et ainsi avec quelle conscience Rivet a-t'il pu dire pour pallier l'opinion de la secte: *Non dicimus tam crude quod ille ait nos dicere.*

a Diss. 6. de Fide & Persever. n. 28.

Tout ce qu'il peut repliquer est que le cruement consiste dans le mot de *toujours*. Car étant contraint d'avouer que c'est fort bien parler selon eux que de dire, que le fidelle doit estre certain de sa predestination il dira que c'est parler trop cruement que de dire, qu'il en est toujours certain.

Mais c'est cela même qui fait voir sa mauvaise foy, & qui le convainc non d'un simple mensonge mais d'un mensonge accompagné de fourberie. Car le mot de *semper* n'est point de Grotius. Il les avoit simplement accusez de croire; *Fidelem quemque certum esse debere sue predestinationis.* Et Rivet ne pouvant nier que ce ne fust leur sentiment y ajouta le mot de *semper*, non par surprise mais par un dessein premedité, puis qu'il l'a mis en autre caractère: *Fidelem quemque semper certum esse debere sue predestinationis*, afin de pouvoir s'acrocher à ce mot & y détourner la dispute. Ce qui est une visible supercherie, mais qui ne fait que rendre son mensonge plus palpable, puis que si c'est au mot de *toujours* que consiste la cruauté dont il se plaint, ce mot n'estant point de Grotius, c'est une fausseté manifeste.

H A P . III. feste de dire comme il fait : *Non dicimus tam crude quod ille ais nos dicere.*

Ce n'est encote là que le commencement des artifices de Rivet. Après avoir ainsi defavoüé en quelque maniere ce qu'on luy avoit attribué, il l'avoue en suite mais d'une maniere si entortillée qu'il a jugé avec raison que la plupart du monde n'y comprendroit rien. Voila donc ce qu'il pretend ne dire point. *Nous ne disons pas si crument ce qu'on nous fait dire que chaque fidelle doit estre certain de sa predestination.* Et voila ce qu'il dit, *mais il est certain de sa foy & que sa foy soit sincere (or chacun peut s'examiner s'il est en la foy, s'éprouver foy-même & reconnoître que Jesus-Christ est en luy) nous disons qu'alors par les marques de la predestination, il le peut & il le doit (sçavoir estre certain de sa predestination) non seulement par des signes évidens, mais aussi par le sentiment de l'esprit d'adoption.*

Rivet ib. Non dicimus tam crude &c. Sed si de fide sua certus sit & sincera (postest autem quisque testari an sit in fide, semetipsum agnoscere Iesum Christum in se esse 11. Cor. XIII. 5.) tunc ex predestinationis indicibus dicimus posse atque etiam id debere, non solum ex evidentibus signis, sed etiam ex secus spiritus adoptionis.

Que de brouïllerie, que d'embarras, que de dissimulation, pour cacher ce qu'on ne veut pas abandonner, mais qu'on est bien aise de laisser dans une obscurité mystérieuse. Car pour peu qu'on développe tous ces mysteres il se trouvera, qu'en même temps que l'on veut, éviter de reconnoître un méchant dogme en termes simples & clairs, on le soutient encore plus fortement, quoy que sous des termes plus enveloppez & plus obscurs. Il s'agit de sçavoir si les Calvinistes croient, *Que chaque fidelle doit estre certain de sa predestination.* Nous ne disons pas cela si crument, dit Rivet. Et que dites vous donc ? *Qu'il peut & qu'il doit en estre certain quand il est certain que sa foy est sincere.* Rien n'est plus propre à tromper les Catholiques qui s'imagineront aisément, que cette modification est considerable, & qu'on pourroit bien imposer aux Calvinistes, quand on leur impute de croire, *que chaque fidelle est certain de sa predestination*, puis que si on n'en est certain qu'autant qu'on est assuré d'avoir la vraie foy, il se pourroit bien faire que plusieurs fidelles ne seroient pas certains d'estre élus, parce qu'ils ne seroient pas certains d'estre vraiment fidelles.

Mais Rivet auroit redressé sans doute ceux qui auroient pris en ce sens ce qu'il avoit dit, *si de fide sua certus sit & sincera*; & la bonne foy ne luy auroit pas permis de souffrir une interpretation de ses paroles, qu'il a même eu soin de détruire par la parenthese qui se trouve dans le passage que nous exa-

minons. Car en nous avertissant, comme il fait, que chacun peut se sonder luy-même, & reconnoître s'il a la foy, & si JESUS-CHRIST habite en luy, il n'y a plus de difficulté, à s'assurer de sa predestination, puisque cela ne dépend que d'une chose qui est selon eux la plus facile du monde. Et c'est ce qu'il fait voir encore par cette même these soutenüe à Leide, dont nous avons déjà parlé. Car il y enseigne contre les Catholiques, qu'au regard des fidelles cette proposition : EGO CREDO. *Je croy, n'est pas seulement certaine, mais que c'est une parole & un témoignage de Dieu, parce que chacun d'eux a en soy le saint Esprit, qui rend témoignage à son esprit qu'ils sont enfans de Dieu. C'est pourquoy, dit-il, LES ELUS PEUVENT CONNOISTRE CERTAINEMENT QU'ILS ONT LA FOY, ce qu'il prouve par ce même passage de la 2. aux Corinth. ch. 13.*

Voila donc le premier mystere decouvert, qui est la vaine apparence d'une restriction qui laisse la proposition generale dans toute son étendue, & qui bien loin de donner lieu de douter, si chaque fidelle doit estre certain de sa predestination, fait voir par quelle voie il peut & doit s'en assurer, qui est en s'assurant qu'il a la vraie foy, ce qu'ils enseignent estre si évident à tous les fidelles, que chacun d'eux, selon le sieur Daillé, en est plus assuré, qu'il n'est assuré qu'il y a un enfer & un Paradis.

Un autre mystere, est d'avoir caché sous ce mor, *id (dicimus posse atque etiam id debere)* ce que s'il aimoit mieux faire devenir qu'exprimer luy-même: parce que s'il n'eust rien supprimé, & qu'il eust dit nettement : *tunc dicimus posse atque etiam debere fidelem quemque certum esse sua predestinationis*, on auroit vu trop évidemment qu'en vain il fuyoit d'avouer ce qu'il estoit obligé de reconnoître en la même maniere qu'on luy avoit proposé. Car une proposition n'est ny changée ny modifiée par une condition, qui est ausly generale que la proposition même. C'est pourquoy comme il n'y a point de difference entre dire : *Que tous Catholique qui sçait qu'il est homme, sçait ausly qu'il ressuscitera au dernier jour, & dire simplement: que tous les Catholiques sçavent qu'ils ressusciteront au dernier jour*, parce qu'on ne peut pas supposer qu'il y ait des hommes qui ignorent s'ils sont hommes: Il n'y en a point ausly dans les principes des Calvinistes entre dire : *que tous les fidelles sont certains de leur predestination, & dire, qu'ils en sont certains, quand ils sont*

Disput. FI. de Fide
Prop. 55. n. 21.
Nec verum est quod
Petrus ait: oggetune
assumptionem illam
in fidelibus, Ego cre-
do, non esse verbum
sui testimonij Dei,
cum eorum quisque
habeat spiritum san-
ctum, qui testimo-
nium reddit spiritui
iporum quod sint fi-
li Dei. ... Nam ele-
cti possunt certo co-
gnoscere se esse in fi-
de. Vos metipfos
probate num sitis in
fide 1. Cor. XIII. 5.

River le cite à ce
dessein, p. 1098. Mais
on a montré l'abus
qu'ils en faisoient.

assurez qu'ils ont la vraie foy : parce que selon eux, il n'y a poin de vray fidelle qui n'ait une entiere certitude qu'il est vrayment fidelle, comme ils ont accoustumé de le prouver par ce passage de saint Augustin : Quisque tenet fidem suam certissima scientia & clamante conscientia.

Le 3. mystere est renfermé dans ces mots, *de marques de la predestination*, par lesquelles il dit que les fidelles qui sont assurez de leur foy, sont certains qu'ils sont predestinez. Il tâche par là de déguiser sa doctrine, en empruntant le langage des Catholiques, qui ne nient pas que les gens de bien qui s'avancent de jour en jour dans la voie de Dieu, ne puissent avoir une grande confiance par les marques qui leur donnent sujet de croire qu'ils sont du nombre des élus. Mais toutes ces marques, qui sont les bonnes œuvres, & la pratique des vertus Chrestiennes, ne sont nullement nécessaires aux Calvinistes, pour avoir une entiere certitude qu'ils sont de ce nombre, puisqu'il leur suffit de s'estre assurez une seule fois en leur vie, qu'ils avoient la vraie foy. Cela estant fait une fois, comme il n'y a rien selon eux de plus facile, il faudroit qu'ils eussent perdu le sens pour n'en pas conclure certainement qu'ils sont predestinez, dans les temps mêmes où ils se trouveroient engagez dans des passions criminelles, puis qu'un des dogmes les plus constans de leur religion, est que la foy justifiante ne se donne qu'aux élus, & qu'elle ne se perd jamais, non pas même lors que l'on tombe dans les plus énormes pechez.

Enfin le dernier mystere, est que le fidelle qui s'est examiné sur sa foy est certain de sa predestination, *non seulement par des signes évidens, mais par le sentiment de l'esprit d'adoption*. Pour bien entendre ce qu'il veut dire par ce sentiment de l'esprit d'adoption, il ne faut qu'écouter ce qu'il dit sur ce sujet dans la These dont nous venons de parler. Après avoir déclaré, *que ceux qui croient* (c'est à dire tous les fidelles) *doivent estre certains de la remission de leurs pechez, & de leur reconciliation avec Jesus-Christ*, (ce qui est la même chose dans leurs principes que d'estre certain de sa predestinatio) il ajoûte, qu'il n'y a point en eux de temerité de s'en tenir assurez, *parce que ce seroit, dit-il, une extrême impudence d'accuser de temerité ceux qui croient ce que le saint Esprit les presse de croire*. Et expliquant davantage la nature de cette certitude, il dit que *ce n'est pas*

a *River* *Idem* p. 1098.
767. *Igitur qui credunt, nisi Dei testimonium respicere velint, de peccatorum suorum remissione & sua per Christum reconciliatione certi esse debent.*

b *Impudentie præterea immanis est, eos acculare temeritatis, qui Spiritui sancto credunt eos compellanti.*

c *Ad hoc autem non*

seulement une certitude d'expérience, comme un homme qui sent la chaleur est certain qu'il l'a sent. Car outre, dit-il, que le sentiment de l'ame est bien different de celui du corps, ce sentiment interieur qu'ont les fideles d'estre en la grace de Dieu, ne se doit pas separer de la revelation de Dieu. Et ainsi la foy qu'à chaque fidele qu'il est justifié (& par consequent élu) estant appuyée sur le témoignage du saint Espris, & chacun devant croire les revelations de Dieu, nous ne pouvons pas appeller cette foy autrement qu'une foy divine, qui pour n'avoir pas directement pour son objet les dogmes communs tels que sont la Trinité & l'Incarnation, mais la persuasion particuliere de sa propre grace, n'exclut pas moins tout doute, que lors qu'elle embrasse les articles generaux de la foy.

Voila donc ce qu'il appelle estre certain, *sensu spiritali adoptivo*, qu'on est du nombre des élus. C'est en estre certain par le témoignage de Dieu, par la revelation de Dieu, & par l'assurance pleine & entiere que donne la foy divine: en sorte qu'on en doit aussi peu douter que de la Trinité des personnes, & de la divinité de Jesus-CHRIST.

Et ainsi tout considéré le discours du sieur Rivet, bien-expliqué & bien demêlé, se reduit à ces termes, tout à fait dignes d'un Ministre de l'Evangile reformé. *Nous ne disons pas si crûment que chaque fidele doit estre certain de sa predestination. Mais nous disons, qu'il en doit estre certain comme d'une verité de foy divine, qui luy est attestée par le saint Espris, & qu'il n'en doit non plus douter que des articles les plus importants de la Religion Chrestienne.* Et c'est ce qu'il dit clairement en un autre endroit dans ce même livre contre Grotius. Car expliquant la difference qu'il y a entre eux & les Catholiques touchant la certitude de la predestination, il dit que les uns & les autres conviennent qu'elle est tres-certaine en elle-même (ce qu'il appelle *certitudinem objecti*) mais qu'au regard de chaque élu (ce qu'il appelle *certitudinem subiecti*) les Catholiques veulent que ce soit seulement une certitude morale, qui n'est pas telle qu'on ne s'y puisse tromper; mais pour nous, dit-il, nous voulons que ce soit une certitude de foy au regard de ceux qui ont en eux le saint Espris, lequel se fait sentir à tous ceux qui l'ont reçu. C'est à dire au regard de tous les vrais fideles, puisque tous les vrais fideles ont en eux le saint Espris. Et par consequent selon Rivet & les autres Calvinistes, tous les vrais fideles ont une certitude de foy divine, qu'ils sont du nombre des predestinez.

CHAP. III.

Insufficit simpliciter lo-
quentur probabilitas,
ocque humana rati-
o, & experientia
certitudo, ne non
oculis placuit, qualis
est qui cum ca-
lorem habet, certus
est se habere quod
sensu percipit: alius
enim est animus sen-
sus quam corporis,
oc debet sensus ille
interius à divina re-
velatione se jungi: &
cum fides et testimo-
nio Spiritus sancti
exhibetur, & quique
tenetur credere re-
velat: omnibus divinis,
idem illum non aliter
quam divinam
non apandam: cer-
tensus: & licet pro
obieto daretur non
habere dogmata com-
munia, quod quidem
supponit, sed ino-
lutelem persuasivem
de propria gratia:
non minus tamen
omnem dubitationem
excludere debet, quā
cum simpliciter fi-
des articulos, qui de si
universaliute exce-
ditur, ociale illud in
occeptum, illis
tamen certitudine &
dubitationis exclu-
sione non coarct.

a Sess. 16. n. 7. p. 118.
Quia certius quam sit
Deum spectemus,
quod petite non pos-
sint omnibus specta-
tis que ad tem-
perament, quon Deus ad
salutem vult perducere.
Hoc certe nulli
Pontifici hodie nobis
oegant qui om-
nes nihil certius esse
dicunt illa certitudi-
ne quam vocant ob-
iecti. Quod vero cer-
titudinem subiecti
spectamus, eam mora-
lem tantum volumus,
oc nunc plane falli
non possit quam nos
ex fide colesimus, in
ist qui Spiritu an-
tonis sunt donati,
quem quia acceptum
sentimus.

Qui n'admirera donc cet esprit, ou de legereté, ou de fourberie, qui fait que Rivet dans le même livre, se declare quelquefois si nettement pour la certitude de la predestination : & que d'autres fois il a si peur qu'on ne le pousse sur ce dogme, qu'il n'ose pas seulement rapporter ce qu'en dit son adversaire ; mais renvoie aux broüilleries dont il a tâché dans un autre livre d'embarasser cette matiere. Car Grotius luy ayant de nouveau reproché dans son dernier livre : *Que ceux de sa secte croyoient que chaque fidelle devoit tenir pour tres-certain qu'il seroit sauvé, & qu'il estoit predestiné : Que c'estoit là leur principale consolation dans la vie & dans la mort, & le fondement de tout leur Catechisme* : Et ayant ajoûté (pour, replique à ce que Rivet avoit dit, *non dicimus tam crude, &c.*) *non hac crude à nobis enunciantur, sed crude ab ipsis creduntur* : Rivet n'a point trouvé d'autre moyen de se défaire de cette objection importune, que de nous renvoyer au discours embarrassé de son Apologetique que je viens de refuter. Nous avons, dit-il, expliqué au nombre 116. de nostre Apologetique, en quelle maniere & sous quelles conditions nous devons croire que nous serons sauvés, & que nous sommes predestinés : Et l'Auteur de la discussion ne nous oppose rien qui nous donne sujet de nous repentir de ce que nous avons dit en ce lieu-là.

Il auroit esté plus court, & plus digne d'un homme sincere de dire en deux mots : *Nous ne croyons pas ce que vous nous imputez touchant la certitude de la predestination* : ou bien. *Nous le croyons, mais nous avons raison de le croire, & nous n'apprehendons point les reproches que vous nous en faites*. Cela eust esté plus honneste & plus chrestien, que de nous renvoyer à l'endroit d'un autre livre où on n'a fait que biaiser, & de donner même en y renvoyant cette fausse impression, que les Calvinistes ne disent pas absolument que leurs fidelles doivent tenir pour certain qu'ils seront sauvés, *fidelem quemque pro certo habere debere se salvum fore si ve esse predestinatum*, mais que ce n'est qu'en quelque maniere & sous de certaines conditions, ce qui est une pure illusion, puisque la maniere dont ils en sont certains est qu'ils le croyoient de foy divine : & que ces pretendues conditions se trouvant dans tous les fidelles, elles ne peuvent pas empêcher qu'il ne soit vray generalement & absolument, selon les propres paroles de Rivet, même dans son école de Leide :

*Quemvis fidelium & debere & posse certo esse persuasum de electio-
ne & perseverantia sua.*

CHAPITRE IV.

*Refutation d'un Professeur de Sedan, qui a abandonné les sentimens
communs de sa secte, touchant la certitude de foy divine,
qu'ils veulent que chaque fidelle ait de sa justification & de
son salut.*

Nous venons de voir les vains efforts d'André Rivet pour embroïtiller la doctrine de sa secte, quand on luy en fait voir l'absurdité. Mais il y a presentement un Professeur en Theologie à Sedan qui s'y prend d'une autre maniere, & qu'on ne peut pas accuser des mêmes déguisemens, quoy qu'on ne puisse pas dire aussy qu'il soit tout à fait sincere.

C'est le sieur Louis le Blanc de Beaulieu, qui a eu assez de lumiere pour decouvrir en beaucoup de points le tort qu'avoient eu les premiers auteurs de la prendue reformation de condamner, comme ils ont fait, avec tant d'emportement la doctrine de l'Eglise, mais qui n'en a pas eu assez pour conclure de là ce que le bon sens & les principes communs de la religion chrestienne luy en devoient faire conclure; qui est qu'une secte fondée sur la calomnie ne pouvoit pas estre l'ouvrage du saint Esprit.

Car ces pretendus reformateurs ont tres-souvent déclaré, que la doctrine de la justification a esté l'un des principaux sujets de leur separation d'avec l'Eglise Catholique. Ils appellent dans la preface du corps de leurs nouvelles confessions de foy ce qu'enseignent les Eglises protestantes sur ce sujet, *la base, la forme & l'ame de la religion chrestienne, & le sommaire de la doctrine Evangelique*; & ils disent, *que sans la foy de cet article la connoissance de tous les autres ne sert de rien pour le salut.*

André Rivet dans une lettre à un Ministre nommé Chauve, *Tom. III. p. 334.* se plaint de ceux qui corrompoient, à ce qu'il pretendoit, leur doctrine de la justification, *qui a esté, dit-il, le principal article de la premiere reformation.* C'est ce qu'il témoigne encore dans un de ses livres contre Grotius. Car Grotius voulant

CHAP. IV.

*Animad. Gratiæ, art.
4. Hæc controversia
videretur omnium esse
gravissima, adeo ut
Philippus Morneus
Plessiacus crediderit,
vel hæc una de causis
justam esse eam que
facta est secessionem.*

traitter de la justification avoit commencé son discours par ces paroles : Cette controverse semble estre la plus importante de toutes, de sorte que Philippes Mornay du Plessis a cru, que ce seul differend avoit esté une juste cause de la separation qui s'est faite des pretendus reformez d'avec les Catholiques. Et Rivet dans sa réponse approuve ce sentiment de du Plessis, & pretend que tous ceux de la confession d'Ausbourg sont du même avis que luy sur cela, & qu'il n'y a point d'article qui ait donné plus de sujet à Luther de s'applaudir à luy-même pour l'avoir rotably.

David Paræus dans son ouvrage de la justification contre Bellarmin, ne represente pas moins fortement le sentiment commun de ceux de sa secte touchant l'importance de cette matiere, & ne declare pas moins évidemment, que ce qui s'enseigne sur cela dans l'Eglise Romaine a esté le sujet de leur separation, comme estant, à ce qu'il dit, une erreur fondamentale contre la foy. Ce point, dit-il, de la justification du pecheur devant Dieu est ce qui distingue l'Eglise chrestienne des Juifs, des Payens & des infidelles; ce qui met la difference entre l'Eglise Evangelique, & l'Eglise Antichrestienne de la Papauté, & ce qui a contraint celle-là il y a près de cent ans, de se separer de cette derniere. En un mot le point capital de nostre consolation, & de nostre salut consiste uniquement dans cette doctrine : Quel homme est justifié par la foy par la redemption qui est en Jesus-Christ. Vous me direz peut-estre qu'on enseigne cela & qu'on le croit dans la Papauté, qu'ainsi on est d'accord dans cet article fondamental; & que par consequent nous n'avons point eu de juste sujet de faire une religion à part. Mais nous allons faire voir dans cet ouvrage, qu'il n'est pas vray qu'on soit d'accord sur ce point.

Ils parlent le même langage dans ce temps cy même. Ils ont fait imprimer à Geneve l'an 1661. une These celebre sous cette schismatique: *De necessaria secessione nostra ab Ecclesia Romana, & impossibili cum ea syncretismo*: De la necessité de nostre separation avec l'Eglise Romaine, & de l'impossibilité de nostre réunion avec elle. Et ils soutiennent dans l'article 35. de cette These, que ce que les Catholiques enseignent du libre arbitre, du merite des bonnes œuvres, & de l'incertitude de son propre salut, leur a esté une cause plus que suffisante de se separer de l'Eglise Romaine. *Vel hoc unum etsi nihil aliud existat, tamen plinquam sufficere potuit ad secessionem instituendam.* Ce qu'ils

*Dans la Preface de
son 3. livre de la In-
stitution.*

refutent encore en ces termes. *Il est aisé, de juger, que l'Eglise Romaine s'est trompée en cela tres-lourdement, & que c'est avec grande justice que Luther, Zuingle & les autres ont entrepris l'œuvre de la reformation, & ont songé à se separer A CAUSE DE CET ARTICLE.*

Comme les Calvinistes reconnoissent qu'ils ont pris de Luther le fond de leur doctrine de la justification, c'est de luy aussi qu'ils ont appris à la juger aussi importante qu'ils font, & à la représenter comme un des principaux sujets de leur schisme.

On sçait que Luther a commencé par là à se revolter contre l'Eglise, & nous avons déjà vu, que River approve fort la complaisance qu'il a eue dans l'établissement de cette doctrine, comme s'il avoit par là restably toute la religion. *Nec in ullo articulo restitavato sibi magis olim Lutherus applausit.*

Un Ministre Lutherien de la ville de Tubinge, nommé Tobie Vagner n'en parle pas avec moins de faste. Il donne pour titre à des Theses qu'il fit sur cettre matiere l'an 1656. & qui furent soutenuës par un Moine apostat: *De la citadelle de la confession Evangelique, ou, l'article de la justification du pecheur de vant Dieu defendu contre les sophistiqueries des Papistes.* Et il les comence par ces paroles. *Notre grand homme Luther a dit excellemment, que la justification est l'article qui fait voir si l'Eglise est debout ou si elle est renversée. Car il fait voir qu'elle est debout, quand on l'enseigne par l'Ecriture selon la foy orthodoxe, & au contraire qu'elle est renversée quand il se trouve corrompu & obscurcy par des erreurs contraires à l'Ecriture, comme il l'est certainement dans la Papauté.* Et il allegue un autre passage de Chemnitius vers la fin de ces mêmes Theses, par lequel il pretend montrer qu'il a eu raison d'appeller ce qu'ils enseignent sur ce sujet, *la citadelle de la confession Evangelique.* C'est dans son huitième chapitre qu'il intitule. *De l'usage inestimable de la justification gratuite par la foy. Le jugement, dit-il, que Chemnitius a porté de cette doctrine est tout à fait considerable. Il dit que c'est la citadelle & le principal rempart de toute la doctrine chrestienne & de toute la religion, de sorte qu'il est impossible, que cet article estant obscurcy, ou alteré, ou renversé, on puisse conserver dans les autres points la pureté de la doctrine, & au contraire quand on y demeure ferme, toutes les fureurs de l'idolatrie, toutes les superstitions, & presque tout ce qu'il y a de corruption tombe par terre.*

CHAP. IV.

Quislem facile non iudicet, quam graviter hic Imperiet Ecclesia Romana, & quam iuste Lutherus, Zuinglius & alii propter hunc: articulum primò reformationis opus sunt aggressi, & de secessu: cogitantes.

Acropolis Confessionis Evangelicæ. Hoc est Articulus de justificatione peccatorum coram Deo à Papistarum sophisticationibus vindicatur.

a Justificatio est articulus, flantus ex: adentis Ecclesiæ; Scit: sicut dicit Megalander noster Lutherus. flantus pura, si is orthodoxus ex Scripturâ traditur: Cadentis, si heretodoxus contra Scripturam pervertatur: obfcuratus, ut obfcuratus esse in Paparum res ipsa loquatur.

Gravissimum est iudicium Chemnitii, quod de hac doctrina fert: Hic locus, inquit, est tanquam arx & precipitium præpugnaculum totius doctrinæ & religionis chrestianæ, quo vel obscurato, vel adulterato, vel subverso impossibile est puritatem doctrinæ in aliis locis retinere. Salvo autem hoc loco, corrumperetur se omnes idolatriæ, superstitiones, & quicquid est corruptionis in omnibus scilicet aliis

CHAP. IV.

*lati. Unde disputa-
tionis nostræ inscrip-
tio, quæ. Acropolis
confessionis Evangelica
viliam fuit appella-
re.*

C'est ce qui nous a donné occasion d'appeller cette dispute, ACROPOLIS
CONFESSIONIS EVANGELICÆ.

Il est donc clair, que le sentiment commun des Protestans tant de ceux qui s'appellent Evangeliques, qui sont les Luthériens; que de ceux qui se nomment Reformez, qui sont les Calvinistes, est que la doctrine de l'Eglise Catholique touchant la justification, a esté l'un des principaux sujets qui les a portez à se separer d'elle, & à déchirer la robe de JESUS-CHRIST par un schisme si funeste. Cependant voicy un Ministre qui reconnoist tellement la fausseté de cette accusation, qui est peut-estre ce qui a attiré plus de peuples à leur party, qu'il ne craint point d'assurer, qu'à bien prendre les choses ce ne sont pres-que par tout que des disputes de mots entre les Catholiques & les Protestans.

Il pretend le faire voir sur les questions de la justice inherente, de la justice impurée, de la signification du mot de justifier dans l'Ecriture, de la justification par la seule foy, de la maniere dont la foy justifie, & si elle justifie seule, de la verité des bonnes œuvres qui se font par les justifiez, de ce que les bonnes œuvres contribuent au salut, & de quelle sorte on peut dire quelles le meritent.

Mais si cela est, quel jugement doit on porter des pretendus reformateurs de l'Eglise, & de l'horrible schisme qu'ils ont fait dans la Religion. Il n'y a point eu de point de doctrine sur lesquels ils ayent plus crié au commencement que sur ceux-là. Ils ont tâché de soulever toute la terre contre l'Eglise Romaine, comme enseignant sur ces matieres des erreurs damnables, & qui détruiroient tout l'Evangile. Dieu a permis par un jugement terrible contre les pechez des Chrestiens, que ce qui a esté predit d'eux & de leurs semblables soit arrivé, *malis autem proficiunt in pejus, errantes & in errorem mittentes.* Les hommes méchans & les imposteurs se fortifieront de plus en plus dans le mal, estant dans l'erreur, & y entraînant les autres. Ils ont séduit une infinité d'ames par ces accusations, & les ont précipitez avec eux dans l'enfer. Et aujourd'huy on nous vient dire froidement, qu'ils n'avoient pas de sujet de tant crier, & que les procès qu'ils ont fait à l'Eglise sur ces matieres ne consistoient à les bien prendre qu'en des disputes de mots. Mais on en demeure là, & on ne veut pas voir ce qui est plus clair que le jour, qu'il s'ensuit de là

manifestement, que ceux qui auroient du estre d'excellens serviteurs de Dieu, si leur pretenduë reformation avoit esté l'ouvrage de son Esprit, ont esté de tres-méchans hommes, & qu'on ne les doit regarder que comme des instrumens du diable pour déchirer l'unité de l'Eglise, puis qu'ils ont employé pour celale mensonge & la calomnie qui sont les armes du demon.

Car s'ils avoient esté conduits par l'Esprit de Dieu n'auroient-ils pas observé ce qu'il recommande par la bouche de son Apôtre; *de ne se point amuser à des disputes de paroles, qui ne sont bonnes qu'à pervertir ceux qui les écoutent* ? Mais ils ont fait voir au contraire par leurs chicaneries qui se reduisent à des questions de mots, qu'ils estoient de ceux dont le même Apôtre dit, qu'ils sont possédez d'une maladie d'esprit, qui les emporte en des questions & des combats de paroles, *LANGUENTES CIRCA QUESTIONES ET PUGNAS VERBORUM*, d'où naissent l'envie, les contestations, les médisances, les mauvais soupçons, & les disputes pernicieuses des personnes qui ont l'esprit corrompu, qui est en effet ce qu'ont produit les accusations atroces des heretiques du dernier siècle contre l'Eglise, que l'on reconnoît maintenant avoir esté si mal fondées, puis qu'ils la chicanotent sur des choses sur lesquelles le plus souvent ils n'estoient differens d'elle que de paroles, si nous en croyons ce Professeur de Sedan, qui avoue souvent aussy que le langage des Catholiques est celuy de tous les Peres.

Il a tâché de faire la même chose touchant le point particulier que nous traitons presentement, qui est la certitude que peut & doit avbir chaque fidelle de sa justification & de son salut. La These où il traite cette matiere a pour titre: *Theses theologicae de certitudine quam quis habere possit & debeat de sua coram Deo justificatione. Pars prima. In qua exponitur sententia Ecclesie reformatae*. Il y cherche divers detours pour faire croire qu'il n'y a pas grande difference sur ce sujet entre la doctrine de l'Eglise reformée, & celle de l'Eglise Romaine, mais en quoy il seroit à desirer qu'il eust esté plus sincere, est qu'abandonnant manifestement la doctrine receuë & établie dans sa secte, il veut paroître expliquer seulement ce qui s'enseigne parmy ceux de son party, comme il en fait profession par le titre même, dans lequel il declare, que son dessein est de proposer le sentiment de l'Eglise reformée.

CHAP. IV.

Inet varias calum-
nias quibus Protestan-
tium doctrina in ju-
stificationis negotio
impetuit, hę quoque
frequentius occurrunt.
Quod communi con-
sensu doceat, omnes
& singulos homines
posse & debere certa
fide credere subitille
remissa peccata, &
se coram Deo justos
esse. Id illi itam fir-
metur peritum esse
debere, quia hoc, Je-
su Christum esse Dei
Filium & mundi Re-
demptorem, & simi-
lia fidei dogmata.
Talem persuasionem
ita necessariam esse,
ut a siquęa omo
vere fidelis & justus
esse possit, non secus
ac si credere deter-
etaret aliquę ex pi-
cipuis & fundamen-
talibus hęc artien-
lis. In eumodipor-
tatione illi ut veram
& salvatorem con-
ruendam esse, tanquā
lo eius aduptionis
arque precipuo
Istud precipuū vi-
dere est apud Bellar-
minum & Becanum
Jesuam, qui talia vel
supponunt, vel etiam
diferet & expresse
nobis assignant, in
suis contra eos dis-
putationibus.

Ce qui est encore plus étrange, est que poussant plus loin cette dissimulation, il accuse de calomnie ceux qui ont reproché aux Calvinistes qu'ils ont eu à combattre, des conséquences tres-manifestes de leur doctrine, & même des dogmes qu'ils tenoient expressement, sous prétexte que n'estant plus dans les mêmes sentimens qu'eux, on ne luy pourroit pas faire les mêmes reproches. C'est ce qui luy donne lieu de commencer ses theses par ces paroles. *Entre les différentes calomnies dont on se sert pour combattre la doctrine de la justification celles-cy sont ordinaires : Qu'ils enseignent d'un commun consentement : Que tous & chacun des hommes (il a dû dire, que tous & chacun des vrais fidelles & non des hommes en general) peuvent & doivent croire d'une foy certaine que leurs pechez leur sont remis, & qu'ils sont justes devant Dieu. Qu'ils en doivent estre autant persuadez que de l'Incarnation du Fils de Dieu, & d'autres semblables dogmes : Que cette persuasion est tellement nécessaire, que sans cela nul ne peut estre vraiment fidelle & vraiment juste, non plus que s'il refusoit de croire quelqu'un des principaux articles de foy : Que c'est dans cette creance que consiste la vraie & salutaire foy comme dans son acte propre & principal. On peut voir principalement dans Bellarmin & Becan Jesuites, qu'ils supposent que nous enseignons ces choses, ou qu'ils nous les attribuent expressement.*

Je ne comprends point comment un homme qui paroist d'ailleurs assez équitable, ait pû pretendre qu'on n'avoit pû sans calomnie attribuer ces dogmes aux Theologiens de son party contre qui les Catholiques ont eu à disputer jusques icy. Car on a pû voir parce que nous avons dit cy-dessus, qu'il n'y a aucune de ces propositions qui ne soit presque en mêmes termes dans les plus celebres de leurs Auteurs, non comme quelque opinion qu'il leur fust particuliere, mais comme le sentiment commun de leur secte.

La premiere est, *que tous & chacun des fidelles peuvent & doivent croire d'une foy certaine que les pechez leur sont remis & qu'ils sont justes devant Dieu.* Je dis des fidelles, & non simplement des hommes, parce que ce seroit une imposture manifeste de supposer que les Catholiques l'ayent attribuée aux Calvinistes en l'entendant de tous les hommes en general. Or outre ce que nous avons déjà rapporté de Calvin, de Beze, de Chamier, de Windelin, & de beaucoup d'autres, se peut-il

rien desirer de plus manifeste & de plus exprés sur ce sujet, que ce que dit David Paræus dans une refutation pompeuse des livres de Bellarmin touchant la justification. Il entend de prouver contre ce Cardinal : Que les fidelles doivent croire de certitude de foy que leurs pechez leur sont remis à cause de JESUS-CHRIST, *Quod fideles etiam debeant credere certitudine fidei sibi remissa esse peccata propter Christum.* Et il le prouve en ces termes. Nous devons croire de certitude de foy, ce que Dieu nous commande de croire sous peine de la damnation éternelle. Or il commande A TOUS ET CHACUN DES FIDELLES de croire que Dieu luy remet ses pechez par la mort de Jesus-Christ. Donc tous & chacun des fidelles doivent croire de certitude de foy que ses pechez luy sont remis par la mort de Jesus-Christ. Comment donc peut-on dire que Bellarmin & Becan n'ont pû supposer sans calomnie que les Calvinistes enseignent, *Que tous & chacun des fidelles peuvent & doivent croire de certitude de foy que ses pechez luy sont remis* : puis que nous voyons que les plus habiles des pretendus reformez qui ont entrepris expressément de refuter Bellarmin, & que Becan a eu à refuter a-fort tour pour défendre ce Cardinal, non seulement ne l'accusent pas de leur avoir imposé en leur attribuant cette doctrine, mais reconnoissant que c'est leur veritable doctrine la soutiennent de toute leur force.

La seconde proposition que ce Professeur de Sedan vouloit encore faire croire qu'on ne leur peut imputer sans calomnie est : *Que chaque fidelle doit estre aussi fortement persuadé que ses pechez luy sont remis, qu'il est persuadé que Jesus-Christ est le Fils de Dieu & le Redempteur du monde.* Mais qui ne voit que cette proposition est une suite manifeste de la premiere. Car nous devons estre fortement persuadez de tout ce que nous sommes obligez de croire de foy divine, & comme nous croyons tout ce qui est l'objet de cette foy par le même motif de l'autorité de Dieu, on peut dire en ce sens que nous en croyons aussi fortement tous les points. Or la premiere proposition peut estre attribuée aux Calvinistes sans calomnie comme nous venons de prouver ; la seconde le peut donc estre aussi. Et néanmoins nous n'avons pas besoin de ce raisonnement, puis que nous trouvons cette proposition en propres termes dans un livre intitulé *Synopsis prioris Theologie* imprimé à Leyden qui est un des livres du monde où on

peut pluss'assurer qu'on trouvera les vrais sentimens des Calvinistes, puis que ce sont les principaux points de leur Theologie proposez par leurs plus habiles Theologiens en plusieurs Theses soutenues dans cette université Calvinienne. Car la 31. de ce Recueil, qui est la 6. entre celles d'André Rivet au 3. volume de ses œuvres, porte expressement. *Que quoy que la foy justifiante n'ait pas directement pour son objet les dogmes communs qu'elle suppose, mais une persuasion singuliere qu'a chaque fidelle de sa propre grace, toutefois elle ne doit pas moins exclure tout doute que lors qu'elle embrasse les autres articles de foy. Car encore ajoutent-ils, que l'objet particulier de la remission des pechez appliqué à chaque fidelle ait moins de generalité que ces autres articles que Jesus-Christ est le Fils de Dieu & le Redempteur du monde, il ne leur cede pas néanmoins en certitude, & en exclusion de tout doute.*

La troisième proposition est presque la même chose, *Qu'il est tellement necessaire à chaque fidelle de croire que ses pechez luy sont remis, que sans cette créance nul ne peut estre vraiment fidelle, ny vraiment justé.* Mais comment ose-t'on dire qu'on ne la leur peut attribuer sans calomnie, puis qu'elle est en termes formels de Calvin que tous les autres ont suivy; ce chef de la pretendue reformation ayant ébably comme un point capital de sa nouvelle Theologie: *Qu'il n'y a NUL VRAIMENT FIDELLE, sinon celui, qui étant assuré de certaine persuasion que Dieu luy est Pere & propice & bien-veillant attend toutes choses de sa benignité: sinon celui qui étant appuyé sur les promesses de la bonne volonté de Dieu, conçoit une attente indubitable de son salut, Et Zacharie Ursin dans son explication du catechisme du Palatinat dit, que les élus n'ont pas toujours la remission de leurs pechez, mais que les fideles l'ont toujours, parce que CEUX-LA SEULS ONT LA REMISSION DE LEURS PECHES QUI CROIENT L'AVOIR, c'est à dire QUI CROIENT QUE LEURS PECHES LEUR SONT REMIS. Or les élus ne le croient pas toujours, mais seulement lors qu'ils se convertissent, & que Dieu leur donne la foy.* Il est donc necessaire selon ce catechiste, qui est dans une tres-grande estime parmy les pretendus reformez, que je croie que mes pechez me sont remis afin qu'ils me soient remis: *Illi tantum habent remissionem peccatorum qui credunt se eam habere.* Et Chamier qui est encore un de leurs grands Docteurs declare nettement, que c'est le propre du fidelle de se

Calv. instit. liv. 3.
ch. 2. n. 16.

tenir

tenir assuré qu'il sera sauvé par la foy, & qu'on n'est point fidelle si on n'a cette assurance. *Fidelis est certo statnere, se per fidem salvum fore, neque fidelem esse nisi qui imo statuas.*

CHAP. I V.
Cham. Tom. III. lib.
13. cap. 1. 5.

La dernière proposition est la plus importante de toutes, parce que ç'en est le fondement, & que toutes les autres en dépendent. Car s'il est vray que les Calvinistes enseignent ce que porte cette dernière proposition: *Que la vraie foy justifiante, & qui donne le salut consiste dans la creance que chaque fidelle a que ses pechez luy sont remis, comme dans son propre & principal acte*: il est indubitable que chaque fidelle peut & doit croire que ses pechez luy sont remis, qu'il le doit croire comme les autres objets de la foy, & qu'il ne peut estre vraiment fidelle, ny vraiment juste s'il ne le croit. Et c'est aussi ce que ce Professeur de Sedan a bien reconnu, n'ayant remis en doute ces premières propositions, que parce qu'il luy plaist de supposer que ceux de son party ne tiennent pas la dernière. Car il est trop habile pour n'avoir pas vu, que si cet acte, je croy que *mes pechez me sont remis*, est l'acte propre & formel de la foy justifiante, il est indubitable que nul ne pourra avoir la foy justifiante qui ne croie que ses pechez luy sont remis: estant certain, comme il dit luy-même, *que la foy justifiante ne peut jamais estre sans son acte propre & formel.* *NEC ENIM fides justificans unquam consistere potest sine actu suo proprio & formali.*

Mais rien n'est plus étonnant, que de voir un homme d'ailleurs habile, qui ose traiter de calomnieurs ceux qui imputent aux Calvinistes d'enseigner, *que la foy justifiante a pour son propre acte la creance qu'a chaque fidelle que ses pechez luy sont remis*? Car qui ne sçait que ç'a esté jusques icy un des plus celebres points de controverse dans la matiere de la justification, de sçavoir quel est le propre objet de la foy justifiante? Qui ne sçait que les Calvinistes ont declamé outrageusement contre les Catholiques, à cause que ces derniers ne vouloient point reconnoistre que la foy justifiante eust pour objet ce que les premiers appellent *la misericorde speciale*, & pour acte propre ce qu'ils expriment eux-mêmes en ces termes: *Credo firmiter propter Christum mihi remissa esse peccata*?

Qui ne sçait que c'est l'idée qu'ils ont voulu opiniâtrément que l'on eust de la foy justifiante, comme il paroist par les définitions que Calvin, Beze & les autres auteurs donnent

de cette foy, approuvant ce que dit Calvin: *Que nous avons une entiere definition de la foy, si nous determinons, que c'est une ferme & certaine connoissance de la bonne volonté de Dieu envers nous*: ce qu'il entend certainement de la bonne volonté particuliere de Dieu envers chaque fidelle, qui enferme la remission des pechez, & l'attente indubitable du salut, dont il veut qu'il soit persuadé pour estre vraiment fidelle, comme il paroist par le passage que nous venons de rapporter sur la troisième proposition.

Qui ne sçait que c'est en cela qu'ils distinguent la foy historique de la foy justifiante, en ce qu'ils disent que la premiere a pour objet les veritez generales revelees dans l'Ecriture, qui peuvent estre cruës par les hypocrites & par les diables mêmes, & que la dernière a outre cela pour son propre objet l'application des promesses generales à chaque fidelle en particulier, c'est à dire qu'il se doit persuader par cette foy, non seulement que les pechez sont remis à tous ceux qui croient comme il faut en JESUS-CHRIST mais que ses pechez luy sont remis à luy en particulier, & que le paradis luy est assuré.

Qui ne sçait qu'estant presse par cet argument des Catholiques, *Que l'objet de la foy justifiante doit estre contenu dans le symbole, & que cependant nul fidelle n'y pouvoit trouver, que ses pechez luy sont remis à luy en particulier*: quelque forte que fust cette objection, elle n'a pû les faire rentrer en eux-mêmes, ny les obliger à donner un autre objet à la foy justifiante, mais qu'ils se sont reduits à soutenir que chaque fidelle trouvoit dans le Symbole que ses pechez luy sont remis à luy en particulier, parce que c'est là, à ce qu'ils pretendent, le vray sens de l'article, *credo remissionem peccatorum*, comme il est expliqué dans le Catechisme du Palatinat, qu'on ne peut douter qui ne contienne les vrais sentimens des Calvinistes, puis qu'il a esté approuvé par le Concile de Dordrecht, après un examen autentique, *comme estant conforme EN TOUT à la parole de Dieu*. Car ce Catechisme ayant proposé cette demande. *Que croyez-vous de la remission des pechez*: voicy la réponse qu'il y fait. *Iecroy que Dieu à cause de la justification de Jesus-Christ à mis en oubly tous mes pechez, & qu'il me donne gratuitement la justice de Jesus-Christ, afin que je n'entre jamais en jugement avec luy.*

Synod. Dordr. sess. 14. 8. Declaratum fuit consentientibus omnium tam exteriorum quam Belgicorum Theologorum suffragiis, doctrinam in Catechesi Palatina comprehensam, verbo Dei in omnibus esse consentientem.
Actum.

Et enfin que peut-on desirer de plus clair & de plus fort pour montrer qu'on a raison d'attribuer aux Calvinistes qu'ils font consister la foy justifiante dans la créance que chaque fidelle a de sa justification & de son salut, comme dans son acte propre & principal, que ce qui a esté décidé sur ce sujet en deux de leurs Synodes nationaux celuy de Privas de l'an 1612. & celuy de Tonneins de 1614. Car il paroist par le premier qu'il y avoit quelque contestation entre eux sur le sens du 18. article de leur confession de foy auquel il est parlé de la justification, surquoy ils firent deux choses. L'une est qu'ils obligerent tous les Ministres & les Proposans non seulement de recevoir & approuver tout le contenu de la confession de foy, & de promettre d'y perseverer jusques à la fin, sentir & enseigner conformément à icelle : mais aussy de promettre de ne se départir jamais de la doctrine reçue en leurs Eglises, & s'assujettir aux reglemens des Synodes nationaux pour ce sujet. Ce qui fait voir qu'outre ce qui est exprellément dans leur confession de foy, il y a encore une doctrine communément reçue parmy eux dont il ne leur est pas permis de se départir. Or que peut-on plustost regarder comme une doctrine reçue en leurs Eglises, que celle qui se trouve avoir esté mise entre les principaux points de leur pretenduë reformation par ceux qui en ont esté les chefs, & par tous les autres qui ont depuis défendu leur cause avec quelque nom contre tous leurs adversaires.

Voie le livre de leur discipline imprimé chez Vendoime 1663. ch. 1. art. 8.

La seconde chose qui fut faite en ce Synode de Privas, est qu'on y explique cet article 18. de leur confession de foy. Mais cette explication ayant esté changée dans le synode suivant de 1614. c'est à cette dernière explication qu'ils sont maintenant obligez de s'arrester. Pour la bien entendre il faut remarquer que cet article 18. porte que nous ne sommes jamais paisibles avec Dieu jusques à ce que nous soyons bien résolus d'estre aimez en Jesus-Christ: c'est à dire, comme il paroist par le latin qui est plus clair que ce françois barbare, que nous ne scaurions estre reconciliez avec Dieu, si nous ne croyons avec certitude qu'il nous aime en JESUS-CHRIST, *quoniam pacem cum Deo habere non possumus, donec certo nobis sit persuasum nos in Iesu Christo diligi*: ce qui enferme l'assurance de la justification & du salut, Et quoy que ces termes marquent assez que la foy par laquelle ils croient certainement que Dieu les aime en JESUS-CHRIST est la foy justifiante, on le voit encore nean-

CHAP. IV.

moins plus clairement par l'explication du Synode de Tonneins à laquelle ils sont obligez de se tenir. Car il est dit: *Que nous sommes rendus justes par la parfaite obeissance de Jesus-Christ entant qu'elle nous est alloüée par la grace de Dieu & apprehendée PAR LA FOY qu'il nous donne par laquelle NOUS SOMMES ASSUREZ que par le merite de toute obeissance nous avons remission de nos pechez, & sommes rendus dignes de la vie éternelle.* Peut-on declarer plus expressement, *quel acte propre & principal de la foy justifiante, est au regard de chaque fidelle. Je croy avec certitude, certo mihi est persuasum, que je suis aimé de Dieu en Jesus Christ, & que par le merite de son obeissance tous mes pechez, me sont pardonnez.* Car on ne peut nier, que dans la doctrine des Calvinistes la foy justifiante ne soit celle, *par laquelle la foy de Jesus-Christ nous est alloüée.* Or il est décidé par ce Synode, que la foy par laquelle la justice de JESUS-CHRIST nous est alloüée est celle par laquelle nous sommes assurez que nos pechez nous sont remis. Il n'y a donc point de Ministre qui ne se soit obligé par serment de soutenir, que la foy justifiante, est celle par laquelle chaque fidelle se tient assuré que ses pechez luy sont remis, & que Dieu l'aime en JESUS-CHRIST ce qui emporte selon eux la certitude du salut. Et par consequent on ne peut sans calomnie traiter de calomniateurs les Catholiques qui reprochent aux Calvinistes de vouloir, *que la foy justifiante consiste, comme dans son acte propre & principal, dans la créance que chaque fidelle a que ses pechez luy sont remis par l'obeissance de Jesus-Christ, & que Dieu qui l'aime en Jesus-Christ luy donnera la vie éternelle.*

Ce Ministre a donc pris un fort mauvais party, de s'imaginer que pour justifier la secte il n'avoit qu'à rejeter: comme une doctrine qu'on leur auroit imputée, ce qui est tellement leur veritable doctrine, qu'il s'est luy-même obligé par serment de la soutenir. Ce qu'auroit du faire un homme sincere estoit de reconnoistre de bonne foy, qu'à la verité la doctrine de ceux de la communion a esté telle jusques icy, mais que dans la liberté que chacun a parmy eux de croire ce qui luy plaist, selon ce qui luy paroist avoir esté revelé de Dieu dans l'Ecriture, il ne peut approuver cette doctrine. Il restoit après cela de sçavoir, s'il pourroit en conscience demeurer dans une religion dont il condamneroit les principaux points. Mais c'est assurément une chose peu digne d'un homme d'honneur, de dis-

simuler que ç'a esté la jusques icy le sentiment commun des Calvinistes, & de passer même bien plus avant, qui est d'accuser de calomnie ceux qui le leur attribuent.

Et il n'y a rien de plus foible que ce qu'il allegue pour éluder ces témoignages. Il avoue *que plusieurs Theologiens de son party* (il devoit dire, tous ceux qui ont écrit avec quelque réputation) *enseignent que la confiance en Dieu par Jesus-Christ, est l'acte formel & spécifique de la foy vive & justifiante.* Mais il dit, *que des gens doctes distinguent deux sortes de confiance, l'une d'adherence, par laquelle le fidelle adhère à Dieu en cherchant son salut en Jesus-Christ, & l'autre de sentiment, par laquelle le fidelle se confie qu'il a obtenu par Jesus-Christ la justification & le salut. Qu'il n'y a que la premiere qui appartienne à l'essence de la foy justifiante, & que l'autre en est le fruit & l'effet dont la justification & le salut ne dépend pas necessairement.*

Cette distinction est fort solide en foy-même, & c'est ainsi que les Catholiques expliquent la confiance qui est enfermée dans la foy nécessaire à la justification: mais ce que ce Professeur devoit prouver, est que ce grand nombre de leurs Theologiens qu'il avoue avoir mis la confiance pour une partie essentielle de la foy qui justifie, ne l'ont entenduë que de celle d'adherence, par laquelle on cherche son salut en JESUS-CHRIST, & non pas de celle par laquelle chaque fidelle croit certainement que Dieu luy remet ses pechez par JESUS-CHRIST. Or c'est ce qu'il n'avoit garde de prouver, étant plus clair que le jour, que la confiance, qu'ils ont dit estre la principale partie de la foy justifiante, est cette dernière qui leur estoit contestée par les Catholiques, & non la première, que les Catholiques n'ont jamais refusé d'admettre, comme le Concile de Trente l'a expressément déclaré. Est-ce donc que le sieur le Blanc nous persuadera que Windelin, par exemple, qui est un de ces Theologiens qui a mis la confiance pour une partie essentielle de la vraie foy, ne l'a pas entendu de la dernière sorte de confiance, par laquelle le fidelle croit certainement que ces pechez luy sont remis, lors qu'il dit: *La troisième & la principale partie de la foy justifiante est la confiance, par laquelle nous nous appliquons à chacun de nous en particulier les promesses generales de l'Evangile, & nous sommes pleinement persuadez, que Dieu nous répute justes. A cause du mérite de Jesus-Christ, et que nous serons heritiers de la vie éternelle.*

CHAP. IV.

Voilà le vray sentiment des Theologiens Calvinistes, qui ont mis la confiance pour uné partie essentielle de la foy qui justifie, & ce qui fait voir que ce Professeur de Sedan en est convaincu, est que n'ayant osé alleguer aucun des auteurs celebres de son party, il a esté réduit à nous renvoyer à un traité obscur & inconnu de la foy justifiante fait depuis assez peu de temps par le fils de du Moulin, qui n'a de nom parmy eux qu'à cause de son pere, si ce n'est qu'on luy attribue un detestable livre, qui a pour titre, *la découverte du mystere d'iniquité*, dans lequel il pretend montrer que tous les reformateurs n'ont attaqué jusques icy que quelques points particuliers du mystere de l'Antechrist, mais qu'ils n'ont pas esté jusques à la racine du mal, ny coupé la principale teste de cet hydre, qui est, à ce qu'il soutient, *le noli me tangere*, (c'est son mot) de la jurisdiction Ecclesiastique, & de l'Excommunication, auquel ny les Catholiques ny les Protestants ne veulent pas que l'on touche.

Comme donc il seroit injuste d'attribuer au corps des Calvinistes les chimeres de cet homme contre le tribunal Ecclesiastique dans l'Estat même qu'il a esté retenu par les Protestans, il ne l'est pas moins de ne vouloir pas reconnoître ce que tous les Docteurs Calvinistes de quelque nom ont enseigné touchant l'objet propre de la foy justifiante, parce qu'il a plu à cet homme d'avoir aussi bien sur cela un sentiment contraire au leur, que sur le sujet de la puissance Ecclesiastique & de l'Excommunication, qui est, si on l'en croit, le plus dangereux venin du dragon de l'Apocalypse.

Ce Professeur de Sedan ne détourne pas moins à un sens faux ce qui a esté enseigné par les auteurs de sa secte, touchant la certitude de foy qu'ils disent que chaque fidelle a de sa justification & de la remission de ses pechez. C'est, dit-il, *une chose ordinaire aux Theologiens de l'école reformée d'appeller une certitude de foy la persuasion qu'un fidelle a qu'il est reconcilié avec Dieu, & que ses pechez luy sont remis par le sang de Jesus-Christ. Mais ce qui les fait parler de la sorte, est que cette certitude est appuyée sur deux propositions, dont l'une est revelée, sçavoir la generale, que quiconque croit en Jesus-Christ, reçoit la remission de ses pechez par son Sang : & l'autre, qui est la particuliere, est connue à chaque fidelle par un sentiment interieur & par son experience.*

Il ne s'agit pas de sçavoir, qu'elle raison ont eu ces Docteurs Calvinistes, de soutenir contre les Catholiques, que c'est par une certitude de foy divine, que les fideles croient que leurs pechez leur sont remis, ny si cette raison est bonne ou mauvaise ; mais s'ils ont entendu par là une vraie foy divine, qui donne une entiere assurance de ce que l'on croit fondée sur l'autorité de Dieu. Le sieur le Blanc voudroit bien qu'ils n'eussent pas entendu par là une veritable certitude de foy divine, parce qu'il reconnoist que cette pensée est absurde, comme elle l'est en effet. Mais ce seroit une plaisante maniere d'expliquer les Theologiens Calvinistes, de ne vouloir pas qu'ils aient cru ce que toutes leurs paroles, toute la suite de leurs discours, & les disputes mêmes qu'ils ont eues sur ces sujets avec les Catholiques, font voir tres-certainement qu'ils ont cru, parce qu'ils ont eu tort de le croire, & qu'ils ont employé pour le prouver de fort méchantes raisons.

Ce que nous avons déjà rapporté de la dispute contre le sieur Cottiby, Ministre converty, & le sieur Daillé Ministre de Charenton, sur ce point de controverse, ne fait que trop voir combien le sieur le Blanc s'abuse.

Le sieur Cottiby avoit appelé les pretendus reformez, *des esprits orgueilleux qui se promettent que le salut ne leur peut manquer, & qui s'en assurent d'une foy divine, sans revelation & sans écriture.*

*Daillé Repl. III.
Part. ch. 37. p. 314.*

Que répond à cela le sieur Daillé? se plaint-il qu'on luy impose. Soutient-il que cette assurance n'est point, selon eux, *une assurance de foy divine.* Bien loin de cela. Il le suppose comme une chose indubitable : & il répond seulement, qu'il n'y a point en cela d'orgueil, & qu'on ne peut dire que cette assurance soit sans revelation & sans écriture, sans oster les Epistres de saint Paul du canon des revelations, & des écritures divines.

Le sieur Cottiby avoit montré, que les Calvinistes ont tort de pretendre, que la certitude qu'ils veulent que chaque fidele ait de sa justification & de son salut, soit une certitude de foy divine, & il avoit employé pour cela cet argument commun des Catholiques: *Que l'Ecriture ne nous assurant nulle part, que nous serons sauvez (ce qui s'entend de chacun de nous en particulier) nous ne pouvons en avoir une persuasion divine, mais tout au plus une certitude humaine seulement.*

Que répond encore à cela le sieur Daillé? Répond-t-il qu'ils

ibid. p. 318.

CHAP. IV.

ne pretendent pas aussi que ce soit *une persuasion divine*, mais qu'ils se contentent d'une certitude humaine : & qu'ainsy il n'est pas necessaire qu'il se trouve rien dans l'Ecriture du salut de chacun en particulier. C'est ce qu'il auroit du dire, selon le sieur le Blanc. Mais il dit tout le contraire. Il soutient qu'il y a dans l'Ecriture tout ce qu'il faut pour fonder cette revelation divine. Il est vray qu'il le prouve ridiculement, comme nous l'avons fait voir. Mais il suffit pour montrer que c'est son vray sentiment, qu'il croie l'avoir bien prouvé. Or il est si persuadé de la bonté de ses preuves, qu'après les avoir proposées, il s'est imaginé avoir droit d'en conclure fierement : *Qu'il est clair que la justification de Jacques & Jean & Pierre, & de tous les autres particuliers croyans est une verité divine, c'est à dire revelée de Dieu en sa parole, si bien qu'elle peut & doit estre crüe, avec une entiere certitude, tous estant d'accord, qu'il est de nostre devoir de recevoir avec une entiere & indubitable creance toutes les veritez revelées de Dieu.* Les illusions du sieur le Blanc peuvent-elles obscurcir une profession si claire & si precise de la foy Calvinienne faite par celuy qui estoit sans contredit lors de cette dispute le plus sçavant & le plus habile de tous les Ministres de France. Peut-on dire d'aucune chose plus veritablement & plus proprement qu'on la croit de foy divine, qu'en disant, *qu'on la croit & qu'on la doit croire, avec une pleine certitude, avec une entiere & indubitable creance comme une verité divine & revelée de Dieu en sa parole.* Or c'est ainsy par l'aveu du sieur Daillé, soutenant la cause generale de son party contre un Ministre qui l'avoit abandonné, que les Calvinistes pretendent que chaque fidelle peut & doit croire qu'il est justifié & qu'il sera sauvé.

Mid p. 343.

Le sieur Cortiby avoit encore combattu cette certitude de foy divine par cet argument. *Supposé qu'il soit vray que nous ayons par ce moyen quelque assurance d'avoir la foy & la charité, toujours est-il clair, que cette assurance là ne sera qu'humaine & non divine, parce que de l'argument par lequel nous nous assurons d'être en la grace, la seconde proposition n'est qu'humaine, & non divine.*

Si le sieur Daillé avoit esté dans la pensée dans laquelle le sieur le Blanc voudroit nous faire croire qu'ont esté tous les Theologiens de sa secte qui ont dit que la certitude que chaque fidelle a que ses pechez luy sont remis est une certitude

de foy

de foy divine: c'est à dire, s'il avoit cru que ce n'est proprement qu'une certitude humaine, & que si on l'appelle divine c'est improprement, & à cause seulement que l'une des deux propositions dont on la tire, est revelée, sçavoir la generale; il n'avoit qu'à accorder tout l'argument du sieur Cottiby, & faire voir qu'il ne touchoit point le vray sentiment des Calvinistes. Pourquoy donc fait-il tout l'opposé de cela? Pourquoy commence-t-il sa réponse en disant que le sieur Cottiby s'abuse évidemment, c'est à dire, que c'est une fausseté manifeste, de pretendre que l'assurance que chaque fidelle a d'estre en grace, n'est qu'humaine & non divine, sous pretexte que l'une des propositions dont elle se tire, n'est qu'humaine & non divine.

Pourquoy pose-t-il un principe tout contraire à celui du sieur Cottiby, comme tres-certain, sçavoir: *Que d'un raisonnement dont la proposition est claire dans l'Ecriture, la conclusion ne laisse pas d'estre d'autorité divine, encore que la seconde proposition, que l'on joint à la premiere pour en tirer cette conclusion, nous soit connue par le sens ou par la raison seulement, & non certifiée par l'Ecriture.* *Ibid. p. 144.*

Pourquoy se sert-il de ces exemples, que j'ay fait voir n'avoir rien de commun avec ce dont il s'agit, *Que chacun croit de foy divine, que son ame ne mourra point, & que son corps ressuscitera au dernier jour, & que la France & l'Amerique ont esté créées de Dieu*: S'il n'avoit jugé que cette proposition singuliere que chaque fidelle fait de foy-même en se persuadant qu'il est en grace, estoit regardée par les Calvinistes, comme estant de même nature que ces autres là, & devant estre crüe avec autant de fermeté.

Et enfin, s'il avoit pensé, que l'assurance que chaque fidelle a d'estre en grace, n'est une certitude divine qu'improprement dite, parce qu'une des propositions dont on la tire est divine, & qu'au fond ce n'est qu'une certitude humaine, parce que l'autre proposition est humaine; pourquoy estant pressé par le sieur Cottiby de reconnoistre qu'elle n'est qu'humaine, par cette maxime des Logiciens, *que la conclusion suit la plus faible partie de l'argument*; a-t-il cru pouvoir prouver contre les Catholiques que cette conclusion doit estre divine & non humaine, par cette maxime même des Logiciens, en pretendant par une imagination impie, que ce que l'Ecriture enseignoit en gene-

CHAP. IV.

ral touchant la justification de tous ceux qui ont la vraie foy, n'estoit pas à son égard de luy Daillé dans un si haut degré d'évidence & de certitude, que la connoissance qu'il avoit de sa vraie foy par sa propre experience, d'où il tire cette consequence qui seroit tres-bien tirée, si ce qu'il suppose n'estoit pas une folie : *Quand donc en vertu de ces deux veritez, j'en conclus cette troisième, que donc je suis justifié, il est clair qu'elle ne peut avoir en moy un plus haut degré d'évidence, que celui qu'à la première, qui est de l'Ecriture, c'est à dire qu'elle est de foy divine, comme cette première, & non du sens ny de la raison.*

Il est donc constant, quoy qu'en veuille dire ce Professeur de Sedan, que la doctrine commune de ceux de sa secte, & qui a esté enseignée dès le commencement de la prétendue reformation, par Calvin, par Beze, par Zanchius, par Chamier, par Paræus, & par tous les autres fameux défenseurs de leur religion, est *que chaque fidelle doit & peut croire de foy divine, que ses pechez luy sont remis, & qu'il sera infailliblement sauvé, & que c'est en cela, comme dans son acte propre & formel, que consiste la foy justifiante.*

Que le sieur le Blanc se croie à la bonne heure plus éclairé que tous ces gens-là, & qu'estant convaincu de la fausseté de ce dogme, il l'abandonne & le renonce, nous n'y trouvons rien à dire. Mais il y a deux choses qui ne sont pas supportables dans son procédé.

L'une, en ce qu'il ose accuser de calomnie ceux qui n'attribuent aux Docteurs de son party que ce qu'ils ont enseigné tres-certainement.

L'autre, en ce qu'il veut faire croire par le titre de sa These, qu'il n'y propose que les veritables sentimens de l'Eglise prétendue réformée.

Je le croy trop intelligent pour me persuader qu'il ait cru ny l'un ny l'autre, & il est bien plus vray-semblable qu'il n'a usé de cette dissimulation, que par l'apprehension qu'il a eue d'estre condamné par ses confreres, s'il se fust ouvertement déclaré contre la doctrine reçue de tout temps dans leurs Eglises & dans leurs écoles.

Mais par quelque esprit qu'il ait agy, on ne se doit gueres mettre en peine ny de l'une ny de l'autre de ces deux fausses prétensions, Nous ne craignons point que les Ministres qui entreprendront de nous répondre nous traitent de calomnieux,

pour leur avoir attribué les quatre points que le sieur le Blanc s'est avisé de mettre entre les calomnies, dont il se plaint qu'on les a chargez. Nous sommes persuadez qu'ils vertont trop bien qu'après les preuves que nous en avons apportées, ils le rendroient ridicules, s'ils le tentoient.

Nous n'apprehendons pas même qu'aucun homme habile & judicieux de ce party là, trouve mauvais, qu'ayant à représenter leurs veritables sentimens, nous nous soyons arretez au commun consentement de tout ce qu'il y a eu de sçavans hommes parmi eux depuis leur separation d'avec l'Eglise Catholique, sans nous mettre en peine s'il a ptis phantaisie a deux ou trois Ministres d'abandonner depuis trois jours ces dogmes reçus pour suivre de nouvelles routes, vu même qu'ils ne l'ont pu faire sans contrevenir au serment qu'ils ont fait de se soumettre à ce qui est arreté dans leurs Synodes nationaux, dans l'un desquels il leur est enjoint, *de s'opposer à tous ceux qui entreprennent de choquer le sentiment de leurs Docteurs, & particulièrement de ceux du ministère desquels il a plu à Dieu de se servir pour établir la reformation.* On sçait assez que dans les choses morales, ce qui est vray generalement à si peu de chose près, est censé l'estre absolument, & que ce seroit chicaner, que d'alleguer des exceptions si peu considerables, pour trouver du mensonge dans des façons de parler qui sont autorisées par l'usage de tous les hommes.

Mais nous avons icy de plus une raison particuliere qui nous met en droit de ne pas seulement écouter tout ce que pourroient dire quelques Ministres qui ne seroit pas conforme à la doctrine commune de leurs Eglises, c'est que le point dont il s'agit, qui est *la certitude de foy divine que chaque fidelle au, selon eux, de sa justification & de son salut*, est clairement decidé par le Synode de Dordrecht, dont ils ont tous juré de ne point abandonner la doctrine ny en tout ny en partie. Car ce Synode declare, *que les fidelles croient & sont certains par la même foy par laquelle ils sont fidelles, & selon la mesure de cette foy, qu'ils sont & seront pour toujours membres vivans de l'Eglise, que leurs pechez leur sont remis, & qu'ils auront la vie éternelle.*

Et nous avos déjà vu que le Synode de Tonneins de l'an 1614. a decidé la même chose par l'explication qu'il donne de l'article 18. de leur confession de foy, touchant la justification. Car l'article portant, *que nous ne sçaurions estre reconciliés avec Dieu,*

V V u u i j

Par le Synode National de Charenton 1627 art. 15. rappor. ré d'avec discipline ch. 1. art. 14. imprimée à Paris en 1661.

Dans le 1. point de doctrine, art. 9.

CHAP. IV. *si nous ne croyons certainement qu'il nous aime en Jesus-Christ ; il paroît par le Synode, que la foy qui nous donne cette assurance est une foy divine, puisqu'il dit, que c'est celle par laquelle la justification de Jesus-Christ nous est allouée.*

Il n'y a donc pas moyen que les Calvinistes defavoient cette doctrine pour ce qui est du passé. Mais comme leur foy est fort changeante, & n'est pas appuyée sur des fondemens bien solides, il leur est libre de voir à quoy ils s'en tiendront pour l'avenir. On dit qu'ils doivent bien-tost assembler un Synode national : Ils pourront y examiner de nouveau cette matiere, & deliberer s'ils prefereront les nouvelles lumieres du sieur le Blanc, à ce qui avoit toujours esté jusques icy enseigné parmy eux, & que le sieur Daillé a soutenu nouvellement avec tant de zele, en defendant la cause generale de son parti contre un Ministre qui l'avoit quitté.

Mais il y auroit bien des choses à faire pour proceder de bonne foy dans ce changement de doctrine.

1. Il faudroit qu'ils reconnussent sincerement que depuis le commencement de leur révolte contre l'Eglise, jusques en 1665. qu'a paru cette These du sieur le Blanc, ils n'ont rien entendu dans la matiere de la justification.

2. Il faudroit qu'ils souffrissent que l'on traitast d'ignorans, d'aveugles, de temeraires, d'emporrez, & de calomniateurs, Calvin, Beze, Zanchius, Chamier, Paræus, & tant d'autres heros de leur religion pretendue, qui ont si mal rencontré dans un point de cette importance, qu'ils ont tous considéré comme un des principaux de leur reformation.

3. Il faudroit qu'ils levassent la defense qu'ils ont faite à tous les Ministres dans le Synode National de Charenton de l'an 1623. *de choquer le sentiment de leurs Docteurs, & particulièrement de ceux du Ministere desquels il a plu à Dieu se servir pour établir la reformation.*

4. Il faudroit qu'après avoir si solennellement décidé en 1614. dans le Synode national de Tonneins, *que la foy par laquelle la justice de Jesus-Christ est allouée à chaque fidelle, est celle par laquelle il croit, que ses pechez luy sont remis par toute l'obeissance que le Fils de Dieu a renduë à son Pere :* ils declarassent bien humblement, qu'ils se sont beaucoup trompez dans ce Synode, & que ce n'est point en cela que consiste l'acte formel de la foy justificante.

5. Il faudroit qu'ils renonçassent au Synode de Dordrecht, qu'ils avoüssent qu'il s'est miserablement abusé, & qu'il a jetté dans l'erreur toutes leurs Eglises.

6. Il faudroit qu'ils cassassent le Synode National tenu aux Cevennes l'an 1620. & qu'ils commissent des gens pour délier solennellement tous les Ministres de France du serment qu'il leur a fait faire, de n'abandonner jamais ny en tout ny en partie la doctrine définie dans le Synode de Dordrecht.

7. Il faudroit enfin qu'ils avissassent aux moyens de bien répondre aux consequences terribles qu'on pourroit tirer de là contre l'œuvre entier de la Reformation, qui ne peut avoir esté qu'un ouvrage de tenebres, s'il a esté fondé sur des impostures & des calomnies contre l'Eglise Catholique, & sur des erreurs manifestes qu'ils seroient aujourd'huy obligez d'abandonner.

Mais si ces suites les épouvantent, & que pour ne pas tomber en de si grands inconveniens, ils aiment mieux soutenir à quelque prix que ce soit leur ancienne doctrine, ils sont engagez d'honneur à se declarer contre le sieur le Blanc, & de ne pas souffrir qu'il enseigne dans leur école de Sedan des sentimens si peu conformes au véritable Calvinisme.

Mais pour le sieur le Blanc, le meilleur avis qu'on luy puisse donner est de prendre garde, de n'estre pas aussy éclairé d'une part, & aussy déraisonnable de l'autre, qu'un Evêque Donatiste appellé Ticonius, dont saint Augustin louë l'esprit en ce qu'il avoit bien vu contre ce que croient ceux de son party, que l'Eglise devoit estre répandue par toute la terre, & que de pretendus crimes ne pouvoient point avoir empêché l'effet des promesses de Dieu, mais dont en même temps il déplore l'aveuglement en ce qu'il n'avoit pas voulu voir que cette connoissance de l'universalité de l'Eglise l'obligeoit à sortir de cette communion schismatique. On n'a pas besoin de luy appliquer plus particulièrement cet exemple, mais c'est à Dieu de luy faire la grace de ne le pas suivre.

*August. Parmen.
lib. 1. cap. 1.*

CHAPITRE V.

Articles proposez à un Ministre, sur la certitude qu'ils veulent qu'ait chaque fidelle de sa justification & de son salut; avec les réponses du Ministre, & l'examen de ces Réponses.

POUR continuer à découvrir les adresses dont les Calvinistes se servent, quand ils ont à se défendre des justes reproches qu'on leur fait sur le sujet de la certitude qu'ils veulent que chaque fidelle ait de sa justification & de son salut, je croy ne pouvoir mieux faire que de poursuivre la dispute qui s'est commencée il y a quelque temps entre un Theologien Catholique & un Ministre. Et voicy quelle en fut l'occasion.

Un Avocat de la Religion prétenduë reformée estant venu rendre visite à un Abbé de ses voisins qui a beaucoup d'esprit, de science, & de pieté, il s'y rencontra un autre Theologien, qui est fort instruit des sentimens des heretiques, & fort capable de les combattre. Le discours estant tombé sur la Religion le Theologien representa à l'Avocat, que rien ne faisoit mieux voir combien l'esprit de leur reforme estoit contraire à l'esprit de l'Evangile que leurs opinions monstrueuses touchant la justification qui est le fondement de la morale de JESUS-CHRIST. Il expliqua les principales de ces opinions qui parurent si peu chrestiennes à l'Avocat même, qui a de l'esprit & de l'honnesteté, que ne pouvant croire que les Docteurs enseignassent rien de semblable, il s'engagea de les faire desavoüer par son Ministre. On le prit au mot & on luy donna en six articles ce qui avoit esté dit sur ce sujet, afin qu'il en apportast le desaveu qu'il avoit promis.

Ce fut assurément une fâcheuse conjoncture pour le Ministre qui passe dans la Province pour habile & pour honnête homme. D'un costé estant aussy sçavant qu'il est, on a de la peine à s'imaginer qu'il ait pu ignorer quels sont sur ce sujet les véritables sentimens de sa secte, ou douter qu'ils ne soient tres-fidèlement representez dans ces articles. Aussi de les avouer de bonne foy c'estoit scandaliser son frere, & luy donner lieu

d'avoir pour suspecte une religion, où on enseignoit des choses qui l'avoient si fort choqué. Et il n'estoit pas possible qu'il ne jugeast qu'il auroit plutôt augmenté que diminué ce scandale, si ayant reconnu, que ce dogme de la certitude de la justification & du salut avoit esté jusques icy un tres-grand sujet de dispute entre les pretendus Reformez & les Catholiques, il luy avoit fait en suite confidence de ce secret, qu'un Ministre ou deux en ayant depuis quelques années reconnu la fausseté, auroient bien voulu reformer la reformation même en rejetant une doctrine qui avoit esté regardée depuis plus d'un siecle comme en estant un des principaux fondemens. Il est donc un peu excusable si ne pouvant se résoudre à parler aussi clairement qu'il eust esté à desirer, il a esté souvent réduit à chercher des manieres obscures & embarrassées qui pussent ébloüir le monde par une apparence de desaveu.

Quoy qu'il en soit on pourra juger de tout cela, par la réponse qu'il a faite à chacun de ces articles : & par la replique à cette réponse. Il n'y a que le 6. dont je ne parleray point, parce qu'il regarde le baptême dont j'ay traité suffisamment cy-dessus.

I. ARTICLE PROPOSÉ AU MINISTRE.

Les Ministres de l'Eglise pretendue reformée enseignent d'un commun consentement touchant la justification.

1. Que tous les fidelles qui ont esté une fois justifiez en la maniere qu'ils enseignent que l'on l'est, sçavoir par imputation, connoissent d'une certitude de foy qu'ils sont justifiez en cette maniere, qu'ils sont enfans de Dieu par adoption, & qu'ils sont en estat de salut.

Cela a esté prouvé si au long & par tant de témoignages de Calvin & des autres Calvinistes, qu'il a fallu beaucoup d'adresse, pour embrouiller une verité si claire : & il est vray aussi que le Ministre s'y est épuisé. Nous représenterons sa réponse par parties, afin que la replique en soit plus précise & plus nette.

RÉPONSE DU MINISTRE.

Les Ministres de l'Eglise reformée n'enseignent pas d'un commun consentement, que tous les fidelles qui ont esté justifiez, croient

dans tous les momens de leur vie qu'ils sont justifiez enfans de Dieu & en estat de salut.

REPLIQUE.

L'Article que l'on s'estoit engagé de faire defavoüer ne porte point ces mots, *dans tous les momens de leur vie*. Il y est dit simplement, que selon les pretendus reformez, *tous les justifiez connoissent d'une certitude de foy qu'ils sont justifiez*. (Et c'est ce que je pretends avoir prouvé d'une maniere invincible) & non *qu'ils le connoissent dans tous les momens de leur vie*. La bonne foy ne souffre point que l'on ajoute de nouvelles clauses à une proposition dont on s'est fait fort d'apporterle defaveu, afin de pouvoir sous ce pretexte faire semblant de ne la pas avouer : *Improbum est*, dit saint Augustin, *ut illi addam verba contra quæ disputem, quæ ibi non inveni*. Il est vray que ce Ministre n'est pas le premier auteur de cette petite finesse, & qu'il la peut avoir empruntée du sieur Rivet. Nous avons déjà vu que ce celebre Docteur Calviniste ajoute de la même sorte le mot de *soujours* à une proposition toute semblable que Grotius leur attribuoit, qui est *que chaque fidelle doit estre certain de sa predestination* : Car Rivet répond à cela, *qu'ils ne disoient pas si crûement que chaque fidelle dût toujours estre certain de sa predestination*. Mais en verité il se seroit bien passé d'imiter Rivet dans un procedé si peu digne d'un homme sincere.

Il ya plus : c'est que cette addition est tout à fait hors de propos, & ne fait pas que l'article ait pu estre raisonnablement defavoüé par un Calviniste. Pour les en convaincre, il ne faut que mettre un autre article de foy en la place de la creance qu'ils disent que les fidelles ont de leur justification. Car trouveroient-ils bon qu'un de leurs Ministres ne voulust pas demeurer d'accord simplement & absolument, *Qu'ils enseignent d'un commun consentement que les fidelles doivent croire que tous les hommes ressusciteront* : & que cet article luy ayant esté proposé pour estre avoué ou defavoüé, il eust répondu en ces termes : *Les Ministres n'enseignent pas d'un commun consentement, que les fidelles doivent croire dans tous les momens de leur vie, que tous les hommes ressusciteront*, sans doute que cette réponse leur paroistroit ridicule & avec raison : parce qu'afin qu'on

qu'on puisse dire raisonnablement d'un homme qu'il est obligé de croire telle & telle chose, il n'est point nécessaire qu'il la croie dans tous les momens de sa vie, ce qui est moralement impossible si on l'entend d'une créance actuelle, parce qu'il y faut penser pour la croire actuellement, & qu'on ne peut y penser dans tous les momens de sa vie, mais il suffit qu'on la croie quand on y fait reflexion. Et c'est même assez pour dire qu'on la croit toujours, parce que c'est la croire toujours que de n'y penser jamais sans la croire.

Or c'est l'estat où les Calvinistes veulent que soient les fidèles au regard de la créance de leur justification. Ils prétendent qu'ils peuvent & qu'ils doivent se croire justifiés, toutes les fois qu'ils pensent à l'estat où Dieu les a mis, parce que ce seroit rejeter les témoignages de Dieu s'ils ne le croyoient.

Et par conséquent ce Ministre trouvera bon que nous luy fissions qu'il y a deux défauts dans le desaveu apparent qu'il fait de l'article qui luy avoit esté proposé, l'un de sincérité en ce que pour avoir lieu de le desavouer en apparence il y ajoute une clause qui n'y est pas : l'autre de prudence, en ce qu'il a si mal choisi la clause qu'il vouloit prendre pour pretexte de son desaveu, qu'avec cette clause même il n'avoit pas lieu de contredire l'article, comme nous verrons encore plus particulièrement dans la refutation de ses autres désaites.

*Rivet dans la Thèse
d. n. 10. p. 744. Igitur qui credunt, utili
Dei testimonium
reperire velint, de
peccatorum suorum
remissione, & sua
per Christum recon-
ciliatione certi esse
debent.*

SUITE DE LA RÉPONSE DU MINISTRE.

Ils confessent qu'il y a des fidèles qui n'ont pas cette certitude, parce qu'il y a une foy infirme qui n'est pas incompatible avec le doute & l'incertitude, & qui ne laisse pas d'estre une foy sincere. Ils disent que la certitude ou l'incertitude suit le degré de la foy, & que l'assurance de la justification est plus ou moins grande selon que l'on a plus ou moins de foy.

RÉPLIQUE.

Cette explication de la doctrine des Calvinistes n'est point sincere. Il n'y a de vray que ce dernier membre, qui est que l'assurance de la justification est plus ou moins grande selon que l'on a plus ou moins de foy. Mais il est certain que les Calvinistes veulent que cette assurance plus ou moins grande soit tou-

jours une assurance & une assurance de foy divine, comme nous l'avons montré cy-dessus d'une maniere qui ne se peut raisonnablement contester. Et pour en convaincre ce Ministre par une autorité, à laquelle il n'oseroit résister, il ne faut que luy représenter encore une fois ce qui a esté décidé sur ce sujet par le Synode de Dordrecht qui fait voir manifestement que quand les Calvinistes enseignent, que les vrais fidelles sont certains de leur justification & de leur salut selon la mesure de leur foy, cela ne veut pas dire, *que la certitude ou l'incertitude suive le degré de la foy*, comme si ceux qui n'ont pas une grande foy estoient incertains de leur justification, mais seulement que tous en ayant une certitude de foy divine, il y a divers degrez dans cette certitude comme il y en a dans la foy. Car on ne peut donner d'autre sens aux paroles de ce Synode.

C'est comme ils ont eux-mêmes traduit en français le 9. Canon sur le 5. point de doctrine, De hac electionum ad salutem custodia, veroque fidelium in hac perseverantia, ipsi fideles certi esse possunt. de sunt, pro mensura fidel, quacento credunt se esse de perpetuo mansuros veta viva Ecclesie membra, habere remissionem peccatorum, & vitam eternam.

Quant à cette garde des élus à salut, & a la persévérance des vrais fidelles en la foy, les fidelles mêmes en peuvent estre, ET EN SONT ASSUREZ selon la mesure de la foy, par laquelle ILS CROIENT POUR TOUT CERTAIN, qu'ils sont & demureront toujours vrais & vifs membres de l'Eglise, & qu'ils ont la remission de tous leurs pechez, & la vie éternelle.

Il n'est donc pas vray que les Calvinistes confessent qu'ils a des fidelles qui n'ont pas cette certitude. Il n'est pas vray qu'ils reconnoissent, qu'il y a une foy infirme qui n'est pas incompatible avec le doute & l'incertitude, & qui ne laisse pas d'estre une foy sincere. Il n'est pas vray, qu'ils disent que la certitude ou l'incertitude suit le degré de la foy. Je suis assuré que ce Ministre ne sçauroit faire approuver ces trois propositions par aucun de leurs Synodes, quoy qu'il fust à désirer qu'il le pust faire, parce que ce seroit un pas qu'ils feroient vers l'Eglise catholique en abjurant des heresies qu'ils ont soutenuës jusques icy avec une opiniastreté invincible. C'est pourquoy je ne puis dire autre chose sinon que ce Ministre se trouvant pressé de contenter son Avocat, & de luy donner quelque apparence de desaveu de ces articles qui l'avoient choqué, il n'a pas assez considéré qu'il avançoit des choses qui ne se pouvoient accorder avec les principaux articles de sa pretendüe reformation.

Car quand il auroit trouvé quelque chose de semblable à ce qu'il soutient icy dans les Theses du sieur le Blanc de Beaulieu, ce que nous venons d'examiner dans le chapitre

precedent, auroit-il droit de dire generalement que les Calvinistes confessent ce qu'ils nient tous à l'exception d'un nouveau Ministre, qui a entrepris d'adoucir par de fausses distinctions ce qu'il y a de plus dur dans la doctrine de sa secte, pour la rendre conforme à celle des Catholiques.

Tout ce que cela pourroit faire est qu'au lieu de refuter un seul Ministre nous en aurions deux à qui nous demanderions, s'ils peuvent nier que les pretendus reformez n'aient de tout temps soutenu contre les Catholiques, que la foy justifiante à pour son objet special la remission des pechez & la reconciliation avec JESUS-CHRIST accordée en particulier à celui qui croit : de sorte que l'acte particulier de cette foy est. *Je croy fermement que mes pechez me sont remis par Jesus-Christ & par consequent, que je suis justifié, que je suis enfant de Dieu & en estat de salut.* Voila en quoy ils ont toujours mis la foy justifiante, selon la definition qu'en donne Calvin. Nous avons, dit-il, *une entiere definition de la foy, si nous determinons que c'est une ferme & certaine connoissance de la bonne volonté de Dieu envers nous, laquelle estant fondée sur la promesse gratuite donnée en Jesus-Christ est revelée en nostre entendement & scellée en nostre cœur par le Saint Esprit.*

Calv. Inst. liv. 3.
ch. 1. n. 7.

Et c'est ce qui fait dire à Windelin, *que le propre objet de la foy justifiante est Jesus-Christ crucifié pour nous, pour vous & pour moy, & la remission gratuite des pechez par la mort de Jesus-Christ, & par le sang qu'il a répandu pour nous, appliquée à chacun en particulier par la foy.* Et ils disent tous que c'est en cela que la foy justifiante est distinguée de l'historique par laquelle on croit ces mêmes choses des fidelles en general & non de foy en particulier.

Windelin. Christ.
Theol. lib. 1. c. 24.

Or cela étant, dire d'un homme que l'on suppose avoir la foy justifiante en quelque degré qu'il l'ait, pourvu qu'elle soit vraie & sincere, qu'il est dans le doute & l'incertitude de sa reconciliation avec Dieu, qui est le propre objet de cette foy, c'est la même chose que de dire de celui que l'on supposeroit avoir la foy divine de la Trinité, que sans perdre cette foy, il peut estre dans le doute & l'incertitude s'il y a en Dieu plus d'une personne. Car ce qui fait voir tout d'un coup que cette dernière proposition est extravagante, est que tout le monde sçait que la foy divine enferme une pleine & entière persuasion de ce que nous croyons en cette maniere,

CHAP. V. parce que cete foy estant essentiellement appuyée sur l'autorité de Dieu qui est la verité même, elle ne peut qu'elle ne soit ferme & constante tant qu'elle est vraie & sincere. De sorte que l'on ne peut s'imaginer de plus manifeste contradiction que de dire, qu'on croit une chose de foy divine, & qu'en même temps on est dans le doute & l'incertitude si elle est ou non.

Et pour combattre ce Ministre par Calvin qui est sans doute un aucteur plus grave que ny luy ny M. de Beaulieu pour s'assurer des sentimens des pretendus reformez, comment la foy justifiante, quelque infirme qu'on la supposast, pourvu qu'elle soit vraie & sincere, pourroit-elle *estre compatible avec le doute & l'incertitude si l'on est justifié*, puis que son caractère essentiel selon la definicion de Calvin, est d'estre *une ferme & certaine connoissance de la bonne volonté de Dieu envers nous revelée en nostre entendement, & scellée en nostre cœur par le S. Esprit*. Car il est indubitable que cette *bonne volonté de Dieu*, dont parle Calvin dans cette definicion, n'est autre chose que l'amour qu'il porte à ceux qu'il s'est reconcilié en JESUS-CHRIST. Et par consequent comme il est impossible que j'aye une ferme & certaine connoissance de ma reconciliarion avec Dieu, & qu'en même temps je sois dans le doute & dans l'incertitude si je suis reconcilié, il n'est pas moins déraisonnable de faire dire aux disciples de Calvin, *qu'il y a des fideles qui doutent s'ils sont justifiez, & qu'il y a une foy vraie & sincere qui est compatible avec le doute & l'incertitude si on est reconcilié avec Dieu*, que de pretendre qu'un Philosophe pourroit dire raisonnablement, qu'il doute si ce qu'il sçait par une veritable demonstration de geometrie est vray ou faux, après avoir enseigné que toute veritable demonstration donne à l'esprit une certitude & une évidence qui exclut tout doute.

Mais ce n'est point seulement par consequence que la supposition que fait ce Ministre d'une foy justifiante compatible avec le doute & l'incertitude de la justification se trouve contraire à la doctrine de Calvin. Il la détruit en termes exprés en combattant la doctrine catholique touchant le doute que peut avoir un fidele justifié de sa justification. Car il n'a trouvé rien de plus fort à y opposer que cet argument, qu'il y a une si grande opposition entre la foy & le doute, que la foy est détruite aussi-tôt qu'on en oste la certitude. *Nous*

da est, dit-il, *antisheſis inter fidem & haſitationem: Vnde colligere promptum eſt fidem deſtrui ſimul ac tollitur certitudo.*

Et pour montrer combien il eſt faux dans la doctrine de Calvin, que la foy eſtant infirme puiſſe compatir avec le doute, & que la certitude ou incertitude ſuivre le degré de la foy: ce chef des pretendus reformez a ruiné cette penſée en declarant au contraire en termes exprès: *Que quelque petite ou debile que ſoit la foy aux élus, néanmoins l'Eſprit de Dieu leur eſt arrhe & gage infaillible de leur adoption.* Ou comme il l'a luy-même traduit en latin. *Quantumvis exigua ſit ac debilis in electis fides, tamen Spiritus Dei certa illis arrha eſt ac ſigillum ſue adoptionis.* Et on ne peut pas dire, que cela n'eſt vray qu'au regard des élus, parce que ſelon les Calviniſtes, la vraie foy juſtifiante n'eſt donnée lors qu'il leur fait confeſſer, que la foy eſtant infirme peut compatir avec le doute ſi on eſt juſtifié, & que cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit vraie & ſincere, puisqu'il n'y a rien de plus oppoſé à ce que Calvin enſeigne: *Que l'Eſprit de Dieu eſt à tous les juſtifiez qui ont la vraie foy, quelque petite & debile qu'elle ſoit, UN GAGE CERTAIN, & une arrhe INFAILLIBLE de leur adoption.* Et c'eſt ce qui fait dire à Scarpius: *Que la foy, quoy que languiffante, ne laiſſe pas d'eſtre veritable, & que quelque foible qu'elle ſoit, elle nous met en poſſeſſion de Jeſus-Chriſt tout entier avec tous ſes bienfaits. C'eſt pourquoy, ajoute-il, ſi j'ay la moindre étincelle de la vraie foy, je puis eſtre CERTAIN de mon ſalut, & n'en avoir aucun doute, parce que les dons de Dieu ſont ſans repentance.*

Calv. Inſtit. liv. 3.
ch. 2. n. 12.

Scarpius de Juſt.
cap. 12. p. 84.
Fidelis lingua
eſt & ſepe vix appa-
ret. Et quidem ſepe
languida ac ſemper
vera... Fideretiam
Infirma Chriſtum co-
rum cum ſuis benefi-
ciis apprehendit...
Denique ſi vel mini-
mam veræ fidei ſcin-
tillam habeo certus
& ſecurus eſſe poſ-
ſum, quia dona Dei
ſunt ſine penitentiis.

Tout ce que ce Miniſtre peut dire, eſt que tout cela n'empêche pas que leurs auteurs n'aient reconnu, que les fidelles ne ſentent pas toujours la certitude de leur juſtification & de leur ſalut, & qu'il y a une foy foible & infirme qui eſt agitée de doutes & d'inquietudes: qu'ainſi il a eu raiſon d'oppoſer à l'article qu'on luy avoit preſenté, ce qu'il dit d'une foy infirme compatible avec le doute & l'incertitude, pour montrer qu'il n'eſtoit pas vray qu'ils cruſſent généralement, que tous les juſtifiez ont une connoiſſance de foy divine qu'ils ſont juſtifiez.

Mais deux remarques feront voir, qu'il ne ſçauroit s'échapper par cette réponſe, qui ne ſeroit qu'une pure illuſion. La première eſt, qu'il y a bien de la différence entre ne point ſentir pendant quelque temps cette pleine confiance de la foy qui rend

certain de la reconciliation avec Dieu, selon les Calvinistes, & estre positivement incertain si on est justifié. L'un n'enferme rien de contraire à la certitude de sa propre justification, & n'est qu'un défaut d'attention & d'application, lors que l'esprit estant occupé d'autres objets, ne fait point de reflexion sur son estat. Mais l'autre enferme un doute positif, car douter n'est rien qu'estre incertain de quelque chose, ou juger que cette chose est incertaine.

Sur le 4. point de doctrine, art. 11.

J'avoüe que selon les Calvinistes, le premier peut arriver à un vray fidelle, c'est à dire que le défaut d'attention luy oste pendant quelque temps le sentiment de la certitude de sa justification, sans que cela fasse de prejudice à la sincerité de la foy. C'est ce qu'à déclaré le Concile de Dordrecht, lors qu'après avoir estably, que tous les justifiez ont *une arde INFALIBLE de la gloire, parce que s'ils estoient destituez de la consolation que leur donne cette certitude, ils seroient les plus miserables de tous les hommes*, il ne laisse pas de reconnoistre, qu'il leur arrive des tentations qui sont cause qu'ils ne sentent pas toujours cette pleine confiance de la foy qui donne la certitude de la persévérance & du salut. Mais ce n'est pas dequoy il s'agit, & on ne s'est jamais avisé de leur imputer de croire que les fidelles sont dans un sentiment actuel & perpetuel de cette certitude. Ce qu'on leur reproché est que dans leurs principes un vray fidelle demeurant fidelle ne scauroit avoir un vray doute positif de sa justification, c'est à dire qu'il ne scauroit arriver, que pensant à luy-même s'il est justifié, ou s'il sera sauvé, il conclue positivement que cela est incertain.

C'est sur cela qu'il auroit fallu répondre. Il falloit détruire cette proposition par des articles exprés de leurs Synodes, ou par des passages formels de leurs grands auteurs, pour avoir droit de se plaindre qu'on les calomnie, quand on leur attribue de croire que tous leurs vrais fidelles sont assurez d'une certitude de foy de leur justification & de leur salut. Car il suffit pour cela qu'ils en soient aussy assurez, que chaque Chrestien est assuré de comparoistre un jour devant JESUS-CHRIST, ce qui n'empêche pas que les meilleurs Chrestiens, & encore plus ceux qui n'ont gueres de piété, ne soient souvent sans penser au dernier jugement, & par consequent sans avoir le sentiment de la certitude de cet article de foy.

Mais la seconde remarque donnera encore un plus grand

jour à toute cette maniere. Nous l'avons déjà touchée par avance en distinguant deux sortes de doutes, dont l'un peut estre appellé un doute d'adherence, & l'autre un doute de tentation. Le premier est en ceux qui adherent & consentent aux pensées qu'ils ont que ce qu'ils lisent dans des livres n'est point tel qu'ils y puissent ajouter une entiere & parfaite creance, & c'est en cette maniere que les Catholiques peuvent douter sans peché de beaucoup d'histoires, qui sont rapportées dans la vie des Saints. Or il est clair que cette sorte de doute est incompatible avec la foy divine, qui enferme essentiellement une pleine & entiere persuasion de ce que l'on croit de cette sorte, & par consequent une exemption de doute & d'incertitude.

L'autre sorte de doute que nous avons appellé un doute de tentation, est quand il nous vient des pensées qui nous portent à remettre en doute ce qu'on nous propose à croire, ou que nous croyons déjà, mais que nous les regardons comme des tentations que nous sommes obligez de combattre, & que nous combattons en effet, en les rejettant autant qu'il nous est possible, & n'y donnant point de consentement. Et c'est le seul doute qui est compatible avec la foy, non seulement foible, mais quelquefois même tres-forte, patce que Dieu permet quelquefois, que de grands Saints soient tentez par le demon en cette maniere, qui est la plus rude épreuve où il puisse mettre leur fidelité. Mais comme ces doutes ne sont point volontaires, il seroit ridicule d'y avoir égard pour faire difficulté d'avouer que tous les vrais Chrestiens, par exemple, ont une cettitude de foy divine que JESUS-CHRIST est Dieu,

Ainsy pour juger si ce Ministre qui refuse de reconnoistre absolument : *Que selon leurs principes tous les justifiez ont une connoissance de foy divine qu'ils sont enfans de Dieu, & en estat de salut*, qui est tout ce que porte le ptemier article, peut justifier ce refus, parce que les docteurs Calvinistes disent quelquefois des doutes dont les vrais fidelles ne sont pas exempts; il ne faut qu'examiner de quels doutes ils patlent. Or leurs passages seront voit sans peine, que ce n'est que des doutes de tentation. Calvin s'en explique bien nettement: Car après avoir établi ce point capital de sa Theologie reformée: *Qu'il n'y a nul vraiment fidelle, sinon celuy qui estant assu-*

Calv instit. liv 3.
ch. 2. n. 16.

15. n. 17.

ré de certaine persuasion que Dieu luy est Pere propice & bien veillant, attend toutes choses de sa benignité, sinon celuy qui estant appnyé sur les promesses de la bonne volonté de Dieu, conçoit une attente indubitable de son salut; il s'oppose à luy-même les inquietudes & les doutes dont les fidelles sont assez souvent tourmentez. Ce qui semble, dit-il, ne pas convenir avec une telle certitude de foy dont nous avons parlé. Pourtant il faut que cette difficulté soit solüe de nous, si nous voulons que la doctrine cy-dessus baillée demeure en son entier. Et voicy comment il y satisfait. Quand nous enseignons que la foy doit estre certaine & assurée, nous n'imaginons point une certitude qui ne soit touchée de nulle doute; ny une telle securité, qui ne soit assaillie de nulle sollicitude: mais plustost au contraire nous disons que les fidelles ont une bataille perpetuelle à l'encontre de leur propre desiance, tant s'en faut que nous colloquions leur conscience en quelque paisible repos qui ne soit agité d'aucune tempeste. Neanmoins comment que ce soit qu'ils soient assaillis, nous nions que JAMAIS ILS TOMBENT OU DECHÉENT DE LA FIANCE QU'ILS ONT UNE FOIS CONÇUE CERTAINE DE LA MISERICORDE DE DIEU.

16. n. 18.

Il est donc clair que selon Calvin les doutes de n'estre pas reconcilié avec Dieu, qui se peuvent trouver avec la foy, ne sont pas des doutes d'adherence, mais seulement de tentation, que la foy surmonte toujours, en sorte que les fidelles ne déchéent jamais de la confiance certaine qu'il leur attribue d'estre aimez de Dieu. Et c'est ce que Calvin declare encore plus expressement, lors qu'ayant expliqué la contrariété qui se trouve entre l'esprit & la chair, il dit: *Que c'est de là que procede cette bataille, quand la desiance qui reste encore en la chair, se dresse pour impugner & renverser la foy. Mais icy on me dira,* ajoute-il, *si une telle doute est mêlée avec certitude au cœur du fidelle, ne revenons-nous point toujours à cela, que la foy n'a pu certaine & pleine connoissance de la volonté de Dieu, mais seulement obscure & perplexe. A cela je répons que NON... Car la fin de cette bataille est toujours telle que la foy vient au dessus de ces difficultés & desquels estant assiegee il semble avis qu'elle soit en péril... Et ce que dit saint Iean en sa Canonique est accompli en eux. Vostre foy est la victoire qui surmonte le monde. Car elle signifie que non seulement elle est victorieuse en une bataille en dix, mais TOUTES FOIS ET QUANTES QU'ELLE SERA ASSAILLIE QU'ELLE SURMONTERA.*

16. n. 22.

Que

Que si ce Ministre s'avoit de dire qu'il y a une foy si petite & si infirme, quoique vraie, qu'il la faut excepter de ces regles generales, Calvin le démentiroit par ces paroles expresses. *En somme dès que la moindre goutte de foy qui se puisse imaginer est mise en nostre ame, incontinent nous commençons de contempler la face de Dieu benigne & propice envers nous. Bien est vray que c'est de loin. Mais c'est d'un regard si indubitable que nous savons bien qu'il n'y a nulle tromperie.* Et il dit un peu plus bas: *Que si nous avons la moindre étincelle du monde de la lumiere de Dieu qui nous découvre sa miséricorde, nous en sommes suffisamment illuminés pour avoir ferme assurance.* Et dans l'article suivant où il décrit les doutes & les craintes dont nôtre foy est assaillie, il declare que nonobstant cela, *Saint Paul demontre combien est grande la certitude de la moindre goutte que nous en ayons. QUAM CERTO & minime fallaci gustu nos afficiat vel exigua fidei guttula.*

Y a-t-il rien de plus contraire à ce que dit ce Ministre, que les Calvinistes confessent que la certitude ou l'incertitude suit le degré de la foy, c'est à dire que la grande foy est accompagnée de certitude, & la petite d'incertitude, ce qui est si faux, qu'il n'y a point de diminutifs dont Calvin n'ait pris à tâche de se servir pour montrer, que la vraie foy, en quelque degré qu'elle soit, quand nous n'en aurions que la *moindre étincelle*, que la *moindre goutte* qui se puisse imaginer (*vel minima fidei gutta, vel exigua fidei guttula*) est toujours accompagnée d'une grande certitude, quoiqu'il soit vray que cette certitude devienne toujours plus grande de plus en plus selon que la foy croist & s'augmente.

C'est ce que Chamier explique fort clairement, en prétendant d'une part que la foy est toujours accompagnée de certitude, quoique plus ou moins parfaite, selon les divers degrez de la foy; de sorte, dit-il, *que c'est le propre du fidelle de se tenir assuré qu'il sera sauvé par la foy, & qu'on n'est point fidelle si on n'a cette assurance*: & en montrant de l'autre qu'on ne doit pas dire pour cela que le fidelle soit toujours exempt de doutes & d'inquietudes, mais que quoiqu'il en soit souvent agité; il ne perd pas pour cela son assurance, parce que ce ne sont que des tentations qui l'attaquent, mais qui ne l'abattent pas. D'où il conclut que nonobstant ces assauts de Satan, du monde & de la chair, qui semblent ébranler la certitude de la foy;

Y Y y y

Chem. Tom. III.
lib. 13. c. 1. n. 5.
Fidel est certo statue-
re, se per fidem salu-
tate. neque fidei in-
esse nisi ita statuat.

elle n'est jamais sans croire , & sans croire assurément que le salut est à elle. *Abst*, dit-il , *ut adeo ignoremus humanam infirmitatem, ut fidem ponamus extra omnes tentationis sensus. Sentit, sentit illa profecto nec raro miros motus ab indignitate sui, à mendo, à satana; & ita sentit, ut non possit non affici, atque adeo vacillare, & ferme desperabunda similis esse, sed eadem aliquantulum luctata, eluctatur denique. Itaque nunquam desperat. Laxius dixi, quod ne ipsi quidem negent Papista: dico ergo amplius: nunquam non credit: NUNQUAM NON CERTO CREDIT SUAM ESSE SALUTEM: nimirum quia credendo pugnat, credendo vincit.*

Cameron qui s'est donné beaucoup de liberté d'adoucir les opinions de Calvin qui luy ont paru trop dures, n'a point en cela d'autres sentimens que son maistre, & il explique de la même sorte comment ^a la foy estant essentiellement, selon eux, une connoissance certaine que doit avoir chaque Chretien que Dieu l'aime en JESUS-CHRIST, & qu'il veut efficacement le sauver, il se peut faire que le fidelle semble quelque fois douter de cette volonté de Dieu envers luy. ^b Il y a, dit-il, deux sortes de doute. L'un qui détruit entierement la nature de la foy; & l'autre qui peut compatir avec la foy. Lors que l'on doute de telle sorte, que l'on combat foy-même son doute, & qu'enfin on le détruit, ce doute n'empêche pas qu'on n'ait la vraie foy, mais petite. D'où vient que Jesus-Christ reprochant à saint Pierre de ce qu'il avoit douté ne l'appelle pas incrédule, mais homme de peu de foy. Telle fut aussi la foy du Pere du Lunatique, qui disoit à Jesus-Christ: Je croy, Seigneur, subvenez à mon incrédulité. Il paroist qu'il y avoit en luy quelque doute, mais c'estoit un doute que sa foy combattoit, comme la nature qui est forte combat la maladie, & enfin la chasse. Il est clair qu'il ne reconnoist de doute qui puisse compatir avec la foy, que le doute de tentation que la foy combat, & auquel elle empêche que le fidelle n'adhère, mais qu'il reconnoist en même temps que l'autre sorte de doute, qui est celuy auquel on adhère, détruit entierement la nature de la foy.

Mais le Synode de Dordrecht, dont tous les Calvinistes de France se sont engagez de soutenir la doctrine, a solennellement décidé ce point, en declarant que les doutes & les défiances que les fidelles ressentent quelquefois touchant leur justification & leur salut, ne sont que des doutes de tentation, ausquels Dieu empêche qu'ils ne succombent.

^a *Brzin Catech. tom. pend. scil. 4. Quid est Fides? Certitudo qua unum quemque christianum pignus esse oportet, & qua apud se statuat se à Deo Patre propter Jesum Christum amari. Qui vero hæc fide præditus suis an servabuntur? Eos servari necesse est. Deus enim filium suum donavit, ut quicumque ipsam credidit vitam æternam consequatur.*
^b *Cameron ad Matth. XV. III. 14. Duplex est dubitandi genus: alterum quod fidei æternam plane destruit, alterum quod comitatur fidem. Qui sic dubitat, ut ipse dubitationem impugnet, & tandem oppugnet, ille ita dubitat, ut hoc non impediatur quo minus sit vera fide præditus, sed e contra &c.*

Talis etiam fuit fides perisistius Lunatici, credo Domine, sed subveni incrédulitati meae: ubi apparet dubitatio, sed quæ à fide oppugnat, ut non sit valida oppugnat morbum, & tandem expugnat.

Si les élus de Dieu, dit-il, estoient destituez en ce monde de la solide consolation que leur donne la certitude qu'ils ont d'obtenir la vie éternelle, & de cette arrhe infaillible de la gloire éternelle, ils seroient les plus misérables de tous les hommes. Cependant l'Ecriture témoigne que les fidèles ont à combattre en cette vie contre divers doutes de la chair : & lors qu'ils sont agitez de grieues tentations ; ils ne sentent point toujours cette pleine consolation de foy, & cette certitude de persévérance : Mais Dieu, Pere de toute consolation ne permet point qu'ils soient tentez outre leur pouvoir, & il leur donne avec la tentation telle issue qu'ils la peuvent soutenir. 1. Corinth. 10. 13. Et par le S. Esprit réveille derechef en eux la certitude de persévérance.

Enfin si ce Ministre desire une autorité plus recente, il n'a qu'à consulter le sieur Daillé, qui luy apprendra, que dans leurs principes, les doutes & les desiances que ressentent les fidèles, n'empêchent pas l'assurance & la certitude qu'ils leur attribuent touchant leur justification & leur salut, quelque petite & quelque foible que soit leur foy.

C'est sans besoin, dit-il, qu'on n'oppose icy les témoignages de Perkins, de Martyr, & de Calvin. J'y souscris volontiers. Mais comme ce que j'ay dit de l'assurance du fidelle (qui est que le fidelle est certain qu'il est justifié & qu'il sera sauvé) n'empêche pas, que je ne tiennne ce qu'ils écrivent des foiblesses & des accidens, qui troublent quelque fois son calme ; semblablement aussy ce qu'ils disent de ce dernier sujet, n'induit pas, qu'ils ne crussent ce que j'ay dit du premier. Monsieur Chamier a expliqué l'une & l'autre partie de ce sentiment. Nostre foy, dit-il, ressent & même souvent d'étranges mouvemens par la consideration de son iniquité propre, ou par la tentation du diable & du monde ; & les ressent si vivement, qu'il n'est pas possible qu'elle n'en soit touchée ; qu'elle ne bronche jusques là qu'elle semble quelquefois desesperée. Mais après avoir lutté quelque temps avec ces pensées ennemies, elle s'en démele enfin ? si bien qu'elle ne s'en desespera jamais en effet. L'ay parlé trop foiblement, & n'ay rien dit que ceux même de Rome n'accordent. Il faut dire de plus que la foy n'est jamais sans croire, ET SANS CROIRE ASSUREMENT, QUE LE SALUT EST A ELLE ; parce que c'est en croyant, qu'elle combat, & encore en croyant qu'elle remporte la victoire. Ce sont les doutes qu'entend Perkins ; la crainte dont parle Martyr, l'inquietude & la perplexité qu'avoüe Calvin. Si ces infirmités arrivent

Sur le 5. point de doctrine, art. 10. & 11. Ac proinde hæc certitudo non est ex peculiariquadam revelatione præter & extra verbum facta, sed ex fide promissionum Dei, &c. Atque hoc solido obtinenda victorie solatio, & infallibili eterne glorie archa si in hoc mundo electi Dei delectentur omnium hominum essent infirmi. Interim testatur Scriptura fidelis in hac vita cum variis catenis dubitationibus confectus, & in gravitate ratione constitutus hanc fidei plenitudinem ac perfectam certitudinem, non tempore sentit. Verù Deus parat omnia consolationi : supra omnes vires tentandi non sinit, sed cum tentatione præstat evasione. 1. Cor. 10. 13. Ac per Spiritum sanctum perseverantiam certitudinem in iustitiam rursum excitat. De ill. Applique 111. Part. lib. 27. p. 331.

CHAP. V.

quelquefois aux vrais fidelles ; ce n'est pas à dire , qu'ils ne
 „ soient pas assurez de leur salut au fond. Vous sçavez ce que
 „ dit un homme dans l'Evangile : Je crois Seigneur , subviens à
 „ mon incredulité. Concluez-vous de-là , qu'il n'avoit du tout
 „ point de foy ? Comment croiroit-il s'il n'en avoit point ? Ce
 „ qu'il ajoute montre seulement , qu'il y avoit de la foiblesse en
 „ sa foy. Ne trouvez donc pas étrange , que nous en disions au-
 „ tant de l'ASSURANCE DU SALUT. Elle dépend du sentiment que
 „ nous avons de nostre foy , de nostre charité , & de nostre ju-
 „ stification. L'estat de ces choses n'est pastoujours de même en
 „ nous. Elles y sont , & y agissent plus fortement une fois que
 „ l'autre ; si bien que nostre confiance s'y fortifie & s'y relâche
 „ aussy à même proportion. Mais QUELQUE PETIT QUE SOIT LE
 „ DEGRE , où nous les avons (pourvu que nous les ayons en effet)
 „ elles nous donnent assez de fondement pour nous ASSURER,
 „ (au moins en quelque mesure) de la grace de Dieu & de
 „ son salut.

En voila plus qu'il n'en faut pour convaincre ce Ministre d'a-
 voir ou ignoré ou dissimulé les sentimens de sa secte, lors qu'il
 a dit : *que ceux de sa communion confessent , qu'il y a des fidelles*
qui n'ont pas cette certitude (c'est à dire qui n'ont pas une con-
noissance certaine de leur justification) parce qu'il y a une foy
infirme qui n'est pas incompatible avec le doute & l'incertitude,
& que la certitude suit le degré de la foy. Au lieu qu'ils disent
 seulement , qu'il y a divers degrez dans la certitude , comme
 dans la foy , mais que toute foy veritable est accompagnée de
 certitude , de sorte *que quelque petit que soit le degré on nous*
l'avons , elle nous donne assez de fondement , pour estre assuré , au
moins en quelque mesure , de la grace de Dieu & de nostre salut. Et
 ils ne pourroient parler autrement sans impieté enseignant
 comme ils font , *Que la connoissance qu'ont les fidelles qu'ils sont*
justifiez est une connoissance de foy divine. Car la foy divine
 d'une chose estant essentiellement , *une tres-ferme & tres-*
certaine persuasion de cette chose à cause de l'autorité de la pre-
miere vérité , ce qui fait dire à Calvin , que la foy est détrui-
 te aussy-tost qu'on oste la certitude , *manifestum est fidem de-*
strui simul ac tollitur certitudo ; ce seroit une pensée phanati-
 que & heretique tout ensemble , de dire du même homme ,
 qu'il croit une chose de foy divine , & qu'il est incertain si
 elle est.

De id. Parans de
Justif. lib. 3. p. 581. op-
provoque ainsi un prin-
cipe à tort de partir
de notre ces paroles de
Beilarmun. fides pro-
prie est assensus cha-
ritas ac firmamentum
oh autoritatem pri-
mae veritatis. Et il
s'en sert pour prou-
ver que la certitude
que chaque fidelle a
de sa justification,
n'est pas seulement
moral & conjectu-
rale, mais que ce doit
estre, assensus certus
ac firmus.

On dira peut-estre que ce ne sont point deux choses incompatibles dans un fidelle , que la certitude & l'incertitude de sa propre justification, parce qu'elles viennent de divers principes, l'une de la foy & l'autre de la chair : & que nous en voyons un exemple dans les connoissances humaines, puis qu'en même temps que la raison nous persuade que le Soleil est beaucoup plus grand que la terre, le sens nous en fait douter, & nous fait même juger qu'il est plus petit.

Mais cette réponse est inutile, parce qu'il faut malgré, qu'on en ait, que l'incertitude dans ces rencontres soit une incertitude improprement dite, qui ne consiste que dans des doutes de tentation ausquel on ne consent point, & qui par consequent n'empêchent pas, qu'absolument parlant on ne soit certain de la chose même dont ces pensées de tentation nous porteroient à douter. Car il peut bien y avoir de différentes raisons & des veuës cōtraires dont les unes nous portent à nous assurer d'une chose, & les autres à en douter: mais il n'y a qu'un seul esprit qui juge enfin en dernier ressort des unes & des autres: d'où il arrive necessairement que si les raisons de la certitude prevaleut sur celles de l'incertitude, il devient certain, & ne peut plus demeurer dans l'incertitude; comme au contraire si les raisons de l'incertitude l'emportent & font plus d'impression que les autres, cet homme ne sera qu'incertain, & on ne pourra plus dire qu'il ait de certitude. Aussi pour faire justice à l'auteur Calviniste dont cette objection est prise, il faut croire que le doute dont il parle n'est qu'un doute de tentation qui n'empêche point la certitude, & non point un doute auquel on adhère, comme le fait voir l'exemple même dont il se sert. Car celuy qui sçait par demonstration que le Soleil est plus grand que la terre, ne peut jamais estre dans l'incertitude s'il n'est point plus petit, quelque sujet qu'il semble en avoir à ne s'arrester qu'à l'apparence. Or selon ce Calviniste la certitude de foy que le fidelle a d'estre reconcilié avec Dieu, surpasse autant toute la certitude des sciences & des sens, que l'autorité & le témoignage de Dieu est plus considerable & plus certain, que toute demonstration & toute experience. Et par consequent il est aussi peu possible, que celuy qui croit de foy divine qu'il est justifié, soit en même temps dans une vraie incertitude sur ce sujet, quoy que l'on dise qu'elle procede de la chair, qu'il est possible qu'un Astronome à qui de

CHAP. V.
David Pa. 100. 101.
Sif. lib. 3. c. 2. p.
607. Neque sibi repugnans ille, fideles credite & certose, & tamen aliquando commovet: ista si quidem ex diversis proveniunt principis. Sicut enim est p. i. causa, ratio quidem judicat otium solis tota terra majorem esse, armetim ea de re & sensus dubitat, & locus existimat: ita de certitudine & dubitatione est sentiendum, eas non manare ex illis principis. Nam dubitatio qualem perficitur à carne nostra ab infirmitate & prudentia humana: Certitudo vero est ex fide nitente promissis: finibus divinis quæ non fallunt.

ib. p. 607. Vrayne
hæc fidei certitudo
(affensiva & huius
eialis) omnium scien-
tiarum & sensuum
certitudinem tanto
magis superat, quan-
to divina autoritas &
revelatio omni
humano intellectui,
demonstratione &
sensu est superiorem,
certius.

rendre vain cet artifice, & démêler ce qu'on tâche de brouiller, je laisse la comparaison qui ne regarde en aucune sorte l'article dont il s'agit, & je me renferme à montrer ce qui le touche, c'est à dire que les Calvinistes n'enseignent pas seulement ce qu'il reconnoît, *que les fidelles savent d'une certitude de foy qu'ils sont justifiés*; mais qu'ils enseignent aussi qu'il faut qu'ils ayent cette foy qui les assure de leur justification pour estre vraiment fidelles & pour estre sauvez. Et c'est ce qu'il est bien aisé de prouver. Je me contenteray de le faire par trois sortes de preuves que je ne doute point que tout le monde ne juge démonstratives & convaincantes.

Voicy la premiere. Rien n'est plus nécessaire pour estre vraiment fidelle, & pour obtenir le salut, que la foy justifiante. Or les Calvinistes croient que la foy justifiante consiste principalement selon les définitions mêmes de Calvin & de Beze dans la persuasion ferme & certaine que chaque fidelle a que Dieu luy est propice par JESUS-CHRIST en ce que ses pechez luy sont remis & qu'il est justifié. Ils croient donc aussi qu'il est nécessaire pour estre vraiment fidelle, & pour obtenir le salut, de sçavoir d'une certitude de foy que l'on est justifié.

a Calv. Inst. lib. 3. c. 2. n. 7. Nous avons une entière définition de la foy, si nous déterminons que c'est une ferme & certaine connoissance de la bonne volonté de Dieu envers nous &c. Et dans le latin, Nunc iusta fidei definitio nobis constituit, si dicamus esse veritatem fundatam per

divine erga nos benevolentiam firmam certamque cognitionem, que graviter in Christo promissionibus spirituum sanctum &c. revelatur mensuratur nostris &c. cordibus obsequatur.

b Beza in libello. Resp. &c. Fidem qua distinguuntur filii lucis à filiis tenebrarum, non simpliciter vocamus illam nostram ipsorum demonibus communem, qua fit ut quis agnoscat vera esse quæcumque in scriptis prophetis &c. apostolicis continentur, sed præterea firmam animi assentionem illius notitiam communem, qua fit ut subit quilibet peculiariter applicet que æternæ in Christo promissionem, perinde ac si jam esset illius plene ac repleta compos. Etia. Cartib. compend. sect. 4. Minus scrupulosus. Qui hæc prædicti sunt. Sed quid est fides? Certioratio qua unusquisque christianum prædium esse oportet, & qua apud se saluare se à Deo patre propter Jesum Christum amari.

La seconde n'est pas moins claire. On ne peut estre ny vraiment fidelle ny sauvé qu'on ne croye le symbole des Apôtres de cette sorte de foy qui est propre aux enfans de Dieu, & qui n'est pas commune aux diables & aux hypocrites selon les Calvinistes. Or il est nécessaire pour cela de croire de telle sorte l'article de la remission des pechez qu'on ne croye pas seulement qu'elle se confere par les Sacremens dans l'Eglise catholique (car prenant cet article dans ce sens, les diables, disent-ils, le croient au fond de l'enfer) mais il faut outre cela pouvoir dire : *Je croy que la remission de mes pechez m'est accordée à moy en particulier par la mort du Fils de Dieu qui s'est livré pour moy*; sans quoy la foy justifiante ne différerait point de la foy historique & morte des hypocrites & des diables. Il m'est

David Torando in fidei lib. 1. c. 8. p. 421. Secunda ratio Bellarmini est neminem teneri certo credere certitudinem fidei sibi remissa esse peccata. Primo quia huiusmodi articulus in nullo fidei Symbolo continetur, &c. R. Ad primam rationem dico esse falsam super lib. 1. c. 9. refutamus ubi demonstravimus articulum. Credo remissionem peccatorum. Non hunc modo sensum habere credo catholicis esse docem quoniam per baptismum

CHAP. V.

*aliqui Sacramento
percipiunt, ut supra
significaverat. Hoc e-
nim sen'u etiam
diaboli in inferno
credunt hunc articu-
lum. Sed preterea :*

*Credo propter mortem
Filii Dei prout traditi sunt remissionem peccatorum : absque quo fides justificans, & fides historica vel mortua hypocritarum
& diabolorum nihil diceretur.*

*Le Catechisme du Pa-
latinat, approuvé so-
lemnellement par le
Synode de Dorchester,
enseigne que c'est dans
ce même sens qu'on
doit croire les articles
du Symbole de la re-
mission des pechez &
de la vie éternelle.
Id. lib. p. 704. Secun-
dum datatio : quod fide-
les etiam debent cre-
de : a certitudine fi-
dei sibi remissa esse
peccata propter Chris-
tum. Quia credite
precepimus, sub pen-
na eterne damnatio-
nis, si certitudine fi-
dei credite debemus.
Omnes singuli fi-
deles precepimus
credite, per Christi
mortem letre libere-
mini peccata. Om-
nes igitur & singuli
fideles per mortem
Christi sibi certa re-
missa peccata certitu-
dine fidei credite
debent.*

donc nécessaire, selon les Calvinistes, pour estre vraiment fidele & obtenir le salut, de croire comme un article du Symbole des Apostres, que mes pechez me sont remis, ce qui est la même chose que de sçavoir *d'une certitude de foy que je suis justifié.*

La troisième est encore plus decisive, puis qu'elle est toute prise des propres paroles d'un celebre Calviniste, & n'est que la raison même qu'il apporte pour prouver contre le Cardinal Bellarmin; Que les fideles doivent croire de certitude de foy que leurs pechez leur sont remis par JESUS-CHRIST & qu'ils y sont obligez sous peine de la damnation éternelle. La 2. raison, dit Paræus, *qui fait voir que les fideles doivent croire de certitude de foy que leurs pechez leur sont remis à cause de Iesus-Christ* telle. Nous devons croire de certitude de foy, ce que Dieu nous commande de croire sous peine de la damnation éternelle. Or il est commandé à tous & à chacun des fideles de croire que Dieu luy remet ses pechez par la mort de Iesus-Christ. Ce qu'il tâche de prouver par quelques passages pris à contre sens. Donc tous & chacun des fideles doivent croire de certitude de foy que ses pechez luy sont remis par la mort de Iesus-Christ.

Il est donc constant, quoy qu'en veuille dire ce Ministre, que quand les Calvinistes enseignent, que les fideles sont assurez d'une certitude de foy qu'ils sont justifiez, ils sont de cette assurance un article de foy qu'il faut croire de nécessité pour estre vraiment fidele, & qu'on n'est pas moins obligé de le croire pour estre sauvé que les autres veritez que la parole de Dieu nous enseigne : parce que quiconque croit toutes les autres sans celle-là, n'a selon eux que la foy historique des diables, ou la foy morte des hypocrites.

Et quant à ce qu'il ajoute, qu'ils appellent l'assurance qu'on est justifié du nom de certitude de foy, parce qu'elle s'établit par une conclusion tirée de deux premisses, dont l'une est de l'Ecriture & par consequent de foy, & l'autre est connue à chaque fidele : ce n'est qu'apporter la raison sur laquelle ils fondent cette prétendue certitude qu'ils croient avoir de leur salut, mais ce n'est pas la desavouer, c'est au contraire reconnoître de plus en plus qu'ils la croient : & ainzy après tous les détours que ce Ministre a employez pour obscurcir un peu la doctrine de sa secte,

il en revient à la bonne foy & est contraint de reconnoistre ce que l'Avocat avoit promis de luy faire desavouer; qui est : que tous les fidelles qui ont esté une fois justifiez par l'imputation de la justice de Jesus-Christ connoissent d'une certitude de foy qu'ils sont justifiez en cette maniere.

CHAPITRE VI.

*Suite de la même dispute. Examen du second & troisième article :
Que se Ministre n'en a pu desavouer aucun sans abjurer la doctrine de sa secte.*

II. ARTICLE PROPOSE' AU MINISTRE.

2. **Q**UE cette sorte de justice (par l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST) étant une fois reçue est inamissible, en sorte qu'une personne qui a esté reçue une fois au nombre des enfans de Dieu, ne pert jamais absolument la grace, & n'est jamais damnée.

RÉPONSE' DU MINISTRE.

Ils enseignent, ou que la foy ne s'éteint jamais entièrement quoy qu'elle souffre quelque fois de dangereuses deffailances, & que par conséquent le fidelle ne perd pas la grace de la justification, c'est à dire qu'il est toujours vray que ses pechez luy sont pardonnez, ou que si la foy s'éteint, Dieu la rallume & la vivifie de telle sorte, que celui qui a une fois eue la vraie foy, que saint Paul appelle la foy des élus, ne meurt point dans l'infidélité, & par conséquent n'est jamais damné; parce que d'élus on ne devient point reprouvé, & que l'Ecriture nous enseigne, que Dieu glorifie ceux qu'il a justifiez; & Jesus-Christ dit de ses fidelles qu'il appelle ses brebis, que personne ne les ravira de sa main.

RÉFUTATION.

Si ce Ministre est de bonne foy, il est mal instruit des sentimens de ceux de sa communion, & il avance des choses que je suis assuré qu'il n'oseroit soutenir publiquement en aucun de leurs Synodes. Car de deux points que ce second article enferme : l'un que tous ceux qui ont la vraie foy sont assurés de n'estre jamais damnez, l'autre qu'ils sont assurés aussi de

ne perdre jamais cette vraie foy, ny la qualité d'enfant de Dieu: il semble ne vouloir demeurer d'accord que du premier, & remettre en doute le second. C'est à quoy tend cette alternative à laquelle il réduit la doctrine de ses Confreres: *Ou que la foy ne s'éteint jamais entierement, ou que si elle s'éteint Dieu la ralume, & la vivifie de telle sorte, que celuy qui a en une fois la vraie foy ne meurt point dans l'infidelité.*

Cette proposition est tres-veritable en la restreignant aux élus. Et c'est d'eux aussy seulement que saint Augustin l'enseigne dans le livre de la correction & de la grace chapitre 7. *Leur foy, dit-il parlant des élus, qui agit par amour, ou ne se perd point entierement, ou si elle vient à se perdre, ils la recouvrent avant qu'ils sortent de cette vie, & effaçant les pechez qui avoient interrompu le cours de leur bonne vie, ils perseverent dans la vertu jusques à la fin.*

Mais les Calvinistes'ont corrompu cette doctrine sainte par trois erreurs pernicieuses qu'ils y ont mêlées. La 1. que tous ceux qui ont esté vne fois justifiez par la veritable foy sont du nombre des élus, au lieu que saint Augustin reconnoist, comme nous l'avons fait voir, qu'il y a des justifiez qui ne sont point predestinez, le don de perseverance qui discerne les élus de ceux qui ne le sont pas, n'estant pas commun à tous les fidelles.

La seconde que tous les élus, c'est à dire selon eux tous les vrais fidelles, sçavent certainement qu'ils sont élus, & qu'ils ne sçauroient perir, ce qui est directement contraire à la doctrine de ce Pere, qui fait voir en divers endroits que Dieu a voulu que ce secret fut caché aux predestinez mêmes, pour les retenir dans l'humilité, & ne leur pas donner lieu de se relâcher par l'assurance qu'ils auroient que rien ne les pourroit perdre.

La 3. Que non seulement ces fidelles ne peuvent jamais estre damnez, mais qu'il ne peut même jamais arriver qu'ils déchéent de l'estat de la justification & de l'adoption, parce que la vraie foy ne se perd jamais entierement, & que la moindre étincelle que l'on en conserve, suffit pour assurer le salut.

C'est ce que ce Ministre a eu honte de reconnoitre, ayant voulu faire croire qu'ils ne nioient pas que la foy ne s'éteigne quelque fois entierement, mais qu'ils se contentoient de sous-

nir que Dieu la ralumé toujours quand cela arrive, & qu'il ne permet pas que ces fidelles déchus meurent dans l'infidélité.

Il faut donc qu'il ne se souvienné plus du serment qu'il doit avoir fait selon leur Synode National tenu à Alez dans les Cevenes, *de recevoir la doctrine du Synode de Dordrecht, & de ne la rejettier ny en tout ny en partie.* Car il a esté definy dans ce Synode. *Que les fidelles qui tombent en des pechez énormes & atroces in peccata gravia & atrociora, ne déchétent pas pour cela de la grace de l'adoption & de l'état de la justification.* Et par conséquent nul Ministre ne peut dire avec une alternative, *ou que la foyne s'éteint jamais entierement quoiqu'elle souffre quelque fois de dangereuses défaillances, ou que si elle s'éteint Dieu la ralumé.* Mais il doit dire absolument comme Windelin que celui qui a une fois reçu de Dieu la foy salutaire ne la perd ny ne la rejette jamais. *Qui semel accepit fidem salvificam nunquam eam amittit vel abjicit.*

Windel. Christ.
Theol. lib. 1. c. 24.

Ou comme Chamier, que celui qui a esté reçu une fois en la grace de Dieu n'en déchet jamais par quelque peché que ce soit. *Negant catholici* (c'est ainly qu'ils appellent ceux de la secte) *ullo peccato quantumvis gravissimo semel receptum in gratiam à Deo excidere à gratia.*

Cham. Tom. 111. lib.
6. c. 12. n. 4.

Ou comme Scharpius: Que c'est tourmenter les consciences par une bourtellerie insupportable, que de vouloir comme font les Papistes, que la grace salutaire de Dieu ayant esté une fois donnée se puisse perdre; & que c'est se joüier de Dieu, que de s'imaginer qu'il dépend de nous l'ayant perdue de la recouvrer. *Statuere cum Pontificiis gratiam Dei salutarem semel donatam amitti posse, est intolerabili carnificina conscientias cruciare; & fingere in manu nostra esse gratiam amittere vel recipere, est cum Deo ludere.*

Scharpius de Injuriis
contr. 3 p. 875.

Ou comme Dungan. Qu'il n'est pas conforme à la foy chrestienne qu'aucuns vrais fidelles par aucuns pechez mêmes énormes, tels que l'expérience découvre qu'ils en commettent, déchétent totalement de la grace de Dieu, même pour un temps. *Non est veritati christianæ fidei conforme, ullos verè fideles per ulla etiam gravia peccata, cujusmodi patrareprehenduntur, totaliter à gratia Dei ad tempus excidere.*

Dunganus in Patibulo
p. 204.

Ou comme Perkins: Qu'il se peut bien faire que nos pechez endurcissent nostre cœur, affoiblissent nostre foy, & attristent

Perkinsus in dialogo
de statu hominis p.
44.

CHAP. VI.

en nous l'esprit de Dieu, mais qu'ils ne peuvent ny nous oster la foy ny nous arracher entierement le saint Esprit. *Fieri quidem potest, ut corda nostra obfirmant peccata, fidem infirmant, Spiritumque Dei in nobis tristitia afficiant: veram fidem auferre, & Spiritum sanctum prorsus excutere non possunt.*

De Inssif. lib. 3 c. 14.

Ou comme David Paræus: Qu'il est aussi impossible que les vrais fidelles perdent entierement la foy & la justice de la foy, qu'il est impossible que le decret de Dieu manque de s'excuter. *Dicimus tam esse impossibile verè fideles, fidem & justitiam ejus penitus amittere, quam est impossibile, Dei propositum excidere.*

Dammans in Concordia sua p. 108.

ib. p. 110.

Ou comme Damman: Que nuls fidelles par quelques pechez que ce soit ne peuvent decheoir de la grace de Dieu. *Nul-li verè fideles per ulla peccata possunt ex gratia Dei excidere.* Et que nous devons croire fermement & sans hesiter qu'encore que nous pechez en considerant leur difformité nous pussent separer de Dieu, ils ne nous apporteront neanmoins aucun prejudice. *Firmiter & absque hesitatione tenemus peccata nostra etiamsi sua fæditate nos à Deo extrudere possent, nobis tamen non obfutura.*

Robertus Sarisb. in Tomis. Diatribam cap. 2.

ib. c. 12 Neque movet nos quod Augustinus hanc sententiam, & tamen non nisi dubitant dicit: *Si forte quædam fides dicitur reparatur antequam vita ista finiatur: quia Christiani non tam facit & intercedit ejus exultat, qui fidem deficere dicit pro qua Christus gavitate deficit.*

Ou comme Robert de Sarisbery: Que quelques pechez que l'on commette ils ne font jamais, que celui-là ne soit pas justifié, qui a esté une fois justifié par la vraie foy. *Nunquam contingit ullis peccatis ut sit non justificatus, qui semel vera fide justificatus est.* Ce qu'il confirme en un autre endroit en pretendan, que c'est faire injure à JESUS-CHRIST, & se moquer de son intercession, que de dire en parlant des élus, ce qu'il avouë qu'en a dit saint Augustin, mais en luy reprochant en même temps, que c'est pour n'avoir pas fait assez d'atention à ce qu'il devoit dire: *Si sunt quorum deficit fides, reparatur antequam vita ista finiatur:* S'il y en a dont la foy se perd, ils la recouvrent avant que de sortir de ce monde.

Ou comme les Contreremonstrans dans la Conference de la Huic: Que c'est une doctrine établie par l'Ecriture, que ceux qui ont esté entez en JESUS-CHRIST par la vraie foy, & rendus participans de son Esprit vivifiant, quoy qu'ils pussent commettre des pechez énormes par l'imbecillité de la chair, sont neanmoins tellement gardez de Dieu, qu'il est certain qu'ils ne peuvent perdre certe foy & cet esprit vivifiant ny roalement ny finalement, & que le fondement de cette perseverance

consiste dans le decret immuable de l'election de Dieu, dans la promesse certaine du Pere, dans son alliance gratuite, dans la garde fidelle, puissante, & efficace de nostre Seigneur JESUS-CHRIST, & dans la CONTINUELLE ET PERPETUELLE DEMEURANCE DU S. ESPRIT EN TOUS CEUX QUI ONT ESTE UNE FOIS REGENEREZ. *Probabimus ex Scripturis, eos qui per veram fidem Iesu Christo sunt insiti, & proinde vivifici ejus Spiritus participes facti, quamvis possint per carnis imbecillitatem graviter peccare, a Deo tamen ira conservari, ut certum sit eos hanc veram fidem, & hunc vivificum spiritum non totaliter neque finaliter amissuros: & fundamentum perseverantia consistere in immutabili decreto divina & eterna electionis, in Dei Patris certa promissione, in ejus fœdere gratioso in Domini Iesu Christi fideli & potenti, efficacie custodia, ET IN CONTINUA PERPETUAQUE SPIRITUS SANCTI MANSIONE APUD OMNES EOS QUI AB EO SEMEL REGENERATI FUERINT.* A quoy ils ajoutent que les Eglises reformées ont tiré cette doctrine de la parole de Dieu après un serieux examen, & que les Eglises des Pais-bas l'ont clairement definie dans la Confession de foy & le Catechisme.

Col. H. 2. p. 341.

Et c'est ce qu'ils avoient tous appris de Calvin & de Beze: Car le premier met en cela la difference entre la vraie foy, & un vain phantôme de foy, qu'il dit estre quelquefois dans les reprouvez, en ce que Dieu, dit-il, *regene les élus seulement à perpetuité par la semence incorruptible, & ne souffre jamais que cette semence qu'il a plantée en leurs cœurs perisse, d'où vient aussi qu'il a scellé en leurs cœurs, d'une façon speciale la certitude de sa grace, à ce qu'elle leur soit pleinement ratifiée.*

Cal. l. Inst. liv. 3.
ch. 2. n. 11.

Et le dernier, qui est Beze, a soutenu avec tant de fermeté, qu'un fidelle ne perd jamais la vraie foy même pour un temps en quelques crimes qu'il puisse tomber, que quoiqu'il eust un extrême desir de trouver quelque voie d'accord pour s'unir aux Luthériens, il ne voulut jamais rien relâcher de ce dogme dans la conference de Montbelliard. Car le Docteur Jacques André ayant soutenu que Simon le Magicien avoit cru veritablement lors qu'il fut baptisé, & ayant demandé à Beze, *s'il ne se pouvoit pas faire qu'ayant eu la vraie foy il l'eust perdue depuis par son péché:* Beze luy répondit brusquement, que non, que cela ne se pouvoit pas faire, parce que s'il avoit eu la vraie foy, il ne l'auroit jamais perdue. Car tous ceux, dit-il, qui ont une fois reçu de Dieu la vraie foy, ne la peuvent plus jamais perdre. NAM QUI SEMEL VE-

ra fide à Deo donantur , eam nunquam amplius amittere possunt Et Jacques André croyant l'arrester par l'exemple de David. *Je vous demande donc*, dit-il , *si lors que David commit adultere avec Besabée il ne perdit point la vraie foy & le saint Esprit*: Beze sans s'étonner luy repliqua , qu'il n'avoit perdu ny la foy ny le saint Esprit , mais les avoit toujours retenus. *Nequaquam amisit fidem & Spiritū Sanctum retinuit.* Ce qu'ayant repeté plusieurs fois, ce Lutherien ne se put tenir de dire : *Que quand on luy donneroit mille florins, ou plustost tout le monde , il ne voudroit pas proposer à ses auditeurs des choses si manifestement impies: comme est de dire , que des gens qui commettent de tels crimes contre leur conscience, des fornicateurs, & des adulteres, pourvu qu'ils soient élus, retiennent dans l'acte même du peché la foy & le saint Esprit.* Mais Beze se soucia si peu de ce reproche, qu'encherissant sur ce qu'avoit dit son averfaire, il declara hautement , qu'il aimeroit mieux perir que de ne pas enseigner ce que l'autre trouvoit impie: *Ego vellem perire sialiter docerem.* Et sur ce qu'il avoit apporté pour instance , qu'il n'y avoit point d'homme qui fust sans aucune tâche ; Jacques André repliqua tres-à-propos, comme font les Catholiques, qu'il falloit distinguer entre les pechez d'infirmité humaine, & les crimes qui violent la loy de Dieu: que les premiers sont veniels, parce que Dieu ne les impute pas aux fidelles & aux élus, & que par ces pechez là on ne perd pas le saint Esprit. Mais que les autres sont mortels selon cette parole de saint Paul, si vous vivez selon la chair vous mourrez.

Aquoy Beze crut avoir bien répondu en disant : *Qu'aucun peché n'est veniel, mais qu'ils sont tous mortels, c'est à dire dignes de mort.* Et ainſy, dit-il, cette distinction des pechez en mortels & veniels, qui n'est qu'une invention des Papistes, ne peut icy avoir de lieu : *NULLUM peccatum est veniale, sed omnia sunt mortalia, hoc est digna morte, Ideo hac distinctio peccatorum, tanquam Papistica, hic locum habere non potest.* Et c'est sur cela qu'il dit dans la préface d'une réponse françoise à ces actes de la conference de Montbelliard, ce que nous en avons déjà rapporté, qu'on avoit tort de trouver étrange qu'il eust soury à cette distinction, puisqu'il luy devoit estre bien permis, sinon de detester avec pleine ardeur de telles ordures sorties des cloaques des scolastiques, comme estant pleines d'impiété, pour le moins de témoigner par quelque contenance qu'il luy déplaisoit de les voir encore reténir en quelques écoles Ecclesiastiques.

Comme donc il n'y a point de dogmes qu'on puisse avec plus de raison attribuer aux Calvinistes que ceux qui ont causé leur desunion avec les Lutheriens , & qu'ils ont opiniâstement soutenus contre ceux-cy , lors même qu'ils desiroient avec plus d'ardeur s'unir à eux , & que celui de la justice inamissible est certainement de ce nombre , comme nous venons de le faire voir par cette celebre conference : quelle raison peut avoir eu le Ministre auquel nous répondons, de ne pas accorder absolument le second article , puisqu'il ne contient que cela , sçavoir , *que la justification par l'imputation de la justice de Jesus-Christ, ne se perd jamais, non pas même pour un temps ?* Est-ce qu'il s'élèvera contre tous ces auteurs celebres dont ils tirent d'ailleurs tant de vanité : qu'il les accusera d'avoir mal compris ce principe fondamental de la pretendue reformation : & que même il traitera d'imposteurs ceux , qui comme Windelin , attribuent cette opinion aux vrais orthodoxes : *Fidem veram & justificantem nunquam amitti vel abjici totaliter, orthodoxorum est sententia :* & qui combattent le sentiment contraire , comme une erreur des Lutheriens & des Catholiques.

III. ARTICLE PROPOSÉ AU MINISTRE.

3. Qu'ainsy les fidelles ne sont pas seulement assurez de leur justice presente , mais aussy de leur justice future , c'est à dire , qu'ils sont assurez de ne perdre jamais absolument la grace , de ne cesser jamais d'estre enfans de Dieu , & de n'estre jamais damnez.

RESPONSE DU MINISTRE.

3. Comme ils n'enseignent pas , que tous les fidelles soient assurez dans tous les momens de leur justification presente , ils n'enseignent pas non plus , qu'ils soient assurez dans tous les momens de leur justice future & de leur perseverance : mais ils croient , que les promesses de Dieu doivent former cette assurance dans leurs cœurs ; & saint Pierre nous dit , que la vertu de Dieu nous garde par la foy pour nous faire jouir du salut.

REFUTATION.

Cela ne s'appelle pas un defaveu. C'est au contraire un aveu bien formel de ce qui est contenu dans ce 3. article ,

puisqu'ayant à se déclarer sur ce qu'il contient, il ne nie qu'une circonstance qu'il ne contient pas. Car cet article ne leur impute pas de croire que les fidèles aient cette foy & cette assurance de leur salut présente à tous les momens, mais seulement de s'en tenir assuré comme des autres veritez revelées que l'on ne croit pas non plus par une foy actuellement présente à tous les momens, mais par une foy habituelle, c'est à dire par une disposition qui devient une foy actuelle toutes les fois que l'on fait reflexion aux veritez que Dieu nous a revelées. On ne peut enseigner, comme font les Calvinistes, que chaque fidelle est obligé de croire de foy divine qu'il sera sauvé, & qu'il ne peut sans cela croire comme il faut cet article du symbole, *je croy la vie éternelle*, qu'on n'enseigne aussi que chaque fidelle est assuré en cette maniere dans tous les momens de sa vie, *qu'il sera sauvé*, comme il est assuré en la même maniere dans tous les momens de sa vie, *qu'il ressuscitera au dernier jour*. Et ainsi cette addition chicanieuse de *tous les momens*, est d'une part peu sincere, puisqu'il ne s'agit point de cela dans l'article que l'on avoit promis de faire desavouer, & de l'autre fort inutile, parce que même en l'ajoutant elle ne donne aucun lieu au Ministre de ne pas demeurer d'accord de l'article. Et en effet il en demeure d'accord à la fin, en reconnoissant que ceux de sa communion croient, *que les promesses de Dieu doivent former dans le cœur de chaque fidelle l'assurance qu'il sera sauvé*. Car c'est tout ce que l'on pretend que les Calvinistes enseignent, & quiconque en sera persuadé comme d'une verité de foy contenue dans cet article du symbole, *Credo vitam æternam*, doit necessairement rejeter comme des tentations du diable toutes les pensées de doute qui luy viendroient dans l'esprit touchant son salut, & il n'en peut douter effectivement en aucun moment de sa vie, sans renoncer à la foy: comme je ne puis douter effectivement en aucun moment de ma vie si mon ame ne mourra point avec mon corps, sans renoncer à la foy de l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE VII.

Continuation de la même dispute : Refutation de ce que ce Ministre dit, que les fidelles ne tombent en de grands crimes, que quand leur foy est en estat de syncope, & que la foy dans cet estat ne donne pas l'assurance du salut. Que tout ce qu'ils disent de ces prétendues syncopes de la foy, n'est qu'une pure illusion.

IV. ARTICLE PROPOSÉ AU MINISTRE.

QUE cet estat de justice n'empêche pas qu'il ne puisse arriver & qu'il n'arrive effectivement, que ces fidelles assure de leur salut, commettent divers pechez, & non seulement des pechez communs, mais aussi des plus énormes & des plus execrables, comme l'adultere, l'homicide, le blaspheme, le reniement de la foy.

RÉPONSE DU MINISTRE.

Comme la foy a des degrez, selon leur doctrine, ils avoient que lors qu'elle est foible & combattue, ou qu'elle souffre quelque syncope il peut arriver que les fidelles commettent d's pechez, & quelque fois même des pechez énormes; mais ils disent que la foy dans la syncope & dans la foiblesse, dans le relâchement & dans la langueur n'est pas celle qui donne l'assurance du salut. Et comme un homme vivant qui tombe en syncope ny demeure pas fort long-temps, ils disent que le fidelle revient bien-tost de la syncope où il tombe quelquefois, & par consequent il ne commet pas une longue suite de pechez énormes, dequoy ils alleguent un exemple en la personne de S. Pierre: enseignant d'ailleurs constamment, que la vraie foy est incompatible avec l'abandonnement au peché.

REFUTATION.

Ce Ministre avoue tout ce que contient l'article, bien loin de le desavouer. Car il reconnoît, que l'estat de justice dans lequel sont tous les vrais fidelles, n'empêche pas que sans décheoir de cet estat, ils ne commettent des pechez énormes, comme l'adultere, l'homicide, le blaspheme, le reniement de la foy. Mais il y mesle quatre incidens pour détourner l'esprit de ce qu'ils

AAAAaa

CHAP. VII. sont bien aises de ne laisser envisager que le moins qu'ils peuvent.

Le 1. que les fidelles ne commettent ces pechez énormes que quand leur foy est foible ou combattuë, ou qu'elle souffre quelque syncope.

Le 2. que la foy dans la syncope & dans la langueur n'est pas celle qui donne l'assurance du salut.

Le 3. que cet estat de syncope dure peu, & qu'ainsy un fidelle ne comimet pas une longue suite de pechez énormes.

Le 4. que la vraie foy est incompatible avec l'abandonnement au peché.

Mais de ces quatre incidens nous avons déjà fait voir que le dernier n'est qu'une pure illusion: Car ils ne se font honneur de cette maxime, *que la vraie foy est incompatible avec l'abandonnement au peché*, que parce qu'il leur plaist de ne donner le nom d'abandonnement au peché, ^a qu'à une disposition diabolique, comme ils l'appellent eux-mêmes, *de pecher continuellement*, ^b qui exclut toute penitence, ^c & qui fait que l'on se plaist tellement au peché, qu'on n'en ressent aucune peine, ny en le commettant ny après l'avoir commis, & ^d qu'on s'y abandonne tout entier, non pour un temps seulement, mais pour toujours, de sorte qu'on n'en demande jamais pardon à Dieu. Mais d'ailleurs ils avoient, que leurs fidelles peuvent tomber volontairement en des homicides & des adulteres, & autres crimes énormes: qu'ils peuvent estre si attachez à de semblables pechez atroces qui deshonorera la professiõ du Christianisme, que méprisant tous les avis de leurs Pasteurs, leur Eglise soit obligée de les retrancher de son sein par l'excommunication: & enfin que demeurant vraiment fidelles ils peuvent estre dans une securité charnelle, & s'abandonner aux pechez contre leur conscience. *Vere fideles etiam dum tales manent, interdum carnaliter securi fiunt, & peccatis contra conscientiam indulgent.* Peut-on dire après cela, sans vouloir tromper le monde par des équivoques qui renversent toutes les idées de la morale chrestienne, que *la vraie foy est incompatible avec l'abandonnement au peché.*

Le 3. incident, qui est que les fidelles reviennent bien-tost de cet estat de syncope, n'est pas moins visiblement faux. Et c'en est une preuve ridicule, que d'alleguer l'exemple de saint Pierre. Car on ne conclut rien generalement d'un exemple singulier, & nous avons fait voir le contraire par les exemples de David

^a Zachariæ Mistell.
Tom. 1. de Persév.
SS. c. 3. qn. 3.
^b Chem. Tom. III. lib.
24. c. 15. n. 10.
^c Rives dans son der-
nier livre contre Gro-
cius, si. 3. 19. n. 10.
^d Ibid. si. 26. n. 4.

Voyez cy-dessus liv.
18. chap. 1. & 5.
Et liv. 8. ib. 1. & 2.

Piscator ad duplicem
p. 108. p. 308.

& de Salomon, dont le premier demeura près d'un an dans son estat de syncope, & le dernier plus de dix ans: ce qui a fait conclure à un des plus habiles Ministres de France; *qu'il importe peu que saint Pierre se soit repenty aussi-tôt, & que Salomon ne l'ait fait qu'après un temps considerable. Car si la vraie foy, dit-il, a pu demeurer un peu de temps avec l'idolatrie, pourquoy n'y auroit-elle pas pu demeurer pendant un long-temps par l'efficacité de la providence divine.* Nous avons vu aussi ce que dit Beze des concubinaires de Come, qu'il regarde comme des vrais membres de Jesus-CHRIST, dont la foy estoit foible. Or est-ce revenir bien-tôt de l'estat de syncope, & ne pas commettre une longue suite de pechez énormes, que de demeurer durant plusieurs années dans un concubinage public & scandaleux dont plusieurs bastards estoient nez, & avoir merité par là d'estre retranchez de la communion de leur Eglise.

*Salmon, de Persen.
fides pars poster.
n. 25.
Voyez cy devant liv.
II^e, ch. 1. p. 216.
l. II^e, ch. 3.*

Il ne reste donc à examiner que les deux premiers incidens, l'un *que les fidelles ne commettent des pechez énormes, que lors que leur foy est foible, ou combattue, ou en estat de syncope.* L'autre, *que ce n'est point cette foy en estat de syncope, de foiblesse & de l'ingueur qui donne l'assurance du salut: & il est necessaire de le faire avec quelque soin, parce qu'il n'y a rien dont ils abusent davantage que de ce pretendu estat de syncope, pour couvrir un peu la difformité de leurs mauvais sentimens.*

L'illusion qu'ils tâchent de faire aux autres, & qu'ils se font peut estre à eux-mêmes par ces mots, *de syncope & de défaillance de la foy*, consiste en deux choses. La premiere est que separant la foy d'avec le fidelle, ils la regardent comme une personne à qui ils attribuent tous ces accidens de force & de foiblesse, de vigueur & de syncope: au lieu que c'est le fidelle à qui tout cela convient selon les diverses dispositions bonnes ou mauvaises, où il se trouve volontairement engagé. Ainly ce n'est point à la foy ny forte ny foible qu'il faut attribuer les pechez que le fidelle commet, mais au fidelle même qui s'y porte, comme dit saint Jacques y estant attiré par sa concupiscence à laquelle il se laisse vaincre.

La 2. est une fausse idée qu'ils impriment dans l'esprit par le mot *de syncope*, dont la signification naturelle & ordinaire estant de représenter un estat dans lequel on est privé de l'usage des sens & de la raison, & par consequent hors d'estat de pecheur, accoustume insensiblement ceux qui s'en servent dans les cho-

les spirituelles à se former la même idée de ce qu'ils appellent *syncope ou défaillance de la foy*, & on se trouve par là dans la disposition sinon d'excuser entièrement, au moins de diminuer beaucoup l'énormité des pechez, qu'on dit n'estre commis par les fidelles que quand ils sont en cet estât de syncope. Et c'est de là que l'on prend la liberté de s'imaginer, que ces pechez, quelques grands qu'ils soient en eux-mêmes, ne sont pas incompatibles avec la justification & la qualité d'enfant de Dieu.

Il est aisé de voir la tromperie manifeste de cette comparaison de la syncope corporelle avec la spirituelle. Car s'ils s'entendent eux-mêmes quand ils parlent *des syncope & des défaillances de la foy*, tout ce qu'ils peuvent entendre par là, est que les fidelles ne veillent pas toujours assez sur eux-mêmes, pour n'agir que par l'esprit & selon les regles de la foy, & que se laissant emporter par la violence de leurs passions, ils oublient ce qu'ils doivent à Dieu pour ne songer qu'à les satisfaire. C'est par là selon l'Apostre saint Jacques qu'on se laisse aller au peché, *lors que chacun est tenté par sa propre concupiscence qu'il emporte & qui l'attire dans le mal, & qu'en suite la concupiscence ayant conçu enfante le peché, & que le peché estant accompli engendre la mort*. Et il est certain que cela n'arrive dans les regeneres, que parce qu'ils n'ont pas soin d'étouffer ces mouvemens déreglez de la chair par la foy animée par la charité, comme saint Augustin le fait entendre d'une maniere admirable dans le dernier livre de son dernier ouvrage contre Julien, où il destruit en passant l'heresie des Calvinistes. Car après avoir dit que ce qu'il y a de criminel dans la concupiscence, *reatus concupiscencie*, nous est osté par la regeneration, il ajoute, *qu'il ne peut plus nuire qu'à ceux qui consentent à la concupiscence qui les porte à des actions criminelles, l'esprit n'excitant point de desirs contraires à ceux de la chair, ou n'en excitant que de plus foibles*. Il y a donc des fidelles qui retombent sous la domination du peché dont ils avoient esté delivrez par la regeneration, & cela arrive selon ce Pere, toutes les fois que leur concupiscence leur fait commettre des actions criminelles, lors même que leur foy est tellement endormie, que l'esprit n'excite point de desirs contraires à ceux de la chair.

Mais ce qui est plus clair que le jour, est que quelque nom qu'ils donnent à cet assoupissement de la foy, & quel-

*Aug. operis ult. in
Julian. lib. n. v. ult.
concupiscencie reatus
non nisi in rena-
scentibus soivitur. ut
eo post hanc absol-
e unem non inquit
est, nisi qui ei ad per-
petrandum opus ma-
lum, ipsius adversus
eam, vel non concu-
piscere, vel non fore
sui concupiscencie,
consequitur.*

que soin qu'ils prennent de l'appeller *un estat de syncope & de défaillance*, la personne du fidelle qui commet ces pechez énormes, n'est ny endormie, ny en syncope, ny privée de l'usage de sa liberté. Il en use mal, mais il en use, & il a pour son malheur tout ce qui est nécessaire pour estre tout à fait coupable dans le mal qu'il fait. Il a toutes les connoissances que l'on peut raisonnablement s'imaginer estre requises pour cela. Il sçait que la femme qu'il veut corrompre, n'est pas sa femme, mais celle de son prochain. Il est convaincu qu'il n'a pas droit d'oster la vie à celuy dont il se vange, ou qu'il a interest de faire mourir pour couvrir par un nouveau crime le crime qu'il veut cacher. Il n'ignore pas que celuy qu'il renonce par la crainte de la mort est son Sauveur & son Dieu. Et il est persuadé que les divinitez étrangères auxquelles il bastit des temples & qu'il adore, ne sont pas le vray Dieu qui a crée le ciel & la terre. Que sa foy pendant tout cela soit en syncope tant que l'on voudra, tant pis pour luy. Car cela ne veut dire autre chose, comme il a esté déjà remarqué, sinon qu'il n'a pas écouté ny consulté sa foy, qu'il a détourné les yeux pour n'en estre pas éclairé, & qu'il n'a voulu agir ny par son esprit, ny selon ses regles, mais qu'il a mieux aimé suivre les mouvemens de sa chair. C'est donc injustement que les Calvinistes donnent à cet estat le nom de syncope, puisqu'il n'a aucun rapport avec la syncope corporelle, & qu'au lieu que celle-cy ne rend point coupable, & qu'elle met même hors d'estat de pecher tant qu'elle dure; l'autre rend coupable au contraire, parce que c'est par nostre faute qu'elle arrive, & que nous sommes obligez de l'empêcher en y employant les moyens qui nous sont prescrits dans l'Evangile, qui sont la priere, & la vigilance sur soy-même. Ainsy cette prétendue syncope, qui est la cause de nostre peché n'en est pas l'excuse. C'est au contraire ce qui l'aggrave davantage, & le rend plus grand que les pechez des infidelles qui ne connoissent pas comme nous la loy de Dieu, selon que nous l'assure JESUS-CHRIST dans l'Evangile quand il nous avertit, *Que le serviteur qui ayant seule volonté de son maistre, n'aura pas fait ce qu'il desiroit de luy sera battu rudement, mais que celuy qui ne l'ayant pas sçeu aura fait des choses qui meritent chastiment sera moins battu. Qu'on redemande beaucoup à celuy à qui on aura donné beaucoup, & que l'on fera rendre un plus grand compte à celuy à qui on aura*

Luc. XII. 47.

confié plus de choses. Et c'est ce qui fait dire à saint Augustin au même lieu que nous venons d'alleguer, *Que* lors qu'on ne peut plus s'excuser sur son ignorance, & que l'on viole la loy de Dieu que l'on connoist, on peche d'une maniere plus énorme. *Peccata jam cognita, ignorantia sublata excusatione, & accedente legis pravaricatione, committuntur IMMANIUS.*

C'est donc en vain que ce Ministre a recours à l'estat de *syncope & de défaillance de la foy*, pour nous faire trouver supportable le paradoxe impie de ceux de sa secte, que leurs fidelles demeurent justes & enfans de Dieu en commettant des pechez execrables, tels que sont les adulteres, les homicides, les blasphêmes & les reniements de la foy.

Ce que d'autres disent est encore plus insupportable, qu'un fidelle tombant dans ces crimes ne décliet pas de l'estat de la justification, parce qu'il ne s'abandonne pas tout entier au péché, ne pechant que selon la chair & non pas selon l'esprit. Il y a autant d'extravagance que d'impiété dans cette pensée. Car l'esprit & la chair estant deux principes opposez selon S. Paul, dont l'un nous porte au bien & l'autre au mal, comment pecheroient-ils selon l'esprit, puis qu'on ne peche qu'en ne suivant pas l'esprit, & quelle folie de croire, que parce qu'ils ne pechent que selon la chair, ils peuvent conserver en eux la vie de la grace & l'habitation de l'esprit de Dieu, puis que c'est cela même qui rend les fidelles plus coupables, & qui fait selon saint Paul qu'ils donnent la mort à leur ame, de ce qu'au lieu de mortifier par l'esprit les actions de la chair, ils vivent selon la chair & non pas selon l'esprit: *Si secundum carnem vixeritis, moriemini: si autem spiritu facta carnis mortificaveritis vivetis.*

Act. 1^{re} 11. 13.

Tout ce qui peut tromper dans cette illusion des Calvinistes, est qu'il y a une maniere selon laquelle on peut dire que les justes ne pechent pastous entiers, mais seulement selon la chair, qui ne convient nullement à ceux qui se laissent aller à des actions criminelles, qui les font décheoir, selon tous les Peres, de l'estat de la justification. C'est quand les justes ressentent des mouvemens de la concupiscence qu'ils ne repriment pas aussi-tost & aussy fortement qu'ils devroient, quoy qu'ils n'y donnent pas aussy un entier consentement, ou qu'en des choses legeres l'infirmité qui leur reste, & dont ils demandent sans cesse à Dieu d'estre delivrez, leur fait passer

les bornes de la vertu chrestienne. Ils peuvent alors se plaindre de leur chair comme fait saint Paul, & dite avec luy:

Qu'ils ressentent dans les membres de leur corps une autre loy qui combat contre la loy de leur esprit: qu'il n'y a rien de bon en eux, c'est à dire dans leur chair: qu'ils trouvent en eux la volonté de faire le bien, mais qu'ils ne trouvent pas le moyen de l'accomplir, qu'ils ne font pas le bien qu'ils veulent, mais le mal qu'ils ne veulent pas, & qu'ainsy ce n'est pas eux qui le font, mais le péché qui habite en eux.

Mais nous avons déjà fait voir, qu'on ne peut sans renverser la morale chrestienne appliquer ces plaintes à ceux qui se resolvent de faire des crimes, ou qui les font effectivement & qu'il y a de la folie, comme dit saint Augustin, de s'imaginer que ce n'est pas nous qui faisons le mal, lors que nous le faisons tous entiers, & par la volonté qui le resout & par le corps qui l'execute. Celuy-là se trompe beaucoup, dit ce Pere, qui consentant à la concupiscence de sa chair, & se resolvant de faire le mal qu'elle le sollicite de commettre, croit encore pouvoir dire, *non ego operor illud*, ce n'est pas moy qui le fais, sous pretexte qu'il se condamne de ce qu'il y consent. Car c'est luy-même qui fait l'un & l'autre. C'est luy-même qui se condamne parce qu'il sçait bien qu'il fait mal, & c'est luy-même qui le fait parce qu'il se resout de le faire. Que s'il passe plus avant, & qu'il fasse encore ce que l'Ecriture défend aux Chrestiens quand elle les avertit, *de ne pas abandonner au péché les membres de leur corps pour en faire des armes d'iniquité*: de sorte qu'il accomplisse même au dehors, ce qu'il avoit resolu de faire au dedans de son cœur; & qu'il ne laisse pas de dire, *ce n'est pas moy qui le fais, mais le péché qui habite en moy*, parce qu'il se déplaist à luy-même, & quand il forme ce mauvais desir, & quand il l'execute, il faut qu'il soit dans un aveuglement prodigieux qui l'empêche de se connoistre luy-même, puis qu'il croit encore que ce n'est pas luy, lors que c'est luy tout entier & selon la volonté qui resout le mal, & selon le corps qui l'execute.

Ainsy de quelque costé que se tourne ce Ministre il ne sçauroit empêcher, que tous ceux qui ont un peu de sentiment d'honnesteté ne soient horriblement choquez de ce qu'on luy a représenté dans le 4. article: *Que leur pretention est, que l'état de la justification subsistant n'empêche pas qu'il ne puisse arriver, &*

Rom. vii.

*l'apost. cy-devant l.
P. ch. 3. 4. 5. 6. 7.*

*De Nuptiis et
Concup. lib. i. c.
28.*

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

qu'il n'arrive effectivement, que ces fidelles assurez de leur salut, commettent divers pechez, & non seulement des pechez communs, mais aussy des plus énormes, & des plus execrables, comme l'adultere, l'homicide, le blasphème, le reniement de la foy.

Il s'attache seulement à ces mots, *Que ces crimes se commettent par des fidelles assurez de leur salut*, & pour remedier à l'horreur qu'il sentoit bien qu'on auroit, de voir àllier de si énormes pechez avec l'assurance du salut, il s'en tire comme il peut en avançant au hazard : *Que la foy dans la syncope & dans la foiblesse, dans le relâchement & dans la langueur n'est pas celle qui donne l'assurance du salut.*

*P'aprez cy-dessus,
chap. 5.*

*C. d. u. Inf. l. 1. c. 2.
n. 12.*

ib. n. 19.

Je dis qu'il avance cela au hazard, parce qu'il auroit parlé autrement s'il avoit fait plus d'attention aux principes de la secte. Car 1. Nous avons déjà vu qu'en quelque degré que soit la foy, quelque petite, quelque foible & quelque languissante qu'elle puisse estre, elle donne selon Calvin l'assurance du salut : *Quantumvis exigua sit ac debilis in electis fides, tamen spiritus Dei certa illis arrha est ac sigillum suae adoptionis.* Ou selon le françois du même Auteur. *Quelque petite ou debile que soit la foy aux élus, néanmoins l'Esprit de Dieu leur est arrhe & gage INFALLIBLE de leur adoption.* Et en un autre endroit. *Dès que la moindre goutte de la foy qui se puisse imaginer est mise en nostre ame, incontinent nous commençons de contempler la face de Dieu benigne & propice envers nous d'un regard si INDUBITABLE que nous savons bien qu'il n'y a nulle tromperie.* Et un peu plus bas. *Si nous avons la moindre étincelle du monde de la lumiere de Dieu qui nous découvre sa miséricorde, nous en sommes suffisamment illuminez pour avoir FERME ASSURANCE.*

II. On voit la même chose dans le plus fameux de ses disciples, & rien ne découvre mieux le peu de raison que ce Ministre a de pretendre, *que selon eux la foy ne donne point l'assurance du salut quand elle est dans le relâchement & dans la langueur*, que ce que dit Beze sur ce sujet dans le livre intitulé *Confessio christiana fidei, & ejusdem collatio cum Papisticis erroribus*, qu'il dit dans la lettre à Volmar estre tout pris de l'institution de Calvin, & du Carechisme de l'Eglise de Geneve.

Il y établit comme une maxime indubitable, que chaque fidelle doit estre certain de son salut par J E S U S - C H R I S T, qu'en cela il n'y a ny orgueil ny presumption. Il propose en suite diverses sortes de tentations dont il dit que Satan s'effor-

*C. 9. 11^e. art. 8 Ex quo
efficitur bonum modo
non esse arrogantis
humili nihil dubi-
tare de sua salute, sed
etiam de.*

cede détruire en nous cette certitude : & il dit que la plus violente de toutes est quand il tâche de nous faire douter de nostre élection, dans les temps où nous ne trouvons en nous presque aucun effet de la foy, ou que nous n'en trouvons que de très-languissans & de très-foibles. Il dit qu'alors Satan s'efforce de nous persuader, ou que ce que nous avons pris autrefois pour la vraie foy n'en étoit qu'une ombre vaine, ou que si nous l'avons eue autrefois nous l'avons perdue par nostre faute & par nostre négligence. Et voici les remèdes qu'il propose contre cette tentation, c'est à dire voici les moyens qu'il donne au fidelle pour se tenir assuré de son salut quoy que la foy soit dans le relâchement & dans la langueur.

Le premier est qu'y ayant deux anchres du salut, comme il les appelle le rémoignage du S. Esprit, & celui des bonnes œuvres, on doit s'appuyer d'autant plus sur la première que l'autre nous manque. Car quoy, dit-il ? Quand David & Pierre sont tombez d'une manière si honteuse, peut-on nier que les effets de la regeneration & de la sanctification ne fussent en eux extrêmement languissans ? Qu'ont-ils donc fait ? Ils se sont appuyez sur l'autre ancre qui est le rémoignage du saint Esprit qui les assuroit qu'ils étoient enfans de Dieu nonobstant ces horribles chutes, & qu'ainsi leurs pechez leur étoient remis.

2. Mais quand l'un & l'autre semble manquer, c'est à dire qu'on est languissant pour les bonnes œuvres, & qu'on ne sent point ce rémoignage du saint Esprit, il ne faut pourrante pas, dit Beze, se décourager : Car il n'est pas nécessaire pour estre uni à Jesus-Christ que nostre foy soit parfaite, mais seulement qu'elle soit véritable. Or la foy peut estre véritable quoy qu'elle soit extrêmement foible & debile, de sorte qu'elle est quelque fois toute enveloppée. C'est pourquoy une seule étincelle de foy, ou le plus petit effet de la foy en nous, pourvu qu'il soit véritable & qu'il parte d'une véritable foy, a assez de force pour nous rendre véritablement certains de nostre salut. Ce qui est justement le contradictoire de ce que dit ce Ministre, que la foy dans le relâchement & dans la langueur ne donne pas l'assurance du salut.

3. Il propose pour troisieme moyen les exemples des Saints qui se sont trouvez dans des estats semblables, comme de David qu'il suppose n'avoir jamais cessé pendant ses crimes d'estre enfant de Dieu : & il veut que ces fidelles, qui sont tentez de douter de leur élection à cause de leurs pechez &

B B B b b

Neque enim ad hoc
ut Christi participes
fiamus requiritur
perfecta fides, sed fi-
des vera duratura.
Vera autem fides, si-
ne non desinit que ad
modum est in infima
ac debilitata ut
genius interdum in
sepulchra, tragica, vel
sola fidei scintilla,
ac proinde etiam vel
minimum fidei in
nobis effectum, si
modo verum sit, &
ex vera fidei scintilla
gignit promissa ha-
bitum est efficax,
ut vere nos de nostra
salute securus educat.

CHAP. VII.

*Falsam esse satana
conclusionem licet
quoties colligit falsa
nostram fidem fuisse
ex eo quod certo et
potere non appareant
ipsius effecta. Perinde
enim argumentatur
ac si quis colligeret,
nullum esse verum
ignem ubicumque,
nulla flamma collu-
cet, vel hinc non
vivere arbores, quo
niam nec folia nec
fructus edunt.*
Ibid.

de la langueur de leur foy, inferent de ces exemples, que la conclusion de satan est fausse, lors qu'il prouve que nostre foy n'est point veritable, de ce qu'on n'en voit point d'effets pendant quelque temps. Car il argumente, dit-il, comme un homme qui diroit, qu'il n'y a point de feu lors qu'on ne voit point luire de flamme, ou que pendant l'hiver les arbres sont morts, parce qu'ils ne portent ny feuilles ny fruits.

4. Le quatrième moyen est de nous souvenir du temps passé à l'exemple de David. Car nous trouverons qu'en de certains temps nostre foy s'est fait paroître par des effets si illustres que Satan même ne pourra pas nier que nous ne fussions alors dans la grace de Dieu, & que par conséquent nous n'eussions la vraie foy. Que si Satan objecte que nous l'avions en ce temps-là, mais que depuis nous l'avons perdue nous luy répondrons avec fermeté, que c'est une tres-fausse doctrine que la vraie foy se puisse perdre, parce que celui qui croit véritablement est uni à Jesus-Christ d'où il s'ensuit qu'il ne peut jamais mourir.

Comment donc ce Ministre peut-il pretendre, que la foy dans la syncope & dans la foiblesse, dans le relâchement & dans la langueur ne donne pas l'assurance du salut, puis que Beze attribue cette doctrine à Satan, & qu'il apporte tant de preuves pour montrer que Satan raisonne mal, quand il veut persuader à ceux dont la foy se trouve en cet estat, qu'ils n'ont pas lieu de se tenir assurez de leur salut,

III. Il est impossible d'en avoir une autre pensée quand on fait reflexion, que c'est encela même qu'ils veulent que consiste la foy justifiante, à se tenir assuré qu'on est en la grace de Dieu & qu'on sera sauvé. Car c'est ce qu'ils donnent pour objet propre & particulier à la foy qui justifie, selon la définition qu'en donnent Calvin & Beze & tous les autres ensuite. Or ce qui est le propre objet d'une foy, est essentiel à cette foy là : & ce qui est essentiel à une chose luy convient toujours en quelque état qu'elle se trouve, pourvu qu'elle soit toujours cette même chose. Et par conséquent que la foy justifiante d'un vray fidelle, soit tant que l'on voudra dans la syncope & dans la foiblesse, dans le relâchement & dans la langueur, il faut nécessairement qu'elle donne l'assurance du salut, parce que c'est en cela qu'elle consiste essentiellement selon les définitions de Calvin & de Beze, qui veulent que cette foy ne soit autre chose qu'une ferme & certaine connoissance que chaque fidelle a que Dieu l'aime et

Jesús-Christ, & qu'il veut efficacement le sauver. De sorte que ces principes supposez, vouloir qu'il y ait un estat de la foy justifiante, quelque nom qu'on luy donne de *syncope & de langueur*, dans lequel celuy qui l'a veritablement ne soit pas assuré de son salut, c'est la même chose que si on disoit, que la foy divine de l'incarnation demeurant vraie & sincere se peut trouver en de si differens estats, qu'elle donne aux uns l'assurance de la divinité de JESUS-CHRIST, & qu'elle en laisse d'autres sur cela dans le doute & l'incertitude.

IV. Ce qui trompe encore en cela, est que sous pretexte de cette pretendue syncope de la foy, on se figure ce fidelle qui commet des crimes, comme s'il estoit luy-même en syncope & dans une espece de lethargie qui ne dureroit que peu de temps, & qui le rendroit incapable pendant ce temps-là d'user de sa raison, & de tirer les conséquences les plus certaines & les plus faciles des connoissances qu'il a. Si cela estoit il ne seroit pas étrange qu'il ne fut pas assuré de son salut pendant cet estat de syncope, parce qu'il n'y feroit aucune reflexion: & j'avoue aussy, comme j'ay déjà dit, que selon les Calvinistes les fidelles peuvent en de certains temps n'estre pas assurés de leur salut par un acte positif, la tentation estant cause, qu'ils n'y font pas d'attention. Mais si les fidelles ne demeurent dans un estat de crime que pendant les syncopes de la foy, il faut qu'elles puissent durer des années entieres, comme les exemples de David, de Salomon, & des excommuniés le font voir manifestement. Or pendant ces années entieres ces fidelles que l'on suppose demeurer vraiment fidelles nonobstant leur engagement dans des passions criminelles, ne font-ils jamais d'acte de leur foy justifiante. On ne scauroit dire avec la moindre couleur qu'ils n'en font jamais, & je monstrey plus bas qu'il faut necessairement qu'ils en fassent s'ils conservent la vraie foy. Que s'ils en font, ils font donc assurés de leur salut en quelque syncope que soit leur foy, puis quel acte de la foy justifiante n'est autre chose selon les Calvinistes, que la ferme persuasion qui leur fait dire à chacun. *Credo firmiter propter Christum mihi esse remissa peccata*, je croy fermement que mes pechez me sont remis à cause de JESUS-CHRIST ce qui enferme la justification & le salut, estant tous persuadez que les pechez ne sont remis qu'aux élus, & qu'aincy tous ceux à qui ils sont remis seront certainement sauvez.

CHAP. VII.

V. On ne peut supposer que ces fidelles conservent parmi leurs desordres la véritable foy dans leur cœur, que l'on ne suppose aussi qu'ils croient au moins le Symbole des Apôtres, & qu'ils le croient en vrais fidelles, & non pas comme les diables. Or selon les Calvinistes croire en vray fidelle les deux articles *de la remission des pechez & de la vie éternelle*, c'est croire comme une vérité de foy que mes pechez me sont remis à moy en particulier; & que la vie éternelle m'est assurée, *Credo mihi esse remissa peccata: meque in aeternum beate victurum*. Et qui ne croit ces articles qu'en general sans se les appliquer à foy-même en particulier ne les croit, disent-ils, que comme les diables. C'est donc une contradiction manifeste de supposer que ces fidelles adulteres & homicide ne sont pas assurez de leur salut; lors que l'on suppose qu'ils conservent dans le cœur la foy justificante des Calvinistes.

*Catib. du Palatin.
Vindict. Christ.
Theol. lib. 1. c. 14.
Paradoxe Injuriæ, lib.
3. c. 8.*

VI. Pendant ces longues syncopes, ces fidelles que l'on pretend demeurer toujours fidelles n'ont pas tellement oublié ce qui regarde leur salut, qu'ils ne pensent quelques fois, s'ils sont dans la grace de Dieu ou non, s'ils ont sujet ou non de s'assurer qu'ils seront sauvez. Des Catholiques en cet estat qui feroient la même reflexion ne douteroient point qu'ils ne fussent dans la disgrâce de Dieu; & en estat de peir éternellement à moins que de changer de vie. Mais je soutiens que ceux que les Calvinistes supposent demeurer vraiment fidelles nonobstant leurs crimes, comme ceux dont Piscator dit; *Vere fideles dum tales manent interdum carnaliter securi sunt & peccatis contra conscientiam indulgent* : doivent estre tres-persuadez en ce temps-là même qu'ils sont dans la grace de Dieu & que le salut leur est assuré; & qu'ils ne peuvent croire autre chose à moins qu'ils eussent perdu la memoire & le sens commun, & qu'ils fussent privez de l'usage de la raison. Car laissant à part l'impression que doit faire en eux la foy qui leur reste, tandis qu'elle est en syncope, selon ce qu'ils disent generalement, *que tous ceux qui croient savent qu'ils croient par cette vue interieure de l'esprit par laquelle nous connoissons nos pensées*, à quoy ils appliquent ce que dit saint Augustin; *suam quisque fidem in seipso videt* : laissant, dis-je, tout cela à part, avant qu'ils fussent tombez dans ces crimes ils se trouvoient dans l'estat ordinaire du commun de leurs vrais fidelles, qu'ils

*Piscator ad Duplita
Horas pag. 308.*

sont, à ce qu'ils prétendent, si assurez de leur foy, qu'à leur égard il leur est plus clair & plus certain, comme dit M. Daille, qu'ils sont vraiment fidelles, qu'il ne leur est certain qu'il y a un enfer & un paradis. Or comme pendant ce temps-là que leur foy n'estoit ny en syncope ny endormie, il n'estoit pas possible qu'ils n'eussent fait une infinité de fois ces actes de foy, qui les assurent de la bonne volonté de Dieu envers eux, parce qu'on ne leur recommande autre chose, & que c'est en cela qu'ils mettent presque toute leur dévotion; il faudroit qu'ils eussent perdu le sens & la memoire dans ce prétendu estat de syncope survenu depuis, pour ne se pas au moins souvenir, qu'ils ont eu autrefois un sentiment très-vif de la verité de leur foy; & une très-ferme connoissance de leur justification. Or il n'en faut pas davantage pour s'assurer qu'ils sont encore en la grace de Dieu; *dum peccatis indulgent*, & que le Paradis ne leur peut manquer. Car estant prevenus de ces nouveaux dogmes, que la vraie foy ne se donne qu'aux élus, qu'elle ne se perd jamais, & qu'elle donne toujours un droit assuré à l'héritage du Ciel; il faudroit qu'un homme n'eust gueres de sens commun, pour ne pas tirer ces consequences de ces principes. Je me souviens très-bien d'avoir eu autrefois la vraie foy qui justifie, c'est à dire d'avoir esté bien persuadé que mes pechez m'estoient remis en JESUS-CHRIST. Je suis donc assuré de l'avoir encore, puisqu'il qui l'a eue une fois ne la perd jamais, comme on me l'a tant de fois enseigné. Je me degageray si je puis des habitudes criminelles où je me trouve; mais en tout cas, il ne m'en scauroit arriver de mal, puisque nul peché ne fait déchoir de l'estat de la justification, & qu'enfin la vraie foy, que je me souviens fort bien d'avoir eue, & qu'on a toujours quand on la eue une fois, conduit infailliblement au ciel.

Il n'est pas besoin pour faire ces raisonnemens en ce qu'ils ont d'essentiel, de les exprimer en ces termes. Il y en a à qui ce dernier seroit peut estre difficile. Mais le plus bas degré du sens & de la raison suffit pour le premier, sur tout si on considere, que la cupidité & l'amour propre favorise tellement ces consequences, & applique tellement à les tirer, qu'il est impossible, qu'elles ne viennent en l'esprit à quiconque est persuadé des principes d'où elles dépendent.

VII. Ce sont eux-mêmes qui donnent ces instructions à.

CHAP. VII.

leurs fidelles , pour leur apprendre à combattre en quelque temps que ce soit, les doutes & les défiances qui leur viennent en l'esprit touchant leur salut. C'est en cela seul qu'ils mettent les tentations de la foy , & ils ont grand soif d'avertir, qu'il l'a sans bien fortifier contre ces sortes de tentations pour ne pas tomber dans le precipice du desespoir. (car ils appellent desespoir en la personne d'un fidelle tout manquement de cette confiance temeraire qui leur fait croire que le ciel leur est acquis , & que rien ne sçauroit les en exclure.) Ils disent donc que *notre foy est sentée quand nous n'en sentons point les fruits*.

Ibid. Tentant fides
nulla quando fru-
ctus eius non sentimus.

*Aversus quam ten-
tationem non susten-
tamus, si confide-
mus malitorum seu
autum defectum ar-
guere posse fidem la-
guidam & infirmam,
non autem necessa-
rio nullam. Si
preteriti sensus reco-
demur, quamvis in-
petitas non a, pa-
teat.*

C'est ce que ce Ministre appelle, *la foy dans la syncope & dans la foiblesse, dans le relâchement & dans la langueur*. Mais que veulent-ils que l'on fasse alors? permettent-ils de douter si on est dans la vraie foy, & souffrent-ils qu'on attende à s'en assurer qu'on en produise les fruits? Nullement, ils veulent au contraire, que l'on se tienne toujours assuré d'avoir la vraie foy & d'estre justifié. Et pour s'affermir dans cette creance, ils disent, *Que ceux qui sont en cet estat de syncope, doivent considerer que ce-la fait voir seulement que la foy est languissante & foible, mais non pas qu'il n'y en ait point du tout: & qu'il faut se souvenir des sentimens passés qu'on a eus; s'il ne nous paroist pas que nous en ayons pour le present*. N'est-ce pas ce que nous avons dit, que le souvenir que le fidelle a de sa foy passée & des sentimens qu'elle a excitez en luy, est à ce fidelle, selon les Calvinistes, une preuve infaillible qu'elle est dans son cœur, & avec elle tous les dons de grace qui ne s'en separent point, quand il n'en auroit pour lors aucun sentiment.

Ibid.

Ils se donnent les mêmes consolations & les mêmes assurances quand ils tombent en des pechez énormes. *Notre foy, disent-ils, est sentée quand nous tombons en de grands pechez. Mais nous devons penser que nous y sommes tombés par la foiblesse de la foy, & qu'ainsy nous ne la devons pas abandonner, mais la fortifier*. Ce langage est plus mystérieux que l'on ne croit. Car s'agissant icy de la foy justifiante, qui consiste selon eux, à croire fermement que nous sommes justifiés, & que le salut ne nous peut manquer: dire que les pechez ne viennent que de la foiblesse de la foy, c'est dire qu'ils ne viennent que de ce qu'on n'a pas cru assez fortement qu'on estoit justifié, & dire que quand on est tombé dans ces grands crimes on doit fortifier sa foy, c'est dire, que l'on doit croire plus fortement que l'on ne faisoit

avant ces chutes, que l'on est en estat de grace, & que Dieu ne manquera pas de nous faire regner avec JESUS-CHRIST, ce qui revient fort bien à ce mot celebre, qui leur a esté reproché avec raison, comme estant fort conforme à leur sentiment: *pecca fortiter, & crede fortius, & non tibi nocebunt centum homicidia & mille stupra.*

VIII. Ils disent que la foy a divers degrez, & qu'elle est quelque fois dans la vigueur, & d'autre fois dans la foiblesse & la défaillance. La considerant donc dans le temps qu'elle n'est pas encore tombée en syncope, & qu'ainsy le sentiment en est plus vif, peuvent-ils nier qu'un fidelle en ce temps là n'ait droit de dire: Je suis justifié, puisque je croy, & que je connois ma foy. Je suis donc assuré que je suis enfant de Dieu & heritier du paradis. Je suis assuré que je ne cesseray jamais de l'estre, & que je conserveray toujours la justification que j'ay reçue de la bonté de Dieu, & la grace de l'adoption dont il m'a fait part en me donnant son Esprit saint. Mais je ne suis pas assuré pour cela de ne point commettre de fornications, d'adulteres, de meurtres, d'autres qui estoient justifiez comme moy en ayant commis. Tout ce que je sçay certainement est que si j'en commets ils ne me feront perdre ny la justification, ny le Royaume de Dieu. Et ainsy quelques pensées de défiance & de crainte qui me puissent venir dans l'esprit, soit dans le temps que je serois prest de commettre ces pechez, soit après les avoir commis; ces pensées seront fausses & contraires à la foy, & j'auray non seulement droit, mais obligation de les rejeter comme des tentations. Ce discours ne contient rien selon eux que de vray, que de solide, & que de tres-raisonnable. Mais qui ne voit les pernicieuses & abominables suites qu'il doit avoir naturellement. Dans la corruption generale où l'on vit presentement, la jeunesse sur tout est sans cesse exposée à violer la loy de Dieu en une infinité de manieres. Que si quelque chose est capable de retenir dans ce penchant ceux qui ont quelque sentiment de religion, c'est la crainte de se perdre & de se damner. Mais c'est à ceux là mêmes que les Calvinistes ostent ce frein qui leur seroit si utile & si necessaire. Dés qu'un jeune homme s'est persuadé qu'il estoit vraiment fidelle (& il n'y en a gueres de tous ceux qui ont esté élevez parmy eux avec quelque soin qui ne se le persuadent au moins quand ils font la Cene) il se doit croire en une plei-

CHAP. VII. ne sûreté au regard del'enfer pour tout le reste de sa vie. Et ainſy quelque attrait qui le porte au vice , quelque engagement d'une fauſſe honte parmy des gens corrompus qui l'entraînent dans le deſordre , quelque reſſentiment d'une injure qui le ſollicite de ſe vanger ou de ſe battre , la crainte d'eſtre damné ne peut plus faire d'impreſſion ſur ſon eſprit , pour l'empêcher de ſe precipiter dans ces crimes. Il en doit même rejeter la penſée comme une tentation contraire à ſa foy , parce qu'elle ſeroit contraire à l'article du ſymbole, *Credo vitam æternam*, je croy la vie éternelle , qu'il ne croiroit pas en vray ſidelle , s'il ne croyoit certainement & de foy divine ; que luy en particulier poſſedera un jour la vie éternelle. Qui s'étonnera donc , dit un ſçauant homme écrivant contre André Rivet, que ceux-là ſe precipitent ſi facilement dans le crime , que la chair attire , & que la crainte ne retient point. *Quid mirum ſi precipites in crimina feruntur quos & caro allicit , & metus non trahit.*

Catechiſme du Palatinat, approuvé par le Synode de Dordrecht, comme conſormé en tout à la parole de Dieu.

Grégoire dans ſon ouvrage poſtume, p. 211.

IX. J'ay reſervé pour la dernière preuve contre ce que dit ce Miniſtre, que la foy dans l'eſtat de ſyncope ne donne point l'aſſurance du ſalut, un argument pris de leur Catechiſme, que je n'ay vu employé nulle part , mais qui me paroît entièrement convainquant. Rien n'eſt plus conſtant parmy eux que la créance qu'ils ont, que la foy ſans œuvres, que S. Jacques appelle une foy morte, n'eſt qu'une fauſſe foy, un vain phantoſme de foy, & que la vraie foy n'eſt jamais ſans la charité & les bonnes œuvres. J'ay fait voir en un autre endroit combien cette opinion s'accordoit mal avec cet autre ſentiment , que cette véritable foy inſeparable de la charité & des bonnes œuvres pouvoit demeurer avec les crimes les plus énormes. Mais quoy qu'il en ſoit ils diſent l'un & l'autre & dans les mêmes endroits , comme on peut voir dans la Conférence de la Haie. Car les Remonſtrans ayant objecté à leurs adverſaires, que ceux qui font des œuvres de la chair, tels que ſont des adulteres & des homicides ne peuvent demeurer ſidelles, parce que ſelon ſaint Jacques la foy ſans les œuvres eſt morte : les Contrere-monſtrans leur répondirent: Que ce paſſage de ſaint Jacques ne prouvoit pas que la vraie foy ne puſt ſubſiſter avec ces crimes, mais ſeulement que la foy vive & juſtifiante ne pouvoit eſtre ſans fruits & ſans bonnes œuvres: *Sed habetur tantum fides viva & juſtificans non poſſe eſſe abſque fructibus & bonis operibus.*

Dans leur Confeſſion de foy, art. 22.

In Collat. Hag. an 1611. p. 182.

Ibid p. 326.

Et que la foy n'estoit pas morte en ceux qui par infirmité toient en quelques pechez (c'est à dire en des fornications, des adulteres & des homicides: car c'est de ces crimes dont il s'agissoit) mais seulement en ceux qui sont destituez des œuvres de la charité & de la regeneration: *qui destituntur operibus charitatis & regenerationis*. Or les vrais fidelles, ajoutent-ils, quoiqu'ils tombent de fois à d'autre par l'infirmité de la chair, (c'est à dire qu'ils commettent de ces sortes de crimes dont les Remontrants avoient parlé) ne sont pas néanmoins entièrement destituez de ces fruits de la charité & des bonnes œuvres: Et quoique le peché les precipite dans ces chutes, néanmoins l'esprit de la regeneration n'est pas en eux sans action & sans les faire produire des fruits de regeneration. *Vere fideles quamvis subinde ex carnis imbecillitate labantur, non sunt tamen prorsus destituti fructibus & bonis operibus. Quamvis peccatum illos ad lapsum adigit, tamen spiritus regenerationis non est illis otiosus ad producendos regenerationis fructus*. Voila ce que ces scavans Calvinistes ont pu trouver de plus vray-semblable pour se tirer de l'argument pris de l'Apostre saint Jacques. Nous Liv. II. ch. 7. avons fait voir en un autre endroit les impietez de cette méchante réponse. Mais ce n'est pas dequoy il s'agit maintenant. Je m'arreste seulement aux choses dont ils conviennent, qui est, que la foy justifiante n'est jamais sans les bonnes œuvres, & sans les fruits de la charité & de la regeneration. Où il faut remarquer qu'ils ne parlent pas seulement de la foy en general, mais en particulier de la foy de ceux qui commettent les crimes que les Remontrants avoient soutenu ne pouvoir subsister avec la foy. Or le Ministre dont nous examinons les réponses, pretend que c'est seulement quand la foy est languissante, ou qu'elle souffre quelque syncope, qu'il peut arriver que les fidelles commettent des pechez énormes. Il est donc certain, selon les Calvinistes, que la vraie foy, lors même qu'elle est languissante & en syncope, n'est jamais sans les bonnes œuvres, & sans les fruits de la charité & de la regeneration; parce qu'autrement ce ne seroit plus que la foy morte dont parle saint Jacques, qui n'est qu'un vain phantome de foy, & on ne pourroit pas dire que l'esprit de la regeneration fust dans ces fidelles, parce que dans ceux mêmes que le peché pousse dans ces chutes, cet esprit n'est jamais sans efficace & sans leur faire produire des fruits de regeneration. Or cela ne peut-estre que ces

fidelles dont la foy est en syncope ne soient assurez d'estre justifiez en JESUS-CHRIST, comme il est aisé de le prouver par une autre maxime de leur theologie, qui se trouve dans leur catechisme, au Dimanche 20. où ils declarent d'une part qu'il n'y a de bonnes œuvres faites par la grace & agreables à Dieu que celles *qui sont faites en foy* : & où ils enseignent de l'autre qu'afin que de bonnes œuvres soient *faites en foy*, il faut que la *personne soit assurée en sa conscience, que Dieu ne les examinera pas à la rigueur, mais en couvrant les imperfections & macules par la pureté de Jesus-Christ, les tiendra comme parfaites.* Ce qu'il est bien certain que Dieu ne fait selon les Calvinistes qu'au regard des justifiez qui sont revestus de la justice de JESUS-CHRIST. Et par consequent nul ne peut selon eux, agir *en foy*, ny faire aucune œuvre agreable à Dieu, qu'il ne soit assuré en sa conscience, que Dieu le regarde comme estant justifié & revestu de JESUS-CHRIST.

Cette doctrine de leur catechisme est prise de Calvin, qui enseigne la même chose dans le livre quatrième de son institution, chap. 13. nomb. 20. *Nos bonnes œuvres, dit-il, ne sont autrement bonnes, sinon autant qu'elles plaisent à Dieu, & ont ce témoignage de la conscience de l'homme, que Dieu les accepte. Car cette conclusion demene toujours que ce qui se fait sans foy est peché. En quoy saint Paul entend, que tout ce qui s'entreprend avec conscience douteuse, est vitieux, d'autant que la seule foy est la racine de toutes nos bonnes œuvres ; LA FOY, DIS-JE, PAR LAQUELLE NOUS SOMMES CERTAINS QU'ELLES SONT AGREABLES A DIEU.* Or il est indubitable selon Calvin & tous ses disciples, qu'il n'y a que les bonnes œuvres des regenez que Dieu accepte & qui luy soient agreables, parce qu'il n'y a que les bonnes œuvres des regenez dont il couvre les imperfections & les taches par la pureté de Jesus-CHRIST, comme il est dit dans leur catechisme. Et ainsy nul ne peut estre certain que ses œuvres soient agreables à Dieu, qu'il ne soit certain qu'il est justifié & revestu de JESUS-CHRIST, & que c'est en JESUS-CHRIST que Dieu le considere luy & ses œuvres.

Cameron explique de la même sorte cette parole de l'Apôstre : *Quidquid non est ex fide peccatum est.* LA FOY, dit-il, doit preceder tout ce qu'il y a de bien en nous : d'où vient que l'Apôstre dit, que tout ce qui se fait sans la foy est peché : c'est à dire qu'il faut que je sçache que ce que je fais est agreable à Dieu par la

misericorde, ce que la foy seule peut faire, PARCE QU'ELLE NOUS APPREND QUE DIEU USE ENVERS NOUS DE MISERICORDE ET NON DE JUSTICE. Or je ne puis sçavoir, selon les pretendus reformez, que ce que je fais est agreable à Dieu, que je ne sçache que je suis moy-même agreable à Dieu en qualité de regeneré, parce que selon eux toutes les actions generalement des non regenez luy sont desagreables, n'y ayant que les regenez envers qui il use de misericorde & non de justice. Je ne puis donc faire aucune bonne œuvre que je ne sois assuré de certitude de foy que je suis regeneré.

Les auteurs des Notes de la nouvelle Bible françoise prennent dans le même sens la parole de l'Apostre, *que tout ce qui n'est point de la foy est peché. C'est à dire, disent-ils, tout ce qui est fait sans que nous soyons ENTIEREMENT PERSUADEZ que l'œuvre que nous faisons est agreable à Dieu par Jesus-Christ: d'où ils concluent, qu'il y a toujours du peché en ce que font les infidelles & les non regenez.*

Concluons donc que c'est sans raison que ce Ministre nous a voulu faire croire, que dans la theologie des Calvinistes la foy justificante qu'ils disent demeurer en ceux qui commettent des pechez énormes ne leur donne point l'assurance du salut. Car je soutiens qu'il n'y a gueres de demonstration de Geometrie qui soit plus convainquante que cet argument qui n'enferme rien qui ne soit constant parmy les docteurs de cette secte.

On ne fait point de bonne œuvre qui soit telle devant Dieu, que quand on agit par foy selon cette parole de saint Paul : *quod non est ex fide peccatum est* : & on n'agit par foy selon le sens qu'ils donnent à cette même parole de l'Apostre, que quand on est entierement persuadé que l'œuvre que nous faisons est agreable à Dieu par JESUS-CHRIST.

Or je ne puis estre entierement persuadé que l'œuvre que je fais est agreable à Dieu par JESUS-CHRIST que je ne sois certain, que je suis justifié, regeneré, enté en JESUS-CHRIST, & rendu participant de son Esprit vivifiant, parce que je sçay que toutes les œuvres des regenez sont desagreables à Dieu, & qu'il n'accepte que celles de ses enfans qu'il s'est adopté en son Fils.

On ne peut donc faire aucune bonne œuvre dans la Theologie des Calvinistes, qu'on ne soit assuré qu'on est justifié &

CHAP. VII. enfant de Dieu , ce qui enferme un droit infallible à son royaume.

Et par consequent afin qu'il pust estre vray, que le fidelle n'est point assuré de sa justification & de son salut lors que sa foy est en estat de syncope , il faudroit que pendant tout ce temps-là , qui dure quelquefois des années entieres, comme il a paru en David & en Salomon, la foy justifiante que l'on suppose demeurer dans ce fidelle ne produisist aucun fruit de charité & de regeneration. Or les Calvinistes soutiennent que cela ne peut estre, parce que la foy sans œuvres n'est qu'une foy morte, & aussi differente de la foy qui justifie, qu'un corps mort d'un corps animé : d'où ils concluent, que quoique les vrais fidelles se trouvent quelquefois engagez en de grands crimes, *ils ne sont jamais entierement destituez des fruits de la charité & des bonnes œuvres.*

C'est donc en vain que ce Ministre a recours à de pretenduës *synopes de la foy*, pour s'exempter de reconnoistre que ceux qui ont esté une fois vrayment fidelles, ne sçauroient manquer d'avoir toute leur vie une entiere assurance de leur justification & de leur salut, lors même qu'ils commettent des crimes énormes, & qu'ils y demeurent des temps notables ; puisqu'ils ne sçauroient conserver la foy justifiante, & l'esprit de regeneration, comme ils pretendent qu'ils les conservent nonobstant ces crimes, s'ils estoient entierement destituez des fruits de la charité ; & qu'ils ne sçauroient produire aucun de ces fruits sans agir par foy ; ny selon eux agir par foy sans estre assurés que ce qu'ils font est agreable à Dieu par JESUS-CHRIST ; ny avoir cette assurance sans avoir celle qu'ils sont revestus de la justice de JESUS-CHRIST, & que c'est en cette consideration que Dieu accepte leurs œuvres, & en couvre toutes les taches.

CHAPITRE VIII.

Que la réponse que le Ministre a faite au cinquième article n'est qu'un perpetuel déguisement. Qu'il détourne aux hommes en general ce qu'on n'a dit que des fidelles, & qu'il se fais honneur de quelques passages de l'Ecriture; qui dans la verité ruinent les erreurs qu'on leur a reprochées, mais qui dans leur theologie s'accordent fort bien avecces erreurs au regard de ceux qui ont la vraie foy.

Nous avons vu jusques icy qu'encore que le Ministre ait eu quelque honte d'avouer nettement & absolument les quatre premiers articles qui luy avoient esté proposez, la maniere neanmoins dont il y répond decouvre assez que dans le fond il est obligé d'en demeurer d'accord, & qu'il n'a nullement dégagé la parole que l'Avocat avoit donnée d'en apporter le delàveu. Mais pour le cinquième il en a usé d'une autre sorte. Car il a tellement reconnu que tous ceux qui ont quelque sentiment du christianisme ne pourroient s'empêcher d'avoir de l'horreur de la doctrine qu'il contient, qu'il a cru, que le plus court pour prevenir ce mauvais effet estoit de nier hardiment que ce soit là leur opinion, & d'accuser de calomnie ceux qui la leur attribuent. C'est donc ce qu'il faut examiner. Ils ont raison de regarder ce qui leur est imputé dans cet article comme digne de l'execration de tous ceux qui font profession de la Religion chrestienne. Mais la question est de sçavoir de quel costé est la calomnie, ou de celuy de l'auteur de l'article qui accuse les Calvinistes d'enseigner ce qu'il contient, ou de celuy du Ministre qui le nie.

V. ARTICLE PROPOSE' AU MINISTRE.

Que quoy qu'ils commettent de ces crimes, (on parle des fidelles) ils ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent d'estre enfans de Dieu, & d'estre assurez de leur salut d'une certitude de foy; & qu'ils doivent regarder comme des tentations tout ce qui les porteroit à en douter.

RESPONSE DU MINISTRE A CET ARTICLE.

5. *Ils mettent tous au rang des calomnies dont on les charge à tort, ce qu'on leur impute d'enseigner que ceux qui commettent des crimes énormes ne laissent pas dans le temps qu'ils les commettent d'estre enfans de Dieu, & assurez de leur salut d'une certitude de foy.*

EXAMEN DE CETTE REPONSE.

S'il suffisoit de nier avec hardiesse les choses les plus constantes pour les rendre douteuses, la confiance que témoigne ce Ministre, en soutenant que luy & tous ses Confreres *mettent au rang des calomnies dont on les charge à tort*, ce qu'on a fait voir évidemment estre le sentiment commun & indubitable de toute sa secte, seroit capable de renverser tout ce qu'on a établi jusques icy, ou au moins de laisser le monde en doute, s'ils enseignent véritablement ce qu'on leur a imputé.

Mais on ne détruit pas par une simple negation & un vain reproche de calomnie cent preuves incontestables. L'horreur que l'on tâche de donner aux Calvinistes de leurs méchantes maximes pour leur rendre suspecte toute leur prétendue reformation, peut bien porter leurs Ministres à les desavouer en apparence par la confusion qu'ils en ont. Mais si cet air fier & assuré dont on accompagne ces desaveux simulez peut tromper les esprits foibles, il ne scauroit que causer de l'indignation aux personnes intelligentes, qui doivent estre si persuadés par tout ce qu'on a dit jusques icy, qu'une des principales maximes du Calvinisme est, *Que ceux d'entre les fideles qui commettent des crimes énormes, ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent d'estre enfans de Dieu, & assurez de leur salut d'une certitude de foy*, qu'il est impossible qu'ils regardent autrement que comme une fausseté manifeste ce que ce Ministre ose dire, que tous les Calvinistes mettent le reproche qu'on leur en fait *au rang des calomnies dont on les charge à tort.*

Il n'y a rien au contraire de plus évidemment calomnieux que cette accusation de calomnie qu'ils font sur ce sujet à leurs adversaires. Car ce qu'on leur reproche comme une doctrine abominable contient deux points. L'un *que les fideles*

qui commettent des crimes énormes ne laissent pas d'estre enfans de Dieu dans le temps même qu'ils les commettent. L'autre, qu'ils ne laissent pas aussi d'estre assurez de leur salut d'une certitude de foy.

Or pour le premier point, comment les Calvinistes pourroient-ils dire sincerement qu'ils le mettent sous au rang des calomnies dont on les charge contre la verité, eux qui en ont toujours fait un point capital de leur reformation, & qui l'ont établi par une decision expresse dans le Synode de Dordrecht dont tous les Ministres de France ont embrassé la doctrine, & juré solennellement de la soutenir. Carn'est-ce pas enseigner que les fideles qui commettent des crimes énormes ne laissent pas d'estre enfans de Dieu dans le temps même qu'ils les commettent: Que de decider d'une part, comme a fait ce Synode general des pretendus reformez, que les vrais fideles, peuvent estre emportez en des pechez grands & atroces IN PECCATA ETIAM GRAVIA ET ATROCIA ABRUPI POSSUNT, & que par ces pechez énormes ils offensent Dieu grièvement: TALIBUS ENORMIBUS PECCATIS GRAVITER DEUM OFFENDUNT, & de soutenir de l'autre, que Dieu ne souffre jamais qu'ils perdent par ces chutes la grace d'adoption & l'estat de la regeneration: NEC EOS DEUS EOUSQUE PROLABI SINIT, UT GRATIA ADOPTIONIS, AC IUSTIFICATIONIS STATU EXCIDANT: car si dans le temps qu'ils commettent des pechez énormes, ils cessoient d'estre enfans de Dieu, ils seroient donc privez pendant ce temps-là de la grace de l'adoption & de l'estat de la justification, ce que ce Synode pretend n'arriver jamais.

Et pour le second point: Qu'ils ne laissent pas aussi d'estre assurez de leur salut d'une certitude de foy pendant qu'ils sont engagez en des passions criminelles qui leur font commettre des pechez énormes: ils ne l'enseignent pas moins constamment, puisque la vraie foy selon eux ne se perd jamais, & que cette vraie foy justifiante qui demeure toujours en ceux qui l'ont eue une fois, encore même qu'ils tombent en des pechez aussi grands que ceux de David, a pour son objet special la justification & le salut de chaque fidele. D'où il s'ensuit par une consequence évidente, qui est aussi tirée par Calvin, que la moindre étincelle de cette foy rend celui qui l'a certain d'une certitude de foy que Dieu le sauvera par Jesus-Christ, comme chaque fidele Calviniste se le persuade tous les jours en recitant le

Synode de Dordrecht
S. r. l. 5. Point de doctrine
art. 4 §. 17 & 6.

Ca. v. Inft. liv. 3. 16.
L. II. 137 & 139.

CHAP. VIII. Symbole, parce qu'ils s'imaginent, qu'ils ne croiroient l'article, *credo vitam eternam*, que comme le croyent les diables, s'ils se contentoient de croire en general, que tous les vrais fidelles qui persevereront jusques à la fin dans la pieté seront sauvez, sans se l'appliquer à eux-mêmes par cet acte de foy qu'ils appellent speciale: *Je croy de foy divine comme un article du Symbole, que moy en particulier possederay la vie éternelle*. Il n'y a donc nulle calomnie d'attribuer aux Calvinistes ce qu'ils enseignent tres-certainement: *Que les fidelles qui commettent des crimes énormes* (comme ils demeurent d'accord que cela peut arriver sans qu'ils perdent pour cela la foy justifiante) *ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent d'estre enfans de Dieu & assurez de leur salut d'une certitude de foy*. Et il n'y a rien aussi de plus pitoyable que tout ce qu'allègue ce Ministre, pour monstrier qu'on leur fait tort de leur attribuer cette doctrine.

*Catech. du Palatinat.
Parvus de Iustif. lib.
3. c. 6. p. 692.
Et P'vond. I. Christ.
Theol. lib. 1. c. 24.
p. 378.*

SUITE DE LA RÉPONSE DU MINISTRE.

Ils disent tous avec Jesus-Christ que ceux qui commettent les œuvres du démon, sont ses enfans & non les enfans de Dieu, & avec son bien-aimé disciple, que celui qui commet le péché est enfant du diable.

EXAMEN DE CETTE RÉPONSE.

C'est tout ce qu'il oppose à la premiere partie de l'article, qui est: *Que les fidelles qui commettent des crimes énormes ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent d'estre enfans de Dieu*. Mais on ne scauroit se jouer d'une maniere plus honneuse de la credulité des simples, que de pretendre faire voir par ces paroles de JESUS-CHRIST & de saint Jean, que ce qu'on leur attribue touchant la compatibilité des crimes avec la qualité d'enfant de Dieu, n'est pas leur doctrine. Car il faut bien qu'ils parlent comme JESUS-CHRIST & comme saint Jean à moins que de renoncer au Christianisme: & ainsi ils ne peuvent s'empêcher de dire avec eux: *que ceux qui sont les œuvres du démon sont ses enfans & non les enfans de Dieu, & que celui qui commet le péché est enfant du diable*. Mais ils ne se font honneur de ces divines paroles, qu'après les avoir corrompues par des gloses insoutenables, qui leur donnent moyen de les accorder avec leur paradoxe impie, qu'ils font semblant

de defavoüer; que *les vrais fidelles peuvent commettre des crimes énormes sans perdre la qualité d'enfant de Dieu*. Ces gloses sont, comme nous avons déjà vu, qu'on peut commettre des fornications, des adulteres, des incestes, des homicides, & autres pechez énormes en deux manieres, ou avec un entier abandonnement de la volonté au peché qui ne soit jamais suivi d'aucune penitence veritable, ou avec des peines & des remords, soit en les commettant soit après les avoir commis. Qu'il n'y a que ceux qui pechent en la premiere maniere, ce qu'ils appellent *peccare toto animo, & tota voluntate*, qui soient compris dans ce que dit JESUS-CHRIST, *que ceux qui sont les œuvres du demon sont ses enfans & non les enfans de Dieu*, & dans ce que dit saint Jean, *que celui qui commet le peché est enfant du diable*. Mais que ces paroles du Sauveur & de son disciple ne regardent point les fidelles, qui sont des membres de JESUS-CHRIST les membres d'une débauchée, qui violent la sainteté des mariages, qui trempent leurs mains dans le sang de leurs freres, qui deshonnorent la nature par l'inceste, & qui se souillent par l'idolatrie, parce que ce n'est pas sans quelque repugnance & quelque combat que la chair les entraîne dans ces crimes, ce qui leur suffit pour s'imaginer qu'ils peuvent dire avec S. Paul, que ce n'est pas eux qui font le mal, mais le peché qui est en eux. Il faut donc distinguer les consequences legitimes qu'on peut tirer des paroles de JESUS-CHRIST & de saint Jean en les considerant dans la verité, de celles qu'en tirent les Calvinistes en suivant leurs faux principes. C'est tres-bien raisonner en ne regardant que la verité, que de dire comme font les Catholiques: JESUS-CHRIST nous assure, *que ceux qui sont les œuvres du demon sont ses enfans, & non les enfans de Dieu*, & saint Jean le confirme en nous declarant *que celui qui commet le peché est enfant du diable*. Or c'est commettre le peché, & faire les œuvres du demon, que de commettre des adulteres, des incestes, des homicides. Donc ceux qui font ces crimes ne sont point enfans de Dieu, & s'ils l'estoient auparavant ils perdent certe qualité, & deviennent enfans du diable, en se laissant aller à des pechez si énormes.

Mais quelque juste que soit ce raisonnement il ne scauroit s'ajuster aux maximes pernicieuses des Calvinistes, parce qu'ils soutiennent d'une part, que les vrais fidelles ayant esté une fois

adoptez en JESUS-CHRIST ne perdent jamais la qualité d'enfans de Dieu : & que de l'autre ils sont obligez de reconnoître qu'il y a de vrais fidelles qui se laissant vaincre aux tentations du demon & de la chair commettent des crimes énormes. D'où il s'ensuit qu'on peut commettre des crimes horribles sans cesser d'estre enfant de Dieu, parce qu'on ne cesse jamais de l'estre quand on l'a une fois esté. Et qu'ainsy c'est un sophisme plein d'illusion que de pretendre éviter la honte de ce dogme impie, en representant *que tous les Calvinistes disent avec Jesus-Christ que ceux qui commettent les œuvres du demon, sont ses enfans, & non les enfans de Dieu; & avec son bien-aimé disciple que celui qui commet le péché est enfant du diable*: comme s'ils ne pouvoient parler de la sorte après l'Ecriture, sans avoir de l'éloignement des méchans sentimens qu'on leur attribue touchant l'inamissibilité de la grace d'adoption; au lieu que cela prouve seulement, que s'ils ne refusent pas de se servir des paroles du S. Esprit, ce n'est qu'après en avoir corrompu le sens par des interpretations damnables pource qu'ils empêchent d'y trouver la condamnation de leur erreur.

Cette sorte de réponse seroit moins insupportable si ce qu'on leur attribue : *Que selon eux les fidelles qui commettent des crimes énormes ne cessent point d'estre enfans de Dieu dans le temps-même qu'ils les commettent*, n'estoit qu'une consequence de leur sentiment assez éloignée, & qu'ils eussent toujours niée. Mais comme c'est leur sentiment même, qu'ils l'ont enseigné en mille endroits, & par des ouvrages exprés, & qu'ils l'ont formellement décidé dans le plus celebre de leurs Synodes, n'alleguer autre chose pour faire traiter de calomniateurs ceux qui exposent à l'indignation publique un si horrible renversement de la morale chrestienne, que des passages de l'Ecriture qui y sont contraires en effet, mais qu'ils ont trouvé moyen d'y ajuster, par de miserables distinctions qui en ruinent le vray sens; c'est la même chose que son prenoit pour calomnie le reproche que l'on fait aux Sociniens de nier que JESUS-CHRIST soit Dieu, parce qu'ils ne rejettent aucun des passages de l'Ecriture qui prouvent sa divinité & son existence avant la creation du monde, se contentant de les alterer par les fausses interpretations que le diable leur a suggerées.

SUIITE DE LA REPONSE DU MINISTRE.

Ils disent tous que personne ne peut legitimelement s'assurer d'estre dans la grace qui nerenonce au peché pour vivre saintement & religieusement selon les loix de l'Evangile, & prennent pour une securité charnelle, & une illusion de Satan, la vaine & folle imagination de tous ceux qui se flattent de cette pensée, que Dieu leur fera miséricorde, encore qu'ils demeurent attachez au monde, & que dans la conduite de leur vie, ils ne prennent conseil que de la chair & du sang.

EXAMEN DE CETTE REPONSE.

Ce discours seroit admirable dans la bouche d'un Catholique, parce qu'il en prendroit les termes dans leur propre sens, & selon les impressions qu'ils font naturellement dans l'esprit de tous les vrais Chrestiens. Mais toutes ces belles paroles ne sont qu'une pure illusion dans la bouche d'un Calviniste, parce qu'il les entend d'une manière qui n'est nullement contraire à ce qui est proposé dans l'article, *que les fidelles qui commettent des crimes énormes ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent d'estre assurez de leur salut d'une certitude de foy.* Car ils ont beau dire pour tromper le monde, que personne ne peut legitimelement s'assurer d'estre dans la grace de Dieu, qui ne renonce au peché pour vivre saintement & religieusement selon les loix de l'Evangile, cela n'empêche pas qu'ils ne tiennent en même temps, *que les fidelles qui commettent des crimes énormes peuvent s'assurer qu'ils sont en la grace de Dieu dans le temps même qu'ils les commettent*, parce qu'ils enseignent constamment, que la vraie foy justifiante qui n'est donnée qu'aux élus demeure dans les fidelles que la tentation emporte dans ces pechez énormes, & qu'ils ajoutent seulement, que la foy dans ces personnes est petite & foible. Or quelque petite ou debile que soit la foy aux élus, dit Calvin, néanmoins l'Esprit de Dieu, (qu'ils supposent tous demeurer dans ces fidelles coupables de grands crimes) leur est arrhé & gage INFAILLIBLE de leur ADOPTION. Ils peuvent donc en cet estat même s'assurer legitimelement qu'ils sont dans la grace de Dieu, puisque le saint Esprit, qui demeure toujours en eux nonobstant ces chutes, leur en est un gage infallible.

Calv. Inst. liv. 3.
ch. 3 n. 12.

Ainsy ce que ce Ministre dit, *que personne ne peut legitime-*

ment s'assurer d'estre dans la grace qui ne renonce au péché pour vivre saintement & religieusement selon les loix de l'Evangile, ne peut avoir de verité dans les principes des Calvinistes, que parce qu'il leur plaist de s'imaginer par un aveuglement inconcevable, *que ce renoncement au péché pour vivre saintement & religieusement selon les loix de l'Evangile*, peut se trouver en celuy qui commet des fornications, des adulteres, & des homicides, & qu'il n'est pas même incomparable avec des crimes d'habitudede, tel qu'est un concubinage scandaleux continué plusieurs années, que Bezen n'a pas cru estre si fort oppose à la sainteté des enfans de Dieu, qu'il n'ait regardé des personnes excommuniées pour ce sujet, comme estant entrées en JESUS-CHRIST & demeurant toujours jointes par une union de grace à son corps divin.

Mais y eut-il jamais de pretention plus insensée que celle-là. Car mettant comme ils font l'incestueux de Corinthe au nombre des vrais fidelles, à qui les crimes mêmes ne font pas perdre cette foy justifiante, dont la moindre goutte, comme dit Calvin, nous fait regarder Dieu propice envers nous d'un regard si indubitable que nous savons bien qu'il n'y a nulle tromperie qui pourroit souffrir que l'on dit de luy: qu'en même temps qu'il soijilloit la couche de son pere par un abominable inceste, il renonçoit au péché pour vivre saintement & religieusement selon les loix de l'Evangile. Cependant il faut qu'ils le disent, s'il est vray qu'ils disent tous, comme l'assure ce Ministre, *que personne ne peut legitiment s'assurer d'estre dans la grace qui ne renonce au péché en cette maniere*, puisque la vraie foy estant demeurée dans cet incestueux, comme ils le soutiennent, quelque petite & debile qu'elle ait esté, il a pu legitiment s'assurer d'estre dans la grace, parce que le saint Esprit, à ce qu'ils pretendent, rend un témoignage certain à tous ceux qui ont la vraie foy qu'ils sont enfans de Dieu.

C'est donc une tromperie manifeste de proposer deux choses comme contraires, l'une, *que les fidelles qui commettent des crimes énormes ne laissent pas d'estre assurez de leur salut dans le temps même qu'ils les commettent*, l'autre, *que personne ne peut legitiment s'assurer d'estre dans la grace, qui ne renonce au péché pour vivre saintement & religieusement selon l'Evangile*: de proposer, dis-je, comme contraires ces deux choses qui le sont en effet, & dans la verité, mais qui ne le sont nullement dans la

bizarre & extravagante. Theologie des Calvinistes : pouvant estre vray, qu'ils disent tous le dernier interprété à leur mode, sans qu'il en soit moins vray ; qu'ils enseignent le premier, comme on l'a montré dans ce traité par une infinité de preuves & de témoignages qui ne souffrent point de repartie.

Il n'y a pas moins de tromperie en ce qu'il ajoute : *Qu'ils prennent pour une securité charnelle & une illusion de Satan la vaine & folle imagination de tous ceux qui se flattent de cette pensée que Dieu leur fera misericorde, encore qu'ils demeurent attachez au monde, & que dans la conduite de leur vie, ils ne prennent conseil que de la chair & du sang.* Car il est visible qu'il n'a voulu décrire par ces paroles que l'estat des hypocrites qui n'ont jamais eu la vraie foy, quoiqu'il y en ait parmy eux qui se trompent par le vair phantome d'une foy temporelle, qui leur fait croire faussement, comme dit Calvin, qu'ils sont au rang des fidelles. C'est ce que marque assez clairement ce qu'il dit, que ce sont des gens qui demeurent attachez au monde, & qui dans la conduite de leur vie ne prennent conseil que de la chair & du sang; ces paroles ne pouvant selon eux, convenir aux vrais fidelles, dont la foy n'est jamais tellement éteinte qu'elle ne produise quelques fruits de charité & de regeneration, de sorte qu'on ne peut pas dire d'eux, que dans la conduite de leur vie, ils ne prennent conseil que de la chair & du sang, puisqu'ils ne seroient pas vraiment fidelles s'ils ne se conduisoient au moins quelques fois par les mouvemens du saint Esprit. Or ce n'est point des hypocrites & des faux fidelles dont il s'agit. On demeure d'accord, que les Ministres prennent pour une illusion de Satan la folle imagination qu'ont ces faux fidelles, que Dieu leur fait misericorde, quoiqu'ils demeurent attachez au monde, & qu'ils ne se conduisent que selon la chair. Il est question des vrais fidelles, qui selon les Calvinistes, commettent souvent des crimes énormes sans déchoir de l'estat de la justification & de la grace de l'adoption. On demande si quand cela leur arrive, & dans le temps même qu'ils sont encore engagez dans ces passions criminelles (comme a esté tout le temps qui s'est passé depuis le peché de David jusqu'à sa penitence, & celui que Salomon a employé à bastir des temples aux faux dieux de ses concubines) ils doivent prendre pour une securité charnelle, & une illusion de Satan la crainte qu'ils auroient d'estre

encore dans la grace de Dieu, & qu'il leur fera miséricorde. Et je soutiens que les Calvinistes ne le peuvent dire sans renverser toute leur Theologie, comme il est bien facile de le prouver.

Car ils enseignent, d'une part, que tout vray fidelle a en soy le saint Esprit, & que le saint Esprit rend témoignage à tous ceux en qui il habite, qu'ils sont enfans de Dieu, & qu'ils seront certainement sauvez. Et ils soutiennent de l'autre, que qui a reçu une fois le saint Esprit par la regeneration ne le perd jamais, encore même qu'il tombast dans de grands pechez. Or si cela estoit vrai, comment un tel fidelle seroit-il obligé de prendre pour une illusion de Satan la creance qu'il auroit d'estre dans la grace de Dieu, nonobstant ses chutes? Le pourroit-il même faire sans blaspheme, puisque ce seroit attribuer au diable ce qu'il devoit prendre dans les principes de sa religion pour un témoignage du saint Esprit? Car qui a la foy dans cette prétendue reformation sçait certainement qu'il l'a: qui l'a eue une seule fois est certain de l'avoir toujours: & qui est certain d'avoir la foy est certain d'estre sauvé. En quelque estat donc que se trouve un homme qui a la vraie foy, & qui sçait qu'il en a ressenty autrefois les mouvemens, il ne peut estant Calviniste, qu'il ne se tienne assuré de son salut. Or les crimes où tombe un fidelle n'empêchent point qu'il ne conserve la foy, & ils peuvent encore moins empêcher qu'il ne se souviennne d'en avoir fait tres-souvent des actes. Ils ne sçauroient donc empêcher aussi que ce fidelle ne soit assuré de son salut. Et ainsi tout ce que ce Ministre semble dire au contraire n'est qu'une pure illusion, parce que cela ne sçauroit avoir lieu qu'au regard des hypocrites & des faux fidelles, dont il ne s'agit point.

SUITE DE LA REPONSE DU MINISTRE.

Enfin ils bannissent sous du Royaume de Dieu avec le grand saint Paul, les fornicateurs, les adulteres, les yvrognes, les medisans, & les autres pecheurs énormes.

EXAMEN DE CETTE REPONSE.

Ce Ministre n'a pu parler de la sorte qu'avec la même équivoque que nous avons déjà decouvertte. Il veut dire seulement, que les Calvinistes n'osent pas nier ce que dit saint Paul,

que les fornicateurs, les adulteres, les yvrognes, les medifans, & les autres pecheurs énormes ne possederont point le Royaume de Dieu.

Mais il se garde bien d'ajouter, qu'ils ne foyent cet aveu apparent, qu'à la faveur d'une distinction qui le reduit à rien au regard de leurs vrais fidelles, desquels seuls il s'agit dans cette dispute. Car on ne leur a jamais imputé de ne pas considerer comme des pechez damnablez & qui ferment l'entrée du ciel, les fornications, les adulteres, & autres pechez énormes, que commettent ceux qui n'ont point de foy, ou qui n'en ont qu'une fausse. Et comment ne le feroient-ils pas, puisqu'une de leurs plus constantes maximes est, *que pour les non regenez les moindres fautes leur sont des pechez mortels, au lieu que pour les fidelles, les plus grands pechez ne sont que des offenses venielles* ? Mais la question est de sçavoir si dans leurs principes les vrais fidelles qui commettent des fornications, des adulteres, & autres pechez semblables sont compris dans cette sentence du grand Apostre, qui bannit du royaume de Dieu les fornicateurs, les adulteres, les medifans, les yvrognes, & autres pecheurs énormes. Et on a déjà fait voir une infinité de fois qu'ils ont trouvé une distinction qui les met à couvert de ce foudre Apostolique, & qui empesche qu'ils n'en aient aucune crainte.

Cette distinction est, comme nous avons déjà dit, qu'on peut commettre ces crimes, ou par une volonté entièrement abandonnée au mal, ou par une volonté partagée, & que la tentation n'emporte dans le mal qu'avec quelque resistance. Or il n'y a, disent-ils, que ceux qui les commettent de la premiere maniere en qui ces pechez soient mortels & damnablez : d'où ils concluent qu'ils ne sont jamais mortels ny damnablez aux vrais fidelles, parce qu'ils ne les commettent jamais que dans la seconde maniere. Dequoy il leur est très-facile de s'assurer, puisqu'il suffit pour cela qu'ils soient assurez d'avoir la vraie foy ; ce que M. Daillé pretend qui leur est plus certain qu'aucune verité revelée de Dieu. Car voicy comme ils raisonnent. Le peché regnant qui seul pourroit separer de JESUS-CHRIST, ne se trouve jamais dans un fidelle & un regeneré, parce que selon saint Jean, celui qui est né de Dieu, ne peche point de cette sorte. Or je ne puis douter que je ne sois fidelle, parce que je sens ma foy par ma propre experience. Je suis donc assuré que quelque peché que je commette estant seduit par Satan & par la chair, ce ne sera point

CHAP. VIII. un péché regnant qui me sépare de JESUS-CHRIST, & qui m'empêche d'être sauvé.

Cham. T. 3. lib. 13. c. 15. n. 10.

C'est ainſy que Chamier raisonne, & c'est par là qu'il prétend prouver contre Bellarmin, *que le fidelle peut estre assuré qu'il est sans péché mortel, en prenant le moi de péché mortel au ſens de ſaint Jean, dans lequel ſeul ſelon eux, le péché mortel ſeroit incompatible avec la juſtification. Nul fidelle, dit-il, ne commet de péché à la mort. Or les fidelles ſçavent certainement qu'ils ſont fidelles, parce qu'ils ſentent leur foy. Ils ſçavent donc auſſy certainement qu'ils ne commettent point de péché à la mort.*

Actes du Synode de Dordrecht, etc. II. Fol p. 301.

C'eſt par là auſſy que les Theologiens de Geneve dans le Synode de Dordrecht entreprirent de montrer, *que quand les vrais fidelles ſuccombent ſous le faix des tentations, ou qu'ils ſont ſéduits par Satan & par la chair, ils ne déchèent pas pour cela totalement de Chriſt, de l'Eſprit & de la foy. Car que le péché, diſent-ils, ſoit ſi ENORME QUE VOUS VOUDREZ, ſi ne rompt il pas auſſy-toſt le lien ny l'union que nous avons avec Chriſt. Ce que l'impenitence SEULE, s'endurciſt du profond de ſon cœur, ſe glorifier au mal, & pecher contre le ſaint Eſprit ſeroient, ſi ces choſes pouvoient tomber & avoir lieu en ceux qui ſont fidelles.*

C'eſt par là enfin qu'ils ſe ſont moquez de l'avantage que prenoient les Arminiens de ce dénombrement que fait ſaint Paul des œuvres de la chair qui excluent du royaume de Dieu. Car les Arminiens s'en eſtant ſervis pour montrer qu'on ne pouvoit pas nier, *que de vrais fidelles & de vrais juſtes ne ceſſent d'eſtre fidelles & juſtes, lors qu'ils commettent un adultere ou un homicide, contre leur conſcience, à deſſein & de propos délibéré, & qu'ils perſeverent quelque temps dans ces crimes ſans s'en repentir: ils ſe ſont imaginez y avoir tres-bien ſatisfait, en diſant, qu'aſin que cette propoſition ſoit vraie, il en faut expliquer ainſy ſous les termes: Que, CONTRA CONSCIENTIAM s'entende de la conſcience non étouffée & aſſoupie, mais éveillée & qui porte expreſſement un jugement contraire à ce que l'on fait. Que par DEDICTA OPERA on veuille dire, que celui qui peche ſe donne tout entier au péché. Et qu'à DELIBERATO CONſILIO on ajoute entierement & pleinement délibéré, de ſorte que ce fidelle commette cet adultere & cet homicide d'une pleine volonté, PLENO ANIMO. Or la propoſition, diſent-ils, expliquée de la ſorte ſuppoſe faux. Car nous nions que les fidelles puiſſent jamais pecher de la ſorte.*

Que ſi on n'eſt content de cela, on y peut joindre ce que dit

dit le même auteur, pour montrer que la fornication n'a garde d'exclure un vray fidelle du royaume de Dieu, puisq[ue] même dans le temps qu'il l'a commet, elle ne rompt point son union spirituelle avec JESUS-CHRIST, parce qu'il ne se donne pas tout entier à ce peché. *Le fidelle, dit-il, estant emporté par la convoitise de sa chair peut s'abandonner à une débauchée, & se faire ainsi une même chair avec elle, selon ce que dit l'Apôstre, & néanmoins ne se donner pas tout entier au peché, ny rompre tout à fait son union spirituelle avec Iesus-Christ.* Et il expli[que] que ce qu'il faudroit faire pour rompre cette union, par cette maxime qu'il étend à toute sorte de crime, non seulement conçu dans le cœur, mais entierement consommé. *Un peché commis exterieurement ne rompt point le lien spirituel qui nous unit à Iesus-Christ, mais seulement le renoncement qu'une ame feroit de Iesus-Christ pour se dévouer pleinement à l'impureté & à l'injustice, ce qu'un vray fidelle ne peut faire.*

Trig. l. id.

Voilà donc à quoy se reduit ce que confessent tous les Calvinistes, à ce que dit ce Ministre, *que selon le grand saint Paul, les fornicateurs, les adulteres, les ivrognes, les médisans & autres pecheurs énormes ne possederont point le royaume de Dieu.* Ils ne s'effrayent gueres de cette menace, parce qu'ils trouvent bien le moyen de s'en mettre à couvert en qualité de vrais fidelles, encore même qu'ils fassent les crimes, qui selon saint Paul ferment le ciel à ceux qui les font. Car ils ont raison de croire que le ciel ne sera pas fermé à ceux qui conservent cette union spirituelle avec JESUS-CHRIST, qui les rend ses membres vivans. Or ils pretendent qu'on peut commettre des fornications, des adulteres, des homicides, & d'autres crimes semblables sans rompre l'union spirituelle avec JESUS-CHRIST, encore même qu'on les commette contre sa conscience, à dessein, & de propos deliberé, pourvu qu'on ne se donne pas tout entier au peché, & qu'on n'y ajoute pas la circonstance diabolique, *du renoncement de Iesus-Christ en se dévouant pleinement à l'impureté & à l'injustice.* Et ils se persuadent aisement qu'un vray fidelle, tels qu'ils se croient estre, ne sera pas assez impie pour joindre à un adultere, ou une fornication qu'il seroit tenté de commettre, *ce renoncement au Sauveur pour se dévouer pleinement à l'impureté,* qu'ils disent estre nécessaire pour rompre l'union spirituelle de l'ame avec JESUS-CHRIST. Et par consequent il n'y a rien de plus ridicule que d'alleguer, comme

CHAP. VIII. fait ce Ministre, ce que dit saint Paul des pechez qui excluent du royaume de Dieu, pour faire croire qu'ils ne tiennent pas, que les vrais fidelles soient assurez de leur salut, lors qu'ils commettent des pechez énormes : puisqu'ils ont tant fait par leurs interpretations impies, que cette sentence de l'Apostre ne regarde point les fidelles qui tombent dans ces defordres.

SUITE DE LA RESPONSE DU MINISTRE.

Et ils regardent les pechez & les engagemens au peché, comme les vraies tentations qui portent les hommes & qui les doivent porter à douter de leur salut, estant certain chez eux que la voie du peché n'est pas celle qui conduit à la vie éternelle.

EXAMEN DE CETTE RESPONSE.

C'est ce que ce Ministre oppose à ces dernieres paroles de l'Ecrit : *que lors même que les fidelles commettent des crimes, ils doivent regarder comme des tentations tout ce qui les porteroit à douter de leur salut.* Mais cette opposition n'est pas moins vaine nymoins illusoire que les precedentes. L'artifice consiste à parler des hommes en general, ce qui comprend les non regenez qui n'ont pas la veritable foy, au lieu qu'il ne s'agit uniquement que des vrais fidelles. Laissons donc là les hommes en general, & renfermons-nous aux vrais fidelles : Qu'ils crient tant qu'ils voudront qu'on les calomnie, je leur soutiens qu'au regard des vrais fidelles on ne leur reproche rien qui ne soit exactement veritable. On a supposé que les vrais fidelles peuvent commettre des crimes énormes. Ils en demeurent d'accord. On leur a reproché qu'ils veulent que dans cet estat là même ils soient assurez de leur salut. On vient de faire voir qu'ils le croient & qu'ils l'enseignent. On a ajouté que ces mêmes fidelles estant tombez dans de grands pechez devoient rejeter comme des tentations, tout ce qui les porteroit à douter de leur salut. Y a-t-il rien de plus facile que de les en convaincre ? Car qui peut nier qu'un fidelle, en quelque estat qu'il soit, ne doive regarder comme une tentation tout ce qui le porteroit à douter de la verité d'un article du Symbole. Or selon les Calvinistes, un fidelle ne scauroit douter de son salut qu'il ne doute de la verité de ces deux articles du Symbole. *Je croy la remission des pechez : Je croy la vie éternelle* parce qu'ils sont persuadez qu'au.

regard des fidelles le sens de ces articles est. Je croy certainement que mes pechez me sont remis à moy en particulier. Je croy certainement que je posséderai la vie éternelle ; & ne les croire pas en cette maniere , mais seulement en general, c'est ne les croire que comme font les diables & les hypocrites. Il faut donc nécessairement que puisque les pechez énormes où tombe un fidelle n'empêchent pas qu'il ne demeure vraiment fidelle , il soit obligé en cet estat là même de rejeter comme des tentations tout ce qui le porteroit à douter de son salut.

Et en effet on trouvera bien que les Calvinistes disent que les grands pechez que les fidelles commettent leur sont un sujet de tentation qui les porte à douter de leur salut. Mais on ne trouvera point qu'ils enseignent , qu'ils fassent bien d'en douter à cause de ces pechez , ou que ces pechez les doivent porter à en douter.

Ce sont deux choses que ce Ministre a voulu confondre artificieusement dans sa réponse en disant , *que les pechez sont les vraies tentations qui portent & doivent porter à douter du salut , &c.* qui cependant sont non seulement tres-differentes, mais même directement opposées.

Car qui dit qu'une chose est un sujet de tentation qui porte à douter d'une verité qu'on est d'ailleurs obligé de croire, ne dit pas qu'on en doive douter. Il marque au contraire en parlant ainsi, qu'on n'en doit pas douter, mais rejeter ce qui porte à ce douter comme une tentation.

Qui dir par exemple, que l'affoiblissement que l'ame ressent dans l'affoiblissement du corps est un sujet de tentation qui porte à douter de son immortalité, ne dit pas que nous devons douter si nostre ame est immortelle, lors qu'elle nous paroît s'affoiblir avec nostre corps. Il marque au contraire que nous n'en devons point douter, mais regarder comme une tentation cette fausse raison des impies qui leur fait croire qu'elle meurt avec le corps. Qui auroit dit que la contrariété apparente de la raison avec le mystere de la Trinité, est un sujet de tentation qui porte à douter de la verité de ce mystere, ne pourroit estre accusé sans calomnie d'avoir dit, qu'on doit douter de ce mystere à cause de cette apparente contrariété , estant visible au contraire qu'il auroit fait entendre par là qu'on n'y doit point avoir égard , ny en croire moins fermement ce que la pa-

role de Dieu nous enseigne d'un mystere qui est si fort au dessus de nostre raison.

Il en est de même dans les principes des Calvinistes de ces deux propositions. *Les grands pechez où le fidelle tombe quelque-fois sont les vraies tentations qui le portent à douter de son salut :* Et, *Ces grands pechez, sont les VRAIES tentations qui le DOIVENT porter à douter de son salut.* On trouve assez souvent la premiere dans leurs livres, mais on n'y trouve point la seconde. Et tant s'en faut que cette seconde soit une consequence de la premiere, que la premiere estant bien entenduë destruit manifestement la seconde. Car ce qui est tentation doit estre rejetté & non embrassé, & ainſy il y a contradiction à dire que je doive faire ce à quoy la tentation me porte. Et par consequent si les pechez que commet le fidelle luy sont une tentation qui le porte à douter de son salut, il doit resister à cette tentation, & ne point douter de son salut, encore que ses pechez le portent à en douter.

Mais pour dire la verité, si les fidelles Calvinistes n'ont point de plus grandes tentations qui les portent à douter de leur salut, que les pechez qu'ils commettent, il leur est bien aisé de n'en point douter, quelques énormes que soient ces pechez, & il faudroit qu'ils eussent l'esprit bien foible, si une si foible tentation les embarrassoit. Car tout vray fidelle a senty sa foy, comme ils disent, une infinité de fois. Il est donc certain qu'il a la vraie foy. Or sa religion l'oblige à croire, que qui a eu une fois la vraie foy ne la perd jamais, & ne manque jamais d'estre sauvé, quoiqu'il commette des pechez énormes : Il n'est donc pas possible, à moins qu'il ne se veuille aveugler foy-même, & prendre plaisir à se tourmenter par des pensées tout à fait déraisonnables, que ses pechez le puissent porter à douter de son salut : ou que s'ils l'y portent, il ne rejette sans peine cette tentation comme frivole & sans fondement.

Concluons donc que ce Ministre n'a pu accuser de calomnie ceux qui leur attribuent ce que contient le cinquième article, que par une extrême ignorance de la doctrine de sa secte, ou par une infigne mauvaise foy. Car il ne contient que trois choses.

La premiere, que les fidelles qui commettent des crimes énormes ne laissent pas d'estre enfans de Dieu dans le temps même qu'ils les commettent.

La 2. *Qu'ils ne laissent pas aussy d'estre assurez de leur salut d'une certitude de foy.* CHAP. IX.

La 3. *Qu'ils doivent rejeter comme des tentations tout ce qui les porteroit à en douter.*

Or je pretends avoir montré par des témoignages irreprochables qu'il n'y a aucun de ces trois points que les Calvinistes ne soutiennent tres-constamment, & que tout ce que ce Ministre a allegué pour appuyer son faux reproche de calomnie, n'est qu'un amas confus de fuites, de déguisemens & d'équivoques qui ne tend qu'à détourner l'esprit du vray estat de la question qui ne regarde que les vrais fidelles, pour l'appliquer, sans raison, à ce qui, dans leurs principes, ne peut convenir qu'à ceux qui n'ont qu'une fausse foy.

CHAPITRE IX.

Réponse à plusieurs nouvelles choses, que le même Ministre a alleguées depuis pour défendre la morale de sa secte.

COMME il y a beaucoup d'apparence que les Ministres se porteront plutost à déguiser leur doctrine & à la desavouer en partie, qu'à la soutenir telle qu'elle est en effet, je croy devoir encore représenter ce qui a esté dit sur ce sujet par ce même Ministre auquel nous avons déjà répondu, ne croyant pas qu'aucun autre puisse défendre leur cause avec plus d'adresse.

Sur ce qu'il avoit témoigné, qu'il *est desiré qu'on eust averti M. Arnauld qu'apparemment il s'engageroit dans un ouvrage qui ne seroit d'aucun fruit, parce qu'il prendroit mal leurs sentimens, & qu'il s'amuseroit à combattre des sentimens detestables, mais qu'ils ne soutenoient pas.* On luy écrivit, afin de l'obliger à s'expliquer davantage, & on luy fit ces trois questions.

1. Si vous regardez comme des sentimens detestables, que les vrais fidelles ne puissent perdre la grace de Dieu, qu'ils soient toujours enfans de Dieu lors même qu'ils tombent en de grands crimes, & qu'ils soient entierement assurez de leur salut.

2. Si vous estes bien assuré, qu'on ne puisse attribuer ces sentimens à tout vostre party sans une manifeste injustice, & qu'on ne pourroit au plus en accuser que quelques particu-

CHAP. IX. „ liers, quoique sans raison, parce que s'il se trouve dans leurs
 „ livres sur cette matiere quelque chose de dur, on ne le doit
 „ entendre que des élus.
 „ 3. Ce que vous répondriez à un homme qui vous feroit cet-
 „ te proposition: s'il estoit vray que ces sentimens que vous
 „ appelez detestables fussent la doctrine constante des E-
 „ glises pretendues reformées, & un des principaux chefs de
 „ leur reformation, on auroit grande raison d'avoir au moins
 „ cette reformation pour fort suspecte d'illusion, & de la regar-
 „ der plutost comme un ouvrage de l'esprit d'erreur, que com-
 „ me un ouvrage de l'esprit de verité. Je vous supplie, Mon-
 „ sieur, de me dire, si vous ne demeureriez pas d'accord de la
 „ consequence en niant l'hypothese, c'est à dire, en soutenant
 „ qu'on ne peut sans imposture pretendre que ce soient là des
 „ chefs de vostre reformation, & que vostre party se soit jamais
 „ engagé à soutenir ces mauvais dogmes.

Il fit une réponse tres-civile à cette lettre, & il y rapporte assez fidellement les questions qu'on luy avoit faites, quoy que ce ne soit pas absolument dans les mêmes termes. Mais lors qu'il entreprend d'y répondre il fait si bien qu'il ne répond à aucune.

Car il ne s'agit pas dans la premiere question de sçavoir si les sentimens que l'on y propose sont ou ne sont pas enseignez par les Calvinistes, mais seulement, si ce sont des sentimens chrestiens, ou des *sentimens detestables* qui que ce soit qui les enseigne.

Il falloit donc pour y répondre sincerement se declarer sur ce qu'on avoit demandé, si c'est un sentiment detestable d'enseigner *que la vraie foy justifiante ne se perd jamais*: si ç'en est un d'enseigner ce qui est une suite necessaire de cette opinion, *que pouvant arriver que les vrais fidelles commettent des crimes énormes, ils ne laissent pas nonobstant cela de demeur. r en ce temps-là même enfans de Dieu*: si ç'en est un de dire, *que ces si- delles qui commettent ces crimes peuvent & doivent se tenir assurez de leur salut*. Or c'est ce qu'il ne fait point. Il n'a osé dire ce qu'on devoit croire de ces sentimens, qui que ce soit qui les enseignast. Mais il pretend seulement, par des preuves que nous refuterons plus bas, qu'ils ne sont pas enseignez gene- ralement par tous les Calvinistes, ce qui ne regardoit que la deusième question, & non pas la premiere.

Il a trouvé un autre moyen, de ne point répondre à la 2. C'est qu'au lieu de représenter les sentimens que l'on pretend estre communs à ceux de sa secte dans les mêmes termes qu'on les luy avoit proposez, il les tourne en d'autres termes équivoques, afin de les pouvoir desavoüer avec quelque couleur. *Je répons, dit-il, à la seconde de vos demandes que l'on ne scauroit attribuer sans imposture à ceux de nostre communion qu'ils croient que l'estat de justice & l'estat de salut soient compatibles avec l'estat de peché, & que dans le temps même que l'on commet les crimes les plus énormes, ceux qui les commettent doivent croire qu'ils sont enfans de Dieu, & estre assurez de leur salut d'une certitude de foy, & regarder comme des tentations tout ce qui les porteroit à en douter. Je soutiens que ce n'est point là nostre doctrine, que de ce que nous enseignons on n'en scauroit tirer des conséquences si prodigieuses, que par des paralogismes & de faux raisonnemens. C'est de quoy je suis assuré, & ce sont ces sentimens que je regarde comme des sentimens détestables.*

Maison ne luy avoit point fait cette demande en ces termes, que l'on sca voit bien estre employez ordinairement par les Calvinistes pour se couvrir. On ne luy avoit point dit qu'ils croyoient, que l'estat de la justice & l'estat du salut fussent compatibles avec l'estat du peché. On sca voit trop bien qu'ils entendent ce qu'ils veulent par ces mots *d'estat de peché*, & qu'il ne suffit pas selon eux qu'un vray fidelle commette de tres-horribles crimes, pour pouvoir dire qu'il est en *estat de peché*, parce qu'il leur suffit pour l'exempter de cet estat, de pretendre qu'il ne les commette pas d'une volonté si pleine & si entiere qu'elle ne se porte qu'au mal.

On a esté au devant de toutes ces chicaneries en les refusant en divers endroits de cet ouvrage. Et comme on les prevoit tres-bien, on luy a simplement demandé, *s'il estoit bien assuré qu'on ne püst attribuer à tout leur party sans une manifeste injustice, les sentimens*, dont on avoit parlé dans la 1. question, qui est, *que les vrais fidelles ne puissent perdre la grace de Dieu, qu'ils soient toujours enfans de Dieu lors même qu'ils tombent en de grands crimes, & qu'ils soient entierement assurez de leur salut.* On est assuré, que s'il avoit représenté ces dogmes dans ces mêmes termes, il n'auroit pas osé dire, *qu'on ne scauroit tirer de ce qu'ils enseignent des conséquences si prodigieuses, que par des paralogismes & de faux raisonnemens, & que ce sont ces senti-*

mens qu'il regarde comme des sentimens détestables. Car puisqu'il avoué luy-même en répondant à la premiere demande, qu'il y en a au moins plusieurs dans son party qui soutiennent, que la grace de la justification est inamissible, & qu'un vray fidelle sans la perdre peut commettre des actions fort criminelles, comment pourroit-il dire qu'il regarde comme un sentiment détestable, l'opinion de ceux qui croient, Que les vrais fidelles ne peuvent perdre la grace de Dieu, & qu'ils sont toujours enfans de Dieu & assurez de leur salut lors même qu'ils commettent de grands crimes. On sera neanmoins tres-aise qu'ils detestent ce sentiment tous tant qu'ils sont, pourvu qu'ils detestent en même temps tous ceux qu'ils reverent comme les chefs de leur prétendue reformation, & les plus éclatantes lumieres de leurs Eglises, Calvin, Beze, Bucer, Zanchius, Paræus, Amesius, Chamier, Windelin, Rivet, Robert de Sarisbury & une infinité d'autres Theologiens, & sur tout le Synode general de toute la prétendue reformation. Car il faudroit nier qu'il fust jour en plein midy, pour oser mettre en doute, que tous ces heros de l'Evangile reformé aient esté dans ce sentiment de la justice inamissible, & de la compatibilité des crimes aussy grands que ceux de David & de saint Pierre avec l'estat de la justification & l'habitation du saint Esprit dans une même ame.

Mais c'est aussy de qu'à bien vu ce Ministre quelque bonne mine qu'il fasse : & il n'y a point d'autre raison que celle-là qui l'ait dû empêcher de répondre à la troisième demande. Car s'il eust esté bien assuré qu'on ne leur pouvoit imputer sans calomnie les sentimens dont il est parlé dans les deux premieres, pourquoy auroit-il fait difficulté de répondre à ce qu'on luy avoit demandé, par cette troisième : *si dans la supposition que ces sentimens soient la doctrine constante des Eglises qui s'appellent reformées, & un des principaux chefs de cette reformation, il ne demeureroit pas d'accord, que cette pretendue reformation doit estre suspecte d'illusion, & qu'on la doit regarder comme l'ouvrage de l'esprit d'erreur.*

Cette proposition n'estant que conditionnelle ne les incommode point si la supposition est fausse : pourquoy donc évite-t-il d'en demeurer d'accord en y répondant en ces termes. *Enfin, dit-il, je réponds à la 3. que la supposition, que ces mauvais dogmes sont des dogmes de nos Eglises, n'estant pas prouvée, & estant impossible*

sible de la prouver, il est inutile de demander si supposé que cela fust nostre reformation ne doit pas estre suspecte d'erreur. CHAP. IX.

Mais voicy qui est encore plus étrange. Dans une réponse sur cette lettre que l'on luy fit voir, on se pleignit de ce silence affecté, & on luy representa : *Que s'il estoit si assuré qu'on ne leur pust attribuer sans imposture des sentimens qui paroistroient détestables à tous ceux qui ont de la pieté, il n'enrisquoit rien d'accorder nettement & franchement qu'ils vouloient bien que leur reformation passast pour suspecte d'erreur si on leur pouvoit monstrier qu'ils enenseignassent de tels.* Car puisque M.N. pretend qu'il est impossible de prouver cette supposition, que luy nuisoit d'accorder la proposition conditionnelle qui ne le peut toucher en aucune sorte qu'autant que la supposition seroit vraie? C'est pourquoy Monsieur, je vous supplie de le presser encore là-dessus, & de luy dire que s'il le refuse, on ne peut s'empêcher de croire qu'il a plus d'apprehension qu'il n'en témoigne, qu'on ne découvre les secrets de leur morale, qui ne serviront pas à donner une idée fort avantageuse de leur reformation.

Cependant ayant tâché depuis de satisfaire à tout ce qui luy avoit esté objecté dans cette nouvelle lettre, & y ayant fait une fort longue replique, il a mieux aimé demeurer sur ce point dans le silence, que de se mettre au hazard de faire condamner sa prétenduë reformation par son propre aveu, s'il avoit avoué qu'elle meritoit d'estre regardée comme un ouvrage de l'esprit d'erreur, au cas que l'on pust prouver qu'elle s'est engagée dès son commencement à soutenir ces méchans dogmes.

Il a jugé plus à propos de rendre encore quelque combat sur la supposition. Et voicy tout ce qu'il a pu trouver de plus fort pour prouver qu'on ne leur peut attribuer sans calomnie l'alliance monstrueuse de la grace de l'adoption, & de l'estat de la justification avec les plus énormes pechez.

1. Sur ce qu'on luy avoit dit, que cela estoit expressément décidé dans le Synode de Dordrecht, il entreprend de faire voir le contraire.

2. Il pretend qu'y ayant selon eux deux sortes de foy, l'une de ceux qui ne croient que pour un temps, *voir ce qu'il en est*, & l'autre des élus, on ne doit pas leur imputer de croire généralement que la foy est inamissible, puisqu'ils reconnoissent qu'il y en a une qui se perd.

FFFFF

3. Et enfin il s'efforce de justifier ce qu'il avoit avancé que s'il y a des reformez qui croient que la foy des élus ne se perd jamais totalement, il y en a d'autres qui enseignent qu'elle s'éteint quelquefois totalement pour un temps, & il allegue sur ce sujet un écrit des Calvinistes de Pologne, le *ſcavant Voſſius* comme il l'appelle, un nouveau Professeur de Sedan, & tous les Protestans d'Allemagne qu'on appelle Lutheriens: d'où il conclut que tous les efforts de M. Arnauld ne tomberont que sur une partie des reformez, ſçavoir sur ceux qui tiennent pour le premier membre de l'alternative, qui est que la vraie foy ne s'éteint jamais.

Quelques foibles que soient ces objections, comme il n'y a pas d'apparence que les autres Ministres puissent rien trouver de plus fort, on prie les Lecteurs de ne se pas ennuyer, si on employe encore quelques chapitres à les refuter.

CHAPITRE X.

Refutation de tout ce que le Ministre rapporte du Synode de Dordrecht, pour monſtrer qu'on n'y trouvera rien de tout ce qu'on appelle impie & déteſtable dans la morale des Calvinistes.

C'EST avec grande raison que ce Ministre fait tous ses efforts pour monſtrer que l'inamissibilité de la justice, & l'alliance monstrueuse des plus énormes pechez avec l'estat de la justification & la grace de l'adoption qui fait que le saint Esprit fait son temple de nostre cœur, n'ont point esté décidées par le Synode de Dordrecht. Car si elles l'ont esté, il ne leur reste plus aucun lieu de s'échapper, en disant que ces sentimens detestables ne sont que des sentimens de particuliers qui ne peuvent sans injustice estre imputez à tout le corps. On a déjà fait voir que les Ministres de France, se sont mis hors d'estat de pouvoir employer ce moyen pour justifier leur morale; puisqu'ils se sont tous engagez par serment, à ne point rejeter ny en tout ny en partie la doctrine contenue au Synode de Dordrecht selon l'ordonnance du Synode National d'Alex de: 1620. qui est rapportée tout du long dans le livre de leur discipline ch. 5. art. 32. imprimé à Paris en 1663.

Auſſy est-il vray que sur ce qu'on avoit représenté à ce Mi-

mistre, qu'il ne pouvoit pas rejeter comme des sentimens de particuliers une doctrine décidée dans le Synode de Dordrecht, il en est demeuré d'accord, mais il a pretendu qu'il n'estoit point vray que ce Synode eust rien décidé qui leur pûsse porter aucun prejudice, ny donner lieu de dire qu'ils ont renversé la morale de l'Evangile. Il est donc capital dans cette dispute, de sçavoir au vray ce qui a esté décidé sur ce point dans le Synode de Dordrecht. Je l'ay fait voir dans le second livre de cet ouvrage. Voyons si ce Ministre a de quoy prouver que je m'y sois aussy grossièrement trompé, que d'avoir imputé à ce Synode comme sa doctrine constante ce qu'il n'auroit enseigné en aucune sorte. Ce Ministre le soutient avec une confiance merveilleuse jusques à dire que je n'en sçau-rois tirer ce que je luy attribue, que par les machines de mes conséquences que le Synode même desavoue, & qu'il rejette comme des erreurs.

PAROLES DU MINISTRE.

On ne doit pas représenter une doctrine comme impie & detestable, encore que l'on en tire des conséquences à qui l'on peut donner ces noms, lorsque ceux qui enseignent cette doctrine ne demeurent pas d'accord des conséquences que l'on en tire; & cela est si vray que M. Arnauld luy-même le reconnoist en quelque endroit de son livre contre M. Claude. A en demeurer dans ces termes-là, M. Arnauld ne trouvera rien dans le Synode de Dordrecht de desavantageux à nostre morale encore qu'il pretende que ce qu'il s'est proposé de traiter sur ce sujet, & qu'il qualifie impie & detestable soit expressement décidé par ce Synode. Il faudroit pour le bien prouver qu'il fit voir dans les canons & les actes de ce Synode quelqu'une de ces propositions, que l'estat de justice où sont les fidèles n'est pas incompatible avec les plus énormes pechez comme l'adultère, l'homicide, le blasphème, le reniement de la foy. Que quoy qu'ils commettent ces crimes ils ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent d'estre enfans de Dieu, & d'estre assurés de leur salut d'une certitude de foy. Qu'ils doivent regarder comme des tentations tout ce qui les porteroit à en douter, & d'autres semblables par lesquelles on tâche de rendre nostre morale criminelle, & que l'on a couchées en mêmes termes dans les propositions que l'on m'a mises en main, comme des propo-

„ rions que les Ministres de la religion pretendue reformée enseignent
 „ d'un commun consentement dont aucun d'eux n'oseroit nier qu'elles
 „ ne soient la doctrine de leurs Eglises. Pensez-vous donc, Mon-
 „ sieur, qu'on trouve quelque une de ces propositions dans le
 „ Synode de Dordrecht ? rien moins que cela, ce synode n'a ja-
 „ mais rien établi & statué de semblable.

R E P O N S E.

Nous voila en tres-bons termes, & jamais rien ne fut plus facile à terminer que la dispute qui est entre ce Ministre & nous. Il réduit à 3. ou 4. propositions ce qu'on doit trouver dans le synode de Dordrecht pour avoir droit de dire qu'une morale impie & detestable y a esté décidée. Il met le fort de leur justification à soutenir qu'il n'y a rien de plus faux que de penser *que l'on trouve dans les Canons ou dans les Actes de ce Synode quelque une de ces propositions* : & il declare hautement que ce Synode n'a jamais rien établi & statué de semblable. Il n'est donc plus nécessaire que de comparer ces propositions avec ce qui se trouve dans les Canons ou dans les Actes de ce Synode, pour s'assurer de la verité.

Les deux premieres propositions sont : *Que l'état de justice où sont les fidelles n'est pas incompatible avec les plus énormes pechez, comme l'adultere, l'homicide, le blasphème, le reniement de la foy. Et que quoy qu'ils commettent ces crimes ils ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent d'estre enfans de Dieu.*

Voila ce qu'il faut trouver dans le Synode de Dordrecht pour avoir droit selon ce Ministre même d'attribuer aux Calvinistes des maximes pernicieuses & impies. Or il est certain qu'il ne faut pour cela qu'y trouver deux choses : l'une, *qu'il peut arriver que les justifiez tombent en des crimes énormes tels que sont l'adultere, l'homicide, le blasphème & le reniement de la foy.* L'autre, *qu'il n'arrive jamais que les justifiez déchèent de la grace de l'adoption & de l'état de la justification.* Car il faudroit avoir perdu le sens pour nier que ces deux choses n'enfermēt pas manifestement les deux propositions que le Ministre soutient ne se trouver point dans le synode de Dordrecht, estant plus clair que le jour, que si les vrais fidelles ne déchèent jamais de l'état de la justification & de la grace de l'adoption, & que néanmoins il puisse arriver qu'ils commettent des adulteres & des homicides, il faut nécessairement que dans le temps même qu'ils

les commettent ils demeurent justifiez & enfans de Dieu, & qu'ainsy l'estat de la justice où sont les fidelles ne soit pas incompatible avec les plus énormes pechez.

Que ce Ministre consulte donc son Synode de Dordrecht de la traduction françoise qui en a esté faite en Hollande, & qu'il nous dise s'il n'y trouvera pas ces propres paroles dans le 4. article du chap. V.

Or jaoit que cette puissance de Dieu fortifiant & conservant les vrais fidelles en la grace, soit trop grande pour pouvoir estre surmontée par la chair: si est-ce que ceux qui sont convertis, ne sont pas toujours conduits & poussez de Dieu en telle sorte, qu'ils ne puissent par leurs fautes en quelques actions particulieres se détourner de la conduite de la grace, & estre seduits par les convoitises de la chair pour leur obeir. Poursant fant-il qu'ils veillent toujours, & prient qu'ils ne soient induits en tentation: ce que ne faisant point, non seulement ils peuvent estre emportez de la chair, du monde & de Satan, A DES PECHER, MESME GRIEFS ET ATROCES; mais aussi quelquefois y sont emportez par une juste permission de Dieu, ce que démontrent assez les tristes chutes de David, de Pierre, & autres saints personnages mentionnez dans l'Ecriture.

Voila déjà tout ce que nous demandions. Car d'une part ils soutiennent, *que la puissance de Dieu fortifiant & conservant LES FIDELLES DANS LA GRACE, est trop grande pour pouvoir estre surmontée par la chair: ce qui est dire manifestement que les vrais fidelles sont tellement conservez dans la grace de Dieu, que rien n'est capable de les en faire décheoir. Et ils avoient de l'autre: Que ces vrais fidelles sont quelquefois emportez par la chair, par le monde, & par Satan en des pechez même griefs & atroces, tels qu'ont esté l'adultere & l'homicide de David & le reniement de saint Pierre. Ils enseignent donc, que la grace de la justification dans laquelle ils disent, que les fidelles sont conservez par la puissance de Dieu d'une maniere invincible, n'est pas incompatible avec des pechez aussi énormes que sont l'adultere l'homicide, & le reniement de la foy.*

Mais l'article 6. est encore plus formel. *Dieu, disent-ils, qui est riche en misericorde, selon le propos immuable de l'élection, ne retire point du tout, des siens le saint Esprit, même es tristes chutes, & ne permet point qu'ils tombent si avant qu'ils perdent la gra-*

ce d'adoption, & l'estat de justification, ou qu'ils commettent le peché à mort, ou contre le S. Esprit, & qu'estant delaissez du touts de luy, ils se precipitent en perdition éternelle.

On a déjà fait remarquer ; qu'ils ont eu dessein de combattre par cet article deux points de la doctrine des Remontrans, qui loutenoient d'une part : *qu'il y avoit de vrais fidelles qui commettoient des pechez, qui ne pouvoient subsister avec la foy juste ; & de l'autre, qu'il pouvoit arriver que ces fidelles perseverassent & mourussent dans ces pechez, & qu'ainsy ils perissent éternellement.*

C'est pourquoy ils ne se contentent pas de dire que Dieu ne permet pas qu'ils commettent le peché à la mort, & qu'estant tout à fait abandonnez, ils perissent pour jamais. Mais ils déclarent de plus que même dans ces tristes chutes, semblables à celles de saint Pierre, de David, & de Salomon, Dieu ne leur oste pas entierement le saint Esprit, & ne souffre point qu'ils tombent de telle sorte, qu'ils perdent la grace d'adoption & déchéent de l'estat de la justification. *Spiritus sanctum etiam in tristibus lapsibus à suis prorsus non auferit ; nec eoque eos prolabi sinis, ut gratia adoptionis & statu justificationis excidant.*

Je ne repete point beaucoup d'autres preuves que j'ay rapportées ailleurs de la doctrine de ce Synode. Il n'y en a que trop en ce que je viens de dire pour persuader toutes les personnes raisonnables, qu'il est tout à fait étonnant, qu'on ait osé assurer qu'il ne se trouve rien dans le Synode de Dordrecht de ces deux propositions : *Que l'estat de justice où sont les fidelles n'est pas incompatible avec les plus énormes pechez, comme l'adultere, l'homicide, le blasphème, le reniement de la foy.* Et que *quoiqu'ils commettent ces crimes, ils ne laissent pas dans le temps même qu'ils les commettent d'estre enfans de Dieu.* Car ou il n'y a rien qu'on ne puisse contester, ou il faut avouer qu'elles y sont toutes deux manifestement décidées.

Mais avant que de passer aux deux autres propositions qui regardent la certitude que chaque fidelle a de son salut, il est bon de voir, quelles preuves ce Ministre apporte pour montrer que les deux premières n'y sont pas.

PAROLES DU MINISTRE.

Le V. chapitre touchant les doctrines controversées avec les Arminiens, qui est de la perseverance des Saints, est celui dont M. Arnauld pretend tirer ses preuves, mais lisez-le, Monsieur, s'il vous plaist, d'en prendre la peine, & vous y trouverez, non, que les élus de Dieu & les vrais fidelles, soient dans un estat de justice & de salut, qu'ils soient assurez de la grace de Dieu, qu'ils croient avec certitude de foy qu'ils seront sauvez, lors même qu'ils commettent des pechez énormes; mais au contraire que par ces pechez-là ils offensent Dieu tres-grièvement, ils se rendent coupables de la mort, ils affligent le saint Esprit, ils interrompent l'exercice de la foy, ils blessent mortellement leur conscience, & perdent le sentiment de la grace, tant que retournant à Dieu par une sincere penitence il leur montre un visage de Pere.

Talibus, enormibus peccatis Deum valde offendunt, & totum moris incutit, spiritum sanctum contristant fidei exercitum inextinguibilem conscientiam gravissimo vulnerant, sensum gratie non annuunt ad tempus amittunt, donec per seriam reipiscenciam in viam revertentibus patetius Dei vultus susculgeat.

R E P O N S E.

Il est un peu étrange, ou que ce Ministre n'ait pas lu ce chapitre cinquième du Synode de Dordrecht qu'il nous invite de lire, ou que l'ayant lu, il ait cru que c'estoit agir de bonne foy que de vouloir qu'on s'arreste simplement à l'article 5. sans faire attention au 4. qui le precede, & au 6. qui le suit. Car l'un & l'autre fait voir manifestement, qu'il a esté décidé dans cette assemblée, que les vrais fidelles sont dans un estat de justice, & par consequent de salut, lors même qu'ils commettent des pechez énormes, & que ce qui est dit dans l'article d'entre-deux n'y est nullement contraire. C'est ce qui a esté prouvé dans le chapitre second du livre second, d'une maniere invincible, & ainsi ce seroit perdre le temps que de le repeter encore icy. Je remarqueray seulement que ce Ministre n'est pas assez exact à traduire quelques-unes des clauses de l'article qu'il rapporte. Car au lieu qu'il y est dit simplement, que les fidelles commettant ces crimes blessent tres-grièvement leur conscience, *conscientiam gravissimè vulnerant*, il traduit, qu'ils la blessent mortellement, ce qui peut faire entendre que selon ce Synode, ils donnent la mort à leur ame, contre ce qu'il declare expressement, qu'ils ne déchéent point par ces pechez de l'estat de la justification ny de la grace de l'adoption. Et au lieu que le Synode se contente de dire, qu'ils perdent quelquefois pour un temps.

CHAP. X. le sentiment de la grace, *sensum gratia nonnunquam ad tempus amittunt*, ce Ministre retranchant de sa traduction *nonnunquam*, & *ad tempus*, luy fait dire absolument, *qu'ils perdent le sentiment de la grace.*

Je veux bien néanmoins que ce soit sans dessein qu'il ait fait ces omissions & ces changemens, pourvu qu'il avoué, que c'est en vain qu'il a allegué ce cinquième article, pour prouver comme il l'avoit entrepris, que le Synode de Dordrecht avoit esté tres-éloigné d'enseigner, *que l'estat de justice où sont les fidelles n'est pas incompatible avec les plus énormes pechez, comme l'adultère, l'homicide, le blasphème, & le veniement de la foy* puisqu'il est indubitable, comme nous l'avons fait voir, qu'il l'a manifestement enseigné dans le quatre & le sixième, article (sans parler du 7. & du 8.) & qu'il est ridicule de s'imaginer qu'il ait establi le contraire dans celui qui est entre deux.

Il ne nous reste donc plus qu'à examiner les autres propositions, qui regardent la certitude que peut & que doit avoir chaque fidelle de son salut. L'une est, *que quoique les fidelles commettent des crimes, ils ne laissent pas d'estre assurez de leur salut d'une certitude de foy* : L'autre, *qu'ils doivent regarder comme des tentations tout ce qui les porteroit à en douter.*

Le Ministre prétend qu'on ne trouvera rien de cela dans le Synode de Dordrecht. Et cependant on n'a qu'à consulter le même chapitre auquel il nous renvoye pour y trouver l'un & l'autre.

Le premier s'y trouve dans l'article 9. où parlant de la *perseverance des vrais fidelles dans la foy*, il est dit, *que les fidelles en peuvent estre & en sont certains selon la mesure de leur foy, par laquelle ils croient certainement, qu'ils sont & qu'ils demeureront pour jamais les vrais & vivans membres de l'Eglise, que leurs pechez leur sont remis, & qu'ils auront la vie éternelle.* Peut-on déclarer plus ouvertement que le propre des fidelles est d'estre assurez de leur salut d'une certitude de foy, que de dire, *que c'est par la foy qu'ils croient certainement qu'ils sont & seront pour jamais les membres vivans de l'Eglise.* Il est vray qu'ils marquent que cette certitude a divers degrez selon la mesure de la foy, mais elle est toujours certitude de foy tant que la foy demeure, puisque le propre de cette foy est de faire croire certainement à celui qui l'a, *que ses pechez luy sont remis & qu'il sera sauvé.*

fauvé. Or il est clair par ce Synode, que les fidelles sans perdre la foy qui les justifie, peuvent tomber en de grands crimes: Il est donc clair, selon ce Synode, *que quand ils commettent des crimes, ils ne laissent pas d'estre assurez de leur salut d'une certitude de foy.*

Il n'est pas moins certain, selon le même Synode, *qu'ils doivent regarder comme des tentations tout ce qui les porteroit à en douter.* Car n'est-ce pas ce qu'il enseigne, lors qu'après avoir dit, *que les élus seroient les plus misérables de tous les hommes, sans la solide consolation qu'ils reçoivent de ce qu'ils sont assurez d'obtenir la victoire, & qu'ils ont un gage infaillible de la gloire:* il ajoute pour obliger les fidelles à regarder, comme des tentations tout ce qui les pourroit faire douter de cela: *Que l'Ecriture témoigne que les fidelles combattent contre divers doutes de la chair qui les tourmentent, & qu'estant accablez de grandes tentations, ils ne sentent pas toujours cette pleine persuasion de la foy, & cette certitude de la persévérance: mais que Dieu Pere de toute consolation ne permettra pas qu'ils soient tentez au dessus de leur force, les delivre de la tentation, & excite en eux de nouveau la certitude de la persévérance.* N'est-ce pas dire clairement que les fidelles en quelque estat qu'ils se trouvent, doivent regarder cōme des tentations ce qui les porteroit à douter de leur salut? Il faut seulement remarquer qu'il y a bien de la difference, entre ne pas sentir pour quelque temps cette pleine persuasion du salut que donne la foy justifiante, & estre positivement & volontairement incertain de son salut.

Les Calvinistes disent assez souvent le premier, & ils le peuvent dire sans prejudice de leur doctrine, parce qu'il y a des temps où la tentation empêche que l'esprit ne s'applique aux considerations qui assurent le salut. Mais ils ne disent point le dernier, & ils ne le peuvent dire selon leurs principes, parce que le propre acte de leur foy justifiante estant de faire que le fidelle soit certain de sa justification & de son salut, comme nous l'avons prouvé tant de fois, *on destruit cette foy, comme dit Calvin, si tost qu'on oste cette certitude.*

*Calvin. in Auid.
Cont. Trid.*

Que peut donc opposer le Ministre à des preuves si convaincantes: & comment fera-t-il pour nous empêcher de voir dans ce Synode ce qui s'y voit si facilement. Voicy tout ce qu'il en rapporte.

CHAP. X.

PAROLES DU MINISTRE.

a Ipsi fideles certi-
fic possunt pro men-
tura fidei.

b Il ne cste rien.

c Tantum autem ab-
est ut hæc perseveran-
tix certitudo verè fi-
deles superbos & cat-
paliæ securos red-
dat, ut è contrario
humilitatis, filialis
reverenæ, veræ pie-
tatis, patientiæ in
omni luctu, precum
ardentium, constan-
tiæ in cruce, & veri-
tatis confessione, so-
lidique in Deo gaudi-
i veras sit radix.

« Vous y trouverez que les fidelles n'ont de certitude que
« selon la mesure de leur foy : que leur certitude naît d'un
« coûté des promesses de Dieu, & des témoignages de son Es-
« prit, & de l'autre d'une bonne conscience & d'une forte ap-
« plication aux bonnes œuvres : Et que bien loin que cer-
« te certitude les engage dans la presumption ou dans la se-
« curité ; qu'au contraire elle produit l'humilité, la crainte fi-
« liale, la vraie piété, la patience dans les combats, l'ardeur des
« prières, la constance sur la croix, la persévérance dans la pro-
« fession de la vérité, une joie solide en Dieu, &c.

RESPONSE.

Jamais rien ne fut plus foible, que ces trois prétendues preu-
ves. Car tant s'en faut qu'elles prouvent ce que prétend ce
Ministre, qu'elles établissent tout le contraire.

Pour commencer par la dernière, c'est une plaisante manie-
re de faire voir que le Synode de Dordrecht n'enseigne point,
que les fidelles soient assurés de leur salut d'une certitude de foy,
que d'alleguer ce qu'il dit : *Que tant s'en faut que cette certitude*
de la persévérance rende les vrais fidelles superbes, & qu'elle les en-
gage dans une sécurité charnelle, qu'elle produit en eux toutes sor-
tes de vertus, &c. N'est-ce pas au contraire reconnoître, que les
fidelles ont cette certitude de la persévérance, qui est appelée
dans l'article xi. *fidei plerophoria*, une pleine persuasion que don-
ne la foy : & prétendre seulement, que cette certitude de foy
que les fidelles ont de leur salut, ne produit en eux que de
bons effets. Or ce n'est point des Calvinistes que nous nous at-
tendons d'apprendre, quels sont les effets naturels de cette
assurance du salut qu'ils attribuent à leurs vrais fidelles : Il
nous suffit de prouver que c'est un des dogmes de leur pré-
tendue reformation, *que tous les vrais fidelles sont assurés de leur*
salut d'une certitude de foy divine : Il nous sera facile de mon-
trer après cela, combien une telle doctrine est capable de cor-
rompre les mœurs des Chrétiens, & de les porter au liberti-
nage, quelque soin qu'ils prennent de nous représenter en
des termes magnifiques, qu'on n'en doit attendre que toutes so-
tes de fruits de piété & de vertu.

La première preuve est de même nature que cette dernière,

comme nous l'avons déjà fait voir. Car elle est prise de l'article même où ce Synode est établi : que les vrais fidelles peuvent estre & sont certains de leur persévérance dans la foy : qu'à la vérité cette certitude est proportionnée à la mesure de leur foy ; mais que c'est le propre de cette foy, de faire, que les fidelles CROIENT CERTAINEMENT qu'ils sont & qu'ils seront pour jamais les membres vivans de l'Eglise.

Il ne reste donc plus que la seconde de ces preuves, qui est que le Synode dit : que la certitude qu'ont les fidelles de leur salut naît d'un costé des promesses de Dieu & du témoignage du saint Esprit : & de l'autre d'une bonne conscience, & d'une forte application aux bonnes œuvres. Il ne cite rien sur cela, mais je demeure d'accord que cela se trouve dans le dixième article en ces termes. *Ac proinde hac certitudo non est ex peculiari quadam revelatione, præter aut extra verbum facta, sed ex fide promissionum Dei, quas in verbo suo copiosissime in nostrum solatium revelavit: ex testimonio SPIRITUS SANCTI TESTANTIS CUM SPIRITU NOSTRO NOS ESSE DEI FILIOS ET HÆREDES. Rom. 8. 16. Denique ex sermone & sancto bona conscientia & bonorum operum studio.*

On voit déjà par là que les Calvinistes ne remettent pas en doute que leurs fidelles ne soient assurez de leur salut, mais qu'ils recherchent seulement d'où leur vient cette certitude : & la manière dont ils en parlent ne fait pas voir qu'ils se démentent de ce qu'ils avoient dit dans l'article précédent, que c'estoit une assurance divine & que la foy donne, *fidei plerophoria*. Car ils disent, que cette certitude ne vient pas d'une revelation particulière de Dieu hors celle & outre celle qui nous est faite dans l'Ecriture. Ils prétendent donc qu'elle est fondée sur la revelation de Dieu, & qu'ainsy c'est une certitude de foy divine, mais ils nient qu'il soit besoin pour cela d'une revelation particulière, parce qu'ils s'imaginent qu'il n'en faut point d'autre pour estre l'objet de cette foy que celle qui se trouve dans l'Ecriture : Et c'est ce qu'ils déclarent en ajoutant, qu'elle est fondée sur la foy des promesses de Dieu, qu'il a très-abondamment révélées dans sa parole pour nostre consolation. Car c'est par là que les Calvinistes ont accoustumé de prouver, que la certitude qu'ils disent que les fidelles ont de leur justification & de leur salut, est suffisamment appuyée sur l'Ecriture pour estre une certitude de foy divine, à cause des promesses générales qui s'étendent d'elles-mêmes à chaque fidelle en particulier. Et c'est ce que

De illé dans sa Réplique, Part. III. ch. 26. Voir ce qui en a esté rapporté, liv. IX. ch. 7. p. 811.

tous les Calvinistes de France sont obligez de croire par l'article 20. de leur Confession de foy, qui porte ces termes: *Nous croyons que nous sommes faits participans de cette justice par la seule foy..... Et que tout cela se fait d'autant que LES PROMESSES de vie qui nous sont données en luy sont appropriez à nostre usage & en sentons l'effet quand nous les acceptons, NE DOUTANT POINT qu'estant assurcz par la bouche de Dieu nous ne seront point frustrer. Ainsy la justice que nous obtenons par la foy dépend des PROMESSES GRATUITES, PAR LESQUELLES DIEU NOUS DECLARE ET TESTIFIE QU'IL NOUS AIME.*

*Synodus Prioris
Theolog. disp. 31.*

Le Synode ajoute, *que cette certitude vient aussi du témoignage du saint Esprit qui atteste avec nostre esprit que nous sommes enfans de Dieu & heritiers.* Et c'est encore par où ils prouvent que cette assurance est divine. Car comme il est dit dans un livre très-estimé parmy eux; *Cette foy estant appuyée sur le témoignage du saint Esprit, & chacun estant obligé d'ajouter foy aux revelations divines, nous ne croyons pas qu'on la doive appeler autrement qu'une foy divine. CUM FIDES ea testimonio Spiritus sancti exhibeatur, & quisque teneatur credere revelationibus divinis, fidem illam non aliter quam divinam nuncupandam censemus.*

Que si le Synode joint à ces deux témoignages divins, celui de la bonne conscience & de la pratique des bonnes œuvres, ce n'est que comme une preuve de surcroist, & non absolument nécessaire pour faire que les deux autres donnent à chaque fidelle l'assurance du salut. Cela se voit manifestement par ce que nous avons déjà rapporté de Beze. Car ayant dit que nous avons comme deux anchres sur lesquelles est appuyée dans chaque fidelle la certitude qu'il a de sa justification & de son salut, dont l'une est le témoignage du saint Esprit, & l'autre celui des bonnes œuvres, qui sont les effets de la foy: il dit, *que cette dernière nous manquant (comme lors que nous ne sentons en nous presque aucun effet de la foy, ou que nous n'en sentons que de très-languissans & de très-faibles) nous devons d'autant plus nous appuyer sur l'autre, qui est le témoignage du saint Esprit, dont il n'y a point de phanatique qui ne se flatte.*

Ainsy ce seroit en vain que ce Ministre prétendrait qu'un vray fidelle, comme estoit David, que la tentation emporterait dans quelque grand péché, ne pourroit estre alors assuré de son salut, parce qu'il n'aurait pas ce témoignage de la bonne conscience & de l'affection aux bonnes œuvres d'où doit

naître cette certitude, puisque selon eux, ce dernier témoignage manquant, les autres fussent. Neanmoins comme c'est la seule objection qu'il puisse faire avec quelque couleur, je veux bien m'y arrêter un peu, & en faire voir plus exactement la fausseté dans les principes des Calvinistes.

I. Comme il leur a plu de vouloir, que la principale partie de la foy justifiante fust l'assurance certaine qu'ils disent que chaque fidelle doit avoir de sa justification & de son salut, ils n'ont pas voulu que cette assurance dépendist de la considération de leurs bonnes œuvres, mais de la seule foy aux promesses de Dieu, *par lesquelles Dieu nous declare & testifie qu'il nous aime*, comme il est dit dans l'art. 20. de leur confession de foy; & encore plus expressement dans le Catechisme du Palatinat, qui leur est d'une autorité inviolable à cause de l'approbation autentique, que le Synode de Dordrecht y a donnée. *Comment est-ce*, disent-ils en la qu. 60. *que vous estes juste devant Dieu? Par la seule-foy en Iesus-Christ, de sorte qu'encore que ma conscience m'accuse & me reproche d'avoir peché grièvement contre tous les commandemens de Dieu, & de n'en avoir gardé aucun, & que de plus je sois enclin à toute sorte de mal; neanmoins pourvu que j'embrasse avec une pleine confiance ces bien-faits de Dieu (qui est, qu'on est juste devant luy & heritier de la vie éternelle) sans aucun mérite de ma part, par la pure miséricorde de Dieu, la parfaite satisfaction de Iesus-Christ, sa justice, & sa sainteté me sont imputées & données, comme si je n'avois jamais commis aucun peché, & que je n'eusse aucune corruption, & même comme si j'avois rendu à Dieu cette parfaite obeissance que Iesus-Christ luy a rendue pour moy.* Comment donc pourroit-on dire, qu'un fidelle Calviniste commettant un grand peché, n'est plus en estat de croire certainement qu'il est justifié & qu'il sera sauvé, puisque c'est un article de leur catechisme, que celui qui est juste par la foy de JESUS-CHRIST doit croire que la justice de Iesus-Christ luy est imputée, comme s'il avoit luy-même rendu à Dieu la parfaite obeissance que Iesus-Christ luy a rendue, quoique sa conscience l'accuse, & luy reproche d'avoir peché grièvement contre tous les commandemens de Dieu, & n'en avoir gardé aucun.

II. On ne peut mieux découvrir le vray sens du synode de Dordrecht, que par la conference de la Haie, les Contreremonstrans qui y disputèrent avec les Remonstrans, ayant esté

*Voyez liv. II. ch. 7.
p. 166. §*

l'ame de ce synode. Or c'est d'eux que nous apprenons comment les Calvinistes entendent ce qu'ils disent assez souvent, que les bonnes œuvres sont les marques & les signes de la foy justifiante. Car nous avons déjà vu que les Remonsttrans leur ayant objecté: *Que les vrais fidèles pouvoient perdre la vraie foy, parce qu'ils pouvoient tomber en de grands pechez, comme la fornication, l'adultere, & l'homicide, qui ne scauroient subsister avec la vraie foy, saint Jacques nous assurant que la foy sans les œuvres est morte*: ils répondirent: *Que la foy morte est seulement la foy de ceux qui sont tellement destituez des œuvres de la charité & de la regeneration qu'ils sont du nombre de ceux que saint Paul dit estre reprouvez au regard de toute bonne œuvre: AD OMNE OPUS BONUM REPROBI*: mais que la foy pouvoit estre vivante en ceux qui tomboient par fragilité en quelques pechez (du nombre de ceux dont il estoit parlé dans l'objection, c'est à dire en des fornications; des adulteres, & des homicides) parce qu'il suffisoit afin que la foy fust vivante & justificante qu'elle ne fust pas absolument sans fruit & sans bonnes œuvres. Voicy donc ce qui est décisif. La certitude que chaque fidelle a de sa justification & de son salut ne dépend directement & principalement que de la vraie foy, parce que selon eux c'est la foy seulement qui justifie & qui sauve: & pour ce qui est des bonnes œuvres elle n'en peut dépendre qu'indirectement en tant qu'elles sont des marques & des signes de la vraie foy. Or les Contremonsttrans, c'est à dire les membres les plus considerables du Synode de Dordrecht nous assurent, qu'un vrai fidelle commettant une fornication, ou un adultere, ou un homicide, n'est pas pour cela tellement destitué des fruits de la charité & de la justification, que sa foy doive estre appelée une foy sans œuvres ou une foy morte. Il n'est donc pas vray, que dans les principes des Calvinistes il ne pût en cet estat avoir la certitude de la perseverance & du salut dont il est parlé dans le 10. article du §. chapitre du synode de Dordrecht, puisque d'une part rien n'empêche, selon leur Theologie, qu'il ne se donne cette certitude par la foy des promesses generales qu'il n'est point hors d'estat de se pouvoir appliquer en particulier, & par le témoignage du saint Esprit qui habite toujours en luy, ces pechez selon eux n'estant point capables de le faire perdre à un vray fidelle: & que de l'autre il n'est point sans quelques bonnes œuvres, qui suffisent

pour estre des marques d'une veritable foy, mais debile & imparfaite. Et par consequent c'est sans raison qu'on alleguerait cet article du synode de Dordrecht, pour monstrier qu'il n'est pas vray selon les Calvinistes que les fidelles commettant des crimes soient assurez de leur salut.

III. Ce que nous venons de dire n'est pas seulement une consequence de la doctrine des Calvinistes: c'est ce qu'ils enseignent eux-mêmes en termes exprés. Car ayant mis la plus grande partie de la pieté à ne point douter de leur justification & de leur salut, parce que c'est ce qu'ils ont donné pour objet à la foy justifiante: ils ont eu un soin particulier de fortifier leurs fidelles contre tous les sujets qu'ils pourroient avoir d'en douter; & comme il estoit aisé de prévoir, que les plus considerables de ces sujets de doute seroient le defaut des bonnes œuvres, & les grands pechez, ils n'ont pas manqué de les avertir de quelle sorte ils devoient nonobstant cela demeurer fermes dans la certitude du salut. Scharpius s'estant proposé cette objection des Catholiques: Que nous n'avons pas lieu de douter de la part de Dieu, mais que ce qui nous donne sujet de douter est qu'à cause de nostre infirmité nous pouvons manquer d'accomplir les conditions des promesses. Il répond que nostre infirmité ne nous est pas une raison de douter, parce que l'accomplissement des conditions ne dépend pas de nous, ny si nous sommes dignes ou indignes; mais du mediateur. Et que ces conditions estant la foy, la penitence, la patience; il n'est point necessaire de les avoir en un certain degre pour estre assuré de son salut; de sorte que qui croit le moins du monde à la vie: *ITA UT QUI VEL MINIMUM CREDIT VITAM HABEAT*; quoiqu'il faille faire des progrès dans la foy & dans la penitence, & les demander à Dieu.

De Justif. contrav. 4.

Le même Auteur nous represente encore ce qu'un homme doit répondre à celui qui le porteroit à douter s'il est justifié, parce que la foy est languissante, & que souvent à peine s'appergoit-t'il qu'il en a. *Fides tua sepè languida est & sepè vix apparet*. Il nous apprend qu'il doit dire pour repousser cette tentation. *Il est vray que ma foy est souvent foible & languissante, mais elle est toujours veritable, & pourvu que j'aye la moindre étincelle de la vraie foy, je puis estre certain & assuré de mon salut; CERTUS ET SECURUS ESSE POSSUM, parce que les dons de Dieu sont sans repentance: or comme il peut y avoir du feu ou il n'y a nulle*

Choiſſ. Theol. lib.
cap. 14.

flamme, & que pendant l'hyver les arbres ne laissent pas d'estre véritablement vivants, quoiqu'ils ne portent ny fruits ny fenilles, ainſy la foy peut estre véritable quoiqu'elle ne paroisse pas toujours dans sa vigueur.

Windelin enseigne la même chose & donne les mêmes avis à leurs fidelles. Il dit que la foy est sujette à diverses tentations, contre lesquelles on doit avoir bien soin de la fortifier, afin d'empêcher que nous ne tombions dans le desespoir. C'est ainſy qu'il appelle l'estat de ceux qui n'ont pas une entiere certitude de leur justification & de leur salut : comme il paroist par Chamier qui ayant dit, *que le vray fidelle ne desespere jamais*, ajoute qu'il ne manque jamais de croire certainement que le salut luy est assuré.

Cham. Tom. III. lib.
13. cap. 1. n. 6. Fide-
lis nunquam despe-
rat. nunquam
non credit : nunquā
non certo credit ius
esse salutem.

Il marque ensuite ces diverses sortes de tentations qui portent le fidelle à douter s'il est dans la grace de Dieu : *La premiere est*, dit-il, *quand nous ne sentons point les fruits de nostre foy. Mais nous devons nous soutenir contre cette tentation en considerant, que ce peut bien estre un signe que nostre foy est languissante & foible, de ce que nous ne faisons gueres de bonnes œuvres, mais que ce n'est pas necessairement une marque que nous n'ayons point de foy.* D'où il laisse à conclure que cela ne nous doit pas empêcher de nous tenir assurez du salut, parce que selon eux la moindre étincelle de foy suffit pour nous en assurer, comme nous l'avons prouvé cy-dessus. Mais il ajoute une autre consideration pour nous delivrer de cette tentation du doute, qui la peut encore arrester plus facilement. C'est de nous souvenir de nos sentimens passez, quoique pour le present nous ne nous appercevions point d'en avoir de semblables. *Si prateriti sensus recorderimur quamvis in prasens non appareat.* Il suffit donc qu'un Calviniste ait mené pendant quelque temps une vie assez innocente, & qu'il ait fait souvent cet acte de leur foy justificante, qui fait la principale partie de leur devotion : *Je croy fermement que mes pechez me sont remis à cause de Iesus-Christ, & je me tiens aussi assuré d'aller en paradis que si j'avois fait moy-même ce que Iesus-Christ a fait pour moy* : quelque peché qu'il commette ensuite quand ce seroit un adultere ou un homicide, pourvu qu'il ne perde pas la memoire, il ne tiendra qu'à luy d'estre aussi assuré de sa justification & de son salut, qu'il l'étoit pendant le temps que sa vie estoit la plus innocente, puisqu'il n'a, comme on le leur enseigne, qu'à se souvenir des sentimens

timens qu'il avoit pendant ce temps-là, quoiqu'il n'en ait plus de semblables, pour avoir la même certitude qu'il avoit alors de sa justification & de son salut.

IV. Nous avons déjà vu, que Beze propose ce même moyen, *de se souvenir de ses bons sentimens & de ses bonnes œuvres passées*, aux fidelles qui se trouvent au même estat où estoit David pendant sa chute, & dont la foy est si languissante qu'elle ne produit presque aucun fruit. Nous avons vu que c'est par là qu'il pretend, qu'ils doivent demeurer fermes dans la creance qu'ils font dans la grace de Dieu, & du nombre des élus qui ne peuvent perir, & regarder comme des tentations de Satan ce qui les porteroit à en douter.

*Confessio christiana
fides cap. 4. art. 20.*

Que pouvons nous donc conclure de tout cela, sinon qu'il n'y eust jamais rien de plus foible que ce que ce Ministre allegue du synode de Dordrecht, pour monstrier qu'on n'y trouvera pas que les vrais fidelles soient assurés de leur salut, lors qu'ils se laissent aller, comme fit David, à commettre de grands crimes, qui est, que la certitude du salut naît en partie de la bonne conscience, & de l'affection aux bonnes œuvres. Car on voit clairement, parce que nous venons de dire que la consequence qu'il voudroit tirer de là est tout à fait fautive.

1. Parce qu'ils disent bien que la consideration de la bonne conscience & de l'affection aux bonnes œuvres contribuent à faire avoir la certitude du salut, mais ils ne disent pas que sans cela on ne la puisse avoir, & ils enseignent au contraire qu'il y a d'autres *anchres* de la certitude du salut, comme les appelle Beze, sur lesquelles on doit s'appuyer quand celle-là manque.

2. Parce qu'enseignant comme ils font que la foy de ceux qui tombent en de grands crimes, *n'est pas pour cela destituée des fruits de la charité & de la regeneration*, ils leur laissent assez de ces fruits pendant ces crimes mêmes pour en conclure, qu'ils ont une veritable foy, quoique foible & languissante, ce qui leur suffit pour estre assurés de leur salut, comme Beze le declare en termes exprés.

*Confessio Christi fides
cap. 4. art. 20. Voyez
cy-dessus ch. VIII.*

3. Et parce enfin que quand même la foy estant en syncope ne produiroit point de fruits, il suffiroit à un fidelle Calviniste de se souvenir qu'elle en a produit autrefois, pour se mocquer du diable qui luy voudroit faire perdre la confiance

*C'est que dit en ro-
te Beze au même
lieu.*

qu'il a d'estre en la grace de Dieu & assuré de son salut : & pour luy reprocher, *qu'il raisonne aussi mal, que celui qui concluroit que des arbres sont morts, de ce qu'en hyver ils ne portent ny feuilles ny fruits.*

PAROLES DU MINISTRE.

» Le même synode dans la rejection des erreurs, met ex-
 » pressément entre les erreurs qu'il rejette les fausses conse-
 » quences que les Arminiens tiroient de cette doctrine, tou-
 » tes pareilles à celles que M. Arnauld en tire encore aujour-
 » d'huy. Car les Arminiens nous imputoient aussi deslors que
 » nous croyons & enseignons, que quelques pechez que les fi-
 » delles commettent, ils peuvent & doivent estre persuadez de
 » leur persévérance & de leur salut, *fideles quidquid peccent de per-
 » severantia & salute persuasos esse posse & debere.*

RESPONSE.

Il n'y a que neuf erreurs rejetées dans le chapitre 5. du synode de Dordrecht, entre lesquelles la 8. est l'opinion de ceux : *qui enseignent qu'il n'est pas absurde, que la premiere regeneration d'un fidele étant éteinte, il soit regeneré de nouveau* : ce qui fait voir manifestement que ce synode a supposé comme une verité indubitable, qu'il n'arrivoit jamais qu'un homme perdît quelque fois la grace de la regeneration & la recouvraît ensuite.

Mais on ne trouve point parmi ces 9. erreurs rejetées celle que ce Ministre rapporte en ces termes : *fideles quidquid peccent de perseverantia & salute persuasos esse & debere* : & quand on l'y trouveroit il ne s'en faudroit pas étonner, parce qu'il leur est fort ordinaire de rejeter des façons de parler qui expriment leurs veritables sentimens, lors qu'elles les expriment d'une maniere odieuse, & qu'ils s'en peuvent sauver par une équivoque. C'est ce qui se voit par le jugement des deputez de la ville de Breme dans ce Synode. Car c'est le titre qu'ils donnent à quelques propositions dont ils disent qu'il faut éviter de se servir. *Fugienda loquutiones alia ut falsa, alia ut incommoda adificationi.* Ainsi quand ils auroient rejeté la proposition dont parle ce Ministre, ils l'auroient pu faire comme *incommoda pour l'édification*, & il seroit même aisé de deviner comment ils auroient pu empêcher qu'on ne la leur attribuaît.

Car le *quidquid peccent*, étant tout à fait general, ils diront que cela comprend les pechez qui se commettent *soto animo & tota voluntate*, d'une volonté tout à fait pleine: qu'aincy c'est leur imposer que de leur attribuer cette proposition dans cette generalité, parce que si les fidelles pechoient en cette sorte ils n'auroient pas droit alors d'estre assurez de leur persévérance & de leur salut, mais que ce qui fait qu'ils en sont toujours assurez est qu'ils ne pechent jamais en cette maniere, qui est ce que l'Ecriture appelle *le peché regnant*, que ceux qui sont vraiment fidelles ne commettent jamais, lors même qu'ils commettent deliberement, comme fit David des adulteres & des homicides. Je suis assuré que ce n'est qu'en ce sens & par cette adresse que les Calvinistes demeurant dans leurs principes peuvent rejeter la proposition rapportée par ce Ministre.

PAROLES DU MINISTRE.

Les Arminiens disoient aussi que cette doctrine estoit un coussin quel'on coud à la chair, qu'elle repugne à la pieté & aux bonnes mœurs, à la priere & à tout ce qu'il y a de saints exercices; mais le synode, comme je l'ay dit, met tout cela entre les erreurs qu'il rejette. *Rejection errorum circa doctrinam de perseverantia art. 6.* & dans la conclusion de ces actes il se plaint encore que contre toute verité, équité & charité; on ait voulu faire croire que la doctrine qu'il defend soit une doctrine de libertinage, qui licentie les hommes au peché, & qui les induit à vivre dans une securité charnelle, par ce principe qu'elle pose que de quelque maniere que vivent ceux qui sont élus, rien ne peut nuire à leur salut, qu'ils peuvent sans crainte commettre les plus énormes pechez, que comme il ne serviroit de rien aux élus de commettre toutes les impietez des plus grands pecheurs, & de toutes ces choses le synode dit que non seulement les Eglises reformées ne les avoient pas, mais qu'elles les detestent de tout leur cœur: *qua ejus generis sunt Ecclesia reformata non solum non agnoscunt, sed etiam toto pectore detestantur.*

RESPONSE.

La maniere donc ce Ministre pretend prouver que le synode de Dordrecht n'a pas enseigné ce qu'il a tres-certainement enseigné

HHH h h h ij

ment enseigné est tout à fait merveilleuse. Pour la bien comprendre il faut remarquer, qu'il y a grande différence entre *une doctrine en soy & la qualification de cette doctrine*. La doctrine en soy est un dogme précis & particulier, qu'on peut soutenir devoir estre attribué à une secte, ou n'y devoir pas estre attribué. La qualification de la doctrine, est le jugement qu'en portent ceux qui enseignent ce dogme ou qui le combattent, les uns prétendant par exemple qu'il est vrai & conforme à la piété, & les autres au contraire qu'il est heretique & impie. Ainsi la doctrine que l'on prétend que soutiennent les Sociniens est, que JESUS-CHRIST n'a pas esté avant la Vierge, & la qualification de cette doctrine au jugement de tous ceux qui ne sont pas de cette secte est qu'elle est impie & detestable. Or quoique l'on joigne souvent la qualification à la doctrine, comme quand on dit que les Sociniens enseignent ce dogme impie & injurieux à JESUS-CHRIST qu'il n'a point esté avant la Vierge: il seroit tout à fait ridicule de prétendre qu'on impose en cela aux Sociniens, & d'en apporter pour toute preuve des endroits de leurs livres où ils protestent n'avoir pour dessein que d'établir la véritable piété, & d'avoir pour JESUS-CHRIST une singulière vénération, en recevant avec foy & avec respect tout ce que l'Ecriture dit à son avantage. On voit assez combien il seroit impertinent de s'imaginer qu'on a bien prouvé par là qu'on accuse à tort les Sociniens d'avoir nié que JESUS-CHRIST ait esté avant la Vierge.

Cependant il n'y a rien de plus semblable à ce que fait ce Ministre. On a dit que le synode de Dordrecht avoit enseigné, *que l'estat de justice où sont les fidèles pendant cette vie n'est pas incompatible avec la fornication, l'adultère & l'homicide*: & on a pu ajouter, que cette doctrine est pernicieuse, & tres-capable de corrompre les mœurs des hommes. Ce Ministre a entrepris de faire voir qu'on a tort d'attribuer cette doctrine à leur synode de Dordrecht. Et que falloit-il faire pour cela? Il falloit monstrier que ce synode avoit reconnu, *que les fidèles qui commettoient d'aussy grands crimes que sont des adultères & des homicides déchoient de l'estat de la justification & de la grace de l'adoption*.

Mais étant bien éloigné d'y pouvoir rien trouver de tel, puisqu'on y trouve au contraire, *que ces crimes ne les en font*

point déchoir, il s'amuse à nous rapporter ce qui regarde, non CHAP. X.
cette doctrine en soy, mais la qualification de cette doctrine : en nous faisant remarquer, comme une chose de grande importance, que ce Synode n'a pas trouvé bon, qu'on dist de cette doctrine de l'inamissibilité de la justice, que l'on ne peut pas nier qu'il n'ait enseignée, *que c'est un couffin que l'on coust à la chair ; qu'elle repugne à la piété & aux bonnes mœurs, que c'est une doctrine de libertinage, qui licentie les hommes au péché, & qui les jette dans une sécurité charnelle.*

C'est ainſy qu'il pense nous donner le change ; mais nous ne le prendrons point. Nous soutenons deux choses : l'une que ce Synode enseigne, que les fidelles ne déchéent point de l'état de la justification, quoiqu'ils commettent des pechez énormes : L'autre, que ce sentiment est une doctrine de libertinage. Le premier, qui est de fait, se doit prouver par les paroles du synode de Dordrecht, & se détruire par des textes contraires s'il y en peut trouver. Le second, qui est de droit, se doit prouver par l'Ecriture & par les sentimens communs de la piété. Mais comme il seroit ridicule de nous vouloir obliger à l'établir par le Synode de Dordrecht, c'est à dire de vouloir que nous montraſſions qu'il ait avoué, que la doctrine qu'il enseignoit estoit *une doctrine de libertinage* ; il ne l'est pas moins de pretendre que c'est avoir justifié le Synode de l'impiété qu'on luy attribue, que d'avoir montré, qu'il se plaint comme d'une atroce calomnie de ceux qui disoient, que la doctrine qu'ils soutenoient estoit *une doctrine de libertinage.*

PAROLES, DU MINISTRE.

Le Synode prie d'ailleurs que l'on ne porte point de jugement de la doctrine de nos Eglises sur les calomnies qu'on en debite, ny même sur les paroles de quelques auteurs particuliers, mais qu'on'en juge par les confessions publiques de nos Eglises mêmes, *ex publicis ipsarum Ecclesiarum confessionibus* ; ayant même mis en deliberation dans la session 132. s'il ne jetteroit pas quelques expressions dures & incommodes qui se rencontrent dans les écrits de quelques uns de nos docteurs, & ne s'en estant abstenu que de peur qu'en condamnant leurs expressions, il ne semblaſt qu'on eust aussi condamné leur doctrine, & qu'on les eust mis dans le rang des auteurs heterodoxes.

Ce que rapporte ce Ministre de la session 132. du Synode de Dordrecht ne peut servir qu'à détruire ses prétentions. Car il faut donc qu'il ait cru, que *ces façons de parler incommodes*, regardent le point de la persévérance des vrais fidèles, & si cela est, il faut qu'il avoue, que ce Synode confirme par là tout ce que les Remontrants avoient rapporté des auteurs Calvinistes touchant ce point, comme des sentimens tour à fait conformes à la piété, puisque ce Synode a eu si peur qu'en touchant à *ces façons de parler*, qu'il appelle *incommodes*, on ne crût qu'il avoit touché à la *doctrine orthodoxe* qu'elles renfermoient, que c'est pour cette raison qu'il n'y a point voulu toucher.

Il ne reste que ce qu'a dit ce Synode touchant la voie que l'on doit prendre pour découvrir les vrais sentimens des Eglises prétendues réformées. On en jugera mieux par les propres termes de la version françoise de ce Synode faite en Hollande. Parquoy ce SYNODE de DORDRECHT obteste & requiert au nom du Seigneur, tous ceux qui invoquent religieusement le nom de nostre Sauveur Jesus-Christ, qu'ils aient à juger de la foy, & doctrine des Eglises réformées, non point par des calomnies ramassées qui cy qui là, ny aussi par lesdits particuliers de quelques Docteurs, soit anciens, soit nouveaux, alleguez assez souvent en mauvaise foy, ou corrompus & detorquez en un autre sens : ainçois par les confessions publiques des Eglises mêmes, & par cette presente declaration de la doctrine orthodoxe confirmée par le consentement unanime de tous, & d'un chacun des membres du SYNODE.

Ce Ministre prétend-il par là, exclure des disputes qu'on a avec eux touchant leur religion, tout ce que l'on pourroit alleguer de leurs Theologiens, quand ce seroit même en des points qu'ils auroient enseigné d'un consentement unanime : & sans en excepter les auteurs de la prétendue reformation, comme Calvin & Beze, comme si tout cela estoit inutile pour découvrir leurs vrais sentimens. Il ne l'oseroit dire, puisqu'ils sont obligés de ne se point départir de ce qui a esté réglé par leurs Synodes nationaux, & que dans l'un de ces Synodes il leur est expressement enjoint, de s'opposer à tous ceux qui entreprennent de choquer le sentiment de leurs docteurs, & particulièrement de ceux du ministère desquels il a plu à Dieu se servir pour

établir la reformation. On peut donc leur attribuer des sentimens qu'ils se sont tellement obligez de soutenir, que ce leur est une loy inviolable de s'opposer à tous ceux qui entreprendroient de les choquer. Et ainſy il faut qu'ils diſent eux-mêmes que le Synode de Dordrecht n'exclut proprement, *que les passages mal alleguez & pris à contre-sens*: ou de certains auteurs obscurs & de nulle reputation. Mais ce qui ſuffit pour la question preſente, eſt que le Synode veut bien qu'on en juge par les pieces publiques, telles que ſont les confeſſions des Eglises, & les Catechiſmes, & qu'il ſe met luy-même dans ce rang. Or il n'en faut pas d'avantage pour convaincre tout le monde qu'on ne leur impoſe point dans cet ouvrage, puis qu'on n'y allegue rien de leurs auteurs ſur les principaux points qui y ſont traittez qui ne ſoit conforme à ce qui ſe trouve dans ces ſources publiques de leur doctrine, & particulièrement dans le Synode de Dordrecht.

PAROLES DU MINISTRE.

Eſt-ce là, Monſieur, un fondement bien ſolide pour donner „ lieu à M. Arnauld de dire que ce Synode a *expreſſement décidé* „ les points de la morale qu'il impute à mon Eglise? Il ne ſe trouve „ aucun de ces points pretendus de noſtre morale dans tout ce „ Synode. M. Arnauld ne ſçauoit les en tirer que par les machines de ſes conſequences, & ce ſont des conſequences que „ le Synode même deſavoie, & qu'il rejette comme des erreurs. „ N'eſt-il pas de l'equité de le reconnoiſtre, & de ne pas faire „ paſſer pour ſiens des dogmes qu'il rejette & qu'il appelle de- „ teſtables? je n'en veux point d'autre juge que M. Arnauld „ luy-même.

RESPONSE.

Une conſeſion ſi affirmative ne ſied gueres bien après des preuves ſi foibles. Mais je n'ay pas beſoin de rien ajouter à ce qui vient d'eſtre dit pour faire juger à tout le monde, que je n'ay pas eu beſoin de *machines* pour tirer du Synode de Dordrecht ce qui ſ'y trouve en termes expreſs; mais que c'eſt ce Miniſtre qui en a eu bien beſoin pour empêcher qu'on n'y viſt ce qui ſ'y peut voir par tous ceux qui ont des yeux & du ſens commun: & que ce n'eſt pas moy qui ay recouru à de *fauſſes conſequences*, pour attribuer à cette fameuſe aſſemblée des Cal-

CHAP. X. vinistes ce qu'elle n'auroit point enseigné, mais que c'est ce Ministre qui en employe de tres-mauvaises, pour faire croire que des gens n'ont pas dit ce qu'ils auroient du ne pas dire, quoiqu'ils l'aient dit tres-certainement. Car c'est à quoy se reduisent tous les efforts pour justifier ce Synode. Il ne se met point en peine d'en expliquer les endroits qui contiennent, commel'on a fait voir, les sentimens pernicieux qu'on luy attribué: ny de montrer qu'on les a pris à contre sens. Bien loin de le faire, il n'a pas osé seulement les rapporter. Mais ils l'amuse d'une part à en alleguer d'autres choses, qui pourroient servir estant prises selon les veritables notions de la pieté chrestienne à détruire ces sentimens, mais qui ne les détruisent nullement parmy les Calvinistes, parce qu'ils se sont accoustumez à les regarder, comme n'y estant pas contraires. Et il veut de l'autre que nous prenions pour une conviction, que ce Synode n'enseigne point ce que nous soutenons estre une doctrine de libertinage, parce qu'il rejette comme une calomnie ce que les Arminiens luy reprochoient; *que sa doctrine touchant la perseverance de tous les vrais fidelles, estoit prejudiciable à la pieté & aux bonnes mœurs, & portoit les hommes à vivre dans une sécurité charnelle*: comme si les plus detestables heretiques avoient jamais avoué que leurs sentimens fussent mauvais, & qu'on ne pust sans calomnie leur reprocher, que ce qu'ils enseignent est impie, parce qu'ils ne conviennent pas qu'il le soit.

Que si je n'avois eu dessein d'abreger, j'aurois pu encore apporter des actes de ce Synode une infinité de choses qui auroient confondu de plus en plus la temerité d'un homme qui soutient, *qu'on ne scauroit rien trouver ny dans les canons ny dans les actes du Synode de Dordrecht de tout ce que je leur reproche dans cet ouvrage, & que je ne l'en scaurois tirer que par les machines de mes consequences, & de consequences desavouées*. Car les avis de tous les Theologiens, soit des Pais-bas, soit de dehors, qui assisterent à ce Synode estant rapportez dans les actes, il ne faut que les lire pour y voir dans des discours étendus tout ce qu'on a attribué à ce concile, & pour estre surpris du dernier étonnement, en voyant qu'un homme d'ailleurs habile, ait eu la hardiesse de contester un fait si indubitable.

CHAPITRE XI.

Que ce que disent les Calvinistes de la foy temporelle, ne peut servir à excuser leur dogme de l'inamissibilité de la foy justifiante.

C E Ministre avoit dit dans sa premiere lettre, qu'ils reconnoissent deux sortes de foy ; l'une que l'Ecriture appelle une foy à temps *temporalis*, & une foy qu'elle appelle la foy des élus, & qu'ils demeurent d'accord que la premiere n'est pas inamissible, qu'elle se peut perdre, que quand on l'a perdue, on peut tomber dans l'abandonnement au peché, & que ceux qui sont dans cet abandonnement ne sont point enfans de Dieu, ne sont point dans la grace, & qu'ils ne peuvent avoir aucune certitude raisonnable du salut.

Mais comme on luy a répondu, que cela ne pouvoit servir de rien pour justifier le dogme de la justification inamissible, parce qu'ils soutenoient unanimement que la foy de ceux qui ne croient que pour un temps n'est point la foy qui justifie, & que ces temporels n'ont jamais esté regenerés ny justifiés : il a bien vu qu'il n'avançoit de rien par là, s'il ne prouvoit, que ceux qui ne croient que pour un temps sont justifiés par cette foy tandis qu'il l'ont, & qu'ainsy en la perdant ils déchèent de la justification. Et voicy comment il s'efforce de le prouver.

PAROLES DU MINISTRE.

Je n'allegueray pas icy pour ma deffense les Theologiens, d'Angleterre qui estoient au Synode de Dordrecht, qui accordent que la foy de ces temporels dont nous parlons, produit en eux un changement d'affections, & l'amendement de leurs mœurs, ce qui a bien de l'air d'une regeneration, & ce qu'ils appellent en effet une regeneration initiale, *initialia non ficta vel fucata, ex vi dispositionum ad gratiam, & afflatu Spiritus sancti*. Et c'est là pourtant quelque chose.

RESPONSE.

C'est une chose fort surprenante de voir un Ministre qui entreprend de prouver, que c'est une doctrine reçue parmy les Calvinistes, que ceux qui sont appelez dans l'Evangile *temporels*,

ceux qui, sont regenez & justifiez dans le temps qu'ils estoient: mais il est encore bien plus étonnant, que pour établir ce paradoxe on ose seulement nommer le Synode de Dordrecht, estant impossible de l'avoir lu, & de ne pas reconnoître que ce que ce Ministre nous represente comme estant approuvé par ce Synode, est un des points de doctrine qui y firent condamner les Arminiens.

Carces revoltez de la secte de Calvin soutenoient conformément à leurs principes, que la foy qui n'est pas accompagnée de la perseverance peut estre une veritable foy, une foy justifiante, & qui rend ceux qui l'ont enfans de Dieu: *Que c'est en ce sens qu'on doit prendre le mot de croire & de croyans dans la parabole des semences, & qu'on ne peut point douter qu'il n'y ait de ces personnes qui ne croient que pour un temps, qui sont veritablement regenez & justifiez pendant ce temps-là.* Et leurs adversaires soutenoient au contraire conformément aux principes de Calvin, que la vraie foy qui justifie n'est donnée qu'aux élus, & qu'elle ne se perd jamais, ny *totalemens* ny *finalemens*, lors même que les élus tombent en de grands pechez: qu'aincy la foy qui ne dure qu'un temps n'est point la veritable foy qui justifie, qui unit à JESU S-CHRIST & qui rend enfant de Dieu, mais une vaine ombre de foy, & que ceux qui n'ont que cette foy là, ne sont point veritablement regenez & justifiez devant Dieu, quoiqu'ils le puissent paroître devant les hommes, & s'imaginer qu'ils le sont.

On ne peut nier que ce n'ait esté là un des principaux sujets de dispute entre les Arminiens & les Gomaristes, & comme le Synode de Dordrecht, qui fut assemblé pour en connoître, les termina en faveur de ces derniers, on ne manqua pas d'y mettre ce sentiment des Arminiens touchant la foy temporelle, entre les erreurs qui y furent rejetées sur le cinquième point de doctrine. Car la septième de ces erreurs est: *Qu'il n'y a nulle difference entre la foy temporelle & celle qui justifie & sauve, que la seule durée.* Par où ils font entendre manifestement, qu'ils condamnent ce que les Arminiens soutenoient, que ceux qui ne croient que pour un temps sont justifiez par cette foy temporelle, & qu'il n'y a que le manquement de durée qui empêche qu'elle ne les sauve. Ce qui néanmoins n'auroit esté nullement condamnable, s'il leur estoit permis d'enseigner, comme le pretend ce Ministre, que la foy temporelle justifie.

Mais pour s'assurer encore davantage du sentiment de ce Synode touchant ce point, il ne faut qu'écouter ce qu'en dirent les Theologiens qui en formerent les décisions, dont les avis sont imprimez dans les actes de ce Synode.

Ceux du Palatinat ayant proposé comme une erreur condamnable cette proposition des Remontrans : *Que la foy à temps, est une vraie foy, qui justifie, & qui est agreable à Dieu autant de temps qu'elle dure, & qu'elle ne differe point d'espece de la foy qui persevere jusques à la fin*; ils tâchent de faire voir qu'elle est contraire à l'Ecriture, qui ne reconnoist à ce qu'ils pretendent dans la foy temporelle, que *l'esprit d'illumination*, & non l'esprit sans lequel il n'y a point de justification, qui est *l'esprit de renouvellement, de regeneration & d'adoption*, & ils opposent pour antithese: *Que la foy temporelle n'est pas la vraie foy justifiante, qu'elle n'est point agreable à Dieu pour ce qui regarde le salut, & qu'elle differe d'espece de la foy qui persevere jusques à la fin.*

Acta Syn-di Dorde. part. 2. p. 273.

Ceux de Suisse opposent les temporels aux vrais fidelles, & les joignent aux hypocrites, comme ne pouvant ny les uns ny les autres faire voir que les vrais fidelles puissent décheoir de la vraie foy & de la sainteté, *parce qu'ils peuvent passer pour de vrais fidelles au jugement des hommes, mais qu'intérieurement ils ne sont point sanctifiez.*

l'id. p. 288.

Ceux de Vederau de Nassau proposent comme le sentiment des orthodoxes, opposé à celui des Remontrans, *que la foy temporelle, n'est point la foy justifiante, & qu'elle en differe d'espece.*

l'id. p. 292.

Ceux d'Embe font la même antithese. *La foy temporelle, disent-ils, n'est point la veritable foy, ny la foy justifiante, & c'est pourquoy elle n'est veritablement ny proprement agreable à Dieu, mais elle differe d'espece de la foy qui persevere jusques à la fin.*

l'id. p. 316.

Les Proteſseurs des Pais-bas appellent HETERODOXE cette proposition des Remontrans : *Que la foy de ceux qui croient pour un temps est une foy entiere & justifiante, qui ne differe point d'espece de la foy qui persevere jusques à la fin*: Et ils y opposent cette antithese qu'ils appellent ORTHODOXE : *Que la foy de ceux qui croient pour un temps n'est point la veritable foy proprement dite, ny la foy entiere & justifiante, mais qu'il n'y a que la foy des élus qui soit telle, laquelle aussi differe d'espece de cette foy temporelle.*

Part. 1. p. 385.

CHAP. XI.

26. p. 335.

Les deputez du Synode de Gueldre rejettent comme une erreur de dire, *que ceux qui croient pour un temps soient de vrais FIDELLES.*

26. p. 339.

Ceux du Synode de Zud - Hollande soutiennent, *que les dons que Dieu fait aux reprouvez, NE VONT JAMAIS JUSQU'À LA REGENERATION. C'est pourquoy, disent-ils, nous rejettons ce que disent les Remontrans, que la foy de ceux qui croient pour un temps, est une veritable foy, une foy entiere & JUSTIFIANTE, qui ne differe point d'espece de la vraie foy, qui persevere jusques à la fin.*

26. p. 356.

Ceux du Synode d'Utrecht pretendent, *qu'il est clair par les paroles de Iesus-Christ dans la parabole de la semence, que la foy temporelle n'est point la même que la VRAIE FOY, ou la foy JUSTIFIANTE.*

26. p. 370.

Ceux du Synode de Frise s'estant proposé à examiner ce que soutenoient les Remontrans, *que la foy temporelle est une vraie foy, qui justifie, & qui est agreable à Dieu tandis qu'elle dure; le jugement qu'ils en portent, est que cette foy peut estre appellée vraie en son genre, mais qu'elle est toujours opposée à la foy qui justifie: Et la raison qu'ils en rendent est, que ceux qui croient pour un temps n'arrivent jamais jusques à la communication de la vie spirituelle, qui decoule de Iesus-Christ comme du Chef, par l'esprit d'adoption, mais qui ne decoule que sur les membres qui luy sont vraiment unis.*

26. p. 380.

Ceux du Synode de Oüer-Issel, disent aussy contre la même proposition des Remontrans: *Qu'il y a la même difference entre la foy qui ne dure qu'un temps & la vraie foy saluaire, qu'entre un hypocrite & un vray Chrestien.*

26. p. 389.

Ceux de Drente declarent nettement que la foy temporelle ne scauroit estre la foy justifiante, & ils le prouvent en deux mots par cette raison convaincante dans les principes des Calviniſtes, qui est, *que tous ceux qui sont justifiez ont esté predestinez, & seront glorifiez.*

26. p. 405.

Ceux du Synode de Groningue & Omlands, reprochent aux Remontrans, comme une grande erreur, d'avoir cru, *que la foy temporelle puisse estre celle qui justifie: & ils soutiennent que ces deux sortes de foy sont essentiellement differentes, ce qui seroit ridicule, si la foy temporelle pouvoit estre justifiante.*

Ce consentement unanime de tous ces membres du Synode de Dordrecht laissent peu de lieu de croire, qu'il n'y ait eu

que les deputez d'Angleterre, qui aient parlé de telle sorte sur ce sujet, qu'on les puisse alleguer comme favorables à ce que disoient les Remonstrans, *que ceux qui croient pour un temps peuvent estre justifiez par cette foy temporelle pendant tout le temps qu'ils la conservent.*

C'est cependant ce que ce Ministre nous voudroit faire croire, quoiqu'il soit vray que pour ne se pas trop engager, il allegue de ces deputez tout ce qu'il a cru luy pouvoir servir, en disant qu'il ne les alleguera pas. *Ils accordent, dit-il, que la foy de ces temporels produit en eux un changement d'affections, & l'amendement de leurs mœurs, ce qui a bien l'air d'une regeneration, & ce qu'ils appellent en effet une regeneration initiale. Et c'est déjà pourtant quelque chose.*

Je n'entends pas bien ce que cela veut dire. Car pretend-il par là, que ces Anglois ont accordé aux Remonstrans que l'estat de ces temporels, est une vraie regeneration au regard de Dieu, ou seulement que ce n'en est qu'une ombre qui en a quelque ressemblance qui peut tromper les hommes, mais qui devant Dieu en est aussi different que l'estat du peché est different de l'estat de grace? S'il se retranche à ce dernier, non seulement il n'a pas droit de dire *que c'est déjà-là quelque chose*, mais il faut qu'il avouë, que c'est moins que rien: puisque pour prouver par l'amissibilité de la foy temporelle, que l'estat de la justification se peut perdre, il ne suffit pas que ces temporels ressemblent à des justifiez, & qu'ils le soient à leur jugement ou à celui des autres, mais il faut qu'ils le soient effectivement devant Dieu. Que s'il pretend le premier, c'est à dire qu'il attribué à ces Anglois d'avoir cru que les reprouvez sont vraiment regenez & justifiez par cette foy temporelle pendant qu'ils la conservent, il ne faut que sçavoir lire pour reconnoître qu'on ne sçauoit imposer à un Auteur d'une maniere plus grossiere que l'on feroit à ces deputez d'Angleterre en leur attribuant cette pensée.

Car il est vray qu'ils accordent, que Dieu fait quelques dons surnaturels à ceux qui ne sont point du nombre des predestinez: *Qu'ils peuvent estre éclairez de Dieu & par cette illumination divine embrasser la verité de ce qu'il a revelé dans sa parole: Que cette foy peut produire en eux quelque changement dans les mouvemens de leur cœur, & quelque correction dans leurs mœurs: & que*

*Acta Synodi Dordr.
2. part. p. 246.*

c'est ce qui fait que l'Eglise les regarde comme s'ils estoient fidèles, justifiez & sanctifiez.

ib. p. 249.

Ils n'ont donc pas esté éloignez, dit ce Ministre, de leur accorder l'adoption & la justification ? Il en peut juger par ces paroles qui font leur quatrième Thèse. Ceux qui ne sont point predestinez n'ARRIVENT JAMAIS A L'ESTAT DE L'ADOPTION ET DE LA JUSTIFICATION, & ainsi on ne peut conclure de l'apostasie de ces gens-là, que les Saints, c'est à dire ceux qui ont esté justifiez & sanctifiez, puissent tomber dans l'apostasie. Ce qu'ils expliquent plus au long par ces paroles. Quoique ceux qui ne sont pas predestinez, estant élevez dans le sein de l'Eglise soient disposez dans l'entendement, dans la volonté, & dans les affections par ces préparations initiales qui disposent en quelque sorte à la justification, il ne s'ensuit pas néanmoins de là qu'ils soient dans l'estat de la justification ou de l'adoption. Ce qu'ayant prouvé par diverses suppositions arbitraires, ils en concluent: Qu'ils n'arrivent jamais à ce changement & ce renouvellement de l'esprit & des affections qui est jointe à la justification, & non pas même à celui qui est une disposition prochaine à la justification. A quoy ils ajoutent leur preuve ordinaire: que la chaîne d'or de l'Apostre au 8. chapitre de l'Epistre aux Romains fait voir qu'il n'y a que les seuls élus qui soient justifiez: Et de là ils inferent encore, qu'il n'y a que ceux qui ne parviennent jamais jusques à estre véritablement justifiez & adoptez qui tombent dans une véritable apostasie: mais que pour ceux qui sont devenus enfans de Dieu, & qui ont reçu de luy une vraie sainteté, il n'y en a aucun dont la persévérance ne soit certaine & indubitable.

Il est donc clair que la doctrine constante du synode de Dordrecht est entièrement conforme à ce qui avoit esté représenté à ce Ministre: que quoique les Calvinistes avouent qu'il y a une sorte de foy qui se peut perdre, la justification selon eux n'en est pas moins inamissible, parce qu'ils enseignent en même temps que cette foy qui se peut perdre, qui est la foy de ceux qui sont appellez TEMPORELS dans l'Evangile, n'est pas la foy qui justifie, & que ces temporels n'ont jamais esté ny regenez ny justifiez.

Que s'il replique, pour s'excuser d'avoir pris si à contre sens ce qu'ont dit sur ce sujet les Theologiens d'Angleterre deputez à ce synode, qu'il n'a pas aussi entièrement assuré qu'ils luy fussent favorables, s'estant contenté de dire, qu'il ne les allegueroit pas pour sa défense, on le supplie de considerer que

l'on sçait assez, ce qu'on pretend faire par ces sortes de figures de rethorique, & qu'on en veut au moins tirer cet avantage, de faire croire, que ce qu'on omet pour abreger ou pour quelque autre raison est propre à appuyer nostre sentiment, de sorte que c'est tromper le monde, ce qui ne se peut sans crime en des choses où il y va du salut, que d'infinuer par de semblables figures, que ce que nous nous abstenons d'alléguer pour nostre défense nous pourroit servir, lors qu'il nous est absolument & entierement contraire, comme l'est cet avis des Theologiens d'Angleterre à la pretention de ce Ministre.

Mais voyons s'il a quelque chose de plus positif & de plus fort pour monstrier que leurs Docteurs ne soutiennent pas que la foy temporelle n'est pas celle qui justifie, & que ceux qui n'ont que cette foy n'ont jamais esté ny regener. & ny justifiez.

PAROLES DU MINISTRE.

Mais que dira M. Arnauld, si je fais voir dans nos Docteurs que ces Temporels dont il s'agit entre nous ont esté justifiez & regenerez & qu'ils perdent leur justification ? n'avouëra-t'il pas que ma distinction sert de quelque chose ? Il y a un corps de theses de Theologie soutenues & imprimées à Saumur il y a environ trente ans. Dans le second Tome de ces Theses il se trouve une dispute qui a pour titre, *de natura fidei*, dont M. Amyraut est l'Auteur, dans cette dispute parlant des effets de la foy, il dit, *unus est in justificatione positus..... atque eum esse etiam fides temporaria imitari videtur. Nam Apostolus in hanc* *peccatum ea re exaggerat quod profanum existimavit eum sanguinem in hanc que sanctificatio si relativa est, consistit in justificatione, si absoluta, sine justificatione esse non potest.*

R E P O N S E.

Si on n'avoit point d'autres lumieres pour s'assurer du sentiment du sieur Amirauld touchant la foy temporelle, que ce que ce Ministre allegue de cette These *de la nature de la foy*, on pourroit douter s'il ne se seroit point écarté en ce point comme en quelques autres des opinions communes de ceux de sa secte. Mais s'il se trouve par d'autres endroits de ces mêmes theses, que ce Theologien de Saumur a tres-positivement enseigné tout le contraire de ce que ce Ministre luy at-

tribué, l'équité & la bonne foy ne nous oblige-t'elle pas de donner un autre sens à ces paroles si elles le peuvent souffrir. Or il y a deux Theses entieres du même sieur Amirauld dans la seconde partie de ce recueil, qui sont intitulées *de la perseverance de la foy*, dans lesquelles il combat expressement l'opinion des Arminiens qui vouloient que la foy qui justifie se püst perdre, & établit contre eux de toutes ses forces, *que la foy qui justifie & qui unit à Iesus-Christ en nous rendant ses membres ne se perd jamais*. Mais ce qui fait voir encore qu'on ne peut luy attribuer le contraire sans prendre mal son sens, est ce qu'il dit dans une These *du Baptême des enfans*, où il distingue deux sortes de justification, l'une des enfans par le baptême, & l'autre des adultes par la foy. Car abandonnant au regard de la premiere l'opinion commune de ceux de sa secte touchant l'inamissibilité de la justification, parce qu'il avoué que les enfans n'ayant point esté justifiez par une foy actuelle peuvent décheoir de cet estat : il n'en est que plus ferme à soutenir cette inamissibilité au regard des adultes qui sont justifiez par la foy. Il pretend non seulement avoir ébably mais avoir démontré comme une verité indubitable dans ses theses de la perseverance de la foy, *que celui qui a cru véritablement, & qui par la foy est entré en la communion de Iesus-Christ comme un de ses membres, ne déchet jamais de cet estat*. Et c'est ce qui luy donne sujet de se demander à foy-même : *D'où vient donc que tant d'enfans qui sont nezz dans l'alliance & faits membres de Iesus-Christ par le baptême déchéent de cet estat & perissent*. Car si ceux qui sont membres de Iesus-Christ par la naissance peuvent estre retranchez de son corps, pourquoy ceux qui le sont par la foy qui les ente en luy n'en pourrions-t'ils pas aussy estre retranchez : ou si ces derniers n'en peuvent estre retranchez pourquoy les premiers le pourrions-t'ils ? Il est vray qu'il rend de fort méchantes raisons de cette difference, comme nous l'avons fait voir en un autre endroit : mais il suffit pour estre assuré qu'il n'a point cru que la foy temporelle justifiait, qu'il établisle generalement que la justification des adultes ne se perd jamais, parce qu'elle se fait par la foy, & qu'il n'y a que celle des enfans qui se puisse perdre, parce que ce n'est pas par la foy qu'ils sont unis à JESUS-CHRIST.

Il n'y a donc pas d'apparence qu'il ait dit le contraire dans cette autre These, *de la nature de la foy*, & qu'il y ait enseigné que

*De Pado baptisus
n. 41.*

*Jam autem qui verè
credidit, & per fidē
in Christi commu-
nionem tanquam
ejus membrum in-
troductus est, ille
nunquam ab ea defi-
cit. Idem in The-
sis de Perseveran-
tia fidei à nobis &
affirmatum est & de-
monstratum.*

*Nam si membra
Christi nata ex ejus
corpore possunt ex-
cidere quid nō & in
fidei per, idem ?
Aut si membra per
fidem in fide exciderē
non possunt, qui sūt
ut nata tam sepe
secedunt.*

que la foy temporelle justifiait. Les Calvinistes mêmes ont intérêt de ne pas laisser croire, qu'un Theologien si estimé parmy eux se fust contredit si grossièrement : & en effet il ne faut que bien considerer les paroles rapportées par ce Ministre, pour reconnoistre qu'il ne se contredit pas. Car il ne dit pas que la foy temporelle produit veritablement l'un des principaux effets de la veritable foy, qui est la justification, mais seulement qu'elle semble imiter cet effet : *Atque eum effectum si des temporaria imitari videtur*. Ce qui prouve seulement qu'il y a une si grande ressemblance entre les effets de ces deux sortes de foy, que ceux qui n'ont que la foy temporelle s'y trompent facilement en s'imaginant qu'ils sont regenetez & justifiez devant Dieu, quoiqu'ils n'aient qu'une apparence de regeneration & de justification.

PAROLES DU MINISTRE.

Le même Auteur a fait des sermons qu'il a prêchez dans l'E-
glise de Saumur, & donnez en suite au public où il expose les
versets 4. 5. & 6. du sixième chapitre de l'Epistre aux Hebreux,
s'il est impossible que ceux qui ont esté une fois illumine-
nez, & ont gousté le don celeste, & ont esté faits participans
du saint Esprit, & ont gousté la bonne parole de Dieu, s'ils re-
combent soient renouvellez à repentance, parce que &c. là,
par l'*illumination*, il entend les lumieres de la foy & de la con-
noissance de Jesus-CHRIST, par le don celeste il entend la re-
mission des pechez ou la justification, & par ce qui suit les con-
solations du saint Esprit, la regeneration de l'ame, & les avan-
gouts de la gloire & de la felicité du ciel. Il en fait l'applica-
tion à ceux dont nous parlons que nous appellons temporels,
il dit que c'est d'eux que l'Apostre dit qu'ils reçoivent l'illumi-
nation dont il parle & les autres choses qui la suivent, & qu'a-
prés avoir esté gratifiez de ces merveilleux avantages, ils se ren-
dent par leur revolte, l'objet de la fureur implacable du Sei-
gneur & l'exemple plein d'horreur de la detniere de ses ven-
geances. Il est donc vray, Monsieur, que l'on enseigne dans nos
Eglises & dans nos écoles qu'il y en a qui ont eu part à la remis-
sion des pechez, & en qui il a paru de la pieté, c'est à dire qui
ont esté en quelque sorte justifiez & regenerez, qui perdent leur
justification, & qui n'obtiennent pas le salut.

KKKKKK

Je n'ay point ces Sermons du sieur Amirauld. Mais je ne croy pas me devoir mettre en peine de les trouver, puis que quoy qu'ils contiennent il ne se peut faire que l'Eglise n'en tire avantage. Car estant certain qu'il a enseigné dans son école de Theologie, *que ceux qui sont justifiez par la foy ne déchéent jamais de cet estat, & que par consequent la foy temporelle ne peut pas estre celle qui justifie, s'il estoit vray qu'il eust prêché le contraire, ce seroit un grand sujet aux simples d'entre les Calvinistes de n'avoir aucune créance en leurs Ministres, puisqu'il paroistroit par là qu'ils sont capables pour s'accommoder à leurs auditeurs, de déguiser leurs veritables sentimens, & de les faire paroistre tout autres qu'ils ne sont en effet, lors qu'ils apprehendent qu'ils n'en soient choquez.*

Mais il y a beaucoup d'apparence que la doctrine de ces Sermons n'est point differente de celle des Theses, & que ce qui a trompé ce Ministre, est que le sieur Amyrauld ayant dit que saint Paul parle *du celeste* entend la remission des pechez, ou la justification & par les vertus du siecle à venir, les consolations du saint Esprit, la regeneration de l'ame & les avant-gouts de la gloire, il s'est imaginé qu'il vouloit donc dire que la foy temporelle mettoit en possession de tout cela, & qu'ainsy ceux qui l'avoient estoient justifiez & regenez, au lieu qu'autant que j'en puis juger par d'autres auteurs Calvinistes qui expliquent cet endroit de saint Paul, il a seulement voulu marquer que ces temporels goustoient toutes ces choses sans en avoir une communication veritable, parce qu'ils pretendent, quoique sans raison comme nous l'avons fait voir, que ce mot de *gouter* ne marque qu'un goust fort leger, qui se fait du bout de la langue & du bord des levres. Si cela est (comme l'interest des Calvinistes est que cela soit pour l'honneur de leurs Ministres, qu'ils ne voudroient pas qu'on fist passer pour des imposteurs, qui leur prêcheroient dans la chaire le contraire de ce qu'ils pensent) ce Ministre n'a qu'à chercher d'autres preuves pour prouver, comme il l'avoit entrepris, que, l'on enseigne dans leurs Eglises & dans leurs écoles, *qu'il y en a qui ayant esté regenez & justifiez par la foy, perdent leur justification & n'obtiennent pas le salut.*

*Dans les notes c'est le
biblé sur cet an leu
de S. Paul.*

Mais ce seroit en vain qu'il en chercheroit, puisque le synode de Dordrecht a déclaré en tant de manieres que la foy temporelle n'est point celle qui justifie, & que tous les Ministres de France sont obligez par serment, de recevoir, approuver, & embrasser toute la doctrine enseignée, & décidée au synode national de Dordrecht comme entierement conforme à la parole de Dieu, & à la confession de foy de leurs Eglises, ayant juré & promis de perséverer durant toute leur vie en la profession de cette doctrine, & de la defendre de tout leur pouvoir, & que ny en predications ny en enseignant aux Ecoles, ny en écrivant ils ne se départiront jamais de cette regle.

C'est ce que porte la forme du serment qu'ils font sur ce sujet insérée dans leur discipline de l'impression de l'an 1663. chap. 5. art. 32. p. 184.

CHAPITRE XII.

Réponse à tout ce que ce Ministre allegue pour monstrier qu'on ne peut pas imputer à toute leur secte de croire, que la justification ne se perd jamais totalement, mais seulement qu'elle ne se perd pas finalement.

IL ne nous reste plus à traiter que le dernier des trois points auxquels ce Ministre a réduit toute sa défense. Il regarde les deux manieres dont on peut concevoir la persévérance des fidelles; l'une que la foy justifiante qui les rend enfans de Dieu ne se perd jamais *totalement*, en sorte qu'ils cessent d'estre enfans de Dieu par la grace de l'adoption, & d'avoir en eux le S. Esprit: l'autre, qu'il peut arriver qu'elle se perde totalement comme quand les fidelles tombent en de grands crimes, mais qu'elle ne se perd jamais *finalement*, parce que ceux qui l'ont perdue ne manquent jamais de la recouvrer avant leur mort. Et la dispute consiste en ce que ce Ministre s'est engagé à trouver des autoritez qui fassent voir que l'une & l'autre de ces deux manieres est enseignée parmy eux, c'est à dire, que comme il y en a qui soutiennent que la foy justifiante ne se perd jamais *totalement*, il y en a aussi qui se contentent qu'elle ne se perde jamais *finalement*, mais qui avouent qu'elle se peut perdre *totalement*. Mais j'ay sur ce la deux remarques à faire avant que d'examiner ses preuves.

La 1. est, qu'il n'a pas osé nier, que l'opinion de l'*inamissibilité absolue de la justification*, lors même que les fidelles

commettent les crimes les plus énormes, tels que sont *la fornication, l'adultère, le blasphème & le reniement de la foy*, ne soit une opinion commune parmy ceux de sa secte : & que de plus il faut qu'il avouë, que c'est au moins infiniment la plus commune : qu'elle a esté enseignée par les Chefs de la Reformation comme une doctrine revelée de Dieu dans l'Ecriture, que leurs plus celebres Auteurs & les plus fameux disciples de Calvin & de Beze, comme Zanchius, Paræus, Robert de Sarisbury, Chamier, Windelin, Rivet & une infinité d'autres l'ont enseignée, comme le véritable sentiment des Orthodoxes, ainſy qu'ils s'appellent : Qu'ils l'ont soutenuë contre les Catholiques, contre les Lutheriens, contre les Remonstrans qui la leur ont toujours reprochée, ſans s'estre jamais plains qu'on leur impoſoit, & qu'on ne prenoit pas bien leur penſée, quand on leur attribuoit de croire, *que les fidelles commettant des adultères & des homicides ne ceſſoient point d'estre juſtifiez & enfans de Dieu*. Et enfin que le Synode de Dordrecht la decidée & en a fait un point capital de la doctrine des Eglises pretenduës reformées. Cela eſt conſtant & ne pourroit eſtre cōteſté que par la plus mauvaiſe foy du monde. Nous verrons en ſuite s'il y en a qui ne ſe ſont pas laiſſez entraîner à ce torrent, & de quelle autorité peut eſtre leur témoignage. Mais cependant il faut que ce Miniſtre nous diſe ce qu'il penſe de ce ſentiment enseigné par tout ce qu'il y a eu de gens conſiderables dans leur communion. Le croit-t'il bon ou mauvais ? le croit-t'il ſaint ou impie ? Le croit-t'il conforme à la parole de Dieu, comme l'ont pretendu tous ceux qu'il revere comme les reformateurs de la religion chreſtienne, ou manifeſtement contraire à tout ce que l'Ecriture nous enseigne touchant la ſainteté du Chriſtianisme ? Et afin qu'il ne s'écarte pas comme il fait ſouvent, & qu'il demeure preciſement dans les termes de la queſtion qu'on luy fait, il ne s'agit point de ſçavoir ſi un vray fidelle qui commet des crimes énormes, tels que furent ceux de David, conſerve dans ce temps-là même la certitude de ſon ſalut, mais ſimplement *s'il demeure juſtifié, enfant de Dieu, & temple du ſaint Eſprit*. Et ce qu'on luy demande n'eſt pas s'il le croit ou non, mais ce qu'il juge de l'alliance monſtrueuſe de ces horribles violemens de la loy divine avec l'eſtat d'un juſtifié & la ſainteté d'un enfant de Dieu, & ſi on peut croire que ceux qui l'ont soutenuë comme une verité enseignée de Dieu

dans ses Escritures, & qui l'ont prise pour un des principaux fondemens de leur prétendue reformation, doivent estre considerez comme des organes du saint Esprit, ou comme des instrumens de Satan. Voila surquoy j'attends & de luy & de ses confreres une réponse precise sans détour & sans équivoque.

La 2. remarque regarde ceux que ce Ministre dit, ne vouloit pas absolument que la foy justifiante ne se puisse jamais perdre, mais seulement avec cette alternative, ou qu'elle ne se perde point, ou que si on la perd, on la recouvre infailliblement avant que de mourir. Je montreray plus bas en répondant à toutes les preuves que ce Ministre apporte, que cette opinion ne peut estre regardée comme un sentiment reçu parmy les Calvinistes. Mais laissant cela à part, je soutiens que de la maniere même dont ce Ministre explique cette opinion, elle ne laisse pas d'estre manifestement contraire à la parole de Dieu, cōme nous l'avons montré dans le huitième livre, & tout à fait prejudiciable à la pieté & aux bonnes mœurs, comme nous l'avons fait voir dās le neuvième. Car il s'ensuivroit toujours de-là, qu'il ne pourroit jamais arriver qu'un homme ayant esté une fois véritablement justifié se perdît, ce que les passages de l'Ecriture que nous avons rapportez dans le livre huitième, font voir clairement estre faux, quelques ehicaneries que les Calvinistes aient inventées pour les eluder. A quoy si on ajoute la connoissance tres-claire, tres-evidente, & tres-certaine qu'ils veulent que tous les vrais fidelles aient de leur foy & de leur justification, au moins dans les temps que leur foy n'est point en *syncope*, on voit assez que quand ce seroit une des opinions de la secte des Calvinistes, *qu'un vray fidelle, ou ne déchet point de l'estat de la justification, ou que s'il en déchet il se relève infailliblement, & meurt dans la grace de Dieu*, tout ce qui a esté dit dans le livre neuvième, pour montrer que la doctrine des Calvinistes est heretique & impie, en ce qu'elle ruine l'utilité de la crainte recommandée par l'Ecriture, se peut encore appliquer à ce nouvel adoucissement, puisque cette alternative, que l'on suppose estre crüe comme une vérité de foy, mettant le salut dans une entiere assurance, il suffit de sçavoir certainement qu'on a la vraie foy & qu'on est justifié, pour estre hors d'estat de pouvoir employer la crainte de la damnation, comme un moyen propre à reprimer la chair qui porte au péché.

Les Calvinistes diront peut-estre, comme a déjà fait ce Mi-

nistre en l'une de ses lettres, que dans la doctrine des Catholiques cette alternative estant vraie au regard des élus (puisque'il est certain, que tout élu, ou persevere dans la grace qu'il a reçue, ou la recouvre avant que de mourir) on pourra prouver de même, que tout élu est incapable de craindre l'enfer. Mais il n'y a rien de plus foible que cette objection. Car ce qui fait que dans les principes des Calvinistes la crainte de la damnation ne peut estre un moyen approuvé de Dieu dont les vrais fidelles se puissent servir pour se retenir dans leur devoir, n'est pas seulement, de ce qu'il seroit certain en soy, que nul vray fidelle ne perist, mais de ce que chacun d'eux a luy-même cette certitude: ne sçachant pas seulement que tous les fidelles seront sauvez, mais sçachant de luy-même tres-certainement à ce qu'ils pretendent, qu'il est du nombre de ces vrais fidelles qui seront sauvez infailliblement. Voila ce qui met tous les pretendus vrais fidelles des Calvinistes dans l'impuissance de s'appliquer l'avis que JESUS-CHRIST donne à ses Apôtres, *de craindre celuy qui peut precipiter le corps & l'ame dans l'enfer.* Mais il n'en est pas de même des élus dans la doctrine de l'Eglise Catholique. Car la certitude qu'ils ont en general, que nul élu ne perist, n'empêche pas que chacun d'eux ne puisse craindre de perir, parce que Dieu a voulu que le secret de la predestination leur fust caché, afin qu'ils se tinssent dans l'humilité, & qu'ils operassent leur salut avec crainte & tremblement. C'est ce que nous avons déjà vu que saint Augustin a pris tant de soin d'enseigner: & nous y pouvons ajouter ce beau passage de saint Bernard. *Qui peut dire: je suis des élus: je suis des predestinez à la vie: je suis du nombre des enfans. L'Ecriture nous le défend, puisqu'elle dit que l'homme ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine. Assurement nous n'en avons pas de certitude, mais la confiance que l'esperance donne nous console, afin que l'anxiété de ce doute ne nous cause pas un trop grand tourment. C'est pour cela qu'il y a de certains signes de la predestination, & comme des indices du salut, qui sont tels, qu'il est indubitable, que celui en qui ces signes demeurent jusques à la fin est du nombre des élus. Ainsi Dieu ne nous donnant pas de certitude pour nous tenir dans la crainte, nous donne de la confiance pour nous consoler. Car ce qui fait que nous devons estre dans la sollicitude, & nous humilier sous la main puissante de Dieu, en demeurant dans la crainte & dans le tremblement, c'est qu'encores que nous puissions con-*

*Voiez livre V^{III}.
ch. 1. & sui^{vs}.
Et les. ch. de ce livre
ity.
Bern. Sermon. 1. 10
Septuag.*

noiſtre au moins en partie ce que nous ſommes dans le temps preſent, il ne nous eſt pas poſſible de ſçavoir ce que nous ſerons à l'avenir. C'eſt pourquoy celuy qui eſt debout prenne garde de ne pas tomber, & qu'il ait ſoin de demeurer & de s'avancer dans cette forme de vie, qui eſt un indice du ſalut, & une marque de la predeſtination.

On voit par là que ce qui fait ſelon ſaint Auguſtin, ſaint Bernard, & les autres Peres, que les Saints de certe vie peuvent craindre d'eſtre rejettez de Dieu, & ſe ſervir avantageuſement de cette crainte pour repouſſer les tentations de leur ennemy, eſt que quand ils ſeroient entierement ſurez de leur eſtat pour le temps preſent, ils ne le ſeroient pas pour l'avenir, & qu'ainſy ils ont une confiance qui les conſole, mais ils n'ont point de certitude, qui leur puiſſe faire dire avec aſſurance : Je ſuis du nombre des elus : je ſuis des predeſtinez à la vie. *Quis poteſt dicere ; ego de electis ſum : ego de predeſtinatis ad vitam.* Mais comme l'alternative dont parle ce Miniſtre ſuppoſe au moins, que la vraie foy ne ſe perd jamais finalement, elle n'empêcheroit pas, quand ce ſeroit veritablement une des opinions de leur ſecte, qu'ils n'aient tous juſques icy enſeigné d'un commun conſentement, que tous les vrais fidelles peuvent & doivent eſtre ſurez de leur élection & de leur ſalut : *FIDELIS eſt certo ſtare ſe per fidem ſalvum fore : fidelis nunquam non certo credit ſuam eſſe ſalutem.* Et par conſequent elle n'empêcheroit pas auſſy que leur doctrine ne ſoit heretique & impie, comme il vient d'eſtre prouvé dans le livre precedent, en ce qu'elle met les fidelles hors d'eſtat de pouvoir faire ny raiſonnablement ny legitiment ce que JESUS-CHRIST a recommandé à ſes Apôtres mêmes, qui eſt de craindre celuy qui peut jeter dans l'enfer le corps & l'ame, & de ſe ſervir de cette crainte, comme d'un moyen approuvé de Dieu pour repouſſer les plus violentes tentations de Satan & du monde ennemy de JESUS-CHRIST.

Je pourrois donc me contenter de ces deux remarques, qui ſont aſſez voir le peu d'avantage qu'auroit ce Miniſtre, quand il auroit pu prouver ce qu'il a entrepris. Je veux bien neanmoins examiner en particulier tout ce qu'il allegue pour montrer qu'on leur fait tort d'attribuer à tout le corps ce paradoxe impie, qu'un homme ayant eſté une fois juſtifié peut commettre les crimes les plus énormes, comme ſont la fornication, l'adul-

Chem. Tom. 111. lib.
15. c. 1.

CHAP. XII. tere, l'homicide, le reniement de JESUS-CHRIST, sans décheoir de cet estat, & sans cesser d'estre enfant de Dieu par la grace de l'adoption & l'habitation du saint Esprit.

La premiere de ces preuves est un Ecrit des Calvinistes de Pologne, dont il parle en ces termes.

PAROLES DU MINISTRE.

„ Reste le second membre de mon alternative , que si la foy
 „ des élus s'éteint, elle s'éteint pour revivre , & que si l'élú peut
 „ passer de la foy à l'infidélité, il retourne de l'infidélité à la foy.
 „ Je pourrois me contenter de vous dire que cette proposition
 „ n'affirme pas que la foy des élus s'éteigne , mais que posé qu'elle
 „ le s'éteigne, elle affirme qu'elle revit, & en ce sens tous ceux de
 „ nostre communion y donneront leur consentement, parce que
 „ croyant tous unanimement qu'il ne peut arriver qu'un élu ne
 „ soit pas sauvé , & qu'il ne peut estre sauvé sans la foy, posé
 „ qu'il soit tombé de la foy dans l'infidélité, il faut de necessi-
 „ té, selon eux , qu'il retourne de l'infidélité à la foy pour
 „ estre sauvé.

RESPONSE.

On demeure d'accord que dans ce sens d'une pure condition, la proposition que ce Ministre avoit avancée est enseignée par tous les Theologiens de sa secte. Mais tout ce qui s'ensuit de là, est qu'il n'y a rien de plus trompeur que le langage des Calvinistes, puisque lors qu'ils semblent avouer plus expressement, que la vraie foy se peut perdre dans les élus, ils se reservent le droit de pouvoir pretendre, qu'ils n'ont parlé que conditionnellement, c'est à dire qu'ils ont voulu seulement marquer, que si la foy s'éteignoit dans les élus, elle se rallumeroit infailliblement, & non pas qu'il puisse arriver qu'elle s'y éteigne. C'est par ces manieres équivoques qu'ils trompent le monde, quand ils ont interest de cacher leur sentiment, comme nous avons fait voir en tant de rencontres.

Mais il est vray aussi que ce Ministre ayant seulement fait entrevoir par où il pourroit échapper, si les avances qu'il avoit faites estoient desapprouvées par ses confreres: il passe plus avant, & pretend montrer, que l'amissibilité effective de la justification est enseignée dans leurs Eglises.

PAROLES

PAROLES DU MINISTRE.

Mais je veux bien qu'on l'entende d'une véritable defection »
 & d'un retour effectif, je dis que c'est le sentiment de plusieurs »
 Eglises en corps de nostre communion dans des confessions de »
 foy qui sont si publiques, que je ne sçay comment elles sont »
 échappées à la diligence de M. Arnauld. Il y en a une entre »
 les autres de l'an 1645. sous ce nom, *Generalis confessio doctrinae* »
Ecclesiarum reformatarum in regno Poloniae, magno ducatu Lithua- »
nicae annexisque regno provinciis ad liquidationem controversarum »
maturandam propositis. Et voicy comme elles parlent en la p. 17. »
Falso accusamur quasi statuamus semel justificatos Dei gratiam ejus- »
que certitudinem & ipsum Spiritum sanctum non posse amittere, »
quavis in peccatis pro lubitu volutentur; cum contra potius docca- »
mus ipsos etiam renatos quoties in peccata contra conscientiam re- »
cedunt, in iisque aliquandiu perseverant, nec fidem veram, nec »
Dei gratiam justificantem, nedum ejus certitudinem, aut Spiritum »
sanctum pro illo tempore retinere; sed novum irae ac mortis aeternae »
reatum incurere, ac propterea nisi speciali Dei gratia excitante, »
(quod in electis fieri non dubitamus) ad resipiscentiam iterum reno- »
ventur reipsa etiam damnandos esse. »

RESPONSE.

A entendre parler ce Ministre, il n'y a personne qui ne juge-
 rait qu'il y a pour le moins quatre ou cinq professions de foy
 des Eglises prétendues réformées, qui soutiennent son altér-
 native: c'est à dire qui ne font point de difficulté de reconnoi-
 stre, que les élus déchéent quelquefois totalement de l'estat de
 la justification, & qui se retranchent à dire, qu'ils n'en déchéent
 point finalement: & que c'est pour abréger qu'il se contente de
 cette profession de foy des Eglises de Pologne. Cependant tout
 cela n'est qu'illusion.

1. Ces autres confessions de foy qu'il dit estre si publiques qu'elles ne devroient pas estre échappées à ma diligence, sont de pures
 chimères. On le desie d'en citer aucune autre, & s'il y a lieu
 de s'étonner icy, ce n'est pas de ce que je ne les aye point vuës,
 mais c'est de ce qu'on croit pouvoir employer en conscience ces
 petits artifices de rhétorique pour tromper le monde dans des
 choses où il y va du salut.

2. Comme il n'y a qu'une union fort generale entre les Eglises

CHAP. XII.

ses pretendues reformées du royaume de Pologne, & celles de France, n'ayant d'ailleurs aucune dependance ny mediate ny immediate les unes des autres, & n'ayant point la voie des Synodes pour demeurer unies dans les mêmes sentimens, ce que peuvent avoir dit quelques Polonois est tres-peu considerable pour s'assurer des vrais sentimens des Calvinistes avec qui nous sommes en dispute. Car s'il a plu à ces Polonois de s'écarter en quelque point de la doctrine commune du Calvinisme, ce seroit un argument tres-foible pour montrer que ceux de France avec qui ceux là n'ont point d'habitude s'en sont écartez aussi. Et ainsi tant s'en faut que cela puisse servir à justifier les Ministres contre qui nous disputons de ce qu'on leur reproche touchant leur morale, que c'est une preuve qu'on n'a rien de solide à alleguer pour les en justifier, de ce qu'on est reduit à aller chercher en Pologne dequoy prouver, qu'ils n'enseignent pas icy, ce qu'ils y enseignent tres-certainement.

3. Les Calvinistes de France ont toujours eu bien plus d'union & de commerce avec ceux d'Angleterre, qu'avec ceux de Pologne: de sorte que si on veut avoir recours à des témoignages étrangers, celui des Anglois doit estre infiniment plus considerable, que celui de ces Polonois. Or outre tout ce que nous avons déjà dit de plusieurs Theologiens celebres de cette nation, voicy une confession de foy & un catechisme qui decideront nostre different. Ce sont des pieces authentiques imprimées dans l'Université de Cantabrigie en l'an 1659. lorsque les Hierarchiques ayant esté opprimez par Cromwel, les Presbyteriens ou Puritains, qui sont les vrais Calvinistes, dominoient dans les deux royaumes pour ce qui est de la religion. Et les portent ce titre: *Confession de foy dressée par une assemblée de Theologiens convoquée par l'autorité du Parlement d'Angleterre, présentée depuis audit Parlement, qu'il a revue & approuvée, comme a fait aussi l'Eglise d'Ecosse. Avec un grand & un petit Catechisme.* Voyons donc ce que nous trouverons dans ces ouvrages si solennellement approuvez sur le point qui est en question. Il est dit dans la Confession de foy, chap. 11. n. 5. *Que Dieu continue toujours de pardonner les pechez de ceux qu'il a une fois justifiés, & qu'ils ne scauroient jamais déchoir de l'estat de la justification.* Et dans le grand Catechisme, ayant fait demander, *s'il ne peut point arriver que les fidelles déchevent de l'estat de gra-*

CONFESSIO FIDEI in
conventu Theologo-
rum authenticata Par-
liamento Anglicani in
anno 1659. Et
dem Parlamento post
modum Exhibita
Quin & ab eodem,
deindeque ab Eccle-
sia Scotiana Cognita
& approbata; una cū
Catechismo duplici,
majori, minorique,
Cantabrigie. Anno
Domini M. D. C. LIX.
Presbiterii Deuoto-
rum peccata condō-
nare quoniam melius
dignum est quoniam
et ceteris ex illis ita-
re iustitiam non
possunt, &c.
An non hoc possit

ce à cause des pechez qu'ils commettent, ils font répondre en ces termes: *Les vrais fidèles ne sçauoient déchoir ny TOTALEMENT ny finalement de l'estat de grace, parce que Dieu les aime d'un amour immuable, qu'il a résolu en faisant alliance avec eux de leur donner la perséverance, qu'ils sont inseparablement unis à Iesus-Christ, que Iesus-Christ intercede continuellement pour eux, & que le saint Esprit & la semence de Dieu demeurent toujours en eux.* Voila certainement ce qui doit avoir plus de poids pour nous assurer du vray sentiment des pretendus reformez, que l'Ecrit des Polonois allegue par ce Ministre, avec un air d'autorité qu'il ne merite en aucune sorte, comme on le pourra juger par les considerations suivantes.

4. Le mot de confession de foy est ambigu, & ce Ministre s'en sert adroitement pour donner plus d'autorité à l'Ecrit qu'il cite, en nous le faisant considerer comme tenant lieu en Pologne de ce qu'est au regard des Calvinistes de France ce qui s'appelle leur *Confession de foy*. Or ce n'est rien moins que cela. Car voicy l'histoire de cet Ecrit.

Le Roy de Pologne Uladissas IV. fit faire une conference celebre entre les Catholiques, les Lutheriens, & les Calvinistes de son royaume en la ville de Thoren l'an 1645. Ce fut là que fut fait l'Ecrit dont parle ce Ministre, mais il n'y fut point examiné, n'y même interé dans les actes de la conference, parce que les Catholiques representèrent qu'il n'estoit poinr conforme à l'ordonnance du Roy, qui vouloit que chaque party exposast simplement sa doctrine sans condamner celle des autres, ny témoigner aucune aigreur contre ceux qui avoient d'autres sentimens. Cette circonstance fait voir que j'ay pu ignorer ce que contenoit cet écrit, parce qu'il ne fut publié qu'en une feuille separée, sans faire partie des actes, qui me furent envoieés dès ce temps-là par M. de Fleury Docteur & de Sorbonne & Confesseur de la Reine de Pologne: & de plus il ne doit pas avoir grande autorité, parce que nous avons déjà vu souvent, que c'est une chose fort commune aux Calvinistes, de déguiser leurs plus constantes maximes, & de parler comme s'ils les desavoüoient, lors qu'ils ont des adversaires en reste qui en pourroient prendre avanrage, comme ils avoient alors les Lutheriens & les Catholiques, également ennemis de leur justice inamissible.

5. Ce qui est bien certain est qu'ils commencent cet article

LL LIII ij

propter peccata quæ
amittunt, ut e
gratia tandem exci
cantur fideles.
« Verè fideles per a
morem Dei immura
bilem, ejusque decre
tum ac fœdus perse
verantiam eis largien
di, ut etiam intera
rabilem eorum cum
Christo unionem,
ejusque præcis inin
cessionem perpetua
per Spiritum Dei que
semenq; Dei in ipis
permanentes, statu
stante nec finaliter
neque totaliter pos
sint excidere.

pat un mensonge grossier & tout à fait inexcusable, à moins que ce qu'ils y disent ne soit un discours équivoque, qui conserve l'essentiel de leur doctrine sous l'apparence d'un faux defaveu. Car s'ils entendent par la *perte de la grace de Dieu, & du saint Esprit*, ce que ceux qui sont sinceres entendent par ces termes, avec quel front auroient-ils pu dire, qu'on les accuse faussement de croire, que les vrais fidelles ne perdent ny la grace de Dieu ny le saint Esprit, quand ils tombent en de grands crimes, puis qu'il est au moins certain, que tous les pretendus reformez avoient jusques alors soutenu ce dogme comme un des principaux chefs de leur reformation, qu'ils en avoient fait un de leurs plus celebres points de controverse en disputant contre les Catholiques & contre les Lutheriens, & que le Synode de Dordrecht l'avoit solennellement décidé.

6. Mais ce qui fait voir manifestement qu'on ne doit avoir aucun égard à cet écrit des Polonois, & qu'on est dans le même droit qu'auparavant de leur reprocher le dogme de l'*inamissibilité de la justification*, est que tous ceux qui depuis ont eu à traiter avec les Calvinistes, & les Calvinistes mêmes ont continué à supposer comme une chose constante que cette opinion de la *justice inamissible*, estoit un des points qui separoit les Calvinistes non seulement des Catholiques, mais aussi des Lutheriens.

Un des hommes du monde qu'on peut le moins soupçonner d'avoir accusé les Calvinistes d'erreurs dont on auroit pu les excuser, est le celebre Lutherien George Calixte, parce qu'on sçait qu'il leur a esté tres-favorable, & qu'il a travaillé toute sa vie à porter ceux de son party, à s'unir de communion avec eux. Il a étendu si loin le desir de cette reconciliation, & son indulgence pour les Calvinistes, que le Prince Ernest Landgrave de Hesse, luy ayant écrit avant que d'embrasser la religion Catholique sur les difficultez qu'il avoit touchant celle où il avoit esté élevé, qui estoit la Calvinienne, ce Lutherien ne le porta point à se faire Lutherien, mais il luy conseilla de demeurer Calviniste, pourvu qu'autant qu'il pourroit il fit reformer deux choses dans la doctrine de sa secte, dont l'une estoit, *Que les regeneratez ne puissent perdre ny la foy ny le saint Esprit par des pechez commis contre leur conscience* : parce, dit-il, que c'est une erreur hon-

*Dans les motifs de la
conscience de Prin-
ce a l'égard Catho-
lique, III. l. c. p.
154. D. Calixte con-
fesse le Prince pour in Ec-
clesia reformata ma-
gistrat, m. l. c. ut com-
mune l'ait possédé,
dix qu'on n'en a in-
digne par la
Alors, qu'on renai-
peut ardeur, et
voudra dire, et com-
mune l'ait possédé,
dix qu'on n'en a in-
digne par la
Alors, qu'on renai-
peut ardeur, et
voudra dire, et com-*

QUIA FIDUS ERROR EST.

Jean Hornbeek est encote un témoin de cette verité qu'il

n'est pas moins irréprochable. Il a écrit en 1653. huit ans depuis la Conference de Thoren une *somme des Controverses de Religion* que les Calvinistes ont avec les infidèles, les heretiques & les Schismatiques, c'est à dire comme ill'explique luy-même dans son titre, avec les Gentils, les Juifs, les Mahometans, les Papistes, les Anabaptistes, les Enthousiastes & Libertins, les Sociniens, les Remonstrans, les Lutheriens, les Brounistes, les Grecs. Il n'estoit pas d'humeur à multiplier sans raison, les disputes qu'ils ont avec les Lutheriens, puisqu'il témoigne par tout une extrême passion de se réunir avec eux. Et il est encore moins à croire qu'il attribuaît à tout le corps de sa secte sans nécessité des opinions que les Lutheriens ont toujours traité d'heretiques & d'impies, telle qu'est celle de l'*inamissibilité de la justice*, parce que ce ne pouvoit estre qu'un obstacle à la réunion qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Cependant ayant diminué autant qu'il a pu leurs points de controverse avec les Lutheriens, & les ayant reduits à 10. chefs, quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres qu'il luy a plu de dissimuler, le 4. est: *S'il y a de vrais fidèles & des sanctifiés, qui perdent pleinement la foy & déchèent totalement de la grace de Dieu.* Et il témoigne qu'eux Calvinistes tiennent la negative, & les Lutheriens l'affirmative.

Hensbeck sum. cont.
p. 737. Num. vete h-
deles & sanctificati
quidam et im. plene
dehiciant a. d. e. & a
l. l. g. i. i. a. in. totum
excedant. Neg.

La confession de foy & le Catechisme imprimez en Angleterre en 1659. dont je viens de parler sont encore des preuves decisives de l'attache constante que les Calvinistes ont toujours continué d'avoir à la doctrine que ces Polonois avoient eu peur d'avouer, puisqu'on ne peut decider plus clairement que font les Anglois & les Ecollois dans ces pieces autentiques, que les *vrais fidèles ne peuvent jamais déchecir de l'état de la grace ny totalement ny finalement.*

Enfin voicy qui est encore plus decisif. L'an 1661. M. le Landgrave de Hesse fit assembler à Cassel les Theologiens Calvinistes de Marpurg avec les Lutheriens de Rintel pour voir s'ils ne pourroient point convenir sur les points qui sont en dispute entre eux, ou au moins s'unir de communion chacun demeurant dans son sentiment. Les actes de cette Conference furent imprimez, & on y voit que l'*inamissibilité de la justification* fut un des points sur lesquels ils ne purent s'accorder, mais qu'ils crurent ne devoir pas empêcher leur communion mutuelle.

Berovis Relatio Cella-
quis est. Cassellii,
an. 1661.

On proposa, *Si celuy qui est maintenant justifié par la vraie foy* *ibid. n. 6.*

justifiante, & qui est en estat de grace peut par des pechez, qu'il commettrait déchoir de la foy & de la grace. Les Luthériens de Rintel soutenoient que cela se pouvoit. Mais ils ajoutoient qu'au regard des élus en égard à la présence de Dieu, il ne pouvoit pas arriver qu'ils déchussent finalement..... Les Calvinistes de Marpurg soutenoient au contraire qu'un homme justifié par la vraie foy ne pouvoit déchoir de la foy & de la grace, quoiqu'il commist de grands pechez, non qu'il soit en foy absolument impossible qu'il en déchût, mais parceque cela est impossible dans la supposition de la grace de Dieu qui est sans repentance. C'est tout ce que les Calvinistes purent ajouter pour proposer leur dogme d'une maniere moins odieuse. Ils demeurent d'accord que dans leur doctrine jamais un homme qui a esté une fois vraiment justifié ne déchet de l'estat de grace, quoiqu'il commette de grands pechez, *Negabant Marpurgenses eum qui vera fide justificatus praeclusus est, per aliqua peccata à se commissis fide & gratia excidere posse.* Ils disent seulement que ce n'est pas que cela soit impossible d'une impossibilité absolue (ce qu'on ne leur a aussi jamais imputé) mais ils prétendent que cela n'arrive jamais & ne peut jamais arriver, parce que Dieu dont les dons sont sans repentance a résolu, à ce qu'ils se sont imaginés, de ne permettre jamais qu'un homme ayant esté une fois vraiment justifié, & rendu enfant de Dieu, déchue de l'estat de la justification & redevenue enfant du diable. Voilà donc quel estoit le sentiment commun des Calvinistes en 1661. & par conséquent quoy qu'aient pu dire ceux de Pologne en 1645. cela n'a esté d'aucune considération parmy les Calvinistes mêmes, & a esté regardé, ou comme un discours rempli d'équivoques dont les Polonois s'estoient servis pour donner moins de prise à leurs adversaires, ou comme un lâche abandonnement de la Theologie reformée, qui n'estoit qu'à condamner & non pas à imiter.

7. C'est en cette maniere que cette declaration des Calvinistes de Pologne a esté prise par les Luthériens, comme ce Ministre le peut apprendre par les Theses que fit soutenir peu de temps après le Docteur Hulselman dans l'université de Leipzig, où la confession de foy de ces Calvinistes est réfutée de point en point. Il les traite de fourbes & d'imposteurs pour avoir voulu faire croire qu'ils estoient d'accord avec les Luthériens dans un point, ou tout le monde sçait qu'ils sont capitalemement opposés.

L'estat, dit-il, de la controverse que nous avons sur ce sujet avec les Calvinistes se peut former de la sorte. Sçavoir si les Saints qui ont esté regenez par la parole & les Sacremens, & qui ont la vraie foy & la confiance en Iesus-Christ perseverent tous dans cette foy jusques à la fin de leur vie: ou s'ils peuvent déchoir de cet estat, & s'il y en a qui en décheent effectivement. A quoy on peut ajouter encore une autre question. Si les élus mêmes quand ils pechent comme fit David perdent pour un temps la foy justifiante. Sur la premiere question les Lutheriens soutiennent que tous les Saints ne perseverent pas jusques à la fin, mais qu'il y en a qui décheent. Les Calvinistes au contraire soutiennent que tous perseverent, & que nul ne dechet de cet estat. Et quant à la seconde les Lutheriens enseignent que la foy se perd pour un temps dans les élus mêmes qui commettent des pechez semblables à ceux de David, & les Calvinistes le nient. Mais quoique les Calvinistes combattent à outrance nostre doctrine orthodoxe & tres-bien fondée dans l'Ecriture de la non perseverance de tous les justifiez, & qu'ils condamnent sur tout comme absurde & contraire à la parole de Dieu ce que nous disons, que quoy que les élus ne puissent decheoir finalement de la grace, il peut néanmoins arriver qu'ils en decheent totalement, les auteurs de la confession que nous refusons, veulent faire croire qu'ils sont en cela d'accord avec nous, & ils ont affecté d'emprunter nostre langage n'osant se servir de celui des Calvinistes. Mais on leur peut adresser cette parole de l'Evangile: *Je vous juge par vostre bouche méchant serviteur.* Car ayant déclaré comme ils ont fait qu'ils ne vouloient rien changer ny innover dans leur religion, il ne faut que faire voir qu'elle a esté jusques icy l'opinion des Calvinistes touchant la perseverance des Saints, pour découvrir sans peine la fourberie & l'imposture de ces Confessionnistes. Et c'est ce que ce Lutherien fait dans la suite en montrant d'une maniere convainquante, que ce que ces Polonois semblent rejeter comme n'estant pas leur doctrine, est certainement celle de Calvin & du synode de Dordrecht.

8. Mais que ces Calvinistes de Pologne aient esté fourbes ou sincerés, qu'ils aient déguisé leurs sentimens, ou qu'ils aient dit ce qu'ils pensoient, les Ministres de France n'en scauroient tirer aucun avantage. Car leur party est pris il y a long temps. Ils se sont engagez solennellement à recevoir & à embrasser la doctrine du synode de Dordrecht, comme estant conforme en tout à la parole de Dieu. Il ne leur est donc plus libre de ne pas tenir ce qui a esté décidé par ce Synode. Or il

CHAP. XII.] est constant que ce Synode a determiné, *que les vrais fidelles ne pouvoient déchoir de l'estat de la justification NY TOTALEMENT ny finalement.* Et par consequent il faut, ou qu'ils soutiennent que ce dogme est conforme à la parole de Dieu, ou qu'ils disent anathème à ce Synode, & à tous les chefs de leur reformation qui ont voulu faire passer pour une verité revelée de Dieu, une impiété si manifeste & si contraire à l'Ecriture. C'est ce qui me donnera lieu pour abreger de ne dire qu'un mot des autres preuves de ce Ministre pour son alternative.

La seconde est le témoignage de Vossius dans son histoire Pelagienne. Mais ce qu'il avoué luy-même, que Jean Pridéaux a mis Vossius du nombre des Remonstrans, n'estant fondé que sur ce livre de l'histoire Pelagienne fait assez voir que ce livre a esté fait par un homme qui au moins en ce temps-là leur estoit favorable. Et ce que d'autres disent pour justifier sa personne ne fait rien pour son livre, puisque c'est en nous avertissant qu'il a déclaré depuis, qu'il n'a fait que rapporter dans ce livre les sentimens des anciens, mais qu'il embrassoit tout ce qui avoit esté décidé contre les Arminiens dans le synode de Dordrecht.

Dan. Vlll. qui a pour titre: An & quatenus homo per Christi gratiam regem impleat promissis, & Dei mandata servare.

La troisième Preuve est le témoignage de M. le Blanc de Beaulieu, dont il rapporte ces paroles d'une de ses Theses. *Non tantum levioribus & minoris peccatis homines per Christi gratiam regenti obnoxii manent, sed vix ulli eorum sunt qui non quandoque incidant in gravia peccata, quibus novo mortis aeternae reatu confrikti tenentur, & praesentem ad regnum caeleste aptitudinem amittunt, donec speciali Dei gratia excitante inde per singularem poenitentiam resurgant.*

Mais comme ces paroles sont presque transcrites mot à mot de l'avis des Theologiens d'Angleterre deputez au synode de Dordrecht, on a fait voir dans le livre III. au chap. 3. que ceux qui parlent ainsi ne le font que pour couvrir un peu l'impieeté de leur dognie, qu'ils ne laissent pas en même temps de conserver tout entier, comme ces Theologiens d'Angleterre le montrent bien, puisqu'au même lieu où ils disent tout ce que le sieur de Beaulieu a emprunté d'eux, ils déclarent, *que dans cet intervalle de temps qui suit la chute d'un fidelle dans quelque peché énorme, & qui precede sa penitence, le droit qu'il a d'entrer dans le royaume du Ciel n'est pas perdu, ny la justification ny revivement abolie: QUE L'ESTAT DE L'ADOPTION DEMEURE FERME*

ET IMMOBILE, & la semence de la regeneration, comme aussi tous LES DONS FONDAMENTAUX, SANS LESQUELS L'ESTAT DE L'HOMME JUSTIFIE NE PEUT SUBSISTER, SONT CONSERVEZ EN LEUR ENTIER PAR LA GARDE DU S. ESPRIT.

CHAP. XII.

Il est clair par là, & par d'autres choses qu'on pourra voir dans ce chapitre, que les Calvinistes se sont imaginez, qu'ils pouvoient dire sans contradiction du même fidelle, que commettant des crimes il se rendoit digne de la mort éternelle, & perdoit ce qu'ils appellent *presentem aptitudinem ad regnum celeste*; & que dans le même temps il conservoit nonobstant ces crimes non seulement le droit au royaume de Dieu (ce qu'ils pourroient rapporter à la predestination) mais aussi l'habitation du saint Esprit dans son cœur, la grace de l'adoption, la semence de la regeneration, & tous les dons fondamentaux sans lesquels l'estat de la justification ne peut subsister, c'est à dire la foy vivante & la charité. Et ainſy ces deux choses n'estant point contraires dans la Theologie des Calvinistes, avoir trouvé la premiere dans une These du ſieur de Beaulieu, n'est pas une preuve qu'il ne tiennne pas la dernière, & on aura toujours droit de la luy attribuer, tant qu'on ne fera point voir qu'il ait retracté le serment qu'il a fait de ne rejeter ny en tout ny en partie la doctrine d'un synode qui a expressement décidé que les vrais fidelles commettant des crimes énormes ne deſcendent pas pour cela de la grace de l'adoption, ny de l'estat de la justification.

Syn. Dordr. ſect. 4.
cap. 1. art. 6.

Le dernier retranchement de ce Ministre est de mettre entre les Reformez qui ſeront à ce qu'il dit, justifiez de mes accusations tous les Protestans d'Allemagne qu'on appelle Lutheriens de la part deſquels Rinchiſius un de leurs docteurs avance cette proposition, que des justifiez & des regenezez ceux qui ſont élus peuvent bien perdre la foy & la grace pour quelque temps, mais qu'ils ne la peuvent perdre pour toujours: JUSTIFICATOS & renatos, tum totaliter, tum finaliter; electos verò non finaliter, (quamvis ad tempus totaliter) poſſe amittere fidem & gratiam Spiritus ſancti.

Pour rendre cette preuve plus complete ce Ministre devoit ajouter, que non ſeulement les Lutheriens tiennent ce qu'il dit: Que les justifiez & regenezez peuvent perdre la foy & la grace du ſaint Esprit totalement & finalement, & que les élus qui ne les peuvent pas perdre finalement, les peuvent perdre totalement pour un temps: Mais qu'à cela ils joignent trois choses: l'une que cet-

MMM m m m

te doctrine est si certaine & si clairement établie par l'Ecriture qu'on ne la peut nier sans heresie : l'autre que les Calvinistes la nient, & que c'est une des impietez qui sont particulieres à leur secte : la dernière que c'est un des sujets qui sont que les Calvinistes leur sont en horreur, & qui les portent à rejeter toutes les propositions d'accommodemens que les autres leur ont offert tant de fois.

J'omets pour abreger une infinité de preuves de cette disposition des Lutheriens envers les Calvinistes sur le sujet de cette dispute. On en a marqué plusieurs de tres-considerables dans la suite de cet ouvrage, comme la querelle si échauffée entre Marbachius Lutherien & Zanchius Calviniste dans la ville de Strasbourg : & la maniere dont Beze fut traité à cause de cette doctrine par Jacques André dans la Conference de Montbelliard. Mais voicy qui est plus nouveau. Nous avons déjà parlé d'un certain accord qui fut fait en 1661. entre les Lutheriens de Rintel & les Calvinistes de Marburg dans le Landgraviat de Hesse. Mais les autres Lutheriens & principalement ceux de Saxe ont absolument condamné cette prétendue réünion; ils l'ont traitée d'*abominable* & de *detestable*, & ont publié pour un témoignage authentique de leur desaveu un écrit sous le nom d'*examen de la Conference faite à Cassel entre ceux de Rintel & de Marburg*, qu'ils disent avoir été approuvé par les autres Theologiens & Ministres de la confession d'Ausbourg, à qui il avoit été communiqué : de sorte que cette piece est la preuve la plus convainquante que l'on puisse desirer du vray sentiment des Eglises Lutheriennes. Or une des raisons qu'ils apportent contre l'accord qu'avoient fait ceux de Rintel est qu'ils avoient regardé, comme une controverse de peu d'importance, & qui ne devoit pas rompre la communion entre deux Eglises, les differens sentimens des Lutheriens & des Calvinistes touchant la perseverance des vrais fidelles. Ces Theologiens de Saxe soutiennent au contraire, que cette dispute, quand il n'y en auroit point d'autre, est une cause legitime de rupture de communion, & la maniere dont ils en parlent merite d'estre considerée.

La doctrine des Calvinistes, disent-ils, touchant la perseverance des fidelles, est contraire à une infinité de témoignages de l'Ecriture, soit que l'on considere les pechez mortels, & qui déchirent la conscience où les fidelles peuvent tomber, soit que l'on s'arreste à ce qu'ils nient, qu'il y ait des fidelles qui

*Episcopus Facultatis
Theologicæ in Aca-
demia Electorali
Vittenbergenſi de
Colloquio Caſſela-
no Rintelio Mar-
burgensi an. 1661.
menſe Jul. initiatum,
Et ſyncretiſmo ibidẽ
ſancito, ſuperior an-
no cum Colligit
Facultatum Theo-
logicarum, & Miniſte-
riorum Eccleſiaſticarum
in Germania &
extra eandem ſtrater-
ne communicata, &
ab iſdem approba-
ta.*

n'estant point élus puissent finalement perdre la foy & chasser de leur cœur le saint Esprit, ou que cela puisse arriver totalement, quoy que non finalement aux élus mêmes. C'est pourquoy aussi elle a esté condamnée en termes exprés dans la confession d'Ausbourg, où on ne s'est pas contenté d'établir généralement, que ceux qui ont esté justifiés peuvent perdre le saint Esprit, mais où on a aussi condamné ceux qui enseignent qu'on ne le peut perdre, quand on a esté une fois justifié. Mais outre qu'il n'y a rien de plus opposé à la parole de Dieu que cette doctrine, il est clair encore qu'elle renverse les fondemens de la vraie piété, & porte les fidèles à une sécurité charnelle, en leur faisant croire, qu'ils ne déchènt point de la grace de Dieu ny du salut, & ne perdent point la foy, quoiqu'ils tombent en de très-grands crimes, & qu'ils s'y trouvent tellement engagés que l'Eglise agissant selon l'institution de Jesus-Christ est obligée de déclarer, qu'elle ne les peut souffrir dans sa communion extérieure, & qu'ils n'auront point de part au royaume de Jesus-Christ, s'ils ne se convertissent, comme le soutinrent les disciples de Calvin dans la conférence de la Haie. A quoy on peut ajoûter que c'est une chose horrible de d'enseigner, comme ils font : que nuls pechez ne sont imputés de Dieu aux fidèles, quoy qu'ils en commettent de très-énormes, & de leur attribuer une certitude absolue de la persévérance & du salut en quelques pechez qu'ils tombent. Enfin si ces disputes touchant l'apostasie des Saints, ne touchent point le fondement de la foy, & n'en renversent aucun article, comme il a esté dit dans cette conférence de Cassel, & que ce que nous enseignons sur ce sujet puisse estre toléré, en sorte que les Calvinistes nous reçoivent parmi eux sans qu'ils nous obligent à les condamner, pourquoy ceux de Dordrecht témoignent-ils avoir en abomination nostre sentiment touchant la possibilité de l'apostasie des regeneratez, jusques à dire qu'ils le detestent, comme une doctrine impie, comme une peste des consciences, comme une boutique de desespoir, & comme la porte de l'enfer ; ainsi qu'il est dit dans les avis des Theologiens de dehors, p. 246. & ailleurs.

Et ces mêmes Lutheriens sur la fin de cet écrit, mettent ce qu'enseignent les Calvinistes de l'impossibilité de l'apostasie des fidèles, de *impossibilitate decessuui fidelium*, entre les erreurs capitales de cette secte, qu'il n'est pas permis aux Lutheriens de ne pas refuter en chaire, parce que ce silence seroit criminel, & ouvriroit la porte à de pernicieuses hérésies.

CHAP. XII.

Il n'y a donc rien de plus vray que le fait avancé par ce Ministre, qui est que les Protestans d'Allemagne, qu'on appelle Lutheriens, sont à couvert de la plus part des reproches que l'on fait aux Calvinistes d'avoir corrompu la morale de JESUS-CHRIST par des maximes impies. Mais il n'y a rien en même temps de plus étrange que la conséquence qu'il en veut tirer, qui est qu'on perdra le temps de faire ces reproches aux prétendus reformez, parce qu'il y aura d'autres Protestans sur qui ils ne tomberont pas. Est-ce donc qu'ils prétendent qu'on ne doit combattre en écrivant contre eux que ce qu'ils ont de commun avec tous les heretiques des derniers siècles, & qu'ils ont droit de mépriser tous les ouvrages où on ne refute que les erreurs qui leur sont particulieres, quelques abominables qu'elles puissent estre ?

Je ne croy pas que ce Ministre voulust qu'on luy attribuaît une pensée si absurde & si contraire au bon sens; & ainsi je ne puis que dire du dessein qu'il a eu en alleguant les Lutheriens : mais je pense que Dieu l'a permis, pour faire entendre par cet aveu à ceux de sa secte deux choses fort importantes. L'une qu'il n'y a pas moyen de se sauver en niant le fait, puisqué rien ne peut faire connoître avec plus d'évidence quel est sur un point de doctrine le vray sentiment d'une secte, que les disputes continuelles qu'elle a eues sur ce sujet avec ceux d'un autre party, & l'opiniastreté qu'elle a témoignée à y demeurer, lors même qu'elle a vu que l'attachement à ce dogme estoit un des plus grands obstacles à une reunion qu'elle a toujours désirée avec une ardeur extrême. L'autre, que ne pouvant contester le fait, & estant reduits à soutenir leurs erreurs comme des veritez revelées de Dieu, il faut qu'ils soient bien aveugles & bien endureis pour ne pas craindre que ce soit le diable qui leur a inspiré des maximes, qui sont en abomination à tous les Chrestiens du monde, sans en excepter ceux qu'ils regardent comme leurs freres aînez dans le grand œuvre de la reformation prétendue.

CONCLUSION.

C'EST PAR LA que je finiray cet ouvrage comme c'est par là que je l'ay commencé. Je prie tous ceux qui le liront de ne s'arrester pas à la lumiere qu'il leur pourra donner touchant les points particuliers qui y sont traitez, mais de passer aux conséquences naturelles que toutes les personnes judi-

éclufes & qui aiment leur falut en doivent tirer. Il ne s'agit pas feulement de fçavoir fi l'on doit fuivre ou abandonner les Calviniftes dans les égaremens prodigieux qui leur ont fait changer la morale de J E S U S - C H R I S T en une morale pire que payenne : mais fi des égaremens fi horribles ne les doivent pas faire regarder comme des corrupteurs de la religion chreffienne, dont les aflemblées ne fçauroient eftre que des fynagogues de fatan.

C'eft la thefe generale qu'on a traitée dans le premier livre. On leur a déclaré qu'on ne pretendoit point qu'ils fuflent obligez de croire fans preuves, que les auteurs de leur feéte, & ceux qui leur ont fuccédé dans le gouvernement de leurs Eglifes, aient fait un auffi horrible renverfement dans la morale de J E S U S - C H R I S T que celui dont on les accufoit: Qu'on trouvoit tres-bon qu'ils en doutaffent, & qu'ils témoignaffent même ne le pouvoir croire, jufques à ce qu'ils fuflent forcez de le reconnoître par des preuves fi convainquantes, qu'il leur fult impoffible d'y relifter en agiffant de bonne foy: mais ce qu'on leur demandoit avant que de leur apporter ces preuves, eftoit d'examiner ferieufement, quel jugement ils feroient d'une fociété de Chreffiens, qui fe trouveroit en effet coupable de ce qu'on reproche à la leur touchant la corruption de la morale Evangelique: & quel'on ne doutoit point que le bon fens ne les portait tout d'un coup à reconnoître qu'il ne feroit nullement fur de demeurer dans une telle fociété, & qu'au moins que d'eftre étrangement aveuglé on ne la pourroit prendre pour la véritable époufe de J E S U S - C H R I S T, de laquelle il faut eftre enfant fi on veut avoir Dieu pour Pere.

Rien fans doute ne paroitra plus raifonnable que cette propofition conditionnelle. Et néanmoins on la encore appuyée dans ce premier livre de trois confiderations qui la mettent dans un tel degré d'évidence, qu'on ne croit pas qu'elle puiffe eftre conteftée que par une opiniâreté tout à fait aveugle. Cependant on eft affuré que tout Calvinifte qui en fera demeuré d'accord de bonne foy, ne fçauroit lire cet ouvrage avec attention qu'il ne fe trouve obligé d'abjurer le Calvinisme à moins qu'il ne veuille renoncer à la lumière du bon fens, & étouffer les mouvemens de fa confcience.

Car il n'aura befoin, pour appliquer la thefe generale à l'hymne

CHAP. XII. porthese particuliere de sa fausse religion, que d'estre persuadé de deux choses: l'une que les maximes qu'on y represente comme impies & detestables le sont veritablement, & que bien loin d'estre conformes à la parole de Dieu elles y sont manifestement contraires: l'autre, que ce sont veritablement les opinions de leur secte, qui y ont esté de tout temps opiniastrément soutenuës, non seulement contre les Catholiques, mais aussi contre les Lutheriens, & decidées par leurs plus fameux synodes, comme des chefs principaux de leur pretenduë reformation. Or je ne crains point de dire que l'un & l'autre de ces deux points, est étably dans cet ouvrage avec tant d'évidence & tant de clarté, qu'il faut qu'il y ait dans les hommes des preoccupations invincibles aux plus fortes raisons, s'ils se trouvent des personnes, qui s'estant appliquez serieusement à la lecture de cet ouvrage puissent encore s'imaginer, ou qu'on prend mal les sentimens des Calvinistes, & qu'on a tort de leur imputer les méchans dogmes qu'on leur attribué: ou qu'ils les peuvent tenir sans qu'il soit permis de leur en faire un crime, parce que ce sont des veritez tres-saintes que Dieu nous a revelées dans sa parole.

Après tout cela neanmoins il n'y a pas lieu d'esperer, que ce qui devroit estre l'effet naturel de la lecture de ce livre, le soit en beaucoup de personnes. Les tenebres de l'esprit humain sont plus grandes que l'on ne peut dire. La prevention quoyque tres-mal fondée qu'ont les pretendus reformez d'estre dans la veritable religion, leur fait rejeter comme des tentations tout ce qui les porte à en changer. Les plus habiles y sont retenus par l'estime que l'on fait d'eux dans un party, qui estant moins grand fait qu'on distingue d'avantage, & qu'on honore plus les personnes qui ont quelque qualité au dessus du commun. Et ceux qui sont moins éclairés sont d'ordinaire les moins disposés à se rendre à la verité, parce qu'ils s'imaginent toujours, que c'est leur peu de lumiere qui est cause qu'ils ne scauroient répondre à ce qu'on leur oppose, & que leurs Ministres ont de quoy y satisfaire.

Cette raison qui n'est bonne que dans la religion Catholique, parce qu'elle a pour elle tout ce qu'il peut y avoir de prejuges raisonnables pour assurer les plus simples qui sont dans son sein, qu'ils sont dans la societé établie par JESUS-CHRIST pour estre jusques à la fin du monde la colonne & l'affermissement

de la verité, ne laisse pas de faire un effet tout semblable dans l'esprit de presque tous les Calvinistes, quoyqu'il n'y ait rien de plus contraire aux principes sur lesquels ils ont fondé leur separation d'avec l'Eglise. Il faut donc que la grace de Dieu surmonte tous ces obstacles afin que les preuves les plus convaincantes touchent le cœur d'une personne élevée dans cette fausse religion. Et c'est ce qui oblige tous les Catholiques non seulement de rendre sans cesse à Dieu des actions de grâces de ce qu'il les a retenus dans le sein de son Eglise, mais aussi de luy offrir des prieres continuelles pour le retour de leurs freres que le demon en a separez.

FIN.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos Amex & Feaux les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistre des Requestes ordinaires de nostre Hostel, les Gens tenans les Requestes de nostre Palais, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenans, & tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra; SALUT, Nostre cher & bien aimé... Nous a fait remontrer qu'il a entre les mains quatre livres intitulées, *Rapport sur les erreurs du nouveau Livre du Sieur Claude Ministre de Charenton. Par jugez legitimes contre les Calvinistes.* LA PERQUISITION de la Foy de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, & défendue contre le Livre du Sieur Claude Ministre de Charenton Tome second. ET LE RAYVERNEMENT de la Morale de JESUS-CHRIST par les erreurs des Calvinistes touchant la justification; Lesquels Livres ont esté lus par vostre expres commandement, & à la priere du Sieur Archevêque de Paris, par le Sieur Evêque de Condom, & par le Sieur le Camus, nommé à l'Evêché de Grenoble, & l'exposant desireroit donner ledits livres au public, s'il avoit sur ce nos Lettres de permission à ce convenables. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledits quatre Livres par tel Imprimeur qu'il voudra du nombre des reservez, & chaque Livre en un ou plusieurs Volumes, en telles marges, forme, grandeur, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, & les faire vendre & debiter durant le temps de cinq années entières & consécutives, à commencer du jour que chacun desdits Livres sera achevé d'imprimer la première fois: FAISONS DEFENSES à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de les imprimer, faire imprimer, vendre & debiter durant ledit temps en aucun lieu de nostre Royaume, ny d'en faire des extraits ou abreges, sous pretexte de correction, changement de titre, fausses marques, ou autrement en quelque sorte & maniere que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital General d'entre ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, des Constattons des Exemplaires contrefaits, des pressés qui y auront esté, de tous dépens, dommages & interêts à la charge qu'avant que de les exposer en vente, l'Exposant en fera mis deux Exemplaires en nostre Bibliothèque publique, un en celle du Cabinet de nostre Louvre, & un autre en celle de nostre Amé & Feal le Sieur Seguer, Chevalier Chancelier de France. Si Vous MANDONS que du contenu en ces Presentes vous fassiez jouir & user ledit Exposant pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons qu'en joignant autant des Presentes, ou un Extrait d'icelles au commencement ou à la fin de chaque Exemplaire desdits Livres, elles soient tenues pour bien & dûement signifiées; & que soy soit ajoutée aux copies collationnées par l'un de nos Amex & Feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. C O M M A N D O N S au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faite pour l'exécution des Prescriptions, toutes saisies, perquisitions, & autres Exploits nécessaires sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charge Normande, & autres Lettres à ce contraires auxquelles nous avons dérogé pour ce regard. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. DONNE à Paris le vingt-quatrième jour de Juin l'an de grace mil six cents soixante & onze, & de nostre Regne le vingt-neuvième. Signé, PAR LE ROY en son Conseil, DAUNCE: & scellé du Grand Sceau de cire jaune fur simple queue.

REGISTRE sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 22. Septembre 1671.
faisant l'Arrêt du Parlement du 2. Avril 1663. & celui du Conseil Privé du Roy du 27. Février 1665.
Signé THIERRY, Syndic.

Le Sieur a esté son droit dudit Privilege pour cette édition seulement du Livre intitulé, *Le Renouveau de la Morale de JESUS-CHRIST par les erreurs des Calvinistes touchant la justification* à GUYTON GARNIER Libraire à Paris, aux conditions portées par l'arrêt susd. tant en ce qui

Achevé d'imprimer la première fois le dernier Février 1672.
ses Exemplaires ont été fournis au petit desdites Lettres





~~16 C. 19~~

17 C. 8

